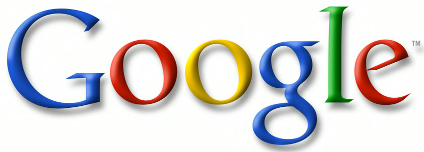






HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

QUI ONT ÉTÉ PUBLIÉES JUSQU'À PRÉSENT DANS LES DIFFÉRENTES LANGUES DE TOUTES LES NATIONS CONNUES:

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile, & de mieux avéré, dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré,

Touchant leur Situation, leur Etendue, leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivieres, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS, LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE MODERNE, QUI REPRÉSENTERA

L'ETAT ACTUEL DE TOUTES LES NATIONS:

ENRICHIE DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus authentiques;

DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, HABITS, ANTIQUITÉS, &c.

NOUVELLE EDITION,

Revue sur les Originaux *des* Voyageurs, *& où l'on a non-seulement fait des* Additions *& des* Corrections *très-considérables;*

Mais même ajouté plusieurs nouvelles Cartes & Figures, gravées par d'habiles Maîtres.

TOME VINGT-DEUXIEME.



A AMSTERDAM,

Chez { E. VAN HARREVELT &
D. J. CHANGUION.

MDCCLXXVII.

AVERTISSEMENT

DES

EDITEURS DE HOLLANDE.

FEU M. l'Abbé PREVOST, dans fon dernier Avertiffement, que nous avons placé à la tête de notre précédent Volume, avoit tracé le chemin qui lui reftoit à faire, en annonçant à fes Lecteurs qu'ils trouveroient, dans le quinzieme & dernier Tome, 1°. *les Mœurs & les Ufages des Indiens de l'Amérique Septentrionale; les Voyages au Nord, au Nord-Eft & au Nord-Oueft;* &c. 2°. *les Voyages aux Antilles & autres Iles de la Mer du Nord; & pour conclufion abfolue, l'Hiftoire Naturelle* de toutes ces Contrées.

C'eft de la premiere Partie de ce Tome quinzieme que nous avons formé en partie le préfent Volume, qui, comparaifon faite avec l'Edition de Paris, contient, en tout, *vingt Feuilles d'Augmentation*, foit dans le *Texte*, ou dans les *Notes*. Parmi les premieres on diftingue d'abord les *Obfervations & Découvertes nouvelles fur l'origine des différens Peuples de l'Amérique*, & fept Articles de fuite, ou *Supplémens* aux Voyages qui les précedent, tant fur la *Californie*, dont on n'avoit encore donné ni Defcription ni Carte, que fur la fameufe *Relation de l'Amiral de Fonte*, & fur la *Situation des Pays de l'Afie & de l'Amérique au Nord de la Mer du Sud*, avec une Carte très-curieufe,

où Mr. de VAUGONDY a tâché de concilier les différentes autorités par un *nouveau Systême Géographique;* enfin, à la fin du Volume, une *Relation du Voyage fait dans la Mer du Nord, par M. de Kerguelen Tremarec.* Il seroit superflu de nous étendre davantage sur tous ces objets. Nous ne parlerons pas de plusieurs moindres *Additions* au Texte même, renfermées entre des *Crochets*, ni d'un grand nombre de *Remarques*, distinguées à l'ordinaire par les Lettres *R. d. E.;* quoique nous y ayions souvent ajouté des circonstances fort importantes, & relevé des erreurs très considérables.

Nous remplissons aussi notre engagement, contracté ci-devant, en joignant aux Cartes & Figures de ce Volume, une *Carte exacte & corrigée de la Mer du Sud.*

La seconde Partie du Tome XV. de l'Edition de Paris, qui nous reste à donner, contient environ 44 Feuilles & demie, avec 8 Cartes & 4 Figures, qui sont déja toutes gravées; de sorte que la publication de cette conclusion de l'Ouvrage de Mr. PREVOST ne sera pas retardée, étant actuellement sous presse.



TABLE

DES

TITRES ET PARAGRAPHES,

CONTENUS DANS CE VOLUME.

CONTINUATION DES VOYAGES, DES DÉCOUVERTES

ET DES ETABLISSEMENS DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

SUITE DU LIVRE TROISIEME.

TABLE DES TITRES

FIN DE LA TABLE DES TITRES ET PARAGRAPHES.

AVIS AU RELIEUR,

POUR

PLACER LES CARTES ET LES FIGURES

DU

VINGT-DEUXIEME VOLUME.

NB. *Celles qui sont marquées d'un Astérique, ne se trouvent point dans l'Edition de Paris.*

AUTRE AVIS AU RELIEUR.

* Nouvelle Carte de la Mer Pacifique, ou Mer du Sud.

Cette Carte doit être placée dans le Tome XX. . . Page 119

NB. Ceux qui ont déja fait relier leurs Exemplaires, peuvent la placer à la page 257 du XXIIe Volume.

HISTOIRE



HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVme SIECLE.

VINGT-DEUXIEME PARTIE.

SUITE DU LIVRE TROISIEME.

CONTINUATION DES VOYAGES, DES DÉCOUVERTES ET DES ETABLISSEMENS, DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

CHAPITRE XIV.

Observations générales sur l'Amérique.

INTRODUCTION.

Il est incertain comment l'Amérique est peuplée.

NOus avons remis plus d'une fois, à cet Article, la question qui s'est souvent présentée, sur la maniere dont l'Amérique a pu se peupler. Elle a long-tems exercé les Savans de toutes les Nations ; & depuis quelques années, deux célebres Voyageurs (*a*) ont recueilli avec autant d'ordre que de lumieres, ce qu'on a publié de plus vraisemblable sur un point si té-

(*a*) Le P. Lafitau, dans l'Ouvrage qui a pour titre : *Mœurs des Sauvages Amériquains, comparées aux Mœurs des premiers tems.* A Paris 1724 ; & le P. de Charlevoix, dans son Discours de l'Origine des Amériquains, qui est à la tête du *Journal Historique* de ses Voyages.

OBSERVAT. GÉNÉRALES SUR L'AMÉRIQUE.

nébreux. Le premier croit pouvoir conclure de ses recherches, que l'Amérique a commencé à se peupler par la partie la plus Orientale de la Tartarie, & ne doute point qu'on ne découvre, quelque jour, une jonction de l'une à l'autre: il n'est pas moins persuadé que cette population a commencé peu de tems après le Déluge universel. Le second, donnant moins aux conjectures (*b*), & ne leur reconnoissant aucun poids, juge que la question n'est pas plus éclaircie qu'elle l'ait jamais été; mais, en Philosophe, il s'efforce, par quelques réflexions générales, de lui donner la seule clarté qu'elle puisse recevoir. C'est ce qu'on peut substituer ici de plus utile à tant de vaines discussions, qui ont fait la matiere d'une infinité de Livres.

Réflexions sur cette matiere.

COMMENT le Nouveau Monde s'est-il peuplé? c'est-à-dire, par qui & par quelle voie l'a-t'il été? Toute la difficulté se réduit à ces deux points. Il semble aisé à l'Auteur de répondre au premier. L'Amérique peut avoir été peuplée, dit-il, comme les trois autres parties du Monde. On s'est formé là-dessus des difficultés qu'on a jugées insolubles, & qui ne l'étoient point. La Religion nous apprend que les Habitans de l'un & l'autre Hémisphere sont les Descendans d'un même Pere. Ce Pere commun avoit reçu du ciel un ordre précis de peupler toute la Terre, & toute la Terre a été peuplée. Il a fallu vaincre des difficultés; elles ont été vaincues. Etoient-elles moins grandes, pour se transporter des extrêmités de l'Asie, de l'Afrique & de l'Europe, dans des Iles assez éloignées de ce grand Continent, que pour passer en Amérique? Non, sans doute. La Navigation qui s'est perfectionnée si visiblement depuis trois ou quatre siecles, étoit peut-être plus parfaite dans les premiers tems, qu'elle ne l'est aujourd'hui. On ne doutera pas, du moins, qu'elle ne fût alors au degré de perfection nécessaire pour le dessein que Dieu avoit de peupler toute la Terre.

Les Savans, qui s'en sont tenus à cette possibilité, ont raisonné juste; car s'il n'est pas démontré qu'il y ait un passage par terre en Amérique, soit au Nord de l'Asie & de l'Europe, soit au Sud, le contraire ne l'est pas non plus: d'ailleurs, des Côtes de l'Afrique au Brésil, des Canaries aux Açores, des Açores aux Antilles, des Iles Britanniques & des Côtes de France en Terre-Neuve, la traversée n'est ni longue ni difficile. On en pourroit dire autant de la Chine au Japon, du Japon & des Philippines aux Iles Marianes, & de-là au Mexique. L'Asie a des Iles aussi éloignées de tout Continent, où l'on n'a pas été surpris de trouver des Hommes; & pourquoi l'est-on d'en avoir trouvé en Amérique? Concevroit-on que les petits-fils de Noé, lorsqu'ils furent obligés, suivant les desseins de Dieu, de se séparer & de se répandre par toute la Terre, eussent été dans l'impossibilité de peupler presque la moitié de l'Univers? Il falloit s'en tenir-là: mais la question étoit trop simple, & la réponse trop facile. Les Savans prennent plaisir à discuter: ils ont cru pouvoir décider comment & par qui l'Amérique a été peuplée; & l'Histoire ne leur offrant aucun secours, ils ont entrepris de réaliser de frivoles conjectures. Une simple convenance

(*b*) On ne peut mettre dans un autre ordre le sentiment du P. Fejo, qui suppose les Continens séparés par la violence des Mers & par la submersion des Terres. Voyez le *Mercure de France*, Février 1758.

de nom, une légere apparence, leur ont paru des preuves; & sur des fondemens de cette nature, ils ont bâti des systêmes si ruineux, qu'on les renverse souvent par un seul fait qui ne peut être contesté. Il est arrivé de-là que la question demeurant fort incertaine, on a fait naître de folles difficultés, jusqu'à prétendre que les Amériquains n'étoient pas sortis du premier Homme (c); comme si l'ignorance de la maniere dont un fait est arrivé, devoit le faire juger impossible, ou lui donnoit même le moindre degré de difficulté.

Observat. Générales sur l'Amérique.

Lumiere qu'on peut espérer de la confrontation des Langues.

Ce qui n'est pas moins étrange, c'est que pour arriver au but qu'on se proposoit, on n'ait pas pris le seul moyen qui nous reste; la confrontation des Langues. Il semble, non-seulement que la connoissance des principales Langues de l'Amérique, & leur comparaison avec celles de notre Hémisphere, qui passent pour primitives, pourroient conduire à quelque heureuse découverte, mais que ce moyen de remonter à l'origine des Nations n'est pas d'une difficulté qu'on ne puisse vaincre. Nous avons des Voyageurs & des Missionnaires, qui ont travaillé sur les Langues de toutes les Provinces du Monde connu. Est-il si pénible de faire un Recueil de leurs Grammaires & de leurs Vocabulaires, pour les rapprocher des Langues mortes ou vivantes de l'ancien Monde, qui passent pour originales? Les Dialectes mêmes, malgré l'altération qu'elles ont soufferte, tiennent encore assez de la matrice, pour fournir de grandes lumieres. Au lieu de ce moyen qu'on a négligé, on a cherché l'origine des Amériquains dans leurs mœurs, leurs usages, leur Religion & leurs Traditions: recherche qui ne peut produire qu'un faux jour. Les anciennes Traditions s'effacent tôt ou tard, faute de secours pour les conserver; & la moitié du Monde n'est-elle point dans ce cas? De nouveaux événemens, un nouvel ordre de choses, font naître d'autres Traditions, qui dissipent les premieres & qui sont dissipées à leur tour. Dans l'espace d'un ou deux siecles, il ne reste rien qui puisse servir de guide pour retrouver la trace des plus anciennes. Les mœurs dégénerent par le commerce avec d'autres Nations, par le mêlange de plusieurs Peuples, qui se réunissent, & surtout par le changement de domination, toujours suivi d'une nouvelle forme de Gouvernement. Combien cette altération doit-elle être plus sensible parmi des Peuples errans, devenus sauvages, vivans sans principes, & sans regles qui puissent les rappeller aux mœurs antiques, telles que l'éducation & la Société? Un nouveau genre de vie en introduit de nouvelles, & celles qu'on abandonne sont bientôt oubliées; ajoutons que la privation des choses en fait perdre les noms avec l'usage. Enfin rien n'est sujet à de plus promptes & de plus étranges révolutions que la Religion. Après avoir renoncé une fois à la véritable, on n'est pas long-tems sans la perdre de vue: &, dans le labyrinthe d'erreurs où l'on s'engage, le fil de la vérité devient impossible à retrouver. On en peut donner un exemple peu éloigné: les Boucaniers de Saint Domingue étoient Chrétiens, & n'avoient de commerce qu'entr'eux; en moins de trente ans, par le seul défaut d'exercice, ou d'instruction, ou d'une autorité qui fût capable de

Changemens des Traditions.

(c) Tout le monde connoît le systême de *la Peyrere*.

Observat. Générales sur l'Amérique.

les retenir, ils en étoient venus à n'avoir plus du Christianisme que le caractere du Baptême. S'ils avoient subsisté jusqu'à la troisieme génération, leurs Petits-fils n'auroient pas été mieux instruits que les Habitans de la Nouvelle Guinée ou des Terres Australes. Peut-être auroient-ils conservé quelques pratiques, dont ils n'auroient pu rendre raison: & n'est-ce pas ainsi qu'on a trouvé dans le culte de plusieurs Nations Idolâtres, des cérémonies qui semblent copiées des nôtres (*d*)?

Rapport des Langues entr'elles.

Il n'en est pas de même des Langues: quoiqu'une Langue vivante soit sujette à de continuels changemens, & qu'on ne puisse dire d'aucune qu'elle se soit conservée dans sa pureté originale, les changemens que l'usage y apporte ne leur font pas perdre ce qui les distingue essentiellement des autres. On sait que des Dialectes mêmes, il n'est pas toujours difficile de remônter aux Langues meres, qui se font reconnoître par leur énergie, ou parce qu'elles contiennent un plus grand nombre de mots imitatifs des choses dont elles sont les signes, d'où l'on peut conclure que si l'Amérique en a quelques-unes auxquelles on trouve ces caracteres, il ne doit rester presqu'aucun doute qu'elles ne remontent à la premiere origine des Langues, & par conséquent que les Nations qui les parlent n'aient passé dans cet Hémisphere assez peu de tems après la dispersion des Peuples; surtout, si dans notre Continent elles sont tout-à-fait inconnues. Pourquoi supposeroit-on que les Arriere-petits-fils de Noé n'aient pu passer dans le Nouveau Monde? Noé, l'Artisan & le Pilote du plus grand Navire qui ait jamais existé, d'un Navire qui devoit voguer sur une Mer sans bornes, & qu'il devoit garantir de tant d'écueils, ignoroit-il, & n'auroit-il pas communiqué à ses Enfans, l'art de naviguer dans un Océan plus calme & renfermé dans ses anciennes limites? Pourquoi jugeroit-on même que l'Amérique n'a point eu d'Habitans avant le Déluge? Est-il vraisemblable que Noé & ses Enfans n'aient connu que la moitié du Monde? & Moïse ne nous apprend-il pas que toutes les Terres & les Iles ont été peuplées? Ce seroit une étrange présomption de soutenir, contre un témoignage si formel, que la Navigation est un pur effet de l'audace humaine, & qu'elle n'entroit point dans les vues directes du Créateur.

Progrès des Anciens dans la Navigation.

Il est certain que l'Art de la Navigation a eu le sort de quantité d'autres Arts, dont on n'a aucune preuve que nos premiers Peres aient été privés, dont quelques-uns se sont perdus, & d'autres n'ont été conservés que dans un petit nombre de Nations: mais la raison, comme la Religion, nous rappelle toujours à ce principe, que les Arts nécessaires aux desseins de Dieu n'ont point été ignorés de ceux qui devoient les remplir. On peut croire que plusieurs ne sont tombés dans l'oubli, que parce qu'ils n'étoient plus nécessaires, & mettre de ce nombre la Navigation de long cours, lorsque toutes les parties de la Terre ont eu quelques Habitans. Il suffisoit, pour le Commerce, de ranger les Côtes, & de traverser aux Iles les plus proches. Qui s'étonnera, que faute d'usage on ait perdu le secret de faire de longues courses sur un Elément si variable & sujet à tant d'orages? Pourquoi s'imaginer même qu'on l'ait perdu sitôt?

(*d*) Voyez ci-dessus les Voyages au Tibet.

On lit, dans plusieurs endroits de Strabon, que les Habitans de Cadix avoient de grands Vaisseaux, & qu'ils excelloient dans la Navigation (e). Pline regrette que de son tems elle ne fût pas aussi parfaite, qu'elle l'avoit été plusieurs siecles auparavant. Les Phéniciens & les Carthaginois ont eu longtems la réputation d'être habiles & hardis Navigateurs. Acosta convient que Vasco de Gama trouva parmi les Habitans du Mozambique, l'usage de la Boussole. Une Tradition des Insulaires de Madagascar porte que les Chinois ont envoyé une Colonie dans leur Ile. Rejetter cette Tradition, sur l'impossibilité de naviguer si loin sans Boussole, c'est une pétition de principe; car si la Boussole est nécessaire pour aller de la Chine à Madagascar, on en peut conclure, avec le même droit, que les Chinois, qui ont passé dans cette Ile, connoissoient donc l'usage de la Boussole. C'est un point d'Histoire bien établi, que ces mêmes Chinois, dont l'origine remonte aux Petits-fils de Noé, avoient anciennement des Flottes: qui a pû les empêcher de passer au Mexique par la route des Philippines, que les Espagnols font tous les ans? De-là, rangeant la Côte, ils ont pû peupler toute l'Amérique, du côté de la Mer du Sud. Les Iles Marianes, & tant d'autres qu'on ne cesse pas de découvrir dans l'espace de Mer qui sépare la Chine & le Japon de l'Amérique, peuvent avoir été peuplées par la même voie. Les Habitans des Iles de Salomon, ceux de la nouvelle Guinée, de la Nouvelle Hollande, & des Terres Australes, ressemblent si peu aux Amériquains, que si l'on ne remonte aux tems les plus éloignés, on ne peut leur attribuer une même origine. Leur ignorance ne permettra jamais de savoir d'eux-mêmes d'où ils la tirent; mais enfin tous ces Pays sont peuplés: quelques-uns peuvent l'avoir été par accident, & s'ils ont pu l'être ainsi, pourquoi ne l'auroient-ils pas été dans le même tems & par la même voye que les autres parties de la Terre? Les anciens Celtes & Gaulois, si renommés par leur habileté dans la Navigation, qui ont envoyé tant de Colonies jusqu'aux extrémités de l'Asie & de l'Europe, & dont il y a beaucoup d'apparence que l'origine remonte jusqu'aux Enfans de Japhet, n'ont-ils pas pu pénétrer par les Açores jusqu'en Amérique, & si l'on objecte que ces Iles étoient sans Habitans au XVe siecle, on répondra que ceux qui les découvrirent les premiers passerent plus loin, sans doute, dans d'autres Iles plus grandes & plus fertiles, & dans un Continent immense, dont elles ne sont pas fort éloignées. Les Esquimaux & quelques autres Peuples de l'Amérique Méridionale ressemblent si fort à ceux du Nord de l'Europe & de l'Asie, & si peu aux autres Nations du Nouveau Monde, qu'il n'est pas difficile de reconnoître qu'ils descendent des premiers, & qu'ils n'ont rien de commun avec les seconds. Il ne paroît pas même que leur origine soit ancienne; & l'on peut supposer, avec beaucoup de vraisemblance, que des Pays si peu habitables ont été habités des derniers.

Observat. Générales sur l'Amérique.

Différence absolue de quelques Peuples du Nouveau Monde.

Mais il n'en est pas de même du reste de l'Amérique: on ne se persuadera jamais qu'une si grande partie de la Terre ait été ignorée des premiers Fondateurs des Nations. La raison qui se tire du caractere des Amé-

Changemens qui donnent de la vraisemblance à d'autres.

(e) Voyez l'Introduction du Tome I. de ce Recueil.

OBSERVAT. GÉNÉRALES SUR L'AMÉRIQUE.

riquains, & des premieres peintures de leur barbarie, ne prouve rien contre leur antiquité. Il n'y a pas plus de trois mille ans que l'Europe étoit remplie de peuples aussi sauvages, & l'on y en trouve encore quelques restes. L'Asie, le premier séjour des Hommes, & par conséquent le premier Siege de la Religion, des bonnes Mœurs, des Sciences & des Arts, la source des plus anciennes & des plus pures Traditions, ne voit-elle pas encore ses plus florissans Empires environnés d'une épaisse barbarie? L'Egypte, d'où sont venues les plus belles connoissances, la Monarchie des Abyssins, autrefois dans une si grande splendeur, la Lybie & la Mauritanie, qui ont produit tant d'Hommes célebres, n'ont-elles pas toujours eu dans leur voisinage des Peuples qui sembloient n'avoir d'humain que la figure, & ne sont-elles pas retombées aujourd'hui dans la plus profonde ignorance? Pourquoi s'étonner que les Amériquains, si longtems ignorés du reste du Monde, soient devenus sauvages & barbares, & que leurs plus puissans Empires aient manqué de mille choses, qu'on croyoit d'une indispensable nécessité dans notre Hémisphere? Qu'on recherche ce qui avoit rendu les Montagnards des Pyrenées si féroces, quelle est l'origine des Lapons & des Samojedes, d'où sont venus les Caffres & les Hottentots, pourquoi sous les mêmes paralleles il y a des Negres en Afrique, & des Peuples qui ne sont pas noirs; les mêmes réponses pourront convenir aux mêmes questions, touchant les Esquimaux & les Algonquins, les Hurons & les Sioux, les Guaranies & les Patagons. A ceux qui demandent pourquoi les Amériquains n'ont point de barbe ni de poil par tout le corps, & pourquoi la plupart sont d'une couleur rougeâtre, on peut demander aussi pourquoi la plupart des Afriquains sont noirs? Cette question n'a point de rapport à l'origine des Amériquains.

Autres argumens.

ENFIN personne ne doute que les Nations primitives ne se soient mêlées & divisées plusieurs fois. Les guerres étrangeres & domestiques, aussi anciennes que les passions dans les Hommes, la nécessité de se séparer & de s'éloigner, tantôt parcequ'un Pays ne pouvoit plus contenir ses Habitans, qui se multiplioient trop, tantôt parceque les plus foibles se voyoient chassés par les plus forts, l'inquiétude & la curiosité naturelles, mille autres raisons qui ont dû produire une infinité de transmigrations, les desordres dont ces changemens devoient être accompagnés, la difficulté de conserver les Arts & les Traditions parmi des Fugitifs, transplantés dans des Pays incultes, éloignés de tout commerce avec les Nations civilisées, les accidens imprévus, les tempêtes, les naufrages, combien de causes, qui ont contribué sans doute à peupler toutes les parties habitables de la Terre? & doit-on s'étonner de certains rapports, qu'on remarque aujourd'hui entre des Nations fort éloignées les unes des autres, ou de la différence qui se trouve entre des Nations voisines? Ne conçoit-on pas qu'une partie de ces Hommes errans, ou forcés de se réunir pour se défendre, ou entraînés par l'éloquence & l'habileté d'un Législateur, a pû former des corps de Monarchie, accepter des Loix, & composer avec le tems de nombreuses Nations? Telle fut l'origine des plus grands Empires, dans l'ancien Monde; telle peut avoir été celle du Mexique & du Pérou dans le Nouveau.

Mais, au défaut des monumens historiques, dont on ne peut espérer de lumieres, on répete qu'il n'y a que la connoissance des Langues primitives, qui puisse jetter quelque jour dans ces ténebres. Elle feroit du moins distinguer, dans ce prodigieux nombre de Peuples qui habitent l'Amérique, ceux qui parlant des Langues absolument différentes des nôtres, y doivent être passés dès les premiers tems, & ceux qui, par quelque analogie de leurs Langues avec celles qui sont en usage dans les trois autres parties du Monde, doivent faire juger que leur transmigration est plus récente (*f*).

(*f*) Quoiqu'on n'embrasse point ici le sentiment du P. Lafitau, on croit devoir le rapporter dans ses propres termes; d'autant plus qu'ayant donné une grande partie de sa vie à l'étude de cette question, & l'ayant traitée après quantité d'autres Savans, dont il a pu joindre les lumieres aux siennes, son autorité doit toujours être d'un grand poids.

„ Mon opinion, (dit-il,) est que la plus „ grande partie des Peuples de l'Amérique „ viennent originairement de ces Barbares, „ qui occuperent le Continent de la Grece „ & de ses Iles, d'où ayant envoyé de tous „ côtés diverses Colonies pendant plusieurs „ siecles, ils furent obligés d'en sortir en„ fin tous, ou presque tous, pour se ré„ pandre en divers Pays, ayant été chassés „ en dernier lieu par les Cadméens, ou „ Agénorides, qu'on croit être les Peuples „ d'Og, Roi de Bazan, dont il est parlé „ dans l'Ecriture: ce qui arriva à-peu-près „ dans le tems que les Chananéens, fuyant „ devant les Hébreux & contraints de cé„ der la Place, alloient inonder eux-mê„ mes, comme un torrent, d'autres Con„ trées, où ils trouvoient des Ennemis „ moins redoutables. Il est constant que les „ Barbares ont occupé la Grece avant ces „ Peuples, qu'on a connus depuis sous le „ nom de *Grecs*; & quoique dans la suite, „ les Auteurs, surtout les Poëtes, aient „ appliqué à ceux-ci les noms de ces pre„ miers Peuples Barbares, les Grecs étoient „ néanmoins très différens, & n'étoient au„ tres que ces Agénorides, qui avoient ap„ porté du Pays des Chananéens, les Let„ tres, & peut-être la Langue Grecque, „ qu'ils substituerent à celle de ces Barba„ res, dont il ne reste presque plus aucun „ vestige. Cet événement paroît antérieur „ à la fondation de Tyr & de Sidon, ou du „ moins à la splendeur de ces deux Villes „ maritimes, qui établirent encore, depuis „ plusieurs Colonies dans la Grece, dans „ l'Afrique & dans les Espagnes. Ces Bar„ bares, quoique confondus dans les His„ toires, par une multitude de noms parti„ culiers, sont néanmoins assez universelle„ ment compris sous les noms génériques „ de *Pelagiens* & d'*Helleniens*, qui de quel„ ques Peuples particuliers étoient passés à „ toute la Nation. On les trouve assez sou„ vent mêlés dans l'Histoire; cependant les „ Pelagiens étoient différens des Helle„ niens, en ce que ceux-ci, qui cultivoient „ la terre, étoient un peu plus fixes & plus „ sédentaires que les premiers, lesquels ne „ semoient point, ne vivoient que du fruit „ des arbres, de la Chasse, de la Pêche, „ & de ce que le hazard pouvoit leur pré„ senter, n'habitoient que sous des tentes, „ décampoient à la moindre occasion, & „ menoient une vie errante, par état & par „ nécessité.

„ Ceux, qui connoîtront bien les Peuples „ Barbares de l'Amérique Septentrionale, y „ trouveront le caractere de ces Helleniens „ & de ces Pelagiens: les uns, compris sous „ la Langue Hurone, cultivent des champs, „ bâtissent des Cabanes, & sont assez stables „ dans un même lieu. Au contraire, la plu„ part des Algonquins & des Sauvages du „ Nord font profession d'une vie vagabon„ de, & ne vivent que du bénéfice du ha„ zard. C'est à-peu-près la même distinc„ tion des Peuples, dans l'Amérique Sep„ tentrionale. Leurs mœurs & leurs coutu„ mes ont une si grande ressemblance avec „ celles de ces Peuples Barbares, qu'on „ croit les y reconnoître; mais je crois „ distinguer plus particuliérement les Iro„ quois & les Hurons dans ces Peuples de „ la Thrace Asiatique, qui des extrêmités „ de l'Asie Mineure & de la Lycie même „ pénetrerent dans le Pont, & s'arrêterent „ dans l'Arie & dans l'Areyane."

Les preuves historiques & morales de ce sentiment composent les quatre Tomes de l'Ouvrage du P. Lafitau.

OBSERVAT. GÉNÉRALES SUR L'AMÉRIQUE.

Nouvelles Observations & Découvertes sur l'origine des différens Peuples de l'Amérique.

Remarque préliminaire.

La question qu'on vient de discuter, reçoit un grand jour des Observations judicieuses & des nouvelles découvertes que M. le Page a eu occasion de faire pendant un assez long séjour à la Louisiane. La Relation de Moncacht-Apé, dont nous avons donné l'Extrait dans notre Volume précédent, prouve en quelque façon déjà que l'Asie & l'Amérique tenoient anciennement ensemble par un Isthme, que la Mer a rompu depuis, & qu'ainsi les premiers Habitans de cette derniere Partie du Monde peuvent y être aisément venus de la premiere. Mais ce point n'éclaircit pas entiérement la question, d'où sont sortis en général tous les Peuples du Nouveau Monde, par la raison qu'ils varient trop essentiellement entr'eux, pour que l'on puisse leur attribuer une origine commune, à tel point de proximité qu'on veuille supposer le passage d'un Continent à l'autre. C'est à lever cette difficulté que l'Auteur emploie tout un Chapitre, qui n'est pas le moins intéressant de son Histoire.

Différence entre les Natchès & les autres Peuples de l'Amérique.

La différence frappante qu'il remarquoit entre les Natchès & les Nations voisines, lui faisant soupçonner qu'ils n'étoient pas originaires du Pays qu'ils habitoient, il engagea le Gardien de leur Temple à lui apprendre ce que la Tradition, qu'ils appellent l'*ancienne parole*, enseignoit à ce sujet. Après un quart d'heure de réflexion, la tête appuyée sur ses mains, dont il se couvrit les yeux, comme pour rappeller sa mémoire, il répondit en ces termes.

Discours du Gardien du Temple, sur l'origine des premiers.

„ Avant que nous vinssions dans cette terre, nous demeurions-là, sous „ le soleil, (montrant du doigt le Sud-Ouest, dans la direction du Mexi„ que) dans un Pays charmant & fertile; c'est-là que nos Soleils restoient, „ parce que les *Anciens du Pays* ne pouvoient nous y forcer avec tous „ leurs Guerriers. Ils venoient bien jusqu'aux montagnes, après avoir ré„ duit sous leur puissance les Villages de nos gens qui étoient dans la plai„ ne; mais nos Guerriers les repoussoient toujours à l'entrée des monta„ gnes, & jamais ils n'ont pu y pénétrer.

„ Toute notre Nation s'étendoit le long de la *grande Eau* (l'Océan), „ où se perd la *grande Riviere* (le Fleuve St. Louïs), & assez près de cette „ Riviere. Quelques-uns de nos Soleils envoyerent chercher, en remon„ tant cette Riviere, un endroit où ils pourroient se cacher loin des An„ ciens du Pays, parce qu'après avoir longtems été bons amis, ils étoient „ devenus si méchans & si nombreux, que nous ne pouvions plus nous „ défendre contr'eux. Tous ceux qui habitoient les plaines, ne pouvoient „ éviter de se soumettre, & ceux qui étoient retirés dans les montagnes, „ demeuroient seuls sous l'obéissance du Grand Soleil. Les Anciens du „ Pays vouloient même contraindre ceux des nôtres, qu'ils avoient subju„ gués, à se joindre à eux, pour nous faire la Guerre; mais ils aimoient „ mieux mourir que d'attaquer leurs freres, & surtout les Soleils.

„ Or ceux qui avoient remonté le long de la grande Riviere du cô„ té du Couchant, ayant apperçu cette terre, que nous habitons aujour„ d'hui,

„ d'hui, passerent le Fleuve sur un radeau de cannes seches; ils trouve-
„ rent le Pays tel qu'ils le souhaitoient, propre à se cacher des Anciens du
„ Pays, & même facile à défendre contr'eux, s'ils entreprenoient jamais
„ de nous attaquer. Ils en firent à leur retour le rapport au Grand Soleil
„ & aux autres Soleils, qui gouvernoient les Villages.

„ Le Grand Soleil fit aussitôt avertir tous ceux qui demeuroient dans
„ la plaine & qui se défendoient encore contre les Anciens du Pays, &
„ leur ordonna d'aller dans cette nouvelle terre, d'y bâtir un Temple, &
„ d'y porter du Feu éternel, pour l'y conserver. Il en vint un grand nom-
„ bre avec leurs femmes & leurs enfans; les plus vieux & les Soleils, pa-
„ rens du Grand Soleil, resterent avec ceux qui gardoient le Grand Soleil
„ & les montagnes. Ils s'y arrêterent encore longtems, ainsi que ceux qui
„ demeuroient sur le bord de la grande Eau.

„ Une grande partie de notre Nation s'étant donc établie ici, y vé-
„ cut longtems en paix & dans l'abondance, pendant plusieurs générations;
„ d'un autre côté, ceux qui étoient restés sous le Soleil, ou fort près, car
„ il y faisoit très-chaud, ne se pressoient pas de nous venir joindre, parce
„ que les Anciens du Pays se faisoient haïr de tous les hommes, tant de
„ notre Nation, que des leurs même. Voici comme l'ancienne parole dit
„ que cela arriva.

„ Les Anciens du Pays étoient tous freres, c'est-à-dire qu'ils sor-
„ toient tous du même Pays; mais chaque gros Village, de qui plusieurs
„ autres dépendoient, avoit son Chef-Maître, & chaque Chef-Maître
„ commandoit à ceux qu'il avoit amenés avec lui dans cette terre. Il ne
„ se faisoit rien alors parmi eux, que tous n'y eussent consenti; mais un
„ de ces Chefs-Maîtres s'éleva au-dessus des autres, & les traita en Es-
„ claves. Ainsi les Anciens du Pays ne s'accordoient plus entr'eux; ils
„ se faisoient même la guerre; il y en eut qui se joignirent avec ceux de
„ notre Nation qui étoient restés, &, tous ensemble, ils se soutenoient
„ assez bien.

„ Cette raison n'étoit pas la seule, qui retenoit nos Soleils en ce Pays;
„ ils avoient peine à quitter une si bonne terre, & d'ailleurs leur secours
„ étoit nécessaire à nos autres freres qui s'y étoient établis comme nous,
„ & qui habitoient sur le bord de la grande Eau, du côté du Levant. Ceux-
„ là s'étoient si fort étendus, qu'ils alloient jusques bien loin au-delà du So-
„ leil, puisqu'il y en avoit beaucoup de qui le Grand Soleil n'entendoit
„ parler quelquefois qu'au bout de cinq ou six ans; & il y en avoit en-
„ core de si éloignés de nous, soit le long de la Côte, soit dans les Isles,
„ que depuis nombre d'années nous n'avions plus aucune communication
„ avec eux.

„ Ce ne fut qu'après bien des générations, que les Soleils vinrent nous
„ joindre en ce Pays, où le bon air & la paix dont nous jouissions nous
„ avoient multipliés en aussi grand nombre que les feuilles des arbres. Ces
„ Soleils vinrent seuls avec leurs Esclaves, parce que nos autres freres ne
„ voulurent point les suivre. Il étoit arrivé des *Guerriers du feu* (les Es-
„ pagnols), qui faisoient trembler la terre, & qui avoient battu les An-

OBSERVAT. GÉNÉRALES SUR L'AMÉRIQUE.

„ ciens du Pays, & nos freres s'étoient alliés avec eux, quoique nos So„ leils les eussent avertis que ces Guerriers de feu les subjugueroient après „ avoir soumis les Anciens du Pays, comme nous avons appris que cela „ est arrivé.

„ Le Grand Soleil, & les Soleils qui étoient avec lui, ne pouvant les en„ gager à les suivre, prirent donc le parti de venir seuls nous rejoindre ici, „ de peur que les Guerriers de feu ne les fissent Esclaves, ce qu'ils crai„ gnoient plus que la mort.

„ Ces Etrangers étoient des hommes barbus, blancs, mais fort basanés; „ on les nomma *Guerriers de feu*, parce que leurs armes jettoient du feu „ avec grand bruit, & tuoient de fort loin; ils avoient encore d'autres ar„ mes très pesantes, qui emportoient beaucoup de monde à la fois, & qui „ faisoient trembler la terre, comme le tonnerre. Ils étoient venus sur des „ Villages flottans, du côté que le Soleil se leve; ils vainquirent les Anciens „ du Pays, dont ils tuerent autant qu'il y a de brins d'herbes dans les prai„ ries. D'abord ils furent bons amis avec nos freres; mais dans la suite „ ils les ont soumis, ainsi que les Anciens du Pays, comme nos Soleils l'a„ voient prévu & le leur avoient prédit."

Ce que le Gardien du Temple avoit dit à l'auteur au sujet des Anciens du Pays, l'engagea naturellement à lui demander quels étoient ces Peuples; & voici ce qu'il lui répondit.

Qui étoient les Anciens du Pays.

„ Nous les avons toujours nommés les *Anciens du Pays*, parce que l'an„ cienne parole nous apprend, que quand nous arrivâmes à cette terre-là, „ nous les trouvâmes en grand nombre, & qu'ils paroissoient y être de„ puis longtems; car ils habitoient toute la Côte de la grande Eau, qui „ est au Couchant, jusqu'au Pays froid de ce côté-ci du Soleil, & fort loin „ le long de la même Côte, par delà le Soleil. Ils avoient un très grand „ nombre de gros & de petits Villages, qui tous étoient bâtis en pierres, „ & dans lesquels il y avoit des maisons assez spacieuses pour contenir & „ loger tout un Village. Leurs Temples étoient bâtis avec beaucoup d'art „ & de travail; ils faisoient de très beaux ouvrages, avec toute sorte de ma„ tieres, comme or, argent, pierres, bois, étoffes, plumes, & bien d'au„ tres choses, où ils faisoient paroître leur adresse, de même qu'à fabri„ quer des armes, & à faire la guerre.

„ Nous ne les connûmes point en arrivant dans ce Pays; ce ne fut que „ longtems après, & lorsque nous étant multipliés, nous nous étendîmes & „ vînmes à nous rencontrer, avec une égale surprise de part & d'autre. On „ ne se fit point alors la Guerre, & les deux Nations vécurent en paix pen„ dant un grand nombre d'années, jusqu'à ce qu'un de leurs Chefs, très „ puissant & grand Guerrier, entreprit & vint à bout de les rendre eux-mê„ mes ses Esclaves; & ensuite voulut aussi nous assujettir; c'est ce qui nous „ obligea d'abandonner cette terre, pour venir habiter celle-ci".

Mais vous-mêmes, lui demanda M. le Page, d'où êtes-vous venus? „ L'ancienne parole, (reprit-il) ne dit point de quelle terre nous sortons: „ tout ce qu'elle nous apprend, c'est que nos Peres, pour venir ici, sui„ voient le soleil, & vinrent avec lui d'où il se leve; qu'ils furent longtems

„ en route, se virent sur le point de périr tous, & se trouverent portés en „ cette terre sans la chercher: mais ne m'en demande pas davantage, car „ l'ancienne parole ne dit rien de plus".

Le Grand Soleil confirme ce récit.

L'Auteur, qui avoit mis par écrit les réponses du Gardien du Temple, en ayant fait depuis la lecture au Grand Soleil des Natchès, dont il étoit ami, tant pour s'assurer de la vérité de ce récit, que pour tâcher de tirer de lui d'autres lumieres, le Grand Soleil, après l'avoir écouté avec beaucoup d'attention, accroupi, les mains sur ses yeux, leva enfin la tête, en riant de tout son cœur, témoignant le plaisir que lui causoit cette *étoffe parlante*, comme il appelloit le papier, qui rapportoit ainsi tout ce que l'on entendoit dire, ou ce que l'on avoit vu: que les François étoient heureux de posséder un art aussi admirable, que par ce secours M. le Page en avoit autant appris en un jour, touchant sa Nation, que lui-même en bien des années; & que tout vieux qu'il étoit, il n'en savoit pas davantage, puisque l'ancienne parole n'enseignoit rien de plus. Il ajouta, que chagrin de ne pouvoir apprendre d'où ils étoient sortis pour venir en ce Pays, il avoit consulté un habile Jongleur, ou Devin des Yazous, qui, après beaucoup de préparations mystérieuses, lui avoit fait voir, dans un grand feu allumé, un Village flottant rempli d'hommes barbus, avec des cheveux & des habits longs; & que cette apparition, qui n'avoit duré qu'un instant, le persuadoit que leurs Peres étoient venus par la grande Eau, avec le Soleil, selon l'ancienne parole; de sorte qu'il falloit que leur Pays natal ne fût pas fort éloigné de celui des François, qui suivoient la même route.

Conséquence que l'Auteur en tire.

Ce discours du Grand Soleil ne laissa plus à l'Auteur aucun doute, que ces Peuples ne fussent descendus de quelques anciens Navigateurs de notre Continent, qui s'étant engagés dans l'Océan, & ayant rencontré les Vents alisés, furent portés, sinon dans le fond du Golfe du Mexique, du moins vers quelques pointes de la Terre-ferme de la Guiane, où peut-être ils échouerent: conjecture qui non-seulement doit paroître très vraisemblable, en elle-même, mais qui reçoit encore toute la solidité dont elle est susceptible, par un passage de Diodore de Sicile, trop positif & trop lumineux pour ne point le rapporter dans son entier. Voici donc comme s'explique cet Historien Grec (a).

Passage remarquable de Diodore de Sicile.

„ Au Couchant de l'Afrique est une très grande Isle, distante de cette „ partie de notre Continent, d'un grand nombre de journées de Navigation. „ Son terroir fertile est partagé en Montagnes & en Plaines, qui offrent un „ séjour délicieux. On y trouve plusieurs Rivieres navigables, & des Ruisseaux „ y coulent de toutes parts. Les Jardins y sont fréquens, & plantés de „ différentes sortes d'Arbres, & les Vergers sont partout entre-coupés de „ Ruisseaux. Les Villages sont ornés de Maisons magnifiquement bâties, „ dont les Parterres présentent des berceaux couverts de fleurs. C'est-là „ que les Habitans du Pays se retirent pendant l'été, pour jouïr des biens „ que la campagne leur procure en abondance. La partie occupée par les

(a) On peut voir, en abrégé, dans la Note de la 1re. page de l'Avant-Propos du Tome XVIII. de ce Recueil, ce que Platon, Aristote, Théophraste, & d'autres Anciens, ont aussi écrit à ce sujet.

OBSERVAT. GÉNÉRALES SUR L'AMÉRIQUE.

„ Montagnes est couverte de vastes Forêts & d'Arbres fruitiers, & avec les „ eaux vives qui en arrosent les Vallons, on y trouve tout ce qui peut rendre la vie agréable. Enfin toute cette Isle, par sa fertilité & l'abondan- „ ce de ses eaux, fournit à ses Habitans tout ce qui peut, non-seulement „ flatter leurs desirs, mais contribuer encore à leur santé & à leur force.

„ La Chasse leur donne un nombre infini d'animaux, qui ne leur laisse rien „ à souhaiter dans leurs festins, ni pour la profusion, ni pour la délicatesse. „ D'ailleurs la Mer, qui environne cette Isle, est féconde en poissons de „ toutes especes, ce qui est une propriété générale de l'Océan; & l'on y „ respire un air si tempéré, que les arbres y portent des feuilles & des fruits „ pendant la plus grande partie de l'année; en un mot, cette Isle est si dé- „ licieuse, qu'elle paroît plutôt être le séjour des Dieux, que celui des „ Hommes.

„ Elle étoit inconnue dans l'ancien tems, à cause de son grand éloigne- „ ment; mais par la suite, le hazard l'a fait découvrir. On sçait que dès „ les siecles les plus reculés, les Phéniciens entreprirent sur mer de longs „ Voyages, pour étendre leur Commerce; & que la Navigation leur donna „ lieu d'établir plusieurs Colonies en Afrique, & dans les Pays Occidentaux „ de l'Europe. Tout leur succédant à souhait, & devenus extrêmement „ puissans, ils tenterent de passer les Colomnes d'Hercule & d'entrer dans „ l'Océan. Ils bâtirent d'abord une Ville dans une Presqu'Isle de l'Europe, „ voisine des Colomnes d'Hercule, & la nommerent *Cadix*. Ils y construisi- „ rent tous les Edifices qu'ils jugerent convenables au lieu, & y éleverent „ un Temple, où ils instituerent de pompeux sacrifices, à la maniere de leur „ Pays. Ce Temple est encore actuellement en grande vénération; plu- „ sieurs Romains, illustres par leurs exploits, y ont été rendre hommage à „ Hercule du succès de leurs entreprises.

„ Au reste, les Phéniciens ayant passé le Détroit de l'Espagne (de Gibral- „ tar), & voguant le long de l'Afrique, furent poussés très loin en Mer par „ la violence des vents, & enfin jettés dans l'Isle dont nous parlons.

„ Ayant connu les premiers sa beauté & sa fertilité, ils la firent connoî- „ tre aux autres Nations. Les Toscans, devenus les Maîtres de la Mer, „ voulurent aussi y envoyer une Colonie; mais les Carthaginois trouverent „ moyen de les en empecher pour deux raisons; l'une, parce qu'ils crai- „ gnoient que leurs Citoyens, attirés par les charmes de cette Isle, n'y pas- „ sassent en foule, en désertant leur Patrie; l'autre, parce qu'ils la regardoient „ comme un asyle assuré pour eux, si jamais il arrivoit quelque grand désas- „ tre à la République; car ils comptoient qu'étant toujours les Maîtres de „ la Mer, comme ils l'étoient alors, il leur seroit facile de s'y retirer, & „ que leurs vainqueurs, qui ignoroient la situation de cette Isle, ne pour- „ roient point aller les y attaquer".

Tel est le passage de Diodore de Sicile. Il est bien difficile, après l'avoir lu, de ne pas convenir, que l'Isle, dont il parle, est l'Amérique même, & cette grande Isle Atlantique dont les Anciens ont si souvent fait mention. Si sa description paroît trop brillante, on doit penser, qu'il est arrivé à ceux qui les premiers l'ont découverte, la même chose qu'à nos Voyageurs,

& généralement à tous les Hommes, qui louent toujours à l'excès ce qu'ils rencontrent de beau contre leur espérance. Cependant on n'en peut méconnoître les traits principaux, dans l'agréable température du climat pour des Afriquains, dans la prodigieuse fertilité de la terre, les vastes Forêts, les grands Fleuves, & la multitude des Rivieres & des Sources.

Observat. générales sur l'Amérique.

L'Auteur pense donc, que si les Phéniciens y ont établi quelques Colonies, elles auront été très foibles, & que ne recevant des secours que de loin à loin & d'une maniere très incertaine, leurs Habitans auront facilement changé d'usages & oublié leur Religion. La politique des Carthaginois aura concouru à les faire devenir Sauvages, de Policés qu'ils étoient; car il est à croire que, de peur de rendre ces Colonies trop puissantes & trop fameuses, pour les tenir dans une entiere sujettion, & dans la vue d'en tirer, par le Commerce, un profit inconnu, ils n'y transporterent aucun Art, &, contre la coutume inviolable des Anciens, n'y établirent aucun Culte religieux, ni aucun College de Prêtres.

Origine des Natchès, tirée des Phéniciens & Carthaginois.

Ces premiers Phéniciens & Carthaginois, dont on prit si peu de soin, ne peuvent être ainsi regardés que comme des gens du commun, que l'on abandonnoit au hazard, & dont le nombre fut grossi de tems à autre par les Vaisseaux, qui, y étant abordés, ne purent retourner chez eux, ou qui y échouerent sur la Côte. Plus ils s'étendirent en se multipliant, moins ils purent conserver la mémoire de leur origine; mais comme pendant un tems indéfini ils n'eurent point de commerce avec aucun Peuple du Pays, & qu'ils ne s'allierent jamais qu'entr'eux, leur Langue se conserva dans une assez grande pureté, pour s'entendre & être entendus de ceux que la Mer jettoit sur ces bords.

Ce fut, sans doute, à quelque naufrage, qu'ils dûrent cet Homme, qui en étoit échappé seul avec sa femme, & qui se dit descendu du Soleil; & que le culte du Feu éternel fait soupçonner avoir été Phénicien, puisqu'on sçait que cette superstition, née en Egypte, fut, par les Phéniciens, répandue dans tous les Pays, & longtems regardée comme le Culte religieux le plus ancien & le plus digne de la Divinité. Cet Homme donc, qui pouvoit être un Prêtre, brilla sans peine, avec ses habits pontificaux, aux yeux des Natchès, déja aussi peu vêtus, qu'ils l'ont été depuis; & la conformité de Langue lui donnant le moyen de se faire entendre, il joua son personnage en homme fait à profiter des circonstances. Si l'on joint à tout cela les remarques de l'Auteur sur le style figuré & les expressions énergiques & syriaques des Natchès, il lui semble qu'on peut faire un corps de preuves, qui démontrent avec assez de certitude, que cette Nation descend des plus anciens Peuples de notre Continent, mais surtout des Phéniciens.

Origine des Mexiquains, rapportée aux Chinois ou Japonois.

Quant à ceux que les Natchès rencontrerent après un long espace de tems, & qui habitoient la Côte Occidentale de l'Amérique, c'est-à-dire les Mexiquains, les Arts qu'ils possédoient & qu'ils cultivoient avec succès, obligent de leur donner une origine différente. Leurs Temples, leurs Sacrifices, leurs Bâtimens, leur forme de Gouvernement, & leur façon de faire la Guerre, tout désigne un Peuple, qui est venu en Corps, apportant avec lui les Arts, les Sciences & les Coutumes de son Pays. Ce sont ceux-là, sur

lesquels régnoit Montézuma, lorsque Fernand Cortez fit la Conquête du Mexique: les petits Peuples, gouvernés par les Caciques qui s'allierent avec lui, & auxquels le Prince Américain faisoit une guerre opiniâtre pour les subjuguer, étoient cette portion des Natchès, qui, retenue par la beauté du Pays qu'elle habitoit, ne voulut point suivre ceux qui se retiroient dans la Louisiane, ni croire ce dont ils les avertirent, que les Guerriers de feu les assujettiroient eux-mêmes, après avoir, par leur moyen, dompté Montézuma; prédiction que l'événement a dans la suite vérifiée à la lettre.

Les présens en or & en argent que Montézuma donna à Cortez, pour être envoyés à Charles-Quint, étoient si bien travaillés, qu'au rapport de l'Historien Solis, le mérite de l'ouvrage surpassoit celui de la matiere. Ces Peuples avoient de plus l'Art de l'Écriture, & celui de la Peinture. Sur la premiere nouvelle qu'eut le Monarque Mexiquain de l'arrivée des Espagnols dans son Continent, il envoya des hommes, qui, sur des toiles de coton, écrivirent ce qu'ils voyoient, & peignirent ce qu'ils ne purent exprimer. Leurs Archives consistoient en de semblables toiles de coton, où ils avoient peint ou tracé ce dont ils avoient jugé à propos de conserver la mémoire. Il seroit à souhaiter que les premiers Conquérans de ce nouveau Monde, nous eussent transmis la figure de ces traits; elle nous conduiroit à connoître aujourd'hui, par la voie de la comparaison, de quel Pays ces Peuples étoient sortis. La connoissance que nous avons des caracteres chinois, qui sont plutôt des traits que des caracteres, nous faciliteroit beaucoup une semblable découverte, & peut-être ceux du Japon en approcheroient-ils encore davantage; car l'Auteur ne peut, dit-il, s'ôter de l'esprit, que les Mexiquains ne soient venus de l'un de ces Peuples.

En effet, est-il impossible que quelque Prince, dans l'une ou l'autre de ces Régions, aspirant à l'autorité souveraine, & n'ayant point réussi dans son projet, se soit expatrié avec ses partisans, & ait cherché une nouvelle terre, que le hazard lui aura fait rencontrer, & que s'y étant établi, il n'ait plus entretenu au dehors aucune correspondance? La facilité de la Navigation dans la Mer du Sud rend la chose très probable, & la nouvelle Carte des extrémités orientales de l'Asie & de l'Amérique Septentrionale, publiée par Mr. Delisle, lui donne une grande vraisemblance. Cette Carte ne nous permet plus de douter, qu'entre les Isles du Japon, ou les Côtes de la Chine & celles de l'Amérique, il n'y ait d'autres terres, qui, jusqu'à ce jour, sont restées inconnues; & qui osera dire qu'il n'y a que celle qui y est marquée, où l'on n'est point descendu? On est donc raisonnablement fondé à croire, que les Mexiquains étoient sortis de la Chine ou du Japon, surtout si l'on fait attention à leur esprit réservé & peu communicatif, tel que l'ont encore les Peuples des parties orientales de l'Asie.

Les personnes qui ne connoissent l'Antiquité que par les Auteurs profanes, & qui sont dans l'habitude d'y chercher l'origine de toutes choses, trouveront peut-être incompréhensible que les Chinois & les Japonois aient pû passer en Amérique, assez longtems avant les Phéniciens, regardés comme les premiers Navigateurs du Monde, pour avoir été appellés les *Anciens du Pays*, par les descendans des premieres Colonies Phéniciennes. L'Auteur

les prie de considérer, que ce que les Lettres profanes nous présentent comme extrêmement reculé, est en quelque façon moderne, par rapport aux Lettres saintes. Les grands Etablissemens des Phéniciens sont placés par les plus sçavans Chronologistes vers le tems de la sortie des Israëlites hors de l'Egypte; & ce ne fut, sans doute, que longtems après, qu'ils oserent se risquer sur l'Océan & fonder Cadix. Mais Diodore de Sicile leur associant les Carthaginois dans la découverte de l'Amérique, on ne la doit supposer que beaucoup postérieure à l'agrandissement de Carthage par Didon; & puisque cette République étoit alors jalouse des Toscans, la Navigation n'ayant fleuri que tard en Italie, il semble que c'est beaucoup faire pour l'honneur de ces anciens Marins, que de fixer l'époque de leurs premiers Voyages dans le Nouveau Monde, cent ans avant la premiere Guerre Punique. Or cette premiere Guerre ne commença que 264 ans avant J. C., environ 500 ans après la retraite de Didon à Carthage, & 12 ou 1300 ans après la sortie d'Egypte.

Mais, au tems de la transmigration des Israëlites, les Arts nécessaires à l'Architecture n'étoient pas nouveaux. Il y avoit près de huit cens ans que dans la Plaine de Sennâr le Genre humain avoit fait son Chef-d'œuvre, par la construction de la Tour de Babel. La confusion des Langues, qui obligea les hommes de se séparer, avant qu'ils eussent achevé leur ouvrage, ne leur fit point perdre les connoissances qu'ils avoient de l'art de bâtir & de travailler les Métaux. Ils les emporterent avec eux, ainsi que les principes de la Navigation, que les Chefs des Familles avoient trouvés dans l'examen de l'Arche de Noé, à l'ombre de laquelle ils étoient nés. Il est vrai que les uns ne les conserverent pas si bien que les autres; nous en avons assez d'exemples dans les enfans de Japhet & de Cham: la même chose put arriver à ceux de Sem, qui se retirerent vers l'Orient; & l'ignorance où nous sommes de ce qu'ils ont fait, n'est pas une preuve qu'ils n'aient rien sçu faire.

Ainsi, pendant l'espace de deux mille ans, qui se sont écoulés entre la dispersion des hommes & la premiere Guerre Punique, les Orientaux instruits sur la Navigation, & n'ayant à traverser qu'une Mer si douce, qu'elle a mérité le nom de *Pacifique*, ont pu prévenir les Phéniciens en Amérique, & y construire les Edifices, qui ont donné lieu de faire une si belle description de ce Pays (*b*).

Origine des Hommes rouges, venus du Nord de l'Asie, & de la Tartarie.

Les divers Peuples que les Natchès trouverent en arrivant à la Louisiane, des deux côtés du Fleuve St. Louis, ou Mississipi, sont ceux qui se nomment entr'eux *Hommes Rouges*. Leur origine est d'autant plus difficile à découvrir, qu'ils n'ont point de Tradition aussi forte que les Natchès, qui avoient assez bien conservé la leur, ni d'Arts & de Sciences, ainsi que les Mexiquains, d'où l'on puisse tirer quelque induction un peu satisfaisante. Tout ce que l'on peut apprendre d'eux, & ce qu'ils disent uniformément, c'est qu'ils viennent d'entre le Nord & le Couchant; & la terre, ou le lieu

(*b*) L'Auteur tenoit d'un Sçavant, que dans la Bibliotheque du Roi de France, on garde un Livre manuscrit Chinois, qui marque positivement que l'Amérique a été peuplée par les Habitans de la Corée.

OBSERVAT. GÉNÉRALES SUR L'AMÉRIQUE.

qu'ils désignent du doigt, sans varier jamais dans quelque position qu'ils se trouvent, doit être par les 55 degrés de latitude. L'Auteur en conclut, comme nous l'avons déja fait remarquer d'après lui (c), que ces Peuples sont passés des extrêmités de l'Asie dans l'Amérique Septentrionale, lorsque les deux Continens étoient réunis (d); & il se persuade que leur Pays original est celui des Scythes, que nous nommons aujourd'hui *Tartares*. Ce qui lui fait porter ce jugement, c'est la conformité de mœurs & de coutumes qu'ils ont les uns avec les autres.

Parallele des Peuples du Midi & du Nord de l'Amérique.

En effet, si nous les considérons du côté de la Religion, nous trouverons que ceux du Midi en ont conservé quelques vestiges; ce que l'on peut remarquer aisément par la créance qu'ils ont d'un Etre suprême, tout-puissant & Créateur de toutes choses, auquel ils ont peur de déplaire; par leurs Temples, par le Feu éternel, & par les Fêtes qu'ils célebrent en des tems marqués: tout cela dénote, avec ce qu'on en a dit plus haut, qu'ils tirent leur origine de quelque Peuple fameux de l'Orient.

Ceux du Nord, au contraire, de même que la plupart des Tartares, n'ont ni véritable connoissance de la Divinité, ni Religion, ni aucun Culte qui puisse faire croire qu'ils en aient. Ils ont à la vérité un Temple dans chaque Village, mais pour lequel ils n'ont aucun respect; & ces Temples, à le bien prendre, ne sont que des Charniers, où ils déposent les ossemens de leurs morts, dans des paniers de clisses de cannes, qu'ils transportent avec eux lorsqu'ils changent d'Habitation.

Les Naturels du Sud ont conservé, de même que les Orientaux, le respect le plus profond pour leurs Souverains. La supériorité, chez les Peuples du Nord, n'est qu'un vain titre; ils choisissent le Vieillard qu'ils croient le plus sage; ils le nomment *Mingo*, qui signifie simplement Chef: ils ont encore un *Taöbca-Mingo*; c'est le Chef de Guerre, qui est ordinairement le plus fanfaron. S'il arrive que le Chef de Guerre ne soit pas de l'avis du Chef Vieillard, ce dernier n'est plus alors qu'un radoteur; & le sentiment du Chef de Guerre prévaut sur le sien. Ainsi il paroît que cette sorte de Gouvernement est plutôt Démocratique que Monarchique. Il est vrai que les grandes Nations du Nord font les choses un peu mieux, & c'est tout au plus un Gouvernement Aristocratique. Ce sont, en un mot, des gens qui se gouvernent à peu près comme les Tartares, c'est-à-dire qu'ils vivent ensemble, sans autre regle que ce qui leur vient dans le tems en fantaisie.

La plus grande partie des Peuples du Nord, qui ne vivent que de viande, sont obligés d'être errans comme les troupeaux de Bœufs, qui, à force d'être chassés, s'éloignent; ce qui met ces Peuples dans la nécessité de les suivre. Telle est aussi à peu près la vie des Tartares, de même que pour le Gouvernement.

De ces Naturels du Nord, il y en a qui sont plus sédentaires; ce sont ceux qui habitent dans des Contrées dont le climat est plus doux; ils sement du Maïz, & par-là ne sont pas obligés de courir toujours après le gibier.

Tout

(c) Voyez le Tome précédent, page 483.

(d) Il paroît très-vraisemblable, que les Chat-Kas de la Louisiane, ne sont autres que ce Peuple, qui est à l'extrêmité de l'Asie, près l'Isthme, dont on a parlé, & qui se nomme *Kam-Chat-Kas*, c'est-à-dire, *Royaume de Chat-Kas*.

Observat. Générales sur l'Amérique.

Tout ce qu'on vient de dire de ces Naturels du Nord, & qui paroît les rendre moins estimables que quelques-uns de ceux qui habitent la partie Méridionale de la Louisiane, surtout ceux qui sont restés vers le Mexique, n'empêche pas qu'ils ne pensent juste, & ne soient généreux de ce qu'ils possedent, ayant même beaucoup trop d'humanité pour être regardés comme Sauvages; le Voyage de Moncaht-Apé en fait foi; & l'Auteur proteste, en finissant, qu'il ne rapporte rien qui ne soit très connu de tous les François qui les ont fréquentés; car, ajoute-t-il, il y a bien de la différence entre les fréquenter & sçavoir parler comme eux, ou avoir été dans la Colonie & ne les avoir vus seulement qu'en passant.

Confirmation du sentiment de l'Auteur.

A l'occasion du Voyage, fait en 1724 par Mr. de *Bourgmont*, Commandant du Fort d'Orléans sur le Missouri, pour aller aux *Padoucas*, M. le Page, qui en donne une Relation circonstanciée, dont on a déja vu l'Extrait (*e*), remarque, „ qu'elle confirme, que les Naturels de l'Amérique Septentrio-„ nale tirent leur origine du même Pays, puisqu'ils ont tous au fonds les „ mêmes mœurs, les mêmes usages, la même façon de parler & les mêmes „ sentimens. J'en excepte cependant (ajoute-t-il) les Natchès & ceux „ qu'ils nomment leurs Freres, lesquels ont conservé des Fêtes & des Céré-„ monies, qui font voir clairement qu'ils ont une origine bien plus noble; „ d'ailleurs, la richesse de leur Langue les distingue encore de tous ces autres „ Peuples qui viennent de la Tartarie, dont la Langue, au contraire, est „ très stérile, & s'ils ressemblent aux autres dans certaines coutumes, c'est „ qu'ils ont été contraints de se conformer à leurs usages, pour pouvoir „ être en société avec les autres, comme dans la Guerre, dans les Ambassa-„ des ou Calumets, & dans tout ce qui regarde l'intérêt commun des Na-„ tions, & la société qu'elles doivent avoir entr'elles".

L'Auteur fait ensuite le parallele de ces Nations du Nord de l'Amérique, avec les Scythes, auxquels on a donné depuis longtems le nom de *Tartares*, & cite, à ce sujet, le passage suivant, d'un Historien Grec, qui les connoissoit parfaitement, pour les avoir fréquentés assez longtems.

Parallele des anciens Scythes & des Peuples du Nord de l'Amérique.

„ Les Scythes (dit cet Auteur) reconnoissent un Dieu Créateur du Ciel „ & de la Terre, auquel ils font leurs Sacrifices, l'adorant dans le Soleil, „ qui est son image. Ces Peuples vivent dans l'innocence, & c'est à tort, „ peut-être, qu'on les traite de Sauvages, puisqu'ils suivent la simple Na-„ ture, qu'ils ne connoissent d'autres biens que ceux qu'elle leur fournit „ dans les fruits de la Terre & dans les Animaux dont ils se nourrissent, „ qu'ils se gardent la foi les uns aux autres, que l'amitié regne dans les Fa-„ milles, l'hospitalité s'exerce envers les Etrangers, & l'humanité à l'égard „ de tous les Hommes. Ils ont raison de préférer ces avantages aux nôtres, „ leur simplicité à notre politesse, & ces mœurs antiques qu'ils tiennent des „ premiers Originaires du Monde, tels qu'ils se vantent d'être, à tous ces „ rafinemens, dont le luxe & la molesse ont corrompu les autres Etats de „ l'Asie. Leur frugalité leur a appris la justice; & comme ils ne convoitent „ rien, ils ne font pas la Guerre pour ravir le bien d'autrui; n'ayant point

(*e*) Dans le Tome précédent, pag. 487.

OBSERVAT. GÉNÉRALES SUR L'AMÉRIQUE.

„ l'usage de l'or ni de l'argent, ils n'en ont point la cupidité. La Nature „ leur enseigne une Morale, où toute la Philosophie des Grecs a de la peine „ à parvenir, & l'ignorance des vices fait en eux, avec plus d'efficace, ce „ que fait la connoissance de la vertu chez les Nations les plus polies".

Conclusion que les derniers descendent des premiers.

De ce passage d'un Auteur, qui vivoit six ou sept siecles avant l'Ere Chrétienne, Mr. le Page conclut, après ce qu'il a dit touchant les mœurs des Peuples du Nord de l'Amérique, que l'on ne peut méconnoître l'origine qu'ils tirent de ces anciens Scythes, puisqu'ils ont encore la même maniere de penser, de vivre & de se gouverner. Si l'on demande quelle raison les a déterminés à quitter leur Patrie? On peut d'abord répondre que c'est la même qui a porté les Nations en général à peupler toute la Terre; devenant trop nombreuses pour le Pays qu'elles habitoient, elles se sont séparées & établies au loin; les dissensions, les guerres y ont aussi souvent donné lieu; mais l'Auteur trouve, pour les Peuples dont il s'agit, une raison bien plus forte, & qui se tire d'un objet qui n'aura pas manqué de les flatter & de les expatrier sans peine. C'est la fertilité de l'Amérique Septentrionale. La Scythie Septentrionale est extrêmement stérile; ce ne sont que vastes forêts & sables arides. Ceux qui y étoient restés, apprenant que leurs Freres, qui les avoient quittés, étoient dans un Pays d'une abondance prodigieuse, s'y seront transportés eux-mêmes, & plusieurs autres Peuplades auront suivi leur exemple.

Nouveau témoignage de M. Kalm.

Un Voyageur encore plus moderne (*f*), qui a parcouru, dans l'année 1749, plusieurs Contrées Septentrionales de l'Amérique, après avoir remarqué qu'on ne sauroit tirer, des Naturels du Pays, le moindre éclaircissement sur leur origine & sur leur Histoire, ajoute, „ qu'on y voit cepen„ dant quelques caracteres d'antiquité, qui pourroient faire conclure, que „ dans les siecles précédens, l'Amérique Septentrionale doit avoir été ha„ bitée par quelque Peuple plus instruit, que celui que les Européens y „ trouverent à leur arrivée. Il n'y avoit que peu d'années que M. *Veran„ drier*, par ordre du Chevalier de *Beauharnois*, Gouverneur Général du „ Canada, avoit entrepris de traverser avec quelques Troupes, l'Amérique „ Septentrionale, depuis Montréal jusqu'à la Mer du Sud, pour décou„ vrir son éloignement, & quels seroient les avantages de sa commu„ nication avec la Nouvelle France. Le Voyage, qui se faisoit à cheval, „ fut continué directement à l'Ouest, autant que les Rivieres, les Lacs, „ les Montagnes &c. purent le permettre. S'étant avancés dans le Pays, „ ils trouverent quelquefois, sur leur route, de vastes plaines, entiérement „ dégarnies d'arbres, & coupées par une multitude de sillons, qui faisoient „ présumer que ces campagnes avoient été anciennement labourées, quoi„ qu'il soit certain que les Nations sauvages, qui habitent actuellement „ l'Amérique, n'ont ni bœufs, ni chevaux, ni aucun instrument de labou„ rage, & qu'avant l'arrivée des Européens, ils n'avoient jamais vu de „ charrue. Mr. Verandrier & ses Compagnons de Voyage, pousserent „ toujours du même côté, jusques dans des lieux où l'on ne sache pas „ qu'aucun Européen eut pénétré avant eux. Ils virent, en plusieurs en-

(*f*) M. *Kalm*, savant Professeur Suédois, dans son *Voyage de l'Amérique Septentrionale*.

„ troits, soit dans les bois, soit dans les plaines, de grands piliers de pierre, appuyés les uns sur les autres, & qui avoient manifestement été érigés par main d'homme. Sur l'un de ces piliers ils trouverent une pierre portant, des deux côtés, des caracteres inconnus. Elle fut depuis envoyée en France, à M. le Comte de Maurepas. Plusieurs habiles Jésuites, qui avoient vu cette pierre, assuroient unanimément, que les lettres qui y étoient gravées, ressembloient aux caracteres Tartares".

Observat. Générales sur l'Amérique.

Remarque de M. Forster.

Le Traducteur Anglois, M *Forster*, remarque dans une Note, que la chose est très vraisemblable. „ Car, (dit-il) on trouve dans Marc-Paul, „ que *Kublai-Khan*, après avoir subjugué les parties méridionales de la Chine, envoya une Flotte pour conquérir aussi le Japon, mais qu'une violente tempête dispersa tous ses Vaisseaux, dont il est très apparent, que quelques-uns furent jettés sur la Côte d'Amérique, qui est vis-à-vis des grandes Mers Américaines, entre les 40e. & 30e. degrés de Latitude Septentrionale, & que les Tartares auront érigé ces monumens, & feront devenus les Ancêtres de certains Peuples, appellés *Mozemleks*, qui sont moins grossiers que les autres. Il y a lieu de croire, qu'une autre partie de la Flotte arriva au Mexique & fonda l'Empire Mexicain, qui, selon ce que les Espagnols en avoient appris des Habitans mêmes, ne devoit pas être fort ancien, puisqu'à peine comptoit-on plus de sept Rois avant Montezuma II, qui régnoit lors de l'arrivée de Fernand Cortez, en 1519. Or, en supposant que chacun de ces Princes ait régné trente-quatre ans, & en y joignant les seize années de Montezuma, l'on remonte jusques vers l'an 1270, tems où vivoit ce Kublai-Khan, sous le regne duquel M. Forster croit que fut formée cette entreprise sur le Japon, qui procura, à l'Amérique, des habitans civilisés. Il y a beaucoup de conformité entre les Idoles des Mexicains, & celles de ces Tartares, qui professent la Religion du Dalaï-Lama, Religion que Kublai-Khan introduisit le premier parmi les Mogols. Les Sauvages de l'Amérique paroissent avoir une autre origine, & descendent vraisemblablement des *Jukaghiri* & des *Tkhutkhi*, qui habitent quelques Pays situés au Nord-Est de l'Asie, d'où, comme le disent les Russes, le passage en Amérique n'est pas fort long. La férocité de ces deux Peuples, toute semblable à celle des Sauvages de l'Amérique, leur coutume de se peindre le visage, leur passion pour les boissons fortes (g), & nombre d'autres conformités dans les usages, dans les mœurs, dans le langage, &c. montrent clairement que ces Peuples ont la même origine. Pour l'Amérique Méridionale, elle a vraisemblablement été peuplée par les Habitans des grandes Terres Australes inconnues, qui sont près de l'Amérique; & quant aux Eskimaux, ils paroissent être un seul & même Peuple avec les Groenlandois, les Samoyedes, & les Lapons".

Nécessité d'une ancienne liaison de notre Continent avec celui de l'Amérique.

Mais, tout bien considéré, quand on parviendroit à déterminer démonstrativement l'origine des différentes Peuplades du Nouveau Monde, où elles peuvent, en effet, avoir été transportées de plusieurs facons, à la faveur

(g) Les *Jukaghiri* savent faire des liqueurs fortes avec une espece de champignons, qu'ils achetent des Russes.

OBSERVAT. GÉNÉRALES SUR L'AMÉRIQUE.

de la Navigation, dès les siècles les plus reculés, il restera toujours à savoir comment les animaux féroces, les serpens, &c. qu'on ne se sera sûrement jamais avisé de prendre à bord des Navires, sont passés d'un Continent à l'autre, si l'on n'admet la seule opinion plausible d'une ancienne continuité des Terres, tant au Sud qu'au Nord, ou peut-être même encore dans des parties actuellement beaucoup plus éloignées. Le tems, qui mine tout, la fureur des eaux, la violence des tempêtes, les tremblemens de terre, ont bien pu détruire cette liaison, sans que l'on doive pour cela recourir à des hypotheses aussi absurdes en elles-mêmes, qu'elles sont incompatibles avec la Religion révélée (h)].

(h) Tout ceci est indépendant du passage par *Eau*, qu'on cherche tant à l'Est qu'à l'Ouest, & qui va faire le sujet des Relations suivantes.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &C. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Caractere, Usages, Religion & Mœurs des Indiens de l'Amérique Septentrionale.

Idée générale des Sauvages de l'Amérique Septentrionale.

CHAMPLAIN, l'Escarbot, la Hontan & la Potherie, s'étendent beaucoup sur le caractère & les usages des Habitans de l'Amérique Septentrionale; mais ils n'avoient que les lumieres ordinaires au commun des Voyageurs; c'est-à-dire celles qui s'acquierent dans un séjour passager, & par une vue superficielle. Deux Missionnaires ont fait, pendant trente ans, leur étude du même objet; & c'est particuliérement à leur témoignage qu'on croit devoir s'attacher.

Idée qu'on s'en faisoit avant les découvertes.

OBSERVONS d'abord, avec le P. Lafitau, qu'on se représentoit anciennement les Habitans des Terres inconnues comme une espece de monstres, nuds, couverts de poil, vivant dans les Bois sans société, comme des Ours; & qui n'avoient avec l'Homme qu'une ressemblance imparfaite. On s'en formoit cette idée à Carthage, au retour du fameux Voyage d'Hannon (a). Ce Général, ayant reçu la commission de chercher de nouvelles Terres en rangeant les Côtes d'Afrique, rapporta, de son Expédition, des peaux fort velues, qui étoient apparemment celles de deux Singes femelles, de cette espece qui approche le plus de l'Homme par la taille & la figure, tels qu'on en voit encore dans l'Ile de Bornéo, & les fit passer pour des peaux de Femmes sauvages, qui furent placées, comme une rareté singuliere, dans le Temple de Venus. Il paroît même qu'en France on n'étoit pas revenu de cette prévention sous le regne de Charles VI (b). Cependant elle étoit d'autant plus éloignée de la vérité, que les Sauvages, à l'exception des cheveux & des sourcils, que quelques-uns même s'arrachent soigneusement, n'ont pas un poil sur le corps, & que, s'il leur en vient à quelque partie, ils se hâtent d'en ôter jusqu'à la racine. On lit, dans toutes les Relations, que lorsqu'ils voyoient des Européens pour la premiere fois, leur plus forte admiration tomboit toujours sur les grandes barbes, qu'on nourrissoit alors en

Leur figure & leurs qualités naturelles.

(a) Voyez la premiere page du Tome XVIII.

(b) Personne n'ignore l'Histoire de cette fameuse Mascarade, qui produisit un accident dont ce Prince eut l'esprit toujours un peu dérangé. Voyez Juvenal des Ursins, *Histoire de Charles VI. année 1392. p. 93.*

Europe, & qu'ensuite ils en rioient comme d'une étrange difformité. Mais les Eskimaux, & deux ou trois Nations de l'Amérique Méridionale, ont naturellement de la barbe. En général, tous ces Indiens dont il est ici question, naissent blancs comme nous. Leur nudité, les huiles & les sucs d'herbes dont ils se graissent, le Soleil & le grand air, changent leur couleur à mesure qu'ils avancent en âge; mais d'ailleurs, ils ne nous cedent en rien pour les qualités du corps, & sur plusieurs points la comparaison ne feroit point à notre avantage. La plupart sont d'une taille supérieure à la nôtre, bien faits, bien proportionnés, d'une complexion saine, lestes, adroits & robustes. Ils vivroient très longtems, s'ils apportoient plus de soin à ménager leurs forces; mais ils les ruinent par des marches forcées & par des abstinences outrées, suivies d'une intempérance excessive. L'eau-de-vie, funeste présent des Européens, pour lequel ils ont une passion qui va jusqu'à la fureur, & qu'ils ne boivent que pour s'enivrer, a comme achevé leur perte, ou du moins elle n'a pas peu contribué au dépérissement d'une infinité de Nations, qui sont aujourd'hui réduites à la vingtieme partie de ce qu'elles étoient au commencement du dernier siecle.

Caracteres, mœurs, usages, &c. des Indiens de l'Amérique Septentrionale.

Dans les Pays qui tirent vers le Sud, ils ne gardent aucune mesure dans le commerce des Femmes, qui sont aussi d'une lasciveté sans bornes. De-là vient la corruption des mœurs, qui s'est répandue parmi les Nations Septentrionales. On sait par le témoignage des Missionnaires, que les Iroquois étoient assez chastes, avant qu'ils fussent en liaison avec les Illinois & d'autres Peuples voisins de la Louisiane: mais, en les fréquentant, ils ont appris à les imiter. La molesse & la lubricité vont à l'excès dans ces quartiers méridionaux. On y voit des Hommes qui ne rougissent point d'être habituellemeut vêtus en Femmes, & de s'assujettir à toutes les occupations de ce sexe; usage venu, dit-on, d'un principe de Religion, mais qui a vraisemblablement sa naissance dans la dépravation du cœur. Ces efféminés ne se marient point, & s'abandonnent aux plus infâmes passions. On ajoute néanmoins que dans leurs Nations mêmes, ils sont souverainement méprisés. D'un autre côté, les Femmes, quoique d'une complexion forte, sont peu fécondes. Outre plusieurs raisons, telles que l'usage de nourrir les Enfans de leur lait jusqu'à l'âge de six ou sept ans, de ne point habiter avec leurs Maris dans cet intervalle, & de n'en être pas moins ardentes au travail, on attribue surtout leur stérilité à l'infâme coutume qui permet aux Filles de se prostituer avant leur mariage.

Corruption de leurs mœurs.

Il paroît certain au P. de Charlevoix que les Sauvages de la Nouvelle France ont de grands avantages sur nous. Il compte, dit-il, pour le premier, la perfection de leurs sens. Malgré la neige qui les éblouït, & la fumée qui les tourmente, pendant six mois de l'année, leur vue ne s'affoiblit point: ils ont l'ouie extrêmement subtile, & l'odorat si fin, qu'ils sentent le feu longtems avant que de l'avoir pu découvrir. C'est à cette raison sans doute qu'il faut attribuer leur aversion pour l'odeur du musc, & pour toutes les odeurs fortes: on prétend même qu'ils ne trouvent d'agréable, que celle des choses comestibles. Leur imagination tient du prodige; il leur suffit d'avoir une fois passé dans un lieu, pour en conserver une idée

Avantages qu'ils ont sur nous.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &C. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

juste, qui ne s'efface jamais. Ils traversent les plus vastes & les plus sauvages Forêts sans s'égarer, lorsqu'en y entrant ils se sont bien orientés. Les Habitans de l'Acadie & des environs du Golfe Saint Laurent s'embarquent souvent dans leurs Canots d'écorce, & passent à la Terre de Labrador pour chercher les Eskimaux, lorsqu'ils sont en guerre: ils font en pleine Mer trente & quarante lieues sans boussole, & vont aborder exactement à l'endroit où ils se sont proposés de prendre terre. Dans les jours les plus obscurs, ils suivent le Soleil sans se tromper: ce talent n'est pas le fruit de leurs observations; ils le doivent à la Nature. Les Enfans, qui ne sont jamais sortis de leur Habitation, marchent avec autant de certitude que les anciens Voyageurs. A la beauté de l'imagination, ils joignent la vivacité, & tous leurs discours s'en ressentent. Ils ont la repartie prompte (c). „ Leurs harangues, (dit le même Voyageur,) sont remplies de traits lumi„ neux, qui auroient obtenu des applaudissemens dans les Assemblées publi„ ques de Rome & d'Athenes. On attribue à leur éloquence, cette force, „ ce naturel, ce pathétique, que l'Art ne donne point & que les Grecs ad„ miroient dans les Barbares: quoi qu'elle ne soit pas soutenue par l'action, „ qu'ils ne gesticulent point, & qu'ils n'élevent point la voix, on sent qu'ils „ sont pénétrés de ce qu'ils disent; ils persuadent".

Avec une si belle imagination, ils ont la mémoire excellente, sans aucun de ces secours que nous avons inventés pour aider la nôtre ou pour y suppléer: on auroit peine à se figurer combien de sujets ils traitent dans leurs conseils, avec quel ordre & dans quel détail. Quelquefois ils se servent de petits bâtons, pour se rappeller divers articles: mais alors ils parlent quatre ou cinq heures de suite, ils étalent vingt présens, dont chacun demande un discours entier; ils n'oublient rien, & jamais on ne les voit hésiter. Leur narration est nette & précise: ils emploient beaucoup d'allégories & d'autres figures, mais vives, avec tous les agrémens qui conviennent à leur Langue. La plupart ont le jugement droit, & vont d'abord au but, sans jamais s'écarter ou prendre le change; ils conçoivent aisément tout ce qui ne passe point leur portée. Cependant on ajoute que pour les former aux Arts dont ils n'ont pas encore eu l'idée, il faudroit un long travail; d'autant plus qu'ils méprisent beaucoup tout ce qui ne leur est pas nécessaire. Il ne seroit pas aisé, non plus, de les rendre capables de contrainte, & d'application aux choses purement intellectuelles, dont on auroit peine à leur faire sentir l'utilité. Mais, pour tout ce qui les intéresse, ils ne négligent & ne précipitent rien. Autant qu'ils apportent de flegme & de circonspection à prendre leur parti, autant ils mettent d'ardeur dans l'exécution. Enfin la plupart ont une noblesse & une égalité d'ame, qui ne sont pas communes en Europe, avec tous les secours qu'on y peut tirer de la Religion & de la Philosophie. Les disgraces les plus subites ne causent pas même d'altération sur leur visage. Leur constance dans les douleurs est au-dessus de toute expression,

(c) Elle est même ingénieuse, & l'on en cite un exemple. Un Outaouais, mauvais Chrétien & grand ivrogne, à qui l'on demanda de quoi il croyoit que fût composée l'Eau-de-vie dont il étoit si friand, répondit que ce devoit être un extrait de langues & de cœurs; car, ajouta-t-il, quand j'en ai bu, je ne crains rien, & je parle à merveille.

& paroît commune aux deux sexes. Une jeune Femme sera des jours entiers dans le travail de l'enfantement, sans jetter un cri. Les moindres marques de foiblesse la feroient juger indigne d'être Mere, parce qu'on ne la croiroit capable de produire que des lâches. On verra que dans les supplices, qui sont le fruit de leurs guerres, des Prisonniers de tout âge & de tout sexe souffrent pendant plusieurs heures, & quelquefois pendant plusieurs jours, ce que le feu a de plus cuisant, & tout ce que la plus industrieuse fureur peut inventer, sans qu'il leur échappe même un soupir. Au milieu de ces tourmens, leur occupation est d'irriter leurs Bourreaux par des injures & des reproches. Quelque explication qu'on veuille donner à cette insensibilité, elle suppose nécessairement un extrême courage. A la vérité, les Sauvages s'y exercent toute leur vie, & ne manquent point d'y accoutumer leurs Enfans dès l'âge le plus tendre. On voit de petits Garçons & de jeunes Filles se lier par un bras les uns aux autres, & mettre entre deux un charbon ardent, pour voir qui le secouera le premier. L'habitude du travail leur donne une autre facilité à supporter la douleur : il n'y a point d'Hommes au monde, qui se ménagent moins dans leurs Voyages & dans leurs Chasses. Mais ce qui prouve que leur constance est l'effet d'un véritable courage, c'est qu'ils ne l'ont pas tous au même degré. On ne s'étonnera point qu'avec une ame si ferme ils soient intrépides dans le danger, & braves à toute épreuve. Le P. de Charlevoix convient qu'ils s'exposent le moins qu'ils peuvent, parce qu'ils ont mis leur gloire, dit-il, à n'acheter jamais la victoire trop cher, & que leurs Nations étant peu nombreuses, ils ont pour maxime de ne pas s'affoiblir : mais ils se battent en Lions, & la vue de leur sang ne fait que les animer.

Ce qui cause beaucoup d'étonnement dans une race d'Hommes dont l'extérieur n'annonce que de la barbarie, c'est de leur voir entr'eux une douceur & des égards qu'on ne trouve point dans le peuple des Nations les plus civilisées. On n'admire pas moins la gravité naturelle & sans faste qui regne dans leurs manieres, dans leurs actions, & jusques dans la plupart de leurs amusemens, les déférences pour leurs égaux, & le respect des jeunes gens pour les vieillards. Rien n'est si rare que de voir naître entr'eux des querelles ; & jamais elles ne sont accompagnées d'expressions indécentes, ni de ces juremens si familiers en Europe. Un de leurs principes, celui-même dont ils sont le plus jaloux, est qu'un Homme ne doit rien à un autre Homme ; & d'une si mauvaise maxime ils concluent qu'il ne faut pas faire tort à ceux dont on n'a pas reçu d'offense. Malheureusement cette maxime ne s'étend qu'à leur Nation, & ne les empêche point d'attaquer des Peuples dont ils n'ont à faire aucune plainte, ou de pousser trop loin la vengeance.

D'ailleurs, on se garde bien de donner leurs bonnes qualités pour des vertus : le tempéramment & la vanité y ont une grande part. Ces Hommes, qui nous paroissent si méprisables au premier coup d'œil, sont les plus méprisans de tous les mortels, & ceux qui s'estiment le plus (*d*). Ils sont esclaves du respect humain, légers, inconstans, soupçonneux à l'égard des

(*d*) Les plus orgueilleux étoient les Hurons ; mais les Iroquois, depuis leurs succès, le sont devenus encore plus.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Européens, traîtres lorsqu'il est question de leur intérêt, dissimulés & vindicatifs à l'excès. La vengeance est une passion que le tems ne rallentit point dans leur ame : c'est le plus cher héritage qu'ils laissent à leurs Enfans; il passe de génération en génération, jusqu'à ce que la race offensée trouve l'occasion d'assouvir sa haine. Ce qu'on appelle même les qualités du cœur ne mérite pas le nom de vertus dans les Sauvages. S'il en faut croire un Observateur, qui porte ici fort loin l'analyse, mais qui avoit donné une partie de sa vie à cette étude, „ leur amitié, leur compassion, leur reconnoissance & leur attachement ne sont point dans le cœur: c'est moins en „ eux l'effet d'un bon naturel, que de la réflexion ou de l'instinct. Le soin „ qu'ils prennent des Orphelins, des Veuves & des Infirmes, l'hospitalité „ qu'ils exercent d'une maniere admirable, ne sont pour eux qu'une suite „ de la persuasion où ils sont, que tout doit être commun entre les Hom„ mes. Les Peres & les Meres ont pour leurs Enfans une tendresse d'affec„ tion qui va jusqu'à la foiblesse, mais qui est purement animale. Les En„ fans, de leur côté, n'ont aucun retour naturel pour leurs Parens, & les „ traitent quelquefois avec indignité (*e*).

MAIS si la Nature n'a pas donné de goût aux Sauvages pour les douceurs de l'amitié, ils en ont du moins reconnu l'utilité. Chacun se fait un Ami, à peu près du même âge, auquel il s'attache, & qui s'attache à lui par des nœuds indissolubles. Deux Hommes, une fois unis à leur maniere, doivent tout entreprendre & tout risquer pour s'aider & se secourir mutuellement. La mort même, dans leurs idées, ne les sépare que pour un tems: ils comptent de se rejoindre dans un autre Monde, pour ne se plus quitter, & sont persuadés qu'ils auront toujours besoin l'un de l'autre (*f*). On assure même que lorsqu'ils sont en différens lieux, ils s'invoquent mutuellement; ce qui doit être entendu, comme on le verra bientôt, des Génies tutélaires qu'ils s'attribuent. Quelques-uns prétendent qu'il se glisse un odieux désordre dans ces Associations, & le même Ecrivain se contente d'ajouter qu'il ne le croit pas général.

Couleur des Sauvages.

IL condamne, avec le P. Lafitau, ceux qui ont prétendu que la couleur des Indiens de l'Amérique Septentrionale faisoit une troisieme espece entre les Blancs & les Noirs. Ils sont, dit-il, fort basanés & d'un rouge sale & obscur; ce qui est plus sensible encore dans la Floride, dont la Louisiane fait partie: mais cette couleur n'est rien moins que naturelle; elle vient des fréquentes frictions dont ils ont l'usage; & l'on devroit même s'étonner qu'étant sans cesse exposés à la fumée en Hiver, aux plus grandes ardeurs du Soleil en Eté, & dans toutes les Saisons aux intempéries de l'air, ils ne soient

(*e*) Entre plusieurs exemples, on raconte qu'un Iroquois, qui avoit servi longtems dans nos Troupes en qualité d'Officier, rencontra son Pere dans un combat, & l'alloit percer, lorsque le Pere se fit reconnoître. Il s'arrêta, & lui dit: „ tu m'as donné une fois „ la vie; je te la donne à mon tour. Mais ne „ te retrouve pas une autre fois sous ma main, „ car je suis quitte de ce que je te devois ".

(*f*) Un Sauvage, menacé de l'Enfer par un Missionnaire, lui demanda s'il croyoit que son Ami, mort depuis peu, fût dans ce lieu de supplices : le Missionnaire répondit qu'il espéroit que le Ciel lui auroit fait grace. „ Je n'y veux donc pas aller non plus ", reprit le Sauvage; & ce motif l'engagea à mener une vie Chrétienne.

soient pas encore plus noirs. Il est moins facile d'expliquer d'où vient qu'à l'exception des cheveux, qu'ils ont tous fort noirs, des cils & des sourcils, que quelques-uns même s'arrachent, ils n'ont pas un poil sur tout le corps; & presque tous les Amériquains leur ressemblent sur ce point. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que leurs Enfans naissent avec un poil rare, assez long, qui disparoît dans l'espace de huit jours. On voit aussi quelques poils au menton des Vieillards, comme il arrive en Europe aux Femmes d'un certain âge. Les uns attribuent cette singularité à l'usage de fumer du Tabac, qui est commun aux deux sexes: d'autres en trouvent une cause plus vraisemblable, dans la qualité de leur sang, qui étant plus pur avec des alimens si simples, produit moins de ces superfluités, dont le nôtre, qui est plus grossier, fournit une si grande abondance. On ajoute que c'est cette même simplicité d'alimens, qui les rend si légers à la course, & qu'ils deviennent plus pesans lorsqu'ils usent des nôtres.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Leur poil.

QUOIQUE les observations précédentes conviennent à la plus grande partie des Nations Sauvages, on y remarque néanmoins plusieurs différences; & c'est ici le lieu de rassembler les connoissances qu'on doit aux Missionnaires, sur les divers Peuples qui habitent cette grande partie du Continent. La Hontan, qui a donné une assez longue liste de leurs noms, est accusé là-dessus de tant d'infidélités ou d'erreurs, qu'on n'ose rien hasarder ici sur son témoignage.

Diversité des Nations sauvages.

EN commençant par le Nord, les Eskimaux, dont on a déja fait une curieuse peinture (g), sont les seuls Habitans connus de cette vaste Contrée qui est entre le Fleuve Saint Laurent, le Canada & la Mer du Nord. On en a même trouvé assez loin, en remontant la Riviere de Bourbon, qui descend de l'Ouest dans la Baie d'Hudson. L'origine de leur nom n'est pas certaine; mais on prétend qu'il signifie *Mangeur de viande crue* (h); & réellement, de tous les Amériquains, on ne connoît qu'eux qui mangent de la chair crue, quoi qu'ils aient aussi l'usage de la faire cuire ou sécher au Soleil. Il n'y en a point qui remplissent mieux la première idée qu'on s'est formée des Sauvages en Europe. On a déja remarqué que c'est presque le seul Peuple de l'Amérique qui ait de la barbe. Les Eskimaux en ont jusqu'aux yeux, & si épaisse, qu'on a peine à découvrir quelques traits de leurs visages. Ils ont d'ailleurs quelque chose d'affreux dans l'air, de petits yeux effarés, des dents larges & fort sales, les cheveux ordinairement noirs, quelquefois blonds, & tout l'extérieur fort brute. Leurs mœurs & leur caractere ne démentent point cette physionomie. Le peu de ressemblance & de commerce qu'ils ont avec leurs plus proches voisins, ne laisse aucun doute qu'ils n'aient une origine différente de celle des autres Amériquains; & le Pere de Charlevoix ne la cherche pas plus loin qu'en Groenland (i). On connoît peu les autres Peuples qui sont aux environs & au-dessus de la Baie d'Hudson. Dans la partie méridionale de cette Baie, le Commerce se fait avec les Mistassins, les Monsonis, les Cristinaux & les Assiniboils; ces der-

(g) Voyez, ci-dessus, Tom. XXI. l'Etablissement des François dans la Baie d'Hudson.

(h) *Esquimanosic* est, dit-on, un mot de la Langue Abenaquoise, qui a la même signification.

(i) *Hist. de la Nouv. France*, l. 1, p. 23.

Caractere, Moeurs, Usages, &c. des Indiens de l'Amérique Septentrionale.

niers y viennent de fort loin, puisqu'ils habitent les bords d'un Lac qui est au Nord, ou au Nord-Ouest des Sioux, & que leur Langue est une Dialecte de celle de la même Nation. Les trois autres sont de la Langue Algonquine: les Cristinaux, ou *Killistinons*, viennent du Nord du Lac supérieur; mais les Sauvages des Rivieres de Bourbon & de Sainte Therese, n'ont aucune ressemblance de langage avec les uns ni les autres. Ceux qui les ont fréquentés leur donnent à-peu-près la Religion & les usages des Peuples du Canada. Tous ces Indiens, quoique de cinq ou six Nations différentes, sont compris dans les Relations Françoises sous le nom générique de *Savanois*, parce que le Pays qu'ils habitent est bas, marécageux, peu fourni de bois, & qu'en Amérique on appelle *Savanes* ces terreins humides qui ne sont utiles à rien.

En remontant au Nord de la Baie, on trouve deux Rivieres, dont la premiere se nomme la *Riviere Danoise*, & la seconde celle du *Loup marin*. Leurs bords sont habités par des Sauvages, auxquels on a donné le nom bizarre de *Plats côtés de Chiens*, sans qu'on en connoisse l'origine. Ces Barbares sont souvent en guerre avec les Savanois; mais les uns, ni les autres, ne traitent point leurs Prisonniers avec cette cruauté qui est en usage chez les Canadiens; ils se contentent de les retenir Esclaves. On sait, de leurs usages, que les Filles ne se marient, parmi eux, qu'avec qui & lorsqu'il plaît à leurs Peres; que le Gendre est obligé de demeurer chez le Pere de sa Femme, & de lui être soumis, jusqu'à ce qu'il lui naisse des Enfans; que les Garçons quittent de bonne heure la maison paternelle; que les corps des Morts sont brûlés, & leurs cendres enterrées dans une écorce d'arbre; qu'on dresse avec des perches une espece de monument sur la Tombe, & qu'on y attache du Tabac, avec l'arc & les fleches du Mort. Les Meres pleurent leurs Enfans pendant vingt jours, & l'on fait des présens au Pere, qui y répond par un grand Festin. La guerre est moins en honneur, chez eux, que la chasse: mais pour obtenir le titre de bon Chasseur, il faut avoir commencé par un jeûne de trois jours, & s'être barbouillé de noir pendant le même tems. Après cette épreuve, le Novice offre à la Divinité du Pays un morceau de chacune des Bêtes qui se prennent à la Chasse; c'est ordinairement la langue & le muffle. Ses Parens n'y touchent point; mais il en peut traiter ses Amis & les Etrangers. Au reste, ces Sauvages sont d'un parfait desintéressement & d'une fidélité à toute épreuve: ils ne peuvent souffrir le mensonge, & la fourberie leur est en horreur. On ne connoît pas mieux les Peuples Septentrionaux, parce qu'on n'a jamais eu avec eux de commerce bien réglé (*k*).

Les Nations plus méridionales se divisent en trois classes, distinguées par leurs Langues & par leur génie particulier. Cette étendue de Pays, qu'on peut appeller proprement la Nouvelle France, & qui n'a de bornes au Nord que du côté de la Baie d'Hudson, cédée aux Anglois par le Traité d'Utrecht; à l'Est, que la Mer; au Sud, les Colonies Angloises; la Louisiane

(*k*) On verra, dans l'Histoire des Voyages pour la découverte d'un Passage au Nord-Ouest, quelques autres traits de leurs usages, mais avec aussi peu d'éclaircissement sur les différences de leurs Nations.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

au Sud-Est, & les Terres des Espagnols à l'Ouest, cette vaste étendue n'a que trois Langues Meres, dont toutes les autres sont dérivées; la Siouse, l'Algonquine & la Huronne. On connoît peu les Peuples qui appartiennent à la premiere, & l'on ignore jusqu'où elle s'étend. Les François n'ont eu jusqu'à présent de commerce qu'avec les Sioux & les Assiniboils, & jamais il n'a été constamment suivi. Quelques Missionnaires ont tenté de faire, chez les premiers, un Etablissement qui n'a pas eu de succès. Ils en ont parlé comme d'un Peuple docile, de qui l'on pouvoit espérer beaucoup de lumieres sur tout ce qui est au Nord-Ouest du Mississipi. Ces Indiens habitent dans de grandes Prairies, sous des Tentes de peau, fort bien travaillées. Ils vivent de Folle-avoine, qui croît en abondance dans leurs Marais, & de Chasse, surtout de celle d'une espece de Bœufs couverts de laine, qui se rassemblent par milliers dans leurs Terres; mais ils n'ont point de demeure fixe. Ils voyagent en Troupes, à la maniere des Tartares, & ne s'arrêtent qu'autant que l'abondance des vivres les retient.

Les Géographes François distinguent cette Nation en *Sioux errans* & *Sioux des Prairies*, en *Sioux de l'Est* & en *Sioux de l'Ouest*. Cette division ne paroît pas juste au Pere de Charlevoix, qui assure au contraire que tous les Sioux ont le même genre de vie. Une Bourgade, dit-il, qui est cette année sur le bord oriental du Mississipi, sera, l'année suivante, sur la rive occidentale; & ceux qu'on a vus, dans un tems, sur la Riviere de Saint Pierre, se trouvent ensuite assez loin de-là, dans une Prairie. Il ajoute que le nom de Sioux, que les François leur donnent, n'est que les deux dernieres syllabes de celui de *Nadouessioux*, qu'ils portent entre les Sauvages, & que d'autres les nomment *Nadouessis*. C'est la plus nombreuse Nation du Canada. Elle étoit paisible, & peu aguerrie, avant que les Outaouais & les Hurons se fussent réfugiés dans le Pays qu'elle occupe, pour se garantir de la fureur des Iroquois. Les Sioux entretiennent plusieurs Femmes, & leurs punitions sont séveres pour celles qui manquent à la fidélité conjugale: ils leur coupent le bout du nez, ils leur cernent en rond une partie de la tête, & l'arrachent. On a cru reconnoître, à ces Sauvages, un accent Chinois. Est-il si difficile de vérifier un fait, dont on pourroit espérer d'autres lumieres?

Ceux qui se vantent d'avoir vu des Assiniboils, & Jeremie, qui parle d'eux sur différens témoignages, racontent que ces Peuples sont grands, robustes, agiles, endurcis au froid & à toute sorte de fatigues; qu'ils se piquent dans toutes les parties du corps, & qu'ils y tracent des figures de Serpens & d'autres Animaux; enfin, qu'ils entreprennent de grands Voyages. Tous ces traits les distinguent peu des autres Nations du même Pays; mais ils sont mieux caractérisés par leur flegme, surtout en comparaison des Cristinaux, avec lesquels ils sont en commerce, & qui sont d'une vivacité extraordinaire: on les voit sans cesse dansans & chantans; & dans leurs discours ils ont une volubilité de langue, qu'on n'a remarquée dans aucune autre Nation. Le véritable Pays des Assiniboils est aux environs d'un Lac qui porte leur nom, & qui est encore peu connu. On a vu, dans un autre article, ce que Jeremie en a publié sur le témoignage d'autrui. Un Fran-

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

çois de Mont-réal assura au P. de Charlevoix qu'il y avoit été; mais il ne l'avoit observé qu'en passant, comme on voit la Mer dans un Port. L'opinion commune donne à ce Lac six cens lieues de circuit. „ On n'y peut „ aller, dit-on, que par des chemins presqu'impraticables; mais les bords „ en sont charmans; l'air y est fort tempéré, quoiqu'on le place au Nord-„ Ouest du Lac Supérieur, où le froid est excessif; il contient un si grand „ nombre d'Iles, que les Sauvages du Pays lui donnent le nom de *Lac des* „ *Iles;* d'autres le nomment *Michinipi*, qui signifie la *grande Eau*". En effet, c'est comme le réservoir des plus grandes Rivieres, & de tous les grands Lacs de l'Amérique Septentrionale: on en fait sortir, sur plusieurs indices, le Fleuve Bourbon, qui se jette dans la Baie d'Hudson; le Fleuve St. Laurent, qui porte ses eaux dans l'Océan; le Missisipi, qui se décharge dans le Golfe du Mexique; le Missouri, qui se joint à ce dernier, & qui jusqu'à leur jonction ne lui est inférieur en rien; & un cinquieme qui, coulant, dit-on, vers l'Ouest, ne peut se rendre que dans la Mer du Sud. On lit, dans la Relation du P. Marquette, que non-seulement plusieurs Sauvages lui avoient parlé de la Riviere qui coule à l'Ouest, mais qu'ils s'étoient vantés d'avoir vu de grands Navires à son embouchure (*l*). Il paroît, au reste, que les Assiniboils sont les mêmes Peuples, qu'on trouve marqués sous le nom de *Poualaks*, dans les vieilles Cartes, & dont quelques Relations placent le Pays proche de celui des Cristinaux.

LES Langues Algonquine & Hurone partagent toutes les Nations Sauvages du Canada qui sont en commerce avec les François. On assure qu'avec la connoissance de ces deux Langues, un Voyageur pourroit parcourir, sans Interprete, plus de quinze cens lieues de Pays, & se faire entendre à plus de cent Peuples, qui ne laissent pas d'avoir leur propre langage. On donne, surtout, une immense étendue à l'Algonquine: elle commence à l'Acadie & au Golfe Saint Laurent; & tournant du Sud-Est par le Nord jusqu'au Sud-Ouest, elle fait un circuit de douze cens lieues. Il paroît même que les *Loups*, ou *Mahingans*, & la plupart des Peuples de la Nouvelle Angleterre & de la Virginie, parlent des Dialectes de la Langue Algonquine (*m*).

Aux environs de la Riviere de Pentagoët, les Abenaquis, ou *Canibas*, voisins de la Nouvelle Angleterre, ont près d'eux les *Etchemins*, ou *Malecites*. Plus à l'Est on trouve les *Micmacs*, ou *Souriquois*, dont le Pays propre est l'Acadie, la suite de la Côte du Golfe Saint Laurent jusqu'à *Gaspé* (*n*), & les Iles voisines. En remontant le Fleuve Saint Laurent, on ne rencontre plus aujourd'hui de Nations Sauvages, jusqu'au Saguenay. Cependant au tems de la découverte, & longtems après, on comptoit dans cet espace plusieurs Nations, répandues dans l'Ile d'Anticosty, vers les Monts Notre-Dame, & sur la rive Septentrionale du Fleuve Saint Laurent: celles qui se trouvent le plus souvent nommées dans les anciennes Relations sont les *Ber-*

(*l*) L'existence de cette Riviere qui coule à l'Ouest, est aujourd'hui suffisamment prouvée. Voyez nos additions au Tome XXI précédent, p. 477-484. R. d. E.

(*m*) Ce qu'on en trouve dans les Relations Angloises est si défiguré par la prononciation & l'orthographe singulieres de cette Nation, qu'on n'y reconnoît rien. Mais il ne paroît pas douteux que toutes ces Nations ne s'entendent entr'elles.

(*n*) De-là leur est venu le nom de *Gaspésiens*, & celui de *Gaspésie* au Pays.

Caractere, Moeurs, usages, &c. des Indiens de l'Amérique Septentrionale.

Familles, les *Papinachois* & les *Montagnez*, qui portoient aussi, surtout les derniers, le nom d'*Algonquins inférieurs*, parce qu'à l'égard de Quebec ils habitoient la rive basse du Fleuve: mais la plupart des autres sont réduits à quelques Familles errantes. Ceux, qui arrivoient dans la Colonie Françoise par le Saguenay & par les Trois Rivieres, ont disparu depuis fort longtems: tels étoient les *Attikamegues*, qui venoient de fort loin, & dont le Pays étoit entouré de plusieurs autres Peuples, jusqu'aux environs du Lac Saint Jean, & jusqu'aux Lacs des Mistassins & de Nemiscau. On les croit détruits par les Iroquois, ou par les maladies. Entre Quebec & Mont-réal, il se trouve encore, vers les Trois Rivieres, quelques Algonquins, qui ne forment point un Village, & qui sont en commerce avec les François. Dans les premiers tems, cette Nation occupoit tout le bord Septentrional du Fleuve, en remontant depuis Quebec jusqu'au Lac Saint Pierre. Depuis l'Ile de Mont-réal, & toujours au Nord, on rencontre quelques Villages de *Nipissings*, de *Temiscamings*, de *Têtes de boule*, d'*Amikoués* & d'*Outaouais*, que d'autres écrivent & prononcent *Outaouaks*. Les premiers, qui sont les vrais Algonquins, & qui ont conservé leur Langue sans altération, ont donné leur nom à un petit Lac, situé entre le Lac Huron & la Riviere des Outaouais. Les Temiscamings occupent les bords d'un autre petit Lac, qui porte aussi leur nom, & qu'on croit la vraie source de la Riviere des Outaouais. Les Têtes de boule n'en sont pas loin: ce nom leur vient de la figure de leur tête, que les Meres arrondissent aux Enfans dès le berceau. Les Amikoués, nommés aussi la *Nation du Castor*, sont reduits à quelques restes qui habitent l'Ile *Manitoualin*, dans le Lac Huron. Les Outaouais, autrefois nombreux, bordoient la grande Riviere qui porte leur nom: on n'en connoît aujourd'hui que trois Villages mal peuplés.

Le Rapide, qu'on a nommé *Sault de Sainte Marie*, dans le Détroit qui sépare le Lac Huron du Lac Supérieur, avoit autrefois, dans ses environs, des Sauvages qui en avoient pris le nom de *Sauteurs* (o). On les y croyoit venus de la rive méridionale du Lac Supérieur, & l'on a vu leur seconde transmigration. Les bords de ce Lac n'ont eu depuis aucune autre Nation. Dans les Postes, que les François y occupent, on fait la Traite, tantôt avec les Cristinaux, qui y viennent du Nord-Est, & tantôt avec les Assiniboils, qui sont au Nord-Ouest. Le Lac Michigan, ou des Illinois (p), qui est presque parallele au Lac Huron, dans lequel il se décharge, & qui n'en est séparé, comme on l'a vu, que par une Peninsule de cent lieues de long, a peu d'Habitans sur ses bords. En remontant la Riviere de Saint Joseph, dont il reçoit les eaux, on rencontre deux Bourgades de différentes Nations, qui n'y sont pas établies depuis longtems. La grande Baie qui se nomme *la Baie des Puans*, ou simplement *la Baie*, a quantité d'Iles, habitées autrefois par les *Pouteouatamis*, dont elles conservent le nom, à l'exception de quelques-unes qui sont occupées aujourd'hui par les *Nokais*. On a vu

(o) Leur nom Indien est d'une longueur qui le rend fort difficile à prononcer: c'est *Pauoirigouelouhak*.

(p) Le P. de Charlevoix dit que c'est sans fondement qu'on lui donne ce nom, & doute qu'aucune Nation s'y soit jamais fixée: mais c'est la route qui conduit aux Illinois.

Caractere, Moeurs, Usages, &c. des Indiens de l'Amérique Septentrionale.

que les Ponteouatamis n'en habitent plus qu'une; qu'ils ont deux autres Villages, l'un dans la Riviere Saint Joseph & l'autre au Détroit; que les *Sakis*, & les *Otchagras*, ou les *Puans*, occupent le fond de la Baie; & qu'à droite on laisse une autre petite Nation, nommée les *Malomines* ou les *Folles avoines*. Une petite Riviere, fort embarrassée de rapides, qui se décharge au fond de la Baie, est connue sous le nom de *Riviere des Renards*, parce qu'elle est voisine des *Outagamis*, que les François ont nommés la *Nation des Renards*. Le Pays qui s'étend de-là au Sud, jusqu'à la Riviere des Illinois, n'offre que deux Nations peu nombreuses, qui se nomment les *Kicapous* & les *Mascoutins*. On a donné, à la derniere, le nom de *Nation de feu*; d'où quelques Géographes ont pris droit de nommer leur Pays la *Terre de feu*.

Les Miamis étoient autrefois établis à l'extrêmité méridionale du Lac Michigan, dans un lieu nommé *Chicagou*, du nom d'une petite Riviere qui se jette dans le Lac, & dont la source n'est pas éloignée de celle des Illinois. Ils sont actuellement séparés en trois Bourgades; l'une sur la Riviere de Saint Joseph; la seconde, sur une autre Riviere, qui porte leur nom, & qui se décharge dans le Lac Erié; la troisieme, sur la Riviere d'Ouabache, qui porte ses eaux dans le Missisipi: mais la derniere des trois branches est plus connue sous le nom d'*Ouyatanons*. On ne doute presque point que cette Nation & celle des Illinois n'en aient fait autrefois qu'une, parce qu'il y a peu de différence dans leur Langue.

Il s'en faut beaucoup que la Langue Hurone s'étende aussi loin que l'Algonquine; & l'on en donne pour raison que les Peuples qui la parlent ont toujours été moins errans que les Algonquins. Quelques Voyageurs ne la regardent pas même comme une Langue Mere, & donnent ce titre à celle des Iroquois: mais il est certain que tous les Sauvages qui sont au Sud du Fleuve Saint Laurent, depuis la Riviere Sorel jusqu'à l'extrêmité du Lac Erié, & même assez proche de la Virginie, appartiennent à la Langue Huronne. Les Dialectes en sont si multipliés, qu'il y en a presqu'autant que de Bourgades. Les cinq Cantons qui composent la République Iroquoise, entre la Côte méridionale du Lac Ontario & la Nouvelle York, sous les noms de *Tsonnontouans*, de *Goyoguins*, d'*Onnontagués*, d'*Onneyouts*, & d'*Agniés*, ont chacun la leur. On ne compte pas moins de trente lieues du grand Village de chaque Canton à l'autre; & la Hontan comptoit, en 1684, environ quatorze mille ames dans chaque Village. Mais tout ce qui regarde cette Nation est réservé pour un autre article. Il reste à donner ici quelque idée des trois Langues, qui font la division des autres Peuples.

Nature et propriété des Langues Sauvages.

Ceux qui ont étudié à fond les Langues de la Nouvelle France, croient trouver dans les trois qu'on a nommées, tous les caracteres des Langues primitives, & jugent qu'elles n'ont point une origine commune. Ils en trouvent, dans la seule prononciation, une preuve qu'ils jugent certaine: le Sioux siffle en parlant, le Huron n'a point de lettre labiale, qu'il ne sauroit prononcer, parle du gosier, aspire presque toutes les syllabes; l'Algonquin prononce avec plus de douceur, & parle plus naturellement. Le P. de Charlevoix, à qui l'on doit ces Observations, n'en a pu faire de particulieres sur

la Langue Siouse; mais les Missionnaires de sa Compagnie ayant beaucoup travaillé sur les deux autres, & sur leurs principales Dialectes, on peut se fier à ce qu'il a eu soin d'en recueillir.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

La Langue Hurone est d'une abondance, d'une énergie & d'une noblesse, qui ne se trouvent peut-être réunies dans aucune des plus belles que nous connoissons; & ceux à qui elle est propre, ont dans l'ame une élévation, qui s'accorde bien mieux avec la majesté de leur langage qu'avec le triste état où ils sont réduits. Quelques-uns y ont cru trouver des rapports avec l'Hébreu; & d'autres, en plus grand nombre, lui donnent la même origine qu'à celle des Grecs: mais jusqu'à présent leurs preuves sont encore sans force (q). La Langue Algonquine a moins d'énergie que la Hurone, mais elle a plus de douceur & d'élégance.

Elles ont toutes deux une richesse d'expressions, une variété de tours, une propriété de termes, une régularité qui étonnent: mais ce qui est plus surprenant, c'est que parmi des Barbares, auxquels on ne connoît point d'études, & qui n'ont jamais eu l'usage de l'Ecriture, il ne s'introduit point un mauvais mot, un terme impropre, une construction vicieuse, & que les Enfans mêmes, jusques dans le discours familier, conservent toute la pureté de leur Langue. D'ailleurs, l'air dont ils animent toutes leurs expressions, ne permet point de douter qu'ils n'en comprennent toute la valeur & la beauté. Les Dialectes, dérivées de l'une & l'autre, n'en ont pas conservé les graces, ni même la force. Celle des Tsonnontouans, par exemple, qui sont un des cinq Cantons Iroquois, passe pour un langage grossier. Dans le Huron, tout se conjugue. Un art, qui ne peut être expliqué, y fait distinguer les verbes, les noms, les pronoms & les adverbes. Les verbes simples ont une double conjugaison, l'une absolue, l'autre réciproque. Les troisiemes personnes ont les deux genres; car ces Langues n'en ont que deux, le noble & l'ignoble. A l'égard des nombres & des tems, on y trouve les mêmes différences que dans le Grec: par exemple, pour faire le récit d'un Voyage, on s'exprime différemment, si c'est par terre ou par eau qu'on l'a fait. Les verbes actifs se multiplient autant de fois qu'il y a de choses qui tombent sous leur action; comme le verbe qui signifie *manger* varie autant de fois qu'il y a de choses comestibles. L'action s'exprime autrement à l'égard d'une chose animée, que d'une chose inanimée: ainsi *voir un Homme* & *voir une pierre*, ce sont deux verbes différens. Se servir d'une chose qui appartient à celui qui s'en sert, ou à celui auquel on en parle, ce ne sont pas non plus les mêmes Verbes. Quoique la Langue Algonquine ait aussi quelques-uns de ces avantages, les deux méthodes ne se ressemblent point. Il s'ensuit que la richesse & la varieté de ces Langues font trouver beaucoup de difficulté à les apprendre.

Mais on ajoute que la disette & la stérilité où elles sont tombées ne causent pas un moindre embarras. A l'arrivée des François, les Peuples du Pays ignoroient toutes les choses dont ils n'avoient pas l'usage, ou qui ne tomboient pas sous leurs sens: ils manquoient de termes pour les exprimer,

(q) On rejette ici le Vocabulaire de Gabriel *Saghard*, Recollet, comme ceux de Cartier & de la Hontan. La vérité & l'exactitude y manquent partout.

ou supposé qu'ils en eussent eu dans leur origine, ils les avoient laissés tomber dans l'oubli. Comme ils n'avoient pas de culte réglé, que leurs idées de Religion étoient fort confuses, qu'ils ne s'occupoient que d'objets sensibles, & que n'ayant point d'Arts, de Sciences ni de Loix, ils ne pouvoient être accoutumés à discourir de mille choses dont ils n'avoient aucune connoissance, on trouva un étrange vuide dans leurs Langues. Il fallut, pour se rendre intelligible, employer des circonlocutions embarrassantes pour eux & pour ceux qui vouloient les instruire. Ainsi, après avoir commencé par apprendre leur langage, on fut obligé d'en former un autre, composé en partie de leurs propres termes, en partie des nôtres, qu'on s'efforça de travestir en Huron ou en Algonquin, pour leur en faciliter la prononciation. Quant aux caracteres, ils n'en avoient point, & l'on verra qu'ils y suppléoient par des especes d'Hiéroglyphes. Rien ne parut leur causer tant d'étonnement, que de nous voir la même facilité à nous expliquer de bouche & par écrit.

Un Missionnaire (r), qui s'étoit confiné pendant dix ans dans un Village d'Abenakis, pour étudier leur Langue avec toute l'ardeur que le zele de la Religion inspire, a représenté dans ces termes, son travail & ses progrès. „ Cette Langue est très difficile, surtout quand on n'a point d'autres „ Maîtres que des Sauvages. Ils ont plusieurs caracteres, qu'ils n'expriment que du gosier, sans faire aucun mouvement de levres: *ou*, par exemple, est de ce nombre; & nous avons pris le parti en l'écrivant, de le „ marquer par le chiffre 8, pour le distinguer des autres caracteres. Je „ passois une partie de la journée dans leurs Cabanes, à les entendre parler. „ Il me falloit une extrême attention, pour combiner ce qu'ils disoient, & „ pour en conjecturer la signification. Quelquefois je rencontrois juste: le „ plus souvent je me trompois, parce que n'étant point fait au manege de „ leurs Lettres gutturales, je ne répétois que la moitié du mot; & mon „ embarras les faisoit rire. Enfin cinq mois d'une continuelle application „ me firent entendre tous leurs termes; mais ce n'étoit point assez pour „ m'exprimer dans leur goût: il me restoit bien du chemin à faire pour „ saisir le tour & le génie de la Langue, qui sont tout-à-fait différens de „ ceux des nôtres. Pour abréger le tems, je choisis quelques Sauvages, à „ qui j'avois reconnu de l'esprit, & qui me sembloient parler le mieux. Je „ leur disois grossiérement quelques articles du Catéchisme, qu'ils me rendoient dans toute la délicatesse de leur Langue; je mettois aussi-tôt sur le „ papier ce que j'avois entendu; & par cette méthode je me fis tout-à-la-fois, un Dictionnaire & un Catéchisme, qui contenoient les principes de „ la Religion.

„ Il faut avouer, (continue le Missionnaire,) que cette Langue a de „ vraies

(r) Le Pere *Rasles*, Jésuite François, qui dans une irruption des Anglois, en 1724, fut tué glorieusement de plusieurs coups de fusil, en exhortant ses Sauvages à la défense de leur Paroisse & de la Religion qu'il leur avoit prêchée. Sa Mission se nommoit *Nanrantsouac*, Village à quatre-vingts lieues de Pentagouet, sur le Fleuve de Kinibeki, à deux journées des Habitations Angloises.

„ vraies beautés, & quelque chose de fort énergique dans le tour. Si je „ demandois à un Européen, pourquoi Dieu l'a créé? Il me répondroit, „ c'est pour le connoître, l'aimer, le servir, &, par ce moyen, mériter, „ la gloire éternelle. Un Sauvage à qui je ferai la même question, me ré- „ pondra dans le tour de sa Langue: le grand Génie a pensé de nous, qu'ils „ me connoissent, qu'ils m'aiment, qu'ils me servent; alors je les ferai en- „ trer dans mon illustre félicité. Si je voulois dire, dans leur style, vous „ aurez bien de la peine à apprendre la Langue Sauvage, voici comment „ il faudroit m'exprimer: Je pense de vous, il aura de la peine à apprendre „ la Langue Sauvage."

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &C. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Le même Missionnaire ajoute que la Langue Huronne est la maîtresse Langue des Sauvages, & qu'après l'avoir apprise on n'a besoin que de trois mois pour se faire entendre des cinq Nations Iroquoises; que c'est la plus majestueuse, mais en même-tems la plus difficile de toutes les Langues du Pays; que cette difficulté ne vient pas seulement de ses Lettres gutturales, mais encore plus de la difficulté des accens; que souvent deux mots, composés des mêmes caracteres, ont des significations toutes différentes; qu'à la vérité le P. Chaumont, après avoir passé cinquante ans parmi les Hurons, a composé une Grammaire de leur Langue, mais qu'un Missionnaire est heureux lorsqu'avec ce secours même, & dix ans de travail, il parvient à parler élégamment le Huron.

Chaque Nation Sauvage, dit encore le P. *Rasles*, a sa Langue particuliere, quoiqu'elles puissent venir toutes d'une même source. Ainsi les Abenakis, les Hurons, les Iroquois, les Algonkins, les Illinois, les Miamis, &c. ont chacun la leur. On n'a point de Livres pour les apprendre; & quand on en auroit, l'usage est le seul Maître qui puisse nous bien instruire. Comme j'ai travaillé dans quatre Missions de Sauvages différens, qui sont les Abenakis, les Algonkins, les Hurons & les Illinois, & que j'ai appris ces différentes Langues, j'en veux donner un exemple, pour faire connoître le peu de rapport qu'elles ont entr'elles. Je choisis la premiere strophe de l'Hymne *O salutaris Hostia*. Telle en est la traduction dans ces quatre Langues:

ABENAKISE.

Kighist 8ì-nuanur8inus
Spem kik papili go ii damek
Nemiani 8i k8idan ghabenk
Taha saii grihine.

ALGONKINE.

K8erais Jesus tag8senam
Nera 8eul ka stisian
Ka rio Vlighe miang
Vos mama vik umong.

HURONNE.

Jes8s 8to etti Xichie
8toetti Skuaalichi-axè
I. Chierche axeraouensta
D'Aotierti xeata-8ien.

Caractere, Moeurs, Usages, &c. des Indiens de l'Amérique Septentrionale.

ILLINOISE.

Pekiziane manet 8e
Piaro nile hi nanghi
Keninama 8i 8 kangha
Mero 8inang 8ſiang hi.

Littéralement, & mot pour mot, en François: „ O Hoſtie ſalutaire qui „ es continuellement immolée, & qui donne la vie, toi par qui l'on entre „ dans le Ciel, nous ſommes tous attaqués; çà, fortifie-nous (s).

Le Pere Raſles eut le bonheur de convertir la Nation des *Amalingans*. Il rapporte le diſcours qu'il leur fit dans le goût ſauvage & leur réponſe: „ Après leur avoir expliqué les principaux articles de la Foi, & leur avoir „ peint le Paradis & l'Enfer, je continuai ainſi: toutes les paroles que je „ viens de prononcer, ne ſont point des paroles humaines; ce ſont les pa„ roles du grand Génie. Elles ne ſont point écrites, comme les paroles „ humaines, ſur un Collier auquel on fait dire tout ce qu'on veut; mais el„ les ſont écrites dans le Livre du grand Génie, où le menſonge ne peut „ entrer. Courage mes Enfans, ne nous ſéparons point: que les uns n'ail„ lent pas d'un côté, & les autres d'un autre. Allons tous dans le Ciel, c'eſt „ notre ſeule Patrie."

L'Orateur répondit d'abord, après avoir conſulté ſes Compagnons: „ Mon „ Pere, je ſuis ravi de t'entendre. Ta voix a pénétré juſques dans mon „ cœur; mais mon cœur eſt encore fermé, & je ne puis pas l'ouvrir à pré„ ſent. Il faut que j'attende pluſieurs de nos Capitaines, qui reviendront „ l'Automne prochain."

Les Capitaines revinrent; & l'Orateur vint faire ſa réponſe au Miſſionnaire. „ Nous ne pouvons oublier les paroles de notre Pere, tandis que „ nous avons un cœur, car elles y ont été ſi profondément gravées, que „ rien ne peut les effacer. Nous ſommes réſolus d'embraſſer la Religion „ du grand Génie qu'il nous annonce, & nous ſerions déja venus lui de„ mander ſes inſtructions, s'il y avoit des vivres pour nous dans ſon Villa„ ge: mais nous ſavons que la faim eſt dans la Cabane de notre Pere; & „ notre affliction eſt double, que notre Pere ait faim & que nous ne puiſ„ ſions aller nous inſtruire. Si notre Pere vouloit venir paſſer quelque tems „ avec nous, il vivroit & nous inſtruiroit". Le Miſſionnaire accepta l'offre, les inſtruiſit tous & les baptiſa. Lorſqu'il les quitta, l'Orateur lui fit ce remerciment: „ Notre Pere, nous n'avons point de termes, pour te té„ moigner la joie que nous reſſentons d'avoir reçu le Baptême. Il nous „ ſemble maintenant que nous avons un autre cœur. Tout ce qui nous fai„ ſoit de la peine eſt entiérement diſſipé; nos penſées ne ſont plus chancel„ lantes, le Baptême nous fortifie intérieurement; & nous ſommes bien ré„ ſolus de l'honorer toute notre vie. Voilà ce que nous te diſons avant „ que tu nous quittes."

Au reſte, ceux qui regardent le Sioux, le Huron & l'Algonquin comme des Langues Meres, n'ayant pour leur opinion que les preuves générales qu'on tire de l'énergie & du grand nombre de mots imitatifs des ſignes,

(s) Recueil des Lettres édifiantes & curieuſes. Tome XXIII, pp. 216 & précéd.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

le P. de Charlevoix observe qu'ils n'en ont pu juger que par comparaison, & qu'en concluant fort bien que toutes les autres Langues des Sauvages sont dérivées des trois premieres, ils n'ont pas eu le même droit d'établir absolument que celles-ci sont primitives & de la premiere institution des Langues. Il ajoute que tous ces Peuples ont dans leurs discours un peu de ce génie Asiatique, qui donne aux choses un tour & des expressions figurées; ce qui le porte à croire qu'ils tirent leur origine de l'Asie.

On croit en trouver d'autres preuves dans leur Gouvernement & leur Religion. La plupart des principes qui servent à régler leur conduite, les maximes générales sur lesquelles ils se gouvernent, & le fond de leur caractere, n'ont presque rien de barbare. D'ailleurs, il leur reste des idées d'un premier Etre, quoique fort confuses, des vestiges de culte Religieux, quoiqu'à demi effacés, & de foibles traces de l'ancienne croyance, ou de la Religion primitive.

C'est à Lescarbot & Champlain, qu'on va devoir les détails suivans. Presque tous les Peuples de cette partie du Continent ont une sorte de Gouvernement Aristocratique, dont la forme est extrêmement variée. En général, quoique chaque Bourgade ait un Chef indépendant, il ne se conclut rien d'important que par l'avis des Anciens. Vers l'Acadie, les *Sagamos* (t) étoient plus absolus. Loin d'être obligés, comme les Chefs de la plupart des autres Cantons, de faire des libéralités à leurs Sujets, ils en tiroient une espece de tribut, & ne mettoient point leur grandeur à ne se rien réserver: mais il semble que la dispersion de ces Acadiens, & peut-être aussi leur Commerce avec les Européens, ont apporté beaucoup de changement à leur ancienne maniere de se gouverner.

Plusieurs Nations ont dans leur principale Bourgade trois Familles principales, qu'on croit aussi anciennes que l'origine même de la Nation. Ces Familles, ou ces Tribus, ont une même souche; mais l'une des trois est regardée néanmoins comme la premiere, & jouit d'une sorte de prééminence sur les deux autres, où l'on traite de Freres les Particuliers de cette Tribu, au lieu qu'entr'elles on ne se traite que de Cousins. Elles sont mêlées toutes trois, sans être confondues. Chacune a son Chef séparé; & dans les affaires qui intéressent toute la Nation, ces Chefs se réunissent pour en délibérer. Chaque Tribu porte le nom d'un Animal; & la Nation entiere a aussi le sien, dont elle prend le nom, & dont la figure est sa marque: c'est ce que la Hontan nomme les Armoiries des Sauvages. On ne signe les Traités qu'en traçant les figures de ces Animaux; aussi long-tems, du moins, que des raisons particulieres n'obligent point d'en substituer d'autres. Ainsi la Nation Huronne est la Nation du *Porc-Epi*: sa premiere Tribu porte le nom de l'*Ours*, ou suivant quelques autres Voyageurs, celui du *Chevreuil*. La seconde & la troisieme Tribu ont pris pour leurs Animaux, le *Loup* & la *Tortue*. Enfin, chaque Bourgade ayant le même usage, c'est apparemment cette variété qui a causé quelques différences dans les Relations. D'ailleurs il faut observer qu'entre ces distinctions de Tri-

(t) Voyez les Etablissemens des François & des Anglois dans les parties les plus éloignées au Sud.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &C. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

bus & de Bourgades, par les Animaux, il y en a d'autres qui ont leur fondement dans quelque usage ou dans quelque événement particulier. Les Hurons *Tionnontatès*, qui sont de la premiere Tribu, s'appellent ordinairement la Nation *du Petun;* & le P. de Charlevoix cite néanmoins un Traité où ces Sauvages, qui étoient alors à Michillimakimac, ont mis pour leur marque la figure d'un *Castor*. La Nation Iroquoise a les mêmes Animaux que la Huronne, dont quelques-uns la croient une Colonie, avec cette différence que la Famille de la *Tortue* y est divisée en deux, qu'on nomme *la grande* & *la petite Tortue*. Le Chef de chaque Famille en porte le nom; & dans les actions publiques on ne lui en donne point d'autre: il en est de même du Chef de la Nation, & de celui de chaque Village. Mais, avec ce nom, ce n'est que de cérémonie, ils en ont un autre, qui les distingue plus particuliérement, & qui est comme un titre de dignité; tel que *le plus Noble*, *le plus Ancien*, &c. Enfin ils en ont un troisieme, qui leur est personnel. Cependant il paroît que cet usage n'est que dans les Nations où la qualité de Chef est héréditaire.

CES impositions de titres se font toujours avec de grandes formalités. Le nouveau Chef, ou s'il est trop jeune, celui qui le représente, doit faire un Festin & des présens, prononcer l'éloge de son Prédécesseur, & chanter sa chanson. Il se trouve néanmoins des noms personnels si célebres & si respectés, que personne n'ose les prendre après la mort de ceux qui les ont mis en honneur, ou qu'ils sont du moins fort longtems sans être relevés. En prendre un de cette distinction, c'est ce qu'on appelle ressusciter celui qui le portoit. Dans le Nord, & partout où regne la Langue Algonquine, la Dignité de Chef est élective; mais toute la cérémonie de l'élection & de l'installation se réduit à des Festins, accompagnés de danses & de chants. Le Chef élu ne manque point de faire le panégyrique de celui dont il prend la place, & d'invoquer son Génie. Parmi les Hurons, où cette Dignité est héréditaire, la succession se continue par les Femmes; de sorte qu'après la mort du Chef, ce n'est pas son Fils qui lui succede, mais le Fils de sa Sœur, ou à son défaut, son plus proche Parent, en ligne femelle. Si toute une branche vient à s'éteindre, la plus noble Matrone de la Tribu, ou de la Nation, est maîtresse du choix. On veut un âge mûr; & si le Chef héréditaire n'y est pas encore parvenu, on lui donne un Régent, qui a toute l'autorité, mais qui l'exerce sous le nom du Mineur. Ces Chefs ne sont pas toujours fort respectés; & s'ils se font obéir, c'est qu'ils savent quelles bornes ils doivent donner à leurs ordres. Ils proposent, plutôt qu'ils ne commandent; ainsi c'est la raison publique qui gouverne.

CHAQUE Famille a droit de se choisir un Conseiller & un Assistant du Chef, qui doit veiller à ses intérêts, & sans l'avis duquel il n'entreprend rien. Ces Conseillers ont l'inspection du Trésor public. Leur réception se fait dans un Conseil général: mais on n'en donne point avis aux Alliés, comme on le fait aux Elections des Chefs. Dans les Nations Huronnes, ce sont les Femmes qui nomment les Conseillers, & souvent elles choisissent des personnes de leur sexe. Ce corps de Conseillers tient le premier rang: celui des Anciens, c'est-à-dire de tous ceux qui ont atteint l'âge de maturité, tient le

fécond; & le dernier, qui comprend tous les Hommes en état de porter les armes, est celui des Guerriers. Ils ont souvent à leur tête le Chef de la Nation, ou celui de la Bourgade; mais il doit s'être distingué par quelque action de valeur, sans quoi il sert entre les Subalternes; car il n'y a point de grades dans la Milice des Sauvages. Quoiqu'un grand Parti puisse avoir plusieurs Chefs, parce qu'on donne ce titre à tous ceux qui ont déja commandé, tous les Guerriers n'en sont pas moins soumis au Commandant désigné, espece de Général sans caractere & sans autorité réelle, qui ne peut récompenser ni punir, que ses Soldats peuvent quitter quand il leur plaît, & qui néanmoins n'est presque jamais contredit. Les qualités qu'on demande dans un Chef, étant le bonheur, la bravoure & le désintéressement, celui qui les réunit peut compter sur une parfaite obéissance, quoique toujours libre & volontaire.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &C. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Les Femmes ont la principale autorité chez tous les Peuples de la Langue Huronne, à l'exception du Canton Iroquois d'Onneyout, où elle est alternative entre les deux sexes: mais les Hommes n'en laissent que l'ombre aux Femmes; & rarement ils leur communiquent une affaire importante, quoique tout se fasse en leur nom, & que les Chefs ne soient que leurs Lieutenans. Dans les affaires de simple Police, elles déliberent les premieres, sur ce qui est proposé au Conseil; & leur avis est rapporté par les Chefs au Conseil général, qui est composé des Anciens. Les Guerriers consultent entr'eux sur tout ce qui appartient à leur ordre; mais ils ne peuvent rien conclure d'intéressant pour la Nation ou la Bourgade. En un mot, c'est le Conseil des Anciens qui juge en derniere instance.

Affaires & Négociations.

Chaque Tribu a son Orateur dans chaque Bourgade; & ces Orateurs, les seuls qui aient droit de parler dans les Conseils publics & dans les Assemblées générales, parlent toujours bien. Outre cette éloquence naturelle, que toutes les Relations leur accordent, ils ont une connoissance admirable des intérêts de ceux qui les emploient, avec une merveilleuse habileté à les faire valoir. Dans quelques occasions, les Femmes ont un Orateur, qui parle en leur nom. Il est surprenant que ces Peuples, ne possédant presque rien & n'ayant point l'ambition de s'étendre, puissent avoir ensemble quelque chose à démêler: cependant on assure qu'ils négocient sans cesse. Ce sont des Traités à conclure ou à renouveller, des offres de service, des civilités réciproques, des alliances qu'on ménage, des invitations à la guerre, ou des complimens sur la mort d'un Chef. Toutes ces affaires se traitent avec une dignité, une attention, & l'on ajoute même, avec une capacité digne des plus grands objets. Souvent les Députés ont des instructions secrettes; & le motif apparent de leur Commission n'est qu'un voile, qui en cache de plus sérieux.

Avantages des Iroquois.

La Nation du Canada, qui semble y tenir le premier rang depuis deux siecles, est l'Iroquoise. Ses succès militaires lui ont donné, sur la plupart des autres, une supériorité qu'elles ne sont plus en état de lui disputer. Mais rien n'a plus contribué à la rendre formidable que l'avantage de sa situation. Comme elle se trouve placée entre les Etablissemens de la France & de l'Angleterre, elle a compris, dès leur origine, que les deux Colonies

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

seroient intéressées à la ménager; & jugeant aussi que si l'une des deux prévaloit sur l'autre, elle en seroit bientôt opprimée, elle a trouvé fort longtems l'art de balancer leurs succès. S'il est vrai, comme le P. de Charlevoix l'assure, que toutes ses forces réunies n'ont jamais monté qu'à cinq ou six mille combattans, de quelle habileté n'a-t-elle pas eu besoin pour y suppléer? Aujourd'hui qu'elle s'est déclarée pour la France, on a vu dans les dernieres Campagnes les avantages qu'on peut tirer de son adresse & de sa valeur.

Dans l'intérieur des Bourgades, les affaires des Sauvages se réduisent presqu'à rien, & ne sont jamais difficiles à terminer. Il ne paroît pas même qu'elles attirent l'attention des Chefs; les Conciliateurs sont ordinairement des Amis communs, ou les plus proches voisins. Ceux qui jouissent de quelque crédit dans une Nation, ne sont occupés que du Public. Une seule affaire, quelque légere qu'elle soit, est longtems en délibération. Tout se traite avec beaucoup de flegme & de lenteur; & rien ne se décide qu'après avoir entendu tous ceux qui veulent y prendre part. Si l'on a fait un présent à quelque Ancien, pour obtenir son suffrage, on en est sûr, lorsque le présent est accepté; jamais un Sauvage ne viole un engagement de cette nature: mais il ne reçoit pas aisément ce qu'on lui offre, & l'usage est de ne le pas recevoir des deux mains. Les jeunes gens sont appellés de bonne heure à la connoissance des affaires; ce qui avance beaucoup leur maturité, & leur inspire une émulation; qu'on ne cesse point d'entretenir.

Justice & Punitions.

On fait observer que le plus grand défaut de ce Gouvernement est de n'avoir jamais eu de Justice criminelle: mais on ajoute que l'intérêt, principale source des désordres qui peuvent troubler la Société, n'étant pas connu dans celle des Sauvages, les crimes y sont rares. On leur reproche, avec plus de justice, la maniere dont ils élevent leurs Enfans: ils ne les châtient jamais; dans l'enfance même, ils disent qu'ils n'ont point encore de raison; & dans un âge plus avancé, ils les croient maîtres de leurs actions. Ces deux maximes sont poussées, parmi les Sauvages, jusqu'à se laisser maltraiter par des Ivrognes, sans même oser se défendre, dans la crainte de les blesser: pourquoi leur faire du mal? disent-ils: ils ne savent ce qu'ils font. En un mot, ils sont convaincus que l'Homme est né libre, & que nulle puissance n'a droit d'attenter à sa liberté. Ils s'imaginent aussi qu'il est indigne d'un Homme de se défendre contre une Femme ou contre un Enfant: s'il y a quelque danger pour leur vie, ils prennent le parti de la fuite.

Un Sauvage en tue-t-il un autre de sa race? S'il étoit ivre, comme ils feignent quelquefois de l'être, pour satisfaire leur vengeance ou leur haine, on se contente de plaindre le Mort. S'il étoit de sang-froid, on suppose facilement qu'il ne s'est pas porté à cet excès sans raison. D'ailleurs c'est aux Sauvages de la même Cabane à le châtier, parce qu'ils y sont seuls intéressés: ils peuvent le condamner à mort; mais on en voit peu d'exemples; & s'ils le font, c'est sans aucune forme de justice. Quelquefois un Chef prend cette occasion, pour se défaire d'un mauvais sujet. Un assassinat, qui intéresseroit plusieurs Cabanes, auroit toujours des suites fâcheuses; & souvent un crime de cette nature a mis une Nation entiere en combustion.

Alors le Conseil des Anciens emploie tous ses soins à concilier les Parties; & s'il y parvient, c'est ordinairement le Public qui fait les démarches auprès de la famille offensée. La prompte punition du coupable éteindroit tout-d'un-coup les ressentimens; & s'il tombe au pouvoir des Parens du Mort, ils sont maîtres de sa vie: mais l'honneur de sa Cabane est intéressé à ne le pas sacrifier; & souvent la Bourgade, ou la Nation, ne juge point à propos de l'y contraindre. Un Missionnaire, qui avoit longtems vécu parmi les Hurons, raconte la maniere dont ils punissent les Assassins: ils étendent le corps mort sur des perches, au haut d'une Cabane, & le Meurtrier est placé pendant plusieurs jours, immédiatement au-dessous, pour recevoir tout ce qui découle du cadavre, non-seulement sur soi, mais encore sur ses alimens; à moins que par un présent considérable il n'obtienne des Parens que ses vivres en soient garantis. Mais l'usage le plus commun, pour dédommager les Parens du Mort, est de le remplacer par un Prisonnier de guerre. Ce Captif, s'il est adopté, entre dans tous les droits de celui dont il prend la place.

Caractere, Moeurs, Usages, &c. des Indiens de l'Amérique Septentrionale.

On nomme quelques crimes odieux, qui sont sur le champ punis de mort, du moins dans plusieurs Nations: tels sont les maléfices. Il n'y a de sûreté, nulle part, pour ceux qui sont atteints du soupçon. On leur fait même subir une sorte de question, pour leur faire nommer leurs complices; après quoi ils sont condamnés au supplice des Prisonniers de guerre: mais on commence par demander le consentement de leurs Familles, qui n'osent le refuser. On assomme les moins criminels avant que de les brûler. Ceux qui deshonorent leurs Familles par une lâcheté, reçoivent le même traitement; & c'est ordinairement la famille même, qui en fait justice. Chez les Hurons, qui étoient fort portés au vol, & qui l'exerçoient avec beaucoup d'adresse, il est permis, non-seulement de reprendre au Voleur tout ce qu'il a dérobé, mais encore d'enlever tout ce qu'on trouve dans sa Cabane, jusqu'à le laisser nud, lui, sa Femme & ses Enfans, sans qu'ils puissent faire la moindre résistance.

Religion des Sauvages.

Des Sauvages, qui n'ont pas de meilleures Loix, ont-ils une Religion? Question difficile. On ne sauroit dire qu'ils n'en ayent point; mais comment définir celle qu'ils ont? Rien n'est plus certain, suivant les Missionnaires, & plus obscur à la fois, que l'idée qu'ils ont d'un premier Etre. Ils s'accordent généralement à le regarder comme le premier Esprit, le Maître & le Créateur du Monde: mais les presse-t-on d'expliquer ce qu'ils entendent? on ne trouve plus que des imaginations bizarres & des Fables mal conçues.

Divinités & Génies.

Presque toutes les Nations Algonquines ont donné le nom de *Grand Lievre* au premier Esprit. Quelques-unes l'appellent *Michabou*; d'autres, *Atahocan*. La plupart croient qu'étant porté sur les eaux, avec toute sa Cour, composée de Quadrupèdes tels que lui, il forma la Terre d'un grain de sable, tiré du fond de l'Océan, & les Hommes, des corps morts des Animaux. D'autres parlent d'un Dieu des Eaux, qui s'opposa aux desseins du Grand Lievre, ou qui refusa du moins de le favoriser. Ils nomment ce Dieu, le *Grand Tigre*. Mais on observe qu'il ne se trouve point de vrais

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Tigres dans cette partie du Continent, & par conséquent que cette tradition doit être venue du dehors. Enfin, ils ont un troisieme Dieu, nommé *Matcomek*, qu'on invoque dans le cours de l'Hiver.

Les Hurons donnent le nom d'*Areskoui* au Souverain Etre, & les Iroquois celui d'*Agreskoué*. Ils le regardent, en même-tems, comme le Dieu de la guerre. Mais ils ne donnent point aux Hommes la même origine que les Algonquins; & ne remontant pas même jusqu'à la Création, ils représentent d'abord six Hommes dans le Monde, sans savoir qui les y a placés. Un de ces Hommes monta au Ciel, pour y chercher une Femme, nommée *Atahentsic*, avec laquelle il eut un commerce dont on s'apperçut bientôt. Le Maître du Ciel la précipita du haut de son Empire. Elle fut reçue sur le dos d'une Tortue: ensuite, elle mit au monde deux Enfans, dont l'un tua l'autre. Après cet événement, on ne parle plus des cinq autres Hommes, ni même du Mari d'Atahentsic. Suivant quelques-uns, elle n'eut qu'une Fille, qui fut Mere de *Jouskeka* & de *Tahouitzaron*. Le premier tua son Frere; & son Ayeule se déchargea sur lui du soin de gouverner le Monde. Ils ajoutent qu'Atahentsic est la Lune, & Jouskeka le Soleil: contradiction sensible, puisqu'en qualité de Grand Génie, Areskoui est souvent pris pour le Soleil. Suivant les Iroquois, la postérité de Jouskeka ne passa point la troisieme génération; un Déluge universel détruisit la race humaine; & pour repeupler la Terre, il fallut changer les Bêtes en Hommes. On remarque que cette notion d'un Déluge universel est assez répandue parmi les Amériquains, mais qu'on ne sauroit douter d'un Déluge plus récent, qui fût particulier à l'Amérique.

Entre le premier Etre, & d'autres Dieux qu'ils confondent souvent avec lui, ils ont une infinité d'Esprits subalternes, ou de Génies, bons & mauvais, qui ont tous leur culte. Les Iroquois mettent Atahentsic à la tête des mauvais, & font Jouskeka Chef des bons: quelquefois même ils le confondent avec le Dieu qui précipita du Ciel son Ayeule, pour s'être laissée séduire par un Homme. On ne s'adresse aux mauvais Génies que pour les prier de ne pas nuire; mais on suppose que les autres sont commis à la garde des Hommes, & que chacun a le sien. Dans la Langue Huronne, on les nomme *Okkisik*, & *Manitous* dans la Langue Algonquine. C'est à leur puissance bienfaisante qu'on a recours, dans les périls & dans les entreprises, ou pour obtenir quelque faveur extraordinaire: mais on n'est pas sous leur protection en naissant; il faut savoir manier l'Arc & la Fleche pour l'obtenir, & les préparations qu'elle demande sont la plus importante affaire de la vie. On commence par noircir la tête du jeune Sauvage: ensuite on le fait jeûner rigoureusement pendant huit jours; & dans cet espace son Génie futur doit se manifester à lui par des songes. Le cerveau d'un Enfant, qui ne fait qu'entrer dans l'adolescence, ne sauroit manquer de lui fournir des songes; & c'est sous quelque Symbole, qu'on suppose que l'Esprit se manifeste. Ces Symboles ne sont, ni rares, ni précieux; c'est le pié d'un Animal, ou quelque morceau de bois: cependant on les conserve avec toutes sortes de soins. Il n'est rien, dans la Nature, qui n'ait son Esprit pour les Sauvages; mais ils en distinguent de plusieurs ordres, & ne leur

leur attribuent pas la même vertu. Dans tout ce qu'ils ne comprennent point, ils supposent un Esprit supérieur, & leur expression commune est de dire alors : c'est un Esprit. Ils l'emploient aussi pour ceux qui se distinguent par leurs talens, ou par quelque action extraordinaire ; ce sont des Esprits ; c'est-à-dire, ils ont un Génie protecteur, d'un ordre éminent. Quelques-uns, surtout cette sorte de Prêtres, que la plupart des Relations nomment *Jongleurs*, veulent persuader qu'ils souffrent des transports extatiques, & publient que dans ces extases leurs Génies leur découvrent l'avenir & les choses les plus éloignées. On a vu, dans toutes nos Descriptions, qu'il n'y a point de Nations barbares qui n'aient un grand nombre de ces Imposteurs.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &C. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

AUSSITÔT qu'un jeune Homme a reconnu ce qu'il doit regarder comme son Génie, on l'instruit soigneusement de l'hommage qu'il lui doit. La Fête se termine par un Festin ; & l'usage est de piquer, sur son corps, la figure de l'*Okki* ou du *Manitou*. Les Femmes ont aussi le leur ; mais elles n'y attachent pas autant d'importance que les Hommes. Ces Esprits sont honorés par différentes sortes d'offrandes & de sacrifices. On jette, dans les Rivieres & dans les Lacs, du Petun, du Tabac, & des Oiseaux égorgés, à l'honneur du Dieu des Eaux. Pour le Soleil, on les jette au feu. C'est quelquefois par reconnoissance, mais plus ordinairement par intérêt. On remarque aussi, dans quelques occasions, différentes especes de libations, accompagnées de termes mystérieux, dont les Européens n'ont jamais pû se procurer la communication. On rencontre, au bord des chemins difficiles, sur des Rochers escarpés, & proche des Rapides, tantôt des colliers de Porcelaine, tantôt du Tabac, des épis de Maïz, des peaux & des Animaux entiers, surtout des Chiens ; & ce sont autant d'offrandes adressées aux Esprits qui président à ces lieux. Quelquefois un chien est suspendu vivant à un arbre, par les pattes de derriere, pour y mourir enragé. Le Festin de guerre, qui se fait toujours de chiens, peut aussi passer pour un Sacrifice. Enfin la crainte du moindre danger fait rendre les mêmes honneurs aux Esprits mal-faisans.

Vœux de Religion.

LES Sauvages font aussi des vœux, qui sont de purs actes de Religion. Lorsqu'ils se voient sans vivres, comme il arrive souvent dans les Voyages & pendant les Chasses, ils promettent, à l'honneur de leurs Génies, de donner une portion de la premiere Bête qu'ils esperent de tuer, au Chef de leur Bourgade, & de ne prendre aucune nourriture avant qu'ils aient rempli leur promesse. Si l'exécution de ce vœu devient impossible, par l'éloignement du Chef, ils brûlent ce qui lui étoit destiné. On a vu, à l'occasion de l'Acadie, que les Sauvages voisins avoient au bord de la Mer un arbre fort vieux, qu'on voyoit toujours chargé d'offrandes, parce qu'il passoit pour le siege de quelque Esprit d'un ordre supérieur. Sa chûte même ne fut pas capable de les détromper ; & quelques branches, qui paroissoient hors de l'eau, continuerent de recevoir les mêmes honneurs.

ON lit, dans quelques Relations, que plusieurs de ces Peuples avoient autrefois une espece de Religieuses, qui vivoient sans aucun commerce avec les Hommes, & qui renonçoient au mariage. Mais les Missionnaires n'ont trouvé aucune trace de ces Vestales, & conviennent seulement que le céli-

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

bat étoit en estime dans quelques Nations. On a vu, parmi les Hurons & les Iroquois, des Hommes solitaires, qui se dévouoient à la continence; & le P. de Charlevoix parle de certaines Plantes salutaires, auxquelles les Sauvages ne reconnoissent de vertu, qu'autant qu'elles sont employées par des mains pures.

Idée que les Sauvages ont de l'Ame.

L'OPINION, qui paroît la mieux établie parmi eux, est celle de l'immortalité de l'Ame: non qu'ils la croient spirituelle, car on n'a jamais pû les élever à cette idée, & leurs Dieux mêmes ont des corps, qu'ils exemptent seulement des infirmités humaines; sans compter qu'ils leur attribuent une espece d'immensité, puisqu'ils les croient assez présens pour s'en faire entendre, dans quelque Pays qu'ils les invoquent: mais, au fond, ils ne peuvent définir ni les uns ni les autres. Quand on leur demande ce qu'ils pensent des Ames, ils répondent qu'elles sont les ombres, ou les images animées des corps; & c'est par une suite de ce principe, qu'ils croient tout animé dans l'Univers. C'est par tradition qu'ils supposent l'ame immortelle. Ils prétendent que séparée du corps, elle conserve les inclinations qu'elle avoit pendant la vie; & de-là leur vient l'usage d'enterrer, avec les Morts, tout ce qui servoit à satisfaire leurs besoins ou leurs goûts. Ils sont même persuadés que l'Ame demeure long-tems près du corps, après leur séparation, & qu'ensuite elle passe dans un Pays qu'ils ne connoissent point, où, suivant quelques-uns, elle est transformée en Tourterelle. D'autres donnent à tous les Hommes, deux Ames; l'une, telle qu'on vient de le dire; l'autre, qui ne quitte jamais les corps, & qui ne sort de l'un que pour passer dans un autre. Cette raison leur fait enterrer les Enfans sur le bord des grands chemins, afin qu'en passant les Femmes puissent recueillir ces secondes Ames, qui n'ayant pas joui long-tems de la vie sont plus empressées d'en recommencer une nouvelle. Il faut aussi les nourrir, & c'est dans cette vue qu'on porte diverses sortes d'alimens sur les Tombes; mais ce bon office dure peu, & l'on suppose qu'avec le tems les ames s'accoutument à jeûner. La peine qu'on a quelquefois à faire subsister les vivans, fait oublier le soin de nourrir les morts. L'usage est aussi d'enterrer avec eux tout ce qu'ils possédoient, & l'on y joint même des présens: aussi le scandale est-il extrême dans toutes ces Nations, lorsqu'elles voient les Européens ouvrir les Tombes, pour en tirer les robes de Castor, qu'elles y ont enfermées. Les sépultures sont des lieux si respectés, que leur profanation passe pour l'injure la plus atroce qu'on puisse faire aux Sauvages d'une Bourgade.

SANS connoître le Pays des Ames, c'est-à-dire le lieu où elles passent en sortant du corps, ils croient que c'est une Région fort éloignée vers l'Ouest, & qu'elles mettent plusieurs mois à s'y rendre. Elles ont même de grandes difficultés à surmonter dans cette route: on parle d'un Fleuve qu'elles ont à passer, & sur lequel plusieurs font naufrage; d'un Chien, dont elles ont beaucoup de peine à se défendre; d'un lieu de souffrances, où elles expient leurs fautes; d'un autre, où sont tourmentées celles des Prisonniers de guerre qui ont été brûlés, & où elles se rendent le plus tard qu'elles peuvent. De-là vient qu'après la mort de ces Malheureux, dans la crainte que leurs Ames ne demeurent autour des Cabanes, pour se venger des tour-

mens qu'on leur a fait souffrir, on visite soigneusement tous les lieux voisins, avec la précaution de frapper de grands coups de baguette, & de pousser de hauts cris, pour les obliger de s'éloigner. Les Iroquois prétendent qu'Atahentsic fait son séjour ordinaire dans le Pays des Ames, & que son unique occupation est de les tromper pour les perdre; mais que Jouskeka s'efforce de les défendre contre les mauvais desseins de son Ayeule. Entre mille récits fabuleux, qui ressemblent beaucoup à ceux d'Homere & de Virgile, on en rapporte un, si semblable à l'avanture d'Orphée & d'Euridice, qu'il n'y a presque à changer que les noms. Mais le bonheur que les Sauvages admettent dans leur Elysée n'est pas précisément une récompense de la vertu: c'est celle de diverses qualités accidentelles, comme d'avoir été bon Chasseur, brave à la guerre, heureux dans les entreprises, & d'avoir tué ou brûlé un grand nombre d'Ennemis. Cette félicité consiste à trouver une Chasse & une Pêche qui ne manquent point, un Printems perpétuel, une grande abondance de vivres sans aucun travail, & tous les plaisirs des sens. Tous leurs vœux n'ont pas d'autre objet pendant la vie; & leurs Chansons, qui sont originairement leurs prieres, roulent sur la continuation des biens présens. Ils se croient sûrs d'être heureux après la mort, à proportion de ce qu'ils le sont dans cette vie. Les Ames des Bêtes ont aussi leur place dans le même Pays, car ils ne les croient pas moins immortelles que leurs propres Ames. Ils leur attribuent même une sorte de raison; & non-seulement chaque espece d'Animaux, mais chaque Animal a son génie, comme eux. En un mot, ils ne mettent qu'une différence graduelle entre les Hommes & les Brutes; l'Homme n'est pour eux que le Roi des Animaux, qui possede les mêmes attributs dans un degré fort supérieur.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Leur superstition pour les songes.

RIEN n'approche de leur extravagance & de leur superstition, pour tout ce qui regarde les songes. Ils varient beaucoup dans la maniere dont ils les expliquent: tantôt c'est l'Ame raisonnable qui se promene, tandis que l'Ame sensitive continue d'animer le corps; tantôt c'est le Génie, qui donne des avis salutaires sur ce qui doit arriver; tantôt c'est une visite qu'on reçoit de l'Ame, ou du Génie de l'objet du rêve: mais, de quelque part que le songe puisse venir, il passe toujours pour un incident sacré, & pour une communication des volontés du Ciel. Dans cette idée, ce n'est pas seulement sur celui qui a rêvé que tombe l'obligation d'exécuter l'ordre qu'il reçoit; mais ce seroit un crime pour ceux auxquels il s'adresse, de lui refuser ce qu'il a desiré dans son rêve. Les Missionnaires en rapportent des exemples, qui paroîtroient incroyables sur tout autre témoignage.

„ Si ce qu'un Particulier desire en songe, est de nature à ne pouvoir être „ fourni par un autre Particulier, le Public s'en charge. Fallut-il l'aller „ chercher à cinq cens lieues, il le faut trouver, à quelque prix que ce „ soit; & quand on y est parvenu, on le conserve avec des soins surpre„ nans. Si c'est une chose inanimée, on est plus tranquille; mais si c'est „ un Animal, sa mort cause des inquiétudes qui ne peuvent être représen„ tées. L'affaire est plus sérieuse encore, si quelqu'un s'avise de rêver qu'il „ casse la tête à un autre; car il la lui casse en effet, s'il le peut: mais mal„ heur à lui, si quelqu'autre s'avise de songer qu'il venge le Mort." Le

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

seul remede, entre ceux qui ne sont pas d'humeur sanguinaire, est d'appaiser le Génie par quelque présent.

Deux Missionnaires, témoins irréprochables, dit le P. de Charlevoix, & qui avoient vu le fait de leurs propres yeux, ont raconté que dans un Voyage qu'ils faisoient avec des Sauvages, & pendant le repos de la nuit, un de ces Barbares s'éveilla dans une étrange agitation. „ Il étoit hors d'haleine; il palpitoit; il s'efforçoit de crier, sans le pouvoir, & se débattoit comme un furieux. Toute la Troupe fut aussi-tôt sur pié. On le crut d'abord dans un accès de phrénésie; on se saisit de ses mains, on mit tout en usage pour le calmer. Les secours furent inutiles. Ses fureurs croissant toujours, & la difficulté augmentant pour l'arrêter, on cacha toutes les armes. Quelques-uns s'aviserent de lui faire prendre un breuvage, d'une décoction de certaines herbes; mais pendant la préparation, il trouva le moyen de s'échapper, & sauta dans une Riviere voisine. On l'en retira sur le champ. Il avoua qu'il avoit grand froid: cependant il ne voulut point approcher d'un bon feu, qu'on avoit allumé dans l'instant. Il s'assit au pié d'un arbre, en demandant qu'on remplît de paille une peau d'Ours. On exécuta ses volontés; & comme il paroissoit plus tranquille, on lui présenta le breuvage, qui se trouva prêt. C'est à cet Enfant, dit-il, qu'il faut le donner; & ce qu'il appelloit un Enfant, étoit la peau d'Ours. Tout le breuvage fut versé dans la gueule de l'Animal. Alors on lui demanda quel étoit son mal? J'ai songé, répondit-il, qu'un Huart m'est entré dans l'estomac. Quelque idée que les autres attachassent à cette réponse, ils se mirent aussitôt à contrefaire les insensés, & à crier de toutes leurs forces qu'ils avoient aussi un Animal dans l'estomac. Ils dresserent une Etuve pour l'en déloger par les sueurs. Tous y entrerent, avec les mêmes cris. Ensuite chacun se mit à contrefaire l'Animal dont il feignoit d'avoir l'estomac chargé, c'est-à-dire à crier, les uns comme une Oie, les autres comme un Canard, comme une Outarde, une Grenouille, &c. tandis que le Malade contrefaisoit aussi son Oiseau: & pour achever cette farce, ils commencerent tous à le battre, avec une certaine mesure, dans la vue de le lasser & de l'endormir à force de coups. Cette méthode leur réussit. Il tomba dans un profond sommeil, & se réveilla guéri, sans se ressentir même de la sueur qui avoit dû l'affoiblir, ni des coups dont il avoit le corps tout meurtri."

Fête des songes ou du renversement de la cervelle.

On ne sait si la Religion est jamais entrée dans une Fête que la plupart de ces Sauvages nomment la *Fête des songes*, & que d'autres ont nommée beaucoup mieux, dans leur Langue, le *renversement de la cervelle*: c'est une espece de Bacchanale, qui dure ordinairement quinze jours, & qui se célébre vers la fin de l'Hiver. La folie n'a point de transports, qui ne soient alors permis. Chacun court de Cabane en Cabane, sous mille déguisemens ridicules: on brise, on renverse tout, & personne n'a la hardiesse de s'y opposer. On demande, à tous ceux qu'on rencontre, l'explication de son dernier rêve. Ceux qui le devinent, sont obligés de donner la chose à laquelle on a rêvé: après la Fête, tout se rend. Elle se termine par un grand Festin, & tout le monde ne pense plus qu'à réparer les fâcheux effets d'une

si violente mascarade; ce qui demande souvent beaucoup de tems & de peine. Le P. *Dablon*, grave Jésuite, se trouva un jour engagé malgré lui dans une de ces Fêtes, dont il donne la Description (*u*): „ elle fut proclamée, (dit-il,) le 22 de Février; & les Anciens, chargés de cette proclamation, la firent d'un air aussi sérieux, que s'il eut été question d'une affaire d'Etat. A peine furent-ils retournés à leur Cabane, qu'on vit partir, chacun de la sienne, Hommes, Femmes, Enfans, presque nus, quoiqu'il fît un froid insupportable. Ils se répandirent de toutes parts, errans comme des Ivrognes, ou des Furieux, sans savoir où ils alloient, ni ce qu'ils avoient à demander. Les uns ne pousserent pas plus loin leur folie, & disparurent bientôt. D'autres, usant du privilege de la Fête, qui autorise les violences, songerent à satisfaire leurs ressentimens particuliers. Ils briserent tout dans les Cabanes, & chargerent de coups ceux qu'ils haïssoient: aux uns, ils jettoient de l'eau à peine cuvée; ils couvroient les autres de cendre chaude, ou de toutes sortes d'immondices; ils jettoient des tisons, ou des charbons allumés, à la tête des premiers qu'ils rencontroient. L'unique moyen de se garantir de cette persécution étoit de deviner des songes, toujours insensés ou fort obscurs."

Le Missionnaire & son Compagnon furent menacés d'avoir une autre part au spectacle, que celle de Témoins. „ Un de ces Frénétiques entra dans une Cabane, où ils s'étoient réfugiés. Heureusement pour eux, la crainte les en avoit déja fait sortir. Ce Furieux, qui vouloit les maltraiter, déconcerté par leur fuite, s'écria qu'il falloit deviner sur le champ son songe; & comme on tardoit trop, il l'expliqua lui-même, en disant, je tue un François: aussi-tôt le Maître de la Cabane jetta un habit François, que l'autre perça de coups. Mais alors celui qui avoit jetté l'habit, entrant en fureur à son tour, protesta qu'il vouloit venger le François, & qu'il alloit réduire le Village en cendres. En effet, il commença par mettre le feu à sa propre Cabane; & tout le monde en étant sorti, il s'y enferma. Le feu, qu'il y avoit réellement allumé, ne paroissoit point encore, lorsqu'un des Missionnaires se présenta pour y entrer. On lui dit ce qui venoit d'arriver: il craignit que son Hôte ne fût la proie des flammes; & brisant la porte, il le força de sortir: il éteignit fort heureusement le feu, & s'enferma lui-même dans la Cabane. Son Hôte se mit à courir tout le Village, en criant qu'il vouloit tout brûler. On lui jetta un chien, dans l'espérance qu'il assouviroit sa rage sur cet Animal: il déclara que ce n'étoit point assez pour réparer l'outrage qu'on lui avoit fait, en tuant un Etranger dans sa Cabane. On lui jetta un second chien, qu'il mit en pieces; & sa fureur fut calmée."

Ce Sauvage avoit un Frere, qui voulut jouer aussi son rôle. Il étoit vêtu, comme on représente les Satyres, couvert de feuilles, depuis la tête jusqu'aux piés. Deux Femmes, qui l'escortoient, avoient la face noircie, les cheveux épars, une peau de Loup sur le corps, & chacune leur pieu à la main. L'Homme, avec cette suite, entra dans toutes les Cabanes, hurlant

(*u*) Il étoit dans la Bourgade d'Onontaoué.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

de toute sa force, grimpa sur un toît, y fit mille tours de souplesse, accompagnés d'horribles cris, descendit ensuite, & prit une marche grave, précédé de ses Bacchantes, qui furieuses à leur tour renverserent à coups de pieux tout ce qui se rencontra sur leur passage. A peine étoient-elles revenues de ce transport, qu'une autre Femme prit leur place, força l'entrée de la Cabane, où les deux Jésuites se tenoient cachés; & portant une Arquebuse, qu'elle venoit de gagner en faisant deviner son rêve, elle chanta la guerre, avec mille imprécations contr'elle-même, si son courage ne lui faisoit ramener des Prisonniers. Un Guerrier suivit de près cette Megere, l'Arc dans une main, & dans l'autre une Bayonnette. Après de longs hurlemens, il se jetta tout d'un coup sur la Femme, qui étoit redevenue tranquille; il lui porta sa Bayonnette à la gorge, la prit par les cheveux, lui en coupa une poignée, & se retira. Un Jongleur parut ensuite, avec un bâton orné de plumes, par lequel il se vantoit de pouvoir découvrir les choses les plus cachées. On portoit devant lui un vase, rempli d'une liqueur, dont il buvoit à chaque question, & qu'il rejettoit, en soufflant sur ses mains & sur son bâton: après quoi il devinoit toutes les énigmes. Deux Femmes succéderent, & firent connoître qu'elles avoient des desirs. L'une étendit d'abord une natte; on devina qu'elle demandoit du Poisson, & sur le champ on lui en offrit: l'autre portoit un instrument d'Agriculture à la main, & l'on comprit qu'elle desiroit un champ, pour le cultiver; on la mena aussitôt hors du Village, où elle fut satisfaite. Un Chef avoit rêvé qu'il voyoit deux cœurs humains: ce songe, qui ne pût être expliqué, jetta tout le monde dans une furieuse inquiétude. On prolongea la Fête d'un jour; mais toutes les recherches furent inutiles, & pour se tranquiliser, on prit le parti de calmer le Génie du Chef par des présens. Cette Fête, ou plutôt cette manie dura quatre jours entiers. Il n'y avoit que sa singularité, qui pût lui faire mériter une si longue description.

Nous renvoyons à l'Ouvrage du P. Lafitau (v) ceux qui cherchent des ressemblances entre la Religion des Sauvages de l'Amérique & celle de l'ancienne Grece. Quelque idée qu'on s'en forme, sur ce qu'on vient de rapporter d'après les plus exactes relations, il paroît certain que dans toute la partie Septentrionale du Continent, on n'a trouvé ni Temples, ni culte réglé (x).

(v) Mœurs des Sauvages, Tom. I. pp. 99. & suivantes. Il établit pour principe que tout le fond de leur Religion ancienne est le même que celui des premiers Barbares qui occupoient la Grece, & qui se répandirent dans l'Asie; le même, dit-il, que celui des Peuples qui servirent Bacchus dans ses Expéditions militaires; le même enfin qui servit ensuite de fondement à toute la Mythologie Payenne, & aux Fables des Grecs. *Ibid.* p. 104.

(x) On ne parle point du Mexique, il touche à la partie méridionale du Continent, ni du Sud de la Louisiane, où l'on a vu que plusieurs Nations avoient des Temples, qui se réduisent aujourd'hui à celui des Natchès (1). A l'égard de ceux que les Anglois trouverent dans leurs Colonies, c'étoit aussi vers le Sud; & la Description qu'on en a donnée d'après Smith ne représente gueres un Temple. Rochefort, parlant des *Apalachites*, Peuple de la Floride, fait la Description d'une Montagne consacrée au Soleil, nommée *Olaimme*, d'une fi-

(1) On a vu, dans le Tome précédent, pag. 499, que les Natchès ont été détruits par les François. R. d. E.

Caractere, Moeurs, Usages, &c. des Indiens de l'Amérique Septentrionale.

Pluralité des Femmes, et Mariages.

La pluralité des Femmes est établie dans plusieurs Nations de la Langue Algonquine. Il y est même assez ordinaire d'épouser toutes les Sœurs, & cet usage paroît uniquement fondé sur l'opinion, que des Sœurs doivent vivre entr'elles avec plus d'intelligence que des Etrangeres; aussi toutes les Femmes Sœurs jouissent-elles des mêmes droits: mais parmi les autres, on distingue deux ordres, & celles du second sont les Esclaves des premieres. Quelques Nations ont des Femmes dans tous les Cantons où la Chasse les oblige de faire quelque séjour. Cet abus s'est même introduit depuis peu chez les Peuples de la Langue Huronne, qui se contentoient anciennement d'une seule Femme: mais on voit régner, dans le Canton Iroquois de Tsonnontouan, un desordre beaucoup plus odieux, qui est la pluralité des Maris.

A l'égard des degrés de Parenté, les Hurons & les Iroquois portent si loin le scrupule, qu'il faut n'être pas liés du tout par le sang, pour s'épouser, & que l'adoption même est comprise dans cette Loi. Mais le Mari, s'il perd sa Femme, doit en épouser la Sœur, ou, à son défaut, celle que la Famille lui présente. La Femme est dans la même obligation à l'égard des Freres, ou des Parens de son Mari, si elle le perd sans en avoir eu d'Enfans. La raison qu'ils en apportent est celle du Deutéronome. Un Homme veuf, qui refuseroit d'épouser la Sœur, ou la Parente de la Femme qu'il a perdue, seroit abandonné à la vengeance de celle qu'il rejette. Lorsqu'on manque de Sujets, on promet à une Veuve de chercher un parti qui lui convienne; mais alors elle a droit d'exiger des présens, qui passent pour un témoignage de sagesse. Toutes les Nations ont des Familles distinguées, qui ne peuvent s'allier qu'entr'elles. La stabilité des mariages est sacrée; & les conventions passageres, quoiqu'en usage parmi quelques Peuples, n'en sont pas moins regardées comme un désordre.

Dans la Nation des Miamis, le Mari est en droit de couper le nez à sa Femme, adultere ou fugitive. Chez les Iroquois & les Hurons, on peut se quitter de concert, mais sans bruit, & les parties séparées ont la liberté de prendre de nouveaux engagemens. Le trouble des mariages vient ordinairement de la jalousie. Elle est égale dans les deux sexes; & quoique les Iroquois se vantent d'être supérieurs à cette foiblesse, ceux qui les ont fréquentés assurent qu'ils la portent à l'excès. Une Femme, qui soupçonne son Mari d'infidélité, est capable de toutes sortes d'emportemens contre sa Rivale; d'autant plus que le Mari ne peut défendre celle qu'il lui préfere, & qu'il se deshonoreroit par la moindre marque de ressentiment.

C'est entre les Parens des deux Familles qu'un mariage se traite; & les Parties intéressées n'ont aucune part aux explications: mais on ne conclut rien sans leur consentement. Les premieres démarches doivent se faire par

gure parfaitement ronde, très haute, & d'une pente extrêmement roide. On y monte en tournoyant par un chemin assez large, qui a, par intervalles, des reposoirs, pratiqués dans le roc, en forme de niches. Vers le sommet, & du côté de l'Orient, se trouve une Caverne, que la Nature semble avoir formée exprès pour y servir de Temple: & c'est-là que quatre fois l'année, c'est-à-dire au tems des deux Semailles & des deux Moissons, toute la Nation des Apalachites se rendoit avec les *Jaouas*, qui sont leurs Prêtres, pour y célébrer des Fêtes à l'honneur du Soleil.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

des Matrones. Dans quelques Pays, suivant le P. de Charlevoix, & dans toutes les Nations, suivant un autre Voyageur (y), qui s'attribue des lumieres extraordinaires sur ce point, les Filles ont peu d'empressement pour le mariage, parce qu'il leur est permis d'en faire l'essai autant qu'elles le desirent (z), & que la cérémonie des nôces ne change leur condition que pour la rendre plus dure. On remarque beaucoup de pudeur dans la conduite des jeunes Gens, pendant qu'on traite de leur union. Quelques Relations assurent qu'en plusieurs endroits, ils passent d'abord une année entiere dans une parfaite continence, pour faire connoître qu'ils ne se sont épousés que par amitié; & qu'on montreroit au doigt une jeune Femme, qui seroit enceinte la premiere année de ses nôces. Le P. de Charlevoix conclut de cet exemple de force „ qu'on doit avoir peu de peine à croire tout ce qu'on raconte „ de la maniere dont les jeunes gens se comportent pendant la recherche, „ dans les lieux où il leur est permis de se voir en particulier. Quoique l'u„ sage leur accorde de très grandes privautés, on prétend que dans le „ plus pressant danger où la pudeur puisse être exposée, & sous les voiles „ mêmes de la nuit, il ne se passe rien, il ne se dit pas une parole, dont „ la plus austere bienséance puisse être blessée (a)."

Nos Voyageurs s'accordent peu sur les préliminaires & les cérémonies du mariage; ce qui vient apparemment de la variété des Coutumes. C'est l'Epoux qui fait les présens, & rien ne manque au respect dont il les accompagne. Dans quelques Nations, il se contente d'aller s'asseoir à côté de la Fille; & s'il y est souffert, le mariage passe pour conclu (b). Mais parmi ces

(y) La Hontan, Tome II. page 131.

(z) C'est l'expression du modeste Missionnaire: la Hontan dit: „ Jamais Fille, ni „ Femme, n'a causé de desordre parmi ces „ gens-là. Les Femmes sont sages, & leurs „ Maris de même. Les Filles sont folles, „ & les Garçons font assez souvent des fo„ lies avec elles. Il leur est permis de faire „ ce qu'elles veulent: les Peres, Meres, „ Freres, Sœurs, n'ont rien à redire à leur „ conduite. Ils disent qu'elles sont maîtres„ ses de leur corps, par le droit naturel de „ la liberté. Au contraire, les Femmes, ayant „ celle de quitter leurs Maris quand il leur „ plaît, aimeroient mieux être mortes que „ d'avoir commis un Adultere." *Ibid.* p. 132.

(a) La Potherie, éloigné de l'indécence, mais naturel dans ses récits, dit qu'on ne voit point de Femme, ni de Fille Sauvage, qui ne soit grosse, ou qui n'ait un Enfant à la mamelle, ou qui n'en porte un derriere le dos. Tom. III. p. 16. La Hontan, moins mesuré dans ses expressions, avoue que les mariages sont tardifs, mais donne pour raison, que les jeunes Hommes craignent, par le commerce des Femmes, de s'énerver pour leurs courses & leurs autres fatigues. Il leur fait *courir l'allumette* une fois la semaine: c'est le nom qu'il donne à leurs débauches nocturnes; car on ne parle jamais de galanterie aux Filles pendant le jour. Elles s'emporteroient alors en injures, contre un jeune Homme qui leur diroit qu'il les aime. Les Cabanes étant ouvertes nuit & jour, il n'est pas difficile de s'y introduire la nuit, lorsque les feux sont couverts. Les jeunes Sauvages y entrent, allument au feu une espece d'allumette, & s'approchent des Filles. S'ils n'en sont pas bien reçus, ils se retirent sans bruit. Le même Auteur ajoute qu'elles permettent à quelques-uns de s'asseoir sur le pié de leur lit, simplement pour la conversation; & qu'ensuite un autre survenant, qu'elles trouvent plus de leur goût, elles le traitent mieux. La raison, dit-il, c'est qu'elles ne veulent point dépendre de leurs Amans. *ubi sup.* pp. 133 & 134.

(b) Suivant la Hontan, „ les Partis étant „ d'accord, on s'assemble dans la Cabane „ du plus vieux Parent, où le Festin se „ trouve prêt au jour désigné. La table est „ couverte avec profusion, & l'Assemblée „ est ordinairement nombreuse. On y chan„ te, on y danse, avec tous les autres di„ vertissemens du Pays. Après cette Fête,

ces déférences, il ne laiſſe pas de faire ſentir qu'il ſera bientôt le Maître. Des préſens qu'il fait, quelques-uns ſont moins des témoignages d'amitié, que des ſymboles & des avertiſſemens d'eſclavage; tels ſont le Collier, une longue & large bande de cuir, qui ſert à porter divers fardeaux, la Chaudiere & une Buche. On les préſente à la jeune Femme, dans ſa Cabane, pour lui faire entendre qu'elle ſera obligée de porter les fardeaux, de faire la Cuiſine, & de fournir la proviſion de bois. L'uſage l'oblige même, dans quelques Nations, de porter d'avance tout le bois néceſſaire pour l'Hiver ſuivant. On fait obſerver d'ailleurs que pour tous ces devoirs, il n'y a point de différence à l'avantage des Femmes, dans les Nations où elles ont toute l'autorité. Quoique maîtreſſes de l'Etat, du moins en apparence, elles n'en ſont pas moins les Eſclaves de leurs Maris. En général, il n'y a point de Pays au Monde, où les Femmes ſoient plus mépriſées. Traiter un Sauvage de Femme, c'eſt pour lui le plus ſanglant des outrages. Cependant les Enfans n'appartiennent qu'à la Mere, & ne reconnoiſſent point d'autre autorité que la ſienne. Le Pere eſt toujours pour eux comme Etranger, il n'eſt reſpecté qu'à titre de Maître. Le P. de Charlevoix, qui parle auſſi de tous ces uſages, doute s'ils ſont communs à tous les Peuples du Canada, ſurtout celui qui oblige les jeunes Femmes, outre les ſervices qu'elles doivent à leurs Maris, de fournir à tous les beſoins de leurs Parens: il juge que ce dernier devoir ne regarde que ceux auxquels il ne reſte perſonne pour leur rendre les mêmes offices, & que leur âge, ou leurs infirmités, mettent hors d'état de s'aider eux-mêmes.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Devoirs des Femmes.

Les Maris ont auſſi leur partage. Outre la Chaſſe & la Pêche, deux devoirs qui durent toute leur vie, ils ſont obligés de faire d'abord une natte pour leur Femme, de lui bâtir une Cabane, ou de réparer celle qu'ils doivent habiter enſemble; & tandis qu'ils n'ont pas d'autres demeures que celle du Beau-pere, d'y porter tout le fruit de leur Chaſſe. Dans les Cantons Iroquois, la Femme ne quitte point ſa Cabane, parce qu'elle en eſt cenſée Maîtreſſe, ou du moins Héritiere: chez d'autres Nations, après un an ou deux de mariage, elle ne doit pas demeurer avec ſa Belle-mere.

Devoirs des Maris.

La plupart des Femmes Sauvages, mettent leurs Enfans au monde, ſans peine, & même ſans ſecours. Cependant il leur arrive quelquefois de ſouffrir beaucoup; & le P. de Charlevoix rapporte à cette occaſion, un uſage

Accouchemens.

„ tous les Hommes ſe retirent, à l'exception des quatre plus vieux Parens de l'Epoux; enſuite la jeune Fille ſe préſente à l'une des portes de la Cabane, accompagnée de ſes quatre plus vieilles Parentes. Auſſi-tôt le plus décrépit vient la recevoir, & la conduit au Mari. Les deux Epoux ſe placent debout ſur une natte, tenant une baguette chacun par un bout, pendant que les Vieillards font de très courtes harangues. Dans cette poſture, le Mari & la Femme ſe haranguent auſſi tour à tour, danſent & chantent enſemble, tenant toujours la baguette, qu'ils rompent enfin, en autant de morceaux, qu'il ſe trouve de témoins pour les leur diſtribuer. Enſuite, on reconduit la Mariée hors de la Cabane; & de jeunes Filles, qui l'attendent, la menent en cérémonie à celle de ſon Pere, où elle continue de demeurer, juſqu'à ce qu'elle devienne Mere. Le Mari ne la reçoit qu'alors dans la ſienne. Dans le cas du divorce, (ajoute la Hontan,) les petits morceaux de baguette qui ont été diſtribués aux Parens, ſont portés dans la Cabane où la cérémonie s'eſt faite, pour y être brûlés en leur préſence." *Ubi ſuprà.* pp. 136 & 137.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &C. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

qui n'auroit peut-être pas moins de succès en Europe. On avertit les jeunes gens du Village, qui tout d'un coup, & lorsque la Malade y pense le moins, viennent pousser de grands cris à sa Porte; la surprise lui cause un saisissement, qui est bientôt suivi d'une heureuse délivrance. Ce n'est jamais dans leur propre Cabane, que les Femmes se délivrent: plusieurs sont surprises dans le travail des champs, ou pendant leurs Voyages. A celles qui pressentent leur terme, on dresse, hors de la Bourgade, une petite Hute, où elles passent quarante jours, après s'être délivrées. Quelques-uns disent néanmoins que cet usage regarde seulement la premiere couche. A l'expiration du terme, on éteint les feux de la Cabane où elles doivent retourner, & l'on en secoue tous les meubles, pour y allumer un nouveau feu. Les mêmes formalités s'observent, à peu près, dans le tems de leurs purgations lunaires, & pendant qu'elles nourrissent leurs Enfans de leur lait. Cette nourriture ne dure pas moins de trois ans; & les Maris n'approchent point d'elles dans cet intervalle; la Hontan met cette raison au nombre de celles qui s'opposent à la multiplication.

Education des Enfans.

Le soin des Meres n'a pas de bornes pour leurs Enfans, tandis qu'ils sont au Berceau: mais, quoiqu'elles ne perdent rien de leur tendresse après les avoir sevrés, elles les abandonnent à eux-mêmes, dans la persuasion qu'il faut laisser un cours libre à la Nature. L'acte, qui termine la premiere enfance, est l'imposition du nom. Cette cérémonie, qui passe pour importante, se fait dans un Festin, où tous les Convives sont du sexe de l'Enfant qu'on doit nommer. Il est sur les genoux du Pere, ou de la Mere, qui ne cessent point de le recommander aux Esprits, surtout à celui qui doit être son Protecteur. On ne crée jamais de nouveaux noms, & chaque Famille en conserve un certain nombre, qui reviennent tour à tour. Souvent même on en change dans un autre âge; & l'on prend alors la place de celui qui l'a porté le dernier: d'où il arrive quelquefois qu'un Enfant se voit traiter de Grand-Pere par celui qui pourroit être le sien.

Noms propres.

Jamais on n'appelle un Homme par son nom propre, en lui parlant dans le discours familier; l'usage commun est de lui donner la qualité dont il se trouve revêtu à l'égard de celui qui parle. S'il n'y a aucune liaison de sang, ou d'affinité, on se traite de Frere, d'Oncle, de Neveu, ou de Cousin, suivant le degré de considération qu'on a l'un pour l'autre. C'est moins dans la vue de perpétuer les noms, qu'on les conserve dans les Familles, que pour engager ceux qui les reçoivent, ou qui les prennent, à imiter les belles actions de ceux qui les ont portés, à les venger, s'ils ont été tués ou brûlés, & plus particuliérement encore à soulager leurs Parens. Ainsi lorsqu'une Femme a perdu son Mari, ou son Fils, & qu'elle demeure sans secours, elle ne differe point à faire passer le nom de celui qu'elle pleure, sur quelqu'un qui contracte alors les mêmes obligations.

Les Enfans des Sauvages étant livrés à eux-mêmes, aussitôt qu'ils peuvent se rouler sur les piés & sur les mains, vont nus, sans autre guide que leur caprice, dans l'eau, dans les bois, dans la boue & dans la neige. De là vient cette vigueur, qui leur est commune à tous, cette souplesse extraordinaire & cet endurcissement contre les injures de l'air, qui fait l'admiration

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

des Européens. En Eté, dès la pointe du jour, on les voit courir à l'eau, comme les Animaux à qui cet Elément est naturel. Ils passent une partie du jour à badiner dans les Lacs & les Rivieres. On leur met bientôt l'Arc & la Fleche en main; & l'émulation, plus sûre que tous les Maîtres, leur fait acquérir une habileté surprenante à les employer. Il n'en a pas plus coûté à ces Peuples, pour se perfectionner dans l'usage des armes à feu. Dès les premieres années, on les fait aussi lutter ensemble; & leur passion est si vive pour cet exercice, qu'ils se tueroient souvent, si l'on ne prenoit soin de les séparer. Ceux qui succombent sous leur Adversaire en conçoivent un dépit, qui ne leur permet pas le moindre repos, jusqu'à ce qu'ils aient l'avantage à leur tour. En général, les Peres & les Meres s'efforcent de leur inspirer certains principes d'honneur, qui se trouvent établis dans chaque Nation, & c'est l'unique éducation qu'ils leur donnent; encore est-elle indirecte, c'est-à-dire que l'instruction est prise des belles actions de leurs Ancêtres. Les jeunes gens sont échauffés par ces anciennes images, & ne respirent que l'occasion d'imiter ce qui excite leur admiration. Quelquefois, pour les corriger de leurs défauts, on emploie les exhortations & les prieres, mais jamais le châtiment ou les menaces; sur le principe, qu'un Homme n'est pas en droit d'en contraindre un autre. Une Mere, qui voit tenir une mauvaise conduite à sa Fille, se met à pleurer: la Fille lui demande le sujet de ses larmes: elle se contente de répondre, *tu me deshonores*; & cette méthode est rarement sans effet. La plus sévere punition que les Sauvages emploient pour corriger leurs Enfans, est de leur jetter un peu d'eau au visage, & les Enfans y sont fort sensibles. On a vu des Filles s'étrangler, pour avoir reçu quelque légere réprimande de leur Mere, ou quelques gouttes d'eau au visage, & l'en avertir, en lui disant: *tu n'auras plus de Fille*. Il semble qu'une Enfance si mal disciplinée devroit être suivie d'une jeunesse turbulente & corrompue: mais d'un côté, les Sauvages sont naturellement tranquilles & maîtres d'eux-mêmes; & d'un autre, leur tempéramment, surtout dans les Nations du Nord, ne les porte point à la débauche. Le P. de Charlevoix assure que s'ils ont quelques usages, où la pudeur est peu ménagée, la superstition y a plus de part que la dépravation du cœur. „ Les Hurons, (dit-il,) lorsque nous commençâmes à les connoître, étoient plus lascifs, & brutaux mêmes dans „ leurs plaisirs. Dans les deux sexes, les jeunes gens s'abandonnoient sans „ honte à toutes sortes de dissolutions, & c'étoit principalement parmi eux „ qu'on ne faisoit pas un crime à une Fille de s'être prostituée. Leurs „ Parens étoient les premiers à les y engager, & l'on voyoit des Maris „ en faire autant de leurs Femmes, pour un vil intérêt. Plusieurs ne se „ marioient point, & prenoient des Filles pour leur servir de Compagnes. „ Toute la différence qu'on mettoit entre les Concubines & les Femmes légitimes, c'est qu'avec les premieres on ne contractoit aucun engagement; „ leurs Enfans étoient sur le même pié que les autres, ce qui ne produisoit „ aucun inconvénient dans un Pays où il n'y a point de successions à recueillir. Mais le Christianisme a corrigé ces desordres, dans toutes les „ Bourgades qui l'ont embrassé."

Caractere, moeurs, usages, &c. des Indiens de l'Amérique Septentrionale.

Habillemens et parure des Sauvages.

On ne distingue point ici les Nations par leur habillement. Les Hommes, dans le tems chaud, n'ont souvent sur le corps qu'un simple Brahier; l'Hiver, ils se couvrent plus ou moins, suivant la qualité du climat. Ils ont aux piés une espece de chaussons de peau, passée à la fumée: leurs bas sont aussi des peaux, ou des morceaux d'étoffe, dont ils s'enveloppent les jambes. Une camisole de peau les couvre jusqu'à la ceinture; & pardessus, ils portent une couverture, lorsqu'ils peuvent en avoir. Autrement ils se font une robe de peau d'Ours, ou de plusieurs peaux de Castor, de Loutres, & d'autres fourrures, le poil en dedans. Les Camisoles des Femmes descendent jusqu'au dessous des genoux; & dans le grand froid, ou lorsqu'elles sont en Voyage, elles se couvrent la tête de leurs couvertures où de leurs robes. Plusieurs ont de petits Bonnets, en maniere de calotte: d'autres se font une sorte de capuce, qui tient à leur Camisole. Elles ont aussi une piece d'étoffe, ou une peau, qui leur sert de juppe, & qui les enveloppe depuis la ceinture jusqu'au milieu des jambes. Les deux sexes sont également curieux de chemises: mais ils ne les mettent par-dessous la Camisole, que lorsqu'elles sont sales; & la plupart les y laissent jusqu'à ce qu'elles tombent de pourriture, car jamais ils ne se donnent la peine de les laver. Les Camisoles de peau sont ordinairement passées à la fumée, comme les chaussons; c'est-à-dire, qu'après les avoir laissées pénétrer de fumée, on les frotte un peu; & dans cet état, elles peuvent se laver comme le linge. Une autre préparation est de les faire tremper dans l'eau, & de les frotter dans les mains jusqu'à ce qu'elles soient seches & maniables. Mais les étoffes & les couvertures de l'Europe leur paroissent beaucoup plus commodes.

Les piquûres, qu'ils se font à quelques parties du corps, passent moins pour une parure, que pour une défense contre les injures de l'air, & contre la persécution des Mouches. Il n'y a que les Pays occupés par les Anglois, surtout la Virginie, où l'usage de se faire piquer par tout le corps soit commun. Dans la Nouvelle France, la plupart se bornent à quelques figures d'Oiseaux, de Serpens, & d'autres Animaux, ou même à des feuillages, sans ordre, chacun suivant son caprice, souvent au visage, & quelquefois même sur les paupieres. Quantité de Femmes se font piquer aux endroits du visage qui répondent aux mâchoires, pour se garantir des maux de dents. Cette opération n'est pas douloureuse. On commence par tracer, sur la peau bien tendue, la figure qu'on y veut graver; ensuite, avec des arrêtes de Poisson ou des aiguilles, on pique tous ces traits, jusqu'au sang, & l'on y passe des couleurs bien pulvérisées. Ces poudres s'insinuent si bien dans la peau, que les couleurs ne s'effacent jamais. Le seul mal est que la peau s'enfle, & qu'il s'y forme une galle, accompagnée d'inflammation: souvent même la fievre survient; & dans les grandes chaleurs, l'opération est dangereuse pour la vie.

Les couleurs dont les Sauvages se peignent le visage, & la graisse dont ils se frottent le corps, produisent les mêmes avantages que la piquûre, & ne leur donnent pas moins de grace à leurs propres yeux. Ils peignent les Prisonniers qu'ils destinent au feu; & jusqu'à leurs Morts, apparemment

pour couvrir la paleur qui les défigure. Ces couleurs, qui ne sont pas bien vives, sont celles qu'on emploie pour la teinture des peaux; elles se tirent de certaines terres, & de quelques écorces d'arbres. Les Hommes ajoutent à cette parure, du duvet de Cygne, ou d'autres Oiseaux, qu'ils sement sur leurs cheveux graissés. Ils y joignent des plumes de toutes les couleurs, & des bouquets de poil de différens Animaux, dans une distribution fort bizarre: leurs cheveux sont tantôt hérissés, tantôt applatis, & reçoivent mille différentes formes. Ils portent avec cela des pendans aux oreilles, quelquefois même aux narines; une grande coquille de porcelaine au cou, ou sur l'estomac, des couronnes de plumes rares, des griffes, des pattes, des têtes d'Oiseaux de proie, & de petites cornes de Chevreuil. Mais ce qu'ils ont de plus précieux est toujours employé à la parure des Captifs, lorsque ces Malheureux font leur premiere entrée dans l'Habitation des Vainqueurs.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Le soin des Hommes se borne à parer leur tête; & les Femmes, au contraire, n'y mettent presque rien: mais elles sont si jalouses de leur chevelure, qu'elles se croiroient deshonorées par un accident qui les forceroit de la couper; & lorsqu'à la mort de leurs Parens elles s'en coupent une partie, c'est la plus grande marque de douleur qu'elles puissent donner. Elles la graissent souvent; elles se servent, pour la poudrer, d'une poudre d'écorce, & quelquefois d'une sorte de vermillon; elles l'enveloppent dans une peau de Serpent, en forme de cadenettes, qui leur pendent jusqu'à la ceinture. A l'égard du visage, elles se contentent d'y tracer quelques lignes, avec du vermillon ou d'autres couleurs. Jamais leurs narines ne sont percées; & ce n'est pas même dans toutes les Nations qu'elles se percent les oreilles: celles qui le font, y inserent, ou laissent pendre, comme les Hommes, des grains de Porcelaine. Dans leur parure la plus recherchée, elles ont des robes ornées de toutes sortes de figures, & de petits colliers de Porcelaine, avec une bordure en poil de Porc-épi, qu'elles peignent de différentes couleurs. Les berceaux de leurs Enfans sont parés aussi de divers colifichets: ils sont d'un bois fort léger, avec deux demi-cercles de bois de Cedre à l'extrêmité d'en-haut, pour les pouvoir couvrir sans toucher à la tête de l'Enfant.

Culture des Terres.

Outre les soins domestiques & la provision de bois, les Femmes sont presque toujours chargées seules de la culture des champs. Aussitôt que les neiges sont fondues & que les eaux achevent de s'écouler, elles commencent à préparer la terre. Une sorte de bêche, dont le manche est fort long, leur sert à la remuer. Les grains, dont ces Peuples font usage, ne sont que des grains d'Eté. On prétend même que la matiere du terroir ne permet pas d'y rien semer avant l'Hiver, ce qu'on peut attribuer à l'abondance des neiges, qui feroient tout pourrir dans leur fonte. Quelques-uns jugent que le Froment qu'on recueille en Canada, quoiqu'originairement venu de l'Europe, a contracté, avec le tems, la propriété des grains d'Eté, qui n'ont pas assez de force pour germer plusieurs fois, comme il arrive à ceux que nous semons dans les mois de Septembre & d'Octobre. Les Feves se sement avec le Maïz, dont la tige leur sert d'appui. Ce légume vient apparem-

Caractere, Moeurs, Usages, &c. des Indiens de l'Amérique Septentrionale.

ment de France, puisqu'il ne differe en rien du nôtre. Nos pois ont acquis, dans ce terrein, un degré de bonté fort supérieur à celui qu'ils ont en Europe.

Les Femmes s'aident mutuellement dans le travail de l'Agriculture; & pour la récolte, elles ont quelquefois recours aux Hommes, qui daignent y mettre la main. Tout finit par une Fête, & par un grand Festin, qui se fait pendant la nuit. Les grains & les autres fruits se conservent dans des trous, que les Hommes creusent en terre, & qu'ils tapissent de grandes écorces. Plusieurs laissent le Maïz en épis, tressés comme les Oignons le sont en France, & distribués sur de grandes perches, au dessus de l'entrée des Cabanes; d'autres l'égrainent, pour en remplir de grands paniers d'écorce, percés de toutes parts; ce qui l'empêche de s'échauffer. Mais si la crainte d'une irruption, ou de quelqu'autre disgrace, oblige tous les Habitans d'une Bourgade à s'éloigner, on fait de grands trous en terre, où tous les grains se conservent fort bien. Dans les parties Septentrionales, on seme peu, & plusieurs Nations ne sement jamais; le Maïz s'achete par des échanges. Ce grain est sain & nourrissant, sans charger trop l'estomac.

Diverses préparations du Maïz.

Les Coureurs François n'y apportent point d'autre préparation, que de le faire bouillir quelque tems dans une espece de lessive. Ils en font des provisions pour leurs Voyages. Un peu de sel, qu'ils y mettent, en achevant de le faire cuire à l'eau, sert d'assaisonnement; & cette nourriture n'a rien de desagréable: mais on s'est apperçu que la lessive, dont on ne nous apprend point la composition, lui laisse une qualité corrosive qui nuit quelquefois à la santé. Quelques-uns le font griller verd & dans l'épi: c'est ce qui se nomme, au Canada, du Blé *groulé;* & l'on en vante le goût. Une autre espece, qu'on appelle Blé *fleuri*, & plus délicate encore, s'ouvre dès qu'elle a senti le feu. On en traite ordinairement les Etrangers; & dans quelques endroits on le porte aux personnes de considération qui arrivent dans une Bourgade, comme on offre en Europe le présent de Ville. Enfin la nourriture la plus commune des Sauvages est une préparation de Maïz, qu'ils nomment *Sagamité*. Après avoir commencé par le griller, ils le pilent, ils en ôtent la paille; & ce qui reste, étant cuit à l'eau, forme une espece de bouillie fort insipide, lorsqu'elle n'est pas relevée par un mélange de viande ou de quelques fruits. D'autres le réduisent en Farine, qui se nomme ici *Farine froide;* & c'est une des meilleures provisions pour les Voyages. On le fait bouillir aussi en épis tendres, qu'on fait ensuite griller légérement, & qu'on égraine, pour faire sécher les grains au Soleil. Il se conserve longtems dans cet état, & l'on assure que la sagamité qu'on en fait est de très bon goût.

Mets dégoûtans des Sauvages.

Des mets si simples ne donneroient pas une mauvaise idée de celui des Sauvages, s'ils n'y joignoient quelquefois des mélanges si révoltans, qu'on a de l'embarras à les nommer. Ils aiment aussi toute sorte de graisse: quelques livres de chandelle, dans une Chaudiere de sagamité, leur font un mets excellent.

Alimens des Nations errantes.

On observe que les Nations méridionales n'avoient pour batterie de Cuisine, que des vaisseaux de terre cuite, & que vers le Nord on se servoit de chaudieres de bois, dans lesquelles on faisoit bouillir l'eau en y jettant des cailloux rougis au feu. D'un côté, comme de l'autre, nos Marmites de fer

ont paru bien plus commodes; & de toutes les Marchandises, c'est celle que les Sauvages recherchent le plus. Chez les Nations occidentales, la Folle-Avoine tient la place du Maïz: elle est moins nourrissante; mais la chasse du Bœuf y supplée. Parmi les Nations errantes, qui ne cultivent jamais la terre, l'unique ressource, au défaut de la Chasse & de la Pêche, est une espece de mousse, qui croît sur certains rochers, & que les François ont nommée *Trippe de roche*; mets peu substantiel & fort insipide. Ces Barbares vivent aussi d'une espece de Maïz sauvage, qu'ils laissent pourrir dans une eau dormante, & qu'ils en retirent noir & puant. On ajoute même, qu'ayant une fois pris goût à cet étrange aliment, ils aiment jusqu'à l'eau qui en découle, & dont l'odeur seule feroit soulever le cœur à tout autre qu'eux.

Caractere, mœurs, usages, &c. des Indiens de l'Amérique Septentrionale.

Les Femmes des Sauvages moins féroces font un pain de Maïz, qui n'est qu'une pâte mal pêtrie, sans levain, & cuite sous la cendre; ils y mêlent des Feves, divers fruits, de l'huile & de la graisse. Cette masse grossiere doit être mangée chaude, & ne peut même se conserver froide. Les Tournesols, qui sont en abondance dans toutes ces Régions, ne servent qu'à donner une huile dont les Sauvages se frottent, & qu'ils tirent plus ordinairement de la graine que de la racine de cette Plante. Les Patates, si communes dans les Iles & dans le Continent de l'Amérique Méridionale, ont été semées avec succès dans la Louisiane. L'usage continuel que les Nations du Nord faisoient du Petun, Tabac sauvage qui croît ici de toutes parts, a fait dire à quelques Voyageurs qu'elles en avaloient la fumée, & que c'étoit une de leurs nourritures; mais le P. de Charlevoix traite ce récit d'erreur, & le croit fondé sur la sobriété naturelle de tous ces Peuples, qui les fait résister longtems à la faim. Il ajoute que depuis qu'ils ont goûté de notre Tabac, ils ne peuvent presque plus souffrir leur Petun; article, dit-il, sur lequel il est fort aisé de les satisfaire, parce qu'avec un peu d'attention au choix du terrein, on en trouve de très favorables à la culture du Tabac.

Pain de Maïz.

On accuse faussement les Sauvages d'avaler la fumée du Petun.

Après les soins domestiques, l'occupation des Femmes, dans les Cabanes, est à faire du fil, des pellicules intérieures de l'écorce d'un Arbre, qui s'appelle *Bois-blanc* dans leur Langue: elles le travaillent, à-peu-près, comme nous faisons le Chanvre. Ce sont les Femmes qui font aussi les teintures. D'autres s'exercent à divers petits ouvrages d'écorce, qu'elles ornent de figures, avec du poil de Porc-Epi. Elles font des tasses & d'autres ustensiles de bois; elles peignent & bordent des peaux de Chevreuils; elles tricotent des ceintures & des jarretieres, de la laine de Bœuf. Au contraire, les Hommes font gloire de leur oisiveté, & passent en effet plus de la moitié de la vie dans l'inaction, sur le principe que le travail les dégrade & n'est un devoir que pour les Femmes: ils ne se croient faits que pour la Guerre, la Chasse & la Pêche. Cependant, ils font eux-mêmes tous les instrumens qui servent à ces trois exercices; tels que les armes, les filets, & les canots. Les Raquettes & la construction des Cabanes sont aussi leur partage: mais le plus souvent, ils se font encore aider par leurs Femmes. Avant qu'ils eussent reçu de nous des haches & d'autres outils,

Petites occupations des Femmes.

Oisiveté des Hommes.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

ils avoient des méthodes fort singulieres pour couper les arbres & les mettre en œuvre. Ils les brûloient d'abord par le pié; & pour les couper ou les fendre, ils avoient des haches de cailloux, qui ne cassoient point, mais qui demandoient une patience extrême pour les aiguiser. Falloit-il les emmancher? Ils coupoient la tête d'un jeune arbre; & faisant une entaillure au sommet du tronc, comme pour le greffer, ils y inséroient la tête de leur hache. L'arbre, qui se refermoit en croissant, ne pouvoit manquer de la tenir fort serrée: alors ils coupoient le petit tronc, de la longueur qu'ils vouloient donner à leur manche.

Forme des Bourgades.

LEURS Bourgades, ou leurs Villages, n'ont point ordinairement de figure réguliere. Dans la plupart des anciennes Relations, on les représente rondes; & peut-être n'avoient-elles pas alors d'autre forme: mais ce n'est aujourd'hui qu'un amas de Cabanes, sans alignement, & sans ordre; les unes en simples appentis, les autres en tonnelles, bâties d'écorce, soutenues de quelques pieux, quelquefois revêtues, en dehors, d'un enduit de terre assez grossier, en un mot construites avec moins d'art, de consistance & de propreté, que celles des Castors. Elles ont quinze ou vingt piés de large, sur une longueur ordinaire de cent piés. Avec cette dimension, qui est la plus commune, elles ont plusieurs feux, car un feu n'occupe jamais plus de trente piés. Si le rez-de-chaussée ne suffit pas pour contenir tous les lits, ceux des jeunes gens sont sur une espece d'estrade, élevée de cinq ou six piés, qui regne le long de la Cabane; les meubles & les provisions sont au-dessous, rangés sur des soliveaux qui traversent l'édifice. L'entrée offre une sorte de Vestibule, où les jeunes gens dorment en Eté, & qui sert de Bucher pendant l'Hiver. Les Portes ne sont que des écorces, suspendues comme nos stores, & ne ferment jamais bien. Ces édifices n'ont, ni fenêtres, ni cheminées: une ouverture, qu'on laisse au milieu du toît, & qu'on est obligé de boucher dans le tems de neige ou de pluie, donne quelque passage à la fumée; mais souvent il faut éteindre le feu, si l'on ne veut risquer de perdre la vue.

Leurs Fortifications.

CES Barbares se fortifient mieux qu'ils ne se logent. On voit des Villages entourés d'assez bonnes Palissades, avec des Redoutes, où les provisions d'eau & de pierres ne manquent jamais. Les Palissades sont doubles, & quelquefois triples; elles ont ordinairement des creneaux à la derniere enceinte. Les pieux, dont elles sont composées, sont entrelassés de branches d'arbres, qui ne laissent aucun vuide. Ces fortifications suffisoient pour un long siege, lorsque les Amériquains ignoroient l'usage des armes à feu. Chaque Village offre une grande Place; mais on en voit peu de régulieres. Autrefois, dit-on, les Iroquois bâtissoient mieux que les autres Nations, & mieux qu'ils ne bâtissent eux-mêmes aujourd'hui. On voyoit, dans leurs édifices, des figures en relief, d'un travail à la vérité fort grossier: mais depuis qu'une suite de guerres a détruit la plupart de leurs Bourgades, ils n'ont point entrepris de les rétablir. Avec si peu d'empressement à se procurer les commodités de la vie dans leur séjour ordinaire, on juge aisément, qu'ils n'apportent pas plus de soin à leurs Campemens, dans leurs Voyages, & dans leurs quartiers d'Hiver. Le Pere *le Jeune*, Jésuite

Mis-

Missionnaire, qui, pour apprendre la Langue des Montagnards, prit le parti de les suivre dans une Chasse d'Hiver, en donne une description curieuse.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Difficulés des Campemens & des Voyages.

Ces Indiens, dit-il, habitent un Pays fort rude & fort inculte, mais qui l'est encore moins que celui qu'ils choisissent pour leurs Chasses. Il faut marcher longtems pour y arriver, & porter sur le dos toutes les provisions nécessaires dans un Voyage de cinq ou six mois, par des chemins où l'on ne comprend pas que les Bêtes fauves puissent passer. Si l'on n'avoit pas la précaution de se fournir d'écorces d'arbre, on ne trouveroit pas de quoi s'y mettre à couvert de la pluie & de la neige. En arrivant au terme d'une si pénible marche, on se procure un peu plus de commodité, qui ne consiste qu'à se défendre un peu mieux des injures de l'air. Chacun y travaille. Les Missionnaires, qui n'avoient personne pour les servir, & pour qui les Sauvages n'avoient aucune considération, n'étoient pas plus ménagés que la plus vile partie des Chasseurs. Ils n'avoient pas même de Cabane séparée, & leur logement étoit dans la premiere où l'on consentoit à les recevoir. Ces Cabanes, chez la plupart des Nations Algonquines, sont à-peu-près de la forme de nos Glacieres, c'est-à-dire rondes, & terminées en cône: elles n'ont, pour soutien, que des perches plantées dans la neige, jointes ensemble par les bouts, & couvertes d'écorces mal assemblées & mal attachées; aussi ne garantissent-elles d'aucun vent. Leur construction demande à peine une heure de tems: les branches de Sapin y tiennent lieu de nattes, & servent de Lits. Les neiges, qui s'accumulent à l'entour, forment une espece de Parapet. La fumée des feux remplit tellement le haut de la Cabane, qu'on n'y peut être debout sans avoir la tête dans une espece de tourbillon. Souvent, on ne distingue rien à la distance de deux ou trois piés. On perd les yeux, à force de pleurer; & quelquefois pour s'y faciliter un peu la respiration, il faut se tenir couché sur le ventre, avec la bouche presque collée contre terre. On ne balanceroit point à sortir, si le tems ne s'y opposoit: tantôt, c'est une neige dont l'épaisseur obscurcit le jour; tantôt, un vent sec, qui coupe le visage, & qui fait éclater les arbres dans les Forêts. A de si cruelles incommodités, le Missionnaire en ajoute une autre, c'est la persécution des Chiens. Les Sauvages en ont toujours un grand nombre, qui les suivent sans cesse, & qui leur sont extrêmement attachés; peu caressans, dit-il, parce qu'on ne les caresse point, mais hardis, & fort habiles Chasseurs. On les dresse de bonne heure pour les différentes chasses. Le soin de leur nourriture n'occupe jamais leurs Maîtres; ils ne vivent que de ce qu'ils peuvent trouver: aussi sont-ils toujours maigres, & si dépourvus de poil, que leur nudité les rend fort sensibles au froid. S'ils ne peuvent approcher du feu, où ils ne pourroient tenir tous, quand il n'y auroit personne dans la Cabane, ils se couchent sur les premiers lits qu'ils rencontrent; & souvent on se réveille la nuit, presque étouffé par une troupe de Chiens. Envain s'efforce-t-on de les chasser; ils reviennent aussi-tôt. Leur importunité recommence au jour: ils ne voient paroître aucun aliment, dont ils ne prétendent leur part: „ Un pauvre Missionnaire, „ à demi couché proche du feu, luttant contre la fumée, qui lui permet

Embarras des Missionnaires qui les suivent.

Persécution des Chiens.

Caractere, moeurs, usages, &c. des Indiens de l'Amérique Septentrionale.

„ à peine de lire son Bréviaire, est exposé aux insultes d'une multitude de „ Chiens, qui passent & repassent devant lui, en courant après un morceau „ de viande qu'ils ont apperçu. Lui présente-t-on quelque chose à man„ ger? Il est embarrassé à se défendre contre ceux qui l'attaquent de front; „ & lorsqu'il croit sa portion sûre, il en vient un, par derriere, qui lui en „ enleve la moitié, ou qui la fait tomber dans les cendres". Mais la faim devient souvent le pire de tous les maux. On a compté sur la chasse, qui ne donne pas toujours. Les provisions dont on s'est chargé s'épuisent bientôt. Quoique les Sauvages sachent supporter la faim, ils se trouvent quelquefois réduits à de si grandes extrêmités qu'ils y succombent. Le Missionnaire, d'après lequel on écrit, fut obligé, dans cette course, de manger des peaux d'Anguilles & d'Elans, dont il avoit raccommodé son habit; après quoi, il vécut de jeunes branches & de la plus tendre écorce des arbres. Sa santé n'en souffrit point; mais la même épreuve en a fait périr quantité d'autres.

Famine qui succede.

Guerres des Sauvages.

Comment elles s'annoncent.

La guerre, dans toutes ces Nations, est la plus solemnelle, comme la plus importante de leurs entreprises. Le P. de Charlevoix, se trouvant en 1721, au Fort de Catarocouy, fut témoin de la maniere dont elle s'annonce. Vers le milieu de la nuit, lorsqu'il pensoit à se retirer, il entendit un horrible cri. On lui dit que c'étoit le cri de guerre; & bientôt il vit une Troupe de Missisagués, qui entroient dans le Fort en chantant. Ces Sauvages, amis des François, s'étoient laissés engager dans une guerre que les Iroquois faisoient aux Cheraguis, Peuple assez nombreux, qui habite un beau Pays au Sud du Lac Erié. Trois ou quatre de ces Braves, dans un équipage terrible, & suivis de presque tous les Sauvages qui demeuroient aux environs du Fort, après avoir parcouru les Cabanes en chantant leurs chansons militaires, au son d'un instrument qu'ils nomment *Chickikoué* (c), venoient faire entendre la même Musique dans le Fort, à l'honneur du Commandant: „ J'avoue, (dit le Voyageur,) que cette cérémonie inspire de „ l'horreur, & que jusqu'alors je n'avois pas encore si bien senti que j'étois „ chez des Barbares. Leur chant a toujours quelque chose de lugubre; mais „ ici je le trouvai effrayant."

Invocation du Dieu de la guerre.

Il paroît que dans ces Chansons, on invoque le Dieu de la guerre: c'est le même que les Hurons nomment *Areskoui*, & les Iroquois *Agreskoué* (d). Quoiqu'il soit tout-à-la-fois le Souverain des Dieux, le Créateur & le Maître du Monde, le Génie qui gouverne tout, & suivant l'expression sauvage, *le Grand-Esprit*, il est particuliérement invoqué pour les Expéditions militaires, comme si la qualité qui lui fait le plus d'honneur étoit celle de Dieu des Armées. Son nom est le cri de guerre, au fort du combat. Dans les

(c) Espece de Calebasse, remplie de cailloux.

(d) On observe, avec étonnement, que dans le mot Grec Αρης, qui est le Mars & le Dieu de la guerre dans tous les Pays où l'on a suivi la Théologie d'Homere, on trouve la racine d'où semblent dériver plusieurs termes de la Langue Hurone & Iroquoise, qui ont rapport à la guerre *Aregouen* signifie, dit-on, faire la guerre, & se conjugue ainsi; *Garego*, je fais la Guerre; *Sarego*, tu fais la guerre; *Arego*, il fait la guerre.

marches mêmes, on le repéte souvent, pour s'encourager, & pour implorer son assistance.

Lever *la Hache*, c'est déclarer la guerre; & chaque Particulier en a le droit: mais s'il est question d'une guerre dans les formes, entre deux ou plusieurs Nations, la maniere de s'exprimer est *suspendre la Chaudiere*: on lui donne pour origine l'usage barbare de manger les Prisonniers, & ceux qui ont été tués, après les avoir fait bouillir. Une autre expression, pour signifier qu'on va faire une guerre sanglante, est de dire simplement qu'*on va manger une Nation*. S'il faut engager un Allié dans sa querelle, on lui envoie une Porcelaine, c'est-à-dire une grande coquille (*e*), pour l'inviter à boire du sang, ou, suivant les termes établis, *du bouillon de la chair des Ennemis*. Quelquefois, c'est un Pavillon teint de sang, qu'on envoie; mais cet usage est moderne, & les Sauvages en ont apparemment pris l'idée à la vue des Pavillons blancs des François & du Pavillon rouge des Anglois. On croit même que nous nous en sommes servis les premiers avec eux, & qu'ils ont imaginé d'ensanglanter les leurs, pour les déclarations de guerre. Le *Calumet* s'emploie aussi, mais orné de plumes rouges. D'ailleurs comme il est plus en usage pour les Négociations & les Traités de paix, on en remet la Description à cet article.

Caractere, moeurs, usages, &c. des Indiens de l'Amérique Septentrionale.

Termes militaires.

Pavillons teints de sang.

Il est rare que les Sauvages refusent la guerre, lorsqu'ils y sont invités par leurs Alliés. Souvent même, sans invitation, le moindre motif les y détermine, surtout celui de la vengeance; car ils ont toujours à venger quelque injure, ancienne ou nouvelle, & le tems ne ferme jamais ces plaies. Aussi la paix est-elle toujours incertaine, entre deux Nations qui ont été longtems Ennemies. Le desir de remplacer les Morts par des Prisonniers, ou d'appaiser leurs ombres, le caprice d'un Particulier, un songe, & d'autres prétextes, font souvent partir pour la guerre une troupe d'Avanturiers, qui ne pensoient à rien moins le jour précédent. A la vérité, ces petites Expéditions, qui se font sans l'aveu du Conseil, & qui ne demandent pas de grands préparatifs, sont ordinairement sans conséquence: mais en général, on n'est pas fâché, dans une Nation, de voir les jeunes gens s'exercer; & l'on ne s'y oppose gueres sans de fortes raisons. Encore n'y emploie-t-on point l'autorité, parce que chacun est le maître de ses résolutions: on intimide les uns par de faux bruits; on sollicite adroitement les autres; on engage, par des présens, les Chefs à rompre la partie, ce qui n'est jamais fort difficile, puisqu'il ne faut qu'un songe, vrai ou supposé. Dans quelques Nations, la derniere ressource est l'intervention des Matrones, dont l'effet est presque toujours certain: mais on n'y a recours que dans les occasions importantes.

Causes ordinaires des guerres.

Guerres particulieres.

Une guerre, qui intéresse toute la Nation, ne se conclut pas si légérement. Les inconvéniens & les avantages en sont longtems balancés; &

Guerres Nationales.

(*e*) Ces coquilles, qui se trouvent particuliérement sur les Côtes de la Nouvelle Angleterre & de la Virginie, sont cannelées, allongées, un peu pointues, & sans oreilles. On en fait de petits grains cylindriques, qu'on perçe & qu'on enfile, pour en faire ce qu'on nomme des branches & des colliers de Porcelaine, dont on verra l'usage dans un autre article.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Préparatifs.

pendant les délibérations, on écarte avec beaucoup de soin tout ce qui pourroit inspirer quelque défiance à l'Ennemi. Aussi-tôt que la guerre est résolue, on pense aux provisions d'armes & de vivres: elles ne demandent pas beaucoup de tems; mais les cérémonies superstitieuses, qui sont fort variées parmi tous ces Peuples, entraînent plus de longueurs. Celui qui doit commander, ne pense à former son Corps de Troupes, qu'après un jeûne de plusieurs jours, pendant lesquels il est peint de noir, & n'a de communication avec personne. Son unique soin est d'invoquer, jour & nuit, son Génie Protecteur, & d'observer attentivement ses propres songes. Dans l'opinion qu'il a de lui-même, il croit la victoire certaine; & cette présomption, commune à tous ces Barbares, ne manque point de lui procurer des songes tels qu'il les desire. Après son jeûne, il assemble les Guerriers; & le collier de Porcelaine à la main, il leur tient ce discours: „ Mes Freres, le Grand-Esprit autorise mes sentimens, & m'inspire. Le sang „ d'un tel n'est point essuyé, son corps n'est pas couvert, & je veux m'acquitter de ce devoir." Il continue d'exposer les motifs qui lui font prendre les armes. Ensuite, il ajoute: „ Ainsi je suis résolu d'aller dans tel Pays „ lever des chevelures & faire des Prisonniers; *ou bien*, je veux manger telle Nation. Si je péris dans cette glorieuse entreprise, ou si quelqu'un de „ ceux qui voudront m'accompagner y perd la vie, ce Collier servira pour „ nous recevoir, & nous ne demeurerons pas couchés dans la poussiere ou „ dans la boue (f)," c'est-à-dire, comme le P. de Charlevoix l'explique, que le Collier sera pour celui qui prendra soin d'ensevelir les Morts. En finissant, il met son Collier à terre. Celui qui le prend se déclare, par l'action même, son Lieutenant-Général, & le remercie du zele qu'il fait éclater pour la vengeance de son Frere, ou pour l'honneur de la Nation. Aussitôt on fait chauffer de l'eau: on ôte son masque noir au Chef; on lui accommode les cheveux, qu'on graisse & qu'on peint; on lui met différentes couleurs au visage; enfin on le couvre de sa plus belle robe. Dans cette parure, il chante, d'une voix sourde, sa Chanson de mort. Ensuite, ses Soldats, c'est-à-dire, ceux qui se sont offerts pour l'accompagner, car on ne contraint personne, entonnent aussi, l'un après l'autre, leur Chanson de guerre. Chacun a celle de sa Famille, qu'il n'est pas permis aux autres de chanter.

Festin militaire.

APRÈS ces préliminaires, qui se passent quelquefois dans un lieu écarté, le Chef va communiquer son projet au Conseil, & l'on en délibere. Lorsque l'entreprise est approuvée, il fait un Festin, dont le principal, & souvent l'unique mets, est un Chien. Quelques-uns prétendent qu'avant que de mettre cet Animal dans la Chaudiere, on l'offre au Dieu de la guerre. Cette Fête dure, ou plutôt se réitere plusieurs jours. Mais quoique toute la Nation en paroisse uniquement occupée, chaque Famille prend des mesures, pour s'assurer quelque part aux Prisonniers. On fait des présens au Chef, qui s'engage par sa parole, & qui donne même des gages. Au défaut des Prisonniers, on demande des chevelures; & cette faveur s'ob-

Promesses des Guerriers.

(f) Il faut se rappeller ce qu'on a dit du caractere de leur éloquence. Tous les Voyageurs s'accordent là dessus, & l'on en verra des exemples plus surprenans.

tient plus facilement: chez les Iroquois, lorsqu'une Expédition militaire est résolue, on met sur le feu la Chaudiere de guerre; & leurs Alliés sont avertis d'y apporter quelque chose, pour faire connoître qu'ils approuvent l'entreprise, & qu'ils y veulent contribuer. Tous les Particuliers qui s'enrôlent, donnent au Chef un morceau de bois, avec leur marque; & celui qui retireroit sa parole après cet engagement, seroit deshonoré sans retour.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Second Festin, & discours du Chef d'Armée.

Le Corps Militaire n'est pas plutôt formé, qu'un nouveau Festin succede. Toute la Bourgade y est invitée; & le Chef, avant qu'on touche à rien, parle dans ces termes: „ Mes Freres, je sais que je ne suis pas encore un „ Homme. Cependant vous n'ignorez pas que j'ai vu quelquefois l'Ennemi „ d'assez près. Nous avons été tués: les os de tels & tels sont encore dé„ couverts, & crient contre nous. Il faut les satisfaire. C'étoient des „ Hommes: comment avons-nous pu les oublier, & demeurer si longtems „ tranquilles sur nos nattes? Enfin, l'Esprit qui s'intéresse à ma gloire, „ m'inspire de les venger. Jeunesse, prenez courage, rafraîchissez vos „ cheveux, peignez-vous le visage, remplissez vos Carquois. Faisons re„ tentir nos Bois de chants guerriers. Desennuyons nos Morts. Apprenons„ leur qu'ils seront vengés."

A quoi les Guerriers s'engagent.

Après les applaudissemens, que ce discours ne manque point d'exciter, le Chef s'avance au milieu de l'Assemblée, son Casse-tête à la main, & chante. Tous ses Soldats lui répondent en chantant, & jurent de vaincre ou de périr. Leurs Chansons & leur serment sont accompagnés de gestes fort expressifs; mais il ne leur échappe rien qui marque la moindre dépendance. Tout se réduit à promettre beaucoup d'union & de courage. D'ailleurs, l'engagement qu'ils prennent avec le Chef, l'assujettit lui-même à plusieurs devoirs. Chaque fois, par exemple, que dans les danses publiques un Sauvage, frappant de sa Hache le poteau qu'on dresse exprès au milieu du cercle, rappelle à l'Assemblée ses plus belles actions, le Chef est obligé de lui faire quelque présent. Les chants sont suivis de danses. Quelquefois, ce n'est qu'une marche fiere, mais cadencée: plus souvent, ce sont des mouvemens assez vifs, & des figures qui représentent les opérations d'une Campagne. Enfin le repas termine la cérémonie. Le Chef militaire n'en est que spectateur, la pipe à la bouche; & c'est un usage assez commun, dans tous les Festins, que celui qui en fait les honneurs ne touche à rien. Les jours suivans, & jusqu'au départ des Guerriers, il se passe mille autres singularités, mais si différentes dans chaque Nation, que pour ne pas donner trop d'étendue à cet article, on se borne à cet usage particulier des Iroquois: les plus anciens de la Troupe guerriere font aux jeunes gens, surtout à ceux qui n'ont pas encore vu l'Ennemi, toutes les insultes dont ils peuvent s'aviser. Ils leur jettent sur la tête des cendres chaudes. Ils leur font les plus sanglans reproches, ils les frappent, les accablent d'injures, & poussent cette comédie aux dernieres extrêmités. Il faut souffrir tout avec une insensibilité parfaite. Le moindre signe d'impatience feroit juger un jeune Soldat indigne de porter jamais les armes.

Engagement du Chef.

Usage des Iroquois pour aguerrir leurs jeunes gens.

Comme l'espérance d'éviter la mort & de guérir des blessures sert beaucoup à soutenir le courage, on prépare diverses sortes de drogues. C'est

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Précautions des Jongleurs contre la mort & les blessures.

Leurs Charlataneries.

le soin des Jongleurs de la Nation. Un de ces imposteurs déclare qu'il va communiquer aux Racines & aux Plantes, dont ils ont fait provision, la vertu de guérir toutes sortes de plaies, & celle-même de rendre la vie aux Morts. Il chante: ses Collégues lui répondent; & l'un suppose que pendant leur concert, la vertu médicale se répand sur toutes leurs drogues. Ensuite le principal Jongleur en fait l'épreuve. Il commence par se faire saigner les levres; il y applique son remede: le sang, qu'il suce avec adresse, cesse de couler, & les spectateurs applaudissent par des cris. Il prend un Animal mort, & laisse aux curieux tout le tems de s'assurer qu'il est effectivement sans vie: lorsqu'il voit tous les Assistans bien persuadés, il lui souffle dans la gueule des poudres d'herbe, qui semblent le faire remuer. Les Relations ajoutent, que c'est à l'aide d'une canule qu'il lui insere sous la queue, & que dans le fond, ces artifices n'en imposent à personne; mais qu'ils amusent le Peuple. On en rapporte un autre, qui est particulier aux Miamis, & peut-être à quelques autres Nations de la Louisiane. Après le Festin, les Jongleurs placent, sur une sorte d'Autel, des peaux d'Ours, dont la tête est peinte en verd. Tous les Sauvages passent devant, en fléchissant le genou; & les Jongleurs, qui conduisent la Bande, portent un sac qui contient leurs Simples, & tout ce qu'ils emploient dans leurs opérations. Chacun s'efforce de se distinguer par des contorsions extraordinaires, & ceux qui en inventent de nouvelles reçoivent des applaudissemens. Ensuite tout le monde danse, avec beaucoup de confusion, au son du Tambour & du Chickikoué: mais pendant la danse, plusieurs Sauvages feignent d'expirer; & les Jongleurs leur mettent, sur les levres, une poudre qui les fait revivre. Cette farce, qui dure quelque tems, est suivie du Sacrifice. Le Président de la Fête, accompagné de deux Hommes & de deux Femmes, commence par visiter toutes les Cabanes, & met les deux mains sur la tête à tous les Sauvages qu'il rencontre. Comme les Victimes sont des Chiens, on entend bientôt de toutes parts les cris de ces Animaux, qu'on égorge en fort grand nombre; & ceux des Sauvages, qui semblent affecter de les contrefaire. Après l'immolation, les viandes sont cuites dans les Chaudières, offertes aux Génies, & mangées. Ensuite on brûle les os. Cependant les Jongleurs ne cessent point de ressusciter de faux Morts; & la cérémonie se termine par des présens, que chacun fait à ces Imposteurs.

Traineaux & Raquettes pour la guerre.

DEPUIS le moment où la guerre est résolue, jusqu'au départ des Guerriers, on passe les nuits à chanter, & les jours à faire des préparatifs. On envoie chanter la guerre chez les Voisins & les Alliés qu'on a déja disposés par des négociations secrettes. Si la marche doit se faire par eau, on construit ou l'on répare les Canots; si c'est en Hiver, on se fournit de Raquettes & de Traîneaux. Les Raquettes, sans lesquelles on ne peut voyager sur la neige, ont environ trois piés de long, & quinze ou seize pouces dans leur plus grande largeur. Leur forme est ovale, excepté que le derriere se termine en pointe. De petits bâtons, qui les traversent à cinq ou six pouces des deux bouts, servent à les affermir; & celui du devant est comme la corde d'une couverture en arc, où l'on met le pié, qu'on y assujettit avec des courroies. Le tissu de la Raquette est de lanieres de cuir, larges de deux

lignes; & le contour est d'un bois léger, durci au feu. On ne peut se servir de cette chaussure sans tourner un peu les genoux en dedans, & sans tenir les jambes écartées; ce qui est d'abord assez gênant: mais l'habitude y fait trouver tant de facilité, qu'on croit n'avoir rien aux piés. L'usage des Raquettes est impossible avec nos souliers; un Européen doit prendre ceux des Sauvages, qui ne sont que des chaussons de peau boucannée, plissés par dessus à l'extrêmité du pié, & liés de plusieurs cordons. Les Traîneaux, ou *Traînes* en langage François du Canada, servent à porter le bagage, & dans l'occasion, les Malades & les Blessés; ce sont deux petites planches fort minces, chacune d'un demi pié de largeur, sur six ou sept de long. Les devants en sont un peu relevés; & les côtés sont bordés de petites bandes, où l'on attache des courroies, pour assujettir ce qu'on veut porter. Quelque charge qu'on y mette, un seul Sauvage suffit pour traîner une de ces Voitures, à l'aide d'une longue bande de cuir, qui passe sur la poitrine, & qu'on appelle *Collier*. Les Meres se servent aussi de Traînes pour porter leurs Enfans dans leurs Berceaux; mais c'est sur le front, qu'elles appuient leur Collier.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &C. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Départ des Guerriers.

Le jour du départ arrive, & les adieux se font avec tous les témoignages d'une vive tendresse. Chacun veut conserver quelque chose qui ait été à l'usage des Guerriers. S'ils entrent dans une Cabane, on prend leur robe, pour leur en donner une meilleure, ou d'égale bonté. Enfin, ils se rendent chez le Chef, qu'ils trouvent armé, comme il n'a pas cessé de l'être depuis qu'il porte ce titre. Il leur fait une courte harangue, & sort ensuite de sa Cabane, en chantant sa Chanson de mort. Tous le suivent à la file, dans un profond silence; & la même discipline s'observe chaque jour au matin, lorsqu'on se remet en marche. Les Femmes ont pris le devant avec les provisions; aussitôt que les Guerriers les rejoignent, ils leur remettent leurs robes, & demeurent presque nus, autant du moins que la saison le permet.

Leurs armes.

Autrefois les armes de ces Peuples étoient l'Arc & la Fleche, avec une espece de Javelot, armé de pointes d'os, & le Macanas ou le Casse-tête, qui étoit une petite massue de bois très dur, dont la tête étoit ronde, mais tranchante d'un côté. La plupart n'avoient aucune arme défensive; & s'ils attaquoient un retranchement, ils ne se couvroient le corps que de petites planches légeres, ou d'un tissu de jonc; ils employoient même alors des cuissarts & des brassarts de même matiere. Mais cette armure n'étant point à l'épreuve des armes à feu, ils y ont renoncé, sans avoir rien trouvé à lui substituer. Les Sauvages Occidentaux se servent toujours de Boucliers de peau, fort légers, & capables de résister aux balles; on s'étonne que les autres Nations n'aient pas pris d'eux cet usage. Lorsqu'ils peuvent se procurer des fusils, de la poudre & du plomb, ils abandonnent leurs fleches, & tirent très juste. On s'est repenti plus d'une fois de leur en avoir donné, dans le commerce, & l'on accuse les Hollandois d'avoir commencé, pendant qu'ils étoient en possession de la Nouvelle-York.

Les Sauvages ont des Enseignes, pour se reconnoître & se rallier: ce sont de petits morceaux d'écorce, coupés en rond, sur lesquels ils tracent

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Leurs Enseignes & leurs Manitous.

la marque de leur Nation, ou de leur Bourgade, & qu'ils mettent au bout d'une perche. Si le Parti est nombreux, chaque Famille a la sienne, avec sa marque distinctive. Les armes sont ornées aussi de différentes figures; quelquefois de la marque particuliere du Chef; & chacun, suivant son caprice, a le visage peint de quelque horrible figure. Mais ce qui ne s'attire pas moins d'attention que les armes, & ce qui se conserve encore plus soigneusement, ce sont les *Manitous*, ou ces Symboles dont on a déja donné l'explication, sous lesquels chacun se représente son Génie protecteur. On les met tous dans un sac de Jonc, peint de différentes couleurs; & souvent, pour faire honneur au Chef, on place ce sac à l'avant de son Canot. Si le nombre des Manitous est trop grand pour un seul sac, ils sont distribués dans plusieurs, qu'on remet à la garde du Lieutenant & des anciens de chaque Famille. On y joint les présens qu'on a reçus pour céder quelque part des Prisonniers, avec les langues des Animaux qu'on tue pendant la Campagne, & qui doivent être offertes aux Esprits.

Leur marche.

DANS les marches par terre, le Chef même part chargé de son sac, qu'on nomme sa natte: mais il est en droit de se décharger de ce fardeau sur celui qu'il veut choisir; & personne ne refuse cet office, parce qu'on y attache une distinction qui le rend fort honorable: il donne un droit de survivance pour le commandement, si le Chef & son Lieutenant meurent pendant la guerre.

Leur route en Canots.

SUPPOSONS le Corps de Troupes embarqué. Les Canots s'éloignent d'abord un peu, & se tiennent fort serrés sur une même ligne. Alors le Chef se leve, un Chickikoué à la main: il entonne sa Chanson, & ses Soldats lui répondent, en criant trois fois *hé*, d'un ton lugubre, & tiré avec effort du creux de la poitrine. Les Anciens & les Chefs du Conseil, qui sont restés sur la rive, exhortent les Guerriers au devoir, & surtout à se garantir de la surprise; avis le plus nécessaire aux Sauvages, & celui dont ils profitent le moins. Cette exhortation n'interrompt point le Chef, qui chante toujours. Enfin les Guerriers conjurent leurs Parens & leurs Amis de ne pas les oublier: ensuite, poussant ensemble d'affreux hurlemens, ils partent avec une vitesse qui les fait bientôt disparoître. Les Hurons & les Iroquois n'ont pas l'usage du Chickikoué dans leurs guerres, mais ils en donnent à leurs Prisonniers; cet instrument, qui est pour les autres un éguillon de valeur, semble n'être parmi eux qu'une marque d'esclavage.

Précautions négligées.

LES Guerriers ne font ordinairement que de petites journées, surtout lorsque leur Troupe est nombreuse. D'ailleurs ils tirent des présages de tout ce qu'ils rencontrent en chemin; & les Jongleurs, dont l'office est de les expliquer, avancent & retardent leur marche, à leur gré. Aussi longtems qu'on ne se croit point dans un Pays suspect, on néglige toutes sortes de précautions: chacun chasse de son côté, & souvent on ne trouveroit point deux ou trois Guerriers ensemble: mais à quelque distance qu'on ait pû s'écarter, tout le monde se rassemble à l'heure & dans le lieu marqués par le Chef. On campe longtems avant le coucher du Soleil. L'usage commun est de laisser devant le Camp, un grand espace, environné d'une Palissade, ou plutôt d'une espece de treillage, pour y déposer

ser les Manitous. On les y invoque le soir, pendant une heure entiere; & cet acte de Religion se renouvelle tous les matins, avant le départ. Il dissipe toutes les craintes; & l'Armée dort ou marche tranquillement sous la protection des Esprits. L'expérience n'ayant jamais détrompé ces Barbares, on ne peut attribuer une si forte confiance qu'à l'excès de leur présomption ou de leur paresse.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Conduite des Sauvages dans le Pays Ennemi.

LORSQU'ILS arrivent à l'entrée des Terres ennemies, ils s'arrêtent, pour une cérémonie fort étrange. Le soir, on fait un Festin, après lequel on s'endort. Au réveil, ceux qui se souviennent d'avoir eu quelque songe, vont de feu en feu, chantant leur Chanson de mort, dans laquelle ils font entrer leurs songes, mais sous des expressions énigmatiques. Chacun s'efforce de les deviner; & si personne n'y réussit, il est permis à ceux qui les ont eus de s'en retourner à leur Bourgade. Cet usage est d'une grande ressource pour les Poltrons. On fait ensuite de nouvelles invocations aux Esprits; on s'anime par des bravades, & par des promesses mutuelles. Enfin la Troupe se remet en marche; & si c'est par eau qu'on est venu, on quitte les Canots, qu'on cache avec toute sorte de soins. Dès ce moment, on ne doit plus faire de feux: plus de cris, plus de chasse. Le silence doit être gardé, jusqu'à ne se parler que par signes: mais ces Loix s'observent mal. Cependant on ne néglige point, à l'entrée de la nuit, d'envoyer des Coureurs: s'ils reviennent deux ou trois heures après, sans avoir rien vu, on s'endort; & la garde du Camp est encore abandonnée aux Manitous.

Méthode pour les attaquer.

AUSSI-TÔT qu'on a découvert l'Ennemi, on se hâte de le faire reconnoître; & sur le témoignage des Coureurs, on tient Conseil. L'attaque se fait ordinairement à la pointe du jour, tems où l'on suppose l'Ennemi dans le plus profond sommeil; & toute la nuit on se tient couché sur le ventre, sans changer de place. L'approche se fait dans la même posture, en se traînant sur les piés & sur les mains, jusqu'à la portée des fleches ou du fusil. Alors, tous se levent: le Chef donne le signal, auquel toute la Troupe répond par d'horribles hurlemens. Elle fait en même tems sa premiere décharge; & sans laisser à l'ennemi le tems de se reconnoître, elle fond sur lui le Casse-tête à la main. Depuis qu'aux Casse-têtes de bois ces Barbares ont substitué de petites haches, auxquelles ils donnent le même nom, les mêlées sont plus sanglantes. Après le combat, on leve les chevelures des Morts & des Mourans; & l'on ne pense à faire des Prisonniers, que lorsqu'on voit l'Ennemi en pleine fuite, sans aucune marque de résistance. Si l'on s'apperçoit qu'il se rallie, ou qu'il se couvre de quelque retranchement, on se retire, supposé du moins qu'il soit encore tems; car, dans le doute, on prend la résolution de le pousser, & ces renouvellemens de combat coûtent quelquefois beaucoup de sang. Toutes les Relations nous font une effrayante peinture d'un Camp forcé. La férocité barbare des Vainqueurs, & le desespoir des Vaincus, qui savent à quel traitement ils doivent s'attendre s'ils tombent entre les mains de leurs Ennemis, font faire aux uns & aux autres des efforts dont le seul récit fait frémir. Aussitôt que la victoire est certaine, les Vainqueurs commencent par se défaire de ceux qu'ils auroient trop de

Combats.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

peine à garder, & ne cherchent plus qu'à lasser les autres pour faire des Prisonniers.

Valeur des Sauvages.

En général, on nous représente ces Peuples naturellement intrépides, & capables, malgré leur férocité brutale, de conserver beaucoup de sang-froid dans l'action même. Cependant ils ne se mêlent & ne combattent en plein champ, que lorsqu'ils ne peuvent l'éviter. On en donne pour raison, qu'ils ne regardent point comme une victoire, celle qui est teinte du sang des Vainqueurs, & que la principale gloire du Chef consiste à ramener ses Soldats sans blessures & sans diminution. Le P. Lafitau raconte que si deux Ennemis, qui se sont connus, se rencontrent dans un combat, il se fait entr'eux des Dialogues assez semblables à ceux des Héros d'Homere. Il seroit difficile de supposer un entretien de cette nature, dans une mêlée aussi vive qu'on l'a décrite: mais on conçoit que dans les petites rencontres, au passage d'un Ruisseau, ou vis-à-vis d'un retranchement qu'on veut forcer, les Guerriers peuvent se défier par quelques bravades. Leurs guerres, dit le P. de Charlevoix, se font presque toujours par surprise. Autant qu'ils négligent les précautions qui peuvent les mettre à couvert, autant apportent-ils d'adresse & de soin à surprendre. Ils ont un talent, qui approche de l'instinct, pour connoître si l'on a passé dans quelque lieu. Sur les herbes les plus courtes, sur la terre la plus dure, sur les pierres mêmes, ils découvrent des traces certaines; & par les moindres figures, par leur distance, ils distinguent, non-seulement les vestiges des Hommes de ceux des Femmes, mais ceux des Nations différentes. J'ai douté long-tems, dit le même Voyageur, s'il n'y avoit pas de l'exagération dans ce que j'en entendois raconter: mais il ajoute qu'il ne pouvoit refuser sa confiance à l'unanimité des témoignages.

Leurs Dialogues avant le combat.

S'il se trouve quelques Captifs, que leurs blessures ne permettent pas de transporter, ils sont brûlés aussitôt; & cette exécution se fait dans la premiere chaleur de la victoire, ou lorsqu'on est pressé de se retirer. Ils ont ordinairement moins à souffrir que ceux qu'on réserve pour un supplice plus lent. L'usage, parmi quelques Nations, oblige le Chef du Parti vainqueur de laisser, sur le champ de bataille, son Casse-tête, après y avoir tracé la marque de sa Nation, celle de sa Famille, & son Portrait, c'est-à-dire un ovale, avec toutes les figures dont il s'est peint le visage. D'autres représentent toutes ces marques sur le tronc d'un Arbre, ou sur une écorce, avec du charbon pilé & broyé, mêlé de quelques couleurs. On y ajoute des caracteres hiéroglyphiques, qui peuvent apprendre aux passans jusqu'aux moindres circonstances, non-seulement du combat, mais encore de tout ce qui s'est passé dans le cours de la Campagne. On y reconnoît le Chef par les marques ordinaires, le nombre de ses exploits par autant de nattes, celui des Prisonniers par de petites figures d'Hommes, qui portent un bâton ou un Chickikoué, celui des Morts par d'autres figures, mais sans tête, avec des différences qui font distinguer les Hommes, les Femmes & les Enfans. La retraite des Vainqueurs est toujours fort prompte, jusqu'à ce qu'ils se croient hors de danger; & de peur qu'elle ne soit retardée par leurs Blessés, ils les portent, tour à tour, sur des Brancards en Eté, & sur leurs Traînes en

Monumens de leurs victoires.

Hiver. En rentrant dans leurs Canots, ils forcent ces Malheureux de chanter; & cet insultant triomphe se renouvelle, chaque fois qu'ils rencontrent leurs Alliés ou qu'ils passent sur leurs Terres. Il en coûte un Festin à ceux qui reçoivent cet honneur; mais, en récompense on les invite à *caresser* les Captifs; & les caresser, en langage de guerre, c'est leur faire tout le mal qu'on peut inventer. Cependant il se trouve des Chefs qui les ménagent. Mais rien n'approche de l'attention qu'on apporte à les garder. Le jour, ils sont liés par le cou & par les bras, à une des planches du Canot; ou si la marche se fait par terre, ils sont menés à la chaîne. Pendant la nuit, on les étend nus, au grand air, les jambes & les bras attachés à des pieux, & le cou si serré, qu'ils ne peuvent remuer. D'autres cordes, qui leur serrent aussi les mains & les piés, ont assez de longueur pour être passées sous leurs Gardes; de sorte qu'ils ne peuvent faire un mouvement dont on ne soit averti.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Comment ils gardent leurs Prisonniers.

A quelque distance de la Bourgade, les Guerriers s'arrêtent; & le Chef fait donner avis de son retour. Le Député s'avance à la portée de la voix, & pousse différens cris qui donnent une idée générale du succès & des principaux événemens de la Campagne. Il marque d'abord le nombre d'Hommes qu'on a perdus, par autant de cris de mort. Aussi-tôt les jeunes gens se détachent, pour aller prendre d'autres informations; souvent même toute la Bourgade y court: mais un seul Homme aborde le Député, apprend de lui les nouvelles qu'il apporte; & se tournant, à chaque fois, vers ceux qui l'ont accompagné, il les répete d'une voix haute, avec toutes leurs circonstances. On lui répond par des acclamations, ou par des cris de douleur, suivant la nature des récits. Ensuite le Député est conduit dans une Cabane, où les Anciens recommencent les mêmes questions: lorsque la curiosité publique est satisfaite, un Crieur invite la jeunesse à marcher au devant des Guerriers, & les Femmes à leur porter des rafraîchissemens.

Circonstances de leur retour après la guerre.

Dans plusieurs Nations, on ne s'occupe d'abord qu'à pleurer ceux qu'on a perdus. Le Député ne fait que des cris de mort. On ne va point au devant de lui. Mais, en arrivant, il trouve tout le monde assemblé; il raconte en peu de mots les opérations de la Campagne, & se retire dans sa Cabane, où l'on a soin de lui envoyer des vivres. Pendant quelques jours, toute la Bourgade pleure les Morts. Ensuite, on annonce la victoire par un autre cri. Alors, chacun essuye ses larmes, & ne pense plus qu'à se réjouir.

Le moment, où les Femmes joignent les Guerriers, est comme l'ouverture du supplice des Captifs. Ceux qu'on destine à l'adoption sont mis à découvert par leurs Parens futurs, qu'on a soin de faire avertir, & qui les vont prendre assez loin, pour les conduire à leurs Cabanes par des chemins détournés: mais tous ceux qui sont destinés à la mort, ou dont le sort n'est pas encore décidé, sont abandonnés à la fureur des Femmes qui portent des vivres aux Guerriers; & les Etrangers, qui sont quelquefois témoins de cette scene, admirent que ces Malheureux puissent résister à tous les maux qu'elles leur font souffrir. Si quelqu'une, surtout, a perdu, dans la derniere action, ou dans les Guerres passées, son Fils, ou son Mari, ou quelque personne chere, fût-ce depuis trente ans, c'est une Furie, qui s'attache au premier

Emportement des Femmes contre les Prisonniers.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &C. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

qu'elle rencontre, & l'on n'entreprend point de représenter jusqu'où sa rage l'emporte. Toutes les Loix de la pudeur & de l'humanité sont oubliées. Chaque coup qu'elle porte à sa victime feroit craindre qu'il ne fût mortel, si l'on ne savoit combien ces Barbares sont ingénieux à prolonger les plus horribles supplices. La nuit entiere se passe au Camp, dans toutes ces cruautés.

Entrée triomphante des Vainqueurs.

Le jour suivant est celui du triomphe des Vainqueurs. On remarque, à l'honneur des Iroquois & de quelques autres Peuples, qu'ils affectent, dans cette occasion, autant de modestie que de désintéressement. Les Chefs entrent d'abord seuls, dans la Bourgade, sans aucun signe de leur victoire, gardent un profond silence, se retirent dans leurs Cabanes, & ne marquent pas la moindre prétention sur les Prisonniers. Chez d'autres Nations, le Chef, au contraire, marche à la tête de sa Troupe, de l'air d'un Conquérant. Son Lieutenant suit, précédé d'un Crieur, qui recommence les cris de mort. Les Guerriers succedent, deux à deux. Entre les deux rangs, marchent leurs Prisonniers, couronnés de fleurs, le visage & les cheveux peints; un bâton dans une main & le Chickikoué dans l'autre, le corps presque nu, les bras liés, au-dessus du coude, avec une corde dont les deux Guerriers tiennent les bouts. Ces infortunés chantent sans cesse leur Chanson de mort, au son du Chickikoué: & ce chant, dit-on, a quelque chose de lugubre & de fier. Les Captifs n'ont pas l'air humilié, ni souffrant. On nous donne le sens de leurs Chansons. „ Je suis brave, je suis intrépide: je ne crains ni „ la mort, ni les tortures. Ceux qui les redoutent sont des lâches, & moins „ que des Femmes. La vie n'est rien pour un Homme de courage. Que le „ desespoir & la rage étouffent mes Ennemis. Que ne puis-je les dévorer, „ & boire leur sang jusqu'à la derniere goutte! „

Cruauté avec laquelle les Prisonniers sont traités.

On les arrête par intervalle; on s'attroupe autour d'eux; & non-seulement on danse, mais on les fait danser. Ils paroissent obéir volontiers. Ils racontent les plus belles actions de leur vie; ils nomment tous ceux qu'ils ont tués ou brûlés. Ils font remarquer particuliérement ceux dont ils jugent qu'on a dû regretter vivement la perte. Il semble que leur vue soit d'animer contr'eux les arbitres de leur sort. En effet cette vanité leur coûte cher, & leurs bravades mettent en fureur ceux qui les entendent: mais à juger de leur disposition par leur air & leur langage, on croiroit qu'ils prennent plaisir à leurs tourmens. Quelquefois on les oblige de courir entre deux rangées d'Hommes, armés de pierres & de bâtons, qui frappent sur eux comme s'ils vouloient les assommer. Cependant il n'arrive jamais qu'ils y succombent: quoiqu'on paroisse frapper à l'aveugle, & que la seule fureur semble conduire le bras, on observe de ne pas donner de coups qui puissent mettre la vie en danger. Dans leur marche, chacun a droit de les arrêter, pour leur faire quelque insulte: il leur est permis de se défendre, mais ils ne peuvent jamais être les plus forts. Lorsqu'ils sont entrés dans la Bourgade, on les conduit de Cabane en Cabane, & partout ils reçoivent quelque traitement cruel. Dans l'une on leur arrache une ongle: dans une autre, on leur coupe un doigt, tantôt avec les dents, tantôt avec un mauvais coûteau, qu'on emploie comme une scie. Un Vieillard leur déchire la chair jusqu'aux os; un

Enfant les perce, en mille endroits, d'une alêne; une Femme les fouette impitoyablement, jusqu'à ce que les bras lui tombent de lassitude. Mais les Guerriers, quoiqu'ils soient encore leurs maîtres; ne mettent jamais la main sur eux. On ne peut même les mutiler sans leur permission, qu'ils accordent rarement, & c'est la seule vengeance qui soit exceptée. S'ils sont promenés dans plusieurs Villages, soit de la même Nation, ou de ses Voisins & de ses Alliés, qui demandent cette espece de participation à la victoire, ils y sont reçus avec les mêmes excès de barbarie.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Répartition qui s'en fait.

ON travaille ensuite à leur répartition, & leur sort dépend de ceux auxquels ils sont livrés. Après la délibération du Conseil, tout le monde est invité à s'assembler dans une Place, où la distribution se fait sans contestation & sans bruit. Les Femmes, qui ont perdu leurs Maris ou leurs Enfans à la guerre, sont ordinairement partagées les premieres. On satisfait ensuite aux engagemens que les Guerriers ont pris avant leur départ. S'il ne se trouve point assez de Captifs, on y supplée par des chevelures, & ceux qui en obtiennent s'en parent aux jours de Fête: le reste du tems, elles demeurent suspendues à la porte des Cabanes. Mais si le nombre des Prisonniers excede celui des Prétendans, on fait présent du surplus aux Alliés. D'ailleurs un Chef ne se remplace que par un Chef, ou par deux ou trois Esclaves, qui ne sont pas moins brûlés, quand ceux qu'ils remplacent seroient morts de maladie. Les Iroquois destinent toujours quelques Prisonniers pour le Public, & c'est le Conseil qui en dispose. Cependant les Meres de Famille peuvent encore casser cette disposition, & donner la vie ou la mort à ceux-mêmes qui ont reçu leur Sentence du Conseil. Dans les Nations où les Guerriers ne se dépouillent pas entiérement de leur droit sur les Captifs, ceux, en faveur desquels le Conseil en a disposé, sont obligés de les leur remettre, s'ils l'exigent: mais ils le font rarement; & la même Loi les oblige, alors, de rendre les gages qu'ils avoient reçus.

Leur sort le plus ordinaire.

EN général, la plupart des Prisonniers de guerre sont condamnés à la mort, ou tombent dans un esclavage fort dur, qui ne les assure jamais de la vie. Quelques-uns sont adoptés; & dès ce moment leur condition ne differe plus de celle des Enfans de la Nation. En entrant dans tous les droits de ceux dont ils occupent la place, souvent la reconnoissance ou l'habitude leur fait prendre de si bonne foi l'esprit national, qu'ils ne font pas difficulté de porter la guerre dans leur Patrie. On observe que les Iroquois ne se sont soutenus que par cette politique. Leurs guerres continuelles, avec la plupart des autres Nations, les auroient réduits presqu'à rien, s'ils n'avoient toujours naturalisé une partie de leurs Prisonniers.

QUELQUEFOIS, au lieu d'en envoyer l'excédent à d'autres Villages, on en donne à divers Particuliers, qui n'y avoient aucunes prétentions: mais le pouvoir qu'on leur laisse sur eux ne les dispense pas de se conduire par l'avis du Conseil. Un Sauvage, à qui l'on fait présent d'un Esclave, l'envoie prendre par quelqu'un de sa Famille, & le fait attacher à la porte de sa Cabane. Ensuite il assemble les Chefs du Conseil, & leur déclarant ses propres intentions, il leur demande ce qu'ils en pensent. Ordinairement leur avis est conforme à ses desirs. S'il prend le parti d'adopter l'Esclave, pour

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &C. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Cérémonie de l'adoption.

réparer quelque perte de sa Famille, les Chefs lui disent: „ Il y a long-tems „ que nous sommes privés d'un tel, ton Parent ou ton Ami, qui étoit le „ soutien de notre Bourgade; il faut qu'il reparoisse: il nous étoit trop „ cher, pour différer davantage à le faire revivre. Nous le remettons sur „ ta natte, dans la personne de ce Prisonnier". Cependant il y a des Particuliers si considérés, qu'en leur faisant présent d'un Captif, on ne leur impose aucune condition; & le Conseil, en le remettant entre leurs mains, s'exprime alors dans ces termes: „ On te donne de quoi réparer la perte „ d'un tel, & nettoyer le cœur de son Pere, de sa Mere, de sa Femme, „ & de ses Enfans. Soit que tu veuilles leur faire boire du bouillon de cette „ chair, ou que tu aimes mieux remettre le Mort sur sa natte dans la per- „ sonne de ce Captif, tu peux en disposer à ton gré". Un Esclave, qu'on adopte ainsi, est conduit à la Cabane où il doit demeurer: on commence par le délivrer de ses liens; on fait ensuite chauffer de l'eau, pour lui laver toutes les parties du corps; on panse ses plaies, s'il en a; on n'épargne rien pour lui faire oublier les maux qu'il a soufferts; on le nourrit bien, on l'habille proprement; en un mot, on ne traiteroit pas mieux celui *qu'il ressuscite;* c'est l'expression des Sauvages. Quelques jours après, on fait un Festin, dans lequel on lui donne solemnellement le nom du Mort qu'il remplace, & dont il contracte toutes les obligations, comme il entre dans tous ses droits.

Conduite perfide envers quelques Prisonniers.

CEUX qu'on destine à la mort sont quelquefois aussi bien traités, dans les premiers tems de leur esclavage, & même jusqu'au moment de l'exécution, que s'ils avoient le bonheur d'être adoptés. Comme ils doivent être immolés au Dieu de la guerre, ce sont des victimes qu'on engraisse pour le Sacrifice. On leur cache ordinairement leur sort, parce qu'il faudroit les garder avec trop de soin, s'ils en étoient informés; & dans le favorable espoir qu'on leur laisse, la seule différence qu'on mette entr'eux & les autres est de leur noircir entiérement le visage. Ils sont traités d'ailleurs avec toutes sortes d'égards: on ne leur parle qu'avec amitié; on leur donne les noms de Freres, de Neveux, suivant la qualité de celui dont leur mort doit appaiser les mânes, & qu'ils s'attendent néanmoins à remplacer. On leur abandonne même des Filles, pour leur servir de Femmes, pendant le tems qui leur reste à vivre. Mais lorsque l'exécution approche, si c'est une Mere, ou une Femme, à laquelle il ait été livré, elle devient tout-d'un-coup une Furie, qui passe des plus tendres caresses aux derniers excès de rage. Elle commence par invoquer l'ombre de celui qu'elle veut venger: „ approche, „ (lui dit-elle) on va t'appaiser. On te prépare un Festin: bois à longs „ traits de ce bouillon, que je vais verser pour toi. Reçois le sacrifice que „ je te fais, par la mort de ce Guerrier. Il sera brûlé & mis dans la Chau- „ diere. On lui appliquera des haches ardentes; on lui enlevera la cheve- „ lure; on boira dans son crâne. Tu ne feras donc plus de plaintes. Tu „ seras pour jamais satisfaite". Le P. de Charlevoix assure que malgré quelque variété dans les termes, la substance de ces formules est toujours la même. Un Crieur fait sortir le Captif de la Cabane, déclare les intentions du Maître ou de la Maîtresse de son sort, & finit par exhorter les jeunes

gens à bien faire. Un autre s'adresse au Patient & lui dit: „ mon Frere, „ prens courage; nous t'allons brûler". Il répond froidement, *tu fais bien; je te remercie*. Aussi-tôt il s'éleve un cri dans toute l'Habitation, & le Prisonnier est conduit au lieu du supplice.

Caracteres, Moeurs, Usages, &c. des Indiens de l'Amérique Septentrionale.

Supplice des Prisonniers de guerre.

L'usage commun est de le lier à un Poteau, par les deux mains & par les piés; mais de maniere, qu'il puisse aisément tourner autour du Poteau. Quelquefois, lorsque l'exécution se fait dans une Cabane, d'où l'on n'appréhende point qu'il s'échappe, on lui laisse les mains & les piés libres, avec le pouvoir de courir d'un bout à l'autre. Avant que le supplice commence, il chante, pour la derniere fois, sa Chanson de mort: ensuite il fait le récit de ses exploits, & presque toujours dans des termes insultans pour ceux qui l'entendent; après quoi, les exhortant à ne pas l'épargner, il leur recommande de se souvenir qu'il est Homme & bon Guerrier. Un Voyageur, réfléchissant sur ces scènes tragiques & barbares, en a porté un jugement qu'on soumet à celui du Lecteur. „ Ce qui l'étonne le plus, (dit-il), n'est pas „ qu'un Patient chante à pleine voix, ni qu'il insulte & défie ses Bourreaux, „ comme on leur voit faire presqu'à tous, jusqu'au dernier soupir: il y a, „ dans cette conduite, une fierté qui éleve l'esprit, qui le transporte, qui „ le distrait un peu de ses souffrances, & qui l'empêche même de marquer „ trop de sensibilité. D'ailleurs les mouvemens qu'il se donne sont une vé„ritable diversion, émoussent le sentiment, produisent le même effet, & „ plus d'effet même, que les cris & les larmes. Enfin, il sait qu'il n'y a „ point de grace à espérer, & le desespoir donne de la hardiesse & des „ forces". Le même Voyageur ajoute: „ que cette espece d'insensibilité „ n'est pas aussi universelle que d'autres se l'imaginent, & qu'il n'est pas rare „ de voir pousser à ces Misérables des cris capables de percer les cœurs les „ plus durs, mais qui n'ont pas d'autre effet que de réjouir les Acteurs & „ les Assistans". A l'égard de ce qui produit dans les Sauvages une inhumanité qui révolte la Nature, il croit „ qu'ils sont parvenus à cet excès par „ dégrés; que l'usage les y accoutume insensiblement; que l'envie de voir „ faire une lâcheté à leur Ennemi, les insultes qu'il ne cesse pas de faire à „ ses Bourreaux, le desir de la vengeance, passion dominante de ces Peu„ples, qui ne peut être assouvie pendant que le courage de celui qui en est „ l'objet ne paroît point abattu; enfin que la superstition, cause encore „ plus puissante, y entrent chacun pour leur part".

Explication de la barbarie des Sauvages après leurs victoires.

On ne s'arrêtera point au détail de ces horribles exécutions, d'autant moins qu'elles n'ont pas de méthode uniforme, ni d'autres regles que la férocité & le caprice. Souvent les Acteurs sont au même nombre que les Spectateurs; c'est-à-dire que tous les Habitans de la Bourgade, Hommes, Femmes & Enfans, deviennent autant de Bourreaux. Ceux de la Cabane, où le Captif a vécu, sont les seuls qui s'abstiennent de le tourmenter: c'est du moins l'usage de plusieurs Nations. Ordinairement on commence par brûler les piés, ensuite les jambes, & successivement les autres parties, en remontant jusqu'à la tête. Souvent le supplice dure une semaine entiere. Les moins épargnés sont ceux qui, étant déja tombés dans l'esclavage, ont pris la fuite après avoir été adoptés, & sont redevenus prisonniers. On les

Idée générale de leurs cruautés.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE-SEPTENTRIONALE.

Constance des Prisonniers de guerre.

Exemple singulier d'un Capitaine Iroquois.

regarde comme des Enfans dénaturés, ou des ingrats, qui ont pris parti contre leurs Parens & leurs Bienfaiteurs: & la vengeance n'a point de bornes.

LORSQUE le Patient n'est pas lié, soit qu'il soit exécuté dans la Cabane, ou dehors, il lui est permis de se défendre. Ses tourmens redoublent; mais il accepte cette liberté, bien moins dans l'espoir de sauver sa vie, que pour venger sa mort, & pour mourir en Guerrier. On nous donne, sur des témoignages oculaires, un exemple de la force & du courage que ces deux passions peuvent inspirer. Un Capitaine Iroquois, du Canton d'Oneyouth, avoit mieux aimé braver le péril, que se deshonorer par la fuite. Il se battit longtems, en homme qui vouloit périr les armes à la main; mais les Hurons, qu'il avoit en tête, vouloient l'avoir vif, & le prirent. La Bourgade, où il fut conduit, avoit quelques Missionnaires, auxquels on laissa la liberté de l'entretenir. Ils lui trouverent une docilité, dont ils surent profiter pour le convertir; & l'ayant instruit, ils lui donnerent le Baptême. Peu de jours après, il fut brûlé, avec plusieurs de ses Compagnons, & sa constance étonna les Sauvages mêmes. Comme il n'étoit pas lié, il se crut en droit, malgré sa conversion, de faire à ses Ennemis tout le mal dont il étoit capable. On l'avoit fait monter sur une espece de Théâtre, où le feu lui fut appliqué à toutes les parties du corps, par un si grand nombre d'Ennemis, qu'il ne put leur résister. Mais il parut d'abord insensible. Un de ses Compagnons, qu'on tourmentoit assez près de lui, ayant donné quelques marques de foiblesse, il prit soin de l'animer à la patience; & ses exhortations eurent tant de pouvoir, qu'il eut la satisfaction de le voir mourir en brave. Alors, on retomba sur lui avec une fureur qui sembloit devoir le mettre en pieces: il n'en parut pas ému, & ses Bourreaux étoient embarrassés à lui trouver quelque endroit sensible, lorsqu'un d'eux s'avisa de lui cerner la peau de la tête, & de la lui arracher avec violence. La douleur le fit tomber, sans aucune marque de connoissance. On le crut mort, & chacun se retira. Un moment après, il revint de cet évanouissement; & ne voyant plus personne autour de lui, il prit, des deux mains, un gros tison de feu, rappella ses Bourreaux, & les défia de s'approcher. Sa résolution les surprit: ils pousserent d'affreux hurlemens, s'armerent, les uns de tisons ardens, les autres de fers rougis au feu, & fondirent sur lui tous ensemble. Il les reçut avec une vigueur qui les fit reculer. Le feu lui servit de retranchement d'un côté: il s'en fit un autre, avec les échelles dont on s'étoit servi pour monter sur l'échaffaut; & cantonné dans son propre bucher, il fut quelque tems la terreur d'une Bourgade entiere. Un faux pas, qu'il fit en voulant éviter un tison qui lui fut lancé, le fit retomber au pouvoir de ses Ennemis; & ces Furieux lui firent payer bien cher la frayeur qu'il venoit de leur causer. Après avoir épuisé leurs propres forces à le tourmenter, ils le jetterent au milieu d'un grand brasier, & l'y laisserent, dans l'opinion qu'il y seroit bientôt étouffé. Ils furent trompés: lorsqu'ils y pensoient le moins, ils le virent descendre de l'échaffaut, armé de tisons, & courir vers le Village, comme s'il y eut voulu mettre le feu. Tout le monde en fut glacé d'effroi, & personne n'eut

n'eut la hardiesse de se présenter à lui pour l'arrêter: mais, à quelques pas des premieres Cabanes, un bâton, qu'on lui jetta de loin entre les jambes, le fit tomber; & l'on fut sur lui, avant qu'il eut pû se relever. On lui coupa d'abord les piés & les mains; on le roula sur des charbons embrasés; enfin on le mit sous un tronc d'arbre tout en feu. Alors toute la Bourgade fit un cercle autour de lui, pour goûter le plaisir de le voir brûler. Son sang, qui coula de toutes parts, éteignoit presque le feu; mais on n'appréhendoit plus aucun effort d'un mourant. Cependant il en fit un dernier qui renouvella le trouble. Il se traîna sur les coudes & les genoux, avec une vigueur & d'un air menaçant, qui écarterent les plus proches, moins de frayeur, à la vérité, que d'étonnement, car il étoit trop mutilé pour leur nuire. Dans ce moment, les Missionnaires, qu'on donne ici pour témoins, s'étant approchés de lui, & lui ayant remis devant les yeux les sentimens de Religion qu'ils lui avoient inspirés, il les écouta tranquillement, & ne parut plus occupé d'autre soin. Bientôt un Huron le prit par derriere, & lui coupa la tête.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &C. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

HABILETÉ DES SAUVAGES DANS LEURS NÉGOCIATIONS.

MAIS si ces Peuples font la guerre en barbares, on assure que dans leurs Traités de paix & dans toutes leurs Négociations, ils ont autant de noblesse que d'habileté. Jamais il n'est question, parmi eux, de conquérir & d'étendre les bornes de leur Pays, la plupart ne connoissent pas même de véritable domaine, & ceux qui se croient maîtres de leurs Terres, n'en sont point jaloux jusqu'à trouver mauvais qu'on vienne s'y établir, pourvu qu'on n'entreprenne point de gêner leur liberté. Il ne s'agit donc, dans leurs Traités, que de se faire des Alliés contre des Ennemis qu'ils redoutent, de finir une guerre qui devient ruineuse aux deux Partis, ou plutôt de suspendre les hostilités; car on a déja fait observer que les guerres nationales sont éternelles entre les Sauvages, & qu'il faut peu compter sur un Traité de Paix, lorsqu'une des deux Parties recommence à donner de la jalousie à l'autre.

Ce que c'est que le Calumet.

ON a parlé des ligues qui se font pour la guerre. Quoique le Calumet y serve aussi, son usage, surtout chez les Nations du Sud & de l'Ouest, est plus commun pour les négociations de Paix. Il passe pour un présent du Soleil. C'est proprement une Pipe, dont le tuyau est fort long, & dont la tête a la figure de nos anciens Marteaux d'armes. Cette tête est ordinairement composée d'une sorte de marbre rougeâtre, fort aisé à travailler, qui se trouve en abondance dans le Pays des Ajoués. Le tuyau est d'un bois léger, peint de différentes couleurs, orné de queues & de plumes des plus beaux Oiseaux. L'usage est de fumer dans le Calumet, quand on l'accepte; & cette acceptation devient un engagement sacré, dont tous les Sauvages sont persuadés que le Grand Esprit puniroit l'infraction. Si l'Ennemi présente un Calumet au milieu d'un combat, il est permis de le refuser; mais s'il est accepté, on doit mettre sur le champ les armes bas. Il y a des Calumets pour toutes sortes de Traités. Dans le commerce, on n'est pas plutôt convenu de l'échange, qu'on présente un Calumet pour le cimenter. S'il est question de guerre, non-seulement le tuyau, mais les plumes mêmes doivent être rouges. Quelquefois elles ne le sont que d'un côté; &, suivant leur disposition, on reconnoît à quelle Nation ceux, par lesquels il est présenté, veulent déclarer la guerre. Il ne paroît pas douteux que

Caractere, moeurs, usages, &c. des Indiens de l'Amérique Septentrionale.

l'intention des Sauvages, en faisant fumer dans le Calumet ceux dont ils cherchent l'alliance, ou le commerce, ne soit de prendre le Soleil pour témoin & pour garant de leurs Traités, car on assure qu'ils ne manquent jamais d'en pousser la fumée vers cet Astre (g). La grandeur & les ornemens des Calumets, qu'on présente aux Personnes de distinction & dans les occasions importantes, n'ont pas vraisemblablement d'autre source que le respect qu'on doit aux Supérieurs & aux grandes affaires. C'est aux *Panis*, Nation établie sur les bords du Missouri, & qui s'étend assez loin vers le Nouveau Mexique, que le Soleil, suivant la Tradition des Sauvages, a donné le Calumet: mais, apparemment, les Panis, comme beaucoup d'autres Peuples, ont voulu relever, par le merveilleux, un usage dont ils étoient les Auteurs; & tout ce qu'on peut conclure de cette opinion, c'est qu'étant peut-être les premiers Peuples de cette partie du Continent de l'Amérique qui aient rendu un culte au Soleil, ils sont aussi les premiers qui aient fait du Calumet un symbole d'alliance.

Tradition sur l'origine du Calumet.

Avant l'ouverture & pendant toute la durée des Négociations, le principal soin des Sauvages est d'éloigner l'idée qu'ils fassent les premieres démarches, ou du moins de persuader à leurs Ennemis que la crainte & la nécessité n'y ont aucune part. Un Négociateur ne rabat rien de sa fierté, dans le plus fâcheux état des affaires de sa Nation; & souvent il a l'adresse de faire croire aux Vainqueurs, dont il veut arrêter les succès, que leur intérêt les oblige de faire finir les hostilités. Il est intéressé lui-même à mettre en usage tout ce qu'il a d'esprit & d'éloquence, car si ses propositions ne sont pas goûtées, il n'est pas rare qu'un coup de hache soit l'unique réponse qu'on lui fasse. Non-seulement il est obligé d'abord de se tenir sur ses gardes, mais après s'être garanti de la premiere surprise, il doit compter d'être poursuivi & brûlé, s'il se laisse prendre. Ces violences sont toujours colorées de quelques prétextes, tels que ceux de vengeance & de représailles. Quantité de Jésuites, qui demeuroient dans les Bourgades Sauvages sous la Sauve-garde publique, & comme les Agens ordinaires de la Colonie Françoise, s'y sont vus exposés à devenir les victimes du moindre ressentiment. D'un autre côté, on ne lit pas, sans admiration, que des Peuples, qui ne font pas la guerre par intérêt, qui portent le désintéresse-

Comment les Sauvages s'y prennent pour négocier.

A quoi le Négociateur est exposé.

(g) Le P. Lafitau trouve dans cette pratique une nouvelle preuve de l'origine Grecque, qu'il attribue aux Sauvages. Cette pipe ne lui paroît, dans la sienne, que le Caducée de Mercure. Le P. de Charlevoix, plus naturellement, pense „ que ces Peuples, instruits, par leur expérience, que „ la fumée de leur Petun abat les vapeurs „ du cerveau, rend la tête plus libre, réveille les esprits, & les met plus en état „ de traiter d'affaires, n'ont pas eu d'autre „ raison pour en introduire l'usage dans „ leurs Conseils, où effectivement ils ont „ sans cesse la pipe à la bouche, & qu'après „ avoir pris mûrement leur résolution, ils „ n'ont pas cru qu'il y eût de symbole plus „ propre à la sceller, ni de gage plus capa„ble d'en assurer l'exécution, que l'instru„ment qui a eu tant de part à leurs délibérations ". Peut-être même n'ont-ils pas imaginé de signe plus naturel pour marquer une étroite union, que de fumer dans une même Pipe, surtout si la fumée qu'on en tire est offerte à une Divinité qui y mette le sceau de la Religion. Fumer dans la même pipe, en signe d'alliance, revient au même que boire dans la même coupe, suivant l'usage ancien & moderne de plusieurs Nations. Ces usages sont trop naturels, pour être regardés comme des mystères.

ment jusqu'à ne se charger jamais de la dépouille des Vaincus, & ne pas toucher même aux habits des Morts; en un mot, qui ne prennent les armes que pour la gloire, ou pour se venger de leurs Ennemis, soient exercés dans le manege de la plus fine politique. Ils entretiennent, dit-on, des Pensionnaires chez leurs Ennemis; & l'on assure que par l'effet d'une autre prudence, qui les porte à se défier des avis intéressés, ils n'en reçoivent point de ces Ministres secrets, s'ils ne sont accompagnés de quelque présent.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &C. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

C'EST ici l'occasion de donner un exemple de leur éloquence. Entre plusieurs traits de cette nature, qui se trouvent répandus dans nos Relations & dans celles des Anglois, on en choisit un, qui représente, à la fois, le caractere d'éloquence des Sauvages, & la méthode que les Européens emploient, à leur imitation, pour s'expliquer avec eux. En 1684, M. de la Barre, Gouverneur général de la Nouvelle France, craignant quelque irruption de la part des Iroquois, qui s'étoient rendus plus redoutables que jamais, & qui avoient aussi leurs sujets de plainte, engagea M. d'Iberville, Gentilhomme Canadien dont on a déja loué le mérite, & si considéré de cette fiere Nation, qu'elle lui avoit donné, par estime & par amitié, le nom d'*Akouessan*, qui signifie *la Perdrix*, à lui amener quelques Anciens, auxquels il se flattoit encore d'inspirer le goût de la paix, ou d'en imposer par sa fermeté. Il s'étoit avancé jusqu'au Fort de Catarocouy, avec un Corps de Troupes, qu'il vouloit faire passer pour une simple escorte; & M. d'Iberville revint, en effet, avec un des principaux Chefs des Onnontagués, qui se nommoit *Grangula*, suivi de trente jeunes Guerriers: mais dans l'intervalle, une partie des Troupes Françoises fut affligée de diverses maladies. Cette disgrace ne put être cachée aux Sauvages, parce que plusieurs d'entr'eux, qui entendoient un peu le François, se glisserent pendant la nuit derriere les Tentes, où les discours inconsidérés de quelques Soldats leur rendirent témoignage de l'état des malades. Cependant, deux jours après leur arrivée, le Chef fit dire à M. de la Barre qu'il étoit prêt à l'entendre, & l'Assemblée se tint entre les deux Camps.

EXEMPLES DE L'ÉLOQUENCE DES SAUVAGES.

GRANGULA s'assit à la maniere Orientale, au milieu de ses Guerriers, qui prirent la même posture. Il avoit la pipe à la bouche, & le grand Calumet de Paix étoit vis-à-vis de lui, avec un collier. M. de la Barre, assis dans un grand fauteuil, avoit, des deux côtés, une file d'Officiers François. Il ouvrit la Conférence par ce discours, dans la bouche de son Interprete.

„ LE ROI, mon Maître, informé que les cinq Nations Iroquoises contreviennent depuis longtems à la paix, m'a donné ordre de me transporter ici avec une escorte, & d'envoyer *Akouessan* au Village des Onnontagués, pour engager les principaux Chefs à s'approcher de mon Camp. L'intention de ce grand Monarque est que nous fumions ensemble, toi & moi, dans le grand Calumet de Paix; pourvu que tu me promettes, au nom des Tsonnontouans, des Goyogans, des Onontagues, des Onoyouths, & des Agniés, de donner une entiere satisfaction à ses Sujets, & de ne rien faire à l'avenir qui puisse causer une fâcheuse rupture.

„ Les cinq Nations Iroquoises ont pillé, ruiné & maltraité tous les Coureurs de bois, qui alloient en traite chez les Illinois, les Oumis, & les

„ autres Peuples, enfans de mon Roi. Comme ils ont agi, dans ces occa-„ sions, contre les Traités conclus avec mon Prédécesseur, je suis chargé „ de leur en demander réparation, & de leur signifier qu'en cas de refus, „ ou de récidive, j'ai ordre exprès de leur déclarer la guerre. Ce Collier af-„ fermit (*h*) ma parole.

„ LES Guerriers des cinq Nations ont introduit les Anglois dans les Lacs „ du Roi mon Maître, & chez les Peuples ses Enfans, pour détruire le „ Commerce de ses Sujets, & pour obliger ces Nations à se soustraire à l'o-„ béissance qu'elles lui doivent. Ils les y ont menés, malgré les défenses „ du dernier Gouverneur de New-York, qui prévoyoit les risques où il ex-„ posoit les uns ou les autres. Je veux bien oublier ces démarches; mais si „ elles se renouvellent, j'ai ordre exprès de vous déclarer la guerre. Ce „ Collier affermit ma parole.

„ CES mêmes Guerriers ont fait plusieurs incursions barbares, chez les Il-„ linois & les Outamis. Ils y ont massacré, Hommes, Femmes & Enfans, „ pris, lié & emmené un nombre infini d'Indiens de ces deux Nations, qui „ se croyoient en sûreté dans leurs Villages, au milieu de la Paix. Ces Peu-„ ples, qui sont Enfans de mon Roi, doivent cesser d'être vos Esclaves. „ Il faut leur rendre la liberté, & les renvoyer dans leur Pays. Si les cinq „ Nations le refusent, j'ai ordre exprès de leur déclarer la guerre. Ce Col-„ lier affermit ma parole.

„ VOILÀ ce que j'avois à dire à Grangula, à qui je m'adresse pour rap-„ porter aux cinq Nations la déclaration que le Roi mon Maître m'a donné „ ordre de leur faire. Il ne voudroit pas qu'ils l'obligeassent d'envoyer une „ puissante Armée, pour entreprendre une Guerre qui leur seroit fatale. Il „ seroit fâché aussi que ce Fort de Catarocouy, qui est un ouvrage de paix, „ servît de prison à vos Guerriers. Empêchons, de part & d'autre, que ce „ malheur n'arrive. Les François, qui sont Freres & Amis des cinq Na-„ tions, ne troubleront jamais leur repos, pourvu qu'elles donnent la satis-„ faction que je leur demande, & que les Traités soient desormais observés. „ Je serois au desespoir que mes paroles ne produisissent pas l'effet que j'en „ attends: car je serois alors obligé de me joindre au Gouverneur de New-„ York, qui, par l'ordre du Roi son Maître, m'aideroit à brûler les cinq „ Villages, & à vous détruire. Ce Collier affermit ma parole. "

L'INTERPRETE ayant cessé de parler, Grangula, qui, pendant ce discours, ne regardoit que le bout de sa Pipe, se leva, fit cinq ou six tours dans le cercle, composé de Sauvages & de François, revint à sa place, se plaça debout devant le Général, & le regardant d'un œil fixe, lui répondit dans ces termes.

„ ONNONTIO (*i*), je t'honore. Tous les Guerriers qui m'accompagnent, „ t'honorent aussi. Ton Interprete a fini son discours, je vais commencer le „ mien. Ma voix court à ton oreille. Ecoute mes paroles.

(*h*) *Affermit* est le terme Sauvage, au lieu de *garantit*.

(*i*) Ce nom, que tous les Sauvages donnent au Gouverneur de la Nouvelle France, signifie *grande Montagne*. C'est un titre d'honneur, qui a commencé sous le Gouvernement du Chevalier de *Montmagny*, second Gouverneur du Canada. Au reste, la traduction du discours suivant doit être fidelle, puisqu'elle est des Missionnaires.

„ ONNONTIO, il falloit que tu crusses, en partant de Quebec, que l'ardeur du Soleil eût embrasé les Forêts, qui rendent notre Pays inaccessible aux François; ou que le Lac les eût tellement inondées, que nos Cabanes se trouvant environnées de ses eaux, il nous fût impossible d'en sortir. Oui, Onnontio, il faut que tu l'aies cru, & que la curiosité de voir tant de Pays, brûlés, ou submergés, t'ait porté jusqu'ici. Tu es maintenant desabusé, puisque moi & mes Guerriers venons ici t'assurer que les Tsonnontouans, les Goyoguans, les Onnontagués, les Onnoyouths & les Agniés n'ont pas encore péri. Je te remercie, en leur nom, d'avoir rapporté sur leurs Terres ce Calumet de Paix, que ton Prédécesseur a reçu de leurs mains. Je te félicite, en même tems, d'avoir laissé sous terre la hache meurtriere, qui a rougi tant de fois du sang des François. Ecoute, Onnontio; je ne dors point, j'ai les yeux ouverts, & le Soleil qui m'éclaire me fait découvrir, à la tête d'une Troupe de Guerriers, un grand Capitaine qui parle en sommeillant. Il dit qu'il ne s'est approché de ce Lac, que pour fumer dans le grand Calumet de Paix avec les Onnontagués; mais Grangula sait, au contraire, que c'étoit pour leur casser la tête, si tant de vrais François ne s'étoient affoiblis. Je vois qu'Onnontio rêve, dans un camp de Malades, à qui le Grand Esprit a sauvé la vie par des infirmités.

„ ECOUTE, Onnontio; nos Femmes avoient pris les casse-têtes. Nos Enfans & nos Vieillards portoient l'arc & la fleche à ton camp, si nos Guerriers ne les eussent retenus & desarmés, lorsque ton Ambassadeur Akouessan parut dans mon Village. C'en est fait, j'ai parlé.

„ ECOUTE, Onnontio, nous n'avons pas pillé d'autres François que ceux qui portoient des fusils, de la poudre & des balles aux Outamis & aux Illinois, nos Ennemis, parce que ces armes auroient pû leur coûter la vie. Nous avons fait comme les Jésuites, qui cassent tous les barils d'eau-de-vie qu'on porte dans nos Villages, de peur que les ivrognes ne leur cassent la tête. Nos Guerriers n'ont point de Castors, pour payer toutes les armes qu'ils ont pillées, & les pauvres Vieillards ne craignent point la guerre. Ce Collier contient ma parole.

„ Nous avons introduit les Anglois dans les Lacs, pour y trafiquer avec les Outaouas & les Hurons, de même que les Algonquins ont conduit les François à nos Villages, que les Anglois disent leur appartenir. Nous sommes nés libres. Nous ne dépendons, ni d'Onnontio, ni de *Corlar* (*k*). Il nous est permis d'aler où nous voulons, d'y conduire qui bon nous semble, d'acheter & de vendre, & à qui il nous plaît. Si tes Alliés sont tes Esclaves, ou tes Enfans, traite-les comme des Esclaves, ou comme des Enfans; ôte-leur la liberté de recevoir chez eux d'autres gens que les tiens. Ce Collier contient ma parole.

„ Nous avons cassé la tête aux Illinois & aux Outamis, parce qu'ils ont coupé les arbres de Paix qui servoient de limites à nos Frontieres. Ils sont venus faire de grandes chasses de Castors sur nos Terres, & ont enlevé mâles & femelles (*l*), contre la coutume de tous les Sauvages. Ils ont

(*k*) Nom que les Sauvages donnent au Gouverneur Anglois de la Nouvelle-York.

(*l*) C'est un crime capital, parmi les Sauvages, de detruire tous les Castors d'une Cabane.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

„ attiré les Chouanons dans leur Pays & dans leur parti. Ils leur ont donné „ des armes à feu, après avoir médité de mauvais desseins contre nous. „ Nous avons moins fait que les Anglois & les François, qui, sans droit, „ ont usurpé les Terres qu'ils possedent, sur plusieurs Nations qu'ils ont „ chassées de leur Pays, pour bâtir des Villes, des Villages & des Forte- „ resses. Ce Collier contient ma parole.

„ ECOUTE, Onnontio: ma voix est celle des cinq Cabanes Iroquoises. „ Voilà ce qu'elles te répondent. Ouvre encore l'oreille, pour entendre ce „ qu'elles te font savoir. Les Tsonnontouans, les Goyaguans, les Onnon- „ tagés, les Onnoyouths & les Agniés disent, que quand ils enterrerent la „ hache à Catarocouy, en présence de ton Prédécesseur, au centre du Fort, „ ils planterent au même lieu l'arbre de paix, pour y être soigneusement „ conservé; qu'au lieu d'une retraite de Guerriers, ce Fort ne devoit plus „ être qu'une retraite de Marchands; qu'au lieu d'armes & de munitions, „ il n'y auroit plus que des Marchandises & des Castors qui pussent y entrer. „ Ecoute, Onnontio; prends garde à l'avenir qu'un aussi grand nombre de „ Guerriers, que celui qui paroît ici, se trouvant enfermé dans un si petit „ Fort, n'étouffe cet arbre. Ce seroit dommage qu'ayant aisément pris ra- „ cine, on l'empêchât de croître, & de couvrir un jour de ses rameaux „ ton Pays & le nôtre. Je t'assure, au nom des cinq Nations, que nos „ Guerriers danseront sous ses feuillages la danse du Calumet, qu'ils demeu- „ reront tranquilles sur leurs nattes, & qu'ils ne déterreront la hache, pour „ couper l'arbre de paix, que quand leurs Freres, Onnontio & Corlar, con- „ jointement ou séparément, entreprendront d'attaquer des Pays dont le „ Grand-Esprit a disposé en faveur de nos Ancêtres. Ce Collier contient „ ma parole; & cet autre, le pouvoir que les cinq Nations m'ont donné."

ENFIN Grangula, s'adressant à M. d'Iberville, lui dit: „ *Akouessan*, prends „ courage, tu as de l'esprit: parle, explique ma parole, n'oublie rien; dis „ tout ce que tes Freres & tes Amis annoncent à ton Chef Onnontio, par „ la voix de Grangula, qui t'honore, & t'invite à recevoir ce présent de „ Castors, & à te trouver tout-à-l'heure à son festin. Ces autres présens „ de Castors sont envoyés à Onnontio, de la part des cinq Nations".

L'IROQUOIS ayant cessé de parler, M. d'Iberville & quelques Jésuites présens expliquerent sa réponse à M. de la Barre, qui rentra dans sa Tente, fort mécontent de la fierté de Grangula. C'étoit la premiere fois qu'il traitoit avec les Sauvages. Mais, sur les représentations qu'on lui fit (m), il dissimula son ressentiment, & l'effet de cette Conférence fut de suspendre du moins les hostilités.

MALADIES ORDINAIRES DES SAUVAGES.

LEURS Jongleurs, du moins ceux qui font profession de n'être en commerce qu'avec les Génies bienfaisans, ont beaucoup de part aux délibérations publiques, parcequ'ils sont regardés comme les Interprêtes des volontés du Ciel. Mais leur principale occupation, & celle dont ils tirent le plus de profit, c'est la Médecine. On a vu que leur art est fondé sur la connoissance des Simples, à laquelle on peut joindre, dans tous les Pays

(m) On lui représenta, suivant les termes de la Relation, que *Iroca progenies nescit habere modum.*

du monde, l'expérience & la conjecture, mais ils y mêlent beaucoup de charlatanerie & de superstition. Il leur en coûte peu pour tromper les Sauvages, quoiqu'il n'y ait point d'hommes au monde à qui la Médecine soit moins nécessaire. Non seulement ils sont presque tous d'une complexion saine, mais on assure qu'ils n'ont connu la plupart de nos maladies, que depuis qu'ils nous ont fréquentés. Ils ne connoissoient point la petite vérole, lorsqu'ils l'ont reçue de nous. La goutte, la gravelle, la pierre, l'apoplexie, & quantité d'autres maux, si communs en Europe, n'ont point encore pénétré dans cette partie du Nouveau Monde parmi les Naturels du Pays. On avoue que les excès auxquels ils se livrent dans leurs festins, & leurs jeûnes outrés, leur causent des douleurs & des foiblesses de poitrine & d'estomac, qui en font périr un grand nombre; & que la phtisie, suite naturelle des grandes fatigues & des exercices violens auxquels ils s'exposent dès l'enfance, enleve quantité de jeunes gens: mais on traite d'extravagance & d'erreur, l'opinion de ceux qui leur croient le sang plus froid qu'à nous, & qui rapportent à cette cause leur apparente insensibilité dans les tourmens. On prétend, au contraire, qu'ils l'ont extrêmement balsamique; ce qui vient, dit-on, de ce qu'ils n'usent point de sel, ni de tout ce que nous employons pour relever le goût de nos viandes.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Qualité de leur sang.

RAREMENT ils regardent une maladie comme naturelle; & parmi les remedes dont ils font usage, ils en reconnoissent peu, qu'ils croient capables de les guérir par leur unique vertu. Leurs Simples sont ordinairement employés pour les plaies, les fractures, les dislocations, les luxations & les ruptures. Ils blâment les grandes incisions, qu'ils voient faire à nos Chirurgiens pour nettoyer les plaies. Leur méthode est d'y exprimer le suc de plusieurs Plantes; & cette composition, dont ils se réservent la connoissance, attire, dit-on, non-seulement le pus, mais jusqu'aux esquilles, aux pierres, au fer, & généralement tous les corps étrangers qui sont demeurés dans la partie blessée. Ces mêmes sucs font la seule nourriture du Malade, jusqu'à ce que sa plaie soit fermée. Celui qui la panse en prend aussi avant que de sucer la plaie, lorsqu'il y est obligé: mais c'est une opération rare; & le plus souvent, on se contente de seringuer ce jus dans la plaie. Jusques-là, tout est dans les voies de la nature: mais comme il faut toujours du merveilleux à ces Peuples, un Jongleur applique les dents sur la plaie, & montrant ensuite un petit morceau de bois, ou quelque autre corps, qu'il feint d'en avoir tiré, il persuade au Malade que c'est le charme qui mettoit sa vie en danger (n).

Leurs remedes.

LES Sauvages ont des remedes prompts & souverains, contre la Paralysie, l'Hydropysie & les maux vénériens. La rapure du Gayac & du Sassafras sont leurs spécifiques pour les deux dernieres de ces maladies; ils en font une liqueur, dont le continuel usage préserve & guérit (o). Dans les maux ai-

(n) Ce qui est certain, dit le P. de Charlevoix, c'est qu'ils ont des secrets & des remedes admirables. Il en rapporte plusieurs effets, dont il avoit été témoin.

(o) Les Missionnaires ont vanté, depuis, une poudre, composée de trois Simples, qu'ils ont reçue d'un Sauvage, & qui guérit radicalement, en peu de jours, les maux vénériens les plus invétérés. Mais nous n'apprenons point que ce remede ait fait fortune en France.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

gus, tels que la Pleuréſie, ils operent ſur le côté oppoſé, par des cataplaſmes qui empêchent le dépôt, ou qui l'attirent. Dans la Fievre, ils uſent de lotions froides, avec une décoction d'herbes, qui préviennent l'inflammation & le tranſport. Ils vantent ſurtout la diete; mais ils ne la font conſiſter que dans la privation de certains alimens, qu'ils croient nuiſibles. A l'uſage de la ſaignée, qui leur étoit inconnue, ils ſuppléerent autrefois, par des ſcarifications aux parties où le mal ſe faiſoit ſentir: enſuite ils y appliquoient une ſorte de ventouſes, avec des courges, qu'ils rempliſſoient de matieres combuſtibles, auxquelles ils mettoient le feu. Les Cauſtiques & les Boutons de feu leur étoient familiers; mais, ne connoiſſant point la pierre infernale, ils employoient à ſa place du bois pourri. Aujourd'hui la ſaignée leur tient lieu de tous ces ſecours. Dans les quartiers du Nord, l'uſage des lavemens étoit fort commun; une veſſie ſervoit de ſeringue. Ils ont, contre la dyſſenterie, un remede dont l'effet eſt preſque toujours certain; c'eſt un jus qu'ils expriment de l'extrêmité des branches de cedre, après les avoir fait bien bouillir.

MAIS leur principal remede, & leur préſervatif ordinaire contre toutes ſortes de maux, eſt la ſueur, qu'ils excitent dans leurs étuves (*p*): & lorſque l'eau leur découle de toutes les parties du corps, ils vont ſe jetter dans une Riviere; ou, ſi elle eſt trop éloignée, ils ſe font arroſer de l'eau la plus froide. Souvent ils ſe font ſuer, uniquement pour ſe délaſſer le corps & l'eſprit. Un Etranger arrive-t-il dans une Cabane? On lui fait du feu, on lui frotte les piés avec de l'huile, pour le conduire enſuite dans une Etuve, où ſon Hôte lui tient compagnie. Ils ont une autre maniere de provoquer la ſueur, qui s'emploie dans certaines maladies. Elle conſiſte à coucher le Malade ſur une petite eſtrade, ſous laquelle on fait bouillir dans une chaudiere, du bois d'épinette & des branches de ſapin. La vapeur n'en eſt pas moins ſalutaire par l'odeur, que par la ſueur abondante qu'elle procure; au lieu que la ſueur de l'étuve, qui n'eſt procurée que par la vapeur de l'eau verſée ſur des cailloux, n'a pas le premier de ces avantages.

DANS l'Acadie, une Maladie ne paſſe pour ſérieuſe que lorſqu'elle ôte abſolument l'appétit; & la plus violente fievre n'empêche point qu'on ne donne à manger aux Malades qui en demandent: d'autres les tuent, pour les empêcher de languir, lorſque la maladie eſt déſeſpérée. Dans le Canton d'Onnontagué, on donne la mort aux petits Enfans, qui perdent leurs Meres avant que d'être ſevrés, & la maniere de les tuer eſt de les enterrer vifs avec elles. Enfin quelques autres ſe contentent d'abandonner un Malade, lorſque leurs Médecins n'en eſperent plus rien, & le laiſſent mourir ſans ſecours. Pluſieurs Nations méridionales ont des maximes plus humaines: on n'y récompenſe le Médecin qu'après la guériſon; & ſi le Malade meurt, celui qui l'a traité n'eſt pas en ſûreté pour ſa vie. Suivant les Iroquois, toute maladie n'eſt qu'un deſir de l'Ame; & l'on ne meurt que parce que le deſir n'eſt pas rempli.

LORS-

(*p*) On a déja rapporté leur forme, & la méthode des Sauvages.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

FUNERAILLES DES SAUVAGES.

LORSQUE les Sauvages ont perdu l'espérance de guérir, ils prennent leur parti avec beaucoup de résolution; & souvent, comme on vient de le remarquer, ils voient avancer la fin de leurs jours par des personnes cheres, sans en marquer le moindre chagrin. A peine l'Arrêt de mort est prononcé, qu'un Moribond recueille ses forces, pour haranguer ceux qui sont autour de lui. Si c'est un Chef de Famille, il donne de fort bons avis à ses Enfans; & pour faire ses adieux à toute la Bourgade, il donne un Festin, où tout ce qu'il y a de provisions dans la Cabane doit être employé. Ensuite, il reçoit de sa Famille les présens qui doivent l'accompagner au Tombeau. On égorge autant de Chiens qu'on en peut trouver, dans l'opinion que les Ames de ces Animaux vont donner avis dans l'autre Monde, que le Mourant est prêt à s'y rendre; & tous les corps se mettent dans la Chaudiere, pour augmenter les mets du Festin. Après le repas, les pleurs commencent: on les interrompt bientôt, pour souhaiter au Mourant un heureux Voyage, le consoler de la perte qu'il va faire de ses Parens & de ses Amis, & l'assurer que ses Descendans soutiendront sa gloire. Tous les Voyageurs parlent, avec admiration, du sang-froid avec lequel ces Peuples envisagent la mort. C'est partout le même principe & le même fond de caractere. Quoique les usages funebres varient beaucoup dans les différentes Nations, elles s'accordent néanmoins sur les danses, les Festins, les invocations & les chants. Mais dans toutes ces cérémonies, c'est toujours le Malade qui est le plus tranquille sur son sort.

ON n'admire pas moins l'affection & la générosité des Vivans pour leurs Morts. Il n'est pas rare de voir des Meres, qui gardent pendant des années entieres les cadavres de leurs Enfans, & qui ne peuvent s'en éloigner. D'autres se tirent du lait des mamelles, & le versent sur la tombe. Dans les incendies, la sûreté des corps morts est le premier soin dont on s'occupe. On se dépouille de ce qu'on a de plus précieux, pour les parer. De tems en tems on découvre leurs Cercueils, pour les revêtir de nouveaux habits. On se prive d'une partie de ses alimens, pour les porter sur leur sépulture, & dans les lieux où l'on s'imagine que leurs Ames se promenent. En un mot, on prend plus de soin des Morts, que des Vivans. Aussitôt que le Malade a rendu l'esprit, tout retentit de gémissemens; & cette scene dure autant que la Famille est en état de fournir à la dépense, car dans tout l'intervalle, on ne cesse point de tenir table ouverte. Le Cadavre, paré de sa plus belle robe, le visage peint, ses armes, & tout ce qu'il possédoit, à côté de lui, est exposé à la porte de la cabane, dans la même posture qu'il doit avoir au tombeau; & c'est en plusieurs endroits celle d'un Enfant dans le sein de sa mere. L'usage dans quelques Nations, est que les Parens du Mort jeûnent pendant le cours des funérailles. Ce tems est donné aux pleurs, aux complimens, aux éloges de la personne qu'on a perdue. Chez d'autres, on loue des Pleureuses, qui exercent fort bien cet office: elles chantent, dansent & pleurent, en cadence. On porte le corps, sans cérémonie, au lieu de la sépulture; mais lorsqu'il y est déposé, on le couvre avec tant de précautions, que la terre ne puisse le toucher. Sa Fosse est une Cellule, tapissée de bonnes peaux, & beaucoup plus riche qu'une Cabane. On dresse en-

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

suite, sur la Tombe, un Pilier de bois, auquel on attache tout ce qui peut marquer l'estime qu'on faisoit du Mort. Quelquefois on y grave son Portrait, & d'autres figures qui représentent les plus belles actions de sa vie. Chaque jour on y porte de nouvelles provisions; & ce que les Bêtes enlevent, on est persuadé, ou peut-être feint-on de croire, que c'est l'Ame qui s'en accommode pour sa réfection. Le P. de Charlevoix raconte que des Missionnaires demandant un jour à leurs Néophytes, pourquoi ils se privoient de leurs nécessités en faveur des Morts? Ils répondirent que c'étoit non-seulement pour témoigner à leurs Proches l'affection qu'ils leur portoient, mais encore pour éloigner de leurs yeux tout ce qui avoit été à l'usage du Mort, & qui pouvoit entretenir leur douleur. C'est par la même raison qu'on s'abstient assez longtems de prononcer son nom, & que si quelqu'autre personne de la Famille le porte, il le quitte pendant toute la durée du deuil. On ajoute que le plus sanglant outrage qu'on puisse faire à un Sauvage, c'est de lui dire: *ton Pere est mort.*

CEUX qui meurent, pendant le tems de la Chasse, sont exposés sur un Echaffaut, & demeurent dans cette situation jusqu'au départ de la Troupe, qui les emporte comme un dépôt sacré. Quelques Nations ont cet usage pour tous leurs Morts, & le P. de Charlevoix en fut assuré par ses propres yeux, aux Missisagués du Détroit. Les corps de ceux qui périssent en guerre sont brûlés, & leurs cendres sont rapportées au tombeau de leur Famille. Ces sépultures, parmi les Nations sédentaires, sont une espece de Cimetiere, à peu de distance du Village. D'autres enterrent leurs Morts dans les Bois, au pié d'un Arbre, ou les font secher, & les gardent dans des Caisses jusqu'à la Fête des morts, dont on verra bientôt la Description. Mais pour ceux qui sont morts de froid, ou noyés, le cérémonial est bizarre. Les Sauvages, persuadés que les accidens ne viennent que de la colere des Esprits, & qu'elle ne s'appaiseroit point si les corps ne se retrouvoient, commencent par des pleurs, des danses, des chants & des festins, pendant qu'on cherche le corps. S'ils le trouvent, ils le portent à la sépulture; mais si l'on est trop éloigné, il est déposé jusqu'à la Fête des Morts, dans une large Fosse, où l'on allume d'abord un grand feu. Plusieurs jeunes gens s'approchent du Cadavre, coupent les chairs aux parties qui ont été crayonnées par un Ancien, & les jettent dans le feu avec les visceres. Ensuite, ils placent le corps dans le lieu qu'on a préparé. Pendant toute cette opération, les Femmes, surtout les Parentes du Mort, tournent sans cesse autour de ceux qui travaillent, les exhortent à remplir bien leur office, & leur mettent des grains de Porcelaine dans la bouche, comme on y met des dragées aux Enfans. On ne donne aucune explication de cette cérémonie.

L'ENTERREMENT est suivi des présens qui se font à la Famille affligée; ce qui s'appelle, *couvrir le Mort*. Ils se font au nom de la Bourgade, & quelquefois de la Nation entiere. Les Alliés en font aussi; mais c'est seulement à la mort des personnes considérables, & la Famille doit avoir fait, auparavant, un Festin au nom du Mort, accompagné de jeux, pour lesquels on propose des prix. C'est une espece de joûte. Un Chef jette sur la Tombe, trois bâtons de la longueur d'un pié; un jeune Homme, une

Femme, & une Fille, en prennent chacun un, & ceux de leur âge & de leur sexe s'efforcent de le leur arracher des mains. La victoire est à ceux qui les emportent. Il se fait aussi des courses, & l'on tire quelquefois au blanc. Enfin, l'action la plus lugubre est terminée par des chants & des cris de victoire. Mais jamais la Famille du Mort ne prend part à ces réjouissances. On observe même un deuil sévere dans sa Cabane. Chacun doit s'y couper les cheveux, s'y noircir tout le visage, se tenir souvent debout, la tête enveloppée dans une couverture, ne regarder personne, ne faire aucune visite, ne rien manger de chaud, se priver de tous les plaisirs, & ne se pas chauffer, au cœur même de l'Hiver. Après ce grand deuil, qui est de deux ans, on en commence un second, mais plus modéré, & qu'on peut adoucir par degrés. Pour le premier, on ne se dispense de rien, sans la permission de la Cabane; & ces dispenses sont toujours accompagnées d'un Festin.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Un Mari ne pleure point sa Femme, parce que les larmes ne conviennent point aux Hommes; mais les Femmes pleurent leur Mari, pendant une année entiere, l'appellent sans cesse, & remplissent le Village de cris, surtout au lever & au coucher du Soleil, lorsqu'elles vont au travail & qu'elles en reviennent. Le deuil des Meres a le même terme pour leurs Enfans. Les Chefs ne l'observent que six mois pour leurs Femmes, & peuvent ensuite se remarier. Enfin le premier, & souvent le seul compliment qu'on fasse aux Amis, & même aux Etrangers qu'on reçoit dans la Cabane, est de pleurer les Proches qu'ils ont perdus. On leur met la main sur la tête, en leur faisant comprendre qui l'on pleure, mais sans le nommer.

Fête des Morts, ou Festin des Ames.

La *Fête des Morts*, qu'on nomme aussi le *Festin des Ames*, est une partie fort remarquable de la Religion des Sauvages. On commence par fixer le lieu de l'Assemblée: ensuite on choisit un Chef de la Fête, dont le devoir est de régler toutes les cérémonies, & de faire les invitations aux Villages voisins. Au jour marqué, tous les Sauvages s'assemblent, & vont, deux à deux, en procession au Cimetiere. Là, chacun s'emploie d'abord à découvrir les cadavres: ensuite on demeure quelque tems à considérer en silence un si lugubre spectacle; les Femmes sont les premieres qui interrompent ce religieux silence, par des cris lamentables.

Le second Acte consiste à prendre les cadavres, c'est-à-dire à ramasser leurs ossemens secs & décharnés, qu'on met en monceaux; & ceux qui sont nommés pour les porter, les chargent sur leurs épaules. S'il se trouve des corps qui ne soient pas tout-à-fait pourris, on les lave, on en détache les chairs corrompues & toutes les ordures, & l'on travaille à les envelopper dans des robes neuves de Castors. Ensuite on retourne à la Bourgade dans le même ordre; & chacun dépose dans sa Cabane le fardeau dont il étoit chargé. Pendant la marche, les Femmes continuent leurs gémissemens; & les Hommes ne donnent les mêmes marques de douleur, qu'au jour de la mort. Cet Acte est suivi d'un Festin dans chaque Cabane, à l'honneur des Morts de la Famille. Les jours suivans, il s'en fait de publics, accompagnés, comme le jour de l'enterrement, des danses, des jeux & des combats ordinaires, pour lesquels il y a des prix proposés. On jette, par intervalles, des

Caractere, Moeurs, Usages, &c. des Indiens de l'Amérique Septentrionale.

cris perçans, qui s'appellent *les cris des Ames*: on fait des présens aux Etrangers, parmi lesquels il s'en trouve qui sont quelquefois venus de fort loin, & l'on en reçoit d'eux. On profite même de ces occasions, pour traiter des affaires communes, ou pour l'élection d'un Chef. Tout se passe avec beaucoup d'ordre & de modestie; & jusqu'aux Danseurs, chacun semble respirer quelque chose de lugubre. Quelques jours après, on se rend, par une troisieme Procession, dans une grande Salle, dressée pour cette nouvelle cérémonie. On y suspend aux murs les ossemens & les cadavres, dans le même état qu'on les a tirés du Cimetiere, & l'on y établit les présens destinés aux Morts. Si parmi ces tristes restes, il se trouve ceux d'un Chef, son Successeur donne un grand repas en son nom, & chante sa Chanson. Dans plusieurs endroits, les corps sont promenés d'une Bourgade à l'autre, & sont reçus dans chacune avec de vives démonstrations de douleur & de tendresse. Toutes ces marches se font au son des instrumens, accompagnés des plus belles voix; & chacun y marche en cadence. Enfin les restes des Morts sont portés dans la sépulture où ils doivent être déposés pour toujours. C'est une grande Fosse, qu'on tapisse des plus belles Pelleteries, & de ce qu'il y a de plus précieux dans chaque Famille. Les présens y sont placés à part. A mesure que la Procession arrive, chaque Famille se range sur des échaffauts dressés autour de la Fosse; & lorsque les corps sont déposés, les Femmes recommencent leurs pleurs & leurs cris. Ensuite tous les Assistans descendent dans la Fosse. Chacun y prend un peu de terre, qui se conserve précieusement. Les corps & les ossemens sont placés par ordre, couverts de Fourrures neuves, & par dessus, d'écorces, sur lesquelles on jette du bois, des pierres & de la terre. Enfin toute l'Assemblée se retire: mais, pendant quelques jours, les Femmes reviennent verser de la Sagamité dans le même lieu.

On a déja vu que les Peuples plus méridionaux ont une méthode particuliere, pour conserver les corps de leurs Chefs. Ils fendent la peau le long du dos, & l'arrachent entiérement. Ensuite ils décharnent les os sans offenser les nerfs, & les jointures. Après avoir fait un peu sécher les os au Soleil, ils les remettent dans la peau, qu'ils ont eu soin de tenir humide, avec un peu d'huile: les vuides sont remplis de sable. Ensuite, la peau est recousue avec tant d'adresse, qu'il ne paroît pas qu'on en ait ôté la chair. On porte le cadavre, qu'on croiroit alors entier, dans la Tombe commune des personnes de ce rang. On l'étend, à côté de ses Prédécesseurs, sur une grande Table nattée, qui s'éleve un peu au-dessus du sol, où il est couvert d'une natte, comme les autres, pour le garantir de la poussiere. La chair, qu'on a tirée du corps, est exposée au Soleil sur une claie; & lorsqu'elle est tout-à-fait seche, on l'enferme dans un panier bien cousu, qu'on met aux piés du cadavre.

Danses des Sauvages.

Après avoir parlé si souvent des Danses Sauvages, on doit au Lecteur la Description des plus célebres. Le P. de Charlevoix en rapporte deux dont il fut témoin, mais il avoue qu'elles varient beaucoup dans les différentes Nations. Celle qu'il vit chez les Otchagras étoit la fameuse Danse du Calumet. C'est proprement une Fête militaire, dont les seuls Guerriers sont les

Acteurs. „ Tous ceux, (dit le judicieux Voyageur,) que je vis danser, „ chanter, & jouer du Tambour ou du Chickikoué, étoient de jeunes „ gens, équipés comme ils le font en se mettant en marche pour la guerre. „ Ils s'étoient peints le visage de toutes sortes de couleurs. Leurs têtes é„ toient ornées de plumes; & chacun en tenoit quelques-unes à la main. „ Le Calumet même en étoit paré, & placé dans le lieu le plus apparent. „ L'Orchestre & les Danseurs formoient un cercle alentour; tandis que les „ Spectateurs étoient répandus de tous côtés en petites troupes, les Fem„ mes séparées des Hommes, tous assis à terre & vêtus de leurs plus belles „ robes; ce qui faisoit, à quelque distance, un fort beau coup d'œil. "

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Danse du Calumet.

ENTRE l'Orchestre, & le Commandant François du Fort, qui étoit assis devant sa Maison, on avoit dressé un Poteau, sur lequel, à la fin de chaque danse, un Guerrier venoit frapper un coup de sa Hache d'armes. Ce signal étoit suivi d'un profond silence; & le Guerrier racontoit à haute voix quelques-unes de ses plus belles actions. Il en recevoit des applaudissemens. Ensuite il alloit reprendre sa place, & le jeu recommençoit. Il dura deux heures; & le Voyageur avoue qu'il y prit peu de plaisir. Non-seulement la Musique lui parut d'une monotonie ennuyeuse, mais les danses se réduisoient à des contorsions qui n'exprimoient rien. „ Quoique cette „ Fête se fît à l'honneur du Commandant, il n'y reçut aucun des honneurs „ qu'on trouve décrits dans d'autres Relations. On ne vint pas le pren„ dre, pour le placer sur une natte neuve; on ne lui passa point de pluma„ ges sur la tête; on ne lui présenta point le Calumet. Il n'y eut point „ d'Hommes nus, peints par tout le corps, tenant un Calumet à la main. „ Peut-être ces usages sont-ils d'une autre Nation. Je remarquai seule„ ment que par intervalles tous les Assistans jettoient de grands cris, pour „ applaudir aux Danseurs. "

L'AUTRE Danse, qui se nomme *Danse de la Découverte*, a beaucoup plus d'action, & représente mieux la chose dont elle est le sujet & la figure. C'est une image fort naturelle de tout ce qui s'observe dans une Expédition de guerre; & comme les Sauvages ne cherchent qu'à surprendre leurs Ennemis, il y a beaucoup d'apparence que c'est de-là qu'elle tire son nom. Un Homme y danse toujours seul. D'abord il s'avance lentement au milieu de la Place, où il demeure quelque tems immobile: après quoi, il représente le départ des Guerriers, la marche & les campemens; il paroît aller à la découverte, il fait les approches; il s'arrête, comme pour reprendre haleine, & tout-d'un-coup il entre en fureur; on diroit qu'il veut tuer tout le monde. Revenu de cet accès, il va prendre quelqu'un de l'Assemblée, comme s'il le faisoit Prisonnier de guerre; il feint de casser la tête à un autre; il en couche un troisieme en joue; enfin il se met à courir de toutes ses forces. Il s'arrête ensuite, & reprend ses sens; c'est la retraite, d'abord précipitée, ensuite plus tranquille. Alors il exprime, par divers cris, les différentes situations où son esprit s'est trouvé dans la derniere campagne; & pour conclusion, il raconte ses exploits.

SI la Danse du Calumet a pour objet, comme il arrive souvent, un Traité de Paix, ou d'Alliance contre un Ennemi commun, on grave un

La Danse sert aux Traités.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Serpent sur le tuyau, & l'on met à côté une planche, sur laquelle sont représentés deux Hommes des deux Nations qui s'allient, & sous leurs piés la figure de l'Ennemi, désignée par la marque de sa Nation. Dans tous ces Traités, on se donne mutuellement des gages, tels que des colliers de Porcelaine, des Calumets, des Esclaves, & quelquefois des peaux de Cerfs & d'Elans, bien passées & ornées de figures. C'est sur ces peaux que se font les représentations, avec du poil de Porc-Epi, & de simples couleurs.

Autres Danses.

IL y a des Danses moins composées, dont l'unique but est de donner aux Guerriers l'occasion de raconter leurs belles actions; car la vanité leur rend cette occupation si douce, qu'ils ne s'en lassent jamais. Celui qui donne la Fête, y fait inviter toute la Bourgade au son du Tambour, & c'est autour de sa Cabane qu'on s'assemble. Les Guerriers y dansent tour à tour. Ils frappent sur le Poteau, pour demander un silence qu'on leur accorde, & pendant lequel ils vantent leurs actions. Les applaudissemens ne sont point épargnés aux vrais exploits: mais si quelqu'un altere la vérité, il est permis aux autres de l'en punir par quelque insulte. On lui noircit ordinairement le visage, avec un reproche assez fin: „ c'est pour „ cacher ta honte, (lui dit-on;) la premiere fois que tu verras l'Ennemi, „ ta paleur fera disparoître cette peinture ". Les Chefs même ne sont pas exceptés.

Danse du Bœuf.

DANS les Nations occidentales, le plus commun de ces joyeux exercices est celui qu'on nomme la *Danse du Bœuf*. Les Danseurs forment plusieurs cercles; & la symphonie, toujours composée du Tambour & du Chickikoué, est au milieu de la Place: on y observe de ne pas séparer les Sauvages d'une même Famille. On ne s'y tient jamais par la main; chacun y porte ses armes & son Bouclier. Tous les cercles tournent de divers côtés; & quoiqu'on saute fort vivement, on ne perd jamais une certaine mesure. De tems en tems, un Chef de Famille présente son Bouclier, sur lequel tous les Danseurs viennent frapper; il rappelle quelqu'un de ses exploits, & s'il n'est pas contredit, il va couper un morceau de tabac, dont on a pris soin d'attacher une bonne quantité au Poteau; mais s'il manque quelque chose à la vérité de son récit, celui qui le prouve a droit de lui enlever le tabac qu'on lui a laissé prendre. Cette danse est suivie d'un Festin; & son nom lui vient apparemment des peaux de Bœuf, dont les Boucliers sont composés.

Danses médecinales.

LES Jongleurs ordonnent souvent des Danses pour la guérison des Maladies. Il y en a de pur amusement, qui n'ont de rapport à rien. La plupart se font en rond, au son du Tambour & du Chickikoué, & les Femmes sont toujours séparées des Hommes. Quoiqu'on ne se tienne point, jamais on ne rompt le cercle. Au reste, il n'est pas surprenant que la mesure soit bien gardée, parce que dans leur Musique les Sauvages n'ont que deux ou trois tons, qui reviennent sans cesse.

JEUX DES SAUVAGES.

LES Jeux de hazard sont une autre passion, qu'on est surpris de voir porter à l'excès parmi des Sauvages. Ils en ont plusieurs. Celui qui les attache le plus se nomme le *Jeu du Plat*. On assure qu'ils en perdent souvent le repos & la raison même, puisqu'ils y risquent tout ce qu'ils possedent, &

qu'ils ne le quittent qu'après avoir perdu leurs habits, leurs cabanes, & quelquefois leur liberté pour un tems.

Caractere, Moeurs, usages, &c. des Indiens de l'Amérique Septentrionale.

Ce jeu ne se joue qu'entre deux personnes. Chacun prend six ou huit osselets, à six faces inégales, dont les deux principales sont peintes, l'une en noir, l'autre en blanc, qui tire sur le jaune. On les fait sauter en l'air, en frappant la Terre, ou la Table, avec un Plat rond & creux dans lequel ils sont, & qu'on a d'abord fait tourner plusieurs fois. Si l'on n'a point de Plat, on se contente de jetter les osselets en l'air avec la main. Lorsqu'étant tombés, ils présentent tous la même couleur, celui qui a joué gagne cinq points. La partie est en quarante; & les points gagnés se rabattent, à mesure que l'Adversaire en gagne de son côté. Cinq osselets d'une même couleur ne donnent qu'un point la premiere fois; mais, à la seconde, on fait raffle de tout. A moindre nombre, on ne gagne rien. Celui qui gagne la Partie, continue de jouer; & le Perdant cede sa place à un autre, qui est nommé par les Marqueurs de sa Partie; car on se partage d'abord, & souvent tout le Village s'intéresse au jeu: quelquefois même un Village joue contre un autre. Chaque Partie choisit son Marqueur: mais il se retire quand il veut. A chaque coup, surtout aux coups décisifs, il s'éleve de grands cris. On croiroit les Joueurs hors d'eux-mêmes; & les Spectateurs ne sont gueres plus tranquilles. Les uns & les autres font mille contorsions, parlent aux osselets, chargent d'imprécations les Génies de la Partie adverse; & tout le Village retentit d'affreux hurlemens. Si la chance n'en devient pas plus heureuse, les Perdans peuvent remettre la Partie au lendemain; il ne leur en coûte qu'un petit Festin, pour les Assistans. On se prépare, dans l'intervalle, à retourner au combat. Chacun invoque son Génie, & prodigue le tabac à son honneur. On lui demande surtout d'heureux songes. Dès la pointe du jour, on se remet au jeu. Mais s'il tombe dans l'esprit, aux Perdans, que ce soient les meubles de leur Cabane qui leur aient porté malheur, ils commencent par les changer tous. Les grandes Parties durent ordinairement cinq, ou six jours; & souvent la nuit ne les interrompt pas.

Jeu du Plat.

Ces Parties de jeu se font quelquefois, à la priere d'un Malade, ou par l'Ordonnance du Médecin: il ne faut qu'un rêve de l'un ou de l'autre. Alors les Parens s'assemblent pendant plusieurs nuits, pour s'essayer, & pour choisir la plus heureuse main. On consulte son Génie, on jeûne, les personnes mariées gardent la continence; tout, pour obtenir un heureux songe. Le matin, on raconte ce qu'on croit avoir vu pendant la nuit; & celui, qu'on juge favorisé par son Génie, est placé près du Joueur.

Les Missionnaires sont quelquefois pressés d'assister à ces spectacles, parce que leurs Génies protecteurs passent pour les plus puissans. L'expérience leur apprend à s'en défendre. Ils ne sont point écoutés, dans la confusion; & lorsqu'ils veulent prendre occasion de quelque incident, pour faire sentir aux Sauvages la vanité de leur culte, on leur répond froidement: „ vous avez vos Dieux, & nous avons les nôtres; il est malheureux pour „ nous que les nôtres soient les plus foibles. "

Un autre Jeu est celui des *Pailles*. Ce sont de petits joncs de la gros-

Jeu des Pailles.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Cérémonie de l'adoption.

feur des tuyaux de Froment, & de la longueur de deux pouces. On en prend un certain nombre, qui est ordinairement de deux cens un, & toujours impair. Après les avoir bien remués, en invoquant les Génies avec mille contorsions, on se sert d'un os pointu, pour les séparer en petits monceaux de dix. Chacun prend le sien, à l'avanture; & le monceau d'onze gagne une certaine quantité de points. Il y a d'autres manieres de jouer le même jeu, & c'est quelquefois le nombre neuf qui gagne la partie. Le P. de Charlevoix, qui vit jouer aux Pailles, chez les Miamis, avoue qu'il n'y comprit rien; mais on l'assura, dit-il, „ qu'il y avoit autant d'adresse que de hazard à ce jeu; que les Sauvages y sont fort fripons; qu'ils s'y acharnent pendant les jours & les nuits, & que les plus emportés ne le quittent que lorsqu'ils sont nus & qu'ils n'ont plus rien à perdre."

Jeu galant.

Ils en ont un, qui les pique peu du côté de l'intérêt, & qui ne mérite même que le nom d'amusement, mais dont les suites sont presque toujours funestes pour les mœurs. A l'entrée de la nuit, on forme, au milieu d'une grande Cabane, un cercle de plusieurs Poteaux. Les instrumens sont au centre. Chaque Poteau est couronné d'un petit tas de duvet, dont les couleurs doivent être différentes. Les jeunes gens des deux sexes dansent à l'entour; & toutes les Filles ont aussi quelque ornement de duvet, de la couleur qu'elles aiment. Un jeune Homme se détache par intervalles, & va prendre, sur un des Poteaux, quelques floccons de duvet, de la couleur qu'il remarque à sa Maîtresse. Il se les met sur la tête, il danse autour d'elle, & par divers signes il lui donne un rendez-vous. Après la danse, un grand Festin suit, & dure tout le jour. On se retire le soir; & malgré la vigilance des Meres, les Filles trouvent le moyen de se rendre à l'assignation.

Jeu de la Crosse.

Les Sauvages ont deux autres Jeux, dont l'un se nomme *la Crosse*. Il se joue avec une balle, & des bâtons recourbés, qui se terminent en Raquette. On éleve deux Poteaux, pour servir de bornes; & leur distance est proportionnée au nombre des Joueurs. S'ils sont quatre-vingts, l'éloignement des Poteaux est d'une demi-lieue. Les Joueurs sont partagés en deux bandes, dont chacune a son Poteau. Il s'agit de faire parvenir la balle à celui des Adversaires, sans qu'elle tombe à terre, & qu'elle soit touchée avec la main; car, dans l'un ou l'autre cas, on perd la partie; à moins que la faute ne soit réparée en poussant la balle au but, d'un seul trait, ce qui se trouve souvent impossible. L'adresse des Sauvages est si singuliere à prendre la balle avec leurs crosses, que ces parties durent quelquefois plusieurs jours. L'autre jeu n'est pas fort different, mais il a moins de danger. On marque aussi deux termes, & les Joueurs occupent toute la distance. Celui qui doit commencer jette une balle en l'air, le plus perpendiculairement qu'il est possible, afin qu'il lui soit aisé de la reprendre, pour la jetter vers le but; mais tous les autres ont le bras levé; & celui qui peut la saisir la jette à quelqu'un de la Troupe, qui ne la reçoit que pour la jetter à un autre. Il faut, avant que d'arriver au but, qu'elle ne soit jamais tombée des mains de personne; & la Troupe, dont l'un des

Jeu des boules.



CHASSE DU CASTOR.

Tom. XXII.

Acteurs la laisse tomber, perd la partie. Les Femmes s'exercent aussi à ce Jeu; mais elles ne forment qu'une seule bande, qui est ordinairement de quatre ou cinq; & la premiere, qui laisse tomber la balle, est celle qui perd.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

CHASSES DES SAUVAGES.

LEURS Chasses mériteroient aussi le nom de divertissement, par le plaisir qu'ils y prennent, si leur utilité, & mille travaux pénibles dont elles sont toujours accompagnées, ne devoient les faire regarder d'un autre œil. La plus célebre, quoique la moins difficile, est celle du Castor. On remet la description & les propriétés de cet Animal à l'article d'Histoire Naturelle: mais il ne seroit pas aisé d'expliquer les circonstances de leur Chasse, si l'on ne commençoit par donner quelque idée de leur domicile, & de la maniere dont ils y sont établis. Tout le monde sait que les Castors sont des Amphibies, qui vivent comme en société. On en trouve quelquefois ensemble jusqu'à trois ou quatre cens, qui forment une espece de Bourgade. Ils savent choisir un lieu qui leur convienne, c'est-à-dire où les vivres soient en abondance, surtout l'eau; & s'ils ne trouvent point de Lac ou d'Etang, ils y suppléent, en arrêtant le cours d'un Ruisseau, ou d'une petite Riviere, par une Digue, qu'ils construisent avec une admirable industrie. Leur premier soin est d'aller couper des arbres, au-dessus du lieu qu'ils ont choisi pour bâtir. Trois ou quatre Castors attaquent un gros Arbre, & parviennent à l'abattre avec leurs dents: leurs mesures sont prises avec tant de justesse, que pour s'épargner un peu plus de peine à le voiturer, après l'avoir mis en pieces, ils savent toujours le faire tomber du côté de l'eau: il ne leur reste ensuite qu'à rouler ces pieces, vers l'endroit où elles doivent être placées. Elles sont plus ou moins grosses, plus ou moins longues, suivant la nature & la situation du lieu; car l'instinct de ces Architectes s'étend à tout. Quelquefois ils emploient de gros troncs d'arbres, qu'ils portent à plat; quelquefois les pieux dont ils composent leur digue n'ont que la grosseur de la cuisse, ou sont même plus menus; mais alors ils sont soutenus de bons piquets, & entrelassés de petites branches; & de toutes parts les vuides sont remplis d'une terre grasse, si bien appliquée, qu'il n'y passe point une goutte d'eau. C'est avec leurs pattes, que les Castors préparent cette terre; & leur queue ne leur sert pas seulement de truelle pour maçonner, mais encore d'auge pour voiturer ce Mortier; ce qu'ils font en se traînant sur leurs pattes de derriere. Lorsqu'ils sont arrivés au bord de l'eau, ils le prennent avec les dents; & pour l'employer, ils se servent alternativement de leurs pattes & de leur queue. Les fondemens de ces Digues ont ordinairement dix à douze piés d'épaisseur, & vont en diminuant jusqu'à deux ou trois. On admire l'exactitude avec laquelle toutes les proportions y sont gardées. Le côté du courant de l'eau est toujours en talus, & l'autre côté parfaitement à plomb. Nos meilleurs Ouvriers ne feroient, dit-on, rien de plus solide & de plus régulier.

Chasse du Castor.

Domicile de ces Animaux.

LE même art est observé dans la construction des Cabanes. Elles sont ordinairement construites sur Pilotis, au milieu des petits Lacs que les Digues ont formés; quelquefois sur le bord d'une Riviere, ou à l'extrêmité d'une Pointe qui s'avance dans l'eau. Leur figure est ronde, ou ovale; elles sont

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

voûtées, en anse de Panier, & les parois ont deux piés d'épaisseur. Les matériaux ne sont pas différens de ceux des Digues; mais ils sont moins gros, & l'enduit intérieur de terre-glaise n'y laisse pas entrer le moindre air. Les deux tiers de l'édifice sont hors de l'eau. C'est dans cette partie, que chaque Castor a sa place marquée; il prend soin de la revêtir de feuillages, ou de petites branches de Sapin. Jamais on n'y voit d'ordures: outre la porte commune, & une autre issue, par laquelle ces Animaux sortent, il y a plusieurs ouvertures, par lesquelles ils se vuident dans l'eau. Les Cabanes ordinaires servent de logement à huit ou dix Castors. Il s'en trouve, mais rarement, qui en contiennent jusqu'à trente. Elles sont toujours assez près les unes des autres, pour avoir entr'elles une communication facile.

Tous ces ouvrages sont achevés à la fin de Septembre, & jamais l'Hiver ne surprend les Castors dans leur travail. Chacun fait ses provisions. Tandis qu'ils vivent dans la Campagne ou dans les Bois, ils se nourrissent de fruits, d'écorce & de feuilles d'arbres: ils pêchent aussi des Ecrevisses & quelques Poissons. Mais lorsqu'ils commencent à se pourvoir, pour un tems où la Terre couverte de neige ne leur fournit rien, ils se bornent au bois tendre, tel que le Peuplier, le Tremble, & d'autres de même qualité. Ils le mettent en piles, disposées de maniere qu'ils puissent toujours prendre celui qui trempe dans l'eau. On observe constamment que ces piles sont plus ou moins grandes, suivant que l'Hiver doit être plus ou moins long: c'est, pour les Sauvages, un indice de la durée du froid, qui ne les trompe jamais. Pour manger le bois, un Castor le découpe en petites pieces fort menues, & les apporte dans sa Loge; car chaque Cabane n'a qu'un Magasin commun pour toute la Famille. Comme la fonte des neiges cause de grandes inondations lorsqu'elle est dans sa force, ces Animaux quittent alors leurs Cabanes: mais les Femelles y reviennent aussitôt que les eaux sont écoulées; & c'est alors qu'elles mettent bas. Les Mâles continuent de tenir la Campagne jusqu'au mois de Juillet, tems auquel ils se rassemblent tous, pour réparer les breches que l'eau peut avoir faites à leurs édifices: si leurs Cabanes ou leurs Digues ont été détruites par les Chasseurs, ils en font d'autres. Cependant plusieurs raisons les portent souvent à changer de demeure, comme le défaut des vivres, les fréquens ravages des Chasseurs & ceux des Animaux Carnaciers, contre lesquels ils n'ont point d'autre défense que la fuite; mais il y a des lieux pour lesquels ils prennent tant d'affection, que malgré les inquiétudes qu'ils y éprouvent, ils ne peuvent les quitter. Le P. de Charlevoix observe que sur le chemin de Mont-réal au Lac des Hurons, par la grande Riviere, on trouve tous les ans un logement de Castors; & qu'ils le réparent ou le bâtissent chaque Eté dans le même lieu, puisque le soin constant des Voyageurs, qui y passent les premiers après l'Hiver, est de rompre la Digue, pour se procurer l'eau nécessaire à leur navigation, sans quoi ils seroient obligés de faire un portage. Du côté de Quebec, d'autres Castors, aussi réguliers, fournissent d'eau un Moulin à planches, par leur travail annuel.

La prodigieuse quantité de ces Amphibies, que les premiers François

trouverent au Canada, fait juger qu'avant leur arrivée l'ardeur des Sauvages n'étoit pas grande pour cette Chasse. Elle étoit néanmoins en usage; le tems & la méthode en étoient réglés: mais des Peuples, qui se bornoient alors aux pures nécessités de la vie, ne faisoient pas la guerre à d'innocens Animaux jusqu'à les détruire. C'est de nous qu'ils ont reçu des passions qu'ils ignoroient, & qu'ils ont appris à les satisfaire aux dépens de leur repos. La Chasse du Castor ne paroît pas difficile. L'industrie qu'il fait éclater dans son logement & dans le soin de sa subsistance, semble l'abandonner pour sa sûreté. C'est pendant l'Hiver qu'il est exposé aux persécutions des Chasseurs, c'est-à-dire depuis le commencement de Novembre jusqu'au mois d'Avril; parce qu'alors, comme tous les autres Animaux, il a plus de poil & la peau plus mince. Les Sauvages ont quatre méthodes; les Filets, l'Affut, la Tranche & la Trappe: ils joignent ordinairement la premiere à la troisieme; & rarement ils emploient la seconde. Le Castor a les yeux si perçans & l'oreille si fine, qu'il est difficile de s'en approcher avant qu'il ait gagné l'eau, où il plonge d'abord, & dont il ne s'écarte pas beaucoup en Hiver: on le perdroit même, quand il auroit été blessé d'un coup de fleche ou de balle avant que de s'être jetté à l'eau, parce qu'il ne revient point au-dessus lorsqu'il meurt d'une blessure. Ainsi les méthodes communes sont celles de la Trappe & de la Tranche.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Quatre méthodes pour la Chasse du Castor.

Quoique ces Animaux ayent fait leurs provisions pour l'Hiver, ils ne laissent point de faire quelques excursions dans les Bois, pour y chercher une nourriture plus fraîche & plus tendre. Les Sauvages dressent des Trappes, sur leur chemin, à peu près telles que nos 4 de chiffre, & mettent, pour amorce, de petits morceaux de bois tendre & fraîchement coupé. Le Castor n'y a pas plutôt touché, qu'il lui tombe sur le corps une grosse buche, qui lui casse les reins; & le Chasseur, qui survient, l'acheve sans peine. La Tranche demande plus de précaution. Lorsque l'épaisseur de la glace est d'un demi pié, on y fait une ouverture avec la Hache. Les Castors ne manquent point d'y venir, pour respirer avec plus de liberté: on les y attend; on remarque même leur approche, au mouvement qu'ils donnent à l'eau; & rien n'est plus facile que de leur casser la tête, au moment qu'on la découvre. Si l'on ne veut point être apperçu de l'Animal, on jette, sur le trou, de la bourre de Roseaux, ou des épis de *Typha*; & lorsqu'il est à portée, on le saisit par une patte, on le jette sur la glace, & quelques coups l'assomment, avant qu'il soit revenu de son étourdissement. Si la Cabane est proche de quelque Ruisseau, il en coûte encore moins. On coupe la glace en travers, pour y tendre un grand Filet; ensuite, on va briser la Cabane. Tous les Castors qu'elle contient, ne manquent point de se sauver dans le Ruisseau, & se trouvent pris dans le Filet: mais on les y laisse peu, parce qu'ils s'échapperoient en le coupant.

Ceux, qui bâtissent leurs Cabanes dans des Lacs, ont, à trois ou quatre cens pas du rivage, une autre retraite, qui leur tient lieu de Maison de Campagne, pour y respirer un meilleur air. Alors les Chasseurs se partagent en deux bandes; l'une pour briser la Cabane des champs, l'autre pour donner en même-tems sur celle du Lac. Les Castors d'une Cabane veulent

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Quatre méthodes pour la Chasse du Castor.

se réfugier dans l'autre, & coûtent peu à tuer dans le passage. En quelques endroits, on se contente de faire une ouverture aux Digues: les Castors se trouvent bientôt à sec, & demeurent sans défense. S'ils n'apperçoivent point les auteurs du mal, ils accourent pour y remédier: mais comme on est préparé à les recevoir, il est rare qu'on les manque, ou du moins qu'on n'en prenne pas plusieurs. Quelques Relations assurent que s'ils découvrent les Chasseurs, ou quelques-unes des Bêtes carnacieres qui leur font la guerre, ils plongent, avec un si grand bruit, en battant l'eau de leur queue, qu'on les entend d'une demi-lieue, apparemment pour avertir tous les autres du péril qui les menace. Ils ont l'odorat si fin, que dans l'eau même ils sentent de fort loin les Canots: mais on ajoute qu'ils ne voient que de côté, & que ce défaut les livre souvent aux Chasseurs qu'ils veulent éviter. Enfin on assure qu'un Castor, après avoir perdu sa Femelle, ne s'accouple point avec une autre. Les Sauvages empêchent soigneusement que leurs Chiens ne touchent aux os des Castors, parce qu'ils sont d'une dureté à laquelle il n'y a point de dents qui résistent.

Chasse de l'Ours.

AVANT l'arrivée des Européens, c'étoit la Chasse de l'Ours qui tenoit le premier rang dans l'Amérique Septentrionale. Elle étoit précédée d'anciennes cérémonies, qui s'observent encore dans les Nations qui n'ont point embrassé le Christianisme. C'est toujours un Chef de guerre qui en regle le tems, & qui se charge d'inviter les Chasseurs. Cette invitation est suivie d'un jeûne de huit jours, pendant lesquels il n'est pas même permis de boire une goutte d'eau; car les jeûnes des Sauvages consistent dans une privation absolue de toutes sortes de boissons & d'alimens. L'extrême foiblesse, que cette excessive abstinence doit leur causer, n'empêche point qu'ils ne chantent pendant tous le jour. Ils jeûnent, & plusieurs se découpent même la chair en plusieurs endroits du corps, pour obtenir des Esprits la connoissance des lieux où les Ours seront cette année en plus grand nombre. Ce sont leurs rêves qui les déterminent; c'est-à-dire que, pour les faire bien augurer dans leurs chasses, il faudroit que chacun eût vû en songe des Ours dans le même Canton. Mais pourvu que cette faveur soit accordée plusieurs fois à quelque habile Chasseur, tout le monde feint d'avoir eu le même rêve, & l'on ne balance plus sur la marche.

APRÈS le jeûne & le choix du lieu, il se fait un grand Festin pour ceux qui veulent être de l'expédition; mais personne ne doit s'y présenter sans avoir pris le bain, qui consiste à se jetter dans une Riviere, quelque tems qu'il fasse, pourvu qu'elle ne soit pas glacée. Ce Festin n'est pas de ceux dont il ne doit rien rester: au contraire, la longueur du jeûne n'empêche point qu'on n'y soit fort sobre. Le Chef, qui en fait les honneurs, ne touche à rien; & pendant que les autres sont à table, il s'occupe à vanter le succès de ses anciennes chasses. Ensuite la Troupe se met en marche, dans l'équipage de guerre & parmi les acclamations de toute la Bourgade. Aussi la chasse ne passe-t-elle pas pour un exercice moins noble que la guerre; & l'alliance d'un bon Chasseur est même au-dessus de celle d'un Guerrier, parce que la chasse fournit toutes les nécessités qui bornent les desirs des Sauvages. Mais pour obtenir la réputation d'habile Chasseur, il

faut avoir tué douze grandes Bêtes en un jour. On observe que ces Peuples ont deux avantages singuliers pour cet exercice : premiérement, rien ne les arrête ; Buissons, Fossés, Ravines, Etangs & Rivieres, il n'y a point d'obstacle qui les empêche d'avancer par la plus droite ligne. En second lieu, il n'y a point d'animaux qu'ils n'égalent à la course : on assure que ramenant quelquefois des Ours qu'ils ont lassés, ils les conduisent devant eux avec une houssine, comme on mene un troupeau de Moutons.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

CETTE chasse se fait en Hiver. Les Ours sont alors cachés dans des creux d'arbres ; ou, s'ils en trouvent d'abattus, ils se font, de leurs racines, une taniere ; dont ils bouchent l'entrée avec des branches de sapin. Si ces deux secours leur manquent, ils font en terre un trou capable de les contenir, avec beaucoup de précautions pour en fermer l'ouverture. Quelquefois, ils se cantonnent si bien au fond d'une Caverne, qu'il faut être fort près d'eux pour les découvrir. Mais, quelque retraite qu'un Ours ait choisie, il ne la quitte point tout l'Hiver. On n'est pas moins sûr qu'il n'y porte aucune provision ; d'où l'on doit conclure qu'il y est sans boire & sans manger. Ceux qui lui font tirer de ses pattes, en les léchant, une substance qui le nourrit, ont eu sans doute l'occasion de vérifier un fait si singulier (q). Quoi qu'il en soit, il n'est pas besoin de courir, pour la chasse de l'Ours en Hiver ; il n'est question que de reconnoître les lieux où ils se tiennent à couvert. Aussitôt que les Chasseurs s'en croient sûrs, ils forment un cercle, d'une grandeur proportionnée à leur nombre. Ensuite, ils avancent, en se resserrant, & chacun cherche un de ces Animaux devant soi. Des furets, tels que des Sauvages, n'en laissent gueres échapper ; & tapis comme ils les trouvent, il ne leur est pas difficile de les tuer. La même scene recommence le lendemain à quelque distance, & se renouvelle chaque jour pendant toute la chasse. Dès qu'un Ours est tué, le Chasseur lui met, entre les dents, le tuyau de sa pipe, souffle dans le fourneau, & lui remplissant ainsi de fumée la gueule & le gosier, il conjure l'esprit de cet Animal de ne pas s'offenser de sa mort ; mais comme l'esprit ne fait aucune réponse, le Chasseur, pour savoir si sa priere est exaucée, coupe le filet qui est sous la langue de l'Ours, & le garde jusqu'à la fin de la chasse. Alors on fait un grand feu dans la Bourgade, & toute la Troupe y jette ces filets avec de grandes cérémonies. S'ils y pétillent & se retirent ; comme il doit naturellement arriver, c'est une marque certaine que les esprits des Ours sont appaisés. Autrement, on se persuade qu'ils sont irrités, & que la chasse ne sera point heureuse l'année d'après, si l'on ne prend soin de se les réconcilier par des présens & des invocations.

QUOIQUE le principal objet de cette chasse soit la peau de l'Ours, non seulement les Sauvages se nourrissent de leur chair pendant l'expédition ; mais ils en rapportent assez pour traiter leurs Amis, & pour nourrir longtems leurs Familles. Les Missionnaires ne vantent pas beaucoup cet ali-

(q) Le P. de Charlevoix assure qu'on en a tenu à la chaîne pendant tout un Hiver, sans leur donner à boire ni à manger ; & qu'au bout de six mois, ils étoient aussi gras qu'auparavant.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

ment. Dans la belle saison, les Ours, qu'on ne tue alors qu'au sommet des arbres, où ils grimpent pour manger le raisin & les fruits, s'engraissent & deviennent de fort bon goût: cependant il est toujours un peu huileux. Mais on assure que la chair d'un Oursin ne le cede gueres à celle d'un Agneau.

L'ACCUEIL qu'on fait aux Chasseurs, après une heureuse chasse, feroit juger qu'ils reviennent victorieux, d'une longue & sanglante guerre. On chante dans toute la Bourgade; & les Chasseurs chantent eux-mêmes, qu'il faut être Homme pour vaincre des Ours. Ces applaudissemens sont suivis d'un grand Festin, dont on ne doit rien laisser; & pour premier service, on présente le plus grand Ours qu'on ait pris. Il est servi tout entier, avec ses entrailles, sans être écorché; mais la peau est assez grillée, pour ne pas résister beaucoup aux dents des Sauvages. Ils croiroient s'attirer l'indignation des Esprits, s'il en restoit quelque chose. Le bouillon de la chaudiere, ou plutôt la graisse fondue & réduite en huile, les os, les nerfs, tout doit disparoître. Aussi quelqu'un des Convives en creve-t-il toujours, & la plupart en sont fort incommodés.

Tous les Voyageurs assurent que ces Animaux ne sont dangereux ici, que lorsqu'ils sont pressés par la faim, ou qu'ils ont reçu quelque blessure: cependant on ne s'en approche point sans précautions. Rarement ils attaquent: ils fuient même, à la vue d'un Homme; & celle d'un Chien suffit pour les faire courir bien loin. Observons que les Chiens, dont les Sauvages menent un grand nombre à leurs chasses, & qu'ils élevent soigneusement pour cet usage, paroissent tous de la même espece. Ils ont les oreilles droites, & le museau allongé, à-peu-près comme les Loups.

Chiens de Chasse.

Chasse de l'Orignal.

LA Chasse de l'Orignal, dont on remet ailleurs la description, plaît d'autant plus aux Sauvages, que cet Animal a la chair d'un excellent goût, & la peau forte, douce & moëlleuse. On ne le croit pas différent de l'Elan de Moscovie; mais il est ici de la grosseur d'un Cheval, ou d'un beau Mulet. Une tradition, commune à toutes ces Nations barbares, leur fait croire qu'entre tous les Orignaux de leurs Forêts, il en existe un d'une monstrueuse grandeur, auprès duquel tous les autres ne paroissent que des Fourmis. On lui donne des jambes si hautes, que huit piés de neige ne l'embarrassent point dans sa course. Sa peau est à l'épreuve de toutes sortes d'armes. La Nature l'a pourvu d'une espece de bras, qui lui sort de l'épaule, & dont il se sert comme nous faisons des nôtres. Il ne manque jamais d'avoir à sa suite un grand nombre d'autres Orignaux, qui forment sa cour, & qui lui rendent tous les services qu'il exige d'eux. On a vu que les Japonois, & les Chinois même, ont de pareilles chimeres. L'Orignal aime les Pays froids: il broûte l'herbe en Eté; & l'Hiver, il ronge les arbres. Pendant que les neiges sont hautes, ces Animaux s'assemblent en troupe sous les plus grands arbres des Forêts, pour s'y mettre à couvert du mauvais tems, & ne quittent point cette retraite aussi long-tems qu'ils y trouvent à manger. C'est alors qu'on leur donne la chasse, ou lorsque le Soleil prend assez de force pour fondre la neige. Dans ce dernier tems, la gelée de la nuit formant comme une croûte, sur la surface de la neige

fondue pendant le jour, l'Orignal, qui est pesant, la casse du pié, s'écorche la jambe, & ne se tire pas aisément des trous qu'il se creuse. Mais lorsqu'il est libre, ou qu'il y a peu de neige, on ne l'approche point sans danger: la moindre blessure le rend furieux; il se précipite sur les Chasseurs & les foule aux piés. L'expérience ne leur a pas fait trouver d'autre moyen pour s'en garantir, que de lui jetter leur habit, sur lequel il décharge toute sa fureur, tandis que se tenant cachés derriere quelque arbre, ils prennent leurs mesures pour l'achever. Sa marche ordinaire est un grand trot, qu'il soutient longtêms, & qui égale presque la course d'un Bœuf sauvage: mais les Chasseurs sont encore plus légers que lui.

Caractere, Moeurs, Usages, &c. des Indiens de l'Amérique Septentrionale.

Dans les parties Septentrionales du Canada, cette chasse est sans danger. Les Chasseurs se divisent en deux bandes: l'une s'embarque dans des Canots, qui, se tenant à quelque distance les uns des autres, forment un demi-cercle assez grand, dont les deux bouts touchent au rivage; l'autre demeure à terre, embrasse d'abord un grand terrein, & lâche les Chiens, pour faire lever tous les Orignaux qui sont renfermés dans cet espace. Il devient facile de les pousser en avant, jusqu'à la Riviere ou au Lac; ils s'y jettent; & l'on tire dessus, de tous les Canots. Mais la méthode commune des Sauvages est d'enfermer un espace de Forêt, d'une enceinte de pieux, entrelassés de branches d'arbres. On n'y laisse qu'une ouverture assez étroite, où ils tendent des lacets de peau crûe. Cet espace est de forme triangulaire; & de l'angle d'entrée, ils tirent un autre triangle, beaucoup plus grand: ainsi les deux enclos communiquent entr'eux par un de leurs angles, & ne sont différens que sur un point; c'est que le second demeure ouvert à la base, par où les Chasseurs font entrer leurs Bêtes en les poussant devant eux. Lorsqu'ils les y ont engagées, ils continuent d'avancer sans rompre la ligne, en se rapprochant toujours, & jettant des cris. Les Bêtes, renfermées des deux côtés, & poussées par derriere, ne peuvent fuir que dans l'autre enclos. Plusieurs, en y entrant, se trouvent prises par les cornes, ou par le cou, & font de grands efforts pour se délivrer. Les unes emportent les lacets; d'autres s'étranglent, ou du moins donnent aux Chasseurs le tems de les tirer. Celles qui s'échappent, n'en demeurent pas moins captives, dans un trop petit espace pour éviter les fleches qu'on leur décoche de toutes parts.

Le Caribou, dont on a déja décrit la chasse sur les bords de la Baie d'Hudson, ne se tue gueres autrement dans la Nouvelle France; c'est-à-dire qu'on l'attend au passage des Rivieres, ou qu'on abat des arbres pour l'embarrasser dans sa marche. Mais il ne paroît pas qu'il y ait beaucoup peuplé; son vrai Pays est la Baie d'Hudson, où l'on a remarqué, sur le témoignage de Jeremie, qu'on en rencontre des troupeaux de plusieurs mille. Ils s'y approchent de la Mer en Eté, pour s'y rafraîchir, & se dérober aux Maringoins, dont ils sont persécutés dans les Bois. Comme ils ne font que passer sur le rivage de la Baie, il reste à savoir jusqu'où ils s'avancent au Midi; surtout, lorsqu'on nous assure qu'ils ne paroissent jamais en grand nombre dans les Colonies de France & d'Angleterre. Le P. de Charlevoix rapporte, comme un événement extraordinaire, que peu d'années avant

Chasse du Caribou.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

son Voyage, il en avoit paru un sur le Cap aux Diamans, au-dessus de Quebec: „ il fuyoit apparemment les Chasseurs; mais s'appercevant bien„ tôt qu'il n'étoit pas en sûreté sur le Cap, il ne fit presqu'un saut de-là „ dans le Fleuve. C'est, (suivant l'expression du Voyageur,) tout ce qu'au„ roit pû faire un Chamois des Alpes. Ensuite il passa le Fleuve à la na„ gé, avec la même vîtesse: mais il fut apperçu de quelques Habitans du „ Pays, qui l'attendirent & le tuerent sur la rive."

Chasses dont la Hontan fut témoin.

La Hontan décrit quelques Chasses curieuses, auxquelles il assista. „ Je „ partis, (dit-il,) au commencement de Septembre, pour aller à la „ chasse en Canot, sur les Rivieres & les Etangs qui se déchargent dans le „ Lac Champlain. J'étois avec trente ou quarante Sauvages, fort habiles „ pour cet exercice. On commença par se poster sur le bord d'un Marais, „ de quatre ou cinq lieues de circuit; nos Cabanes furent dressées; & les „ Sauvages firent sur l'eau, en divers endroits, des huttes de feuillage. „ Ils ont des peaux d'Oies, d'Outardes & de Canards, sechées & rem„ plies de foin, attachées par les piés, avec deux clous, sur un petit „ bout de planche légere, qu'ils laissent flotter aux environs des huttes, „ où ils se renferment trois ou quatre, après y voir amarré leurs Canots. „ Dans cette posture, ils attendent les Oies, les Canards, les Outardes, „ les Cercelles, & d'autres especes d'Oiseaux, dont le nombre est surpre„ nant. Ces Animaux viennent se poser près des figures. Les Sauvages ti„ rent alors dessus, & ne manquent point d'en tuer beaucoup. Ensuite, ils „ se jettent dans leurs Canots pour les prendre.

„ Après quinze jours de cette chasse, las de ne manger que les Oiseaux „ de Riviere, nous fîmes la guerre aux Tourterelles, dont le nombre est si „ prodigieux, que pour sauver les biens de la terre, l'Evêque de Quebec „ a pris plus d'une fois le parti de les excommunier. Nous nous postâmes „ à l'entrée d'une Prairie, où les arbres étoient plus couverts de ces Oiseaux „ que de feuilles. C'étoit le tems auquel ils passent du Nord au Midi. Mil„ le hommes auroient pu s'en rassasier pendant vingt jours. J'étois au bord „ d'un Ruisseau, où je tirai aussi sur des Bécasses, sur des Râles, & sur cer„ tains Oiseaux fort délicats, de la grosseur d'une Caille, qu'on nomme „ *Battans* ou *Faulx*. Nous tuâmes quelques Rats musqués, dont les testicules „ jettent en effet une forte odeur de musc. Soir & matin, on les voit sur „ l'eau, le nez au vent. Les *Fonteriaux*, qui sont de petites Fouines amphi„ bies, s'y prennent de même. Je vis encore les Autruches, qu'on nomme „ *Siffleurs*, parce que dans les beaux jours ils sifflent au bord de leurs ter„ riers. Leur grosseur est celle du Lievre, avec moins de longueur. On „ estime peu leur chair; mais la peau en est curieuse. Mes Sauvages me „ donnerent le plaisir d'en entendre siffler un, qu'ils tuerent ensuite d'un „ coup de fusil. Ils chercherent avec soin des tanieres de *Carcajoux*, & „ bientôt ils en découvrirent quelques-unes. Avant la pointe du jour, nous „ nous plaçâmes aux environs, ventre à terre, pendant qu'on tenoit les „ Chiens derriere nous, à cinquante pas. L'Aurore n'eut pas plutôt paru, „ que les Carcajoux sortirent; & les Sauvages, se jettant sur les tanieres „ pour les boucher, appellerent en même tems les Chiens. Je ne vis que

„ deux

» deux Carcajoux, quoiqu'il en fût sorti plusieurs autres. Le combat ne » dura pas moins d'une demi-heure; mais, enfin, ils furent étranglés. Je » les comparerois au Blereau, s'ils n'étoient plus gros & plus méchans. Nos » Chiens furent moins courageux contre un Porc-Epic. Nous le découvrî- » mes sur un arbrisseau, que nous coupâmes pour l'en faire tomber. Ja- » mais les Chiens n'osèrent en approcher: ils se contenterent de japper à » l'entour, dans la crainte de ses poils, ou plutôt de ses dards longs & » pointus, qu'il lance à trois ou quatre pas. A la fin, il fut assommé, & » on le jetta sur le feu, pour brûler toutes ces pointes, comme on brûle » un Porc. On le fit rôtir; mais, quoique fort gras, il ne me parut pas » d'aussi bon goût qu'on me l'avoit représenté.

» Nous remontâmes de-là, dans un petit Lac, où quelques Sauvages pê- » cherent des Truites, tandis que les autres s'occupoient à tendre des pie- » ges pour la pêche des Loutres. Ces machines sont composées de petits » piquets, plantés en quarré long, qui forment une petite Chambre, dont » la porte est soutenue par un autre piquet, au milieu duquel on attache » une Truite. La Loutre, attirée par cette amorce, passe plus de la moi- » tié du corps dans la cage, pour saisir sa proie. Mais à peine y touche- » t-elle, que le piquet, tiré par une petite corde qui tient la Truite, tom- » be, & fait tomber aussitôt la porte qu'il soutenoit. Elle est si pesante, » que l'amphibie est écrasé par sa chûte. Nous en prîmes plus de deux » cens cinquante. Leurs peaux sont incomparablement plus belles en Ca- » nada, que dans les Pays Septentrionaux de l'Europe. Les meilleures se » vendoient alors en France jusqu'à dix écus, surtout les noires, bien four- » nies de poil.

» On me fit passer ensuite sur un Isthme, d'environ cent cinquante pas, » qui séparoit le petit Lac d'un plus grand. Je fus étonné d'y trouver quan- » tité d'arbres, abattus les uns sur les autres, & soigneusement entrelacés » de branches, qui formoient comme un Pont, au bout duquel les Sau- » vages avoient formé un quarré de pieux, dont l'entrée étoit fort étroite. » Ils me dirent que c'étoit le lieu où ils faisoient, tous les ans, la chasse » du Cerf, & qu'après l'avoir un peu réparé, ils me donneroient cet » amusement. En effet ils me menerent à deux ou trois lieues de l'Isthme, » par des chemins bordés de Marais & d'Etangs bourbeux. Là, s'étant » dispersés, chacun suivi de son Chien, ils me firent bientôt voir quantité » de Cerfs, qui alloient & venoient en pleine course, cherchant des passages » pour se sauver. Un Sauvage, qui ne m'avoit pas quitté, m'assura que dans » le lieu où j'étois avec lui, nous serions les seuls qui ne seroient pas obligés » de courir à toute jambe. Il se présenta devant nous plus d'une douzaine » de Cerfs, qui prenoient le chemin de l'Isthme, plutôt que de se précipi- » ter dans des lieux couverts de fange, d'où ils n'auroient pû se dégager. » Enfin nous retournâmes au Parc, près duquel plusieurs Sauvages étoient » demeurés, ventre à terre, pour fermer la Porte du quarré, lorsque les » Cerfs y seroient en assez grand nombre. Nous y en trouvâmes trente- » cinq; & si le Parc eut été fermé avec plus de soin, nous en eussions pris » le double, car les plus légers n'eurent pas de peine à sauter par-dessus les

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &C. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

„ pieux. Le carnage fut très grand, quoique les Femelles fussent épargnées, „ parce qu'elles étoient pleines.

„ CETTE chasse fut suivie de celle des Ours. J'admirai beaucoup l'espece „ d'instinct, qui faisoit distinguer, aux Sauvages, les troncs d'arbres où ces „ Animaux se nichent. En marchant dans les Forêts, à cent pas les uns des „ autres, ils crioient: *Voici l'Ours*. Les moins éloignés s'assemblerent autour „ de l'arbre. Un d'entr'eux donnoit quelques coups de hache au pié du „ tronc; & l'Animal, sortant de son trou, étoit aussitôt criblé de balles.

„ J'EUS le plaisir, en cherchant des Ours, de voir, sur des branches d'ar„ bres, quantité de Martres & de Chats sauvages. On tire à la tête de ces „ Animaux farouches, pour ne pas nuire à leur peau. Mais ce que je trou„ vai de plus plaisant, fut la stupidité des Gélinottes de Bois, qui, per„ chées en troupes sur les arbres, se laissoient tuer à coups de fusil, les „ unes après les autres. Nos Sauvages les abattent ordinairement à coups de „ fleches, parce qu'elles ne valent pas, disent-ils, une charge de poudre, „ qui peut arrêter un Orignal ou un Cerf. J'ai fait cette chasse pendant „ l'Hiver, avec une espece de Chiens, qui, les sentant sans les voir, se „ mettent à japper au pié de l'arbre. Je m'approchois, & je n'avois pas de „ peine à découvrir ces Oiseaux. Après le dégel, je fis avec quelques Ca„ nadiens, deux ou trois lieues exprès dans le Lac, pour le seul plaisir de „ voir & d'entendre le battement d'aîles des Gélinottes. C'est une chose des „ plus curieuses: on entend de toutes parts, un bruit qui ressemble à celui „ du Tambour, & qui dure une minute. On est ensuite un demi-quart „ d'heure sans rien entendre, pendant qu'on s'avance vers le lieu d'où le „ bruit paroît venir; il recommence, & l'on continue d'avancer jusqu'à la „ vue d'un arbre, ordinairement abattu, pourri & couvert de mousse, où „ l'on découvre la malheureuse Gélinotte, qui appelle vraisemblablement „ son Mâle, en battant les aîles l'une contre l'autre. Ces tendres indications „ ne durent, que pendant les mois d'Avril, de Mai, de Septembre & d'Oc„ tobre. On observe que c'est toujours sur le même arbre; qu'elles commen„ cent le matin à la pointe du jour, qu'elles finissent à neuf heures; & que „ le soir elles recommencent une heure avant le coucher du Soleil, pour „ ne finir qu'à la nuit."

LE même Voyageur donne aussi la description d'une Chasse d'Orignaux dont il fut témoin. „ Elle se fait, (dit-il) sur la neige, avec des Raquettes „ qui ne ressemblent pas tout-à-fait à celles du P. de Charlevoix. Leur lon„ gueur est de deux piés & demi, & leur largeur de quatorze pouces. Leur „ tour est d'un bois fort dur, épais d'un pouce, qui retient les mailles, „ comme dans nos Raquettes de Paume; excepté que celles-ci sont de bo„ yaux, & les autres de petits lacets de peau de Cerf ou d'Orignal. Deux „ petites barres de bois les traversent, pour les rendre plus roides & plus „ fermes. La pointe du pié entre dans un trou, auquel tiennent deux cour„ roies, qui enferment le pié par une ligature au-dessus du talon; de sorte „ qu'à chaque pas qu'on fait sur la neige, le bout du pié s'enfonce dans le „ trou lorsqu'on leve le talon. On marche plus vîte sur la neige, avec ces „ machines, qu'on ne feroit avec des souliers dans un chemin battu. J'ai

„ fait ainsi trente & quarante lieues dans les Bois, à la chasse des Orignaux. „ La premiere fois, après avoir fait quarante lieues au Nord du Fleuve „ Saint Laurent, nous trouvâmes un petit Lac de trois ou quatre lieues de „ circuit, où nous cabanâmes en écorces d'arbres, avec la peine d'ôter la „ neige qui couvroit le terrein. Nous tuâmes, en chemin, autant de Lie„ vres & de Gélinottes de Bois que nous en pûmes manger. Les Cabanes „ finies, quelques Sauvages allerent à la découverte des Orignaux, les uns „ au Nord, d'autres au Sud, jusqu'à deux & trois lieues. Celui qui décou„ vroit des pistes fraîches, se détachoit, pour nous en donner avis. Nous „ suivions ces pistes, & nous trouvions quelquefois dix, quinze, ou vingt „ Orignaux ensemble, qui prenant la fuite en troupe, ou séparément, „ s'enfonçoient dans la neige jusqu'au poitrail. Si la neige étoit dure, ou „ couverte de quelque verglas, nous ne manquions point de les joindre „ dans l'espace d'un quart de lieue: mais lorsqu'elle étoit molle, ou tombée „ la derniere nuit, nous les poursuivions trois ou quatre lieues, sans en „ pouvoir approcher; à moins qu'ils ne fussent arrêtés par les Chiens, „ dans quelque passage plus difficile. Nous en tuâmes soixante-six. Cette „ chasse dure jusqu'au dégel, & la chair de ces Animaux tient lieu de pro„ visions. Dès que les Rivieres sont libres, on travaille à faire des Canots „ de leurs peaux, qui sont faciles à coudre; on couvre les coûtures de ter„ re grasse, au lieu de godron; & ces Canots servent à revenir aux Habi„ tations avec le bagage.

„ La Nature (ajoute le même Voyageur,) a mis une si forte antipathie „ entre les Loutres & les Castors, que ces deux especes d'Animaux se font „ une guerre continuelle. Les Sauvages assurent que vers le mois de Mai, „ on voit quantité de Loutres rassemblées, qui ont l'audace d'aller attaquer „ les Castors jusques dans leurs Cabanes; mais qu'ordinairement elles sont „ repoussées avec perte. Un Castor, à coups de dents & de queue, peut „ se défendre aisément contre trois Loutres (r)."

Caractere, mœurs, usages, &c. des Indiens de l'Amérique Septentrionale.

Chasse du Bœuf Sauvage.

Dans les parties méridionales & occidentales de la Nouvelle France, la chasse ordinaire est celle du Bœuf sauvage. On nous donne la méthode des Habitans: ils se rangent tous sur quatre lignes, qui forment un grand quarré; & leur premiere opération est de mettre le feu devant eux aux herbes, qui sont alors seches & fort hautes. A mesure que le feu gagne, ils avancent en se resserrant. Les Bœufs, que le feu épouvante beaucoup, fuient toujours, & se trouvent à la fin si serrés les uns contre les autres, qu'on les tue jusqu'au dernier. On assure qu'un corps de Chasseurs ne revient jamais sans en avoir abattu quinze cens ou deux mille. Mais dans la crainte de se rencontrer & de se nuire, les différentes Troupes conviennent de leur marche & du lieu des Chasses. Il y a des peines établies pour ceux qui violent ce Réglement, comme pour ceux qui, s'écartant de leur poste, donnent moyen aux Bœufs de s'échapper: elles consistent à dépouiller les coupables, à leur ôter leurs armes, & même à renverser leurs Cabanes. Les Chefs ne sont pas exceptés de ces Loix.

(r) La Hontan, Tom. II, p. 164.

Caracteres, Moeurs, Usages, &c. des Indiens de l'Amérique Septentrionale.

Autres Chasses.

Pêches des Sauvages.

La plupart des autres Animaux dont les Sauvages aiment la chasse, soit pour leurs peaux, qui sont recherchées dans le Commerce, soit pour se nourrir de leur chair en Hiver; se prennent sur la neige, avec des Trappes & des Collets. Tels sont les Chevreuils, les Chats-Cerviers, les Fouines, les Ecureuils, les Porcs-Epics, les Hermines, les Lievres, les Lapins & quelques especes plus particulieres au Pays, qui sont comprises dans ce qu'on nomme la menue Pelleterie (s).

Les grandes Pêches sont celles de la Baleine, de la Vache marine, du Loup marin & du Marsouin; mais quoiqu'on y emploie quelques Sauvages, & qu'on ne puisse douter que les Nations voisines de la Mer & de l'embouchure des grands Fleuves n'eussent autrefois leurs méthodes, il paroît que la plupart de ces Peuples, resserrés aujourd'hui dans l'intérieur des Terres, s'occupent moins de la Pêche maritime que les Colonies Européennes. Celle de la Baleine est fort négligée des François mêmes, qui sont maîtres du Fleuve Saint Laurent, où ces Animaux remontent quelquefois en grand nombre. On a vu que les Basques, qui la faisoient autrefois, l'interrompirent mal-à-propos, pour se livrer au Commerce de la Pelleterie, qui, sans demander tant de dépenses & de fatigues, rapportoit alors plus de profit. D'ailleurs ils n'avoient pas, pour cette Pêche, toutes les commodités qu'on peut espérer, depuis qu'il y a des Habitations fort avancées dans le Golfe. On a tenté de la rétablir au commencement de ce siecle, mais avec peu de succès, par l'inconstance ou la mauvaise conduite des Auteurs de l'entreprise. Cependant personne ne désavoue qu'elle ne pût faire un objet considérable dans le Commerce de la Colonie Françoise (t), & que l'embarras, le péril & la dépense n'y fussent beaucoup moindres que sur les Côtes de Groenland.

Ancienne Pêche de la Baleine.

Pêche des Loups marins.

Les Loups marins, qui sont en abondance à l'embouchure du Fleuve, & dont l'huile & la peau sont fort utiles, donnent peu de peine à les pêcher. Ils entrent dans les Anses avec la Marée. Quand on a reconnu celles qu'ils fréquentent, on les ferme de filets & de pieux, en laissant un assez petit espace, par lequel ces Animaux se glissent. Dès que la Marée a toute sa hauteur, on bouche soigneusement ce passage; & lorsqu'elle se retire, les Loups marins demeurant à sec, ne donnent que la peine de les assommer. On les suit aussi en Canot, dans les lieux où l'on en voit beaucoup; & lorsqu'ils mettent la tête hors de l'eau, pour respirer, on tire dessus. S'ils ne sont que blessés, on les prend sans peine; s'ils sont tués roide, ils vont d'abord à fond; mais on a de gros Chiens, qui sont exercés à les pêcher, jusqu'à sept ou huit brasses de profondeur. Les Loups marins sont en si grand nombre sur les Côtes de l'Acadie, que dans un seul jour on y en a pris sept ou huit cens. Denis, qui l'assure, ajoute que la Pêche s'en fait au mois de Février, lorsque les Petits, qui naissent à terre (v), & que la Mere y ramene pour les faire tetter, ne vont presque point encore à l'eau. A la

(s) Voyez l'Histoire Naturelle.

(t) Il est inutile de remarquer chaque fois, que ce Volume a été publié en 1759, & que les choses ont bien changé de face depuis. R. d. E.

(v) Cette raison rend le mot de Pêche assez impropre, mais c'est le terme d'usage dans le Pays.

vue des Pêcheurs, les peres & les meres prennent la fuite, en faisant un fort grand bruit, pour avertir leurs Petits du danger qui les menace. Mais leur marche est encore si lente, qu'ils sont tués facilement, d'un coup de bâton que les Pêcheurs leur donnent sur le nez.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Vaches marines.

On prend aujourd'hui peu de Vaches marines sur les côtes du Golfe St. Laurent; & les Anglois, qui en avoient établi une Pêche à l'Ile de Sable, n'en ont pas tiré beaucoup de profit. Mais, dans le Golfe & le Fleuve, l'abondance des Marsouins est surprenante. Ils remontent jusqu'au Port de Quebec. Le P. de Charlevoix parle de deux Pêches, établies au-dessous de cette Ville; l'une dans la Baie de Saint Paul, & l'autre sept ou huit lieues plus bas, vis-à-vis d'une Habitation qu'on appelle *Camourasca*, du nom de certains Rochers qui s'élevent considérablement au-dessus de l'eau. „ Les „ frais, (dit ce Voyageur,) n'en sont pas grands, & le profit iroit fort „ loin, si les Marsouins étoient des Animaux d'habitude: mais, soit instinct „ ou caprice, ils trompent souvent toutes les mesures, & prennent une au„ tre route que celle où le Pêcheur les attend. D'ailleurs, ces Pêches, qui „ ne peuvent enrichir que des Particuliers, diminuent celle des Anguilles, „ qui est d'une grande ressource pour les Habitans."

Marsouins.

Deux Pêches au dessous de Quebec.

La Pêche du Marsouin differe peu de celle du Loup marin. En basse Marée, on plante, dans la vase ou dans le sable, des Piquets, à peu de distance les uns des autres, auxquels on attache des filets en forme d'Entonnoirs; & l'on met, sur tous les Piquets, de gros bouquets de verdure. Quand la Marée monte, les Marsouins donnent la chasse aux Harengs, qui gagnent toujours les bords, & sont d'ailleurs attirés par la verdure, qu'ils aiment beaucoup: ils passent dans les Filets, & se trouvent enfermés. La Marée ne commence pas plutôt à baisser, qu'on a le plaisir de voir leur embarras, & les mouvemens inutiles qu'ils se donnent pour sortir. Enfin ils demeurent à sec, & souvent les uns sur les autres, en si grand nombre, que d'un seul coup de bâton on en assomme plusieurs.

Dans toutes les parties du Fleuve où l'eau est salée, c'est-à-dire depuis le Cap Tourmente jusqu'au Golfe, on pêche presque toutes les especes de Poissons qui vivent dans l'Océan. Ils se prennent à la Senne & aux Filets. Les Sauvages ont une adresse merveilleuse à darder toutes sortes de Poissons, surtout dans les Rapides. Ils n'emploient que cette méthode pour l'Esturgeon, qui est ici un fort gros Poisson de Mer & d'eau douce. Deux Hommes sont aux deux extrémités d'un Canot: celui qui tient l'arriere, gouverne; l'autre est debout, tenant à la main un dard, attaché, par une longue corde, à l'une des barres du Canot. Dès que le Sauvage voit l'Esturgeon à portée, il lui lance son dard, en tâchant de prendre le défaut des écailles. Le Poisson blessé fuit avec l'instrument dans sa plaie, entraîne assez rapidement le Canot, & meurt ordinairement à moins de cent cinquante pas.

Autres Pêches.

Pêche de l'Esturgeon.

Depuis Quebec jusqu'aux Trois Rivieres, on pêche dans le Fleuve une prodigieuse quantité de grosses Anguilles, qui descendent du Lac Ontario, où elles prennent naissance dans des Marais, au bord septentrional de ce Lac. On vient d'observer qu'elles rencontrent des Marsouins, qui leur

Pêche des Anguilles.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

donnent la chasse; & la plupart voulant retourner au Lac, c'est apparemment ce qui en fait prendre un si grand nombre. Dans l'étendue d'un terrein que la haute Marée couvre, & qu'elle laisse à sec en se retirant, on place, de distance en distance, des coffres de bois, appuyés contre une palissade de claies d'osier, qui ne laisse aucun passage. De grands éperviers de même matiere, & de même structure, sont enchassés dans ces coffres par le bout le plus étroit; & l'autre bout, qui est fort large, est adossé contre les claies, sur lesquelles on met, par intervalles, des tas de verdure. Lorsque la Marée a tout couvert, les Anguilles, qui cherchent toujours les bords, & que la verdure attire, se rassemblent en grand nombre le long de la Palissade, entrent dans les éperviers, qui les conduisent dans les prisons qu'on leur a préparées; & souvent, d'une seule Marée, tous les coffres s'en trouvent remplis.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LA VIE DES SAUVAGES.

CETTE PEINTURE, du caractere & de la vie des Indiens de l'Amérique Septentrionale, paroît suffire pour les faire connoître, & pour faire juger à quel point ils méritent le nom de *Sauvages*. Le P. de Charlevoix, qui ramene toutes ses recherches & ses réflexions à cette idée, convient que l'opposition de leurs usages aux nôtres, a pu leur faire donner d'abord celui de *Barbares*, dans le sens que les Romains le donnoient à tous les Peuples qui n'étoient pas Grecs ou Latins: mais il ne cesse point de répéter, qu'à l'exception de la guerre, que ces Indiens ont toujours faite avec la derniere inhumanité, ils n'avoient autrefois rien de méprisable, puisque dans leur grossiéreté naturelle ils étoient sages & heureux. C'est depuis l'entrée des Européens, qu'ils ont commencé réellement à se dépraver.

Source de leur dépravation.

L'usage des liqueurs fortes leur a causé plus de mal que toutes leurs guerres: il les a rendus intéressés; il a troublé la douceur qu'ils goûtoient dans leurs sociétés domestiques & dans le commerce de la vie. Cependant, comme ils ne sont frappés que de l'objet présent, le même Voyageur ajoute, que les maux qu'ils ressentent de l'ivrognerie n'ont pas encore tourné en habitude: „ ce sont, (dit-il,) des orages qui passent, & dont „ la bonté de leur caractere, joint au fond de tranquillité d'ame qu'ils „ ont reçu de la Nature, leur ôte presque le souvenir aussitôt qu'ils sont „ passés."

Effet de l'Eau-de-vie sur eux.

Il représente fort vivement l'effet de l'Eau-de-vie sur ces Peuples. Dans son Voyage sur la Riviere de Saint Joseph, il vit arriver, avec une grosse quantité de cette liqueur, les Députés des Miamis & des Pouteouatamis, deux Nations établies sur cette Riviere, qui revenoient de vendre leurs Pelleteries aux Colonies Angloises. „ Le partage de l'Eau-de-vie se fit à la „ maniere ordinaire; c'est-à-dire que chaque jour on en distribuoit autant „ qu'il en falloit à chacun pour s'enivrer, & tout fut bu en moins de „ huit jours. On commençoit à boire, dans les deux Villages, dès que „ le Soleil étoit couché; & toutes les nuits, la Campagne retentissoit de „ cris & d'horribles hurlemens. On eut dit qu'une escouade de Démons „ s'étoit échappée de l'Enfer, ou que les deux Bourgades étoient acharnées à s'entr'égorger: plusieurs Hommes furent estropiés. J'en rencon„ trai un, qui s'étoit cassé le bras, en tombant; & je lui dis que sans doute

„ il seroit plus sage une autre fois; il me répondit que cet accident n'é„ toit rien, qu'il seroit bientôt guéri; & qu'il recommenceroit à boire „ aussitôt qu'il auroit de l'Eau-de-vie. Qu'on juge, (ajoute le pieux Ob„ servateur;) ce qu'un Missionnaire peut espérer au milieu de ce desordre, „ & ce qu'il en coûte à un honnête homme, qui s'est expatrié pour ga„ gner des Ames à Dieu, de se voir forcé d'en être le temoin, & de „ n'y pouvoir apporter de remede. Ces Barbares reconnoissent eux-mêmes „ que l'Eau-de-vie les mine & les détruit: mais lorsqu'on veut leur per„ suader qu'ils devroient être les premiers à demander qu'on leur re„ tranche une boisson si funeste, ils se contentent de répondre: c'est „ vous qui nous y avez accoutumés; nous ne pouvons plus nous en pas„ ser; & si vous nous en refusez, nous en irons chercher chez les An„ glois (x)."

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Comment ils l'excusent.

A l'égard de ce qu'on a nommé leur ancien bonheur, on ne laisse pas d'avouer qu'ils menent une vie dure; mais on répond que sur ce point rien n'est pénible que par comparaison, & que l'habitude est une seconde nature. La liberté, dont ils sont en possession, les dédommage de toutes les commodités qui leur manquent. Ils sont heureux, premiérement parce qu'ils croient l'être; en second lieu, parce qu'ils jouissent tranquillement du plus précieux de tous les dons naturels; enfin, parce qu'ils ignorent & qu'ils ne desirent pas même de connoître ces faux biens, qui sont dans une si haute estime en Europe, qu'on y achete au prix des véritables, & qu'on y goûte si peu. Une preuve incontestable qu'ils sont de vrais Philosophes, c'est que la vue de nos commodités, de nos richesses & de nos magnificences, les a peu touchés. Quelques Iroquois, qui firent le Voyage de Paris en 1666, & qu'on promena, non-seulement dans cette grande Ville, mais dans toutes les Maisons Royales, n'y admirerent rien: ils auroient préféré leurs Villages à la Capitale du plus puissant Royaume de l'Europe, s'ils n'y eussent vu des Boutiques de Rôtisseurs, qui leur plurent beaucoup, parce qu'ils les trouvoient toujours garnies de toutes sortes de viande. Au reste, on ne doit pas dire, que s'ils sont enchantés de leur vie grossiere, c'est qu'ils ne connoissent point les agrémens de la nôtre. Quantité de François ont vécu comme eux, & s'en sont si bien trouvés, que plusieurs, quoique fort à leur aise dans la Colonie, n'ont pu prendre le parti d'y retourner; tandis, qu'au contraire, on n'a pas l'exemple d'un seul Sauvage, qui ait pu se faire à notre maniere de vivre. Les Missionnaires rendent témoignage qu'on a pris de leurs Enfans au berceau, qu'on les a fait élever avec beaucoup de soin, qu'on n'a rien épargné pour leur dérober la connoissance des usages de leurs Peres, & que toutes ces précautions ont été sans fruit. La force du sang l'a toujours emporté sur l'éducation. A peine se sont-ils vus en liberté, qu'ils ont mis leurs habits en pieces (y), & qu'ils

Leur bonheur.

Preuve qu'il est réel.

(x) Journal Historique d'un Voyage en Amérique, pp. 320 & 321.

(y) On en lit des exemples fort singuliers, dans les Lettres de la Mere Marie de l'Incarnation. Le P. de Charlevoix rapporte qu'un Iroquois, qu'on avoit nommé *la Plaque*, célebre par sa bravoure, vécut plusieurs années avec les François, & que pour le fixer, on le fit même Lieutenant dans nos Troupes; que cependant il n'y put tenir, &

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

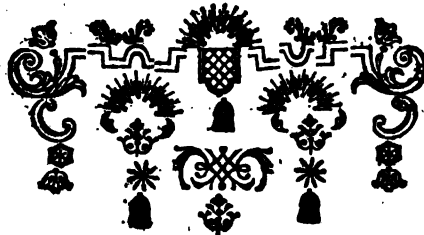
font allés, au travers des Bois, chercher leur Nation, dont ils ont préféré le genre de vie à celle qu'ils avoient menée parmi nous.

Eclaircissement sur la figure monstrueuse de quelques Nations Sauvages.

OBSERVONS en finissant cet article, ne fût-ce que pour éclaircir ce qui peut avoir causé de l'étonnement dans les Relations de Raleigh & de Keymis (z), qu'il se trouve dans la partie Septentrionale du Continent de l'Amérique, des Nations qu'on a nommées *Têtes plattes*, parce qu'elles ont en effet le front fort applati, & le haut de la tête un peu allongé. Cette conformation n'est pas l'ouvrage de la Nature: on nous apprend que ce sont les Meres qui la donnent aux Enfans, dès qu'ils voient le jour, en leur appliquant, sur le front & sur le derriere de la tête, deux masses d'argile, ou de quelqu'autre matiere pesante, qu'elles serrent peu à peu, jusqu'à ce que le crâne ait pris la forme qu'elles veulent lui donner. Il paroît qu'une opération si violente fait beaucoup souffrir les Enfans; on leur voit sortir, dit-on, par les narines, une matiere épaisse & blanchâtre: mais ces accidens, ni leurs cris, n'allarment point les Meres, jalouses de leur procurer un agrément, dont elles admirent que les autres Nations ne sentent point le prix. Au contraire, quelques races d'Algonquins, qu'on nomme les *Têtes de boule*, font consister la beauté dans la rondeur de la tête; & le soin des Meres est aussi de donner cette figure à celle de leurs Enfans.

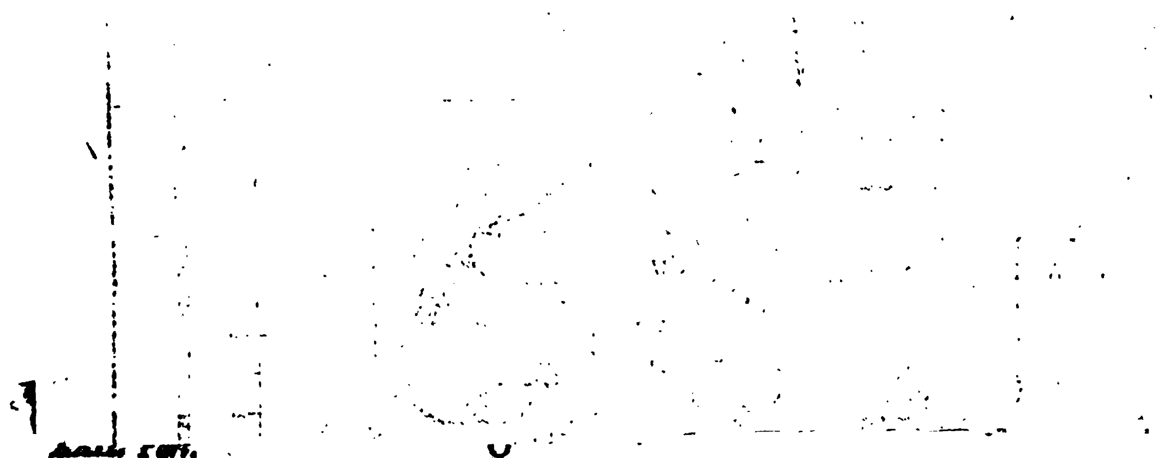
qu'il retourna dans sa Nation, n'emportant de nous que nos vices, & n'ayant corrigé aucun de ceux qu'il y avoit apportés. Il aimoit éperdument les Femmes; il étoit bien fait; sa valeur & ses actions lui donnoient un grand relief; il avoit beaucoup d'esprit, & des manieres fort aimables. Ses désordres allerent si loin avec les Femmes, qu'on délibéra, dans le Conseil de son Canton, si l'on ne s'en déferoit pas. Mais on conclut, à la pluralité des voix, de le laisser vivre, parce qu'étant extrêmement courageux, il peupleroit le Pays de bons Guerriers. page 325.

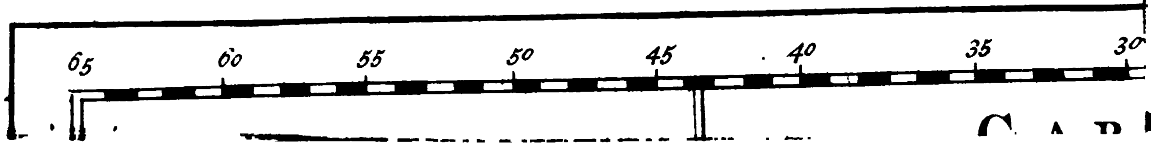
(z) Ils parlent d'une Nation d'Acéphales, au Tome précédent, pp. 17 & 31.



CHA







65
60
55
50
45
40
35
30

CHAPITRE XV.

Voyages au Nord-Ouest & au Nord-Est, pour la découverte d'un passage aux Indes Orientales.

INTRODUCTION.

IL nous reste à traiter une des plus intéressantes parties de cet Ouvrage, annoncée depuis longtems par la premiere division du sujet, & naturellement amenée par l'ordre auquel on s'est attaché. Dans les bornes qu'on s'impose, pour arriver promptement à la fin d'une longue carriere, on ne s'étendra point sur la nouvelle scène qui va s'ouvrir. Son importance est connue. Il est question, non-seulement d'acquérir des lumieres qui manquent à la Géographie, sur la partie Septentrionale du Globe terrestre, mais de raccourcir les voies du Commerce avec les plus riches parties du Monde, d'abréger les peines d'une immense Navigation, en un mot de découvrir une nouvelle route pour se rendre à la Chine, au Japon, & aux Côtes occidentales de l'Amérique. Les inconvéniens de la Ligne & des climats brûlés qu'il faut traverser pour aller à la Chine, les affreuses tempêtes des Mers du Japon, la longueur du Voyage, & les facilités que fourniroit un passage par le Nord, ont excité de tous tems les desirs des Européens pour cette découverte. C'est l'Histoire de leurs tentatives & de leurs progrés qu'on va lire.

VOYAGES DES CABOTS. 1497.

LES Lettress Patentes de Henri VII, qui subsistent encore dans les Collections Angloises (*a*), ne laissent aucun doute que le premier Voyage des Cabots n'ait été entrepris pour la découverte d'un passage aux grandes Indes, par le Nord-Ouest de l'Amérique. Il paroît certain que Jean Cabot partit de Bristol dans cette vûe, au Printems de l'année 1497 (*b*), avec un Vaisseau équipé aux dépens du Roi, & trois ou quatre petits Navires fretés par quelques Marchands de la même Ville. Le 24 Juin, à 5 heures du matin, il apperçut une Terre, à laquelle il donna le nom de *Prima vista*, comme la premiere qu'il eut rencontrée, & qui faisoit partie de l'Ile de Terre-neuve: mais ayant tourné au Sud, & s'étant avancé jusqu'à la hauteur du Cap de Floride, il revint en Angleterre, sans avoir tiré d'autre fruit de son entreprise. On a déja remarqué (*c*), sur le témoignage de quelques anciens Ecrivains, qu'il ne débarqua même en aucun endroit, ni de l'Ile, ni du Continent. Ramusio cite une Lettre de Sebastien Cabot, Fils de Jean (*d*), où l'on trouve „ qu'ayant dirigé longtems leur course Ouest

(*a*) Collection d'Hackluyt, p. 3. & *suiv.* [Voyez le T. XVIII. de ce Recueil, p. 102.]

(*b*) C'est-à-dire cinq ans après le premier Voyage de Christophe Colomb, qui, comme on l'a fait alors observer, n'avoit eu d'abord que le même espoir.

(*c*) Au Tome XIX. de ce Recueil, p. 22.

(*d*) On donne trois Fils à Jean Cabot. Sebastien, qui l'accompagna dans ce Voyage, étoit encore fort jeune. Il étoit né à Bristol, où son Pere, qui étoit Venitien & fort habile Marin, s'étoit établi depuis plusieurs années. Les Lettres de Henri VII, auquel ils offrirent leurs services, sont de l'onzieme année du regne de ce Prince. [Le 5 Mars 1496.]

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

LES CABOTS. 1497.

„ au Nord, jusqu'à la Latitude de soixante-sept degrés trente minutes, & „ trouvant, le 11 de Juin, la Mer ouverte, sans glace & sans aucun autre „ obstacle, ils n'auroient pas fait difficulté de continuer leur route droit au „ Catay, dans les Indes Orientales, si la révolte de leur Equipage ne les eût „ forcés de revenir en Europe: " confirmation assez claire de l'espérance & du dessein qu'ils avoient conçus, de trouver un passage au Nord-Ouest. Mais Sebastien Cabot s'explique lui-même, avec beaucoup plus de clarté, dans une Lettre au Nonce du Pape en Espagne: c'étoient, dit-il, ses réflexions sur la structure du Globe terrestre, qui lui avoient fait naître l'idée d'aller aux Indes, en dirigeant sa Navigation au Nord-Ouest. Il ajoute, „ qu'a- „ yant rencontré la terre, contre son attente, & lorsqu'il comptoit de „ n'en pas trouver jusqu'à la hauteur des Côtes de Tartarie, il l'avoit sui- „ vie jusqu'à la latitude de cinquante-six degrés (e), & que trouvant qu'elle „ s'étendoit vers l'Est, il avoit abandonné son entreprise & dirigé sa course „ vers le Sud. "

Il y a beaucoup d'apparence que les Cabots, découragés (f) par le mauvais succès de cette Expédition, renoncerent à l'espoir de trouver un passage au Nord-Ouest. On a vu du moins, dans une autre partie de ce Recueil (g), que Sebastien, se proposant peut-être d'en chercher un du côté du Sud (h), passa au service des Espagnols, où sa réputation lui fit obtenir l'emploi de Grand Pilote de Castille, & qu'après le retour du fameux Vaisseau de Magellan (i), qui lui avoit enlevé l'honneur auquel il paroissoit aspirer, il fut employé par quelques Négocians de Seville pour conduire une Escadre aux Indes Orientales, par le Détroit que Magellan avoit découvert. Mais au lieu de suivre cette route, il entra dans la Riviere de la Plata, où il passa plusieurs années à faire de vains Etablissemens. Ensuite le mauvais accueil qu'il reçut à la Cour d'Espagne, le fit retourner en Angleterre, en 1528. Il y retrouva toute la faveur qu'on avoit accordée à son Pere, surtout lorsqu'à l'ancien dessein de chercher un passage au Nord-Ouest, il eut substitué celui de tourner les recherches au Nord-Est. A la vérité cette tentative n'eut pas plus de succès que l'autre: mais les Anglois reconnoissent qu'ils lui doivent leur Commerce de Russie, & la Pêche de Groenland, dont ils ont tiré de grands avantages.

Un de leurs plus célebres Voyageurs [M. Ellis] fait là-dessus la réflexion suivante: „ Quoique les premieres entreprises, pour découvrir ces passages „ au Nord-Ouest & au Nord-Est, aient coûté quelques dépenses, & que „ jusqu'à présent elles n'aient pas conduit au but qu'on s'est proposé, les ré-

(e) Ici, ou dans la Lettre citée par Ramusio, il y a sans doute une erreur de dix degrés.

Nota. On doit s'en tenir à la derniere latitude. R. d. E.

(f) Cependant le pere, à son retour, fut fait Chevalier, & libéralement récompensé. Observons que c'est sur sa découverte que les Anglois fondent leurs prétentions sur la souveraineté de l'Amérique Septentrionale: mais outre qu'il est incertain s'il toucha la terre, il est très certain qu'il n'y fit aucune sorte d'Etablissement.

Nota. Les Relations Angloises disent cependant qu'il ramena trois Sauvages & une Cargaison qui rendit un bon profit R. d. E.

(g) Tome XX. pp. 926. & suiv.

(h) C'étoit avant la découverte du Détroit de Magellan. [en 1520.]

(i) Nommé *la Victoire*, qui revint seul en Espagne, après avoir fait le tour du monde, comme on l'a vu dans un autre lieu.

„ sultats en ont été si favorables à la Nation Angloise, que loin de se refroidir dans cette recherche, elle doit, aussi longtems qu'il lui restera „ quelque espérance de réussir, continuer des efforts dont elle ressent l'utilité. " D'ailleurs il trouve, dans ces avantages mêmes, les raisons qui ont fait abandonner longtems le projet de la recherche : c'est que Sebastien Cabot, Chevalier & Gouverneur de la Compagnie Angloise de Russie, étant tout-à-la-fois Directeur du Commerce & seul Conducteur de toutes les Expéditions pour la découverte d'un passage, non-seulement le premier de ces deux Offices nuisit au succès de l'autre, mais l'influence d'un Homme si respecté, qui avoit désespéré du passage au Nord-Ouest, fit négliger au Gouvernement tous les projets qui furent proposés par cette voie. Ce ne fut qu'après sa mort, c'est-à-dire en 1576, qu'un Anglois, nommé Martin *Frobisher*, osa proposer un Voyage pour la découverte d'un passage par le Nord-Ouest.

VOYAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

LES CABOTS. 1497.

Ce fameux Avanturier, qui méditoit son entreprise depuis quinze ans, fut soutenu par Ambroise *Dudley*, Comte de *Warwick*, Favori de la Reine Elisabeth. On lui fit équiper deux Navires, le *Gabriel* & le *Michel*, chacun de vingt-cinq tonneaux, avec une Pinasse de dix. Il partit de *Blackwal* le 15 Juin de la même année, dans la résolution de justifier, à son retour, le fondement de ses espérances, ou de ne revoir jamais sa Patrie. Les Collections Angloises nous ont conservé les Journaux (*k*) de trois Navigations, qu'il fit successivement, & dont la premiere, quoique la plus courte & la moins heureuse, parut un puissant motif à la Cour d'Angleterre pour encourager les deux suivantes. On ne peut refuser, à ces trois célebres monumens, ou du moins à leurs principales circonstances, une place dans ce Recueil. La Cour prit un intérêt si vif à la premiere des trois Expéditions, que se trouvant à Greenwich, lorsque Frobisher y passa, elle lui fit l'honneur d'envoyer un Gentilhomme à bord, pour lui souhaiter un heureux Voyage, & que *Wolly*, Secrétaire d'Etat, s'y rendit lui-même, dans la seule vûe d'exhorter l'Equipage à suivre avec une aveugle soumission les ordres du Commandant.

VOYAGES DE MARTIN FROBISHER.

I. VOYAGE. 1576.

C'EST à la Pointe d'Ecosse nommée *Swinborn*, que l'Auteur se situe le 26. „ Nous prîmes, (dit-il) notre hauteur, qui se trouva de cinquante-neuf „ degrés quarante-six minutes, la distance du Soleil à notre Zenith étant de „ trente-sept degrés. Nous avions l'Ile *Fowlay* à six lieues Ouest-Nord-„ Ouest, & la Pointe de Swinborn Est-Sud-Est. Une voie d'eau, qui s'ou-„ vrit dans le *Gabriel*, nous obligea d'entrer dans la Baie de *Saint Tronion*, „ où nous mouillâmes sur sept brasses, bon fond de sable. L'embouchure „ de cette Baie a dix-sept brasses d'eau, qui diminuent par degrés jusqu'à „ sept, & se présente au Nord-Nord-Ouest.

„ La voie d'eau se trouvant bouchée le même jour, nous sortîmes de la „ Baie avec un vent de Sud-Sud-Est, & nous gouvernâmes à l'Est par la „ hauteur de Fowlay, où la sonde nous fit trouver cinquante brasses de

(*k*) Collection d'Hackluyt. Elles ont été traduites en François, & publiées en 1720 à Amsterdam, dans le Recueil de Bernard.

Voyages au Nord Ouest et au Nord-Est.

Frobisher. I. Voyage 1576.

„ fond, sable mouvant. Une lieue plus loin, même profondeur, fond de „ sable blanc, mêlé de coquillages rougeâtres, à la pointe méridionale de „ Fowlay. Le 17, depuis midi jusqu'à quatre heures, nous fîmes six lieues „ Ouest-quart-au-Nord, par un beau frais. La sonde, jettée sur soixante „ brasses, nous fit trouver un fond de pierres, mêlé de coquillages. Le „ premier de Juillet, un vent fort, qui empêchoit de tenir la Mer, ne nous „ permit pas de faire, le matin, plus de quatre lieues à l'Ouest; & le len- „ demain nous n'en fîmes que deux au Sud-Ouest. Le 3, la Boussole varia „ d'un rhumb à l'Ouest. De quatre à huit heures du matin, nous fîmes „ quatre lieues à l'Ouest; & de huit heures à midi, quatre autres lieues „ Ouest-quart-au-Nord. Le 11, nous vîmes, du Sud-Est, l'Isande Ouest- „ Nord-Ouest à six lieues de nous; elle se présentoit comme une haute Poin- „ te, couverte de neige. Nous étions à la hauteur de soixante degrés. „ On fit voile vers terre; & la sonde ne trouva point de fond sur cent cin- „ quante brasses d'eau. La Chaloupe, qui fut mise en Mer, se vit forcée „ de revenir à bord, par la quantité de glaces qui bordoient les Côtes. Une „ forte brume y mit nos Bâtimens mêmes en danger: mais nous ne laissâ- „ mes point, du jeudi à huit heures du matin jusqu'au vendredi à midi, de „ faire vingt lieues au Sud-Ouest. Le 16, le Soleil Sud-Est à trente-trois „ degrés du Zenith; puis Sud-Sud-Est à quarante degrés & cinquante-deux à „ sa plus grande hauteur; l'aiguille variant alors de deux rhumbs & de- „ mi à l'Est.

„ Le 20, nous apperçûmes une terre haute, à laquelle on donna le nom „ de *Queen's Elizabeth Foreland*, ou *Cap de la Reine Elizabeth*, & rangeant „ la Côte au Nord, nous découvrîmes une autre Pointe, avec un enfon- „ cement, ou peut-être même un Détroit entre les deux Pointes. Il fut „ nommé le *Détroit de Frobisher* (*l*). Nous trouvâmes beaucoup de glaces; „ & nous tînmes le Nord, sans pouvoir arriver au Détroit, dont la pointe „ du vent nous écartoit. Le 21, nous vîmes des masses de glace, qui nous „ obligerent de porter à l'Ouest, pour nous en garantir; & le 26, par les „ soixante-deux degrés deux minutes, nous découvrîmes une terre couverte „ de glace. Le 28, au matin, le tems se trouva fort embrumé; mais, étant „ venu à s'éclaircir, il nous fit voir une terre entourée de glaces, que nous „ prîmes pour celle de Labrador. Nous mîmes le Cap sur la Côte, mais ne „ trouvant point de fond sur cent brasses, nous demeurâmes persuadés que „ ce n'étoit pas de la glace, sans aucune Côte. Cependant le 30, nous décou- „ vrîmes un rivage, dont nous nous approchâmes à la distance d'une lieue, „ pour chercher un Havre. La Baie se trouva pleine de glace; & la Cha- „ loupe, qui s'avança près de la Côte, à la longueur d'un cable, ne pût „ trouver de fond sur cent brasses. Nous filâmes le long de la Côte Ouest- „ Nord-Ouest, suivant le gissement de cette Terre. Les Courans y étoient „ fort rapides, & nous jugeâmes qu'à leur faveur on pouvoit dériver en „ avant, trois lieues & demie au moins dans l'espace d'une heure. Le 31, „ à quatre heures du matin, & d'un tems fort clair, nous vîmes une Terre

(*l*) On verra bientôt que sa situation est incertaine aujourd'hui.

„ haute, Nord-quart-à-l'Est de nous. Nous courûmes Nord-Est-quart-à-l'Est de cette Terre; mais étant plus près, nous trouvâmes que les glaces „ s'étendoient le long de la Côte, dans une largeur d'environ cinq lieues; „ ce qui la rendoit inaccessible. Le 1 d'Août, ayant été pris d'un calme, on „ mit la Chaloupe en Mer, & la sonde fut jettée à la distance d'environ „ deux cables d'une grande Ile de glace. Elle donna seize brasses, sur un „ fond pierreux: mais en sondant une seconde fois, on eut cent brasses sur „ un fond de sable. Le 2, un quart de lieue plus loin, la sonde fit trouver „ soixante brasses, sur un fond ferme. L'Ile de Glace se divisa tout d'un „ coup en deux pieces, avec un épouvantable fracas. A quatre heures après „ midi, on trouva quatre-vingt-dix brasses de fond noir, mêlé de petites „ pierres de la blancheur des Perles. Le 10, la Chaloupe s'avança vers une „ Ile, éloignée d'une lieue de la grande. Le Courant y portoit au Sud-„ Ouest. Quatre hommes y descendirent en marée basse, & monterent au „ haut de l'Ile: mais la crainte d'être surpris de la brume les fit retourner „ à bord. Le 11, on entra dans le Détroit, qui avoit reçu le nom de *Fro-„ bisher*. Le 12, on fit voile vers une Ile, qui fut nommée l'Ile *Gabriel*, „ à dix lieues de nous, & l'on mouilla dans une Baie sablonneuse, à huit „ brasses d'eau. On avoit la Terre à l'Ouest-Sud Ouest: cette mauvaise Baie, „ à dix lieues de l'Ile Gabriel, fut nommée *Prior's-Bay*, la *Baie* ou le *Sond* „ *de Prieur*. Le 13, on leva l'ancre, pour aller mouiller dans une autre „ Baie, sur huit brasses, beau fond de sable mêlé de terre noire. On y fit „ de l'eau. Le 15, on retourna vers Prior's-Bay; & le 16, après un calme „ de quelques heures, on se trouva pris dans les glaces, de l'épaisseur d'un „ pouce. Le 17, on s'approcha d'une Ile, qui fut nommée *Thomas William's*; „ à dix lieues de laquelle on tomba, le 18, sous une autre qui reçut le nom „ de *Burchard's*.

„ Le 19, d'un fort beau tems, deux Officiers s'approcherent de cette Ile, „ dans une Chaloupe, avec huit hommes, pour observer s'il n'y avoit point „ d'Habitans. En abordant à la Côte, ils apperçurent sept Canots, qui ve-„ noient du côté Oriental. Une juste défiance les ayant fait retourner à bord, „ on délibéra sur cet incident; & le Conseil fut d'avis de renvoyer la Cha-„ loupe avec cinq hommes, pour suivre de vue les Sauvages. Un de leurs „ Canots, ayant apperçu la Chaloupe, se mit à la suivre le long de la Côte; „ mais bientôt la vue d'un des Navires parut effrayer les Sauvages & leur „ fit gagner la terre. Un Anglois, sautant sur le rivage après eux, en saisit „ un, qui fut amené à bord. On le fit boire & manger; & lorsqu'on le crut „ apprivoisé par ce traitement, on le remit à terre. Tous les autres, au nom-„ bre de dix-neuf, s'approcherent du Vaisseau dans leurs Canots. Ils parloient „ tous avec assez de chaleur; mais nous n'entendîmes point un mot de leur „ langage. De grands cheveux noirs, une face large, un nez plat & un teint „ bazané leur donnoient beaucoup de ressemblance avec les Tartares. Ils „ étoient vêtus, Hommes & Femmes, d'une sorte de robes, que nous pri-„ mes pour des peaux de Chiens marins. Les Hommes avoient les joues & „ le tour des oreilles, peints de raies bleues. Leurs Canots étoient des mê-„ mes peaux que leurs robes, & la quille de bois: ils nous parurent de la „ grandeur d'une Chaloupe Espagnole.

Voyages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Frobisher. I. Voyage. 1576.

„ Sur des apparences si tranquilles, nous ne fîmes pas difficulté de nous „ avancer au côté Oriental de l'Ile, & d'envoyer quelques Hommes à terre. „ Ils virent les Hutes des Sauvages; & quelques-uns de ces Barbares ramerent vers la Chaloupe. Nos Gens en prirent un, qu'ils amenerent à bord. „ On lui donna une sonnette & un coûteau, dans l'espérance, non-seulement de rendre ses Compagnons plus familiers, mais de connoître, par „ l'impression que ce présent feroit sur eux, s'ils avoient déja vu des Européens. Frobisher chargea cinq hommes de le reconduire, non sur le „ rivage même, mais sur un Rocher qui n'en étoit qu'à quelques pas. Il ne „ fut pas obéi. Les cinq Anglois, affectant de ne rien craindre, allerent „ jusqu'au rivage, & furent enlevés, avec la Chaloupe, par une Troupe de „ Sauvages armés. Comme la nuit s'approchoit, on n'eut aucune connoissance de leur malheur: mais lorsqu'on vit arriver le jour sans qu'ils eussent „ paru, on tira un coup de Fauconneau, on sonna de la Trompette, & „ tous ces soins furent inutiles. Le Conseil jugea qu'il ne falloit rien espérer „ de la violence pour sauver nos Hommes. On prit le parti de sortir de la „ Baie, qui fut nommée *Five-Men's Bay*, c'est-à-dire *Baie des cinq Hommes*; „ & l'on alla jetter l'ancre sur quinze brasses. On y passa le reste du jour & „ toute la nuit suivante. Le 22 au matin, on retourna dans l'endroit même, „ où les cinq Hommes avoient eu l'imprudence de descendre. Quatorze Canots se détacherent de la Côte, & vinrent assez proche de nous: mais nos „ signes & nos invitations ne purent les faire venir à bord. Cependant une „ sonnette, qu'on leur montra, en fit approcher un, qui fut pris avec le „ Sauvage qu'il portoit. Tous les autres ayant disparu aussitôt, nous perdîmes l'espérance de retrouver nos cinq Hommes, & nous allâmes mouiller sous l'Ile Thomas William's."

Cette disgrace, joint à l'abondance des neiges, qui se trouvoient dès le matin épaisses d'un pié sur le tillac, ne laissa plus d'impatience aux Anglois que pour leur retour. Ils leverent l'ancre le 26, & le jour suivant ils étoient à la hauteur de l'Ile Gabriel. Le 1 de Septembre, ils eurent la vue de l'Islande, à huit lieues; mais les glaces ne leur permirent point d'y toucher. Le 25, ils passerent les Orcades; & le 8 d'Octobre ils entrerent dans le Port d'Harwich.

En arrivant à Londres, Frobisher n'eut à montrer pour fruit de son Expédition, que le Sauvage qu'il avoit pris, & un morceau de pierre noire qu'un Matelot lui avoit donné à bord. Mais le hazard, ou la curiosité, ayant fait jetter cette pierre dans le feu, où l'on remarqua qu'elle rougissoit, on l'éteignit dans du Vinaigre, & l'on crut y reconnoître de petites veines d'or. Elles furent mises à l'essai. On jugea que c'étoit de l'or réel. C'étoit assez pour se promettre d'immenses richesses, si l'on pouvoit se procurer une grande quantité des mêmes pierres. L'avidité du gain fit naître une nouvelle ardeur pour la découverte du passage. Il se forma une Compagnie, qui sollicita des Privileges exclusifs; & la Reine même se laissa éblouir par de si belles espérances. On fit aussitôt des préparatifs pour un second Voyage. Frobisher obtint un Vaisseau de Roi, nommé *l'Aide*, sur lequel il mit à la voile le 31 Mai 1577, avec les deux Navires le *Gabriel* &

II. Voyage. 1577.

le *Michel*. Le Journal de cette seconde entreprise n'a rien de curieux ni d'utile; la découverte ne fut pas poussée beaucoup plus loin que dans le premier Voyage. Frobisher se contenta de prendre à bord cinq cens quintaux de la prétendue Mine d'or. Après avoir fait d'inutiles recherches pour retrouver les cinq Hommes qu'il avoit perdus, il reprit [le 24 Août] la route d'Angleterre avec deux Sauvages (m) qu'il avoit enlevés; & le 17 Septembre il arriva au petit Port de Padstow en Cornouailles, dans le Vaisseau de la Reine. Les deux autres Navires s'étant séparés de lui, le *Gabriel* se rendit à Bristol; & le *Michel*, après avoir fait le tour de l'Ecosse, entra dans le Port d'Yarmouth.

VOYAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

FROBISHER.

III. VOYAGE. 1578.

Il paroît que les cinq cens quintaux de Mine ne se trouvérent bons à rien; cependant l'impression qui restoit du premier morceau de pierre, & l'espoir de la découverte du passage, qui conservoit encore toute sa force, eurent le pouvoir d'engager la Reine à faire partir une Flotte plus nombreuse. Après avoir donné le nom de *Meta incognita* aux Pays nouvellement découverts, elle fit faire une Maison portative, dont toutes les parties pouvoient se démonter, pour loger cent vingt Hommes, dont quarante devoient être Matelots, trente Soldats, & le reste pour les Mines. Ils devoient hiverner dans le Canton d'où Frobisher avoit tiré ses pierres d'or, & faire une nouvelle provision de Marcassites. De quinze Navires, dont cette Flotte fut composée, trois devoient demeurer sur la Côte; & pour donner plus de poids à l'entreprise, la Reine honora Frobisher d'une chaîne d'or. Il sortit du Port d'Harwich le 31 Mai 1578. Mais le Journal de cette troisiéme Navigation n'a d'intéressant que les disgraces de la Flotte. En arrivant sur les Côtes du Pays où l'on vouloit s'établir, elle fut battue d'une tempête, qui fit périr le Vaisseau chargé de la Maison mobile & des provisions de la nouvelle Colonie. D'autres Bâtimens furent endommagés ou dispersés. On ne put même retrouver le Détroit de Frobisher, ni la Mine. Enfin tant de fatigues & de dangers n'aboutirent qu'à retourner en Angleterre, où l'on arriva vers la fin de Septembre de la même année.

Mort de Frobisher, & remarques sur ses Voyages.

On assure que le Capitaine Frobisher conserva, jusqu'au dernier moment de sa vie, l'espérance de découvrir un passage au Nord-Ouest; mais la Cour l'ayant employé d'un autre côté, son troisiéme Voyage fut la derniere entreprise qu'il tenta dans cette vue. Ellis nous apprend qu'il commanda un Vaisseau de guerre, nommé *le Triomphe*, dans le fameux combat de 1588, entre les Espagnols & les Anglois, & que sa valeur fut récompensée du titre de Chevalier. Six ans après, ayant été blessé à la prise de Brest, il en mourut à Plymouth, par la seule faute de son Chirurgien. Fox, dont le nom a déja paru dans ce Recueil, observe, qu'on pourroit conclure, sans témérité, des trois Journaux du Chevalier Frobisher, que son dessein avoit

(m) C'étoit un Homme & une Femme, avec un Enfant. Lorsqu'ils furent présentés à la Reine, ils ne firent que baisser la vue, sans aucune marque de crainte & de surprise. On les nourrit à leur maniere, c'est-à-dire avec de la viande crue. Lorsqu'on leur offrit une Poule, ils la vuiderent aussitôt, & mangerent les entrailles avec l'ordure. Mais ils ne vécurent pas longtems, & l'Enfant, qui n'avoit pas quinze mois, fut élevé.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

été de s'approprier sa prétendue Mine d'or. Il ne marque point une seule latitude, à l'exception de celle du Détroit de son nom: à l'égard du Pays qu'il plut à la Reine Elisabeth de nommer *Meta incognita*, on le reconnoît aujourd'hui pour le Groenland.

FROBISHER. III. VOYAGE. 1578.

EGEDE, qui nous a donné la meilleure Description de cette Contrée, parle des Découvertes de Frobisher en ces termes: „ Vous trouverez dans tou„ tes les Cartes de Mer, le *Détroit de Frobisher* & le *Baer-sond*, qu'on „ nous donne pour deux grandes Iles près du Continent: mais suivant mes „ lumieres, elles ne s'y trouvent point; ou du moins ce n'est pas sur la „ Côte du Groenland qu'elles se trouvent, car toutes mes recherches ne „ m'ont rien fait rencontrer de semblable dans le Voyage que j'entrepris „ en 1723, vers le Sud, quoique je sois monté de ce côté-là jusqu'aux 60 „ degrés de latitude. Dans les Cartes les plus modernes, le Détroit du „ Nord est marqué à 63 degrés, & celui du Sud à 62. Ellis croit assez vraisemblable que le Détroit de Frobisher & l'Ile que cet Avanturier nomma *Cap de la Reine Elisabeth*, car il trouva ensuite que c'étoit une Ile, sont situés à l'Est du Groenland, & peut-être à moins de latitude qu'ils ne sont placés dans le premier des trois Journaux. Cette conjecture se trouve appuyée par un autre passage d'Egede: „ Dans l'Expédition, (dit ce Voya„ geur,) que je fis pour la découverte, je trouvai, dans une petite Ile où „ je mouillai, un sable jaune, entremêlé de traits rougeâtres, qui ressem„ bloient à du vermillon, dont j'envoyai une assez bonne quantité au Di„ recteur de la Compagnie du Groenland, à Bergue, pour faire des essais. „ Ensuite je fus chargé, par cette même Compagnie, d'amasser autant de „ ce sable que je le pourrois: mais malheureusement pour nous, il me fut im„ possible de retrouver l'Ile où je l'avois pris: elle étoit petite, & con„ fondue entre un grand nombre d'autres. La marque, que j'avois eu soin „ d'y élever dans mon premier Voyage, avoit été emportée par le vent. „ Cependant on a trouvé, de divers côtés, dans le Pays, une quantité con„ sidérable de cette même matiere, qui étant rougie au feu change de cou„ leur & devient rougeâtre, comme elle fait aussi lorsqu'elle est renfermée „ pendant quelque tems. Je ne saurois décider si c'est ce même sable dont „ Martin Frobisher rapporta plusieurs centaines de Tonneaux en Angleterre, „ dans la prévention qu'il contenoit beaucoup d'or, & dont plusieurs Na„ vires de la Compagnie Danoise du Groenland furent chargés à leur re„ tour, pour Coppenhague, en 1636: ce que j'en puis dire, c'est qu'avec „ quelque expérience dans la Chymie, j'ai essayé, tant par la voie de l'ex„ traction, que par celle de la précipitation, si j'en pourrois tirer quelque „ chose, & que j'y ai toujours perdu mes peines. En un mot, je déclare „ que je n'y ai jamais trouvé aucune autre espece de sable, qui contînt de „ l'or ou de l'argent. "

DANS un autre endroit de sa Description, Egede paroît douter de la vérité de la Relation que Frobisher a donnée de ce Pays, & parle avec mépris de son prétendu sable d'or. Il avoue néanmoins qu'en 1636 un Officier Danois fut chargé d'amener du Détroit de Davis en Dannemarc, aux frais & par l'ordre du Grand Chancelier du Royaume, deux Vaisseaux remplis de ce sable;

sable; mais que les Orfevres Danois, après les essais, le déclarerent pur sable, sans aucune valeur, & que, sur leur témoignage, tout fut jetté dans la Mer. Il ajoute, que le Capitaine en mourut de honte, ou de chagrin; mais qu'après sa mort, un peu de ce même sable, que le Chancelier avoit gardé, étant tombé entre les mains d'un habile Artiste, il en tira de bon or. Le sable luisant de Frobisher n'eut pas le même bonheur, & ce fâcheux dénouement nuisit, en général, à l'entreprise de la découverte d'un passage au Nord-Ouest.

Voyages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Frobisher. III. Voyage. 1578.

Dans le second de ses trois Voyages, le *Gabriel* étoit commandé par Edouard *Fenton*, Homme de naissance & fort aimé du Comte de Warwick. Au troisieme Voyage, Fenton commandoit la *Judith*, avec le titre de Contre-Amiral de la Flotte. Il étoit si prévenu des avantages de cette entreprise, qu'ayant été chargé, en 1582, d'une Expédition aux Indes Orientales, il fit mettre, dans sa Commission, un article qui l'autorisoit à tenter la découverte d'un passage au Nord-Ouest vers la Mer du Sud. Comme le principal objet de son Voyage étoit de croiser sur les Ennemis de sa Nation, il prit sa route vers le Bresil, d'où il revint en Angleterre, après avoir défait une Escadre Espagnole: mais on lit, dans les recherches navales de *Monson*, qu'un de ses Navires alla au Détroit de Magellan, & qu'il y passa pour une Expédition qu'on ignore. Ellis lui attribue l'honneur d'avoir inspiré ses grands desseins au célebre Jean *Davis*.

Voyages de Jean Davis. I. Voyage. 1585.

Davis étoit Homme d'esprit, & d'une habileté reconnue dans la Navigation. Ses lumieres & l'autorité de Fenton lui firent prendre si vivement parti pour la probabilité d'un passage au Nord-Ouest, qu'il fut choisi, en 1585, pour cette découverte, par une Compagnie de riches Négocians de Londres, sous la protection de plusieurs personnes du premier rang. On lui équipa deux Navires, l'un nommé le *Clair de Soleil*, de cinquante tonneaux, & l'autre le *Clair de Lune*, de trente-cinq. Il partit de Dartmouth le 7 de Juin; &, le 20 du mois suivant, il découvrit, proche de l'entrée du Détroit qui a pris son nom, le Pays qu'il nomma *Désolation*. Le 29 du même mois, ayant reconnu d'autres Terres à soixante-quatre degrés quinze minutes de latitude, il y aborda, & trouva un Peuple bon & traitable, dont il reçut beaucoup de caresses. Il se trouva, le 6 d'Août, par les soixante-six degrés quarante minutes en pleine Mer: il mouilla dans une belle Baie, près d'une Montagne, dont les pentes paroissoient de couleur d'or, & qu'il nomma le *Mont Raleigh*. La Rade reçut le nom de *Totness*, la Côte Septentrionale celui de *Cap Dyer*, & la Méridionale celui de *Cap Walsingham*. Le 11 du même mois, il donna le nom de *Cap de la Merci de Dieu* à la Pointe la plus Méridionale du Pays. Ensuite il entra dans un beau Détroit, dans lequel il s'avança de soixante lieues au Nord-Nord-Ouest, trouvant des Iles au milieu, le passage fort bon des deux côtés, & des marques d'Habitation sur les bords. La Marée y montoit de six ou sept brasses; mais il ne put découvrir de quel côté elle venoit. Le 21, il reprit sa route d'Angleterre, où il arriva, le 30 de Septembre, dans le Port d'Yarmouth.

Ses découvertes.

II. Voyage. 1586.

Les Anglois sont persuadés que Davis fut le premier qui visita la Côte Occidentale du Groenland; & que ce fut sur cette Côte, qu'il s'avança jus-

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

DAVIS. II. VOYAGE. 1586.

qu'aux soixante-quatre degrés quinze minutes de latitude; comme il monta de l'autre côté jusqu'aux soixante-six degrés quarante minutes. Cette Expédition lui fit tant d'honneur, que dès l'année suivante on lui proposa un second Voyage, avec les mêmes Navires, & deux autres, nommés la *Sirene* & l'*Etoile du Nord*, dont le premier étoit de cent tonneaux. Il fit voile de Dartmouth, le 7 de Mai 1586; & le 15 de Juin, il découvrit la Terre, par les soixante degrés de latitude, & les quarante-sept degrés de longitude occidentale de Londres; mais les glaces ne lui permettant point d'en approcher, il fut obligé de retourner jusqu'aux cinquante-sept degrés de latitude, pour gagner & doubler la pleine Mer. Le 29 du même mois, il découvrit une autre Terre, par les soixante-quatre degrés de latitude & les cinquante-huit degrés trente minutes de longitude occidentale de Londres. Il y fit quelque commerce avec les Habitans du Pays, dont il fait une peinture peu différente de celle qu'on a déja donnée des Esquimaux ou des Nodwais. Le Pays lui parut entrecoupé de Détroits & de Golfes considérables. Il renvoya la *Sirene* en Angleterre, vers le milieu de Juillet; mais continuant son Voyage dans le *Clair de Lune*, il découvrit, le premier d'Août, un nouveau Pays par les soixante-six degrés trente-trois minutes de latitude, & les soixante-dix degrés de longitude occidentale de Londres. Il vit plusieurs Golfes, sans y pénétrer; & reprenant la route d'Angleterre le 19, il y arriva heureusement au commencement d'Octobre.

Dans une Lettre, qu'il écrivit aussitôt à la Compagnie, il ne fit pas difficulté d'assurer qu'il avoit réduit le passage à une espece de certitude; c'est-à-dire, qu'il devoit être dans un des endroits qu'il avoit reconnus, & qu'il marquoit au nombre de quatre; ou qu'il n'y en avoit aucun. Il ajoutoit qu'à l'avenir on pourroit tenter cette découverte sans dépense, parce que la Pêche suffisoit seule pour fournir aux frais des Expéditions.

III. VOYAGE. 1587.

L'OPINION qu'on avoit de son mérite, soutenue par un langage si ferme, fit équiper une troisieme Escadre, composée du *Clair de Soleil*, de l'*Elisabeth de Dartmouth*, & de l'*Helene de Londres*. Il partit de Dartmouth, avec ces trois Bâtimens, le 19 de Mai 1587. Dès le 14 du mois suivant, il découvrit quelques Terres, dont on ne marque, ni le nom, ni la hauteur; & le 16 il y mouilla dans un bon Havre, où les Habitans du Pays ne se refuserent point au Commerce. Le 30, se trouvant par les soixante-douze degrés douze minutes de latitude à l'Ouest du Groenland, il donna le nom de *Sanderson's hope*, ou *Espérance de Sanderson* (n), à la Pointe la plus Septentrionale du Pays qu'il avoit devant les yeux. De-là il s'avança vers l'Ouest, sans découvrir aucune Terre. Le 17 de Juillet, il étoit à la vûe du *Mont Raleigh*; & le 23 il mouilla au fond du Golfe, où il donna aux Iles le nom d'*Iles de Cumberland*. Une furieuse tempête, qu'il essuya le 26, ne l'empêcha point de découvrir, le 30, entre les soixante-deux & les soixante-trois degrés de latitude, un autre Golfe, qu'il nomma *Golfe de Lumley*. Enfin, la saison trop avancée l'obligea de retourner à Dartmouth, où il arriva le 15 de Septembre.

(n) Du nom de M. *Sanderson*, Trésorier de la Compagnie Angloise.

QUOIQU'ON ne fût pas beaucoup plus avancé pour la réalité du passage, Davis continua d'en soutenir la probabilité, par le Détroit auquel il avoit donné son nom, & ne changea point d'idée jusqu'au tombeau. Monson (o), qui n'étoit pas zelé partisan du passage même, avoue néanmoins que les argumens du Capitaine Davis lui sembloient extrêmement plausibles. Le Chevalier *Humfroi Gilbert* (p), Savant d'un ordre distingué, composa un Traité fort curieux (q) pour les confirmer; & d'autres Ecrits, qui furent publiés dans le même tems, rendent témoignage que cette idée étoit alors celle des plus savans Cosmographes & des plus célebres Marins d'Espagne, de Portugal & d'Italie. Cependant, après la mort de Davis, les tentatives furent suspendues en Angleterre, pendant quatorze ou quinze ans: & les Chefs du Commerce, occupés de leurs Expéditions aux Indes Orientales, s'en tinrent à l'opinion de la possibilité, en se reposant, sur l'avenir, d'une découverte dont on ne voit point qu'ils aient jamais perdu l'espérance.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

MAIS, avant la fin du même siecle, les Hollandois conçurent que ce qui paroissoit vraisemblable, à tant d'habiles gens, par le Nord-Ouest, ne devoit pas être plus impossible par le Nord-Est. Le Commerce de leur Nation étoit encore borné aux Mers de l'Europe; & peut-être ne seroit-il jamais sorti de ces bornes, si les Espagnols n'eussent pas enlevé leurs Vaisseaux, en les traitant eux-mêmes avec la derniere rigueur (r). Cette tyrannie, qui sembloit devoir causer leur ruine, devint, comme on l'a vu dans une autre partie de cet Ouvrage (s), la source de toutes leurs prospérités; elle leur fit naître l'idée d'aller chercher, sous un autre Ciel, & parmi des Peuples Barbares, les secours qui leur étoient refusés par leurs Voisins. Foibles, comme ils l'étoient encore, il falloit éviter la rencontre de deux Ennemis aussi puissans que les Espagnols & les Portugais; & ce fut cette difficulté qui leur fit prendre la résolution de chercher une nouvelle route. Celle du Nord-Est, quoique tentée sans succès par Sebastien *Cabot*, leur parut la plus convenable à leurs vues. Ils savoient qu'après Cabot, le Chevalier Hugues *Willougby* avoit pénétré, en 1553, jusqu'aux soixante-douze degrés; qu'en 1556 Etienne *Burrough* avoit entrepris la même recherche; que *Pett* & *Jackman*, en 1580, avoient reconnu aussi des Terres fort éloignées (t): mais pourquoi regarder toutes ces Navigations,

VOYAGES DES HOLLANDOIS AU NORD-EST.

(o) *Monfort* dans l'Edit. de Paris R. d. E.
(p) Beau-frere du Chevalier Raleigh.
(q) Il se trouve dans la Collection d'Hackluyt.
(r) Ils les livroient à l'Inquisition, en qualité d'Hérétiques.
(s) Voyez les Voyages des Hollandois aux Grandes Indes, Tome IX de ce Recueil.
(t) Hugues *Willougby* ayant mis à la voile, en 1553, avec trois Vaisseaux, s'avança vers le Cap Septentrional de Finmarck, & de là jusqu'aux soixante-douze degrés de latitude. Après lui, le Capitaine Etienne *Burrough*, depuis Contrôleur de la Marine, sous le regne d'Elisabeth, entreprit la même recherche. Il doubla le Cap Nord en 1556, s'avança vers l'Est & découvrit le Détroit de Weigats, entre la partie méridionale de la Nouvelle Zemble & le Pays des Samoïedes: mais étant entré dans le Détroit, il prit le Golfe, qui en est à l'Est, pour une Mer ouverte, & revint persuadé qu'il avoit trouvé, en cet endroit, le vrai passage à la Chine & au Japon. En 1580, les Capitaines Artur *Pett* & Charles *Jackman* résolurent de vérifier l'idée de Burrough. Ils passerent ce Détroit, & continuerent leur route à l'Est,

P 2

Voyages au Nord Ouest et au Nord-Est.

comme le dernier terme de l'art & du courage des Hommes? Ils se flatterent qu'il étoit échappé quelque chose aux mesures d'un tems moins éclairé, & qu'en faisant route par le Nord-Est, ils pouvoient ranger ensuite la Côte de Tartarie, entrer dans les Mers Orientales, & passer aux grandes Indes, à la Chine, au Japon, aux Philippines, & aux Moluques.

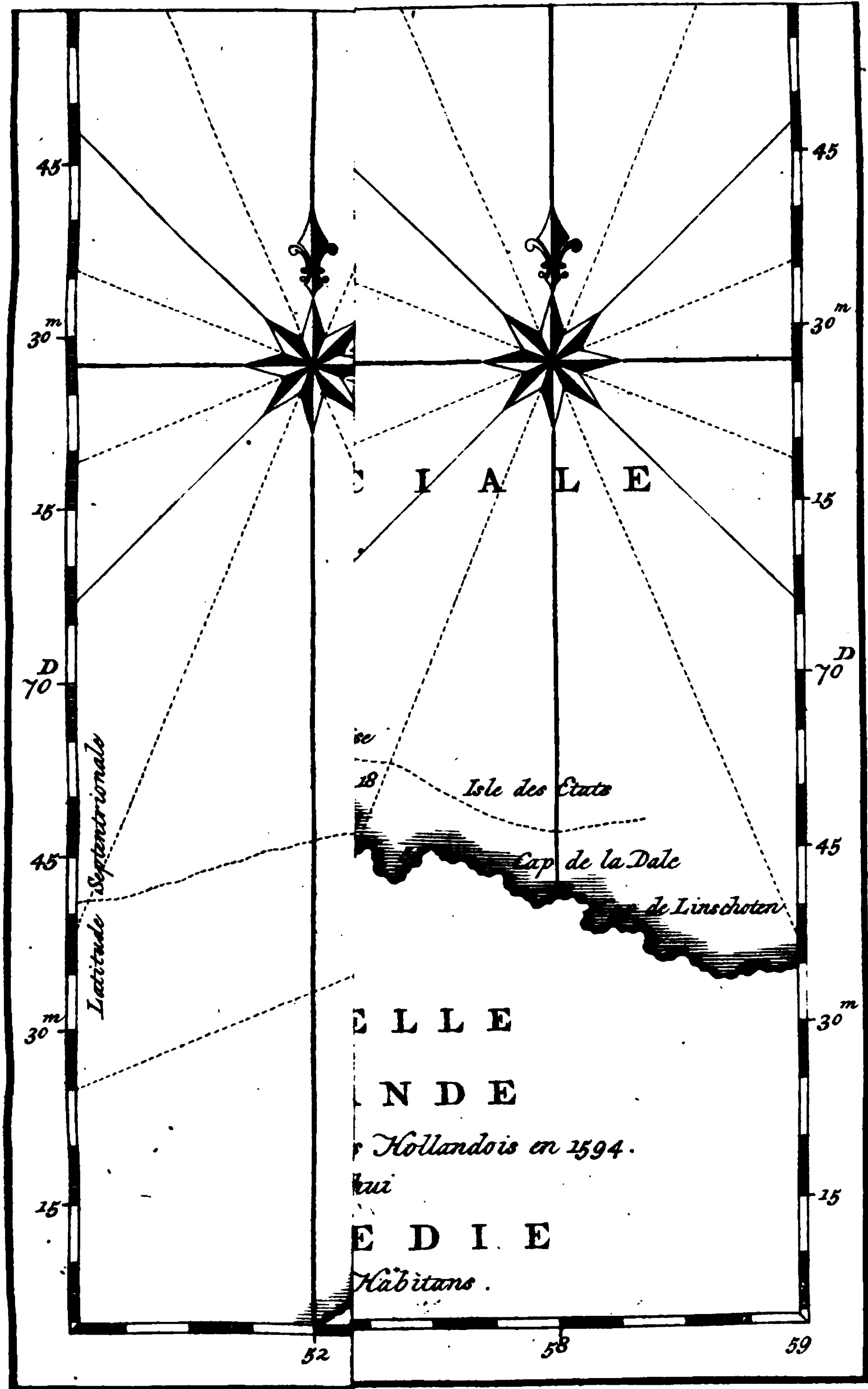
C'est Jacques *Valk* & Christophe *Roekius*, l'un Trésorier, l'autre Pensionnaire des Etats de Zélande, qu'on donne pour les premiers Auteurs de cette grande Entreprise (v). Ils s'unirent avec une Société de Marchands, dont les principaux étoient Baltazar *Moucheron*, Jean *Janszen*,

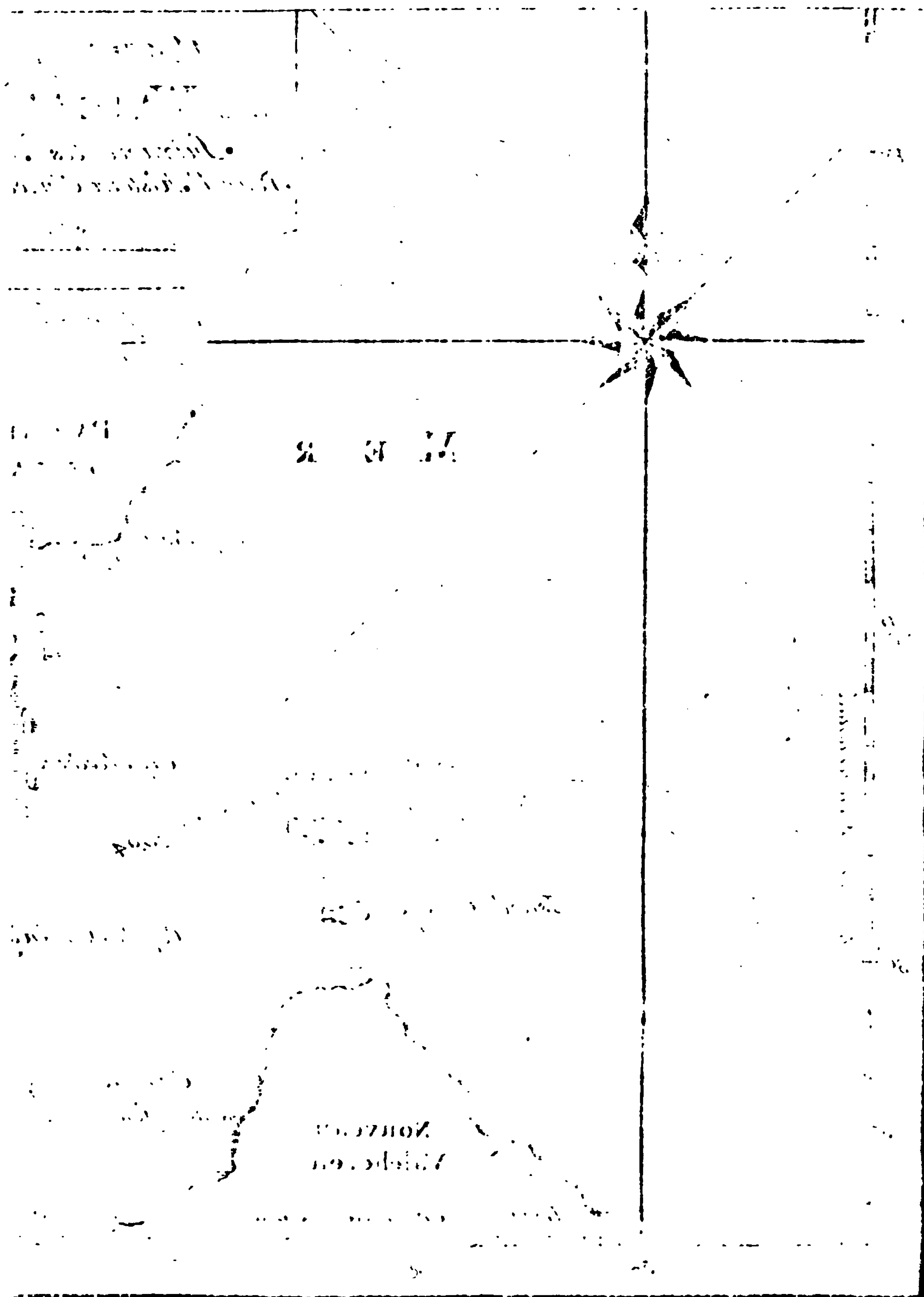
mais ils y trouverent tant de glaces, & le tems fut si mauvais, qu'après avoir essuyé les plus grands dangers, ils se virent obligés de retourner sur leurs traces. Un coup de vent écarta les deux Vaisseaux, & l'on n'a jamais sçu quel fut le sort d'Artur Pett. D'autres, qu'on nomme ensuite, ne furent effrayés & rebutés que par le froid.

(v) On ne peut en faire honneur à la fameuse Dissertation de leur Compatriote, Jean Isaac *Pontanus*, puisqu'on y lit qu'elle fut composée après les Voyages dont on va donner l'extrait, & sur les connoissances qu'on en avoit rapportées. Mais il est assez curieux de voir comment un Homme, du mérite de Pontanus, jugeoit alors qu'on devoit s'y prendre, pour trouver ce qu'on cherchoit. Après diverses conjectures sur quelques récits des Anciens, & sur les lumieres de son tems, voici ses conclusions: „ si l'on vouloit, (dit-il,) venir à bout de „ passer le Détroit de Nassau ou de Weigats, il faudroit envoyer, aux frais du „ Public, quelques Avanturiers qui, pre„ nant l'occasion du Voyage que les Russes „ font tous les ans, se joignissent à eux „ pour les accompagner. On parviendroit „ ainsi à savoir certainement si la Mer qui „ est au-delà du Weigats est la grande Mer „ de Tartarie, ou seulement un Golfe, au„ delà duquel on ne puisse passer. On sau„ roit si le Cap *Tabin* est toujours gelé, ou „ si l'on peut naviger au-delà. Ces informa„ tions ne seroient pas douteuses, sur le „ témoignage des Habitans du Pays.

„ Pour faciliter cette entreprise, il fau„ droit un Vaisseau de guerre du plus bas „ rang, & ne pas s'attacher tant à le mon„ ter d'un fort Equipage, qu'à composer „ l'Equipage d'Officiers & de Matelots ac„ coutumés à naviger dans ces climats. Il „ faudroit pourvoir ce Vaisseau de vivres „ pour un an, ou même pour plus long„ tems; & lorsqu'il seroit arrivé au Dé„ troit, on choisiroit l'endroit le plus pro„ pre pour hiverner, d'où l'on pourroit „ avoir communication avec les Russes & „ les Samoïedes, & où l'on attendroit le „ tems du passage des Moscovites. Il seroit „ bon aussi que quelques uns des Hollan„ dois, qui trafiquent au Japon, vinssent de „ ce côté-là au Cap Tabin, ou du moins jus„ qu'aux lieux qui en sont les plus voisins, „ & qu'ils reconnussent la route & le Pays.

„ Je sais que d'autres croient plus sûr de „ prendre son cours en pleine Mer, & d'al„ ler faire le tour de la Nouvelle Zemble, „ jusques par la hauteur des quatre-vingt„ deux degrés, ou environ, parceque les „ jours & l'Eté y sont plus longs, que les „ glaces n'y sont pas si fréquentes, & qu'il „ n'y en vient point tant de la Côte; enfin, „ parceque le froid y est moins âpre, que „ par les soixante-seize degrés & au-dessous. „ Je demeure d'accord que toutes ces cho„ ses sont ainsi sur la sphere, qui est ex„ trêmement inclinée & courbée, par cette „ hauteur, & qui éleve le Soleil sur l'Hori„ zon pendant près de six mois: cependant „ il y a deux difficultés, qui s'opposent à „ cette opinion; la premiere, que nous n'a„ vons aucune connoissance de ce climat, „ ni si tout y est Mer, ou s'il y a aussi des „ Terres & des Iles; 2°. supposé qu'on „ puisse y naviger, la difficulté n'en demeu„ re pas moins entiere, savoir, qu'il faudra „ descendre depuis les quatre-vingts degrés „ jusques par les soixante dix & au dessous, „ & là, souffrir les incommodités & la ri„ gueur du froid & des montagnes de gla„ ces, au milieu desquelles on se trouve, „ demeurer séparé de toute communication „ avec les Hommes dans des Pays incon„ nus, être privé de la clarté du Soleil, „ combattre contre les Bêtes sauvages, & „ enfin, suivant toute apparence, périr mi„ sérablement."


45
30m
15
D
70
45
30m
15
Latitude Septentrionale
C I A L E
Isle des Etats
Cap de la Dale
de Linschoten
E L L E
N D E
Hollandois en 1594.
E D I E
Habitans.
52
58
59



Charles & Dirck *Van Os*, pour demander, aux Etats Généraux, „ la per„ miſſion d'aller chercher, par le Nord, un paſſage aux Royaumes de Ca„ thay & de la Chine." Tels furent les termes de leur Requête, qui leur fut accordée facilement. Auſſitôt la Société fit équiper trois Vaiſſeaux, un dans le Port d'Amſterdam, un en Zélande, & le troiſieme à Enckhuyſen. La conduite de l'Entrepriſe fut confiée à Guillaume *Barenſz*, célebre Pilote, du Bourg de Schelling, qui prit un Pêcheur du même lieu, avec ſa Barque, pour ſuivre inſéparablement le premier Vaiſſeau, s'il arrivoit aux deux autres de s'en écarter.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

CETTE petite Eſcadre, ayant fait voile du Texel le 5 de Juin 1594 (x), alla terrir, dès le 23, à l'Ile de Kilduin, dépendante de la Moſcovie. La nuit du 4 au 5 Juillet, Barenſz. prit hauteur, le Soleil étant alors au plus bas, c'eſt-à-dire entre le Nord-Nord-Eſt & l'Eſt quart de Nord-Eſt. Il ſe trouva par les ſoixante-treize degrés vingt-cinq minutes, à cinq ou ſix lieues de terre, ſous la Nouvelle Zemble. De-là, gouvernant à l'Eſt, il fit cinq ou ſix lieues, qui l'approcherent d'une Pointe de terre aſſez baſſe, mais fort longue, à laquelle il donna le nom de *Langenes*. A l'Eſt de cette Pointe, il découvrit une grande Baie déſerte. Enſuite, il remarqua deux Anſes, entre un Cap qu'il nomma *Baxo*, à quatre lieues de Langenes, & la pointe occidentale de cette Baie, qui fut nommée Baie *de Loms*. Le côté de l'Oueſt offre un très beau Port, qui a ſix, ſept & huit braſſes d'eau. On y trouva un vieux mât, que Barenſz fit élever. Le nom de *Loms*, qu'il voulut donner à la Baie, fut pris d'une eſpece d'Oiſeaux qu'il y vit en abondance, & qui, ſuivant la ſignification Hollandoiſe au mot, ſont extraordinairement lourds (y). Ils ont le corps ſi gros, en comparaiſon des aîles, qu'on eſt ſurpris qu'elles puiſſent enlever une ſi peſante maſſe. Ces Oiſeaux font leurs nids ſur des Montagnes eſcarpées, & ne couvent qu'un œuf à la fois. La vue des Hommes les effarouche ſi peu, qu'on peut en prendre un dans ſon nid, ſans que les autres s'envolent ou quittent même leur ſituation.

BARENSZ. I. VOYAGE. 1594.

Loms, Oiſeaux ſinguliers.

DE la Baie de Loms, on fit voile vers une Ile qui fut nommée l'*Amirauté*, dont la Côte occidentale n'eſt pas nette, & ne permet d'approcher de terre qu'avec beaucoup de précaution. Le 6, à minuit, on arriva ſous un Cap, qui fut nommé *Swarthoek*, ou *Cap Noir*, par les ſoixante-quinze degrés vingt-neuf minutes. Huit lieues plus loin, on ſe trouva ſous une Ile, qui reçut le nom de *Guillaume*, par les ſoixante-quinze degrés cinquante-cinq minutes. La Mer y avoit jetté quantité de Bois, & pluſieurs de ces monſtrueux Poiſſons que les François nomment *Vaches Marines*, les Ruſſes *Morſes*, & les Hollandois *Walruſſes* (z).

LE 9, on alla mouiller dans un Havre de cette Ile, qui fut nommé *Rade de Berenfort*, où l'on ne pût ſe défendre de quelque frayeur, en y appercevant un Ours blanc. Pluſieurs Matelots ſe jetterent dans la Chalou-

(x) Nous corrigeons ici l'Edition de Paris, qui porte la date de 1584. R. d. E.

(y) Le mot Hollandois eſt *loom*, auquel on ajoute l'*s* pour le cas Genitif; & les Oiſeaux ſont des *Pingoins*. R. d. E.

(z) Voyez, ci-deſſous, l'Hiſtoire Naturelle de l'Amérique Septentrionale.

Voyages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Barensz. I. Voyage. 1594.

pe, & le percerent de coups de fusil: mais ce furieux Animal, se sentant blessé, donna une scene fort extraordinaire aux Hollandois. Il plongea d'abord, & revint plusieurs fois sur l'eau. Ensuite il voulut se mettre à la nage. Les Matelots firent avancer vers lui la Chaloupe, & lui passerent au cou une corde à nœud coulant, dans l'espérance de le prendre en vie, & de le transporter en Hollande. Alors il se débattit avec des efforts & des mouvemens terribles. On crut devoir lui donner un peu de relâche, en serrant moins le lacet, pour l'entraîner doucement après la Chaloupe & le lasser par degrés: mais lorsqu'il en fut proche, il s'y élança; il mit ses deux pattes sur l'arriere, & d'un autre effort, il y entra jusqu'à la moitié du corps. Les Matelots en eurent tant d'effroi, qu'ils s'enfuirent tous à l'avant; & chacun crut sa vie fort en danger. L'avanture qui les sauva n'est pas moins singuliere: lorsque l'Ours sembloit prêt à se jetter sur eux, il fut arrêté par la corde, qui s'étoit accrochée à la penture du Gouvernail. Un Matelot prit ce tems pour s'avancer avec une demi-lance, & lui porta un si grand coup que l'Animal retomba dans l'eau. La Chaloupe, qui se remit aussitôt à nager vers le Vaisseau, l'entraîna facilement; & ce nouvel exercice épuisa tellement sa vigueur, qu'on n'eut pas beaucoup de peine à le tuer. Sa peau fut apportée à Amsterdam.

Le 10 de Juillet, on reconnut une Ile, qui reçut le nom d'*Ile des Croix*, parce qu'on y en trouva deux grandes, sans aucune marque à laquelle on pût juger qui les y avoit plantées. Elle est, non-seulement déserte, mais incapable d'être habitée, par les rochers dont elle est remplie, quoiqu'elle n'ait pas moins d'une demi-lieue de long, de l'Est à l'Ouest. Elle a, vers ses deux extrêmités, des bancs de roche, cachés sous l'eau. Huit lieues au-delà, par les soixante-seize degrés & demi, on arriva au *Cap de Nassau*, Pointe basse & unie, qui a devant elle un Banc de sept brasses, assez éloigné de terre. De ce Cap, on fit cinq lieues à l'Est quart de Sud-Est & à l'Est-Sud-Est. Barensz crut reconnoître alors une Côte, au Nord-Est quart d'Est; & le cap y fut mis aussitôt, dans l'opinion que c'étoit quelque Terre inconnue, au Nord de la Nouvelle Zemble: mais le vent étant devenu plus fort, on fut contraint d'amener toutes les voiles; & bientôt la Mer se trouva si grosse, que pendant plus de seize heures, la navigation se fit à mâts & à cordes. Le lendemain, la petite Barque fut coulée à fond par un coup de Mer. On continua de dériver à sec; & vers trois heures après-midi, on se trouva sous la Nouvelle Zemble, fort proche de terre. Le 13, on vit du haut des mâts une grande quantité de glaces, & le 14, par les soixante-dix-sept degrés quarante cinq minutes, on se trouva près d'une surface de glace fort unie, qui s'étendoit à perte de vue. Barensz prit le parti de retourner sous la Nouvelle Zemble, vers le Cap de Nassau. Il arriva le 26, sous le Cap de *Troost*; & le 29, étant par les soixante-dix-sept degrés, la Pointe la plus Septentrionale de la Nouvelle Zemble, qu'il nomma *Ys-hoek*, ou le *Cap des Glaces*, lui demeura droit à l'Est. [On y ramassa de petites pierres qui avoient le brillant de l'or, ce qui les fit nommer *Pierres d'Or*.] Le 31, ayant couru des bordées entre les glaces & la terre, il arriva aux Iles, qui furent nommées *Iles d'Orange*, près d'une desquelles

Il trouva plus de deux cens Vaches marines, couchées au Soleil sur le sable. Les Matelots, persuadés que ces Amphibies ne pouvoient se défendre sur terre, entreprirent d'en tuer quelques-uns, pour en rapporter les dents : mais ils briserent leurs Haches, leurs Sabres & leurs Piques, sans en pouvoir arrêter un seul, ni remporter d'autre avantage, que de se saisir d'une de leurs dents, qui fut cassée. Ils étoient résolus de retourner à cette espece de combat avec quelques pieces de Canon, lorsque le vent devint si impétueux, qu'il divisa les glaces en quantité de gros glaçons, sur l'un desquels on fut surpris de rencontrer un grand Ours blanc, qui dormoit. Plusieurs coups de fusil le blesserent, mais ne l'empêcherent pas de fuir & de se jetter dans l'eau, où la Chaloupe le suivit. Il fut tué; mais les glaçons, qui continuoient de se rompre, ne permirent point de s'en saisir.

Barensz jugea qu'il étoit impossible de forcer un obstacle de cette nature, & de pénétrer plus loin pour découvrir de nouvelles Terres, d'autant plus que les Matelots commençoient à se ressentir de leurs fatigues, & ne paroissoient pas disposés à risquer inutilement leur vie. Il résolut de reprendre la route par laquelle on étoit venu, dans l'espérance de rejoindre les deux autres Vaisseaux (a), qui avoient tourné vers le *Weigats*, ou le Détroit de Nassau. On mit à la voile le 1 d'Août. Les Caps de Troost & de Nassau furent doublés, & le 8 on se trouva sous une petite Ile basse, qui n'est éloignée que d'une demi-lieue de terre, & qui fut nommée l'*Ile noire*, parce qu'elle parut de cette couleur. L'observation de la hauteur, qui donna soixante-onze degrés quarante-cinq minutes, & la vue d'une grande Anse, firent juger à Barensz que c'étoit à cette Ile qu'Olivier *Beunel* avoit abordé avant lui, & qu'il avoit nommée *Costingsarch*. A trois lieues de-là, on découvrit une petite Pointe, sur laquelle il y avoit une Croix, & qui en reçut le nom. Ensuite, ayant rangé la Côte pendant quatre lieues, on doubla une autre petite Pointe, derrière laquelle on découvrit une grande Anse; elle fut nommée le *cinquieme Cap*, ou *Cap Saint Laurent*. Trois lieues au-delà, un autre Cap fut nommé *Cap du Bastion*. Quelques Matelots, qui descendirent au rivage, y trouverent, non-seulement une Croix, entourée d'un monceau de pierres sur une roche noire, mais encore six sacs de farine de seigle, nouvellement enterrés. Cette découverte ne put leur laisser aucun doute qu'il n'y fût venu des Hommes, que leur arrivée avoit peut-être fait fuir. La curiosité les ayant portés plus loin, ils trouverent, à deux cens pas du même lieu, une autre Croix, & trois Maisons, bâties de bois à la maniere du Nord, où quelques douves abandonnées leur firent connoître qu'il y avoit sur cette Côte une Pêcherie de Saumon. Ils virent aussi cinq ou six cercueils, près d'autant de fosses, nouvellement remplies de pierres. Cette Anse, qui forme un fort beau Port, à l'abri de tous les vents, fut nommée *Port de la Farine*. L'observation de la hauteur y donna soixante-dix degrés quarante-cinq minutes. Entre ce Port & le Cap du Bastion, il se trouve une Baie, que Barensz nomma *Saint Laurent*, aussi fort belle, & qui est à l'abri des vents de Nord-Est & de Nord-Ouest.

(a) On ne marque point où ils avoient quitté celui de Barensz. [mais il est à présumer qu'ils s'étoient séparés à Kilduin.]

Voyages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Barensz. I. Voyage. 1594.

Le 12, on découvrit deux petites Iles, dont la derniere, qui n'est qu'à une lieue de Terre, fut nommée *Sainte Claire*. Le 15, vers trois heures après midi, on étoit par les soixante-neuf degrés quinze minutes; & deux lieues plus loin à l'Est, on reconnut les Iles de *Matflo* & de *Delgoi*. Un heureux hazard y fit arriver le même jour les deux autres Navires, qui revenoient du Détroit de Nassau, & qui voyant paroître celui de Barensz, jugerent d'abord qu'il avoit fait le tour de la Nouvelle Zemble, & qu'il étoit revenu par le même Détroit. Après s'être communiqué mutuellement leurs Avantures & leurs Découvertes, ils appareillerent ensemble pour la Hollande, où ils arriverent, le 16 de Septembre, dans le Port d'Amsterdam.

Effet de ce Voyage.

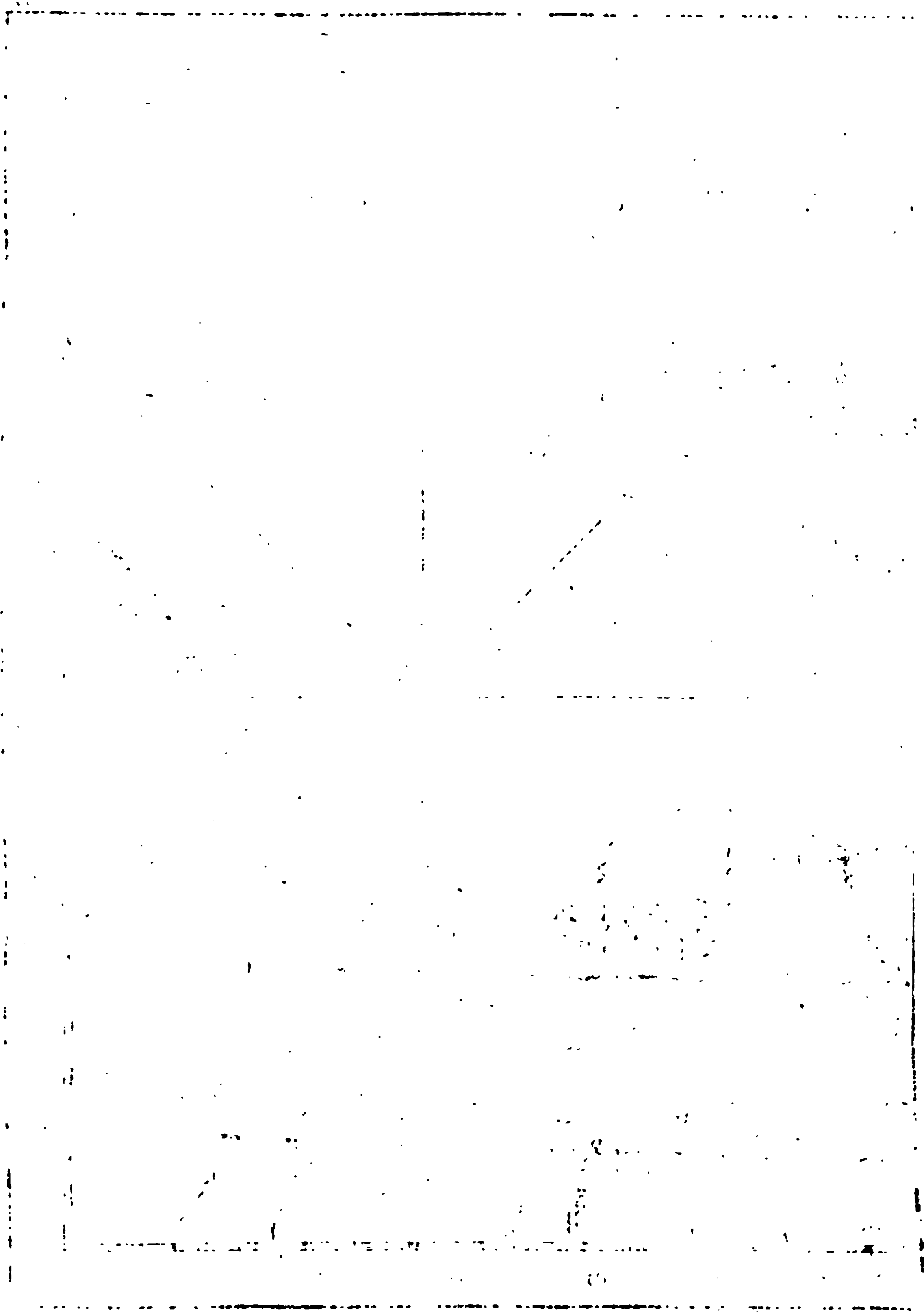
Le rapport du Vaisseau de Zélande & de celui d'Enckhuysen donna l'espérance de trouver un passage par le Détroit de Nassau; & l'autorité du célebre Jean-Hugues *Linschoten*, qui avoit été du voyage en qualité de Commis, donna tant de poids à cette opinion, que les Etats Généraux & le Prince d'Orange s'engagerent volontiers à faire équiper d'autres Vaisseaux, non-seulement pour continuer la recherche du Passage, mais pour tenter même quelque commerce, dans les lieux où l'on pourroit rencontrer des Habitans. Les Négocians eurent la liberté d'y envoyer les Marchandises qu'ils jugerent convenables, avec des Commis pour la vente ou les échanges, & furent exemptés de toutes sortes de Droits. La conduite de cette seconde navigation fut confiée à Pierre *Plancius*, Cosmographe renommé. Ce fut lui qui traça la route, & qui marqua les situations de la Tartarie, du Cathay & de la Chine.

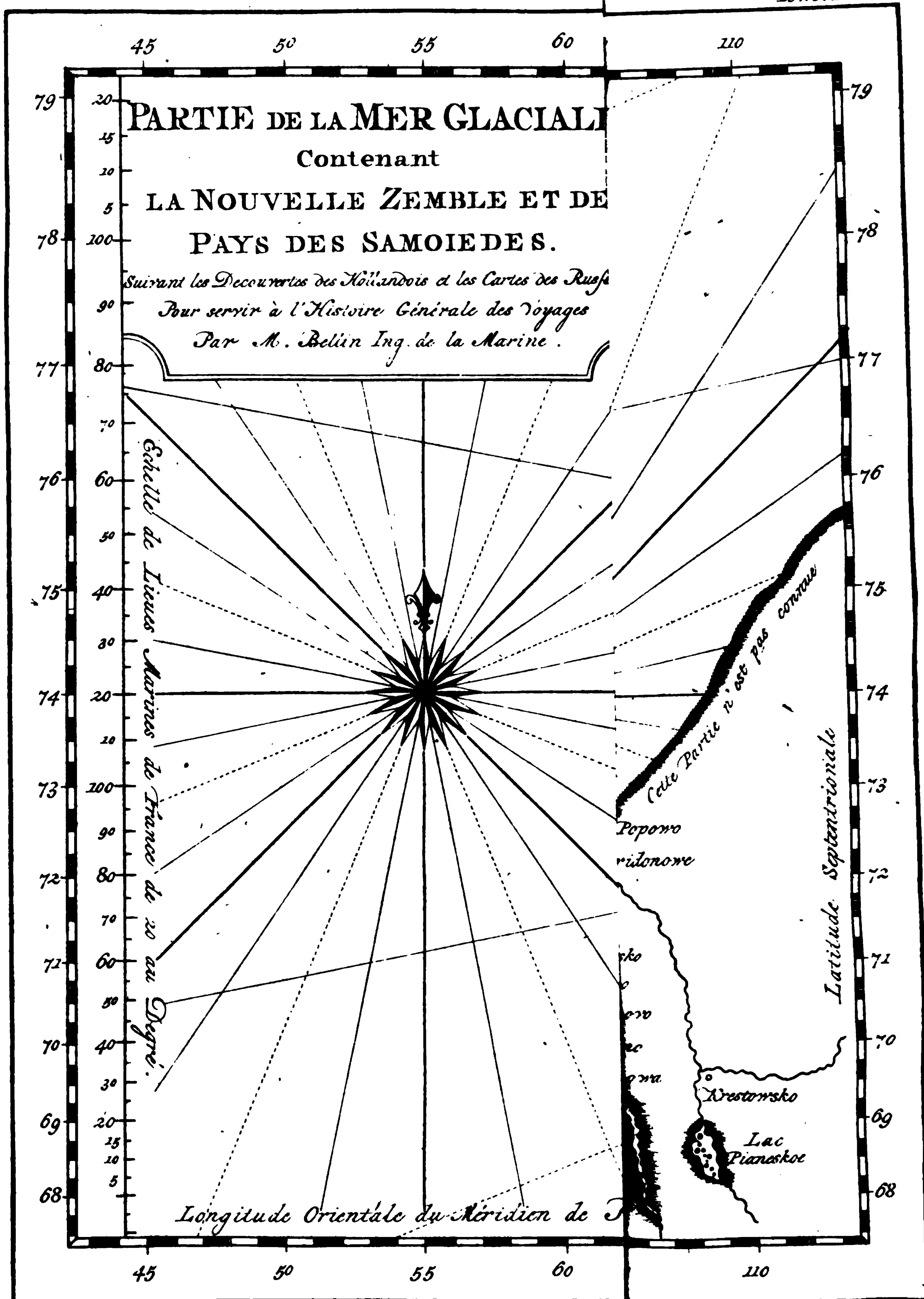
Barensz. II Voyage. 1595.

La nouvelle Escadre fut composée de sept Vaisseaux, qui devoient passer par le Weigats, pour faire voile vers les Mers Orientales. Deux étoient d'Amsterdam, deux de Zélande, deux d'Enckhuysen, & un de Rotterdam. On en chargea six, de diverses sortes de marchandises & d'argent. Le septieme, qui n'étoit qu'un Yacht, eut ordre d'apporter des nouvelles des six autres, lorsqu'ils auroient doublé le Cap de *Tabin*, qu'on regarde comme la derniere Pointe de la Tartarie, ou, du moins, lorsqu'ils feroient assez avancés pour pouvoir prendre leur cours vers le Sud, & pour n'avoir plus rien à craindre des glaces. Barensz fut encore nommé Chef & Pilote du plus grand des deux Vaisseaux d'Amsterdam; mais on lui donna pour Conseil & pour Commis, Jacques *Heemskerk*, le même qui s'acquit tant de réputation, en 1607, dans un Combat, entre les Espagnols & les Hollandois, sous le canon de la Forteresse de Gibraltar. Gerard *de Veer* s'embarqua aussi sur le même Vaisseau; & c'est à lui qu'on doit le Journal de ce Voyage.

Cette belle Escadre partit du Texel, le 2 de Juin 1595; & le 14 elle eut la vue des Côtes de Norwege. Il ne lui arriva rien de remarquable jusqu'au 14 d'Août, qu'ayant pris hauteur, elle se trouva par les soixante-dix degrés quarante-sept minutes. Le 18, on reconnut deux Iles, auxquelles on donna les noms du *Prince Maurice de Nassau* & du *Comte Frédéric*, son Frere. Le même jour, à six heures du soir, on découvrit le *Détroit de Nassau*, à cinq lieues Est-Nord-Est.

Des





PARTIE DE LA MER GLACIALE
Contenant
LA NOUVELLE ZEMBLE ET DE
PAYS DES SAMOIEDES.
Suivant les Decouvertes des Hollandois et les Cartes des Russe
Pour servir à l'Histoire Générale des Voyages
Par M. Bellin Ing. de la Marine.
Echelle de Lieues Marines de France de 20 au Degré.
Longitude Orientale du Méridien de
Latitude Septentrionale
Cette Partie n'est pas connue
Popowo
Krestowsko
Lac Pianeskoe

Barensz. II. Voyage. 1595.

Depuis les soixante-dix degrés jusqu'au Détroit, on ne cessa point d'avancer au travers des glaces rompues; mais le Canal, qui sépare le *Cap des Idoles* & la Terre des Samoïedes, s'en trouva si rempli, qu'il parut impossible d'y pénétrer. On prit le parti d'entrer dans une Baie, qui fut nommée *Baie de Traen* (b), parce qu'on y trouva beaucoup [d'huile] de Baleine. Les Vaisseaux y peuvent être à couvert, non-seulement des Bancs de glace, mais encore de presque tous les vents. On y a partout un fond de bonne tenue, depuis cinq jusqu'à trois brasses d'eau, & plus même, du côté de l'Est. Le 21, Barensz fit descendre cinquante hommes pour reconnoître les terres. A peine eurent-ils fait deux lieues, qu'ils trouverent plusieurs traîneaux, chargés de fourrures, d'huile de Baleine, & d'autres marchandises de même nature. Ils observerent aussi des traces d'Hommes & de Rennes. D'ailleurs, quelques Idoles, qu'on découvroit sur le Cap, devoient leur faire juger, que si le Pays n'avoit point d'Habitans fixes, il étoit du moins fréquenté par quelque Peuple, éloigné ou voisin. Ils se flatterent qu'à force de pénétrer, ils pourroient découvrir enfin des Maisons, & quelque Etre de forme humaine, qui leur apprendroit l'état de la Mer & de la Navigation dans ces horribles Parages: mais, après avoir marché longtems, ils s'affligerent d'avoir perdu leurs peines. Cependant une partie de ces Avanturiers, s'étant avancée au Sud-Est vers le rivage, trouva un chemin pratiquable dans un Marais, où l'eau, qu'ils eurent d'abord jusqu'à mi-jambes, ne les empêcha point de sentir un terrein ferme. Ensuite, ils ne l'eurent que jusqu'au-dessus de leurs souliers. Lorsqu'ils se virent au bord de la Mer, leur joie fut d'autant plus vive, que n'y appercevant pas beaucoup de glaces, ils se flatterent qu'on pourroit les traverser. Cette découverte les fit retourner promptement à bord. Barensz avoit aussi fait avancer le Yacht, à force de rames, pour reconnoître si la Mer de Tartarie étoit ouverte: mais ce Bâtiment, n'ayant pu vaincre l'obstacle des glaces, se rendit sous le Cap de la Croix, d'où quelques Matelots de l'équipage gagnerent par terre le *Twisthoek*, ou *Cap de Dispute*. Là, ils observerent que les glaces de la Mer de Tartarie s'étoient amoncelées le long de la Côte de Russie & de la Pointe de Weigats. Le 23, ils rencontrerent une Barque de Pezora, construite d'écorces d'arbres cousues ensemble, qui revenoit du Nord avec des dents de Vaches marines, de l'huile de Baleine, & des Oies, pour en charger des Bâtimens de Russie qui devoient venir par le Weigats. Les Russiens, qui la conduisoient, firent entendre que ces Bâtimens devoient prendre leur tour par la Mer de Tartarie, & passer devant le Fleuve *Oby*, pour aller hiverner, suivant leur usage annuel, à *Ugolita*, Place de Tartarie. Ils ajouterent que la sortie du Détroit ne seroit tout-à-fait fermée par les glaces, que dans l'espace de deux mois, ou deux mois & demi; mais qu'alors on pourroit aller en Tartarie, sur les glaces, par une Mer qu'ils nommoient de *Marmara*.

Ces Russiens firent présent aux Hollandois de plusieurs Oies grasses; & quelques-uns d'entr'eux consentirent volontiers à les reconduire jusqu'à leur

(b) On lit *Baie de Travers* dans l'Edition de Paris. *Traen*, que Constantin écrit *Tran*, en Hollandois est l'huile de Baleine. R. d. E.

Vaisseau. En y arrivant, ils marquerent beaucoup d'admiration, à la vue d'une si grande masse, & de la maniere dont elle étoit équipée. Ils la visiterent curieusement. On leur servit de la viande, dont ils ne voulurent (c) pas goûter; mais ils mangerent avidement du Hareng-pec, qu'ils avaloient tout entier, avec la tête & la queue. Ils furent menés, dans le Yacht, à la Baie de Traen.

Le 31, Barensz prit la route de la Côte septentrionale du Weigats, où l'on trouva plusieurs de ces Hommes à demi Sauvages, qui sont connus sous le nom de *Samoïedes*. Quelques Hollandois, ayant fait près d'une lieue dans les terres, en découvrirent tout d'un coup vingt, dont le brouillard leur avoit caché la vue, & qui sembloient se disposer à les percer de leurs fleches. Mais l'Interprête s'avança, sans armes, & leur dit, en Langue Russe: *ne tirez pas, nous sommes Amis de votre Nation*. Alors un des Samoïedes mit à terre son arc & sa fleche, & salua les Hollandois par une profonde inclination de tête. Aux questions qu'on lui fit, sur la Mer qui suivoit à l'Est le Détroit du Weigats, il répondit qu'après avoir passé une Pointe, éloignée d'environ cinq jours de chemin, & dont il marquoit la position au Nord-Est, on trouveroit une vaste Mer au Sud-Est. Il ajouta qu'à la vérité il ne devoit pas cette connoissance à ses propres yeux, mais qu'un Officier de sa Nation avoit été jusqu'à cette Mer avec un Corps de Troupes.

Ces Samoïedes ont un Roi, & ne méritent le nom de Barbares que par leur habillement. Ce sont des peaux de Rennes, qui les couvrent de la tête aux piés. A l'exception des Chefs, qui ont la tête couverte d'une sorte de bonnets de drap, doublés avec des fourrures, tous les autres ont des bonnets de peau de Rennes, dont le poil est en dehors, & qui prennent fort juste autour de la tête. Ils portent les cheveux longs, réduits en une seule tresse, qui leur pend sur le dos par dessus leur robe. Ils sont de petite taille, ils ont le visage large & plat, les yeux petits, les jambes courtes, les genoux en dehors. Ils sont légers à la course, petits, rusés & défians pour les Etrangers. Quoique dans cette premiere entrevue les Hollandois leur eussent marqué beaucoup de confiance & d'amitié, ils garderent tant de précautions lorsqu'ils les revirent descendre au rivage, qu'ils ne leur permirent pas même d'observer de près leurs arcs. Leur Roi ne paroissoit point sans Gardes, qui s'agitoient autour de lui, & qui sembloient veiller sur tout ce qui se passoit à quelque distance. Un Hollandois, s'étant approché civilement de ce Prince, lui fit présent d'un peu de biscuit, qui fut accepté; mais la défiance & l'attention de ses Gardes parurent augmenter. Ils avoient près d'eux quelques traîneaux, attelés d'un ou deux Rennes, Animaux d'une extrême vîtesse, & qui sembloient toujours prêts à partir. Un coup de mousquet, qu'un Matelot tira vers la Mer, causa des mouvemens furieux parmi les Samoïedes & les Rennes. Cependant ils redevinrent tranquilles, lorsque le bruit eut cessé. Les Hollandois firent dire au Roi, par l'Interprête, que c'étoient les armes qui leur tenoient lieu de

(c) On croit qu'étant de l'Eglise Greque, ils jeûnoient ce jour-là.

fleches, & lui en firent voir quelques effets, dont il marqua beaucoup d'étonnement. Il se fit divers échanges, des marchandises qu'on avoit à bord, pour de l'huile de Baleine & des Peaux. Enfin, lorsqu'on se fut séparé avec une satisfaction mutuelle, un Samoïede courut au rivage, pour demander une statue fort grossiere qu'un Hollandois avoit emportée ; & ne la retrouvant point aussitôt, il sauta légerement à bord, où il fit entendre que celui qui l'avoit prise, s'étoit rendu fort coupable. On la lui rendit. Il la déposa d'abord sur une petite hauteur du rivage, & bientôt on la vint enlever dans un traîneau. Quelle que fût la Religion de ces Peuples, les Hollandois jugerent que ces Statues étoient leurs Divinités. On en avoit déja vu plus d'une centaine, sur la Pointe du Weigats ; & c'étoit cette raison qui l'avoit fait nommer le *Cap des Idoles* : elles étoient un peu arrondies par le haut, avec une petite élevation qui servoit de nez, deux petits trous, au-dessus, pour marquer les yeux, & un autre sous le nez, pour représenter la bouche. De petits tas de cendres & d'ossemens, qu'on remarquoit devant elles, firent connoître que les Samoïedes leur faisoient des sacrifices.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

BARENSZ. II. VOYAGE. 1595.

Les Hollandois ayant remis à la voile le 2 de Septembre, vers six heures du matin, se trouverent deux heures après à la distance d'une lieue du Twisthoek, à l'Est de ce Cap ; & courant au Nord jusqu'à midi, ils firent environ six lieues. Ensuite ils rencontrerent tant de glaces, une brume si noire, & des vents si variables, qu'après avoir été contraints de faire de petites bordées, ils prirent le parti de dériver à l'Est d'une Ile, qu'ils nommerent l'*Ile des Etats*. Ils y descendirent, attirés par la vue d'une multitude de Lievres, dont ils tuerent un grand nombre : mais cet amusement fut suivi d'une scene si terrible, que, pour n'en supprimer aucune circonstance, & pour familiariser tout d'un coup mes Lecteurs avec les Ours blancs, qui joueront un grand rôle dans la Relation suivante, elle doit être représentée dans le style naïf du Voyageur même.

„ Le 6 de Septembre, (dit-il) quelques Matelots retournerent à l'Ile „ des Etats, pour y chercher une sorte de pierres crystallines (*d*), dont ils „ avoient déja recueilli quelques-unes. Pendant cette recherche, deux de „ ces Matelots étant couchés l'un auprès de l'autre, un Ours blanc fort „ maigre s'approcha doucement d'eux, & saisit l'un par la nuque du cou. „ Le Matelot ne se défiant de rien, s'écria : *qui est-ce qui me prend ainsi par* „ *derriere ?* Son Compagnon, qui tourna la tête, lui dit : *Hé, mon cher Ami !* „ *c'est un Ours* : & se levant vîte, il prit sa course & s'enfuit. L'Ours „ mordit ce Malheureux en divers endroits de la tête, & la lui ayant fra„ cassée, il se mit à lecher le sang. Les autres Matelots, qui étoient à „ terre au nombre de vingt, accoururent aussitôt avec leurs fusils & leurs „ piques. Ils trouverent l'Ours qui dévoroit le corps, & qui, les voyant „ paroître, courut à eux avec une fureur incroyable, se jetta sur un d'en„ tr'eux, l'emporta, & le déchira bientôt en pieces. L'horreur & l'effroi „ dont ils furent pénétrés, leur firent prendre à tous la fuite.

(*d*) Espece de Diamans, suivant l'Auteur.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

BARENSZ. II. VOYAGE. 1595.

„ CEUX qui étoient demeurés à bord, les voyant fuir & revenir vers la
„ Mer, se jetterent dans les Canots, pour les aller recevoir. En arrivant
„ au rivage, & lorsqu'ils eurent appris cette pitoyable avanture, ils encou-
„ ragerent les autres à retourner avec eux au combat, pour attaquer tous
„ ensemble le furieux Animal; mais plusieurs ne pouvoient s'y résoudre. Nos
„ Compagnons sont morts, disoient-ils; il ne s'agit plus de leur conserver
„ la vie. Si nous pouvions l'espérer encore, nous irions avec autant d'ar-
„ deur que vous: mais qu'avons-nous à prétendre? Une victoire sans hon-
„ neur & sans avantage, pour laquelle il faut braver un affreux péril. Mal-
„ gré ces raisons, il y en eut trois qui s'avancerent un peu, pendant que
„ l'Ours continuoit de dévorer sa proie, sans se mettre en peine de voir
„ près de lui trente hommes ensemble. Les trois étoient Corneliss *Jacobsz*,
„ Pilote, Hans *van Uffelen*, Ecrivain du Vaisseau de Barensz, & Guillaume
„ *Gysen*, Pilote du Yacht. Les deux Pilotes ayant tiré trois coups, sans
„ toucher l'Animal, l'Ecrivain s'avança un peu plus, & lui en tira un dans
„ la tête, proche de l'œil. Sa blessure même ne lui fit pas quitter prise; &
„ tenant le corps par le cou, il eut encore la force de l'enlever tout entier.
„ Cependant on vit alors qu'il commençoit à chanceler; & l'Ecrivain allant
„ droit à lui, avec un Ecossois, ils lui donnerent plusieurs coups de sabre
„ & le couperent en pieces, sans pouvoir lui faire abandonner sa proie.
„ Enfin Gysen lui donna sur le muffle un grand coup, de la crosse de son
„ fusil, qui le fit tomber sur le côté; & l'Ecrivain, sautant aussitôt des-
„ sus, lui coupa la gorge. Les deux Matelots, à demi dévorés, furent
„ enterrés dans l'Ile; & la peau de l'Ours fut apportée à la Compagnie
„ d'Amsterdam (e)".

ON leva l'ancre le 9; mais les glaces qui venoient battre les flancs des Vaisseaux, & qui bouchoient de toutes parts le passage, obligerent le soir de revenir mouiller dans le même lieu. L'Amiral & le Yacht toucherent sur des rochers, qu'ils ne laisserent pas de franchir heureusement. Deux jours après, on fit voile encore vers la Mer de Tartarie, sans pouvoir forcer l'obstacle des glaces. Enfin, l'on prit le parti de retourner au Weigats, en gouvernant vers le Cap des Croix. Le 14, il parut que le tems devenoit un peu plus doux: le vent se rangea au Nord Ouest, & les Courans descendirent, avec rapidité, de la Mer de Tartarie. Le même jour, on traversa de l'autre côté du Weigats vers la Terre-ferme, pour sonder le Canal; & l'on entra jusqu'au fond du Golfe, derriere une Ile, qui fut nommée l'*Ile de la Queue*, où l'on trouva une petite maison de bois & un grand Canal. Le 15, on eut un assez beau tems pour se flatter de pouvoir continuer le voyage, & tenter une seconde fois d'entrer dans la Mer de Tartarie: mais Barensz en jugea tout autrement, & demeura sur ses ancres. En effet, le matin du 25, on vit les glaces rentrer dans le Weigats, du côté de l'Est. Il fallut se hâter de mettre à la voile, & sortir par l'Ouest du Détroit, pour reprendre la route des Provinces Unies. Le 30, on se trouva sur une Ile qui fut nommée *Wardhuis*, où l'Escadre s'arrêta jusqu'au 10 d'Octobre, sans

(e) Second Voyage des Hollandois par le Nord; Recueil de Constantin, T. I. p. 35.

autre dessein que d'observer le cours des eaux & des vents: & le 18 de Novembre, après quatre mois & seize jours de navigation, elle rentra heureusement dans la Meuse.

VOYAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

III. VOYAGE DES HOLLANDOIS AU NORD-EST.

L'INUTILITÉ de ces deux Voyages refroidit si peu les Chefs de l'entreprise, qu'ils délibérerent aussitôt sur les moyens d'en faire un troisieme: mais Leurs Hautes Puissances refuserent de l'autoriser par leur Commission. Elles se contenterent de faire publier, que si quelques Villes, quelques Sociétés, ou quelque Particulier même, vouloient faire les frais du voyage, loin de s'y opposer, elles donneroient une récompense considérable à ceux qui se croyant sûrs d'avoir rempli leur objet, en apporteroient des preuves qui ne souffrissent pas d'objection; & la somme fut fixée.

LE Conseil de Ville d'Amsterdam, dont l'ardeur n'avoit fait qu'augmenter, profita aussitôt de cette permission pour faire équiper deux Vaisseaux; & les Equipages furent engagés à des conditions avantageuses: mais autant qu'il fut possible, on évita de prendre des gens mariés, dans la crainte qu'un excès d'affection pour leurs Femmes ou leurs Enfans ne les fît trop penser au retour. Heemskerk fut choisi, comme dans le Voyage précédent, pour Maître & premier Commis; Barensz, pour premier Pilote; & Jean Cornelisz *Rijp*, pour Commis du second Vaisseau. Les deux Bâtimens se trouverent prêts, au commencement du mois de Mai 1596.

HEEMSKERK. 1596.

ILS partirent du Vlie, le 18; & dès le 30 ils se trouverent par la hauteur de soixante-neuf degrés vingt-quatre minutes. On observe non-seulement qu'ils n'eurent point de nuit le 1 de Juin, mais que le jour suivant, à dix heures & demie du matin, ils virent un spectacle fort étrange. Le Soleil avoit de chaque côté une parélie, & ces trois Soleils étoient traversés par un Arc-en-ciel. En même tems, on voyoit deux autres Arcs-en-ciel, l'un qui entouroit les Soleils, & l'autre qui traversoit la rondeur du vrai Soleil, dont la plus basse partie étoit élevée de vingt-huit degrés sur l'Horison. A midi, l'observation de la hauteur, faite avec l'Astrolabe, donna soixante-onze degrés.

[LE Vaisseau de Cornelisz étoit toujours au lof de celui de Barensz, qui, pour venir au vent & le joindre fit route au Nord-Est, croyant qu'il dérivoit trop à l'Ouest; ce qui se vérifia dans la suite. Sur le soir, lorsqu'ils se furent joints, Barensz représenta à Cornelisz qu'ils étoient trop avancés de ce côté-là, & qu'il falloit se rapprocher de l'Est; mais le dernier lui répondit qu'il ne vouloit pas entrer dans le Détroit de Weigats. Ils coururent donc au Nord-Est quart-de-Nord, & se trouvoient environ à soixante lieues au large, quand Barensz témoigna encore être toujours d'avis de porter à l'Est-Nord-Est, plutôt qu'au Nord-Nord-Est, parce qu'ils avoient fait une si grande dérive à l'Ouest, jugeant ainsi qu'on devoit gouverner à l'Est, du moins pendant quelque tems, jusqu'à ce qu'on eût regagné ce qu'on avoit perdu. Mais Cornelisz persistant dans le dessein de continuer la route au Nord-Nord-Est, persuadé qu'en mettant le cap à l'Est, on ne pourroit enfin que s'engager dans le Détroit, il fallut enfin que Barensz se laissât persuader de le suivre, malgré ses propres idées.]

LE 5 de Juin, on fut si surpris de voir déja les glaces, qu'on les prit

Voyages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Heemskerk. 1596.

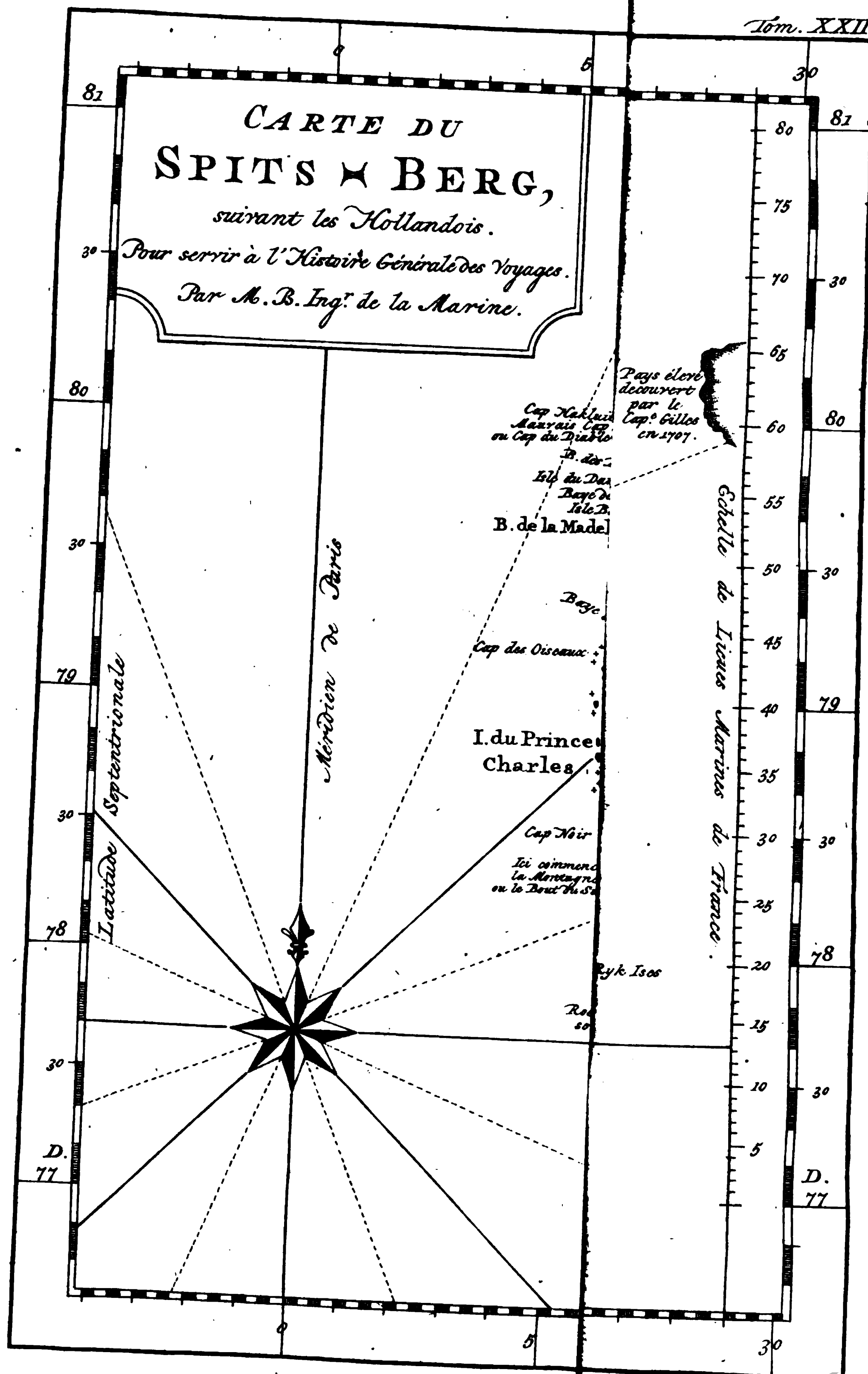
d'abord pour des Cygnes. C'étoient de véritables Bancs de glace, qui s'étoient détachés, & qui flottoient au hazard. Le 7, on se trouva par les soixante-quatorze degrés, navigeant le long des glaces, que le mouvement du Vaisseau écartoit en avant, comme si l'on eut couru entre deux Terres; & l'eau étoit aussi verte que de l'herbe. On se crut proche du Groenland. A mesure qu'on avançoit, la glace devenoit plus épaisse. Le 9, on découvrit par les soixante-quatorze degrés trente minutes, une Ile, qui parut longue d'environ cinq lieues. Quelques Avanturiers descendirent à terre, le 11, & trouverent quantité d'œufs de Mouettes. Ensuite ils monterent au sommet d'une Montagne fort escarpée, d'où ils ne descendirent qu'avec une frayeur égale au danger, à la vue des pointes de rochers qu'ils avoient au-dessous d'eux, & sur lesquelles ils ne pouvoient tomber sans se briser mille fois le corps. Ils furent obligés de se coucher sur le ventre, pour se laisser couler dans cette posture, Barensz, qui les voyoit du rivage, où il étoit resté [dans la Chaloupe], douta longtems de leur vie, & leur fit des reproches d'autant plus amers, que le fruit de leur témérité s'étoit réduit à voir des précipices & des lieux déserts. Un Ours blanc, qu'ils tuerent [le lendemain] après un combat de deux heures, fit donner à l'Ile le nom de *Beeren Eiland*, c'est-à-dire *Ile aux Ours*. Il fut écorché, & sa peau n'avoit pas moins de douze piés de long.

[Le 13, ils leverent l'ancre, & tout en avançant ils crurent appercevoir de loin un Vaisseau en Mer; mais en approchant de l'objet, ils reconnurent que c'étoit une Baleine morte, qui servoit de pâture à une nuée de mouettes.]

Le 17 & le 18, on continua de trouver beaucoup de glaces, au travers desquelles il fallut passer pour arriver à la Pointe du Sud de l'Ile: mais on fit d'inutiles efforts pour la doubler. Le 19, on découvrit une autre Terre, où l'observation de la hauteur donna quatre-vingts degrés onze minutes. Le Pays, dont on avoit la vue, étoit fort vaste: on rangea la Côte, vers l'Ouest, jusqu'aux soixante-dix-neuf degrés & demi, où l'on trouva une fort bonne Rade, dont un vent de Nord-Est, qui souffloit de terre avec violence, ne permit pas d'approcher. La Baie, du côté de la Mer, s'étendoit Nord & Sud.

Le 21, on jetta l'ancre à vue de terre, sur dix-huit brasses d'eau. Pendant que l'Equipage de Barensz qui étoit allé [avec celui de Cornelisz] prendre du lest à la Côte occidentale, [s'occupoit à le transporter à bord] un Ours blanc entra dans l'eau & nagea vers leur Bâtiment. Aussitôt l'Equipage, abandonnant son travail, se jetta dans la Chaloupe, pour aller droit à l'Animal. Il prit alors le large, & nagea plus d'une lieue. On le suivit [avec trois Chaloupes & Canots.] La plupart des armes dont on le frappa, se briserent sur son corps. Enfin il lança ses pattes avec tant de force contre l'étrave d'un des Canots, que s'il eut pris de même ce petit Bâtiment par le milieu, il l'auroit coulé à fond: mais il fut tué dans ce moment, & porté à bord. Sa peau avoit treize piés de long.

Une lieue plus loin sur la Côte, on trouva un fort bon Port, de seize, douze & dix piés de profondeur; & plus loin on eut la vue de deux Iles,


CARTE DU
SPITS BERG,
suivant les Hollandois.
Pour servir à l'Histoire Générale des Voyages.
Par M. B. Ingr. de la Marine.
Pays élevé découvert par le Capo. Gilles en 1707.
Cap Hakluit
Mauvais Cap ou Cap du Diable
Isle du Da
Baye de
Isle B.
B. de la Madel
Baye
Cap des Oiseaux
I. du Prince Charles
Cap Noir
Ici commen la Montagn ou le Bout du S
Ryk Ises
Méridien de Paris
Latitude Septentrionale
Echelle de Lieues Marines de France
81
80
79
78
77
D.
30
0
5
10
15
20
25
35
40
45
50
55
60
65
70
75

qui s'étendoient à l'Est. Du côté opposé, c'est-à-dire vers l'Ouest, on découvrit un fort grand Golfe, qui avoit, au centre, une Ile remplie d'Oies sauvages & de leurs nids. Les Hollandois ne douterent point que ces Oies ne fussent les mêmes qu'on voit venir tous les ans en fort grand nombre, dans les Provinces-Unies, surtout au *Wieringen*, dans le Zuider Zée, dans la Nord-Hollande & dans la Frise, sans qu'on eût pu s'imaginer jusqu'alors où elles faisoient leur ponte. Quelques mauvais Physiciens avoient écrit que les œufs de ces Oiseaux étoient les fruits de certains arbres d'Ecosse, qui croissoient sur les bords de la Mer; que ceux qui tomboient à terre se cassoient, au lieu que ceux qui tomboient dans l'eau ne manquoient pas d'éclore aussitôt; & que les jeunes Oies nageoient en sortant de leur coque.

VOYAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERK. 1596.

HEEMSKERK & Barensz se crurent sur les Côtes du Groenland; mais l'Editeur du Journal fait observer, d'après les connoissances qui ont succédé, que le Pays où ces deux Navigateurs se trouvoient, est une Ile située entre le Groenland & la Nouvelle Zemble, droit, dit-il, par le travers de la Finmarchie, partie Septentrionale de la Norwege, & qu'elle s'étend depuis le soixante-seizieme (*f*) degré jusqu'au-delà du quatre-vingtieme, c'est-à-dire en longueur plus de soixante lieues d'Allemagne, Nord-Ouest de l'Ile aux Ours: elle est sous un climat, que l'excessive rigueur du froid faisoit croire inhabitable, & celui du Monde où les nuits sont les plus courtes. Pendant les six mois d'Eté, on n'y voit point manquer tout-à-fait la lumiere; & pendant deux des six mois d'Hiver, lorsque le Soleil est au-delà de la Ligne, & qu'à proportion de son éloignement les jours ne sont que de douze, dix, huit, & même d'une seule heure, il ne laisse pas, au milieu de cette longue nuit, étant au plus bas, de monter douze degrés & demi sur l'Horizon, par les quatre-vingts degrés; de sorte que toutes les vingt-quatre heures on y voit la lumiere de l'Aurore. Mais quoique le jour soit si long, & que le Soleil luise si longtems sans interruption dans ce rigoureux climat, il n'en est pas moins vrai que de tous les Pays qui sont au Nord de la Ligne, c'est celui qui a l'Eté le plus court & le moins chaud. On y a vu quelquefois, au 13 de Juin, les glaces encore si fortes à l'entrée des Ports, & le long des Côtes, que les Vaisseaux n'y pouvoient passer. La neige même, qu'on y voit toujours en certains endroits, étoit si peu fondue dans les autres, que les Rennes, n'y pouvant trouver à paître, y étoient tout décharnées. La cause de ce perpétuel Hiver est, que le Soleil ne montant jamais plus haut sur l'Horizon, que jusqu'aux trente-trois degrés moins quarante minutes, ses rayons, qui ne frappent jamais la terre que de biais, glissent dessus, ne la pénetrent point, & ne peuvent jamais l'échauffer. Par la même raison, ils n'ont pas la force de dissiper les vapeurs qui s'élevent de la terre, & qui, demeurant sur les Montagnes & sur la Mer, empêchent souvent que la vue des Navigateurs ne puisse s'étendre plus loin que la longueur du Navire. Aussi ne connoît-on que les Côtes de cette Terre. Elle paroît semée de hautes Montagnes,

Observations sur ce Pays.

(*f*) Dans l'Edition de Paris on lit le *soixantieme degré*, ce qui feroit depuis les Iles de *Shetland*, c'est-à-dire, en longueur, plus de 20 degrés. Au reste, cette Ile est connue aujourd'hui sous le nom de *Spitsberg*. R. d. E.

Voyages au Nord Ouest et au Nord-Est.

Heemskerk. 1596.

toujours couvertes de neige; & dans les Plaines qui les entrecoupent, on ne voit point d'arbres, de buissons, ni de fruits. La seule production qu'on y connoisse, est une mousse courte, moins verte que jaunâtre, au travers de laquelle percent de petites fleurs bleues; & les seuls Animaux qu'on y voie, sont des Ours blancs, plus grands que des Bœufs, des Cerfs, des Rennes, des Renards blancs ou gris, & des Orignaux.

Le 23 de Juin, une partie des Equipages étant descendue pour observer la variation de l'Aiguille, on fut encore allarmé par la vue d'un grand Ours blanc, qui nageoit vers les Vaisseaux: mais les cris, dont on fit retentir aussitôt les Côtes, lui firent prendre une autre route. La variation se trouva seize degrés. Le 25 on rangea la Côte par les soixante-dix neuf degrés, & l'on découvrit un autre Golfe où l'on avoit pénétré environ dix lieues, [lorsque le vent contraire obligea de revirer de bord pour en sortir.] Le 28, on doubla un Cap de la Côte occidentale [d'où il s'éleva une nuée d'Oiseaux qui vinrent se jetter par troupes, entre les voiles du Navire;] mais le 29, on fut obligé de s'éloigner de la Côte, pour se garantir des glaces. On revint ainsi par les soixante-seize degrés cinquante minutes, & le 1 de Juillet on eut encore la vue de l'Ile aux Ours. Là, Cornelisz & les autres Officiers de son Vaisseau se rendirent sur celui de Barensz. Dans un Conseil, où l'on ne pût s'accorder sur la route, il fut réglé que chacun prendroit celle qui seroit conforme à ses lumieres. Cornelisz, suivant des préventions dont il n'étoit jamais sorti, retourna par les quatre-vingts degrés, dans l'opinion qu'il pourroit passer à l'Est des Terres qui s'y trouvent, & il mit alors le cap au Nord (*g*).

Barensz, au contraire, fut déterminé par les glaces à courir la bande du Sud. Le 11 il se crut, par l'estime, Sud & Nord avec *Candinous*, ou *Candnoes*, Pointe orientale de la Mer Blanche, qui lui demeuroit au Sud; & portant au Sud, ensuite au Sud-quart-Sud-Est, par la hauteur de soixante-douze degrés, il jugea qu'il ne pouvoit être loin de la Terre de *Willougby*. Le 17, s'étant trouvé par les soixante-quatorze degrés quarante minutes, il reconnut, à midi, la Nouvelle Zemble, vers la Baie de Loms (*h*). Le 18, il doubla le Cap de l'Ile de l'Amirauté; & le 19 il vit l'Ile des Croix, sous laquelle il mouilla le 20, parceque les glaces fermoient le passage. Huit de ses Matelots descendirent à terre, dans le seul dessein de visiter les Croix, & s'assirent au pié de la premiere pour s'y reposer. En allant vers la seconde, ils apperçurent deux Ours, levés contre la Croix même, sur leurs pattes de derriere, qui sembloient les observer [& qui bientôt vinrent à leur rencontre. Les Matelots] ne penserent qu'à fuir, à l'exception de l'un d'eux (*i*), qui les arrêta, en menaçant d'enfoncer dans le corps du premier qui prendroit la fuite, une gaffe qu'il avoit en main. L'expérience lui avoit appris qu'il

(*g*) Dans l'Edition de Paris, *& mettre ensuite le cap au Nord*; ce qui est tout le contraire. R. d. E.

(*h*) Edit. de Paris, *Baie de Saint-Louis*. La méprise est plaisante; mais ce sont de ces fautes d'impression, qui échappent aisément aux Correcteurs peu attentifs à d'autres que celles d'orthographe. Quelques Cartes Françoises donnent le nom de *Joms* à cette Baie. R. d. E.

(*i*) Le Journal dit *le Maître*, qui seroit donc Heemskerk. R. d. E.

qu'il falloit demeurer en troupe, pour effrayer les Ours par des cris. En effet, lorsqu'ils se furent mis à crier ensemble, ces Animaux s'éloignerent; [& leur laisserent le tems de regagner la Chaloupe.] Le 21 de Juillet, Barensz se trouva par les soixante-seize degrés quinze minutes, où la variation de l'Aiguille fut d'environ vingt-six degrés. Le 6 d'Août, il doubla le Cap de Nassau; & le 7, il se vit sous le Cap de Troost, qu'il cherchoit depuis longtems.

Une brume des plus noires l'obligea d'amarrer son Vaisseau à un Banc de glace de cinquante-deux brasses d'épaisseur mesurée, c'est-à-dire qu'elle en avoit trente-six de profondeur dans l'eau, & seize au-dessus. Le 9, tandis qu'il étoit (k) à se promener sur le Pont, toujours amarré au même Banc, il entendit un Animal souffler; & bientôt il vit un Ours, à la nage, qui cherchoit à s'élancer dans le Navire. Il cria: *tout le monde haut.* L'Equipage fut à peine sur le Pont, qu'on vit l'Ours, appuyant déja ses griffes sur le Bâtiment, & faisant ses efforts pour y monter. Des cris perçans, qui furent poussés tout à-la-fois, semblerent effrayer l'Animal; il se retira: mais ce fut pour revenir fiérement, par derriere le Banc de glace. On avoit eu le tems d'étendre, sur les hauts du Navire, la voile de la Chaloupe; & les plus hardis étoient proche du virevaut avec leurs fusils. L'Ours fut blessé; & la neige, qui tomboit en abondance, ne permit point de le suivre, pour s'assurer de sa mort.

Cependant, les glaces s'étant séparées le jour suivant, & les glaçons commençant à flotter, on admira la pesanteur du grand Banc, que les autres heurtoient sans pouvoir l'ébranler. Mais, dans la crainte de demeurer pris au milieu de tant de masses, Barensz se hâta de quitter ce Parage. Le péril étoit déja pressant, puisqu'en faisant voile, le Vaisseau faisoit craquer la glace bien loin autour de lui. Enfin, l'on s'approcha d'un autre Banc, où l'on porta vîte un Ancre, pour s'y amarrer jusqu'au soir. Après midi, pendant le premier quart, les glaces recommencerent à se rompre, avec un bruit si terrible, que l'Auteur n'entreprend pas de l'exprimer. Le Vaisseau avoit le cap au courant, qui charioit des glaçons; il fallut filer du cable, pour se retirer. On compta plus de quatre cens gros Bancs de glace, qui étoient enfoncés de dix brasses dans l'eau, & qui n'avoient que deux brasses de hauteur au-dessus. Comme le seul parti étoit de s'amarrer de Banc en Banc, on en vit un, dont le haut s'élevoit en pointe, avec l'apparence d'un clocher; & s'y étant avancé, on lui trouva trente-deux brasses de hauteur, vingt dans l'eau & douze au-dessus. Le 11, on s'approcha d'un autre, qui avoit dix-huit brasses de profondeur, & dix au-dessus de l'eau. Le 12, Barensz crut devoir employer toute sorte d'efforts pour s'avancer vers la Côte. Non-seulement il craignoit d'être emporté par les glaces, mais il jugea que lorsqu'il seroit une fois sur quatre ou cinq brasses d'eau, les plus gros Bancs ne pourroient plus l'approcher. L'endroit vers lequel il s'avança, offroit une grande chûte d'eaux, qui descendoient des Montagnes. Il ne put aller fort loin; & se voyant obligé d'amarrer en-

(k) Encore le Maître. R. d. E.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERK. 1596.

core aux Bancs, il nomma ce lieu le *Petit Cap des Glaces*. Le 13 au matin, on vit partir de la Pointe orientale un Ours blanc, qui venoit vers le Navire. Quelques coups de fusil lui casserent une jambe; mais sa blessure ne l'ayant point empêché de retourner à terre, plusieurs Matelots y descendirent dans la Chaloupe, le suivirent & le tuerent.

Le 15, on s'approcha de l'Ile d'Orange, où le Vaisseau se trouva presqu'aussitôt pris dans des glaces, avec le plus grand danger d'y périr. Il se dégagea heureusement, en s'avançant vers la terre. Mais pendant que l'Equipage étoit occupé de ce travail, le bruit réveilla un Ours, qui dormoit à peu de distance. Il courut d'abord vers le Vaisseau, & le travail fut abandonné pour se défendre. L'Ours reçut quelques coups de fusil, qui le firent fuir de l'autre côté de l'Ile, où il se plaça sur un Banc de glace. Il y fut suivi; & la vue de la Chaloupe le fit sauter dans l'eau, pour gagner le bord de l'Ile à la nage. On lui coupa le passage; & d'un coup de hache sur la tête on lui fit une profonde blessure. Le Matelot qui l'avoit frappé, voulut redoubler le coup; mais chaque fois qu'il levoit sa hache, l'Animal plongeoit assez adroitement pour l'éviter, & ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à le tuer.

Le 16, dix Hommes eurent le courage de se mettre dans la Chaloupe, pour traverser les glaçons, vers la Nouvelle Zemble. Ils monterent, en chemin [tirant après eux le Canot] sur les plus hautes glaces, qui formoient une petite montagne; & là ils prirent hauteur, dans la vue de s'assurer de leur position. Ils trouverent que le Continent leur demeuroit au Sud-Sud-Est; ensuite, une autre observation le leur fit juger au Sud. Dans le même tems, ils virent les eaux ouvertes au Sud-Est; & ne doutant plus alors du succès de l'entreprise, ils revinrent avec une extrême impatience pour en informer Barentz. On appareilla le 18, & l'on mit même à la voile; mais après beaucoup de vains efforts, on fut obligé de revenir au lieu d'où l'on étoit parti. Cependant, le 19, on doubla le Cap du Desir, & l'espoir se ranima. Mais on donna bientôt dans des glaces, qui forcerent encore de reculer. Le 21, on trouva le moyen de pénétrer assez loin dans le Port des Glaces, & l'on y passa tranquillement la nuit sur les ancres. Le lendemain, lorsqu'il en fallut sortir, on rencontra un grand Banc de glace, auquel on fut contraint d'amarrer. Quelques Matelots monterent dessus, & firent un récit fort singulier de sa figure. Il étoit couvert de terre au sommet, & l'on y trouva près de quarante œufs. Sa couleur n'étoit pas non plus celle de la glace; c'étoit un vrai bleu céleste. Sa hauteur étoit de dix-huit brasses sous l'eau, & de dix au-dessus.

Le 25, vers trois heures après midi, la Marée recommençant à charier des glaçons, on se tint par le Sud de la Nouvelle Zemble, vers l'Ouest du Weigats. Comme on avoit passé la Nouvelle Zemble, & qu'on ne trouvoit aucun passage ouvert, l'espérance de pénétrer plus loin sembloit absolument évanouie, & Barentz pensoit à retourner en Hollande, lorsqu'arrivant à la Baie des Courans, le Vaisseau fut arrêté par une si forte glace, qu'on se vit forcé de reculer. Le 26, étant entré dans le Port des Glaces, on y demeura pris, au milieu des glaçons qui flottoient de toutes parts.

HEEMSKERK. 1596.

Trois Hommes, qui se mirent dessus, pour faire des ouvertures, faillirent d'être emportés, & ne dûrent leur salut qu'à l'assistance du Ciel. Cependant on s'avança, le soir du même jour, à l'Ouest du Fort des Glaces: mais les glaçons s'étant rejoints pendant la nuit, avec un redoublement d'épaisseur, on comprit que le sort le plus favorable auquel on pût s'attendre, étoit d'hiverner dans cette Région d'horreur. C'est ici que commence la peinture d'une situation sans exemple.

Famеuse Relation de la misere des Hollandois dans la Nouvelle Zemble.

Le 27, les glaçons recommencerent à flotter; & le vent, qui tourna au Sud-Est, en en détachant encore plus, les pressoit avec tant de violence contre l'avant du Vaisseau, qu'ils lui donnoient en longueur un mouvement de vibration (l) fort dangereux. Dans ce péril, qui ne faisoit qu'augmenter, on mit la Chaloupe en Mer, comme une ressource pour l'extrêmité. Les glaçons s'écarterent un peu le 28; mais tandis qu'on observoit les dommages que le Vaisseau avoit soufferts le jour précédent, il s'ouvrit par le haut, avec un si grand bruit, que tout le monde se crut prêt à périr. Vers le soir, on remarqua que les glaçons s'entassoient les uns sur les autres; & le 29 il s'en étoit accumulé de si grands monceaux, qu'on employa inutilement les crocs & d'autres instrumens pour les rompre. Il ne resta plus le moindre espoir de se dégager. Le 30, ces amoncelemens redoublerent autour du Vaisseau; & la neige, qui tomboit en abondance, haussoit encore ces redoutables remparts. Tout craquoit horriblement, à bord, & dans le cercle de glaçons qui l'environnoient. On s'attendit à le voir crever bientôt & se séparer en pieces. Comme les glaçons s'étoient beaucoup plus entassés, sous le Vaisseau, du côté du Courant que de l'autre, il étoit demeuré fort panché: mais ensuite ils s'amoncelerent aussi de l'autre côté; de sorte que le Bâtiment se trouva droit, & monté sur ces bancs de glace, comme si l'on eut pris plaisir à l'élever avec des machines.

Le 31, de nouveaux glaçons, qui passerent sur les autres à l'avant, éleverent tellement la proue, que l'étrave se trouvoit de quatre ou cinq piés plus haut que le reste, tandis que l'arriere étoit enfoncé dans les glaces, comme dans un creux. On se flattoit que cet incident pourroit servir à conserver le Gouvernail, & que les glaçons cesseroient de le frapper; mais il n'en fut pas moins rompu. Cependant on ne douta point que ce malheur même n'eût contribué à sauver le corps du Vaisseau; car si la carcasse eut été exposée, comme la proue, aux glaçons qui flottoient sans cesse, ils auroient enlevé tout le Bâtiment, & n'auroient pu manquer à la fin de le renverser. Peut-être même auroit-il coulé bas d'eau; ce qu'on redoutoit beaucoup. Dans cette crainte, on avoit déja mis le Canot & la Chaloupe sur la glace, pour s'y retirer; & quatre heures s'étoient passées dans l'attente de ce qui pouvoit suivre, lorsque les glaces se séparerent & furent emportées par le Courant. On rendit graces au Ciel, d'un événement dont on se crut redevable à sa protection, & tous les efforts furent employés à réparer le Gouvernail & la Barre. Ensuite on prit le parti de

(l) Edit. de Paris, *Libration*. R. d. E.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST. HEEMSKERK. 1596.

les démonter, pour éviter le même risque, si l'on se trouvoit encore assiégé des glaçons.

Le 1 de Septembre, ils recommencerent à s'entasser; & le corps du Vaisseau se trouva élevé de plusieurs piés, sans être encore offensé. On fit les préparatifs pour traîner à terre le Canot & la Chaloupe. Le 2, de nouveaux glaçons éleverent encore le Vaisseau, le firent craquer horriblement, & l'ouvrirent même en tant d'endroits, qu'on prit enfin la résolution de traîner le Canot à terre, avec treize tonneaux de biscuit & deux petits tonneaux de vin. Le 3, on fut assiégé par quantité de glaçons, qui se joignirent à ceux dont on étoit déja serré. Alors le safran de l'Etambord se sépara; mais le doublage se soutint encore. Bientôt le cable, qui étoit mouillé au vent, se rompit. Un autre cable neuf, qu'on avoit amarré à la glace, eut le même sort. La quantité, la violence & la grandeur des glaçons, dont quelques-uns étoient de la hauteur des Montagnes à sel d'Espagne, firent admirer que le corps du Bâtiment leur résistât. Le 5, au soir, ils le presserent tellement, qu'il demeura pénché sur un côté, & qu'il fut considérablement endommagé, quoique sans s'ouvrir encore. Mais, dans l'opinion qu'il ne pouvoit résister longtems, on se hâta de porter à terre une vieille voile de misene, de la poudre, du plomb, des fusils, des mousquets & d'autres armes, pour dresser une tente proche du Canot. On y porta aussi du biscuit & des liqueurs fortes, avec des instrumens de Charpentier pour radouber la Chaloupe.

Le 7, quelques Matelots, ayant fait environ deux lieues dans le Pays, virent une Riviere d'eau douce, & quantité de bois que les flots avoient jettés sur ses bords. Ils virent aussi des traces de Rennes & d'Orignaux, autant du moins qu'ils purent les reconnoître aux vestiges des piés. Ces informations furent d'autant plus agréables, que non-seulement le Navire étoit à la veille de manquer d'eau, mais que dans l'impossibilité de le dégager des glaces avant l'Hiver, qui s'approchoit pour les augmenter, on avoit tenu conseil sur les secours qu'on pouvoit tirer d'un Pays où l'on ne voyoit point d'eau, ni d'arbres. Après avoir vérifié le rapport des Matelots, tout le monde se promit d'autres secours du Ciel, qui leur fournissoit déja les moyens de se bâtir une retraite, de se chauffer, & de ne pas périr de froid & de soif: ainsi chacun paroissant confirmé dans la résolution d'hiverner, avec l'espérance de retourner au Printems dans sa Patrie, on ne pensa plus qu'à bâtir une grande Hute, où l'on pût être à couvert du froid & de l'insulte des Ours (*m*): il se trouvoit effectivement, sur les bords de la Riviere, des arbres entiers, descendus apparemment de Tartarie ou de Moscovie. On commença par faire un Traîneau pour les voiturer.

Le 15, pendant qu'on travailloit ardemment, un Matelot vit trois Ours d'inégale grandeur, dont le plus petit demeura derriere un banc de glace, & les autres continuerent d'avancer. Pendant que l'équipage se disposoit à tirer, l'un des deux grands Ours alla porter le nez dans un lieu où l'on

(*m*) La nuit du 9 il en vint deux tout proche du Vaisseau; mais on les fit fuir par le bruit des trompettes & de quelques coups de fusil, quoiqu'aucun ne portât à cause de la brume. R. d. E.

avoit mis de la viande; & presqu'aussitôt il reçut, dans la tête, un coup de mousquet qui le fit tomber mort. L'autre sembla marquer de la surprise: il regarda fixement son compagnon, qu'il voyoit étendu sans mouvement; il le flaira; &, comme s'il eut reconnu le péril, il retourna sur ses traces. On le suivit de vue. Après avoir fait quelques pas en avant, il revint, & s'éleva sur ses pattes de derriere, pour observer mieux les Matelots. Un coup qu'ils lui tirerent dans le ventre, le fit retomber sur ses piés. Alors, il prit la fuite, avec de grands cris. On ouvrit l'Ours mort, on lui ôta les entrailles, & on le mit sur ses quatre jambes, pour le laisser geler dans cette posture, & le porter en Hollande, si l'on parvenoit à dégager le Vaisseau.

La nuit du 16, l'eau de la Mer, qui n'avoit point encore perdu son mouvement entre les glaçons, se trouva gelée de deux doigts, & la nuit suivante, l'épaisseur augmenta du double. Le 21, le froid devint si vif, qu'on fut obligé de transporter la cuisine à fond de cale, parce que tout y geloit. Le 25, on eut le malheur de perdre le Charpentier, qui fut enterré dans une fente de la Montagne, proche d'une chûte d'eau: envain s'étoit-on efforcé d'ouvrir la terre, pour lui faire une fosse. Les [quatre] soliveaux de l'édifice, qui avoient éte traînés [d'une lieue de loin] sur la glace ou sur la neige, furent posés le 25, & l'édifice prit forme.

Tout l'Equipage ne consistoit plus qu'en seize hommes, dont plusieurs ne jouissoient pas d'une bonne santé. Le 27, il gela si fort, que si quelqu'un mettoit un clou dans sa bouche, comme il arrive souvent dans le travail, il ne pouvoit l'en tirer sans emporter la peau. Le 30, la neige, qui étoit tombée toute la nuit, se trouva d'une hauteur qui ne permit point de sortir de la Hute, pour aller chercher du bois. On fit un grand feu, le long de l'édifice, pour dégeler la terre, dans le dessein d'élever une sorte de rempart, qui eut servi de clôture: mais la terre se trouva si gelée, que l'ardeur du feu ne pût l'amollir; & la crainte de manquer de bois fit abandonner cette entreprise. Le 2 d'Octobre, on eut la satisfaction de voir la Hute achevée; & l'on y planta, suivant l'expression du Journal, un *Mai* de neige gelée, pour servir de fanal à ceux qui auroient le malheur de s'égarer: mais le souvenir des Ours arrêtoit les plus hardis. Le 5, on fut étonné de voir la Mer ouverte, aussi loin que la vue pouvoit s'étendre, sans que les glaces, où le Vaisseau étoit pris, eussent commencé à se fondre. „ Il sembloit, (dit „ l'Auteur) qu'on eut bâti exprès un mur de glace d'environ trois piés de „ haut pour l'entourer; & l'on reconnut que l'espace d'eau qu'il occupoit „ étoit gelé jusqu'au fond, c'est-à-dire de trois brasses & demie. " Le même jour, on dépeça la chambre de l'avant, pour employer les planches à couvrir la Hute, & cette couverture, qui reçut la forme d'un toît à deux égoûts, fut achevée vers le soir. Le jour suivant, la chambre de poupe fut aussi dépecée, pour revêtir le tour de la Hute.

Le vent, qui avoit soufflé avec violence pendant la nuit du 7 au 8, continua tout le jour, & fut suivi d'une neige si épaisse, qu'on n'auroit pû sortir sans s'exposer au danger d'en être étouffé. D'ailleurs il étoit absolument impossible de soutenir au-dehors la rigueur du froid. Le 10, l'air s'étant

assez adouci pour laisser la liberté de sortir, un Matelot rencontra un Ours, qu'il n'apperçut qu'à peu de distance; & dans sa premiere frayeur, il se mit à courir vers le Vaisseau. L'Ours le poursuivit, & n'auroit pas tardé à le joindre, s'il n'eut été arrêté par la vue du dernier Ours qu'on avoit tué, & qu'on vouloit faire geler à l'air. Il demeura quelques momens à le regarder; ce qui donna le tems au Matelot d'arriver à bord. La terreur dont il étoit pénétré, ne lui laissa de force, en arrivant, que pour crier, *un Ours, un Ours*. Tous ses Compagnons jetterent aussitôt de grands cris, & monterent armés sur le Pont; mais sortant d'une épaisse fumée, qu'ils avoient eu peine à supporter dans le Vaisseau, ils ne pouvoient retrouver tout d'un coup l'usage de leurs yeux. Ils ne virent point l'Ours, qui auroit pu les dévorer dans cet état, s'il n'eut été chassé par leurs cris. Heemskerk profita d'un tems serein, qui continua le 11, pour leur faire porter au rivage le vin & les autres provisions. Le 12, une partie de l'Equipage alla passer la nuit dans la Hute, où le froid fut d'autant plus rigoureux, [qu'ils n'avoient pour tout lit que quelques chétives couvertures, &] que la cheminée n'étant pas encore faite, on n'y pouvoit allumer du feu sans une fumée insupportable. Le 13, on chargea, sur un traîneau, deux tonneaux de biere *Joppe*, de Dantzick, pour les transporter à la Hute: mais, au départ, il s'éleva un orage si terrible, que les Matelots, forcés de rentrer à bord, laisserent leur charge dehors, sur le traîneau. Le lendemain, ils trouverent le fond d'un tonneau crevé, par la force du froid, & la biere gelée, en forme de colle forte. Le tonneau fut porté dans la Hute, & mis près du feu pour dégeler: mais la biere, loin de reprendre son goût en fondant, n'eut plus que celui de l'eau. Le 16 & le 19 suivans, on fut menacé de deux Ours, dont on ne se délivra qu'à force de cris. Le 20, lorsqu'on retourna au Vaisseau, pour transporter toute la biere qui restoit, on trouva que la gelée avoit fait fendre une partie des tonneaux, sans excepter ceux qui avoient des cercles de fer, dont plusieurs s'étoient rompus. Tout le reste de l'Equipage passa dans la Hute, avec la précaution d'y traîner la Chaloupe du Vaisseau, & l'ancre de toue (*n*), pour des besoins plus pressans encore, dont il n'est pas surprenant qu'ils se crussent menacés. Le Soleil, dont la vue étoit leur unique bien, commençant à les abandonner, ils firent, jusqu'au 25, des efforts extraordinaires, pour transporter sur leurs traîneaux tous les vivres & les agrêts.

Ils étoient encore occupés de ce pénible travail, lorsque Barensz (*o*), levant les yeux, vit derriere le Vaisseau trois Ours, qui s'avançoient vers les Matelots. Il fit de grands cris, dont ils comprirent le sens, & qu'ils seconderent aussitôt; mais les trois Monstres, que leur nombre rendoit apparemment plus hardis, n'en parurent pas effrayés. Alors tous les Matelots chercherent à se défendre. Il se trouva heureusement, sur le traîneau, deux hallebardes, dont Barensz (*p*) prit l'une, & Gerard de Veer l'autre.

(*n*) Le Journal dit, au contraire, que l'ancre de toue fut reportée à bord du Vaisseau, pour qu'elle ne se perdît sous les neiges. Quant à la Chaloupe, on la traîna à *terre* & non *dans la Hute*, comme Mr. Prevost le suppose ici & plus bas; ce qui est ridicule. R. d. E.

(*o*) *Le Maître*, qui est plutôt *Heemskerk*. R. d. E.

(*p*) Toujours *le Maître*. R. d. E.

Les Matelots coururent au Vaisseau ; mais en passant sur la glace, un d'entr'eux tomba dans une fente. Cet accident fit trembler pour lui ; & l'on ne douta point qu'il ne fût le premier dévoré. Cependant les Ours suivirent ceux qui couroient au Vaisseau ; d'un autre côté, Barensz (q) & de Veer [avec celui qui étoit tombé dans la fente] en firent le tour, pour entrer par derriere. En arrivant, ils eurent la joie d'y voir tous leurs gens (r). Mais les furieux Animaux, se présentant pour monter après eux, ne purent être arrêtés d'abord que par des pieces de bois & divers ustensiles, qu'on se hâta de leur lancer à la tête, & sur lesquels ils se précipitoient chaque fois, comme un Chien court après la pierre qu'on lui jette. Il n'y avoit point, à bord, d'autres armes que les deux hallebardes. On voulut battre un fusil, allumer du feu, tenter de brûler quelques poignées de poudre ; & dans la confusion, ou la crainte, rien de ce qu'on avoit entrepris ne pouvoit s'exécuter. Cependant les Ours revenant à l'assaut avec la même furie, on commençoit à manquer d'ustensiles & de bois pour les amuser. Enfin les Hollandois ne dûrent leur conservation qu'au plus heureux des hazards. Barensz, à l'extrêmité, consultant son desespoir plus que sa prudence, jetta sa hallebarde (s), qui donna fortement sur le muffle du plus grand Ours. L'Animal en fut apparemment si blessé, qu'il fit retraite avec un grand cri ; & les deux autres, qui étoient beaucoup moins grands, le suivirent aussitôt, quoique d'un pas assez lent, [& laisserent l'Equipage en liberté d'emmener leur traîneau à la Hute.]

Le 27, on tua un Renard blanc, qu'on fit rôtir, & dont le goût approchoit beaucoup de celui du Lapin. Les deux jours suivans furent donnés à divers soins nécessaires, dans le genre de vie auquel on se voyoit condamné ; tels que de placer & de monter l'horloge, de préparer pour la nuit, une lampe, où l'on devoit brûler, au lieu d'huile, la graisse d'un des Ours qu'on avoit tués ; d'apporter, sur des traîneaux, quantité d'herbes marines, pour en garnir les voiles dont on avoit couvert la Hute, afin que le froid y pénétrât moins par les fentes. (t)

Le 1 de Novembre, au soir, on vit paroître la Lune à l'Est ; & le Soleil montoit encore assez haut sur l'horizon pour se faire voir. Le 2, il se leva au Sud-Sud-Est, & se coucha près du Sud-Sud-Ouest ; mais son globe ne se montra point entier sur l'horizon. Le 3, il se leva au Sud-quart-de-Sud-Est, un peu plus vers le Sud, & se coucha au Sud-quart-de-Sud-Ouest, un peu plus aussi vers le Sud ; on ne vit, ce jour-là, que la partie supérieure de son globe à l'horison ; quoique l'endroit de la terre, où l'on prit hauteur, fût aussi haut que la hune du Vaisseau, dont on étoit assez proche. Le 4, on cessa de voir le Soleil, quoique le tems fût calme & serein.

(q) *Le Maître*. R. d. E.

(r) L'Edition de Paris ajoute, *à l'exception de celui qui se tenoit caché dans sa fente* : ce qui n'est pas juste. R. d. E.

(s) Le Journal ne nomme ici personne, mais ayant dit plus haut que *le Maître* & *de Veer*, s'étoient armés des hallebardes, il ajoute tout simplement, *on leur jetta une hallebarde* ; &c. ce qui fut moins l'effet du *desespoir*, que celui de l'ardeur à se défendre. R. d. E.

(t) C'est-à-dire par les interstices des planches, qui n'étoient qu'à joints quarrés & recouvertes ou entourées par la voile. R. d. E.

Si le Soleil avoit quitté l'horizon, la Lune y étoit venue prendre ſa place; & lorſqu'elle fut à ſon plus haut période, elle paroiſſoit nuit & jour, ſans ſe coucher. Le 6 fut un jour ſi ſombre, qu'on ne pût le diſtinguer de la nuit; d'autant plus que l'horloge, qu'on auroit pu conſulter, s'arrêta. Auſſi tout le monde demeura-t-il longtems au lit, ſans pouvoir s'imaginer que la nuit fût paſſée; & lorſqu'on prit le parti de ſe lever, perſonne ne put diſtinguer ſi ce qu'on voyoit de lumiere, étoit celle de la Lune ou celle du jour. Le Journaliſte n'ajoute point comment on fit enfin cette diſtinction. Entre mille maux préſens & ceux qu'on enviſageoit dans l'avenir, le défaut des vivres étant le plus terrible, on fit, le 8, un état du biſcuit qui reſtoit, & les rations furent réglées à quatre livres & cinq onces pour huit jours. La proviſion de poiſſon ſec & de viande étoit encore aſſez abondante; mais on commençoit à manquer de vin, & ce qui reſtoit de biere étoit ſans force. On prenoit quelques Renards, qui venoient alors ſe montrer; au lieu que les Ours s'étoient retirés avec le Soleil, & ne reparurent qu'à ſon retour. On s'aviſa de diſpoſer un cerceau, avec un rets, dans lequel un Renard ne pouvoit entrer ſans ſe trouver pris; & l'on pouvoit tirer auſſitôt le piege & l'Animal dans dans la Hute. Enſuite, il en vint un ſi grand nombre, que, pour en prendre pluſieurs à la fois, on fit des trappes de planches fort épaiſſes, qu'on chargea de pierres pour les rendre encore plus peſantes; & l'on en prit ainſi quelques-uns.

Le 12, on prit le parti de régler la diſtribution du vin à deux petits verres par jour; & l'unique boiſſon, qu'on eut d'ailleurs, étoit de l'eau de neige fondue. Le 18, Barenſz (u) fit diſtribuer à tout le monde une piece de gros drap, pour en faire l'uſage que chacun pourroit imaginer contre le froid. Les chemiſes & les linceuls n'étoient pas plus ménagés, mais on tomba dans une autre difficulté, lorſqu'il fut queſtion de les laver. On n'avoit pas plutôt tiré le linge de l'eau bouillante, que la gelée le roidiſſant, il étoit impoſſible de le tordre. Il demeuroit même gelé près du feu, du moins par le côté du dehors, & c'étoit une occupation fort pénible que de le tourner ſans ceſſe, ou de le replonger continuellement dans l'eau bouillante, pour le faire dégeler. Le 22, il ne reſtoit que dix-ſept fromages, qui furent partagés. Le 26, & les deux jours ſuivans, il tomba une ſi grande quantité de neige, que la Hute en étant tout-à fait couverte, il fut impoſſible d'en ſortir: mais l'air s'étant éclairci le 29, on ſe ſervit de pelles pour creuſer dans la neige; & l'on y fit un trou, par lequel chacun ſortit en rampant. Les trappes ſe trouvoient auſſi couvertes: elles furent dégagées, & dès le même jour on y prit quelques Renards; chaſſe d'autant plus précieuſe, qu'avec la chair de ces Animaux, qu'on mangeoit avidement, elle fourniſſoit des peaux pour faire des bonnets fort utiles contre la rigueur du froid.

Le 1 de Décembre, la Hute ſe trouvant enſévelie, pour la ſeconde fois, dans les neiges, on eut à ſouffrir une ſi terrible fumée, que l'horreur de cette ſituation étant redoublée par les ténebres, il fallut demeurer au lit pendant

(u) *Le Maître*. R. d. E.

dant trois jours, sans autre soulagement que des pierres, qu'on faisoit chauffer, & qu'on se donnoit tour à tour dans les lits. Le 3, on entendit craquer les glaces de la Mer, avec un bruit, qui jetta tout le monde dans la plus affreuse consternation. Chacun s'imagina que les hautes Montagnes de glace, qu'il avoit vues pendant l'Eté, se détachoient, ou s'amonceloient les unes sur les autres, pour tomber sur la Hute. En même-tems, comme la fumée avoit obligé de diminuer le feu depuis deux ou trois jours, il gela si fort au-dedans, que le plancher & les murs étoient revêtus de deux doigts de glace, & qu'il s'en trouvoit jusques dans les lits. Le mouvement de l'horloge même demeura suspendu, quoiqu'on en eût augmenté le poids; ce qui les mit dans la nécessité de préparer le sable de douze heures, que les Matelots nomment l'*Ampoullete*, pour conserver la connoissance des tems. Le 6, la gelée fut si forte & le froid si vif, que les plus robustes ne pouvant le supporter, ils se regardoient tous languissamment & d'un œil de pitié, dans l'opinion que le mal ne pouvoit augmenter sans éteindre leur vie. Le plus grand feu n'étoit plus capable de les réchauffer. Tout étoit gelé, jusqu'au vin de Xeres, dont on connoît la chaleur. Il falloit le faire dégeler aux jours de distribution; & le reste du tems, on étoit réduit à l'eau de neige fondue, qui faisoit craindre un surcroît de désastre par les maladies qu'elle pourroit causer. Le 7, un accident plus horrible encore faillit d'emporter à la fois tous les misérables Hollandois. Après avoir tenu conseil sur les moyens de résister au froid, on résolut d'aller prendre, à bord du Vaisseau, le charbon de terre qu'on y avoit laissé; parce que le feu en est ardent, & de longue durée. On fit, vers le soir, un grand feu de cette matiere, qui rendit effectivement beaucoup de chaleur à tout le monde; & personne ne faisant attention aux suites, on prit soin de boucher soigneusement les fenêtres, pour s'assurer une nuit chaude & tranquille. Bientôt ils se trouverent tous attaqués d'étourdissemens & de vertiges, qui leur ôtoient non-seulement le pouvoir de se remuer, mais la force même de se plaindre. Quelques-uns néanmoins se traînerent jusqu'à la porte, & l'ouvrirent; mais le premier, qui voulut sortir, tomba sans connoissance sur la neige. Aussitôt que la porte fut ouverte, le froid, qu'ils avoient regardé comme leur plus grand mal, servit à les rétablir; mais ils demeurerent persuadés qu'un quart-d'heure plus tard, ils auroient péri tous, sans pouvoir se donner mutuellement le moindre secours.

DEPUIS le 9 jusqu'au 12, le tems fut clair, & le Ciel brillant d'Etoiles. Cependant l'excès du froid fut tel, qu'on desespere de pouvoir l'exprimer. „ Dans la Hute même, le cuir des souliers gela aux piés, & sa „ dureté ne permit plus de s'en servir. Les Hollandois se firent des chaus„ sures, du dessus des peaux de moutons qu'ils avoient apportées, avec „ trois ou quatre paires de chaussons, l'une sur l'autre. Leurs habits étoient „ tout blancs de verglas. S'ils demeuroient quelque tems dehors, il s'é„ levoit sur leurs levres, au visage & aux oreilles, des pustules qui ge„ loient aussi. "

LE 14, l'observation de la hauteur leur donna soixante-seize degrés. Le 18, quelques-uns allerent au Vaisseau, dans la seule vue de le visiter. De

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERK. 1596.

puis dix-huit jours, qu'ils ne s'étoient pas éloignés de la Hute, la glace s'étoit élevée d'un pouce. Quoique le jour eût peu de clarté, ou plutôt qu'il n'y eût point alors de jour, on ne laissoit pas de voir d'assez loin, & l'on découvroit, dans la Mer, quantité d'endroits ouverts. Les Hollandois ne douterent point que ce changement ne fût arrivé lorsque le craquement des glaces s'étoit fait entendre. Le 24, ils entendirent des Renards autour de la Hute, sans en trouver un seul dans les trappes. „ Le feu sembloit „ manquer de chaleur, ou du moins elle ne se communiquoit point aux ob„ jets les plus proches: il falloit brûler ses bas, pour en sentir un peu aux „ jambes & aux piés; & l'on n'auroit pas même senti la brûlure des bas, „ si l'odorat n'en eût pas été frappé. Telle fut la fin de Décembre; & ce „ fut au milieu de ces souffrances, que le malheureux reste de l'Equipage „ entra dans l'année 1597."

1597.

Le commencement n'en fut pas moins rude; ce qui n'empêcha point les Matelots de célébrer la fête des Rois, pour charmer leurs peines. Les Billets furent tirés; & le sort favorisa un Canonier, „ qui se trouva ainsi, „ remarque le Journaliste, Roi de la Nouvelle Zemble, c'est-à-dire d'un „ Pays qui a peut-être deux cens lieues de long entre deux Mers." Le 10 de Janvier, on trouva que l'eau étoit montée de près d'un pié dans le Vaisseau, & qu'elle s'y étoit convertie en glace. Le 12, la hauteur, prise de l'Etoile nommée l'*Œil du Taureau*, s'accorda si bien avec les premieres observations du Soleil, qu'on se crut confirmé dans la supposition des soixante-seize degrés, mais plutôt au-dessus que plus bas. Le 13, d'un tems clair & calme, on observa que la lumiere du jour commençoit à croître: en jettant une boule, on la voyoit courir; ce qu'on n'avoit pas vu jusqu'alors. Depuis ce jour, on sortit plus librement, pour s'exercer le corps, & surtout les jambes, que la plupart avoient engourdies. Bientôt on crut remarquer aussi, dans l'air, une rougeur, qu'on prit pour une espece d'Aurore, avant-courriere du Soleil. D'un autre côté, le froid diminua si sensiblement pendant le jour, que lorsqu'il y avoit bon feu dans la Hute, on voyoit tomber, des cloisons, de gros morceaux de glace, qui dégeloient sur le plancher ou dans les lits; mais pendant la nuit, il geloit toujours avec la même force. On fut obligé de diminuer encore la ration de Biscuit, parce que la chasse des Renards devenoit moins abondante; avertissement d'ailleurs assez fâcheux, car la retraite de ces Animaux annonçoit le retour prochain des Ours.

Le 24, Heemskerk & de Veer, accompagnés d'un Matelot, prirent occasion d'un tems fort clair, pour aller se promener sur le rivage méridional. Au moment qu'ils y pensoient le moins, de Veer apperçut un côté du Globe solaire. Ils se hâterent de porter cette agréable nouvelle à la Hute; mais Barentz, dont on connoissoit l'habileté, n'en voulut rien croire, parce que, suivant toutes ses supputations, il s'en falloit de quinze jours que le Soleil pût se faire voir par cette hauteur. Les autres soutenoient ce qu'ils avoient vu; & la contestation fut vive. Le 25 & le 26, un brouillard épais, qui ne permettoit de rien voir, confirma Barentz dans son opinion. Mais, l'air s'étant éclairci le 27, tout l'Equipage ensemble vit, sur

l'Horison, l'Astre du jour dans toute sa sphere; ce qui ne laissa aucun doute qu'on n'en eût pu voir une partie le 25.

Cependant, comme cette découverte étoit opposée au sentiment de tous les Ecrivains, anciens & modernes, & qu'on pouvoit la juger contraire au cours de la Nature, parce qu'elle sembloit détruire la rondeur qu'on attribuoit aux Cieux & à la Terre, les Hollandois craignirent qu'on ne les accusât d'erreur; & qu'après avoir été si longtems sans voir la lumiere, on ne leur reprochât de n'avoir pas tenu un compte exact du tems, ou d'avoir passé quelques jours dans leurs lits sans s'en être apperçus. Cette crainte leur fit prendre le parti d'écrire, dans le dernier détail, leurs raisonnemens & toutes les circonstances (x).

Le 31 fut un fort beau jour, où l'on jouit agréablement de la clarté du Soleil. Il fut suivi de sept jours d'orage, pendant lesquels on n'eut pas moins de brouillard & de neige qu'au cœur de l'Hiver; mais le beau tems leur ayant succédé, le 8 de Février, on vit le Soleil se lever au Sud-Sud-Est, & se coucher au Sud-Sud-Ouest, c'est-à-dire, par rapport au Cadran de plomb qu'on avoit posé près de la Hute, au midi de ce terrein, car la différence d'avec les compas ordinaires étoit au moins de deux rhumbs.

Environ deux mois & demi, qu'on avoit passés sans voir d'Ours, les avoient fait oublier, lorsque le 13, dans le tems que tout le monde s'occu-

(x) Ils avoient vu, pour la premiere fois, le Soleil dans le Signe du Verseau, par les cinq degrés vingt-cinq minutes; & suivant leur premiere estime, avant que de pouvoir paroître par la hauteur des soixante-seize degrés, où ils se trouvoient, il auroit fallu qu'il eût été par les seize degrés vingt-cinq minutes. Cette différence leur causoit d'autant plus d'étonnement, qu'ils ne croyoient pas possible qu'ils se fussent trompés dans le calcul qu'ils avoient fait du tems: ils avoient marqué jour pour jour, tout ce qu'ils avoient observé; ils n'avoient jamais cessé de consulter leurs Montres; & lorsqu'elles avoient été dérangées par le froid, ils avoient pris le sable de douze heures. Pour concilier de si grandes oppositions, & démêler la vérité à l'égard du tems, ils prirent les Ephemérides de Joseph de *la Scala*, imprimées à Venise, qui commençoient en 1589, jusqu'à 1600: ils y trouverent, que le 24 de Janvier, jour même auquels ils avoient vu le Soleil, la Lune & Jupiter étoient en conjonction, à l'égard de Venise, à une heure après minuit. Sur cette remarque, ils observerent cette même nuit, à quelle heure ces deux Planetes seroient en conjonction, pour le lieu où ils étoient; elles y furent cinq heures plus tard qu'à Venise, c'est-à-dire, vers six heures du matin. Dans cette observation, ils virent qu'elles s'approchoient quelquefois l'une de l'autre, jusqu'à ce que sur les six heures du matin, elles se trouverent précisément l'une au-dessus de l'autre, dans le signe du Taureau. Leur conjonction se trouva, au compas, justement Nord-quart au Nord-Est; & le Sud du compas étoit Sud-Sud-Ouest, où l'on avoit le véritable Sud; la Lune ayant alors huit jours: d'où il paroissoit que la Lune & le Soleil étoient à la distance de huit rumbs l'un de l'autre. Cette différence, entre le lieu où ils étoient & Venise, étoit donc de cinq heures en longitude; & dans cette supposition, on peut compter de combien ils étoient plus à l'Est que la Ville de Venise; savoir cinq heures, chaque heure de quinze degrés, ce qui en fait soixante-quinze: d'où il est aisé de conclure qu'ils ne s'étoient pas trompés dans leur compte & que par le moyen de ces deux Planetes ils avoient trouvé la véritable longitude; car la Ville de Venise est par les trente-sept degrés vingt cinq minutes de longitude, & la déclinaison étant de quarante-six degrés cinq minutes, il s'ensuit que la Hute Hollandoise de la Nouvelle Zemble étoit par les cent douze degrés vingt cinq minutes de longitude, & par les soixante-seize de latitude.

A l'égard des quinze jours de différence, entre le tems auquel ils avoient vu le Soleil & celui auquel il devoit paroître, c'est une difficulté, dit le Journaliste, dont on laisse la discussion aux Savans. *Ubi sup.* pp. 78 & suivantes.

Voyages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Heemskerk. 1597.

poit à nettoyer les trappes, on en vit paroître un fort grand, qui venoit droit à la Hute. Un Matelot, l'ayant couché en joue, lui donna dans la poitrine un coup qui lui passa au travers du corps, & la balle sortit fort plate par la queue. Il ne laissa pas de s'éloigner d'environ trente pas; & ceux qui coururent à lui, après l'avoir vu tomber, le trouverent encore vivant. Il leva même la tête, comme pour chercher des yeux celui qui l'avoit blessé. L'expérience qu'on avoit eue de la force de ces Animaux, fit prendre le parti de lui tirer quelques autres coups. On lui fendit le ventre, & l'on en tira plus de cent livres de lard ou de graisse, qu'on fit fondre pour les lampes: il y avoit longtems que faute de matiere, on avoit perdu la consolation d'être éclairé pendant la nuit.

Le reste de Février, Mars, & les quinze premiers jours d'Avril, furent des alternatives continuelles de beau & de mauvais tems, de brouillards & de gelée, de crainte à la vue des Ours, & de plaisir après les avoir tués. Le 6 d'Avril, il en descendit un, par les degrés qu'on avoit faits à la neige, jusqu'à la porte même de la Hute. Elle étoit ouverte; mais Heemskerk qui apperçut heureusement le Monstre, se hâta de la fermer, & se mit derriere pour la soutenir. L'Ours s'en retourna. Cependant il revint deux heures après, & monta sur la Hute, où il fit un bruit dont tout le monde fut effrayé. Il fit de si grands efforts pour renverser la cheminée, qu'on le crut plus d'une fois maître du passage. Il déchira la voile dont elle étoit entourée. Enfin il ne s'éloigna, qu'après avoir fait un ravage extraordinaire.

La rigueur du tems ayant cessé le 15 d'Avril, tous les Hollandois allerent visiter leur Vaisseau, & leur joie fut extrême de le trouver dans l'état où ils l'avoient laissé. Du rivage, ils considérerent avec admiration les monceaux de glace qui couvroient la Mer, & qui sembloient offrir la perspective d'une grande Ville, c'est-à-dire, des Maisons, entremêlées de Tours, de Clochers, de Bastions & de Remparts. Le 17, étant retournés à bord, ils observerent, dans l'éloignement, que l'eau étoit ouverte. Quelques-uns eurent la hardiesse de monter sur les Bancs de glace, & de passer de l'un à l'autre jusqu'à l'eau, dont il y avoit cinq ou six mois qu'ils n'avoient approché. En y arrivant, ils virent un petit Oiseau, qui plongea aussitôt; ce qui acheva de leur faire juger que l'eau étoit plus ouverte, qu'elle ne l'avoit été depuis leur séjour dans la Nouvelle Zemble.

Le 1 de Mai, leur viande, qui commençoit aussi à dégeler, & dont ils firent cuire une partie, se trouva aussi bonne que jamais, avec le seul défaut de ne pouvoir se garder lorsqu'elle étoit cuite. Le 2, un grand vent de Sud-Ouest nettoya la haute Mer, & n'y laissa plus de gros glaçons. Alors, tout le monde parla de s'embarquer, & de retourner en Hollande par le plus court chemin. Le 3, tout le reste des glaces fut emporté, à l'exception de celles qui entouroient le Vaisseau. Mais après de si belles apparences, quelle fut la douleur commune, de s'appercevoir dès le jour suivant, que le Vaisseau, qui n'étoit, au 15 de Mars, qu'à soixante-quinze pas de l'eau ouverte, s'en trouvoit à plus de cinq cens? Le 7 & le 8, il tomba tant de neige, que dans l'impossibilité de sortir de la Hute, quel-

ques Matelots desespérés proposerent de parler nettement aux Officiers, & de leur déclarer que tout l'Equipage étoit résolu de quitter ce funeste lieu. Les meilleurs vivres, tels que la Viande & le Gruau, commençoient à manquer, dans un tems où l'on avoit plus besoin de force que jamais, pour supporter le travail. A peine restoit-il du lard pour trois semaines, à deux onces par tête (y). Cependant personne n'eut la hardiesse de s'expliquer avec Heemskerk, parce qu'il avoit déclaré lui-même qu'on ne se remettroit en Mer que vers la fin de Juin. On s'ouvrit seulement à Barensz, à qui l'on connoissoit beaucoup de bonté, & qui se contenta de demander aux plus ardens quelques jours de délai. Heemskerk, avec lequel il en conféra le 15, promit que si le Vaisseau n'étoit pas dégagé à la fin du mois, on s'efforceroit alors de mettre la Chaloupe & la *Scute* (z) en état de partir: ce tems parut long, parce qu'on prévoyoit qu'il en faudroit beaucoup, pour radouber & pour équiper ces deux petits Bâtimens.

Le 27, néanmoins, Heemskerk, voyant les glaces ramenées par un vent du Nord-Est, permit de travailler à l'équipement. La Chaloupe, qui n'étoit pas sortie de la Hute, ne fut pas difficile à tirer. (a) Mais la Scute qui étoit enfoncée dans la neige, coûta tant d'efforts à dix Hommes, affoiblis comme ils étoient par un genre de vie si triste, qu'ils furent obligés d'interrompre plusieurs fois leur travail (b). Pendant qu'ils s'y employoient avec ardeur, ils virent paroître un Ours effroyable. Ils rentrerent aussitôt dans la Hute; & les plus habiles Tireurs, se distribuant aux trois portes, l'attendirent avec leurs fusils. Un autre monta sur la cheminée, avec le sien. L'Ours marcha fiérement vers la Hute, & s'avança jusqu'à la pente des degrés d'une des Portes, où il ne fut pas apperçu du Matelot qui s'y étoit mis en garde: mais d'autres l'avertissant par leurs cris, il tourna la tête, & malgré sa premiere frayeur, il perça l'Ours d'une grosse balle. Ceux qui virent sa situation tremblerent pour lui; car lorsqu'il avoit tiré son coup, le Monstre étoit si proche, qu'ils l'avoient cru prêt à le déchirer; & si l'amorce n'eût pas pris feu, comme il arrivoit souvent dans un climat si rude, il étoit infailliblement dévoré. Peut-être cet affreux Animal seroit-il même entré dans la Hute, où il auroit fait un étrange carnage. Mais la blessure qu'il avoit reçue ne lui permit pas de fuir bien loin; & lorsqu'il se fut arrêté, on acheva aisément de le tuer. On lui trouva, dans le ventre, des morceaux entiers de chiens marins, avec la peau & le poil. D'autres Ours, qui parurent les jours suivans, eurent le même sort. Il sembloit que ces Animaux sentissent que leur proie étoit prête à s'échapper, & qu'ils redoublassent leurs efforts pour s'en saisir.

LA Chaloupe se trouva radoubée le 3 de Juin. On mit ensuite la main à

(y) C'est-à-dire pour chaque jour.

(z) Petite Barque qui sert pour la pêche du Hareng.

Nota. En Hollandois *Schuit*, Esquif ou Canot. R. d. E.

(a) La Chaloupe étoit aussi restée dehors, renversée, & comme plus haute, aussi moins difficile à retirer de la neige. Le Journal dit simplement: „ qu'elle fut enfin retournée, „ NB. *du côté de la Hute*. R. d. E.

(b) Heemskerk leur disoit, pour les exhorter, „ que s'ils ne vouloient se faire Bourgeois de la Nouvelle Zemble & s'y assurer „ leur sépulture, il falloit rétablir cette Scute, „ dont l'espérance de leur retour dépendoit ". *ubi sup*. p. 90.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERK. 1597.

à la fcute; à laquelle on coupa une partie de l'arriere; on y fit une petite arcaffe, & l'on y ajouta quelques bordages, des deux côtés, pour donner plus de fond au Bâtiment, & pour le mettre en état de tenir mieux la Mer. Le 6, une violente tempête du Sud-Oueft, accompagnée de grêle, de neige, & furtout de pluie, obligea tout le monde de fe retirer dans la Hute, où l'on ne trouva plus rien de fec, parce qu'on en avoit ôté les planches pour le radoub; mais cette incommodité n'affligea perfonne, lorfqu'on eut remarqué que les eaux recommençoient à s'ouvrir. Cependant il falloit traîner au rivage (c), les deux Bâtimens, les agrêts, les marchandifes, & le refte des provifions. La neige s'amoliffoit, & rendoit le chemin fort difficile. On fut obligé de quitter les fouliers de chapeau (d) pour reprendre ceux de cuir, en quelque état qu'ils fuffent encore. Le 12, on prit des haches, des piques & des bêches, & l'on entreprit d'ouvrir une route jufqu'à la Mer. Ce travail fut très pénible. Il étoit queftion, non-feulement d'écarter des neiges à demi fondues, mais de ranger les glaces, de creufer & d'applanir. L'efpérance auroit foutenu le courage, fi l'on eut été quitte pour la peine; mais on fe voyoit fouvent interrompu par de grands Ours, maigres & décharnés, qui venoient de la haute Mer fur des glaçons, & qui obligeoient de fe partager entre le combat & le travail. Cependant tous ces obftacles furent furmontés; & le 14, on fe vit en état de mettre à l'eau les deux Bâtimens. Heemskerk, fatisfait du tems & d'un bon frais de Sud-Oueft, dit alors qu'il étoit réfolu de s'embarquer. Cette déclaration fut reçue avidement, & l'on ne penfa plus qu'à mettre les Bâtimens à l'eau.

BARENTZ, dont la fanté s'étoit affoiblie depuis longtemps, rappella toutes fes forces pour compofer un Mémoire, qui contenoit les circonftances de leur Voyage, de leur arrivée dans la Nouvelle Zemble, du féjour qu'ils y avoient fait & de leur départ. Il mit ce papier dans une Boëte, qu'il fufpendit à la cheminée de la Hute, pour fervir d'inftruction à ceux qui pourroient aborder après eux dans le même lieu, & leur apprendre par quelle avanture ils y trouveroient les reftes d'une miférable Maifon qui avoit été habitée pendant dix mois. D'un autre côté, comme le Voyage qu'on alloit entreprendre, avec deux petits Bâtimens fans couverte, faifoit prévoir d'horribles dangers, Heemskerk écrivit deux Lettres, qui furent fignées de tout l'Equipage, & dépofées; l'une dans la Chaloupe, l'autre dans la Scute. „ Il y faifoit le récit de tout ce que les Hollandois avoient fouffert, en attendant l'ouverture des eaux, & dans l'efpérance que leur Vaiffeau fe dégageroit des glaces: mais le Ciel n'ayant point exaucé leurs vœux, & fe trouvant à la veille de manquer de vivres, fans compter l'incertitude de la belle faifon, qui pafferoit vraifemblablement fort vite, ils avoient été forcés d'abandonner leur Navire, & d'entreprendre un Voyage qui les expofoit à toutes fortes de difgraces. Il ajoutoit qu'ils avoient jugé à propos de dreffer ce double Mémoire, afin que fi leurs deux Bâtimens

(c) Le Journal dit au *Vaiffeau*, pour les équiper de ce qui s'y trouvoit encore; car ils étoient au rivage depuis longtemps. R. d. E.

(d) Edition de Paris, *de peau*. Il eft vrai qu'ils enveloppoient les piés de *peaux*, contre le plus grand froid, mais ils portoient au deffous plufieurs *chauffons*, faits de *feutre*. R. d. E.

„ étoient séparés par la tempête, par le naufrage de l'un, ou par quelque „ autre accident de Mer, on pût trouver sur l'autre toutes les circonstances „ de leur malheureuse histoire, & la confirmation du témoignage de ceux „ qui auroient survécu."

APRÈS ces tristes précautions, on tira vers la Mer les deux petits Bâtimens, & les traîneaux, chargés des marchandises & des provisions: c'étoient six paquets de draps de laine, un coffre plein de toiles, deux paquets de velours, deux petites Caisses remplies d'argent, deux Tonneaux d'ustensiles & d'agrêts, treize tonneaux de Biscuit, un de fromage, un de Lard, deux d'Huile, six de Vin, deux de Vinaigre, & les hardes de l'Equipage. Tout cet appareil, étalé sur le rivage, paroissoit difficile à ranger dans un aussi petit espace que celui des deux Bords; mais rien n'est impossible à l'industrie, soutenue par la nécessité. L'embarquement fut achevé le même jour.

ENFIN, le 14 de Juin 1597, à six heures du matin, on mit à la voile par un vent d'Ouest. Les deux Bâtimens arrivèrent avant le soir au *Cap des Iles*, où les glaces étoient encore si fortes qu'ils y demeurerent pris. Ce malheur, arrivé dès le premier jour, consterna les Hollandois. Quatre d'entr'eux descendirent à terre, & n'y virent que des rochers, d'où ils firent tomber quelques Oiseaux à coups de pierre. Ils se croyoient menacés de ne pouvoir sortir de ce triste lieu: mais le 15, les glaces s'étant un peu écartées, ils doublerent le *Cap de Flessingue*, & s'avancerent jusqu'au *Cap du Desir*. Le 16, ils se trouverent à l'*Ile d'Orange*, où quelques-uns descendirent aussi, & firent du feu, de quelques pieces de Bois qu'ils y trouverent. Leur besoin le plus pressant étant celui d'eau douce, ils firent fondre de la neige, dont ils remplirent de petits tonneaux. Heemskerk, accompagné de deux Matelots, passa sur la glace dans une autre Ile, où il prit quelques Oiseaux; mais, à son retour, il tomba dans un trou qui s'étoit fait à la glace, & dont il ne seroit pas sorti sans l'assistance du ciel, parce qu'il y avoit un courant fort rapide.

ON remit à la voile, & l'on arriva au *Cap des Glaces*, où les deux Bâtimens n'eurent pas autant de peine qu'ils en craignoient à se joindre. Heemskerk, qui n'étoit pas sur le même bord que Barensz, s'informa de sa santé; & Barensz, quoique fort mal, répondit qu'il étoit mieux. Ensuite, apprenant qu'on étoit au Cap des Glaces, il souhaita d'être élevé par ses Matelots, pour se procurer, ajouta-t-il, la satisfaction de voir encore une fois ce Cap. On ignore si c'étoit le pressentiment de sa fin: mais il eut le tems de se satisfaire; car les deux Bâtimens furent aussitôt pris des glaces, & demeurerent immobiles dans leur situation. Le 17 au matin, ils essuyerent, au contraire, le choc d'un grand nombre de glaçons, avec une violence qui fit croire leur perte certaine. Ensuite ils se trouverent si serrés entre deux bancs de glace flottans, que les Equipages des deux bords se dirent le dernier adieu. Cependant, ayant repris courage, ils s'efforcerent de se rapprocher des glaces fermes, pour s'y amarrer, dans l'espoir d'y être moins exposés aux glaces errantes. Ils s'en approcherent; mais il restoit l'embarras d'y amarrer une corde. Tout le monde paroissoit effrayé du péril. Dans cette extrémité, de Veer, qui étoit le plus agile, prit le bout de la corde, &

VOYAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERK. 1597.

fautant lestement de glaçon en glaçon, arriva heureusement à la glace ferme, où il attacha la corde autour d'une hauteur de glace. Tous les autres sortirent alors des Bâtimens, & commencerent par transporter avec eux les Malades dans leurs draps. Ensuite, débarquant ce qui étoit à bord, & tirant les Bâtimens même sur la glace, ils se virent garantis d'un naufrage qu'ils avoient cru presqu'inévitable.

Le 18, ils employereut une partie du jour à réparer leurs Bâtimens, qui avoient beaucoup souffert. Leur bonheur leur fit trouver du bois, pour faire fondre du godron, dont ils calfaterent les coûtures. Ensuite ils allerent chercher, à terre, quelques rafraîchissemens pour les Malades: mais ils ne rapporterent qu'un petit nombre d'oiseaux.

Mort de Barensz.

Le 19, ils se trouverent encore pris plus étroitement dans les glaces; & de toutes parts ne voyant rien d'ouvert, ils craignirent de n'avoir prolongé leur vie, que pour la finir plus misérablement dans ce jour. Toutes les circonstances semblerent propres à les confirmer dans cette triste idée. Leur situation ne changea point jusqu'au soir, & ne fit qu'empirer la nuit suivante. Le 20, à neuf heures du matin, Veer passa de la Scute dans la Chaloupe, pour apprendre à Barensz, que Nicolas *Andriss*, un des meilleurs Matelots, tiroit à sa fin. *La mienne*, répondit tranquillement Barensz, *n'est pas éloignée non plus*. Ses gens, qui le voyoient lire dans une Carte Marine, [que de Veer avoit faite des lieux qu'on avoit vus pendant le voyage,] ne purent s'imaginer qu'il fût si mal. Mais bientôt quittant la Carte, il dit à de Veer que les forces lui manquoient: après quoi les yeux lui tournerent; & sans ajouter un mot, il expira si subitement, que Heemskerk, qui étoit dans la Scute, n'eut pas le tems de lui dire adieu. Presqu'au même instant, Andriss mourut aussi. La mort de Barensz jetta une profonde consternation sur les deux bords. Il avoit été comme l'ame des trois Voyages; & tout le monde avoit autant de confiance à sa probité qu'à ses lumieres. Le 21 n'ayant point amené de changement que dans les circonstances, ce fut un jour lugubre qu'on passa dans le regret de cette perte & dans l'attente du meme sort. On ne comptoit plus que treize hommes sur les deux Bâtimens.

Le vent souffla du Sud-Est, le 22; & dans l'éloignement on vit beaucoup d'eaux ouvertes. Mais il falloit traîner les Bâtimens plus de cinquante pas sur la glace, les mettre à l'eau pour quelques momens, ensuite les traîner encore plus de trente pas, avant que de se trouver dans un lieu ouvert & tout-à-fait navigable. Après ce travail, on mit à la voile [vers les cinq heures du matin] avec de meilleures espérances, qui se soutinrent jusqu'à midi; & ce fut pour retomber alors entre de nouvelles glaces. Mais bientôt elles se séparerent, en laissant un passage, tel que celui d'une écluse ouverte. On rangea pendant quelques momens la Côte, avec des efforts continuels pour écarter les glaçons, & vers le soir, des deux Bâtimens se retrouverent pris. Le 23, les eaux s'étant r'ouvertes d'elles-mêmes, ils arriverent sur les neuf heures du matin au Cap de Troost, où les glaces les reprirent. L'observation de la hauteur donna soixante-seize degrés trente-neuf minutes. On n'avoit point à se plaindre de la lumiere du Soleil, qui étoit assez brillante; mais il manquoit de chaleur pour fondre la neige, & le plus pressant besoin

dés

des Hollandois étoit la soif. Ils ne furent dégagés des glaces que le 24 à midi. Les deux Bâtimens prirent le large, à force de rames, & firent bonne route jusqu'au Cap de Nassau, qu'on découvrit à la distance de trois lieues. Quelques Matelots allerent à terre, & trouverent un peu de bois, qui servit à faire fondre de la neige. Ce soulagement, joint aux alimens chauds qu'on prit avec le secours du feu, rendit un peu de force aux plus foibles.

Le 25, il s'éleva une grosse tempête du Sud, qui dura deux jours presqu'entiers, & pendant laquelle, les glaces où les Bâtimens étoient amarrés s'étant rompues, ils dériverent au large, sans qu'il fût possible de les ramener vers la glace ferme. Ils se virent cent fois dans un horrible danger; & pour comble de malheur, ils se séparerent. Cependant un vent de Nord-Ouest, qui se leva le second jour, ramena le calme, & favorisa leur route vers la glace ferme. La Scute [dont le mât de misaine s'étoit rompu deux fois,] y arriva la premiere; & de Veer, qui la commandoit, ayant fait une lieue le long des glaces sans voir paroître la Chaloupe, crut Heemskerk & tous ses Gens ensévelis dans les flots. La brume étoit fort épaisse, & menaçoit de redoubler vers le soir. De Veer fit tirer un coup de mousquet, auquel les autres répondirent; & ce signal leur servit à se rejoindre.

Ils s'avancerent ensemble, le 27, à une lieue de la Côte Occidentale du Cap de Nassau; & pendant qu'ils s'efforçoient de ranger la terre, ils virent, sur les glaces une multitude innombrable de Vaches marines. Les Oiseaux commençant à paroître aussi en troupes nombreuses, ils en tuerent douze, qui leur firent un délicieux festin. Mais le 28, ils se retrouverent si serrés par les glaçons, qu'ils furent obligés de débarquer toute leur charge sur la glace ferme, & d'y tirer aussi les deux Bâtimens. Ils y firent des tentes de leurs voiles, dans l'espérance d'y passer du moins une nuit tranquille; mais, vers minuit, la sentinelle découvrit trois Ours. Tout le monde fut réveillé par ses cris. On sortit armé; & la premiere décharge [n'étant que de dragée,] eut peu d'effet: cependant, n'ayant pas laissé de faire reculer les Ours, elle donna le tems de recharger les fusils; & de la seconde, on tua un de ces Animaux, dont la chûte fit fuir les deux autres. Ils reparurent le lendemain; & s'étant approchés du lieu où leur compagnon étoit encore étendu, l'un des deux le prit dans sa gueule, & l'emporta sur les plus raboteuses glaces; où ils se mirent tous deux à le manger. L'Equipage, aussi frappé d'étonnement que de crainte, se hâta de tirer quelques coups, qui leur firent quitter prise & les mirent en fuite. Quatre hommes allerent aussitôt au cadavre, qu'ils trouverent à demi mangé dans un espace si court. En observant sa grandeur, ils admirerent la force de l'Ours qui l'avoit emporté, par un chemin si difficile, que tous quatre ensemble ils eurent quelque peine à transporter, jusqu'aux tentes, la moitié qui restoit. Les deux jours suivans, on en vit quatre; deux d'abord, qu'on prit pour ceux qui avoient fui, & successivement deux autres. On n'en put tuer aucun; mais, outre le bruit qui les avoit éloignés, on ne douta point qu'ils n'eussent reçu quelques blessures.

Le premier jour de Juillet fut marqué par un funeste accident. Vers neuf heures du matin, les bancs de glace, qui venoient de la Mer, heurterent

avec tant d'impétuosité contre la glace ferme, qu'ils briserent en plusieurs pieces celle que les Equipages avoient prise pour asyle. Les paquets tomberent dans l'eau; & de quelque importance qu'il fût de les conserver, un autre soin pressoit encore plus: c'étoit celui de garantir la Chaloupe, qu'il fallut traîner par dessus les glaces jusqu'assez proche de terre, où les glaçons étoient moins à craindre. Ensuite, lorsqu'il fallut retourner aux paquets, on se trouva dans un mortel embarras. La glace rompoit sous les piés, à mesure qu'on avançoit vers ses bords. Un paquet, qu'on se croyoit prêt à saisir, étoit emporté par un glaçon, ou se cachoit sous un autre. Les plus hardis ne savoient comment s'y prendre, pour sauver leur unique bien & pour se sauver eux-mêmes. Ce fut pis encore, lorsqu'on entreprit de pousser la Scute. La glace rompit sous une partie des Matelots; & ce petit Bâtiment fut emporté avec eux, brisé en quelques endroits, surtout à ceux qu'on avoit changés ou réparés. Un Malade, qui s'y étoit retiré, ne fut sauvé qu'avec un danger extrême pour ceux qui s'employerent à ce charitable office. Enfin les glaçons s'écarterent un peu, & la Scute fut tirée sur la glace même, près de la Chaloupe. Cette fatigue dura depuis six heures du matin, jusqu'à six du soir. On perdit deux tonneaux de biscuits, un coffre rempli de toiles, un tonneau d'ustensiles & d'agrêts, le Cercle astronomique, un paquet de drap écarlate, un petit tonneau d'huile, un de vin, & un de fromage.

Le 2 fut employé à réparer les deux Bâtimens. On trouva du bois, & l'on tua quelques Oiseaux, qui furent mangés rôtis. Deux hommes, qu'on envoya faire de l'eau le jour suivant, retrouverent à l'aiguade deux de leurs rames, la barre du gouvernail de la Scute, le coffre de toiles, & un chapeau; hasard surprenant, qui ranima la confiance au secours du Ciel. [A leur retour, on y en détacha quatre autres, qui eurent le bonheur de retirer de l'eau tout le reste, & de le transporter sur la glace.] Le 4 fut un des plus beaux jours qu'on eut vûs luire sur les Côtes de la Nouvelle Zemble, & servit à secher les pieces de drap mouillé. Les trois jours suivans furent remarquables par la violence des glaçons, & par la mort de Jean *Jansz* de Harlem, un des Matelots. Le 9, les eaux s'ouvrirent du côté de la terre; & la glace ferme commençant aussi à flotter, on fut obligé de tirer les deux Bâtimens à l'eau, l'espace d'environ trois cens cinquante pas: horrible travail, que personne n'auroit été capable d'entreprendre pour un intérêt moins cher que la vie. On mit à la voile entre sept & huit heures du matin; mais, à six heures du soir, on fut contraint de retourner à terre, & de remonter sur la glace ferme, qui n'étoit point encore séparée dans le lieu qui fut choisi.

On fit, le 10, des efforts extraordinaires pour traverser les glaçons, jusqu'à deux grandes surfaces de glace, assez semblables à deux campagnes, mais jointes par une espece d'Isthme. L'impossibilité du passage fit une nouvelle nécessité de décharger les deux Bâtimens, de transporter leur charge, & de les traîner eux-mêmes plus de cent pas sur la glace, jusqu'à l'ouverture d'une autre eau. Ils recommencerent ensuite à voguer, mais fort lentement, pour traverser un petit espace, qui s'offroit entre deux glaçons flottans d'une prodigieuse grandeur, au risque d'être écrasés, si les

masses étoient venues à se joindre. Lorsqu'on fut sorti de ce Détroit, un vent d'Ouest fort impétueux, dont on fut pris droit en proue, obligea de gagner la glace ferme, quoiqu'avec beaucoup de peine à s'en rapprocher. On y tira les deux Bâtimens, avec une fatigue, qui réduisoit tout le monde au desespoir. Dès le lendemain, on vit un grand Ours fort gras, qui s'avançoit à la nage vers les Tentes. Il reçut plusieurs coups de mousquet, qui le firent tomber sans mouvement. La liqueur chaude, qui sortoit de ses blessures, ressembloit moins à du sang qu'à de l'huile, sur l'eau où elle couloit. Quelques Matelots se mirent sur un banc de glace, qu'ils firent flotter vers le cadavre; & lui ayant jetté une corde au cou, ils l'entraînerent sur la glace ferme, où l'on ne fut pas peu surpris de lui trouver huit piés d'épaisseur.

Trois hommes de l'Equipage passerent dans une Ile, qui se présentoit devant les Tentes, & découvrirent de-là l'Ile des Croix à l'Ouest. Le danger ne les empêcha point de traverser à cette derniere Ile, pour y chercher quelques traces d'hommes; mais ils n'y en trouverent point d'autres que celles qu'ils y avoient vues à leur passage. Soixante-dix œufs de Canards de Montagnes, qu'ils rapporterent à leurs Compagnons, furent le seul fruit d'un voyage téméraire auquel ils avoient employé douze heures, & qui avoit causé beaucoup d'inquiétude sur les deux bords. Ils raconterent que pour passer à l'Ile des Croix, ils avoient quelquefois eu jusqu'aux genoux l'eau qui étoit sur la glace, entre les deux Iles, & que pour aller & revenir ils avoient fait, à-peu-près, six lieues. Les autres furent surpris de leur hardiesse, & n'en reçurent pas les œufs de Canards avec moins de joie. Le reste du vin, qui fut distribué à cette occasion, produisit à chacun environ six pintes.

Le 16, on vit arriver de terre un Ours d'une blancheur éclatante, sur lequel on se hâta de tirer; & quelques balles, qui porterent, le mirent en fuite. Le lendemain quelques Matelots, chargés d'aller reconnoître l'ouverture des eaux, le trouverent languissant de blessures sur un banc de glace. Il se mit à fuir aussitôt qu'il les eut entendus: mais un coup de gaffe, qu'il reçut de l'un d'entr'eux, & dont la pointe lui pénétra la peau, le fit tomber sur ses pattes de derriere. Le Matelot voulut redoubler son coup; mais le furieux Monstre saisit le croc de la gaffe, mit le bois en pieces, & renversa le Hollandois à son tour. Les autres tirerent aussitôt; & leur décharge ayant fait fuir l'Animal, le Matelot qui étoit tombé se releva, courut après lui sans autre arme que le tronçon de sa gaffe, & lui en donna de grands coups sur le corps. L'Ours tournoit chaque fois la tête, & sauta jusqu'à trois fois contre celui qui le frappoit. Cependant une nouvelle décharge des autres le perça de plusieurs balles, & rendit sa marche plus pesante. Enfin, ils acheverent de le tuer d'une troisieme décharge; suivant leur usage, ils lui arracherent les dents.

[Le 18, on se vit encore contraint de décharger les Bâtimens, de les tirer sur la glace, de les traîner ensuite à plus de mille pas de-là jusqu'à un endroit où l'eau étoit ouverte & d'y transporter de nouveau la charge; fatigue à laquelle ils penserent succomber... Ils remirent alors à la voile, & n'a-

Voyages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Hemskerk. 1597.

vancerent pas fort loin sans se retrouver pris par les glaces, & forcés de recommencer le même manege.]

Le 19, sept Hommes passerent, dès six heures du matin, dans l'Ile des Croix, d'où ils virent beaucoup d'eaux ouvertes à l'Ouest; & dans l'impatience de rapporter cette agréable nouvelle à leurs Compagnons, ils ne se donnerent que le tems de ramasser une centaine d'œufs, qui furent mangés à leur arrivée; c'étoit pour reprendre les forces nécessaires à traîner, l'espace d'environ trois cens pas, leurs Bâtimens sur la glace. Tout le monde s'arma de courage, parce que cette fatigue fut regardée comme la derniere. Les deux Bâtimens ne furent pas plutôt à l'eau, qu'on mit à la voile; & la navigation fut si prompte, qu'à six heures du soir on fut au-dessus de l'Ile des Croix. Là, toutes les observations ne firent plus découvrir de glaces; ou du moins celles qu'on crut voir encore ne causerent plus d'épouvante. On porta le cap à l'Ouest-quart de-Sud-Ouest, avec un si bon vent d'Est & d'Est-Nord-Est, que suivant l'estime on ne faisoit pas moins de dix-huit lieues en vingt-quatre heures. Le 20, à neuf heures du matin, le Cap noir fut doublé; & vers six heures du soir, on reconnut l'Ile de l'Amirauté, qui fut dépassée pendant la nuit. En passant assez près de cette Ile, les Hollandois des deux Bâtimens virent environ deux cens Vaches marines, qui sembloient y paître, & se firent un amusement de les chasser; bravade, qu'ils reconnurent bientôt pour une imprudence. Cette fiere légion de Monstres, dont la force est extraordinaire, se mit à nager vers eux, comme dans le dessein concerté de se venger, & firent un bruit terrible, qui sembloit les menacer de leur perte. Ils ne se crurent obligés de leur salut, qu'à la faveur d'un bon vent.

Le 21, ils doublerent les Caps de Plancio & de Langenes. Le 22, se trouvant proche du Cap de Cant, ils descendirent plusieurs fois à terre, pour chercher des œufs & des Oiseaux. Les nids y étoient en abondance, mais dans des lieux fort escarpés. Les Oiseaux ne paroissoient point effrayés de la vue des Hommes, & la plûpart se laissoient prendre à la main. Chaque nid n'avoit qu'un œuf, qu'on trouvoit à terre, sur la roche, sans paille & sans plumes pour l'échauffer; spectacle étonnant pour les Hollandois, qui ne comprirent point comment ces œufs pouvoient être couvés, & les petits éclore, dans un si grand froid.

A peine eurent-ils remis à la voile pour s'éloigner de la Côte, que le vent leur devint tout-à-fait contraire. D'ailleurs la Mer se retrouva si couverte de glaces, qu'après avoir écarté le passage avec des peines insupportables, ils se virent forcés de retourner vers la terre, où ils aborderent heureusement dans une belle Anse, à l'abri de presque tous les vents. Ils y descendirent, & le bois ne leur manqua point pour faire cuire leurs œufs & leurs Oiseaux. Une brume épaisse, & le vent du Nord, les y retinrent trois jours, pendant lesquels ayant pénétré dans l'Ile, ils trouverent de petites pierres de bon or, par les soixante-trente degrés dix minutes. Mais ce précieux métal les touchant moins que la conservation de leur vie, ils saisirent le premier moment où les glaces recommencerent à s'ouvrir; & sortant de l'Anse le 26, ils rencontrerent le 27, à six heures du soir, un cou-

rant fort rapide. Ils se crurent près de *Castingsarch*: d'autant plus qu'ils voyoient un grand Golfe, qui suivant leurs conjectures devoit s'étendre jusqu'à la Mer de Tartarie. Vers minuit, ils doublerent le Cap des Croix, & bientôt ils passerent dans un Canal, entre une Ile & la terre ferme. Le 28, ayant rangé la Côte, ils reconnurent, à trois heures après-midi, la Baie de Saint Laurent & le Cap du Bastion, dont ils n'eurent pas plutôt passé la Pointe, qu'ils apperçurent deux Barques à l'ancre, & plusieurs personnes sur le sable.

Quelle fut leur joie de trouver des Hommes! Cependant elle fut tempérée par le grand nombre de ces Inconnus, qui n'étoient pas moins de trente, & qui pouvoient être des Sauvages ou des Ennemis de leur Nation. Ils ne laisserent pas de s'en approcher. C'étoient des Russes, qui s'avancerent vers eux sans armes, & qui, jugeant de leur infortune à la premiere vue, les regarderent d'abord d'un œil d'étonnement & de compassion. Bientôt ils reconnurent quelques Hollandois, qu'ils avoient vus au Voyage précédent. Quelques-uns d'entr'eux vinrent frapper sur l'épaule de Gerard de Veer, & d'un autre (*e*), pour leur faire entendre qu'ils croyoient les avoir déja vus; & c'étoient effectivement les seuls, qui eussent fait le second Voyage. Ils leur demanderent, ce qu'étoit devenu leur Vaisseau? ou du moins c'est ce que les Hollandois crurent entendre à leur langage: & n'ayant point d'Interprete, ils leur firent comprendre aussi qu'ils avoient perdu un beau Navire, qui avoit fait leur admiration. Les civilités ne se relâcherent point pendant le reste du jour: mais le 29 au matin les Russiens appareillerent pour mettre à la voile, & porterent à bord quelques tonnes d'huile de Baleine. Un départ si brusque allarma beaucoup les Hollandois, qui n'avoient pu tirer d'eux aucune lumiere. Ils prirent la résolution de les suivre. Malheureusement le tems étoit si sombre, qu'ils les perdirent de vue. Ce cruel obstacle ne les empêcha point de continuer leur route. Ils s'engagerent dans un Canal, entre deux Iles, & le passerent assez facilement, mais ils se retrouverent bientôt pris dans les glaces, sans aucune apparence d'ouverture pour en sortir; ce qui leur fit conclure qu'ils étoient à l'entrée du Weigats, & que le vent de Nord-Ouest avoit poussé les glaces dans le Golfe. Il ne s'offroit pas d'autre parti que de retourner aux deux Iles [à l'une desquelles ils amarrerent leurs Bâtimens.] Le 31 ils passerent de cette Ile à une autre, où la vue de deux Croix leur fit espérer de trouver des Hommes. Elle étoit déserte. Cependant ils ne regretterent point leur peine, en y découvrant quantité de Bistorte (*f*), herbe qu'ils desiroient ardemment, parce que la plupart étoient fort incommodés du Scorbut. Ils en mangerent à pleines mains, & l'effet en fut si prompt, que dans l'espace de deux jours ils se trouverent tous rétablis.

Le 3 d'Août, ils se déterminerent à passer droit en Russie, & dans ce dessein, qu'ils jugerent propre à finir tout d'un coup leur misere, ils mirent le cap au Sud-Sud-Ouest: mais après avoir suivi cette route jusqu'à six heures du matin, ils se retrouverent au milieu des glaces; nouvelle source

(*e*) Le Journal dit *le Maître*, qui étoit Heemskerk. R. d. E. (*f*) Autrement *Cochlearia*.

Voyages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Heemskerk. 1597.

de désespoir, pour des Malheureux qui s'en croyoient tout-à-fait délivrés, & qui n'avoient pris leur derniere résolution que dans cette vue. Le calme, qui dura quelques heures, leur faisant craindre de demeurer pris, ils n'eurent point d'autre ressource qu'un mortel travail, pour s'en tirer à force de rames. Vers trois heures après-midi, ils se virent en haute Mer; & jusqu'à neuf heures du soir ils avancerent heureusement. Les glaces revinrent alors, & leur firent invoquer le Ciel, seule Puissance qui pût les sauver. Il ne leur restoit qu'un peu de Biscuit. Dans la funeste nécessité de mourir de faim, de soif, ou de braver tous les obstacles, ils continuerent d'avancer à force de rames & de voiles. Changement étrange: plus ils s'engagerent dans les glaces, plus ils eurent de facilité à pénétrer. Enfin ils se retrouverent dans les eaux ouvertes, & le 4 à midi, ils eurent la vue d'une Côte, qu'ils prirent pour celle qu'ils cherchoient. Le soir, après avoir rangé la terre, ils découvrirent une Barque, vers laquelle ils crierent *Candnoes*, *Candnoes*; mais on leur répondit *Petzora*, *Petzora*: ce qui leur fit connoître qu'ils n'étoient pas aussi proche de Candnoes, qu'ils se l'étoient figuré, & que la terre qu'ils voyoient, étoit celle de Petzora. Leur erreur venoit de la variation de l'Aiguille, qui les avoit trompés de deux Rumbs entiers. Après l'avoir reconnue, ils prirent le parti d'attendre le jour sur leurs ancres.

Le 5, un Matelot, qui descendit au rivage, y trouva de l'herbe & quelques Arbustes. Il excita les autres à descendre avec leurs fusils. On tua plusieurs Oiseaux; secours si nécessaire qu'on avoit déja proposé d'abandonner les deux Bords, & de prendre par les terres, pour chercher des vivres. Le 6, un vent contraire ne permit point d'avancer. On sortit du Golfe le 7, mais en luttant sans cesse contre le même vent. Le 8 & le 9 ne furent pas plus heureux. Cependant la faim redevenoit fort pressante. Quelques Matelots, envoyés à terre, découvrirent une Balise entre Candnoes & la Terre-ferme de Russie: ils conclurent que c'étoit le Canal par lequel passoient les Russes. A leur retour, ayant rencontré un Chien marin, mort depuis longtems, & puant de pourriture, ils le traînerent à bord, pour soulager leur estomac affamé: mais tous les autres s'y opposerent, en leur représentant qu'une si mauvaise nourriture étoit plus mortelle que la faim, & que si proche d'une Terre connue il étoit impossible que les secours fussent éloignés. Le jour suivant, on avança beaucoup avec un bon vent du Sud, & l'on trouva de l'eau sur la Côte. Une pluie abondante, accompagnée d'éclairs & de tonnerre, fut un surcroît de fatigues; mais elle annonçoit du moins un Ciel plus doux. Le 12, à six heures du matin, tout le monde prit courage à la vue d'une Barque Russienne, qui venoit à pleines voiles. On en tira peu d'éclaircissement sur la route; mais, avec quelques pieces de monnoie Hollandoise, Heemskerk en obtint une espece de pains cuits à l'eau, & cent deux poissons [secours bien précieux pour des gens qui étoient depuis longtems réduits chacun à quatre onces de biscuit par jour, avec de l'eau, & rien de plus.] Le 13, à trois heures après-midi, on reconnut un Cap, qui fuyoit au Sud, & l'on ne douta plus que ce ne fût le Cap de Candnoes, d'où l'on se flatta de pouvoir traverser l'embouchure de la

Mer Blanche. Les deux Bâtimens, s'étant joints bord à bord, prirent aussitôt le large ensemble, & firent voile d'abord avec assez de succès. Mais, vers minuit, ils eurent le malheur d'être séparés, par une tempête élevée du Nord.

En vain la Scute, dont l'Equipage étoit le plus sain, employa une partie du jour suivant à rejoindre l'autre [qu'on avoit découvert d'abord à la portée de la vue.] Un brouillard épais, qui survint avant midi, lui en ôta l'espérance; & le 15, elle fut poussée par un bon vent à la vue d'une Côte, que de Veer crut à l'Ouest de la Mer Blanche, au-delà de Candnoes. En approchant de la Terre, il apperçut six Barques Russiennes, qui étoient tranquilles sur leurs ancres; leur ayant demandé à quelle distance il étoit de Kildum, les Russes l'entendirent assez pour lui faire comprendre à son tour qu'il n'étoit encore qu'à la Côte Orientale de Candnoes. Ils écarterent les bras, avec divers signes, qui signifioient assez clairement qu'il avoit la Mer Blanche à passer, & que cette route étoit dangereuse avec un si petit Bâtiment. Quelque peine qu'il eût à se le persuader, il ne put lui en rester aucun doute, lorsque leur ayant montré sa Carte, ils insisterent à lui donner les mêmes lumieres: il reprit le large, avec le double chagrin de se voir beaucoup moins avancé qu'il ne l'avoit cru, & d'ignorer ce qu'étoit devenue la Chaloupe. Le soir, se trouvant près d'un grand Cap, qu'il prit pour celui de Candnoes, il y jetta l'ancre. Quelques Russes d'une Barque, dont il s'approcha le 17 au matin, s'efforcerent de lui faire entendre qu'ils avoient vu ses Compagnons, au nombre de sept. Quoiqu'ils levassent sept doigts, en montrant la Scute, pour faire comprendre que le petit Bâtiment qu'ils avoient vu en étoit peu différent, ils auroient eu peine à lui communiquer leur idée, s'il n'eût reconnu entre leurs mains une petite Boussole qu'ils avoient reçue de la Chaloupe, en échange apparemment pour quelque présent de vivres. Il se fit montrer alors le Parage où ils l'avoient laissée, & le cap y fut porté aussitôt. Cependant, après d'inutiles recherches, il retourna le soir à la Côte, où il trouva de l'eau douce & quantité de Bistorte.

Le 18, ayant rangé la Côte jusqu'à midi, il eut la vue d'un grand Cap, sur lequel il découvrit plusieurs Croix. Ces marques, & d'autres qu'il trouva sur sa Carte, l'assurerent enfin que c'étoit le Cap de Candnoes, qui est à l'embouchure de la Mer Blanche, & qu'il cherchoit depuis si longtems. En effet, il est fort reconnoissable à cinq Croix, anciennement plantées, autant qu'à la forme de sa masse, qui fuit des deux côtés au Sud-Est & au Sud-Ouest. Pendant qu'on se disposoit à passer à l'Ouest de la Mer Blanche, vers la Côte de la Laponie, on s'apperçut qu'une partie de l'eau avoit coulé d'un des tonneaux: mais quoique la traversée soit d'environ quarante lieues, où l'on ne peut espérer d'eau douce, le vent se trouva si bon, que se fiant au Ciel de tout le reste, on remit à la voile entre dix & onze heures du soir; & le 20, entre quatre & cinq heures du matin, c'est-à-dire dans l'espace de trente heures, on eut la vue de la Terre, à l'Ouest de la Mer Blanche. Le mugissement des Flots avoit averti de Veer qu'il n'en étoit pas loin. Lorsqu'il eut la Côte en face, la diffi-

Voyages au Nord-Ouest et au Nord-Est. Heemskerk. 1597.

culté d'avancer lui fit prendre sa route entre des rochers, qui le conduisirent dans une bonne Rade, où il trouva une grande Barque à l'ancre, & quelques Maisons sur le rivage. Treize Russes, qui les habitoient, avec trois Femmes & deux Lapons, lui firent un accueil fort civil. Le Poisson ne lui fut pas épargné, non plus qu'une bouillie d'eau & de farine, qui servoit de pain dans cette sauvage Contrée.

Dès le lendemain, quelques Hollandois, qui s'avancerent dans les Terres pour chercher de la Bistorte, virent deux Hommes sur une Montagne, & s'imaginerent que le Pays étoit plus habité qu'il ne leur avoit paru. Ils retournoient à la Scute, sans pousser leur curiosité plus loin: mais ces deux Hommes, qui n'avoient pas eu plus de bonheur à les reconnoître, étoient de l'Equipage de la Chaloupe, & cherchoient un Canton habité pour s'y procurer des vivres. Ils descendirent de leur Montagne, & s'étant approchés de l'Habitation, ils reconnurent aisément la Scute. On passe sur les transports de leur joie. La Chaloupe avoit beaucoup souffert. Elle arriva le 22; & les deux Equipages rendirent graces au Ciel de les avoir rassemblés. Ils obtinrent des Russes différentes sortes de provisions, qu'ils payerent libéralement; mais ne comprenant rien à leur langage, ils n'en reçurent que des lumieres incertaines sur leur route.

Les deux Bâtimens remirent en Mer le 23; & le 24, à six heures du matin, ils arriverent aux *Sept Iles*, où ils trouverent quantité de Pêcheurs, auxquels ils demanderent la distance de *Kilduin*, *Kildun*, *Kool*, ou *Kola*; car leurs Mémoires portoient ces différens noms. Les Pêcheurs Russes leur montrerent l'Est; & c'étoit aussi l'opinion des Hollandois. Le soir, ils rencontrerent d'autres Pêcheurs qui leur firent entendre par leurs signes, auxquels ils mêloient les mots de *Kola* & de *Brabante*, qu'il y avoit des Vaisseaux Hollandois à Kola. Le lendemain à midi, on eut la vûe de Kilduin; & deux heures après on arriva heureusement à la Pointe occidentale de l'Ile. Heemskerk descendit aussitôt, & trouva cinq ou six petites Cabanes habitées par des Lapons, qui lui confirmerent, non-seulement que Kilduin étoit le nom de l'Ile, mais qu'il étoit arrivé au Port de Kola, trois Navires Hollandois, dont on les avoit assurés que deux devoient partir ce jour même. Les deux Bâtimens remirent presqu'aussitôt à la voile, pour se rendre à l'embouchure de la Riviere de Kola, qui est au Sud de Kilduin, vers l'extrêmité septentrionale du Continent. Dans leur route, un vent fort impétueux les força de passer derriere deux rochers, & de porter vers la Côte. Trois Lapons qui s'y trouvoient, dans une petite Hute, leur rendirent le même témoignage que ceux de l'Ile. Heemskerk leur proposa de conduire par terre un de ses gens à Kola, & ne put les y engager par ses offres: mais ils le conduisirent lui-même, avec un de ses Matelots, au-delà d'une Montagne, où d'autres Lapons promirent de leur servir de guides, pour une somme fort légere. Un d'entr'eux s'arma d'un Mousquet, & partit vers la fin de la nuit avec le Matelot Hollandois, qui n'avoit pour arme qu'un simple croc.

Le 26, les deux Bâtimens furent tirés à terre & déchargés. Heemskerk avoit trop éprouvé la bonne foi des Lapons, pour en conserver quelque dé-

défiance; & sous leur protection, il ne devoit lui rester aucune crainte de manquer de vivres. La familiarité s'établit si promptement, que dès le premier jour on ne fit pas difficulté de manger & de se chauffer en commun. Les Hollandois apprirent à boire du *Quas*, liqueur Russienne, composée d'eau & de pain moisi, & la trouverent fort bonne, après avoir été réduits si long-tems à l'eau de neige. Ceux, qui étoient encore atteints du Scorbut, découvrirent dans les terres une sorte de Prunelles, qui acheverent de les guérir.

LE 29, ils virent paroître le Lapon qu'ils avoient envoyé à Kola, mais seul, & leur crainte fut vive pour leur Compagnon. Cependant le Guide étoit chargé d'une Lettre pour Heemskerk, qui se hâta de l'ouvrir (*g*): elle étoit en Langue Hollandoise. On lui marquoit un extrême étonnement de son arrivée. On l'avoit cru mort, avec tous ses gens; & l'on promettoit de le venir prendre bientôt, dans une Barque chargée de toutes sortes de rafraîchissemens. Ce Billet étoit signé *Jean Cornelisz Rijp*. Des nouvelles de cette nature ne pouvoient manquer de causer une extrême satisfaction: mais Heemskerk, de Veer, & les deux Equipages, eurent peine à comprendre quel étoit le Cornelisz qui leur écrivoit. Ce nom étoit celui de l'Officier qui les avoit quittés l'année précédente, pour prendre une autre route avec son Vaisseau; mais jugeant qu'il avoit dû souffrir encore plus qu'eux, ils ne pouvoient se persuader qu'il fût vivant. D'ailleurs il ne leur rappelloit aucune circonstance de leurs avantures communes. Enfin Heemskerk chercha une Lettre qu'il avoit reçue autrefois de Jean Cornelisz Rijp, & l'écriture se trouva de la même main. La joie des deux Equipages éclata par des transports. Le Guide fut généreusement récompensé. Cet Homme marchoit avec une vîtesse, qui fit l'admiration des Hollandois. Au retour, il avoit fait seul, en vingt-quatre heures, le chemin qu'il n'avoit pu faire qu'en deux jours & deux nuits avec le Matelot qui l'accompagnoit (*h*).

Dès le lendemain au soir, on vit à la Côte une de ces Barques que les Lapons nomment *Iol*, sur laquelle on reconnut Cornelisz, & le Matelot qu'on lui avoit envoyé. Ils apportoient de la biere de Rostock, du vin, de l'eau-de-vie, du pain, diverses sortes de viande, du lard, du saumon, du sucre, & tout ce qui pouvoit plaire à des Hommes épuisés de forces. Après les félicitations mutuelles, on se rassembla dans un Festin, où les Lapons des Cabanes voisines furent invités; & la joie n'y régna pas moins que l'abondance. (*i*) Ensuite les deux petits Bâtimens furent remis à l'eau, & l'on partit pour Kola. Le 1 de Septembre, à six heures du matin, on étoit à l'Ouest de la Riviere, qui fut remontée à voiles & à rames: & le 2 entre sept & huit heures du soir, on entra dans la Ville, où tous les transports se renouvellerent entre les deux Equipages & celui de Cornelisz.

(*g*) On supprime ici quelques traits, qui ne sont que pour embellir la phrase & que le Journal ne rapporte pas. R. d. E.

(*h*) Par une bevue inconcevable, M. Prevost avoit ici supposé que Heemskerk étoit allé avec le Matelot à Kola, d'où le Lapon lui rapportoit une Lettre. R. d. E.

(*i*) Ce Festin est de l'invention de M. Prevost; & le Journal n'en dit rien. R. d. E.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERK. 1597.

On donne ici la route des deux petits Bâtimens, depuis l'endroit de la Nouvelle Zemble, où les Hollandois avoient passé l'hiver, jusqu'à Kola.

	Route	Lieues
Des basses Côtes jusqu'à *Stroombay*.	de l'E. à l'O.	4
De Stroombay au *Cap du Port des Glaces*.	E. 4. N. E.	5
Du Cap du Port des Glaces au *Cap de l'Ile*.	E. N. E.	5
Du Cap de l'Ile au *Cap de Flessingue*.	N. E. 4. E.	3
Du Cap de Flessingue au *Cap de la Tête*.	N. E.	4
Du Cap de la Tête au *Cap du Desir*.	du S. au N	6
Du Cap du Desir aux *Iles d'Orange*.	N. O.	8
Des Iles d'Orange au *Cap des Glaces*.	O. & O 4 S O.	5
Du Cap des Glaces au *Cap de Trooft*.	O. & O. 4. S. O.	25
Du Cap de Trooft au *Cap de Nassau*.	O. 4. N. O.	10
Du Cap de Nassau au *bout Oriental* de l'*Ile des Croix*.	O. 4. de N. O.	8
Du bout Oriental de l'Ile des Croix à l'*Ile Guillaume*.	O. 4. S. O.	3
De l'Ile Guillaume au *Cap Noir*.	E. S. O.	6
Du Cap Noir au *bout Oriental* de l'*Ile de l'Amirauté*.	O. S. O.	7
Du bout Oriental de l'Ile de l'Amirauté à son *bout Occidental*.	O. S. O.	5
Du bout Occidental de la même Ile au *Cap de Plancio*.	S. O. 4. O.	10
Du Cap de Plancio à la *Baye de Looms*.	O. S. O.	8
De la Baye de Looms au *Cap des Etats*.	O. S. O.	10
Du Cap des Etats à *Langenes*.	S. O. 4. S.	14
De Langenes au *Cap de Cant*.	S. O. 4. S.	6
Du Cap de Cant au *Cap du Rocher Noir*.	S. 4. S. O.	4
Du Cap du Rocher Noir à l'*Ile Noire*.	S. S. O.	3
De l'Ile Noire à *Costingsarch*.	d'E. à l'O.	2
De Costingsarch au *Cap de la Croix*.	S. S. E.	6
Du Cap de la Croix à la *Baie de S. Laurent*.	S. E.	6
De la Baie de S. Laurent au *Port de la Farine*.	S. S. E.	6
Du Port de la Farine aux *deux Iles*.	S. S. E.	16
Des deux Iles, d'où les deux Bâtimens traverserent à la Côte de Russie, jusqu'à *Matflo & Delgoi*.	S. O.	30
De Matflo & Delgoi jusqu'au Golfe, où ils navigerent presque sur tous les Rhums de la Boussole.		22
Du Golfe à *Colgoi*.	O. N. O.	18
De Colgoi à la *Pointe Orientale de Candnoës*.	O. N. O.	20
De Candnoës au *côté Occidental* de la *Mer Blanche*.	O. N. O.	40
Du côté Occidental de la Mer Blanche aux *sept Iles*.	N. O.	14
Des sept Iles au *bout Occidental* de *Kilduin*.	N. O.	20
De Kilduin au lieu où Jean *Cornelisz* vint joindre les deux Bâtimens.	N. O. 4. O.	7
Du même lieu à *Kola*.		18

Total, depuis la Hutte de la Nouvelle Zemble, 381 lieues.

Voyages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Heemskerk, 1597.

Heemskerk obtint des Officiers, qui commandoient à Kola pour le Czar, la permission de faire transporter ses deux petits Bâtimens dans le Magasin Russe, & de les y consacrer à la postérité, comme le monument de la plus étrange Navigation qui se soit conservée dans la mémoire des Hommes. Ensuite s'étant rendu, le 15 de Septembre, avec ses gens à bord du Vaisseau de Cornelisz (*k*), que rien ne retenoit plus à Kola, ils sortirent de la Riviere le 18, pour faire route en Hollande. Elle fut heureuse. Le 29 d'Octobre ils entrerent dans la Meuse; & s'étant rendus à Amsterdam le 1 de Novembre, ils y furent reçus avec autant d'admiration pour leur courage, que pour la singularité de leurs avantures.

Effet de ce malheureux Voyage.

Cependant une si malheureuse catastrophe ne découragea pas moins les Négocians que les Etats de Hollande; & l'entreprise de la découverte d'un passage au Nord-Est fut abandonnée, comme celle du passage au Nord-Ouest l'avoit été eu Angleterre après le troisieme Voyage de Davis. Il sembloit que les deux Nations, jalouses de la même gloire, attendissent mutuellement le succès des efforts qu'elles faisoient comme à l'envi, pour se déterminer à les recommencer, & pour reprendre courage d'un côté lorsqu'on le perdoit de l'autre. On trouve du moins, dans les Mémoires du tems, qu'après le retour d'Heemskerk plusieurs Anglois reprirent des espérances qui ne s'étoient pas tout-à-fait éteintes pour le Nord Ouest, & qu'elles étoient fort échauffées en 1600, lorsqu'un nouvel incident les fit éclore avec une nouvelle ardeur.

Incident qui anime l'ardeur des Anglois.

On a vu, dans une autre partie de cet Ouvrage (*l*), que le Capitaine James Lancaster avoit été envoyé aux Indes Orientales avec quatre grands Vaisseaux, les premiers que la Compagnie Angloise eut expédiés pour ces Mers. (*m*) Il fut battu à son retour par une rude tempête, vers le Cap de Bonne Espérance; & le Vaisseau [*le Dragon*] qu'il montoit, fut si maltraité, que ses propres gens le presserent de passer sur un autre [*le Hector.*] Mais croyant sa présence nécessaire à la conservation des richesses qu'il avoit à bord, il demeura ferme dans son poste, & n'accepta, du secours qu'on lui offroit, que l'occasion d'écrire à la Compagnie, pour lui protester qu'au risque de sa vie & de celle de son Equipage, il s'efforceroit de sauver son Navire & sa cargaison. A cette généreuse déclaration, dont on a rapporté les termes (*n*), il joignit une Apostille, d'autant plus remarquable, que son embarras n'eut pas le pouvoir de lui en faire perdre l'idée: „ le Passa-„ ge aux Indes Orientales, (écrivit-il,) est à *soixante-deux degrés trente mi-„ nutes* au Nord-Ouest de l'Amérique. "

(*k*) Le Journal n'explique pas mieux qui étoit ce Cornelisz.

Nota. Mr. Prevost semble avoir oublié ce *Jean Cornelisz Rijp* dont il venoit de parler; mais il reste à desirer des éclaircissemens sur les avantures de sa route, depuis qu'il s'étoit séparé des autres l'année précédente. R. d. E.

(*l*) Si M. Prevost eut consulté la Relation qu'il cite de mémoire, (Tom. I. p. 368. Edit. de Holl.) il y auroit bientôt remarqué qu'elle regarde un *premier* Voyage de Lancaster aux Indes Orientales, fait en 1591, ainsi antérieur de 9 ans à celui dont il s'agit, & touchant lequel il se contente ici de copier M. Ellis. R. d. E.

(*m*) C'étoit la *Compagnie de Marchands Avanturiers*, à qui la Reine Elisabeth venoit d'accorder une Charte, la même année 1604. R. d. E.

(*n*) Autre erreur conséquente de la premiere. R. d. E.

Voyages au Nord Ouest et au Nord-Est.

Une assurance si positive, dans des circonstances de cette nature, & de la part d'un Homme dont on connoissoit le caractere (o), fit une impression extraordinaire à Londres. Ellis juge même que l'Apostille, n'étant liée à rien dans sa Lettre, devoit être une réponse qui se rapportoit à ses instructions. Mais indépendamment de cette conjecture, il paroît certain que ce fut sur l'avis de Lancaster, que la Compagnie de Russie & celle de Turquie se déterminerent à faire partir deux Vaisseaux, pour la découverte du Passage au Nord-Ouest.

Nouveaux Voyages au Nord-Ouest. Weimouth. 1602.

Le Capitaine Georges *Weimouth*, Commandant de cette Expédition (p), partit le 2 Mai 1602, à bord de *la Découverte*, Navire de soixante-dix Tonneaux, avec un autre, nommé *l'Aide de Dieu*, de soixante, & commandé par Jean *Drew*. Le 28 de Juin, se trouvant par les soixante-deux degrés trente minutes de latitude, il reconnut le Cap de *Warwick*, & de fortes raisons lui firent juger que cette Terre étoit une Ile. Dans cette supposition, il conclut que le Golfe de *Lumley*, & celui qui en est le plus proche au Midi, devoient nécessairement aboutir à quelque Mer: & comme le Courant, dans cet endroit, porte droit à l'Ouest, il en inféra qu'on devoit raisonnablement y espérer un passage. Il observa aussi que tout le Pays de l'Amérique étoit coupé dans cette partie. Mais le 19 de Juillet, ses gens mutinés demanderent absolument leur retour; avec offre néanmoins, s'il vouloit tenter la découverte par les soixante ou cinquante-sept degrés, à la faveur du vent de Nord-Ouest qu'ils avoient alors, d'en courir volontiers le risque avec lui. (q). Il étoit à soixante-huit degrés cinquante-trois minutes, & l'Equipage refusoit absolument d'avancer plus loin. Le 26, il se trouva par les soixante-un degrés quarante minutes, à l'entrée d'un Golfe, où s'étant avancé l'espace de cent lieues [Ouest] au Sud, les glaces l'embarrasserent si peu, qu'il jugea le passage plus vraisemblable de ce côté, que par le Détroit de Davis. Cependant la saison trop avancée, & le grand nombre de Malades qu'il avoit sur les deux Bords, lui firent prendre la résolution de retourner en Angleterre, où il arriva le 5 d'Août, au Port de Darmouth.

Voyages d'Hudson. 1607.

Ce Voyage, dont il n'y avoit rien à conclure au fond, pour ou contre la réalité du passage, servit néanmoins à soutenir les espérances publiques; & toute la Nation Angloise sembloit n'attendre qu'un Homme, dont le mérite répondît à la grandeur de l'Entreprise. Il se présenta dans le célebre *Hudson*, dont Ellis rend ce témoignage au nom de toute sa Patrie: „ que jamais personne n'entendit mieux le métier de la Mer; que son „ courage étoit à l'épreuve de tous les événemens, & que son appli„ cation fut infatigable. " Ce fameux Avanturier prit des engagemens avec une Compagnie de Négocians distingués, qui s'étoient associés en général, pour la découverte d'un passage plus court aux Indes Orientales, soit par le Nord, ou par le Nord-Est, ou par le Nord-Ouest, & répondit du succès

(o) Ses services furent récompensés, dans la suite, par la Dignité de Chevalier.

(p) Son Journal est dans la Collection de Purchas.

(q) M. Ellis remarque ici que c'est ce qui a fait dire au Capitaine Fox, que *Weimouth* avoit à son bord des gens plus sçavans que lui. R. d. E.

parune de ces trois routes. On ne trouve point, remarque Ellis, dans aucun des Mémoires qui sont venus jusqu'à nous, de Compagnie qui ait jamais fait tant de dépenses dans la même vue, & qui les ait soutenues si constamment, [sans autre motif que celui du bien public; qui lui fait regretter que les noms de ces généreux Patriotes n'aient pas été transmis à la Postérité. Tout ce qu'on en sçait, c'est que c'étoient de *bons Marchands de Londres.*]

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HUDSON. I. VOYAGE. 1607.

LE premier Voyage qu'Hudson fit à son service, fut pour découvrir un passage aux Indes Orientales droit au Nord. Il n'y employa pas plus de quatre mois & demi; & cette Expédition mérite plusieurs remarques. Le jour de son départ fut le premier de Mai 1607. Le 13 de Juin, il découvrit une Terre, qui paroît être une partie de la Côte orientale du Groenland. Il en vit une autre, le 21 du même mois, par les soixante-treize degrés; & ne prenant des noms que dans ses espérances, il lui donna celui de *Hold with hope*, c'est-à dire *Tiens bon.* Il y trouva le tems beau & tempéré, au lieu qu'à soixante-trois degrés il l'avoit eu extrêmement froid. Le 27, il étoit à la hauteur de soixante-dix-huit degrés, & le tems y étoit le même; mais le 2 de Juillet, à la même latitude, il le trouva extrêmement froid. Le 8, au même degré, il eut un grand calme. La Mer étoit sans glace, mais il rencontra une quantité considérable de Bois flotté. Il observa qu'une Mer bleue, ou couleur d'azur, étoit ordinairement embarassée de glaces, mais qu'étant verte elle n'en avoit aucune. Le 14, son Contre-Maître & son Bosseman descendirent à terre, se trouvant alors par les quatre-vingts degrés vingt-trois minutes, sur la Côte de *Spitzberg*, ou du Groenland. Ils y découvrirent des traces de Bestiaux. Ils virent quelques Oiseaux aquatiques, & deux ruisseaux d'eau douce, dont l'eau étoit chaude. Le Soleil, observé à minuit, se trouvoit élevé au-dessus de l'Horizon de dix degrés quarante minutes. Hudson s'avança jusqu'à près des quatre-vingt-deux degrés, il auroit été plus loin, si les glaces ne l'eussent arrêté. Ensuite, poussant au Nord-Ouest, il tenta de [faire le tour du Groenland pour] revenir par le Détroit de Davis; mais n'y trouvant pas la Mer moins inaccessible, il revint le 15 de Septembre.

II. VOYAGE. 1608.

ON ne lui laissa point un long repos. Dès l'année suivante, on lui proposa de chercher un passage au Nord-Est. Il se mit en Mer le 12 d'Avril, & ses premieres recherches se firent entre le Spitzberg & la Nouvelle Zemble: mais étant arrêté par les glaces, il côtoya cette derniere Ile (r), qui fut moins rigoureuse pour lui qu'elle ne l'avoit été pour les Hollandois. Il conçut même quelque espérance de trouver un autre passage que celui qui étoit connu sous le nom de *Détroit de Weigats*: ensuite renonçant à cette idée, il quitta sa route, pour tenter le passage au Nord-Ouest par le Golfe de Lumley. Mais il reconnut bientôt que la saison étoit trop avancée; & remettant son entreprise à l'année suivante, il prit le parti de retourner en Angleterre, où il rentra le 26 d'Août.

ON ne trouve aucun éclaircissement, sur les raisons qui lui firent quitter presqu'aussitôt sa Patrie. Ellis fait entendre que sa Compagnie fut mécon-

(r) Edit. de Paris, *Baie.* R. d. E.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

tente des pertes continuelles qu'elle avoit essuyées, sans en avoir tiré le moindre avantage; & que pour la dédommager de ses frais, il chercha le moyen de la servir par des secours étrangers. On ne comprend point comment elle auroit pu tirer quelque utilité du succès d'autrui (s), mais quelque jugement qu'on doive porter des motifs d'Hudson, il est certain qu'ayant offert ses services aux Hollandois, sa réputation les fit accepter, & que la Compagnie d'Amsterdam lui fournit en 1609 un Vaisseau bien pourvu de munitions, pour chercher un passage, soit par le Nord-Est ou le Nord-Ouest. Aussi la Relation de ce troisieme Voyage ne se trouve-t-elle que dans les Recueils Hollandois.

HUDSON. III. VOYAGE. 1609.

HUDSON fit voile du Texel le 6 d'Avril, & doubla le Cap de Norwege le 5 de Mai. Ensuite il prit sa route vers la Nouvelle Zemble, le long des Côtes Septentrionales. Les Bancs de glace, dont il trouva cette Mer couverte, lui firent perdre tout d'un coup l'espérance de pénétrer plus loin par cette voie. Son Equipage étoit un mélange d'Anglois & de Hollandois, dont la plupart, ayant fait le Voyage des Indes Orientales, furent bientôt rebutés par l'excès du froid, & qui d'ailleurs s'accordoient fort mal entr'eux. Il leur fit deux propositions: la premiere, d'aller vers les Côtes de l'Amérique, par les quarante degrés, fondé sur des Mémoires & des Cartes que le Capitaine *Smith* (t) lui avoit envoyées de la Virginie, & par lesquelles il paroissoit qu'on pouvoit espérer un passage dans les Mers Occidentales, par un Détroit que Smith supposoit autour de cette Colonie (u). L'autre proposition étoit de chercher ce passage par le Détroit de Davis. On est surpris de lire dans ce Journal, que ce fut le second de ces deux projets qui fut approuvé, & de trouver aussitôt qu'après s'être avancé jusqu'à l'Ile de Faro, Hudson tourna vers le Sud jusqu'aux quarante-quatre degrés (x),

(s) C'est ce qu'Ellis ne dit pas non plus. Au contraire, il affecte de ne point parler des Hollandois, quoiqu'il fasse bien mention de ce troisieme Voyage, comme M. Prevost le remarque dans une des Notes suivantes. R. d. E.

(t) Le même, dont on a donné le Voyage dans le Tome précédent, pag. 199.

(u) Ces Mémoires & ces Cartes de Smith devoient être du premier Voyage des Anglois à la Virginie, c'est-à-dire de 1584; car on ne peut supposer que depuis vingt-cinq ans ils ne fussent pas revenus de la fausse opinion qu'on leur attribue ici.

Nota. Il n'y avoit aucune nécessité à supposer de plus anciennes Cartes, puisque ce ne fut que lors du Voyage de Smith, en 1607, que les Anglois s'établirent dans la Baie de Chesapeak; & la Relation dit, en propres termes: „ que Smith y marquoit „ une Mer, par où l'on pouvoit passer *autour* de leur Colonie *du Sud à son côté* „ *Septentrional*, & de-là se rendre dans une „ *Mer Occidentale.* " Le mot *autour* semble devoir être pris ici dans sa signification d'*environ*, déterminée par la direction du *Sud au Septentrion*, qui ne marque point un circuit, mais une ligne droite, que la Baie fait jusqu'à peu-près par les quarante degrés, y compris une partie de la Riviere *Susquehanna*, qui se jette au fond de cette longue Baie. Ainsi il est très possible que Smith ait cru qu'elle communiquoit avec quelque *Mer Occidentale*, puisqu'on n'avoit pas alors d'autres lumieres. C'est donc à cette hauteur de *quarante degrés*, que Hudson vouloit chercher un passage pour pénétrer au fond de la même Baie & de-là plus loin à l'Ouest, s'il y avoit moyen, comme on voit qu'il l'essaya dans ce troisieme Voyage. R. d. E.

(x) Il ne falloit pas dire *qu'après s'être avancé jusqu'à l'Isle de Faro, Hudson tourna vers le Sud*, puisqu'il venoit, ou retournoit des Côtes Septentrionales de la Nouvelle Zemble *vers le Sud*: mais peut-être Mr. Prevost l'a-t-il supposé parti directement du Texel, vers l'Ile de Faro, sans faire attention à la circonstance précédente. R. d. E.

L

Hudson. III. Voyage. 1609.

où il relâcha le 18 de Juillet sur la Côte du Continent (y), pour se faire un nouveau Mât de Misene. Il y fit quelques échanges avec les Habitans, pour des Pelleteries; mais ses gens s'étant attiré leur haine, & craignant de n'être pas les plus forts, l'obligerent de remettre à la voile le 26, & tinrent la Mer jusqu'au 3 d'Août, [qu'ils relâcherent de nouveau par la hauteur de quarante-deux degrés; &, ayant repris le large, ils naviguerent jusqu'au 12 d'Août] qu'ils prirent encore terre par les trente-sept degrés quarante-cinq minutes: ensuite, rangeant la Côte jusqu'à quarante degrés quarante minutes, ils trouverent, entre deux Caps, une grande Riviere (z), qu'ils remonterent dans la Chaloupe l'espace de cinquante lieues. Enfin ils s'avancerent jusqu'aux quarante-deux degrés quarante minutes (a); mais, les provisions commençant à leur manquer, ils reprirent le large, & dans le Conseil qu'ils tinrent sur leur route, les opinions furent différentes. Le Contre-Maître, qui étoit Hollandois, vouloit hiverner en Terre-Neuve, pour retourner l'année suivante à la recherche du Passage par le Nord-Ouest. Hudson fut d'avis contraire, dans la crainte que son Equipage, qui l'avoit déja menacé, ne continuât de se mutiner, & que la difficulté de trouver des vivres ne le mît hors d'état de reprendre sa navigation. Il proposa d'aller passer l'Hiver en Irlande, & tout le monde parut y consentir: mais les Anglois ayant changé d'opinion, en se rapprochant de leur Patrie, on relâcha le 7 de Novembre à Dartmouth.

Le Contre-Maître Hollandois ne manqua point de donner avis aux Directeurs, de ce qui s'étoit passé dans cette vaine Expédition; & l'unique fruit, qu'Hudson en tira pour ses vûes, fut l'accommodement qu'on a rapporté dans un autre article (b). Il offrit ensuite à la Compagnie Hollandoise de faire un nouveau Voyage, mais à des conditions qui ne furent pas goûtées. Ce refus le rendant libre, il en prit occasion de renouer avec son ancienne Compagnie Angloise: mais elle exigea, pour fondement du Traité, que dans une nouvelle entreprise au Nord-Ouest il prît à bord, en qualité d'Assistant, *Coleburne*, habile Marin, qu'elle croyoit propre à guider ses résolutions. C'est à cette fatale clause qu'on attribue ses malheurs, par l'influence qu'elle eut sur sa conduite & sur les dispositions de son Equipage.

IV. Voyage. 1610.

Il partit de Blackwall le 17 d'Avril; & sans attendre que son Vaisseau fut sorti de la Tamise, il saisit la premiere occasion de se défaire de Coleburne, en le renvoyant à Londres, avec une Lettre dans laquelle il s'efforçoit de justifier cet étrange procédé: à la fin de Mai, il arriva sur la Côte

(y) Le Journal nomme la *Nouvelle France*: c'étoit dans quelque Havre de l'Acadie, où les François se trouvoient alors établis; & Mr. Ellis a tort de dire que ce fut à *Terre-Neuve* (environ 3 degrés plus au Nord) „ où „ il commerça pendant quelque tems avec „ les Sauvages, & de-là se rendit en Virginie ". R. d. E.

(z) Elle en conserve le nom de *Riviere d'Hudson*.

(a) C'est-à-dire avec le grand Vaisseau, mais la Chaloupe remonta un peu plus haut dans la Riviere. R. d. E.

(b) Voyez le Tome précédent, article de l'Etablissement des Anglois, pag. 280. Il est assez surprenant qu'Ellis ne dise pas un mot de l'engagement d'Hudson au service des Hollandois, & qu'en parlant de ce troisieme Voyage il ne fasse pas connoître en quel nom il fut entrepris.

VOYAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

HUDSON. IV. VOYAGE. 1610.

d'Islande, où il entra dans un Port, du côté du Nord-Est (c); & sous des prétextes qui se rapportoient à Coleburne (d), ses gens y formerent un complot, qu'il n'eut pas peu de peine à dissiper. Cependant, après les avoir fait rentrer dans l'ordre, il quitta l'Islande le 1 de Juin; & le 9 du même mois, il compta d'avoir passé le Détroit de Frobisher. Le 15, il reconnut le Pays que Davis avoit nommé *la Désolation*; & le 24, il entra dans le Détroit qui a pris son nom depuis. Le 8 de Juillet, à soixante degrés, il donna le nom de *Desir provoqué* au Pays qu'il vit au Sud du Détroit. Il se trouva, le 11, entre plusieurs Iles qu'il appella les *Iles de la Merci de Dieu*. La Marée y montoit de plus de quatre brasses, & s'y trouvoit pleine à huit heures, dans la Nouvelle Lune: il observa que le flux venoit du Nord. On étoit alors par les soixante-deux degrés neuf minutes de latitude. Après avoir passé le Détroit, le 3 d'Août, il donna au Cap, qui est à l'extrêmité du passage vers l'Orient, le nom de *Cap Wolstenholme*; & le nom de *Cap Diggs*, à celui qui est du côté de l'Occident: ensuite, poussant jusqu'au fond de la Baie, il visita fort soigneusement toute la Côte Occidentale, jusqu'au commencement de Septembre. Son Contre-Maître, dont le nom étoit Robert *Ivett*, ne cessant d'exciter des mutineries dans l'Equipage, il le dépouilla de son office, & cette rigueur ne fit qu'irriter les Mécontens. Cependant il continua de visiter la Baie, dans la vue apparemment de chercher un lieu propre au dessein qu'il avoit d'y passer l'Hiver. Il en trouva un, au commencement de Novembre, vers le Sud-Ouest, & le Vaisseau y fut mis à sec.

On étoit parti de Londres avec des provisions pour six mois; & ce terme étant expiré, il est difficile de concevoir quelles pouvoient être les espérances d'Hudson, dans un Pays dont il connoissoit la stérilité. Aussi se vit-il bientôt dépourvu de tout. A la vérité, l'Hiver fit passer un grand nombre d'Oiseaux, qui le sauverent du dernier excès de la faim, & qui aiderent à prolonger le peu de biscuit qui restoit à bord. On ajoute, pour excuser une si haute imprudence, que si ses gens eurent beaucoup à souffrir, il porta lui-même sa part de la misere. A l'arrivée du Printems, il courut la Côte [dans une Chaloupe] pendant neuf jours, pour chercher quelques Sauvages dont il pût tirer des vivres. Mais, ne trouvant rien qui convînt à sa situation, il revint au Vaisseau, qu'il prit le parti de remettre promptement à flot pour retourner droit en Angleterre. Il distribua, dans l'Equipage, le Biscuit qu'on avoit conservé. Il régla les Appointemens & les Certificats, dans la supposition qu'il vînt à mourir pendant la route. On raconte qu'en faisant ces tristes dispositions, il pleuroit à chaudes larmes, de l'infortune de ses gens & de la sienne.

1611.

Triste sort d'Hudson.

CETTE tendresse ne fit aucune impression sur ceux qui avoient juré sa perte. Un Scélerat, nommé *Henri Green*, auquel il avoit sauvé la vie à Londres, en lui donnant une retraite dans sa Maison, & l'envoyant à bord de son Vaisseau sans la participation des Propriétaires, avoit conspiré contre lui avec Ivett & d'autres complices. Lorsqu'on fut prêt à partir, ils

(c) Ed. de Paris *de l'Ouest*. R. d. E. (d) C'est ce qu'on ne dit pas. R. d. E.

ils se saisirent du Capitaine, de Jean Hudson, son Fils, qui étoit encore dans la premiere jeunesse, de James *Woodhouse*, Mathématicien, qui faisoit le Voyage en qualité de Volontaire, du Charpentier & de cinq autres; ils les mirent dans la Chaloupe, sans provisions & sans armes, & les abandonnerent cruellement dans cette affreuse Contrée, pour y périr de misere ou par la barbarie des Sauvages. On n'a jamais eu d'autre information de leur sort: mais on sait qu'ils furent vengés par la Justice du Ciel. Les Rebelles, qui partirent avec le Vaisseau, reçurent du moins une partie des châtimens qu'ils méritoient. Green, & deux des complices, furent tués dans une rencontre qu'ils firent des Sauvages. Ivett, qui avoit fait plusieurs Voyages avec Hudson, & qui étoit la principale cause du desastre, mourut à bord, d'une maladie fort douloureuse; & le reste de l'Equipage ne rentra dans sa Patrie, qu'après avoir essuyé d'horribles calamités. On fut informé de ce détail par l'Ecrivain du Vaisseau, nommé Abacuc *Pricket*, qu'on soupçonna, autant que tout autre, d'avoir trempé dans une action si noire, mais qu'une protection puissante déroba au châtiment avec tous ses Compagnons. D'ailleurs il eut l'art, à son retour, de se rendre nécessaire, en rapportant à la Compagnie que la Marée dont on s'étoit servi pour remettre le Vaisseau à flot [après avoir échoué du côté de l'Ile de *Diggs*] par les soixante-deux degrés [quarante-quatre minutes] de latitude, venoit directement de l'Ouest. Ce récit donna de nouvelles espérances aux Directeurs, qui résolurent sur-le-champ de faire un nouvel essai, & de sauver en même tems le malheureux Hudson, s'il étoit encore en vie.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HUDSON. 1611.

IV. VOYAGE.

On choisit pour cette noble entreprise, Thomas *Button*, Officier d'une naissance & d'une habileté distinguées, qui étoit alors au service du Prince Henri, & que ses services firent élever dans la suite à d'autres honneurs. On lui donna deux Vaisseaux, l'un nommé *la Résolution*, qu'il monta lui-même, l'autre appellé *la Découverte*, dont le commandement fut donné au Capitaine *Ingram*; & ces deux Bâtimens furent chargés de provisions pour dix-huit mois. Button quitta la Tamise au commencement de Mai 1612. Il entra dans le Détroit d'Hudson, au Sud des Iles de la *Résolution*, où il demeura quelque tems pris dans les glaces: mais s'étant heureusement dégagé, il s'avança jusqu'à l'Ile de *Diggs*, qu'il trouva sans glaces; il y passa quelques jours, pour faire équiper une Pinasse, dont il avoit apporté les matériaux d'Angleterre; & pénétrant à l'Ouest, il découvrit une Terre qu'il nomma *Cary-Swan's-Nest* (e). De-là, tournant au Sud-Ouest, il vit, par les soixante degrés quarante minutes de latitude, le Pays auquel il donna le nom de *Hopes-Checked*, c'est-à-dire, *Espérances manquées*. Une grosse tempête, qu'il essuya dans ce dangereux Parage, & qui le jetta vers le Sud, l'obligea de chercher un Port. Il entra, le 15 d'Août, dans une Anse, au Nord d'une Riviere, qu'il nomma le *Port Nelson*, du nom d'un de ses principaux Officiers, qu'il enterra sur la rive. Dans la résolution d'y passer l'Hi-

I. VOYAGE DE THOMAS BUTTON. 1612.

(e) C'est-à-dire *Porte-Nids de Cigne*; apparemment parce qu'on y avoit trouvé quelques nids de ces Oiseaux.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

BUTTON. 1612.

ver, il plaça le plus petit de ses Vaisseaux devant le sien, & les fortifia tous deux d'un Pilotis de Sapins, renforcé de terre, pour se garantir de la neige, des glaces, des pluies & des flots. Il se tint enfermé à bord, avec l'attention d'entretenir continuellement trois grands feux; & ses soins ne furent pas moins constans pour la santé de ses Equipages. Cependant il perdit quantité de Matelots; & lui-même, il souffrit beaucoup pendant les trois ou quatre premiers mois de l'Hiver, qui fut extrêmement rude.

On regrette qu'il n'ait pas donné au Public le Journal exact & suivi de son Voyage; d'autant plus qu'il l'avoit dressé avec beaucoup d'application (*f*). Ellis ne fait pas difficulté d'assurer, qu'ayant conçu, sur ses observations, une forte espérance de parvenir à la découverte du Passage, & n'en voulant partager l'honneur avec personne, il se crut intéressé à ne rien publier. Ce qu'on a rapporté du commencement de son entreprise est tiré de divers Mémoires, sortis de différentes mains; où l'on trouve de plus, que malgré la rigueur de l'Hiver, les eaux du Port Nelson ne furent pas prises avant le 16 de Février; ce qu'on attribue aux changemens presque journaliers des vents. Il paroît aussi que Button n'eut pas de peine à se garantir de la faim, puisqu'on lit dans les mêmes Mémoires, que pendant le cours de cet Hiver, ses Equipages tuerent au moins dix-huit cens douzaines de Perdrix & d'autres Oiseaux. Il avoit avec lui plusieurs personnes d'une expérience & d'une capacité supérieures: tels étoient *Nelson*, que la mort lui enleva, mais auquel il fut redevable de la plus grande partie de ses précautions, *Ingram*, qui commandoit le second Vaisseau; *Gibbons*, dont Button disoit lui-même qu'il n'avoit jamais eu de plus habile Marin; Robert *Hawbridge*, dont on a quelques remarques sur ce Voyage; & Josias *Hubart*, Pilote de la *Résolution*. [Ajoutons-y Abacuc *Pricket*, qui avoit été du dernier Voyage malheureux d'Hudson, & qui soutenoit que la Marée venoit de l'Ouest.] Ce fut Hawbridge, qui, par ses observations sur la Marée aux Iles des *Sauvages*, trouva qu'elle venoit du Sud-Est, & qu'elle montoit trois brasses. (*g*) Pendant tout l'Hiver, Button eut la sage politique d'occuper utilement ses Officiers, pour leur ôter toute occasion de murmure, en leur faisant éviter l'inaction, dont ils auroient peut-être abusé. Il employa les uns à mesurer les routes & les distances, les autres à tenir compte des variations du tems, des degrés du froid, & des autres phénomenes de l'air. Il les mit dans la nécessité de s'appliquer tous, en leur proposant des Questions, auxquelles ils étoient obligés de répondre (*h*).

(*f*) Fox a publié, dans son Journal, l'abrégé d'une partie du Regître de Button, qu'il avoit eu de Thomas *Roe*.

(*g*) Ce même Capitaine nous apprend que Button eut une rencontre avec les Sauvages du Cap de Wolstenholme, qui vinrent l'attaquer dans deux Canots, au nombre d'environ quatre-vingts, lesquels ayant surpris les gens de l'Equipage, descendus à terre pour chercher de l'eau, en tuerent cinq, en revanche de quatre gros Canots qu'on leur avoit pris, & dont le Capitaine ne rendit que deux. *Ellis*, page 60. R. d. E.

(*h*) On nous en a conservé quelques-unes: *Que peut-on faire, dans le lieu où nous sommes, lorsque le dégel arrivera: & quelle est la meilleure méthode pour réussir dans la recherche de la Découverte, aussitôt que nous serons en état de partir?* Hubart fit la réponse suivante: „Sur „ la premiere question, mon avis est, à

Voyages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Button, 1612.

Quoique la Riviere eût commencé à s'ouvrir vers le 21 d'Avril, Button ne remit en Mer que plus de deux mois après. Il visita la Côte occidentale de la Baie, en donnant aux lieux les plus remarquables, des noms qu'ils conservent encore. La Baie, où il avoit passé l'Hiver, prit le sien; & le Pays voisin fut nommé la *Nouvelle Galles*. Hubart, trouvant à soixante degrés de latitude, un courant de Marée fort rapide, qui alloit tantôt à l'Est & tantôt à l'Ouest, marqua ce lieu dans sa Carte par le nom *Hubart's Hope*, ou *l'Espérance de Hubart*. La plus grande hauteur, au Nord, où l'on croit que Button ait pénétré, est le soixante-cinquieme degré. On ignore le tems de son retour (*i*); mais il revint fort satisfait de ses Observations, qui regardoient principalement les Marées, & persuadé de la possibilité d'un passage au Nord-Ouest (*k*).

Voyage et Gibbons. 1614.

Gibbons, son Parent & son Favori, fut employé à la même recherche, en 1614 [encore à bord du Vaisseau la Découverte] & fut moins content de son Voyage. Il manqua l'entrée du Détroit d'Hudson. Il fut entraîné, par les glaces, dans une Baie qui fut nommée *Gibbon's-Hole*, ou *Trou de Gibbons*, à cinquante-sept degrés de latitude, au Nord-Est du Continent. Il y fut retenu vingt semaines entieres, dans un continuel danger; & son Vaisseau fut si maltraité, qu'il se vit forcé de renoncer à son entreprise, quoiqu'il y ait beaucoup d'apparence qu'il ne l'avoit formée que sur les instructions de son Ami.

Byleth et Baffin. 1615.

L'année suivante offre une Expédition beaucoup plus célebre, entreprise par la même Compagnie que, l'inutilité de sa dépense n'étoit pas capable de rebuter. Robert *Byleth*, (*Bylot*) qui avoit été des trois derniers Voyages, fut choisi pour commander la *Découverte*, Navire de cinquante-cinq Tonneaux, & reçut pour Pilote le fameux Guillaume *Baffin*, (*Baffine*) dont la réputation a comme éclipsé la sienne. Ils mirent à la voile le 18 d'Avril; & dès le 6 de Mai, ils reconnurent le Groenland, à l'Est du Cap

„ Dieu nous donne des forces, de suivre „ cette Riviere avant que de la quitter, pour „ savoir jusqu'où elle peut être remontée, „ & pour rencontrer peut-être quelques „ Habitans dont nous puissions tirer des lumieres: à l'égard du profit je ne crois „ point qu'on en puisse faire ici. Je réponds, „ sur la seconde question, qu'il faut chercher vers le Nord, autour de ce Pays „ occidental, jusqu'à ce que nous trouvions „ un parage où la Marée vienne du côté „ de l'Ouest, pousser alors notre route contre cette Marée, & chercher de ce côté „ le passage; car, à mon avis, les Marées „ que nous avons eues du côté de l'Est, ne „ sont que des courans, venus de quelque „ Promontoire situé au Nord des Côtes, & „ formés par la situation de l'embouchure „ des Rivieres. Si nous pouvions une fois „ découvrir ces Promontoires, nous trouverions que la Marée y vient de l'Ouest. „ C'est mon sentiment, dans lequel je persisterai, jusqu'à ce qu'il soit détruit par des „ raisons plus fortes." Les bons Juges, observe Ellis, reconnoissent aujourd'hui que cet Homme pensoit juste, & que sa méthode est la seule qui soit conforme au bon sens.

(*i*) Tout ce qu'on en sait, ajoute M. Ellis, c'est qu'au rapport de Pricket, ils ne rencontrerent point de glaces jusqu'au Détroit d'Hudson, & qu'ils ne mirent que seize jours pour revenir en Angleterre. R. d. R.

(*k*) La mort du Prince Henri, son Protecteur, l'empêcha de faire un autre Voyage; mais il engagea *Briggs*, fameux Mathématicien, à parler au Roi Jacques, pour lui communiquer ses lumieres: il auroit mieux fait de les communiquer au Public, en publiant son Journal. [Ellis remarque, qu'il vécut encore longtems après ce Voyage, acquit de grands Biens, & fut un des plus zélés Protecteurs du Commerce de Guinée].

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

BYLETH ET BAFFIN.

1615.

Farewell. Le 27, ils passerent les Iles de *la Résolution.* Dans un bon Havre, qu'ils trouverent au Nord de ces Iles, ils observerent que la Marée venoit d'Est-Sud-Est: aux Iles *des Sauvages*, ils rencontrerent un grand nombre d'Habitans du Pays, avec lesquels ils entrerent en commerce. Leur Journal, qui met ces Iles à soixante-deux degrés trente minutes de latitude, y fait monter aussi haut la Marée, qu'aux Iles de la Résolution. Delà pénétrant toujours à l'Ouest, ils découvrirent, par les soixante-quatre degrés, une Ile qu'ils nommerent *Mill-Island*, ou *Ile du Moulin*, parce que la glace y paroissoit comme moulue: la Marée y venoit du Sud-Est. Le 10 de Juillet, ils virent la terre à l'Ouest, & la Marée y venoit du Nord. Ils en conçurent tant d'espérance pour le passage, qu'ils donnerent à cet endroit le nom de *Cap Consort*, ou *Cap de Consolation*, à soixante-cinq degrés de latitude, & quatre-vingt-six degrés dix minutes de longitude de Londres. Mais après avoir doublé le Cap & s'être avancés douze ou treize lieues, ils virent que la Côte tournoit au Nord-Est à l'Est; ce qui fit évanouir leurs plus flatteuses idées. Ils revinrent en Angleterre, & mouillerent le 9 de Septembre dans la Rade de Plymouth, sans avoir perdu un seul Homme.

1616.

CE Voyage fit rappeller, aux deux Avanturiers, qu'il n'y avoit point de succès à se promettre par la Baie d'Hudson (*l*). Mais ne regrettant que les six mois qu'ils y avoient employés, ils proposerent à leur Compagnie de les équiper pour une autre Expédition, par le Détroit de Davis: on leur rendit le même Vaisseau, sur lequel ayant mis à la voile le 26 de Mars 1616, ils entrerent dans ce Détroit le 14 de Mai. Mais en arrivant par les soixante-douze degrés vingt minutes de latitude (*m*), ils commencerent à desespérer du passage, par la seule raison que la Marée y étoit si basse qu'elle ne montoit pas au-dessus de huit ou neuf piés, & qu'elle n'avoit même aucun courant régulier. La grosse Marée de la Nouvelle Lune y commençoit un quart après neuf heures, & le flux venoit du Sud. A la même hauteur, ils reconnurent le *Cap d'Espérance de Sanderson*, qui étoit le plus haut point du Nord où Davis avoit poussé sa route. Baffin observe, dans son Journal, que ce Voyageur pût y concevoir de grandes espérances, sur ce qu'il y vit la Mer sans glaces, & le passage fort large; mais il répete que la nature de la Marée & du Courant devoit les détruire.

CEPENDANT Byleth n'en continua pas moins sa route. Il arriva, au commencement de Juin, par les soixante-douze degrés quarante-cinq minutes, sous une petite Ile qu'il nomma *Women's-Island* ou *Ile des Femmes*, parce qu'il y trouva deux ou trois Femmes, des Tentes & des Canots. Les glaces, qui l'incommodoient beaucoup, l'obligerent, le 12, d'entrer dans un Port (*n*), où les Sauvages lui apporterent quantité de peaux & de cornes (*o*); ce qui le fit nommer *Horn-Sound*, ou *Sond de Cornes.* Après y avoir passé

(*l*) Ellis observe qu'il avoit sondé l'endroit le moins propre pour le passage.

(*m*) On y vit un grand nombre de Sauvages, qui prirent la fuite. R. d. R.

(*n*) A 73°. 45' de latitude. R. d. E.

(*o*) De *Licornes de Mer*, suivant le Journal

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.
BYLETH ET BAFFIN.
1616.

quelques jours, il remit en Mer, malgré l'incommodité des glaces; & le 1 de Juillet il trouva la Mer libre, par les soixante-quinze degrés quarante minutes. Ici, les espérances de Baffin se ranimerent. On doubla, le 3, un beau Cap à soixante-seize degrés trente-cinq minutes, qui reçut le nom de *Cap de Diggs*, à l'honneur d'un des principaux Chefs de la Compagnie Angloise. On passa devant un beau Sond, qui fut nommé *Woolstenholme Sound*, du nom d'un autre Directeur. Le 5, on se trouva dans un autre Sond, à soixante-dix-sept degrés trente minutes; il fut nommé *Whale's-Sound* ou *Sond des Baleines*, parce qu'on y vit un grand nombre de ces Animaux.

BYLETH & Baffin s'avancerent ensuite vers un quatrieme Sond, qui s'étend au-delà des soixante-dix-huit degrés, & qu'ils nommerent *Sond de* [*Thomas*] *Smith*; il est à l'extrêmité d'une Baie, qui reçut le nom de *Baffin's-Bay*, ou *Baie de Baffin*, & qu'Ellis fait commencer au Cap de Sanderson. Tous ces lieux sont sur la Côte Occidentale de ce Continent, le même que Frobisher, ou plutôt la Reine Elisabeth, avoit nommé *Meta incognita*, & qui n'est en effet que la Côte Occidentale (*p*) du Groenland: ils rencontrerent une prodigieuse quantité de Baleines dans le Sond de Smith, plus grandes qu'ils n'en avoient jamais vû dans aucune Mer. La déclinaison de l'Aiguille, dans cette Baie, alla jusqu'à cinquante-six degrés, c'est-à-dire plus de cinq points vers l'Ouest; & Baffin assure que c'est la plus grande qu'on ait jamais observée.

EN faisant route vers l'Ouest, ils découvrirent plusieurs Iles, qui furent nommées *Cary's Islands*, ou *Iles de Cary*; & le premier Sond, qu'on trouva de ce côté, reçut le nom d'*Alderman Jones's Sound*. Le 12, ils arriverent par les soixante-quatorze degrés, dans un autre Sond, qu'ils nommerent *Lancaster's Sound*. Baffin ne cessa point de suivre la Côte Occidentale du Détroit de Davis, jusqu'au 27, où reconnoissant les Iles de *Cumberland*, il desespéra de pouvoir pousser plus loin ses découvertes. Les Malades étoient en grand nombre à bord. On fit route vers la Côte de Groenland, & l'on entra dans le Port de *Cockin*, à soixante-cinq degrés quarante-cinq minutes. [On y fit quelque trafic avec les Habitans, qui avoient une Pêche admirable de Saumons.] La haute Marée de la Nouvelle Lune y commençoit à sept heures, & montoit plus de dix-huit piés. Une grande abondance de Bistorte, que ce Port offroit pour le soulagement des malades, les mit bientôt en état de souffrir la Mer, & l'on arriva, le 30 d'Août, à la Rade de Douvres.

BYLETH, dans une Lettre fort sensée, qu'il écrivit au Directeur Woolstenholme, déclara positivement qu'on ne devoit rien espérer, pour la découverte du passage, par le Détroit de Davis. Il ajoutoit que d'ailleurs on ne pouvoit trouver de lieu plus propre à la Pêche des Saumons, des Vaches marines & des Baleines; & l'expérience l'a vérifié, puisque les Hollandois y ont établi une Pêche annuelle, qui leur a produit d'immenses riches-

(*p*) Ed. de Paris *Orientale*, comme un peu plus haut: faute copiée du Voyage d'Ellis, où elle se trouve aussi deux fois de suite. R. d. E.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

VOYAGE DE FOX. 1631.

ses. Baffin ne parut pas moins persuadé que le passage ne pouvoit être dans le Détroit de Davis: mais il demeura dans l'opinion qu'il en existoit un au Nord-Ouest; & jusqu'au dernier moment de sa vie, qu'il perdit aux Indes Orientales après avoir été blessé au Siege d'Ormutz, il persista dans ce sentiment.

Un espace d'environ quinze ans, qui n'offre aucune entreprise pour la découverte, doit faire juger que la Compagnie Angloise y renonça tout-à-fait, ou qu'elle étoit occupée d'autres soins. Cependant il restoit, en Angleterre, une forte impression des raisonnemens de Davis, de Gilbert, d'Hudson & de Baffin. Un Particulier, nommé Lucas *Fox*, Homme né pour la Mer, en faisoit l'unique sujet de ses méditations, & ne cessoit point d'en conférer avec ceux qui avoient été employés aux Voyages précédens. Il prit soin de recueillir toutes les Cartes & tous les Journaux de ces Expéditions. Enfin l'ardeur extraordinaire de son zele le fit connoître des plus célebres Mathématiciens, qui s'engagerent à lui procurer un Vaisseau du Roi, pour recommencer les tentatives. Ils présenterent, en 1630, une savante Requête au Roi Charles I; & ce Prince ne rejetta point des sollicitations si graves. Cependant la saison trop avancée lui ayant fait remettre l'exécution de l'entreprise à l'année suivante, *Briggs*, un des principaux Mathématiciens, mourut dans l'intervalle; & les espérances de Fox demeurerent suspendues. D'un autre côté, quelques Négocians de Bristol, sollicités par un Officier de Mer, avoient formé le même projet. Ils proposerent, aux Amis de Fox, de s'associer avec eux, en faisant partir un Vaisseau dans la même vue, à condition que les uns & les autres auroient une part égale au profit de la Découverte, auquel des deux Vaisseaux que cette faveur fût réservée. Leur proposition fut acceptée. Vers le même tems, Thomas *Roe*, déja célebre dans ce Recueil (*q*), arriva de Suede, où son mérite l'avoit fait employer (*r*), & prit tant d'affection pour Fox, que l'ayant présenté à la Cour, il y fit renaître en sa faveur un dessein qui sembloit abandonné. On lui donna des Instructions, avec une Carte où toutes les découvertes étoient rassemblées; & le Roi même, paroissant compter sur le succès d'un Voyage entrepris sous ses auspices, le chargea d'une Lettre pour l'Empereur du Japon.

Le Vaisseau, qui lui fut confié, étoit une Pinasse Royale, nommée *le Charles*, de vingt tonneaux, avec vingt-deux Hommes d'Equipage & des vivres pour dix-huit mois. Il mit à la voile le 8 de Mai 1631; & le 13 de Juin il étoit à cinquante-huit degrés trente minutes de latitude Septentrionale. Il entra, le 22, dans le Détroit d'Hudson; ensuite, après avoir passé le Pays que Button avoit nommé *Cary-Swan's-Nest*, il arriva, par les soixante-quatre degrés une minute, à la Côte qui avoit reçu du même Voyageur le nom de *Ne-ultra*, mais à laquelle il donna celui de *Thomas Roe's Welcome*, ou *Bienvenue de Thomas Roe*, qu'elle a continué de porter. C'est une Ile, dont les terres sont entrecoupées de Montagnes. Le tems étoit

(*q*) Voyez, ci-dessus, son Voyage dans l'Indoustan, Tom. XIII.

(*r*) En qualité d'Ambassadeur d'Angleterre.

beau; c'est-à-dire que la Mer étoit sans glaces, & la terre déchargée des neiges. La Côte, qui paroissoit fort saine, ressembloit par ses inégalités aux Promontoires de l'Océan, & la Marée y montoit de quatre brasses [au lieu qu'à *Cary-Swan's-Nest*, on ne l'avoit trouvée que de six piés.] Fox, passant de-là au Sud-Ouest, découvrit par les soixante-trois degrés trente-sept minutes un grand Cap au Sud, avec de petites Iles. Dans la même route, & plus au Sud, il rencontra une Ile, par les soixante trois degrés, à laquelle il donna le nom de *Cobham Brooke* (s). Le 30, à dix lieues de Cobham Brooke, il il vit une autre Ile, qui fut nommée *Dun-Fox Island*, où la Marée venoit du Nord-Est & montoit d'environ douze piés. A soixante-deux degrés cinq minutes, il se trouva entre plusieurs petites Iles, qu'il nomma les *Mathématiques de Briggs*. Plus il s'éloignoit du Welcome, moins la Marée paroissoit monter. A la fin, dit il, elle devint presqu'imperceptible, & cette observation fut confirmée plusieurs fois. Le 22 d'Août, il rencontra le Vaisseau associé, commandé par le Capitaine *James*. Il eut une longue conférence avec cet Officier, qui étoit celui dont les Négocians de Bristol (t) avoient écouté les sollicitations. Le résultat de toutes ses découvertes fut, que par le courant de la Marée & par les courses des Baleines, il paroissoit vraisemblable que le passage étoit dans le Welcome de Thomas Roe, ou Né-Ultra de Button. Au commencement d'Octobre, il repassa le Détroit d'Hudson; & d'heureux vents le ramenerent aux Dunes à la fin du mois.

La Relation de son Voyage, qu'il publia aussitôt, fut dédiée au Roi: il y établit, comme un point incontestable, que les hautes Marées, qu'il avoit rencontrées au Welcome, ne pouvoient absolument venir par le Détroit d'Hudson, mais qu'elles devoient y être amenées par quelque Mer Occidentale (u), ou par celle qui porte le nom de *Mer du Sud*. Il y trace judicieusement leur cours, en observant que celle qui vient par le Détroit d'Hudson monte à son entrée, c'est-à-dire aux Iles de *Résolution*, cinq brasses en allant & venant. Il ajoute que suivant le Journal d'Hudson, elle montoit à l'Ile de *la Merci de Dieu* un peu plus [& à l'Ile *du Moulin*, un peu moins] de quatre brasses; [or, depuis la *Pointe du Cheval Marin* jusqu'à *Cary Swan's nest* elle ne montoit que six piés. Mais] que lui-même il avoit trouvé, à soixante-quatre degrés dix minutes de latitude, que venant du Nord elle y montoit plus de vingt piés, dans le tems même des basses eaux; & qu'en rasant toujours cette Côte Occidentale il l'avoit vue diminuer peu à peu jusqu'au Port *Nelson*, où elle ne montoit que neuf piés. De-là il conclut, que si l'on considere la distance, qui est de deux cens cinquante lieues en montant, & les obstacles que la Marée rencontre en chemin parmi tant d'Iles & de Bas-fonds, il doit paroître inconcevable que de si prodigieuses quantités d'eau puissent se retrouver de douze en douze heures, sans être remplacées par celles de quelque grande Mer. Sur ces principes, non-seulement Fox assure que le Passage existe réellement, mais il

(s) A l'honneur de Jean *Brooke*, son Patron. R. d. E.

(t) Edit. de Paris, *Brest*. R. d. E.

(u) Edit. de Paris, *Oriental*. R. d. E.

Voyages au Nord Ouest et au Nord-Est.

Voyage de James. 1631.

n'insiste pas moins sur le côté par lequel on doit le chercher. On y trouvera, dit-il, une large-ouverture, dans un climat tempéré; ce qu'il fonde sur sa propre expérience, ayant observé que plus il montoit vers le Nord de la Baie d'Hudson, plus il trouvoit le tems chaud & la Mer dégagée de glaces.

Le Capitaine James, qui étoit parti dans le même tems, pour la même découverte, ne manquoit point d'esprit ni d'habileté; mais on prétend qu'il n'avoit point assez d'expérience des Voyages du Nord, pour commander une Expédition de cette nature. Il entra dans le Détroit d'Hudson, vers le milieu de Juin, & les glaces lui causerent beaucoup d'embarras. Il en fait un long récit, qu'on n'accuse point d'exagération; mais on rejette ses disgraces sur lui-même, parce qu'il avoit perdu trop de tems au fond de la Baie, où, malgré la conférence qu'il avoit eue avec Fox, il résolut d'hiverner. On juge d'ailleurs que s'étant enivré de ses espérances, l'émulation contribua plus que tout le reste à l'arrêter dans cette Mer, pour y pousser ses recherches au Printems.

Le lieu qu'il choisit, fut l'Ile de *Charleton*, à cinquante-deux degrés de latitude. Il fut obligé de s'y mettre à couvert au commencement d'Octobre, lorsque les neiges vinrent à tomber avec un froid excessif. Cependant la Mer ne fut prise de la gelée qu'au milieu de Décembre; mais le froid ayant continué avec la même rigueur jusqu'au milieu d'Avril, on juge qu'il dût être insupportable pour des Gens qui n'avoient d'autre asyle qu'une Tente, couverte des voiles du Vaisseau, & qui trouvoient à peine, dans l'Ile, quelques broussailles pour faire du feu. Quel état, pour un Hiver si long, qu'ils se virent encore assiégés de glaces, longtems après qu'elles furent fondues sur les Côtes de la Baie! Le 29 d'Avril, il tomba de la pluie pendant tout le jour; & la neige étoit fondue le 3 de Mai dans plusieurs endroits de l'Ile. Le tems étoit chaud, le 13, pendant le jour; mais il geloit encore toutes les nuits. Le 25 les glaces s'étant [fondues au pié de l'Ile &] fendues sur toute la Baie, flottoient autour du Vaisseau. Le 30, il n'en restoit plus entre le Vaisseau & l'Ile; & l'on s'apperçut, le même jour, que la terre commençoit à pousser. Cependant la Mer étoit encore [gelée, & la Baie] pleine de glaçons le 15 de Juin. Il n'en faisoit pas moins chaud, & l'on eut de l'orage le jour suivant. Enfin toute la Baie se trouva ouverte le 19, & les glaces furent poussées vers le Nord. James, après avoir quitté sa misérable retraite, poussa au Nord-Ouest, & visita cette partie de la Côte qui est à la hauteur de l'Ile de *Marbre*. Ensuite, faisant route vers le Continent opposé, il s'avança jusqu'à la hauteur de l'Ile de *Nottingham*. Mais on approchoit déja de la fin d'Août. James, pressé par les sollicitations unanimes de ses gens, se disposa au retour, & sortit assez heureusement du Détroit d'Hudson. Cependant il n'arriva que le 22 d'Octobre au Port de Bristol.

La Relation, qu'il publia de son Voyage, contient des observations curieuses (x): mais il paroît que les difficultés qu'il avoit essuyées l'avoient fait

(x) L'usage que le célebre Boyle en a fait dans ses Ouvrages, a donné un grand relief au Journal de James.

fait changer d'opinion sur la réalité d'un passage au Nord-Ouest. Il déclare positivement que le fruit de ses travaux étoit d'avoir reconnu, „ ou „ qu'il n'y avoit aucun passage, ou que s'il y en avoit un, il devoit être „ si mal situé, qu'il y auroit peu d'utilité à le découvrir (y) ". Son témoignage, & l'effrayante peinture qu'il faisoit de ses souffrances, refroidirent tellement le goût des Anglois pour les Découvertes, qu'ils demeurerent près de trente ans dans l'inaction.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

En 1619, les Danois avoient formé quelques entreprises dans la même vue. On ne parle point des Voyages qu'ils avoient fait en Islande & dans le Groenland, qui étoient connues fort anciennement (z); & qui n'ap-

VOYAGES DES DANOIS. 1619.

(y) Il fonde ses doutes sur trois raisons. „ 1°. Il y a une Marée constante, qui entre „ dans le Détroit d'Hudson, & le flux vient „ toujours du côté de l'Est: à mesure qu'il „ avance, il s'altere, & ne tient plus le „ tems de la Marée de la pleine Mer. La „ même chose arrive lorsqu'il entre dans „ des Baies & des Bas fonds, où il est in- „ terrompu & renversé par des demies Ma- „ rées. 2°. Il n'y a point ici de petits Pois- „ sons, tels que des Merlus &c. Il y en a „ fort peu de grands. On n'y trouve pas, „ non plus, sur la Côte, des os de Balei- „ nes, de Vaches marines & d'autres grands „ Poissons, ni aucune sorte de Bois flotté. „ 3°. Par les soixante-cinq degrés trente „ minutes, on voit les glaces couchées sur „ toute la Mer, en forme de bandes, & „ je suis persuadé, (dit James,) que les Bas- „ fonds & les petites Baies en sont les ma- „ trices. S'il y avoit quelque Mer au-delà, „ elles seroient toutes brisées en morceaux, „ comme il arrive lorsqu'elles passent par „ le Détroit, en se jettant dans la Mer qui „ est vers l'Est ". Il ajoute, comme un quatrieme argument: „ que les glaces ont leur „ issue vers l'Est, & que c'est par-là qu'el- „ les se déchargent, de ce côté, dans le Dé- „ troit d'Hudson ".

Les Partisans du passage ont répondu au premier de ces faits, qu'il est juste, mais qu'il ne fait rien à la question; & que si James eût sondé la Marée au Welcome de Thomas Roe, ce qu'il n'avoit pas fait, il auroit été convaincu, par les raisons mêmes qu'il allegue ici, qu'elle ne pouvoit venir de l'Océan Atlantique. [Fox, qui, la même année, eut grand soin d'y sonder cette Marée, conclut avec beaucoup de raison, pour la derniere opinion; & l'on blâme ici James d'avoir assuré positivement qu'on ne sauroit trouver un Passage à soixante-six degrés, puisqu'il n'a jamais visité une grande partie de la Côte de la Baie d'Hudson sous cette latitude.] Au second fait, on répond aussi qu'il est vrai & que la conclusion en est juste; mais on ne l'accorde que pour la partie de la Baie que James a visitée. Fox trouva aux environs du Welcome quantité de petits Poissons, comme de grands. Or, non-seulement la raison de James tombe pour les parties qu'il n'a pas visitées, mais elle y détruit sa conclusion; car s'il est vrai qu'on doive desespérer du passage, dans les lieux où ces signes ne se trouvent point, il s'ensuit qu'on peut l'espérer partout où ils se trouvent. A l'égard du troisieme fait, James suppose que les parties les plus Septentrionales de la Baie, qu'il n'avoit pas visitées, sont extrêmement prises de glaces; au lieu que par la Relation de Fox il paroît qu'il y a moins de glaces vers le Nord, & qu'au contraire les glaces des parties méridionales de la Baie sont brisées en morceaux & chassées par les grandes masses d'eau qui viennent du Nord; ce qui, dans ses principes mêmes, prouve qu'il doit y avoir une communication avec quelque autre Mer. Enfin l'on répond au quatrieme, que comme le flux des Marées entraîne avec lui quantité de glaces, par le Détroit, dans la Baie d'Hudson, il est naturel qu'il en sorte beaucoup par le reflux, comme celles qui se sont formées dans la Baie, en sortent aussi par le même endroit.

(z) Le continuateur de Pufendorf cite un Acte de Louis le Débonnaire, daté d'Aix-la Chapelle, le 15 Mai 834, où l'Islande & le Groenland sont expressément nommées. C'est un Privilege accordé à l'Eglise de Hambourg, & l'on y lit: *Danorum, Suecorum, Norveon, terræ Gronlandon, Halingalandon, Islandon, Seredevindon, & omnium septentrionalium & orientalium Nationum, magnum celestis gratiæ prædicationis sive adquisitionis perfecit ostium.* Tom. II. chap. 10. p. 413.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

JEAN MUNK. 1619.

partiennent point à cet article: mais sous le regne de Christian IV, un Capitaine Danois, nommé Jean *Munk*, entreprit de chercher un passage aux Indes Orientales par le Détroit d'Hudson, & partit avec deux Vaisseaux, le 19 de Mai 1619. (*a*) Le 20 de Juin, il reconnut le Cap de Farewell, au Midi du Groenland. Là, prenant sa route de l'Ouest au Nord, il trouva quantité de glaces, qu'il sut éviter; il entra dans le Détroit d'Hudson, qu'il nomma le *Détroit de Christian*; & relâchant sur la Côte de Groenland, dans une Ile, qui s'y trouvoit habitée (*b*), il y prit des Rennes, & la nomma *Reen-Sund*, c'est-à-dire, le *Détroit*, ou le *Sond des Rennes*. Le Port, où il passa quelques jours, après y avoir arboré le nom & les armes du Roi son Maître, fut nommé *Munkenes*. Il en partit le 22 de Juillet. Les orages & les glaces l'obligerent de se mettre à couvert, le 28, entre deux Iles, où il faillit de périr dans le Port même. Ce Détroit, dont il prit aussi possession, en y laissant le nom & les armes du Roi, reçut le nom de *Hase-Sund*, ou *Détroit des Lievres*, parcequ'il avoit vu quantité de ces Animaux dans une des Iles voisines. Le 9 d'Août, il fit voile vers l'Ouest-Sud-Ouest, avec un vent de Nord-Ouest. Une grande Ile, couverte de neige, qu'il rencontra sur la Côte Méridionale du grand Détroit, fut nommée *Suceland*. Le 20, il porta de l'Ouest au Nord; mais l'épaisseur du brouillard lui déroba la vue de la Terre, quoiqu'en cet endroit la largeur du Détroit ne soit que de seize lieues. Enfin, il entra dans la Baie d'Hudson, qu'il nomma, en Latin, *Mare Novum*, (Mer Nouvelle), & *Mare Christianum*, (Mer Christiane.) Le premier de ces deux noms fut donné proprement à la partie Septentrionale, & le second à la Méridionale. La route de l'Est-Nord-Ouest, qu'il s'efforça de tenir, le conduisit jusqu'aux soixante-trois degrés vingt minutes, où se trouvant arrêté par les glaces, il fut obligé de passer l'Hiver dans un Port qu'il nomma *Munken's Winter Haven*, c'est-à-dire *le Port d'Hiver de Munk*: & la Contrée voisine reçut le nom de *Nouveau Dannemark*.

Ce Port, où il étoit arrivé le 7 de Septembre, est à l'embouchure d'une Riviere, qu'il voulut reconnoître: mais il n'y fit pas plus d'une lieue & demie, sans être arrêté par des rochers. Son impatience lui fit prendre avec lui quelques Soldats, avec lesquels il tenta de pénétrer dans les terres. Après y avoir fait trois ou quatre lieues, il découvrit des traces humaines, & d'autres preuves que le Pays n'étoit pas sans Habitans. Cependant, n'ayant rencontré aucun homme, il ne rapporta, pour fruit de cette pénible course, qu'une grande quantité de gibier, qui servit à lui épargner ses vivres. Il fit une grosse provision pour l'Hiver; ce qui ne l'empêcha point d'en éprouver toutes les rigueurs. Ses liqueurs, sans en excepter l'eau-de-vie, se gelerent jusqu'au fond, & briserent tous leurs tonneaux & leurs vases. Les maladies, surtout le Scorbut, attaquerent les Equipages de ses deux Vaisseaux, dont l'un étoit de quarante-huit hommes, & l'autre de seize. Ils se

(*a*) Egede date cette Expédition de l'année 1616, & d'autres de l'année 1610. R. d. E.

(*b*) C'est-à dire, sans doute, qu'il y trouva quelques Esquimaux errans, car on ne leur connoît point d'Habitations fixes.

trouverent tous hors d'état de s'entre-secourir, & la mortalité devint presque générale. Au mois de Mai 1620, ceux qui avoient survécu, sentirent augmenter leurs douleurs. La disette se joignoit à tant de miseres; & les forces manquoient aux plus résolus, pour tuer des Animaux. Munk, réduit lui-même au dernier affoiblissement, se trouva seul dans sa hute, si mal, qu'il n'y attendoit plus que la mort. Cependant, ayant repris courage, il sortit de sa hute pour chercher ses Compagnons: il n'en trouva que deux; le reste étoit mort. Ces trois hommes s'encouragerent mutuellement. Ils gratterent la neige, sous laquelle ils trouverent, comme les Rennes, des herbes & des racines qui les ranimerent. Ensuite la pêche & la chasse leur donnerent une nourriture plus forte. Le beau tems, qui revint dans sa saison, acheva de les rétablir, & leur rendit assez de courage pour entreprendre de repasser en Dannemarc. Ils abandonnerent leur grand Vaisseau, dont la manœuvre excédoit les forces de trois hommes, & se livrerent sur l'autre à la protection du Ciel. Le Port, où ils avoient passé cet affreux Hiver, reçut le nom de *Jons Munk's Bay*, c'est-à-dire, *Baie de Jean Munk*. Après avoir eu beaucoup de peine à surmonter les glaces, ils arriverent au Cap de Farewell, d'où ils entrerent dans l'Océan. Une tempête leur fit revoir de fort près la mort. Cependant ils aborderent, le 25 de Septembre, en Norwege; & d'autres dangers, qu'ils coururent dans le Port, ne les empêcherent point d'y descendre heureusement.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

MUNK. 1620.

ILS furent reçus, en Dannemarc, comme des gens sortis du tombeau; & le récit de leurs avantures n'ayant pu causer que de l'effroi, il ne se trouva personne qui osât prendre la même route qu'eux. Enfin, Munk lui-même, à force de réfléchir sur les circonstances de son Expédition, se crut assez instruit par ses propres fautes, pour les éviter dans une seconde entreprise, & résolut de tenter encore une fois le passage du Nord-Ouest. Sa fortune ne suffisant point pour l'équipement d'un Vaisseau, il trouva plusieurs personnes puissantes, qui s'associerent en sa faveur. Tout étoit prêt pour sa Navigation, lorsqu'en prenant congé de la Cour, on lui parla de sa premiere entreprise; & le Roi, l'exhortant à bien faire, attribua la perte de son équipage à sa mauvaise conduite. Munk, à qui ce reproche fut extrêmement sensible, répondit moins respectueusement qu'il ne l'auroit dû; & le Roi, oubliant la modération, le poussa du bout de sa canne. Un affront de cette nature perça le cœur au malheureux Capitaine. Il se retira desespéré, se mit au lit, rejetta toute sorte de consolation & de nourriture, & mourut peu de jours après. Telle fut la fin & la récompense d'un Homme, dont la Baie d'Hudson conservera longtems le nom dans ses Ports & Rivieres.

C'EST ici l'occasion, annoncée dans le Tome XVIe. de ce Recueil, de rappeller un Voyage des Espagnols, entrepris en 1602, pour continuer la découverte des Côtes au-delà du Cap de *Mendocin* (*c*), dernier terme de

VOYAGE DES ESPAGNOLS. D'AGUILAR. 1602.

(*c*) Ainsi nommé, à l'honneur d'Antoine de *Mendoce*, premier Viceroi de la Nouvelle Espagne: il fut découvert alors par trois Vaisseaux, dans leur retour des Philippines. *Voyez* ci-dessus les Voyages de Dampier. [Tome XVI. pag. 294, dans les Notes.]

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

D'AGUILAR. 1602.

leurs Navigations au Nord (*d*). De trois Vaisseaux qui furent employés à cette expédition, & qui s'avancerent ensemble jusqu'aux trente-huit ou trente-neuf degrés de Latitude Septentrionale, où ils trouverent un bon Port, qu'ils nommerent le Port de *Monterey*, l'un reprit, de-là, vers la Nouvelle Espagne. Les deux autres continuerent leur route jusqu'aux quarante-deux degrés; & l'un des deux ne passa point le *Cap Blanc de Saint Sebastien* (*e*), nom qu'ils donnerent à un Cap qu'ils trouverent à cette hauteur, un peu au-delà du Cap Mendocin, qu'on place à quarante-un degrés & demi de Latitude. Mais le troisieme, qui n'étoit qu'une Frégate, nommée *les Trois Rois*, continua sa navigation: & le 19 Janvier 1603, Martin d'*Aguilar*, qui la commandoit, trouva qu'à la Latitude de quarante-trois degrés, la Côte tournoit au Nord-Est. Il vit, à cette hauteur, une Riviere, ou un Détroit très navigable, dont les bords étoient couverts d'une grande quantité d'arbres: mais la violence des vagues & la rapidité des Courans ne lui ayant pas permis d'y entrer, il prit aussi le parti de retourner vers Acapulco, parceque ses instructions ne portoient pas qu'il allât plus loin au Nord.

1603.

VOYAGE DE L'AMIRAL DE FONTE. 1640.

CEUX, qui sont persuadés de l'existence d'une Mer de l'Ouest, regardent aujourd'hui cette ouverture, & celle dont on vient de parler dans une Note, comme ses entrées dans la Mer du Sud. Mais il paroît que les Espagnols demeurerent persuadés qu'elles communiquoient à la Mer du Nord. Après avoir différé quelque tems à vérifier cette Mer, par une politique facile à pénétrer, les entreprises des Anglois, des Hollandois & des Danois qui pouvoient leur en dérober la gloire & les avantages par la Mer.

JEAN DE FUCA. 1592.

(*d*) Cependant on lit dans Purchas, qu'un Pilote au Service d'Espagne, nommé Jean *de Fuca* (1), parvint en 1592, dans une petite Caravelle, à la hauteur de quarante-sept degrés, où il trouva que la Terre tournoit au Nord-Est, avec une grande ouverture entre les quarante-sept & quarante-huit degrés. Il y entra, y fit voile pendant plusieurs jours, & trouva que la Terre tournoit encore, quelquefois Nord-Ouest, Nord Est & Nord, Est même & Sud-Est. Il y vit plusieurs Iles; entr'autres, une grande à l'entrée, sur la Côte Nord-Ouest, avec un rocher très haut, semblable à une Colomne. Enfin, ayant trouvé cette Mer fort étendue de tout sens, & large de quarante lieues dans l'embouchure du Détroit, par lequel il étoit entré, il pénétra si loin, qu'il se crut arrivé dans la Mer du Nord, & par conséquent avoir achevé la Découverte pour laquelle il étoit envoyé; ce qui le détermina aussitôt à retourner vers la Nouvelle Espagne, d'autant plus qu'il n'étoit pas en état de résister aux Sauvages, dont il craignoit les attaques. On lui promit des récompenses, qu'il ne reçut, ni à Mexico, ni à Madrid; & son chagrin l'ayant fait fuir d'Espagne, pour se retirer dans sa Patrie, il fut rencontré à Venise, par Michel *Lock*, Navigateur Anglois, qui lui offrit plus de faveur à la Cour de la Reine Elisabeth. Mais la mort lui ôta le pouvoir d'en profiter. *Collect. de Purchas, T. III. p.* 849. On lit aussi dans la *Monarch. Ind.* de Torquemada (L. 5. ch. 45.) que „ Philippe s'étoit déterminé à faire découvrir les Côtes de Californie, sur l'avis „ que certains Etrangers lui avoient donné, „ qu'ils avoient passé de la Mer du Nord à „ celle du Sud, par le Détroit d'Anian &c." M. de l'Ile, qui adopte ces récits, jusqu'à les avoir pris pour une partie des fondemens de ses nouvelles Cartes, a promis des éclaircissemens sur ce prétendu Détroit d'Anian, dont on sait que l'existence passe pour fort douteuse.

(*e*) *Cap Blanc*, parce qu'il est proche de plusieurs Montagnes couvertes de neige [&, de *St. Sebastien*, parce qu'ils le découvrirent la veille de la Fête de ce Saint.]

(1) Mal nommé *de Fuen* dans l'Edit. de Paris. R. d. E.

du Nord, exciterent enfin leur jalousie, & leur firent prendre, en 1640, la résolution d'achever ce qu'ils se flattoient d'avoir heureusement commencé par la Mer du Sud. C'est du moins ce qu'ils semblent avouer eux-mêmes dans la Relation suivante, que de l'Ile a donnée en François (f), sur une traduction que les Anglois en avoient publiée dans leur Langue, en 1708. Il reste, à la vérité, quelques doutes sur l'authenticité de cette Piece: mais divers suffrages d'un grand poids, les preuves que M. de l'Ile a recueillies en sa faveur (g), & celles qu'il fait encore espérer, ne permettent pas du moins de la croire étrangere à ce Recueil. On renvoie, pour l'éclaircissement, aux nouvelles Cartes & aux Mémoires. Il suffit de la représenter telle que M. de l'Ile l'a donnée, c'est-à-dire avec ses corrections, & sans rien changer à la forme de l'original; distinction qu'elle mérite par sa singularité (h).

„ Les Vicerois de la Nouvelle Espagne & du Pérou ayant été avertis „ par la Cour d'Espagne, que les différentes tentatives des Anglois, tant „ celles qui se firent sous le regne de la Reine Elisabeth & du Roi Jacques, que „ celles du Capitaine Hudson & du Capitaine James, dans la seconde, la „ troisieme & la quatrieme année du regne de Charles I, avoient été renou- „ vellées, en 1639 (i), quatorzieme année du même Roi Charles, par quel- „ ques habiles Navigateurs de Boston, dans la Nouvelle Angleterre: moi, „ Amiral de Fonte, je reçus ordre d'Espagne & des Vicerois, d'équiper „ quatre Vaisseaux de guerre, & nous nous mîmes en Mer, au *Callao de Li-* „ *ma*, le 3 d'Avril 1640; moi l'Amiral Barthelemi de Fonte, dans le Vaisseau „ le *Saint-Esprit*: le Vice-Amiral Dom Diego *Penelossa*, dans le Vaisseau la „ *Sainte-Lucie*; Pedro *Bernardo*, dans le Vaisseau le *Rosaire*, & Philippe „ *de Ronquillo*, dans le *Roi Philippe*.

„ Le 7 d'Avril, à cinq heures du soir, ayant fait deux cens lieues, nous „ arrivâmes à la hauteur de *Sainte Helene*, au Nord (k) de la Baie de *Guaya-* „ *quil*, & à deux degrés de Latitude Méridionale. Nous jettâmes l'ancre au „ Port de Sainte Helene au dedans du Cap, où chaque Equipage se pourvut „ abondamment d'une espece de bitume, ou de godron, d'une couleur ob- „ scure, tirant un peu sur le verd. C'est un excellent remede contre le scor- „ but & l'hydropisie. On s'en sert aussi pour espalmer les Vaisseaux; mais „ nous le prîmes pour remede. Il sort de la terre en bouillonnant.

„ Le 10, nous passâmes la Ligne Equinoxiale, à la vue du Cap *del Pas-* „ *sao*, & le jour suivant nous doublâmes celui de *Saint François*, par un „ degré sept minutes de latitude Septentrionale. Nous mouillâmes à l'em-

(f) Dans ses Mémoires publiés à Paris en 1753, sous le titre de *Nouvelle Carte des Découvertes*, &c.

(g) *Ibidem*.

(h) Elle porte pour titre, dans les termes de M. de l'Ile: „ Lettre écrite par l'Amiral Bar- „ thelemi de Fonte, alors Amiral de la „ Nouv. Espag. & du Perou, à présent Prince „ du Chili; dans laquelle il rend compte „ de ce qu'il y a de plus important dans „ son Journal, depuis le Callao de Lima „ au Pérou, & de ses recherches pour dé- „ couvrir s'il y a quelque passage au Nord- „ Ouest de l'Océan Atlantique, dans la Mer „ du Sud & de la grande Tartarie."

(i) Voyez ci-dessus.

(k) Edit. de P. *au bord*. Au reste, les *deux cens lieues* de route doivent s'entendre de Lima au Port de Ste. Hélene, qui est au Nord de la Baie de Guayaquil. R. d. E.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

DE FONTE. 1640.

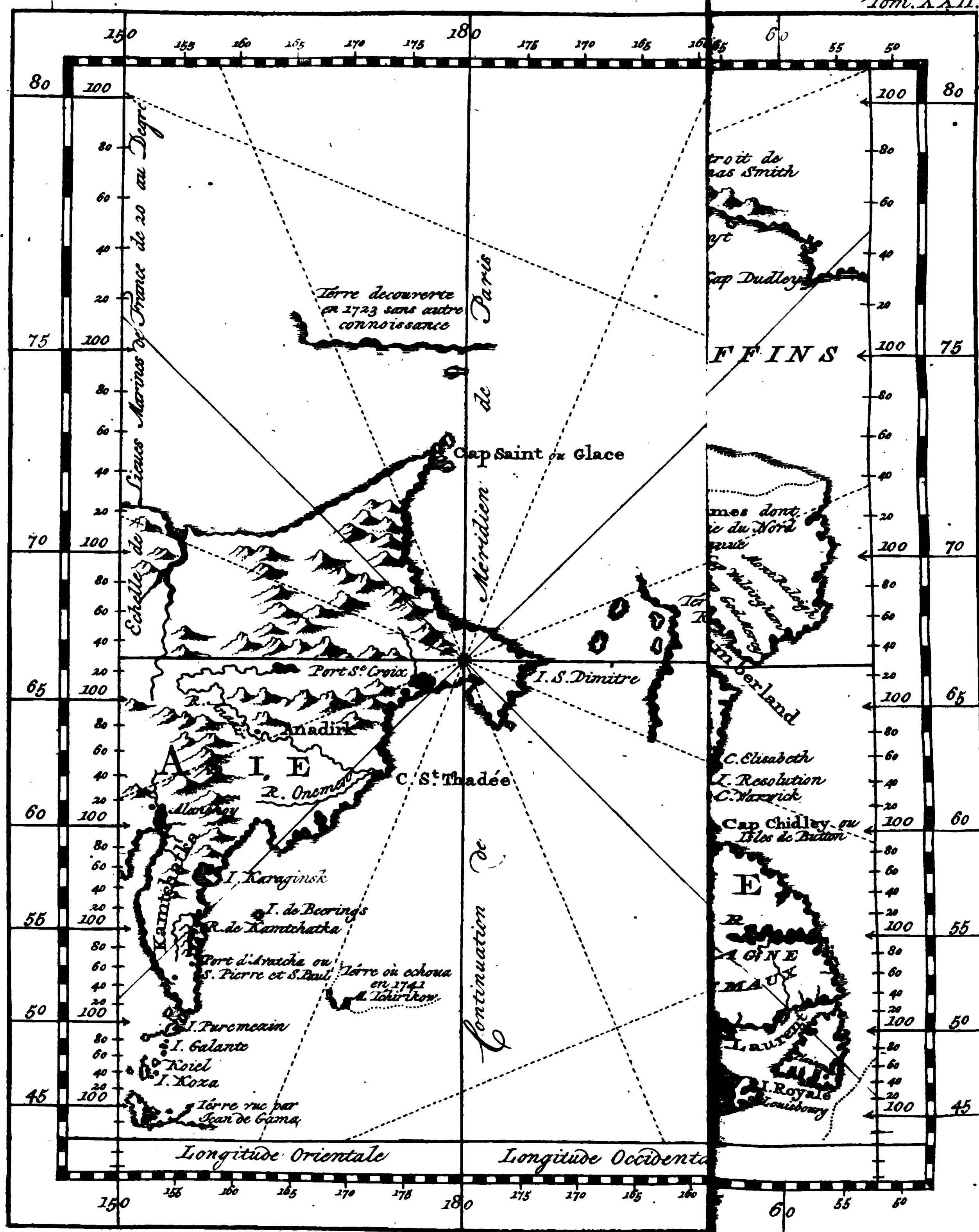
„ bouchure de la Riviere de *Sant' Iago*, à quatre-vingts lieuës du Cap Saint „ François, [au Nord-Ouest, & à vingt-cinq lieues.] à l'Est tirant au Sud. „ On y jetta les filets, & l'on prit une grande quantité de fort bons Pois- „ sons. Plusieurs personnes de chaque Bord descendirent au rivage, & tue- „ rent un grand nombre de Chevres & de Porcs sauvages. D'autres achete- „ rent, des Habitans du Pays, vingt douzaines de Coqs & de Poules d'In- „ de, des Canards & d'excellens fruits : c'étoit dans un Village, à deux „ lieues Espagnoles, ou six miles & demi de l'embouchure de la Riviere de „ Sant'Iago, sur la gauche. On peut remonter cette Riviere avec de petits „ Vaisseaux, l'espace de quatorze lieues Espagnoles, environ Sud-Est de la „ Mer, & presqu'à moitié chemin de la belle Ville de *Quito*, qui est à „ vingt-deux minutes de latitude méridionale.

„ Le 16, nous fîmes voile, de la Riviere de Sant'Iago, pour le Port & „ la Ville de *Realejo*, à trois cens vingt lieues Ouest-Nord-Ouest, un peu „ plus à l'Ouest, environ à onze degrés quatorze minutes de latitude Boréa- „ le, laissant à bas-bord la Montagne de *Saint Michel*, & la Pointe de *Ca- „ zamina* à stribord. Le Port de Realejo est très sûr : il est couvert, du „ côté de la Mer, par les Isles *Ampallo* & *Mangreza*, toutes deux bien peu- „ plées de Naturels du Pays, & par trois autres Isles : c'est à Realejo qu'on „ bâtit les grands Vaisseaux, dans la Nouvelle Espagne. Il n'est éloigné „ que de quatre miles, par terre, du commencement du Lac *Nicaragua*, „ qui tombe dans la Mer du Nord à douze degrés de Latitude Septentrio- „ nale, près des Isles *del Grano*, ou *de las Perlas*. On trouve, aux envi- „ rons de Realejo, une grande abondance de Bois ferme, des Cedres rou- „ geâtres, & toute sorte de bois pour la construction des Vaisseaux. Nous „ y achetâmes quatre longues Chaloupes, bonnes voilieres, & construites „ exprès pour aller à voiles & à rames; chacune d'environ douze tonneaux, „ & de trente-deux piés de quille.

„ Le 26, nous fîmes voile de Realejo pour le Port de *Saragua*, ou plu- „ tôt *Salagua*, & nous passâmes entre les Iles & les Bas-fonds de *Chamilli*. „ Ce Port [que les Espagnols appellent aussi souvent de ce dernier nom] „ est situé par les dix-sept degrés trente-une minutes (*l*), à quatre cens qua- „ tre-vingts lieues au Nord-Ouest-quart à l'Ouest, un peu à l'Ouest de Rea- „ lejo. Dans la Ville de Salagua, & dans celle de *Compostella*, qui n'en „ est pas éloignée, nous engageâmes un Maître, & six de ces Matelots, „ qui font, avec les Naturels du Pays à l'Est de la Californie, le trafic des „ Perles, que ceux-ci pêchent sur un Banc situé par les vingt-neuf degrés „ de Latitude Septentrionale, au Nord du Banc de *Saint Jean*, qui est par „ les vingt-quatre degrés. Ce Banc est à vingt lieues Nord-Est du Cap „ *Saint-Luc* (*m*), Pointe la plus Sud-Est de la Californie.

(*l*) L'Edition de Paris, par une erreur inconcevable, porte *soixante-dix-sept* degrés. R. d. E.

(*m*) La Relation porte „ sur un Banc qui a „ 19 degrés de latitude septentrionale *plus* „ *que* le Banc *S. Jean*, qui est à 24 degrés de latitude septentrionale "; de sorte qu'à ce compte le premier Banc seroit situé par les 43 degrés; mais il y a manifestement erreur en cet endroit, & même dans ce qui suit: „ Ce Banc, *où l'on pêche les Perles*, est à 20 „ *lieues* Nord-Nord-Est du Cap Saint-Luc. "



Tèrre decouverte en 1723 sans autre connoissance
Cap Saint ou Glace
Méridien de Paris
Continuation de
Echelle de Lieues Marines de France de 20 au Degré
Port St. Croix
I. S. Dimitre
Anadirk
ASIE
R. Onemo
C. St. Thadée
I. Karaginsk
I. de Beerings
R. de Kamtchatka
Kamtchatka
Port d'Avatcha ou S. Pierre et S. Paul
Tèrre où echoua en 1741 Tchirikow
I. Paramezin
I. Galante
Koiel
I. Koza
Tèrre vue par Joan de Gama
Longitude Orientale
Longitude Occidenta
Cap Dudley
FFINS
C. Elisabeth
I. Resolution
C. Warwick
Cap Chidley ou Isles de Button
Laurent
I. Royale
Louisbourg
Cap Dudley

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

DE FONTE, 1640.

„ Ce Maître, que l'Amiral de Fonte avoit engagé avec son Vaisseau & „ son Equipage, l'informa qu'à deux cens lieues au Nord du Cap Saint „ Luc, un flux venant du Nord rencontroit le flux venant du Sud, & qu'il „ étoit sûr que la Californie étoit une Ile: surquoi, Dom Diego Penelossa, „ (Fils de la Sœur de Dom Louis de *Haro*, premier Ministre d'Espagne,) „ jeune Seigneur fort versé dans la Cosmographie & la Navigation (*n*), „ entreprit de découvrir la vérité, car on doutoit encore si la Californie „ étoit une Ile ou une Presqu'Ile (*o*). Il avoit avec lui, outre son Vais„ seau, les quatre Chaloupes achetées à Realejo, & le Maître engagé à „ Salagua avec les six Matelots.

„ L'Amiral de Fonte les quitta, en faisant voile avec les trois autres „ Vaisseaux, entre les Iles de Chamilli, le 10 Mai 1640. Après avoir atteint „ la hauteur du Cap *Abel*, sur la Côte Ouest-Sud-Ouest (*p*) de la Califor„ nie, à vingt-six degrés de Latitude Septentrionale (*q*), & à cent soixante „ lieues Nord-Ouest-quart-Ouest (*r*) des Iles de Chamilli, il s'éleva un vent „ frais & constant du Sud-Sud Est; & du 26 Mai jusqu'au 14 Juin, l'Ami„ ral arriva à la Riviere de *Los Reyes*, sous la latitude de cinquante-trois de„ grés (*s*), sans avoir eu l'occasion de baisser la voile du Perroquet dans le

Peut-être faut-il lire ici 200 *lieues*; ce que paroît confirmer la Relation, immédiatement après, par ces mots: „ Ce Maître... l'in„ forma qu'à *deux cens lieues* au Nord du Cap „ Saint Luc, un flux venant du Nord, ren„ controit le flux venant du Sud, & qu'il „ étoit sûr que la Californie étoit une Ile:" On voit que si ce Maître ne connoissoit pas le fond du Golfe, de la Californie, appellé *Mer Vermeille*, il y avoit du moins eu quelque pratique à *deux cens lieues* au Nord du Cap Saint Luc, partie qui étoit effectivement fort fréquentée, & où l'on pêche aussi de très belles Perles. Ainsi, en adoptant la correction de Mr. Prevost, qui met ce Banc à 29 *degrés*, nous pensons qu'on doit y ajouter encore la nôtre, pour les 200 *lieues* de distance. R. d. E.

(*n*) „ Voilà (remarque Mr. Buache) un fait „ remarquable concernant une personne qui „ doit être connue en Espagne, fait dont il „ est bien difficile d'ailleurs qu'on ne trouve „ pas quelques vestiges dans les Archives du „ Mexique, où il n'est point arrivé l'acci„ dent qui a fait périr celles du Callao au „ Pérou, & qui empêche qu'on n'y trouve „ des preuves de la réalité du Voyage de „ l'Amiral de Fonte".

Il ajoute, dans une Note, que le *jeune Seigneur*, qu'on nomme ici *Penelossa*, pourroit bien être le même que celui qui fut ensuite Viceroi du Mexique, & que Guillaume de Lisle appelle le Comte de *Pignalossa*, lequel ayant eu quelques démêlés avec l'Archevêque du Mexique (vers l'an 1680) se retira en France, & y présenta au Roi un Mémoire, où il se faisoit fort, moyennant certaines conditions, de le rendre maître du Royaume de *Teguaio* & de la Grande *Quivira*, qu'il disoit avoir mille lieues d'étendue (dans l'opinion qu'elle alloit jusqu'au véritable détroit d'Anian du côté de l'Ouest) & qu'il prétendoit n'être pas éloignée de la Nouvelle France du côté de l'Est. R. d. E.

(*o*) On ne trouve point le succès de l'entreprise, dans la suite de cette Relation. M. de l'Ile promet là-dessus des éclaircissemens. Mais nous avons déja remarqué qu'on ne doute plus aujourd'hui que la Californie ne soit une Presqu'ile, dont le petit Isthme est submergé dans le tems des hautes Marées. Voy. le *Voyage d'Ellis à la Baie d'Hudson*, T. I, p. 215.

(*p*) Edit. de Paris. *Ouest Nord-Ouest*. R. d. E.

(*q*) La Relation *imprimée* portoit seulement 20 degrés, mais le *Manuscrit* de M. de Lisle 26; ce qui est juste; car on sait que le Cap St. Lucas, qui forme la Pointe la plus Méridionale de la Californie, est certainement à 23 degrés. R. d. E.

(*r*) *Ouest-Nord-Ouest*, suivant le *Manuscrit* cité. R. d. E.

(*s*) Un des points que M. Buache regarde comme le plus essentiel de cette Relation, & comme la base de la Carte que l'on peut faire sur les Découvertes de l'Amiral de Fonte, & de son Capitaine Bernardo, c'est l'Embouchure de la Riviere de *Los Reyes*. Pour justifier la construction de sa Carte, & surtout la position de cette embouchure vers le

VOYAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

DE FONTE. 1640.

„ cours de huit cens soixante-six lieues au Nord-Nord-Ouest; savoir quatre „ cens lieues du Port Abel au Cap Blanc, & quatre cens cinquante-six lieues „ de ce Cap à Rio de los Reyes. Le tems fut très beau, pendant ce trajet; „ & l'on fit environ deux cens soixante lieues dans les Canaux qui serpen- „ tent entre les Iles de l'Archipel de *Saint Lazare* (ainsi nommé par l'Ami- „ ral de Fonte, qui en faisoit le premier la Découverte) dans lequel ses „ Chaloupes précédoient d'un mile, pour sonder la profondeur de l'eau & „ reconnoître les Sables & les Rochers.

„ LE 22 Juin, l'Amiral dépêcha un de ses Capitaines à Pedro Bernardo, „ pour lui donner ordre de remonter une belle Riviere, dont le courant est „ doux & l'eau profonde. Bernardo la remonta d'abord au Nord, ensuite „ au Nord-Nord-Ouest, puis au Nord-Ouest (*t*), où il entra dans un Lac rem-

soixante-troisiéme (au lieu du *cinquante-troisiéme*) degré de latitude, il met en parallele le Texte du *Manuscrit* sur lequel il avoit travaillé en 1748, avec celui de la Relation *imprimée* en 1752, & copiée ci-dessus. Le Manuscrit porte.

„ . . . Il s'éleva un vent frais du Sud-Sud- „ Est, *depuis* le 26 Mai, jusqu'au 14 Juin, „ *que ledit Amiral arriva à 53 degrés de La-* „ *titude* Sept. N'ayant pas baissé voile de „ Perroquet dans le cours de 866 lieues „ au Nord-Nord Ouest, sçavoir 410 lieues „ du Port Abel au Cap Blanc, & 456 lieues „ de cet endroit à Rio los Reyes: *il avoit* „ *fait fort beau* pendant tout ce tems, & l'on „ fit environ 260 lieues parmi des canaux „ qui serpentoient entre les Iles de l'Archi- „ pel de S. Lazare. "

On voit que dans le *Manuscrit* il n'est point dit que l'entrée de la Riviere de Los Reyes est *sous* la latitude de 53 degrés. Pour la fixer M. Buache a fait usage de la route clairement exprimée ensuite, sçavoir 456 *lieues Nord-Nord-Ouest, depuis le Cap Blanc*; ce qui place l'embouchure de Rio los Reyes vers le 63e. degré, en renfermant dans le total, comme on le doit, les 260 lieues faites en serpentant entre les Iles de l'Archipel de St. Lazare, & toujours au Nord Nord Ouest. Il lui semble d'ailleurs que le sens du *Manuscrit* (qui n'a point l'Addition de l'*Imprimé* des mots *la Riviere de los Reyes sous*, & qui doit passer pour une faute d'impression) est, que le vent frais favorisa l'Amiral jusqu'au 53e. degré, & qu'il cessa le 14 Juin. On voit par la suite de la Relation, que ce ne fut que le 22, qu'ayant passé les canaux de l'Archipel de St. Lazare, il arriva près l'embouchure de la Riviere de Los Reyes, & qu'avant de la monter, il envoya ordre au Capitaine Bernardo d'entrer dans celle de Haro, qui en doit être voisine, & dans laquelle ce Capitaine entra le même jour 22 Juin, que son Amiral monta aussi celle de Rio los Reyes. Cette différence de huit jours, outre l'estime de la route, est une nouvelle preuve, que l'entrée de Los Reyes n'est pas au 53e. degré. D'ailleurs, en examinant la Relation avec attention, l'on conclura que l'Amiral de Fonte n'auroit pas perdu huit jours inutilement à l'embouchure de la Riviere de Los Reyes, lui qui paroit très pressé de parcourir en entier un pays, où les deux Jésuites & Parmentier, qui lui servoient de Guides & d'Interprêtes, avoient été avant lui, & avoient fait des observations curieuses. R. d. E.

(*t*) Edit. de Paris. *Ensuite* au Nord-Est, *puis au* Nord, *enfin au* Nord Ouest; mais nous rectifions le Texte d'après la Relation *imprimée*, qui differe cependant encore ici du *Manuscrit*, portant „ . . . belle Riviere . . . „ (de *Haro*). . . laquelle coulant d'abord au „ *Nord Nord-Est* entre au *Nord Ouest* dans „ un large Lac rempli d'Iles. " Sur quoi M. Buache remarque que le cours de cette Riviere de Haro, tel qu'il est dans l'*Imprimé*, est une faute d'impression, d'autant plus importante, qu'elle détermine la suite de la route du Capitaine Bernardo plus à l'Ouest que le *Manuscrit*. Il ajoute: „ Lorsque je dressai „ la Carte particuliere de l'Amiral de Fonte, „ en 1748, sur ce *Manuscrit*, & que j'en fis „ l'application entre le Cap Blanc de la „ Californie & la Pointe du Nord-Est de la „ Sibérie, j'eus la satisfaction de voir, qu'il „ restoit un espace tel, que la Découverte „ des Russes à l'Est du Détroit du Nord y „ étant placée, les Pays énoncés dans la „ Relation de l'Amiral de Fonte, se lioient „ avec les connoissances des Russes. Si l'on „ joint ensemble la Route Ouest de Bernar- „ do, depuis l'entrée de la Riviere de Haro, „ avec celle de l'Amiral de Fonte, depuis

„ rempli d'Iles, dans lequel il trouva une grande Presqu'Ile bien peuplée, „ dont les Habitans étoient d'un caractere doux & sociable. Il nomma ce „ Lac *Valasco*, & y laissa son Vaisseau. En remontant la Riviere, il trou- „ va partout quatre, cinq, six, sept, & huit brasses d'eau. Les Rivieres, „ comme les Lacs, fournissoient en abondance, des Saumons, des Truites, „ & des Perches blanches, dont quelques-unes avoient deux piés de long. „ Le Capitaine Bernardo prit dans cet endroit, trois longues Chaloupes In- „ diennes, appellées en Langue du Pays *Periagos*, composées de deux gros „ arbres, & longues de cinquante à soixante piés. Après avoir laissé son „ Vaisseau dans le Valasco, il fit voile, dans ce lac, cent quarante lieues „ à l'Ouest, & ensuite quatre cens trente-six à l'Est-Nord-Est, jusqu'aux „ soixante-dix-sept degrés de latitude.

„ L'AMIRAL, après avoir dépêché Bernardo, pour découvrir la partie qui „ est au Nord & à l'Est de la Mer de Tartarie, fit voile lui-même dans une „ Riviere fort navigable, qu'il nomma *Rio de los Reyes*, dont le lit étoit „ presqu'au Nord-Est & changeoit plusieurs fois de rhumb pendant soixante „ lieues. A Marée basse, il trouva un Canal navigable, qui n'avoit pas „ moins de quatre à cinq brasses de profondeur. La hauteur de l'eau dans „ les deux Rivieres, au tems de la Marée, est presque la même: elle est de „ vingt-quatre piés, dans la Riviere de los Reyes, à la pleine & à la nouvel- „ le Lune. Ils (*u*) avoient avec eux deux Jésuites, dont l'un accompagna „ le Capitaine Bernardo dans sa découverte. Ces deux Religieux s'étoient „ avancés jusqu'aux soixante-six degrés de latitude Septentrionale dans leurs „ Missions, & avoient fait des observations fort curieuses.

„ L'AMIRAL reçut, du Capitaine Bernardo, une Lettre datée le 27 de „ Juin 1640, dans laquelle cet Officier lui marquoit qu'ayant laissé son „ Vaisseau dans le Lac de Valasco, entre l'Ile *Bernardo* & la Presqu'Ile „ *Conibasset*, il descendoit une Riviere qui sort du Lac, & qui a trois Cata- „ ractes dans l'espace de quatre-vingts lieues, après quoi elle tombe dans la „ Mer de Tartarie à soixante-un degrés; qu'il étoit accompagné du Jésuite „ & de trente-six Naturels du Pays, dans trois de leurs Chaloupes, & de „ vingt Matelots Espagnols; que la Côte s'étendoit vers le Nord-Est; que „ les provisions ne pouvoient pas leur manquer, le Pays étant abondant en „ trois sortes de venaison, & la Mer, comme les Rivieres, étant fort pois- „ sonneuses; sans compter qu'ils avoient avec eux du pain, du sel, de l'hui-

„ le Cap Blanc jusqu'à l'embouchure de Rio „ los Reyes, je crois qu'on aura la preuve „ géométrique de la Relation de cet Ami- „ ral, comme le montre ma IIIe. Carte." R. d. E.

(*u*) Cet *Ils* se rapporte, sans doute, aux Habitans de la Presqu'Ile de Conibasset. Les deux Jésuites, qu'on met ici sur la scene, ne causent pas peu d'embarras. Comment leur Général, ou d'autres Supérieurs de leur Compagnie, n'auroient-ils pas eu quelque connoissance de cette Mission? Ce silence est une objection à laquelle on n'a pas bien répondu.

Nota. Le passage, *Ils avoient avec eux &c.* paroît, en effet, avoir été transposé & devoir suivre, dans le paragraphe précédent, immédiatement après les mots, *dont les Habitans étoient d'un caractere doux & sociable.* Ainsi la remarque de M. Prevost est fort juste; & dans le paragraphe suivant, la Relation dit formellement, que les deux Jésuites avoient passé, à *Conasset*, deux ans dans leur Mission. R. d. E.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

DE FONTE. 1640.

„ le & de l'eau-de-vie: enfin qu'il feroit tous les efforts possibles pour le succès de la Découverte. Lorsque cette Lettre fut apportée à l'Amiral, il „ étoit arrivé dans une Ville Indienne, nommée *Conasset*, au midi du Lac „ *Belle*. C'est un lieu fort agréable, où les deux Jésuites avoient passé deux „ ans dans leur Mission. L'Amiral entra dans le Lac avec ses deux Vais- „ seaux, le 22 de Juin, une heure avant la haute Marée, à quatre ou cinq „ brasses d'eau; il n'y avoit alors, ni Chûte, ni Cataracte. En général, le „ Lac Belle n'avoit pas moins de six ou sept brasses d'eau. Il a une petite „ Cataracte, jusqu'à la moitié du flux, qui commence à entrer doucement „ dans le Lac, une heure & un quart avant la haute Marée. L'eau de la Ri- „ viere est douce au Port de l'*Arena*, à vingt lieues de l'embouchure ou de „ l'entrée de la Riviere de los Reyes. Cette Riviere abonde, comme le „ Lac, en Saumons, en Truites saumonées, en Brochets, en Mulets, & „ deux autres especes d'excellens Poissons, qui lui sont particulieres. L'Ami- „ ral assure que les Mulets de la Riviere de los Reyes & du Lac Belle sont „ plus délicats, que dans aucun autre lieu du Monde.

„ Le 1 de Juillet, l'Amiral ayant laissé le reste de ses Vaisseaux dans un „ très bon Port du Lac Belle, sous une belle Ile, vis-à-vis de la Ville de „ Conasset, fit voile dans la Riviere de *Parmentiers*, à laquelle il donna „ ce nom, pour faire honneur à l'un de ses Compagnons de Voyage, nom- „ mé *Parmentiers*, qui fit une exacte description de tout ce qui se présenta „ dans cette Riviere & aux environs. Nous passâmes, (reprend-il ici di- „ rectement,) huit Cataractes, qui avoient en tout trente-deux piés de hau- „ teur perpendiculaire, depuis le Lac. Cette Riviere coule dans un grand „ Lac, que j'ai nommé le *Lac de Fonte*, où nous arrivâmes le 6 de Juillet, & „ qui a cent soixante lieues de long sur soixante de largeur. Sa longueur s'é- „ tend de l'Est-Nord-Est à l'Ouest-Sud-Ouest. Il a vingt, trente, & même, „ en quelques endroits, soixante brasses de profondeur. Il abonde en Morues „ des meilleures especes, larges & fort grasses. On y voit plusieurs gran- „ des Iles, & dix petites (x), qui sont remplies d'arbrisseaux, & couvertes „ d'une mousse qui croît jusqu'à six ou sept piés de hauteur: elle sert à nour- „ rir, en Hiver, une sorte de grands Cerfs, qui se nomment *Moose*, & d'au- „ tres Cerfs plus petits, tels que des Daims &c. Il s'y trouve, d'ailleurs, „ quantité d'Oiseaux sauvages, tels que des Coqs de Bruyere, des Gelinot- „ tes, des Coqs d'Inde, des Perdrix, & diverses sortes d'Oiseaux de Mer, „ surtout du côté du Sud. Une des grandes Iles, qui est très fertile & bien „ peuplée, produit d'excellens bois de charpente, tels que des Chênes, des „ Frênes & des Ormes. Les Sapins y sont fort hauts & fort gros.

„ Le 14 de Juillet, ayant fait voile de la Pointe Est-Nord-Est du Lac de „ Fonte, nous passâmes un Lac, que je nommai *Estrecho de Ronquillo*, „ (Détroit de *Ronquillo*,) & qui a trente-quatre lieues de longueur, sur deux „ ou trois de largeur: sa profondeur est de vingt, vingt-six & vingt-huit „ brasses. Nous le passâmes en dix heures, par un vent frais & pendant le „ tems d'une Marée. Ensuite, tournant plus à l'Est, nous trouvâmes insen-

(x) Pourquoi compter les *petites* Iles, & non les *grandes*? R. d. E.

„ fiblement le Pays plus mauvais, & tel qu'on le trouve, dans l'Amérique „ Septentrionale & Méridionale, depuis le trente-fixieme degré de latitude „ jufqu'aux extrêmités du Nord & du Sud. La partie occidentale differe, „ non-feulement en fertilité, mais auffi en température de l'air, au moins „ de dix degrés: elle eft plus chaude que celle de l'Eft, fuivant la remar- „ que des plus habiles Efpagnols, fous le regne de l'Empereur Charles-Quint, „ & de Philippe III [comme le rapportent Alvarès, à Cofta & Maria- „ na, &c.]

„ Le 17, nous arrivâmes dans une Ville Indienne, dont les Habitans „ dirent à Parmentiers, notre Interprete, qu'il y avoit un grand Vaiffeau „ peu éloigné de nous, dans un endroit où jamais on n'en avoit vu jufqu'a- „ lors. Nous fîmes voile vers ce Vaiffeau, & nous y trouvâmes feule- „ ment un Homme âgé, avec un jeune Homme. Cet Homme étoit fort „ verfé dans les Méchaniques. Mon fecond Contre-Maître & mon Cano- „ nier, qui étoient Anglois, & qui avoient été faits Prifonniers à Campe- „ che, me dirent que le Vaiffeau étoit venu de la Nouvelle-Angleterre, „ d'une Ville qui fe nomme *Bofton* (y). Le 30, le Propriétaire du Vaiffeau „ & tout l'Equipage étant revenus à bord, *Shapely*, leur Capitaine, m'ap- „ prit que le Propriétaire étoit Major Général de la Colonie des *Matechu- „ fets*, la plus grande de la Nouvelle Angleterre. Je crus devoir le traiter „ comme un galant Homme, en lui déclarant que malgré l'ordre que j'avois „ reçu, de faifir tous ceux qui cherchoient un paffage au Nord-Oueft, ou „ de l'Oueft dans la Mer du Sud, je voulois bien le regarder, lui & fes „ gens, comme des Marchands qui trafiquoient avec les Naturels du Pays, „ pour fe procurer des Caftors, des Loutres & d'autres Pelleteries. Là-def- „ fus, il m'envoya un préfent de diverfes provifions, dont je n'avois pas „ befoin. Je lui fis préfent, à mon tour, d'une bague de Diamant, qui me „ coûtoit douze cens piaftres, & qu'il n'accepta qu'après s'être fait preffer „ longtems. Je donnai auffi, au Capitaine Shapely, mille Piaftres, pour fes „ Cartes & fes Journaux; un quarteau de bon Vin du Pérou au Propriétaire, „ nommé Seymour *Gibbons*, & vingt Piaftres à chacun de leurs Matelots, „ qui étoient au nombre de dix.

„ Le 6 d'Août nous fîmes voile avec un très bon vent, qui nous fit ar- „ river, avec l'aide du courant, à la premiere Cataracte de la Riviere de Par- „ mentiers. Le 11, ayant fait quatre-vingt-fix lieues, je me trouvai, le „ 16, à la Côte méridionale du Lac Belle, à bord de nos Vaiffeaux, devant „ la belle Ville de Conaffet, où nous trouvâmes nos gens en bon ordre. Ils „ avoient été traités avec beaucoup d'humanité, pendant mon abfence; & „ le Capitaine Ronquillo y avoit répondu par fa conduite. Le 20, un Indien „ m'apporta une Lettre du Capitaine Bernardo, en date du 11 d'Août (z); „ dans laquelle il m'apprenoit qu'il n'y avoit point de communication de la „ Mer Atlantique par le Détroit de Davis: parce que les Naturels du Pays „ ayant conduit un de fes Matelots à la tête de ce Détroit, il l'avoit vu ter-

(y) Voyez les Remarques qui fuivent ici cette Relation.

(z) Edit. de Paris, *du premier Août*. R. d. E.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

DE FONTE. 1640.

„ miné par un Lac d'eau douce, d'environ trente miles de circuit, par les „ quatre-vingts degrés de latitude Septentrionale; qu'il y avoit, vers le „ Nord, des Montagnes prodigieuses; qu'au Nord-Ouest du Lac la glace „ s'étendoit en Mer jusqu'à cent brasses de hauteur d'eau, & que cette glace „ pouvoit être là depuis la Création du Monde. Bernardo ajoutoit qu'il avoit „ fait voile de l'Ile *Basset* au Nord-Est, à l'Est-Nord-Est, & au Nord-Est-„ quart-à-l'Est, jusqu'aux soixante-dix-neuf degrés, où il avoit remarqué que „ la Terre s'étendoit au Nord, & qu'elle étoit couverte de glace.

„ JE reçus ensuite une seconde Lettre de Bernardo, datée de *Minhauset*, „ par laquelle il me marquoit qu'il étoit arrivé le 29 au Port de l'Arena, après „ avoir monté de vingt lieues la Riviere de los Reyes, & qu'il y attendoit „ mes ordres. Comme j'avois une bonne provision de Gibier & de Poisson, „ que Ronquillo avoit fait saler dans mon absence, & cent tonneaux de „ blé d'Inde, je fis voile le 1 de Septembre, accompagné de quelques Ha-„ bitans de Conasset; & le 5 du même mois, à huit heures du matin, je „ jettai l'ancre entre Porto de l'Arena & Minhauset, dans la Riviere de „ los Reyes. Ensuite, descendant cette Riviere, je me trouvai dans la par-„ tie du Nord-Est de la Mer du Sud, d'où nous sommes retournés dans no-„ tre Pays, bien persuadés qu'il n'y avoit point de passage dans la Mer du „ Sud par le Nord-Ouest (*a*). "

(*a*) Faisons parler, un moment, M. de l'Isle. „ Aussitôt, (dit-il,) que j'eus publié en „ François la Lettre de l'Amiral de Fonte, „ on se récria sur sa nouveauté; & quel-„ ques personnes ne la crurent pas authen-„ tique, parcequ'elle n'avoit été traduite „ que de l'Anglois. Cependant tout le mon-„ de n'en a pas eu cette opinion. En An-„ gleterre, où elle est connue depuis l'année „ 1708, y ayant été publiée, pour la pre-„ miere fois, dans un Ouvrage périodique, „ intitulé *Mémoires des Curieux pour les* „ *Mois d'Avril & de Mai*, d'habiles Navi-„ gateurs, intéressés à ces connoissances, „ ont fait en Amérique des recherches qui „ donnent de la vraisemblance au Voyage „ de l'Amiral de Fonte. Il auroit fallu, „ pour convaincre tout le monde de la réa-„ lité de cette Relation, en montrer l'O-„ riginal Espagnol: mais, est-il impossible „ que des raisons politiques ayent engagé „ la Cour d'Espagne à la supprimer? " Entre plusieurs autres raisons, qui ont déterminé M. de l'Isle en faveur de la Relation, la plus forte est, que suivant toutes les connoissances Géographiques qu'il a pu acquérir de ces Pays, ils doivent être à peu-près situés, dit-il, de la maniere qu'il les a représentés d'après l'Amiral de Fonte.

Il ajoute l'extrait d'une Lettre de Dom Antoine d'Ulloa, écrite d'Aranjuez le 18 de Juin 1753, à MM. Bouguer & le Monnier, de l'Académie des Sciences, en réponse à leurs demandes sur la Lettre de l'Amiral de Fonte. Cet Officier Espagnol, le même dont on a rapporté le Voyage au Pérou, répond qu'en 1742, lorsqu'il commandoit le Vaisseau Espagnol *la Rose*, à la Mer du Sud, il avoit sur son Bord un Lieutenant de Vaisseau, nommé Dom Manuel *Motel*, ancien Marin, qui lui avoit montré un Manuscrit, dont M. d'Ulloa ne se rappelloit pas l'Auteur, mais qu'il croit Barthelemi de *Fuente* (*Fuente* est, en Espagnol, le même nom que *Fonte* en Portugais, & signifie *Fontaine*); qu'on y lisoit que sur l'ordre du Viceroi du Pérou, l'Auteur de ce Manuscrit avoit été au Nord de la Californie, pour chercher un passage de la Mer du Sud à celle du Nord; mais qu'étant arrivé à une certaine latitude, dont M. d'Ulloa ne se souvenoit point; & n'ayant rien trouvé de conforme à ses espérances, il avoit fait route pour retourner au Port de Callao &c. M. d'Ulloa ajoute, qu'il avoit eu une copie de cette Relation, mais qu'elle fut perdue lorsqu'il fut pris par les Anglois au retour de son Voyage. Il arrivera peut-être, observe M. de l'Isle, que la Relation prise à M. d'Ulloa sera traduite & publiée en Anglois; tandis qu'elle sera ignorée & qu'elle ne se retrouvera plus en Espagne, comme il est arrivé à celle de l'Amiral de Fonte.

Au reste, ce qu'on rapporte de la Lettre

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

DE FONTE 1640.

Remarques sur la Relation de l'Amiral de Fonte.

QUELQUE jugement qu'on puisse porter de ce Journal & des preuves de M. de l'Ile, il paroît adopté par deux fameux Voyageurs Anglois, *Dobbs* & *Smith*, qui l'ont joint à leurs Relations, pour confirmer leurs propres idées sur la situation des Pays au Nord-Ouest, & particuliérement pour expliquer un trait fort singulier de la Relation de Jéremie, qu'on a déja rapporté à l'occasion de l'Etablissement François dans la Baie d'Hudson. L'Amiral de Fonte se montroit fort bien instruit des entreprises de l'Angleterre pour la recherche du Passage au Nord-Ouest, jusqu'au Voyage du Capitaine James, en 1631. Cette malheureuse Expédition ayant découragé les Anglois, leur ancienne ardeur passa aux Négocians de leurs Colonies, surtout à ceux du Canton des Matchusets & de Boston, qui se crurent plus à portée de suivre le même dessein. On a vu, dans la Lettre de l'Amiral, que Seymour Gibbons, Major-Général des Matchusets, équipa un Vaisseau, dont il donna la conduite au Capitaine Shapely, qui partit de Boston en 1639, avec dix Matelots. Shapely prit sa route par le Détroit d'Hudson, & parvint à la Côte Occidentale de la Baie de ce nom, où il fut rencontré, l'année suivante, par l'Amiral de Fonte, qui étoit venu par la Mer du Sud. Ce fait, ignoré alors en Angleterre, parcequ'on n'y travailloit plus à la recherche du Passage par le Nord-Ouest, ne fut connu que par la Lettre de l'Amiral de Fonte. Mais Dobbs, dans le Journal du Voyage qu'on lui verra faire en 1744, assure que suivant des informations prises en Amérique, par l'ordre du Chevalier Charles Wager, on a trouvé qu'il y avoit alors une Famille de Shapely, qui demeuroit à Boston; ce qui donne beaucoup de poids à la Lettre de l'Amiral de Fonte. A la vérité, on n'a su, ni d'Amérique, ni d'Angleterre, ce que devint le Vaisseau de Boston, après la rencontre de l'Amiral Espagnol; & cette ignorance fait juger à Dobbs, qu'avec un si petit Equipage, il peut avoir été surpris à son retour par les Esquimaux. L'Ecrivain de *la Californie*, Vaisseau commandé par le Capitaine Smith en 1746 & 1747, soupçonne que les gens de l'Equipage de Shapely furent ces six Matelots Anglois, qui, suivant la Relation de Jeremie, furent trouvés à l'embouchure de la Riviere de Bourbon. Ce Voyageur raconte, avec la simplicité qui fait son caractere, que les six Anglois avoient été dégradés par un Vaisseau armé à Boston dans la Nouvelle Angleterre: il rapporte les circonstances de leur malheur. Etant arrivés fort tard à la Riviere de Bourbon, où ils mouillerent, leur Capitaine envoya sa Chaloupe à terre, avec six Hommes, pour y chercher un lieu d'hivernement: mais le froid devint si rigoureux pendant la nuit, que les glaces, qui descendoient de la Riviere, entraînerent le Vaisseau, dont on n'a jamais sû le sort. L'Ecrivain de Smith ajoute que si l'on savoit l'année où les François, commandés alors par des Groseillers, arriverent à la Baie d'Hudson, il seroit aisé de combiner ces événemens (*b*); qu'au reste, il est vraisemblable

de M. d'Ulloa, s'accorde avec ce qu'il avoit dit de vive voix, étant à Paris en 1750; avec cette différence, qu'alors il avoit dit positivement que la Relation qu'il avoit vue au Pérou & dont il avoit pris copie, étoit de l'Amiral de Fonte. *Nouvelles Cartes & Mémoires de M. de l'Ile. pp.* 30 & 31.

(*b*) Le P. de Charlevoix, qui rapporte, dans son Histoire de la Nouvelle France, le même passage de Jérémie sur les six Mate-

Voyages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Fonte. 1640.

que l'Equipage de Shapely, ayant rencontré un fort mauvais tems dans la Baie, comme il arrive ordinairement vers la fin d'Août, y chercha le moyen d'hiverner avant son retour à la Nouvelle Angleterre; & qu'en effet les vents, qui furent si favorables à l'Amiral de Fonte pour son retour à Conasset, dûrent être absolument contraires à Shapely pour Boston. Mais toutes ces conjectures (*c*) se trouvent détruites par des dates constantes, que Dobbs ne devoit pas même ignorer (*d*), puisqu'elles se trouvent dans les Historiens Anglois, comme dans les nôtres, & l'apparition de Shapely, dans une Ville Indienne qui répondoit à la Mer du Sud, est un phénomene, dont l'explication dépend encore de la découverte réelle du passage (*e*).

Voyage de Jean Wood. 1676.

Il paroît si nécessaire de rapprocher, par quelque liaison, toutes les lumieres qui peuvent servir mutuellement à se fortifier, que nous ne continuerons point les recherches du Nord-Ouest; sans avoir rapporté celles qui furent reprises au Nord-Est dans l'intervalle. Les premiers furent celles de Jean *Wood*, Anglois, qui s'étant avancé en 1676, jusqu'aux soixante-seize degrés de latitude, y fit un triste naufrage, sur une Côte qu'il prit mal-à-

lots Anglois, dégradés d'un Vaisseau de Boston, met à l'année 1682 la rencontre de ces Anglois par des Groseillers; ce qui ne convient pas avec le tems de l'Amiral de Fonte, qui est plus ancien de quarante-deux ans. Il paroît néanmoins que le P. de Charlevoix se trompe de quelques années, puisque les Patentes accordées à la Compagnie Angloise de la Baie d'Hudson, qui suivirent le Voyage de des Groseillers, sont de 1669; (1) mais il n'en est pas moins vrai que les six Matelots dégradés & ceux de Shapely ne peuvent être les mêmes. On voit seulement, par d'autres Relations, qu'il venoit alors, à la Baie d'Hudson, des Vaisseaux de la Nouvelle, comme de l'ancienne Angleterre.

(*c*) Edit. de Paris *conjonctures*. R. d. E.

(*d*) Il a poussé la prévention jusqu'à fixer le passage du Vaisseau de Boston par une des ouvertures qui se trouvent près d'un Golfe de la Baie d'Hudson, que les Anglois ont nommé *Whale Cove*: sur quoi Ellis observe que Dobbs auroit cru sa conjecture bien confirmée, s'il s'étoit souvenu que ce Golfe est situé précisément à la même latitude, que le Capitaine Lancaster avoit fixée, pour l'entrée du passage au Nord-Ouest.

(*e*) Pour expliquer cette rencontre, qui paroît, en effet, contradictoire avec l'assurance que donne l'Amiral de Fonte à la fin de sa Relation, *qu'il n'y avoit point de passage dans la Mer du Sud par le Nord-Ouest*, M. Buache fait la remarque suivante: „ Le Lac „ (dit-il) auquel l'Amiral de Fonte a donné „ le nom de *Belle*, est en partie sur un terrein élevé, puisqu'il est traversé par une „ *petite Cataracte*, jusqu'où viennent les hautes Marées; mais sa partie septentrionale „ doit être voisine des Montagnes, à travers lesquelles coule, avec *plusieurs Cataractes*, la Riviere de Parmentiers. L'Amiral Espagnol, pour passer de l'un dans l'autre, a dû faire un *Portage*; & c'est sans doute „ ce qui lui a fait conclure, après avoir rencontré le Vaisseau Anglois venu de Boston, qu'il n'y avoit point (par-là) de passage du Nord-Ouest dans la Mer du Sud, & „ qu'ainsi on n'avoit rien à appréhender des „ Vaisseaux Anglois par cet endroit. Toute „ autre conjecture pour expliquer la Relation, qui est très abrégée, me paroît exposée aux plus grandes difficultés. On doit „ d'ailleurs remarquer, que dans l'Amérique „ Septentrionale sur-tout, il est ordinaire, „ de trouver des Lacs & des Rivieres (navigables dès leur source, si voisins les uns „ des autres, que souvent on ne fait pas „ plus mention du Portage, que lorsqu'on „ parle parmi nous de la *Diligence de Lyon par eau*. C'est ce qui fait que dans les Cartes du Canada, l'on voit des Lacs, d'où il „ semble sortir deux Rivieres qui ont un „ cours opposé." M. Buache en rapporte des exemples. Voyez *la IIIe. Partie de ses Considérations*, pag. 144 & suivantes. R. d. E.

(1) On a remarqué ailleurs, qu'elles sont du 2 de Mai 1670. Voyez le Tome XXI. *pag.* 388. Ellis dit 1669; mais l'erreur n'est point *de quelques années*, puisque ces Patentes suivirent le *premier* Voyage de des Groseillers en 1667, & qu'il s'agit ici du *second*, fait en 1682; ce qui est mieux expliqué dans notre Note, à l'endroit cité ci-dessus, où (lig. 15 de la 2de col.) par une faute d'impression, on lit *conjoncture* pour *conjecture*. Au reste, la critique de M. Prevost paroît fort juste. R. d. E.

propos pour la partie la plus occidentale de la Nouvelle Zemble. Exposons, d'après lui-même, les raisons qui lui avoient fait renaître l'espoir de découvrir un passage par cette route:

VOYAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

JEAN WOOD. 1676.

Ses motifs.

„ LA premiere, (dit-il,) étoit fondée sur le sentiment de Barensz. Cet „ habile Hollandois avoit cru, comme on l'a rapporté, que la distance en„ tre la Nouvelle Zemble & le Groenland n'étant que de deux cens lieues, „ il devoit trouver une Mer ouverte & libre de glace, & par conséquent „ un passage, si du Cap Nord il tenoit la route Nord-Est entre ces deux „ Terres. Il étoit mort dans cette opinion, persuadé qu'à vingt lieues de „ la Côte il n'y avoit plus de glaces, & qu'ensuite on ne devoit être arrêté „ par aucun obstacle. Il n'avoit attribué le mauvais succès de ses entrepri„ ses, qu'au malheur qu'il avoit eu de suivre de trop près la Côte de la Nou„ velle Zemble, & s'il eut vêcu, sa résolution étoit de recommencer le mê„ me Voyage, pour suivre ses nouvelles vues.

„ MA seconde raison, (continue Wood,) étoit une Lettre écrite de Hol„ lande, & publiée dans les Transactions Philosophiques, où l'on assure „ que le Czar Pierre ayant fait reconnoître la Nouvelle Zemble, on s'étoit „ assuré que cette Terre n'est point une Ile; qu'elle fait partie du Conti„ nent de la Tartarie, & qu'au Nord il y a une Mer libre & ouverte. Ma „ quatrieme raison étoit tirée du Journal d'un Voyage de Batavia au Japon, „ publié en Hollande. Le Vaisseau, qui entreprit cette route, ayant fait „ naufrage sur la Côte de Corée, Presqu'Ile de la Chine, tout l'Équipage „ tomba dans la servitude: mais l'Auteur de la Relation se sauva au Japon, „ après seize ans d'esclavage, & rapporte que de tems en tems la Mer jet„ te, sur les Côtes de Corée, des Baleines qui ont sur le dos des Harpons „ Anglois & Hollandois: un fait de cette nature ne laisseroit aucun doute „ du passage. La quatrieme raison m'avoit été fournie par Joseph *Moxons*, „ Homme de Mer Anglois, qui avoit entendu dire, à des Hollandois di„ gnes de foi, qu'ils avoient été jusques sous le Pôle, & que la chaleur y „ étoit égale, à celle d'Amsterdam en Eté. Ma cinquieme raison étoit fon„ dée sur une Relation du Capitaine *Golden*, qui avoit fait plus de trente „ Voyages au Groenland. Il raconte qu'étant dans cette Contrée, il fit voi„ le, avec deux Vaisseaux Hollandois, à l'Est de l'Ile d'*Edges*, & que „ n'ayant point trouvé de Baleines sur cette Côte, les deux Hollandois ré„ solurent d'aller plus loin au Nord, pour faire leur pêche entre les glaces: „ qu'après une séparation de quinze jours, ils revinrent le joindre, & l'as„ surerent qu'ils avoient été jusqu'au quatre-vingt-neuvieme degré de lati„ tude, c'est-à-dire à un degré du Pôle; & que là, ils avoient trouvé une „ Mer libre & sans glaces, ouverte, profonde, & semblable à celle de „ Biscaie. Golden paroissant douter de ce récit, les Hollandois lui montre„ rent les Journaux des deux Vaisseaux, qui attestoient le même fait, & „ qui s'accordoient presqu'entiérement. Ma sixieme raison fut un témoigna„ ge oculaire du même Golden: il m'assura que tout le bois, que la Mer „ jette sur les Côtes du Groenland, est rongé jusqu'à la moëlle par des vers „ marins; preuve incontestable qu'il vient d'un Pays plus chaud, car tout le „ monde fait que les vers ne rongent point dans un climat froid: or on ne

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

JEAN WOOD. 1676.

„ peut ſuppoſer que ce Bois vienne d'ailleurs que du Pays de Jeſſo, ou du „ Japon, ou de quelque autre Terre voiſine. Enfin, ma ſeptieme raiſon „ étoit tirée d'un Journal, publiée dans les Tranſactions Philoſophiques, du „ Voyage de deux Vaiſſeaux, qui, étant partis peu de tems auparavant pour „ la Découverte du Paſſage, avoient fait trois cens lieues à l'Eſt de la Nou„ velle Zemble, & n'auroient pas manqué de ſuivre leur entrepriſe, ſi quel„ ques différends, qui ſurvinrent entre les Propriétaires de ces deux Bâti„ mens, & les Agens de la Compagnie des Indes Orientales, dont l'inté„ rêt n'étoit pas qu'elle réuſsît, ne l'euſſent fait échouer."

A ces ſept motifs, Wood avoit joint d'autres argumens, fondés, dit-il, ſur la raiſon & la nature. Il avoit conſidéré, premiérement, que près du Pôle Septentrional il pouvoit faire auſſi chaud en Eté, que ſous les Cercles Polaires, ou plus chaud même qu'il ne fait en Hiver dans les Iles Britanniques. Le Soleil, n'ayant en Eté que vingt-trois degrés de hauteur près du Pôle, & y étant toujours au-deſſus de l'Horizon, dont il fait conſtamment le tour à la même hauteur, peut donner alors plus de chaleur, à cette partie de l'Hémiſphere, qu'il n'en donne en Hiver à l'Angleterre, où dans ſa plus haute élevation, c'eſt-à-dire à midi, il n'a que quinze degrés de hauteur, & ne ſe montre que pendant huit heures ſur l'Horizon. Wood jugeoit que le Soleil pouvoit y donner autant de chaleur qu'en aucun lieu du Cercle Polaire, où, par la déclinaiſon du Soleil, le tems du refroidiſſement de l'air eſt à-peu-près égal au tems de ſon échauffement; ce qui n'arrive pas ſous le Pôle. Il étoit confirmé dans cette opinion par le rapport de la plûpart de ceux qui avoient fait le Voyage du Groenland, & qui aſſuroient que plus on avance au Nord de cette Côte, plus on y trouve d'herbe & de pâturage, & par conſéquent plus d'Animaux.

IL jugeoit, en ſecond lieu, que s'il y avoit des brouillards dans ces dernieres latitudes, ce qui faiſoit ſa plus grande crainte, le vent n'y pouvoit pas être en même-tems d'une grande violence, parceque ſon effet ordinaire, dans tous les autres climats, eſt de diſſiper la brune; de ſorte que dans ces deux ſuppoſitions, on y pouvoit mettre en panne, ou ne pas avancer beaucoup, juſqu'à ce que le vent ſe levât, & qu'on reconnût la route.

LA plupart des gens de Mer s'imaginent qu'en approchant du Pôle, la déclinaiſon Septentrionale de l'Aiguille doit ceſſer; & ce Phénomene arriveroit, ſans doute, ſi le Pôle du Monde étoit le même que celui de l'Aiman: mais Wood étoit perſuadé, au contraire, que ces Pôles ſont différens, & ſont même éloignés l'un de l'autre; de ſorte, dit-il, que ſi l'on ſavoit poſitivement où eſt le Pôle magnétique, on pourroit naviger ſous celui du Monde, en ſuppoſant que la terre ou la glace n'y mît point d'obſtacle, pour y obſerver quelle ſeroit la variation.

QUELQUES années auparavant, Wood avoit fait une hypotheſe ſur le mouvement des deux Pôles magnétiques; il ſe flattoit de l'avoir découvert, & par conſéquent la déclinaiſon de l'Aiguille dans toutes les latitudes & les longitudes: mais ayant la modeſtie de reconnoître que toutes ſes expérien-

JEAN WOOD. 1676.

riences ne pouvoient lui donner la certitude qu'il auroit acquise sous le Pôle du Monde, cette seule raison eut beaucoup de force pour lui faire tenter la découverte du Passage. Aussi, lorsqu'il eut exposé ses motifs à la Cour, avec une Carte du Pôle, dressée sur les Relations de tous les Navigateurs qui avoient entrepris la même recherche, il obtint sans difficulté une Frégate, nommée le *Speed-well*, qui fut équipée aux frais du Roi.

Son départ.

Il partit le 28 de Mai 1676. Son Journal, jusqu'au 29 de Juin, jour de son naufrage, ne contient que des observations nautiques: mais il est terminé par quelques remarques, qui ne méritent pas moins d'être recueillies que les précédentes.

Sa premiere idée, dit-il, fut de suivre, sans exception, le sentiment de Barensz, c'est-à-dire de porter droit au Nord-Est du Cap Nord, pour tomber entre le Groenland & la Nouvelle-Zemble. Ainsi lorsqu'il eut gagné la Terre à l'Ouest du Cap Nord, il gouverna dans cette direction, du moins suivant le compas, & non tout-à-fait suivant la droite route, parcequ'en cet endroit on trouve quelque variation à l'Ouest. Trois jours après (*f*), il reconnut comme un Continent de glace, par les soixante-seize degrés de latitude, à la distance d'environ soixante lieues du Groenland, à l'Est. Il ne douta point que ce ne fut celle qui est jointe au Groenland; & s'imaginant que s'il alloit plus à l'Est, il pourroit trouver une Mer libre, il rangea cette glace, qui couroit Est-Sud-Est, & refuyoit Ouest-Nord-Ouest. Presqu'à chaque lieue, il trouvoit un Cap de glace; & dès qu'il l'avoit doublé, il ne découvroit point de glace au Nord: mais après avoir porté au Nord-Est, quelquefois l'espace d'une heure, il en découvroit de nouvelles, qui l'obligeoient de changer sa direction. Cette manœuvre dura aussi longtems qu'il rangea la glace, tantôt avec de grandes apparences de trouver une Mer libre, tantôt découragé par la vue des nouvelles glaces, jusqu'à ce qu'enfin il perdit tout espoir, en appercevant la Nouvelle Zemble & la glace qui s'y trouve jointe. Là, dit-il, il abjura l'opinion de Barensz, & toutes les Relations publiées par les Hollandois & les Anglois. L'opinion à laquelle il s'attacha, fut que s'il n'y a point de terres au Nord, par les quatre-vingts degrés de latitude, la Mer y est toujours gelée; & quand les glaces pourroient se transporter à dix degrés de plus au Sud, il faudroit, ajoute-t-il, des siecles entiers pour les faire fondre. Celles, qui bordent ce qu'il nomme *le Continent de glace*, n'ont pas plus d'un pié au-dessus de l'eau; mais, au-dessous, elles ont plus de dix-huit piés d'épaisseur: d'où il conclut que dans la même proportion les Montagnes & les Caps qui sont sur le Continent de glace, doivent toucher au fond, c'est-à-dire à la terre même. Il juge d'ailleurs, par le peu d'eau qu'il trouva le long de la glace, à moitié du chemin entre les deux terres, & qui ne montoit pas à plus de soixante-dix brasses, qu'il y a de la terre au Nord, & que le grand Continent de glace qui se joint à la Côte, peut avancer de vingt lieues au plus en Mer; enfin, que le Groenland & la Nouvelle Zemble ne sont qu'un même Continent. S'il y avoit un passage, on observeroit quelques courans; mais on n'en re-

(*f*) C'étoit le 22 de Juin.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

JEAN WOOD. 1676.

marque aucun du même côté, & ceux qu'on rencontre portent à l'Est-Sud-Est, le long de la glace: ce n'est même qu'une petite Marée, qui monte d'environ huit piés.

Naufrage de Wood.

Le naufrage de Wood forme une peinture intéressante, & contient aussi d'utiles observations. Il se trouvoit, le 29 de Juin au matin, entre quantité de glaces. Tout ce jour, le tems fut embrumé, & le vent à l'Ouest. On avoit le Cap au Sud-Sud-Ouest, & par l'estime on se croyoit à l'Ouest-Nord-Ouest de la Nouvelle Zemble: erreur qui fut la source du mal. Le Capitaine *Flawes*, qui avoit suivi le *Speed-well* avec une Pinque, nommée la *Prospere*, tira un coup de canon, pour avertir qu'on touchoit aux glaces. Cet avis faillit de causer tout-à-la-fois la perte des deux Bâtimens, par le danger où ils furent de s'entrechoquer, en s'efforçant de virer de bord; mais le *Speed-well* fut le seul malheureux. Dans son mouvement, il toucha sur un écueil, tandis que la Pinque prit le large. Wood employa inutilement, pendant trois ou quatre heures, toutes les ressources de la navigation. Cependant lorsqu'il n'attendoit plus que la mort, avec tout son Equipage, il fut un peu consolé par la vue de la Terre, que la brume lui avoit dérobée jusqu'alors. Quelques-uns de ses gens, qu'il y envoya aussitôt dans la Chaloupe, pour chercher quelque moyen d'aborder, trouverent la Côte inaccessible; mais d'autres plus hardis, ou plus heureux, passerent sur des monts de glace & de neige, & descendirent au rivage. Il en coûta la vie à deux ou trois Hommes; & la Pinasse, à laquelle on fit prendre le même chemin, chargée d'armes à feu & de provisions, fut renversée par une vague qui l'abîma dans les flots. Enfin la Chaloupe étant revenue à bord, Wood eut la satisfaction d'y embarquer successivement tout ce qui lui restoit de monde (g), à l'exception d'un seul Matelot, qui fut laissé pour mort, & de prendre terre au travers des glaces. Le Vaisseau se brisa dès le jour suivant: mais un vent de Mer jetta au rivage quantité de débris, entre lesquels il se trouva quelques tonneaux d'eau-de-vie & de farine; secours qui fut regardé comme une faveur du Ciel. En effet il servit pendant quelques jours à soutenir l'espérance des Anglois: mais la seule qui pût leur rester, étoit de revoir la Pinque, qui pouvoit s'être brisée comme eux. Dans le doute, Wood ne pensa qu'à sauver le plus de monde qui lui seroit possible. „ Je résolus, (dit-il,) de hausser de deux piés la Chaloupe, & d'y faire un „ Pont, des débris que nous avions rassemblés, pour nous approcher de la „ Russie à voiles & à rames. Mais comme elle ne pouvoit contenir que tren- „ te Hommes, de soixante-dix que nous étions encore, la plûpart furent „ allarmés de mon dessein, & quelques-uns complotterent de la mettre en „ pieces, pour courir tous la même fortune. Ils me proposoient d'entre- „ prendre le Voyage par terre: je leur représentai que les provisions nous „ manquoient pour une si longue route; les munitions, pour nous défen- „ dre des Bêtes féroces; & qu'avec ces secours mêmes, s'ils nous étoient

(g) Il raconte, avec complaisance, que malgré la grandeur du péril, ses gens, qui lui portoient beaucoup d'affection, le forcerent de s'embarquer le premier avec quelques autres; mais que dans le trajet, voyant que le Vaisseau commençoit à se renverser, il se hâta d'y retourner, après avoir mis à terre tout ce qu'il avoit avec lui, & qu'il sauva ceux qui lui avoient marqué tant d'attachement.

„ descendus du Ciel, nous ne pouvions espérer de vaincre les difficultés du „ chemin, telles que des Montagnes & des Vallées inaccessibles; sans „ compter un grand nombre de Rivieres, qui nous arrêteroient à chaque „ pas. Ainsi la Terre & la Mer nous refusoient également le passage; & „ pour comble de malheur, le tems étoit si mauvais, que pendant neuf „ jours nous n'eûmes que des brouillards, de la neige & de la pluie. Nous „ touchions à l'extrêmité du desespoir, lorsque l'air s'éclaircissant, le 8 de „ Juillet, nous découvrîmes avec une joie inexprimable la Pinque du Capi- „ taine Flawes. Un grand feu, que nous fîmes aussitôt, lui fit soupçon- „ ner notre infortune. Il nous envoya sa Chaloupe, qui nous transporta „ successivement à bord. Mais avant que de m'embarquer, j'écrivis une „ courte Relation de notre Voyage & du malheur qui nous étoit arrivé; „ je l'enfermai dans une bouteille de verre, & je la suspendis à un Poteau, „ dans le retranchement où nous avions été menacés de trouver notre tom- „ beau. La crainte d'être surpris, par de nouveaux brouillards, nous y fit „ laisser tout ce que nous avions sauvé du Vaisseau."

Le nom de *Nouvelle Zemble*, que les Russes ont donné à cette Terre Sauvage, signifie *nouvelle Terre* dans leur Langue. Malgré les témoignages que Wood n'ignoroit pas, il croit impossible de vérifier si c'est une Ile ou une partie du Continent de la Tartarie: mais peu importe, dit-il, puisque c'est la plus misérable portion du Globe terrestre. Elle est presque généralement couverte de neige; & dans les lieux où l'on n'en trouve point, ce sont des abîmes inaccessibles, où il ne croît qu'une sorte de mousse, qui porte de petites fleurs bleues & jaunes. Après avoir creusé plusieurs piés en terre, on n'y rencontre que de la glace, aussi dure que le marbre; phénomene unique, & qui tromperoit beaucoup ceux qui s'imaginent qu'en hivernant sur cette Côte, on pourroit faire des caves sous terre, pour s'y mettre à couvert de la gelée. Dans tous les autres climats, la neige se fond, plutôt qu'ailleurs, au bord de la Mer: ici, au contraire, la Mer bat contre des Montagnes de neige, quelquefois aussi hautes que les plus hauts Promontoires de France & d'Angleterre. Elle a creusé fort loin par dessous; ces grandes masses sont comme suspendues en l'air, & forment un spectacle affreux. Wood ne doute point que cette neige ne soit aussi ancienne que le Monde. Il ne trouva rien de meilleur, dans le Pays, que de gros Ours blancs, & les traces de quelques Bêtes fauves, avec quelques petits Oiseaux, semblables à l'Alouette. A chaque quart de mile, on rencontre un petit Ruisseau, dont l'eau, quoique fort bonne, ne lui parut que de neige fondue, qui découle des Montagnes. Vers la Mer, où ces Ruisseaux tombent, on voit, dans les lieux qu'ils ont découverts, du marbre noir à raies blanches, & de l'ardoise sur quelques Montagnes intérieures.

Wood donna le nom de *Speedill* à la Pointe où il fit naufrage. Il nomma les hautes Montagnes de la Nouvelle Zemble, *Monts de neige du Roi Charles*; la premiere Pointe au Sud, qui est la plus occidentale du Pays, *Cap James*, ou de *Jacques*; & la Pointe au Nord, *Pointe d'York*. Celle de Speedill est par les soixante-quatorze degrés trente minutes de latitude, &

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

JEAN WOOD. 1676.

les soixante-trois degrés de longitude (h) Est de Londres. La variation de l'Aiman y fut observée de treize degrés vers l'Ouest. La Marée monte huit piés, & porte directement au rivage; nouvelle preuve, au jugement de Wood, qu'il n'y a point de passage par le Nord. L'eau de la Mer, près de la glace & de la terre, est la plus salée, la plus pesante, & la plus claire qu'il y ait au Monde. A quatre-vingts brasses d'eau, qui font quatre cens quatre-vingts piés, on voit parfaitement le fond & le coquillage. Dans une si malheureuse Expédition, le plus grand chagrin de Wood fut d'avoir perdu, avec son Vaisseau, toutes ses recherches sur le Pôle magnétique & sur les propriétés de l'Aiman.

VOYAGE DES RUSSES.

BEERINGS. 1725-9.

APRÈS Wood, on met sur la scene une Nation, que ses avantages naturels auroient pû faire prétendre plutôt à la même gloire. Il est certain que par leur situation au Nord de l'Europe, & par l'habitude de supporter le froid, qui est le principal obstacle à vaincre, les Russes ont toujours eu des facilités qui ne sont pas les mêmes pour d'autres Navigateurs, & qui devoient en faire attendre une émulation moins tardive. Mais il n'est pas difficile de deviner les causes de cette lenteur avant le regne de Pierre le Grand, qui a commencé le premier à les faire sortir de leur barbarie. C'est à ce grand Prince qu'on est redevable des efforts qu'ils ont faits, sous le regne suivant, pour reconnoître les bornes de la Tartarie au Nord-Est, & pour vérifier si cette vaste Contrée n'étoit pas contiguë à l'Amérique. M. de l'Ile a donné une courte Relation de leurs entreprises. Il n'y a rien à supprimer dans un Mémoire si curieux, & l'Auteur ayant eu beaucoup de part à ces Expéditions par lui-même & par son Frere, on croit devoir le faire parler dans ses propres récits.

„ CE fut, (dit-il,) à la fin de Janvier 1725 que M. *Beerings*, Danois de „ Nation, & fort habile Marin, reçut de Pierre le Grand des ordres qui „ lui furent confirmés en plein Sénat, le 5 de Février, huit jours après la „ mort de ce Prince, par l'Impératrice Catherine. Le Capitaine Beerings „ employa cinq ans à son Expédition, parce qu'il fut obligé, non-seulement „ de se rendre par terre, avec tout son monde, à l'extrêmité orientale de „ l'Asie, mais encore d'y faire transporter presque tout ce qui est nécessaire „ pour y construire deux Bâtimens, propres à faire sa recherche par Mer. „ Il crut sa Commission remplie, lorsqu'ayant suivi la Côte orientale de l'A„ sie, depuis le Port de *Kamtchatka* jusqu'à la latitude de soixante-sept degrés „ [vingt minutes] au Nord-Est, il vit la Mer libre au Nord & à l'Est, & „ que la Côte tournoit au Nord-Ouest, & lorsqu'il eut appris des Habi„ tans, qu'on avoit vû arriver, à Kamtchatka, il y avoit déja cinquante „ [à soixante] ans, un Navire de la Riviere de *Lena*.

„ CETTE navigation servit à déterminer, plus exactement qu'on ne l'avoit „ jamais fait, la situation de l'étendue de la Côte orientale de l'Asie, de„ puis le Port de Kamtchatka, sous la latitude de cinquante-six degrés, jus„ qu'au terme où le Capitaine Beerings s'étoit avancé. Il ne remarqua, près „ de sa route, que trois petites Iles fort voisines des Côtes; mais ayant ap-

(h) Edit. de Paris, *latitude*, R. d. E.

BEERINGS. 1725-9.

„ pris, à son retour au Port de Kamtchatka, qu'il y avoit une Terre à „ l'Orient, que l'on pouvoit voir dans un tems clair & serein, il tenta d'y „ aller, après avoir fait réparer les dommages que son Vaisseau avoit souf„ ferts d'une tempête. Cette seconde tentative fut inutile. Après s'être „ avancé d'environ quarante lieues à l'Est, sans voir aucune Terre, il fut „ assailli d'une nouvelle tempête, venant de l'Est-Nord-Est, & d'un vent „ entiérement contraire, qui le renvoya au Port d'où il étoit parti. Il n'a „ pas fait, depuis, d'autres tentatives, pour la recherche de cette Terre „ prétendue.

„ A son retour, il m'apprit de bouche, à Petersbourg, ce qu'il n'a pas „ dit dans sa Relation ; savoir, que dans son Voyage sur la Côte orientale „ de l'Asie, entre les cinquante & les soixante degrés, il avoit eu tous les „ indices possibles d'une Côte, ou d'une Terre, à l'Est. Ces indices sont : „ 1°. de n'avoir trouvé, en s'éloignant de ces Côtes, que peu de profon„ deur ; & des vagues basses, telles qu'on les trouve ordinairement dans les „ Détroits, ou les Bras de Mer, bien différentes des hautes vagues qu'on „ éprouve sur les Côtes exposées à une Mer fort étendue : 2°. d'avoir trou„ vé des Pins & d'autres arbres déracinés, qui étoient amenés par le vent „ d'Est ; au lieu qu'il n'en croît point dans le Kamtchatka : 3°. d'avoir ap„ pris, des gens du Pays, que le vent d'Est peut amener les glaces en deux „ ou trois jours ; au lieu qu'il faut quatre ou cinq jours de vent d'Ouest, „ pour les emporter de la Côte Nord-Est de l'Asie : 4°. que certains Oiseaux „ viennent réguliérement tous les ans, dans les mêmes mois, du côté de „ l'Est ; & qu'après avoir passé quelques mois sur les Côtes de l'Asie, ils „ s'en retournent aussi réguliérement dans la même saison.

„ Le Capitaine Beerings & son Lieutenant observerent, au Kamtchatka, „ deux Eclipses de Lune, les années 1728 & 1729, qui me servirent à „ déterminer la longitude de cette extrémité orientale de l'Asie, avec la „ précision que pouvoit comporter la nature de ces Observations, faites par „ des gens de Mer, avec leurs propres instrumens : mais ces premieres déter„ minations ont été confirmées par des Observations fort exactes des Satel„ lites de Jupiter, qui furent faites ensuite dans le voisinage, par mon „ Frere & par des Russes exercés, qui étoient munis d'instrumens conve„ nables.

„ Après avoir acquis, il y a près de vingt ans (*i*), ces premieres con„ noissances sur la longitude du Kamtchatka, avec la Carte & le Journal du „ Capitaine *Beerings*, je m'en servis pour dresser une Carte, qui représen„ toit l'extrêmité orientale de l'Asie avec la Côte opposée de l'Amérique „ Septentrionale, afin de faire voir d'un coup d'œil ce qui restoit encore à „ découvrir entre ces deux grandes parties du Monde (*k*). J'eus l'honneur,

(*i*) Ce Mémoire est de 1753.
Nota. Il avoit été lu à l'Académie Royale des Sciences, le 8 Avril 1750. R. d. E.

(*k*) M. de l'Ile observe, que quand on trouveroit le passage à la Mer du Sud par la Baie d'Hudson, il y auroit encore plus de cinq cens lieues à faire, pour arriver à l'extrêmité la plus voisine de la Mer du Sud, connue jusqu'à présent, sans que l'on sache précisément, si ce sont des Terres ou des Mers, qui occupent cet espace ; que du côté de l'Asie, il n'y a pas moins de sept cens

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

BEERINGS.

„ en 1731, de présenter cette Carte à l'Impératrice Anne & au Sénat *Dirigeant*, pour exciter les Russes à la recherche de ce qui restoit à découvrir; ce qui eut son effet. L'Impératrice ordonna que l'on fit un nouveau Voyage, suivant le Mémoire que j'en avois dressé. J'indiquois, dans ce Mémoire, trois différentes routes à suivre par Mer, pour découvrir ce qui restoit d'inconnu. L'une se devoit faire au Midi du Kamtchatka, en allant droit au Japon; ce qu'on ne pouvoit faire sans traverser la Terre d'Yesso, ou plutôt les passages qui la séparent de l'Ile des Etats & de la Terre de la Compagnie, découvertes par les Hollandois, il y a plus d'un siecle. On pouvoit découvrir, par ce moyen, ce qui étoit au Nord de la Terre d'Yesso, [dont on ne savoit point encore l'étendue de ce côté-là, non plus que le passage qui est entre la Terre d'Yesso (*l*)] & la Côte de la Tartarie orientale. L'autre route devoit se faire directement à l'Est du Kamtchatka, jusqu'à ce qu'on rencontrât les Côtes de l'Amérique au Nord de la Californie. Enfin, je proposois, pour troisieme objet, qu'on allât chercher les Terres dont le Capitaine Beerings avoit eu de si forts indices, dans son premier Voyage, à l'Est de Kamtchatka.

BEERINGS. II. VOYAGE. 1741.

CETTE Expédition ayant été ordonnée comme M. de l'Ile l'avoit indiquée, le Capitaine Beerings eut la Commission d'aller chercher, à l'Est du Kamtchatka, les Mers dont il avoit eu les indices dans son premier Voyage. Il partit en 1741, mais il n'alla pas bien loin; une furieuse tempête, dont il fut assailli dans un tems fort obscur, l'empêcha de tenir la Mer, & le fit échouer dans une Ile déserte, sous la latitude de cinquante-quatre degrés, à peu de distance du Port d'*Avatcha*, d'où il étoit parti. Ce fut le terme des Voyages & de la vie de cet habile Officier, qui y périt de misere & de chagrin, avec la plus grande partie de son Monde. Ceux qui purent échapper, revinrent au Kamtchatka, dans une petite Barque qu'ils avoient construite des débris de leur Vaisseau. Cette Ile fut nommée *l'Ile de Beerings*.

SPANBERG. 1739.

CE fut un Allemand, nommé *Spanberg*, qui eut le commandement du Vaisseau envoyé à la recherche du Japon. Il partit du Port de Kamtchatka, en Juin 1739, par un bon vent, qui lui fit faire vers le Sud, dans l'espace de seize jours, près de vingt degrés en latitude, jusqu'à la hauteur de trente-six à trente-sept degrés, au travers de plusieurs Iles. Il se crut arrivé à la Côte du Japon, [où il fut, dit-on, bien reçu. Il aborda aussi au Japon (*m*)] par les trente-neuf à quarante degrés de latitude, c'est-à-dire à la partie Septentrionale, (*n*). Il alla jusqu'à *Matsmey*, principal lieu & l'un des plus méridionaux de la Terre d'Yesso; mais il n'y descendit point à terre.

lieues entre la Côte orientale de la Nouvelle Zemble & l'extrêmité la plus orientale de la Mer glaciale, & qu'au delà il y a encore près de huit cens lieues jusqu'au Japon; enfin, que la partie de la Mer du Sud, inconnue au Nord entre le Japon & la Californie, a plus de douze cens lieues d'étendue.

(*l*) Ceci paroît être une omission d'Imprimeur, dans l'Edition de Paris. R. d. E.

(*m*) Autre omission de l'Edit. de Paris.

(*n*) L'Edit. de Paris ajoute, *où il ne fut pas mal reçu*; ce qui se rapporte à la latitude de 36 à 37 degrés.

Tchirikow. 1741.

A l'égard de la troisieme & principale route, qu'on a tenue à l'Est du Kamtchatka jusqu'à l'Amérique, ce fut un Capitaine Russe, nommé Alexis *Tchirikow*; Lieutenant du Capitaine Beerings au premier Voyage, qui eut le commandement de cette Expédition; & le Frere de M. de l'Ile, Astronome de l'Académie des Sciences, s'embarqua avec lui, autant pour l'aider dans l'estime de sa route, que pour faire d'exactes Observations Astronomiques dans les lieux où ils auroient pû débarquer. Ils partirent, le 15 de Juin 1741, d'un Port du Kamtchatka, qui se nomme *Avatcha*, ou *Port Saint Pierre & Saint Paul*, dont le Frere de M. de l'Ile avoit observé la latitude de cinquante-trois degrés une minute, & dont la distance au Méridien de Paris a été trouvée, par les Satellites de Jupiter, de plus de cent cinquante-six degrés.

Le 26 Juillet, après quarante-un jours de navigation, ils arriverent à la vue d'une Terre, qu'ils prirent pour la Côte de l'Amérique, sous la latitude de cinquante-cinq degrés trente-six minutes. Ils avoient fait près de soixante-deux degrés en longitude; & par conséquent ils étoient éloignés de deux cens dix-huit degrés à l'Orient du Méridien de Paris. Le Cap Blanc, qui est à l'extrêmité la plus Septentrionale & Occidentale connue, de la Californie, est sous la latitude de quarante-trois degrés, & distant du Méridien de Paris de deux cens trente-deux degrés: ainsi le Capitaine Tchirikow & le Frere de M. de l'Ile étoient parvenus à quatorze degrés à l'Ouest de la Californie, & à douze degrés & demi au Nord. C'est un lieu où l'on n'avoit jamais su que personne fût arrivé avant eux. Ce fut-là aussi, jusqu'où ils avancerent en longitude.

Le Capitaine Tchirikow, y étant arrivé le 26 de Juillet, louvoya les jours suivans, pour s'approcher de terre; ce qu'il ne put faire, avec son vaisseau, qu'à la distance de plus d'une lieue. Il se détermina, au bout de huit jours, à détacher, dans une Chaloupe, dix Hommes armés, avec un bon Pilote: mais ils furent perdus de vue en arrivant à terre. On ne les a pas revus depuis, quoiqu'on eût tenu la Mer & fait bien des courses dans ces Cantons pendant tout le mois d'Août, pour attendre leur retour. Enfin le Capitaine desespérant de les revoir, & jugeant la saison trop mauvaise pour tenir plus longtems la Mer, prit le parti de s'en retourner. Dans son retour, il eût, pendant plusieurs jours, la vue des Terres fort éloignées que M. de l'Ile a marquées dans sa Carte.

Ils approcherent, le 20 de Septembre, fort près d'une Côte montagneuse & couverte d'herbe; mais ils n'apperçurent point de Bois. Les Rochers, qui étoient sous l'eau & sur les bords de la Côte, ne leur permirent point d'y aborder: mais étant entrés dans un Golfe, ils y virent des Habitans, dont plusieurs vinrent à eux, chacun dans un petit Bâteau, tel qu'on représente ceux des Groenlandois ou des Esquimaux. Ils ne pûrent entendre leur langage. La latitude de ce lieu fut observée de cinquante-un degrés douze minutes, & sa différence de longitude au Port d'Avatcha, où ils retournerent, fut déterminée de près de douze degrés.

Pendant tout le cours de ce Voyage, qui avoit déja duré plus de trois mois, la plupart des gens de l'Equipage avoient été attaqués du Scorbut; &

en étoient morts. Le Capitaine Tchirikow & le Frere de M. de l'Ile n'en furent point exempts. Le second y succomba, & mourut le 22 d'Octobre, une heure après être arrivé au Port d'où il étoit parti plus de quatre mois auparavant. Le Capitaine, quoiqu'extrêmement mal, eut le bonheur de se rétablir. Tel a été le succès de la derniere Navigation des Russes (*o*) pour chercher une route à l'Amérique.

On trouve, sur les bords de la Mer Orientale, vis-à-vis du Kamtchatka, un lieu nommé *Okhota*, ou *Okhotskoy Ostrog*, dont la latitude est de cinquante-neuf degrés vingt-deux minutes, & qui est distant du Méridien de Paris de près de cent quarante-un degrés en longitude; c'est le lieu de l'embarquement pour le Kamtchatka & les Pays voisins. Beerings y avoit laissé le Vaisseau sur lequel il avoit fait son premier Voyage. Des Russes hazarderent d'y monter, en 1731, & de tenir la même route qu'il avoit suivie deux ans auparavant; ils eurent plus de succès que lui, & leur découverte fut poussée plus loin. Lorsqu'ils furent arrivés à la Pointe, où ce Capitaine avoit été dans son premier Voyage, & qui avoit été son *non plus ultrà*, ils gouvernerent exactement à l'Est, où ils trouverent une Ile & ensuite une grande Terre. A peine étoient-ils à la vue de cette Terre, qu'un Homme vint à eux, dans un petit Bâtiment, semblable à celui des Groenlandois. Ils voulurent s'informer de quel Pays il étoit; mais tout ce qu'ils purent comprendre à ses réponses, fut qu'il étoit Habitant d'un très grand Continent, où il y avoit beaucoup de Fourrures. Les Russes suivirent la Côte du Continent deux jours entiers, en allant vers le Sud, sans y pouvoir aborder: après quoi, ils furent pris d'une rude tempête, qui les ramena, malgré eux, sur la Côte du Kamtchatka.

A l'occasion des recherches & des découvertes, qu'on vient de représenter, M. de l'Ile (*p*) fait observer que le terme, jusqu'où l'Amiral de Fonte s'avança, au Détroit de Ronquillo, & où il trouva le Vaisseau de Boston, répond à la Baie d'Hudson, près de l'eau de Wager; & que le dernier terme du Voyage de Bernardo répond à la Baie de Baffin, vis-à-vis du Détroit de l'Alderman Jones. „L'Amiral, (ajoute-t-il,) paroît donc conclure assez „ mal sa Relation, en déclarant, sur des lumieres imparfaites, qu'il n'y a „ point de passage dans la Mer du Sud par le Nord-Ouest: & l'on en peut „ dire autant du Capitaine Bernardo, lorsqu'il assure qu'il n'y a point de „ communication par le Détroit de Davis: car l'on sait qu'on a pû naviguer „ jusqu'au fond de la Baie de Baffin, où sont les Détroits de l'Alderman „ Jones & de Lancastre. Quant aux découvertes des Russes, le terme „ oriental de la navigation de Tchirikow répond à une Côte, qui joint les „ embouchures des Rivieres de Haro & de Bernardo."

(*o*) On a parlé, dans une autre partie de ce Recueil, des découvertes des Russes sur les Côtes de la Mer glaciale, pendant huit ans, depuis Archangel jusqu'à la Riviere de Kovima; de la route que d'autres Russes firent anciennement, avec de petites Barques, le long des Côtes, jusqu'au Kamtchatka; enfin d'une grande Terre découverte, en 1723, au Nord de la Mer glaciale, à soixante-quinze degrés de latitude. Voyez, ci-dessus, l'Article de la Tartarie & celui du Japon.

(*p*) Ou plutôt *M. Buache*, qui avoit fait les Cartes, & qui les justifie par ses *Considérations* &c. publiées en 1753. R. d. E.

De nouvelles connoissances, que M. de l'Ile acquit en 1732, lui ont fait joindre dans sa Carte, l'embouchure de la Riviere de Bernardo avec une longue Côte qui tourne autour de la Pointe la plus Septentrionale & Orientale de l'Asie, en laissant entre deux un grand passage, de près de cent lieues de largeur, par lequel la Mer Septentrionale de Tartarie, ou la Mer glaciale, communique avec celle du Sud. Il apprit, en même tems, que la grande Côte, qui termine ce Canal à l'Orient, avoit été vue de fort loin par Spanberg, dès l'année 1728. Ensuite les Russes, comme on l'a rapporté, s'en sont plus approchés en 1731. Mais depuis, on a vérifié que ce Continent est fréquenté par des Russes, qui en apportent de belles Fourrures: ainsi c'est d'eux qu'on doit attendre d'exactes informations sur la situation & l'étendue de ces nouveaux Pays, ignorés jusqu'à présent, où la Cour de Russie peut envoyer des Pilotes & des Astronomes, pour en déterminer la longitude & la latitude. Ces découvertes seroient d'autant plus importantes, qu'en confirmant l'existence des grandes Terres découvertes par l'Amiral de Fonte, elles mettroient en état d'en fixer la situation & l'étendue.

M. de l'Ile souhaiteroit beaucoup aussi que la Cour de Russie fît achever la découverte de cette grande Ile, dont le Capitaine Beerings eut connoissance en 1726, entre les cinquante-un & les cinquante-neuf degrés. Tchirikow en vit quelques Habitans, en 1741. Peut-être n'a-t-elle pas moins de cent ou cent cinquante lieues d'étendue, puisqu'il en suivit les Côtes plusieurs jours de suite. Une autre découverte, qui semble réservée aux Russes, est celle des Côtes septentrionales d'une Terre, vûe par Dom Jean de Gama, en allant de la Chine à la Nouvelle Espagne, & qui se trouve marquée, pour la premiere fois, dans la Carte Marine de Jean Texeira (q), dressée en 1643 (r). Cette Carte n'en offre que la Côte méridionale, après quelques Iles à l'Occident: mais M. de l'Ile, ayant vû (s), dans des Cartes Japonoises, dont quelques-unes lui furent envoyées à Petersbourg, une grande Ile, que sa situation lui a fait prendre pour la Terre de Jean de Gama, n'a pas fait difficulté, dans sa Carte, de la terminer suivant ces lumieres, & d'ajouter à la partie orientale quelques moindres Iles, qui se trouvent dans les Cartes Japonoises.

A l'égard de la Mer d'Ouest, dont l'existence, dans la partie occidentale du Canada & du Mississipi, est prouvée par toutes sortes de témoignages, & qui, dans la supposition des deux Passages dont on a parlé, semble promettre aux François (t), par cette voie, la route qu'on cherchoit à la

(q) Cosmographe du Roi de Portugal.

(r) L'Original manuscrit fut trouvé dans une Carraque Portugaise, par M. de la Gran-Maison, qui avoit commandé, pendant quatre ou cinq ans, des Vaisseaux pour le Portugal, à la Côte d'Angola. Thevenot, à qui ce Manuscrit fut communiqué, l'a fait graver, de la même grandeur que l'Original, & l'a inséré dans la seconde Partie de ses Recueils de Voyages, publiée à Paris en 1664.

(s) A Londres, en 1724, chez le Chevalier Hans Sloane, qui les avoit achetées des Héritiers de Kempfer.

(t) Voyez ci-dessus la Description de la Nouvelle France, en divers endroits.

Nota. Les François ont perdu, depuis, ces belles espérances. Pour ce qui est de

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

NOUVEAUX VOYAGES DES ANGLOIS.

Chine & au Japon, M. de l'Ile en place la Côte septentrionale à cinquante-deux degrés une minute (u).

AINSI, de toutes parts, la carriere est ouverte aux plus belles espérances, sans qu'on puisse comprendre quelle fatalité en retarde le succès. Mais, si la constance & l'ardeur y peuvent donner des droits, on doit cette justice aux Anglois, que jusqu'à présent nulle autre Nation n'en a mieux acquis. Quoique depuis le malheureux Voyage du Capitaine James, en 1631, ils eussent paru fort refroidis pour les recherches, on ne peut douter que cette vue n'aît eu presqu'autant de part que celle du Commerce, aux efforts qu'ils firent dans l'intervalle, pour s'établir dans la Baie d'Hudson (x). Le Voyage qu'ils y firent, en 1668, sous la conduite de des Groseillers (y), fut poussé à la hauteur de soixante-quinze degrés (z) dans la Baie de Baffin; & ce ne fut qu'après avoir employé la belle saison à la recherche du passage, que le Capitaine [Zacharie] *Gillam* revint passer l'Hiver dans la Baie d'Hudson, pour y jetter les fondemens d'une Colonie Angloise. La guerre, dont cette Baie devint l'occasion, fit perdre tout autre soin; mais, à peine fut-elle terminée par la cession, qu'on vit partir le Capitaine *Barlow* pour la découverte d'un Passage. Il mit à la voile en 1719. On ne sait ce qu'il devint; & quelques débris de Vaisseau, qui furent trouvés à soixante-trois degrés de latitude, font juger qu'il fit naufrage à cette hauteur. Trois ans après, lorsqu'on eut perdu l'espérance de son retour, *Scroggs* n'en eut pas moins de hardiesse à suivre la même route. Son Journal n'a pas été publié (a); mais on en trouve l'Extrait suivant dans la Relation d'Arthur Dobbs.

GILLAM. 1668.

BARLOW. 1719.

SCROGGS. 1722.

SCROGGS sortit de la Riviere de *Churchill* dans la Baie d'Hudson, le 22 de Juin 1722. A soixante-deux degrés de latitude, il lia quelque commerce avec les Sauvages du Pays, dont il reçut des côtes de Baleine & des dents de Vaches marines. Ensuite il fut jetté, par le mauvais tems, à soixante-quatre degrés cinquante-six minutes, où il mouilla sur douze brasses d'eau. L'air s'étant éclairci, il ne se trouva qu'à trois lieues de la Côte du

la prétendue Mer de l'Ouest; voyez nos Additions au Tome XXI. pag. 483. R. d. E.

(u) Il se reproche de l'avoir élevée jusqu'à soixante degrés, dans sa premiere Carte, parcequ'une partie des Pays découverts par l'Amiral de Fonte, y étoient placés de dix degrés trop au Nord. Voyez son Mémoire.

(x) Ellis cite une Lettre d'*Oldenbourg*, premier Secrétaire de la Societé Royale, au célebre Bayle: „ Vous n'ignorez pas, sans „ doute, la nouvelle qui se débite ici, avec „ beaucoup de joie, de la découverte du „ Passage de Nord-Ouest, faite par deux „ Anglois & un François, qui viennent de „ la présenter au Roi à Oxford. Sa Majesté „ leur accorde un Vaisseau pour aller dans „ la Baie d'Hudson, & de-là dans la Mer du „ Sud &c." D'ailleurs, les Lettres Patentes de la premiere Compagnie Angloise de la Baie d'Hudson, datées du 2 Mai 1669, portent, „ qu'elle s'étoit formée par le Prin- „ ce *Robert*, non-seulement pour le Com- „ merce des Fourrures & des Minéraux, „ mais encore pour la découverte d'un nou- „ veau Passage dans la Mer du Sud."

(y) Voyez l'Etablissement des François dans la Baie d'Hudson, au Tome XXI. de ce Recueil, pag. 382.

(z) Edit. de Paris, *soixante dix-neuf*; ce qui est une faute de quatre degrés. Voyez le Tome XXI. précédent, pag. 382. R. d. E.

(a) Ellis remarque que du tems des premieres Expéditions, on ne manquoit pas de publier tous les Journaux de Voyages, & qu'on les a tous, excepté celui du Capitaine Button; mais que dans ces derniers tems, on a jugé à propos, par des raisons qu'il n'explique point, de changer de méthode.

Nord, où il donna au Cap, qu'il voyoit à l'Est-Nord-Est, le nom de *Whale-bone Point*, ou *Pointe des côtes de Baleine*. Il découvrit, en même-tems, plusieurs Iles entre le Sud-Ouest, à l'Ouest-quart-d'Ouest, & le Sud-Ouest-quart-de-Sud. Il vit la Terre au Sud vers l'Ouest. Le *Welcome* (b) lui parut un Pays fort élevé. L'Ile la plus méridionale, où il vit quantité de Baleines noires & plusieurs blanches, reçut de lui le nom de *Cap Fullerton*. La Marée y montoit de cinq brasses; de sorte qu'après avoir eu douze brasses d'eau dans le flux, il n'en eut que sept dans le reflux. Il avoit avec lui deux Indiens septentrionaux, qui avoient passé l'Hiver à Churchill, & qui lui avoient parlé d'une riche Mine de cuivre, située sur la Côte, dont on pouvoit approcher si facilement, qu'ils promettoient de conduire la Chaloupe presqu'à côté de la Mine. Ils avoient même apporté quelques morceaux de ce cuivre à Churchill, & l'industrie ne leur avoit pas manqué pour tracer le plan du Pays, avec du charbon, sur du parchemin. Ce que le Capitaine Anglois visita, lui parut assez conforme au Plan de ces deux Indiens. L'un des deux lui demanda, pour récompense de ses services, de le laisser sur cette Côte, où il n'étoit qu'à trois ou quatre journées de sa Patrie: Scroggs lui refusa cette faveur. Le même Indien assura qu'il étoit du fond de la même Baie, & qu'il y avoit en cet endroit une Barre, c'est-à-dire un Banc de sable ou un Rocher: Scroggs remit à la voile au Sud-Est; & le 15, il croisa le Welcome, à soixante-quatre degrés quinze minutes. Il vit encore quantité de Baleines; mais il ne rencontra point de glaces à cette hauteur. La Terre du Whale-bone-Point s'étendoit de l'Ouest au Sud; & quelques Hommes, qu'il envoya sur la Côte, rapporterent qu'ils n'avoient rien vû qui les empêchât de pénétrer plus loin. La sonde leur fit trouver, dans cette Mer, depuis quarante jusqu'à soixante-dix brasses (c).

Voyages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Scroggs. 1722.

Arthur *Dobbs*, à qui l'on a l'obligation de cet Extrait, avoit pris fort à cœur (d) la découverte. En 1737, il se lia fort étroitement avec un Officier de Mer, nommé *Middleton*, qui lui fournit dans plusieurs Lettres, dont les Extraits ont été publiés, quantité de faits, qui paroissent concluans pour la réalité du passage. Ils établissent, par exemple, qu'un vent de Nord & de Nord-Ouest fait monter les basses Marées, plus qu'un vent de Sud ou d'Ouest ne fait monter les hautes, à Churchill ou à la Riviere d'Albanie; qu'il y a peu, ou point de Marée, entre l'Ile de Mansfield & Cary Swan's-nest; qu'il n'y en a point absolument au Nord & au Nord-Est des Iles du Moulin, & que par conséquent la haute Marée doit venir

Zele & services d'Arthur Dobbs.

(b) Edit. de Paris, *Wallerme*. R. d. E.

(c) L'Auteur de l'Extrait n'ajoute rien: mais il rend témoignage que le Capitaine *Norton*, ancien Gouverneur de Churchill, & qui avoit fait ce Voyage avec Scroggs, lui avoit confirmé toutes les circonstances; surtout que la Marée montoit de cinq brasses, & qu'étant lui-même à terre sur le sommet d'une Montagne, il vit que le Pays s'étendoit de l'Ouest au Sud, & que rien n'empêchoit d'avancer plus loin.

(d) A sa priere, on expédia deux autres Vaisseaux; mais il paroit qu'ils ne monterent qu'à soixante-deux degrés quinze minutes de latitude, & qu'ils revinrent sans avoir rien vû de remarquable, à l'exception d'un grand nombre d'Iles & de Baleines noires. Ils ne rencontrerent point de grosses Marées. La plus forte étoit d'environ deux brasses, & le flux venoit du Nord.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

du Welcome; que le Welcome ne peut donc être éloigné de l'Océan: que ce que le Capitaine Scroggs vit, par les soixante-quatre degrés cinquante minutes, tant à l'égard des Baleines que des Marées, en est une nouvelle preuve; enfin, qu'à huit ou dix lieues de la Pointe de Whalebone, [qui étoit à son Est-Nord-Est] il vit la Mer sans glace, & que le Pays s'étendoit de l'Ouest au Sud. Entre les mêmes faits, on trouve qu'un Facteur de Churchill, nommé *Lovegrow*, qui avoit été souvent à Whale-cove, par les soixante-deux degrés trente minutes, assuroit que toute cette Côte n'offre que des Pays entrecoupés & des Iles, & qu'ayant abordé à l'une de ces Iles, il avoit vû la Mer ouverte vers l'Ouest. Un autre Facteur, nommé *Wilson*, que la Compagnie avoit envoyé à Whale-cove pour le commerce des côtes de Baleines, déclara qu'ayant eu la curiosité de s'avancer entre les Iles voisines, il avoit trouvé que l'ouverture s'élargissoit vers le Sud-Ouest, & qu'à la fin elle devenoit si large, que d'un côté, ni de l'autre, on ne voyoit plus la terre.

Dobbs, convaincu, par des faits si bien attestés & par ses propres informations, qu'il y avoit beaucoup d'apparence de pouvoir trouver un passage dans le Welcome, mit tout en œuvre pour faire employer Middleton à cette recherche. On lui accorda une *Caiche* (e). La meilleure Relation qu'on aît de cette entreprise, est renfermée dans l'Extrait suivant, qu'Ellis a fait sur plusieurs Lettres, & sur le Journal même du Voyage. Les détails ne peuvent être ennuyeux.

VOYAGE DE MIDDLETON. 1737.

Le Capitaine Middleton, s'étant rendu à la Rivière de Churchill, dont les Anglois marquent la situation à cinquante-huit degrés cinquante-six minutes de latitude, n'en pût sortir avant le 1 de Juillet. Le 3, à cinq heures du matin, il découvrit trois Iles, à soixante-un degrés quarante minutes. Le 4, il vit *Brook Cobham*, par les soixante-trois degrés de latitude & les quatre-vingt-treize degrés quarante minutes de longitude Ouest de Londres. La variation y étoit de vingt-un degrés dix minutes, & cette Ile étoit couverte de neige. Le 6, au matin, Middleton découvrit un Cap, à soixante-trois degrés vingt minutes de latitude & quatre-vingt-treize degrés de longitude de Londres. La sonde y fit trouver, depuis trente-cinq jusqu'à soixante-douze brasses de profondeur. A cinq heures, le courant tourna au Nord-Nord-Est. La sonde portoit deux nœuds (deux brasses), & la Marée venoit de Nord-Nord-Est-quart-de-Nord. On observa que la variation étoit de trente degrés, & que les hautes eaux alloient au Nord.

Le 8, en arrivant par les soixante-trois degrés trente-neuf minutes de latitude, on ne rencontra point d'autres Poissons, qu'une Baleine blanche & quelques Veaux marins. On y vit beaucoup de glaces au Nord, & la Côte y étoit enfermée pendant plusieurs lieues. La profondeur se trouva de soixante à quatre-vingt-dix Brasses; & la terre étoit à sept ou huit lieues au Nord-Ouest. Le 10, à soixante-quatre degrés cinquante-une minutes de latitude, & quatre-vingt-huit degrés trente-quatre minutes de longitude, on trouva le Welcome large d'onze ou douze lieues, la Côte orientale basse & unie, & tout le Welcome rempli de glaces. Le Vaisseau y

(e) Espece de Galiote à Bombes.

demeura pris jusqu'au 12. Le 13, on s'avança, au travers des glaces, vers le Cap. *Dobbs*, que Middleton avoit découvert & nommé, au Nord-Ouest du Welcome, par les soixante-cinq degrés douze minutes de latitude, & les quatre-vingt-six degrés six minutes de longitude de Londres. On vit, au Nord-Ouest de ce Cap, une belle ouverture, ou Riviere, dans laquelle on entra pour y mettre le Vaisseau à l'abri des glaces, jusqu'à ce qu'elles fussent dissipées dans le Welcome.

VOYAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

MIDDLETON. 1737.

L'EMBOUCHURE de cette Riviere n'a pas moins de sept ou huit lieues de large, pendant la moitié de cet espace; après quoi elle se rétrécit à quatre ou cinq. On jetta l'ancre à la rive du Nord, au-dessus de quelques Iles, sur trente-quatre brasses d'eau. La Marée avançoit, dans la moindre largeur, de cinq lieues en une heure; mais cette proportion ne subsistoit plus en montant. Le reflux emportoit beaucoup de glaces. Vis-à-vis du mouillage, on avoit depuis quatorze jusqu'à quarante-quatre brasses d'eau au milieu du Canal. Le jour suivant, plusieurs Esquimaux vinrent à bord; mais ils n'avoient, de propre au Commerce, que leurs vieux habits de peau & quatre-vingts pintes d'huile de Baleine. On continua de monter l'espace de quatre lieues, au-dessus de plusieurs Iles, & l'on mouilla sur seize brasses d'eau, dans un Sond entre ces Iles & la rive du Nord, pour se garantir des glaces, qui alloient & venoient avec la Marée. Ce lieu fut nommé *Sond Sauvage*. La Riviere étoit pleine de glaces, au-dessus & au-dessous du Vaisseau.

LE 15, on envoya le Lieutenant, avec neuf Hommes & des provisions pour quarante-huit heures, dans une Chaloupe à huit rames, pour visiter la Riviere. Il revint le 17. Son rapport fut qu'il étoit monté au travers des glaces, le plus loin qu'il avoit pû; que plus haut, elles tenoient toute la largeur, d'une rive à l'autre, & qu'il y avoit, en cet endroit, soixante-dix à quatre-vingts brasses de profondeur. Le 16, Middleton étant allé à terre visita quelques Iles, qu'il trouva stériles & nues, à l'exception d'un peu d'herbe fort basse, & de mousse, dans les Vallées. Il fit jetter des filets, qu'on retira sans Poisson. Plusieurs de ses gens furent attaqués du Scorbut, & la moitié fut bientôt hors d'état de servir. La Marée avance, à l'embouchure de la Riviere, de quatre heures au changement de Lune; & monte de dix jusqu'à quinze piés. La variation est de trente-cinq degrés. Dans l'endroit où le Lieutenant avoit été, la Marée venoit du Sud, & montoit treize piés dans le tems des basses eaux. Quelques Indiens, qu'on avoit amenés de Churchill, n'avoient aucune connoissance du Pays où l'on étoit.

LE 18, on entra dans une petite Baie sûre, où l'on mouilla sur neuf brasses & demie d'eau. Middleton monta la Riviere dans la Chaloupe, avec huit Hommes & deux Indiens. A huit heures du soir, il crut avoir fait quinze lieues. La Marée montoit à douze piés, & le flux venoit du Sud-Sud-Est. Les Indiens tuerent une Bête fauve. Pendant la nuit, on entendit des cris extraordinaires, tels que les Sauvages en font lorsqu'ils apperçoient des Etrangers. Le 19, à deux heures du matin, on parvint cinq lieues plus haut, & l'on entra dans une Riviere, ou un Sond, qui avoit six ou sept

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.
MIDDLETON. 1737.

lieues de large, mais dont Middleton ne pût reconnoître la profondeur. Cette Riviere avoit six ou sept lieues de large, mais elle étoit si chargée de glaces, qu'il fut impossible d'avancer plus loin. Le Pays étoit fort élevé des deux côtés. Middleton monta sur une des plus hautes Montagnes, vingt-quatre lieues au-dessus du Sond Sauvage, où étoit le Vaisseau, qu'il découvrit même de ce lieu. Il observa que le cours de la Riviere étoit Nord-quart-d'Ouest; mais elle paroissoit plus étroite en montant, & remplie de glaces. Cet endroit fut nommé *Deer-Sund*, ou *Sond des Bêtes fauves*, parceque ses Indiens y en avoient tué. Le Pays est non-seulement montagneux & stérile, mais entrecoupé de rocs, dont la pierre ressemble au marbre. Dans les Vallées, on voit quantité de Lacs, un peu d'herbe; & beaucoup d'Animaux de la grandeur d'un petit Cheval. [Dans des Iles mêmes, qui n'avoient pas plus d'une demi-lieue de tour, on y en trouvoit ordinairement quelques petits troupeaux.]

Le Capitaine, étant revenu à bord le 20, descendit, le 21, la Riviere où le Vaisseaux étoit à l'ancre, & ne la trouva pas moins embarrassée de glaces. A quatre lieues de l'embouchure, il monta sur une haute Montagne, d'où il vit le Welcome encore chargé de glaces. Le 22 elles étoient fort épaisses dans la Riviere, au-dessus & au-dessous de lui; & chaque Marée en amenoit de nouvelles, lorsque le vent venoit du Welcome. Le Lieutenant monta la Riviere dans une Chaloupe à six rames. Il revint, le 25, après avoir sondé la Riviere entre les Iles, du côté de Deer-Sund, & l'avoir trouvée remplie de glaces. Le 26, il descendit la Riviere avec le Contre-Maître, pour observer si la glace s'étoit dispersée à l'embouchure & dans le Welcome.

Le Sond Sauvage est à quatre-vingt-neuf degrés vingt-huit minutes de longitude occidentale. La variation y est de trente-cinq degrés. L'entrée de la Baie, nommée Wager, est à soixante-cinq degrés vingt-trois minutes de latitude, & le Deer-Sund à soixante-cinq degrés cinquante minutes. Le cours du Sond Sauvage est Nord-Ouest au compas.

Le Lieutenant & le Contre-Maître revinrent le 27. Ils avoient été entraînés, par les glaces & par la Marée, à six ou sept lieues; & quoique la Riviere fût toute engagée de glaces, ils les avoient trouvées plus minces en entrant dans le Welcome. Le 28, ils monterent la Riviere, pour chercher quelque autre entrée dans le Welcome, parcequ'en la montant le 24, ils avoient vu quantité de Baleines noires & d'autres Poissons, qu'on ne voyoit point dans l'endroit où le Vaisseau étoit à l'ancre, ni plus bas. Middleton les chargea aussi de visiter le Deer-Sund, & toute autre ouverture, pour découvrir si la Marée entroit de quelque autre côté que celui par lequel on étoit venu. Ils avoient le tems de faire toutes ces recherches, jusqu'à ce que les glaces fussent dispersées à l'embouchure de la Riviere & dans le Welcome.

La Chaloupe fut envoyée, le 29, avec huit Malades, & plusieurs autres qui étoient attaqués du Scorbut, dans une petite Ile [éloignée d'environ cinq lieues,] où l'on avoit vû quantité d'Oseille & de Bistorte. [La Marée avançoit douze brasses & six pouces.] Middleton monta sur une des plus hautes

Montagnes; & jugea les glaces de la Riviere plus épaisses vers l'embouchure, qu'au-dessus. Le 30, il vit les glaces fermes partout, au-dessous de lui, & jusqu'à huit ou dix lieues au-dessus [hors des Iles]; mais la Mer lui parut assez nette hors de la Baie. Le 31, on vit arriver quantité de nouvelles glaces, qui venoient du Welcome, & qui remplirent presque toute la Baie.

Le Lieutenant & le Contre-Maître, qui revinrent à bord le 1 d'Août, après quatre jours d'absence, rapporterent qu'ils s'étoient avancés dix ou douze lieues au-dessus de Decr-Sund; qu'ils y avoient vu quantité de Baleines noires, de l'espece dont viennent les côtes; & qu'ayant visité toutes les ouvertures, ils avoient toujours trouvé que le flux venoit du côté de l'Est; ou de l'embouchure de la Riviere de Wager (f). On leva l'ancre le 2; on sortit du Sond Sauvage; & le 4; à dix heures du soir, on se trouva hors de la Riviere, à la faveur du reflux, par lequel on avoit été entraîné l'espace de cinq lieues par heure. Il ne se trouva plus de glaces, lorsqu'on fut sorti de la Riviere; & le tems étant fort calme, Middleton fit mettre la Pinasse en tête, pour remorquer à force de rames. On étoit à soixante-cinq degrés trente-huit minutes de latitude, & quatre-vingt-sept degrés sept minutes de longitude de Londres; la variation, de trente-huit degrés. On entra dans un nouveau Détroit, de treize lieues de large, au Nord-Ouest de la Baie de Wager. L'entrée du Wager est à soixante-cinq degrés vingt-quatre minutes de Latitude, & quatre-vingt-huit degrés trente-sept minutes de longitude; on se trouva, le 5, à soixante-six degrés quatorze minutes de latitude, & quatre-vingt-six degrés vingt-huit minutes de longitude. Le Détroit n'y avoit plus que huit ou neuf lieues de large. Le 17, on se vit enfermé de glaces. La Côte de Sud-Est étoit basse; & sa longueur, d'environ sept lieues. A la Pointe du Nord-Est de la Côte, on voyoit un Pays montagneux, qui ressembloit à une partie de la Côte du Détroit d'Hudson. La sonde fit trouver depuis vingt-cinq jusqu'à quarante-quatre brasses de profondeur, & la variation étoit de quarante degrés. La Marée venoit d'Est-quart de-Nord, au Compas: son courant étoit très fort, & dans certains endroits, on appercevoit des tourbillons, & des especes de Barres. Le 6, elle venoit d'Est-quart-de Sud. On vit, à deux heures, la Pointe de la Côte, à quatre ou cinq lieues du Vaisseau. [Le Lieutenant alla à terre à deux heures & demie dans la Chaloupe, pour observer la Marée. Il trouva l'eau tombée de deux piés.] Le flux vint de l'Est à trois heures. A quatre, on vit un beau Cap à l'Ouest quart-de-Nord, éloigné de six ou sept lieues [au Sud-Ouest demi-Sud du Vaisseau.] La Côte s'étendoit d'Est quart-de-Nord au Nord-quart-d'Ouest, & faisoit des points justes avec la Boussole. Middleton en conçut beaucoup de joie, dans l'opinion que c'étoit la Pointe septentrionale de l'Amérique; & cette raison la lui fit nommer *Cap Hope*, ou *Cap d'Espérance*. On manœuvra toute la nuit au travers des glaces, pour s'en approcher. Le lendemain, lorsque le Soleil eut dissipé les brouillards, on vit la terre autour du Vaisseau, depuis la basse Côte jusqu'à l'Ouest-quart-de-Nord; elle sembloit se joindre à la Côte de

(f) Ce nom lui fut donné alors.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

MIDDLETON. 1737.

l'Ouest & former une Baie profonde. Middleton, pour s'en assurer, fit continuer la route au fond de la Baie, jusqu'à deux heures. Enfin, dans le cours de l'après-midi, lorsque tout le monde eut reconnu que ce n'étoit qu'une Baie, dans laquelle on ne pourroit avancer que six ou sept lieues plus loin, & qu'ayant sondé plusieurs fois la Marée, on n'eut trouvé par-tout que de basses eaux, on conclut qu'on avoit passé l'ouverture par où la Marée entroit du côté de l'Est. La variation se trouva ici de cinquante degrés. Cette Baie, qui fut nommée *Repulse Bay*, n'a pas moins de six ou sept lieues de large au fond. La Terre, qui s'étend de-là au Détroit glacé vers l'Est, est fort élevée. La sonde portoit, depuis cinquante jusqu'à cent cinq brasses. On sortit de la Baie vers l'Est, & les glaces y étoient en abondance.

Le 8, à dix heures du matin, le Capitaine se mit dans la Chaloupe, avec l'Ecrivain, le Canonier & le Charpentier, pour chercher d'où le flux venoit dans cette Baie. A midi, ils avoient le Cap Hope au Nord-demi-Est, à cinq ou six lieues d'eux, la Baie à l'Ouest-Sud-Ouest, à quatre lieues, & l'entrée du Détroit glacé, parmi les Iles du côté de l'Est, à l'Est environ deux lieues. A quatre heures, le milieu du Détroit glacé étoit à l'Est-Sud-Est, à trois lieues. Middleton revint à bord, vers neuf heures & demie du soir. Il avoit fait environ quinze lieues, pour monter sur une haute Montagne, qui dominoit sur le Détroit, d'un côté, & de l'autre sur la Baie de l'Est: il y avoit vû le passage, par où la Marée entroit. La moindre largeur de ce Détroit est de quatre à cinq lieues, & la plus grande de fix ou sept. Il renferme quantité de grandes & de petites Iles, & sa longueur est de seize ou dix-huit lieues. Il s'étend du Sud-Est, en faisant un croissant au Sud; & du côté de l'Ouest il étoit rempli de glaces, qui tenoient partout aux Iles & aux Bas-fonds. Middleton vit un Pays fort élevé, à quinze ou vingt lieues au Sud, qu'il jugea devoir s'étendre jusqu'au *Cap Confort*, & jusqu'à la Baie qui est entre ce Cap & le *Portland de Wilson*, partie du côté septentrional de la Baie d'Hudson. Comme les glaces n'étoient pas encore ouvertes, il fut résolu, dans le Conseil, de sonder l'autre côté du Welcome, depuis le Cap Dobbs jusqu'au Brook-Cobham, pour y chercher quelque ouverture, & de retourner ensuite vers l'Angleterre.

On partit le 9, à deux heures du matin. La sonde donna à trois heures trente-cinq brasses, à une lieue de la Côte, à six du Cap Hope, & à trois de la Pointe. On rasa la Côte de Sud-Est, à la distance de trois lieues. Le côté de l'Ouest étoit couvert de glaces. A quatre heures après-midi, on vit le Cap Dobbs au Nord-Ouest du Vaisseau, trois quarts à l'Ouest au compas, à la distance de six lieues. La sonde y donna cinquante brasses. A minuit, elle marqua soixante & soixante-cinq; & le 10, à quatre heures du matin, de quarante-trois à vingt-cinq, à cinq lieues de la Côte de l'Ouest. On avoit, à huit heures, soixante-six à soixante-dix brasses, par les soixante-quatre degrés dix minutes de latitude & les quatre-vingt-huit degrés soixante-six (g) minutes de longitude. La largeur du Welcome

y

(g) Edit. de Paris 56. R. d. E.

y étoit de seize ou dix-huit lieues; & l'extrémité de la Côte du Sud-Est alloit du Sud au Sud-Est-quart-d'Est, à six ou sept lieues du Vaisseau. Le 11, à quatre heures du matin, on avoit de quarante-cinq à trente-cinq brasses d'eau. La Côte du Nord alloit du Nord-Est au Nord-Ouest, à quatre ou cinq lieues du Vaisseau. On étoit alors par les soixante-quatre degrés de latitude, & par les quatre-vingt-dix degrés cinquante-trois minutes de longitude, près du Cap. On s'approcha de la Côte, autant qu'il fut possible, pour découvrir quelque ouverture dans le Pays. [On avoit vingt-cinq à trente-cinq brasses d'eau.] La route fut continuée à la vue de la Côte Nord du Cap Hope. A quatre heures après-midi, ayant quitté la Côte, pour sonder, on trouva trente-quatre à vingt-huit brasses, & trente à quarante vers huit heures. [On resta sur la Côte jusqu'au lendemain, & la sonde portoit pendant la nuit quarante-quatre à soixante brasses.]

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

MIDDLETON. 1737.

Le 12, à quatre heures, on mit à la voile; & vers neuf heures on se trouva devant le Cap, à neuf ou dix lieues à l'Est du Brook-Cobham, qui étoit alors au Nord-Ouest-quart-de-Nord, à cinq ou six lieues du Vaisseau. La sonde donnoit soixante à quarante-neuf brasses. On étoit alors par les soixante-trois degrés quatorze minutes de latitude, & par les quatre-vingt-douze degrés vingt-cinq minutes de longitude de Londres. Middleton assure qu'en rasant toute la Côte du Welcome, depuis le Détroit glacé jusqu'à cet endroit, il avoit trouvé partout que c'étoit un Continent, quoiqu'on y rencontre des Baies assez profondes & plusieurs petites Iles. Ce Cap, & l'autre, situé à soixante-quatre degrés de latitude, renferment une très profonde Baie. On rencontre, le long de la Côte, quantité de Baleines noires, de la véritable espece dont on tire les côtes.

Devant Brook-Cobham, on avoit vingt à quarante brasses d'eau. [Cet endroit étoit à quatre heures de l'après midi,] à quatre lieues de distance à l'Ouest-Nord-Ouest (*h*). Le 13, Middleton envoya faire de l'eau dans une Ile qui est à trois lieues du Continent, & qui a sept lieues de long sur trois de large, presque toute d'une pierre blanche & dure, semblable à du marbre. La Chaloupe, qui en revint le 14, apporta une Bête fauve & un Ours blanc, tués par les Indiens du bord: ils avoient vû, dans l'Ile, quantité de Cygnes & de Canards. Le 15, on accorda la liberté à deux des Indiens, qui souhaitoient d'être laissés dans ce lieu, où ils n'étoient pas éloignés de leur Patrie: Middleton leur fit donner une petite Barque, qui fut chargée de poudre & de plomb, de provisions, de haches, de tabac, & de quinquaillerie. Ceux qui les avoient conduits dans l'Ile, avoient observé, que la Marée y monte souvent à vingt-deux piés. Un autre Indien, curieux de voir l'Europe, fut gardé à bord; & le même jour, Middleton fit mettre à la voile pour l'Angleterre.

Quelque soin qu'il eût apporté à ses observations, son Voyage ne répondit point aux grandes espérances qu'on en avoit conçues. Non-seulement il n'avoit pas découvert le passage, mais il n'avoit pû se mettre en état d'expliquer les hautes Marées qu'il avoit observées dans le Wel-

(*h*) Edit. de Paris, *Est-Nord-Est*. R. d. E.

Résultat du Voyage de Middleton.

come; & c'étoit sur ce point qu'on attendoit un éclaircissement. Des Détroits gelés, des ouvertures inconnues, ne pouvoient servir à la décision, & ne faisoient que suspendre la difficulté. Il restoit toujours à trouver d'où venoient ces grosses Marées, par quelque ouverture qu'elles pussent entrer: & les partisans du Passage soutenoient, qu'elles ne pouvoient être expliquées, sans la supposition d'un Océan de l'autre côté. Ainsi loin d'aider à sortir de ce labyrinthe, Middleton sembloit en avoir multiplié les détours (i). Il falloit une autre Expédition, pour tirer quelque fruit de la sienne: elle s'est faite, & c'est ce qui reste à rapporter. Comme les Anglois y ont employé tous leurs efforts, & qu'elle peut passer pour le résultat des connoissances rassemblées depuis deux siecles, tout ce qu'on a lu jusqu'ici n'en est proprement que l'introduction.

Suppositions établies sur les Observations passées.

On supposa comme incontestable, par la raison & l'expérience, qu'il n'y avoit rien à se promettre du côté du Détroit de Davis; & qu'au contraire, il devoit rester beaucoup d'espérance au Nord-Ouest de la Baie d'Hudson. Dobbs publia un nouvel Ouvrage, où tous les argumens favorables à cette opinion furent soigneusement recueillis. A l'objection, que les Golfes, qui promettoient le plus, avoient été visités, & qu'on n'y avoit trouvé que des Baies & des Rivieres, il répondit qu'ils n'avoient pas été visités tous; & que si l'on en avoit visité un grand nombre sans y avoir trouvé le passage, il n'en étoit que plus probable qu'il existoit dans quelque autre, parcequ'il en paroissoit plus impossible que des masses d'eau, qui font monter si haut les Marées dans ces Rivieres & ces Baies, n'eussent pas de communication avec quelque autre Océan. Enfin, tout fut réduit à ce dilemme: le passage existe, ou il n'existe pas. S'il existe, tout le monde convient que l'avantage extrême qu'il y auroit à le découvrir, ne permet pas d'abandonner cette recherche: s'il n'existe pas, la recherche est inutile; mais on doit convenir aussi qu'elle est nécessaire, pour s'assurer de son inutilité.

Projet d'un nouveau Voyage.

Malgré le jugement qu'un Journaliste a porté des argumens de Dobbs (k), ils eurent tant de poids pour la Nation Angloise, que l'Etat même, après une mûre délibération, résolut d'encourager l'Entreprise, & promit un prix de vingt mille livres sterling pour la découverte; sur ce seul princi-

(i) Dobbs l'accusa même de s'être laissé gagner par la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui préférant son profit particulier & le négoce exclusif de la Baie à l'intérêt général de la Nation, ne souhaita point que le passage fût découvert.

(k) L'Auteur de l'Extrait d'Ellis, dans la *Bibliotheque raisonnée* (Janvier, Février & Mars 1747) reproche à Dobbs d'avoir allégué dans son Livre, qui fut publié en 1746, bien des *oui-dires & des Relations peu respectables*. Sa Carte, dit-il, est dressée sur ses souhaits, plus que sur l'expérience. „ Il „ fait changer de direction à la Côte occi- „ dentale de l'Amérique, la fait rebrous- „ ser à l'Est, & la mene joindre la Baie „ d'Hudson près du Détroit de *Wager*. L'A- „ mérique auroit, dans cette supposition, „ une vaste Mer à l'Occident, & le Détroit „ pourroit se réduire à peu de miles. Mais „ une telle supposition est démentie par tous „ les anciens Routiers, qui en différens „ tems & en différentes latitudes, ont tou- „ jours trouvé la direction de la Côte occi- „ dentale de l'Amérique, allant de l'Est à „ l'Ouest. Et comment accorder la Carte de „ M. Dobbs, avec des Rivieres qui for- „ ment des Baies de soixante lieues de lar- „ ge, dans l'endroit même où il suppose un „ Détroit? "

te, que le gain devoit être immense dans le cas du succès, & les pertes bornées, dans la plus desavantageuse supposition. On ouvrit une souscription de dix mille livres sterling, qui parurent suffire pour les frais; & qui furent divisées en cent actions: elle fut aussitôt remplie. Il se forma un *Commité* de personnes riches, qui acheterent deux Vaisseaux, & qui suppléerent de leurs propres fonds au défaut du capital, pour hâter leur départ, dans la crainte de manquer la saison. Enfin, pour animer l'Equipage, on ajouta aux appointemens, qui étoient déja considérables, des *Primes*, en cas de succès, proportionnées au rang & aux services, & toutes les prises qui pourroient se faire sur la route. Des deux Vaisseaux, l'un, qui étoit de cent quatre-vingts tonneaux, fut nommé la *Galiote de Dobbs*; l'autre, de cent quarante tonneaux, prit le nom de *la Californie*. On choisit, pour Commandans, les Capitaines Guillaume *Moore* & François *Smith*.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

Les instructions du Commité portent un caractere si singulier d'intelligence & d'exactitude, qu'elles méritent, à ces deux titres, l'attention de ceux qui cherchent à s'instruire.

Instructions du Commité pour les deux Capitaines.

,, Vous ferez voile ensemble, avec toute la diligence possible, de la Tamise au Sud du Cap Farewel en Groenland. Vous éviterez les glaces près du Cap, & vous gouvernerez vers l'entrée de la Baie d'Hudson, entre les Iles de la Résolution & celles de Button au Nord des Orcades. En cas de séparation, votre premier rendez-vous sera à *Cairstown*, aux Orcades; mais si le tems vous permet de suivre votre route, vous ne vous y arrêterez pas plus de quarante[-huit]heures. Le second sera, à l'Est des *Iles de la Résolution*, au cas que les glaces ne soient pas assez dispersées à l'entrée du Détroit. Mais si le passage est libre, vous n'y attendrez qu'un jour ou deux; à moins que ce ne soit le tems des hautes Marées; car dans ce cas vous ferez mieux d'attendre la diminution des courans, qui sont alors trop rapides. En passant le Détroit, rasez de près la Côte du Nord, jusqu'à ce que vous ayez passé les *Iles des Sauvages*, & tenez toujours une distance raisonnable l'un de l'autre; afin que s'il arrivoit quelque accident dans les glaces, vous puissiez entendre réciproquement vos Canons ou vos Cloches, & vous prêter du secours.

,, Dans le Détroit, votre plus proche rendez-vous, en cas de séparation, sera l'Ile de *Diggs*, ou *Cary Swan's-nest*. Celui qui y arrivera le premier, n'attendra l'autre que pendant deux jours; & si le dernier n'y arrive pas, il élevera une Perche ou un monceau de pierres du côté du principal Cap, où il laissera une Lettre, pour avertir l'autre de son passage & de son départ. Quand vous aurez découvert Cary-Swan's-nest, si le vent est contraire, vous mouillerez l'ancre pour une Marée ou deux, & vous observerez avec beaucoup de soin la direction, la rapidité, la hauteur & le tems de la Marée. Mais si le vent est favorable pour ranger une partie de la Côte de Nord-Ouest, depuis la Baie nommée *Pistol-Bay*, par les soixante-deux degrés trente minutes, jusqu'au Détroit de *Wager*, fixez alors votre plus proche rendez-vous, ou au *Deer-Sund*, si vous vous dé-

I. VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

terminez, à pousser vers ce Passage, ou à l'*Ile de Marbre*, au cas que le vent soit favorable & la Mer sans glaces.

„ A toutes les Terres que vous rencontrerez, examinez bien, sur la Côte, le tems & la direction de la Marée. Si vous rencontrez quelque flux venant de l'Ouest, & que vous trouviez quelque belle ouverture sans glaces, vous y entrerez, quoiqu'avec beaucoup de précautions, en vous faisant précéder de votre Chaloupe; & vous ne tarderez pas, alors, à visiter le Détroit de Wager ou Pistol-Bay. Mais si vous commencez par le Détroit de Wager, & qu'à votre dernier rendez-vous, les deux Vaisseaux se trouvent au *Deer-Sund*, puisqu'après il n'y en a plus d'autre; vous pousserez alors directement vers le Golfe de *Ranking*, en tenant le grand Canal, au Nord des Iles où il passe, & vous y observerez de même la direction, la hauteur & le tems de la Marée. Si vous la trouvez avancée, ou que le flux vienne du côté de l'Ouest ou du Sud-Ouest, vous entrerez alors hardiment dans l'ouverture, que vous suivrez jusqu'à tel point de l'Est où elle puisse vous conduire. Cependant, si le passage est étroit, vous aurez soin de tenir toujours votre Chaloupe à la tête, avec la sonde, & vous observerez les Marées, la profondeur, la salûre de l'eau, & la variation de l'Aiguille: vous marquerez, sur votre Carte, la latitude de tous les Caps, & la situation des Pays à l'égard de vos Vaisseaux, & vous tâcherez de vous assurer de quelques bons Ports, où vous puissiez vous mettre à couvert des tempêtes & des vents.

„ Si vous rencontrez le flux, & qu'après avoir passé la partie étroite du Détroit de Wager, vous tombiez dans une Mer ouverte & sans glaces, vous pourrez alors vous croire assurés d'un Passage libre, & passer hardiment au Sud-Ouest, ou plus ou moins vers le Sud ou l'Ouest, selon la situation du Pays, en gardant l'Amérique à vûe au Bas-bord: & si vous entrez ensuite dans quelque ouverture, en voyant du Pays des deux côtés, vous aurez grand soin d'observer la Marée, si elle vient au-devant de vous, ou si elle vous suit, pour juger si vous êtes entrés dans une Baie, ou si c'est un passage entre des Pays entrecoupés ou des Iles; &, selon le cas, vous pousserez plus loin, ou vous retournerez sur vos pas, pour avancer plus à l'Ouest.

„ Après avoir passé jusqu'à soixante-deux degrés de latitude, au-delà du Détroit de Wager, si vous rencontrez une Marée qui vienne du Sud-Ouest, vous pourrez vous croire sûrs alors d'avoir passé le Cap le plus Septentrional du Continent du Nord-Ouest de l'Amérique, & vous pourrez hardiment faire voile à quelque latitude chaude, de cinquante degrés au Sud, pour hiverner, avec le soin de continuer toujours vos observations sur les Rochers & les Bas-fonds que vous rencontrerez dans votre passage, & de marquer les latitudes de tous les Caps dans vos Cartes, & les longitudes calculées sur le Parallele où vous vous trouverez.

„ Si vous jugez à propos de commencer par faire un essai, dans le Pistol-Bay, ou au Golfe Ranking, proche de l'Ile de Marbre, que vous y trouviez la Marée venant de l'Ouest ou du Nord-Ouest, & que l'ouverture s'étende vers l'Ouest, vous y suivrez la même instruction que pour le Détroit de

Wager, parce que l'un & l'autre de ces deux Détroits doivent aboutir à soixante-deux degrés; & généralement, partout où vous observerez que la Marée vient de l'Ouest, vous pourrez être sûrs de trouver un passage large & ouvert, puisqu'il doit être certain alors que vous n'êtes plus loin de l'Océan, qui fait monter si haut ces Marées au Nord-Ouest de la Baie.

„ Si vous vous trouvez en pleine Mer après avoir passé une de ces ouvertures, & que sans rencontrer aucun obstacle vous puissiez gagner environ les cinquante degrés de latitude, vous y passerez l'Hiver, au cas que la saison vous empêche d'aller en avant: mais si le tems & le vent le permettent, vous pousserez au Sud, jusqu'aux quarante degrés au moins, sûrs d'y trouver un climat plus chaud & plus agréable, pour l'Hiver; ce qui vous confirmera la réalité de votre découverte. En ce cas, vous choisirez pour votre séjour une Riviere navigable, ou quelque bon Port, dans lequel vous n'ayez rien à redouter des Habitans; car si vous aviez quelque chose à craindre d'eux, il vaudroit mieux passer l'Hiver dans un Port de quelque Ile déserte, mais fertile & remplie de bois, à une distance convenable du Continent. Surtout, ne négligez point d'y établir des Corps-de-Garde & des Sentinelles, comme vous feriez dans un Pays ennemi.

„ Si vous rencontrez quelques Sauvages, en passant par le Détroit d'Hudson, vous ne perdrez point le tems à trafiquer avec eux, & vous leur ferez quelques présens de Quincaillerie. Si vous en rencontrez après avoir passé la Baie, vous leur ferez aussi des présens; mais vous ne refuserez point de négocier, & vous tâcherez de leur laisser une bonne opinion de vous, en leur donnant, pour leur fourrure, quelque chose de plus qu'ils ne reçoivent de la Compagnie, en leur laissant le choix de vos Marchandises d'échange, pour vous assurer de leur amitié. Cependant vos observations, sur les Marées, ne doivent pas souffrir de ce Commerce.

„ Si, passant ces Pays entrecoupés, au Nord-Ouest de la Baie, vous forcez plus méridionalement qu'aux soixante degrés, & que vous rencontriez ensuite quelques autres Nations plus civilisées que les Esquimaux, vous tâcherez de gagner leur amitié par de bons présens, & vous ne refuserez aucun trafic. Vous leur ferez entendre qu'au Printems prochain, lorsque vous retournerez dans leur Pays, vous serez charmés d'ouvrir un Commerce, dont ils tireront de grands avantages, & de lier avec eux une alliance perpétuelle. Mais ne vous arrêtez dans leurs Ports, qu'autant que la saison & le vent ne vous permettront pas de passer plus loin. Dans tous les lieux inhabités où vous vous arrêterez, vous prendrez possession du Pays, au nom de S. M. Britannique, comme premier Possesseur, en y élevant un Monument de bois ou de pierre, avec une Inscription, & en donnant des noms aux Ports, aux Rivieres, aux Caps & aux Iles. Mais, si vous rencontrez des Habitans tout-à-fait civilisés & vivans dans des demeures fixes, gardez-vous bien de leur donner de l'ombrage par des prises de possession; à moins qu'à votre retour ils ne vous cedent volontairement quelque terrein, pour l'exercice habituel de votre Commerce. Vous n'emmenerez de force aucun Habitant; mais si quelqu'un s'offre à partir avec vous, pour servir

d'Interprete à l'avenir & pour entretenir l'amitié, vous ne refuserez point de le prendre à bord.

„ Si vous preniez le parti de laisser quelques-uns de vos gens dans ces Pays, vous aurez soin de leur donner une bonne provision de Quincaillerie, pour les mettre en état de cultiver l'amitié des Indiens par des présens; & vous leur donnerez aussi des semences de toutes sortes de fruits, de légumes & d'arbres, qui ne croissent point naturellement dans ces terres. Vous leur laisserez du papier, des plumes & de l'encre, pour tenir compte de leurs observations sur les propriétés du Pays.

„ Lorsque vous aurez passé les Terres entrecoupées, si vous rencontrez encore des Baleines blanches, & qu'en Août & Septembre elles dirigent leur course au Sud-Ouest, ce sera pour vous une preuve de plus, d'un passage navigable à l'Océan occidental, où ces Poissons vont alors se rendre.

„ Si vous avancez un peu au Sud, depuis soixante jusqu'à cinquante degrés, & que vous touchiez à quelque Port où les Habitans demeurent dans des Villes & des Villages, vous vous conduirez avec beaucoup de précaution. Quelque amitié qu'ils vous fassent, vous vous garderez bien de vous mettre en leur pouvoir. Au contraire, s'ils vous menacent de quelque hostilité, vous n'y aborderez point, & vous vous éloignerez de la Côte, sans leur faire entrevoir néanmoins aucune marque de crainte. S'ils viennent vous attaquer, vous commencerez par les effrayer, du bruit de votre grosse Artillerie; & vous ne tuerez personne, si vous n'y êtes forcés pour votre propre défense. Alors vous quitterez la Côte, en poussant au Sud, jusqu'à ce que vous ayez rencontré des Peuples d'un naturel plus humain. Si vous rencontrez des Nations puissantes, qui commercent avec des Vaisseaux de charge & de force, & qui vous fassent un mauvais accueil, vous éviterez la Côte, dans les Mers libres; mais si vous vous trouviez entre des Iles, avec trop de difficulté à vous garantir de l'insulte des Habitans, ou à pénétrer plus loin pour achever la découverte; alors, si la saison n'étoit pas trop avancée, vous reviendriez en Angleterre pour faire votre rapport, qui prouveroit assez visiblement que vous auriez pénétré dans quelque Océan différent des nôtres. C'est le seul moyen de prévenir les accidens qui pourroient vous arriver pendant l'Hiver, & nous faire perdre le fruit de vos découvertes.

„ Si vous poussez votre route au Sud, jusqu'à pouvoir passer l'Hiver dans un Pays chaud, vous choisirez quelque Ile qui ne soit pas fréquentée par les Peuples du Continent, pour y mettre vos Vaisseaux à couvert. Si cette Ile est fertile, vous occuperez, à l'entrée du Printems, les gens de vos Equipages à préparer un espace de terre, dont vous ferez un Jardin. Vous y semerez de toutes les graines que vous y aurez portées, soit pour l'usage des Habitans, s'il s'en trouve dans l'Ile, soit pour les besoins futurs de ceux qu'on y pourra renvoyer d'ici. Vous y laisserez aussi les différentes especes d'Animaux domestiques qui vous resteront à bord, surtout des Poules & des Pigeons; & vous aurez grand soin d'observer les Arbres & les Plantes, qui ne ressembleront point aux nôtres. Si vous hivernez sur la

Côte occidentale de l'Amérique, près du Cap Blanc, vers les quarante-deux degrés de latitude, tâchez de pourſuivre votre découverte au Sud, d'abord après l'Equinoxe de Mars, ſi le tems vous le permet, juſqu'à ce que vous touchiez aux quarante degrés. Là, il ne pourra vous reſter aucun doute du ſuccès.

Voyage au Nord-Ouest & au Nord-Est.

„ En retournant au Nord-Eſt, comme vous aurez l'Eté devant vous, rien ne vous obligera de preſſer vos voiles, & vous obſerverez bien toute la Côte Nord-Oueſt de l'Amérique. Vous ferez ſurtout des obſervations exactes ſur les Rivieres, les Baies, les Promontoires &c. Vous ferez des Cartes, ſur leſquelles vous marquerez les ſituations des Pays, & les vûes, telles que vous les aurez de vos Vaiſſeaux; vous tiendrez compte des Marées, des ſondes, & de la variation de la Bouſſole. Vous conclurez des alliances avec les Habitans du Pays; & vous établirez avec eux un Commerce utile pour nous, mais équitable pour eux, en réglant nos Marchandiſes ſur l'évaluation des leurs. Ce ſoin vous occupera pendant les mois d'Avril, Mai & Juin; de ſorte que vous pourrez vous retrouver par les ſoixante-deux degrés, vers la fin de Juillet. Vous repaſſerez enſuite la Baie & le Détroit, au commencement d'Août.

„ Si les Vaiſſeaux ſe ſéparent après leur dernier rendez-vous près du Deer-Sund ou de l'Ile de Marbre (l), chacun s'efforcera par lui-même de découvrir le paſſage, ſans attendre l'autre; & le rendez-vous, pour ſe rejoindre, ſera à quelque Ile ou Port, par les quarante degrés de latitude, derriere la Californie. Si l'un ou l'autre peut hiverner près de cette Ile, & plus au Nord que les cinquante-quatre degrés, le Capitaine tâchera d'engager quelque Indien par des récompenſes, à traverſer le Pays, ſoit vers la Riviere de Churchill ou le Fort d'York, ſoit vers la Riviere de Nelſon, avec des Lettres pour l'Amirauté & le Secrétaire de la Compagnie. Il expliquera ſes découvertes juſqu'à ce jour, & promettra une récompenſe à celui qui voudra ſe charger d'amener l'Indien en Angleterre; de peur que la découverte ne ſoit ſupprimée au Comptoir, dans la ſuppoſition où quelque malheur empêcheroit le Vaiſſeau de revenir au Printems.

„ Si, par quelque accident imprévu, les Vaiſſeaux ne pouvent avancer au-delà, ou à l'Oueſt, de Piſtol-Bay ou du Détroit de Wager, ni vers le Sud au-de-là des cinquante-huit ou ſoixante degrés, & qu'ils ne trouvent point d'ouverture, ni de paſſage, à l'Oueſt ou au Sud-Oueſt, parmi ces Pays entrecoupés & ces Iles; ou qu'après avoir paſſé ces Pays entrecoupés, ils ne rencontrent point de Marée qui vienne de l'Oueſt; alors, après avoir fait les eſſais néceſſaires, de l'avis du Conſeil ou du plus grand nombre, vous reviendrez droit à Londres, ſans hiverner dans aucun Port de la Baie, pour ne pas jetter les Actionnaires dans une dépenſe inutile.

„ Si vous rencontrez quelques Eſquimaux au-delà du Détroit de Wager, ou de Piſtol-Bay, vous tâcherez d'apprendre d'eux, par des ſignes, où eſt la Mine de Cuivre; & ſi, parvenant à découvrir le paſſage, vous y pouviez

(l) Edit. de Paris. *Marbre*, R. d. E.

hiverner, vous ne manqueriez point à votre retour, quand vous serez vers les soixante degrés, de faire des recherches plus exactes pour la découverte de cette Mine. Si vous la trouvez, vous emporterez avec vous quelques morceaux de Minéral, pour en faire ici l'essai.

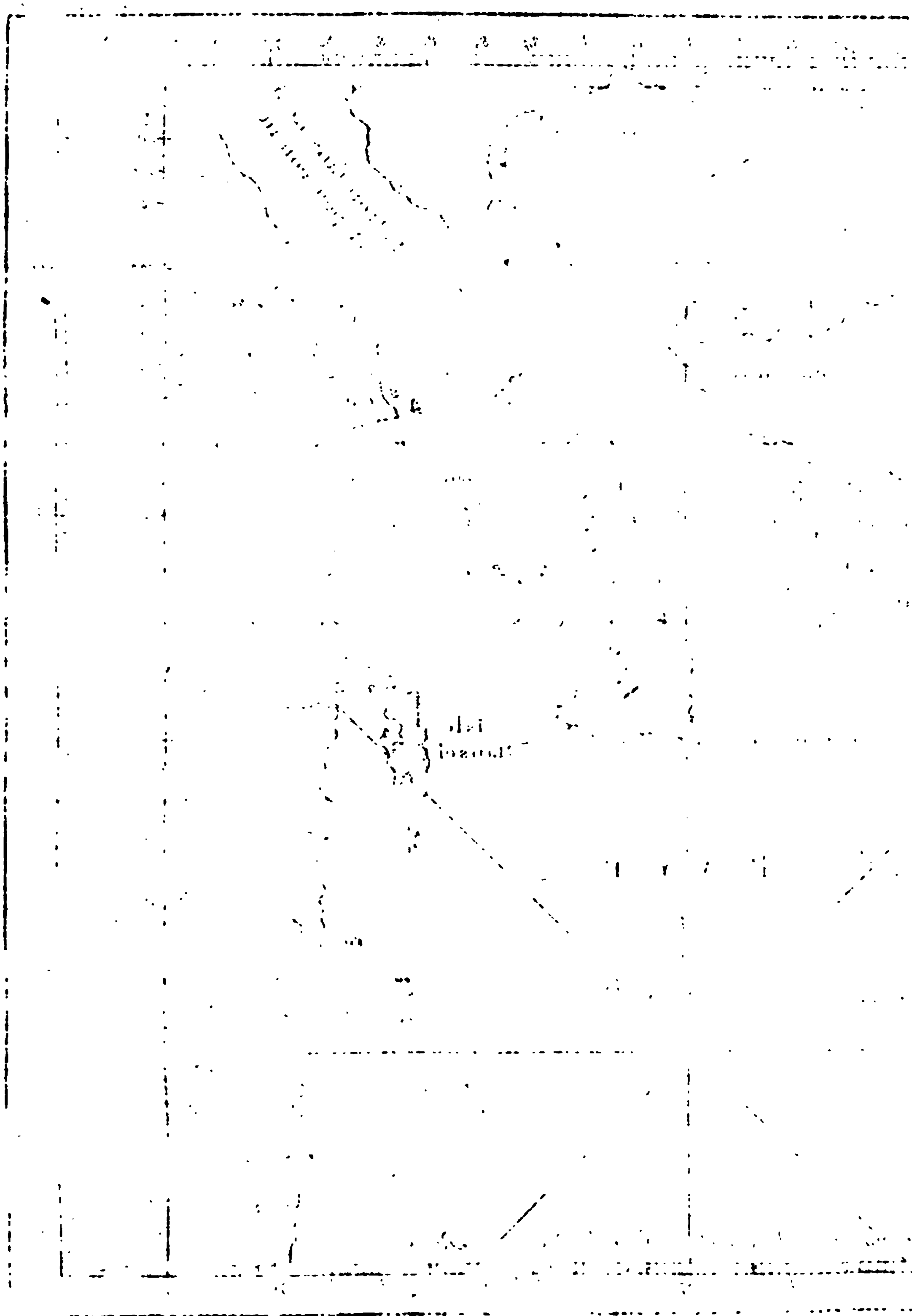
„ Vous aurez soin de tenir des minutes exactes de toutes vos Délibérations, & de les faire signer de trois, au moins, des personnes du Conseil, avant que l'Assemblée se sépare. Vous ferez faire des copies de toutes vos opérations, qui seront scellées aussi du cachet de trois personnes du Conseil, & envoyées par la Poste à votre retour, de tel endroit de l'Angleterre ou de l'Irlande où vous puissiez aborder, ou même plutôt, si l'occasion se présente, par les Vaisseaux de la Baie d'Hudson, au Sieur Samuel *Smith*, Secrétaire du Committé de Nord-Ouest."

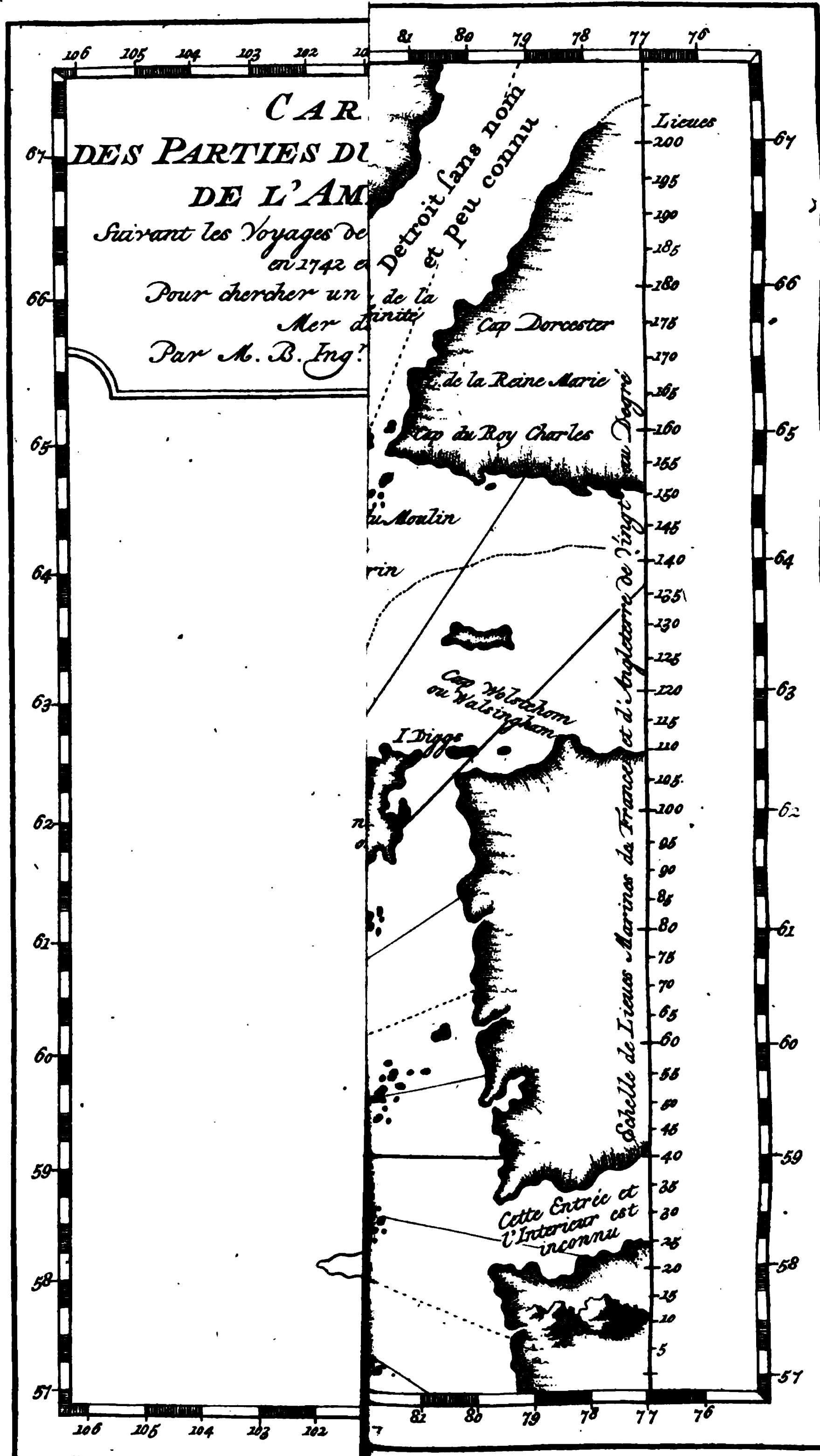
Comment M. Ellis fut destiné à la recherche du passage.

Les deux Vaisseaux, destinés pour la découverte du Passage, descendirent de Londres à Gravesand; & dans le même tems il y arriva d'Italie, un Voyageur Anglois fort curieux, nommé *Henri Ellis*, qui les ayant rencontrés, & les voyant prêts à mettre à la voile, témoigna quelque chagrin d'avoir manqué l'occasion de partir avec eux, pour une si glorieuse Expédition. Son mérite, qui étoit connu, fit aller ses regrets jusqu'au Committé. On le fit chercher avec un empressement qui le flatta. „ Mon chagrin, (dit-il lui-même) fut bientôt changé dans une joie fort vive, lorsque je me vis proposer un commandement sur l'un ou l'autre des deux Vaisseaux. La curiosité de voir un Pays tout nouveau pour moi, joint aux avantages & surtout à l'honneur que j'espérois de cette Entreprise, m'inspirerent un desir ardent d'y contribuer; mais, quoiqu'assez accoutumé à la vie Marine, je refusai le commandement qui m'étoit offert, dans des Mers & sous un climat dont je n'avois pas la moindre expérience. On convint, sur mon refus, que je ferois le Voyage, en qualité d'Agent du Committé, sans autres fonctions que celles qui me seroient expliquées par des instructions immédiates. Les principaux articles portoient, que je serois chargé de lever les Plans de tous les Pays nouvellement découverts; de marquer les situations & les distances des Caps, les Sondes, les Rochers & les Bas-fonds; d'assister aux observations manuelles, lorsqu'il seroit question de constater le tems, la hauteur, la force, & la direction des Marées; de faire mes observations sur les différens degrés de salure de l'eau marine; d'observer les observations de la Boussole; d'examiner la nature des Terres, & de recueillir tout ce que je pourrois, de Métaux, de Minéraux, & d'autres curiosités naturelles. Je ne dois pas oublier une circonstance, qui m'affligea beaucoup; c'est que je n'eus pas un moment, pour faire mes préparatifs; dix-huit heures après les conventions, je fus obligé de me rendre à bord."

Journal de cette Entreprise.

M. Ellis, tel qu'il se fait connoître par la confiance qu'on prit tout-d'un coup à ses lumieres, s'embarqua sur la *Galiote de Dobbs*. La Relation, dont on va lire l'Extrait, est son Ouvrage. L'Agent du Committé du Nord-Ouest s'en donne pour l'Ecrivain, & justifie ce titre par la sagesse de son style, autant que par un grand nombre de judicieuses Observations, qui le distinguent du commun des Voyageurs.




CAR
DES PARTIES DU
DE L'AM
Suivant les Voyages de
en 1742 e
Pour chercher un
de la
Mer
Par M. B. Ing.
Detroit sans nom et peu connu
Cap Dorcester
de la Reine Marie
Cap du Roy Charles
Moulin
Cap Wolstehom ou Walsingham
I. Digge
Cette Entrée et l'Interieur est inconnu
Lieues
Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre de Vingt au Degré

Les vaisseaux mirent à la voile, le 31 de Mai 1746. On supprime ici les accidens ordinaires dans un Voyage de long cours, tels que le danger auquel la *Galiote de Dobbs* fut exposée par le feu; il n'arriva rien de plus remarquable jusqu'au 27 de Juin, où les deux Vaisseaux se virent séparés par les glaces, vers les cinquante-huit degrés trente minutes de latitude, à l'Est du Cap Farewel. Mais l'habileté des Pilotes les ayant rapprochés dès le même jour, ils eurent ensuite à traverser une prodigieuse quantité de bois flottant. C'étoient de grosses pieces, qu'on auroit prises pour du Bois de charpente, & qui se présentant de toutes parts, firent chercher à l'Agent du Commité la cause d'un spectacle si singulier. Toutes les Relations, dit-il, qu'on a du Groenland, des Côtes du Détroit de Davis & de celles du Détroit d'Hudson, quoiqu'assez opposées sur divers points, s'accordent toutes à nous assurer qu'il ne croît point de bois de cette forme, dans toutes ces Contrées: d'où l'on doit conclure que de quelque part qu'il puisse venir, ce n'est pas des lieux qu'on vient de nommer. Quelques-uns supposent qu'il se jette ici, des Côtes de la Norvege; & d'autres le font arriver de la Côte orientale du Pays de Labrador. Mais Ellis rejette ces deux sentimens: d'un côté les vents de Nord Ouest, qui prédominent dans ces Parages, l'empêcheroient d'arriver ici de la Norvege; & de l'autre, les courans impétueux qui sortent des Détroits de Davis & d'Hudson, en tendant vers le Sud, l'arrêteroient au passage, & ne lui permettroient jamais de venir de la Côte d'Amérique dans ces Mers. L'explication d'Egede (*m*), qui avoit passé plusieurs années dans la Colonie Danoise, établie à l'Ouest du Groenland, paroît plus plausible au Voyageur Anglois. Egede avoit vû, sur la Côte orientale de ce Pays, par les soixante-un degrés de latitude, des Bouleaux, des Ormes, & d'autres especes d'arbres, de dix-huit piés de haut & de la grosseur de la cuisse: il avoit observé que dans la Norvege, comme dans le Groenland, la Côte orientale est plus chaude que l'occidentale, & que par conséquent les arbres y croissent plus aisément & deviennent plus gros; ce qui porte à croire que ce bois flottant vient du Groenland.

Le 5 de Juillet, les Anglois des deux Vaisseaux commencerent à découvrir ces Montagnes de glace, qu'on trouve en tout tems proche du Détroit d'Hudson. Elles sont d'une grosseur si monstrueuse, qu'on leur attribue ici jusqu'à quinze ou dix-huit cens piés d'épaisseur. Plusieurs Voyageurs ont tenté d'expliquer comment elles se forment; & le nôtre embrasse le sentiment du Capitaine Middleton. Ce Pays, lui fait-il dire, est fort élevé le long des Côtes de la Baie de Baffin, du Détroit d'Hudson; &c. il l'est de cent brasses, ou plus, proche de la Côte. Ces Côtes ont quantité de Golfes, dont les cavités sont remplies de neige, de glace, & gelées jusqu'au fond, par un froid dont le regne est continuel. Les glaces s'y accumulent pendant quatre, cinq, ou six ans, jusqu'à ce qu'une espece de Déluge terrestre, qui arrive communément à ces périodes, les détache & les entraîne dans le Détroit ou dans l'Océan, où elles suivent la direc-

(*m*) Dans sa Nouvelle Description du Groenland.

Nota. M. Prevost écrit toujours *la Groenlande*. R. d. E.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1746.

tion des vents variables & des courans, pendant les mois de Juin, de Juillet & d'Août. Ces Montagnes augmentent en masse, plutôt qu'elles ne diminuent, parcequ'à l'exception de quatre ou cinq points de leur circonférence, elles sont entourées de glaces plus minces, à la distance de plusieurs centaines de lieues, & que le pays étant d'ailleurs couvert de neiges pendant toute l'année, l'eau y est presque toujours extrêmement froide dans le cours des mois d'Eté. Les glaces plus minces, qui remplissent presqu'entiérement les Détroits & les Baies, & qui hors de-là couvrent l'Océan, le long de la Côte, jusqu'à plusieurs lieues, ont de quatre à dix brasses d'épaisseur, & refroidissent tellement l'air, qu'il se fait un accroissement continuel, aux Montagnes de glace, par l'eau de la Mer qui ne cesse point de les arroser, & par les brouillards humides, qui ne discontinuans presque point, tombent en forme de petite pluie & se congelent en tombant sur la glace. Ces Montagnes ayant beaucoup plus de profondeur dans l'eau, que de hauteur sur la surface de la Mer, la force des vents ne peut avoir beaucoup d'effet pour les mouvoir; quoique soufflant du Nord-Ouest pendant neuf mois de l'année, il les pousse vers un climat plus chaud. Leur mouvement est si lent, qu'il leur faut des siecles entiers pour faire cinq ou six cens lieues vers le Sud. Elles ne peuvent donc se dissoudre que lorsqu'elles sont arrivées entre les cinquante & les quatre-vingt degrés de latitude, où elles s'élevent peu à peu, en devenant plus légeres, à mesure que le Soleil consume & fait évaporer la partie exposée à ses rayons. Egede ne les croit que des morceaux de glace de la Côte, qui tombent dans la Mer, & qui s'y accumulent par degrés.

Le 8 de Juillet, les deux Vaisseaux toucherent aux *Iles de Résolution*. Un brouillard épais, qui leur en avoit dérobé la vûe, les auroit exposés à se briser sur la Côte, si le tems ne s'étoit éclairci. Ils passerent aux *Iles des Sauvages*, où ils virent paroître pour la premiere fois de petits Canots, remplis d'Esquimaux (n). Le 13, ils rencontrerent quantité de glaces, de cinq à dix brasses d'épaisseur, qu'ils ne passerent point sans danger, du moins celles qui étoient serrées les unes contre les autres; sur quoi l'on observe que rien n'est en effet si dangereux que de choquer avec beaucoup de force contre un grand glaçon, qui, lorsqu'il n'est pas brisé par le choc, fait sur un Vaisseau le même effet que le contrecoup d'un rocher. Aussi les Navires destinés aux Mers glaciales sont-ils extrêmement forts en bois, surtout en devant; & cette précaution même ne suffit pas toujours pour les garantir. Il est fort aisé de s'appercevoir de l'approche de ces glaces: la température de l'air change dans l'instant; c'est-à-dire que de chaud qu'il étoit, il devient extrêmement froid. D'ailleurs elles s'annoncent ordinairement par des brouillards très épais, mais si bas, que souvent ils ne s'élevent pas au-dessus des mâts du Vaisseau. Il est ordinaire aussi de voir la glace élevée par la réfraction de l'air, de six degrés pour le moins au-dessus de l'Horison; ce qui la fait découvrir de fort loin. On est quelquefois obligé

(n) On a déja vu la peinture de ces Peuples, dans l'Article qui regarde l'Etablissement des François à la Baie d'Hudson, Tome XXI. de ce Recueil.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS, 1746.

de s'amarrer aux plus gros glaçons, pour se dégager des petits, qui cedent plutôt aux vents & aux courans. Il se trouve, sur ces grosses masses, des creux remplis d'eau fraîche, qui forment comme de petits Lacs, où les Equipages ne manquent point de remplir leurs tonneaux; mais ils se gelent presque toutes les nuits, surtout lorsque le vent vient du Nord. Le 18, on eut beaucoup d'éclairs & de tonnerre; phénomene toujours rare dans ces Mers, & dont Ellis attribue la rareté aux Aurores Boréales, qui, n'y étant pas moins fréquentes en Eté qu'en Hiver, enflamment & dispersent les exhalaisons sulfureuses. Après beaucoup d'embarras pour traverser les glaces, on trouva la Mer nette, le 30, devant l'Ile de *Salisbury*, presqu'à l'entrée occidentale du Détroit d'Hudson. Un conseil, qu'Ellis donne ici, pour éviter les glaces dans ce Détroit, est de diriger la route fort près de la Côte du Nord. Il a toujours observé que ce côté en est beaucoup moins embarrassé que le reste du Détroit; ce qu'il n'attribue pas moins aux courans, partis des grandes ouvertures de la Côte du Nord, qu'aux vents, qui soufflent ordinairement de ce côté.

Le 2 d'Août, on doubla le Cap de Diggs; & le 4, on passa l'Ile de *Mansel*. (o) Le 11, on côtoya le Pays, qui est à l'Ouest (p) du *Welcome*, par les soixante-quatre degrés. Le vent n'ayant pas permis de suivre longtems la Côte, on ne fit que louvoyer jusqu'au 19, où la premiere Terre qui se présenta, fut l'*Ile de Marbre*, dont on a donné la description dans un autre Article (q). Ellis se mit dans une Barque longue, pour faire ses observations. Le précis fût, qu'il avoit vu plusieurs ouvertures considérables à l'Ouest de cette Ile: que le flux venoit du Nord-Est, le long de la Côte; qu'il y faisoit haute Marée à la Pleine & à la Nouvelle Lune, & qu'elle montoit environ dix piés.

La saison étant déja trop avancée pour le grand objet de la découverte, on prit, à la pluralité des voix, la résolution de passer l'Hiver dans la Baie d'Hudson. Pour le choix du quartier, tous les avis s'accorderent en faveur du *Port de Nelson*, comme celui qui se trouvoit le plutôt dégagé des glaces au Printems, & qui offroit d'ailleurs, en abondance, du bois, du gibier, & tout ce qui étoit nécessaire à la conservation de l'Equipage. Mais on ne prévoyoit pas que le Gouverneur, oubliant ce qu'il devoit à l'intérêt National, & ne consultant que celui de sa Compagnie (r), employeroit tous ses efforts pour causer la perte des deux Vaisseaux. Une tempête, qu'ils essuyerent le 25 d'Août, ne les empêcha point d'arriver le 26 à l'embouchure du Bras méridional de la Riviere *de Haies*. Dans le dessein de gagner un mouillage, nommé *Five Fathom's Hole*, ou *trou de cinq brasses*, & situé à sept lieues du Fort d'*York*, ils continuerent leur route, après avoir fait élever des marques propres à les conduire par dessus les Bas-fonds. La *Californie* passa fort heureusement, mais la *Galiotte de Dobbs* échoua sur

(o) Edit. de Paris, *Mansel*: c'est la même Ile qui est nommée *Mansfeld* dans plusieurs Cartes, & Ile *Notre Dame* dans quelques autres. R. d. E.

(p) Edit. de Paris, *à l'Est*. R. d. E.

(q) Voy. Tome XXI.

(r) On a vu que la Compagnie de la Baie d'Hudson ne desiroit pas que le Passage fût découvert.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1746.

le sable; & le Gouverneur se hâta d'envoyer une Chaloupe, pour abattre toutes les marques. C'étoit néanmoins la seule ressource qui pût la sauver. Envain lui fit-on représenter l'indignité de cette action: les marques furent abattues; & ses gens n'en dissimulerent point le motif. Cependant la *Galiotte* fut remise à flot, & parvint à mouiller près de la *Californie*; mais ce début fit pressentir, aux deux Equipages, ce qu'ils avoient à craindre de la part du Gouverneur. Dès le jour suivant il joignit les menaces à la perfidie. Ensuite, voyant qu'elles ne servoient qu'à faire abandonner aux deux Vaisseaux le dessein d'hiverner au Port de Nelson, & qu'ils paroissoient chercher un autre Poste dans la Riviere de Haies, il revint à l'artifice. „ Tout fut employé, (dit Ellis,) pour nous persuader de „ mettre nos Vaisseaux au dessous du Fort, dans un lieu ouvert à la Mer, „ où, suivant toute apparence, ils auroient été bientôt mis en pieces, „ par les flots, ou par les glaces. Il étoit si résolu de nous faire périr, „ qu'après avoir vu ses propositions rejettées, il envoya bien loin dans les „ terres tous les Indiens du Pays, dont la principale occupation est de „ tuer & de vendre des Bêtes fauves & des Oies, pour nous priver inhu„ mainement de ce secours."

MALGRÉ l'appréhension d'un triste avenir, les deux Vaisseaux monterent la Riviere de Haies, le 3 de Septembre, & chercherent une Anse pour s'y mettre à couvert. Ils en trouverent une, cinq lieues au-dessus du Fort d'York, au Sud de la Riviere. Le tems fut employé, jusqu'au 12, à les décharger. On commença par faire un grand trou en terre, pour y garantir, de la gelée, la biere & les autres liqueurs. Ensuite, dans l'impossibilité de passer l'Hiver à bord, chacun s'occupa de tout ce qui regardoit sa conservation. Ces exemples de l'industrie humaine sont toujours une peinture intéressante.

„ UNE partie des Equipages fut d'abord employée à couper du bois, „ pour faire du feu, & l'autre à bâtir des Cabanes, peu différentes de „ celles du Pays. Nous les fîmes d'arbres équarris, d'environ seize piés „ de long, inclinés les uns contre les autres; de sorte que se touchant au „ sommet de la Cabane, & se trouvant écartés par le bas, ils représentoient „ assez le toît d'une Maison rustique. Nous remplîmes les intervalles d'u„ ne piece à l'autre, de mousse fort pressée, que nous enduisîmes de terre „ glaise. Nous y fîmes des portes basses & étroites, un foyer au milieu, & „ directement au dessus, un trou pour le passage de la fumée. Ces Cabanes „ se trouverent fort chaudes.

„ IL en falloit une plus grande pour la demeure des Capitaines & des Of„ ficiers. On choisit un lieu commode, & qui n'étoit pas même sans agré„ ment: ce fut une petite éminence, entourée d'arbres, à demi-lieue de la „ Riviere au Sud-Est, & presqu'à même distance des Vaisseaux. Nous „ avions, au Sud-Ouest, un joli Bassin d'eau, nommé la *Crique des Cas„ tors*, & situé devant nous à quatre cens pas, qui formoit la perspective „ d'un grand Canal; & des Bois de haute-futaie nous garantissoient des vents „ de Nord & de Nord-Est. Je traçai le plan de l'Edifice. Il devoit avoir „ vingt-huit piés de long, sur dix-huit de large, & deux étages, l'un de





Tom. XXII.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1746.

„ six piés de haut, & l'autre de sept. Les Capitaines, & quelques-uns des „ principaux Officiers, devoient occuper l'étage supérieur; le reste étoit „ pour les Officiers subalternes & les Domestiques. J'avois ordonné la porte „ au milieu du Frontispice, de cinq piés de haut sur trois de large, & „ quatre fenêtres en haut, une dans la Chambre de chaque Capitaine, les „ deux autres aux deux extrêmités, pour éclairer le passage & les petites „ Chambres des Officiers. Le faîte du toît ne devoit être élevé que d'un „ pié au-dessus des Murs, pour rendre l'écoulement des eaux plus facile, „ & pour tenir la Maison plus chaude. Un Poile, placé au milieu de l'édifi- „ ce, devoit y répandre une égale chaleur. On abattit un grand nombre „ d'arbres; on les mit en œuvre; on scia des planches. Les murs furent „ composés de grosses poutres, rangées l'une sur l'autre, avec de la mousse „ pour remplir les vuides: elles furent clouées: en un mot, la Maison „ se trouva élevée, couverte, & presqu'achevée le premier jour de No- „ vembre."

L'AIR étoit très froid, quoiqu'en comparaison des autres Hivers, le commencement de cette saison n'eût pas été rigoureux: elle ne s'étoit déclarée, à la fin de Septembre, que par des pluies, entremêlées de gros floccons de neige, & par des gelées de nuit, qui ne répondoient point à ces terribles relations, qui font l'effroi des Lecteurs. Le 5 d'Octobre, l'Anse eut beaucoup de glaces. Elle fut tout-à-fait prise le 8. On eut, jusqu'au 30, tantôt de la gelée, tantôt un tems assez doux. Le 31, la Riviere étoit prise entiérement; & les deux Equipages commencerent à juger des Hivers de la Baie d'Hudson. Le 2 de Novembre, on ne pût se servir de l'encre, qui geloit au coin du feu; & la biere, qu'on avoit réservée en bouteilles, se trouva gelée en masse solide, quoiqu'elle fût enveloppée d'étoupe, & tenue dans un lieu fort chaud. Le 6, on sentit [à bord] un froid insupportable. Alors les Equipages furent distribués dans les Cabanes, & les Officiers prirent possession de leur édifice. Il fut baptisé, à la maniere des Marins, sous le nom d'*Hôtel de Montaigu*. On crut devoir cet honneur au Duc de ce nom, qui s'étoit vivement intéressé au succès de l'entreprise.

„ Nous commençâmes, (raconte l'Agent du Commité,) à prendre nos „ habillemens d'Hiver. C'étoit une robe de peau de Castor, qui alloit jus- „ qu'aux talons, avec une fourrure en dedans, deux vestes dessous, un bon- „ net & des mitaines de la même peau, doublés de flanelle, une paire de „ bas Esquimaux par dessus les nôtres, c'est-à-dire de peau, & montant jus- „ qu'au milieu de la cuisse, avec des souliers de peau d'Elan préparée, dans „ lesquels nous portions encore deux ou trois paires de gros chaussons. Une „ paire de souliers à neige rendoit cet habillement complet: ils ont en- „ viron cinq piés de long, sur un pié & demi de large. C'est proprement „ la mode des Indiens du Pays, qui l'ont communiquée aux Anglois; & „ rien n'est effectivement plus propre à les garantir de la rigueur du climat. „ A l'exception d'un petit nombre de jours, nous pouvions tenir tête, avec „ cette défense, au plus grand froid de l'Hiver.

„ LA chasse des Lapins & des Perdrix étant notre principale ressource, „ tout le monde s'employoit à cet exercice. Pour celle des Lapins, on

Voyages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1746.

„ coupa quantité d'arbrisseaux & de buissons, dont on fit des haies de deux „ piés de haut, en laissant, de distance en distance, de petits trous pour „ leur passage : on mit dans chaque trou un fil d'archal, dont le bout étoit „ attaché à l'extrêmité d'une longue perche : de sorte que le Lapin, qui „ s'y prenoit dans le trou, ne commençoit pas plutôt à se débattre, que „ la perche s'élevoit, & le soutenoit étranglé à deux ou trois piés de „ terre. Cette méthode étoit d'un double avantage ; non-seulement elle „ nous fournissoit beaucoup de Gibier, mais elle le garantissoit aussi de di„ vers autres Animaux, qui nous l'auroient enlevé ".

Les fortes gelées avoient commencé avec le mois de Novembre ; elles continuerent jusqu'à la fin du mois, avec cette différence qu'elles étoient plus ou moins vives, suivant les variations du vent. Le vent d'Ouest, ou du Sud, les rendoit assez supportables ; mais elles devenoient terribles lorsqu'il tournoit au Nord-Ouest ou au Nord. Souvent elles étoient accompagnées d'une espece de neige, aussi menue que du sable, que le vent emportoit en forme de nue, d'une Plaine à l'autre. Il est dangereux de s'y trouver exposé, parce qu'elle est ordinairement d'une épaisseur, qui ne permet de rien voir à vingt pas. Elle ne laisse pas, non plus, la moindre trace de chemin. Cependant Ellis avoue que cet énorme froid ne se fait sentir que quatre ou cinq jours par mois. C'est toujours au tems de la Nouvelle & de la Pleine Lune, qui a généralement une forte influence sur le tems, dans cette Contrée. Les tempêtes y sont alors effroyables, surtout avec le vent de Nord-Ouest, qui regne assez ordinairement en Eté, mais presque sans cesse en Hiver. Avec les autres vents, quoique les gelées soient aussi très fortes, il fait souvent beau ; & comme ils varient beaucoup, l'air est presque toujours assez tempéré pour la promenade & pour la chasse.

Les Equipages commencerent vers la fin de Décembre à tirer, des deux Vaisseaux, diverses provisions dont ils avoient fait peu d'usage au commencement de l'Hiver. Ils se servoient pour les transporter sur de petits traîneaux, des Chiens du Pays, qui ressemblent assez à nos Mâtins, mais qui n'aboient jamais, & qui ne font que gronder lorsqu'on les irrite. Ils sont naturellement dociles. Les Anglois, qui en tirent beaucoup d'utilité, les nourrissent sur le pié commun de leurs Domestiques.

Mais remettons à d'autres articles tout ce qui regarde les propriétés du Pays & de ses Habitans, pour nous attacher uniquement au cours de l'Expédition. Les fatigues de l'Hiver ne diminuant point l'attention des Anglois pour leur Entreprise, ils tinrent avant la fin de Décembre, un grand Conseil, où l'on proposa d'élever & de garnir d'un Pont la Barque longue, pour l'employer à la Découverte. Cette ouverture fut applaudie. Il parut même étonnant que dans les anciens Voyages on n'eût pas conçu qu'il étoit trop dangereux de faire, avec les Vaisseaux, des recherches près de la Côte, dans une Mer orageuse, par des tems variables & des brouillards fort épais, entre des Glaces, des Pays entrecoupés, des Iles, des Rochers & des Bancs de sable, sans connoître les Ports, les Marées, les Courans, ni la direction des Côtes. On s'exposoit infiniment moins avec une petite Barque, qui pouvoit raser partout la Côte, du moins à peu de distance, & qui

ne risquoit rien à s'engager entre les Rochers, ni à passer par les Bancs de sable, où des Vaisseaux d'une certaine profondeur étoient dans un péril continuel de se perdre. D'ailleurs, en supposant la Barque échouée, on étoit sûr de pouvoir la remettre à flot; & quand elle seroit venue à périr, le Vaissau étoit toujours une retraite certaine pour l'Equipage. Ellis assure que cette seule idée, de connoître une ressource dans le besoin, augmenta le courage des Anglois, & leur donna même une espece de témérité dans tous les dangers. La Barque longue devint si précieuse, qu'on résolut aussitôt de la tirer à terre, sur le bord de l'Anse, & de bâtir sur elle une Cabane, qui fut couverte de voiles, avec un foyer au centre, pour la conserver en état de recevoir un Pont à l'arrivée du Printems. Ce soin dura sans relâche, pendant trois ou quatre mois, qu'on eut encore à passer dans les souffrances.

Le mois de Mars donna, successivement, tous les tems qui sont propres au Pays dans le cours de l'année; c'est-à-dire qu'on eut des jours, tantôt extrêmement chauds; tantôt aussi froids qu'en Hiver. La neige fondit partout où le Soleil faisoit tomber ses rayons; & vers la fin du mois, l'herbe commençoit à pousser dans les lieux exposés au Sud. Insensiblement les Rivieres & les Plaines se couvrirent d'eau; & l'on craignit à la fin que les glaces se rompant tout d'un coup, l'Anse même ne mit pas les Vaisseaux bien à couvert. M. Ellis donne l'explication de ce danger. Lorsque les chaleurs dévancent la saison, dans les Pays qui bordent la Baie d'Hudson, les neiges fondent dans les parties méridionales; & les eaux, formant des torrens rapides, rompent les glaces avant qu'elles soient entiérement meurtries. Ces flots s'écoulent, jusqu'à ce qu'ils rencontrent quelque résistance qui soit capable de les arrêter: mais, s'accumulant bientôt, ils rompent tout obstacle par leur poids, ils inondent les terres voisines, ils emportent les arbres, les rivages mêmes, & tout ce qui s'oppose à leur violence. C'est ce qu'on nomme un *Déluge*, & ce qui rend fort dangereux, pour un Vaisseau, tous les mouillages d'Hiver qui ont un Courant. Mais le mois d'Avril s'annonça d'une maniere, qui délivra les Anglois de cette crainte. Le vent se mit à-peu-près au Nord-Est, & leur amena, avec beaucoup de neige & de grêle, une assez forte gelée. Ensuite l'air s'étant fort adouci le 18, ils eurent une pluie douce, d'autant plus agréable qu'ils n'en avoient pas eu depuis six mois. Les Oiseaux du Pays reparurent, avec quantité d'autres, de toutes les especes communes dans les Pays Septentrionaux. Ellis ne nomme point celle qui passoit souvent en volées nombreuses, „ noirâtre, (dit-il,) & fort laide en apparence, mais qui com„ pensoit, par la beauté de son ramage, le desagrément de la figure." [On eut ensuite un petit retour d'Hiver, accompagné de vents froids, de fortes gelées, de beaucoup de neige, & de violentes tempêtes.] Enfin, la chaleur arriva le 6 de Mai, & l'Anse étoit déja dégagée des glaces, qui s'étoient perdues peu à peu, quoique la Riviere fût encore prise.

La Barque longue, à laquelle on avoit travaillé depuis l'adoucissement de l'air, étoit achevée. Elle fut mise à l'eau; & les deux Equipages concevant les plus grandes espérances des recherches qu'elle alloit faciliter,

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

lui donnerent le nom de la *Résolution*. Le 16, les glaces de la Riviere de Haies furent emportées par le Courant. On mit aussitôt les deux Vaisseaux en état de descendre la Riviere, avec le secours des hautes Marées, qui les garantirent des sables. Cependant ils furent arrêtés par d'autres obstacles jusqu'au 24 de Juin, qu'étant arrivés à l'embouchure de la Riviere, ils mirent à la voile vers le Nord; & quantité de glaces, dont ils furent accompagnés jusqu'au Nord du Cap Churchill, ne les empêcherent point de passer, avant le dernier du mois, l'Ile de *Centry*, qui est par les soixante-un degrés quarante minutes de latitude.

Ce fut le premier de Juillet, que la *Résolution*, chargée des provisions nécessaires à dix Hommes pour deux mois, fut employée à sa destination. Le Capitaine Moore & l'Agent du Commité s'y embarquerent avec huit Hommes, pour visiter les ouvertures des Côtes, après être convenus d'un rendez-vous à l'Ile de Marbre, où leur Vaisseau devoit les attendre. Ici, comme dans les autres courses de la *Résolution*, le Journal change; & pour éviter la confusion, cette différence nous oblige de faire parler Ellis.

„ Nous prîmes, (dit-il,) vers la Côte, où, pendant la nuit, nous nous „ amarrâmes aux glaces. Le jour suivant, nous eûmes à traverser quanti„ té de gros glaçons, qui, joint aux Bas-fonds & aux Rochers ren„ doient le passage fort dangereux. Les Esquimaux des Côtes, qui font „ au Nord des Etablissemens de la Compagnie, se montrerent quelque„ fois, en troupes de quarante ou cinquante, sur les hauteurs des Iles, „ avec des signes par lesquels ils sembloient nous appeller; mais nos „ vues n'ayant point de rapport au Commerce, nous nous avançâmes, „ sans leur répondre, jusqu'à l'Ile de *Knight*, par les soixante-deux de„ grés deux minutes, où nous passâmes la nuit à l'ancre. La haute Ma„ rée y montoit de dix piés. Le 3, nous fîmes beaucoup d'efforts, pour „ nous approcher de la Côte occidentale, où nous avions découvert une „ ouverture fort large. Le mauvais tems & la grosseur des glaçons, dont „ nous étions environnés de toutes parts, nous forcerent de retourner à „ l'Ile de Knight. La Mer, beaucoup plus calme, & l'air plus serein, „ nous laisserent voir plusieurs Iles le 5, telles que *Biby*, *Merry*, *John*, „ &c. qui sont remplies de rochers, sans arbres, & sans autre herbe „ qu'un peu de Bistorte, avec quelques Plantes communes dans le Groen„ land & la Laponie. Ces Iles, & généralement toutes celles de la mê„ me Côte, offrent des monceaux de pierres, dont on ignore l'origine & „ l'usage, quoiqu'ils soient connus des Navigateurs Anglois depuis qu'ils „ visitent cette Contrée (s).

Le

(s) On a déja dit que d'autres les prennent pour des Tombeaux d'Esquimaux. Ellis fait ici une observation beaucoup plus singuliere. „ A cette hauteur, (dit il) au milieu „ des glaces, les Aiguilles de nos Boussoles „ perdirent entiérement leurs qualités ma„ gnétiques. Pendant que l'une suivoit une „ direction, l'autre en marquoit une toute „ différente: elles ne demeuroient pas même „ longtems dans la même direction. Nous „ voulûmes remédier à cet accident, en „ retouchant les Aiguilles par un Aiman „ artificiel; mais nous y perdîmes nos peines, „ & plusieurs essais nous convainquirent que

„ Le même jour 5 Juillet, nous nous avançâmes au Sud de l'Ile Biby, „ dans l'espoir d'entrer par l'ouverture, d'où nous avions tenté inutilement d'approcher. Nous ne fûmes pas plus heureux. Des glaçons d'une immense étendue, que les flots y poussoient & qu'ils en faisoient sortir „ alternativement, nous firent juger cette entreprise impossible. Après „ avoir passé au Nord jusqu'aux soixante-deux degrés douze minutes, nous „ prîmes au Nord-Ouest; & traversant quantité de sables, entre plusieurs „ Iles fort basses, nous entrâmes dans la Baie de *Nevill*, que nous reconnûmes pour la même où nous avions vainement tenté de passer, du côté „ méridional de l'Ile Biby. Elle est couverte de cette Ile, qui en est à cinq „ lieues au Sud-Est; elle est spacieuse, & nous nous convainquîmes qu'elle se termine par une Riviere assez large, qui descend du côté de l'Ouest. „ Le Continent, qui l'environne, monte en pente douce, & n'offre que „ des rochers bas & unis, couverts de mousse, avec peu de plantes. L'entrée la plus aisée dans la Baie de Nevill est entre le Continent & l'Ile „ Biby, au Sud-Ouest.

„ Le 8, nous entreprîmes de visiter la Côte du Nord: mais, en repassant les Bancs de sable, nous fûmes jettés, par la Marée, sur une chaîne „ de Rochers, où nous crûmes notre perte inévitable. Dans cette dangereuse situation nous dûmes notre salut aux Esquimaux de cinq ou six Canots, qui s'approcherent de nous avec des côtes de Baleines [que nous „ achetâmes]. Ils parurent fort touchés de notre malheur; & loin d'en „ tirer le moindre avantage, ils nous rendirent d'importans services. Non-seulement, ils ne s'éloignerent point, jusqu'à ce que la Marée nous eût „ remis à flot; mais un Vieillard, qui paroissoit connoître ces écueils, se „ mit devant nous avec son Canot, & nous servit de guide sur tous les Basfonds. Ainsi tout ce qu'on lit du caractere de ces Peuples, dans les Relations Françoises & dans quelques-unes des nôtres, ne s'accorde point „ avec le témoignage que nous sommes obligés de rendre à leur humanité.

„ Nous n'eûmes pas moins d'admiration pour leur industrie. Au défaut „ de fer, leurs Arcs, leurs Fleches & leurs Harpons sont garnis de dents, „ d'os ou de cornes d'Animaux marins, dont ils se font même des haches, „ des coûteaux, & d'autres ustensiles. On auroit peine à se figurer, avec „ quelle adresse ils savent traiter des matériaux si peu convenables à ces usages. Leurs aiguilles sont de la même matiere; dans leurs mains, elles servent à coudre fort proprement leurs habits, qui ne different point de ceux „ des Habitans de la Baie d'Hudson. Cette ressemblance, & celle de leurs „ Langues & de leurs usages, peut faire conclure qu'ils sont originairement „ d'une même Nation: mais ceux dont je parle sont généralement plus industrieux, plus affables & mieux policés. Leurs Femmes ne garnissent

„ que ce desordre ne pouvoit être corrigé „ par l'attouchement de l'Aiman. Ce fait, „ qui fut observé de tout ce que nous étions „ d'Anglois sur la *Résolution*, doit passer „ pour averé. Le seul remede, qui nous „ réussit, fut de mettre & de tenir nos Boussoles dans un lieu chaud, où les Aiguilles „ reprirent sur le champ leur activité & pointerent juste." Ellis entre dans une longue explication de ce Phénomene, & l'attribue, pour conclusion, à l'excès du froid.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

„ point leurs bottines, de côtes de Baleines, comme celles des autres Esquimaux. Les bonnets different aussi, pour les deux sexes: ils sont composés d'une peau de queue de Buffle, qui leur pend sur le visage, & qui leur donne réellement un aspect terrible, mais qui leur est d'une extrême utilité contre diverses sortes de Mouches, dont ils ne peuvent se garantir autrement. Cette coëffure, qu'on voit à leurs Enfans même, pendant que leurs Meres les portent sur le dos, donne l'air barbare aux plus doux & aux plus pacifiques de tous les Humains. Lorsqu'ils se mettent en Mer pour la Pêche, ils emportent avec eux, dans leur Canot, une vessie pleine d'huile, dont ils boivent par intervalles, avec autant de délices que nos Marins boivent de l'Eau-de-vie. Nous avons quelquefois vû qu'après avoir vuidé leur vessie, ils la tiroient voluptueusement entre leurs levres. C'est apparemment l'expérience, qui leur a fait reconnoître les effets salutaires de cette huile, dans un climat qui n'est jamais sans rigueur. On s'est persuadé, en Europe, que ces Peuples vivent sous terre pendant l'Hiver; mais c'est une tradition absolument fausse, & démentie par tous ceux qui ont visité leur Pays. La plus grande partie n'est qu'une chaîne de rochers; & quand le terrein de quelques Vallées auroit assez de profondeur, il est constamment gelé, aussi dur que le rocher même, & peu propre par conséquent aux Habitations souterraines.

„ APRÈS avoir reconnu que nous devions la vie aux Esquimaux, nous gouvernâmes vers l'Est; & le 9 de Juillet, nous mouillâmes devant l'Ile des *Chevaux-Marins*, ainsi nommée de la multitude de ces Animaux, qu'on y rencontre toujours. Comme c'est la plus orientale de celle dont nous nous étions approchés, & la moins visitée des Sauvages, parce qu'elle est la plus écartée de leurs routes, il ne faut pas chercher d'autre cause de ce prodigieux nombre de Chevaux marins, qui s'assemblent dans un lieu si désert, pour y faire leurs Petits. La même raison, sans doute, y amene d'immenses volées d'Oiseaux de Mer.

„ LE 10, nous rasâmes la Côte, entre quantité de gros glaçons, qui flottoient autour de nous, & nous arrivâmes à *Whale-Cove*, par les soixante-deux degrés trente minutes de latitude. Une Baie, que nous découvrîmes à l'Ouest, nous offrit plusieurs petites Iles, d'où nous vîmes bientôt venir vers nous quelques Sauvages. Nous observâmes que l'abondance de la Pêche leur faisoit choisir ordinairement les Iles les plus désertes, pour y fixer leur demeure pendant l'Eté. Le Capitaine ayant souhaité de descendre dans une des Iles, je l'accompagnai avec deux Hommes, dans une petite Chaloupe, qui ne nous servoit qu'à cet usage. A peine fûmes-nous à terre, que nous nous vîmes environnés d'une vingtaine d'Esquimaux, presque tous Femmes ou Enfans, qui se promenoient paisiblement sur la Côte, pendant que les Hommes étoient à la Pêche. Le dessein du Capitaine étoit de monter sur les hauteurs de l'Ile, pour y découvrir, de cette élévation, quelque nouvelle ouverture: les Esquimaux n'y mirent aucun obstacle; mais après d'inutiles observations, qui nous convainquirent même que la Marée de la Baie venoit de l'Est, nous retournâmes à bord.

„ LE 11, ayant remis à la voile, nous arrivâmes le même jour près d'une Pointe, à soixante-deux degrés quarante-sept minutes de latitude, d'où » nous découvrîmes une large ouverture qui s'étendoit vers l'Ouest, & que » je nommai la *Baie de Corbet*. Cependant deux raisons nous ôterent l'envie d'y entrer; l'une, que la Marée y venoit de l'Est, & l'autre, que le » Capitaine Moore crut voir le fond de la Baie. Nous y fîmes quelque trafic avec les Esquimaux, qui sont ici fort nombreux, & nous recueillîmes quantité d'eau fraîche, dans les cavités des Rochers, où elle s'amasse » par la fonte des neiges. Enfin nous retournâmes à nos Vaisseaux, que » nous trouvâmes, le 13, à l'ancre dans une assez bonne Rade, entre l'Ile » de Marbre & le Continent. Pendant notre absence, Smith, Capitaine de » la *Californie*, avoit entrepris de visiter la Baie de *Ranking*, qui étoit à » quatre lieues de leur mouillage, vers l'Ouest. Trente lieues, qu'on y fit » par différentes routes, de l'Ouest par le Nord jusques vers l'Est, apprirent » non-seulement que cette ouverture se termine en Baie, mais qu'elle est » remplie de Rochers & de Bancs de sable. Le jour même de notre retour » Smith avoit envoyé sa Barque longue à la découverte, le long de la Côte, entre le Cap *Jalabert*, par les soixante-trois degrés quinze minutes de » latitude, & le Cap *Fullerton*, par les soixante-quatre degrés quinze minutes (t).

LES deux Vaisseaux leverent l'ancre le 14, & la route fut dirigée vers le Nord. [On dépêcha en même tems la *Résolution*, pour suivre la même route que devoit tenir la Barque longue de la *Californie*, avec ordre de rejoindre les Vaisseaux au Cap Fullerton] Tout le jour suivant, on eut à traverser des glaçons épais, qui fermant enfin le passage obligerent les Anglois de s'amarrer aux plus gros. La Mer fut libre, le 16; mais on se vit bientôt arrêté par quantité de Rochers & de sables, qui s'étendent fort loin en Mer, & que la demie (u) Marée laisse à sec. Les glaces étant revenues le 18, on fut réduit à louvoyer avec beaucoup de difficulté, quoiqu'avec l'apparence de retrouver plus facilement par cette voie les deux Barques longues, pour lesquelles on n'étoit pas sans inquiétude. (x) Les deux Vaisseaux se séparerent même pour les chercher.

ELLIS s'approcha de terre, dans la Pinasse, par les soixante-quatre degrés [trente-deux minutes] de latitude, sous un Cap auquel il donna le nom de Cap *Fry*, à l'honneur du Chevalier Fry, un des Chefs du Commité. Dans son passage, il rencontra un grand nombre de Baleines, qui se débattoient contre la Côte; ce qui ne l'empêcha point de faire sonder à la Marée. Il trouva que le flux venoit du Nord, qu'il montoit sur la Côte environ dix piés, & que dans la Pleine & la Nouvelle Lune la Marée étoit haute à trois heures. La Côte est d'une pente douce; mais elle s'éleva beaucoup. A quelque distance, les Collines paroissoient rougeâtres & fort unies, mais absolument stériles. Dans les Vallées le terrein est noirâtre, & produit

(t) Nous corrigeons ici quelques inexactitudes de l'Edit. de Paris, qui suppose à tort qu'Ellis étoit de cette course. R. d. E.

(u) Edit. de Paris derniere. R. d. E.

(x) Sans l'addition précédente, que nous avons faite au Texte, on ne comprendroit pas ce que ceci veut dire. R. d. E.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747

une herbe assez longue, mêlée de quelques Plantes, dont les unes portent des fleurs jaunes, d'autres des fleurs bleues & rouges, surtout une sorte de Vesce, qui croît en abondance sur le bord des Etangs. Ellis remarqua aussi plusieurs lits de sable, couverts d'une herbe de fort bon goût, qui ressemble à du Mouron, & d'une grande quantité de Cochlearia, un peu différent pour la forme, & d'un goût plus picquant que le nôtre. Il vit aussi plusieurs troupes de Bêtes fauves, qui broûtoient sur les Collines. A son retour, il observa, dans le passage, que l'eau étoit extrêmement trouble, chargée de ce que les Marins nomment *Pâture de Baleines*, & de petites parties d'une espece de gelée noire, à-peu-près de la grosseur de nos plus grosses Mouches. L'Algue marine est ici d'une prodigieuse longueur (y). Ellis croit ces remarques d'autant plus singulieres, que dans un climat si rigoureux on voit peu de Végétaux sur les Côtes.

LORSQU'IL fut rentré à bord, on mit à la voile [le 21] pour chercher les deux Barques longues, sans lesquelles on ne pouvoit espérer de pousser plus loin les découvertes. La saison commençoit à s'avancer; & depuis trois jours de séparation, les deux Vaisseaux ne s'étoient pas encore rejoints. Cependant ils se rencontrerent le jour suivant. Le Conseil, après une longue délibération, résolut alors que les Barques longues ne seroient attendues que jusqu'au 28, & que dans l'intervalle l'un des deux Vaisseaux feroit route au Sud jusqu'aux soixante-quatre degrés, & l'autre au Nord, jusqu'aux soixante-cinq. Entre diverses mesures, qu'on prit pour retrouver les Barques longues, les Pinasses des deux Vaisseaux furent dépêchées, avec ordre d'élever au Cap de Fry, une Perche, au pié de laquelle on enterreroit une Lettre qui contiendroit des instructions, & d'amarrer à demi lieue de la Côte, un gros tonneau, dans l'endroit où l'on jugea que les Barques longues devoient passer. Ce tonneau portoit aussi, sous un petit Pavillon, une Lettre où le Cap Fry leur étoit donné pour rendez-vous.

AVEC ces précautions, la *Galiote de Dobbs* fit route au Nord, & la *Californie* au Sud. Ellis descendit à terre avec six Hommes, par les soixante-cinq degrés cinq minutes, sur la Côte occidentale du Welcome, pour sonder la Marée. Il trouva, dit-il, qu'elle venoit encore du Nord, & que le tems des hautes Marées étoit à-peu-près le même qu'au Cap Fry, mais qu'elles montoient trois piés plus haut, sur une perche qu'il fit dresser, avec la marque des basses eaux, pour donner plus de certitude à ses observations. Les Terres different peu de celles du Cap Fry, excepté qu'elles paroissent plus élevées. Il rencontra ici, comme sous ce Cap, quantité de Baleines noires: sur quoi il observe qu'on y pourroit établir une Pêche d'autant plus avantageuse pour sa Nation, que le Welcome est moins embarrassé de glaces que le Détroit de Davis ou les Côtes du Spitzberg, & que l'eau y est moins profonde; deux points, dit-il, d'une extrême importance, & reconnus tels par ceux qui connoissent la nature de cette Pêche. Il retourna le même jour à bord.

(y) Il s'en trouve de trente pieds de long.

LE 26, la *Galiote de Dobbs*, ayant repris la route du Cap Fry, eut la satisfaction d'y trouver la *Californie*, avec les deux Barques longues, qu'elle avoit rencontrées par les soixante-quatre degrés dix minutes. Les Officiers de ces deux Chaloupes rapporterent qu'à soixante-quatre degrés de latitude, & trente-deux [minutes (z)] de l'Ile de Marbre, ils avoient trouvé une ouverture, dont l'entrée avoit trois ou quatre lieues de large; mais que s'y étant avancés l'espace de huit lieues, ils lui en avoient trouvé six ou sept de largeur; que jusques-là leur route avoit été Nord-Nord-Ouest à la Boussole, & que de-là il avoit fallu tourner plus à l'Ouest; qu'ayant poussé dix lieues plus loin, ils avoient trouvé que ce bras de Mer se rétrécissoit jusqu'à quatre lieues; qu'ensuite ils avoient remarqué que les Côtes recommençoient à s'ouvrir; mais qu'ils avoient perdu courage en voyant que l'eau, de salée, profonde & transparente, qu'ils l'avoient eue jusqu'alors, avec des Côtes escarpées & des Courans fort rapides, devenoit plus douce, épaisse & moins profonde.

CES lumieres, quoiqu'imparfaites, parurent fort importantes à l'Agent du Commité. Gardons-nous de supprimer ses réflexions. „ Il est très vraisemblable, (dit-il,) que cette ouverture a de la communication avec „ quelque grand Lac du Continent, qui en a peut-être avec le grand Océan „ occidental. Une des circonstances que les Officiers des Barques longues „ observerent en montant, c'est que le courant du reflux étoit plus fort que „ celui de la Tamise, pendant dix heures des douze, quoique dans une „ eau de plusieurs lieues de large. Le flux, survenant ensuite, arrêtoit „ tout-à-fait l'eau pour les deux dernieres heures. En second lieu, quoiqu'on ne puisse assurer positivement qu'il se trouve un passage en cet endroit, je crois pouvoir dire, avec vérité, qu'aucune apparence n'y est „ contraire. Il est vrai que le changement de l'eau salée en eau douce paroît conclure, à la premiere vue, contre le passage: mais si par hazard „ cette eau n'avoit été douce qu'à sa surface, cette conclusion auroit peu „ de force, puisqu'on étoit alors dans la saison des fontes de neiges, dont „ les eaux découloient de toutes les parties des Terres, & que par conséquent il n'étoit pas plus étranger de trouver la surface de la Mer adoucie, „ qu'il ne l'est de voir la même chose, après les mois pluvieux, dans la „ Mer Baltique & sur les Côtes occidentales d'Afrique. Enfin, quoiqu'il „ soit certain que le courant de la Marée venant de l'Ouest est une preuve „ directe & incontestable, de la réalité d'un passage à quelque autre Océan, „ il ne s'ensuit pas que le Courant venant de l'Est soit une preuve du contraire, „ puisqu'on sait que dans le Détroit de Magellan les Marées des deux „ Océans se rencontrent de même. D'ailleurs de fortes raisons font prévoir „ que la même chose doit arriver, si l'on parvient jamais à la découverte „ d'un passage au Nord-Ouest. "

LES deux Vaisseaux se trouvoient si proche du Détroit de Wager, qu'avec la certitude qu'on avoit, d'un autre côté, que dans le Welcome la Marée ordinaire vient du Nord, les deux Capitaines se crurent obli-

(z) Cette omission d'un seul mot forme une erreur prodigieuse. R. d. E.

Voyages au Nord Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1747.

gés (*a*) de faire toutes les recherches possibles sur ce Détroit; c'est-à-dire, de vérifier si c'est en effet un Détroit, ou si ce n'est qu'une Riviere d'eau douce. Ils ne pûrent y entrer que le 29. Ce qu'on nomme le *Détroit de Wager* est situé, par cette derniere observation, à soixante-cinq degrés trente-trois minutes de latitude, & quatre-vingt-huit degrés de longitude de Londres. A son entrée, il a, du côté du Nord, le Cap de *Montaigu*, & du côté du Midi, le Cap de *Dobbs*. Sa partie la plus étroite est à cinq lieues Ouest de ce dernier Cap, & n'a pas moins de cinq lieues de large. Le Courant de la Marée y a toute l'impétuosité des eaux d'une Ecluse. Ellis assure que celui des hautes Marées parcourt huit à neuf lieues dans une heure. „ Quand nous fûmes arrivés (dit-il,) à ce dangereux endroit, „ nous ne fûmes plus maîtres de nos Vaisseaux, & le Courant fit faire „ quatre ou cinq tours à la *Californie*, malgré les efforts que l'Equipage fit „ longtems pour l'arrêter. On fut étonné de l'agitation de la Mer. Elle „ bouillonne, elle forme des tourbillons, avec autant d'écume qu'un amas „ de torrens, rompus par quantité de rochers; ce qui ne paroît venir, „ néanmoins, que de ce que le Canal est ici fort étroit, à proportion de „ la masse énorme d'eau qu'il reçoit. Quantité de gros glaçons, venant du „ Welcome, y entrerent avec nous; & quoique nous fussions déja fort „ avancés, ils furent tantôt poussés bien loin devant nous, tantôt rejettés „ en arriere par l'action irréguliere des Courans. Nous passâmes environ „ trois heures dans cette violente situation: mais ayant enfin passé le *Sond* „ *des Sauvages*, où le Canal devient plus large & la Marée plus rapide, „ nous nous y trouvâmes plus à l'aise. Ce Sond est formé par une chaîne „ de petites Iles, qui s'étendent le long de la Côte Septentrionale."

Le 30, on passa le *Deer Sund*, qui est une assez bonne Rade, neuf ou dix lieues plus haut, du même côté du Détroit. Ensuite, on découvrit bientôt une retraite sûre pour les Vaisseaux, entre plusieurs Iles fort élevées & remplies de rochers, qui les peuvent mettre à couvert de tous les vents. Cet endroit fut nommé le *Port de Douglas*, à l'honneur des deux Actionnaires de ce tems. On y amarra les deux Bâtimens sur quinze à dix-huit brasses d'eau; & dans un Conseil solemnel, on délibéra sur la maniere la plus prompte de reconnoître, avec certitude, si le Canal, où l'on se trouvoit, étoit une Riviere, un Détroit, ou une Baie. La conclusion fut, que les Vaisseaux se retireroient au Port de Douglas, & que dès le jour suivant les deux Barques longues entreprendroient cette recherche. Cependant on résolut aussi, que pour ne pas retenir les Vaisseaux plus longtems qu'ils ne pouvoient l'être sans danger, ils feroient route en Angleterre le 25 d'Août, si les deux Barques n'étoient pas revenues pour ce terme.

Les Capitaines, se chargeant eux-mêmes de l'Entreprise, mirent à la voile le 31 de Juillet, chacun dans la Barque longue de son Vaisseau, accompagnés de quelques Officiers & d'un nombre suffisant de Matelots.

(*a*) C'étoit un des principaux points de la dispute, entre Arthur Dobbs & le Capitaine Middleton.

C'est dans les termes d'Ellis, qu'on présente une Expédition, à laquelle il eut la principale part.

„ Nous tînmes, avec un vent frais, la route de Nord Ouest à l'Ouest, „ jusqu'à ce que la largeur du Canal se trouva diminuée de dix lieues à „ une. Ici, vers le soir, nous fûmes allarmés par un bruit affreux, qui res- „ sembloit à celui d'une prodigieuse chûte d'eau, sans aucune marque qui „ pût nous faire découvrir d'où il venoit. On prit aussitôt le parti de jetter „ l'ancre, & d'envoyer quelques Hommes à terre. Je me mis du nombre. „ Mais en arrivant à la Côte, nous la trouvâmes hérissée de rochers, & „ fort escarpée. L'obscurité de la nuit, qui nous la déroba presqu'aussi- „ tôt, nous força de retourner à bord. Cependant je puis dire, qu'en peu „ d'instans, nous eûmes le plus terrible spectacle qu'on puisse jamais s'i- „ maginer. Des rochers immenses, qui sembloient brisés dans leurs masses, „ pendoient de toutes parts sur nos têtes. Dans plusieurs endroits, des cascades „ d'eau tomboient d'une crevasse à l'autre: d'un autre côté, on apperce- „ voit des glaçons d'une grosseur & d'une longueur déméfurées, rangés „ les uns à côté des autres, comme les tuyaux des grandes orgues. Mais „ rien ne nous causa tant d'effroi, que de gros morceaux de rocs brisés, que „ nous vîmes à nos piés, & qui, détachés de leurs sommets par la for- „ ce expansive du froid, avoient roulé jusqu'à nous, avec une violence „ inexprimable.

„ Nous passâmes la nuit dans une mortelle inquiétude; & dès la pointe „ du jour, nous retournâmes promptement à terre, où nous ne fûmes pas „ longtems sans découvrir que le bruit, que nous n'avions pas cessé d'en- „ tendre, avoit été causé par la force de la Marée, qui se trouvoit arrêtée „ dans un passage fort étroit. (b) La masse d'eau étoit prodigieuse, & sa „ rapidité surprenante. Quoique nous fussions à cent cinquante lieues de „ l'entrée du Canal, les eaux étoient transparentes & fort salées. La Ma- „ rée montoit ordinairement de quatorze piés & demi; & dans la Pleine & „ Nouvelle Lune, la haute Marée étoit à six heures. Nous vîmes distinc- „ tement que le Canal s'ouvroit de cinq ou six lieues, derriere la Cataracte, „ & s'étendoit de plusieurs lieues à l'Ouest. Ce fut alors que nous conçûmes „ de grandes espérances pour le passage. La premiere difficulté étoit de „ passer la Cataracte; mais l'ayant tenté, nous y trouvâmes moins de dan- „ ger qu'on ne se l'étoit imaginé. J'en voulus courir les premiers risques, „ & je la passai, dans une petite Chaloupe, pendant sa plus grande force. „ Bientôt, nous fûmes assurés qu'on pouvoit la passer sans péril. A demi „ flux, les eaux inférieures étoient de niveau avec les supérieures; comme „ à demi reflux, celles d'en-haut l'étoient avec celles du dessous; & dans „ ces deux positions, le passage étoit facile.

„ Nous vîmes paroître ici trois Indiens, qui nous aborderent avec leurs „ Canots, & dont les usages ne différoient point de ceux des autres: mais „ leur taille étoit beaucoup moins haute, & nous remarquâmes, avec éton- „ nement, qu'à mesure que nous avancions du Fort d'York vers le Nord, „ tout diminuoit en grandeur. Les arbres mêmes ne devinrent à la fin que

(b) D'environ soixante verges de large. R. d. E.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

„ des arbrisseaux. Enfin, au-delà des soixante-sept degrés de latitude, nous „ ne vîmes plus de vestiges d'Hommes. Ces Esquimaux nous parurent un „ peu timides, & nous étions vraisemblablement les premiers Européens qu'ils „ eûssent vus; mais encouragés par nos caresses, ils entrerent en com- „ merce avec nous. On leur fit entendre que nous avions besoin de Gibier, „ qu'ils appellent *Tuktoa* dans leur Langue: ils retournerent promptement „ à la rive, d'où nous les vîmes revenir avec une bonne provision de di- „ verses sortes de viandes sechées au feu, & quelques pieces fraîches de „ chair de Bufle. Nous eûmes, à bon marché, tout ce qu'ils avoient „ apporté.

„ LE second jour d'Août, nous passâmes la Cataracte, au-dessus de la- „ quelle la Marée ne montoit que de quatre piés. Les deux Côtes étoient „ fort escarpées, & nous ne trouvâmes point de fond avec une sonde de „ cent quarante brasses. On vit des Baleines blanches & des Vaches mari- „ nes. Mais nos gens n'en furent pas moins découragés par le goût de „ l'eau, qui étoit presque douce. Pour moi, toujours persuadé que cette „ douceur n'étoit qu'à la surface, j'entrepris d'en convaincre tout le monde „ par une expérience fort simple. Une bouteille, que je fis boucher soi- „ gneusement, fut plongée à la profondeur de trente brasses, où ayant ar- „ raché le bouchon (c), elle se remplit d'eau, que nous trouvâmes aussi „ salée que celle de l'Océan Atlantique; & nos espérances se ranimerent. „ Mais ces flatteuses idées durerent peu. Le 3, vers la nuit, les eaux tom- „ berent si subitement, que pour découvrir, le lendemain, la cause de cette „ étrange avanture, nous prîmes le parti de mouiller. A peine fût-il jour, „ qu'étant descendus à terre, nous montâmes sur des hauteurs qui n'étoient „ pas éloignées de la Côte, & nous découvrîmes, avec beaucoup de regret, „ que ce prétendu Détroit se terminoit par deux petites Rivieres, qui n'é- „ toient pas même navigables, dont l'une venoit d'un grand Lac, situé au „ Sud-Ouest, à quelques lieues de nous. Ainsi toutes nos espérances s'é- „ vanouïrent à la fois; & notre seule consolation fut d'avoir levé tous „ les doutes, sur la nature d'un Golfe qui pouvoit éterniser les dis- „ putes (d).

„ PENDANT vingt-quatre heures, que nous passâmes dans cette Plage, il „ nous vint plusieurs Canots remplis d'Indiens, qui nous apporterent de la „ chair de Buffle & de Saumon sechée. Nous achetâmes, avec ces provi- „ sions, plusieurs de leurs habits & de leurs Arcs. Mais envain nous effor- „ çâmes-nous, par nos signes, de tirer d'eux quelque instruction sur la Mi- „ ne de Cuivre, & sur l'existence d'un autre Océan du côté de l'Ouest. Je „ leur traçai un dessin de la Côte, auquel ils ne comprirent rien, non plus „ qu'à nos questions. Il y avoit entr'eux un Homme d'assez bonne mine, „ qui, sans être différemment vêtu, paroissoit d'une Nation différente, jus- „ qu'à nous faire juger que les autres ne l'avoient amené que pour lui don- „ ner

(c) M. Prevost avoit mis ici *un Plongeur* pour faire cette opération. R. d. E.

(d) Fox observe, dans sa Relation, que l'éclaircissement de tous les doutes sert à diminuer la difficulté de l'entreprise, en la réduisant à des bornes plus étroites & plus sûres.

„ ner la satisfaction de nous voir. Moore s'imagina que ce pouvoit être „ quelque Prisonnier, tombé entre les mains de ces Sauvages; & faisant „ réflexion à l'envie extrême qu'ils marquoient de nous vendre tout ce qu'ils „ avoient apporté, il se flatta de pouvoir acheter cet Homme, dans l'espé- „ rance d'en tirer quelques lumieres, qui auroient pû nous conduire plus „ loin. On leur offrit quantité de Marchandises, avec des signes qu'ils pa- „ rurent entendre; mais ils s'obstinerent à rejetter toutes nos offres (*e*). „ Nos Barques leverent l'ancre, le 4, pour retourner vers les Vaisseaux. „ Un vent très impétueux nous fit perdre un Homme, qui fut emporté d'un „ coup de voile; mais nous repassâmes heureusement la Cataracte, & le 7 „ nous rejoignîmes nos Bâtimens.

Dans le chagrin d'être revenu sans succès, *Thompson*, Chirurgien de la *Galiotte de Dobbs*, insinua, au Conseil, des doutes qui semblerent mériter de l'attention. Le tems ayant été fort couvert & la Mer très haute, pendant que les deux Barques, à leur retour, passoient assez loin de la Côte du Nord, étoit-il impossible qu'on eût passé quelque ouverture, sans l'avoir remarquée, surtout dans une Côte fort élevée, & double même en plusieurs endroits, avec de grandes largeurs entre les Montagnes? Ellis ne combattit point cette idée. „ Cependant, (dit-il,) j'étois agité, par des „ motifs différens, qui étoient plutôt les Marées extrêmement hautes que „ nous avions observées; car la Marée, au Port de Douglas, montoit de „ seize piés & demi perpendiculaires, tandis que suivant le témoignage „ de Middleton elle ne montoit que de dix piés au Deer-Sund, quoique „ situé de huit ou dix lieues plus près du Welcome. D'ailleurs le tems des „ hautes eaux arrivant même plutôt à la Cataracte, quoique plus avan- „ cée de quatre-vingt-dix lieues vers l'Ouest, j'avois peine à concilier ces „ circonstances, sans supposer, à cet endroit, quelque communication „ avec un autre Océan. Ainsi, mes propres réflexions eurent plus de for- „ ce que les doutes du Chirurgien, pour me faire prendre parti en sa fa- „ veur. Nous joignîmes nos argumens au Conseil. Les contestations fu- „ rent vives & finirent par la résolution de renvoyer une des Barques lon- „ gues, pour visiter de plus près la Côte du Nord. Ce fut la *Résolution*, „ c'est-à-dire celle de la *Galiotte de Dobbs*, que le Conseil chargea de cet- „ te recherche.

„ Dans la même séance, (ajoute Ellis,) je fis valoir quantité de fortes rai- „ sons (*f*) pour établir qu'il devoit se trouver du côté du Nord, dans la „ Baie que Middleton a nommée *Repulse-Bay*, un passage à quelque autre „ Océan. J'observai, par exemple, qu'à mesure qu'on avançoit vers le „ Nord, les Marées étoient toujours plus hautes, & qu'elles arrivoient tou- „ jours plutôt; que de même, la salure & la transparence de l'eau sembloient „ augmenter dans le Welcome, de sorte qu'on voyoit le fond de la Mer à la „ profondeur de douze à quatorze brasses; que sans cesse on rencontroit une

(*e*) Un Journaliste s'étonne qu'avec cette espérance, quelque Anglois n'ait pas eu le courage de demeurer parmi ces bons Esquimaux jusqu'à l'année suivante. C'étoit le vrai moyen de s'instruire, avec beaucoup de certitude & peu de danger.

(*f*) Quelques-unes, dit-il, presqu'égales à des démonstrations.

„ prodigieuse quantité de Baleines sur les Côtes; & qu'on y avoit souvent „ remarqué que les vents de Nord-Ouest y causoient les plus hautes Marées. „ De toutes ces preuves, je conclûs que l'un de nos deux Vaisseaux devoit „ partir incessamment pour la recherche de ce Passage, tandis que l'autre „ continueroit la sienne & dans le Parage où nous étions, & du côté du „ Sud, où l'on n'avoit point encore pénétré. Mais plusieurs Membres du „ Conseil s'étant vivement opposés à ma proposition, elle fut rejettée à la „ pluralité de voix (g).

Le 13, Ellis, Thompson & le premier Contre-Maître, partirent dans la *Résolution*, pour chercher des ouvertures sur la Côte du Nord. Ils rencontrerent dans leur passage, quantité de Baleines noires & surtout un prodigieux nombre de Vaches marines. Vers minuit, se trouvant comme enfermés entre la Côte & les Iles qui la couvroient, ils jetterent la sonde, qui ne leur donna que la profondeur de trente brasses. La diminution de l'eau, qui continuoit toujours, les fit mouiller sous une Ile. Le 14, ils s'avancerent à la Côte, où montant sur quelques hauteurs, ils découvrirent une ouverture qui s'étendoit de plusieurs lieues au Sud-Ouest: mais ils reconnurent, en même tems, que plusieurs lits de pierre qui la traversoient d'une rive à l'autre, & qui se montroient même en Marée basse, ne leur permettoient pas d'avancer beaucoup plus loin. Au Nord de cette ouverture, ils en virent une autre, qui se terminoit de même, à trois lieues de son embouchure. Rien ne s'offrant au-delà, ils retournerent le même jour à bord.

La saison n'étoit pas si avancée, qu'elle ne laissât le tems de tenter encore quelques recherches. On prit unanimément la résolution suivante, qui mérite d'être rapportée dans les termes du Conseil, parce qu'au jugement d'Ellis elle contient plusieurs faits *évidens* & *décisifs*, qui prouvent la réalité du passage.

„ *Au Conseil tenu à bord de la* Galiote de Dobbs, *dans le* Port de Douglas, *le* 14 *d'Août* 1747. Après avoir fait d'exactes recherches, sur l'ouverture appellée communément *Riviere* ou *Détroit de Wager*, nous déclarons l'avoir trouvée entiérement bouchée de toutes parts, & sans communication avec aucun autre endroit que le Welcome; & nous avons „ jugé, par les Marées extraordinaires, par l'étendue considérable, la profondeur & la salure de ses eaux, même à cinquante lieues de son embouchure, qu'elle doit être un bras du Welcome. D'un autre côté, ayant „ trouvé que la Marée monte extraordinairement sur la Côte occidentale du „ Welcome, principalement ici; ne sachant point encore d'où ces grandes „ eaux y arrivent, excepté que dans tous les Parages, où nous avons observé la Marée, nous avons trouvé qu'elle suit le cours de la Côte en ve-

(g) Les prétextes furent, que leurs instructions ne portoient pas d'aller jusqu'à cette Baie, qu'une partie des Equipages étoit indisposée, que la saison étoit trop avancée pour permettre de remonter au Nord, &c. „ Ce qu'il étoit aisé de conclure, (dit „ Ellis,) c'est qu'il y avoit parmi nous, des „ gens qui commençoient à s'ennuyer de „ tant de fatigues, & qui souhaitoient la fin „ du Voyage, ou du moins qu'on n'entreprît „ plus d'Expéditions aussi pénibles que la „ derniere ".

„ nant du Nord, & que les eaux les plus hautes font caufées par les vents „ de Nord Oueft; voulant néanmoins favoir d'où elle vient, & jugeant que „ la connoiffance de fa direction fur la Côte orientale du Welcome pour- „ roit nous fournir là-deffus quelques lumieres; nous avons réfolu de pour- „ fuivre nos recherches, autant que les vents & le tems nous le permettront, „ fur la baffe Côte oppofée, de même qu'à Cary-Swan's-Neft, & par- „ tout ailleurs où nous pourrons efpérer quelque lumiere pour la découver- „ te d'un Paffage au Nord-Oueft. En foi de quoi, chacun de nous a figné „ fon nom."

Le 15 d'Août, l'ancre fut levée, & les deux Vaiffeaux fortirent du Port de Douglas. En entrant dans le Wager, ils rencontrerent, dans fa partie la plus étroite, une Marée très violente, qui les y arrêta plufieurs heures, quoique la fonde portât plus de huit nœuds d'eau. Le 17, à leur arrivée dans le Welcome, Ellis, & *Metcalf*, fecond Contre-Maître, s'embarquerent enfemble pour exécuter la derniere réfolution du Confeil. La nuit étant tombée avant qu'ils pûffent gagner la Côte, & la Marée commençant à fe retirer, ils fe virent obligés d'attendre la Marée fuivante. Dans l'intervalle, leur Vaiffeau, qui étoit refté en pleine Mer, tira un coup de canon à chaque demi-heure: mais entraînés, par le reflux ou par le vent, à plufieurs lieues vers le Nord, ils furent bientôt hors de la portée du bruit: cependant leurs recherches commencerent à la pointe du jour. La Marée leur venoit du Nord, & montoit d'environ quinze piés. Les hautes Marées de la Pleine & Nouvelle Lune arrivoient un peu avant trois heures; un peu plutôt qu'en pleine Mer, fur la Côte oppofée.

„ Après avoir fini nos recherches, avec une ardeur qui nous avoit emportés, nous commençâmes, (dit Ellis,) à fentir l'embarras que nous aurions „ à rejoindre le Vaiffeau Depuis que nous l'avions perdu de vue, il nous „ étoit impoffible de favoir avec la moindre certitude par où nous devions „ le fuivre. Le vent étoit fort impétueux, le tems obfcur & chargé de „ neige. Notre Barque étoit petite & profonde, la plupart de nos gens „ affoiblis par le Scorbut, en un mot notre fituation étoit déplorable. Je „ m'efforçai d'encourager tous mes Compagnons, en leur repréfentant que „ le meilleur parti étoit de remettre en Mer, pour chercher notre Vaif- „ feau, & que nous ne pouvions, fans une folle témérité, nous arrêter fur „ cette Côte affreufe, où nous n'avions pas vu la moindre trace d'Hom- „ mes ni d'Animaux, pas le moindre afyle, ni même une goutte d'eau dou- „ ce. On fe laiffe perfuader. Je fis remettre auffitôt en Mer, pour écar- „ ter les triftes réflexions fur les dangers qui nous menaçoient. Le vent „ ne fit qu'augmenter; & la Mer étant fort haute, nous prîmes tant d'eau, „ qu'il fallut travailler fans relâche à vuider la Barque. Nous fîmes envi- „ ron douze lieues dans cet état. Enfin nous apperçûmes les deux Vaif- „ feaux, & nos travaux redoublerent, pour nous rendre à bord. Un mo- „ ment plus tard, nous perdions toute efpérance: à peine fûmes-nous arri- „ vés, que le vent ayant pris une nouvelle force, la Mer s'éleva aux nues, „ & l'air devint fi fombre, qu'on ne découvroit ni les Vaiffeaux ni la Côte. „ Cet orage, qui venoit du Sud, nous arrêta dans le Welcome jufqu'au 19.

„ Mais, le vent ayant changé, nous mîmes à la voile aussitôt, pour faire „ route vers le Sud. Il continua de nous favoriser jusqu'au 21. Cependant nous passâmes à peu de distance de Cary-Swan's-Nest, sans en „ examiner les Marées; observation, néanmoins, qu'on avoit jugée nécessaire au dernier Conseil. A la vue du beau tems, qui sembloit „ promettre quelque durée, on assembla le Conseil à bord de la *Californie*, où l'on se détermina sur le champ à reprendre la route d'Angleterre."

TELLE fut la fin d'une Expédition, dont on avoit conçu de si grandes espérances dans toute l'Europe, & surtout dans les Pays maritimes, où l'on connoît mieux qu'ailleurs la nature & l'importance de ces entreprises. En regrettant qu'elle n'ait pas eu plus de succès, Ellis se console, par l'idée qu'elle n'est pas tout-à-fait infructueuse. „ Si nous n'avons pas trouvé de „ passage au Nord-Ouest, il est certain, (dit-il,) que loin d'en avoir découvert l'impossibilité, ni rien qui combatte la réalité de son existence, „ nous avons rapporté, en sa faveur, des preuves fondées sur l'évidence, „ telle du moins qu'on peut l'exiger dans une recherche de cette nature; „ c'est-à-dire sur des faits incontestables & sur des expériences bien avérées, qui plaident ensemble pour la possibilité."

ON ne s'arrêtera point à suivre les deux Vaisseaux dans leur retour, par une route connue, qui ne peut plus offrir que d'anciennes observations (*b*),

(*b*) Exceptons-en néanmoins celle de M. Ellis sur les Brouillards & sur la rouille. On a dû remarquer que les brouillards des Mers glaciales sont d'une épaisseur extraordinaire. M. de Maupertuis les attribue, dans son Ouvrage sur la Figure de la Terre, au long séjour que le Soleil fait sur l'Horison dans ces Pays septentrionaux, & qui lui fait élever beaucoup plus de vapeurs, qu'il ne peut s'en condenser pendant la nuit. Mais d'autres nous apprennent qu'en certaines saisons on observe aussi des brouillards épais, & presque continuels, sur la Côte de Coromandel dans les Indes Orientales; ce qu'on n'y peut attribuer au long séjour du Soleil sur l'Horison, puisque dans ce climat il n'y a pas beaucoup de différence, pendant tout le cours de l'année, entre la longueur des jours & celle des nuits. D'ailleurs si c'étoit la véritable cause, il s'ensuivroit que dans le Spitzberg les brouillards devroient être d'une épaisseur extrême pendant que le Soleil y est à son plus haut point, & même pendant tout l'Été de ce climat, puisqu'alors le Soleil y est continuellement au-dessus de l'Horison: cependant l'expérience prouve le contraire; & Martin observe, dans son Voyage, que les Pêcheurs de Baleine jouissent alors d'un tems clair & très serein. Il paroît plus vraisemblable, à M. Ellis, que c'est le fond de l'air, qui condense les vapeurs humides à mesure qu'elles s'élevent, & qui les tient suspendues près de la surface de la Mer. Ses propres observations ne lui permettent pas même d'en douter: 1°. Les brouillards sont plus épais & plus fréquens près des gros glaçons, où l'air est plus froid qu'ailleurs. 2°. Les vents de Sud & de Sud-Ouest amenent avec eux quantité de vapeurs humides, qui se changent en brouillards dans les Parties Septentrionales, non-seulement par le froid de l'air, mais encore par la diminution de son élasticité, qui le rend incapable de soutenir ces vapeurs. 3°. Tous les vents qui viennent de quelque point du Nord, amenent un beau tems, & cela pour deux raisons; la premiere, que soufflant sur des lieux secs, ils n'amenent point de vapeurs; la seconde, qu'augmentant l'élasticité de l'air, ils le rendent capable de soutenir les vapeurs, sans en laisser tomber ou flotter sur la terre, &c.

Malgré les brouillards, on observe que les Métaux sont ici moins sujets à la rouille, que dans tout autre climat. Cependant l'opinion commune est que l'humidité fait rouiller les Métaux. M. Ellis en convient aussi: mais il prétend que toute humidité ne produit point cet effet, & que pour le produire il faut que les parties aqueuses soient chargées de sels acides. Or il se trouve peu de ces sels dans les Pays du Nord,

& des événemens ordinaires. Il suffit de remarquer qu'ils arriverent dans la Rade d'Yarmouth le 14 d'Octobre 1747, après un Voyage de seize (*i*) mois dix-sept jours : mais comme leur Expédition, pour la recherche du Passage, est la derniere dont on ait publié le Journal, il paroît essentiel à cet Article, & convenable à notre Recueil, d'y joindre ce que tant d'expériences ont fait penser de plus raisonnable sur ce grand objet, & le jugement que le Public a porté de cette partie du même Ouvrage (*k*).

Observations sur toutes les expériences précédentes.

C'EST un fait, reconnu sans exception, que dans tous les Pays de peu d'étendue, soit Iles ou presqu'Iles, il ne se trouve jamais de gros arbres, & qu'on n'y voit que des Bois taillis ou des arbrisseaux, quoique sur le Continent, situé dans la même latitude, il y ait les plus beaux arbres du monde. De-là on peut conclure, avec certitude, que tout Pays qui manque de gros Bois, dans un climat où l'on sait qu'il en croît abondamment, a la Mer des deux côtés. Or on a vérifié que depuis la latitude de soixante-un degrés, en avançant vers le Nord, toutes les productions végétales diminuent visiblement à mesure qu'on avance, & qu'au lieu de gros arbres, on n'y voit à la fin que de fort petits arbrisseaux. D'un autre côté, il n'est pas moins certain qu'à des latitudes beaucoup plus avancées, on trouve des Forêts très étendues, où le Bois est excellent & très gros, comme en Norvege, en Suede, en Laponie, & dans toute la Russie, par ces immenses districts qui s'étendent jusqu'à la Mer du Japon. S'il n'y avoit point de Mer au-delà de la Baie d'Hudson, & qu'il n'y eût que des Terres étendues vers l'Ouest, ne devroit-on pas trouver la même abondance de Bois, dans les Pays qui bordent cette Baie ? Au contraire, s'il ne s'y trouve point de Bois, comme on n'en peut douter sur des témoignages constans, une différence si remarquable, entre des Pays situés sous le même climat, peut-elle être expliquée avec plus de vraisemblance que par le voisinage de quelque Mer occidentale ? Le grand froid ne sauroit être allégué, puisqu'on a su, depuis quelques années, par un Ouvrage publié à Petersbourg sous la direction de l'Académie Impériale, que plusieurs Végétaux, & le Bled même, croissent assez bien dans certaines parties du Kamtchatka, où le froid est plus vif que sur les Côtes de la Baie d'Hudson.

ON ajoute, à cette remarque, que pendant l'Hiver de 1746, que les Anglois des deux Vaisseaux passerent dans leur Habitation de Montaigu,

où l'eau, & surtout la terre, se trouvant presque toujours resserrées par le grand froid, la chaleur du Soleil n'éleve gueres que les particules les plus aqueuses. Ce raisonnement est appuyé par une expérience singuliere : M. Halles, distillant de l'eau salée pour la rendre douce, trouva qu'une chaleur tempérée convenoit mieux qu'un feu prompt & violent : l'eau tirée lentement & avec peu de feu, devint parfaitement douce ; tandis que celle, qui avoit été sur un grand feu, resta saumache. Ajoutons que le froid peut agir sur les Métaux, & fermer assez leurs pores, pour empêcher qu'ils ne reçoivent une si grande quantité de cet esprit acide, que le Soleil éleve dans l'Atmosphere, & qui cause la rouille.

(*i*) Edit. de Paris, *quatorze*. R. d. E.

(*k*) On a même été surpris que la Nation Angloise, avec l'esprit de jalousie qu'on lui connoît, & dans les vues exclusives qu'elle conserve encore, en ait souffert la publication.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

ils observerent constamment que les vents de Nord-Ouest amenoient avec eux quantité d'une petite neige, dans laquelle ils savoient, par expérience, que le froid de l'air hivernal convertissoit les vapeurs qui s'élevoient des eaux ouvertes; d'où l'on croit pouvoir conclure, qu'au Nord-Ouest de ce Pays, & même assez proche, il y a quelque grosse masse d'eau, c'est-à-dire quelque Mer occidentale. Ces raisons, demande Ellis, ne s'accordent-elles pas entr'elles, aussi-bien qu'avec les opérations ordinaires de la Nature dans d'autres lieux, où l'on sait que les mêmes causes produisent les mêmes effets?

Qu'on fasse ensuite attention à la figure du Pays; & les conjectures se multiplieront avec un redoublement de vraisemblance. On sait, par l'expérience, que la plupart des Terres, situées entre deux Mers, sont comme divisées par une chaîne de Montagnes, & que des deux côtés elles ont une pente vers les Côtes. Autant que les Anglois pûrent l'observer, les Pays dont il est question présentent cette forme; & la vue la plus étendue qu'ils eurent dans toute leur route, c'est-à-dire celle qu'ils se procurerent en montant la Baie de Wager, leur en parut une conviction. A l'entrée de cette Baie, le Pays est bas; mais ils le trouverent plus haut, à mesure qu'ils avançoient; ils virent des Montagnes, qui s'élevoient les unes derriere les autres: & lorsqu'ils eurent pénétré fort loin dans la Baie, ils observerent distinctement qu'il y avoit de même une déclinaison réguliere vers la partie opposée. Toute cette vûe ressembloit beaucoup à celle de l'Isthme Darien, qui joint ensemble les deux parties de l'Amérique.

On prétend d'ailleurs que ces observations s'accordent parfaitement avec divers témoignages des Esquimaux du Sud, qui assurent tous unanimément, dans les Comptoirs Anglois, qu'à peu de distance de leur Pays, vers le coucher du Soleil, il existe une grande Mer, sur laquelle ils ont vu des Navires, avec des Hommes qui portent une longue barbe & de grands Bonnets. Quelques-uns même, sans avoir jamais vu des Vaisseaux Européens, ont dessiné, à Churchill, des figures de Vaisseaux sur des rochers (*l*). D'autres ont apporté aux mêmes Comptoirs du sel blanc, formé, disoient-ils, par la chaleur du Soleil sur les rochers des Côtes de cet Océan.

Si l'on objecte que les conjectures les mieux fondées prouvent seulement que ce Pays a la Mer des deux côtés, & ne décident rien pour la communication, Ellis répond qu'il seroit déja fort avantageux de pouvoir découvrir du moins un Passage court par terre, d'une Mer à l'autre, mais que n'insistant point sur cette idée, parce qu'il est ici question d'un Passage par Mer, il se croit bien fondé à juger, non-seulement que ce Passage existe, mais encore, qu'il doit être court, ouvert & très commode. Quoique cette assurance, dit-il, puisse paroître un peu hazardée, lorsqu'il

(*l*) On ne doit pas être surpris que les Esquimaux aient cette adresse, puisqu'on a vû dans la Relation de Narborough, que les Sauvages du Détroit de Magellan lui modelerent la figure de son Vaisseau avec de la Terre & des Buissons, en y élevant des Bâtons pour mâts. Les peintures Mexiquaines sont un autre exemple.

n'ose désigner l'endroit précis du passage; il laisse au Public le jugement de ses preuves: tout ce qu'il lui demande actuellement, est de convenir que Christophe Colomb, en tentant la découverte du Nouveau Monde, avoit beaucoup moins de vraisemblances en sa faveur; & que dans un tems, où la Cosmographie & la Navigation étoient beaucoup moins perfectionnées qu'aujourd'hui, cet illustre Avanturier parvint glorieusement à son but.

Principes & raisonnemens d'Ellis.

Les preuves d'Ellis étant presqu'entiérement fondées sur la Doctrine des Marées, il commence par établir quelques Points, qui sont généralement connus & averés entre les Marins, sans la connoissance desquels il leur seroit impossible de gouverner un Vaisseau, & dont l'observation continuelle fait leur certitude, pour raisonner sur tous les cas de cette nature. En premier lieu, il est certain que les Marées viennent des grands Océans, & qu'elles entrent plus ou moins dans les Mers particulieres, à proportion que celles-ci sont plus ou moins ouvertes dans l'endroit de leur communication avec l'Océan, d'où les Marées viennent. Les Mers, enclavées dans des Pays qui n'ont pas de communication avec l'Océan, ou qui n'y tiennent que par un passage étroit, n'ont presque point de Marées; ou, ce qui revient au même, les Marées ne s'y font presque point sentir. Ainsi la Mer Méditerranée, dont le Courant va de l'Ouest à l'Est, & qui communique avec l'Océan par le Détroit de Gibraltar, n'a point de Marée sensible: & si, peut-être, elle s'éleve un peu par le flux, on ne s'en apperçoit point en pleine Mer, à l'exception du Golfe de Venise, où l'on sent en effet quelque agitation, qui doit être attribuée à la longueur assez considérable de ce Golfe étroit, & même aux effets des vents particuliers. C'est par cette raison, que le flux & le reflux de la Mer étoient inconnus aux anciens Grecs, qui ne voyoient, au plus, que quelques irrégularités dans le courant de l'Euripe (m).

En second lieu, cette Loi générale de la Nature, que plus la cause est proche, plus l'effet a de force, se fait reconnoître dans le progrès des Marées; c'est-à-dire qu'à moins de distance de l'Océan, elles sont plus hautes & plus promptes; &, qu'au contraire, elles sont plus basses & plus tardives dans les lieux plus éloignés. Chaque Pays maritime a ses exemples: mais on cite, pour la Grande-Bretagne, *Tinmouth-Bar*, où l'on a haute Marée à trois heures du matin; *Spurn*, où elle vient un peu après cinq heures, en allant au Sud; & *Hull*, où elle n'arrive qu'à six heures, parce qu'il lui faut du tems pour monter l'*Humber*. Dans la Rade d'*Yarmouth*, on a haute Marée un peu après huit heures; à *Harwich*, vers dix heures & demie; à *Nore*, à midi; à *Gravesand*, à une heure & demie; à *Londres*, à trois heures après midi. De même, les Marées sont plus ou moins hautes, dans le même tems, sur différentes parties de la Côte, suivant la distance de l'Océan. On observe encore que des vents violens, qui soufflent avec la Marée, la font monter au-delà de ses bornes ordinaires; comme ils la retar-

(m) On sait quel fut l'étonnement d'Alexandre le Grand, en voyant le reflux à l'embouchure du Fleuve *Indus*.

dent en l'abaissant, lorsque leur souffle est contraire. C'est sur des principes de cette évidence, qu'Ellis établit son opinion.

Il fait d'abord observer que dans l'état présent de nos connoissances, c'est-à-dire en supposant qu'il n'y ait point de communication par un passage de Nord-Ouest avec la Mer du Sud, on doit regarder la Baie d'Hudson comme une Mer enclavée dans les Terres, telle que la Méditerranée, & plus réellement même que la Baltique, parce qu'elle n'a d'autre communication avec l'Océan que par le Détroit d'Hudson. Ellis ne se rend point à l'autorité de la plupart des Cartes, qui la font communiquer avec les Baies de Baffin & de Davis, & croit cette communication mal prouvée; mais quand elle le feroit mieux, sa these n'en subsiste pas moins: c'est que dans la supposition qu'il n'y ait point de passage de la Baie d'Hudson au Nord-Ouest, cette Baie doit passer pour une Mer enclavée. Cependant, en la comparant à la Méditerranée, il ne prétend point qu'elle doive être sans Marée. Elle est si large, & s'étend si fort de l'Est à l'Ouest, que les Marées y doivent être fort sensibles: mais il faut qu'elles répondent à leur cause; c'est-à-dire qu'elles y doivent être telles, que l'Océan peut les envoyer par le Détroit d'Hudson, & que, s'il est faux qu'elles soient telles, il est absurde de les attribuer à cette cause, & moins pardonnable encore d'avoir recours à des Détroits glacés, ou d'autres causes occultes, pour décourager les recherches sur leur véritable cause. Ellis ne porte pas plus loin ses prétentions, & juge qu'il ne demande rien qu'on puisse lui refuser. Ensuite, allant à son but: on avoit regardé, dit-il, comme un point fort nécessaire, d'examiner la Marée à Cary-Swan's Nest; & dans le dernier Voyage, le Conseil en avoit pris la résolution. Ce Parage est proche de la Baie d'Hudson; & tout le monde convient que si les Marées venoient de l'Océan par cette voie, elles devoient y être plus hautes qu'en tout autre lieu. Cependant ces observations furent négligées; & l'on doit s'en rapporter à celles de Fox, qui, suivant les termes de sa Relation, y sonda la Marée, & trouva qu'elle montoit de six piés. Ellis compare cette observation avec les siennes. Dans une Ile, à soixante-deux degrés deux minutes de latitude, il trouva que la Marée montoit de dix piés. Sur la Côte [occidentale] du Welcome, par les soixante-cinq degrés, la sonde lui donna treize piés. Au Nord du même lieu, elle lui en donna dix-sept. La conclusion est évidente: c'est, dit-il, que cette Marée ne pouvoit venir de l'Océan par le Détroit d'Hudson; car si les Marées de ces Latitudes étoient venues de l'Océan, elles auroient dû être proportionnellement plus basses qu'à Cary-Swan's-Nest; & comme elles sont, au contraire, beaucoup plus hautes, le long du Welcome, l'expérience & le bon sens sont également blessés de la supposition, qu'une Marée qui viendroit de si loin, qui rempliroit tant de Baies dans son cours, & qui rencontreroit tant d'obstacles, s'élevât toujours à mesure qu'elle avanceroit.

Mais ce qui paroît donner à ce raisonnement la force d'une démonstration, ce sont les observations qu'on a faites sur la hauteur de la Mer Atlantique, avant qu'elle entre dans la Baie d'Hudson: on a trouvé qu'elle y monte de cinq brasses; au lieu qu'un peu au-dessous, dans la Baie même, elle

elle monte à peine de deux brasses. Ellis croit cette preuve si forte, que l'évidence, dit-il, ne peut être portée plus loin. Envain, pour combattre les Partisans d'une communication avec la Mer du Sud, en s'exemptant de la nécessité d'attribuer les Marées du Welcome à la communication de l'Océan Atlantique, supposera-t-on un Détroit inconnu, qui vient de la Baie de Baffin dans celle d'Hudson. Rien n'oblige d'admettre une supposition sans preuves, qui n'est même soutenue, comme on le verra bientôt, par aucune vraisemblance.

Ellis passe ensuite au tems & à la direction des hautes Marées. Après avoir établi que leur seule hauteur prouve assez qu'elles ne peuvent venir de la Mer Atlantique par la Baie d'Hudson; les recherches, dit-il, doivent être poussées jusqu'à découvrir leur source. Dans les observations qu'il fit, par les soixante-deux degrés deux minutes, il trouva que le flux venoit du Nord, & que la plus haute Marée étoit à cinq heures. Au Cap Fry, par les soixante-quatre degrés trente minutes, il observa que la Marée venoit du Nord, en suivant la direction de la Côte, & qu'à la Nouvelle & Pleine Lune le tems des hautes eaux étoit à trois heures. Il fit les mêmes observations à la latitude de soixante-cinq degrés (*n*), & le flux y venoit du Nord. S'il y a, dit-il, quelque chose à conclure de la direction & du tems, la Marée, dans ces parties de la Baie d'Hudson, vient évidemment du Nord ou du Nord Ouest, & ne peut venir de l'Océan Atlantique; car, dans cette derniere supposition, les hautes eaux arriveroient de plus en plus tard, à mesure qu'on monteroit en latitude: & c'est précisément le contraire, qui fut vérifié. Il y a beaucoup d'apparence que l'idée d'une communication avec quelque Mer Septentrionale, par la Baie de Baffin & par le Détroit de Davis, est née d'abord de cette direction, & qu'ensuite l'ignorance l'a fait prévaloir. Elle étoit excusable autrefois, lorsque cette Baie étoit moins connue: mais aujourd'hui, que toutes ses parties ont été si soigneusement visitées, il n'est plus permis de tenir le même langage, & moins encore d'imaginer des Détroits gelés ou inconnus.

Ellis va plus loin: il entreprend de prouver, par des faits incontestables, que les Marées ne peuvent venir de la Baie de Baffin, ni du Détroit de Davis. Nous sommes certains, dit-il, que dans le premier de ces deux Parages la Marée monte à peine de six piés; & Baffin assure lui-même (*o*) qu'elle ne monte pas plus de huit ou neuf piés dans le Détroit de Davis, où il ajoute que le flux vient du Sud. Or, s'il est vrai que toutes les Marées, en s'éloignant de l'Océan, qui est leur source, diminuent par degrés, à mesure qu'elles remplissent les Baies & les Golfes qui se trouvent sur leur passage, il n'est pas moins clair, qu'en supposant que la Marée montât de trois brasses dans la Baie de Baffin, & que cette Baie communiquât avec le Welcome, les eaux du Welcome n'en pourroient monter même d'une brasse; sans quoi, l'effet seroit non seulement plus grand qu'il ne pourroit être produit par la cause, mais plus grand que la cause même. Ellis ajoute que,

(*n*) Edit. de Paris, *minutes*, encore une bien grande faute. R. d. E.
(*o*) Dans une Lettre à Jean Wolstenholme, déja citée.

Voyages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1747.

suivant toutes les Relations qu'on a des Mers Septentrionales, telles que toutes les Côtes de la Nouvelle Zemble, du Spitzberg & du Groenland, les Marées y sont plus basses qu'on ne les a trouvées dans le Welcome, d'où il conclut qu'il faut rejetter absolument tous les principes établis par le savoir, & confirmés par l'expérience, ou renoncer à l'idée que les Marées puissent venir, du Détroit de Davis par la Baie de Baffin, dans la partie Septentrionale de la Baie d'Hudson.

Ces argumens, dira-t-on, sont négatifs, & ne prouvent pas directement une communication de la Baie d'Hudson avec la Mer du Sud. Pour réponse à cette objection, Ellis prie d'abord ses Lecteurs de jetter un coup d'œil sur la Carte de ces Contrées, & de juger par eux-mêmes si la Marée, ne venant pas de l'Océan Atlantique, ni de quelque autre Mer Septentrionale, peut avoir une autre source que la Mer du Sud; & si, dans cette supposition, elle ne doit pas venir par quelque passage situé au Nord-Ouest. Ensuite, pour comble de preuves, il en apporte une, qu'il croit de la derniere évidence: c'est un fait, certifié, dit-il, par tous les Membres du Conseil dans sa propre expédition, que les Vents du Nord-Ouest causent les plus hautes Marées sur toutes ces Côtes. Or ce fait, qu'il donne pour incontestable, prouve évidemment que ces hautes Marées ne sauroient venir de l'Océan Atlantique par le Détroit d'Hudson: car, venant de ces côtés, elles seroient à leur plus grande hauteur par un vent de Sud-Est; suivant le principe, qu'un vent, qui souffle dans la même direction que la Marée, la fait monter: & venant du côté du Détroit, le vent de Nord-Ouest, loin de les faire avancer & monter, les retarderoit & les baisseroit plutôt, comme opposé à leur direction. L'expérience prouve le contraire. Ainsi l'on doit conclure que la Marée vient de quelque Mer Occidentale; d'autant plus qu'on ne peut expliquer autrement, pourquoi le vent, qui souffle de ce côté, cause les plus hautes Marées.

On objecteroit envain que l'Océan occidental, ou la Mer du Sud, étant situé derriere ces grandes Régions, il est naturel que le vent de Sud-Est cause les plus hautes Marées, en poussant les flots contre la Côte qui lui est opposée. Cet argument mérite peu d'attention. Les plus hautes eaux sont causées par le vent qui souffle dans la même direction que la Marée, & cela, dans quelque direction que soit la Côte où la Marée monte; parceque ce vent amene avec lui une grande quantité d'eau, qui seule peut faire monter la Marée. On en a, tous les jours, des exemples sur la Côte Orientale d'Angleterre, où, quoique la Mer Germanique soit située vers l'Est, les vents de Nord-Ouest causent néanmoins les plus hautes Marées, parce que le vaste Océan, d'où elles viennent, est situé du même côté. Ellis croit l'objection si bien levée par un fait connu de tous les Marins, qu'il la fait même tourner en faveur de son opinion: si, par exemple, dit-il, on choisissoit quelque juge habile & desintéressé, & qu'en lui présentant une Carte de la Baie d'Hudson, avec un passage ouvert au Nord-Ouest, on lui demandât quel vent y doit causer les plus hautes Marées, il répondroit, sans aucune incertitude, que ce doit être le vent de Nord Ouest. Ainsi, comme c'est un fait constant, que le vent de Nord-Ouest cause les plus

hautes Marées des deux côtés de la Baie, Ellis en tire une nouvelle preuve que ces Marées viennent de l'Océan occidental, qu'on nomme communément la *Mer du Sud*.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

A ces argumens, il en ajoute plusieurs autres, d'une nature différente. Le premier est tiré de la transparence & de la salure de l'eau, dans le Welcome. Lorsqu'on observa la Marée au Cap Fry, on voyoit le fond de la Mer, à la profondeur d'onze brasses, ou soixante-six piés: or, tout le monde sait que la profondeur, la transparence & la salure, sont incompatibles avec l'idée d'une Mer troublée par des décharges de Rivieres, de neiges fondues & de pluies, & qu'elles prouvent sans replique la communication avec quelqu'Océan. Ellis tire un autre argument des Courans violens, qui tiennent l'eau nette & débarrassée de glaces. C'est, dit-il, un fait avéré, que la partie Septentrionale de la Baie est entiérement ouverte & sans glaces, pendant que la Méridionale en est couverte: c'est-à-dire qu'on rencontre fort peu de glaces à la Latitude de soixante-quatre ou soixante-cinq dégrés, & que la Mer en est chargée par les cinquante-deux & les cinquante-trois. Or il est impossible d'expliquer ces Courans violens, qui traversent la Baie, s'ils ne viennent de quelque Mer Occidentale. Un troisiéme argument est tiré du nombre des Baleines qu'on observe ici, surtout vers la fin de l'Eté, qui est le tems où tous les Poissons de cette espece se retirent dans des climats plus chauds. On en peut conclure qu'elles passent ici par la même raison; & par conséquent, qu'il se trouve ici quelque passage, qui conduit, non à l'Océan Septentrional, mais à l'Occidental, c'est-à-dire à la Mer du Sud. Dans ce cas, dit Ellis, l'instinct de ces Animaux est un guide, qui ne trompe jamais.

Où l'on peut espérer le Passage.

MAIS si la réalité d'un Passage est assez prouvée, dans quel endroit peut-on raisonnablement le supposer? & sur quels fondemens le croit-on court, ouvert & commode? On répond d'abord à la seconde de ces deux questions, parce qu'elle conduit à l'éclaircissement de la premiere. Il paroît très vraisemblable que le Passage n'est pas fort avancé vers le Nord; car on ne voit, ni dans le Welcome, ni dans Repulse-Bay, ces Montagnes ou ces accumulations de glaces, qu'on rencontre ordinairement dans la Baie des *Ours blancs* (p), dans le Golfe de Lumley, dans la Baie de Baffin, & dans le Détroit de Davis, qui, par cette raison même, semblent appartenir à quelque autre Continent, sous le Pôle ou contigu au Pôle (q). Quelque part que le Passage puisse être situé, diverses raisons prouvent qu'il doit être court: 1°. On ne trouve point de grosses Rivieres sur la Côte Occidentale de la Baie d'Hudson: elles sont, au contraire, petites & foibles; preuve directe qu'elles ne viennent pas de bien loin, & que par conséquent les terres, qui séparent les deux Mers, ne sont pas d'une grande étendue. 2°. La force & la régularité des Marées forment un argument des plus plausibles, car partout où le flux & le reflux observent à-peu-près des tems

(p) *White-Bear's-Bay*.

(q) Une autre raison prouve la même chose; c'est la hauteur de la Marée, qui ne ressemble nullement à celle des Mers Septentrionales: elle ne monte qu'une brasse à la Nouvelle Zemble, & à peine une brasse & demie au Spitzberg.

égaux, avec la seule différence qui est occasionnée par le retardement de la Lune dans son retour au Méridien, c'est une marque certaine de la proximité de l'Océan d'où ces Marées viennent. On ajoute, pour derniere raison, le passage des Baleines. Si l'on considere dans quelle saison elles passent ici en fort grand nombre, on ne conçoit point qu'elles puissent avoir le tems d'arriver dans des climats plus chauds, par un chemin qui ne feroit pas fort court. Tous ces argumens se prêtent une force mutuelle. Si le Passage n'est pas fort avancé vers le Nord, & s'il est fort court, on peut en inférer qu'il doit être ouvert & commode; ce qui se confirme encore par les Courans rapides qu'on observe dans ces Parages, & qui ne permettent point aux glaces de s'y arrêter. Il paroît même aisé, à M. Ellis, de prouver par de fortes conjectures, qu'il y a plusieurs Passages différens, qui communiquent les uns avec les autres. Fox a soutenu que la Mer y devoit être ouverte, comme au Cap *Fin-marke*; & ses raisons subsistent encore.

Où le Passage est-il donc situé? Ellis, retenu par l'exemple de plusieurs Personnes célebres, qui se sont trompées plus d'une fois sur ce point, n'ose donner ici que le nom d'espérances à ses conjectures. Premiérement, il en a conçu de grandes, sur le rapport qu'on lui a fait d'un Golfe considérable, qu'il a nommé *Chesterfield*, par les soixante-quatre degrés. Ceux qui avoient fait dans ce lieu des observations sur la Marée, lui rendirent témoignage que le reflux y venoit de l'Ouest avec beaucoup de rapidité, pendant huit heures, & qu'il ne remontoit que pendant deux heures, avec un mouvement incomparablement plus foible. Ils ajouterent qu'à quatre-vingt-dix lieues de l'embouchure, l'eau, quoique plus douce que celle de l'Océan, avoit néanmoins un degré considérable de salure. S'il n'y avoit point de passage dans ce Golfe, & que l'eau, descendant pendant huit heures, à raison de six lieues par heure, ne montât que pendant deux heures à raison de deux lieues pour chacune, elle auroit dû se trouver parfaitement douce: car l'eau salée ne montant que pendant deux heures, il n'en auroit pas dû descendre après deux heures de reflux, quand il auroit été aussi foible que le flux: mais, comme il étoit beaucoup plus rapide, l'eau devoit être douce, même avant les deux heures. Il est certain que si l'on y avoit vu venir la Marée de l'Ouest, il n'auroit rien manqué à la preuve du passage: mais elle y venoit de l'Est; ce qui ne prouve rien néanmoins contre lui, puisqu'on lit, dans la Relation de Narborough, que la Marée, venant de l'Est, monte à la moitié du Détroit de Magellan, où elle rencontre une autre Marée, qui vient de l'Ouest, ou de la Mer Pacifique.

Un second endroit, où l'on peut espérer de découvrir le passage, est *Repulse-Baie*. Les raisons, qui doivent entretenir cette espérance, sont aussi la profondeur, la salure & la transparence de l'eau, jointes à la hauteur des Marées qui viennent de ce Parage. Ellis, toujours renfermé dans les bornes qu'il s'impose, regarde la Baie d'Hudson comme un labyrinthe, où l'on entre par le Détroit du même nom. Ce qu'on y cherche, dit-il, est une issue de l'autre côté. On se flatte du succès, en allant, comme à tâtons, d'un essai à l'autre; méthode extrêmement pénible, & qui demande une

AU
ILST
PRO-

s.

ION.

'ION
LI-

dire.

3 vol. [illegible]

(a) On la trouve désignée sous ce dernier nom dans l'Atlas du P. *H. Sberera*, Jésuite Allemand, dans le petit Atlas de la Monar-

particulieres.

(b) Voyez Blaeu, T. XII. p. 61.

Vo
Nor
et A
Est.
E

265 266 267

VIJOR Moqui

… Ce qu'on y cherche, dit-il, est une issue de l'autre côté. On se flatte du succès, en allant, comme à tâtons, d'un essai à l'autre; méthode extrêmement pénible, & qui demande une

patience infatigable. Cependant, si l'on erre dans ce labyrinthe, ce n'est pas absolument sans guide: la Marée, comme un autre fil d'Ariadne, semble y conduire un Voyageur par tous les degrés, & doit l'en faire sortir. Or comme elle monte considérablement dans le Repulse-Bay, & qu'elle y entre du côté du Nord, on a toutes les raisons du monde d'y tenter de nouvelles recherches.

Voyages au Nord Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1747.

Conclusion.

Enfin le zélé Anglois concluoit par ce raisonnement, qui lui paroît décisif. Depuis une longue suite d'années, qu'on se flatte de trouver un passage au Nord-Ouest, & qu'on a fait quantité d'Expéditions pour le chercher, il est vrai qu'on n'est pas encore parvenu à le découvrir: mais, jusqu'à présent, on n'a fait aucune découverte qui puisse combattre, avec quelque force, les argumens par lesquels on en prouve la réalité, & toutes les connoissances, qu'on s'est procurées par tant d'entreprises, servent, au contraire, à la confirmer.

[Supplément aux Relations précédentes.

§. I. *Description de la Californie* (*).

Description de la Californie.

Il nous a paru convenable de renvoyer à la fin des Voyages au Nord-Ouest & au Nord-Est, plusieurs Additions que nous trouvions à y faire, & sur-tout la Description méthodique d'une Contrée dont il a éte si souvent parlé dans le cours de cet Ouvrage. Quelle que soit l'étymologie du mot *Californie*, il est certain que cette grande Peninsule se nommoit ainsi du tems de Fernand Cortez, comme on le voit par l'Ouvrage de Bernard Diaz del Castillo, qui fut & le Compagnon de fortune & l'Historien de ce Conquérant célebre. Le nom de *Californie* subsiste & a prévalu sur celui de *Nouvelle Albion*, que lui avoit donné le fameux Navigateur Anglois François Drake, & sur celui d'*Iles Carolines*, qu'on voulut lui imposer en l'honneur de Charles II, Roi d'Espagne, qui avoit ordonné qu'on en tentât la conquête, à quelque prix que ce fût (*a*).

Son nom.

Blaeu s'est trompé dans l'étendue qu'il donne à la Californie. Il comprend sous cette dénomination toutes les Terres qui sont à l'Ouest de la Nouvelle Espagne & de la Nouvelle Galice, „ jusqu'aux extrêmités de „ l'Amérique Septentrionale, & le Détroit dit vulgairement Anian (*b*) ". Il s'en faut beaucoup que la Californie renferme une aussi vaste étendue de Pays. Cette Province n'est que cette portion de l'Amérique Septentrionale, bornée à l'Occident par la Mer du Sud ou Pacifique, & à l'Orient par le Golfe qui a pris son nom, après celui de *Mer Vermeille*. Elle se trouve comme enclavée entre le Cap de *San Lucas*, le Fleuve *Colorado*, & le *Cap-Blanc de S. Sebastien*; quoique ce dernier Cap ne termine proprement

Son étendue.

(*) *Hist. Nat. & Civile de la Californie*, 3 Vol. Paris 1767.

(*a*) On la trouve désignée sous ce dernier nom dans l'Atlas du P. *H. Sbevers*, Jésuite Allemand, dans le petit Atlas de la Monarchie d'Espagne, présenté à Philippe V. par M. *de Fer*, & dans quelques autres Cartes particulieres.

(*b*) Voyez Blaeu, T. XII. p. 61.

DESCRIPTION DE LA CALIFORNIE.

pas la Californie du côté de la Mer du Sud, puisque cette Peninſule s'étend, ſans doute, fort au delà vers le Nord; mais on ne prétend ici parler, que de ce qui eſt connu; & l'on n'a que de très foibles lumieres, ſoit ſur la partie de la Mer du Sud qui eſt au-delà, ſoit ſur l'intérieur des Pays immenſes, qui ſont à la droite de ce Cap.

Latitude & Longitude.

LES Géographes & les Voyageurs, à parler en général, conviennent aſſez unanimément des degrés de Latitude, ſous leſquels on doit placer les Caps S. Luc, S. Sebaſtien, & le Fleuve Colorado. Ils mettent le Cap S. Luc à vingt-deux degrés trente-deux minutes; le Fleuve Colorado à trente-deux degrés & demi; & le Cap-Blanc de S. Sebaſtien, à quarante-trois degrés & demi de Latitude Boréale. Il eſt beaucoup plus difficile de s'aſſurer des degrés de Longitude: auſſi les Auteurs qui parlent de la Californie, ſont-ils fort partagés entr'eux ſur ce point. L'Ouvrage Eſpagnol expoſe les différentes opinions, ſans en adopter aucune: on y paroît ſeulement pencher pour le ſentiment de M. Danville, qui place le Fleuve Colorado au centieme degré de Longitude, en partant du premier Méridien de l'Ile de Fer, & le Cap S. Luc entre les 94 & 95 degrés de la même Longitude occidentale (c).

Divers noms du Golfe.

LE Golfe de Californie eſt un bras de la Mer Pacifique, compris entre le Cap de Corrientes, d'un côté, & le Cap S. Luc de l'autre, c'eſt-à-dire entre la Côte Orientale de la Californie, & celle du Continent de la Nouvelle Eſpagne, juſqu'à l'embouchure du Rio Colorado, qui termine ce grand Golfe, fort reſſemblant à la Mer Adriatique. Les premiers qui l'ont découvert, l'ont appellé *Mer Vermeille*, *Mer Rouge* (*Mar Roxo*) & *Mer de Cortez*; mais les Miſſionnaires Jéſuites, qui y ſont venus depuis, lui ont donné le nom de *Golfe de Lorette*, en l'honneur de N. D. de Lorette, Patrone de cette Miſſion. Ils l'ont encore appellée *Mer d'Orient*, par oppoſition à la *Mer de Ponent* ou *Occidentale*, qui eſt la Mer du Sud, ou l'Océan Pacifique.

Côte de la Nouv. Eſp. du Sud au Nord.

DU Cap de Corrientes tirant au Nord, la Côte de la Nouvelle Eſpagne prend une direction toujours plus Occidentale, & ſe partage entre les Provinces de *Culiacan*, de *Cinaloa*, d'*Oſtimuri*, de *Sonora*, & de *Pimeria*, dont les principaux endroits ſont indiqués ſur la Carte. La Riviere *Fuerte* eſt la plus grande qu'il y ait dans ces Provinces. Environ au vingt-neuvieme degré celle de *Hiaqui*, ou de *S. Ignace*, forme un Port, lequel, à cauſe de ſa commodité, eſt extrêmement fréquenté par les Barques de la Californie. C'eſt à cette Riviere que commence la Province de Sonora, qui s'étend bien avant dans le Pays. Ce côté du Continent eſt le dernier que les Eſpagnols ont conquis, & que les Jéſuites ont converti. De la Riviere de Sonora juſqu'à *Caborca*, dernier Etabliſſement Chrétien qu'on ait formé dans la Province de Pimeria (d), à quatre-vingt-dix lieues de Rio Yaqui, la Côte, par ſa ſtérilité & la quantité de rochers dont elle eſt remplie, paroît un vrai déſert. Elle eſt habitée par quelques Indiens *Seris* & *Tepocas*, qui ſont tous Idolâtres. Pluſieurs Géographes, tant anciens que modernes, placent ſur la partie reſtante de la Côte, à compter de Caborca,

(c) Voyez la *Carte de l'Amérique Septentrionale*, par M. Danville.

(d) Cette Miſſion a été entiérement détruite, en 1751, par les Sauvages.

située au trente-unieme degré de Latitude Septentrionale, cinq ou six grandes Rivieres, avec divers Caps & Havres. Mais le P. *Kino*, qui a parcouru plusieurs fois ce Pays, n'a rien trouvé jusqu'au Rio Colorado, qui valût la peine d'être inséré dans ses Cartes, à l'exception du petit Ruisseau de *Ste. Claire*, d'où le gissement de la Côte change & se porte directement de l'Est à l'Ouest, l'espace d'un demi degré ; après quoi elle regagne le Nord. Le reste de la Côte, jusqu'au Rio Colorado, n'offre plus qu'un amas de sables stériles. DESCRIPTION DE LA CALIFORNIE.

LE Colorado est le plus grand Fleuve de tout le Mexique. Son embouchure a environ une lieue de largeur, & l'on y trouve trois petites Isles, qui resserrant ses eaux, augmentent la rapidité de son cours. Suivant les rapports de deux Missionnaires, il coule directement du Nord au Sud, depuis le trente-quatrieme degré, & se jette dans le Golfe de Californie. Il reçoit, vers le trente-cinquieme degré, la grande Riviere *Gila*, laquelle se porte directement au Nord-Est & au Sud-Ouest, jusques environ le trente-quatrieme degré, ce qui est aussi le cours du Colorado, où ces deux Rivieres se joignent, leurs bords étant habités jusques-là par la Nation des *Alchedomas*. Le cours de la Gila, à commencer du Pays des *Apaches*, se porte vers l'Est & l'Ouest, & grossit, avant de se joindre au Colorado, par une autre grande Riviere, qu'un de ces Missionnaires a nommée l'*Assomption*, dans laquelle se jettent deux autres plus petites, l'une appellée *Rio Salado*, & l'autre *Rio Verde*. La Riviere Gila est éloignée d'environ cent lieues des dernieres Missions de Sonora & de Pimeria, & par conséquent d'environ six cens du Mexique.

Fleuve Colorado.

Riv. Gila.

Autres Rivieres.

L'AUTEUR passe ensuite à la description du Golfe du côté de la Californie, & de sa Côte Occidentale. Le Golfe commence à la Baie de *S. Barnabé*, formée par deux Caps, dont l'extérieur, au Sud, est celui de S. Luc, & l'intérieur, celui de *la Persévérance* (*de la Porsia*) ; c'est dans cette Baie que se jette la petite Riviere qui traverse la Mission de *S. Joseph de los Coras*. En dedans du Golfe est la Baie de *las Palmas*, & au-dessus une autre, appellée *Serralvo*, en face de laquelle est une Isle de même nom, située au milieu du Golfe. De cet endroit la Côte se porte au Nord, en inclinant vers l'Ouest jusqu'à la hauteur de *Ste. Croix* & de l'Ile *du Rosaire*, où elle gît directement à l'Ouest. Tirant ensuite du Nord au Sud, elle forme, dans le Golfe, une Pointe, qui se porte du Sud-Ouest au Nord-Est, & vis-à-vis de laquelle est l'Ile du *S. Esprit*. Derriere ce Cap on entre dans la Baie spacieuse de *la Paz*, située à vingt-trois degrés & demi de Latitude Septentrionale, où est le Port de *Pitchilingues*, près duquel sont plusieurs petites Iles. En remontant la Baie, on trouve à environ soixante lieues au Nord, celle de *los Dolores*, appellée *de Apate* dans la langue du Pays: vis-à-vis de laquelle sont l'Ile de *S. Joseph*, & d'autres, appellées *las Animas*, *San-Diego*, *Santa-Cruz*, *Montatoan* & *Catalana*. Immédiatement après la Côte forme la Baie de *S. Charles*, entiérement entourée de petites Iles. Au-delà de la Côte de *Malibat*, est la Baie de *Lorette*, ci-devant de *S. Denys*, & dans la langue du Pays, *Coneho*, où fut fondée la premiere Mission dans la Californie. Elle est située au vingt-sixieme degré

Description du Golfe & de sa Côte Occidentale.

DESCRIPTION DE LA CALIFORNIE.

de Latitude Septentrionale. On trouve dans cette Baie les petites Iles de *Monserrat* & de *S. Martial*, comme aussi celle *du Carmel*, qui est la plus grande & la plus avancée dans le Golfe. Entre cette Ile & la Côte de *Ligui*, est l'Ile de *los Danzantes*, &, plus avant, celles de *S. Cosme*, de *S. Damien*, & de *los Coronados*.

A quelque distance de ces Iles & de celle de *la Mestiza*, la Mer forme la petite Baie de *S. Bruno*, dans laquelle se voient plusieurs Iles, appellées *San-Juanieo*. Au-delà d'une Pointe de terre qui avance dans la Mer, & que sa figure a fait nommer *Pulpito*, commence la Baie de *Commondu*, vis-à-vis laquelle est l'Ile de *S. Ildephonse*. De cet endroit la Mer se portant directement au Nord, & retournant au Sud, forme une autre Pointe de terre, qui ressemble à celle de la Paz, mais plus étroite, entre laquelle & la Côte est la Baie de *la Conception*, dont l'entrée est fermée, par un amas de petites Iles, & qui est située environ au vingt-septieme degré de Latitude. Environ à deux lieues de cette Baie, la Riviere *Mulege* se jette dans le Golfe, & un peu au-dessus est le Cap de *S. Marc*. L'Ile de *la Tortue* est située vis-à-vis de ce Cap dans le milieu du Détroit: au midi sont celles qu'on appelle *las Tortuguillas*, ou *les petites Tortues*; &, au Nord, celles des *Galapagos*, ou *Colimaçons*. Depuis cet endroit la Côte s'étend en inclinant un peu vers le Nord jusqu'au Cap *des Vierges*, ainsi appellé, d'une chaîne de Montagnes, qui est auprès, parmi lesquelles on a découvert en 1746 plusieurs Volcans. Au-dessus de ce Cap la Côte incline davantage vers le Couchant. A une petite distance de-là est le Port de *Se. Anne*, & trois lieues plus loin celui de *S. Charles*, au vingt-huitieme degré de Latitude Septentrionale. Au-dessus des Ports de *la Trinité*, de *S. Barnabé*, de *S. Jean*, du Cap & de la Baie de *S. Michel de la Pepena*, est le Cap de *S. Gabriel de las Almejas*, qui est tellement redouté par les Marins, qu'ils lui ont donné le sobriquet de *Punta de sal si puedes*, c'est-à-dire, *sauve t'en, si tu peux*. La Latitude de ce Cap est de vingt-neuf degrés & demi N. Il y a au-dessus de ce Promontoire une infinité d'Iles, appellées *Islas de sal si puedes*, parce qu'elles rendent la navigation extrêmement dangereuse. L'endroit le plus remarquable de la Côte, est la Baie de *S. Raphaël*, entre laquelle & *S. Gabriel* est l'Ile de *S. Laurent*, indépendamment de plusieurs autres, plus petites. Au-dessus est la Baie de *las Animas*, & celle de *los Angelos*, d'où la Côte s'étend jusqu'à *S. Jean & S. Paul*, qui, avec la grande Ile l'*Ange-Gardien*, forme le Canal *des Baleines*, ainsi nommé de la quantité de Baleines qui s'y rendent. Au-delà des Baies de *S. Louis de Gonzague* & de *la Visitation*, la Côte gît directement au Nord, & ensuite au Sud, jusqu'à la Baie de *S. Philippe de Jésus*, formant, dans les intervalles, les Ports de *Se. Elisabeth* & de *S. Firman*; de ce dernier endroit, & de *S. Bonaventure*, elle est couverte de marais, & son gissement est Sud-Ouest & Nord-Est, ou entre le Nord & l'Est, depuis l'embouchure du Colorado jusqu'à l'extrêmité du Golfe de Californie, comme on l'a remarqué ci dessus.

Intérieur du Pays connu.

Nous avons déja dit, que l'on ne connoissoit point encore toute la Californie. On ne l'a parcourue que jusqu'aux environs de l'embouchure du Colorado. Cette étendue de terrein, qui est de trois cens lieues, ne présente

Description de la Californie.

fente point par-tout une égale largeur; cette largeur augmente ou diminue, selon que la Mer du Sud, d'un côté, & de l'autre, les eaux du Golfe entrant dans l'intérieur de la Peninsule forment des sinuosités & des baies plus ou moins profondes. Au Cap de S. Luc, la largeur n'est que de dix lieues; elle devient ensuite de vingt, de trente, & même de quarante lieues. La nature du sol n'est point par-tout la même, non plus que la température de l'air. En général, cependant le climat est sec, & d'une chaleur excessive; le terrein est sabloneux, nud, stérile, & manque d'eau nécessaire pour le labourage, la culture des arbres, & pour l'entretien des troupeaux. Il s'y trouve pourtant des Cantons assez fertiles. Le long des Côtes l'air est tempéré; il y fait même quelquefois assez froid pour que l'eau se glace. Entre l'embouchure du Fleuve Colorado, le Cap *Mendocin* & le Port de *Monterey*, on voit, suivant une Relation du P. Kino, de grandes plaines, d'excellens pâturages, de belles sources d'eau vive, des ruisseaux & des rivieres, dont les bords sont couverts de saules, de peupliers, de roseaux & de vignes sauvages. Mais le long de la Côte intérieure, depuis le Cap de S. Luc jusqu'au Rio Colorado, il n'y a que les deux petits Ruisseaux, que l'on a dit, dans la description, se jetter, l'un dans la Baie de S. Barnabé, l'autre dans le Golfe, près de la Mission de *Ste. Rosalie*. Les autres Missions sont auprès de quelques sources, qui, pour l'ordinaire, ne se rendent point à la Mer, si ce n'est dans les tems des grandes pluies. Il y en a d'autres, qui tombent dans la Mer Pacifique sur la Côte occidentale; mais comme on n'a point d'observations exactes à ce sujet, l'Auteur, après avoir proposé ses doutes sur quelques Rivieres & Habitations de cette Côte extérieure, placées dans plusieurs Cartes modernes, n'osant prononcer définitivement, renvoie le Lecteur à la Relation du Général *Vizcaino*, qu'il donne à la fin de son Ouvrage.

Qualités du sol & du climat.

Les Missions de cette Peninsule étoient, en 1745, au nombre de seize, desservies chacune par un Missionnaire. En voici la Liste.

1. *Notre-Dame de Lorette*, au 25 deg. 30 min. Garnison Royale & lieu de débarquement.
2. *Saint Xavier*, sur la Côte occidentale, même hauteur, 6 Villages.
3. *N. D. des Douleurs du Sud*, autrefois *S. Jean Bap. Malibat* ou *Ligui*, au 24 deg. 30 min. 6 Villages.
4. *S. Louis de Gonzague*, au 25 deg., 3 Villages.
5. *S. Joseph de Commondu*, même hauteur, 4 Villages.
6. *Ste. Rosalie Mulege*, au 25 deg. 50 min., 3 Villages.
7. *L'Immaculée Conception*, au 26 deg., 7 Villages.
8. *N. D. de Guadaloupe*, au 27 deg., 5 Villages.
9. *S. Ignace*, au 28 deg., 9 Villages.
10. *N. D. des Douleurs du Nord*, au 29 deg. Cette Mission réunie à la précédente, & desservie par deux Peres, contenoit, dans son district, 548 Indiens convertis.
11. *Ste. Marie Madelaine*, commencée au Nord, mais sans siege convenable.
12. *San-Jago-del-Sur*, au 33 deg., 3 Villages.

DESCRIPTION DE LA CALIFORNIE.

13. *Nuestra-Senora del Pilar-de la Paz.* On n'envoya au Mexique aucun état de cette Mission, non plus que des suivantes, au Midi, qui venoient d'être rétablies.
14. *Se. Rose*, dans la Baie de Las-Palmas.
15. *S. Joseph*, ou Cap S. Lucas, siege d'une Garnison Royale.
16. *S. Jean-Baptiste*, commencée dans la Nord, où l'on desiroit d'en fonder une seconde; mais on manqua de fonds, de Soldats & de Missionnaires.

Animaux.

LA Californie possede presque tous les animaux qui sont d'usage en Espagne & au Mexique. Ceux qui manquoient à ce Pays, y ont été transportés, & ils y ont beaucoup multiplié. Outre les Cerfs, les Lievres & les Lapins, qu'on y trouve en quantité, il y a deux sortes de Bêtes-fauves, qu'on ne connoissoit ni dans l'Ancienne, ni dans la Nouvelle Espagne. La premiere espece se nomme *Tuye* dans la langue *Monqui*. Cet animal est de la grandeur d'un veau d'un an & demi, & il en a la figure; sa tête paroît celle d'un Cerf; ses cornes, qui sont extraordinairement grosses, ressemblent à celles d'un Bélier; la corne du pied est grande, ronde & fendue, comme celle d'un Bœuf; son poil est plus court encore que celui du Cerf. Sa chair est un manger délicat. L'autre espece de Bêtes-fauves, plus grandes que les Moutons d'Espagne, n'en differe d'ailleurs que très-peu. On voit sur les montagnes ces animaux aller par troupeaux: les uns sont blancs, & les autres noirs: leur laine qui est fort abondante, se file aisément; elle est aussi très propre à mettre en œuvre; leur chair est agréable au goût.

Bêtes fauves inconnues. Le Tuye. Moutons blancs & noirs.

Espece de Castors.

DANS un Voyage que le P. *Taraval*, Missionnaire, fit en 1733 à l'Ile los Dolores, (des Douleurs,) il trouva une espece d'animaux semblables aux Castors, si même ce n'en sont pas. On en tua plus de vingt à coups de bâtons: leurs peaux sont très belles.

Oiseaux.

LE Pays est encore beaucoup mieux fourni en Oiseaux de toute espece, & pour ne parler ici que de ceux qui sont bons à manger, on y trouve en quantité, des Tourterelles, des Pigeons, des Faisans, des Canards, des Oies, outre plusieurs sortes d'Oiseaux de Riviere & de Mer.

Arbres fruitiers. Le Pitahaya.

DE tous les Arbres fruitiers que produit la Californie, le plus singulier est celui qu'on nomme dans le Pays *Pitahaya*, dont le fruit fait la principale récolte des Californiens. Cet arbre, unique en son espece, ne porte point de feuilles: son fruit est enveloppé d'une écorce hérissée, comme celle de la châtaigne: sa chair a quelque ressemblance avec celle de la Figue, mais elle est plus délicate & plus agréable; il y en a de différentes couleurs. C'est un très-bon spécifique contre le scorbut.

Le Palo Santo.

L'ARBRE nommé *Palo Santo*, y est aussi fort commun. C'est une espece de Prunier. Le fruit en est excellent: il découle de cet arbre & de quelques autres une si grande abondance de Gomme, qu'en y mêlant un peu de suif, on s'en sert pour carener les Vaisseaux & les Barques.

Autres fruits.

ON trouve sur les montagnes de la Californie de grosses Pistaches. Les Arbres fruitiers, qu'on y a transportés du Mexique, y viennent très bien,

comme les Oliviers, les Figuiers, &c. On y a planté des Ceps de Vigne, qui ont donné du vin aussi bon que le meilleur qu'on ait en Europe. Le Bled, le Maïz, les Melons, les Pois, & les autres grains & légumes, qu'on y a semés, n'ont pas moins bien réussi. Ces succès prouvent qu'on pourroit rendre fertiles la plupart de ces Terres, si on les cultivoit avec soin, & qu'on sçût ménager avec habileté, soit les eaux de pluie qui sont communément assez abondantes, soit les eaux des rivieres & des ruisseaux. On compte jusqu'à quatorze sortes de Grains, dont les Peuples de la Californie se nourrissent; ils se servent aussi de racines d'arbres & de plantes, entr'autres de celle d'*Yuca*, qu'ils broient & dont ils font une espece de pain.

DESCRIPTION DE LA CALIFORNIE.

Vignes, Grains & Légumes.

Racines & Plantes.

DANS les mois d'Avril, de Mai & de Juin, on recueille, après l'heure de la rosée, une espece de Manne, qui se congele & s'endurcit sur les feuilles de certains arbrisseaux. Cette Manne est moins blanche que le sucre, mais elle en a toute la douceur. A cette occasion l'Auteur Espagnol déplore la négligence de ses Compatriotes, qui jusqu'ici n'ont pas sçu profiter des richesses en ce genre que la nature leur présente. Il dit que l'Espagne seule produit assez de Manne pour en approvisionner le reste de l'Europe. Il prétend qu'elle est d'aussi bonne qualité que celle de la Sicile, & qu'on en recueilleroit abondamment sur les Montagnes des Asturies, de la Galice, de l'Arragon & de la Catalogne. Il ajoute que depuis quelques années le Roi avoit ordonné qu'on fît des essais, & qu'on examinât les propriétés & la nature de cette Manne.

Manne & sa récolte.

Remarque sur la bonté de celle d'Espagne.

ON ne sçait pas encore si la Californie renferme des Métaux dans son sein, ou plutôt on n'en a point cherché: on assure qu'on a reconnu, vers l'endroit nommé *Siena Pintada*, des annonces de Mines d'or & d'argent. Il est très probable qu'on en trouvera, vu que, de l'autre côté du Golfe Californique, & sous le même climat, les Provinces de Sonora & de Pimeria possedent un grand nombre de Mines très riches.

Mines d'or & d'Argent présumées.

IL y a, dans la Californie, un rocher d'un sel blanc, aussi éclatant que le crystal. Il est si dur que, pour s'en procurer, il faut employer la pioche & le marteau.

Rocher de sel blanc fort dur.

LES Mers qui baignent la Californie sont fort poissonneuses, & le poisson en est d'un excellent goût. On y pêche du Saumon, du Thon, une espece de Morue, outre plusieurs autres sortes de poissons inconnus en Europe. La Mer, en se retirant, laisse sur les bords des millions de Sardines, qui sont aussi délicates que celles qu'on prend sur certaines Côtes d'Espagne. On y voit aussi beaucoup de Baleines; elles se montrent quelquefois en si grand nombre, que d'anciens Géographes ont cru devoir désigner la Californie, ou proprement le Cap S. Luc, par le nom de *Punta de Ballenas*, ou de *Pointe des Baleines*, & l'on a déja fait observer, qu'encore aujourd'hui l'on appelle *Canal des Baleines*, une partie du Golfe vers l'embouchure du Fleuve Colorado.

Abondance de Poisson excellent.

Baleines.

LES Tortues y sont très-communes, ainsi que les Ecrevisses. Les rivages sont couverts de monceaux de coquillages de différentes couleurs, & qui sont beaucoup plus gros que les nacres de perles, & même d'une beauté

Tortues, Ecrevisses & Coquillages.

Description de la Californie.

plus éclatante. Tel est surtout un Coquillage, que la Mer du Sud jette sur la côte extérieure de la Californie. Sa couleur est plus belle que celle du plus beau Lapis lazuli. Si ce coquillage étoit connu dans l'Europe, il decréditeroit la nacre.

Pêche des Perles.

Mais ce qui fait la principale richesse de la Californie, c'est la Pêche des Perles, & c'est ce qui rend ses Côtes si fameuses. De-là les vœux empressés des Européens pour avoir des Etablissemens dans cette Peninsule. Ces Perles sont de la plus belle eau, & la Pêche en est beaucoup plus facile & moins dangereuse que sur les Côtes Orientales, où les Plongeurs sont quelquefois obligés de descendre dans la Mer jusqu'à plus de soixante pieds, pour chercher les Perles, qu'on trouve à dix-huit ou vingt pieds dans le Golfe Californique. D'ailleurs, les eaux de ce Golfe sont si transparentes, qu'on y découvre, à la profondeur de trois ou quatre brasses, les Perles tous aussi distinctement que si elles étoient à la superficie des eaux. Les Habitans de la Nouvelle Galice, de Culiacan, de Cinaloa, & de Sonora, accourent en foule à cette Pêche. Autrefois les Californiens négligeoient de recueillir les Perles; ils n'étoient curieux que de l'Huitre, dont ils se nourrissoient. Mais depuis qu'ils ont vu les Espagnols rechercher avec tant de soins & de travaux les Perles, ils ont commencé eux-mêmes à les estimer: ainsi l'avarice & le luxe des Européens ont fait germer les passions dans ces cœurs sauvages.

Différentes Nations.

La Californie est fort peuplée, sur-tout du côté du Nord. On y compte un assez grand nombre de Nations différentes. Les plus considérables sont les *Pericuès*, les *Monquis* & les *Cochimiès*. Les Pericuès habitent la partie méridionale, depuis le Cap S. Luc jusqu'au Port de la Paix; les Monquis s'étendent depuis ce dernier Port jusqu'au dessus du Fort Lorette; & les Cochimiès occupent depuis Lorette presque tout le Pays connu jusqu'ici du côté du Nord. Le reste du Pays est habité par différentes Nations, qui sont moins nombreuses que celles dont nous venons de parler.

Leurs Langues & Dialectes.

Ces Nations n'ont point entr'elles une Langue commune. Les premiers Missionnaires assurerent d'abord, qu'il y avoit au moins six langues différentes dans la Peninsule. Quelques-uns n'en ont admis que cinq. Le P. Taraval, qui a parcouru presque toute la Californie, & qui a fait une étude particuliere de ces Langues, prétend qu'il n'y en a véritablement que trois, que l'on doit regarder comme autant de Langues-meres, dont les autres ne sont que des Idiomes dérivés: il réduit aux Langues des Pericuès, des Monquis & des Cochimiès, toutes les autres usitées parmi les petites Nations, qui sont elles-mêmes des Colonies des trois Nations principales.

Figure des Californiens.

Les Californiens sont grands, bien faits, & d'une forte complexion. Leur physionomie, quoiqu'un peu plus brune que celle des autres Indiens, n'auroit rien de desagréable, s'ils ne la défiguroient point par les trous qu'ils se font aux narines, aux levres & aux oreilles, pour y suspendre différens coquillages.

Ils n'ont point l'usage de l'écriture.

On n'a pas jusqu'ici découvert qu'ils eussent quelque sorte d'écriture ou de caracteres. Si l'on en avoit trouvé chez eux des vestiges, cette découverte auroit pu jetter un grand jour sur la maniere dont l'Amérique a été

peuplée, la Californie étant de toutes ses contrées la plus voisine de l'Asie.

Description de la Californie.

Leurs mœurs.

Les Californiens, ainsi que la plupart des Indiens, sont paresseux, ennemis du travail, légers, inconstans, mais passionnés pour le plaisir; la danse fait presque leur unique occupation: contens de ce que la nature du terrein produit pour leur nourriture, & ne pensant qu'au moment présent, ils ne pourvoient point au lendemain. Lorsqu'un Canton, qu'ils ont épuisé, ne fournit plus rien pour leur subsistance, ils se transportent ailleurs. Ils n'ont aucune forme de Gouvernement. Chaque Peuplade est comme indépendante des autres; elles n'ont entr'elles aucun rapport: l'autorité même des peres sur leurs enfans ne s'étend pas au-delà du tems, où les enfans ont besoin du secours de leurs parens pour subsister & pour vivre: dès qu'ils sont en état de se nourrir par eux-mêmes, ils secouent le joug de cette dépendance si naturelle. On conçoit que, parmi ces Sauvages, le Code des Loix est chargé de bien peu d'Articles. L'Auteur Espagnol remarque cependant, que les Californiens sont en général sobres & tempérans; l'adultere est presqu'un crime inconnu chez eux; &, ce qui tient du prodige dans un Indien sauvage, les Californiens ne sont point voleurs: il est vrai que leur pauvreté n'offre rien qui puisse tenter l'avarice: toutes leurs richesses consistent dans quelques petites figures de nacre de perles, entrelacées de petits fruits ronds, à peu-près comme des grains de Chapelet; ils s'en font des ornemens, qu'ils portent au cou: ils n'ont pour armes que l'arc, la fleche ou le javelot; mais ils ne les quittent presque jamais, ils les portent, soit pour chasser, soit pour se défendre de leurs ennemis; car les Bourgades sont assez fréquemment en guerre les unes avec les autres: la victoire est toujours pour le parti dont les combattans crient le plus haut; & lorsque les vaincus abandonnent le champ de bataille, les vainqueurs ne se mettent gueres en peine de les poursuivre. On doit observer, comme une chose qui fait honneur à leur caractere, qu'ils ne se servent jamais de poison, même contre leurs ennemis; & c'est sans doute ce qui rend la Californie le Pays le plus peuplé de l'Amérique (e). On sçait les terribles ravages que fait le poison parmi les autres Nations sauvages.

Vivacité & industrie de ces Peuples.

Les Californiens ont beaucoup de vivacité; ils sont naturellement railleurs: s'il arrive à un Missionnaire qui les instruit, de faire quelque faute dans leur Langue, ils en plaisantent entr'eux, & le fruit de l'instruction est presque entiérement perdu. Ils sont fort adroits: leur adresse paroît surtout dans l'art avec lequel ils font des rézeaux extrêmement déliés. Le fil dont ils composent ces rézeaux, ils le tirent de certaines herbes longues, qui leur tiennent lieu de Lin & de Chanvre, ou bien des matieres cotonneuses, qui naissent dans l'écorce de certains fruits. Ces rézeaux nuancés quelquefois de différentes couleurs sont proprement tressés; & les Espagnols s'en servent eux-mêmes pour attacher leurs cheveux. Le fil le plus grossier est employé à différens usages; on en fait des sacs & des filets pour pêcher.

Vaisselle singuliere.

Ce n'est pas tout: les Californiens ont trouvé le secret de faire une espece

(e) L'Auteur l'attribue pourtant bien moins à leur générosité, qu'au défaut de poison, le Pays, dit-il, ne produisant aucune herbe vénimeuse.

Description de la Californie.

de vaisselle & de batterie de cuisine d'un genre nouveau. La matiere en est fournie par diverses herbes, dont les fibres sont longues & serrées; les pieces les plus petites servent de tasses, les moyennes d'assiettes, de plats & de parasols, dont les femmes se couvrent la tête; les plus grandes servent de corbeilles, à ramasser les fruits, & quelquefois de poêles & de bassins pour les faire cuire: mais ce dernier emploi demande une grande attention; il faut avoir la précaution de remuer sans cesse ces vaisseaux pendant qu'ils sont sur le feu, de peur que la flamme ne s'y attache; elle les brûleroit en très-peu de tems (*f*).

Ils sont sans Chefs & sans Loix.

On ne voit pas chez les Californiens, comme parmi les autres Peuples Indiens, des Chefs ou Caciques; chaque famille forme une espece de petite République, qui se conduit à son gré, & chaque homme est son maître. Seulement lorsqu'une Bourgade est menacée d'une guerre, ou veut la faire, celui qui se sent le plus de courage & d'audace, se choisit lui-même pour Chef de l'entreprise, & commande les autres; on lui obéit pendant que la guerre dure: dès qu'elle est terminée, son autorité cesse, & il rentre lui-même dans son premier état: il n'est plus en droit de commander, ni d'exiger aucun service.

La pluralité des femmes fait leur richesse.

La Polygamie est en usage dans certains Cantons de la Californie, où la Religion Chrétienne n'a point encore pénétré. Le Californien qui a plusieurs femmes, peut vivre tranquille & se reposer sur elles du soin de son entretien. Elles le dispensent de tout travail, & se chargent de pourvoir à sa subsistance. Elles chassent, elles pêchent & recueillent pour lui; elles se disputent l'avantage & le bonheur de lui plaire.

Cérémonie de leurs mariages.

Voici à quoi se réduit en général, chez ces Peuples, la cérémonie de leurs mariages. Le Californien qui veut se marier, présente une espece de battoir à celle qu'il demande pour sa femme: si elle reçoit ce battoir, le mariage est conclu; & ce jour-là est une fête pour toute la Bourgade. Les femmes sont dociles & complaisantes pour leurs maris; il y va de leur intérêt, autrement elles s'exposeroient à se voir répudier. Outre la honte qui en réjailliroit sur elles, il leur seroit très-difficile de se pourvoir ailleurs.

Usage bizarre aux accouchemens.

On retrouve dans la Californie l'usage bizarre, qu'on voit chez quelques Peuples du Bresil. Dès qu'une femme est accouchée, elle va promptement laver l'enfant qu'elle a mis au monde, & le Mari se couche sous un arbre ou dans sa hutte. Il y demeure étendu trois ou quatre jours, sans se donner la moindre peine. Il contrefait le malade, il se plaint; pendant ce tems-là sa femme est obligée d'aller chercher à manger & de le servir: il reçoit aussi les complimens de ses voisins, qui s'empressent de lui témoigner la part qu'ils prennent à ses souffrances & à sa situation. Il arrivoit assez souvent, que les meres étouffoient leurs petits enfans, lorsque par défaut de subsistance elles se croyoient hors d'état de les élever. Les Missionnaires ont arrêté les effets barbares de ce désordre, en faisant distribuer aux femmes nouvellement accouchées le double ou le triple des vivres qu'on leur donneroit si elles n'avoient point d'enfant à nourrir.

(*f*) Tout ce détail est tiré d'un Mémoire du P. *Picolo*, Missionnaire dans la Californie. Voyez les *Lettres Edifiantes & Curieuses*, Tome V. p. 276.

Les Bourgades sont communément composées de quarante ou cinquante familles; il y en a même de plus nombreuses. On se tromperoit, au reste, si par ce mot de Bourgade on entendoit un lieu qui eût quelque rapport avec nos Villages d'Europe, même les plus misérables. Les Bourgades Californiennes, que l'on nomme *Rancherias*, n'ont pas de maisons: l'ombre des arbres défend ces Indiens des ardeurs du Soleil pendant le jour; & ils se font, des branches & des feuillages, un abri contre le mauvais tems de la nuit. Dans certains Cantons ils forment, à l'aide de quelques pierres, entassées sans liaison & sans mortier, de petites enceintes, semblables aux parcs pour les moutons. L'hiver, ils s'enferment dans des cavernes assez profondes, qu'ils creusent sous terre.

DESCRIPTION DE LA CALIFORNIE.

Habitations des Californiens.

La récolte du fruit que porte l'Arbre *Pitahaya*, est pour les Californiens le tems de la vendange; cette récolte dure trois mois, qui se passent en fêtes, en danses & en repas. Les Bourgades les plus voisines s'invitent & se rassemblent.

Croiroit-on que la Californie eût aussi son Théâtre, sa Comédie & ses Acteurs? On savoit bien que les Sauvages de l'Amérique avoient des Chansons dans leur Langue; mais il y a encore bien loin d'une Chanson à une Comédie. On juge bien que ces Pieces ne doivent pas être fort régulieres. Quoi qu'il en soit, l'Auteur Espagnol nous dit que les Californiens représentent des Farces, avec beaucoup de vérité dans leur imitation. Suivant le portrait qu'il nous en fait, les Acteurs ressemblent assez à nos Pantomimes & à nos Bouffons, & cela même prouve que ce genre ne demande pas de grands talens.

Leurs divertissemens.

Il est difficile de dire en quoi consiste la Religion des Californiens. Ces Peuples n'ont ni Temples, ni Oratoires, ni Autels. „ Tous les Mé„ moires d'après desquels j'ai composé cette Histoire, (dit le P. *Burriel*) at„ testent unanimément, que jusqu'ici l'on n'a point trouvé de trace d'ido„ lâtrie chez les Californiens (*g*)". Nous ne devons pas dissimuler que l'Auteur ou Rédacteur de cette *Notice*, n'est point ici d'accord avec un des premiers Fondateurs des Missions de la Californie. Dans un Mémoire touchant l'état de ces Missions, présenté au Conseil Royal de Guadalaxara au Mexique, en l'année 1702, le P. François-Marie Picolo dit expressement: „ Les Californiens adorent la Lune, ils se coupent les cheveux: je ne sais „ (dit-il) si c'est dans le décours, à l'honneur de leur Divinité". (*h*) Ce témoignage du P. Picolo a fait loi, en quelque sorte, pour tous les Auteurs qui, depuis 1702, ont parlé de la Californie; ils nous ont tous représenté ce Peuple comme adorant la Lune (*i*). Le P. Burriel, qui cite plusieurs fois ce Mémoire du P. Picolo, n'a pu ignorer le passage que nous en avons transcrit: il faut donc qu'il ait cru devoir préférer à ce témoignage l'autorité des autres Missionnaires, qui, après un demi-siecle de séjour & d'observations dans la Californie, ont dû connoître les mœurs & les coutumes de ses Habitans,

Différentes opinions sur leur Culte.

(*g*) *Todas las relaciones convienen que entre los Californios no se ha hallado hasta ahora idolatria*. Tom. I. p. 100.

(*h*) Tome V. des *Lettres Edifiantes & Curieuses*, pag. 278.

(*i*) Voyez les Dictionnaires de la Martiniere, de Vosgien, &c.

beaucoup mieux que le P. Picolo, qui écrivoit peu de tems après la conquête de cette vaste Péninsule (*k*).

QUOI QU'IL en soit, si les Californiens n'ont aucune forme de Culte extérieur & réglé, leur Religion, dit notre Auteur, n'en est pas moins remplie de dogmes; & dans la plupart de ces dogmes on entrévoit des traces & des connoissances de nos Mysteres saints, quoique défigurés par le mêlange des fictions extravagantes & bisarres qu'ils y ont jointes. Ils reconnoissent l'unité & la spiritualité de l'Etre Suprême, qu'ils appellent le *Seigneur*, & qui réside dans le Ciel. C'est lui qui a donné l'existence à tout ce qui respire. La Terre & la Mer sont l'ouvrage de ses mains: sa puissance s'étend à tout, & n'est bornée que par sa volonté. Ces dogmes sont communs à tous les Californiens; mais il y en a de particuliers pour chacune des principales Nations. Le P. Burriel entre dans le détail des différences qui se rencontrent dans la Religion de ces différens Peuples. Nous nous contenterons de donner le précis de ce qu'il dit sur la Religion des Cochimiès. C'est la plus nombreuse, la moins barbare des Nations Californiennes, & celle qui montre le plus d'intelligence & d'esprit.

La Religion des Cochimiès tient du Christianisme.

„ Les Cochimiès croient qu'il y a, dans le „ Ciel, un Seigneur, auquel ils donnent un nom qui, dans leur langue, signi„ fie *celui qui vit*; que ce Seigneur a un Fils, qui n'a point de Mere. Ce „ Fils est désigné sous deux noms, dont l'un est la *Perfection* (Perfeccion) „ & l'autre le *Rapide* (el Velox). Ils admettent encore une troisieme Puis„ sance, celui qui fait les Seigneurs (*el que hace los Sennores.*) Quoiqu'ils „ donnent à ces trois Etres le nom de *Seigneur*, cependant, quand on leur „ demande *combien il y a de Seigneurs*, ils répondent qu'il n'y en a qu'un, „ qui a créé le Ciel & la Terre, les Animaux, les Arbres & les Fruits. Ils „ ont aussi quelques idées des Démons; car ils disent que *celui qui vit*, avoit „ créé un certain nombre de Chefs puissans, qu'on ne voit point: que „ ces Chefs se révolterent bientôt contre leur Créateur, & qu'étant de„ venus ses ennemis, ils le font aussi des hommes. Leur nom est les *men„ teurs* & les *trompeurs*. Quand il meurt quelque homme, ces trompeurs „ accourent, le saisissent & le mettent dans une fosse profonde, afin qu'il „ ne puisse voir *le Seigneur qui vit.*"

Réflexion & conjecture de l'Auteur.

APRÈS cette exposition, vient une réflexion qui prouve la bonne foi de notre Auteur. „ Je ne voudrois pas (dit le P. Burriel) garantir que ces In„ diens nouvellement convertis n'eussent pas cherché à se faire auprès des „ Missionnaires Espagnols, une sorte de mérite de leurs anciennes idées re„ ligieuses, en les calquant, pour ainsi dire, sur les mysteres de la Religion Chré„ tienne qu'on leur annonçoit. Ne pourroit-on pas dire aussi, que les connoissan„ ces qui ont quelque rapport aux vérités du Christianisme, leur étoient venues „ de quelques Européens, qu'une tempête, un naufrage, ou quelque autre évé„ nement

(*k*) Ce sentiment paroît d'autant plus probable, que le P. Burriel cite le témoignage du P. *Ribas*, par rapport aux Indiens de la Côte opposée de Cinaloa, chez qui l'on ne trouvoit aucun Culte, ni la moindre trace de Religion, & auxquels il compare, à cet égard, les Californiens.

„ nement imprévu aura jettés sur les côtes de la Californie? Il y a plus de „ deux siecles que cette grande Peninsule est découverte. Combien d'acci- „ dens peuvent y avoir porté des Navigateurs, qui se trouvant parmi ces „ Peuples sans espérance de retourner dans leur Pays, se seront attachés à „ les instruire des dogmes de la Religion Chrétienne? Au bout de deux ou „ trois générations, ces lumieres, en passant dans ces esprits grossiers & sau- „ vages, auront été altérées au point d'être méconnoissables. Cette con- „ jecture est d'autant plus vraisemblable, que nous savons qu'en 1577 le fa- „ meux Corsaire François Drake, laissa vers le Cap Mendocin un Pilote „ nommé *Morera*. Tout récemment encore le Capitaine *Tchirikou*, parti „ en 1741 de Kamtchatka pour tenter de nouvelles découvertes, ne fut-il „ pas forcé d'abandonner sur la côte septentrionale de l'Amérique quatorze „ ou quinze hommes, qu'il avoit envoyés à terre dans deux Chaloupes pour „ reconnoître le Pays? Il étoit alors parvenu à quatorze degrés, à l'Ouest de „ la Californie, & à douze degrés & demi au Nord (*l*)."

DESCRIPTION DE LA CALIFORNIE.

Prêtres, Magiciens & Médecins.

On nous apprend que les Californiens ont aussi leurs Édues, ou Prêtres; mais à dire le vrai nous ne voyons pas quelles peuvent être leurs fonctions, puisque, suivant ce que nous en avons rapporté plus haut, ces Peuples n'ont aucune espece de culte extérieur. Ces Prêtres ont cependant beaucoup d'autorité sur les autres Indiens, qu'ils conduisent par la crainte & par la terreur. Ils en sont respectés, parce qu'ils s'annoncent pour avoir un commerce intime avec des Génies puissans & malfaisans. Cette opinion, qu'ils ont grand soin d'accréditer & de répandre, leur obtient le droit de choisir ce qu'il y a de meilleur dans la pêche, la chasse & la récolte des autres Sauvages. Ceux qui refusent de payer ce Tribut, on les menace d'armer contre eux le bras de ces Génies malfaisans. Mais ce qui augmente surtout la considération que l'on a pour ces Prêtres, c'est qu'ils sont les seuls Médecins du Pays. La maniere dont ils traitent les maladies mérite que nous en parlions.

Comment ils traitent leurs malades.

Lorsqu'ils sont appellés auprès d'un Patient, ils commencent par appliquer sur la partie malade un petit tuyau fait d'une pierre noire: par ce tuyau ils soufflent fortement sur l'endroit d'où part la douleur, ou bien ils sucent, espérant à l'aide de ces sucions & insufflations chasser l'humeur peccante ou l'attirer. Quelquefois aussi ils emploient la fumée d'une espece de tabac sauvage: cette fumée est un caustique assez vif. Quand la maladie résiste à ces opérations, ils ont recours à des remedes aussi cruels que bisarres; & d'abord si le malade a une fille ou une sœur, on lui coupe le petit doigt de la main droite, & on en fait découler le sang sur le moribond. Ils prétendent que ce sang répandu doit, ou rendre la santé au malade, ou, en cas de mort, épargner à sa famille tout sentiment de tristesse & d'affliction. Après cela on fait venir auprès du malade tous les Habitans de la Peuplade, qui lui demandent de ses nouvelles. Sur sa réponse ils éclatent en sanglots, c'est à qui criera le plus haut, parce que c'est sur la force de ces hurlemens que l'on juge de l'amitié plus ou moins vive que l'on a pour le mala-

(*l*) Voyez ci-dessus, *pag.* 191.

DESCRIPTION DE LA CALIFORNIE.

de. Ces cris recommencent fréquemment nuit & jour, tandis que le danger subsiste. Pendant ce tems-là les Médecins se relevent les uns les autres, ils plongent profondement leurs mains dans la bouche du malade, pour arracher de force la mort qu'ils croient logée dans son corps. D'un autre côté, les femmes, sans interrompre leurs clameurs, frappent à coups redoublés sur le moribond, afin de le réveiller. Dès qu'il paroît n'avoir plus de sentiment, on l'enterre, ou bien on le brûle, & souvent il est arrivé que ces Indiens ont été enterrés ou brûlés avant leur mort. Les Missionnaires ont eu le bonheur de sauver plusieurs de ces malheureux, destinés à être les victimes de l'ignorance & de la précipitation.

HISTOIRE DE LA CALIFORNIE. 1526.

§. II. *Histoire de la Californie, depuis sa premiere Découverte, & sa Réduction par les Jésuites.*

Découverte par Fernand Cortez, qui l'abandonne.

C'EST le fameux Fernand Cortez, qui le premier a pénétré dans le Golfe Californique. De-là vient que les Historiens de ce conquérant ont appellé ce Golfe la *Mer de Cortez* Il prit possession de cette Peninsule au nom de la Couronne d'Espagne en 1526, mais il n'y fit point d'établissement. Il fut même contraint de l'abandonner & de retourner promptement au Mexique, où le bruit de sa mort avoit fait naître, dans l'esprit des Mexicains, le désir & l'espérance de secouer un joug, que la dureté des premiers Espagnols leur rendoit odieux. La présence de Cortez contint dans le devoir & dans le respect ces Peuples nouvellement conquis.

Importance de sa Conquête.

PENDANT l'intervalle de près de deux siecles, les Rois d'Espagne donnerent les ordres les plus précis aux Gouverneurs du Mexique, de travailler à la conquête de la Californie. Ils sentoient de quelle importance il étoit, pour le Commerce d'Espagne, d'avoir dans cette Peninsule des Ports & des Etablissemens, qui servissent comme d'entrepôt aux Vaisseaux qui reviennent des Philippines. Il étoit à craindre que les Anglois & les Hollandois ne songeassent eux-mêmes à cette conquête; & dans le cas de guerre & de rupture avec ces Nations, combien la communication du Mexique avec les Philippines ne seroit-elle pas gênée! Il suffiroit pour cela que les ennemis eussent un Port dans la Californie sur la Mer du Sud, leurs vaisseaux pourroient y croiser sans obstacles, & intercepter le retour des Philippines, où l'on ne pourroit plus aller sans convois; ce qui entraîneroit des frais immenses. D'après ces raisons puissantes, on entreprit de conquérir la Californie.

Vains efforts cet effet.

Nous ne suivrons pas ici l'Auteur dans le détail qu'il donne de différentes tentatives, qui furent toutes infructueuses, & qui coûterent prodigieusement à l'Espagne. L'inutilité des efforts qu'on avoit faits par le passé, (*a*) l'épuisement où se trouvoit le Trésor Royal les dernieres années du Regne de Charles II, faisoient regarder comme impossible cette conquete. On y avoit renoncé, lorsqu'en l'année 1696 deux Missionnaires Jésuites, nom-

(*a*) Pour peu, (dit l'Abbé Raynal) qu'on suive avec attention l'esprit qui les dirigeoit, on trouve un défaut d'humanité, de courage & de constance, qui explique ces revers. Il n'y eut pas une seule expédition qui ne fût ou mal concertée, ou follement conduite.

més les Peres *Kino* & *Salva-Tierra*, sans s'être communiqué leur projet, vinrent se présenter au Conseil Souverain du Mexique, & offrirent d'aller eux-mêmes travailler à soumettre cette vaste Peninsule à la Religion Chrétienne & à la Monarchie Espagnole. Leurs offres parurent téméraires, & ne furent point écoutées. Les Missionnaires, sans se rebuter, sollicitèrent pendant une année entiere la permission qu'ils demandoient, de se consacrer à l'instruction des Californiens. Leurs propositions furent enfin acceptées, mais sans promesse d'aucun fonds ni secours pour le succès de l'entreprise. La charité généreuse de plusieurs particuliers y suppléa, & mit les Missionnaires en état d'acheter deux grandes Barques, en un mot tout ce qui est nécessaire pour l'établissement d'une nouvelle Colonie.

HISTOIRE DE LA CALIFORNIE.

Les Jésuites en font la réduction. 1696.

Le P. Salva-Tierra partit du Port de Hiaqui dans la Province de Sonora, le 10 Octobre 1697, & arriva, le 19, à la vue de la Californie. Après avoir essuyé une tempête, qui le mit en danger de périr, une des deux Barques fut si mal traitée, qu'on prit le parti de la renvoyer au Port de Hiaqui. On mit à terre les provisions & les animaux, on fit de petits retranchemens autour de quelques tentes qu'on avoit dressées, on planta une Croix, & l'on prit de nouveau possession de la Peninsule au nom du Roi Catholique: ce qu'on avoit déja fait nombre de fois avec plus d'éclat que d'utilité. L'escorte, que le P. Salva-Tierra conduisit avec lui, consistoit en cinq Soldats Européens, un Officier pour les commander, & quatre Mexicains. Tels furent les commencemens d'une Colonie, qui, en peu d'années, devint très-considérable & très-florissante.

Premiers établissemens qu'on y forme. 1697.

L'Ouvrage Espagnol entre dans le plus grand détail de ce qu'il en coûta de peines, de patience & d'assiduité, aux zélés Missionnaires, pour assurer le succès d'une entreprise, qui donnoit de nouveaux enfans à l'Eglise, & de nouveaux sujets au Roi d'Espagne. On y voit que, dans le cours de ces nouveaux établissemens, un simple Prêtre, qui étoit en même tems un pauvre Religieux, devoit réunir, en quelque sorte, tous les talens, exercer tous les métiers, être tout-à-la fois Catéchiste, Médecin, Laboureur, Maçon, Charpentier, Tisserand, Tailleur, &c. Il avoit, pour ainsi dire, un Peuple à créer: il falloit qu'il donnât l'exemple, pour accoutumer au travail des hommes qui ne sçavoient rien, & qui n'avoient d'attrait que pour l'oisiveté. A tout cela joignez la rareté des subsistances, la privation de toutes commodités, l'éloignement de toute espece de ressources, les dangers fréquens de la part de ces Sauvages féroces, & vous aurez l'idée de la vie que menerent les premiers fondateurs de cette Colonie.

Travaux immenses des Missionnaires.

Au bout de quelques années, lorsque le Gouvernement spirituel & temporel eût pris une consistance un peu solide, on résolut de vérifier la situation de la Californie, & de s'assurer si ce vaste Pays étoit une Ile, ou simplement une Peninsule. On sçait que, pendant près de deux siecles, cette question intéressante à la connoissance parfaite de notre globe a partagé les plus célebres Géographes, & du tems même que l'Auteur écrivoit, bien des personnes, surtout en Angleterre, regardoient encore ce point de Géographie comme très-problématique. Quelques autres enfin, tels que Mrs. de l'Isle, Pere & Fils, ont voulu rapprocher & concilier les deux

On s'assure que la Californie est une Peninsule.

HISTOIRE DE LA CALIFORNIE.

sentimens opposés. Ils ont dit: „ La Californie est *tantôt une Ile*, & *tantôt* „ *une Peninsule*, parce que tout le terrein qui sépare la Mer du Sud du Fleu„ ve Colorado, est quelquefois entiérement inondé ". Nous donnerons le précis des raisons, d'après lesquelles l'Auteur Espagnol prononce définitivement, que la Californie est une véritable Peninsule, & nous croyons qu'on ne peut élever sur cela aucuns doutes.

Voyages du P. Kino, par terre, sur le Colorado.

1700-10.

„ Le P. Kino n'avoit point suivi le P. Salva Tierra dans la Californie, ayant été rappellé dans la Province de Sonora, parce qu'il y avoit beaucoup de fermentation parmi les Indiens, & que l'on craignoit un soulevement presque général. La présence de cet ancien Missionnaire, qui étoit fort aimé des Sauvages, les soins qu'il se donna pour appaiser leurs mécontentemens, y rétablirent la tranquillité. Lorsque les inquiétudes furent entiérement dissipées, le P. Kino forma le projet de remonter jusqu'au Fleuve Colorado: deux motifs le déterminerent à ce Voyage; le premier étoit d'établir par terre une communication réglée entre les Missions de la Californie, & celles de Sonora & de Pimeria; le second, de s'assurer s'il étoit vrai que le Golfe Californique se déchargeât dans la Mer du Sud ou Pacifique, au-dessus du Cap Mendocin. Ce Missionnaire étoit Astronome & Géographe: il partit de la Province de Sonora le 24 Septembre 1700, faisant route vers le *Rio Gila*, Fleuve, qui prend sa source dans le Pays des *Apaches*, coule, comme on l'a déja remarqué, de l'Orient à l'Occident, à la hauteur d'un peu plus de trente-quatre degrés, reçoit les eaux du *Rio-Azul*, & se décharge dans le Colorado. A quelque distance de cette embouchure, il découvrit, d'un lieu fort élevé, les montagnes de la Californie, qu'il vit distinctement à l'aide d'une bonne lunette. Il fut dès-lors persuadé que la Californie tenoit à la Nouvelle-Espagne, & n'en étoit séparée que par le Colorado. Pour s'en convaincre encore plus, il fit un nouveau Voyage en 1701, parvint jusqu'à l'embouchure du Colorado, & reconnut la Cordiliere, avec les deux Montagnes de la Californie, nommées *Meschal* & *Azul*.

„ A la fin de la même année, il entreprit un troisieme voyage, traversa le Pays des *Créomaricopas*, & remonta le Colorado jusqu'à vingt lieues au-dessus de son embouchure: en cet endroit le Fleuve a plus de deux cens brasses de largeur. Le P. Kino le passa sur une espece de radeau, qu'il forma de madriers & d'autres bois secs. Il s'avança dans le Pays des *Cutguanès*, à plus de trois lieues dans les terres. Il auroit bien souhaité pouvoir gagner la Mer du Sud, dont, au rapport des Interprêtes qu'il avoit menés avec lui, il n'étoit éloigné que d'environ dix jours de marche. Mais, dans l'impossibilité où il étoit, de faire passer le Colorado aux mules qui portoient son petit bagage & les provisions pour les Indiens qui l'accompagnoient, il fut obligé de retourner sur ses pas, il observa que le Pays des *Quiquimas* étoit fertile & très-peuplé. Il fit encore deux autres tentatives en 1702. Les Indiens, qui habitent les bords du Colorado, lui confirmerent ce que les Quiquimas lui avoient dit sur la distance qu'il y avoit de ce Fleuve aux Côtes de la Mer du Sud. Il reconnut encore dans ces deux Voyages les Montagnes de la Californie. Enfin ce Missionnaire mourut en 1710, après trente ans de travaux & de succès Apostoliques.

HISTOIRE DE LA CALIFORNIE.

Sa Relation est confirmée par le P. Ugarte.

1721.

La Relation des Voyages du P. Kino trouva des incrédules, qui persistoient à croire que la Californie étoit une Ile: ils soupçonnoient qu'il pouvoit y avoir, entre l'embouchure du Colorado & le Fort Lorette, un canal qui communiquoit de la Mer du Sud au Golfe Californique. Pour dissiper sur ce point jusqu'aux nuages de l'incertitude & du doute, le P. *Ugarte* résolut de visiter l'intérieur du Golfe & d'en reconnoître toutes les Baies. Dans ce dessein il construisit lui-même & presque seul, une assez grande Balandre, qu'on nomma la *Californienne*, parce qu'elle étoit faite de bois du Pays; il y joignit une Chaloupe, qui, tirant très-peu d'eau, devoit voguer devant la Balandre & diriger sa route pour éviter les atterages. Il se mit en Mer le 15 Mai 1721. L'équipage de la Balandre & de la Chaloupe consistoit en vingt-huit personnes. Le Voyage dura près de quatre mois. On remonta jusqu'à l'embouchure du Colorado, dont on distingua les eaux à leur couleur changeante. Mais la couleur n'est pas ce qu'il y a de plus singulier dans ces eaux; elles doivent être d'une bien mauvaise qualité, puisqu'elles font tomber tout le poil à ceux qui en sont mouillés, & qu'elles leur causent des douleurs très aiguës, qui subsistent encore au bout de deux & trois mois.

Le fond du Golfe ne communique point avec la Mer du Sud.

Quoique le P. Ugarte ait suivi exactement le Golfe dans toutes les Baies qu'il forme sur la Côte de la Californie, il n'a vu ni remarqué aucune apparence de canal, par où ce Golfe pût communiquer avec la Mer Pacifique. Les phénomenes dont il fut témoin, déposent même contre l'existence & la possibilité de cette communication. Il observa que le flux & le reflux s'y font sentir de six en six heures. La Mer monte depuis trois jusqu'à sept brasses, avec la plus grande impétuosité: elle inonde des lieues entieres de Pays, qu'elle abandonne à son reflux avec la même rapidité. La Balandre courut plusieurs fois risque de périr vers l'embouchure du Rio Colorado, à la Marée montante, parce qu'il n'y avoit point de Port où elle pût être à l'abri. Le Pilote, qui étoit homme d'expérience, parcourut dans la Chaloupe, la sonde à la main, toute l'étendue de l'embouchure: il ne trouva point de Canal; ce qui lui fit conclure que c'étoit-là l'extrémité du Golfe. La profondeur n'étoit que de quatre à cinq brasses. La vase en étoit visqueuse & chargée de bitume. La violence & la hauteur des marées vers cette embouchure, ainsi que le long des Côtes opposées du Golfe, prouvent que ses eaux y sont tellement resserrées, qu'elles n'ont aucun débouché par où elles pourroient se répandre ailleurs. En effet, elles ne s'éleveroient pas si haut, elles ne battroient pas avec tant de fureur l'une & l'autre Côte, si elles avoient quelque communication avec la Mer Pacifique, & si elles n'étoient pas, pour ainsi dire, trop à l'étroit dans le Golfe, & comme forcées de lutter contre le Fleuve Colorado qui s'y décharge. Le P. Ugarte observa d'assez près la Pointe de la Californie, appuyée à des Montagnes, qui ne sont séparées de la Province de Pimeria que par le Colorado.

„ En 1746 le P. *Consag* fut chargé, par ordre de la Cour de Madrid, d'aller visiter de nouveau la Côte de la Californie sur le Golfe, & d'examiner

HISTOIRE DE LA CALIFORNIE.

Le P. Consag visite de nouveau la Côte intérieure.

1746.

Il ne trouve point non plus de Canal.

les différens endroits propres à faire eau (*b*). Il partit au commencement de Juin, avec quatre Bâteaux; il ne se contenta pas de longer la Côte & d'en reconnoître toutes les Baies, il envoya & alla lui-même jusqu'à cinq ou six lieues dans les terres, pour s'instruire mieux de la qualité du Pays. Il s'avança jusqu'à l'embouchure du Colorado, il visita les différentes petites Iles qui se trouvent à cette embouchure. Il n'apperçut nulle part aucune apparence de communication du Golfe avec la Mer du Sud. Il éprouva lui-même, ainsi que la plupart des gens de son équipage, les terribles effets que produisent les eaux du Colorado. Le Scorbut s'y joignit; ce qui contraignit le P. Consag à songer au retour: en revenant il examina de nouveau quelques endroits, qu'il n'avoit point observés d'abord avec assez de soin".

La Californie est donc une Peninsule.

Avantages de sa communication par terre, avec la Côte opposée.

D'APRÈS ces Relations authentiques, il doit paroître que le probleme géographique est résolu, & que la Californie est bien décidée uniquement Peninsule; mais il est à regretter qu'en s'assurant de ce point important, les Missionnaires n'aient pas réussi de même dans leur dessein principal, d'établir, par le Colorado, une communication qui unît les Missions de la Californie à celles de Pimaria, de Sonoro & de Cinaloa, faute d'avoir été soutenus. Si l'on avoit voulu seconder leurs travaux, il en auroit résulté un très-grand avantage pour la Monarchie Espagnole, puisqu'au moyen de cette communication l'on eût pu aller de proche en proche, du Colorado jusqu'au Cap de Monterey sur la Mer du Sud. L'espace entre deux a plus de quatre-vingts lieues d'étendue, & c'est, comme on l'a vu ci-dessus, le Canton le plus fertile & le plus peuplé de la Californie. Toutes les Provinces voisines de cette Peninsule ont entr'elles une si grande dépendance, qu'il est difficile qu'elles subsistent sans se prêter les unes aux autres un secours mutuel. Celle de la Californie, en particulier, beaucoup plus récente que les autres, a besoin aussi d'en être assistée plus puissamment. A leur tour, les Provinces de la Côte opposée en retireroient des avantages inestimables.

Mines riches de la Province de Sonora.

Misere de ses Habitans.

CE n'est ni la multitude, ni la fécondité des Mines, qui fait le bonheur & la richesse d'un Etat. Cette vérité politique, qui n'est un probleme que pour le Peuple, toujours ébloui par l'éclat de l'or, est portée jusqu'à la plus évidente démonstration dans la Province de Sonora. Nul Pays de l'Amérique n'est plus riche en Mines que cette Province. „ On trouve, (dit notre „ Auteur) des montagnes qui sont presque toutes d'argent massif (*c*). Les „ Habitans de ces riches Contrées, à parler en général, n'en sont pas „ moins dans la plus extrême pauvreté; ils périssent de misere, au milieu „ des trésors dont ils sont presque comme investis. Ce Pays si opulent & „ si pauvre en même tems, s'appauvrit encore de jour en jour, & se dé„ peuple sensiblement. Les frais d'exploitation, quelque abondantes que „ soient les Mines, en absorbent presque tout le bénéfice, soit qu'on em„ ploie le feu pour retirer l'argent du minerai, soit que l'on se serve pour

(*b*) Le Journal de son Voyage, avec la Carte qu'il en dressa, se trouve dans le III. Tome de cet Ouvrage, & occupe près de 60 pages.

(*c*) *Hay montannas poco menos que de plata maziza.*

„ cela du mercure, & cette seconde maniere d'opérer est encore beaucoup „ plus dispendieuse que la premiere. Le mercure, qui s'achete déja fort „ cher à la Vera-Cruz, revient à des sommes exorbitantes quand il s'agit „ de le transporter à dos de Mulets jusqu'à Sonora, c'est à-dire à six cens lieues „ dans les terres par des chemins très-mauvais. De là il arrive que l'on „ abandonne ces Mines, parceque le produit suffit à peine pour rembour- „ ser & payer les fruits de l'exploitation. Des Auteurs habiles (*d*) ont „ prouvé que le Roi d'Espagne gagneroit considérablement, s'il diminuoit „ le prix du mercure destiné au travail des Mines.

HISTOIRE DE LA CALIFORNIE.

„ Ce qui contribue le plus à l'appauvrissement & à la misere de la Pro- „ vince de Sonora, c'est le défaut des Arts utiles, des Fabriques & des „ Manufactures. Ces Arts & ces Manufactures favoriseroient la culture „ des terres, parcequ'au moyen des échanges & du commerce intérieur, on „ trouveroit aisément le débit des denrées. Tel fut le Systême introduit „ & suivi autrefois par le fameux Cortez, & par quelques-uns des Vice- „ Rois du Mexique: mais d'autres maximes ont prévalu depuis. Pour te- „ nir les Colonies dans une entiere dépendance, on a voulu qu'elles fussent „ réduites à tirer de l'ancienne Espagne, la plupart des choses nécessaires „ pour se nourrir & s'habiller. Or l'ancienne Espagne seule ne suffit pas à „ elle-même pour s'approvisionner. Il faut donc qu'elle ait recours aux „ Nations étrangeres. Qu'on imagine ce que doit coûter une aune de drap, „ qui, portée de Hollande à Cadix, de Cadix à la Vera-Cruz, de la Vera-Cruz „ au Mexique, finit par être vendue dans la Province de Sonora pour la dou- „ zieme ou vingtieme fois, & vendue au prix arbitraire fixé par l'avarice „ & la cupidité.

Vexations qu'on exerce contre les Indiens.

„ Les malheureux Indiens de Sonora sont d'ailleurs exposés aux vexations „ les plus inhumaines, pour les forcer à travailler aux Mines. Afin d'avoir „ un prétexte de les y condamner pour toujours, on suppose, ou l'on pa- „ roît persuadé qu'ils ont dessein de se révolter contre le Gouvernement. „ On leur refuse le salaire qu'ils ont si bien mérité, & quelquefois on en „ vient jusqu'à leur retrancher une partie de la nourriture nécessaire à leur „ subsistance. De pareils excès demeurent impunis, parce qu'ils se com- „ mettent à six cens lieues des Tribunaux supérieurs, chargés par le Roi „ de protéger dans ces Sauvages les droits sacrés d'humanité. Ces traite- „ mens barbares font périr tous les ans des milliers d'Indiens. La Provin- „ ce se dépeuple, & ce Pays qui, s'il étoit cultivé, feroit une des plus „ belles & des plus fertiles Colonies Espagnoles, ne sera plus bientôt qu'un „ vaste désert.

Courses & irruptions des Apaches.

„ Pour comble de malheur, les Habitans de la Province de Sonora sont „ exposés aux courses des *Apaches*, Nation féroce & cruelle, qui, jusqu'ici, „ n'a pu être ni civilisée ni domptée. Ces Sauvages occupent un espace „ d'environ trois cens lieues, compris entre les Fleuves *Chigagua* & *Gila*, „ jusqu'au Nouveau Mexique Ils vivent pour la plupart dans des Mon- „ tagnes, dont l'accès très-difficile rend leur Pays presque impénétrable

(*d*) *Villa Senner* & D. Joseph Antoine *Fabri*.

HISTOIRE DE LA CALIFORNIE.

„ aux Espagnols. Ces Montagnes sont, pour cette partie de l'Amérique, „ ce que sont pour l'Europe les Isles de Jersey & de Guernsey, l'asyle des „ bandits & rénégats. Les Apaches font des irruptions fréquentes dans „ les Provinces qui environnent leur Pays. Ils en enlevent les Chevaux, & „ ce n'est pas précisément pour les monter, quoiqu'ils les manient avec „ beaucoup d'adresse, mais c'est qu'ils sont extrêmement friands de cette „ chair. L'usage de cette viande leur donne une odeur si fétide & si dé- „ goûtante, qu'elle fait sur les Mules Espagnoles l'impression la plus forte, „ & qu'elle les arrête tout court. Dans les années 1747 & 1748, le Vi- „ ce-Roi du Mexique fit marcher contre les Apaches, un assez gros Corps „ de Troupes. Ces expéditions n'eurent pas le succès qu'on devoit s'en „ promettre. Elles produisirent cependant un avantage : quelques Bour- „ gades de ces Indiens intimidées par cet appareil de guerre, envoyerent „ demander la Paix & des Missionnaires pour les instruire.

Expédition sans succès contre eux. 1748.

Les Papiers publics de l'année 1771 ont donné, touchant ces Provinces, & leurs Habitans, des éclaircissemens ultérieurs, qui nous paroissent mériter de trouver ici place: „ Les deux Provinces de Sonora & de Cinaloa (y „ est-il dit) forment ce qu'on appelle aujourd'hui la *Nouvelle Andalousie*, „ Pays très-riche en Mines d'or & d'argent. Les Naturels du Pays se nom- „ ment *Seris*, *Piatos* & *Sibupapas*. Ils sont voisins des *Apaches*, Nation „ cruelle, qu'on n'a jamais pu dompter. Les fréquentes incursions, que „ ces Peuples faisoient sur nos terres, avoient empêché jusqu'ici l'exploita- „ tion des Mines abondantes de cette Contrée. On avoit tenté plusieurs „ fois de les soumettre; mais le petit nombre des Troupes employées à „ garder ces Provinces, la difficulté du terrein, & la férocité des Peuples, „ avoient toujours triomphé des efforts des Commandans Espagnols. Ce- „ pendant le Roi desirant établir en ce Pays un Gouvernement tranquil- „ le, afin de profiter des Trésors qu'il renferme, fit expédier, en 1764, „ des ordres précis de travailler sérieusement à la réduction des Indiens. „ On prit en conséquence les mesures les plus justes; le plan de l'Expédi- „ tion fut approuvé en 1767, & l'on en commença l'exécution l'année „ suivante.

Autres Peuples Indiens subjugués. 1768.

„ Enfin, après trois années de courses & de travaux, pendant lesquelles „ on a poursuivi & combattu ces Sauvages, on est venu à bout de cette „ entreprise dangereuse, que l'on avoit toujours regardé comme impossible. „ Tous les Indiens des trois Nations qu'on vient de nommer, ont été sub- „ jugés; & cette conquête a tellement étonné leurs voisins, que les *Papa- „ gos*, les *Nizoras*, les *Zopas* & quelques autres, se sont soumis volontai- „ rement.

„ Il ne reste plus que la Nation des Apaches, Peuples trop féroces, „ pour qu'on puisse se flatter de les réduire jamais. On est occupé à leur „ donner la chasse; & cette poursuite a eu tant de succès jusqu'à présent, „ qu'on espere au moins délivrer bientôt de leurs incursions & de leur „ cruauté, la *Nouvelle Biscaie*, qu'ils avoient souvent ravagée.

Nouvelles richesses découvertes à Sonora.

„ Les richesses, qui ont été découvertes à Sonora, dans le cours de „ cette année, sont immenses. Il y a dans la Campagne de *Ciénequilla*, à douze

„ douze lieues du *Preside del Altar*, une Mine de quatorze lieues d'étendue, qui donne, à deux piés de profondeur, des grains d'or, en telle quantité, qu'on en a tiré, en très-peu de tems, & avec un fort petit nombre d'Ouvriers, plus de mille marcs. Il y a dans les environs deux autres Mines. On en a trouvé aussi au *Baquachi* & au *Promontario*. La premiere rend huit marcs par quintal, & les pierres qu'on tire de la seconde, sont presque de l'argent-vierge. La tranquillité, rétablie dans ces vastes Contrées, y a ramené l'industrie, & il y a déja plus de deux mille Ouvriers dans la Campagne de Ciénequilla. Le Gouvernement prend les plus grands soins de ces nouveaux Habitans ". (*e*)

Histoire de la Californie.

Après cette digression, qui, par la proximité des lieux, ne doit pas paroître étrangere à la Californie, nous revenons avec notre Auteur à ce qui concerne plus particuliérement cette Peninsule, & sa Côte Occidentale, à quoi nous ajouterons encore quelques informations plus récentes.

§. III. *Découvertes sur la Côte Occidentale de la Californie, le long de la Mer du Sud.*

Découvertes sur la Mer du Sud. 1721.

Recherches d'un Port sur cette Mer.

Le Ministere de Madrid, toujours persuadé qu'il étoit absolument nécessaire d'avoir sur la Mer du Sud, un Port, qui servît d'entrepôt & d'échelle aux Vaisseaux qui viennent des Philippines, ordonna que l'on parcourût cette Côte, & que l'on recherchât avec soin un abri sûr & commode, où l'on pût faire un Etablissement; ce qu'on avoit déja vainement tenté plusieurs fois. En 1721, on chargea de l'exécution de ces ordres, les PP. *Tamaral*, *Helen* & *Sistiaga*. Ils reconnurent toute la Côte depuis le Cap S. Luc, qui est à vingt-deux dégrés & demi de Latitude Boréale, jusqu'au-delà du vingt-huitieme degré de la même Latitude. Ils trouverent trois bons Ports, assez heureusement placés pour avoir, dans leurs environs, des bois & de l'eau douce. Le meilleur de ces trois Ports est à peu de distance de la Mission de *S. Xavier*, qui répond au vingt-quatrieme degré & demi de Latitude Boréale. Ils envoyerent au Vice-Roi du Mexique la Relation de leurs Voyages & de leurs découvertes, afin qu'il en instruisît S. M. Cath. & le Conseil Souverain des Indes; mais jusqu'au tems où l'Auteur écrivoit, il ne paroît pas qu'on eût pensé, du moins efficacement, à profiter de ces découvertes, & il doute même qu'on les ait communiquées à la Cour de Madrid. Quoi qu'il en soit, ce fut en 1734, au mois de Janvier, que le Galion des Philippines aborda, pour la premiere fois, à la Californie, où ses ordres & ses besoins l'ont toujours amené depuis. Il mouilla dans la Baie de S. Barnabé, un peu au-dessous du Cap S. Luc. Il étoit tems que ce Galion gagnât la terre. Presque tout l'équipage étoit attaqué du scorbut, & il ne lui restoit plus d'eau que pour un ou deux

Les découvertes faites, sont négligées.

Le Galion de Manille aborde à la Californie. 1734.

(*e*) L'Abbé Raynal, qui, dans son *Hist. philos. & polit.* &c. a fait usage des mêmes avis, y ajoute la réflexion suivante: „ Si la Cour de Madrid, qui vient de publier ces Découvertes, n'a pas été trompée; si les mines, qui ont souvent beaucoup de superficie & peu de profondeur, ne donnent pas elles-mêmes de fausses espérances; malheureux Peuples Sauvages, nouvellement asservis, ils seront ensevelis tout vivans dans les entrailles de la terre. "

DÉCOUVERTES SUR LA MER DU SUD. 1734.

deux jours. On sait que les Vaisseaux qui viennent de Manille au Port d'Acapulco, n'ont, pour faire de l'eau, que la ressource des pluies, qui sont communément très abondantes entre les trente & quarante degrés de Latitude Boréale. Cette ressource avoit manqué la même année. Dès que le P. Tamaral, chargé de la Mission du Cap S. Luc, (a) fut averti de l'arrivée du Galion, il accourut avec ses Néophytes; il distribua à l'Equipage presque tout ce qu'il avoit de viandes fraiches dans sa Mission, & sur-tout une grande quantité de fruits de l'Arbre Pitahaya, remede souverain contre le scorbut. En peu de tems les malades recouvrerent la santé, & le Galion fut en état de remettre à la voile pour Acapulco.

Remarques critiques sur la relation de M. Anson.

M. Walter, qui a publié la Relation du Voyage de l'Amiral Anson, prétend ,, que le Galion, qui va tous les ans d'Acapulco aux Philippines, fait ,, un tort considérable au Commerce d'Espagne. " Notre Auteur, qui releve plusieurs de ses méprises, remarque à ce sujet, que ce n'est pas là ce que pensoit le Cardinal Alberoni, cet homme singulier, qui, dans un Ministere de quelques années, eut l'art & le secret de ranimer, pour ainsi dire, la Monarchie d'Espagne, au point qu'elle fut elle-même, avec le reste de l'Europe, étonnée de ses propres forces. Ce Génie actif & plein de courage, portoit ses vues sur toutes les branches de l'Administration. Il étoit en particulier occupé du projet de donner une nouvelle activité au Commerce, & surtout à celui des Iles Philippines. Il ne se seroit pas contenté d'y envoyer tous les ans un Galion; il vouloit qu'elles fussent comme le magasin universel, où viendroient aboutir les marchandises de la Chine & de tout l'Orient (b).

Au reste, notre Auteur reconnoît la justesse du raisonnement de M. Walter, au sujet des inconvéniens de la route des Philippines, auxquels il seroit aisé de remédier, si l'on trouvoit, par la Latitude de quarante ou quarante-cinq degrés, un Port où les Vaisseaux eussent la commodité de relâcher, pour faire de l'eau & prendre à bord des rafraichissemens; mais il faudroit en même tems, ajoute-t-il, qu'il y eût, au Port San-Diego, à Monterey, au Cap Mendocin, &c. une Colonie ou une Garnison Espagnole; & cet Etablissement, qui seroit très-avantageux aux Iles Philippines, ne lui paroît pas difficile à former, à la faveur de bonnes mesures. On en avoit demandé la permission à Philippe III, qui l'accorda, sans que depuis, ni les ordres réitérés de Philippe V. à cet effet, ni les efforts redoublés qu'on a faits en conséquence, aient été suivis d'aucun succès.

La Cour fait reprendre les découvertes.

Il semble cependant que, depuis quelques années, la Cour de Madrid, peut-être excitée ou éveillée par les découvertes des Russes, qui, comme on l'a vu, s'étoient avancés, en 1741, jusqu'à douze degrés du Cap Mendocin, sur la Côte Occidentale de l'Amérique, ait pris plus à cœur d'y étendre les siennes, & de se mettre en état de bâtir des Forts pour former une barriere au Nord de la Californie.

(a) Il y fut mis à mort, quelques mois après, par les Péricuès révoltés.

(b) L'Auteur Espagnol s'inscrit de même en faux contre ce que M. Walter dit de D. Joseph *Patinho*, savoir, que ce Ministre auroit eu dessein, en 1725, d'abolir entiérement le Commerce des Philippines; & que ce seroient les Jésuites qui avoient détourné le coup, par l'intérêt qu'ils prenoient à ce Commerce.

Voici ce que nous en ont appris les Nouvelles publiques de 1775 & de la présente année.

DÉCOUVERTES SUR LA MER DU SUD. 1770.

Succès de quelques Expéditions récentes.

„ Dans deux Expéditions par mer & par terre, exécutées en 1769 & „ 1770; l'une, par les Paquet-Bots le *St. Charles* & le *St. Antoine*, partis du „ Cap de St. Luc, sous les ordres des Pilotes commandans, Don Vincent „ *Villa* & Don Juan *Perez*; l'autre, du Préside de Lorette, sous la condui„ te du Capitaine de Dragons Don Caspar *Portola*; l'on a fait, à la hauteur de „ trente-six degrés quarante minutes de latitude, la découverte du Port de „ *Monte-Rey*, où ont été établis un Préside & une Mission, sous l'invocation „ de *Saint Charles*.

1774.

„ Une seconde Expédition par Mer, ne fut pas exécutée moins heureuse„ ment en 1774, par la Frégate le *St. Jaquès*, que commandoit l'Enseigne „ Don Juan Perez. Elle s'est avancée jusqu'à cinquante-cinq degrés qua„ rante-neuf minutes de latitude; & s'étant approchée des Côtes de ce pa„ rage, elle y a trouvé des Indiens très humains & dociles, d'une physio„ nomie agréable & habitués aux vêtemens".

Les circonstances de cette Expédition, sont rapportées plus en détail avec quelques différences, dans une Lettre écrite du Mexique, datée du 26 Novembre de la même année, & de la teneur suivante.

„ Il est arrivé au Port de *San Blas* dans la Nouvelle Galice, une Frégate „ du Roi, partie le 13 Juin dernier, de celui de Monte-Rey, avec des „ vivres pour un an. L'objet de sa mission étoit de reconnoître les Côtes „ d'Amérique à la plus haute latitude qu'il lui seroit possible. Cette Fréga„ te s'étant avancée jusqu'à cinquante-six degrés de latitude Septentriona„ le, tourna vers la Côte, qu'elle découvrit à la hauteur de cinquante„ cinq degrés quarante-cinq minutes. Le Capitaine & l'Equipage apper„ çurent d'abord une Caste d'Indiens blancs & blonds, qui s'approcherent „ de la Frégate dans plus de trente Canots. Ces Indiens, bien loin de té„ moigner aucune crainte, firent aux Espagnols des démonstrations assez „ vives, pour les engager à se rendre sur le rivage. Ils leur donnerent „ même, en échange de quelques habits de Matelots, des especes de cou„ vertures tricottées, dont ils étoient enveloppés. Trois de ces couver„ tures ont été envoyées au Roi; elles sont artistement travaillées en laine „ fine; mais l'on ignore si ces sortes d'étoffes ont été portées à ces Peuples „ par quelque Nation étrangere, ou, s'ils les fabriquent eux-mêmes; & si „ la laine, qui en forme le tissu, est un produit du Pays, vu que les Brebis „ ne sont point connues dans les Contrées des Indes découvertes jusqu'à pré„ sent (*c*). La nuit étant survenue, les Indiens regagnerent la terre; & la „ Frégate se mit à louvoyer, dans le dessein de continuer à reconnoître „ la Côte le lendemain; mais un coup de vent qu'elle essuya, l'obligea de „ s'en éloigner (*d*); elle l'apperçut de nouveau à quarante-neuf degrés. On

(*c*) On a cependant vu, ci-dessus, que la Californie a une espece de Moutons Sauvages, dont la laine est très belle & très fine.

(*d*) L'Auteur de la Lettre remarque ici „ que cette Côte est la même que le Sr. „ *Kraschéninnikoff* découvrit à son premier Vo„ yage de Kamtschatka:" mais il se trompe. Il est question du Capitaine *Tschirikoff*, & de sa derniere Expédition en 1741, comme on l'expose plus haut, *pag.* 191.

DÉCOUVERTES SUR LA MER DU SUD.

„ traita en cet endroit avec des Indiens qui étoient nuds, & qui se présentoient aussi dans des Canots. Le Capitaine fit jetter l'ancre, afin d'envoyer sa Chaloupe connoître la terre de plus près, lorsqu'un nouvel ouragan le mit dans la nécessité de courir au large. Il découvrit encore la terre une troisieme fois, entre trente-neuf & quarante degrés; mais le grand nombre de malades qu'il avoit à bord, le détermina à faire voile vers Monte-Rey, où il a repris des vivres. Cette Expédition est la premiere que les Espagnols aient faite dans la Mer du Sud à une aussi haute latitude Septentrionale. Elle ouvre le chemin à quelques autres, qui pourront nous procurer des notions intéressantes."

1776.

SELON les avis ultérieurs, publiés à Madrid dans le courant de la présente année 1776, „ ces premiers succès ayant déterminé le Roi à envoyer au Port de San-Blas, des Officiers de Marine, chargés de pousser cette Navigation & ces Découvertes aussi loin qu'il seroit possible, le Lieutenant de Vaisseau Don Bruno *de Eceta*, commandant la Frégate le *St. Jacques*, & le Lieutenant de Frégate Don Juan Francisco *de la Bodega*, commandant la Goulette la *Sonora*, partirent de ce Port, au commencement de 1775, dans le même tems que Don Juan *de Ayala*, aussi Lieutenant de Frégate, montant le Paquet-Bot le *St. Charles*, mettoit à la voile pour Monte-Rey. Le premier est parvenu au cinquantieme degré de latitude, le second au cinquante-huitieme, & le troisieme à trente-sept degrés quarante minutes. Dans cette course ils ont reconnu la Côte intermédiaire & les différens parages de ce Pays, le grand Port de *St. François*, ainsi que diverses Rivieres. Ils y ont trouvé des Nations Indiennes fort nombreuses, d'une douceur & d'une sociabilité surprenantes.

Prise de possession jusqu'à cinquante-deux degrés.

„ LA Frégate & la Goulette étant heureusement de retour, Mr. *Bucarelli*, Vice-Roi de la Nouvelle-Espagne, a envoyé au Roi les Journaux des Commandans de ces deux Vaisseaux, & d'autres Papiers authentiques, par lesquels l'on voit, qu'ils ont reconnu différens Ports sur la Côte Septentrionale de la Californie, auxquels ils ont donné des noms, & que, de l'aveu des Naturels du Pays, ils ont pris possession, pour le Roi, de toutes les Terres situées depuis le Port de Monte-Rey jusqu'à la hauteur de cinquante-deux degrés. Le Roi a donné ordre de graver & de publier les Cartes exactes & circonstanciées, que les Officiers & les Pilotes des deux Vaisseaux ont levées dans cette Expédition, comme il a été pratiqué également à l'égard de la précédente; & S. M., pour encourager de plus en plus les Officiers qui y ont eu part, les a élevés à des grades supérieurs."

§. IV. *Voyage du Capitaine Sebastien Viscaino, à l'Ouest & au Nord de la Californie.*

VOYAGE DE VISCAINO. 1602.

Introduction.

QUAND on compare l'ardeur actuelle des Espagnols pour continuer les Découvertes au Nord de la Californie, avec la lenteur qui a suivi pendant plus d'un siecle & demi l'Expédition la plus propre à porter, de ce côté-là, leur attention toute entiere, l'on est tenté de croire que cette Nation, qui semble souvent n'aller que par sauts, ne poussera pas bien loin ses nouvelles entreprises, ou ne les soutiendra point avec la constance & la vigueur requises. Quoi qu'il en soit, nous jugeons devoir ici rappeller avec plus de distinction, une Relation, dont M. Prevost n'a donné qu'une très courte notice (*a*), & laquelle, à tous égards, mérite pourtant bien d'être mieux connue. Comme elle étoit devenue rare avec l'Ouvrage du P. de Torquemado, où elle se trouve insérée, l'Auteur de l'Histoire de la Californie l'a reproduite dans le sien, que nous allons encore suivre sans beaucoup de retranchemens.

Objet du Voyage.

L'OBJET de ce Voyage étoit de reconnoître la Côte extérieure ou occidentale de la Californie, sur la Mer du Sud, dont on n'avoit encore découvert que le Cap de *Mendoza* ou *Mendozino*, par la latitude de quarante-deux degrés, & celui de *San Jago* (aujourd'hui de *la Madelaine*) à vingt-cinq degrés. Le Comte de *Monte-Rey*, Viceroi de la Nouvelle Espagne, chargé des ordres du Roi à cet effet, nomma pour Capitaine Général de la nouvelle Expédition, Sebastien *Viscaino*, &, pour Amiral, le Capitaine Toribio Gomez *de Corvan*, deux Officiers du plus grand mérite, avec deux Capitaines d'expérience, nommés Alonso-Estevan *Peguero*, & Gaspar d'*Alarçon*, natif de Bretagne, outre plusieurs Pilotes très habiles, & le Cosmographe Jerôme *Martin*, pour lever les Cartes, les Plans & les Vues.

Départ de l'Escadre pour la Californie & son arrivée.

L'ESCADRE, que l'on équipoit à Acapulco, se trouvant prête, la Capitane, l'Amirante & une Frégate en firent voile le 5 de Mai 1602, avec une Barque longue, pour reconnoître les Baies & les Criques inaccessibles aux gros Vaisseaux. Le vent de Nord-Ouest, contre lequel ils eurent longtems à lutter, ne leur permit d'arriver que le 9 de Juin à la vue du Cap de S. Lucas qui termine au Sud le Continent de la Californie. Tandis qu'ils louvoyoient vis-à-vis ce Cap, pour chercher un Port, il s'éleva un brouillard si épais, qu'ils furent un jour & demi sans se voir les uns les autres. L'Amiral lui-même n'étoit qu'à cinquante pas d'une chaîne de rochers, lorsque par bonheur, le brouillard s'étant dissipé le matin, lui fit appercevoir & éviter le danger: après quoi les deux Vaisseaux gagnerent une Baie, qui est près de ce Cap, où l'on eut la satisfaction de trouver la Frégate à l'ancre. Comme c'étoit le jour de la Fête de S. Barnabé, ce nom fût donné à la Baie, où l'Escadre mouilla pendant quelques jours, qui furent employés à visiter le Pays & à lier amitié avec les Indiens; mais nous devons ici nous attacher principalement aux découvertes sur la Côte Occidentale.

Cap S. Lucas.

Baie de S. Barnabé.

(*a*) Voyez l'Article d'*Aguilar*, ci-dessus, *pag.* 171 & 172.

VOYAGE DE VISCAINO.

Montagnes de la Sierra del Enfado.

La premiere que firent la Capitane & l'Amirante, le 8 Juillet, fut celle d'une Montagne que les Espagnols nommerent *la Sierra del Enfado*, ou *la Montagne de l'Ennui*, parce que le calme les y arrêta toute une semaine, non qu'ils manquassent de vent, mais les courans leur faisoient perdre d'un côté ce qu'ils gagnoient de l'autre, avec cette singularité, que si le vent se calmoit, les courans cessoient de même, & ne reprenoient leur premiere rapidité que quand le vent recommençoit à souffler. A la fin cependant il s'éleva un vent frais & modéré, qui les poussa vers le Port de San-Jago, mais le brouillard devint si épais qu'on ne se voyoit point à six pas de distance. La Capitane, séparée de l'Amirante, entra dans la Baie qui reçut alors le nom de *la Madelaine*, parce que c'étoit la Fête de cette Sainte. La Baie est très spacieuse, & contient plusieurs Criques, qui offrent de bons mouillages. Elle a deux entrées, & la Mer y forme un bras, qui s'étend fort avant dans les terres. Les Espagnols trouverent dans cette Baie une chaussée d'environ une demie-lieue de long, construite de grosses pieces de charpente, pour la pêche des Indiens, qui étoient ici en grand nombre, tout nuds, armés d'arcs & de fleches. Ces Peuples sont bien faits & très sociables. Ayant abordé les Espagnols, ils leur apporterent leurs armes en signe de paix, & leur présenterent de l'encens, que l'on recueille d'une espece de Pruniers, fort communs dans le Pays. De la grande Baie l'on entre dans une petite, où l'on pêche d'excellentes moules; mais les Equipages ne purent trouver d'autre eau, que celle qui étoit dans les creux des rochers, & dont ils emplirent quelques futailles.

Baie de la Madelaine.

Indiens fort civils.

Ils étoient extrêmement inquiets sur le sort de l'Amirante & de la Frégate. Celle-ci, qui avoit été obligée de retourner dans la Baie de S. Barnabé, s'étoit remise en route pour chercher les deux autres Vaisseaux. Arrivée près de terre, elle mouilla dans une des entrées de la grande Baie de la Madelaine, où l'on vit aussi quantité d'Indiens fort civils, qui vinrent offrir leurs arcs & leurs fleches en signe de paix. Mais n'y ayant point trouvé les deux Vaisseaux, la Frégate en repartit, après qu'on eût donné à cette Baie le nom d'*Engannosa*, ou *Trompeuse*. On l'appelle aujourd'hui *le Port du Marquis* (*el Puerto del Marques*) ou de *S. Jaques*. Continuant à ranger la Côte, on entra enfin dans l'autre partie de la Baie de la Madelaine, où étoit la Capitane.

Baie d'Engannosa & ses autres noms.

Les deux Vaisseaux sortirent de cette Baie le 28 du même mois; mais à peine en furent-ils éloignés d'environ cinq lieues, qu'un vent violent de Nord-Ouest les eut mis en danger de périr, s'ils ne se fussent hâtés de s'éloigner d'une Baie qu'ils avoient devant eux, & qui étoit environnée de brisans. La Côte au fond de cette Baie est unie, & présente un aspect fort agréable, avec quelques montagnes dans le lointain. Une autre Baie, qu'on découvrit deux jours après, parut être formée par l'embouchure d'une Riviere. Le Général y envoya la Frégate, qui en trouva l'entrée remplie de brisans. Cette Baie avoit été déja visitée par l'Amirante. Le Capitaine *Peguero* s'en étant approché dans la Chaloupe, reconnut que c'étoit en effet une Riviere, & que ces brisans étoient causés par le choc de son courant avec les vagues de la Mer. Il y avoit en cet endroit deux brasses d'eau; mais la

Baie de S. Christophe.

nuit survenant empêcha le Capitaine d'entrer dans la Baie, qui reçut le nom de *S. Christophe*, dont c'étoit la Fête.

VOYAGE DE VISCAINO.

Baie des Baleines.

Les deux Vaisseaux étant partis la même nuit, apperçurent le lendemain une grande Baie, où le Général envoya la Frégate, qui en trouva l'entrée fermée par quantité de basses; de sorte qu'on prit le parti de continuer la route. Cette Baie avoit aussi été déja reconnue par l'Amirante, qui lui donna le nom de *Baie des Baleines*, à cause de la quantité qu'on y en voit, & qui y sont attirées par diverses especes de poisson, dont elles se nourrissent, ainsi qu'une multitude prodigieuse d'oiseaux. Le Pays autour de la même Baie est extrêmement peuplé; ses habitans sont fort affables, très bien faits, & ont le teint plus beau que les autres Indiens de cette Côte. Ils présenterent aux Espagnols des huitres à perles, dans des filets artistement faits, & montrerent un grand desir d'aller à bord; mais la Mer étoit si haute, qu'ils n'oserent s'exposer à la nage, ni les gens de l'Amiral de se rendre à terre, à cause de la petitesse de la Chaloupe. Cependant l'Enseigne *Acevedo* & un des Soldats sauterent par dessus le bord, & se rendirent à terre à la nage. Les Indiens les voyant arriver, leur tendirent de longues perches, d'où pendoient des filets remplis de coquilles de perles. Ils regardoient les Espagnols comme des Dieux & craignoient de les toucher. Ces Indiens leur donnerent à entendre, qu'il y avoit des bois & de l'eau dans les environs, que le Pays étoit fort vaste & très peuplé, & qu'il y avoit plusieurs grandes Villes où l'on trouvoit à acheter quantité de choses, dont on traitoit avec les Peuples de l'intérieur du Pays. Ces gens leur parurent être des Pêcheurs, dont tout le commerce consistoit à vendre leurs poissons dans les Villes voisines.

Affabilité des habitans du Pays.

L'Amiral y resta deux jours, à attendre le beau tems, pour pouvoir envoyer à terre quelques hommes armés, afin de prendre de l'eau & du bois dont il avoit besoin; & pendant tout ce tems-là, les Indiens se tinrent continuellement sur le rivage, appellant les gens qui étoient à bord. La Mer étant toujours agitée, l'Amiral mit à la voile, pour aller chercher quelque autre endroit où il pût suppléer à ses besoins. Il partit le 2 Août, & continuant sa route, il arriva à l'Ile de *Saint-Roch*, éloignée d'environ huit à dix lieues de cette Baie. On voit au milieu de l'Ile une chaîne de montagnes, appellée *les Sept Enfans*, (*Siete-Infantes*) parce qu'elle est composée de sept montagnes.

Ile de S. Roch & ses montagnes.

La Capitane & la Frégate étant parties de la Baie des Baleines, découvrirent le 8 une Baie, qui parut devoir favoriser leurs desirs, & elles furent y mouiller. Mais quelques Soldats étant allés à terre pour chercher du bois & de l'eau, ils trouverent le Pays si inculte & si stérile, qu'ils retournerent à bord sans avoir rien fait; ainsi, remettant à la voile pour continuer leur voyage, les deux Vaisseaux arriverent, la veille de l'Assomption de N. D., dans une Ile (qu'ils nommerent de *S. Roch*) peu éloignée de la terre, où l'Amiral avoit mouillé, & fait reconnoître la Côte. Mais la Capitane voyant une autre Ile à deux lieues de-là, s'y rendit sans toucher à la premiere, & lui donna le nom de l'*Assomption*. L'Amiral y arriva le 5 de ce mois. Cette Ile est de moyenne grandeur : son terrein est pier-

Ile de l'Assomption.

VOYAGE DE VISCAINO.

reux, sabloneux & couvert de mouettes. Il y a, dans quelques Criques, quantité de Loups marins, aussi gros que des veaux, & une telle abondance d'excellent poisson, que deux Soldats s'étant amusés à pêcher à la ligne, en prirent en une heure de tems assez pour charger la Chaloupe. Les Sardines sur-tout étoient fort grasses & délicieuses. Le Sergent Michel *de Legar* s'étant rendu à terre, avec quelques Soldats, pour chercher de l'eau & du bois, trouva vis-à-vis de l'Ile, où la Capitane avoit mouillé, un Lac rempli de très bon sel, & tout auprès quelques puits creusés dans le sable, dont l'eau étoit douce ou saumache; mais vu la difficulté qu'il y avoit d'y faire aiguade, à cause de l'éloignement, l'Amiral partit de cette Ile le 9, & continua sa route pour celle de *Cerros*, dans l'espérance de rencontrer la Capitane.

Celle-ci, comme on vient de le dire, étant allé mouiller avec la Frégate, à l'Ile de S. Roch, la veille de l'Assomption, le Général fit visiter, le lendemain, celle de ce nom, par les Enseignes Alarçon & Martin d'Aguilar, accompagnés de quelques Soldats, qui découvrirent avec des peines infinies les puits & les salines que les gens de l'Amiral avoient trouvés auparavant, &, en outre, quelques marques qui leur firent connoître qu'il y avoit été, ce qui leur causa beaucoup de joie. Pendant qu'ils étoient dans cet endroit, les Indiens accoururent en foule sur le rivage & échangerent avec eux divers présens. Après s'être pourvus d'eau, de sel & de bois, les deux Vaisseaux firent aussi voile pour l'Ile de Cerros, & passerent vis-à-vis d'une haute Montagne, éloignée d'eux d'environ douze lieues, mais dont on ne jugea point à propos d'approcher. L'Amiral étant arrivé dans cet endroit, il s'éleva un vent de Nord-Ouest si violent, qu'il fut une semaine entiere sans pouvoir doubler le Cap, formé par cette Montagne; & à force de louvoyer, il parvint auprès de quelques rochers, qui paroissoient avoir été détachés de ce Cap & du Continent. On ne voyoit, sur cette Montagne, ni herbe, ni verdure, mais quantité de veines de différentes couleurs, qui formoient le plus beau coup d'œil du monde. Quelques Soldats & un Matelot Peruvien, qui avoient travaillé aux Mines, assurerent que cette Montagne merveilleuse étoit entiérement composée de Mines d'or & d'argent; & si le vent & la côte l'eussent permis, l'Amiral se seroit assuré du fait. Le vent s'étant enfin calmé, il doubla le Cap, fit route vers la Montagne ou l'Ile de Cerros, entre la Terre ferme & la petite Ile de la *Nativité de N. D.*, & le 19 d'Août il vint mouiller sous l'Ile de Cerros.

Ses habitans.

Montagne remarquable du Continent.

Iles de la Nativité & de Cerros.

La Capitane & la Frégate doublerent ce Cap sans difficultés, & vinrent mouiller dans un bon Port, auquel on donna le nom de *S. Barthelemi*, à trois lieues en deçà de l'Ile de Cerros. Le Général envoya l'Enseigne Alarçon & quelques Soldats à terre pour faire aiguade, à quoi ils ne purent réussir, le Pays étant très sec & très aride. Ils trouverent sur la Côte une espèce de résine, mais si puante, qu'ils ne jugerent pas à propos d'en prendre, quoiqu'ils prétendissent que ce fût de l'ambre. Il y en avoit assez pour en charger un Vaisseau. L'Amiral eut été reconnoître ce Port, si la nuit ne l'en eût empêché. Le Général, voyant qu'on ne pouvoit y faire aiguade, en partit la nuit du 24 Août, doubla l'Ile de la Nativité, sans l'appercevoir, &

Port S. Barthelemi.

& arriva le lendemain près de celle de Cerros, que l'on prit pour la Terre-ferme. On voulut la côtoyer, mais on fut plus de neuf jours à doubler le Cap de *S. Augustin*. Enfin, las de louvoyer, le Général ordonna de ranger la terre, pour se mettre à l'abri du vent de Nord-Ouest, & vint mouiller, le 31, au Midi de cette Ile.

VOYAGE DE VISCAINO.

Cap. S. Augustin.

L'AMIRAL y étant arrivé dès le 19, comme on l'a vu ci dessus, se rendit à terre le lendemain, accompagné du Pere Antoine, du Capitaine Peguero & de quelques Soldats, pour chercher de l'eau & du bois. Un sentier, où ils apperçurent des traces d'hommes, les conduisit à une éminence couverte de glayeuls du plus beau verd, de-là dans une vallée raboteuse, où l'on trouva plusieurs puits d'eau saumache, & enfin à une seconde éminence escarpée, qui étoit l'endroit le plus élevé de l'Ile. Curieux de savoir où ce sentier les meneroit, ils le suivirent jusqu'à la Mer, près du Cap de S. Augustin, que la Capitane n'avoit pu doubler; mais ne trouvant point d'eau, ils creuserent de nouveaux puits, emplirent leurs futailles & les transporterent à plus d'une demi-lieue de distance. Après avoir employé douze jours à ce pénible ouvrage, l'Amiral & son Conseil résolurent de tourner l'Ile pour chercher la Capitane, qu'ils ne tarderent pas de joindre, à la joie inexprimable de tous les Equipages. Comme la Capitane manquoit d'eau & de bois, les deux Vaisseaux retournerent ensemble dans l'endroit que l'Amiral venoit de quitter; mais trouvant trop de difficultés pour y faire aiguade, il détacha l'Enseigne Juan-Francisco & le Sergent Michel de Legar, avec douze Soldats, dans l'intérieur de l'Ile, où après bien des recherches le Sergent rencontra, à deux lieues de distance, un petit ruisseau d'eau douce, qui se rendoit à la Mer; sur quoi le Général envoya les Equipages à l'aiguade, tandis qu'il donna ordre à la Frégate de faire le tour de l'Ile, & de reconnoître une Baie, qui étoit entre la Terre-ferme & le Pays contigu au Port S. Barthelemi. Suivant les observations du P. Antoine & du Cosmographe, qui se trouvoient à bord de la Frégate, le Pays, dans l'étendue d'environ trente lieues, étoit rempli de hautes montagnes, couvertes de pins & de cedres, & fort peuplé; mais ses habitans parurent peu sociables, puisqu'à la vue des Espagnols ils avoient pris la fuite vers leurs montagnes, d'où ils les menaçoient de fondre sur eux, s'ils ne se retiroient au plus vîte. La Frégate fut ensuite reconnoître la Baie, que l'on crut être un bras de Mer, qui s'étendoit à l'Est, bien avant dans le Pays; & la petite Ile déserte de la Nativité, où il ne croît qu'une espece de fenouil sauvage.

On tourne l'Ile de Cerros.

Ruisseau d'eau douce qu'on y trouve.

Indiens farouches de cette Côte.

L'ESCADRE partit de l'Ile de Cerros, le 9 Septembre, pour celle de *Ceniza*, faisant route au Nord-Ouest vers la terre-ferme, où elle arriva deux jours après. Elle trouva la Côte unie & agréable, & ayant apperçu une Baie, elle fut y mouiller, & lui donna le nom de *S. Hypolite*. Le Général envoya quelques Soldats de son bord & de celui de l'Amiral, sous les ordres du Capitaine Peguero & de l'Enseigne Alarçon, pour reconnoître le Pays, qu'ils trouverent très agréable, avec un grand chemin battu, qui conduisoit dans l'intérieur des terres. Ils virent aussi une grande hutte, couverte de feuilles de palmier, & assez vaste pour loger à leur aise une cin-

Ile de Ceniza.

Baie de S. Hypolite.

Beauté du Pays.

VOYAGE DE VISCAINO.

quantaine de personnes. Comme ils s'étoient munis de filets pour pêcher à leur retour, ils rapporterent quantité d'excellens poissons, appellés *Pexesreyes*, de la grosseur du poisson blanc de Mechoacan, & d'un goût approchant celui de la Sardine. Le Général donna ordre de continuer le voyage, & en conséquence l'Escadre remit, le même soir, à la voile.

Baie des SS. Côme & Damien.

QUATRE lieues plus loin, au N. O. de la Baie de S. Hypolite, il y en a une autre, qui porte le nom de *S. Côme & S. Damien*, que l'Amiral avoit reconnue pendant qu'il cherchoit la Capitane. Elle est à l'abri des vents du N. O., & l'on trouve près du rivage un Lac d'eau douce. Le Pays est uni & paroît assez fertile.

Feux le long de la Côte.

L'ESCADRE, en continuant sa route, apperçut de grands feux tout le long de la Côte, qui, par conséquent, devoit être fort peuplée. Le vent du N. O. y est ordinairement accompagné de très mauvais tems, & celui qu'on eut alors à essuyer, étoit si rude, que l'Escadre fut obligée de venir ranger la Côte au pié de quelques montagnes fort hautes & noirâtres, au sommet desquelles il y a de grandes plaines. On nomma ces montagnes *les Tables de S. Cyprien* (*Mesas de San Cypriano*). Au S. E. de cette chaîne de Montagnes, sont quelques rochers blancs très escarpés, sur lesquels on vit quantité d'Indiens. La terre, près des Tables de S. Cyprien, forme un Promontoire fort élevé, appellé *Cap del Enganno*, & partagé, dans le milieu, en deux montagnes rondes de même hauteur, où le vent est très violent, par la raison que l'air se trouve extrêmement resserré, en passant entre ce Cap & l'Ile Ceniza, qui n'est éloignée que d'environ huit lieues de la terre-ferme. Le mauvais tems & le brouillard épais furent cause que les trois vaisseaux se séparérent & se perdirent de vue.

Tables de S. Cyprien, montagnes & rochers blancs.

Cap del Enganno.

LA Capitane mit tout en usage pour retrouver l'Amiral, & se hazarda même à doubler le Cap del Enganno, rangeant la Côte le plus près qu'il lui fut possible. Ayant rencontré la Frégate, les deux Vaisseaux entrerent, le 3 d'Octobre, dans un Port au N. O. des Tables de S. Cyprien, auquel ils donnerent le nom de *S. François*. On trouva, dans une petite habitation, des oignons & des cornes de chevres, & l'on eut divers indices qu'il y avoit beaucoup de bétail dans ce canton, qui parut très fertile. Les gens de la Frégate reconnurent, un peu plus loin, une petite Ile, qu'ils nommerent *S. Jerôme*, entiérement couverte de bois & remplie d'une multitude prodigieuse d'oiseaux. Les Equipages y firent provision de merlus & d'autres poissons. On crut appercevoir au-delà de cette Ile, une grande Baie & un courant également impétueux en haute & basse marée. Le Général soupçonnant qu'il pouvoit y avoir une Riviere au fond, s'y rendit avec les deux Vaisseaux, dans le dessein, s'il s'y trouvoit un bon Port, d'y attendre quelques jours l'Amiral, qui devoit nécessairement passer auprès.

Port de S. François.

Ile de S. Jerôme.

Port où l'on fait de l'eau.

LA Frégate s'y avança la premiere, sondant la route, & ne trouvant que trois brasses d'eau à l'entrée de la Crique, la Capitane n'osa la suivre; mais la Frégate passa la barre & mouilla dans un bon Port. L'Enseigne Alarçon qui fut envoyé à terre, accompagné de douze Soldats, pour prendre de l'eau & du bois, trouva près de la Crique plusieurs Indiens qui pêchoient avec des canots, faits d'une espece de joncs épais & plians, qui croît dans l'eau dou-

ce. Ils vinrent joindre les Espagnols avec de grandes démonstrations d'amitié, leur donnerent du poisson, & leur indiquerent plusieurs puits d'eau douce, dont ils buvoient eux-mêmes. Ces puits étoient dans un bois de saules & d'osiers, entremêlés de ces joncs dont ils fabriquoient leurs canots. Ce rapport réjouit fort les Equipages. Le Général fit dresser une tente, & porter à bord, du bois, de l'eau & du poisson, que leur fournissoient en quantité ces bons Indiens, qui affectionnoient tellement les Espagnols, qu'ils étoient continuellement avec eux. Ils ne voulurent même point retourner chez eux, sans en avoir demandé la permission au Général & aux Religieux. Les Espagnols, à leur tour, leur firent quelques présens de mince valeur, que les Indiens ne pouvoient se lasser d'admirer; & le bruit s'en étant répandu dans le Pays, il en accourut une foule de toutes parts. Ils mangeoient avec les Espagnols, prononçoient parfaitement leur langue, & imitoient tout ce qu'ils leur voyoient faire. Les femmes étoient habillées de peaux de bêtes fauves, se comportoient avec beaucoup de décence, & nourrissoient pour la plupart deux enfans à la fois. Ces Indiens commercent avec les Peuples qui sont dans l'intérieur du Pays, & échangent leur poisson pour du *Mexcal*, ou de la racine du Maghai cuite & réduite en conserve, & pour des bourses à reseau artistement travaillées. Ils croyoient n'en pouvoir jamais assez donner en payement des grains de verre & d'autres bagatelles qu'ils recevoient des Espagnols, à qui ils donnerent à entendre par signes, qu'il y avoit dans le Pays des gens qui alloient vêtus, qui portoient la barbe, & qui se servoient d'armes à feu. Ce Peuple devoit être une Nation policée, & la même que les Indiens du Nouveau Mexique disent habiter dans ces Contrées.

VOYAGE DE VISCAINO.

Politesses des Indiens pour les Espagnols.

Habitans de l'intérieur du Pays.

LA Capitane & la Frégate ayant resté dans la Baie *des Onze mille Vierges*, jusqu'au 24 Octobre, sans voir paroître l'Amiral, en furent à peine sortis pour aller le chercher, qu'ils le rencontrerent; ce qui leur causa d'autant plus de joie, que depuis vingt-huit jours qu'ils en étoient séparés, ils le croyoient perdu, tandis que l'Amiral, dans la même peine à l'égard des deux Vaisseaux, avoit, pour les chercher, reviré de bord le 24 Septembre, rangé la Côte & reconnu les Baies de S. Côme, de S. Damien & de S. Hypolite, ainsi que l'Ile de Cerros, où ils avoient passé, & où s'étant pourvu d'eau & de bois, il retourna à sa premiere station, toujours en rangeant la Côte. Mais, pour éviter le Cap del Enganno, il fit route vers l'Est pendant cinq jours consécutifs, au bout desquels il se trouva à environ quatre-vingts lieues d'une grande Ile, qu'il jugea être celle de *los Paxaros*, dont le vent ne lui permit pas d'approcher; & le Vaisseau faisant beaucoup d'eau, il n'avoit plus songé qu'à se sauver à la Côte, lorsqu'il rencontra la Capitane & la Frégate. Après cette heureuse réunion, le Général donna ordre de gagner le premier Port que l'on trouveroit sur la route.

Baie des Onze mille Vierges.

ON passa près d'une petite Ile voisine de la terre, à laquelle on donna le nom de *S. Hilaire*, & au-delà l'on vit une grande Baie, que le Général envoya sonder par la Frégate. Celle-ci y étant entrée, trouva qu'elle étoit à l'abri du vent de Nord-Ouest, & apperçut un grand nombre d'Indiens sur le rivage. *Peu de tems après*, un vent violent de Nord-Ouest obligea

Ile de S. Hilaire.

VOYAGE DE VISCAINO.

les Vaisseaux à s'y rendre, & comme c'étoit le jour de la Fête des *S. S. Simon & Jude*, ils lui en donnerent le nom.

Baie des SS. Simon & Jude.

Le lendemain matin le Général ayant envoyé à terre le Capitaine Peguero & l'Enseigne Alarçon, avec quelques Soldats, pour faire aiguade, ils trouverent près du rivage un grand nombre d'Indiens, qui leur parurent fort allertes & fort courageux, & qui, loin d'inquiéter les Espagnols, leur laisserent creuser plusieurs puits dans un endroit humide, couvert de sauge & de glayeuls, où ils se pourvurent d'eau; mais bientôt ces Indiens armés d'arcs & de flêches s'imaginant peut-être qu'on ne les flattoit que par un effet de la crainte qu'on avoit d'eux, tenterent en vain de piller les Soldats & même d'enlever une des Chaloupes. Le jour suivant ayant recommencé les hostilités, les Soldats firent feu sur eux, en tuerent quatre & en blesserent mortellement quelques autres. Leurs compatriotes les emporterent sur une petite éminence, & donnerent aussitôt avis à leurs voisins de ce qui venoit d'arriver. En moins d'une heure on vit paroître un Corps de deux cens Indiens, bigarrés de différentes couleurs, avec de grands panaches à leurs têtes. D'abord ils firent mine de vouloir attaquer les Espagnols, qui avoient débarqué avec l'Enseigne Alarçon; sur quoi celui-ci donna ordre à ses gens de se tenir sur leurs gardes. Cependant n'osant point approcher, de peur des arquebuses, ils détacherent l'un d'eux avec un petit chien en signe de paix, & la réconciliation fut bientôt faite.

Hostilités de la part des Indiens.

Le 1er. Novembre l'Escadre remit à la voile, & continuant sa route avec les mêmes difficultés qu'auparavant, elle arriva devant une grande Baie environnée de toutes parts de hautes montagnes, excepté du côté de l'entrée. On crut appercevoir au bord de la Mer, tout près de la Baie, l'embouchure d'une Riviere. Du côté de l'Ouest sont deux Iles, qui furent nommées *Todos Santos*. Le 6, on résolut de se rendre dans la Baie & de la reconnoître; mais le vent s'étant levé sur ces entrefaites, le Général remit la chose à son retour, & donna l'ordre de faire route. Quelques heures après le vent s'étant tourné tout-à-coup au N. O., on fut obligé de ranger la Côte, le long de laquelle on vit quantité de feux allumés par les Indiens. A six lieues de la terre ferme on rencontra quatre Iles, qui furent appellées *los Coronados*, & dont les deux plus petites ressembloient à des pains de sucre. Au Nord de ces Iles, dans la terre-ferme, est le fameux Port de *San-Diego*, dans lequel l'Escadre entra le 10 de Novembre, à sept heures du soir. Le lendemain, le Général envoya plusieurs personnes pour reconnoître une Forêt, qui est au Nord-Ouest de cette Baie, & qui a environ trois lieues de long sur une lieue & demie de large. On y trouva des chênes fort hauts & fort droits, outre quantité d'autres arbres, quelques especes de romarins, & une grande variété de plantes odoriférantes & médicinales. Les hauteurs dominent sur toute la Baie, qui parut spacieuse, commode & sûre. Au Nord-Ouest de la Forêt est un autre Port, aussi fort commode.

Grande Baie, & Iles de Todos Santos.

Iles los Coronados.

Port de San-Diego, & belle Forêt de pins & de chênes.

Sur ce rapport le Général ordonna de dresser une tente, de nettoyer & de suifer les Vaisseaux, pendant que le reste des Equipages alloit au bois & faisoit garde. On creusa, dans une petite Ile sabloneuse, des tranchées

profondes, dont l'eau, dans la haute marée, étoit douce & claire, & dans la basse, saumache. La sentinelle postée dans le bois, donna un jour avis de l'apparition d'un grand nombre d'Indiens, qui se rendoient sur le rivage, armés d'arcs & de fleches. Là-dessus, le Général ordonna au Pere Antoine de s'avancer & de leur offrir la paix. Lorsqu'il fut à leur portée, il arbora un mouchoir blanc en signe de paix. Les Indiens y répondirent en prenant des poignées de terre qu'ils jetterent en l'air, & vinrent ensuite remettre leurs armes aux Soldats. Le P. Antoine les embrassa, leur donna du pain, & leur fit présent de quelques colliers, dont ils parurent extrêmement satisfaits. Ils le suivirent au Quartier général; mais ils n'eurent pas plutôt vu toute la troupe Espagnole, qu'ils s'enfuirent sur une petite éminence, d'où ils envoyerent deux femmes, qui s'approcherent de la tente du Général d'un air timide. Les Religieux & les Soldats leur firent de petits présens, & les renvoyerent fort contentes; ce qui détermina les Indiens à revenir un moment après. Le Général les reçut avec beaucoup d'affabilité, leur fit des présens & leur distribua du poisson, qu'on venoit de pêcher en leur présence. La plupart avoient le corps barbouillé de blanc & de noir, avec de grands panaches à leurs têtes. La peinture dont ils se servoient, paroissoit être un mêlange d'or & d'azur. On leur demanda par signes ce que c'étoit, & ils donnerent une espece de mine métallique dont ils tiroient ces couleurs. On crut comprendre par leurs signes, qu'il y avoit, dans l'intérieur du Pays, un Peuple portant barbe, habillé comme les Espagnols, & qui faisoit, avec cette mine, des rubans pareils aux dentelles dont les cottes de buffle des Soldats étoient garnies. Ces Indiens furent si enchantés de l'accueil qu'on leur fit, qu'ils revinrent tous les trois jours chercher du poisson & du biscuit, apportant des peaux de différentes especes de bêtes, comme hermines, chats sauvages, de même que les filets avec lesquels ils les prenoient à la chasse.

VOYAGE DE VISCAINO.

Arrivée d'un Corps d'Indiens fort pacifiques.

ON trouve dans ce Port plusieurs especes de poisson, des huitres, des moules, des homars, des soles, &c. & sur quelques montagnes, des oies, des canards, des cailles, des lapins & des lievres. Le Général & le P. Antoine voulant reconnoître le Pays, se firent accompagner de quelques Soldats, s'éloignerent à une distance considérable de la Côte, & furent charmés, tant de la douceur du climat que la fertilité des terres.

Fertilité du Pays.

TOUT étant prêt pour le départ, l'Escadre fit voile le 20 Novembre, & malgré la violence du vent de Nord-Ouest, elle parvint à la vue d'une Baie, dont les environs paroissoient être extrêmement fertiles. De tous côtés l'on appercevoit la fumée des grands feux que les Indiens avoient allumés pour inviter les Equipages des Vaisseaux à descendre sur la Côte. On s'en approcha, mais n'ayant trouvé aucun endroit pour se mettre à l'abri du vent de Nord-Ouest, le Général fit continuer la route. A quelques lieues de-là, l'on découvrit, dans la Baie de *Se. Catherine*, à environ douze lieues de terre, une grande Ile, à laquelle on donna le nom de cette Sainte, à cause que c'étoit le jour de sa Fête. Les Vaisseaux s'y rendirent le 28, & en apperçurent une autre plus grande, à quelque distance de-là, qu'ils remirent à reconnoître à leur retour. Comme ils approchoient de l'Ile de Se. Catherine, les

Baie & Ile de Se. Catherine.

VOYAGE DE VISCAINO.

habitans allumerent des feux de tous côtés, & dès que les Vaisseaux furent près du rivage, les femmes, les enfans & les vieillards firent retentir les airs de leurs cris de joie, & accoururent en foule pour voir les Espagnols. L'Amiral, le P. Antoine, le Capitaine Peguero, l'Enseigne Alarçon, accompagnés de vingt Soldats, étant descendus à terre, par ordre du Général, un grand nombre d'Indiens de deux sexes se rangerent autour d'eux & leur firent des politesses, qui leur donnerent à connoître, que ce n'étoit pas la premiere fois qu'ils voyoient des Espagnols. On en obtint de fort bonne eau, qu'ils apporterent dans un vaisseau de jonc, fait en forme de bouteille, & qu'ils avoient été puiser fort loin, à une petite source entourée de saviniers & d'églantiers, dont il y a quantité dans l'Ile. Ces Indiens sont robustes & fort bien faits. Leurs femmes, qui sont aussi fort belles, ont les yeux vifs, les traits réguliers & beaucoup de modestie. Les garçons & les filles se peignent le corps de rouge & de blanc, & sont généralement d'un très bon caractere. Cette Ile, ainsi que la plupart de celles des environs, sont extrêmement peuplées, & les habitans vivent en communauté, dans de grandes huttes. On nous les dépeint comme fort adroits au larcin & en même tems très spirituels. Tous leurs ustenciles sont faits de jonc, si bien collé ensemble, que l'eau ne sauroit pénétrer à travers. Les bâteaux, qu'ils emploient à la pêche, sont assez bien construits, quoique d'un très mauvais gabarit; quelques-uns peuvent contenir vingt hommes, mais la plupart n'en ont que deux ou trois.

Accueil que font les Insulaires aux Espagnols.

Mœurs & usages de ces Indiens.

Leur maniere de pêcher est ingénieuse, facile & fort amusante. Ils portent dans leurs bâteaux des perches longues & minces, au bout desquelles ils attachent un harpon fait d'os de poisson, & une longue corde. Lorsqu'ils apperçoivent, parmi les rochers, un Loup marin, ou quelque autre poisson, qui vaille la peine d'être pris, ils le dardent avec le harpon; &, s'il est gros, filent la corde, & le laissent s'épuiser: après quoi ils le tirent sur le rivage, ou dans le bâteau, s'il est petit. Ils prennent par ce moyen, autant de poisson qu'il leur plaît, & l'Ile a plusieurs bons Ports, qui en fournissent une quantité prodigieuse, surtout d'excellentes sardines. On trouve, dans le Pays, des cailles, des perdrix, des lapins, des lievres & des daims. Il y croît aussi différentes especes de racines, ou de petites patates, dont les habitans font un très grand commerce.

Leur façon de pêcher.

A l'égard du culte de ces Insulaires, les Espagnols virent un Temple, où l'on offroit des sacrifices; il consistoit dans un grand enclos de niveau, & près de l'autel il y avoit un espace circulaire, entouré de différentes especes d'oiseaux, qu'ils avoient vraisemblablement sacrifiés à leurs idoles. Audedans de ce cercle étoit une statue peinte de couleurs variées, pareille à celle sous l'image de laquelle les Indiens de la Nouvelle-Espagne représentent le Diable. Elle tenoit dans ses mains les figures du Soleil & de la Lune. Lorsque les Soldats Espagnols entrerent dans ce Temple, ils trouverent audedans du cercle, deux corbeaux d'une grosseur extraordinaire, qui s'envolerent à leur approche & furent se percher sur un rocher voisin. Les Soldats les ayant tués à coups de fusil, l'Indien, qui leur servoit de guide, fit de grandes lamentations & témoigna l'horreur la plus extrême pour l'action qu'ils venoient de commettre.

Temple & sacrifices d'oiseaux.

Après avoir reconnu plusieurs cantons de cette Ile, l'Escadre e partit le 2 Decembre, pour aller visiter celles qui forment, au delà de Se. Catherine, une rangée réguliere, à cinq ou six lieues de distance les unes des autres. Elles n'ont pas toutes la même grandeur; mais elles sont généralement fort peuplées, & les Indiens qui les habitent, commercent entr'eux, de même qu'avec les Peuples du Continent. Ces Iles occupent à-peu-près l'espace de cent lieues, & suivent la direction de la terre ferme. Leur nombre, leur grandeur & la proximité où elles sont les unes des autres, font que les Galions des Philippines, à leur retour dans la Nouvelle Espagne, les confondent souvent avec le Continent, & s'en éloignent le plus qu'il leur est possible. Elles laissent entre elles & la terre ferme un passage, dont la largeur est de 12, 10 & 8 lieues, dans l'endroit le plus étroit, qu'on appelle le *Canal de Sainte Barbe* & qui gît Est & Ouest.

VOYAGE DE VISCAINO.

Archipel formant le Canal de Se. Barbe.

Les Vaisseaux étant arrivés près du Continent, virent venir à eux un canot à quatre rames, dans lequel étoit un Indien, Souverain de la Côte. Le canot aborda la Capitane, & en fit trois fois le tour avec une vitesse surprenante, tandis que ceux qui étoient dedans chantoient *Almatole*, à la façon des Indiens de la Nouvelle Espagne. Ils l'aborderent ensuite, sans témoigner la moindre crainte, & le Roi ou Cacique du Pays monta à bord; il fit deux ou trois fois le tour du tillac, toujours en chantant; après quoi il adressa gravement la parole au Général & à ses Officiers. Après qu'il eut fini sa harangue inintelligible, il leur fit connoître par signes, que les Habitans de l'Ile Se. Catherine lui avoient envoyé quatre canots par autant de voies différentes, pour lui donner avis de l'arrivée des trois Vaisseaux montés par des hommes barbus, habillés, braves, généreux & sociables, dont ils avoient reçu quantité de beaux présens; que ce rapport l'avoit engagé à se rendre à bord pour leur offrir son Pays & tout ce qu'il produisoit, les priant de s'approcher de terre, pour qu'il pût leur procurer ce dont ils avoient besoin. Ne voyant aucunes femmes sur le Vaisseau, il demanda où elles étoient, & surpris d'entendre du Général qu'ils n'en menoient jamais avec eux, l'Indien le pressa encore plus vivement de venir à terre, avec ses gens, promettant de leur donner à chacun dix femmes; ce qui fit rire tous les Espagnols. L'Indien croyant qu'on doutoit qu'il pût tenir parole, leur dit que s'ils vouloient envoyer un Soldat à terre, ils seroient bientôt convaincus de la vérité de ses promesses, & qu'il leur laisseroit son fils en ôtage jusqu'au retour du Soldat; mais la nuit approchant, on remit cette expérience au lendemain, dans l'intention d'aller à terre, si le tems le permettoit. On fit quelques présens à l'Indien, qui s'en retourna charmé de la libéralité des Espagnols, & fit tous les préparatifs nécessaires pour bien recevoir ses nouveaux hôtes. Une heure après qu'il fut parti, il s'éleva un vent de Nord-Est, le premier que l'on eût eu pendant le cours du voyage, & comme il étoit très favorable, le Général jugea à propos de différer sa visite jusqu'à son retour.

Visite d'un Cacique du Continent.

Il offra des femmes aux Espagnols.

L'Escadre mit donc à la voile, le 3 Décembre, & le vent ayant continué depuis sept heures du soir jusqu'à huit du lendemain matin, les Vaisseaux se trouverent près du dernier Attollon, composé de six Iles, éloignées de

Sortie de l'Archipel, & ses difficultés.

VOYAGE DE VISCAINO.

deux lieues l'une de l'autre. Le canal a environ vingt-quatre lieues de long, & la Côte du Continent est entremêlée de bois & d'un grand nombre d'Habitations Indiennes: ce qui forme un coup-d'œil très agréable.

La nuit suivante le vent tourna tout-à-coup au Nord-Ouest; ce qui consterna d'autant plus les Espagnols, qu'ils se trouvoient parmi des Iles & dans un Canal où la Mer étoit extrêmement haute. Il dura toute la nuit & les deux jours suivans, & se calma le troisieme; mais on perdit la Frégate de vue. Les deux vaisseaux profiterent du beau tems pour sortir de cet Archipel, & s'étant approchés du Continent pour reconnoître la Côte, qui est fort élevée & montagneuse, on apperçut quelques Baies, de l'une desquelles sortirent quatre Canots montés chacun de deux Indiens nuds, qui vinrent à bord & firent présent aux Equipages du poisson qu'ils avoient, surtout de Sardines salées qui leur servoient d'amorce. Ces Indiens comprenant qu'on ne les entendoit point, ne dirent pas un mot & ne s'expliquerent que par signes. Ils étoient plus grands & plus robustes que ceux qu'on avoit vus jusqu'alors. En montant à bord ils couvrirent leur nudité avec des peaux de chêvres. On leur donna des hardes & des provisions, dont ils parurent fort satisfaits. Le lendemain il en vint d'autres, & cette visite se passa de même que la premiere.

Plusieurs Indiens viennent à bord.

La Frégate ayant rejoint les Vaisseaux dans cet endroit, le Général donna ordre à l'Escadre de s'approcher de la Côte, pour chercher quelque Port, que le brouillard empêchoit de distinguer. On eut le vent favorable jusqu'au 14; & l'air s'étant éclairci, l'on se trouva vis-à-vis une chaîne de Montagnes fort hautes & fort blanches, dont le penchant paroissoit rougeâtre, & qui étoient entiérement couvertes de bois. Ces Montagnes, qui furent nommées *la Sierra de Santa-Lucia*, servent de signal ordinaire aux Vaisseaux qui viennent de la Chine. Quatre lieues au-delà, une Riviere extrêmement rapide, qui descend de quelques montagnes hautes & blanches, se jette dans la Mer entre les rochers dont la Côte est bordée. Ses rives sont couvertes de peupliers blancs & noirs, de saules & d'autres arbrisseaux qui croissent en Espagne. On l'appelle la *Riviere du Carmel* (*del-Carmelo*).

Montagnes de la Sierra de Sa. Lucia.

Riv. del Carmelo.

Deux lieues plus loin, on trouva un très bon Port, entre lequel & la Riviere dont on vient de parler, est une forêt de pins de deux à trois lieues de large. Le Cap à l'entrée du Port est appellé *Punta de Pinos*. L'Escadre vint mouiller le 16 Décembre dans ce Port, auquel on donna le nom de *Monte-Rey*, à l'honneur du Vice-Roi de la Nouvelle-Espagne. Le Général y fit dresser une tente sous un gros chêne, au bord de la Mer, auprès de quelques puits, dont l'eau étoit fort bonne.

Bon Port & grande Forêt de pins, de Monte-Rey.

Depuis peu de jours on avoit perdu seize hommes, & presque tous les Equipages étoient attaqués de la cruelle maladie, dont les Vaisseaux qui reviennent de la Chine sont souvent atteints, & qui emporte quantité de monde. L'air est si froid & si vif par cette latitude, qu'il pénetre jusqu'aux os les sujets d'un tempérament foible. Il y a même lieu de croire qu'il est d'une nature pestilentielle, à moins qu'on ne suppose que sa subtilité suffit pour causer cette maladie à des corps exténués par les fatigues,

Terrible maladie dont les Equipages sont attaqués.

Elle

Elle commence par une douleur universelle dans tout le corps, qui devient si sensible, qu'on ne peut supporter le plus léger attouchement; elle arrache même quelquefois des larmes & des cris aux personnes les plus résoluës. Il vient ensuite sur tout le corps, mais principalement aux extrêmités inférieures, des taches rouges, qui se changent bientôt en pustules, de deux travers de doigt de large & de même couleur, lesquelles se manifestant d'abord sous le jarret, s'étendent depuis le milieu de la cuisse jusqu'au pli du genou, & rendent les parties si roides, que les jambes semblent être pétrifiées, & qu'elles restent immobiles dans l'attitude où ce symptôme les a prises. Le corps s'enfle si prodigieusement, que le patient ne sauroit se mouvoir sans ressentir des douleurs cruelles. Ces taches s'étendent ensuite; le gras de la jambe & la cuisse deviennent livides; l'humeur morbifique se répand dans tout le corps, gagne les épaules, préférablement aux autres parties, causant en même tems des douleurs très vives dans les reins & dans les lombes. Le malade a beau changer de place, il n'en est pas plus soulagé; au contraire, les douleurs augmentent pour peu qu'il remue. Cette humeur virulente cause un tel ravage dans le corps, qu'il est entiérement couvert d'ulceres. Le malade ne peut souffrir la moindre pression, & pour peu qu'on veuille le couvrir, il expire à l'instant. Il gémit nuit & jour, sans qu'il soit possible de le soulager, & tout ce que l'on recommande, c'est de ne point le toucher, ni même les hardes sur lesquelles il est couché. Quelquefois les gencives sont tellement enflées, que les mâchoires ne peuvent plus se joindre; les dents s'ébranlent au point, qu'il y a des malades qui les crachent avec leur salive; ils ne peuvent rien avaler, ils dépérissent à vue d'œil & meurent en parlant avec leurs amis.

Renvoi du Vaisseau Amiral avec les malades.

TELLE étoit la funeste maladie qui régnoit parmi les Equipages & dont il mourut un grand nombre: ce qui fit prendre au Général & à son Conseil la résolution de renvoyer l'Amiral avec les malades dans la Nouvelle Espagne. Le 29 Décembre le Vaisseau partit chargé de dépêches pour le Vice-Roi, à qui l'on demandoit des renforts, qui pûssent mettre la Capitane & la Frégate en état d'achever la découverte des Côtes de la Californie.

Description du Port de Monte-Rey.

LE Port de Monte-Rey, où ces deux Navires restèrent encore quelques jours, est à l'abri de tous les vents. Le rivage est couvert d'une infinité de très beaux Pins & de Chênes d'une grosseur prodigieuse. On y trouve des rosiers, de l'aube-épine, des sapins, des saules & des peupliers, de très beaux lacs, de bons pâturages & des terres labourables. Le Pays produit des bêtes-fauves, comme des ours & une espece de buffles d'une taille extraordinaire; d'autres bêtes, de la grosseur d'un loup & de la figure d'un cerf, dont la peau ressemble à celle du pélican, à long col, bois de cerf, pié fourchu, & queue de trois piés de long, sur un pié & demi d'épaisseur; enfin des daims, des lapins, des lievres, des chats sauvages, des outardes, des oies, des canards, des pigeons, des perdrix, des grives, des moineaux, des chardonnerets, des grues, des vautours, & des oiseaux de la grosseur d'un coq-d'inde, qui ont jusqu'à dix-sept empans du bout d'une aile à l'autre. La Côte est remplie de mouettes, de cormorans, de corbeaux & d'oiseaux marins. La mer fournit une quantité pro-

Voyage de Viscaino.

digieufe d'huitres, de homars, de cancres, & toute forte de beaux coquillages. On y voit auffi des loups marins & des baleines. Il y a autour de ce Port plufieurs Communautés d'Indiens, extrèmement affables & généreux, qui vivent fous une efpece de gouvernement. Ils font armés d'arcs & de fleches. Ils parurent très fâchés du départ des Efpagnols, qui eut lieu le 3 de Janvier 1603.

Depart & féparation des deux autres Vaiffeaux. 1603.

Les deux Vaiffeaux eurent, pendant quelques jours, un vent favorable, qui les conduifit au-delà du Port de S. François, où la Capitane, qui avoit perdu de vue la Frégate, retourna pour la chercher, croyant qu'elle la fuivoit toujours, tandis que celle-ci avoit pris les devants, & continué fa route. La Capitane vint mouiller derriere une pointe de terre, appellée *la Punta de los Reyes*, d'où ayant remis auffitôt à la voile, elle arriva le 12, vis-à-vis certaines montagnes rouges, & découvrit quatorze lieues plus loin du côté du N. O., un Cap, qui s'avançoit dans la Mer, & tout auprès quelques montagnes couvertes de neige, qui firent juger, que c'étoit le Cap Mendocino, fitué par la latitude de quarante-un degrés trente minutes.

Trifte état de la Capitane.

Le lendemain, il s'éleva un vent violent de S. O., accompagné de pluie, de neige & d'une mer fi agitée, que craignant de couler à fond, furtout fi l'on s'élevoit à une plus haute latitude, où le froid & l'orage feroient auffi plus grands, vû qu'on étoit au fort de l'hyver dans ces cantons, on mit à la cape jufqu'à ce que le vent fût calmé, & que l'on pût retourner à Acapulco. D'ailleurs, en arrivant dans ce parage, il ne fe trouvoit plus à bord que cinq ou fix hommes en état de faire la manœuvre. Tous les autres étoient attaqués de la terrible maladie que l'on vient de décrire; ce qui, joint au danger imminent auquel on fe voyoit expofé, près d'une côte orageufe, & fans efpérance de fecours, porta le Général & fon Confeil à prendre la réfolution de profiter du premier beau tems pour fe rendre au Port de la Paz dans la Californie. Le 14, on fe trouva près du Cap Mendocino, où les courans avoient conduit le Vaiffeau en moins de deux jours. Peu de tems après, il s'éleva un brouillard épais, accompagné d'une brume froide; & le vent étant toujours au S. E., la Capitane refta à la cape jufqu'au 19, que le vent fe remit au N. O., diffipa le brouillard & permit aux Pilotes d'obferver une feconde fois la latitude, qui fe trouva être de quarante-deux degrés. On appperçut fur la Côte un Cap blanc, qui s'étendoit jufqu'à de hautes montagnes couvertes de neige, auquel les Efpagnols donnerent, tant à caufe de fa couleur, que parce qu'ils l'avoient découvert la veille de la Fête de S. Sebaftien, le nom de *Cap Blanc de S. Sebaftien.* Ce vent anima les malades à mettre les mains à la manœuvre; on hiffa les vergues, & l'on prit la route d'Acapulco, en rangeant toujours la Côte, tant pour la reconnoître, que pour chercher la Frégate.

Son retour eft réfolu.

Cap Blanc de S. Sebaftien.

Route de la Frégate & fon retour.

Celle-ci, qui, comme on l'a dit, s'étoit féparée de la Capitane, fe croyant toujours à fa fuite, avoit continué fa route pour la chercher, étant arrivée, le 19 Janvier, à la hauteur de quarante-trois degrés, obferva que la terre formoit un Cap, appellé *Cabo Blanco*, d'où la Côte commençoit à s'étendre vers le N.-O., & qu'il y avoit tout auprès une grande Ri-

viere, dont les bords étoient couverts de frênes, de saules & d'autres arbres, qui croissent en Espagne. On voulut y débarquer, mais la rapidité des courans ne le permit pas. L'Enseigne Martin d'Aguilar, Commandant de la Frégate, & le Pilote Florez, se trouvant au-delà de la latitude que le Viceroi leur avoit prescrite, & ne voyant point paroître la Capitane, furent d'avis de retourner à Acapulco dans la Nouvelle-Espagne, où le Pilote Estevan Lopez la ramena, l'Enseigne & le Patron étant morts avant que d'arriver à San-Diego, & n'ayant plus à bord que cinq hommes, lui compris.

Voyage de Viscaino.

La Capitane, partie du Cap Blanc de S. Sebastien, voulut ranger la Côte, pour voir s'il n'étoit rien échappé à ses premieres observations. Par cette latitude, le Pays situé le long de la Côte, est couvert de verdure; plus avant dans les terres il paroît très fertile & très peuplé, du moins à en juger par les feux que l'on apperçut de toutes parts. Comme le vent étoit au N. O., qu'il favorisoit la route, & que la Mer n'étoit point trop agitée, il n'y eut pas un pouce de terre qui ne fut bien remarqué par les gens de l'Equipage. Pendant qu'ils rangeoient ainsi la Côte, ils virent venir à eux, à quelque distance du Canal de Se. Barbe, deux canots, chacun avec trois hommes, vêtus de peaux de chevres. Ils firent trois fois le tour du Vaisseau, & monterent à bord sans témoigner la moindre inquiétude. On leur fit quelques présens de peu de valeur, & ils s'en retournerent fort satisfaits.

Suite du Voyage de la Capitane.

A son arrivée sur cette Côte, la Capitane étoit dans l'état le plus déplorable. Tous les gens de l'Equipage, à l'exception du Général & de trois Soldats, se trouvoient attaqués de la maladie dont on a parlé, & l'on n'entendoit que des cris & des lamentations dans le Vaisseau, qui après le départ des six Indiens entra dans le Canal de Se. Barbe, avec le dessein de reconnoître l'Ile qu'on avoit apperçu à l'Est de celle de Se. Catherine, dans le premier Voyage, & d'y attendre la Frégate pendant quelques jours. Tel étoit l'avis du Général; mais son Conseil lui ayant représenté, „ que l'E„ quipage étoit hors d'état de manœuvrer; qu'il diminuoit de jour à autre „ par la mortalité, & que s'il restoit plus longtems dans ce parage, il pé„ riroit entiérement; ce qui porteroit un grand préjudice au service de „ Sa Majesté": il se rendit à ces raisons, & ordonna au Pilote de faire route en droiture pour l'Ile de Cerros, & de-là au Cap S. Lucas & au Port de la Paz, pour y attendre les secours qu'on avoit demandés au Viceroi. En conséquence la Capitane continua sa route, & étant arrivée à cinq ou six lieues de Se. Catherine, il sortit trois canots de l'Ile, chargés de peaux de loups marins & de poisson, que les Indiens échangerent pour des coraux de verre, des colliers, des ciseaux & des coûteaux. Ils avoient remarqué au premier passage des Espagnols, qu'ils faisoient grand cas de ces peaux, & ce fut la raison pour laquelle ils en apporterent une grande quantité, à très bas prix; mais ceux-ci s'étant apperçus de leur adresse à filouter, ils leur ordonnerent de retourner dans leurs canots, & le Vaisseau continua sa route. Le vent s'étant calmé sur ces entrefaites, il fit très peu de chemin le long de la Côte; mais à la fin cependant il arriva aux puits de la Baie de Todos

Ses desastres.

VOYAGE DE VISCAINO.

Santos, que le Général s'étoit proposé de reconnoître à son retour, ce qu'il ne put exécuter, la plupart de ses gens qui s'étoient bien portés jusqu'au Canal de Se. Barbe, étant tombés malades, de sorte qu'il ne lui restoit plus de trois ou quatre hommes en état de faire la manœuvre. Il s'éloigna donc de la Côte pour abréger son chemin, & arriva, le 3 Février, à la vue de l'Ile de St. Hilaire. Le vent de N. O. s'étant renforcé, l'on passa successivement devant la Baie de las Virginas, & l'Ile de Ceniza, que l'Amiral avoit reconnue. Le 6 au soir, la Capitane fut mouiller à sa premiere station dans l'Ile de Cerros, pour prendre d'eau & du bois. Le changement de climat fut favorable à quelques-uns des malades, qui recouvrerent une partie de leurs forces. Ils s'encouragerent les uns les autres à se rendre à terre, pour se pourvoir de ce dont ils avoient besoin. Avant que de partir, ils laisserent des signaux & des billets, afin que si le hazard conduisoit la Frégate dans ce parage, elle sçut où retrouver la Capitane, qui, après l'aiguade faite, continua sa route pour le Cap S. Lucas, avec un vent favorable. Le 9, elle traversa les Iles, la Baie & le bras de Mer, que le P. Antoine avoit auparavant été reconnoître avec la Frégate, & le 14 vers le midi l'on eut la vue du Cap S. Lucas. Il fut décidé néanmoins, que sans toucher à la Californie, l'on se rendroit en droiture aux Iles de *Mazatlan*, où l'on arriva le 17 du même mois.

Son arrivée aux Iles de Mazatlan.

Le Général n'avoit plus que cinq Soldats qui jouïssent d'une santé passable; mais par ses soins & les rafraîchissemens qu'il sçut leur procurer en abondance, tous les malades, qui étoient dans l'état le plus desespéré, se rétablirent parfaitement au bout de dix-neuf jours. Ils furent encore redevables de leur guérison à un fruit, qui croît dans ces Iles, & dont ils firent un grand usage.

Fruit qui guérit tous ses malades.

Ce fruit, que les Naturels du Pays appellent *Xocohuilziles*, a la figure d'une pomme: les feuilles de l'arbre qui le produit, ressemblent à celles du pin, & le fruit vient par grappes à-peu-près de la forme de celui du cyprès: il a l'écorce jaune, & la pulpe blanche. On lui trouve un goût aigrelet très agréable; mais ses vertus sont étonnantes; il déterge & fortifie les gencives, nettoie & raffermit les dents, de façon qu'après en avoir mangé trois fois, les mâchoires reprennent leur mouvement & l'on peut user de tels autres alimens que l'on veut. Ce fut par un simple hazard que l'on découvrit l'efficacité de ce fruit, qui fait la principale nourriture des guerriers Indiens des Provinces d'Acaponera & de Chametla, dans la Nouvelle-Galice; mais ils le font ordinairement bouillir ou rôtir, prétendant qu'il est alors plus sain & de meilleur goût. Enfin le vaisseau, parti de ces Iles, le 9 de Mars, par un vent très favorable, vint mouiller à Acapulco, le 21 du même mois.

Tout le monde fut d'autant plus ravi de son retour, qu'on desespéroit de le revoir. On fut surtout étonné de voir l'Equipage en si bonne santé, ceux qui étoient venus avec l'Amiral ayant fait courir le bruit qu'il avoit sûrement péri; ce qui seroit, en effet, arrivé, si les vents eussent été contraires, & si l'on n'eut point relâché aux Iles de Mazatlan.

L'Amiral, qui avoit eu vingt-cinq morts, ne ramena que trois personnes en santé, lui-même & deux autres. De tous les malades, qui revinrent à Acapulco, il n'y eut que six Soldats qui échapperent; d'où l'on concluoit que la Capitane devoit avoir eu à souffrir encore davantage, la plus grande partie de ses gens s'étant trouvés malades à son départ & ayant d'ailleurs été obligée de s'avancer jusqu'au quarante-deuxieme degré de latitude. Il mourut quarante-huit personnes sur l'Escadre dans ce Voyage de la Californie.

Voyage de Viscaino.

Nombre des morts sur l'Escadre.

Tant de fatigues, de détresses, de maladies & de dangers, suffisoient pour décourager l'homme le plus résolu. Cependant le Général Viscaino, animé par la gloire & les avantages qu'il se promettoit de cette conquête, sollicita fortement le Viceroi de lui permettre de faire une nouvelle expédition à ses dépens: mais jugeant avec raison qu'il ne devoit rien entreprendre sans la permission de Sa Majesté, il se rendit en Espagne pour solliciter cette affaire en Cour. Il présenta au Roi un Mémoire, dans lequel il lui exposa avec les plus vives couleurs les avantages de cette expédition. Le Conseil souverain des Indes, instruit du peu de succés qu'avoient eu les deux précédentes, & des dépenses immenses qu'elles avoient occasionné, attendit, pour s'y déterminer, qu'on eût reçu de nouvelles informations, persuadé qu'on ne pouvoit agir avec trop de circonspection dans une affaire de cette importance; de manière que le Général Viscaino, dont le courage & la capacité ne trouvoient rien d'insurmontable sur terre & sur mer, se vit arrêté, dans cette occasion, par l'inconstance, les intrigues & les traverses qu'il eut à essuyer de la part des Courtisans: il quitta la Cour très mécontent, & retourna dans la Nouvelle-Espagne, pour y passer le reste de sa vie dans le repos & la retraite. Mais à peine y étoit-il arrivé, que le Roi signa, le 19 Août 1606, deux Commissions, adressées à Don Juan de *Mendoza & Luna*, Marquis de *Montes-Claros*, nouvellement promu à la Viceroyauté du Pérou, & Don Pedro de *Acunna*, Gouverneur & Capitaine général des Iles Philippines. Elles sont conçues avec tant de prudence, & contiennent des remarques si judicieuses sur l'importance & la disposition nécessaires pour le succés de l'entreprise, qu'elles méritent d'être ici inférées. Voici donc la traduction fidele de celle qui fut adressée à Don Pedro de Acunna.

Le Général se rend en Espagne, & propose une nouvelle expédition à ses dépens.

Difficultés qu'il rencontre.

Son retour dans la N. Espagne.

1606.

Le Roi signe deux Commissions après son départ.

De par le Roi.

„ Don Pedro de Acunna, Chevalier de l'Ordre de Saint Jean, Gou-
„ verneur, Capitaine-Général & Président de l'Audience Royale des
„ Iles Philippines; Vous sçaurez par la présente, que Don Louis de Ve-
„ lasco, mon Viceroi dans la Nouvelle-Espagne, considérant la grande
„ distance qu'il y a entre le Port d'Acapulco & ces Iles, les fatigues, les
„ travaux & les dangers qu'on essuie dans ce Voyage, faute d'un Port où
„ les Vaisseaux pussent relâcher & se pourvoir d'eau, de bois, de mâts &
„ d'autres choses absolument nécessaires, se détermina à faire reconnoître
„ & lever la Côte comprise entre la Nouvelle-Espagne & ces Iles, en y joi-
„ gnant des observations sur les Ports qui s'y trouvent, & envoya, pour

VOYAGE DE VISCAINO. 1606.

„ cet effet, un Vaisseau appellé le *Saint-Augustin*, dont la perte suspendit „ cette découverte. Que le Comte de Monte-Rey, qui lui succéda dans „ ce Gouvernement, ayant la même opinion que lui des inconvéniens de „ ce Voyage, & le même zele pour les faire cesser, en continuant la dé- „ couverte que méditoit Don Louis de Velasco, m'écrivit à ce sujet, me „ marquant, que les petits Vaisseaux d'Acapulco étoient les plus convena- „ bles, & que l'on pouvoit comprendre dans cette reconnoissance les Côtes „ & les Baies de la Californie, de même que celle de la Pêcherie. Je lui „ fis répondre, le 27 de Septembre 1599, que les Découvertes, les Cartes „ & les Observations relatives à cette Côte & à ses Baies, me paroissant „ très utiles, ma volonté étoit qu'il y procédât aussitôt, sans s'embarrasser „ de la Californie, qu'autant que le hazard l'y obligeroit. En conséquen- „ ce, il nomma pour cette entreprise Sébastien Viscaino, Pilote expéri- „ menté & parfaitement au fait du Voyage en question, en qui il avoit „ une entiere confiance, lequel avec deux Vaisseaux & une Frégate, pour- „ vus pour un an de toutes les provisions nécessaires, s'embarqua aussitôt „ avec un nombre suffisant de Matelots & de Soldats, & un habile Cos- „ mographe versé dans la construction des Cartes, pour pouvoir lever, „ avec toute la clarté & l'exactitude possible, les lieux qu'on découvriroit. „ Muni des ordres & des instructions nécessaires, il partit du Port d'Aca- „ pulco le 5 de Mai 1602, suivant l'avis que m'en donnerent ledit Comte „ de Monte-Rey & Sébastien Viscaino; lequel après plusieurs lettres, dont „ la derniere étoit du dernier d'Avril 1604, m'informoit qu'il avoit été „ onze mois en chemin, & qu'au sortir dudit Port, il avoit commencé à „ faire sonder & lever la Carte des Havres, Criques & Baies, jusqu'au „ 27 degré, avec toute la précision & l'exactitude nécessaires. Que de- „ puis le 26 degré jusqu'au 42, n'ayant pu prendre terre, il n'avoit pu „ faire les mêmes observations qu'il avoit faites jusqu'au 27 degré. Plu- „ sieurs de ses gens étant tombés malades, & le tems ne l'ayant point fa- „ vorisé, il ne put observer autre chose, sinon que la Côte, jusqu'au „ 40 degré, gît Nord-Ouest & Sud-Est; & que dans les deux autres de- „ grés, savoir jusqu'au 42, elle gît presque Nord & Sud. Il ajoutoit, „ qu'entre l'embouchure du Golfe de Californie & le 37 degré, il avoit „ trouvé trois bons Ports sur le Continent; savoir *San-Diégo*, par le 32 „ degré, avec un autre plus petit qui lui est contigu; le premier très-spa- „ cieux & capable de contenir un grand nombre de Vaisseaux; & un troi- „ sieme, appellé *Monte-Rey*, qui est encore meilleur, & beaucoup plus „ commode pour les Gallions de la Chine, & pour les Vaisseaux qui vont „ dans ces Iles; il est situé par le 37 degré de latitude septentrionale; l'eau „ & le bois y sont meilleurs & plus abondans que dans l'autre; il est à „ l'abri des vents; il y a, le long du rivage, quantité de pins propres „ pour la mâture, & il est commodément situé pour les Vaisseaux, qui „ reviennent des Iles Philippines; de maniere qu'en cas de tempête ils „ ne sont point obligés de mouiller au Japon, comme ils ont dû le faire „ plusieurs fois, ce qui les a constitués dans des dépenses immenses. D'ail- „ leurs, ils ne perdent jamais de vue la Côte de la Chine, ce qui

„ est un autre avantage, vu que sachant l'endroit où ils sont, ils peuvent „ se dipenser d'aller au Japon, ou dans ces Iles; les mêmes vents, qui les „ y menent, les conduisant aussi dans ce Port. Ils disent de plus, que le „ climat est doux, le pays couvert d'arbres, le sol fertile & bien peuplé; „ que les Naturels sont humains, & si dociles, qu'il sera aisé de les con„ vertir à la Religion Chrétienne, & de les rendre sujets de ma Couron„ ne. Qu'ils se nourrissent des fruits que la terre produit naturellement, „ & du gibier qu'ils tuent, & qui est très abondant. Qu'ils sont vêtus de „ peaux de loups marins, qu'ils ont le secret de tanner & de préparer, „ & qu'ils ont aussi quantité de lin, de chanvre & de coton. Que le „ dit Sébastien Viscaino ayant questionné ces Indiens, & quantité d'autres „ qu'il trouva le long de la Côte pendant l'espace de plus de huit cens „ lieues, ils lui avoient dit, qu'au delà de leur pays il y avoit plu„ sieurs grandes Villes, & quantité d'or & d'argent; ce qui lui fai„ soit croire qu'on pourroit y découvrir de grandes richesses; d'au„ tant plus qu'on trouve, dans quelques cantons, des veines de mé„ taux, & que sachant le tems que leur Eté arrive, on pourroit en décou„ vrir davantage, en pénétrant dans l'intérieur du Pays, & en parcourant „ le reste de la Côte, qui s'étend au-delà du 42 degré, limites qu'on a „ spécifiées audit Sébastien Viscaino dans ses Instructions, lesquelles por„ toient, qu'il se rendroit au Japon & à la Chine, pour n'être point „ obligé de revenir par le Golfe de Californie, à cause de la mortalité de „ ses gens, & du défaut de provisions, qui l'obligerent à hâter son retour. „ Le Cosmographe, André Garcia de *Cespedes*, s'étant présenté à mon Con„ seil Royal des Indes, avec les Relations & les Cartes, auxquelles on a„ voit joint un Plan séparé des Havres découverts par le dit Sébastien Vis„ caino; ayant oui son rapport, & considérant combien il importe, pour „ la sûreté des Vaisseaux qui viennent de ces Iles & qui ont un trajet de „ 2000 lieues à faire sur une mer orageuse, qu'ils aient un Port, où ils „ puissent relâcher & se pourvoir d'eau, de bois & de provisions: que „ ledit Port de Monte-Rey gît par le 37 degré, à-peu-près à mi-che„ min, & possede toutes les bonnes qualités qu'on peut desirer; il me pa„ roît que tous les Vaisseaux qui viennent de ces Iles, & qui rangent „ cette Côte, doivent se rendre dans ce Port, s'y radouber & y pren„ dre les provisions dont ils ont besoin. Ayant donc dessein de com„ mencer une entreprise aussi utile, & de la rendre publique, j'ai ordonné, „ par une autre Commission de la même date, au Marquis de Montes„ Claros, mon Viceroi actuel desdites Provinces de la Nouvelle-Espagne, „ qu'il ait à faire toute la diligence possible pour trouver le Général Sé„ bastien Viscaino, qui a fait ladite découverte, ayant reconnu la Côte „ depuis Acapulco jusqu'au Cap Mendozino; & au cas qu'il soit mort, de „ faire chercher le Commandant de son Vaisseau, & après qu'on l'aura „ trouvé, qu'on lui donne ordre de se rendre dans ces Iles avec son pre„ mier Pilote & celui dudit Commandant, avec toute la diligence qu'exi„ ge l'importance de ce service. J'ai encore ordonné audit Marquis, „ d'envoyer dans ces Iles des Vaisseaux du même gabarit que ceux qu'on

Voyage de Viscaino. 1606.

„ a déja employés, n'y ayant poin d'apparence qu'on puiſſe en avoir de „ deux cens tonneaux, comme il eſt porté dans le nouvel ordre que j'ai „ expédié, lequel nomme pour Commandant de ces Vaiſſeaux Sebaſtien „ Viſcaino, & pour ſon Capitaine, celui qui étoit avec lui lors de la dé„ couverte dudit Port, au cas qu'ils ſoient tous deux vivans; ou, ſi l'un „ ou l'autre eſt mort, celui qui a ſuccédé au Commandant en chef; & „ pour premier Pilote, la perſonne qui occupoit ce poſte ſous Sébaſtien „ Viſcaino, ou ſous ſon Capitaine; afin qu'avec ces Vaiſſeaux ils puiſſent „ à leur retour examiner les moyens qu'il convient de prendre pour for„ mer un Etabliſſement dans ledit Port de Monte-Rey, pour que les „ Vaiſſeaux prennent la coutume d'y toucher, en inſtruiſant les Pilotes & „ les Matelots des particularités de ce Voyage; entr'autres deux perſon„ nes capables, que vous enverrez auxdites Iles, avec ledit Général Viſcai„ no, pour qu'elles reconnoiſſent ledit Port, & qu'elles puiſſent ramener „ le Général & la Commandant des Vaiſſeaux, qui doivent aller d'Aca„ pulco dans ces Iles l'an 1608. Sébaſtien Viſcaino étant chargé d'y fai„ re un Etabliſſement, ma volonté eſt, que vous lui accordiez, de même „ qu'à ſon Capitaine, tous les ſecours dont ils pourront avoir beſoin. Ma „ volonté eſt encore, qu'ils reçoivent la paie que les autres Généraux & „ Commandans ont reçue dans ledit Voyage, & cela dans la forme & à „ la maniere ordinaire. Et pour que cette expédition ait le ſuccès que je „ deſire, je vous enjoins de les aider & de les aſſiſter avec le ſoin & la di„ ligence que je me promets de votre prudence & de votre zele, & de „ m'informer de ce qu'ils auront fait. Donné au Palais Royal de Saint„ Laurent, le 19 Août, 1606."

Importance de ce projet.

Cette commiſſion fait voir dans tout ſon jour le jugement que le Conſeil ſouverain des Indes, le Roi & ſes Miniſtres portoient de la Colonie qu'on vouloit fonder ſur la Côte Occidentale de la Californie, en peuplant le Port de Monte-Rey, de même que l'idée qu'ils avoient de ſon importance: mais ces ſages meſures n'aboutirent à rien, l'ordre du Roi n'ayant point eu ſon effet. Le Viceroi fit auſſitôt chercher le Général Sébaſtien Viſcaino, que l'on trouva; mais, dans le tems qu'il ſe diſpoſoit à une entrepriſe dont on n'a connu les avantages réels qu'à l'aide du tems & de l'expérience, il fut attaqué d'une maladie qui fit évanouïr les eſpérances qu'on avoit conçues de cette expédition. On ignore encore pourquoi des ordres ſi poſitifs & ſi formels ne furent point exécutés, même après la mort du Géneral: on ſçait ſeulement que, ni pour-lors, ni après, l'on ne fit rien de ce qu'ils portoient, quoique tout eût été concerté avec la plus grande ſageſſe & avec la plus mûre délibération, & que le Roi y eût donné ſon conſentement.

Il échoue par la mort du Général.

§. V.

§. V.

Examen de la Relation de l'Amiral de Fonte.

EXAMEN DE LA RELATION DE L'AMIRAL DE FONTE.

Remarque préliminaire.

CETTE fameuse Relation (a) n'a pas été oubliée par l'Historien de la Californie, quoique son Traducteur se soit contenté de dire simplement *qu'on doit y faire peu de fonds.* Il a employé les argumens les plus puissans pour en établir la supposition & l'invalidité. Nous indiquerons sommairement quelques-uns de ces argumens (b).

Argumens de l'Historien de la Californie.

„ 1. QUELQUES recherches qu'on a pu faire, on n'a point trouvé l'Original Espagnol de la Relation donnée sous le nom de l'Amiral de Fonte. Inutilement a-t-on compulsé les Régîtres & les Archives du Conseil Suprême des Indes. On a consulté les Bureaux de la Marine à Madrid, à Seville, à Cadix, au Mexique, au Chili, à Lima, les Papiers & les Cartes qui sont en dépôt chez le premier Géographe de Sa Majesté Catholique; & l'on n'a trouvé ni Relation, ni Ordres, ni Instructions, ni Dépêches, rien, en un mot, qui puisse avoir rapport à ce prétendu Voyage de l'Amiral de Fonte. Cependant on conserve, dans ces Archives, toutes les piéces, qui concernent des Expéditions moins importantes, faites la même année 1640; par exemple, celle qui avoit pour terme les Antilles, & celle qu'on destinoit à la découverte exacte du Fleuve Maragnan. De plus, les auteurs contemporains gardent sur ce Voyage le plus profond silence. Le P. Alfonse *Ovalla*, Jésuite, demeuroit au Chili, dont il a composé l'Histoire, lorsque l'Amiral de Fonte devoit être de retour de son expédition. Cette Histoire du Chili fut imprimée à Rome en 1646, avec quelques autres Relations du même Auteur. L'Amiral de Fonte n'y est pas même nommé. Cela seul formeroit un préjugé fâcheux contre la vérité de la Relation & l'existence de cet Amiral, à qui le préambule de son Journal donne la qualification de (c) *Prince du Chili*, suivant M. de l'Isle.

„ 2. IL est dit dans cette Relation, que l'Amiral *avoit avec lui deux Jésuites, lesquels s'étoient avancés jusqu'au 66e. degré de Latitude Septentrionale dans leurs Missions, & avoient fait des Observations fort curieuses.* On ne nomme pas ces deux Jésuites, & l'on ne sait si l'Amiral les avoit pris à Lima. Il paroît seulement qu'il les avoit rencontrés sur la route, mais on ne marque point en quel endroit. Indépendamment de ces inexactitudes dans les circonstances, voyons si cet article est vrai quant au fond. *Si ces deux Jésuites* se fussent *avancés* dans leurs Missions *jusqu'au 66e. degré de Latitude Septentrionale*, leur marche & le progrès de leurs travaux Evangéliques n'auroient sûrement pas été ignorés de leur Supérieur immédiat. Or le P. de *Rivas*, qui, dans ce tems-là-même,

(a) Voyez ci-dessus, pag. 173.

(b) L'Ouvrage Espagnol, intitulé *Noticia de la California*, parut à Madrid l'an 1757. en 3 Vol. in-4. & deux ans après en 1759, l'on y en préparoit une nouvelle Edition, suivant les *Mémoires de Trévoux* du mois de Décembre de la même année.

EXAMEN DE LA RELATION DE L'AMIRAL DE FONTE.

étoit Provincial de la Nouvelle Espagne, nous a donné l'état des missions, leur nombre, leur étenduë, &c. Il devoit bien les connoître, puisqu'il avoit été lui-même plusieurs années Missionnaire & Visiteur dans toutes ces Contrées. Son ouvrage (c), imprimé à Madrid en 1645, porte expressément, que les Missions des Jésuites ne s'étendoient point alors au-delà du 20e. degré de Latitude Septentrionale. Il y a bien loin du 20e. degré au 66e. D'ailleurs il eut été imprudent & téméraire de s'avancer à une si grande distance dans des Pays barbares, sans espérance de secours, & sans aucune communication avec les Colonies Espagnoles. Quels avantages pouvoient-ils se promettre de leurs travaux? Les Etablissemens des Missions se font de proche en proche; l'une sert, pour ainsi dire, d'échellon & de préparation à l'autre, &c.

„ 3. Le motif de l'expédition de cet Amiral, exposé dans le premier article de sa Relation (d), offre un prodige de diligence & de célérité. En 1639, on entreprend à Boston de tenter encore la découverte d'un passage à la mer du Sud par le Nord-Ouest. On arme des Vaisseaux; on s'avance dans la mer du Nord. La nouvelle en est portée en Angleterre, & d'Angleterre à Madrid. La Cour d'Espagne expédie aussitôt des ordres pour le Mexique à Lima, en conséquence on travaille à l'armement de quatre Vaisseaux, qui se trouvent prêts à mettre en mer le 3 Avril 1640. On veut que tout ceci soit arrivé dans l'espace d'une année. Il faut avoir bien de la foi pour le croire: l'imagination n'iroit pas plus vîte.

„ 4. L'Amiral de Fonte parti de Lima, comme nous l'avons vu, le 3 Avril 1640, *arriva le 14 de Juin de la même année à l'embouchure du Rio de los Reyes, sous la Latitude de 53 degrés* (e); c'est-à-dire qu'en moins de deux mois & demi il parcourut avec son Escadre près de deux mille lieues; ce qui paroîtra incroyable si l'on fait attention: 1. Qu'il traversoit des mers totalement inconnues: 2. Que dans ces deux mois & demi, il faut compter le tems qu'il a dû employer à reconnoître les différens Ports où il dit qu'il a mouillé, & les Pays, où il s'est approvisionné: 3. Que le changement des rhumbs de vent a dû nécessairement rallentir sa route: 4. Qu'enfin il a été forcé de marcher presque toujours la sonde à la main, l'espace de deux cens soixante lieues, *dans les Canaux serpentans entre les Iles qu'il nomma* l'Archipel de S. Lazare. On pourroit citer plusieurs autres traits de cette Relation, qui prouveroient que l'Amiral de Fonte avoit les vents à souhait & les élémens à ses ordres.

(c) Il a pour titre *Historia de los triumphos de la fé por la Compania de Jesus en Nueva Espana.*

(d) Voyez ci-dessus.

(e) M. Buache corrige en cet endroit la Relation *imprimée* d'après le *Manuscrit*, communiqué par M. de l'Isle, & dont on a rapporté les différences. Il place, dans sa Carte, l'embouchure du *Rio de los Reyes* vers le 63e. degré de Latitude. C'est encore bien un autre espace. Ce passage montre que l'Auteur Espagnol n'a point eu connoissance des *Considérations*, &c. publiées par M. Buache en 1753. & 1754; mais ce dernier Ecrit, suivant les Journalistes de Trevoux, *laisse subsister dans toute leur force, les argumens de notre Auteur*; l'on ne sache pas non plus que M. Buache lui ait répondu, comme il l'a bien fait à d'autres Critiques.

EXAMEN DE LA RELATION DE L'AMIRAL DE FONTE.

„ 5. LA Relation donne à l'Amiral de Fonte pour Compagnon de Voyage, un Seigneur nommé *Don Diego de Peñalossa*, qu'elle dit être neveu *de Don Louïs de* Haro, *premier Ministre d'Espagne. Ce jeune Seigneur, qui étoit Vice-Amiral de l'Expédition, se détacha de l'Escadre pour aller découvrir si la Californie étoit une Ile ou non.* Ici le faussaire s'est trahi lui-même, dit notre Auteur. Il s'agit d'une expédition faite en 1640. Or en 1640, ce n'étoit point D. Louis de Haro, qui étoit premier Ministre d'Espagne: c'étoit le Comte Duc d'*Olivarès*, qui ne fut disgracié qu'en 1643. Mais, outre cette erreur de chronologie, peut-on supposer qu'un Vice-Amiral, commandé par son Prince pour une expédition importante, change de lui-même sa destination, & s'avise de vouloir faire une découverte étrangere à l'objet de sa Mission (*f*)? Au reste, il n'est plus question de D. Diego de Pennalossa dans la suite de la Relation.

„ 6. ENFIN, après la Navigation la plus heureuse, l'Amiral de Fonte arrive à une Ville Indienne, qu'il ne nomme pas. Il y apprend, qu'à quelque distance de cette Ville, il y a *un grand Vaisseau; il fait voile vers ce Vaisseau:* il n'y trouve qu'un vieillard & un jeune-homme, qui lui *dirent, que ce Vaisseau étoit venu de la N. Angleterre, d'une Ville appellée Boston.* Le Capitaine & tout l'Equipage étoient à terre; ils ne vinrent à bord que quatorze jours après cette rencontre. On croira, sans doute, que l'Amiral confisqua le Vaisseau, & qu'il fit prisonniers le Capitaine & l'Equipage. Il le devoit: il dit même aux Anglois qu'il avoit *reçu ordre de déclarer de bonne prise tous ceux qui cherchoient un passage au Nord-Ouest, ou de l'Ouest dans la mer du Sud.* Mais il étoit trop *galant homme* pour exécuter si durement les ordres de son maître. Il voulut *bien regarder ces Anglois comme des marchands qui trafiquoient avec les Naturels du Pays.* Loin de les saisir, il fit de riches présens au Propriétaire du Vaisseau, au Capitaine, & même à chacun des dix Matelots. Que penserons-nous, (dit ici notre Auteur) d'une conduite si extraordinaire? Elle n'est pas plus croyable que les récits fabuleux des Livres de Chevalerie. Conçoit-on, en effet, l'extravagance & la sottise d'un Officier supérieur, qui, après avoir manqué à son devoir dans un point aussi essentiel, & trahi les intérêts de son Prince, lui envoyeroit tranquillement une pareille Relation? En faut-il davantage pour convaincre de fausseté ce prétendu Voyage de l'Amiral de Fonte (*g*)?"

L'OUVRAGE Espagnol (remarquent les Journalistes de Trévoux, de qui

(*f*) Les deux argumens, que contient cet article, semblent néanmoins perdre beaucoup de *leur force*, si l'on suppose, ce qui est très-probable, 1. que la qualité de *neveu du premier Ministre*, peut bien avoir été ajoutée depuis 1643; & 2. que la découverte *si la Californie étoit une Ile ou non*, entroit, peut-être, & même principalement, dans le plan de l'expédition; car on sait combien il s'est fait de tentatives, sur-tout au fond du Golfe, pour s'assurer de ce point important à la Géographie.

(*g*) Si *les Anglois* étoient réellement *des Marchands qui trafiquoient avec les Naturels du Pays*, & qui, par conséquent, *ne cherchoient point un passage*, voilà l'Amiral justifié de tous points. Le reste fait honneur à sa *générosité*, qui paroît d'ailleurs avoir été plus ou moins *intéressée*.

EXAMEN DE LA RELATION DE L'AMIRAL DE FONTE.

l'on emprunte cet Extrait) contient encore plusieurs autres argumens, tout aussi forts que ceux que nous avons rapportés. Ces observations, qui occupent près de quatre-vingt-dix pages *in* 4°., détruisent & anéantissent cette *Relation si authentique*. Notre Auteur soupçonne, qu'elle a été fabriquée par quelque Anglois mal adroit, pour donner du poids & du crédit au sentiment de ceux qui tiennent pour le passage du Nord-Ouest à la Mer du Sud.

Objections d'un Officier de la Marine Russienne.

C'EST aussi l'opinion d'un Officier de la Marine Russienne (*h*), qui trouve d'abord étrange, „ I. qu'un Espagnol eût compté les années du „ regne de Charles I[er]. de la même maniere que les Anglois les comp„ tent dans leurs Actes publics". Nous donnerons ici ses autres Remarques, sur lesquelles nous ferons aussi les nôtres.

„ II. DANS les premieres années du Roi Charles, le Capitaine Hudson, „ suivant la Relation, doit avoir fait des Voyages pour la découverte „ d'un passage par le Nord-Ouest. Quelle négligence à un grand Ma„ rinier, à un Amiral! ne sçavoit-il pas l'histoire des découvertes fai„ tes par mer de son tems? Hudson est mort en 1610, & Charles I[er]. n'a „ commencé à régner qu'en 1625. Qu'on ne me dise pas, que c'est le „ Voyage du Capitaine James, qu'il faut rapporter aux années du Roi „ Charles, marquées dans la Relation: pour cela l'on n'éluderoit pas „ toute erreur; celui-ci ayant fait son Voyage dans la sixieme année de „ ce regne".

CETTE Remarque nous paroît avoir plus de poids que n'en ont la précédente & les deux suivantes.

„ III. QU'EST-ce que cette Navigation, dont les Habitans de Boston „ ont été les entrepreneurs, & dont on n'a jamais entendu parler? Je „ me suis informé, s'il en étoit fait mention dans quelque Collection de „ Voyages, & sur-tout de Voyages faits par des Anglois, que nous pos„ sédons pour la plupart, mais point. M. Arthur Dobbs, dont on sçait le „ zele pour la recherche du passage par le Nord Ouest, est le premier qui „ en ait touché quelque chose; il a voulu encourager par-là ses Compa„ triotes à faire ce qui, suivant la Relation, non-seulement n'est pas „ impossible, mais est même très facile: ce qui augmente mes soupçons „ d'un autre côté. M. Ellis, dans son Voyage, dit, *que l'expédition des* „ *gens de Boston n'est pas tout-à-fait incroyable*. Ce sont ces mots, que „ M. de l'Isle interprête comme si Ellis avoit voulu dire, *que la Relation* „ *de l'Amiral de Fonte ne contient rien que de fort vraisemblable*, ce qui ne „ se trouve nulle part dans son Livre; & s'il cite un exemple d'une Na„ vigation faite de Boston à la Baie de Hudson, il n'ajoute point qu'elle „ ait été entreprise dans l'intention de celle dont il s'agit, & le tems „ ne lui en est pas connu; ce qui l'oblige à convenir qu'elle ne sauroit „ être admise en preuve".

(*h*) *Lettre d'un Officier de la Marine Russienne à un Seigneur de la Cour de Russie*. Imprimée à Berlin, & traduite de l'Original Russe.

EXAMEN DE LA RELATION DE L'AMIRAL DE FONTE.

M. de l'Isle cite le Tome Ier. page 98 de la Traduction, où l'on trouve, qu'après avoir remarqué, qu'*il n'y auroit rien d'extraordinaire ni d'absurde dans la supposition que des Habitans de la N. Angleterre eussent fait quelque tentative pour chercher le passage*, M. Ellis ajoute en propres termes: „ Par conséquent l'Extrait, que nous avons du Voya„ge de l'Amiral de Fonte, où il est dit, que le Capitaine Shapely „ *étoit venu* (*i*) dans un Vaisseau de Boston, *ne contient rien qui ne soit* „ *fort croyable*". Ainsi M. de l'Isle a bien pu prendre de bonne foi, pour le *tout*, ce que M. Ellis semble, *à la lettre*, n'entendre que d'une *partie*; c'est-à-dire de la circonstance du Capitaine Shapely, *venu* dans un Vaisseau de Boston, quoique, *au fond*, sa pensée fût probablement conforme à celle de M. de l'Isle sur le reste.

„ IV. En arrivant à *Ste. Helene*, l'Amiral & tout l'Equipage fit sa „ provision de goudron, qui y sort de la terre en bouillant; le tout „ pour se préserver du scorbut & de l'hydropisie, maladies contre les„quelles ce goudron est un excellent remede. Cela n'est pas mal pen„sé assurément, & fait honneur au *Tar-Water* de l'Evêque de Cloy„ne: on diroit presque que cela a été mis pour persuader les incré„dules de l'efficacité de son spécifique."

Ceci peut passer pour une assez mauvaise plaisanterie, tant à l'égard du célebre George *Berkeley*, Evêque de Cloyne, que, surtout, par rapport à la chose même, puisqu'on trouve, dans le Voyage de François *Corréal*, en 1692, „ qu'à cent pas du rivage, sur le Golfe au „ Nord de la Pointe de *Ste. Helene*, il découvrit une Eau, qui se di„vise en quatre ou cinq branches, & *qui rend une espece de bitume*, „ *dont on pourroit* se servir à calfeuter les Vaisseaux (*k*)". Nous ne prétendons nullement que cette circonstance, ainsi vérifiée, suffise pour établir l'authenticité de la Relation de l'Amiral de Fonte, cependant nous pensons au moins, qu'elle ne paroîtra pas y être tout-à-fait indifférente, par-là-même qu'elle est trop peu intéressante pour supposer qu'elle soit venue à l'esprit d'un Romancier, qui n'auroit point été intéressé à vanter l'efficacité de l'eau de goudron; mais la Relation avoit été publiée dès l'année 1708, & la Dissertation de l'Evêque de Cloyne n'est connue que depuis l'année 1745.

„ V. Que dirons-nous des erreurs géographiques? comme, par exem„ple, de celle par laquelle un *Cap Abel*, que l'on nomme un *Port*, „ est dit être situé sur la Côte de la Californie à 20 degrés de Lati„tude, tandis que la Californie ne s'étend pas jusqu'à cette hauteur; „ on a de la peine à se convaincre, qu'une telle description se soit „ faite sur les lieux."

M. Buache a corrigé depuis, dans ses *Considérations*, &c. cette faute de l'*Imprimé*, par son *Manuscrit*, qui porte 26 degrés, comme nous

(*i*) La Traduction porte ici *fut reçu*; mais c'est une faute d'impression.

(*k*) Voyez le Tome XIX. de ce Recueil, page 423.

l'avons fait remarquer ci-dessus; au moyen de quoi la Remarque de l'Officier Russe tombe d'elle-même.

„ VI. SUIVONS le Capitaine Bernardo, Compagnon de l'Amiral, qui „ entre dans un grand Lac, nommé le *Valasco*, & y fait des Courses „ jusqu'à la hauteur de 79 degrés vers le Nord; un Matelot de son „ Equipage est conduit par les Naturels au Détroit de Davis; là il „ voit la communication fermée par de prodigieuses Montagnes, au „ Nord & au Nord-Ouest; nonobstant cela on lui fait voir encore „ les glaces, qui s'étendent dans la Mer jusqu'à cent brasses de hau- „ teur d'eau; glaces qui y ont été depuis la Création du Monde. La „ terre s'étend vers le Nord, & les glaces restent sur la terre; voilà „ des contradictions évidentes & en même tems des argumens en ap- „ parence pour faire dire à l'Amiral, qu'on n'a pas trouvé de passage „ par le Nord-Ouest dans la Mer du Sud: cependant on n'a point négli- „ gé d'en donner d'autres, qui prouvent clairement qu'il y en a un."

ON a vu ci-devant, dans une de nos Notes sur la Relation de l'Amiral de Fonte, de quelle maniere M. Buache a tâché de concilier ces contradictions apparentes dans ses *Considérations*, postérieures à la Lettre de l'Officier de la Marine Russienne.

„ VII. MAIS voici l'endroit le moins vraisemblable de toute la Re- „ lation; l'Amiral arrive, par différens Lacs, qui se communiquent, „ à un Vaisseau Anglois, qui devoit faire la découverte du passage par „ le Nord-Ouest; il l'aborde avec un de ses Vaisseaux à voile. L'Anglois „ ne pouvoit-il pas faire le même chemin que l'Espagnol avoit fait? „ Non, il se contente de lui vendre ses Cartes & ses Journaux, se dé- „ siste, on ne sait pourquoi, de son Voyage & se quitte bon ami avec „ l'Amiral. Qu'on pense à toutes ces absurdités, & à tous ces à pro- „ pos, qui sont dans la Relation, & l'on verra qu'on ne peut y ajouter „ foi, & qu'elle a été faite à plaisir. M. de l'Isle, emporté par le de- „ sir de faire découvrir le passage par le Nord-Ouest, a cru que les deux „ Vaisseaux se sont rencontrés dans quelque Détroit aboutissant à la Baie „ d'Hudson; mais malgré les peines qu'on s'est données, c'est infructueu- „ sement qu'on y en a cherché un de cette nature; c'est aussi ce qui fait „ dire à M. de l'Isle, que le chemin de l'Amiral aboutit à la *Baie de* „ *Baffins*; ce qui n'est pourtant pas moins incroyable, & est refuté par „ la Relation même, qui n'y fait voir, au matelot du Capitaine Bernar- „ do, que des glaçons & des montagnes contigues. Par méprise on a „ appellé cette Baie le *Détroit de Davis*; mais je ne sais pas pourquoi le „ Capitaine Bernardo trouve-là le contraire de ce que trouva l'Amiral".

Si l'Auteur Espagnol a fait un crime à l'Amiral de Fonte d'avoir trahi son devoir, l'Officier Russe en fait également un au Capitaine Shapely d'avoir vendu à l'Amiral ses Cartes & ses Journaux, & de s'être désisté de son Voyage; sur quoi nous remarquerons d'abord, que l'on suppose ici gratuitement, que le Vaisseau Anglois *devoit faire la découverte du passage par le Nord-Ouest*; ce que la Relation ne dit pas positivement, & ce qui n'est même gueres vraisemblable. Quant à la dénomination de

Détroit de Davis donnée à la *Baie de Baffins*, on peut considérer la Baie comme une continuation du Détroit, qui y communique; &, du reste, il n'est pas étonnant que le Capitaine & l'Amiral aient trouvé de la différence dans une course, où l'un a été plus loin que l'autre.

EXAMEN DE LA RELATION DE L'AMIRAL DE FONTE.

Nous bornerons-là nos remarques sur les objections de l'Officier de la Marine Russienne, qui en conclut „ que c'est un travail perdu, que de „ se servir de cette *prétendue Relation* de l'Amiral de Fonte, pour remplir le grand vuide géographique, qui a subsisté jusqu'ici entre la Californie & le Kamtschatka; & c'est par-là (ajoute-t-il) que je commence à dire expressément mon sentiment sur la Carte de M. de l'Isle; „ sentiment peu favorable à la représentation qu'il nous donne des Côtes „ de l'Amérique". On va voir dans les observations suivantes du même Officier, ce qu'il pense de la Relation des Navigations des Russes, publiée par cet Astronome, & rapportée ci-dessus, (*pag.* 190.)

Nouveaux Détails sur les Navigations des Russes à l'Est de la Sibérie.

NAVIGATIONS DES RUSSES. Critique de M. de l'Isle.

M. de l'Isle voulant mettre au fait de ce que fit Pierre le Grand pour s'informer des bornes de la Tartarie au Nord-Est, & reconnoître si elle ne seroit pas contigue à l'Amérique, ou du moins fort voisine, dit: „que l'Empereur choisit pour cela M. Béring, qui ayant reçu ses „ ordres sur les derniers tems de la vie de ce grand Empereur, les eut „ confirmés en plein Senat le 5 Février." — Ici il y a une méprise dans la date. M. Béring partit de St. Petersbourg pour son premier Voyage le 5 Février 1725. Après la publication faite par le Général Amiral Comte d'Apraxin, que tous les Officiers de la Marine, qui voudroient s'engager pour un tel Voyage, n'avoient qu'à se présenter, il se présenta, & reçut une instruction, courte à la vérité, mais nerveuse, écrite de la propre main de l'Empereur, peu de jours avant sa mort.

Cette instruction portoit 1°. d'aller à Kamtschatka & d'y construire deux petits Vaisseaux; 2°. de reconnoître l'extrémité septentrionale des Côtes de la Sibérie vers l'Est, & de voir si elles seroient contigues à l'Amérique; 3°. ce qu'ayant fait, il devoit chercher sur les Côtes de l'Amérique des Etablissemens Européens, ou tâcher de rencontrer un Vaisseau, de qui il pût s'informer du nom & de la situation des Côtes; 4°. enfin il devoit faire une exacte Relation de tout ce qu'il observeroit & retourner à St. Petersbourg.

M. Béring revint à Petersbourg le 1 Mars 1730, avec une Relation de son Voyage qui disoit, qu'après avoir suivi la Côte orientale de Kamtschatka & du Pays des *Tschutschi*, jusqu'à la latitude de soixante-sept degrés & demi, il avoit vu la Côte tourner vers l'Ouest, & que des Habitans du Pays, qui étoient venus à son bord, lui avoient prédit, qu'il trouveroit la Côte de cette sorte: d'où il avoit conclu qu'il ne pouvoit y avoir de Continent entre l'Asie & l'Amérique, sur quoi ayant exécuté ses ordres, il s'en étoit retourné. Cette Navigation s'est faite du 14 Juillet au 2 Septembre 1728. Depuis on a trouvé, lors de la se-

conde expédition du Kamtſchatka, que quoique M. Béring dît vrai, quant à la ſéparation du vieux & du nouveau Monde, il ſe trompoit néanmoins en la concluant de ce que les Côtes à l'élévation de ſoixante-ſept degrés & demi, lui avoient paru tourner vers l'Oueſt; car ſous cette latitude, il n'y a qu'un Promontoire que nos Ruſſes établis à *Anadirsk* appellent *Serze Kamen*, au-delà duquel les Côtes reprennent vers le Nord la direction, qui leur eſt propre depuis Kamtſchatka, juſqu'à ce qu'après le grand *Tſchukotz koi Nos*, elles tournent effectivement à l'Oueſt, & forment dans cet endroit, ſous la latitude de 70 à 71 degrés, la derniere extrêmité de l'Aſie.

UNE autre preuve de la ſéparation des deux Continens, que M. Béring doit avoir rapportée du Kamtſchatka, conſiſte, ſelon M. de l'Isle, en ce que „ les Habitans de ce Pays ont vu arriver chez eux un „ Bâtiment de la Riviere de *Lena.*" Il eſt vrai que les Habitans du Kamtſchatka ont une tradition, que des Ruſſes ſont venus dans leur Pays longtems avant la conquête par *Wolodimer Atlaſsoff*, mais ils ne peuvent pas dire par quelle route: c'eſt un des Membres de l'Académie, lors de la ſeconde expédition de Kamtſchatka, qui a trouvé, dans les Archives de la Ville de *Takoutzk*, qu'ils y ſont allés par Mer, doublant le grand Tſchukoz koi Noſs; après quoi ils vinrent échouer quelque part au midi de l'embouchure du Fleuve *Anadir.* La date de cet événement eſt de 1648, & un extrait de ce qui y appartient, publié en 1742 dans les Remarques ſur les Gazettes de St. Petersbourg, en fait foi. De-là je conclus que M. Béring ne peut rien avoir appris à Kamtſchatka d'un Bâtiment arrivé de la Lena; auſſi n'en a-t-il point parlé dans la Relation de ſon Voyage: c'eſt donc un jugement précipité de M. de l'Isle, qui ayant ſans doute été inſtruit par leſdites Remarques ſur les Gazettes de St. Petersbourg, en aura fauſſement préſumé, que le fait devoit être connu aux Habitans de Kamtſchatka, & partant qu'ils devoient l'avoir raconté à M. Béring.

M. de l'Isle parle de je ne ſçais quel Port de Kamtſchatka, d'où M. Béring a commencé ſa Navigation; mais il auroit dû parler de la Riviere de ce nom; il n'y a-là aucun Port proprement dit. A la ſeconde expédition, on n'en a pu trouver un que dans la Baye d'*Avatſcha*, éloignée de l'embouchure du Fleuve Kamtſchatka d'environ ſoixante lieues marines vers le Midi.

„ A ſon retour au Port de Kamtſchatka, (ce ſont les propres termes „ de M. de l'Isle,) M. Béring apprit, qu'il y avoit une Terre à l'O„ rient, que l'on pouvoit voir dans un tems clair & ſerein. Il eſſaya „ d'y aller, après avoir fait réparer le dommage, que ſon Vaiſſeau „ avoit ſouffert par une tempête. Cette ſeconde tentative fut inuti„ le, car s'étant avancé d'environ quarante lieues à l'Eſt ſans voir de „ Terre, il fut de nouveau aſſailli d'une grande tempête, & d'un „ vent tout-à-fait contraire, qui le renvoya bien vîte au Port d'où „ il étoit ſorti." Ne croiroit-on pas, par cette Relation, que la ſeconde tentative de M. Béring a été faite d'abord après la premiere?

Ce-

Cependant rien moins que cela: avant que de la faire, M. Béring hiverna à Kamtschatka, ne mit à la voile que le 5 Juin 1729, &, sans intention de revenir au Port qu'il quittoit, il doubla la Pointe méridionale de Kamtschatka, & alla droit à l'embouchure de la Riviere de *Bolschaia-Réka*, & de-là à *Ochozk*.

On trouvera peut-être étrange, que M. Béring n'ait pas rencontré, dans ce Voyage-ci, l'Isle, où il a échoué à la seconde expédition: mais elle peut lui avoir été dérobée par les brouillards, qui sont très-fréquens dans cette Mer. Pour ce qui est des indices d'une Terre voisine à l'Orient du Kamtschatka, tels que M. de l'Isle dit les avoir appris du Capitaine Béring, il n'y a rien de plus vrai; cependant le peu d'attention qu'on y a fait, me donnera occasion d'y revenir.

Il est vrai aussi que M. Béring, & son Lieutenant M. Tschirikow, „ observerent à Kamtschatka deux Eclipses de Lune les années 1728 „ & 1729". Mais que les observations aient servi à M. de l'Isle „ à „ déterminer la longitude de cette extrêmité orientale de l'Asie avec „ une telle précision, qu'elle ait été confirmée par les observations „ exactes des Satellites de Jupiter lors de la seconde expédition", c'est ce que je ne puis me persuader. M. de l'Isle insinue lui-même que Mrs. Béring & Tschirikow n'étoient pas pourvus d'Instrumens astronomiques: au lieu de pendules ils observoient le tems des Eclipses sur leurs montres bien ou mal réglées, c'est ce qu'on ne sçait pas: d'où il paroît presque incroyable, que la détermination, fondée sur ces deux Eclipses, se soit trouvée conforme à celle qui s'est faite à l'aide des Satellites de Jupiter; ou je remarque, que lorsque M. de l'Isle attribue les observations des Satellites à M. son frere, & à des Russes exercés à ces sortes d'opérations, il faut entendre le seul M. *Krasilnikow*, Lieutenant, que le Sénat lui avoit donné pour l'accompagner, & qui de tous étoit le plus capable.

Venons au détail de la seconde expédition, qui, à ce que prétend M. de l'Isle, doit son origine à une Carte de sa façon, & a été ordonnée suivant un Mémoire, qu'il en avoit dressé: „ J'eus l'honneur, „ (dit-il) en 1731, de présenter cette Carte à l'Impératrice Anne & „ au Sénat dirigeant, afin d'exciter les Russes à la recherche de ce qui „ restoit à découvrir: ce qui eut son effet". Seroit-ce le tems ou l'âge, qui a fait commettre cette faute à M. de l'Isle? Peut-il ne pas se souvenir des ordres, qui l'ont engagé à faire la Carte en question? S'il s'en étoit souvenu, peut-être n'auroit-il pas dit non plus avoir présenté la Carte à l'Impératrice, & encore moins l'avoir construite, afin d'exciter les Russes à de nouvelles découvertes. Dans ce tems-là je fréquentois M. de l'Isle, j'étois témoin de ses travaux géographiques, autant qu'ils avoient pour objet de nouvelles découvertes; je servois d'Interprête à M. Béring dans les conversations qu'il se plaisoit d'avoir avec lui; & je puis assurer, que lorsque M. de l'Isle commença cette Carte, la seconde expédition étoit déja ordonnée; le Capitaine Béring, sachant ce qui manquoit à ses découvertes, s'étoit offert lui-même à

Navigations des Russes.

les pourſuivre, & ſes Lieutenans avec lui; ce qui leur mérita à chacun un grade ſupérieur.

Il eſt donc vrai qu'il faut attribuer le travail de M. de l'Isle à des ordres ſupérieurs; & j'ai préſent à la mémoire, que l'Impératrice Anne ayant chargé ſon Sénat de donner des inſtructions à M. Béring pour le nouveau Voyage, celui-ci ne crut pouvoir le faire avec ſuccès, ſans avoir pris de l'Académie toutes les informations ſervant à mieux faire connoître la ſituation des Terres & de la Mer, où il devoit naviguer. Là-deſſus l'Académie ayant été mandée par le Sénat, elle enjoignit à M. de l'Isle de conſtruire la Carte, dont je parle, & pour meilleure intelligence de l'éclaircir par un Mémoire : ce qui étant exécuté, la Carte & le Mémoire furent préſentés au Sénat par l'Académie; en ſorte qu'il ne reſte plus aucun lieu de douter, que loin d'exciter les Ruſſes à de nouvelles découvertes, loin de donner occaſion au nouveau Voyage de M. Béring, M. de l'Isle ne travailloit que ſur les ordres qu'il avoit reçus. C'eſt enſuite une autre queſtion, ſi le Mémoire a ſervi à faire réuſſir, ou non, l'expédition; je la traiterai après. Quoi qu'il en ſoit, le Sénat en donna une copie à M. Béring, de même que de la Carte: j'en pris une ſeconde copie, ce qui me met en état de le comparer avec ce que M. de l'Isle nous en dit dans ſon dernier Mémoire de Paris.

„ Il prétend avoir propoſé trois différentes routes à ſuivre, pour „ découvrir ce qui reſtoit d'inconnu. La premiere, d'aller droit au Ja„ pon, de paſſer la Terre d'Yeſſo, ou plutôt les Détroits, qui la ſépa„ rent de l'Iſle des Etats & de la Terre de la Compagnie; de décou„ vrir ce qui eſt au Nord de la Terre d'Yeſſo, & de rechercher le pas„ ſage, qui eſt entre cette Terre & la Côte de la Tartarie Orientale." Voilà ce qui s'appelle un conſeil donné après coup: dans le Mémoire original il n'eſt pas dit un ſeul mot de telles recherches: M. de l'Isle s'y eſt borné à propoſer trois différentes routes pour trouver les Terres voiſines de Kamtſchatka à l'Orient. Les deux premieres, il en faut convenir, s'accordent aſſez bien avec la ſeconde & la troiſieme route du Mémoire de Paris; elles y ſont exprimées en ces termes.

1°. „ Si l'on avançoit juſqu'au terme de l'Aſie le plus ſeptentrional „ & le plus oriental en même tems, juſqu'où eſt parvenu le Capitaine „ Béring, (fauſſe ſuppoſition, comme je l'ai déja remarqué,) l'on ne „ pourroit pas manquer d'arriver en Amérique, quelque route que l'on „ prît entre le Nord-Eſt & le Sud-Eſt, en faiſant au plus ſix cens „ lieuës." (Mépriſe conſidérable dans l'eſtimation de la diſtance des Terres vis-à-vis de l'Aſie & de l'Amérique, puiſqu'au Nord elles ne ſont ſéparées que par un petit Détroit, qui s'élargit à meſure qu'on s'avance du côté du Midi).

2°. „ Sans avancer ſi avant, il ſeroit peut-être plus aiſé de partir „ de la Côte Orientale de Kamtſchatka, & d'aller droit à l'Orient re„ connoître la Terre voiſine, dont M. Béring avoit des indices en ſon „ premier Voyage."

POUR la troisieme route, M. de l'Isle conjecturoit:

3o. „ QUE peut-être l'on pourroit trouver encore plus promptement, „ & avec plus de certitude, les Terres vues par Don Juan de Gama, „ en les cherchant au Sud-Est de Kamtschatka." Projet dont la réussite lui a sans doute fait découvrir le faux: c'est pourquoi, apparemment, il s'est déterminé à le transformer en celui de la route du Japon & de la Terre d'Yesso.

RIEN n'est si mal circonstancié, ni si sec, que le récit dont M. de l'Isle nous régale du Voyage même de M. Béring. Il le fait partir en 1741, pour aller chercher, à l'Est du Kamtschatka, les Terres, dont il avoit eu les indices dans son premier Voyage. „ Il n'alla pas bien loin „ (dit-il), car ayant été assailli d'une furieuse tempête dans un tems „ fort obscur, il ne put tenir la Mer, & échoua dans une Isle déserte, „ sous la latitude de cinquante-quatre degrés du Port d'Avatcha, d'où il „ étoit parti." M. Béring n'a donc rien fait qu'échouer, & il l'a fait d'abord après être sorti du Port. Il faut que je supplée ici à la séchéresse de M. de l'Isle, en donnant une Relation du Voyage de ce Capitaine, & des autres Officiers, Chefs de ces expéditions; ce qui me sera d'autant plus aisé, que j'y ai eu part, & que d'ailleurs je puis en appeller aux Journaux & aux Cartes de chaque Vaisseau, sûrs garants de ma sincérité.

Relation du Voyage de M. Béring.

M. le Capitaine Commandeur Béring, & Mrs. les Capitaines Spangenberg & Tschirikow, avec plusieurs autres Officiers de Marine, partirent de St. Petersbourg au Printems de 1738; ils attendirent à *Takouzk* & *Ochozk*, jusqu'à ce qu'on eût achevé les Vaisseaux, qu'on bâtissoit en ce dernier lieu pour leur expédition; & lorsque tout fut prêt pour le départ de M. Spangenberg, il fut dépêché le premier, comme le portoient les ordres du Sénat. Il partit donc d'Ochozk au mois de Juin suivant, avec trois Vaisseaux sous son commandement, auxquels il joignit une grande Chaloupe couverte, de vingt-quatre rames, qu'il fit construire à *Bolscherezkoi Ostrog* en Kamtschatka, où il hiverna. Cette Chaloupe devoit servir à entrer dans les petits Détroits, entre les Isles qu'on trouveroit, & où les Vaisseaux ne pourroient passer. En Eté 1739, il alla au Japon; cette longue suite d'Isles, situées entre le Japon & Kamtschatka, lui servit de guide; il prit terre en deux endroits du Japon, & fut reçu fort civilement des gens du Pays: mais jamais il n'alla à *Matsmai*, lieu principal dans l'Isle d'Yesso, comme l'a mal dit M. de l'Isle; il crut sans cela avoir satisfait à son instruction, s'en retourna à Ochozk, & passa l'hiver à Yakouzk. Dès qu'on eut vu à Petersbourg une Relation plus détaillée de ce Voyage, on soupçonna, par la route que M. Spangenberg avoit tenue, qu'il pouvoit avoir été près des Côtes de la Corée: on lui ordonna de faire un second Voyage en confirmation du premier: il l'entreprit en 1741 & 1742; mais son Vaisseau, bâti à la hâte, avec du bois, qui n'étoit pas sec, fit eau, & l'obligea au retour.

MRS. Béring & Tschirikow partirent d'Ochozk le 4 Septembre 1740: ils avoient tous deux le même but, le second devoit suivre la bande-

NAVIGATIONS DES RUSSES.

role du premier; ils ne montoient chacun son vaisseau, qu'afin de pouvoir plus sûrement se secourir l'un l'autre en cas d'accident. Sans entrer dans la Riviere de *Bolschaia-Reka*, comme on a coutume de faire en venant d'Ochozk, tout de suite ils doublerent la Pointe méridionale du Kamtschatka, & relâcherent au Port d'*Avatscha*, ou Port de *St. Pierre & St. Paul*: c'est ainsi qu'ils le nommerent. Pendant qu'ils hyvernoient en ces quartiers, ils préparoient tout pour commencer dans la belle saison le Voyage principal, qui avoit l'Amérique pour objet. Dans l'incertitude néanmoins de la route qu'on devoir tenir, M. Béring fit assembler un Conseil de Marine; c'étoit le 4 Mai 1741: il y fut résolu d'abord de découvrir la Terre de Don Juan de Gama: funeste résolution, la cause de tous nos desastres. Ce fut le 4 Juin de la même année que nous mîmes en Mer: M. Béring portoit sur son Vaisseau, de la part de l'Académie, un Adjoint, M. *Steller*, Médecin de profession, versé sur-tout dans les différentes parties de l'Histoire Naturelle; M. de l'Isle de *la Croyere* étoit avec M. Tschirikow. Quoique M. Béring & M. Tschirikow ne dussent pas se quitter, suivant leurs instructions, ils ne purent cependant l'éviter; huit jours après l'embarquement, des tempêtes & des brouillards les séparerent; la recherche de la prétendue Terre de Gama leur avoit d'abord fait porter au Sud-Est; ils continuerent dans cette direction jusqu'au quarante-sixieme degré, sans en trouver aucun vestige; ils se dirigerent ensuite au Nord-Est, & chacun atteignit les Côtes d'Amérique, mais en différens lieux & sans avoir connoissance l'un de l'autre. M. Béring & nous, qui l'accompagnions, nous découvrîmes pour la premiere fois la terre, après six semaines de navigation; & alors nous comptâmes être éloignés d'Avatscha de cinq cens lieues de Hollande; on se pourvut d'eau fraiche. On eut des indices d'Habitans, mais on ne pût voir personne. Après trois jours de mouïllage, M. Béring consulta avec ses Officiers, & l'on conclut au retour; dès le 21 Juillet, avant le lever du Soleil on leva l'ancre; on n'avoit qu'à suivre la Côte, qui s'étendoit vers l'Ouest; mais de fréquentes Isles embarrassoient la navigation; & quand on vouloit tenir la Mer, on essuyoit des tempêtes & des vents contraires, qui causoient tous les jours de nouveaux retardemens. Cependant, pour prendre encor de l'eau fraiche, nous regagnâmes les Côtes, desquelles nous nous tenions écartés tant que nous pouvions: bientôt elles parurent, en étant à la distance de dix miles: on jetta l'ancre entre des Isles, & celle, où nous fimes aiguade, fut appellée *Schoumagin Ostrow*: l'eau en paroissoit bonne, quoique prise d'un Lac; il y avoit néanmoins parmi de l'eau de Mer, que le flux, qui inondoit quelquefois cette Isle, y avoit apportée: dans la suite on en a senti de funestes effets, des maladies, & la perte de plusieurs de nos gens, qui en moururent: pendant trois ou quatre jours on tâcha en vain de découvrir quelques-uns des Naturels du Pays, dont on voyoit durant la nuit les feux allumés sur la Côte: le 4 Septembre, ces Sauvages vinrent eux-mêmes dans de petits Canots, & nous ayant annoncé leur arrivée par un grand cri, ils nous présenterent en signe de paix leurs Calumets, c'est-à-dire des

Bâtons, au bout desquels il y avoit attachées des aîles de Faucon: nous comprîmes, par leurs gestes, qu'ils nous invitoient à terre pour nous fournir des vivres & de l'eau fraîche: on voulut en profiter, & quelques-uns de nous se hazarderent à les suivre; mais bientôt la mesintelligence s'en mêla, & l'on rompit tout commerce. Le 6 Septembre, ayant d'abord poursuivi le Voyage avec un assez bon vent, nous sentîmes qu'à mesure que nous faisions chemin, les obstacles augmentoient; partout il n'y avoit que des Côtes & des Isles. M. Béring voulut leur échapper en tirant plus au Sud, & effectivement pendant quelques jours la Mer nous parût libre, mais la joie que nous en conçûmes fut courte: le 24 Septembre, sous la hauteur de cinquante-un degrés, se présenterent encore des Côtes bordées de quantité d'Isles, & en même tems s'éleva une furieuse tempête, qui dura dix-sept jours, & nous repoussa quatre-vingts miles en arriere: un vieux Pilote avouoit, que depuis cinquante ans qu'il servoit sur Mer, il n'en avoit jamais vu de pareille. Qu'on cesse donc d'appeller cette Mer *pacifique*; peut-être ce nom lui convient-il entre les Tropiques; mais on a tort de l'étendre jusqu'ici. Le tems s'appaisa, mais les provisions de bouche se trouverent considérablement diminuées, & il ne resta plus que la troisieme partie de l'équipage, qui fut sortie saine & sauve de tous les maux qu'on venoit d'endurer: il y avoit encore à faire la moitié du chemin, à compter depuis l'extrêmité de notre Voyage en Orient jusqu'au Port d'Avatscha; tout cela faisoit, que plusieurs d'entre nous étoient d'avis d'hiverner quelque part en Amérique, plutôt que de s'exposer à de nouveaux malheurs, pires que les premiers: cet avis faillit l'emporter sur celui de ceux qui penserent qu'on devoit faire un dernier effort pour regagner le Port d'Avatscha, & qu'il seroit tems de songer à se retirer ailleurs, lorsqu'on auroit entiérement perdu l'espérance de ce côté-là. Cependant le mois d'Octobre s'écouloit aussi infructueusement que les précédens. Le 30 de ce mois nous rencontrâmes deux Isles, qui nous parurent ressembler aux deux premieres de celles qui depuis la Pointe méridionale du Kamtschatka s'étendent jusqu'au Japon: là-dessus nous tirâmes vers le Nord, & le 4 Novembre ayant pris hauteur, nous trouvâmes que nous étions sous le cinquante-sixieme degré. Enfin, le 5 finit notre Navigation: voulant aller à l'Ouest nous donnâmes sur une Ile déserte, où nous eûmes la perspective de finir nos jours; notre Vaisseau se brisa sur un des Bancs, dont cette Isle est entourée; nous ne laissâmes pas de nous sauver à terre assez heureusement, avec tout ce dont nous crûmes avoir besoin; & par un bonheur inespéré les vents & les vagues jetterent encore après nous, sur le rivage, les débris de notre Vaisseau, que nous rassemblâmes pour nous mettre en état de quitter cette triste demeure. L'Ile étant sans arbres, nous étions obligés de nous bâtir des Cabanes, & de nous chauffer, avec le bois que la Mer apportoit d'ailleurs; c'est à ce désert que, d'après le Chef de notre expédition, nous donnîmes le nom d'*Isle de Béring*: ce fut-là aussi qu'il mourût, le 8 Décembre, consumé par la tristesse & la douleur de ne

Navigations des Russes.

Ile Béring, où le Vaisseau se brise.

Mort du Capitaine.

Navigations des Russes.

plus espérer de retour à Kamtschatka: il refusa de manger & de boire, & dédaigna de se faire transporter dans une de nos Cabanes: sa vieillesse ne put soutenir une pareille catastrophe. Pour nous autres jeunes gens, nous prîmes courage; nous résistâmes avec fermeté, & nous nous mîmes en devoir de tirer tout le parti possible de notre prison. Avant nous l'Isle de Béring n'avoit été que la retraite des bêtes marines, qui y viennent respirer l'air, s'accoupler & faire leurs petits; nous pouvions, dans les commencemens, considérer ces animaux de fort prés, sans qu'ils prissent l'épouvante; ce ne fut qu'après en avoir vu tomber plusieurs d'entr'eux à nos coups de fusil, qu'ils s'enfuirent à notre approche; nous en tuâmes en grand nombre, tant pour notre nourriture, que pour leurs peaux; ce fut par cette précieuse dépouille, que de magnifiques Castors nous dédommagerent en quelque maniere de nos souffrances.

Retour de l'Equipage.

A l'approche du Printems de l'année suivante, des débris de notre Vaisseau nous bâtimes, comme nous nous l'étions proposé, une grande Chaloupe couverte, fournie d'ancres & de voiles, en état de soutenir la Mer, s'il ne survenoit pas des orages; dans cette Chaloupe nous nous confiâmes à la Mer & à la Providence, le 17 Août 1742, & après neuf jours de Navigation fort beaux & fort calmes, nous arrivâmes heureusement le 26 au Port d'Avatscha, &c."

Sur cette Relation on pourra corriger l'erreur de M. de l'Isle, qui met l'Isle de Béring sous le cinquante-quatrieme degré, à peu de distance du Port d'Avatscha; elle est sous le cinquante-sixieme degré; sa distance du Port d'Avatscha est de soixante miles, & de l'embouchure du fleuve Kamtschatka, de quarante miles de Hollande.

Navigation de M. Tschirikow.

Terre où il perd quatorze de ses gens.

La Navigation de M. Tschirikow, quoique fatiguée de moins de travaux de mer & de dangers, n'a pas été moins dure pour lui: son cœur compâtissant, que la profession de Marinier n'avoit pu rendre insensible, l'a bien fait souffrir. Après s'être séparé de M. Béring, tirant au Nord-Est, il vint, le 15 Juillet, à la vue d'une Terre, dont le rivage étoit défendu par des rochers escarpés, au pied desquels se rompoit une Mer profonde; par prudence il se tint un peu éloigné, & au bout de trois jours il envoya le Pilote Abraham *Dementiew*, avec dix hommes d'équipage pour reconnoître le Pays. Dementiew ne revint pas, ni personne de ceux qu'on lui avoit joints: cet homme mérita nos regrets, il étoit d'une famille recommandable, jeune, bien fait, vertueux, expert, s'il en fût dans son art, & zelé pour sa patrie. Six jours après, M. Tschirikow envoya encore le Botsman Sidor *Sawelew* avec trois hommes, qui ne revinrent pas plus que les premiers: tout le tems que nous attendîmes nos gens, nous vîmes constamment une fumée sur le rivage, & le lendemain après que le Botsman fut parti, deux hommes dans deux différens Canots, vinrent de l'endroit, où Dementiew & Sawelew étoient abordés, & quand ils se furent assez approchés pour se faire entendre, ils se mirent à crier *agai*, *agai*, & s'en retournerent. M. Tschirikow ne sçut qu'en penser; desespérant de revoir les siens, & n'ayant plus de bâteaux de reste pour envoyer à terre, il se résolut, le 27 Juillet, à quitter ce

lieu, & à ranger la terre autant qu'il seroit possible, puis s'en retourner à Kamtschatka. C'est donc une addition de sa façon, quand M. de l'Isle dit: „ que M. Tschirikow avoit fait bien des courses dans ces Cantons-„ là, pendant tout le mois d'Août, en attendant le retour de ses gens". Pour revenir au vrai, M. Tschirikow, durant l'espace de cent miles, ne perdit pas la terre de vue; il lutta souvent contre les vents contraires, & fut inquiété par les brouillards; il perdit l'ancre qu'il avoit jettée dans un pressant danger, à peu de distance des Côtes. Il eut l'apparition de vingt-un Canots de cuir, chacun avec un homme, mais ce fut tout, il ne put lier aucune conversation; le manque d'eau fraîche & le scorbut lui tuerent beaucoup de monde; d'entre les Officiers il perdit deux Lieutenans, *Lichatsew* & *Plautin*, braves gens & fort bons Mariniers. M. Tschirikow lui-même, dès le 20 Septembre, commença à avoir des symptômes de maladie, mais la diete & l'air de terre le rétablirent. M. de la Croyere n'eut pas le même bonheur; . . . . il mourut le 10 Octobre, en entrant au Port d'Avatscha, après s'être habillé pour aller à terre. . . . On ne peut méconnoître l'important service qu'il rendit à l'équipage, lorsqu'il reconnut les Américains, qui se montrerent à M. Tschirikow, pour assez semblables aux Habitans du Canada, où il avoit servi dix-sept ans dans les Troupes du Roi de France, avant de venir en Russie.

M. de l'Isle parle encore d'une autre découverte, faite par des Russes, qui se hazarderent en 1731 à tenir la même route, que M. Béring avoit suivie dans son premier voyage, deux ans auparavant. Il faut savoir qu'en 1730, M. *Pawluzki*, alors Capitaine d'Infanterie, & un nommé *Schestakow*, Chef des Cosaques de Yakouzk, furent chargés de réduire à l'obéïssance les Tschuktschi, Peuple féroce & opiniâtrement rebelle à nos ordres. M. Pawluzki, pour pouvoir mieux faire subsister son Armée, envoya l'Arpenteur *Gwosdew* chercher les provisions de bouche, qui restoient de la premiere expédition de M. Béring, avec ordre de les transporter jusqu'au Pays des Tschuktschi, dans le Vaisseau que Béring avoit laissé à Ochozk. Gwosdew s'acquita fort bien de sa commission, il fit le Voyage jusqu'à *Serze-Kamen* sans accidens fâcheux; mais il ne trouva pas M. Pawluzki, & ne put avoir de ses nouvelles, ce qui l'obligea à retourner à Ochozk: en allant, ou plutôt en revenant, (c'est ce que je ne saurois bien décider,) sans dessein de faire de nouvelles découvertes, il fut jetté par les vents sur la Côte d'Amérique, qui est vis-à-vis & fort voisine du Pays des Tschuktschi. Je n'ai pas ouï dire qu'il ait vu aucun des Naturels de ce Pays-là; & cette conversation que M. de l'Isle lui fait tenir avec l'Américain, est fort sujette à caution: car comment ont-ils pu se parler sans entendre réciproquement leurs langages? Quoi qu'il en soit, ce Voyage a confirmé ce qu'on ne sçavoit auparavant que par le récit des Tschuktschi, que le grand Continent de l'Amérique s'étend jusques dans leur voisinage. Ainsi la conjecture que M. de l'Isle attribue à M. Buache, se trouve fondée; & quoiqu'il n'ait avancé que d'après une connoissance générale de la structure du Globe, qu'au Nord

l'Asie doit être liée à l'Amérique, par une suite de Montagnes, & par des Mers de peu de profondeur; je ne balance pas d'y joindre une opinion, qui vient comme à l'appui de ce qu'il a dit, & j'estime qu'autrefois le Pays des Tschuktschi a été contigu à cette partie de l'Amérique, qui est vis-à-vis, & qu'il en a été séparé par quelque inondation, volcan, ou tremblement de terre, comme cela est arrivé ailleurs. Il ne sera pas après cela difficile d'expliquer plus heureusement, que d'autres n'ont fait, la peuplade de cette immense contrée de l'Amérique.

Quant aux découvertes faites sur les Côtes de la Mer glaciale, M. de l'Isle coupe court; il dit qu'il a dessiné ces Côtes dans sa Carte, sur les observations faites par Mer, depuis Archangel jusqu'à la Riviere de Kolyma; il auroit peut-être parlé plus sincérement, s'il avoit dit les avoir représentées d'après le nouvel Atlas Russien.

Deux Vaisseaux envoyés d'Archangel à *Berésow*, & deux autres de Berésow à *Turuchanzk*, sont arrivés enfin au lieu de leur destination; mais les deux qui furent bâtis à Yakouzk, dont l'un devoit aller de l'embouchure de la *Léna* à celle de la Riviere de *Jenisei*, & l'autre du même lieu à l'Est, pour tâcher de venir à Kamtschatka, n'ont pas eu le même succès: le premier n'a pu parvenir gueres plus loin que l'endroit, où la Riviere de *Taimura* se décharge dans la Mer; une suite d'Isles, qui s'étend depuis les Côtes vers le Nord-Ouest, lui a fermé le passage; des glaces d'une énorme grandeur, immobiles autant qu'on pût l'observer, ôterent toute espérance de parvenir au bout de ces Isles, & l'on y perdit sa peine & le Vaisseau. La tentative que l'on fit avec un autre Navire de ceux qui étoient venus de l'*Oby* dans le Jenisei, d'aller à la rencontre de celui de la Léna, ne fut pas plus heureux, il fallut s'arrêter à la Riviere de *Piasida*: ainsi la Côte entre la Piasida & la Taimura restoit inconnue, si l'on ne l'eut été reconnoître par terre. D'un autre côté, le Vaisseau qui étoit destiné de la Léna à l'Est, pour aller à Kamtschatka, se perdit entre les glaces aux environs de la Riviere d'*Indigirka*. Par tant de Navigations infortunées on jugera du compte qu'il faut faire sur ce passage par la Mer glaciale, que les Anglois & les Hollandois ont recherché autrefois avec tant d'empressement; sans doute ils n'y auroient jamais songé, s'ils avoient prévû les périls & les difficultés invincibles de cette Navigation; réussiront-ils, où nos Russes, plus endurcis qu'eux aux travaux, au froid, capables de se passer de mille choses, & secondés puissamment, n'ont pu réussir? A quoi bon tant de dépenses, de risques & de fatigues? Pour aller, dit-on, aux Indes, par le chemin le plus court. Cela seroit bon, si l'on n'étoit pas exposé à hyverner trois ou quatre fois en chemin; ce plus court chemin n'existe que sur nos Globes & nos Mappemondes.

Enfin M. de l'Isle parle „ d'une grande Terre, qu'il dit avoir été dé„ couverte en 1723, au Nord de la Mer glaciale, à 75 degrés de latitu„ de". Il ne nous indique pas comment, ni par qui: apparemment qu'il s'est fait traduire la Relation des Navigations sur la Mer glaciale, qui est imprimée dans les remarques sur les Gazettes de St. Petersbourg, année 1742.

1742. Là on lit ce qu'on en a pu savoir par des informations prises de Yakouzk; mais ces informations, quel fonds y faire? Elles se réduisent à quelques contes de gens du peuple, dont quelques-uns ont prétendu avoir vu une Terre vis-à-vis la Riviere de *Kolyma*; d'autres y avoir été; d'autres vouloient, qu'elle fût vis-à-vis la Riviere de *Jana*; enfin on a prétendu, qu'il y avoit des Terres & de grandes Isles par-tout; mais quand on a envoyé des gens exprès pour s'en assurer, on a trouvé des obstacles insurmontables; d'où je conclus que la piece susmentionnée aura été fort fautive, puisqu'elle a engagé mal à propos M. de l'Isle à parler avec assurance de la dite Terre, jusqu'à lui assigner une latitude; s'il avoit pu lire l'original, il n'auroit pas fait cette bévue. NAVIGATIONS DES RUSSES.

Il saute aux yeux, que M. de l'Isle a eu très peu de connoissance de nos expéditions maritimes; puisqu'il ne marque que dans un seul endroit entre le 235 & 240 degré de longitude, un bout de Côte dû à nos découvertes. L'auroit-il fait pour trouver de la place à cet Archipel de Lazare de l'Amiral Fonte? Ce seroit encore pis; loin d'admettre cet Archipel, il faut continuer de tracer les côtes vers le Nord-Ouest, & l'Ouest bien au-delà, pour les faire approcher de la Terre vue sous le 51 degré: car il s'en faut peu, que toute cette étendue n'ait été reconnue par l'un ou l'autre de nos Vaisseaux. Il n'est pas hors de propos de remarquer en passant, que la Côte de cette derniere Terre sous le 51 degré est quatre fois trop longue dans la Carte de M. de l'Isle: cette Terre a été vue non-seulement par M. Tschirikow, mais aussi par M. Béring, comme nous l'avons vu ci-devant, & comme ne le sçavoit pas M. de l'Isle, qui n'a eu aucune connoissance de la Navigation de M. Béring. Disons cependant à la louange de M. de l'Isle, qu'il n'a pas dépendu de lui d'éterniser le nom de son Frere: *Terre vue*, (dit-il en parlant de M. de la Croyere,) *par Mrs. Tschirikow & de l'Isle*; & ailleurs, *Route de Kamtschatka à l'Amérique par le Capitaine Tschirikow & M. de l'Isle de la Croyere*. Passe, si M. de la Croyere avoit en quelque maniere contribué à cette route; mais d'y avoir assisté en spectateur oisif, cela vaut-il la peine qu'on en parle? Il auroit fallu être aveugle pour ne pas voir les Côtes, que tout le monde voyoit: je ne veux pas parler de nous autres Officiers qui avions des fonctions sur les deux Vaisseaux, nos Matelots mériteroient d'être éternisés à plus juste titre que M. de la Croyere, puisqu'ils travailloient: mais le Catalogue en seroit trop long.

J'ai déja dit, que M. de l'Isle se trompe, quand il met dans son Mémoire la latitude de l'Isle de Béring sous le 54, au lieu de 56 degré: la même erreur se trouve aussi sur sa Carte: la façon dont il défigure les Isles situées entre le Kamtschatka & le Japon mériteroit encore d'être relevée, si je m'en rapportois à la Carte de M. le Capitaine Spangenberg, dont on trouve l'essentiel sur la derniere feuille de l'Atlas Russien: un intelligent estimateur des opérations de Mer préférera sans hésiter les connoissances qui viennent de cet habile & infatigable Marinier, M. Spangenberg, qui voyageoit exprès pour reconnoître ces Isles, à celles de Vaisseaux dont les observations n'ont été que fortuites. M. de l'Isle

NAVIGATIONS DES RUSSES.

ne pense pas de même; il se plait à conserver sa situation à l'Isle d'Yesso, & aux autres Isles découvertes par le Vaisseau Hollandois nommé le *Castricon*. Il contredit nos recherches en laissant sa prétenduë Terre de Gama, qu'il place, pour les éluder, un peu plus à l'Occident & au Midi qu'il n'avoit fait dans sa Carte de 1732, &c.

Je finis par une observation générale, sur la partie de la Sibérie, qu'on voit dans la Carte de M. de l'Isle: ce n'est qu'une copie de l'Atlas Russien, même sans corrections des erreurs, soit de gravure, soit d'écriture, qui s'y sont glissées. On s'abuseroit donc si l'on attendoit en France des Cartes plus correctes, que celles que nous sommes en état de faire nous-mêmes &c.

Justification de M. Buache.

M. Buache, qui a donné un Extrait de la Relation qu'on vient de lire, parce qu'elle sert à confirmer ses vues sur la liaison de l'Asie avec l'Amérique, répond au reproche qu'on y fait touchant la latitude de la grande Terre Bolschaia Zemla, que ce qu'il en a dit est d'après une Note de M. *Kioilow*, Secrétaire du Sénat de Russie, dont M. de l'Isle lui avoit fait part.

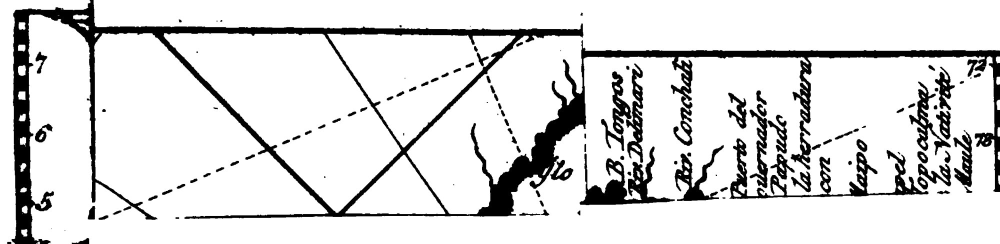
„ Cette Note (ajoute-t-il) nous apprend encore que le Prince de la „ petite Ile des *Chelags* ou *Chelahi*, qui est au milieu du chemin, a été „ fait prisonnier par les Russes, & que son nom étoit *Kopoi*. Enfin, „ j'ai vu, sur la Copie d'une Carte de la Sibérie Orientale dressée par „ *Chestakow* de Yakoutzk, que cette grande Terre a été découverte en „ 1723, par le Prince *Chelashi*".

A l'égard de l'existence aussi contestée, tant de la Terre de Gama que de l'Ile d'Yesso, M. Buache discute amplement ce point dans un mémoire particulier, où il tâche de concilier des autorités diverses, & de faire voir que ce n'est pas encore sans raison, que les Cartes Japonoises, Chinoises & Portugaises, ont marqué ces Terres. C'est aussi ce que M. de *Vaugondy* a depuis entrepris de faire, dans le Mémoire très curieux que nous insérerons ici sans changement, avec la Carte qui l'accompagne.

MÉMOIRE DE M. DE VAUGONDY.

Mémoire sur les Pays de l'Asie & de l'Amérique, situés au Nord de la Mer du Sud.

1. Il paroîtra peut-être surprenant, qu'après les ouvrages que Messieurs Delisle & Buache ont publiés, sur la situation réciproque des Pays de l'Asie & de l'Amérique, qui terminent au Nord la Mer du Sud, il puisse se trouver encore quelque chose à dire sur le même sujet. La différence que j'ai remarquée dans le résultat des travaux de ces deux Savans, m'a paru trop frappante pour ne m'avoir pas engagé à discuter la même matiere. Le but que je me propose, n'est que de concilier ces deux Auteurs avec ce qu'ils rapportent eux-mêmes des connoissances antérieures aux leurs; & peut-être qu'à force de présenter comme eux des vraisemblances & des probabilités dans l'emploi de ces mêmes connoissances, ce sera le moyen de parvenir à la vérité, qui doit être l'objet de toutes recherches. Il n'y en a point d'autres en effet, lorsque l'éviden-



7
6
5
B. Tongos
Rio Conchali
Puerto del
Papudo
la herradura
Maipo
La Natividad
Maule
72
73

ce & la certitude nous manquent. Avant les derniers Voyages des Anglois aux Terres Australes, qui n'auroit pas cru avec M. Buache, que la *Nouvelle Zélande*, reconnue présentement pour former deux Isles, faisoit partie d'un grand Continent? Il ne falloit pas moins qu'un nouveau Voyage sur la Mer qui baigne les Côtes orientales du Kamtschatka, par un Lieutenant nommé *Syndo*, en 1764, & les quatre années suivantes, pour convertir en une espece d'Archipel, que les Russes nomment *Isles Alexiennes*, cette Presqu'Isle soupçonnée encore par M. Buache en 1752, & mieux exprimée par M. d'Anville, sur sa Mappemonde en 1761. Toute science sujette à conjecture, comme la Géographie, a cependant son objet déterminé; mais l'espace à parcourir pour y atteindre est si vaste & si étendu, que, quelque lumière que l'on puisse avoir, l'on n'y peut marcher, pour ainsi dire, qu'à tâtons; l'on s'y égare souvent, & ce n'est que par des tours & des détours, & avec un tact subtil, que l'on peut rencontrer le but.

MÉMOIRE DE M. DE VAUGONDY.

2. Le Mémoire que j'ai eu l'honneur de lire à la Compagnie, dans le mois de Mars 1773, touchant les Terres polaires arctiques, & les moyens de naviger dans cette Mer boréale; ce Mémoire, dis-je, qui a mérité son approbation, paroît avoir une si grande connexion avec le sujet que je traite présentement, que l'on peut regarder ce second Mémoire comme un supplément du précédent. Mon projet est de combiner, non-seulement la partie orientale de la Sibérie, mais encore les découvertes faites par les Russes en 1741, à l'Est du Kamtschatka, avec celles qui ont été attribuées à un Amiral Espagnol, nommé *de Fonte*, faites en 1640, & publiées par Mrs. Delisle & Buache en 1750. Je ne crois pas devoir oublier les connoissances des 16, 17 & 18e. siecles, d'autant qu'elles paroissent pouvoir se concilier avec celles que l'on a eues depuis par les Sauvages de l'Amérique, touchant les Pays situés à l'Ouest du Canada & au Nord du Nouveau Mexique, sans prétendre vouloir donner à toutes ces connoissances le même degré d'authenticité. Quant à celles des Russes, l'on ne peut les révoquer en doute, sinon pour l'emploi que l'on en a fait, du moins pour les différentes parties qui les composent. C'étoit d'après l'idée qu'on s'en étoit formée comme Presqu'Isle, que j'avois composé ce Mémoire; mais la reconnoissance qu'en a faite le Lieutenant Syndo, mentionné ci-dessus, sous l'assemblage d'une grande quantité d'Isles, ne changera rien à mon système: je m'étois même proposé de témoigner à la Compagnie mon empressement à lui faire part de ces dernieres découvertes, qui m'avoient été procurées par M. *Engel*, le 11 Novembre 1773; mais je me suis trouvé prévenu par la publication que l'Académie de Pétersbourg vient d'en faire. Ce Savant de Berne, qui m'honore de sa correspondance, me marquoit alors qu'elles étoient si récentes qu'on n'en avoit pas encore entendu parler. Pour la Relation attribuée à l'Amiral de Fonte, l'on doit regarder avec l'Académie ce qu'*elle contient comme très-important, si cette Relation étoit authentique* (*l*). Enfin les rapports des Sauvages de l'Amérique méritent

(*l*) Extrait des Regist. de l'Académie du 23 Janv. 1751.

Mémoire de M. de Vaugondy.

des égards, jusqu'à ce qu'ils viennent à être contredits par d'autres plus récens. Je considere tous ces différens objets comme autant de données, qui, par leur combinaison, peuvent me conduire au but que je me suis proposé. Pour mieux fixer l'attention dans la lecture de ce Mémoire, je l'accompagne d'une Carte, dans laquelle je présente un systême qui m'a paru plus propre que les précédens à concilier toutes ces découvertes: mais pour procéder avec ordre dans la construction de cette Carte, & dans l'examen des objets qu'il m'a fallu discuter, j'ai commencé par établir des points fixes, sur lesquels doivent porter toutes les parties du systême que j'ai entrepris de développer. Ces points se réduisent à deux principaux, qui sont, à l'Ouest la Presqu'Isle de *Kamtschatka*, & à l'Est celle de *Californie*, dont il a été nécessaire de déterminer la distance réciproque en longitude.

3. Quant au premier objet, s'il en faut croire les Cartes modernes, publiées d'après l'Atlas de Russie, la Presqu'Isle de Kamtschatka se trouve établie en conséquence de *Bolskaya-reca*, située sur la Côte occidentale, à 52d 46' de latitude, & fixée à 151d 45' de longitude à l'est du méridien de Paris. Cette détermination est fondée, selon feu M. Delisle l'Astronome, sur deux éclipses de lune, observées par le Capitaine Beering & son Lieutenant en 1728 & 1729; la premiere sans doute le 25 Février, & la seconde le 13, & confirmées, au rapport du même Astronome, par des observations fort exactes des satellites de Jupiter, qui furent faites en 1741, dans le voisinage, par son frere la Croyere, & par des Russes exercés à ces sortes d'observations, & qui étoient munis d'instrumens convenables; c'est-à-dire, à *Avatcha*, Port du Kamtschatka sur la Côte orientale, dont la latitude fut observée de 53d 1', & la distance au méridien de Paris de 156 degrés, & par conséquent à 176 du méridien de l'isle de Fer.

4. Ce rapport d'un savant Astronome, tel que M. Delisle, méritoit bien la confiance qu'on lui avoit donnée; mais il ne devoit cependant pas autant captiver, comme s'il eut été témoin oculaire de ces observations, ou qu'il les eut faites lui-même. Au lieu d'annoncer aussi vaguement ces observations des satellites de Jupiter, il auroit fallu les étayer de dates, & même publier les calculs qui ont dû en donner les résultats. Un point aussi intéressant, qui constate les limites d'un Continent, exigeoit que l'on en détaillât les circonstances, autrement l'on aura toujours un juste sujet de défiance sur une pareille détermination. Cette défiance ne peut manquer d'être fondée, sur-tout d'après ce que M. Gmélin rapporte, sçavoir, que les instrumens & les pendules avoient été gâtés au voyage vers le fleuve *Lena;* que M. de la Croyere ayant demandé un horloger ou un mathématicien pour les réparer, on lui avoit envoyé un homme qui n'avoit que quelques connoissances superficielles dans les méchaniques; enfin que M. Kraschenninikoff, qui avoit transporté les instrumens d'*Ochoskoi* à *Bolskaya-reca*, avoit eu peine à sauver sa vie, & que beaucoup de ses bagages & provisions avoient été perdus. Ainsi quel fond peut-on faire sur ces observations, tant de Beering que de la

Croyere, où tout manquoit? Il ne faut que peser les expressions suivantes de M. Delisle; Mémoire lu à l'Académie le 8 Avril 1750: *Les premieres*, dit-il, *servirent à déterminer la longitude de cette extrêmité orientale de l'Asie, avec la précision que pouvoit comporter la nature de ces observations, faites par des gens de mer avec leurs propres instrumens.* Mémoire de M. de Vaugondy.

5. M. Engel, ancien Bailli d'Eschalans, est le premier qui ait fait remarquer en 1765, que le Continent de l'Asie a été trop étendu en longitude dans la partie orientale: il est aisé de juger, par ses savantes observations géographiques & critiques, & par les Cartes dont il les accompagne, de la réduction qu'il fait en comparant la longitude qu'il assigne au Cap le plus oriental, avec celle que les Cartes Russes donnent à ce même Cap. La différence ne va pas à moins que 29 degrés, qui sur ce parallele valent à peu près 290 lieues marines. Le Port d'Avatcha s'y trouve à 165 degrés de longitude, au lieu de 176, comme M. Delisle l'avoit déterminé; ce qui recule d'autant vers l'Ouest le Cap *Oskoi*, situé au Sud de la Presqu'Isle.

6. Ce Savant n'auroit peut-être jamais remarqué une extension aussi considérable, si les connoissances anciennes & nouvelles dont il fait usage dans la partie Nord-Ouest de l'Amérique septentrionale, n'avoient exigé un emplacement suffisant pour employer les découvertes que les Russes ont faites en 1741, entre les deux Continens. En effet ces découvertes, à l'Est du Kamtschatka, occupent environt 45 degrés en longitude, sous la forme d'une Presqu'Isle, que l'on disoit être habitée par des Peuples nommés *Puchochotes*, & dont la Côte Sud commençant au 195e se termine au 240e degré de longitude, & se dirige du Sud à l'Est entre les 52 & 61e degrés de latitude. M. d'Anville est le premier qui ait employé ces découvertes, avec tout le détail qu'elles présentent, sur sa Mappémonde, publiée en 1761. Il a été suivi par tous les Géographes François, Anglois & Russes, qui reconnoissent l'exactitude scrupuleuse que ce savant Auteur apporte dans ses ouvrages: mais on sait à présent à quoi s'en tenir, d'après les découvertes du Lieutenant Syndo, dont j'ai parlé No. 2.

7. Les Géographes des 16 & 17e siecles ont toujours pensé que la Mer séparoit l'Asie de l'Amérique. Ils représentent sur leurs Cartes, vers le Nord-Ouest de la Californie, une Côte, que l'on peut regarder comme la continuation de cette Presqu'Isle, qui commençant au Cap *California*, que nous connoissons sous le nom de *S. Lucar*, s'étend jusqu'au Cap *Fortuna*, au Nord-Nord-Ouest du Cap *Mendocino*, dans l'espace de 75 degrés de longitude selon la Carte de Vischer; c'est-à-dire, depuis le 255e, en rétrogradant à l'Ouest jusqu'au 180e degré, & de plus de 1200 lieues de 20 au degré. Or, supposant le Cap S. Lucar bien déterminé sur les Cartes modernes, vers le 267e de longitude, il s'ensuivroit que ce Cap Fortuna devroit tomber au 192e, dans les environs des Isles, qui, sur la Mappemonde de M. d'Anville, sous les noms de *S. Macaire* & de *S. Etienne*, terminent la prétendue Presqu'Isle des Puchochotes à l'Occident.

MÉMOIRE DE M. DE VAUGONDY.

8. La latitude du Cap Mendocino, qui décline vers le Sud-Est du Cap Fortuna, & qui doit être le même que celui d'aujourd'hui, distingué sans doute par M. Buache, à cause de la différence de situation en longitude, ne differe gueres sur les anciennes Cartes, de celle que l'on trouve sur les modernes, étant environ de 41 à 42 degrés. Mais la différence en longitude est bien considérable; puisque sur ces dernieres, ce Cap étant déterminé à 249 degrés, au lieu de 207 qui résultent suivant les Cartes anciennes, cette différence seroit de 42 degrés. Le détail de cette Côte paroît cependant trop bien circonstanciée dans l'Amérique de quatre feuilles, publiée par Vischer en 1614, citée ci-dessus, & qui pour cette partie n'est qu'une copie de Hondius, pour pouvoir croire que les Caps & les Baies dont elle est composée, & auxquels on a assigné des noms, soient fictices. Sur quelle autorité a-t-on donc pu faire une si grande réduction? Je sais que dans une Carte Espagnole, antérieure à la précédente, & dressée à Florence en 1604 par Mathieu Neron *Peccioien*, Cosmographe, on ne trouve pas 30 degrés de différence en longitude entre le Cap de S. Lucar, supposé à 267 degrés, & celui de Mendocino, qui en conséquence se trouveroit porté au 240e. Comment cette Carte, dépourvue d'un détail pareil à celui de la Carte de Vischer, a-t-elle pu prévaloir? Avant que d'adopter des nouveautés, ne faudroit-il pas chercher sur quoi elles peuvent être fondées, & comment elles sont préférables aux connoissances antérieures?

9. L'on convient que les espaces ont toujours péché en excès, principalement dans le sens des longitudes; les observations astronomiques nous en ont convaincus. Et quelle réforme en effet n'ont-elles pas procurée au commencement de ce siecle, dans l'étendue des continens! réforme, à l'appui de laquelle est venu l'étude que l'on a faite jusqu'à présent des différentes mesures dont on s'est servi, & qui par leur commune dénomination, sans en distinguer leurs différences spécifiques, ont causé tant de confusion. Ne peut-on pas remarquer que l'espace compris entre la *Baie d'Hudson* & la Pointe Nord de *Terre-neuve*, lequel, dans les Cartes publiées en 1650, renferme près de 35 degrés, se trouve présentement réduit à 25, ce qui donne 10 degrés de différence sous le 50e parallele, & environ 130 lieues marines: l'Afrique a 10 degrés de moins en longitude que du tems d'Hondius, & l'Amérique méridionale y renferme 65 degrés, au lieu de tout au plus 40, ce qui fait 25 degrés de différence, c'est-à-dire, près de 500 lieues. D'après ces exemples, j'ai pensé qu'en appliquant sur cette Côte Nord-Ouest de la Californie, une échelle double de celle que la graduation indique, (ce ne feriot pas la premiere fois qu'on se seroit permis une pareille licence, qui seroit même fondée, en supposant avec M. d'Anville les lieues d'une heure, dans des pays difficiles & peu pratiqués, moitié des nôtres, c'est-à-dire, de 1500 toises), j'ai pensé, dis-je, que je pouvois réduire cette partie dans des limites plus approchantes de la vérité.

10. En effet, je suis parti du Cap *Engauno*, que je suppose être le même que la *Pointe de la Converfion*, à 252^d^ de longitude, & ayant at-

tribué la valeur de 5 degrés à 10 degrés sur la Carte de Vischer, tant en longitude qu'en latitude, j'ai réduit au quart cette étendue ou surface de Pays. Il en est résulté la position du Cap Mendocino, à 230 dégrés moins quelques minutes de longitude, & le Cap Fortuna, qui décline au Nord-Nord-Ouest presqu'au 50e parallele, se trouve distant du précédent de 6 à 7 degrés, ou environ à 222 degrés de longitude. J'ai remarqué que ce dernier ne se trouvoit par conséquent que de 3 degrés plus oriental qu'il ne seroit indiqué par Dudley. La distance ou plutôt la route du Cap S. Lucar au Cap Mendocino, se réduit à environ 700 lieues marines, & se rapproche de l'estime des Pilotes, qui, suivant Dudley, la font de 600 lieues, sans doute selon le rapport d'un mile Anglois au nôtre, de 51 à 60, indiqué par M. d'Anville, *mes. itiner.* p. 130; ou de celle de Laët, qui lui donne 500 lieues Espagnoles, que l'on pourroit croire de 15 au degré, estimation fondée sur Mariana, qui a reconnu, suivant l'Auteur cité ci-dessus, qu'un espace valant 60 miles répond à ce qu'on estime communément 15 lieues. L'on sait que cette Côte fut parcourue plusieurs fois, entr'autres par Rodrigues *Cabrillo*, qui la remonta en 1542 jusqu'au Cap Fortuna, situé, selon ce Navigateur, par 41d de latitude, & depuis, en 1602, par une Escadre de trois Vaisseaux, envoyés par le Viceroi, Comte de Monterey. Ils partirent d'Acapulco le 5 Mai, & n'arriverent au Port de *Monterey*, à 38 ou 39d de latitude, que le 16 Décembre, & au *Cap Blanc* (de *S. Sébastien*), près de l'entrée *d'Aquilar*, le 19 Janvier suivant, ce qui fait 8 mois & demi ou 259 jour. D'Acapulco au Cap S. Lucar, la route peut s'évaluer 300 lieues : ne mettons que 15 jours pour cette traversée, il restera 8 mois pour reconnoître toute la Côte qui s'évalue de 800 lieues sur ma Carte, au lieu de 500 sur les Cartes modernes, & de plus de 1100 sur les Cartes anciennes. Ces huit mois font un espace de tems qui équivaut à celui de six mois que le Capitaine Cook a employé derniérement pour faire le tour & relever les Côtes de la Nouvelle Zélande, que nous pouvons estimer de 600 lieues; ce qui peut appuyer le moyen arithmétique pris entre ces deux déterminations de 500 & de 1100 lieues, que l'on attribuoit à cette Côte de la Californie.

II. CETTE détermination du *Cap Mendocino*, dont la différence en longitude avec le *Cap S. Lucar*, est réduite, à moitié de celle qui est indiquée par les anciennes Cartes, ne paroîtra-t-elle pas préférable à celle où les Cartes les plus modernes la portent à 247d, & même la Carte Espagnole, publiée en 1768 par D. Joseph-Antonio de *Alzate y Ramires*, dans laquelle cette Côte, tracée pour ainsi dire idéalement, & ce Cap se trouvent entre 250 & 251e. degré de longitude, sans savoir sur quoi peut être appuyée une si grande réduction ? De plus, la situation de ce Cap, en attendant qu'elle puisse être un jour déterminée astronomiquement, paroît se combiner naturellement avec les connoissances les plus nouvelles des Pays situés à l'Ouest du Canada; puisqu'elle présente un espace depuis le Lac *Quinipigon* de près de 40 degrés en-

MÉMOIRE DE M. DE VAUGONDY.

longitude, au lieu de 20 ou 22, selon les Cartes modernes. Cet espace même ne semble-t-il pas devoir obtenir cette étendue, pour pouvoir y renfermer ces grandes Rivieres qui le traversent de l'Est à l'Ouest, sous les noms de Rivieres de *l'Ouest*, de *Belle* & de *Grande*, dont on est instruit de l'existence par le rapport des Sauvages, & dont j'aurai occasion de parler dans la suite de ce Mémoire?

12. REMONTANT donc du Cap Mendocino par le Cap Fortuna, qui paroît devoir être, comme je l'ai dit, situé au Nord-Nord-Ouest du premier, l'on rencontre des morceaux de terres ou Isles indéterminées, découvertes par le Capitaine Tschirikow en 1741, que l'on pouvoit croire faire partie de la Côte de cette prétendue presqu'Isle des Puchochotes, que j'ai dit se diriger du côté de l'Ouest, déclinant vers le Sud, remplir environ 45 degrés, & devoir se terminer à 2 degrés près du 180e méridien, au lieu du 195e où elle se termine sur les Cartes modernes. Il faut par conséquent que l'étendue de cette Presqu'Isle, ou plutôt la distance que l'on donne aux Isles qui portent les mêmes noms que les points déterminés par les Russes en 1741, soit non-seulement trop considérable, mais encore que le Kamtschatka demande nécessairement à être reculé plus à l'Ouest.

13. J'AI déja fait voir No. 5, que M. Engel avoit non-seulement le premier soupçonné, mais même démontré, pour ainsi dire, la nécessité de cette réformation, en donnant au Port d'Avatcha une longitude moindre de près de 11 degrés; c'est-à-dire, en le fixant à 165, au lieu de 176. Mais, quoique ses raisonnemens paroissent très-bien fondés, je n'ai pas osé hazarder une si grande réduction, comme on le verra dans la suite; autrement il auroit fallu supposer, dans ces observations d'éclipses de lune & de satellites de Jupiter, rapportées par M. Delisle, une erreur en excès de 40 minutes d'heure, erreur considérable, mais qui toutefois ne devroit pas surprendre de la part de gens de Mer, sachant que les instrumens & les pendules ou montres avoient été gâtés. De plus M. Engel ne pouvoit pas prévoir que l'on auroit la longitude de *Jakuck*, déterminée par M. *Islenief* à 147d 27′ 15″, au lieu de 140 qu'il lui assignoit en conséquence de la longitude qu'il adoptoit pour Avatcha.

14. CE Savant soupçonne des vues politiques de la part du Gouvernement Russe, dans l'extension que les Cartes du Pays donnent à cet Empire vers l'Orient; mais à quoi pourroient tendre ces vues dans un objet qui peut un jour être constaté ou contredit? Ne seroit-il pas plus naturel d'attribuer cette extension à quelque différence dans la nature du werst, dont se seroient servi ceux qui les premiers ont parcouru ces Pays? L'on peut en effet remarquer trois sortes de wersts: le plus grand paroît indiqué par le Vasseur Beauplan, dans sa Carte de *l'Ukraine*, sous la dénomination de *Milliare Russicum*, dont il compte 90 au degré. M. d'Anville, dans un traité publié en 1769, *sur les mesures itinéraires anciennes & modernes*, fait mention d'une espece de werst, évalué sur le pied de 87 au degré, d'après une Carte de l'Empire de Rus-

Russie, dédiée au Czar Michel Fœderowitz, par Hessel Gérard en 1614. La troisieme espece & la plus moderne est celle de 104½ au dégré. Nous trouvons encore dans les Voyages de Corneille le Bruyn, des wersts plus forts que ceux de Beauplan, puisqu'il compte 5 wersts pour une lieue d'Allemagne, ce qui donne 75 wersts au degré. Il a pu arriver que la distance en longitude, qui se trouve entre l'embouchure du *Lena*, à 133 degrés, & l'extrêmité la plus orientale de l'Asie, fixée à 205, que cette distance, dis-je, équivalente à 72 degrés de longitude, aura été estimée sous le 60e parrallele de 3762 wersts, réputés de 104½ au degré d'un grand cercle, quoique ces wersts auroient été de ceux de 87 au degré; comme l'on a vu confondre le mile ancien avec le mile moderne, avant que l'on eut reconnu qu'il falloit 75 du premier pour un degré, tandis que 60 du second remplissent le même espace. Or, comme les wersts de 87 sont d'un sixieme plus grands que ceux de 104 au dégré, puisqu'il faut 5 des premiers pour remplir le même espace que 6 des seconds, il ne feroit pas surprenant qu'ayant compté des premiers sur le pied de 104 au degré, cette partie ne fut d'un sixieme en longitude plus étendue qu'il ne faut; ainsi donc divisant le degré en 87 parties, & ajoutant 17 de ces parties pour former le degré de 104, l'on diminuera à proportion d'un sixieme cet espace de 72 degrés, & au lieu de 205 degrés de longitude pour l'extrêmité Orientale de l'Asie, l'on n'en compteroit plus que 193. Cette réduction d'un sixieme dans cette partie peut encore être fondée sans cette discussion de la différence des wersts. En effet, ne pouvons-nous pas considérer cette partie de la Carte comme dressée d'après des mesures itinéraires, dans l'emploi desquelles il faut avoir égard à la nature du terrein, qui, par les détours que l'on est contraint de faire, exige beaucoup plus de tems qu'une route rectiligne? Nous avons des exemples dans le traité des mesures de M. d'Anville, pag. 178 & suiv., de 5e, 7e & 8e de réduction sur les routes pour avoir la distance; ainsi, en adoptant un 6e dans notre objet il en résultera les mêmes conséquences.

MÉMOIRE DE M. DE VAUGONDY.

15. Mais nous avons dans cette partie de l'Asie, comme je l'ai indiqué N. 13, la ville de Jakuck, dont la situation sur le Lena paroît bien constatée selon le *Mémoire de M. de la Lande p. 23, sur le passage de Venus, en* 1769, ayant été observée par M. Islenief, de 147d 27' 15" de longitude, réduite au méridien de l'Isle de Fer, avec la latitude de 61d 1' 50". C'est pourquoi si l'on part de ce méridien pour distribuer, sur la partie du chassis qui renferme cette partie orientale de la Russie, les degrés tant de longitude que de latitude, augmentés d'un sixieme, on diminuera d'un sixieme le nombre de degrés qui se trouve en longitude entre cette Ville de Jakuck & le Cap le plus oriental, qui tombera pour-lors à 195d 21', si l'on conserve la configuration de la Côte dans cette partie; mais comme cette Côte paroît avoir été tracée assez vaguement, ce Cap pourroit reprendre la situation de 193 degrés déterminée ci-dessus, & même ne pas dépasser le 190e. La Ville d'*Ochotkoi*, dont la route depuis Jakuck, selon M. Muller, s'évalue à 800 wersts, aura 158d 43' & Avatcha 172. Le Cap *Swiatoi*, à l'Est de l'embouchu-

MÉMOIRE DE M. DE VAUGONDY.

chure du Lena, tombera en latitude de même que le Cap *Schalaginskoi*, supposé qu'il existe, à 71d 14' au lieu de 72, & le Cap *Oskoi*, au Sud de la Presqu'Isle du Kamtchatka, à 52d 54' au lieu de 51. Mais ce dernier ayant été déterminé à 51d 10', selon la navigation de Béring, qui l'avoit doublé, ainsi qu'il est marqué expressément dans une table d'observation que M. d'Anville (*m*) disoit, en 1737, avoir par devers lui, il faudra rabaisser le Cap Schalaginskoi à 69d 20' au lieu de 71d 14'. La Côte occidentale de la Mer de *Lama* ou d'*Amur*, depuis l'*Ochota* jusqu'à l'*Uda*, prendra une position Sud-Ouest, comme dans la Carte de Russie en 3 feuilles, corrigée par le docteur Busching, & publiée à Berlin en 1769, & rejoindra naturellement la partie australe de cette même Côte située vis-à-vis l'Isle d'Amur, & dans la direction qui est indiquée dans l'Atlas Chinois. L'on ne sera point contraint de dilater l'espace qui est renfermé sous la forme d'un demi-cercle, que présente le Fleuve *Saghalien* ou d'*Amur*, depuis son embouchure jusqu'au confluent du *Silempdi*, & l'embouchure du premier tombera à 155 degrés de longitude au lieu de 160, où il avoit fallu l'établir pour pouvoir s'accorder avec les Cartes de Russie.

16. C'est d'après ces observations sur la nature du werst, que j'ai cru pouvoir déterminer le gissement des Côtes orientales & septentrionales de la Russie, en conservant toutefois la configuration qu'on leur a donnée, & même le Cap de Schalaginskoi, dont on doute de l'existence; placer les Isles de Béring, vers 177 degrés de longitude, le Cap de la prétendue Presqu'Isle des Puchochotes, au Sud du *Mont S. Jean*, ou plutôt l'Isle du *Mont S. Jean*, à 8 degrés environ à l'Est de ces Isles. Depuis ce Cap ou cette Isle, situé sur les Cartes modernes à 195 degrés, jusqu'aux Terres ou Isles découvertes par Tchirikow, & situées au 240e degré, cet espace de 45 degrés se trouvera de même réduit à 38d 30', & se terminera sur ma Carte vers le 224e degré de longitude, pour se lier aux Côtes Occidentales de l'Amérique, dont j'ai déterminé l'étendue & la situation No. 10.

17. Voila donc un espace de Mer de près de 58 degrés en longitude, savoir depuis Avatcha, à 172d jusqu'au Cap Mendocino, vers le 230e, qui paroît assez bien déterminé pour pouvoir renfermer non-seulement les découvertes des Russes, mais qui permet encore d'y insérer celles que l'on attribue à l'Amiral de Fonte, sans préjudicier à l'étendue que l'Amérique doit avoir dans cette partie.

18. Quoique ces dernieres découvertes ayent essuyé beaucoup de critiques, tant par rapport à leur existence que pour le défaut même de vraisemblance, & que j'aie le premier publié à leur sujet des observations, lues dans cette Compagnie le 26 Mai 1753; je n'ai point fait difficulté de les employer dans ma Carte, comme si elles étoient réelles, sans pour cela prétendre décider en leur faveur. Tous ceux qui en ont pris la défense, n'ont pu, comme ils l'ont fait, que s'appuyer

(m) Lettre au P. Castel 1737, p. 10.

sur des moyens de probabilité, qui écroulent à la seule lecture de la Relation. Un Amiral de Fonte, un Capitaine Bernardo, un Velasco, un Parmentier, sont des personnages qui peuvent avoir existé; mais ont-ils exécuté les courses rapides qu'on leur fait faire dans des Pays inconnus & d'une très-grande étendue, à travers des Rivieres à cataractes & des Lacs remplis d'Isles, (sans parler des observations physiques qu'ils ont faites), le tout en si peu de tems? La possibilité s'y trouve-t-elle? c'est ce qui reste encore à démontrer. Ainsi donc, quand ce ne seroit que le défaut de vraisemblance, défaut que l'on a soin d'éviter même dans la composition des Romans, il suffiroit seul pour empêcher d'y ajouter aucune créance.

19. Mais supposons que ces découvertes soient vraies, & que ces navigateurs soient des personnages réels, je désire que l'emploi que j'en fais, comme accessoire & hors-d'œuvre, & la maniere dont elles s'enchassent, pour ainsi dire, avec ce dont nous avons le plus de certitude, puissent satisfaire, à l'authenticité près qui leur manque. L'on remarque sur la Carte de Vischer, un enfoncement, sous le nom d'*Ancones*, au Nord du Cap Mendocino, il pourra former, comme je l'exprime, l'*Entrée de Martin d'Aquilar*, découverte en 1603, que je crois être celle d'une Riviere considérable, qui prenant sa source aux montagnes du *Missouri*, coule à l'Ouest sous le nom de *Belle riviere*, grossie sans doute de plusieurs autres qui peuvent s'y décharger; de même que plus au Nord une embouchure de Riviere, près d'un pareil enfoncement voisin d'une Isle & nommé *Ancon d'Isla*, se trouve remplacée par l'*Entrée de Jean de Fuca*, découverte en 1592, dans une Riviere qui sur les Cartes insérées dans Acosta, se nomme de *los Estrechos*, sans doute à cause de la proximité d'un Détroit. Au Nord du Cap Fortuna, la Côte sur la même Carte de Vischer retourne vers l'Est, formant une Pointe, nommée *Cap Escondido*, qui peut être celle que d'autres nomment *Puenta suesta de l'Etrech d'Anian:* j'en fais l'entrée d'un Détroit, que je présume être celui d'*Anian*, qui pourroit répondre aux *grandes Corrientes* des Cartes citées ci-dessus, & ne pourroit-t-il pas porter le nom d'*Archipel S. Lazare*, par rapport aux Isles à travers desquelles l'Amiral de Fonte a, dit-on, passé eu serpentant, avant que d'aborder au Port d'*Arena*, dans la Riviere de *los Reyes* qui s'y décharge?

20. Je reviens à Jean de Fuca, que l'on dit être entré dans une Mer, que Guillaume Delisle a nommée *Mer de l'Ouest*, & dont feu son Frere, l'Astronome, & M. Buache, ont voulu démontrer l'existence. Mais la position entre le 250 & 260e degré de longitude que ces derniers donnent à cette Mer, au dépens de grands Pays arrosés par des Rivieres de plus de 600 lieues de cours à l'Ouest; le peu d'accord qui se trouve dans leurs sentimens, & le défaut d'authenticité de l'expédition de Fuca, feroient encore plutôt contre que pour son existence. Cette espece de Mer ne pourroit trouver place dans ma Carte qu'entre le 230 & le 240e degrés de longitude, pour former avec l'Archipel ci-dessus une Isle, qui pourroit être le *Fousang* des Chinois,

supposé que ce Peuple, actuellement peu hardi sur Mer, eut osé anciennement pousser ses Navigations jusque sur cette Côte. L'existence de cette *Mer de l'Ouest* n'ayant point été prouvée jusqu'à présent, au contraire, les connoissances des Sauvages, tel que le Voyage de Moncacht-Apé, rapporté par le Page, dans sa Description de la Louïsiane, s'y opposant, j'ai cru devoir la supprimer. Ne pourroit-on pas entendre sous cette dénomination de *Mer de l'Ouest*, la partie de la Mer du Sud, qui baigne la Côte Nord-Ouest de la Californie; ou ne seroit-ce pas plutôt un grand *Lac d'eau salée*, de 300 lieues de tour & de 30 de large, situé au Nord-Ouest du Nouveau Mexique, dans le Pays des *Tahuglauks?* J'ai représenté ce Lac dans la direction du Nord au Sud, tel que feu Guillaume Delisle l'indique sur sa Carte du Canada, d'après le Baron de la Hontan, au lieu que M. Engel lui donne une étendue de l'Est à l'Ouest. Il s'y décharge une Riviere qui descend du revers des montagnes, d'où le *Missisipi* & la *Riviere longue* prennent leur source, & ce Lac paroît devoir communiquer avec l'entrée de Jean de Fuca, par la *grande Riviere coulant à l'Ouest*, & même avec l'entrée de Martin d'Aquilar, par un bras de celle-ci qui tomberoit dans la *Belle Riviere*. A l'embouchure de la Riviere qui tombe dans le Lac, & qui paroît être celle *du Cerf*, de M. Delisle l'Astronome, il y a, suivant le Baron de la Hontan, d'après le rapport des *Moozemlecs*, six Villes, qu'on peut regarder comme une seule. Ce grand Lac pourroit être le même que celui qui fut parcouru par D. Juan *de Onnate* en 1602, sous le nom de Lac de *Conibas*, au bord duquel est une grande Ville, longue de sept lieues & large de deux, remplie de beaux édifices, séparés les uns des autres par des bois, des jardins & même des fossés, selon Laët, qui cite Tribaldus. M. Engel, page 104, croit que cette Ville aura pu porter le nom de *Quivira*, y ayant vu, dit-il, selon Gomara, des Vaisseaux à proues argentées & vergues dorées, desquels on n'a jamais apperçu dans les Mers de cette partie du Monde, & qui ne peuvent se trouver que chez une Nation civilisée telle que les Tahuglauks.

21. Ce Détroit d'Anian, quelle que soit l'origine de ce nom, a varié dans sa position selon les Géographes du dernier siecle. Quelques-uns en ont fait la séparation de l'Asie avec l'Amérique vers le 60e parallele en 1587, 1612 & 1641; la Carte des Indes de Torquemada, publiée avant 1612, n'en fait pas mention; mais Nicolas Sanson, en 1652, distingua deux Détroits, l'un sous le nom de *Jeso*, entre le 50 & 60e parallele & vers les 185 degrés de longitude, & l'autre sous le nom d'*Anian*, à l'Est & à près de 60 degrés du précédent, vers le 45e parallele, au Nord de la Californie, que l'on croyoit de son tems être une Isle. Ces deux Détroits terminoient une Côte intermédiaire qu'il indiquoit comme soupçonnée, & qui paroissoit devoir renfermer un Pays, auquel on donnoit le nom de *Jeso*. Guillaume Delisle, seul Géographe de réputation qui parut après les Sansons à la fin du même siecle, jugea à propos de supprimer ce *Détroit d'Anian*, sans en détruire aucu-

ne raison: mais quarante ans après, les Russes ayant publié toutes les connoissances que l'on a présentement des Côtes qui terminent l'Asie au Nord & à l'Est, découvrirent à l'Est plusieurs points, que l'on crut former la Côte méridionale d'une Presqu'Isle séparée du Kamtschatka, à l'Ouest par le *Détroit de Beering* ou *de Kamtschatka*, qui répond au Détroit *de Jeso*, & terminée à près de 60 degrés de longitude à l'Est par des Isles ou Terres de Tschirikow, peu distantes d'une ouverture soupçonnée au Nord-Ouest de la Californie, que nous pouvons prendre pour le Détroit d'Anian.

Mémoire de M. de Vaugondy.

22. Les Cartes insérées dans l'ouvrage d'Acosta, sont les seules qu'on doive suivre, comme ayant servi de base à toutes celles qui ont paru depuis. Elles sont au nombre de quatre, entre lesquelles deux sont indiquées par les N°. 1 & 4, dans l'ouvrage de M. Engel: la premiere représente cette extrêmité occidentale depuis la Pointe de la Californie jusqu'aux grandes Corrientes, au Nord du Cap qui, dans la Carte N°. 4, porte le nom de *Mendocino*. Vis-à-vis de ce Cap se trouve indiqué l'*Isle Japan*, ayant au Nord *Isla de Plata*, qui par sa forme & sa situation répond à la Terre ou aux Isles de Jeso. Le peu de distance qui se trouve entre ce Cap Mendocino & ces Isles, fait présumer que l'on n'a voulu qu'indiquer le côté vers lequel ces Isles sont situées. Si l'on étudie cette Carte, & que l'on compare la longueur de la Côte Sud à celle de la Côte Ouest, on trouvera que l'on n'a point eu intention de placer le Détroit d'Anian sous le Cercle polaire, comme les anciens Géographes ont fait depuis; puisque cette Côte Ouest jusqu'aux grandes Corrientes, n'est qu'environ le tiers de la Côte Sud. Quoique l'on ne trouve point de graduation sur cette Côte, ce dont on aura pu abuser, il ne seroit pas difficile d'y en appliquer une. En effet, supposons la différence en longitude entre le Cap Mendocino & le Cap S. Lucar de 37^d, la latitude du premier de 42^d & celle du second de 23^d, il résultera $41^d\ 9'$ pour la distance sur un grand cercle entre ces deux points dont le tiers $13^d\ 43'$ ajouté à 42 degrés de latitude de Mendocino, donneroit $55^d\ 40'$. Le chassis tracé sur les Cartes N°. 1 & 4, en conséquence de la situation respective en latitude de l'Isle Japan & du Cap S. Lucar, qui donneroit l'angle du méridien avec le méridien de la Carte d'environ 28 à 29^d dans la direction du Nord-Ouest au Sud-Est; ce chassis, dis-je, indiqueroit les grandes Corrientes vers le 52e degré de latitude, à cause de la déclinaison de la Côte vers le Nord-Est, ce qui donneroit 54^d, si cette Côte se dirigeoit au Nord sur le chassis, comme elle garde le parallélisme avec le méridien propre de la Carte. Ces grandes Corrientes, ainsi nommées sans doute à cause de la nature des courans qu'on y a trouvés, indiquent, sinon un passage, du moins un soupçon de Détroit, qui aura pris depuis d'Acosta son nom du *Royaume d'Anian*, situé sur la Carte N°. 4, vers le 45e parallele, comme la Côte Nord qui la termine tomberoit vers le 54e. Comment peut-on prétendre que les Espagnols ou d'autres anciens Navigateurs ou Voyageurs auroient poussé jusque sous le Cercle polaire leurs découvertes, & qu'il faudroit placer ce Détroit d'Anian sous ce Cer-

Mémoire de M. de Vaugondy.

cle, à moins que l'on n'appliquât à ces Cartes un chassis, dont le degré fut moitié plus petit, comme dans les pareilles Cartes insérées dans l'ouvrage de Witfliet, (n) ce qui poufferoit la Côte Nord sous le 70e parallele: mais dire avec ce dernier Auteur, que ce Détroit *conduit par la plage septentrionale sous le Cercle polaire vers le Groenland, l'Islande, l'Angleterre & nos Terres septentrionales*, c'est confirmer l'idée que nous nous sommes formée dans le No. suivant.

23. Pourquoi Mercator dès 1587, Hondius & ceux qui sont venus après, séparent-ils l'Asie de l'Amérique par le seul Détroit d'Anian, vers le 180e méridien, si ce n'est parce qu'ils dilatoient considérablement les Continens en longitude ? En effet, que l'on consulte les Cartes d'Hondius, dans l'Atlas de Mercator, l'on y trouvera *Paris* trop oriental de 12 degrés, *Constantinople* de 18, & *Pekin* de 24. Supposons ce dernier excès, qui devroit être plus fort pour le Détroit à 180 degrés, il se trouvera tomber au 156e. Le *Cap de Californie*, aujourd'hui *S. Lucar*, y est trop occidental de 8 degrés; & si l'on réduit à moitié en longitude la Côte depuis *Enganno* jusqu'au Cap *Fortuna*, de 67d à 33d ½, ce dernier Cap tomberoit à 135 degrés à l'Ouest, ou à 225 à l'Est du méridien de l'Isle de Fer. Cette distance entre le Cap Fortuna & la Côte Orientale de l'Asie dans Hondius réformé, se trouveroit donc de 69d, ce que donne à-peu-près ma Carte entre le Cap *Fortuna* & la Côte d'*Amur*: or, cet espace qui se trouvoit déja de 55 degrés dans la Carte des Indes Occidentales de Torquemada, citée ci-dessus, renferme le Pays de Kamtschatka, qui fait partie du Continent asiatique, séparé des découvertes qui sont à l'Est, par le Détroit de Beering. Il faut donc que ce Détroit soit différent de celui que les anciens Géographes indiquent dans le voisinage du Cap Fortuna, sous le nom d'*Anian*, quoiqu'en disent ceux qui prétendent ne reconnoître qu'un seul Détroit sous ce nom entre l'Asie & l'Amérique. C'est ainsi que les connoissances antérieures que l'on a cru ne point être fondées, & qui en conséquence ont été supprimées, se trouvent, dans la suite des tems, pour ainsi dire, confirmées. Je n'innoverai donc point en matiere géographique, lorsque je distinguerai le Détroit d'Anian de celui qui existe entre l'Asie & l'Amérique, & qui communique de la Mer de Kamtschatka ou dormante à la Mer de Tartarie ou glaciale. Je donne à ce dernier le nom de *Beering*, comme il pourroit porter celui de *Jeso*, le Kamtschatka, suivant quelques-uns, passant pour être la partie haute de ce Pays sous le nom d'*Oku-Jeso*. Le second Détroit, qu'il ait une issue ou non, doit exister dans la partie Nord-Ouest de l'Amérique septentrionale, & porter le nom d'*Anian*,

(n) Ces Cartes présentent une graduation, sur laquelle il faut observer qu'il n'y a point de rapport convenable entre les degrés de latitude & de longitude, les premiers se trouvant plus petits que les seconds; d'où il résulte que, si l'on y supposoit la projection d'une Carte plate, & que l'on prît le dégré de latitude égal au dégré de longitude, le Cercle polaire arctique termineroit la Côte boréale, & seroit au Nord de *Bergi regio*, tandis que ce Pays se trouve sur cette Carte au Nord de ce Cercle; d'où l'on peut conclure que cette graduation ne doit être regardée que comme servant de bordure à chaque Carte.

d'après toutes les connoissances anciennes qui le donnent pour être voisin du Cap Mendocino; puisque François Drake, qui découvrit en 1579 la *Nouvelle Albion*, assura à la Reine Elisabeth qu'il étoit entré dans le Détroit d'Anian, & qu'il y avoit pénétré 20 lieues. Il paroît probable que ce Détroit ne pouvant être ni l'Entrée de Jean de Fuca, ni celle de Martin d'Aquilar, devoit se trouver près du Cap que nous avons vu être nommé *Escondido* ou *Puenta suesta de l'Estrech d'Anian*. Nous ferons donc convenir ce Détroit avec l'*Archipel de S. Lazare*, découvert par l'Amiral de Fonte, & si jamais les découvertes qu'on lui attribue doivent trouver place, c'est dans l'endroit indiqué sur ma Carte, dans laquelle j'ai exprimé encore une riviere sans nom, indiquée sur les Cartes d'Acosta ou de Witfliet, ayant son cours au Nord, & qui ne pourroit se décharger que sur une Côte qui termine au Sud le *Lac de Fonte*.

24. Il paroît en effet qu'il peut y avoir dans cet endroit une séparation par quelques bras de Mer ou Lacs, & quelques Détroits qui communiquent les uns aux autres dans la direction Nord-Est, entre le Continent de l'Amérique septentrionale & cette espece de grande Isle, terminée au Sud-Ouest par les découvertes des Russes, baignée au Nord par la *Mer de Tartarie* ou *glaciale*, & comprise entre les 210 & 260e degrés de longitude. Et dans quel autre endroit pourroient être, je le répete, mieux placées les découvertes de l'Amiral de Fonte? Cette entrée du Détroit d'Anian, suivant elles, peut communiquer à la *Baie d'Hudson* par la Riviere *de los Reyes*, le Lac *Belle*, la Riviere *Parmentiers*, le *Lac de Fonte*, le *Détroit de Ronquillo* & ce grand Lac *Michinipi* ou de la *grande Eau*, qui à l'Est peut se décharger par la *Baie de Repulse* dans la *Baie d'Hudson*, & à l'Ouest par un Détroit qu'un Capitaine Anglois nommé *Cluni*, dont je parlerai, a découvert en passant de la Baie d'Hudson dans la Mer de Tartarie. Il est à remarquer que ce *Lac de Fonte* pourroit bien être celui que M. Jérémie nomme *Ouinipigouchin* ou la *petite Mer*, situé à cent lieues plus loin, c'est-à-dire, à l'Ouest du Lac *Anisquaouagamou*, qui communique à la Baie d'Hudson par la Riviere *Bourbon*.

25. La Relation du Voyage d'un Vaisseau de guerre Danois, insérée dans les papiers publics en 1773, viendroit à l'appui de cette communication, si elle eut été reconnue authentique; je la joins ici extraite d'une lettre de M. de la Lande, dans le Journal des Savans, Nov. 1773, en y ajoutant quelques commentaires que j'indique entre parenthéses.

„ Le Vaisseau de Guerre Danois, la *Couronne du Nord*, commandé par le Baron d'*Ulfeld*, étoit parti le 1 Juin 1769 de *Bornholm* en Norvege, (*ou plutôt dans la Mer Baltique, à l'Est de la Province de Schonen, & au Nord de l'embouchure de l'Oder,*) avec des provisions pour 18 mois, des Astronomes, des Peintres & tout ce qui étoit nécessaire à son expédition, (*qui étoit un Voyage aux Terres polaires arctiques*): après avoir vogué pendant 37 jours par un vent frais, ces Navigateurs apperçurent le 7 Juillet une grande Isle, couverte de rochers pendans en précipices. (*Comme la course s'évalue de 34 degrés ou 680 lieues marines, ce qui donne 18*

Mémoire de M. de Vaugondy.

lieues par jour, cette Isle pouvoit être celle du Cap Farewel). Ils la doublerent, continuerent & se trouverent le 17 Septembre, (*c'est-à-dire, après 2 mois & 7 jours de navigation, depuis le Cap Farewel*) dans un courant rapide, (*que l'on pourroit présumer être la Baie de Repulse, dans la Baie d'Hudson;*) ce courant étoit entre deux terres fort élevées, qui leur parurent éloignées l'une de l'autre de dix lieues. Ils furent emportés très-loin pendant trois jours, après lesquels ils commencerent pour-lors à découvrir le Continent de l'Amérique, situé entre la Californie (*à l'Ouest ou Sud-Ouest*) & la partie la plus occidentale des Etablissemens de la Riviere (*ou plutôt de la Baie*) d'Hudson. Ils mouillerent dans une anse commode & sûre, & trouverent la Côte abondante en buffles & bêtes fauves: trois mois après ils entrerent dans la Mer pacifique, (*sans doute en navigeant toujours à travers de grands Lacs, tels que le Michinipi & le Lac de Fonte, pour déboucher, comme l'on prétend que l'Amiral de Fonte a fait, par quelqu'ouverture dans la Mer du Sud, vers le 20 Octobre 1769, d'où il suit qu'en supposant ce trajet long de 45 à 50 degrés d'un grand cercle, ils n'auroient fait par jour que 10 ou 11 lieues*). Ils revinrent en Europe, (*après avoir parcouru toute la Côte occidentale de l'Amérique*) par le Détroit de le Maire & les Isles de l'Amérique, aborderent le 11 Février 1773 aux Isles Rosses en Irlande, d'où ils appareillerent pour Brême, où ils attendirent le dégel avant de retourner à Copenhague," (*après avoir employé 3 ans, 7 mois & 11 jours à cette navigation*).

26. Par la disposition de tous ces Lacs & Rivieres, qui peuvent former cette communication de la Baie d'Hudson avec la Mer du Sud, je me trouve d'accord avec la Carte de Torquemada, citée N°. 21; dans laquelle on voit représentée d'une maniere indéterminée, une Côte qui s'étend vers l'Est du 50e au 60e parallele, dans l'espace de 40 degrés de longitude, avec une indication de montagnes de neige, *Sierras nevadas.* De plus l'on peut y suivre ce grand Voyageur Moncacht-Apé, dont j'ai parlé N°. 20, lequel, selon le calcul de M. Engel, étoit arrivé au 230e de longitude en descendant la *Belle Riviere.* Toute la difficulté que l'on pourroit trouver, seroit dans ce qu'il est dit, que ce Voyageur s'étant joint dans cet endroit à des hommes qui habitoient plus avant sur la Côte vers le Couchant, ils suivirent la Côte entre le *Couchant* & *le Nord.* Faut-il, supposé que ce Sauvage sçût s'orienter, entendre par cette expression que la Côte alloit *Nord-Ouest*, ou ne pouvoit-elle pas regarder le *Nord-Ouest*? Dans ce second cas il seroit remonté au *Nord-Est*, le long de la Mer ou des Détroits & Lacs que nous y supposons, & au lieu de se trouver au 200e degré de longitude & à 55 degrés de latitude, il auroit regagné le 255e vers le 60e parallele, où il a dû trouver les jours beaucoup plus longs que chez lui & les nuits très-courtes. Il eut été plus naturel & plus précis de faire indiquer à ce Sauvage la direction de sa route par les différens changemens de son ombre, ne pouvant pas y avoir, pour ces sortes de gens, d'autres manieres de s'orienter.

27. Au Nord-Ouest de la Californie, & aux environs de ces Rivieres, dont

dont j'ai parlé sous les noms de *grande* & de *belle*, on trouve indiqué sur ma Carte le Pays de *Teguaio* ou de *Tolm*, le *Quivira*, dont la Capitale étoit située sur la Côte, entre le Cap Mendocino & la nouvelle Albion. J'ai cru pouvoir placer au Nord de ce dernier, dans la partie arrosée par le *Rio de los Estrechos*, le Royaume ou plutôt le Pays d'*Anian*, & près du Lac de Fonte celui que les Cartes de Witfliet indiquent, sous le nom de *Bergi regio*. Cette grande Mer intérieure, représentée au Nord-Est du *Lac de Fonte*, connue par M. Buache sous le nom de *la grande eau* ou *Michinipi*, qui a 600 lieues de Côte, & que M. Delisle, l'Astronome, avoit cru être le même que le Lac de Fonte; cette Mer, dis-je, paroît occuper la place que lui donne M. Jérémie, à 300 lieues Nord-Ouest du *Fort Bourbon*, lequel étant situé vers 57 degrés de latitude, doit déterminer ce grand Lac entre le 65 & 70ᵉ parallele, comme il se trouve sur ma Carte. De cette espece de Mer l'on peut soupçonner des communications aux Baies de Baffin & d'Hudson, telles que celles de *Jones*, & de *Jamessound*, de *Repulse* & de *Welcome*. MÉMOIRE DE M. DE VAUGONDY.

28. A la Côte occidentale de cette Mer intérieure, l'on remarque un passage, dont j'ai parlé N°. 22, qui communique à la Mer de Tartarie, & à l'embouchure duquel à 69ᵈ de latitude, sont indiqués deux Caps, sous les noms de *Spurel* & de *Fowler*. De ce dernier court du côté de l'Ouest jusques vers le Détroit de Beering, une Côte dans l'espace de 50 degrés de longitude, découverte & parcourue par le Capitaine Anglois nommé *Alexandre Cluni*, qui a donné ces noms à ces deux Caps. Ce Capitaine est Auteur d'un ouvrage intitulé *American Traveller*, publié à Londres en 1769, en tête duquel se trouve une Carte générale, d'où j'ai tiré cette Côte & ce Détroit: j'ai eu occasion de parler de cet ouvrage dans mon Mémoire sur les découvertes à faire dans la Mer polaire arctique. Je crois devoir ajouter ici ce que j'ai appris depuis de M. Engel, par une lettre du 29 Juillet 1773, sçavoir; „ Que ce capitaine „ n'est point un être de raison, puisque l'on s'est donné du mouvement „ à Londres pour avoir ses papiers; que l'on a appris qu'il les avoit re- „ mis à un nommé *Johnson*, avec 3 mille liv. sterlings; qu'après sa mort, „ (arrivée en Mai 1770) on avoit fait des perquisitions, & qu'on vou- „ loit savoir si ce particulier ne se feroit pas retiré au Canada." L'on peut voir encore la Gazette de Londres, du 4 Avril 1769; voici ce qu'elle rapporte: „ Il y a quelques mois qu'un Officier, qui a ci-devant „ monté des Vaisseaux de la Compagnie de la Baie d'Hudson, fit part „ aux Ministres qu'il avoit trouvé le passage desiré par le Nord-Ouest „ pour aller aux Indes Orientales; ayant passé heureusement du Détroit „ de *Repulse-Bay* à un autre, par lequel il avoit poussé dans l'Océan „ Tartarien. Cet Officier, de l'agrément du Ministre, avoit commen- „ cé à mettre au jour ses découvertes, & à dresser des Plans & Cartes „ exactes des Côtes par lesquelles il avoit passé; mais cette publication a „ été tout-à-coup supprimée, & l'on prétend qu'il a été résolu aux in- „ stances de la Compagnie des Indes & de celle de la Baie d'Hudson, de „ ne point rendre publique cette découverte, ni rien qui y est relatif".

MÉMOIRE DE M. DE VAUGONDY.

29. Il y a eu sur la disposition de tous ces Lacs qui composent la découverte de l'Amiral de Fonte trois systêmes, savoir, celui de l'Ecrivain du Vaisseau *la Californie*, celui de M. Delisle l'Astronome, & celui de M. Buache. Les deux premiers sont les moins disparates entre eux : la plus grande différence consiste, en ce que dans celui de l'Ecrivain, au lieu du Lac *Bernarda*, l'on voit une Côte baignée par la Mer de Tartarie, & qui s'étend jusqu'au Cercle polaire, vers lequel il indique que les Jésuites ont été jusqu'au 66e degré de latitude. Aussi n'ai-je point fait difficulté d'adopter ces deux systêmes, en représentant toutefois le Lac Bernarda, que je n'ai gueres poussé au-delà du Cercle polaire, m'étant trouvé empêché par ce Détroit que le Capitaine Cluni indique avoir franchi vers la même hauteur. Par l'emploi que je fais de ces découvertes de l'Amiral de Fonte, je n'absorbe pas une partie du Pays des *Assinipoëls* & des *Cristinaux*, avec le Lac *Anisquaouagamou* & une partie du Lac *Bourbon* : je laisse entre le *Détroit de Ronquillo* & la Baie d'Hudson, près de 25 degrés de longitude, qui renferment un espace de 250 lieues, dans lequel on dit qu'habite une Nation nommée *Têtes-plates*, ou *Plats côtés de chiens*. Les ouvertures ou enfoncemens qu'on remarque dans la Baie de Baffin, sous les noms de *Jones* & *James-sound*, comme celles de la Baie d'Hudson, telles que *Repulse-bay*, induisent, comme je l'ai déja dit, à soupçonner des passages ou des communications à la Mer de Tartarie. Peut-être même toute cette partie du Nord de l'Amérique n'est-elle qu'un terrein entrecoupé par la Mer, formant de grandes Isles pareilles à celles de la Baie de Baffin? Aussi c'est d'après l'annonce ci-dessus de l'expédition du Capitaine Cluni, que j'ai représenté la Baie de Repulse comme un Détroit qui communique dans ce grand bassin, que je prends pour le *Michinipi* ou la *grande Eau* des Sauvages, & que ce Capitaine aura traversé pour sortir dans la Mer de Tartarie par le second Détroit, que terminent les deux Caps *Spurel* & *Fowler*. Mais il est fort à craindre que, nonobstant l'existence possible de ces grandes Isles & de ces Détroits, le passage par le Nord-Ouest ne soit impraticable, & qu'il ne soit plus avantageux de le tenter à travers le Pole, comme je l'indique dans mon Mémoire sur les tentatives à faire par le Pole arctique.

30. Que n'avions-nous pas à espérer de la derniere expédition des Anglois, dont on a déjà vu des extraits, par lesquels l'on fait qu'ils ont trouvé le chemin fermé par des glaces à 80d 48' de latitude au Nord du Spitzberg, le 27 Juillet 1773? Mais, dira un spéculateur jettant les yeux sur un globe, pourquoi ces Navigateurs Anglois ont-ils pris leur route entre le Groenland & le Spitzberg? ne devoient-ils pas présumer que le peu de distance qui se trouve entre ces deux Pays ne pouvoit leur offrir qu'une route très-embarrassée de glaces? Des Isles de Shetland ils n'avoient qu'à s'élever au Nord jusqu'au 72e degré de latitude (*o*), de-là tournant à l'Est gagner le *Cap Nord*, & ensuite prendre & conserver le Nord-Est-quart-Est, ils auroient pu trouver la Mer libre entre le

(*o*) Voyez la Carte polaire arctique.

Spitzberg & la Nouvelle Zemble, & atteindre le 85e degré de latitude vers le 155e degré de longitude; de-là, prenant le Sud-Est, se rendre au Détroit de Beering, où ils auroient pu trouver à s'hiverner, dans un Pays soumis à une Puissance alliée. Repartant ensuite à la belle saison suivante, & reprenant l'Est, ils auroient côtoyé vers le 70e parallele la partie Nord de l'Amérique, pour rentrer dans la Baie d'Hudson par les passages que l'on soupçonne, & que le Capitaine Cluni avoit, dit-on, trouvés; ou, si la Mer le permettoit, continuer encore la Côte opposée à la Baie de Baffin, & gagner le Détroit de Groenland; par cette navigation l'on auroit eu une connoissance ébauchée de la nature de cette Mer glaciale, & l'on auroit vérifié la nouvelle de Londres, du 10 Septembre 1771, insérée dans la Gazette de France du 20 du même mois, N°. 75, p. 301, où il est rapporté, qu'*un Vaisseau nouvellement arrivé du Détroit de Davis, s'est approché si près du Pole, que sa boussole n'avoit plus de direction, & qu'il s'est ensuite trouvé dans une Mer très étendue & très-calme, où il n'a apperçu aucune terre.* Qu'il est aisé de dresser dans le silence du cabinet des instructions pour les navigateurs! mais quelle différence l'on trouve dans l'exécution! Peut-être se présentera-t-il encore quelques navigateurs assez hardis pour tenter cette nouvelle entreprise? Nous sommes instruits par Mrs. *Phips* & *Lutwidge*, que la Mer est fermée au nord dans le voisinage du Spitzberg. Nous connoissons la Relation (imprimée en 1766) des aventures arrivées à quatre Matelots Russes, qui ont séjourné six ans & trois mois dans une Isle déserte, située à l'Est du Spitzberg, nommée par eux *Maloy-Broun*, près de laquelle ils avoient été jettés par une tempête. Elle nous apprend que la Mer est libre entre cette Isle & la Nouvelle Zemble (*p*): *ces sortes de voyages ne peuvent, dit-on, jamais être utiles pour le Négociant; mais tout au plus intéressants pour l'Astronome*, cela peut être; mais il se trouvera toujours des ames fortes, *Nil mortalibus arduum est*, que la gloire touche plus que tout autre motif, & qui, se mettant au-dessus de tout obstacle, croiront s'immortaliser en se sacrifiant pour le progrès des connoissances humaines.

MÉMOIRE DE M. DE VAUGONDY.

31. Tel est le résultat des observations que m'ont procuré les connoissances réelles & soupçonnées des Pays qui forment la partie Nord-Ouest de l'Amérique, & dont l'étendue en surface peut s'évaluer de 238400 lieues quarrées de celles de 20 au degré. Il m'a paru qu'entre tous les systêmes que l'on a pu imaginer sur la disposition réciproque de ces Pays avec les parties orientales de l'Asie & les Isles intermédiaires,

(*p*) J'ai appris par une lettre de M. Engel de Berne, en date du 20 Juin, qu'il a paru une Relation anonyme du Voyage de M. Phips, avec une Carte & une Introduction préliminaire sur cette route par la Mer du Nord; qu'on a lu en outre dans la Société Royale un Discours du Frere du Milord *Barrington*, par lequel il prouve la possibilité & la facilité même de ce passage, conseillant fort que le Parlement promette de nouveau une forte récompense à celui qui exécuteroit ce trajet jusqu'à Canton. Et qui le croiroit? M. Phips conseille la même chose, quoique à son retour il eût soutenu que toute cette vaste Mer à l'Est du Spitzberg étoit congelée.

Mémoire de M. de Vaugondy.

celui que je propose ne manque pas de fondement, jusqu'à ce que des Navigations entreprises par des gens expérimentés, & telles que les Anglois pourroient encore faire par la Baie d'Hudson, de même que les Espagnols en reconnoissant encore la Côte occidentale de la Californie, nous confirment dans ces recherches, ou contribuent à les rectifier, en décidant sur la nature de leurs objets, comme ce Voyage du Lieutenant Syndo, dont j'ai parlé au commencement de ce Mémoire, nous détermine l'état de la partie Nord de la Mer du Sud, entre l'Asie & l'Amérique, où il n'a trouvé qu'une grande quantité d'Isles qui remplissent l'étendue de la Presqu'Isle que l'on y avoit conjecturée.]



CHAPITRE XVI.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

Histoire Naturelle de l'Amérique Septentrionale.

INTRODUCTION.

SUIVANT la division ordinaire des deux parties de ce Continent, celle qu'on distingue, par le nom d'Amérique Septentrionale, a beaucoup plus d'étendue qu'on ne pense à lui en donner dans cet article. On a vu qu'elle se prend ordinairement à l'Isthme. Mais quantité de grandes Régions, qui sont comprises dans la partie du Nord, telles que la Nouvelle Espagne, la Louïsiane, & la plupart des Colonies Angloises, ne laissent pas d'appartenir à celle du Midi, par leur température & leurs autres propriétés. Aussi n'a-t-on pas manqué d'en donner l'Histoire Naturelle à part. Il ne s'agit donc ici que de celles, dont le climat est tout-à-fait différent, & qu'on peut faire commencer vers les trente-neuf degrés de latitude Septentrionale, au Sud du Lac Erié; c'est-à-dire, proprement, à l'entrée du Canada.

Observations sur le froid du Canada.

ON est surpris de lire & d'entendre que dans un Pays si proche encore du Soleil, aussi proche même que les Provinces les plus méridionales de France, le froid soit extrême, & si long qu'il empiete beaucoup sur le Printems. Avant la fin de l'Automne, les Rivieres s'y trouvent remplies de glaçons; & bientôt la terre est couverte de neiges, qui durent six mois, & s'élevent toujours à la hauteur de six piés. Il n'y a point de Voyageur qui ne fasse une description touchante, de ce qu'il a souffert d'un climat si rude. „ Rien n'est plus triste, (dit le P. de Charlevoix,) „ que de ne pouvoir se montrer à l'air sans être glacé, à moins que d'être fourré comme les Ours. D'ailleurs quel spectacle, qu'une neige „ qui vous éblouït, & qui vous cache toutes les beautés de la Nature. „ Plus de différence entre les Rivieres & les Campagnes; plus de variété: les Arbres mêmes sont couverts de frimats; il pend, à toutes leurs „ branches, des glaçons sous lesquels il n'y a point de sûreté à s'arrêter. „ Que penser, lorsqu'on voit aux Chevaux, des barbes de glace d'un pié „ de long? & comment voyager dans un Pays, où, pendant six mois, „ les Ours mêmes n'osent quitter leurs retraites? Aussi n'y ai-je jamais „ passé d'Hiver, sans avoir vu porter, à l'Hôpital général, quelqu'un à „ qui il falloit couper un bras ou une jambe gelés. Si le Ciel est serein, „ il souffle de la partie de l'Ouest un vent qui coupe le visage. Si le „ vent tourne au Sud, ou à l'Est, le tems s'adoucit un peu; mais il „ tombe une neige si épaisse, qu'on ne voit point à dix pas en plein „ midi. S'il survient un dégel dans les formes, adieu les Chapons, „ les quartiers de Bœuf & de Mouton, la Volaille, le Poisson, qu'on „ tenoit en réserve, dans les Greniers, sur la foi de la gelée. Ainsi, „ malgré les rigueurs du froid, on est réduit à souhaiter qu'il ne discontinue point."

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

IL peut être vrai, comme on le prétend, que les Hivers du Canada aient encore été plus rudes il y a cent ans: mais tout le monde convient que tels qu'ils sont aujourd'hui, l'Hiver de France le plus piquant n'en approche point. A la vérité le mois de Maï n'est pas plutôt arrivé, qu'il fait changer de langage. La douceur de cette fin du Printems, d'autant plus agréable qu'elle succede à tant de rigueurs (a); la chaleur de l'Eté, qui fait voir, en moins de quatre mois, les semences & les récoltes (b); la sérénité de l'Automne, pendant lequel on jouit d'une suite de beaux jours; tous ces avantages, auxquels on peut joindre celui de la liberté, qui est comme le partage du Pays, fait une compensation fort agréable pour les Habitans.

Ce froid extrême ne peut être attribué à la neige.

MAIS, la question ne regardant que le froid, on demande d'où peut venir une température si différente de celle de France, sous des paralleles qui sont tout-à-fait les mêmes? La plupart des Relations attribuent des froids si longs & si rudes à la neige, qui demeure trop longtems sur les terres pour qu'elles puissent jamais bien s'échauffer: mais cette explication ne fait que changer la difficulté; car on demandera quelle est la cause de cette abondance de neiges, sous des climats aussi chauds que le Languedoc & la Provence, & dans des Cantons beaucoup plus éloignés des Montagnes? Denys, qu'on a cité plusieurs fois avec éloge, raconte que les arbres reprennent leur verdure, avant que le Soleil soit assez élevé sur l'Horizon pour fondre la neige & échauffer la terre; ce qui peut être vrai dans l'Acadie, qu'il connoissoit particuliérement: mais d'autres assurent que partout ailleurs les neiges sont fondues dans les plus épaisses Forêts, avant qu'il y ait une feuille aux arbres. On ne s'en rapporte pas plus volontiers au même Voyageur, lorsqu'il prétend que les neiges fondent plutôt par la chaleur de la Terre, que par celle de l'air, & que c'est toujours par-dessous, qu'elles commencent à fondre: il y a peu d'apparence qu'une Terre, couverte d'eau gelée, ait plus de chaleur que

(a) Observons aussi, d'après le sage Missionnaire, qu'elles ont des inconvéniens auxquels on ne peut jamais bien remédier; il met au premier rang la difficulté de nourrir les Bestiaux, qui, pendant tout l'Hiver, ne trouvent absolument rien dans les Campagnes, coûtent par conséquent beaucoup à nourrir, & dont la chair, après six mois d'une nourriture seche, est presque sans goût. Il faut aussi bien du grain pour la Volaille, & de grands soins pour la conserver. Si, pour éviter cette dépense, on tue à la fin d'Octobre toutes les Bêtes qu'on veut manger jusqu'au mois de Mai, elles deviennent bien insipides; & de la maniere dont on a rapporté que le Poisson se pêche, au travers de la glace, il ne peut être fort abondant, sans compter qu'il est d'abord gelé: de sorte qu'il est presqu'impossible d'en avoir de frais, dans la saison où il est le plus fâcheux d'en être privé. Les bons Chrétiens seroient même fort embarrassés pendant le Carême, sans le secours de la Marée & des Anguilles. De beurre & d'œufs frais, il n'en est point question, non plus que de légumes, qu'on garde néanmoins comme on peut dans les Celliers, mais qui perdent bientôt leur vertu. Ajoutons qu'à l'exception des Pommes, qui sont ici d'une excellente qualité, & des petits Fruits d'Eté, qui ne se gardent point, les Fruits de France ne réussissent point. *Journal Historique*, p. 166.

(b) L'usage du Pays est de labourer les Terres pendant l'Automne, de semer depuis le milieu d'Avril jusqu'au 10 de Mai, & de couper les blés depuis le 15 d'Août jusqu'au 20 de Septembre. Les terres, qui n'ont été labourées qu'au Printems, rapportent moins, dit-on, parceque les parties nitreuses de la neige ne s'y insinuent pas bien.

l'air, qui reçoit immédiatement celle du Soleil. D'ailleurs, Denys n'explique point la cause de ce déluge de neiges, qui inonde des Pays immenses, au milieu de la Zône tempérée.

Explication Physique.

Un Jésuite Romain, qui avoit passé une partie de sa vie dans la Nouvelle France, a traité cette question en Physicien (c); & le P. de Charlevoix confirme sa Doctrine, en y mettant quelques restrictions. Il croit, par exemple, que le Missionnaire Italien se trompe, lorsqu'il ne veut pas qu'on attribue les froids excessifs du Canada, aux Montagnes, aux Bois & aux Lacs du Pays: ces trois causes, suivant le Jésuite François, doivent y contribuer (d); car il n'y a rien, dit-il, à repliquer contre l'expérience, qui rend sensible la diminution du froid, à mesure que le Pays se découvre; quoiqu'elle ne soit pas proportionnée à ce qu'elle devroit être, si l'épaisseur des Bois en étoit la principale cause. Il y en a donc de plus puissantes; & là-dessus, les deux Jésuites s'accordent.

Sous les climats les plus chauds, il se trouve des Terres humides; sous les plus froids, il y a des Terres fort seches; & c'est un certain mélange de sec & d'humide qui forme les glaçons & les neiges, dont la quantité produit l'excès & la durée de froid. Ce mélange se fait remarquer à tous ceux qui voyagent en Canada: le Monde n'a point de Pays où il y ait plus d'eau; il en a peu, dont le Terroir soit plus mêlé de pierres & de sable. Ajoutez qu'il y pleut rarement, & que l'air y est extrêmement pur & sain; preuve, sans réplique, de la sécheresse naturelle de la terre. De soixante François établis dans le Pays des Hurons, la plûpart d'une complexion délicate, & tous assez mal nourris, le Missionnaire Italien rend témoignage qu'il n'en mourut pas un dans l'espace de seize ans. A la vérité, cette étrange multitude de Rivieres & de Lacs, qui égalent en espace la moitié des Terres de l'Europe, devroit fournir à l'air une continuelle abondance de nouvelles vapeurs: mais outre que la plupart de leurs eaux sont fort claires, sur un fond de sable, leur extrême & constante agitation, qui émousse la pointe des rayons solaires, ne permet pas qu'il s'en éleve beaucoup de vapeurs, ou les fait bientôt retomber en brouillards: sur ces Mers douces, les vents n'excitent pas moins de tempêtes que sur l'Océan; & c'est la même raison, qui rend les pluyes rares sur Mer.

Une seconde cause des grands froids du Canada est le voisinage de la Mer du Nord, qui, pendant plus de huit mois de l'année, se trouve

(c) Le P. *Bressani*, dans une Relation de la Nouvelle France, qu'il a publiée en Italien.

(d) S'il est vrai, comme le P. Bressani l'observe lui-même, qu'après une journée fort chaude on voit souvent, au Canada, de la gelée pendant la nuit, ce phénomene ne peut gueres être expliqué, qu'en supposant que le Soleil ayant ouvert pendant le jour les pores de la Terre, l'humidité qui y étoit renfermée, les parties de Nitre que la neige y a laissées, & la chaleur qu'un air aussi subtil que celui du Pays conserve après le coucher de cet Astre, forment ces petites gelées, comme on fait de la glace sur le feu. Or d'où viendroit l'humidité, dans un Pays dont on représente le sol mêlé de beaucoup de sable, si ce n'étoit de la multitude des Lacs & des Rivieres, de l'épaisseur des Forêts, & des Montagnes couvertes de neige, qui arrose les Plaines en fondant?

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

couverte de glaces énormes. Il ne neige, au Canada, que du vent de Nord-Est, c'est-à-dire du côté des glaces du Nord; & quoique le froid semble moins vif pendant la chûte des neiges, elles doivent contribuer beaucoup à refroidir les vents d'Ouest & de Nord-Ouest, dans l'immensité de Pays qu'elles couvrent, & que ces vents traversent. Enfin le Missionnaire Italien donne pour cause de la subtilité de l'air, & par conséquent, de la rigueur du froid, l'élevation du terrein, qu'il s'efforce de prouver par la profondeur de la Mer, à mesure qu'on approche de la Côte, & par la hauteur des chûtes d'eau, qui se trouvent en si grand nombre dans les Rivieres. On pourroit répondre que la profondeur de la Mer prouve peu, & que les chûtes des Rivieres ne prouvent pas plus que les cataractes du Nil; sans compter que suivant les Relations, depuis Mont-réal, où commencent les Rapides, jusqu'à la Mer, il ne paroît pas que le Fleuve S. Laurent ait beaucoup plus de rapidité que plusieurs de nos Rivieres d'Europe. Aussi le P. de Charlevoix ne trouve-t-il de véritable force, pour expliquer les grands froids du Canada, qu'à la seconde des trois causes du P. Bressani; c'est-à-dire à la proximité des glaces du Nord; il juge même que malgré ce fâcheux voisinage, si le Pays étoit plus découvert & plus peuplé, les Hivers y seroient moins longs & moins rudes.

ANIMAUX DU CANADA.

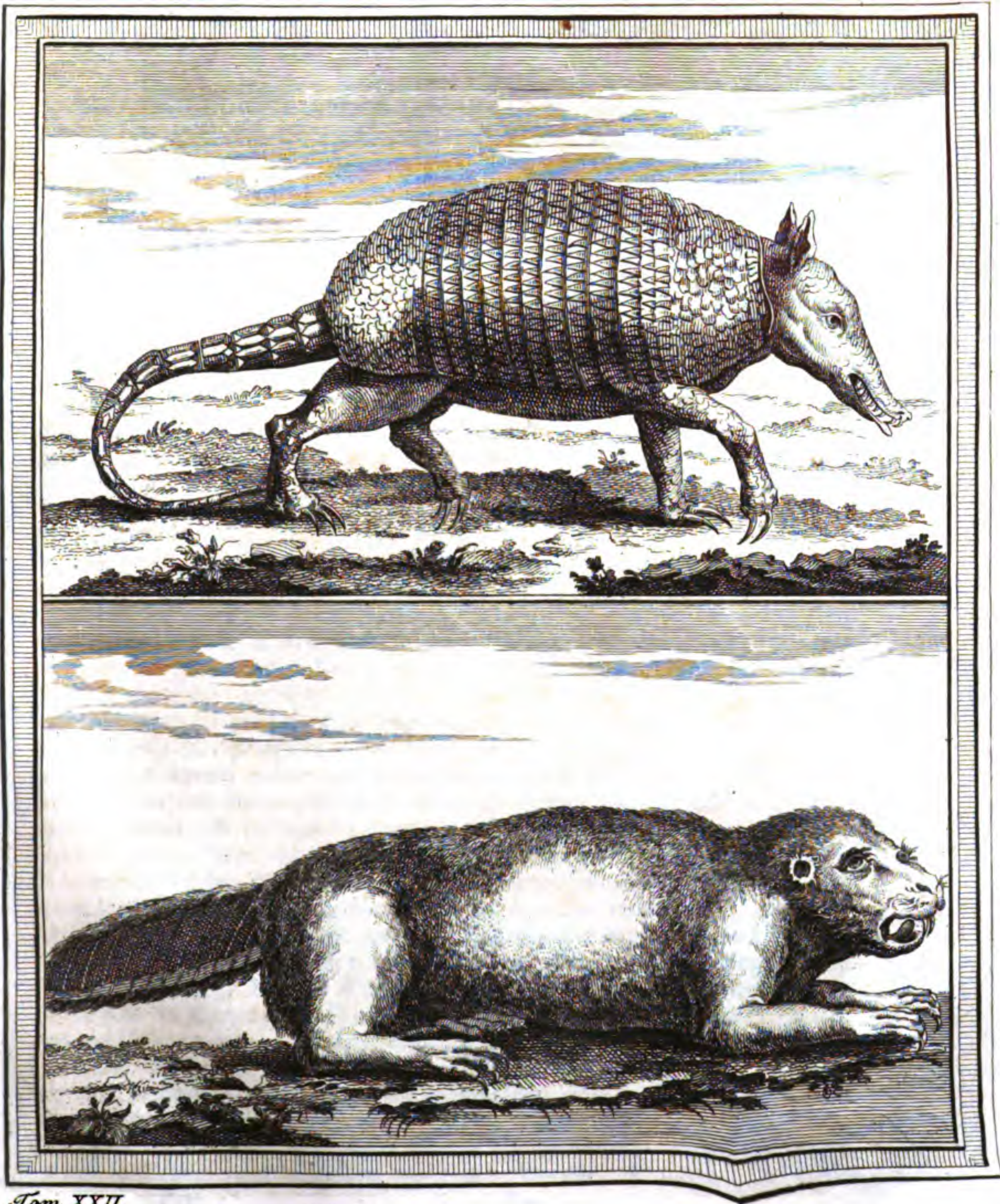
CETTE rigoureuse température n'empêche point qu'une si grande Région ne soit bien peuplée de toutes sortes d'Animaux; les uns, qui la quittent en Hiver, pour chercher un air plus doux; les autres, que la Nature a rendus capables de supporter un froid excessif, ou qu'elle a favorisés d'un admirable instinct pour s'en garantir. On doit le premier rang au plus singulier, qui est le *Castor*, dont on a déja fait connoître la merveilleuse industrie, dans son logement & dans l'ordre qu'il y observe (e). Il n'y a point de Relation du Canada, qui ne contienne une longue Description de ce curieux Animal; mais on ne cesse point de répéter, que dans le choix des autorités, c'est à celle des Missionnaires qu'on donne la préférence. Leurs observations portent ordinairement un caractere d'exactitude & de vérité, qui répond à la gravité de leur profession, & qui vient sans doute de la même source.

Castors, & leur Description.

LE Castor, dit le P. de Charlevoix, n'étoit pas méconnu en France, avant la découverte de l'Amérique, puisqu'on trouve, dans les anciens titres des Chapeliers de Paris, divers Réglemens pour la Fabrique des chapeaux Bievres. Castor & *Bievre* sont différens noms du même Animal: mais soit que le Bievre Européen soit devenu rare, ou que son poil n'ait pas la même bonté que celui du Castor Amériquain, on ne parle plus gueres du premier que par rapport au *Castoreum*. Jamais même on ne l'a vanté comme un Animal curieux, faute apparemment de l'avoir observé de près; ou peut-être, parcequ'il n'a que les propriétés des Castors terriers, qui forment une autre espece. Le Castor du Canada est un Quadrupede amphibie, qui peut vivre néanmoins, sans aller dans l'eau,

(e) Voyez, ci-dessus, les Chasses des Sauvages.

Tatou ou Armadille.



Tom. XXII.

Castor.

l'eau, & qui ne peut même y être longtems; mais qui a besoin quelquefois de s'y baigner. Les plus grands Castors ont un peu moins de quatre piés, sur environ quinze pouces d'une hanche à l'autre, & pesent soixante livres. La couleur de cet Animal est différente, suivant la différence des climats où il se trouve. Dans les quartiers du Nord les plus reculés, ils sont ordinairement tout-à-fait noirs; mais on y en voit quelquefois de blancs. Ils sont bruns, dans les Pays plus tempérés; & leur couleur s'éclaircit à mesure qu'ils avancent vers le Sud. Chez les Illinois, ils sont presque fauves, & l'on y en voit même de couleur de paille. On observe que plus ils sont noirs, moins ils sont fournis de poil; & par conséquent leur dépouille est moins estimée. Leur poil est de deux sortes, par tout le corps; à l'exception des pattes, où il est fort court. Le plus grand est long de huit à dix lignes; il va même jusqu'à deux pouces sur le dos, mais il diminue avec proportion, jusqu'à la tête & jusqu'à la queue. Il est rude, gros, luisant, & donne à la Bête sa couleur entiere. Regardé avec le microscope, le milieu en paroît moins opaque; d'où l'on conclut qu'il est creux, & qu'il ne peut être d'aucun usage. L'autre est un duvet très fin, fort épais, long d'un pouce au plus; & c'est celui qu'on emploie. On le nommoit autrefois, en Europe, Laine de Moscovie: il fait proprement l'habit du Castor; le premier ne lui sert que d'ornement, & peut-être l'aide-t-il à nager.

On donne, au Castor, quinze ou vingt ans de vie. La Femelle porte quatre mois, & sa portée ordinaire est de quatre Petits. Quelques Voyageurs en ont fait monter le nombre jusqu'à huit, mais cette fécondité paroît rare. Elle a quatre mamelles, deux sur le grand pectoral, entre la seconde & la troisieme des vraies côtes, & deux, environ quatre doigts plus haut. Les muscles de cet Animal sont extrêmement forts, & d'une grosseur qui n'a point de proportion à sa taille. Ses intestins, au contraire, sont fort délicats, ses os très durs; & ses deux mâchoires, presqu'égales, sont d'une grosseur extraordinaire: chacune est garnie de dix dents, deux incisives & huit molaires. Les incisives supérieures ont deux pouces & demi de long, les inférieures en ont plus de trois, & suivent les courbures de la mâchoire; ce qui leur donne une force surprenante dans de si petits Animaux. On remarque aussi que les dents des deux mâchoires ne se répondent pas exactement, mais que les supérieures débordent en avant sur les inférieures, de sorte qu'elles se croisent, comme les deux tranchans d'une paire de ciseaux; enfin, que la longueur des unes & des autres est précisément le tiers de leurs racines. La tête d'un Castor offre à-peu-près la figure de celle d'un Rat de Montagne. Il a le museau un peu allongé, les yeux petits, les oreilles courtes, rondes, velues par dehors, sans poil en dedans. Ses jambes sont courtes, surtout celles de devant, & n'ont pas plus de quatre pouces de long; elles ressemblent assez à celles du Blereau: les ongles en sont taillés de biais, & creux comme le tuyau des plumes. Les piés de derriere sont plats, garnis de membranes entre les doigts. Ainsi le Castor peut marcher, mais avec lenteur, & nage aussi facile-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

ment que tout autre Animal aquatique. D'ailleurs, par sa queue, il est tout-à-fait Poisson; ce qui l'a fait déclarer de cet ordre par la Faculté de Médecine de Paris, & ranger, par la Faculté de Théologie, au nombre des Animaux dont la chair peut être mangée les jours maigres. Le P. de Charlevoix assure que Lemery s'est trompé, lorsqu'il n'a fait tomber cette décision que sur le train de derriere du Castor, & qu'elle regarde le corps entier. Mais les Canadiens ne peuvent gueres profiter de cette indulgence. On voit, à présent, peu de Castors près des Habitations. Les Sauvages en gardent la chair, après l'avoir fait boucanner; ce qui ne lui ôte point un goût sauvage, qu'elle ne perd qu'après avoir été cuite à l'eau. Avec cette préparation, elle prend une si bonne qualité, qu'il n'y a point, dit-on, de viande plus légere, plus délicate & plus saine. On la croit même aussi nourrissante que celle du Veau. Bouillie, elle demande quelque chose qui en releve le goût; mais à la broche, elle se mange sans autre apprêt.

CE que le Castor a de plus remarquable, est sa queue. Elle est presqu'ovale, large de quatre pouces, dans sa racine, de cinq au milieu, & de trois pouces à l'extrêmité; épaisse d'un pouce, & longue d'un pié. Sa substance est une graisse ferme, ou un cartilage tendre, qui ressemble à la chair du Marsouin, mais qui se durcit quand elle est conservée. Elle est couverte d'une peau écailleuse, dont les écailles sont exagones, & d'une demi-ligne d'épaisseur sur trois ou quatre lignes de long, appuyées les unes sur les autres comme celles des Poissons. Une pellicule très délicate leur sert de fond; & de la maniere dont elles sont enchassées, elles s'en tirent aisément après la mort de l'Animal. On trouve, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, une description Anatomique du Castor.

Castoreum.

IL ne paroît pas que les véritables testicules de cet Amphibie ayent été connus des Anciens, sans doute parce qu'ils sont fort petits, & cachés sous les *aînes*: c'est le nom qu'on a donné aux bourses, ou poches, du Castoreum, qui sont bien différentes, & au nombre de quatre dans le bas-ventre du Castor. Les deux premieres, qu'on nomme supérieures, parce qu'elles sont plus élevées que les autres, ont la figure d'une Poire, & communiquent ensemble, comme les deux poches d'une Besace. Les deux autres, qu'on appelle inférieures, sont arrondies par le fond. Les premieres renferment une matiere résineuse, mollasse, adhérente, mêlée de petites fibres, de couleur, grisâtre en dehors, jaunâtre en dedans, d'une odeur forte, désagréable, pénétrante, & qui s'enflamme aisément: c'est le vrai *Castoreum*. Il durcit à l'air, dans l'espace d'un mois; il devient brun, cassant & friable: si l'on est pressé de le faire durcir, on le met dans une cheminée. Le Castoreum qui vient de Dantzick est plus estimé que celui du Canada, par des raisons connues apparemment des Droguistes. On convient que les bourses du dernier ont moins de grosseur, & qu'en Canada même on préfere les plus grosses: mais avec la grosseur, elles doivent être pesantes, de couleur brune, d'une odeur pénétrante, remplies d'une matiere dure, cassante & friable, d'une même couleur, ou jaunâtre, entrelassées d'u-

ne membrane déliée, & d'un goût acre. On ajoute que les propriétés du Castoreum sont d'atténuer les matieres visqueuses, de fortifier le cerveau, d'abaisser les vapeurs, de provoquer leurs mois aux Femmes, d'empêcher la corruption, & de faire évaporer les mauvaises humeurs par la transpiration. Il ne s'employe pas avec moins de succès contre l'Epilepsie, la Paralysie, l'Apoplexie, & la surdité.

Les poches inférieures contiennent une liqueur onctueuse, qui ressemble au Miel. Sa couleur est d'un jaune pâle, son odeur fétide, peu différente de celle du Castoreum, mais un peu plus foible; elle se condense en vieillissant, & prend la substance du suif. Cette liqueur est résolutive & fortifie les nerfs.

C'est sans fondement qu'on a cru, sur la foi des anciens Naturalistes, que le Castor, lorsqu'il se voit poursuivi, coupe ces prétendus testicules & les abandonne aux Chasseurs, pour sauver sa vie. C'est de son poil, observe le Missionnaire, qu'il devroit plutôt se dépouiller, car le reste est bien moins précieux: cependant il doit le nom de Castor à cette Fable. Sa peau, dépouillée du poil, n'est pas non plus à négliger; on en fait des Gants & des Bas. Mais comme il est difficile d'enlever le poil sans la découper, on n'emploie gueres que celle des Castors Terriers. Dans le Commerce, on nomme *Castor sec*, la peau de Castor dont on n'a point encore fait usage, & *Castor gras* celle que les Sauvages ont employée. Après l'avoir bien grattée en dedans, & frottée avec la moëlle de certains Animaux qui la rend plus souple, ils en cousent plusieurs ensemble, pour en faire une sorte de Mante, qu'on nomme Robe, & dont ils s'enveloppent, le poil en dedans. En Hiver, ils ne la quittent, ni jour, ni nuit. Le grand poil tombe bientôt; & le duvet, qui reste, ne manque point de s'engraisser: ce cotton devient beaucoup plus propre à l'ouvrage des Chapeliers, qui ne pourroient pas même employer le sec, s'ils n'y méloient un peu de gras. On ajoute que pour être dans toute sa bonté, il doit avoir été porté quinze ou dix-huit mois. Les Sauvages ne se seroient pas imaginé que leurs vieilles hardes pussent être si précieuses: mais c'est un avantage qu'on n'a pû leur cacher longtems. Un Particulier, qui avoit eu la Ferme du Castor, s'en trouvant beaucoup de reste, & cherchant à s'en faciliter la consommation, imagina d'en faire filer & corder avec de la Laine; & de cette composition il fit faire des Draps, des Flanelles, des Bas au métier, & d'autres Ouvrages de même nature. Son entreprise eut peu de succès, & servit à faire connoître que le poil du Castor ne convient qu'à la fabrique des Chapeaux. Cependant l'exemple des François ayant trouvé des imitateurs en Hollande, il s'y est conservé une de ces Manufactures, d'où l'on voit encore sortir des Draps & des Droguets; mais ces étoffes sont cheres, & n'en sont pas de meilleur usage, le poil de Castor se détache bientôt, & forme à sa superficie un duvet qui leur ôte tout leur lustre. Les Bas, qu'on en a faits, avoient le même défaut.

Ce qu'on nomme Castor sec & Castor gras.

Quelques Voyageurs donnent aux Castors, comme aux Abeilles, un

Castors Terriers.

Histoire Naturelle de l'Amériq. Septentrionale.

Opinion qu'on a d'eux.

Roi ou un Chef qui les commande; opinion difficile à vérifier, & priſe apparemment des Sauvages, qui les croyoient autrefois des Animaux raiſonnables, auxquels ils ſuppoſoient un langage particulier, un Gouvernement, des Loix, & des Commandans, pour leur travail. Entre les punitions des Pareſſeux, ils mettoient l'exil; & l'on croit trouver l'explication de cette idée dans l'eſpece de Caſtors qu'on nomme *Terriers*, qui vivent, en effet, ſéparés des autres, & ſe logent ſous terre, où leur unique travail eſt de ſe faire un chemin couvert pour aller à l'eau. On les diſtingue à différentes marques, telles que leur maigreur & le peu de poil qu'ils ont ſur le dos. D'ailleurs il s'en trouve plus, dans les Pays chauds, que dans ceux où le froid eſt vif; & l'on a déja remarqué qu'ils ont plus de reſſemblance que les autres avec les Caſtors ou les Bievres de l'Europe, où l'on ſait qu'ils ſe retirent dans des creux & des cavernes, le long des Rivieres. Il s'en trouve en Allemagne, ſur l'Ebre; en France, ſur le Rhône, l'Iſere & l'Oiſe: mais ils ſont plus communs en Pologne.

Deſcription de l'Orignal.

L'*Orignal*, qui tient le ſecond rang, pour les avantages qu'on tire de ſa Chaſſe, n'eſt différent de ce qu'on nomme, en Allemagne, en Pologne & en Moſcovie, l'Elan ou la *Grand-Bête*; que par ſa groſſeur, qui eſt celle d'un Cheval. Il a la croupe large, la queue d'une petiteſſe extrême, puiſqu'on ne lui donne que la longueur du doigt, le jarret fort haut, les jambes & les piés du Cerf. Un long poil lui couvre le garrot, le col & le haut du jarret. Sa tête a plus de deux piés de long, & ſa maniere de l'étendre en avant lui donne une mauvaiſe grace. Son muffle eſt gros, & rabatu par le haut. Ses nazeaux ſont ſi grands, qu'on y peut fourrer, dit-on, la moitié du bras. Enfin ſon bois eſt beaucoup plus large que celui du Cerf, & n'eſt gueres moins long; mais il eſt plat & fourchu, comme celui du Daim. Il ſe renouvelle tous les ans, ſans qu'on ait encore obſervé s'il prend chaque fois un accroiſſement, qui marque les années. On prétend que l'Orignal eſt ſujet à l'Epilepſie, & que dans ſes accès, il ſe gratte l'oreille de ſon pié gauche de derriere pour s'en délivrer; ce qui fait regarder la corne de ce pié, comme un ſpécifique pour la même infirmité dans les hommes (*f*). On n'en vante pas moins la vertu pour les palpitations de cœur (*g*), la pleuréſie, la colique, le cours de ventre, les vertiges & le pourpre (*h*). Le poil de l'Orignal eſt mêlé de gris-blanc, & de rouge-noir; il devient creux, dans la vieilleſſe de l'Animal, ne ſe foule point, & ne perd jamais une ſorte d'élaſticité, qui le fait toujours redreſſer: on en fait des matelats & des ſelles de Chevaux. Sa chair eſt légere, nourriſſante & de très bon goût; ſa peau, forte, douce & moëlleuſe: elle ſe paſſe en chamois, & l'on en fait des Buffes d'autant plus eſtimés, qu'ils peſent très peu. Les Sauvages regardent l'Orignal, comme un Animal de bon augure. On prétend qu'il ſe met à genoux

(*f*) On l'applique ſur le cœur du Malade, on la lui met dans ſa main gauche, & on lui en frotte l'oreille.

(*g*) On l'emploie comme pour l'Epilepſie.

(*h*) On la pulvériſe, & l'on en fait boire la poudre dans de l'eau.



Tom. XXII.

BŒUF DE LA NOUVELLE FRANCE.

pour manger, pour boire, & pour se coucher; & qu'il a dans le cœur un petit os, qui facilite l'accouchement (*i*).

Carcajou, ou Quincajou.

Outre les Chasseurs, qui font une rude guerre à l'Orignal, il a deux autres ennemis, qui ne lui laissent pas plus de repos. Le plus terrible est le *Carcajou*, ou *Quincajou*, espece de Chat sauvage, d'un poil roux & brun, dont la queue est si longue, qu'il s'en fait plusieurs cercles autour du corps. Lorsqu'il peut s'approcher d'un Orignal, il saute dessus, & s'attache à son cou, qu'il entoure de sa longue queue; & de ses dents, il lui coupe la veine jugulaire. L'Orignal n'a qu'un moyen de s'en garantir, qui est de se jetter promptement à l'eau, que son Ennemi ne peut souffrir; mais s'il est éloigné des Rivieres, il succombe avant que d'y pouvoir arriver. Les Missionnaires mêmes assurent que le Carcajou, qui n'a pas l'odorat des plus fins, mene trois Renards à cette chasse, & qu'ils les emploie pour la découverte: que dès qu'ils ont éventé leur proie, deux de ces rusés Chasseurs se rangent à ses côtés; que le troisieme se place derriere elle, & que la poussant tous trois avec une adresse surprenante, ils la conduisent vers le Carcajou, qui s'accommode avec eux pour le partage; enfin, qu'une autre ruse de cet Animal est de grimper sur un arbre, où, se couchant de son long sur une branche avancée, il attend qu'un Orignal passe, & saute dessus lorsqu'il le voit à portée.

Bœuf du Canada.

Le Bœuf du Canada est plus grand que celui de l'Europe. Il a les cornes basses, noires & courtes; deux grandes touffes de crin, l'une sous le museau, & l'autre sur la tête, d'où elle lui tombe sur les yeux; ce qui lui donne un air hideux. Il a sur le dos une bosse, qui commence sur les hanches, & va toujours en croissant jusques sur les épaules. La premiere côte de devant est plus haute d'une coudée que les autres, & large de trois doigts. Toute la bosse est couverte d'un poil fort long, un peu roussâtre; & le reste du corps, d'une laine noire qui est fort estimée. On assure que la dépouille d'un Bœuf est de huit livres de laine. Ces Animaux ont le poitrail fort large, la croupe assez fine, & la queue fort courte. On ne leur voit presque point de cou; mais leur tête est plus grosse que celle des nôtres. Ils fuient ordinairement à la vue d'un Homme; & celle d'un chien leur cause la même frayeur. Ils ont l'odorat si fin, que pour s'approcher d'eux, à la portée du fusil, on est obligé de prendre le dessous du vent; mais un Bœuf, qui se sent blessé, devient furieux, & se précipite sur les Chasseurs: il n'est gueres plus traitable, lorsque les Vaches ont mis bas leurs Veaux. La chair du Taureau est de fort bon goût; mais si dure, qu'on ne mange gueres que celle des Vaches. Leur peau, qui est la meilleure de l'univers, se passe aisément; & quoique très forte, elle devient aussi moëlleuse que le meilleur chamois. On a vu que les Sauvages en font des boucliers, qui sont, à la fois, extrêmement légers & presqu'impénétrables aux balles.

Vers la Baie d'Hudson, il se trouve une autre espece de Bœufs,

(*i*) Réduit en poudre, & pris dans un bouillon.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

Bœufs musqués de la Baie d'Hudson.

qu'on a nommés *Bœufs musqués*, parce qu'ils jettent une si forte odeur de musc, que dans certaines saisons il est impossible d'en manger. Jeremie en donne la description: „ Ces Animaux, dit il, ont la laine très „ belle, & plus longue que celle des Moutons de Barbarie. J'en appor„ tai en France (*k*), & je m'en fis faire des Bas, qui étoient plus beaux „ que des Bas de soie. Les Bœufs musqués, quoique plus petits que „ les nôtres, ont les cornes beaucoup plus grosses & plus longues. Leurs „ racines se joignent sur le haut de la tête, & descendent, à côté des „ yeux, presqu'aussi-bas que la gueule; d'où le bout remonte en haut & „ forme comme un croissant. J'en ai vu de si grosses, que séparées du „ crâne, les deux ensemble pesent soixante livres. Ces Bœufs ont les „ jambes fort courtes, de sorte qu'en marchant, leur laine traîne tou„ jours par terre; ce qui les rend si difformes, qu'on a peine à distin„ guer, d'un peu loin, de quel côté est la tête. Ils ne sont pas en „ si grand nombre; & les Sauvages les auroient bientôt détruits, s'ils „ s'attachoient à cette chasse. D'ailleurs, on les tue, dans le tems „ des neiges, à coups de lance, sans qu'ils puissent fuir, avec des jam„ bes si courtes (*l*). "

Le Cerf est le même au Canada qu'en Europe, ou ne differe que par un peu plus de grandeur.

Le Caribou.

Le *Caribou*, dont on a parlé plusieurs fois sans l'avoir décrit, est un animal de la grandeur de l'Ane, dont il tient beaucoup aussi pour la figure, & qui égale le Cerf en agilité. La Hontan décide que c'est une espece d'Ane sauvage (*m*).

Chevreuils.

Cette grande Région n'a point d'Animal plus commun que le Chevreuil. Cet Animal s'apprivoise avec une facilité surprenante. Une Femelle, devenue domestique, se retire dans les Bois lorsqu'elle est en chaleur; & dès qu'elle a reçu les caresses du Mâle, elle revient chez son Maître. Elle retourne au Bois pour se délivrer de ses Petits: elle les y laisse, & les visite réguliérement; mais elle a le même soin de revenir se montrer à son Maître; & lorsqu'on juge à propos de la suivre, on prend ses Nourrissons, qu'elle continue de nourrir. On s'étonne que les François du Canada n'en aient pas des Troupeaux entiers, dans leurs Habitations.

Chats Cerviers.

Les Bois sont remplis de Loups, ou plutôt de Chats cerviers; car on assure qu'ils n'ont du Loup que la tête, & que dans tout le reste ils sont de vrais Chats. On les représente comme d'habiles Chasseurs, qui ne vivent que des Animaux qu'ils poursuivent jusqu'à la cime des plus grands arbres. Leur chair est blanche, & ne fait pas un mauvais aliment. Leur poil & leurs peaux sont une des plus belles fourrures du Pays: mais on

Renards noirs.

estime encore plus celle de certains Renards noirs des Montagnes du Nord; comme les Renards noirs de Moscovie & du Nord de l'Europe l'emportent aussi sur les autres. Il y en a de plus communs, dont les uns ont le poil noir, ou gris, mêlé de blanc; les autres, tout gris, &

(*k*) En 1708.
(*l*) Relation de la Baie d'Hudson.
(*m*) Tome II. pag. 77.

d'autres d'un rouge tirant sur le roux. Il s'en trouve, en remontant le Missisipi, dont le poil est argenté. On raconte que toutes les especes de Renards ont une maniere fort plaisante de donner la chasse aux Oiseaux de Rivieres: ils s'avancent un peu dans l'eau; ils se retirent ensuite, & font cent cabrioles sur le rivage. Les Canards, les Outardes, & d'autres Oiseaux aquatiques, que ce jeu amuse, s'approchent de l'Ennemi, qui se tient d'abord tranquille lorsqu'il les voit à portée: il remue seulement la queue, pour les attirer plus près; & ces imbécilles animaux donnent dans le piege, jusqu'à ne pas craindre de la becquéter. Alors le Renard saute dessus, & ne manque point sa proie. Le P. de Charlevoix nous apprend qu'on a dressé, avec assez de succès, des Chiens au même manége, & que les mêmes Chiens font une rude guerre aux Renards.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

Renards argentés.

Comment les Renards chassent aux Oiseaux.

On décrit, sous le nom d'*Enfant du Diable*, une sorte de Fouine, qu'on appelle aussi Bete puante, parce que son urine, qu'elle lâche quand elle est poursuivie, empeste l'air dans un grand espace. On la prendroit pour le Chinche de la partie Méridionale de l'Amérique, si l'on n'ajoutoit que c'est d'ailleurs un fort joli Animal. Il est de la grandeur d'un petit Chat, mais plus gros; d'un poil clair, tirant sur le gris, avec deux lignes blanches, qui lui forment sur le dos une figure ovale, depuis le cou jusqu'à la queue. Cette queue est touffue, comme celle du Renard, & se redresse comme celle de l'Ecureuil.

L'Enfant du Diable.

Le Rat-musqué a tant de ressemblance avec le Castor, qu'à l'exception de la queue, qu'il n'a pas moins longue que les Rats d'Europe, & des testicules, qui renferment un musc exquis, on le croiroit un diminutif de la même espece: il a toute la structure du corps, & surtout la tête du vrai Castor. On lui trouve aussi beaucoup de rapport au Rat des Alpes (n). Son poids est d'environ quatre livres. Il se met en campagne, au mois de Mars; & sa nourriture, alors, est de quelques morceaux de bois, qu'il pile avant que de les manger. Après la fonte des neiges, il vit de racines d'orties; ensuite, des tiges & des feuilles de la même Plante. En Eté, il ne mange gueres que des Fraises & des Framboises, auxquelles succedent d'autres fruits pendant l'Automne. Dans ces deux dernieres Saisons, on voit rarement le mâle sans sa femelle. Mais, à l'entrée de l'Hiver, ils se séparent, & chacun fait, de son côté, son logement dans un trou, ou dans le creux d'un arbre, sans aucunes provisions. On assure que pendant toute la durée du froid, ils demeurent sans manger.

Le Rat musqué.

Les Rats musqués bâtissent des Cabanes, à-peu-près de la forme de celles des Castors, mais on y remarque beaucoup moins d'art. Leur situation ne demande point de chaussée, parcequ'elle est toujours au bord de l'eau. Le poil du Rat-musqué entre dans la fabrique des Chapeaux, avec celui du Castor. Sa chair est de fort bon goût, excepté le tems qu'il recherche sa Femelle: il s'y répand alors un goût de musc, qu'on ne peut lui faire perdre.

(n) Décrit par M. Ray, sous le nom de *Mus Alpinus*.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

Hermines, Martres, Pitois, Rats de Bois, & Pekans.

L'HERMINE du Canada est de la grosseur de nos Ecureuils, mais un peu moins allongée. Son poil est d'un très beau blanc, mais l'extrémité de la queue, qu'il a fort longue, est d'un noir de jais. Les Martres sont moins rouges que celles de France, avec le poil plus fin : leur retraite ordinaire est dans les bois, d'où elles ne sortent que tous les deux ou trois ans, en troupes nombreuses ; & le tems de leur sortie annonce une bonne année de chasse, c'est-à-dire des neiges fort abondantes. Le Pitois seroit peu différent de la Fouine, s'il n'avoit le poil plus noir, plus long & plus épais. Ces deux Animaux font la guerre aux Oiseaux, sauvages & domestiques. Le Rat de Bois est le double des nôtres, en grosseur : il a la queue velue, & le poil d'un très beau gris argenté ; on en voit même de tout blancs. La femelle a, sous le ventre, une bourse qui s'ouvre & se ferme, où elle met ses Petits, pour fuir avec eux, lorsqu'elle est menacée de quelque danger. On nous apprend que la Fourrure des Fouines, des Loutres, des Pitois, des Rats de Bois, des Hermines, des Martres, & des *Pekans*, espece de Chats sauvages, de la grandeur des nôtres, est ce qui se nomme, dans le Commerce, *la menue Pelleterie*.

Ce que c'est que la menue Pelleterie.

Ecureuils.

ON distingue ici trois especes d'Ecureuils ; les rouges, qui ne different point des nôtres ; les *Suisses*, qui sont un peu plus petits, & dont le poil est rayé, en longueur, de blanc, de rouge & de noir (o) ; & les Ecureuils volans, qui ont le poil d'un gris obscur ; ce nom leur vient de leur extrême agilité, qui les fait sauter, d'un arbre à l'autre, à plus de quarante pas. On attribue cette propriété à deux peaux fort minces, qu'ils ont, des deux côtés, entre les pattes de derriere & celles de devant, & qui s'étendent de la largeur de deux pouces. Le nombre des Ecureuils est prodigieux dans tout le Pays, parce qu'on leur fait peu la guerre.

Le Porc-Epi.

LE Porc-Epi du Canada est de la grosseur d'un Chien médiocre, mais plus court & moins haut. Son poil, long d'environ quatre pouces, est blanc, creux, gros comme une paille des plus minces, & très fort, particuliérement sur le dos ; c'est son arme : il la lance d'abord sur ceux qui l'attaquent ; & pour peu qu'elle entre dans la chair, elle s'y enfonce, si l'on ne se hâte de l'en retirer : aussi les Chasseurs éloignent-ils leurs Chiens de ces Animaux. Leur chair se mange ; & rôtie, on la compare à celle du Cochon de lait.

Lievres & Lapins.

LA seule différence des Lievres & des Lapins de ce Pays, aux nôtres, est qu'ils ont les jambes de derriere plus longues. Leur poil est très fin, & pourroit être employée dans la fabrique des Chapeaux, si ces Animaux ne muoient continuellement : l'Hiver, ils grisonnent, & sortent rarement de leurs tanieres, où ils vivent des plus tendres branches de Bouleau : l'Eté, ils ont le poil roux. En toute saison, les Renards leur font une cruelle guerre ; & pendant l'Hiver, ils sont fort recherchés des Sau-

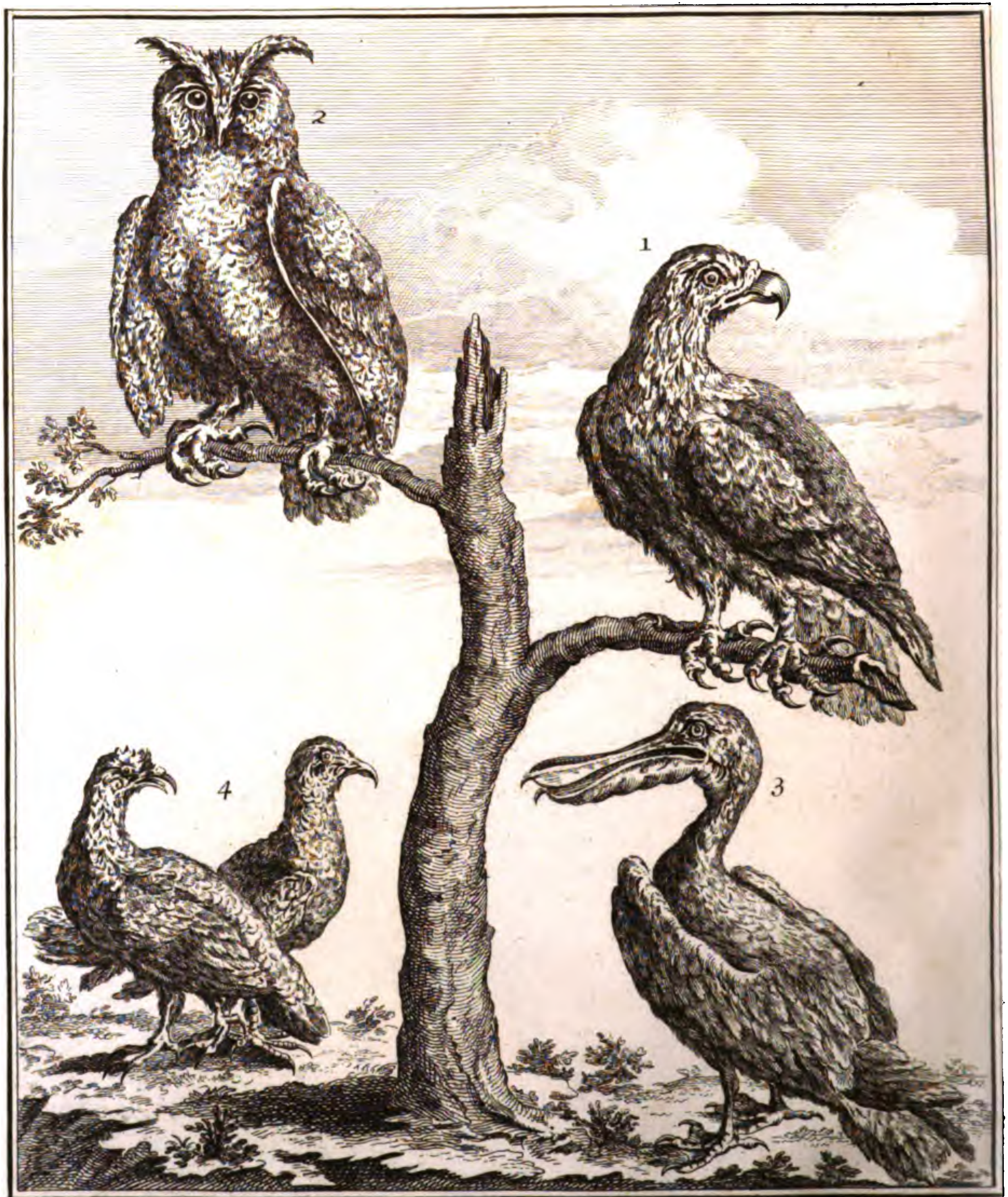
(o) A-peu-près, dit-on, comme les Suisses de la Garde du Pape ; de-là leur vient le nom de *Suisses*.

Espece de Loup appellé Quick Hatch, ou Wolverene.



Tom. XXII.

Porc-Epic.



Tom. XXII.

1. Aigle à queue blanche. 2. Hibou couronne.
3. Pelican. 4. Perdrix, et Coq de Bruyere.

Sauvages, qui les prennent sur la neige avec des collets, lorsqu'ils sortent pour chercher leur nourriture.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

Oiseaux de l'Amérique Septentrionale.

Oiseaux de proie.

Un climat si rude ne peut attirer beaucoup d'Oiseaux: cependant il s'y en trouve de plusieurs sortes, dont quelques-unes sont particulieres au Pays. On y voit des Aigles de deux especes: les plus gros ont la tête & le cou presque blancs; ils donnent la chasse aux Lapins & aux Lievres, les enlevent dans leurs serres, & les emportent. Les autres sont gris, & se contentent de faire la guerre aux Oiseaux: les deux especes la font aussi aux Poissons. Le Faucon, l'Autour, & le Tiercelet sont les mêmes qu'en France; mais on trouve ici une espece de Faucons, qui ne vivent que de pêche.

Perdrix.

Cette grande Contrée a trois sortes de Perdrix, les grises, les rouges & les noires, toutes plus grosses qu'en France. Les dernieres ont la tête & les yeux du Faisan, & la chair brune: elles sont les moins estimées, parce qu'elles sentent trop le raisin, le genievre & le sapin. Toutes ont de belles & longues queues, qu'elles ouvrent en éventail, comme un Coq-d'Inde; les unes, mêlées de rouge, de brun & de gris; les autres, de gris clair & de gris brun.

Becassines, Becasses, Corbeaux, Chats huants, Merles, &c.

Les Bécassines du Pays sont excellentes, & le petit Gibier de Riviere est partout dans une extrême abondance; mais les Bécasses y sont rares, du moins vers le Nord, car elles sont plus communes aux Illinois & dans toutes les parties Méridionales. Denis assure que la chair des Corbeaux n'est pas moins bonne ici que celle des Poules, d'autres n'en font pas le même éloge, ou le restreignent aux Corbeaux de l'Acadie. Le Corbeau du Canada est plus gros que le nôtre, plus noir, & jette un cri différent. Au contraire, l'Orfraie y est plus petit, & son cri moins désagréable. Le Chat-huant Canadien ne differe du François, que par une petite fraise blanche autour du cou, & par un cri particulier; sa chair est si bonne, qu'on la préfere à celle de la Poule. La Chauve-souris est plus grosse ici qu'en France. Les Merles & les Hirondelles y sont des Oiseaux de passage, comme en Europe; mais la couleur des premiers tire sur le rouge. On distingue trois sortes d'Alouettes, dont les plus petites sont de la grosseur du Moineau. Enfin le Moineau même n'est pas tout-à-fait semblable au nôtre: il est plus laid, quoiqu'aussi lascif.

Vingt-deux especes de Canard.

Oiseaux de Riviere.

Oiseaux des Bois.

On distingue, au Canada, jusqu'à vingt-deux especes de Canards, dont les plus beaux & les meilleurs se nomment *Canards branchus*, parcequ'ils perchent sur les branches des arbres. Leur plumage est d'une variété fort brillante. Les Cygnes, les Poules-d'Inde, les Grues, les Poules d'eau, les Cercelles, les Oies, les Outardes, & tous les grands Oiseaux de Riviere sont partout en abondance, excepté vers les Habitations, dont on ne les voit point approcher. Le Pays a des Grues de deux couleurs, les unes blanches, les autres gris-de-lin: & l'on vante leur chair, pour le goût qu'elle donne aux potages. Les Piverts sont ici d'une grande beauté, fort variée par la différence de leurs couleurs. Le Rossignol du Canada, quoiqu'à-peu-près le même que celui de la France, n'en approche point pour le Chant; & le Roitelet, au contraire, chante excel-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

lemment. Le Chardonneret n'a pas la tête aussi belle qu'en Europe. Tous les Bois sont remplis d'une espece d'Oiseaux jaunes, de la grosseur d'une Linotte, qui ont le gosier assez fin, mais le chant fort court & sans variété: ils n'ont pas d'autre nom que celui de leur couleur. On donne la préférence à l'Oiseau qu'on a nommé *Blanc*, parcequ'il est de cette couleur sous le ventre, quoique cendré sur le dos: c'est une espece d'Ortolan. Le mâle ne cede en rien au Rossignol de France; tandis que la femelle, dont la couleur est plus foncée, ne chante pas même en cage. Cet Oiseau mérite aussi le nom d'Ortolan pour le goût. On ne sait ce qu'il devient en Hiver, mais il est toujours le premier qui se fait voir, au Printems; & la neige ne commence pas plutôt à fondre, qu'il paroît, en troupes, dans les lieux qu'elle laisse à sec.

Cardinaux.

CE n'est qu'à cent lieues de Quebec, au Sud, qu'on commence à voir des *Cardinaux*. La douceur de leur chant, l'éclat de leur plumage, qui est du plus beau rouge incarnat, avec une petite aigrette sur la tête, en font un des plus beaux Oiseaux du Monde. On lui donne pour rival, en couleurs, l'*Oiseau-mouche*, qui tire également ce nom de sa petitesse, & d'un bourdonnement, qu'il fait avec ses aîles, assez semblable à celui des grosses Mouches. Quelques-uns le confondent avec le *Colibry*, dont on a parlé plusieurs fois sous différens noms; mais quoiqu'on puisse le croire de la même espece, le P. de Charlevoix assure que le Colibry des Iles est un peu plus gros, qu'il a le plumage moins brillant, & le bec plus recourbé (*p*). Il ajoute qu'on n'a jamais entendu chanter l'Oiseau-mouche, quoique plusieurs Relations donnent un chant fort mélodieux au Colibry. Enfin il lui donne une propriété, qu'on n'attribue nulle part à l'autre; c'est celle d'être l'Ennemi mortel du Corbeau (*q*). Ayant appris qu'on avoit nourri quelque tems des Oiseaux Mouches avec de l'eau, „ j'en gardai un, (dit-il,) pendant vingt-quatre heures: il se laissoit prendre & manier, mais il contrefaisoit le Mort. Dès que je „ l'avois lâché, il reprenoit son vol & ne faisoit que papillonner sur ma „ fenêtre. J'en fis présent à un de mes Amis, qui le trouva mort le „ lendemain, apparemment d'une petite gelée qui s'étoit fait sentir pen„ dant la nuit. Il y a beaucoup d'apparence que ces petits Animaux se „ retirent aux premiers froids, vers la Caroline, où l'on n'en voit qu'en „ Hiver. Ils font leurs nids au Canada, & rien n'est si propre que ces

Oiseau-mouche.

Sa différence du Colibry.

(*p*) Voyez sa Description: ses pattes ont un pouce de long, & sont comme deux aiguilles. De son bec, qui est de même, il fait sortir une petite trompe, qu'il enfonce dans les fleurs, pour en tirer le suc, dont il se nourrit. La Femelle n'a rien de brillant; un assez beau blanc, sous le ventre, & un cendré clair sur le reste du corps, font toute sa parure: mais le Mâle est un vrai bijou. Il a, sur le haut de la tête, une petite touffe d'un beau noir, la gorge rouge, le ventre blanc, le dos, les aîles & la queue d'un verd de feuille de Rosier; une couche d'or, répandue sur tout ce plumage, y ajoute un grand éclat, & un duvet imperceptible y produit de très belles nuances. Il a l'aîle extrêmement forte, & le vol d'une rapidité surprenante. *Voyage de l'Amérique*, p. 157.

(*q*) Il sait, dit-il, d'un Homme digne de foi, qu'il en avoit vu un quitter brusquement une fleur qu'il suçoit, s'élever comme un éclair, aller se fourrer sous l'aîle d'un Corbeau, qui planoit fort haut, le percer de sa trompe, & le faire tomber mort, soit de sa chûte, ou de sa blessure. *Ibidem*.

„ petits Ouvrages: ils les suspendent à une branche d'arbre, tournés avec „ une justesse, qui les met à l'abri de toutes les injures de l'air. Le „ fond est de petits brins de bois, entrelassés en maniere de Panier, & „ le dedans est revêtu de je ne sais quel duvet, qui paroît de soie. Les „ œufs sont de la grosseur d'un pois, avec des taches jaunes sur un fond „ blanc. On dit que la portée ordinaire est de trois, & quelquefois „ de cinq."

Tourtes, espece de Ramier.

Un Oiseau fort avantageux au Canada, qui ne fait qu'y passer dans les mois de Mai & de Juin (r), est celui qu'on y nomme *Tourte*, quoiqu'il soit une espece de Ramier: mais il differe assez, dit-on, des Ramiers, des Tourterelles & des Pigeons de l'Europe, pour faire une quatrieme espece. Ces Oiseaux sont plus petits que nos gros Pigeons, dont ils ont les yeux & les nuances de la gorge. Leur plumage est d'un brun obscur à l'exception des aîles, qui ont des plumes d'un très beau bleu. Il semble qu'ils ne cherchent qu'à se faire tuer: s'ils voient une branche seche, sur un arbre, c'est celle qu'ils choisissent pour s'y percher; & la maniere dont ils s'y rangent, donne toujours la facilité d'en abattre une demi-douzaine, au moins, d'un coup de fusil. On a trouvé le moyen d'en prendre un grand nombre en vie; & l'usage est de les nourrir jusqu'aux premiers froids, pour les tuer alors & les conserver gelés pendant tout l'Hiver.

Serpens à sonnettes du Canada.

Entre les Serpens du Canada, on ne parle avec distinction que du Serpent à sonnettes. Quoiqu'on ne le range point dans une autre classe que ceux des Régions Méridionales, il a des singularités qu'on n'a pas vues dans les autres Descriptions. On en voit d'aussi gros que la jambe humaine, quelquefois même de plus gros, & d'une longueur proportionnée. Mais les plus communs ne sont pas plus gros, ni plus longs, que nos plus grandes Couleuvres de France. Leur figure est fort bizarre: sur un cou plat & très large, ils ont une assez petite tête. Leurs couleurs sont vives, sans être brillantes; le jaune pâle y domine, avec de belles nuances. La queue est écaillée en cotte de maille, un peu applatie: elle croît, dit-on, tous les ans, d'une rangée d'écailles; de sorte qu'on connoît l'âge du Serpent, à sa queue, comme celui des Chevaux, à leurs dents. En remuant, il fait le même bruit que la Cigale (s); & la ressemblance est si parfaite, qu'on y est trompé: c'est de ce bruit que le Reptile tire son nom. Sa morsure est mortelle, si l'on n'y remédie sur le champ. L'Antidote le plus sûr est la racine d'une Plante, que cette vertu a fait nommer *Herbe du Serpent à sonnettes*, & qui croît, dit-on, dans tous les lieux où ce dangereux Animal se retire (t); elle ne de-

(r) On rapporte qu'autrefois ils obscurcissoient l'air par leur multitude; qu'elle est fort diminuée, mais qu'il en vient encore un assez grand nombre jusqu'aux environs des Villes.

(s) Ce qu'on appelle ordinairement le *chant de la Cigale*, n'est qu'un bruit qu'elle fait avec ses ailes.

(t) On nous la décrit: sa tige est ronde; un peu plus grosse qu'une plume d'Oie; elle s'éleve de trois ou quatre piés, & se termine par une fleur jaune, d'une odeur très douce, de la figure & de la grandeur d'une Marguerite simple. Les feuilles de la Plante sont ovales, étroites, soutenues cinq à cinq en patte de Poule d'Inde, par un pedicule d'un pouce de long.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

mande point d'autre préparation, que d'être pilée, ou mâchée, & soigneusement appliquée sur la plaie. Au reste, il est rare que le Serpent à sonnettes attaque un Passant, s'il n'en reçoit aucun mal. „ J'en ai vû „ moi-même, (dit le P. de Charlevoix) un à mes piés, qui eut assurément „ plus de peur que moi; car je ne l'apperçus que lorsqu'il fuyoit: mais „ ceux qui ont le malheur de mettre le pié sur lui, sont piqués d'abord; „ & s'il est poursuivi, pour peu qu'il aît le tems de se reconnoître, il „ se replie en rond, la tête au milieu, & s'élance d'une grande roi„ deur contre son Ennemi. Les Sauvages ne laissent pas de lui don„ ner la chasse, & mangent sa chair, qu'ils trouvent très bonne: j'ai „ même oui-dire à des François, qui en avoient goûté, qu'elle n'est pas „ désagréable; & l'expérience prouve qu'elle n'est pas nuisible."

Poissons du Fleuve S. Laurent & du Golfe.

A l'égard des Poissons, on a déja remarqué que dans les parties du Fleuve Saint Laurent où l'eau est salée, on trouve toutes les especes qui vivent dans l'Océan. Le Saumon, le Thon, l'Alose, la Truite, la Lamproie, l'Eperlan, le Congre, le Maquereau, la Sole, le Hareng, l'Anchois, la Sardine, le Turbot, & quantité d'autres s'y prennent en abondance, à la Senne & aux Filets. Dans le Golfe, on pêche des Flettans, trois sortes de Raies, des Lencornets, des Goberges, des Plies, des Requins, & des Chiens de Mer, qui sont une autre espece de Requins, Le *Lencornet* est une espece de Morue seche, dont la figure ne laisse pas d'en être assez différente: il est rond, ou plutôt ovale. Une sorte de rebord, qu'il a au-dessus de la queue, lui fait comme une Rondache; & sa tête est environnée de barbes, d'un demi-pié de longueur, dont il se sert pour prendre d'autres Poissons. On en distingue deux especes, qui ne différent que par le volume: les uns sont de la grosseur d'une Barrique, & les autres n'ont qu'un pié de long. Ceux-ci se prennent au flambeau: ils aiment la lumiere; on leur en montre sur le rivage; & s'en approchant, ils demeurent échoués. Le Lencornet est d'un fort bon goût, mais il rend la sauce toute noire.

Lencornet.

Goberge, ou Poisson S. Pierre.

La *Goberge* est une espece de petite Morue, qui a le goût de la grande, & qu'on fait aussi sécher. Elle a deux tâches noires, aux deux côtés de la tête. Les Matelots lui donnent aussi le nom de *Poisson Saint Pierre*, dans l'opinion que c'est celui dans lequel cet Apôtre trouva de quoi payer le tribut à l'Empereur Romain pour N. S. & pour lui, & que ses deux taches sont l'endroit par lequel il le prit en Mer. La Plie du Golfe a la chair plus ferme & de meilleur goût que celle des Rivieres: Elle se prend, comme les Ecrevisses de Mer, avec de longs bâtons, armés d'un fer pointu, & terminés par une échancrure qui empêche le Poisson de se délivrer. Les Huîtres sont en abondance, pendant l'Hiver, sur toutes les Côtes de l'Acadie, & la maniere de les y prendre est fort singuliere: on fait, à la glace, un trou dans lequel on enfonce deux perches liées en forme de Tenailles, dont elles ont aussi le jeu, & rarement on les retire sans quelques Huîtres. Enfin, dans plusieurs endroits, surtout vers l'Acadie, les Etangs sont remplis de Truites saumonées, longues d'un pié, & de Tortues de deux piés de diametre, dont la

chair est excellente, & l'écaille supérieure rayée de blanc, de rouge, & de bleu.

Histoire Naturelle de l'Amériq. Septentrionale.

Poissons des Lacs.

Chaousarou, espece de Poisson armé.

Entre les Poissons, dont les Lacs, & les Rivieres qui s'y déchargent, sont remplis, Champlain en remarque un, qu'il nomme *Chaousarou*, apparemment du nom que lui donnent les Sauvages: c'est une espece particuliere du *Poisson armé*, qui se trouve en divers autres endroits. Sa figure est à-peu-près celle d'un Brochet; mais il est couvert d'une écaille à l'épreuve du Poignard: sa couleur est un gris argenté; il lui sort de dessous la gueule, une arrête plate, dentelée, creuse, & percée par le bout; ce qui fait juger que c'est par-là qu'il respire. La peau, qui couvre cette arrête, est tendre, & sa longueur est proportionnée à celle du Poisson, dont elle fait environ le tiers. Sa langueur, dans les plus petits, est de deux doigts. Les Sauvages assurerent à Champlain qu'il se trouvoit des Chaousarous, larges de huit à dix piés; mais les plus grands qu'on eut l'occasion de lui faire voir n'en avoient que cinq, & leur grosseur étoit celle de la cuisse humaine. Non-seulement ce Poisson est un vrai Pirate, pour les Habitans de l'eau; mais il fait aussi une guerre terrible à ceux de l'air, & sa méthode le rend un Animal fort singulier. En Chasseur habile, il se cache si bien dans les Roseaux, qu'on ne peut voir que son arme, qu'il tient élevée perpendiculairement au-dessus de l'eau. Les Oiseaux, qui cherchent à se reposer, la prennent pour un morceau de bois & s'y perchent. Aussitôt, le Monstre ouvre la gueule, & ravit si subtilement sa proie, que rarement elle lui échappe. Les dents, qui bordent l'arrête, sont assez longues & fort pointues. Elles passent pour un souverain remede contre le mal de tête, en piquant, de leur pointe, l'endroit où la douleur est la plus vive.

Ses propriétés singulieres.

Esturgeon du Canada, pris pour le Dauphin des Anciens.

On a vû (*u*) que l'Esturgeon est ici un Poisson de Mer & d'eau douce. Observons que les Canadiens le prennent pour le Dauphin des Anciens. Non-seulement on en voit ici de dix & douze piés de long, & d'une grosseur proportionnée; mais cet Animal a sur la tête une sorte de Couronne, relevée d'un pouce; & ses écailles, qui ont un demi-pié de diametre, sont parsémées de petites figures, auxquelles on trouve beaucoup de ressemblance avec les Fleurs de Lys des Armes de France.

Poisson blanc délicieux.

Tous les Voyageurs parlent d'un Poisson des Lacs, qu'ils nomment *Poisson blanc*, & dont ils vantent beaucoup la délicatesse. La Hontan le met au-dessus de toutes les especes connues, & prétend que pour être mangé dans sa perfection, il ne doit être que rôti, ou cuit à l'eau, sans aucune sauce. Les Sauvages, dit-il, préferent dans leurs maladies, le bouillon du Poisson blanc à celui de la viande. On ne nous en donne point la description, non-plus que celle de l'*Achigan* & du *Poisson doré*, que le P. Charlevoix nomme les *plus estimés* du Fleuve Saint

(*u*) Voyez, ci-dessus, l'article de la Pêche des Sauvages. On ne parle point ici d'un prétendu Homme marin, qu'un ancien Missionnaire croyoit avoir vu dans la Riviere Sorel. Vieille Fable.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

Laurent. Les autres Rivieres, surtout celles de l'Acadie, ne sont pas moins richement peuplées (v).

Description du Loup marin.

En parlant de la pêche des Loups marins & des Marsouins du Canada, on en a remis ici la description. Les premiers doivent leur nom à leur cri, qui est une espece d'hurlement; car, dans leur figure, ils n'ont rien du Loup, ni d'aucun Animal terrestre. Lescarbot en avoit entendu crier, comme les Chat-huans; mais on juge qu'ils étoient jeunes, & que leur cri n'étoit pas encore formé. Quoique ces Animaux soient au rang des Poissons, ils naissent à terre, ils y vivent du moins autant que dans l'eau; ils sont revêtus de poil, ils ne sont pas muets; en un mot, il ne leur manque rien pour être regardés comme de véritables amphibies. La tête du Loup marin approche un peu de la figure de celles de derriere; tout le reste présente un Poisson. D'ailleurs il se traîne, plutôt qu'il ne marche sur les piés. Ceux de devant ont des ongles; ceux de derriere sont en forme de nageoires. Sa peau est dure, & couverte d'un poil ras, de diverses couleurs. Il se trouve de ces Animaux qui sont tout blancs: on assure même qu'ils le sont tous en naissant; mais à mesure qu'ils croissent, quelques-uns deviennent roux, d'autres noirs; & plusieurs ont ces trois couleurs ensemble.

Ses différentes especes.

On en distingue plusieurs especes, dont les plus gros pesent jusqu'à deux mille livres, & n'ont pas le nez si plat que les autres. Une espece, que les Matelots nomment *Brasseurs*, fretille sans cesse dans l'eau: une autre a reçu le nom de *Naus*; une autre, celui de *Grosses-têtes*. Les plus petits sont fort vifs, & fort adroits à couper les filets qu'on leur tend; leur couleur est tigrée: on les représente aussi jolis, que des Animaux de cette figure peuvent l'être, & l'on assure que les Sauvages les accoutument à les suivre, comme de petits Chiens. Denys ne parle que de deux sortes de Loups marins, sur les Côtes de l'Acadie; les uns si gros, que leurs Petits l'emportent sur nos plus grands Porcs: il ajoute que peu de tems après leur naissance, les Peres & Meres les menent à l'eau, & les ramenent de tems en tems à terre pour les faire tetter. La seconde espece est fort petite: & chaque Loup ne donne d'huile, que ce qu'il ne peut tenir dans sa vessie. Jamais ils ne s'éloignent beaucoup du rivage. On en découvre toujours un, qui demeure comme en sentinelle: au premier signal que les autres en reçoivent, ils se jettent tous en Mer; & bientôt après, ils se rapprochent de terre, en se

(v) La Hontan, qui avoit fort pratiqué les Rivieres, dit qu'elles ont une infinité de petits Poissons qui ne sont pas connus en Europe; que ceux des eaux du Nord sont différens de ceux du côté du Sud; que dans la Riviere longue, qui se décharge dans le Missisipi, ils sentent si fort la bourbe, qu'il est impossible d'en manger; que les Rivieres des Otentats & des Missouris, produisent des Poissons si extraordinaires qu'on n'en peut faire une juste Description par écrit; que les Barbues des Lacs n'ont qu'un pié de long, mais qu'elles sont fort grosses; que celles du Missisipi sont monstrueuses; que les Carpes du même Fleuve sont aussi d'une grosseur extraordinaire, & de fort bon goût: que les plus grosses Truites des Lacs ont cinq piés & demi de longueur & un pié de diametre; enfin que les Poissons des Lacs sont meilleurs que ceux de Mer & des Rivieres, surtout les Poissons qui se nomment *Blancs*. *Ubi suprà*. Tom. II. pp. 155 & 156.

levant sur leurs pattes de derriere, pour observer s'ils n'ont rien à craindre. Toutes leurs précautions n'empêchent point qu'on n'en surprenne un grand nombre.

Maniere d'en tirer l'huile.

Leur chair peut se manger sans dégoût; mais on trouve plus d'avantage dans l'huile qu'on en tire, & la maniere n'en est pas difficile: elle ne consiste qu'à fondre leur graisse sur le feu. Souvent même, on se contente de faire des charniers, c'est le nom qu'on donne à de grands quarrés de planches, sur lesquels on étend de la graisse d'un certain nombre de Loups marins: elle fond d'elle-même, & l'huile coule par une ouverture qu'on y a laissée. Cette huile est bonne, dans sa fraîcheur, pour les usages de la cuisine; mais celle des jeunes Bêtes devient bientôt rance; & celle des autres se desseche en vieillissant: on s'en sert alors pour brûler, & pour passer les peaux. Elle est longtems claire; elle n'a point d'odeur, & ne laisse point de lie, ni aucune sorte d'immondices. Le P. de Charlevoix observe que dans les premiers tems de la Colonie, on employoit les peaux de Loups marins à faire des manchons; mais que la mode en étant passée, leur grand usage aujourd'hui est pour couvrir les coffres. Tannées, elles ont presque le grain du Maroquin. Elles sont moins fines; mais elles ne s'écorchent pas si facilement, & se conservent plus longtems fraîches. On en fait de bons souliers, & des bottines qui ne prennent point l'eau. Elle sert aussi à couvrir des sieges; & le bois s'use plutôt que cette couverture. L'usage du Canada est de les tanner avec l'écorce de Périsse. Dans la teinture qu'on emploie pour les noircir, on mêle une poudre, tirée de certaines pierres qui se trouvent au bord des Rivieres, & qui ne paroissent que des marcassites de Mines.

Usage qu'on fait de leurs peaux.

C'est sur les rochers, ou quelquefois sur la glace, que les Loups marins s'accouplent, & que les Meres font leurs Petits. Leur portée ordinaire est de deux. Elles les allaitent quelquefois dans l'eau, mais plus ordinairement à terre. Pour les accoutumer à nager, elles les portent, dit-on, sur leur dos, les abandonnent & les reprennent par intervalles, & continuent cet exercice jusqu'à ce qu'ils puissent nager seuls. Etranges Poissons, à qui la Nature n'a pas même appris ce que la plûpart des Animaux terrestres savent presqu'en naissant! Le Loup marin a les sens fort vifs, & c'est sa seule défense.

Leurs propriétés naturelles.

Il se trouve, dans le Fleuve Saint Laurent, des Marsouins de deux couleurs. Dans l'eau salée, c'est-à-dire, comme on l'a déja remarqué, depuis le Cap Tourmente jusqu'à l'embouchure, ils ne different point de ceux de Mer: dans l'eau douce, ils sont blancs, & de la grosseur d'une Vache. Les premiers vont ordinairement par bandes; & l'on n'a point observé la même propriété dans les autres, quoiqu'on en voie souvent dans le Bassin du Port de Quebec. Ils ne montent gueres plus haut. Les Côtes de l'Acadie en ont beaucoup, de l'une & de l'autre espece; d'où l'on peut conclure que la différence de leur couleur ne vient point de l'eau douce & de l'eau salée. Les Marsouins blancs ne rendent pas moins d'une barrique d'huile, qui differe peu de l'huile du

Histoire Naturelle de l'Amériq Septentrionale.

Loup marin. On ne mange point leur chair: mais celle des Marsouins gris, que les Matelots nomment *Pourcelles*, passe pour un assez bon mets. On fait des boudins & des andouilles de leurs boyaux. La fressure est excellente, & la tête meilleure que celle du Mouton; mais moins bonne que celle du Veau. La peau des uns & des autres se tanne, & se passe en façon de maroquin. D'abord elle est aussi tendre que du lard, & n'a pas moins d'un pouce d'épaisseur. A force d'être grattée, elle devient comme un cuir transparent; & quelque mince qu'on puisse la rendre, jusqu'à pouvoir servir à faire des vestes & des haut-de-chausses, elle est toujours si forte, qu'on la croit à l'épreuve des coups de feu. Il s'en trouve de huit piés de long, sur neuf de large; & rien n'est, dit-on, d'un meilleur usage pour couvrir les impériales de carosse.

Propriétés de la Morue.

Les Morues, dont cette partie de l'Océan est comme l'empire naturel, sont des Poissons trop connus pour demander une description. Fixons-nous à quelques remarques sur leurs principales propriétés. Tout est bon dans une Morue fraîche. Elle ne perd même rien de sa bonté, & devient seulement un peu plus ferme, après avoir été deux jours dans le sel: mais les Pêcheurs seuls mangent ce qu'elle a de plus fin, c'est-à-dire la tête, la langue, & le foie, qui, délayé dans l'huile & le vinaigre, avec un peu de poivre, lui fait une sauce exquise. Comme il faudroit trop de sel pour conserver toutes ces parties, on jette à la Mer ce qui n'en peut être consommé dans le tems de la Pêche. Les plus grandes Morues n'ont pas plus de trois piés; & celles du grand Banc sont les plus fortes. Il n'y a peut-être point d'Animal, qui ait la gueule plus large, ni qui soit plus vorace, à proportion de sa grandeur. Il dévore tout, jusqu'à des têts de pots cassés, du fer & du verre. On a cru longtems qu'il les digéroit; mais on est revenu de cette erreur, qui n'étoit fondée que sur ce qu'on lui avoit trouvé dans le corps des morceaux de fer à demi usés. Personne n'ignore aujourd'hui que le *Gau*, nom que les Pêcheurs donnent à l'estomac de la Morue, se retourne comme une poche, & qu'en le retournant, ce Poisson se décharge de tout ce qui l'incommode.

Différence de la Morue & du Cabeliau.

Ce qu'on nomme *Cabeliau*, en Hollande, est une sorte de Morue assez commune dans la Manche, qui ne differe des Morues de l'Amérique, que parcequ'elle est moins grande. On se contente de saler celle du grand Banc, & c'est ce qu'on appelle Morue blanche, ou, plus communément, Morue verte. La Merluche, qui n'est autre chose que la Morue seche, ne peut se faire que sur les Côtes, & demande non-seulement de grands soins, mais beaucoup d'expérience. Denys assure que, de son tems, tous ceux qui faisoient ce commerce, en Acadie, s'y ruinoient: non que la Morue n'y soit fort abondante; mais parce que cette Pêche ne se faisant que depuis le commencement de Mai jusqu'à la fin d'Août, ils ne comprenoient pas qu'elle devoit être sédentaire; sans quoi les frais nécessaires, pour l'entretien des Matelots venus de France, qu'on employoit à faire la Merluche, étoient si longs qu'ils ab-

absorboient tous les profits. Au contraire, des Pêcheurs établis dans le Pays, qu'on auroit employés le reste du tems à scier des planches & à couper du bois, auroient été d'un double avantage pour leurs Maîtres.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

Le Flettan.

Le *Flettan*, qu'on a nommé plusieurs fois, est une espece de grande Plie, dont on juge que ce que nous nommons Flet, est le diminutif. Il est gris sur le dos, & blanc sous le ventre. Sa longueur ordinaire est de quatre à cinq piés, & sa largeur d'environ deux, sur un d'épaisseur. Il a la tête fort grosse. Tout en est exquis & fort tendre. On tire des os un suc, plus fin que la meilleure moëlle. Ses yeux, qui sont extrémement gros, & les bords des deux côtés, qu'on nomme *Relingues*, sont des morceaux délicats. On jette le reste du corps à la Mer, pour engraisser les Morues, dont le Flettan est le plus dangereux ennemi: il ne fait qu'un repas de trois de ces Poissons.

Bois de l'Amérique Septentrionale.

Dans les plus grandes Forêts du Monde, & vraisemblablement aussi anciennes que la terre qui les porte, on n'a jamais entrepris de connoître toutes les especes d'Arbres dont elles sont composées; mais de longues observations ont fait acquérir des lumieres, que les Voyageurs ont pris soin de recueillir. Ce qui les frappe le plus en arrivant dans cette Contrée, c'est la hauteur & la grosseur surprenante des Pins, des Sapins & des Cedres. On y distingue deux sortes de Pins, qui produisent toutes deux une résine fort propre à faire le brai & le godron. Les Pins blancs, du moins quelques-uns, jettent aux extrêmités de leurs plus hautes branches une espece de champignon, semblable à du tondre, que les Habitans nomment Guarigue, & dont les Sauvages se servent avec succès contre la dyssenterie & les maux de poitrine: les Pins rouges, quoique plus massifs, ne deviennent pas si gros. Il y a quatre especes de Sapins, dont l'une est la nôtre: les trois autres sont l'*Epinette blanche*, l'*Epinette rouge*, & la *Perusse*. Les deux dernieres s'élevent fort haut & sont excellentes pour la mâture, surtout l'Epinette blanche, dont on fait aussi de fort bonne charpente: elle croît ordinairement dans des terres humides & noires, qui, étant desséchées, peuvent porter toutes sortes de grains. Dans son écorce, qui est unie & luisante, il se forme deux petites vessies, de la grosseur d'une feve de haricot, qui contiennent une espece de térébenthine, souveraine pour les plaies & les fractures (x). L'Epinette rouge ne ressemble presqu'en rien à la blanche. Son bois est massif, & d'assez bon usage pour la construction & la charpente; elle croît dans le gravier & l'argile. La Pérusse est gommeuse: son bois résiste longtems à la pourriture, son écorce sert aux Tanneurs, & les Sauvages en font une teinture, qui tire sur le bleu Turquin. Cet arbre croît ordinairement dans les Terres argilleuses.

Pins & Sapins.

(x) On lui donne aussi la vertu de chasser la Fievre & de guérir les maux d'estomac & de poitrine. La maniere d'en user est d'en mettre deux gouttes dans un Bouillon; elle a même la qualité de purger. C'est ce qu'on nomme, à Paris, le Baume blanc. On tire d'ailleurs de l'Erable une liqueur très rafraîchissante, dont on fait aussi un fort bon sucre.

Cedres.

Deux sortes de Cedres; le blanc & le rouge. Du premier, qui est le plus gros, on fait des clôtures & du bardeau. Son bois est léger. Il distille une espece d'encens; mais ses fruits ne ressemblent point à ceux du Mont-Liban. Le Cedre rouge est moins gros & moins grand. La différence la plus sensible, qu'on remarque entre l'un & l'autre, est que l'odeur du premier vient de ses feuilles, & l'autre du bois: mais celle-ci est beaucoup plus agréable. Le Cedre blanc ne vient que dans les meilleures terres.

Chênes & autres Arbres des Forêts.

On trouve partout en Canada, deux sortes de Chênes, distingués par les noms de Chênes blancs & de Chênes rouges. Les premiers se trouvent souvent dans des Terres basses, humides, fertiles, propres aux grains & aux légumes. Les rouges, dont le bois est moins estimé, croissent dans les terres seches & sablonneuses. L'un & l'autre portent du gland. L'Erable est commun, fort gros, & s'emploie pour les Meubles; il croît dans les hauts terroirs, qui sont aussi les plus propres aux arbres fruitiers. On nomme ici *Rhene*, l'Erable femelle, dont le bois est fort ondé, mais plus pâle que le mâle, quoiqu'il en ait la figure & toutes les propriétés; mais il demande un Terroir humide & fertile. Le Merisier, qui se trouve mêlé avec l'Erable & le Bois-blanc, donne, comme l'Erable, beaucoup d'eau, dont on fait même un Sucre: mais, & l'eau & le Sucre ont une amertume qu'ils ne perdent jamais. Les Sauvages emploient l'écorce pour quelques maladies des Femmes.

On connoît trois sortes de Frênes; le Franc, le Metif & le Bâtard. Le premier, qui croît entre les Erables, est propre pour la charpente, & pour les futailles qui servent aux Marchandises seches. Le second a les mêmes propriétés, & ne croît, comme le Bâtard, que dans les Terres basses & fertiles. On connoît aussi trois especes de Noyers, le dur, qui produit de très petites noix, d'un fort bon goût, mais difficiles à vuider; son bois n'est bon qu'à brûler: le tendre, qui a des noix longues & de la grosseur de celles de France, mais dont les coques sont très dures. Les cerneaux en sont fort estimés. Si le Bois n'est pas de la beauté du nôtre, en récompense il est presqu'incorruptible, dans l'eau comme en terre, & difficile à consumer par le feu. Le troisieme Noyer produit des noix de la grosseur de celles du premier, mais en plus grande quantité, ameres, & revêtues de coques fort tendres. On en fait de très bonne Huile. Cet arbre produit une eau plus sucrée que celle de l'Erable, mais en moindre quantité. Il ne vient, comme le Noyer tendre, que dans les bonnes Terres.

Les Hêtres, sont abondans, mais par Cantons, & sans regle. Il s'en trouve sur des côteaux sabloneux, & dans des terres basses & très fertiles. Leurs Faines, dont il seroit aisé de tirer de l'huile, sont la principale nourriture des Ours & des Perdrix. Le Bois est fort tendre, & sert à faire des rames pour les Chaloupes, comme les avirons des Canots se font de bois d'Erable. Le Bois-blanc croît parmi les Erables & les Mérisiers, devient fort gros & fort droit, & sert à faire des planches

CARTE DU GOLPHE DE BOTHNIE

Tiré des Cartes Suédoises pour servir à l'Histoire Générale des Voyages.
Par M. B. Ing. de la Marine

Echelle de 25 Lieues communes de France
5 10 15 20 25

13 14 15 16 17 18 19 20 21

62
61
60
59

PARTIE DU GOLPHE DE BOTHNIE

Hernosand
Sundsval
Fyndéré
Niurrunda
Brenton
Galton
Gnapt
Hudrik
Sval
Idnor
N. Ada
Agon
S. Ada
Lusnebruk
HELSINGIE
GASTRICIE
Iggon
Gefle
Biorn
Grason
Osthemans
Rono
UPLAND
Upsal
Grisselham
N. Telje
Sigtuna
Stockholm
SUNDERMANIE
MER BALTIQUE
ISLES D'ALAND
Engon
Christmestad
Biornon
Sydby
Skorforar
Bagaskar
Sandon
Bassari
Biorneborg
Sabbon
Raumo
Nystad
Nakas
Abo
FINLANDE
GOLPHE DE FINLANDE
Roké
I. Dago

13 Long. 14 Occid. 15 du 16 Mérid. 17 de 18 Paris 19 20

sculps. Amsterd. 1776.

& des Madriers. Les Sauvages en levent l'écorce, pour couvrir le toît de leurs Cabanes. De toutes parts, rien n'est plus commun que l'Orme, dont on distingue le blanc & le rouge. Le bois du dernier est plus difficile que l'autre à travailler, mais il dure beaucoup plus. C'est de son écorce que les Iroquois font leurs Canots; & l'on en voit d'une seule piece, qui peuvent contenir vingt Hommes. Les Ours & les Chats sauvages se retirent dans les Ormes creux, depuis le mois de Novembre jusqu'en Avril. On trouve, dans les Bois les plus épais, un grand nombre de Pruniers, chargés de fruits, mais d'une extrême âcreté.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

Arbres particuliers au Pays.

Vinaigrier.

Pemine.

Le *Vinaigrier*, qui n'est connu que dans ce Pays, est un arbrisseau très moëlleux, qui produit un fruit aigre, en grappes, & couleur de sang de Bœuf, qu'on fait infuser dans l'eau pour en faire une assez bonne espece de Vinaigre. La *Pemine*, autre arbrisseau, croît le long des Ruisseaux & des Prairies: son fruit, qu'il porte aussi en grappes, est astringent & d'un rouge très vif. L'*Atoca* est un Fruit à pepins, de la grosseur des Cerises, dont la Plante rampe dans les Marais. Il est âcre; mais adouci par le Sucre, il fait de fort bonnes confitures. On appelle ici *Cotonnier*, une Plante, qui pousse, comme l'Asperge, à la hauteur d'environ trois piés, & qui se termine par plusieurs touffes de fleurs. Si l'on secoue ces fleurs le matin, avant que la rosée soit tombée, il en sort avec l'eau une espece de miel, qui ne demande que d'être bouilli pour se réduire en Sucre. La graine se forme dans une gousse, qui contient une sorte de Coton. Une autre Plante, que les François ont nommée *Soleil*, & qui est fort commune dans les champs, croît à sept ou huit piés de hauteur, & porte une fort grosse fleur, de la forme de celle du Souci. Les Sauvages font bouillir sa graine, pour en tirer une Huile dont ils se graissent la chevelure.

Cotonnier à Sucre.

On trouve ici trois sortes de Groseilles, qui ressemblent à celles de France, quoiqu'elles croissent sans culture. L'Epine-blanche est commune le long des Rivieres, & ses fruits ont trois noyaux. Le Bleuet, sans être différent de celui de France, est d'une merveilleuse vertu, pour guérir en peu de tems la dyssenterie.

Grains & Légumes.

Les Grains & les Légumes, qui se cultivent le plus parmi les Sauvages, sont le Maïz, le Haricot, les Citrouilles & les Melons. Ils ont une espece de Citrouilles, plus petites que les nôtres, & d'un goût sucré, qu'on fait cuire entieres, à l'eau ou sous la cendre, & qu'on mange sans autre préparation. Les Melons ordinaires & les Melons d'eau étoient connus dans le Pays, avant l'arrivée des Européens. Le Houblon & le Capillaire sont aussi des productions naturelles du Canada; mais le Capillaire y est meilleur & croît beaucoup plus haut qu'en Europe.

PLANTES MÉDICINALES DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Si l'on ne connoît qu'imparfaitement les Arbres des Forêts de l'Amérique Septentrionale, l'obscurité demeure encore plus grande pour les petites Plantes & les Simples d'une si vaste Région. Cependant chaque Voyageur ayant fait ses observations d'Histoire Naturelle, on en peut

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

recueillir un grand nombre, qui se trouvent dispersées dans les Relations. Le P. de Charlevoix a pris soin de rassembler, avec les siennes, celles de Catesby, de Parkinson, de Cornuti, d'Hernandez, & de plusieurs autres; surtout pour la partie Médecinale, qui doit l'emporter sur les objets de simple curiosité. Elle comprend aussi plusieurs Arbres: mais, pour mettre quelque ordre dans ce mêlange, on s'attache à la méthode alphabétique.

Acacia.

L'*Acacia* de l'Amérique, transplanté depuis longtems en France, y prospere, & plaît autant par la beauté de ses fleurs que par le bel ordre de ses feuilles. Son tronc est assez gros: le bois en est dur, couvert d'une écorce noirâtre, lisse & sans épines. Sa tête devient large, & toutes ses branches sont tendres, moëlleuses, semées de piquans en forme de petites lames, qui se rétrécissent peu à peu & se terminent en pointe. Ses feuilles, qui sont huit à huit, ou dix à dix, de chaque côté, se replient en dedans vers le soir, & se redressent au lever du Soleil. Cet arbre pousse, au mois d'Octobre, des fleurs blanches, semblables à celles des Pois, & rassemblées en bouquets comme celles du Cytise, mais qui ne sont point panchées de même, & qui font place à de petites semences de la forme des Lentilles, renfermées dans des noyaux durs & fort hérissés. La décoction du bois & des feuilles est astringente & rafraîchissante.

Aconit à fleurs de Soleil.

On nomme *Aconit à fleurs de Soleil* (y) une espece d'Aconit Canadien, dont les racines sont grosses & charnues, avec de petites fibres qui s'étendent beaucoup & qui sont un vrai poison: ces racines poussent des feuilles fort larges, à trois pointes, & d'un verd noirâtre: celles qui naissent sur les tiges, au nombre de sept ou de neuf, sont fort découpées, & plus profondément, à mesure qu'elles approchent des extrêmités. Les tiges s'élevent de cinq ou six piés, se séparent en plusieurs petits rameaux, & sont terminées par de larges fleurs jaunes, qui ont ordinairement dix ou douze feuilles oblongues, un peu séparées les unes des autres. Une espece de cône applati, couvert de graines, qui est au milieu, a sa base couronnée de petites feuilles vertes.

Aconit du Canada.

Une autre espece, qui se nomme simplement *Aconit du Canada* (z), croît dans les Bois du Pays, & dans les lieux couverts. Transplantée en France, elle pousse, au Printems, une tige haute d'un pié. Sa racine est noire, & ne s'étend, ni en profondeur, ni en superficie, mais jette quantité de fibres, qui l'attachent fortement à la terre. Ses feuilles ressemblent à celles de la Vigne, mais sont plus petites, plus ridées & d'un verd plus obscur. Au mois de Mai, le sommet des tiges produit des grappes de petits filets, plutôt que des fleurs: cependant, en les regardant de près, on y distingue, à chacune, six petites feuilles blanches. Une petite baie, qui est au milieu, a d'abord la figure d'une Poire; mais elle devient ronde en grossissant. Son extrêmité est marquée par un point de couleur de pourpre, aussi-bien que le pedicule assez long,

(y) *Aconitum helientemum Canadense.*

(z) *Aconitum Canadense, baccis niveis & rubris.*

qui la soutient. On ne distingue point, de cette espece, un autre Aconit du même Pays, dont les fleurs sont rouges, parcequ'on n'y remarque pas d'autre différence.

Espece d'Agrimoine.

Il croît au Canada une sorte d'*Agrimoine*, ou d'*Eupatoire* (*a*), qu'on a nommée *Agrimoine à feuille d'Aunée*. Elle a les mêmes vertus que la nôtre, & lui ressemble parfaitement par les fleurs. Ses tiges n'ont point de peau; elles sont d'un rouge cendré, rondes, creuses, & remplies de nœuds. Ses feuilles, qui ont une palme de long, sur trois pouces de large, sont rudes, comme celles de la Sauge, dentelées, d'un verd foncé, soutenues quatre à quatre sur des pedicules qui sortent des nœuds & de la tige, deux de chaque côté, & tournées les unes vers les autres comme celles de la petite Gentiane. Du sein de chaque feuille, il sort un petit rameau, environné de feuilles plus petites. Nulle autre Eupatoire ne s'éleve si haut. Dans sa perfection, elle n'a pas moins de cinq coudées; & son sommet est couronné d'une infinité de fleurs, qui ont de petits poils au lieu de feuilles, & semblables à celles de l'Eupatoire-chanvre, si l'on excepte l'odeur, & la couleur, qui est un peu plus pourprée. Elles sont suivies de semences aussi déliées que du poil follet. Cette Plante est un peu amere; c'est un remede excellent pour les obstructions du Foie; elle fond la pituite & la fait couler; elle fortifie les visceres, & tenue quelque tems dans la bouche elle excite la salivation.

Alcée de la Floride.

On a donné le nom d'*Alcée de la Floride* (*b*) à un grand Arbre, fort droit, dont les branches forment une pyramide réguliere, & dont les feuilles ont la figure du Laurier commun, quoiqu'elles soient moins dentelées. Il commence à fleurir au mois de Mai, & continue pendant tout l'Eté. Ses fleurs tiennent à des pedicules, longs de quatre ou cinq pouces, sont monopetales, & se divisent en cinq segmens, qui environnent une touffe d'Etamines dont les têtes sont jaunes; elles sont succédées, au mois du Novembre, par des capsules coniques, qui s'ouvrent dans leur maturité, & se partagent aussi en cinq segmens. Cet arbre conserve ses feuilles pendant toute l'année, croît dans les lieux humides, & souvent même dans l'eau. On n'en voit point, dans les Provinces plus Septentrionales que la Caroline.

Alisier à feuilles d'Arbousier.

La Virginie, l'Ile Royale, & plusieurs endroits du Canada, produisent un *Alisier* à feuilles d'Arbousier (*c*), qui croît sans culture dans les Bois, où il est de moyenne hauteur; mais, transplanté dans les Jardins, il s'éleve beaucoup plus. Tournefort en parle, sans en donner la figure, ni d'autre explication (*d*).

Petite Ancholye du Canada.

Il croît au Canada une petite *Ancholye*, si précoce, qu'au mois de Mai elle a déja perdu toutes ses fleurs. Ses feuilles ressemblent par la grandeur & la figure, à celles du *Thalietrum* des Prez (*e*); mais la couleur

(*a*) On sait que l'Agrimoine a tiré ce nom du Roi *Eupator*, qui la découvrit, & qui crut avoir rendu un grand service à la race humaine.

(*b*) *Alcea Floridiana.*

(*c*) *Cratægus Virginiana, foliis Arbuti.*

(*d*) Il le nomme *Sorbus Virginiana.*

(*e*) *Aquilegia pumila præcox Canadensis.*

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

en est un peu plus pâle. Ses tiges, qui ont au plus une palme de haut, sont rougeâtres & fort menues : elles sont terminées par de petites fleurs composées de cinq petits cornets, creux, sans être crochus, comme dans l'Ancholye Européenne. Leur partie inférieure est d'une couleur obscure, & la supérieure tire sur la couleur de Safran. Au milieu, cinq petites feuilles rouges, dont la pointe est renversée en arriere, environnent un grand nombre d'Etamines; les unes à tête jaune, qui tombent avec les fleurs; les autres teminées en pointe, qui deviennent des gousses, au nombre de quatre ou cinq: elles sont recourbées, & pleines de grains noirs & luisans; c'est la semence. Les racines de la Plante jettent quantité de filamens.

Deux sortes d'Angelique.

DANS les Cantons découverts du Canada, on trouve deux especes d'*Angélique*; l'une à fleurs blanches (*f*); l'autre, qui les a d'un pourpre foncé (*g*). La tige de la premiere ne s'éleve que d'une coudée, & n'a de moëlle qu'aux jointures de ses nœuds, d'où sortent les feuilles. Ces nœuds sont couverts d'une sorte de membrane, qui sert comme d'enveloppe à la tige, s'arrondit ensuite, s'allonge, & sert de pédicule aux feuilles, qui sont d'un beau verd, dentelées, & rangées autour de la tige. Les fleurs blanches ne composent pas un bouquet rond, comme dans l'Angélique d'Europe, mais une ombelle, comme dans l'Anis, & sont bientôt suivies de semences, qui ont moins d'envelopes que celles de notre Angélique. La racine est assez grosse, & jette de toutes parts des fibres charnues. Aussitôt que la semence est tombée, la Plante se seche & meurt. Quelques-uns ramassent ces graines, pour les semer au Printems; d'autres les couvrent de terre, & c'est assez pour donner, aux nouvelles Plantes, le tems de se fortifier contre l'Hiver. Cette Angélique a le même goût & les mêmes vertus que la nôtre, mais elle pique plus la langue. L'Angélique pourprée n'a, comme toutes les autres, son parfait accroissement que la troisieme année. Sa racine est plus grosse & plus charnue, blanche, couverte d'une peau noire, qui est environnée de fibres; ses feuilles sont plus longues, en plus grand nombre, & montées sur de plus longs pédicules. La tige, en sortant de la racine, est couverte d'une pellicule: elle s'éleve au-dessus de la hauteur d'un homme. Chaque demi-pié est marqué par un nœud, comme le Roseau, & de ces nœuds sortent les feuilles. Vers le milieu de sa hauteur, elle commence à pousser d'autres tiges, couvertes de petites feuilles. Les fleurs, qui viennent au sommet, ont à percer une enveloppe qui les couvre, & forment un bouquet rond. Les tiges & les pédicules des feuilles sont d'un pourpre foncé. Cette Angélique a moins d'odeur & de goût que la précédente.

Apalachines.

L'*Apalachine*, ou *Caffine*, Arbrisseau des Côtes de la Louisiane, croît sur les Côtes Maritimes, dans les terreins sablonneux (*h*). On en distingue deux especes, la grande & la petite; mais toute la différence pa-

(*f*) *Angelica Lucida Canadensis.*
(*g*) *Angelica atro-purpurea Canadensis.*
(*h*) Son bois pliant, & qui ne croît point au-dessus de quinze piés, est recouvert d'une écorce lisse. R. d. E.

roît consister dans les feuilles, dont les unes sont plus grandes, assez semblables à celles du Buis; & les autres un peu plus petites, rétrécies en pointe: elles sont toutes d'un verd foncé en dedans, & clair en dehors. On n'a point encore fait usage des baies, qui viennent en grappes (*i*); mais les feuilles, prises en teinture comme le Thé, passent pour un excellent diurétique. Les Sauvages du Pays leur attribuent d'autres propriétés, & ne vont jamais en guerre, sans s'être assemblés pour en boire. Leur méthode est de griller les feuilles, à-peu-près comme le caffé se grille en Turquie, & de jetter de l'eau dessus, dans des vases, où ils les laissent infuser longtems. Elles donnent à l'eau, non-seulement une couleur roussâtre, mais une force qui enivre (*k*). Les Espagnols de la Floride font usage aussi de cette liqueur, mais avec plus de modération, & se trouvent bien de ses vertus.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

Apios.

L'*Apios* de l'Amérique est une plante, dont les racines ont la grosseur, & même à-peu-près la figure d'une Olive. Elles sont attachées par des nerfs qui les séparent, & auxquelles elles tiennent par des fibres. A l'entrée du Printems, ces racines poussent quantité de rejettons, semblables à ceux de la vigne, qui s'attachent à tout ce qu'ils rencontrent, s'élevent fort haut, sont chargées de feuilles sans ordre, & toujours en nombre impair. La figure des feuilles est la même que celle des feuilles d'Asclepic; mais leurs pédicules sont plus courts. Les fleurs ressemblent, par la figure, à celles de l'Aconit, & forment une sorte de petit épi. Au mois d'Octobre, les feuilles tombent, & la Plante meurt; mais la racine se conserve entiere, & pousse au Printems de nouvelles tiges. Les feuilles, & les tubercules des racines, se mangent.

Apocynon du Canada.

L'*Apocynon*, qu'on nomme en François *Tue-chien*, n'est pas une Plante rampante, au Canada, comme l'Apocynon de Syrie. Elle se découvre; mais quantité de fibres, qui l'environnent, la tiennent fortement attachée à la terre. Ses feuilles sont étroites, longues d'un doigt, & terminées en pointe. Ses tiges poussent deux à deux, chacune, au plus, d'une coudée de haut, & toutes d'une couleur de pourpre, tirent sur le noir. Elles portent, au sommet, des bouquets de fleurs, semblables à celles de l'Apocynon de Syrie, mais d'un plus beau pourpre, après la chûte desquelles chaque tige se divise en deux petites, qui sont aussi terminées par des bouquets de fleurs. Une humeur gluante, dont elles sont couvertes, les garantit des mouches, qui s'y prennent même lorsqu'elles s'y reposent. En Automne, il sort, du milieu des fleurs, deux petites bourses, qui renferment des semences larges & plattes. Toute la Plante est remplie d'un suc blanc, fort venimeux.

L'*Arbre pour le mal des dents* doit son nom (*l*) à la vertu, qu'on attri-

(*i*) Les Merles, les Geais & autres Oiseaux noirs en sont très friands. R. d. E.

(*k*) Pour cet effet, ils les font bouillir longtems, parce que la liqueur devient plus forte à proportion qu'elle est diminuée. R. d. E.

(*l*) Banister l'appelle *Zanthoxylum spinosum Lentisci, Evonymi fructu capsulari.*

Nota. C'est apparemment l'Arbre que M. le Page décrit sous le nom de *Bois d'Amourette*, qui lui a été donné par les François de la Louisiane, „ Il ne croît point au-delà de dix ou douze piés, & sa grosseur est très- „ médiocre. Il est tout garni d'épines gros-

Arbre pour le mal de dents.

bue pour appaiser les douleurs de dents. Les Anglois le placent à la Jamaïque, mais il se trouve aussi sur les Côtes de la Virginie & de la Floride. On ne lui donne pas plus de seize piés de haut, ni plus d'un pié de diametre. Son écorce est blanche & fort rude. Le tronc & les branches sont presque entiérement couverts d'excrescences pyramidales, terminées en pointe fort aigüe, & de la même consistance que l'écorce, dont les plus grosses le sont comme des noix. Les petites branches n'ont que des épines. Les feuilles sont de travers, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas également divisées par leur plus grande côte. Elles sont rangées deux à deux, l'une vis-à-vis de l'autre, sur une tige longue de six pouces, & soutenues par des pédicules d'un demi-pouce. De l'extrêmité des branches sortent de longues tiges, qui portent de petites fleurs blanches à cinq feuilles, avec des étamines rouges. Ces fleurs forment de petits bouquets; & chacune est suivie de quatre semences, d'un verd luisant, renfermées dans une capsule verte & ronde. L'odeur des feuilles est celle de l'Oranger. L'écorce & les semences sont également aromatiques.

L'Aromatique.

Une forte odeur de Canelle, qui sort de l'écorce d'un Arbrisseau, fort commun dans les parties désertes & montagneuses de la Caroline, lui a fait donner, par excellence, le nom d'*Arbrisseau Aromatique* (m). On ne nous apprend point si cette propriété le rend utile, mais il s'éleve ordinairement à la hauteur de huit ou dix piés. Ses feuilles sont opposées les unes aux autres, & ses fleurs ressemblent à celles de l'Anémone étoilée; elles sont composées de plusieurs pétales roides, couleur de cuivre rouge, & renferment une touffe de petites étamines jaunes, auxquelles succedent de fruits ronds, applatis à leur extrêmité.

Un autre Arbrisseau, du même Pays, qui tire son nom de ses feuilles (n), assez semblables à celles de l'*Aulne*, & qui croît, comme cet arbre, dans les lieux humides, est beaucoup plus remarquable par ses fleurs. Elles sortent, au mois de Juillet, de l'extrêmité des branches, en bouquets blancs d'un demi-pié de longueur. Chaque fleur est composée de cinq feuilles, qui environnent une touffe de petites étamines, & tient fortement à la tige par un pédicule, long d'un quart de pouce. Elles sont suivies de petites capsules, ovales & pointues, qui contiennent plusieurs semences légeres. La Plante, transportée en Angleterre, y a fleuri en plein air, & dans sa perfection.

Aster & Asterisque.

On a donné le nom d'*Aster* (o), ou d'*Etoile*, à une Plante d'environ deux

„ ses, courtes & faciles à détacher. Son „ bois renferme une moëlle, presque aussi „ grosse que celle du sureau; sa feuille ap- „ proche, pour la forme, de celle de ce „ dernier. Cet Arbrisseau a deux écorces, „ dont l'extérieure est presque noire, & l'in- „ térieure blanche, tirant un peu sur le rou- „ ge, mais très-pâle; c'est celle-ci seule- „ ment qui rend cet Arbrisseau recomman- „ dable, par sa vertu de guérir du mal de „ dents. Pour cet effet, on en prend gros „ comme une féve, que l'on met sur la dent „ malade, & on la mâche jusqu'à ce que „ la douleur cesse. Les Matelots & les gens „ du commun la réduisent en poudre, dont „ ils usent en guise de poivre." R. d. E.

(m) *Frutex corni, floribus instar Anemones stellatæ.*

(n) *Alnifolia Americana.*

(o) *Aster lutæus alatus.*

deux coudées de haut, ronde, chargée de feuilles d'un verd obſcur, aſſez longues, ſans pédicules, & qui tiennent à la tige par une pellicule aîlée. Ses fleurs ſont jaunes, en étoile ronde, & naiſſent à l'extrêmité de la tige ſur des pédicules aſſez longs: elles ſont remplacées par de petits points, qui, frottés avec les doigts, ont une odeur aſſez ſemblable à celle de la Carline. La racine eſt fibreuſe & aſtringente. Une autre Plante, qui ſe nomme *Aſteriſque*, ou *petit Aſter d'Automne* (p), a ſa racine couverte de filamens, ſes tiges ligneuſes, rondes, rougeâtres, & de la hauteur de deux coudées. Ses feuilles ſont dentelées, fort larges, & ſoutenues de longs pedicules; d'un verd, par deſſus, qui tire ſur le jaune; & par des bouquets de fleur en étoile, & plus petites que celles de l'*Aſter Atticus*, auquel cette Plante reſſemble beaucoup. Le nombril des fleurs eſt couleur de cendre.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

Bellis.

Une eſpece de Marguerite, qu'on a nommée *Bellis*, eſt une Plante de ſix piés de haut, dont la racine eſt formée de quantité de petites fibres, & dont les feuilles ſont allongées, graſſes, rudes, d'un verd obſcur, aſſez profondément canelées. De la tige, qui eſt rude, il ſort, de toutes parts, quantité de petits rameaux, terminés par un grand nombre de fleurs (q), qui reſſemblent à celles de la petite Bellis, mais dont le milieu eſt d'un verd jaunâtre, environné de petites barbes, qui ne rougiſſent jamais, comme dans les nôtres, mais ſont toujours d'un beau blanc. Chaque fleur a ſes pedicules, qui ne ſont jamais de même longueur, quoiqu'ils ſortent de la même tige. La Plante fleurit aux mois de Juillet & d'Août; & les feuilles de la fleur ne ſont pas plutôt tombées, que le milieu ſe trouve rempli de graine. Ces graines tombent, & deux jours après elles germent & pouſſent d'autres Plantes, qui prennent la place des premieres, car celle-ci meurt d'abord. L'Aſteriſque eſt une plante chaude & ſeche; elle pique la langue, & laiſſe une amertume agréable, avec une odeur d'aromate, qui fait couler la pituite du cerveau. On aſſure qu'elle guérit promptement les ulceres invétérés, & qu'y étant ſéringuée, elle en fait ſortir toutes les ordures. Réduite en poudre, elle en mange le pus. On applique auſſi des cataplaſmes, de la Plante crûe & broyée.

Bignonia de la Floride & du Canada.

La Plante qu'on nomme *Bignonia*, ou *Bignone*, monte juſqu'à la cime des plus grands arbres, & couvre ſouvent le tronc. Ses feuilles ſont aîlées, & formées de pluſieurs lobes dentelés, attachés par couples, l'un vis-à-vis de l'autre ſur une même côte. En Mai, Juillet & Août, elle pouſſe des bouquets de fleurs rouges, aſſez ſemblables à celles de la Digitale commune, dont chacune ſort d'un long calice rougeâtre (r): elles ſont monopétales, mais en s'ouvrant elles ſe diviſent en cinq parties, avec un piſton qui naît du calice, & paſſe au travers de la fleur. Les coſſes de la ſemence paroiſſent au mois d'Août; & dans leur maturité elles ſont longues de trois pouces, étroites par les deux

(p) *Aſteriſcus autumnalis latifolius.*
(q) *Bellis ramoſa umbellifera Canadenſis.*
(r) *Bignonia Fraxini foliis, coccineo flore minore.*

bouts, & divisées en deux parties égales. Les semences mêmes sont aîlées & plattes. Cette Plante se trouve au Canada & dans la Floride; mais elle s'éleve moins haut dans le premier de ces deux Pays. Le Colibri & l'Oiseau-mouche, dont on a remarqué la différence, aiment à se nourrir de ses fleurs.

Bignonia de la Caroline.

UN Arbre, du nom précédent, qui se cultive dans les Jardins à la Caroline, & qu'on a transplanté heureusement en Angleterre, ne s'éleve que d'environ huit piés. Son écorce est unie, son bois moû & spongieux, ses feuilles à-peu-près semblables à celles du Lilas (s), mais beaucoup plus grandes, & quelques-unes longues de dix pouces. Il porte, en Mai, des fleurs de figure tubereuse, blanches, mais bigarrées en dedans de quelques taches de pourpre & de quelques raies jaunes: leur calice est couleur de cuivre rouge. A ces fleurs il succede des cosses rondes, de la grosseur du doigt, & longues de plus d'un pié, qui s'ouvrent lorsqu'elles sont mûres, & font voir leurs semences couchées les unes sur les autres, comme des écailles de Poisson.

Bleuet du Canada.

LES François donnent le nom de *Bleuet* (t) à une Plante fort commune dans les Bois du Canada, qu'on croit la même que les Anciens ont nommée *Vignée du Mont-Ida* (u), & qui se trouve aussi dans les Montagnes d'Auvergne, & dans plusieurs endroits d'Allemagne & d'Italie. Elle est petite, mais elle jette plusieurs branches, dont les plus grandes sont d'une coudée. Ses feuilles, rondes, ou plutôt ovales, sont d'un verd foncé. Ses fleurs, rondes & creuses, sortent autour des branches parmi les feuilles. Les fruits sont ronds, en forme de nombril, verds d'abord, & noirs dans leur maturité, pleins d'un suc noir d'assez bon goût, & de petits grains. Ce fruit, qui meurit au mois de Juin, est rafraîchissant au second degré, astringent, un peu dessicatif; mangé crud ou cuit, il est bon contre les fievres chaudes & bilieuses, contre les chaleurs d'estomac, contre l'inflammation du foie; il resserre le ventre, il ôte l'envie de vomir. La racine est longue, grosse, souple & ligneuse.

[SANS pouvoir répondre de ses vertus, M. le Page parle du *Bluet* de la Louisiane comme d'un Arbuste, qui s'éleve à la hauteur de nos Groseillers. Ses fruits sont bleus & de la forme de la groseille, mais détachés les uns des autres & non par grappes. Ces grains ont un goût de groseille sucrée; on en fait une liqueur très agréable en les mettant dans de l'eau de vie, même sans sucre.]

Bourgene.

LA *Bourgene* du Canada (v), suivant Tournefort, est la même Plante que Bauhin nomme l'*Aulne noir*, & ne differe, en effet, de la commune que par ses feuilles, qui sont ridées & plus larges. C'est un arbrisseau, qui jette plusieurs verges, droites, & longues, d'où il en sort de plus petites, couvertes d'une petite écorce noire, tachetée de verd. L'écorce est jaune par dessous. Le Bois est blanc, & la moëlle d'un

(s) *Bignonia Urucæ foliis*, c'est-à-dire *aux feuilles de Rocou.*

(t) *Vitis Idæa Canadensis.*

(u) Mathiole en parle. Pline l'appelle *Figue Alexandrine*, & les Italiens *Uva dell Orso*, Vigne d'Ours.

(v) *Frangula rugosiore & ampliore folio.*

rouge qui tire sur le noir. Les fleurs, qui sont petites & blanchâtres, sont suivies de petites baies, rondes comme les grains de poivre, d'abord vertes, ensuite rouges & noires, & d'un goût désagréable. On prétend que la semence de cette Plante, pilée & réduite en huile, garantit de la vermine; & qu'avec un bâton de son bois on chasse les Serpens. L'écorce intérieure, qui est jaune, desseche: trempée dans du vin, elle fait vomir, & purge l'estomac. Cuite dans le vin, sa décoction guérit de la gale, & de la douleur de dents. On vante aussi l'écorce, pour l'hydropisie.

Bruyere à baies.

Dans plusieurs endroits du Canada & de l'Ile Royale, on trouve une *Bruyere*, qui paroît avoir été connue des Anciens (x). C'est un Arbrisseau branchu, semblable au Tamarise, mais plus petit. Ses feuilles ressemblent à celles de la Bruyere commune; mais ses branches sont d'un noir roussâtre; ses fleurs, composées de trois feuilles, naissent à la racine des feuilles, & leur couleur est celle d'une herbe blanchâtre. En tombant, elles font place à des baies rondes, de la grosseur du Genievre, vertes d'abord, noires dans leur maturité, & remplies d'une chair molle, dont le suc est couleur de Mûres. Il s'y trouve de petits grains triangulaires, de différentes grosseurs.

Sceau de Salomon.

La Plante Canadienne, qui se nomme *Sceau de Salomon*, est une espece de Polygonat, dont les fleurs viennent en grappes (y). Sa racine est grosse, blanche, noueuse, environnée d'un grand nombre de filamens fort menus. Il n'en sort ordinairement qu'une tige, rarement deux. Ces tiges sont rondes, d'un pourpre noirâtre, & de la hauteur d'une coudée; elles portent de larges feuilles, dont les nerfs sont à peu-près rangés comme dans le Plantin, les uns d'un verd foncé, les autres couleur de pourpre. De toutes les especes de Polygonat, nulle n'a les feuilles plus dures, plus ridées à leur contour, & d'un verd plus obscur. L'extrémité des tiges semble offrir d'abord une grappe de raisin en fleurs; ce sont de petits filamens d'un poil blanchâtre, qui font place, huit jours après, à de petits grains ronds, de la grosseur du Genievre, & qui forment une très belle grappe. Après avoir été jaunes, & semés de petits points couleur de sang, ils prennent celle de Cerise dans leur maturité. Le goût en est bon; la semence presque ronde.

Canneberge ou Atoca.

On a nommé *Canneberge* (z), une Plante que les Sauvages nomment *Atoca*, & qui croît entre les trente-cinq & quarante-sept degrés, dans des Marais tremblans & couverts de mousse. Elle ne s'éleve qu'en très petites branches, fort menues, & garnies de feuilles aussi très petites, ovales & alternes, entre lesquelles naissent de petits pédicules, longs d'un pouce, qui soutiennent une fleur à quatre petales. Du fond de leur calice, qui est de même figure, s'éleve un beau fruit rouge, de la gros-

(x) *Empetrum montanum fructu nigro, sive Erica baccifera.*

(y) C'est ce qui la fait nommer *Polygonatum racemosum.*

(z) Catesby le nomme *Oxycoccus, seu Vaccinia palustris.*

ſeur d'une Cériſe, qui contient des ſemences rondes. On le confit, & ſa vertu eſt vantée pour le cours de ventre.

Capillaire du Canada.

L'EUROPE n'a point de *Capillaires* qui approchent de celui du Canada (*a*). Sa racine eſt fort petite, enveloppée de fibres noires & fort déliées. Sa tige, qui eſt d'un pourpre foncé, s'éleve dans quelques Cantons juſqu'à trois ou quatre piés de haut: il en ſort des branches, qui ſe courbent en tous ſens. Ses feuilles ſont plus larges que celles de nos Capillaires, d'un beau verd des deux côtés, ſemées de petits points obſcurs. Cette Plante eſt ſans odeur, ſur pié; mais, cueillie & renfermée, elle répand une délicieuſe odeur de violette. Sa qualité n'eſt pas moins ſupérieure à celle des autres.

Caſſine.

ON a parlé de la *Caſſine*, ſous le nom d'*Apalachine*.

Cerfeuil du Canada.

LE *Cerfeuil* du Canada differe du nôtre, non-ſeulement par la largeur des feuilles, mais encore par la hauteur & l'extrêmité de ſa tige, qui eſt terminée par une fleur blanchâtre, diviſée en petits bouquets. Cette Plante ne vit que trois ans; mais ſa ſemence n'eſt pas plutôt tombée, qu'elle germe d'elle-même ſur terre, ſans être couverte. L'odeur & le goût en ſont également agréables.

Ceriſier noir de la Floride.

LA ſingularité du *Ceriſier noir*, de la Floride, conſiſte dans ſes fleurs blanches, qui naiſſent en bouquets renverſés, & dans ſes fruits noirs, un peu verdâtres, qui croiſſent, comme les groſeilles, en grappes de quatre ou cinq pouces de long. Ces Ceriſes ſont quelquefois douces, & ſouvent ameres; mais l'eau qu'on en fait, auſſi bien que celle des Ceriſes ordinaires qui ſont greffées ſur leur Arbre, eſt extrêmement vantée. L'Arbre reſſemble beaucoup, d'ailleurs, à notre Ceriſier noir.

Diverſes eſpeces de Chênes.

Chêne ſaule.

SANS chercher les cauſes de la variété d'une même eſpece d'Arbres, on compte juſqu'à ſept différens *Chênes*, qui ſont dans l'Amérique Septentrionale. 1. Le *Chêne ſaule*, qu'on nomme auſſi *Chêne de Maryland* (*b*), a les feuilles longues, étroites & unies à l'extremité, de la même forme que celles du Saule. Il ne ſe trouve que dans les fonds humides. Son bois eſt tendre, & le grain aſſez gros. Ses feuilles ne tombent point, dans les Provinces où l'Hiver eſt tempéré; mais il ſe dépouille réguliérement dans les Pays plus Septentrionaux. L'arbre ne devient, ni haut, ni gros. Son écorce eſt d'une couleur obſcure, & ſes feuilles d'un verd pâle: il produit fort peu de glands, & toujours petits. 2. Celui qui ſe nomme *Chêne verd*, parcequ'il conſerve toujours ſes feuilles, s'éleve ordinairement à la hauteur de quarante piés: le grain de ſon bois eſt groſſier, plus dur & plus rude que celui d'aucun autre Chêne. Il croît ordinairement aux bords des Marais ſalés. Son tronc y eſt preſque toujours panché; ce qui ne paroît venir que du peu de conſiſtance des

Chêne verd.

(*a*) *Adiantum Americanum*.

Nota. Le Capillaire croît à la Louiſiane plus beau & pour le moins auſſi bon que celui du Canada, qui a tant de réputation. Il vient dans les ravines des Côteaux, dans des endroits abſolument impénétrables aux rayons du Soleil les plus ardens. Sa hauteur ordinaire eſt d'un pié, & il porte une tête bien fourrée. Les Médecins naturels lui attribuent de grandes vertus. R. d. E.

(*b*) *Ilex Marilandica*.

Chêne-Châtaignier. Chêne noir. Chêne blanc. Chêne d'eau. Chêne rouge.

terreins humides, car il est fort droit en d'autres lieux. Son gland est si doux, que les Sauvages en mettent dans cette sorte de potage qu'ils nomment *sagamité*. Ils en tirent aussi une huile très saine, & presqu'aussi bonne que l'huile d'amande. 3. Le plus grand & le plus gros des Chênes de l'Amérique Septentrionale est celui qu'on a nommé *Chêne-Châtaignier*, ou *à feuilles de Châtaignier*. Aussi ne croît-il que dans les meilleurs terreins. Son écorce est blanche, & comme écaillée. Le grain du bois n'est pas beau, quoiqu'on s'en serve beaucoup pour la charpente. Ses feuilles sont larges & dentelées, comme celles du Châtaignier; & ses glands fort gros. 4. Un autre Chêne (c), nommé *noir*, dont les feuilles sont larges d'environ dix pouces, & le gland de grosseur ordinaire, croît dans les mauvais terroirs, & ne s'élève pas beaucoup. Son écorce est noire, & son bois n'est gueres bon qu'à brûler. Le Chêne, qu'on nomme *blanc*, *aux feuilles armées de pointes*, est commun dans la Caroline, & dans plusieurs autres Provinces de la Floride. Ses feuilles ont les entaillures profondes, & les pointes fort aigües. L'écorce & le bois sont blancs, mais le grain n'en est pas si serré que celui d'un autre Chêne blanc de la Virginie, dont les feuilles sont semées de veines rouges, & sans pointes. 6. On nomme *Chêne-d'eau*, une espece de Chêne qui ne croît que dans les fonds remplis d'eau, & dont le bois sert pour les clôtures. Il ne perd ses feuilles que dans les rudes Hivers. Ses glands sont petits, & si amers, que les Porcs mêmes n'y touchent point, s'ils ne sont fort pressés de la faim. 7. Enfin, le *Chêne rouge* est un grand arbre, qui a l'écorce d'un brun obscur, très épaisse, très forte, & qu'on préfere à toute autre pour la Tannerie. Son bois est spongieux, peu durable, & d'un grain fort grossier. Ses glands sont de différentes formes. Ses feuilles n'ont pas, non plus, de figure déterminée, ou sont, du moins, beaucoup plus variées que celles des autres Chênes.

Chevrefeuille de la Caroline.

UNE Plante, que la ressemblance de ses bouquets, ou fleurs, avec ceux de notre *Chevre-feuille*, a fait distinguer par le même nom, quoiqu'ils n'aient pas la meme couleur, n'est pas moins commune dans la Virginie que dans la Caroline, & s'accommode fort bien aussi de l'air d'Angleterre. Elle s'éleve ordinairement en deux ou trois tiges, droites & fort menues, dans les terroirs secs; mais, dans un terrein gras & humide, ces tiges sont de la grosseur d'une grosse Canne, & vont jusqu'à seize piés de hauteur: elles sont garnies de petites branches, sur lesquelles leurs feuilles sont alternativement disposées. Du bout des branches sortent les bouquets de fleurs, qui sont blanches dans quelques Plantes, rouges dans d'autres, purpurines &c. Aux fleurs succedent

(c) *Quercus Marilandica, folio nitido.*

Nota. M. le Page donne à la Louisiane quatre principales especes de Chênes, qui y sont en abondance; le *rouge*, le *blanc*, le *verd* & le *noir*. Suivant le rapport d'un Constructeur Malouin, le rouge est tout aussi bon que le verd, dont on fait le plus de cas. Le bois du Chêne noir est très dur & d'un rouge foncé. M. le Page ayant fait abattre un Arbre de cette derniere espece, en vit sortir une eau rouge comme du sang; ce qui lui fit juger qu'il pourroit être propre à la teinture. R. d. E.

des capsules longues & pointues, qui contiennent une infinité de petites semences.

Grande Consoude de l'Amérique.

C'EST à ses seules propriétés, que certaine Plante doit le nom de *Consoude* (*d*) ou de *Sideritis*, car on ne lui trouve la figure d'aucun de ces deux Simples. Sa racine pousse plusieurs tiges rondes, lisses, un peu pourprées, & d'environ quatre coudées de hauteur. Elle est toute semée de feuilles, qui croissent sans ordre & qui ont la figure du Plantain aquatique. Il est assez remarquable qu'en regardant le Soleil à travers de ses feuilles, on les trouve toutes percées de petits points insensibles, qui viennent apparemment de la frisure de ses fibres: elles n'en sont pas moins douces, ni d'un verd moins éclatant. La fleur est fort tardive, & manque souvent. C'est une espece de pannache jaune, en touffes de petits tuyaux & de petits filamens, qui se réduisent bientôt en poils follets. La racine est environnée de fibres; & toute la Plante est d'un goût, comme d'une odeur, très agréable. Elle est chaude, sans âcreté, & fort astringente, d'une substance visqueuse, & si vivace, qu'une de ses tiges coupée se conserve longtems sans eau. On en voit même, qui, suspendues au plancher d'une chambre, non-seulement y croissent, mais y poussent des fleurs. Leur suc monte toujours, & quitte les feuilles d'en-bas, qui se dessechent. Il n'y a point de Simple qui referme mieux & plus promptement les plaies.

Cyprès de la Louisiane.

L'ARBRE, qu'on nomme *Cyprès de la Louisiane*, est d'une grosseur proportionnée à sa hauteur, qui excede presque tous ceux des Forêts de cette Contrée, où il est fort commun. (*e*) Il s'en trouve, qui, près de terre, ont jusqu'à trente piés de circonférence; mais, à six piés de hauteur, elle diminue d'un tiers. Plusieurs chicots, qui sortent de la racine, à quatre ou cinq piés de distance, depuis un pié de haut jusqu'à quatre, ont leur tête couverte d'une écorce rouge & unie, mais ne poussent ni branches ni feuilles. L'Arbre ne se reproduit que de sa semence, qui est de la même forme que celle des Cyprès de l'Europe, & qui contient une substance odoriférante. Le Mâle porte une gousse, qu'il faut cueillir verte, & qui renferme un Baume souverain pour les coupures. Cet arbre croît en plusieurs endroits dans l'eau, depuis un pié jusqu'à cinq ou six de profondeur: ce qui n'empêche point que son bois ne soit incorruptible, (*f*) excellent pour la fabrique des Bateaux, pour la charpente, & pour couvrir des Maisons, parcequ'il a le grain léger & délié. Les Perroquets aiment à faire leur nid sur les branches, & se nourrissent des pepins du fruit, qui meurit vers le mois d'Août.

Elleborine.

LA Plante, nommée *Elleborine*, qui croît dans les lieux humides, a la

(*d*) *Solidago maxima, Americana.* C'est *Cornuti*, qui l'a décrite sous ces deux noms.

(*e*) On a parlé, dans le Tome précédent, d'un Cyprès de la Louisiane, qui avoit douze brasses de tour, & une hauteur tout-à-fait extraordinaire. R. d. E.

(*f*) S'il n'est pas incorruptible, dit M. le Page, il dure au moins fort longtems; & l'Arbre que l'on avoit trouvé sain & entier en terre à vingt piés de profondeur, près de la Nouvelle Orléans, devoit y être depuis plus de douze siecles. R. d. E.

racine bulbeuse, & pousse une seule tige, d'environ un pié de haut. Elle est entourée, en sortant de terre, d'une seule feuille, qui lui sert comme de fourreau, & qui, venant à s'épanouir, s'éleve droit & finit en pointe. La fleur sort du haut de la tige: elle est composée de six feuilles, dont trois sont longues & d'un violet foncé; les trois autres, plus courtes, ont une couleur de rose pâle, & sont ordinairement renversées. Un pistile s'éleve du milieu de cette fleur.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

On a déja remarqué que l'*Epinette* est la plus grande espece de Sapin du Canada. Ajoutons que ses fruits ne laissent pas d'être plus petits, que ceux des autres especes.

Epinette.

L'ESPECE d'*Erable à fleurs rouges* est commune à la Caroline & dans la Virginie. L'arbre s'éleve fort haut, mais son tronc n'est pas d'une grosseur proportionnée. Ses petites fleurs rouges s'ouvrent au mois de Février, avant que ses feuilles paroissent, & durent seules, l'espace de six semaines. Il embellit les Forêts, & ne s'accommode pas mal des Pays tempérés de l'Europe.

Erable à fleurs rouges.

On a parlé de l'*Aster*, qui est la même Plante que l'*Etoile jaune aîlée*, sous un autre nom.

Etoile jaune aîlée.

L'*Eupatoire* de l'Amérique n'est pas différente de l'Agrimoine du même Pays, qu'on a déja décrite.

On représente un *Faséole* comme une fort belle Plante. Ses feuilles sont d'un verd obscur, & soutenues, trois à trois, sur de longs pédicules: elles sont larges, par le bas, & s'allongent en pointe en s'arrondissant. Le soir, elles se replient en dedans; & se dépliant le matin elles couvrent un grand nombre de tiges fort menues, qui sortent d'une racine fort petite & très fibreuse. Ces tiges sont si foibles, qu'elles ont besoin d'appui pour se soutenir. La fleur, qui est de même figure que celle de nos Faséoles, est d'un beau rouge & dure longtems. Lorsque la Plante fut apportée en France, on ne faisoit point de Bouquets où elle n'entrât. Les gousses, qui suivent les fleurs, sont un peu courbées en faulx, & contiennent des feves, qui ressemblent beaucoup à celles du Frêne, rondes, noires, & couvertes d'une peau sale.

Faséoles à fleurs rouges.

UNE espece de *Fougere*, la seule qui porte des baies, s'éleve de la hauteur d'une coudée. Ses feuilles, rangées deux à deux vis-à-vis l'une de l'autre, sont d'un verd foncé, aîlées & dentelées. La tige, qu'on ne plie pas aisément sans la rompre, est ronde & cannelée. Les rudimens des semences tiennent aux feuilles par derriere, & produisent des baies fendues en deux, qui, de vertes, deviennent noires, & d'un goût fort agréable, presque le même que celui du Polypode. Aussi attribue-t-on, à ce Simple, les vertus du Polypode du Chêne. Les Baies mûres tombent d'elles-mêmes, mais pour faire place à d'autres. La racine de la Plante tient à la terre, par un grand nombre de fibres capillaires, de couleur brune. Cette Fougere, fort commune dans plusieurs Provinces de l'Amérique Septentrionale, pousse au mois d'Avril, & ses baies sont mûres au milieu de l'Eté. Ses feuilles & ses tiges tombent au mois de Novembre; de sorte qu'il ne reste, en Hiver, que la seule racine.

Fougere à baies.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

Deux Fumeterres du Canada.

LE Canada produit deux sortes de *Fumeterre*, dont l'une, (g) toujours verte comme celle de l'Europe, peut servir aux mêmes usages dans la Médecine: elle a la rige droite, haute d'un pié, ronde, lisse & parsemée d'une sorte de poussiere, qu'on fait aisément tomber avec le doigt. Ses feuilles sont douces, découpées, comme celles de la nôtre, mais plus grandes, & ne craignent point le froid. De petites tiges sortent des aîles de la principale, au sommet de laquelle les fleurs croissent en épis, de la figure de celles de la racine creuse, mais de couleur différente: leur petit Calice est couleur de chair: & lorsqu'elles sont épanouies, elles sont d'un jaune aussi éclatant que l'or. Aux fleurs succedent des gousses, courbées en faucille, & de couleur jaunâtre, qui contiennent des semences semblables à celles du Millet, mais plus rondes. La racine est fibreuse, & jette plus de filamens que celle de notre Fumeterre. Ce Simple, âcre & amer, est un puissant diurétique, & décharge avec autant de succès les humeurs bilieuses. Son suc éclaircit la vue, & les feuilles mâchées excitent la salivation.

LA seconde Fumeterre du Canada (h) meurt pendant l'Hiver: mais si l'on prend soin de couvrir sa racine, elle provigne sous terre. Cette racine, qui n'a aucune saveur, consiste en deux petites bossettes, entourées de petits poils. Les feuilles sont aîlées, pointues comme celles du Genievre, & de la même couleur que celle des autres Fumeterres. Les petites tiges, depuis la racine jusqu'aux feuilles, sont d'un pourpre clair; la fleur est blanche.

Gin-seng du Canada.

ON a l'obligation au P. Laffitau d'avoir apporté le premier le *Gin-seng* (i) du Canada. Les Iroquois, qui lui donnerent la connoissance de cette Plante, la nomment *Garent-Onguen*; mot formé, dit-on, d'*Orenta*, qui signifie les *cuisses & les jambes*, & d'*Oguen*, qui veut dire, *choses séparées*: sur quoi l'on observe que cette explication se rapporte au mot Chinois, qui, suivant les Traducteurs, signifie *cuisses humaines*. Le Ging-seng se trouve en plusieurs endroits du Canada, qui sont à-peu-près sous les mêmes Paralleles que la Corée, d'où vient le meilleur Gin-seng de la Chine. Aussi nous assure-t-on que les Chinois y reconnoissent les mêmes vertus, & que tous les jours on les éprouve au Canada, comme à la Chine.

Hedisaron à trois feuilles.

ON ne fait pourquoi l'*Hedisaron* Canadien (l) est nommé, par quelques-uns, *Alphalte de Canada*, & par d'autres *Galega* de l'Amérique; car toute la Plante jette une odeur agréable. Elle s'éleve jusqu'à deux coudées, dans les Pays froids; tandis que dans le Pays tempéré, elle n'a que la moitié de cette hauteur: sa racine pousse plusieurs tiges, anguleuses & moëlleuses, auxquelles quantité de fibres vertes, pâles, rougeâtres, forment une espece de canelure. Au mois d'Août, elle produit

(g) *Fumaria foliquosa semper vitens Canadensis.*

(h) *Fumaria tuberosa insipida Canadensis.*

(i) Il l'a nommé *Aureliana Canadensis.* Ses vertus sont expliquées dans une Lettre du P. *Jartoux*, Jésuite, Missionnaire à la Chine, au Tome X des Lettres édifiantes & curieuses; & dans un petit Mémoire imprimé du P. Lafitau.

(k) *Securidica triphylla Canadensis.*

duit des fleurs diſpoſées en Epis, beaucoup plus grands que ceux de l'Hediſaron commun; & leurs feuilles ſupérieures ſont auſſi plus rouges. Leurs aîles ſont d'un rouge plus clair & plus pâle. Quand la fleur ſe fane, on voit ſortir du milieu une gouſſe, qui a la figure d'une Faulx, noueuſe, fort dure, terminée en bas & en haut par une ligne rougeâtre. La racine eſt fibreuſe, noirâtre & pleine de ſuc. Cette Plante eſt chaude au premier degré, & ſeche au ſecond. On l'applique, avec ſuccès, toute crûe ſur les humeurs froides, qu'elle ſert à réſoudre. Ceux, qui la croient purgative, veulent qu'on en joigne une once aux Médecines ordinaires, pour chaſſer les humeurs attachées aux ulceres.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

L'*Herbe au Serpent à Sonnettes* (*l*), dont on a déja remarqué les vertus, s'éleve par une ſeule tige, haute de cinq ou ſix piés, & terminée par une fleur jaune de la figure d'un petit Soleil. Elle varie un peu dans la figure de ſes feuilles: quelquefois la feuille eſt unique, partagée en trois par de profondes entaillures; quelquefois, il y en a trois, ou cinq, petites, ovales, longues, pointues, portées ſur un même pedicule, & formant comme une patte de Dindon. Toutes ſont d'un beau verd, croiſſent deux à deux ſur une tige ronde, verte, diviſée à la maniere des Cannes; & c'eſt de ces diviſions que ſortent les feuilles. La fleur eſt grande à proportion de la groſſeur de la tige, & jette une odeur très douce. La racine, broyée, eſt ſouveraine contre la morſure du Serpent à ſonnettes.

Herbe au Serpent à Sonnettes.

LE *Jaſmin* de la Floride eſt une Plante rare en Virginie, à ce que le P. de Charlevoix aſſure, quoiqu'elle lui ſoit attribuée par M. *Parkin-*

Jaſmin de la Floride.

(*l*) *Bidens Canadenſis*, *Anagyridis*, *folio*, *flore luteo.* Tournefort diſtingue, *Bidens Canadenſis latifolia flore luteo*, & *Eupatorium Canadenſe flore luteo*; *Bidens Americana triphylla*, *Angelicæ folio*, *flore radiato*; *Bidens Americana*, *pentaphylla*, *flore radiato.*

Nota. La deſcription que M. le Page donne de cette belle Plante, offre des différences conſidérables. „ L'Herbe *du Serpent à ſonnettes*, (dit-il) en Langue des Naturels, „ *Oudla Coudlogouille*, ce qui ſignifie *Médecine du Serpent à ſonnettes*, a pour racine un oignon ſemblable à celui de la „ Tubereuſe, mais une fois plus gros; ſes „ feuilles ſont comme les ſiennes, même „ forme, même couleur, ayant contre terre „ des mouches couleur de feu, mais le „ double plus larges & plus longues, & armées vers leurs bords de piquans très fins „ & d'une forte pointe à leur cime. Sa tige „ s'éleve de trois piés ou environ: à ſa tête „ ſont cinq ou ſix brins écartés les uns des „ autres, qui portent chacun une fleur purpurine de cinq pétales, larges d'un pouce, mais toujours formées en coupe. La „ fleur en tombant laiſſe voir, quand elle „ eſt ſeche, une tête groſſe comme une petite noix, mais approchante de la tête du „ Pavot. Cette tête eſt partagée en quatre, „ par une eſpece de moulure ou de goudron, & dans chaque ſéparation on trouve quatre graines noires, plates comme „ des paſtilles, également épaiſſes par-tout, „ & de la largeur d'une bonne lentille. „ Lorſque cette tête eſt mûre & qu'on la „ ſecoue, elle rend le même ſon que la „ queue du Serpent à ſonnettes, & ſemble „ indiquer par-là quelle eſt la propriété de „ la Plante; car elle eſt le remede ſpécifique contre les morſures de ce dangereux „ Reptile. Celui qui en a été mordu, doit „ prendre un oignon, en couper avec les „ dents une partie aſſez groſſe, la mâcher, „ & l'appliquer ſur la plaie, où il convient „ de l'attacher: en quatre ou cinq heures de „ tems, elle tire tout le venin, ſans que l'on „ ait à en appréhender aucunes mauvaiſes „ ſuites." *Hiſt. de la Louiſiane*, T. II. p. 60. R. d. E.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

ſon (*m*). Le premier ajoute, qu'elle eſt commune dans la Caroline, mais qu'elle y perd ſes feuilles, & qu'elle n'eſt toujours verte que dans les parties les plus chaudes de la Floride. Elle demande un terrein humide. Ses branches ſont ſoutenues par les arbres & les buiſſons voiſins, ſur leſquels elle monte aſſez haut. Ses feuilles ſont rangées l'une vis-à-vis de l'autre, depuis les aiſſelles des branches juſqu'à leur extrêmité. Ses fleurs, qui ſont jaunes & de la figure des Tubereuſes, naiſſent entre les tiges & les branches; & leurs extrêmités ſont découpées en cinq parties. Ses ſemences ſont plattes, aîlées d'un côté, & renfermées dans une capſule oblongue, terminée en pointe: lorſqu'elles ſont mûres, la capſule s'ouvre, en ſe repliant vers la tige, & les laiſſe tomber. L'odeur de ce Jaſmin eſt la même que celle de la Violette jaune. Il eſt cultivé en Angleterre avec ſuccès.

Ipecacuanha de l'Amérique.

L'*Ipecacuanha* d'Amérique, qui a différens noms parmi les Botaniſtes (*n*), eſt connu en Virginie ſous le nom de *Pomme de Mai*, par la ſeule raiſon que ſon fruit eſt alors mûr. Cette Plante s'éleve d'un pié & demi, & fleurit au mois de Mars. Sa fleur eſt compoſée de pluſieurs feuilles & de pluſieurs étamines jaunes, qui entourent un ovaire, de figure ovale, d'une ſeule coſſe, remplie de ſemences preſque rondes. Les feuilles de la Plante reſſemblent aſſez à celles de l'Aconit jaune. Sa racine paſſe pour un excellent Emétique, & s'emploie comme vomitif; ce qui l'a fait nommer *Ipecacuanha*; ſans compter la reſſemblance de ſes racines fibreuſes avec celles de ce Simple.

Pluſieurs Lauriers de l'Amérique Septentrionale.

Laurier à fleurs de Tulipes, ou Tulipier.

Il ſe trouve ici pluſieurs ſortes de *Lauriers*. Celui qu'on nomme *Laurier à fleurs de Tulipes*, ou *Tulipier* (*o*), s'éleve très haut, & prend quelquefois juſqu'à trente piés de circonférence. Les branches en ſont inégales, irrégulieres, & ſont ſouvent courbées; ce qui fait reconnoître cet Arbre de loin, après la chûte même de ſes feuilles: c'eſt-à-dire, dans les Pays froids, car le P. de Charlevoix en vit de tout verds, au mois de Janvier, dans la Louiſiane. Ses feuilles ont des pedicules de la longueur du doigt. Leur figure approche de celle des feuilles d'Erable, mais ſont beaucoup plus larges. Il ſemble que la pointe du milieu ſoit coupée, à deux travers de doigt, & qu'on y ait fait une petite entaillure. La reſſemblance des fleurs, avec les Tulipes (*p*), a fait donner à l'Arbre le nom de *Tulipier*; elles ſont compoſées de ſept

(*m*) Il l'appelle *Gelſeminum luteum, odoratum, Virginianum, ſcandens, ſemper virens.*

(*n*) *Podophyllum Canadenſe Morini.* Tournefort l'appelle *Ranunculi ſpecie Planta peregrina*: D'autres, *Planta Aconiti folio humilis, flore albo, unico, campanulato, fructu Cynosbati.*

(*o*) *Arbor Tulipifera, tripartito Aceris folio.* *Nota.* Selon M. le Page, ſa feuille luſtrée eſt toujours verte. Il porte de grandes fleurs blanches, larges d'environ deux pouces, & qui étant tombées laiſſent voir des fruits, à-peu-près de la forme des pommes de pin, & leſquels, dès que les premiers froids ſont venus, prennent une couleur rouge très vive. Son amande eſt fort amere. Les Perroquets en ſont très friands, on prétend qu'elle eſt un fébrifuge ſpécifique. R. d. E.

(*p*) Cependant Catesby prétend qu'elles approchent plus de celles de la Trittilaire. Au reſte, nous avons aujourd'hui de ces arbres en France, dans le beau Jardin de M. *Janſſein*, rue du Bac à Paris, & dans celui de M. *Duval d'Epinois* à Saint Vrain.

ou huit feuilles, dont la partie supérieure est d'un verd pâle, & le reste teint de rouge, avec un peu de jaune entremêlé. Une enveloppe, qui les renferme d'abord, s'ouvre & se recourbe en arriere lorsqu'elles s'épanouissent. Le bois de l'arbre est assez dur.

Lauriers à fleurs odoriférantes.

C'est un bel arbre, que l'espece de Laurier auquel on a donné le nom de *Laurier à fleurs odoriférantes*. Il est naturel à la Floride & à la Virginie; mais transplanté en Angleterre il y a résisté aux plus rudes Hivers. Sa hauteur n'excede jamais seize piés. Son bois est blanc & spongieux; son écorce, blanche; ses feuilles, de la figure de celles du Laurier commun; & pendant tout l'Eté les Forêts sont parfumées de l'odeur de ses fleurs. Elles sont blanches & composées de six feuilles, au milieu desquelles est un piston conique, qui fait le commencement du fruit. Après la chûte de la fleur, il croît jusqu'à la grosseur d'une noix, couvert de nœuds & de petites éminences, qui s'ouvrent lorsqu'il est mûr, & laissent tomber des semences plattes, de la grosseur d'une petite Feve. Ces semences contiennent une Amande, renfermée dans une coque très mince, couverte d'une peau rouge. En sortant de leurs Cellules, elles ne tombent point à terre, mais demeurent suspendues par des filets blancs, d'environ un pouce de long. Les fruits, de verds qu'ils étoient d'abord, deviennent rouges en meurissant, ensuite bruns. L'arbre vient de lui-même, dans les terroirs humides, & souvent mouillés; mais, transporté dans un terrein sec, il devient plus beau & plus riche en fleurs. Le moindre froid lui fait perdre sa feuille en Hiver.

Laurier rouge.

La Caroline produit en abondance, & la Virginie en quelques endroits, un Arbre qu'on a nommé *Laurier rouge*, parce que ses feuilles ont la figure de celles du Laurier commun, & répandent une odeur aromatique. Ses baies sont bleues dans leur maturité, & viénnent ordinairement deux à deux, quelquefois trois à trois, attachées à des pedicules de deux ou trois pouces de long, & rouges, comme leur calice, dont les bords sont dentelés. L'arbre est petit dans le Continent; mais dans les Iles voisines, surtout proche de la Mer, on en voit de fort grands & de fort droits. Le bois est d'un fort beau grain, qui le rend propre à faire des Cabinets & d'autres ouvrages curieux.

Petit Laurier de la Caroline.

Une quatrieme espece de Laurier, qui se nomme *Petit Laurier de la Caroline*, n'est qu'un Arbrisseau, dont le tronc est fort mince, & n'excede pas ordinairement la hauteur de huit ou dix piés. Ses feuilles sont alternativement disposées sur des tiges d'un pouce de long, d'entre lesquelles il sort de petites fleurs blanchâtres, composées de cinq feuilles qui environnent plusieurs longues étamines à tête jaune. Cet Arbrisseau croît dans les terroirs bas, & dans les Bois marécageux. On assure qu'une décoction de sa racine purifie le sang & fortifie l'estomac.

Deux Lierres du Canada. Lierre à trois feuilles.

Le Canada offre deux especes de *Lierres*, qui ne conservent point leurs feuilles pendant l'Hiver. Le premier, se nomme *Lierre à trois feuilles*, parcequ'il a les siennes soutenues trois à trois, par de longs pedicules, qu'on ne peut rompre sans en faire sortir un suc blanc, qui prend bientôt la noirceur de l'encre: on s'en sert pour noircir les che-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

veux. Ses petites fleurs, qui sont d'un blanc pâle, font place à des baies en grappes, dont les grains contiennent une semence ronde, très dure, de couleur cendrée, couverte d'une membrane seche & ridée. Ce Lierre fleurit au mois de Juillet, & sa semence est mûre en Septembre. Son bois est plus mou que celui du nôtre, & varie beaucoup sa maniere de pousser; tantôt droit & sans appui, tantôt rampant, & s'attachant aux rejettons d'autres arbres. Au pié d'un mur, il s'y cramponne, par de petites fibres qui s'insinuent dans les trous, y prennent racine, & poussent de petites branches, comme le Lierre commun. Ses feuilles rougissent au tems des Vendanges; ce qui lui a fait donner, en France, le nom de *Vigne du Canada:* mais il ne lui ressemble, ni par l'écorce, ni par la figure des feuilles. D'ailleurs ses baies sont tout-à-fait différentes du raisin.

Lierre à cinq feuilles.

Le second Lierre, qu'on nomme *Lierre à cinq feuilles*, a le tronc, ou la tige, de la nature du Sarment, noueuse, moëlleuse & couverte d'une peau coriace, plutôt que d'une écorce. Il s'éleve aussi haut que le mur, ou l'arbre, auquel il s'attache, & s'étend à proportion. Des pedicules, qui sortent alternativement des nœuds, soutiennent chacun cinq feuilles, attachées par de petites queues; & dans l'intervalle des feuilles, il sort, des deux côtés de la tige, une sorte de petits clous, d'où naissent de petites fibres frisées, dont l'extrêmité forme un durillon. C'est par ces fibres, que la Plante s'attache à tout ce qu'elle rencontre. Elle forme, sur les murs, une verdure admirable, & sans leur nuire, comme le Lierre d'Europe.

Liseton de la Caroline.

Le *Liseton* de la Caroline est une Plante, dont la fleur n'est distinguée de celle du Liseton ordinaire, que par sa couleur, qui est d'un pourpre tirant sur le rouge; & ses feuilles ressemblent à la pointe d'une fleche. Mais Catesby, sur la foi d'un Homme respecté par son caractere, leur attribue une propriété merveilleuse: après s'en être frotté, on peut toucher, avec les mains nues, un Serpent à sonnettes, sans en ressentir la moindre incommodité. Cette vertu suppose, quoiqu'on n'en aît rien lu jusqu'à présent dans les Voyageurs, que le Serpent à sonnettes est capable d'empoisonner par le seul attouchement. (q).

Lychnis du Canada.

Le *Lychnis* du Canada croît à l'ombre, & sur les Collines. On ne le représente différent du nôtre que par sa grandeur. Il ne pousse point de tiges; mais de longs pedicules, qui sortent de sa racine, soutiennent de larges feuilles, à-peu-près de la figure de celles du Lierre, moins longues néanmoins, terminées en pointe, molles, d'un verd sombre, & couvertes d'un léger duvet. Ces pedicules sont de la même substance que ceux des feuilles de Vigne; & d'autres, qui croissent à leurs côtés, soutiennent les fleurs. Elles sortent d'un petit calice, verd-pâle, & dont le fond contient de petites semences, d'un goût mordicant. La racine de la Plante est charnue, pleine de suc, & s'étend horizontale-

(q) Ce n'en est pourtant point une conséquence; car si cette vertu est réelle, on peut tout aussi bien supposer, que le venin du Serpent en perd sa force, ou que sa morsure n'est pas dangereuse. R. d. E.

ment: il en sort des fibres d'une juste longueur, d'une odeur agréable, qui ressemble à celle de l'Acorus, mais plus forte; on les pile, & bien enveloppées dans un linge, on les jette au fond d'un tonneau, avec un poids qui puisse le retenir au fond. Dans l'espace de trois mois, elles communiquent, au Vin, un goût des plus délicats. La racine, mâchée, rend aussi l'haleine fort agréable. On ajoute qu'elle a d'ailleurs toutes les vertus du Nard & du Lychnis d'Europe.

Matagon.

La Plante, que les Sauvages nomment *Matagon*, croît dans les terres seches & hautes, entre les quarante-cinq & cinquante degrés. Ils en mangent le fruit. Sa tige est longue environ d'un pié. Aux deux tiers de sa hauteur, elle produit seulement deux très petites feuilles, ovales aussi, & longues de plus d'un pouce, du milieu desquelles s'éleve un pedicule qui soutient un Bouquet de fleurs, renfermées dans une enveloppe composée de quatre feuilles blanches, ovales, longues de quatre ou cinq lignes, & disposées en croix. Chaque fleur est à quatre petales, portée sur un calice légerement découpé en quatre pointes. Ce calice devient un fruit, en forme de baie ronde, charnue, d'un très beau rouge, & de la grosseur d'un Pois, qui contient un noyau à deux loges.

Myrthe à Chandelles.

On distingue deux especes du fameux Arbrisseau connu sous le nom de *Myrthe à Chandelles*; l'une, qui ne s'éleve que d'environ trois piés; l'autre, haut de douze, avec les feuilles moins larges: c'est toute leur différence. Ce Myrthe ne croît pas seulement dans la Louisiane, où nous avons déja remarqué qu'il est fort commun, mais encore sur toutes les Côtes de l'Amérique Septentrionale, depuis la Louisiane jusqu'à l'Acadie. Sa tige est tortue, & pousse irréguliérement ses branches fort près de terre. Ses feuilles sont longues, étroites & fort pointues, la plûpart dentelées. Au mois de Mai, les petites branches poussent des touffes oblongues de très petites fleurs, qui ressemblent aux châtons du Coudrier. Ces touffes sont placées alternativement, fort près les unes des autres, & mêlées de rouge & de verd: elles sont suivies de petites grappes de baies bleues, & fort serrées, dont les pepins sont renfermés dans un noyau dur & oblong, couvert d'une substance onctueuse & farineuse. C'est de-là qu'on tire une sorte de cire verte, par une méthode fort simple. Aux mois de Novembre & de Décembre, tems où les baies sont mûres, on les fait bouillir dans l'eau, jusqu'à ce que l'huile surnage. Cette huile se leve avec une cuilliere, à mesure qu'elle paroît sur la surface de l'eau: elle durcit en se refroidissant, & devient alors d'un verd sale; mais en recommençant à la faire bouillir, on la rend plus claire. Une Bougie de cette Cire dure autant & n'éclaire pas moins que les nôtres. La fumée qu'elles donnent, en s'éteignant, jette une véritable odeur de Myrthe. A la vérité cette Cire est si friable, que pour rendre les bougies moins cassantes on y mêle un quart de suif; ce qui diminue la douceur & la netteté de la lumiere, sans compter que les Bougies en sont plus sujettes à couler: mais on a proposé d'allier la Cire de Myrthe avec une Cire molasse des

Comment on en tire la Cire.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

Abeilles sauvages. Le P. de Charlevoix, qui étoit à la Louisiane en 1721, rend témoignage qu'un François, nommé *Alexandre*, employé alors à faire des Bougies dans cette Colonie, n'y mêloit rien, & qu'il avoit entrepris de les blanchir. On n'a point appris que cette entreprise ait eu du succès, & l'on prétend d'ailleurs que les ingrédiens qu'il y employoit altéroient beaucoup la Cire. Il se flattoit, ajoute le Voyageur, d'en charger tous les ans deux Navires.

Noyer noir.

Le *Noyer noir*, que les Anglois ont cru particulier à la Virginie (r), se trouve dans la plupart des Contrées Méridionales de l'Amérique Septentrionale, & croît surtout dans les bas-fonds & les terroirs gras. Il y est d'une hauteur extraordinaire. Ses feuilles sont beaucoup plus étroites, plus pointues, & moins unies, que celles du Noyer commun. La coque interne du fruit est si épaisse, qu'on ne peut la briser qu'avec un Marteau. L'externe, avec autant d'épaisseur, est très rabotteuse. Le fruit est huileux, & d'un goût fort, qui n'empêche point les Ecureuils & d'autres Animaux de s'en nourrir. Les Sauvages mêmes en mangent, après l'avoir gardé quelque tems. On estime le bois de ce Noyer, pour les Cabinets & d'autres Ouvrages: il est plus noir que celui d'aucun autre de la même grandeur.

Origan du Canada.

L'Origan du Canada est composé de tuyaux qui représentent assez bien une flûte de Canne. Ses tiges sont quarrées, & quelquefois à plusieurs angles: elles sont velues & poussent plusieurs branches. Les feuilles sont longues, d'un verd clair, & couvrent toute la tige jusqu'à la cime, où est la fleur, dont la base est environnée de dix ou douze feuilles, plus petites que celles des tiges. Cette fleur, qui ne ressemble pas mal à celle de la Scabieuse, quoique plus basse & plus applatie, est composée d'un grand nombre de petits Calices, d'où sortent de petits tuyaux bien rangés, couleur de pourpre, qui se partagent en deux à leur extrêmité, & font place à deux ou trois filamens, dont la tête est de même couleur. Souvent, au milieu de la fleur, il naît une autre tige, longue de trois doigts, & terminée par une seconde fleur. Le velu des tiges n'est qu'un petit duvet, qui les couvre. On assure que la Plante, sans être froissée, répand une odeur de Sariette. Le goût en est un peu âcre, & pique la langue comme le Poivre; mais sa racine, qui jette beaucoup de fibres, est tout-à-fait insipide. Elle dure plusieurs années, & fleurit au mois de Juillet & d'Août.

Deux sortes de Panacés Canadiens.

On connoît, au Canada, deux sortes de Panacés; l'un (s), dont on vante la beauté, ne ressemble, dit-on, à aucun de ceux que les Anciens ont décrits: il croît dans toute sorte de terroirs, & même entre les cailloux. Sa racine, qui est de la grosseur du pouce, a plus d'un pié de long. La tige, d'un pourpre obscur, est divisée par des jointures qui ont des nœuds, pousse plusieurs branches, & renferme une sorte de moëlle cartilagineuse. Les feuilles, dont plusieurs sont soute-

(r) Ils l'ont nommé *Nux Juglans nigra Virginiensis.*
(s) *Panaces racemosum Canadense.*

nues par un ſeul pedicule, ont preſque la figure d'un cœur terminé en pointe, & ſont dentelées autour. Des nœuds de la tige, il ſort des pellicules qui l'enveloppent, & d'où ſort la grappe. Au milieu de l'Été, toutes les tiges ſont chargées en même tems, de fleurs, & de baies, en grappes. Les premieres, d'abord ſemblables à celles de la Vigne, blanchiſſent enſuite, & ſe changent en baies, qui de vertes deviennent rouges, & d'un goût fort agréable. Ce ſont les baies qui contiennent les ſemences. Les feuilles & la racine ont le même goût que celles du Panacé; mais celui du fruit eſt plus délicat, & les Cuiſiniers en font uſage. La Plante meurt & renaît tous les ans. HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

L'AUTRE Panacé du Canada (t) s'éleve d'environ deux coudées. Sa racine eſt blanche, longue & charnue. Les premieres feuilles, qu'elle pouſſe, ſont longues & larges, légerement dentelées; & celles qui viennent enſuite ſont découpées, preſque juſqu'au nerf. Elles ont ordinairement un pié de long, & s'étendent autour de la racine, près de terre; car la tige n'en a pas d'autre qu'une petite, informe & comme mutilée, à la naiſſance des branches, où elle paroît ſervir de lien pour ſoutenir le poids d'une ombelle fort peſante, qui termine toutes les tiges. Les fleurs de ces ombelles ſont blanches, comme celles du Panacé commun, & répandent aſſez loin une fort agréable odeur de Muſc. Les feuilles ont un goût âcre, qui prend un peu au nez. C'eſt dans le cours de Septembre & d'Octobre, que ce Panacé fleurit. Panacé muſqué.

IL paroît que le *Peuplier noir* eſt particulier à la Caroline, où il ne croît même que près des Rivieres, au-deſſus de la partie habitée de cette Province. Il eſt fort haut, & ſes branches s'étendent beaucoup. Ses ſemences, dont la récolte ſe fait avant le mois d'Avril, ſont diſpoſées en grappes, & revêtues d'une ſubſtance cotoneuſe. Un baume odoriférant ſe trouve attaché ſur les plus gros bourgeons de l'arbre. Ses feuilles ſont dentelées & très grandes. Peuplier noir.

LE P. de Charlevoix décrit, dans ſon Journal, tous les Arbres fruitiers les plus remarquables de la Louiſiane. La *Pacane*, fruit du premier, eſt, dit-il, une noix de la longueur & de la figure d'un gros gland. Il s'en trouve à coque mince: d'autres l'ont plus dure & plus épaiſſe, & c'eſt autant de retranché ſur le fruit; elles ſont même un peu plus petites: mais elles ſont toutes d'un goût fin & délicat. L'arbre qui les porte eſt fort haut; ſon bois, ſon écorce, l'odeur & la figure des feuilles repréſentent aſſez le Noyer d'Europe. Pacanier.

L'*Acimine* eſt un fruit de la longueur du doigt, & d'un pouce de diametre. Il a la chair tendre, un peu ſucrée, & ſemée d'une graine qui reſſemble à celle de Melon d'eau. Tous les Aciminiers, que l'Auteur vit, n'étoient que des arbriſſeaux, d'un bois tendre. L'écorce en eſt mince, les feuilles longues & larges, comme celles du Châtaignier, mais d'un verd plus foncé. Aciminier.

LA *Piakimine* a la figure d'une Prune de Damas, avec un peu plus de groſſeur, la peau tendre, la ſubſtance aqueuſe, la couleur rouge, & le Piakiminier, ou Plakiminier.

(t) *Herbatum Canadenſium*, ou *Panaces moſchatum*.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

goût fort délicat: elle renferme des graines, qui diffèrent peu de celles de l'Acimine. Les Sauvages font une pâte de ce fruit & des pains de la grosseur d'un doigt, en consistance de Poire seche. Le goût en est un peu fade; mais on s'y accoutume aisément, surtout avec le motif de la santé, car ils sont fort nourrissans, & souverains, dit-on, contre le flux de ventre & la dyssenterie. Le Piakiminier est un bel arbre, de la hauteur ordinaire du Prunier. Ses feuilles sont à pointes, son bois médiocrement dur, & son écorce fort rude. Le fruit est ce qu'on nomme, à la Chine, *Figue-caque*; & l'Arbre ressemble assez à celui que Bauhin décrit sous le nom de *Guaiacana*.

Pié de Veau de l'Amérique.

Le *Pié de Veau* de l'Amérique (u), dont la description par Catesby s'accorde assez avec celle de l'*Arum minus* de Mathiole, croît dans les fosses & dans les basses eaux, où cette Plante s'éleve de trois ou quatre piés. Ses feuilles sont attachées à de longues tiges pleines de suc, qui sortent d'une racine tubereuse, avec d'autres plus grosses & plus rudes. Toutes portent à leur extrêmité une grande capsule verte, qui contient plusieurs baies de même couleur, & de figure ronde, les unes de la grosseur d'une balle de Mousquet, les autres de moitié plus petites. Cette capsule, qui est de la grosseur d'un œuf de Poule, s'ouvre lorsqu'elle est mûre, & laisse voir les baies, qui dans leur maturité demeurent vertes & fort tendres: bouillies avec les viandes, elles sont bonnes & saines; crûes, elles paroissent extrêmement chaudes & astringentes.

Grande Pimprenelle du Canada.

La *Pimprenelle* du Canada pousse, d'une racine fort ample & fort chargée de fibres charnues, une longue tige, ronde & pleine de nœuds, d'où naissent plusieurs autres tiges de même couleur & de même forme que celles de la Pimprenelle de l'Europe. Ces tiges ont leurs feuilles deux à deux, sur un même pedicule fort court, & sont terminées par une seconde feuille. Les fleurs, qui croissent au haut des tiges, composent un épi fort long, & s'épanouissent les unes après les autres, en commençant par le bas. Chaque fleur est formée de quatre feuilles, en forme de Croix sur un petit vase un peu arrondi, qui a quatre cavités, d'où sortent trois ou quatre filamens: elle est d'un verd, qui devient insensiblement blanchâtre. Malgré ces singularités, la Plante ne differe point de la nôtre par le goût, l'odeur & la couleur.

Plane d'Occident.

Le Plane nommé *Plane d'Occident*, (v) est assez rare dans la Floride & dans la Caroline; plus commun en Virginie, & d'une grande abondance dans toutes les Forêts des parties méridionales du Canada & de la Louisiane, du moins si c'est le même qu'on nomme Cotonier au Canada, comme la ressemblance des Descriptions porte à le croire. Il croît dans les lieux bas. Ses feuilles sont larges, à cinq pointes, dentelées, d'un verd clair, un peu velues par dessus. Les capsules qui renferment la semence sont rondes, attachées & pendantes à un pedicule de quatre ou cinq

(u) On a nommé cette Plante *Arum sagittariæ, folio angusto, acumine & auriculis acutissimis*. (v) *Platanus occidens*.

cinq pouces de long. Le fruit ressemble à celui du Plane oriental. L'écorce de l'arbre est unie, ordinairement mêlée de verd & de blanc. On prétend que la pellicule intérieure de sa racine, bouillie dans l'eau, est un remede infaillible pour toutes sortes d'écorchures. On bassine la plaie, de cette eau, & l'on met dessus un peu de cendre de la pellicule même.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

Racine de la Chine.

Ce qu'on a nommé *Racine de la Chine*, dans la Caroline même, est une espece de *Smilax* (x), dont les racines, tubereuses & divisées en plusieurs nœuds, poussent plusieurs tiges épineuses, noueuses, pliantes, & de la grosseur d'une Canne, qui s'élevent ordinairement d'environ vingt piés, en s'attachant aux arbres & aux buissons. En Automne cette Plante produit des grappes de baies noires & rondes, attachées à une queue pendante, d'environ trois doigts. Chaque Baie contient une semence ronde, & très dure; les racines sont fort tendres & pleines de suc en sortant de terre, mais prennent à l'air toute la dureté du bois. On en fait une liqueur fort vantée, surtout pour purifier le sang. Les tiges se mangent au Printems, comme des Asperges.

Grande Roquette du Canada.

La *Roquette* est ici un Arbrisseau, qui croît jusqu'à cinq piés de hauteur, lorsque sa racine, qui est blanche & fibreuse, rencontre un terroir qui lui convient. Il pousse plusieurs branches rondes, & couvertes d'une espece de bourre assez rude, qui ont beaucoup de feuilles longues, pointues, inégalement dentelées, & revêtues d'un léger duvet. Elles ont, comme toutes les especes de Roquette, le goût un peu aigre dans leur jeunesse, & fort âcre dans leur maturité. Les fleurs, qui paroissent en très grande quantité aux mois de Juin & de Juillet, sont jaunes, & n'ont que quatre feuilles, avec un pistile & quatre étamines. Après la fleur, le pistile devient une gousse, allongée, droite, & remplie de petites semences d'une saveur fort douce, qui sont mûres au mois d'Août & tombent au mois de Septembre.

Sabot de la Vierge du Canada.

Le *Sabot de la Vierge* du Canada est une Plante, dont la racine (y) ressemble à celle de l'Ellebore noir. Sa tige s'éleve d'un pié. Ses feuilles sont larges, avec des veines qui suivent leur longueur, & de la nature du Plantain. Sa fleur, quelquefois unique & quelquefois double, est contournée en sabot: elle est composée de deux ou trois feuilles, du milieu desquelles s'éleve une petite pellicule, un peu arrondie, vuide, qui s'ouvre par le haut, & représente l'ouverture du sabot. Sa couleur est un pourpre foncé. On trouve une différence remarquable, entre ce sabot & celui qui étoit déja connu sous le même nom; 1°. Le premier a les feuilles plus grandes, & n'en a que deux ou trois au plus; au lieu que le second en a quatre. 2°. La petite pellicule ronde, qui forme la figure du sabot, est blanche dans l'un, avec des lignes rouges de chaque côté, & jaune dans l'autre. 3°. La racine du premier s'étend de côté, & n'est pas moins fibreuse que celle de l'Ellebore, ce qui ne convient point au second.

(x) Aussi l'a-t-on nommée *Smilax Bryoniæ, nigris foliis*.
(y) *Calceolus Marianus Canadensis*.

Histoire Naturelle de l'Amériq. Septentrionale.

Sang de Dragon du Canada.

Le *Sang de Dragon* du Canada, Plante (z) qui vient ordinairement à l'ombre, dans les lieux pierreux, mais de bonne terre, croît à découvert & dans les mauvais terroirs entre les quarante & cinquante degrés. Sa fleur est à huit petales, disposés en rond. Son fruit est une gousse, large de cinq ou six lignes dans son milieu, à deux panneaux appliqués sur un chassis, auquel tiennent de petits cordons qui nourrissent les semences. Sa racine est à genouillet, garnie de fibres d'un demi-pouce de grosseur: elle produit plusieurs tiges, longues d'un pié, dont chacune soutient une feuille de cinq à six pouces dans toutes ses dimensions, ronde, incisée comme celles du Figuier. De la même racine s'élevent d'autres tiges, moins longues, qui n'ont point de feuilles, mais qui portent chacune leur gousse, après les fleurs. La racine est rouge, & contient un suc, de couleur de sang, qu'on emploie pour teindre les Cabinets.

Sarrasine.

La *Sarrasine* est une Plante (a), dont le nom lui vient d'un Docteur en Médecine, nommé *Sarrasin*, à qui l'on en doit la Description. Elle est d'un port extraordinaire: du collet de sa racine, qui est épaisse d'un demi-pouce, & garnie de fibres, naissent plusieurs feuilles, qui, en s'éloignant, forment une sorte de fraise. Ces feuilles sont en cornets, longs de cinq à six pouces, & fort étroits dans leur origine; mais ensuite ils s'évasent par degrés. Après avoir commencé par ramper sur terre, ils s'élevent peu à peu, & forment dans leur longueur un demi rond, dont le convexe est dessous, & le concave dessus: ils sont fermés dans le fond, & souvent en gueule par le haut. La levre supérieure est longue de plus d'un pouce, large de deux, arrondie dans sa circonférence, avec une oreillette à côté de l'ouverture. Cette levre, qui est intérieurement velue & creusée en cuilliere, est tellement disposée, qu'elle ne semble l'être ainsi que pour mieux recevoir l'eau de pluie, que le cornet garde exactement. La levre inférieure est fort courte, ou plutôt le cornet est ici comme coupé, & simplement roulé de dedans en dehors, d'une maniere capable d'affermir cette ouverture. Une feuille, qui rampe sur la partie cave du cornet, n'en est qu'un prolongement: elle est étroite dans ses extrêmités, plus large & arrondie dans son milieu, ressemblant assez à la barbe d'une Poule d'Inde. Du milieu de ces cornes, il s'éleve une tige, longue à-peu-près d'une coudée, creuse & de la grosseur d'une plume d'Oie. Elle porte, à son extrêmité, une fleur à six pétales de deux formes, dont cinq sont disposés en rond & soutenus sur un calice de trois feuilles. Quoique cette fleur ne tombe point avant la maturité du fruit, c'est de son milieu que s'éleve le pistile qui devient le fruit même. Ce fruit est relevé de cinq côtes, & divisé en cinq loges, qui contiennent des semences oblongues, rayées, appuyées sur un *Placenta*, qui l'est lui-même sur une continuation de la tige; car, se prolongeant, elle sort du fruit, de la longueur d'environ deux lignes. La sixieme feuille est située sur cette extrêmité: elle est beaucoup plus

(z) *Chelidonium Canadense, acaulon.*
(a) *Sarracena, Canadensis foliis acutis & auritis.*

mince, que celles dont la rose est composée, qui sont dures, épaisses & oblongues, tirant sur le rouge. Lorsque le fruit est mûr, cette sixieme feuille lui forme un chapiteau de figure pentagone. Toute la partie convexe regarde le dehors. La partie concave regarde le fruit. Chaque angle est incisé, d'environ deux lignes de profondeur. La Sarrasine croît dans les Pays tremblans. Sa racine est âcre & vivace.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

Sassafras de la Nouvelle France.

QUOIQU'ON ait déja parlé des vertus du *Sassafras*, dans les Descriptions du Mexique & de la Caroline, on doit remarquer qu'il est assez commun dans les Contrées Méridionales de la Nouvelle France, mais qu'il n'y est pas fort haut, & qu'il n'y a jamais plus d'un pié de diametre au-dessus de sa racine (*b*). Sur les bords de la Riviere de Saint Joseph, qui se décharge dans le Lac Michigan, ou des Illinois, on en voit des Campagnes couvertes, & ce ne sont que des Arbrisseaux. Cependant le Sassafras de la Caroline est un grand Arbre, dont la tête forme une très belle touffe. Ses feuilles sont divisées en trois lobes, par de profondes entaillures. Il pousse, au mois de Mars, des bouquets de petites fleurs jaunes, composées de cinq feuilles. Elles sont suivies de Baies, qui ressemblent, par leur grosseur & par leur figure, à celles du Laurier. Leur pédicule est rouge; leur calice, de la même couleur, & de la forme de celui du gland. Les Baies sont d'abord vertes, & deviennent bleues en meurissant. On a transplanté le Sassafras, avec succès, dans quelques Pays de l'Europe; mais il ne paroît pas qu'il y ait les mêmes vertus que sous les climats plus Méridionaux. Catesby ne lui attribue que celle d'adoucir le sang.

Savinier du Canada.

LE *Savinier*, qui se trouve aussi dans les Alpes, est fort commun dans le Canada, & ne s'y éleve pas fort haut; mais ses branches s'y étendent beaucoup. Ses feuilles, qui sont très épineuses à la cime, sont âcres & brûlantes. Ses baies, car il est stérile, ont la même odeur que celles du Savinier, qui porte des fruits; mais les unes sont rougeâtres, & les autres de couleur céleste: elles sont de la grosseur des grains de Genievre, & sont précédées, au lieu de fleurs, par de simples rudimens, soutenus par des pédicules courbés, & composés de tubercules au nombre de trois, de quatre, ou de cinq. La principale vertu de ces Baies est de faire mourir les vers du corps. Les feuilles, broyées, & mêlées avec du miel, nettoient les ulceres & font résoudre les charbons.

Seneka.

LA Plante, que les François nomment *Seneka*, ou *Racine contre les Serpens à sonnettes*, est une des plus estimées de l'Amérique. Quelques Botanistes lui donnent d'autres noms (*c*). Sa racine est vivace, longue de

(*b*) Dans la Louisiane il a souvent plus de deux piés de diametre. Son écorce est grossiere & crevassée de près à près: son bois tire sur la couleur de canelle; il a une odeur assez agréable & se fend aisément, mais on ne sauroit le faire brûler seul, & même étant mêlé avec d'autre bois, il s'éteint comme si on l'avoit trempé dans l'eau, dès qu'il ne touche pas aux tisons allumés. R. d. E.

(*c*) *Polygala caule simplici erecto &c. Polygala Virginiana, radice alexipharmaca, &c.* Les Anglois de la Virginie lui attribuent une vertu diaphorétique, diurétique,

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

quatre ou cinq pouces, d'environ la grosseur du petit doigt, tortueuse, partagée en plusieurs branches, garnie de fibres latérales, & d'une côte saillante, qui s'étend dans toute sa longueur. Elle est jaunâtre en dehors, blanche en dedans, d'un goût âcre, un peu amer & légerement aromatique. Elle pousse plusieurs tiges, les unes droites, les autres couchées sur terre, menues, jaunâtres, simples, sans branches, cylindriques, lisses, foibles, & d'environ un pié de long. Ces tiges sont chargées de feuilles ovales, pointues, alternes, longues d'un pouce, lisses, entieres, & qui deviennent plus grandes à mesure qu'elles approchent plus du sommet. Les mêmes tiges sont terminées par un petit épi de fleurs clair-semées, tout-à-fait semblables à celles du Polygale ordinaire, mais plus petites, alternes & sans pédicules. On distingue la racine du Seneka par cette côte membraneuse & saillante, qui regne d'un seul côté dans toute sa longueur. Les Sauvages la croient fort puissante contre le venin du Serpent à sonnettes; & l'on s'en sert contre d'autres maux, causés par l'épaississement du sang, tels que la Pleurésie & la Péripneumonie.

Serpentaire de la Virginie.

On a nommé *Serpentaire*, une Plante commune en Virginie, qui pousse quelquefois trois tiges, sur lesquelles ses feuilles, longues de trois pouces, sont rangées alternativement. Ses fleurs naissent contre terre, sur des pédicules d'un pouce de long: elles sont d'une figure singuliere, mais qui approche, dit-on, de celles de l'Aristolochie. Leur couleur est un pourpre foncé. Elles font place à des capsules rondes, cannelées, qui contiennent plusieurs petites semences, mûres au mois de Mai. La racine de cette Plante est fort estimée; mais comme elle multiplie prodigieusement lorsqu'elle est transplantée dans un Jardin, séche même elle ne se vend que six sols la livre dans les Colonies Angloises. Elle aime l'ombrage, & se trouve ordinairement sur la racine des grands arbres.

Smilax à feuilles de Laurier.

Le *Smilax* Américain a les feuilles de la même couleur & de la même consistance que celles du Laurier mâle; mais leur figure approche plus de celle du Laurier femelle: elles n'ont de veine sensible que celle du milieu. Ses fleurs sont petites & blanchâtres. Le fruit croît en grappes rondes; ce sont des grains noirs, dont chacun ne renferme qu'une semence dure, qui meurit au mois d'Octobre. Elle sert de nourriture à diverses sortes d'Oiseaux, surtout à une fort belle espece de Geai. Mais la principale propriété de cette Plante est de pousser plusieurs tiges vertes, dont les branches couvrent fort loin tout ce qui est autour d'elles, montent souvent à plus de seize piés de haut, & deviennent si épaisses, qu'en Eté elles forment un massif impénétrable au Soleil, comme elles offrent, en Hiver, une retraite tempérée pour les Bestiaux.

La Caroline & le Canada ont chacun leur *Solanum* à trois feuilles. Dans

alexipharmaque, celle de résoudre le sang visqueux, tenace & inflammatoire. M. Geoffroi en a parlé dans son *Histoire des vertus, du choix, & de l'usage des remedes simples, ou Traité de la matiere médicale. Tom. II.*

la Caroline, où cette Plante est commune, surtout dans les Bois couverts, elle s'éleve toute droite, par une seule tige, à la hauteur de cinq ou six pouces; & de son sommet sortent trois grandes feuilles pointues, placées en triangle, pendantes, chacune à trois côtes, & bigarrées de taches vertes, plus ou moins foncées. Il sort d'entr'elles une fleur, composée de trois feuilles, couleur de violettes, droites & longues; le calice est divisé en trois, & la racine de la Plante est tubéreuse.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

Deux Solanum à trois feuilles.

Le Solanum du Canada pousse de sa racine, qui est aussi tubéreuse, une tige ronde & verte, du milieu de laquelle sortent trois feuilles, posées vis-à-vis les unes des autres: elles sont fort larges, & se terminent en pointe; leur couleur est un verd obscur. De l'extrêmité de la tige, il sort une fleur, composée de six feuilles un peu panchées, dont les trois inférieures sont vertes & plus petites; les trois autres sont non-seulement plus larges, mais plus longues, & d'un pourpre obscur. Il croît, au milieu de cette fleur, une petite Pomme, qui noircit en meurissant, & qui est remplie de semences semblables à celles du Solanum des Jardins. Quelquefois la fleur de ces Plantes est blanche. Elles fleurissent au mois de Mai: la graine est mûre dans le mois suivant; & dès le mois de Juillet, tout disparoît tellement, qu'il ne reste plus que la racine.

Souchet de l'Amérique.

Le *Souchet* de l'Amérique, que les Sauvages de la Floride nomment *Apoyamatsi*, & d'autres Indiens *Phatzisiranda*, est décrit par *Hernandez*, dans son Histoire des Plantes du Mexique. C'est une herbe, dont les feuilles ressemblent à celles du Poreau, mais sont plus longues & plus déliées. Son tuyau, qui n'est pas différent de celui du Jonc noueux, s'éleve d'une coudée & demie. Sa fleur est petite; sa racine déliée, fort longue, composée de bossettes rondes & velues, un peu éloignées les unes des autres. Les Espagnols les enfilent comme un chapelet, & les nomment *Patenôtres de Sainte Heleine*, parcequ'ils découvrirent, pour la premiere fois, cette Plante au Cap de Sainte Heleine, dans la Floride, à l'embouchure du Jourdain. Les bossettes, coupées, & laissées au Soleil, deviennent très dures, noires en dehors, blanches en dedans. Elles ont le goût aromatique du Galanga. On les croit seches & chaudes, presqu'au quatrieme degré, un peu astringentes & résineuses. Les Sauvages broient la Plante entre deux pierres, & se frottent de son suc, pour affermir leur chair & lui communiquer une odeur fort douce. Réduite en poudre fine, & prise dans du vin, elle facilite l'écoulement des urines; prise dans du bouillon, elle appaise les maux de poitrine: on en fait des emplâtres, qui arrêtent le flux de sang. Enfin, elle fortifie l'estomac, & guérit les maux de l'Utérus.

Grande Statice de l'Amérique Septentrionale.

On nomme comme une précieuse Plante la *Grande Statice* de l'Amérique, qui differe de la commune par la largeur de ses feuilles, & non-seulement par la couleur, mais par la nature même de ses fleurs. Sa racine est fort longue, & presque sans filamens. Ses feuilles, qui ont trois pouces de long sur un de large, sont d'un verd obscur, quoique fort net; elles vont toujours en diminuant; mais leur pointe est émous-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

sée. Elles naissent en rond, immédiatement de la racine, avec deux nerfs, comme celles du Plantain. Du milieu de chaque feuille, il s'éleve une ou deux petites tiges, ou longs pédicules, terminés par un bouton de substance membraneuse, qui s'ouvre peu à peu, sans se rompre, & laisse passage à une fleur blanche. Cette fleur se replie en dessous, & forme en se condensant une enveloppe très juste à sa tige. La Plante est froide & seche, souveraine pour arreter les descentes du Fondement & de l'Utérus, & plus efficace encore lorsqu'il y a inflammation. On lui attribue d'ailleurs un acide, qui la rend excellente pour les fievres putrides & pour toutes sortes d'ulceres.

Thalietrum du Canada.

On a donné à une Plante du Canada, le nom de *Thalietrum*, quoiqu'elle n'ait qu'une ressemblance imparfaite avec celui des Anciens. Ses feuilles sont plus belles & en plus grand nombre. Sa hauteur est de deux coudées. Sa racine pousse plusieurs tiges, d'un pourpre foncé, partagées par des nœuds, d'où sortent d'autres tiges, plus petites, séparées des principales par des valvules blanchâtres. Les feuilles ont la même figure, & sont rangées dans le même ordre que celles de l'Ancholye; mais elles sont d'un verd mêlé de blanc. Les tiges sont terminées par des bouquets de fort petites fleurs, dont les boutons sont d'un pourpre clair, & se divisent en cinq feuilles, qui découvrent une infinité de petits filamens à têtes jaunes. Au mois de Juillet, ces filamens deviennent des graines, allongées & triangulaires, avec une bossette ou un durillon de substance membraneuse sur chaque angle. La Plante paroît d'une saveur fort douce; mais, en la mâchant, on la trouve grasse, gluante, & d'une âcreté qui pique la langue. Pilée, elle s'applique avec succès sur les plaies. Cuite à l'eau elle facilite la suppuration.

Trefle du Canada.

Le *Trefle* du Canada (*d*) est un antidote, qui tire sa vertu de sa chaleur & de sa qualité attractive, toutes deux au plus haut degré. Il est haut d'une coudée; sa tige est mince, de la nature du jonc, d'un pourpre tirant sur le noir; elle pousse des verges presqu'au sortir de sa racine, & se divise elle-même, à son sommet, en plusieurs verges qui ont trois feuilles semblables à celles du Lotus, ou Melilot, mais plus pointues & plus étroites, attachées à un pédicule assez long, un peu velues & gluantes. Rompues, ou froissées, elles n'ont aucune odeur; mais lorsqu'on les touche, elles s'attachent aux doigts, & répandent une odeur qui ressemble, dans les jeunes Plantes, à celle de la Rue, & qui est bitumineuse dans les vieilles. Chaque verge est terminée par une fleur de couleur pourprée, composée de trois petites feuilles qui se retirent en arriere, & d'une quatrieme, repliée en dedans, par dessus laquelle s'élevent trois petits filamens à têtes blanches. Les quatre feuilles de la fleur sont blanches aussi en dedans, & purpurines en dehors. En tombant, elles font place à des gousses, qui deviennent longues d'un doigt, gluantes & velues comme les feuilles de la Plante, vertes d'abord, ensuite pourprées, qui renferment des semences larges & oblon-

(*d*) *Trifolium Asphaltion Canadense.*

gues, comme celle du Cytise, & qui ont le même creux que la Feve purgative. La racine est longue, fibreuse, fort chaude, & pique la langue. Cette Plante doit être semée tous les ans. Elle ne parvient point en France à sa maturité, ni même à sa hauteur naturelle.

Troène à baies violettes & feuilles de Laurier.

Le *Troène* du Canada (e), est un bel Arbrisseau, qui croît ordinairement jusqu'à la hauteur de seize piés, & dont le tronc a depuis six jusqu'à huit pouces de diametre. Ses feuilles sont fort lisses, & d'un verd plus vif que celui du Laurier commun, auquel d'ailleurs il ressemble parfaitement dans sa forme. Au mois de Mars, on voit sortir, d'entre ses feuilles, des épines longues de deux ou trois palmes, & couvertes de très petites fleurs blanches, qui sont composées de quatre feuilles, & attachées vis-à-vis l'une de l'autre, par des pédicules d'un demi pouce de long. Les fruits, qui leur succedent, sont des baies rondes, à peu près de la grosseur de celles du Laurier, & couvertes d'une peau violette: elle renferme un noyau, qui les sépare par le milieu.

Tulipier.

Le bel Arbre, que plusieurs nomment *Tulipier*, a déja figuré entre les Lauriers, sous le nom de *Laurier à fleurs de Tulipe*.

Deux sortes de Tupelo.

Le *Tupelo*, assez commun dans la Caroline & dans les Contrées voisines, a le tronc fort gros, surtout proche de terre, & devient fort grand. Ses feuilles sont larges, avec des entaillures irrégulieres. Ses fleurs naissent aux côtés de ses branches, & sont attachées à des pédicules d'environ trois pouces de long: elles consistent en plusieurs petites feuilles, étroites & verdâtres, posées sur le haut d'un corps ovale, qui est le rudiment du fruit. Le calice est au-dessous, & se partage en quatre. Par la grosseur, la forme & la couleur, on compare ce fruit, lorsqu'il est mûr, aux petites olives d'Espagne: il renferme aussi un noyau dur, mais cannelé. Le bois de l'arbre a le grain blanc, mou & spongieux. Ses racines approchent de la consistance du liege & servent aux mêmes usages. Ce Tupelo aime les terroirs humides, & croît même ordinairement dans les endroits les moins profonds des Rivieres.

On en distingue un autre, plus commun encore dans les mêmes Pays, différent par ses feuilles, qui ne sont pas dentelées, & par sa fleur qui est plus petite. Il s'éleve ordinairement fort haut; & ses branches, quoique fort étendues, n'en font pas un bouquet moins régulier. Son tronc est droit, & ses feuilles ressemblent à celles de l'Olivier femelle. En Automne, toutes ses branches sont couvertes de fruits noirs & ovales, attachés à de longs pédicules, & garnis d'un noyau dur, applati & cannelé, dont le goût, acre & fort amer, n'empêche point que les Ours & d'autres Animaux n'en fassent leur nourriture. Le grain du bois est rude & frisé, ce qui le rend très propre pour tous les ustenciles qui servent à l'agriculture.

Deux Valériennes.

L'Amérique Septentrionale a deux especes de *Valériennes*, toutes deux à feuilles d'Orties, mais l'une à fleurs violettes, & l'autre à feuilles blanches. Les feuilles de la premiere sont seulement un peu plus découpées,

(e) *Ligustrum. Lauri folio, fructu violaceo.*

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

& les fleurs, violettes, approchent un peu plus de l'*Acinus* ou du Basilic sauvage. La racine des deux Plantes est fibreuse, & ne pénetre pas beaucoup en terre; elle prend même plus de vigueur, lorsque ses fibres sont découvertes. Son odeur & son goût ne cedent rien au Nord; en quoi ces deux Valeriennes sont fort supérieures à la nôtre. Leur racine, mâchée, embaume la bouche, & pique ensuite la langue, comme la canelle. Il en sort plusieurs tiges, creuses, rondes, noueuses, lisses, hautes d'une coudée, qui se partagent en plusieurs autres. Les feuilles naissent deux à deux, jusqu'à l'extrêmité des tiges, & ne ressemblent pas mal à celles de la grande Ortie, mais sont moins piquantes & d'un verd plus clair. Chaque tige est terminée par une assez large touffe de fleurs blanches, fort petites, semblables à celles de notre Valerienne, mais en plus grand nombre. Elles paroissent au mois de Septembre; & leur chûte fait voir, à leur place, de petites semences longues, que le vent emporte bientôt. L'Hiver il ne reste que la racine; autre différence entre ces Valériennes & la nôtre. Elles croissent néanmoins, & fleurissent même en France.

Observations particulieres sur les Pays les plus éloignés vers le Nord.

Propriétés naturelles de la Baie d'Hudson.

ELLIS, dernier Voyageur dont on a les observations sur les propriétés des parties les plus septentrionales de l'Amérique, trouva le terrein fertile dans plusieurs endroits de la Baie d'Hudson. La surface, dit-il, est couverte d'une terre glaise, blanchâtre, jaune & de plusieurs autres couleurs. Près des Côtes, le terrein est bas, marécageux, & couvert de différentes especes d'arbres, tels que du Larix, du Peuplier, du Bouleau, de l'Aune, du Saule, & diverses sortes d'arbrisseaux. Plus loin, dans les terres, il se trouve de grandes Plaines, sur lesquelles on voit peu d'herbe, mais beaucoup de mousse, entremêlées de touffes d'arbres, de Lacs, & de quelques collines, qu'on appelle Iles, dont la plûpart sont couvertes d'arbrisseaux & de mousse fort haute. Le terrein en est noirâtre, comme la terre des tourbes. Entre les arbrisseaux, on est surpris d'y voir des Groseillers avec leur fruit, & des vignes qui donnent du raisin de Corinthe. La graine de Grue, & celle qu'on nomme graine de Perdrix, parceque ces Oiseaux s'en nourrissent, y croissent en abondance. On y trouve une Plante, que les Sauvages nomment *Wizz Kapukka*, & que les Anglois emploient, comme eux, pour les maladies des nerfs & pour le scorbut. Son effet le plus certain est d'avancer la digestion & d'exciter un appétit dévorant. On lui attribue d'ailleurs toutes les qualités de la Rhubarbe. Elle est du genre aromatique, & d'un usage assez agréable en infusion. On voit, dans les mêmes Cantons, des Fraises, de l'Angélique, du Mouron, des Orties, des Auricules sauvages, des Saviniers, la plûpart des Plantes de Laponie, & d'autres, inconnues en Europe. Sur les bords des Lacs & des Rivieres, il croît beaucoup de Riz sauvage, qui ne demande qu'un peu de culture pour devenir un bon aliment. L'herbe y est fort longue. Les Comptoirs An-

Anglois ont des Jardins, où l'on voit croître, à l'entrée de la belle saison, plusieurs especes de nos légumes, tels que des Pois, des Féves, des Choux, des Navets, & diverses sortes de Salades. Mais, en général, le terrein est beaucoup plus fertile dans l'intérieur du Pays, parceque la chaleur y est plus vive en Eté, & qu'en Hiver les gelées n'y sont pas si fortes, ni si longues.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

BAIE D'HUDSON.

A l'égard des Minéraux, on assure qu'il s'en trouve ici différentes especes, & dans une singuliere abondance. „ J'y ai trouvé, dit Ellis, de „ la Mine de Fer; & tous nos Anglois rendent témoignage qu'à Churchill, on rencontre à chaque pas de la Mine de Plomb, sur la surface „ de la terre. Les Esquimaux apportent souvent, à nos Facteurs, des „ morceaux de Mine de cuivre extrêmement riches, & j'en conserve „ un dans mon Cabinet." On trouve différentes sortes de Talc, & du Crystal de roche de plusieurs couleurs, particuliérement du rouge & du blanc: le premier ressemble au Rubis: mais le dernier est plus gros, fort transparent, & formé en prisme pentagone.

ON rencontre, dans les parties les plus Septentrionales, une substance qui ressemble à notre charbon de terre, & qui brûle de même. L'Asbeste y est fort commun, aussi bien qu'une espece de Pierre noire, unie & luisante, qui se détache aisément par feuilles minces & transparentes, fort semblables au verre de Moscovie. On y trouve différentes especes de Marbres, les uns d'une parfaite blancheur, d'autres tachetés de rouge, de verd & de bleu. Les coquillages sont ici fort rares; Ellis n'y vit que des Moules & des Petoncles: mais il ne doute point qu'il n'y en ait quantité d'autres especes, qui ne paroissent gueres, dit-il, & qui cherchent le fond de la Mer, pour s'y mettre à couvert de la gelée.

L'AIR de ces Pays n'est presque jamais serein. Dans le Printems & l'Automne, on y est continuellement assiégé de brouillards épais & fort humides. En Hiver, l'air est rempli d'une infinité de petites fleches glaciales, qui sont visibles à l'œil, surtout lorsque le vent vient du Nord ou de l'Est, & que la gelée est dans sa force. Elles se forment sur l'eau qui ne gele point; c'est-à-dire que partout où il reste de l'eau sans glace, il s'en éleve une vapeur fort épaisse, qu'on appelle fumée de gelée; & c'est cette vapeur, qui, venant à se geler, est transportée par les vents sous la forme visible de ces petites fleches. Ellis raconte que pendant les premiers mois de l'Hiver, la Riviere de Port-Nelson n'étant pas gelée dans son principal courant, un vent du Nord, qui souffloit de ce côté sur son logement, ne cessoit point d'y amener des nues entieres de ces particules glaciales, qui disparurent aussitôt que la Riviere fut tout-à-fait prise. De-là viennent les Parhelies & les Paraselenes, c'est-à-dire les anneaux vifs & lumineux, qu'on voit si souvent dans ces Contrées autour du Soleil & de la Lune. Ils ont toutes les couleurs de l'Arc-en-Ciel. On en voit jusqu'à six à-la-fois; spectacle fort surprenant pour un Européen. Le Soleil ne se leve & ne se couche point, sans un grand cône de lumiere qui se leve per-

pendiculairement sur lui; & ce cône n'a pas plutôt disparu avec le Soleil couchant, que l'aurore boréale en prend la place, en lançant sur l'Hémisphere mille rayons lumineux & colorés, si brillans, que leur lustre n'est pas même effacé par la Pleine Lune. Mais leur lumiere est infiniment plus vive, dans les autres tems. On y peut lire distinctement toute sorte d'écriture. Les ombres de tous les objets se voient sur la neige, en s'étendant au Sud-Ouest, parce que la lumiere la plus brillante est dans l'endroit opposé à celui d'où elle vient, & d'où les rayons s'élancent, avec un mouvement d'ondulation, sur tout l'Hémisphere. Les Etoiles paroissent brûlantes, & sont de couleur de feu, principalement vers l'Horizon, où elles ressemblent parfaitement à du feu qu'on voit de loin.

Les tonnerres & les éclairs sont ici fort rares en Eté, quoique la chaleur y soit assez vive pendant six semaines ou deux mois. Cependant les orages, qui s'y élevent quelquefois, y sont violens. On voit des Cantons assez étendus, où les branches & l'écorce des arbres ont été brûlées par le feu du Ciel; ce qui paroît d'autant moins étrange, que les arbres du Pays brûlent aisément. Tout le bas est couvert d'une mousse, velue, noire & blanche, qui prend feu aussi vîte que de la filasse. Cette flamme légere court avec une rapidité surprenante, d'un arbre à l'autre, suivant la direction des vents, & met le feu aux écorces, comme aux mousses des arbres. Ces accidens deviennent utiles, en servant à secher le bois, qui en est meilleur pour le chauffage, dans les longs & rudes Hivers du Pays. La quantité de Bois que les Anglois mettent à-la-fois dans un Poêle, est environ la charge d'un Cheval. Leurs Poêles sont bâtis de briques, & longs de six piés, sur deux de large & trois de haut. Quand le bois est à-peu-près consumé, on secoue les cendres, on ôte les tisons, & l'on bouche la cheminée par le haut; ce qui donne ordinairement une chaleur étouffante, accompagnée d'une odeur sulfureuse. Ellis raconte que malgré la rigueur de la saison, il étoit souvent en sueur dans son logement. „ La différence de cette chaleur, au froid du dehors, faisoit souvent tomber „ ceux qui rentroient, après avoir passé quelque tems à l'air, dans un „ évanouissement si profond, qu'ils étoient quelques minutes sans donner aucun signe de vie. Si la porte demeuroit ouverte un moment, „ l'air froid du dehors entroit avec une violence sensible, & changeoit „ les vapeurs des appartemens en neige mince. La chaleur extraordinaire du dedans ne suffisoit pas pour garantir nos fenêtres & nos „ murs, de neige & de glace. Les couvertures des Lits se trouvoient „ ordinairement gelées le matin; elles tenoient à la partie du mur „ qu'elles touchoient, & nous étions surpris de voir notre haleine „ condensée sur nos draps, en forme de gelée blanche.

Le feu du Poêle, continue le même Voyageur, n'étoit pas plutôt éteint, que nous sentions toute la rigueur de la saison. A mesure que l'air intérieur se refroidissoit, le suc du bois de charpente, que la grande chaleur avoit dégelé, se geloit avec une nouvelle force, & se fen-

doit avec un bruit continuel, souvent aussi fort que celui d'un coup de fusil. Il n'y a point de fluide qui résiste au froid extérieur de la Baie. La Saumure la plus forte, l'Eau-de-vie, & l'Esprit-de-vin même, gelent aussitôt qu'ils sont exposés à l'air. Cependant l'Esprit-de-vin ne se consolide point en masse; mais il se réduit presqu'à la consistance des Onguens. Toutes les liqueurs moins fortes deviennent solides en se gelant, & rompent leurs Vaisseaux, soit de Bois, d'Etain, ou de Cuivre. La glace des Rivieres avoit plus de huit piés d'épaisseur, sans compter plusieurs piés de neige dont elle étoit revêtue. Nous n'avions pas besoin de sel, pour conserver nos provisions: tous les Animaux qu'on tuoit à la Chasse, étoient aussitôt gelés que morts, & demeuroient dans cet état depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois d'Avril, que, commençant à se dégeler, ils se corrompoient fort vîte.

LES Animaux, qui sont ordinairement bruns ou gris, deviennent blancs en Hiver. Quelques Voyageurs ont cru qu'en changeant de couleur, ils changent aussi de poil ou de plumes. Mais Ellis observa, dès le commencement du froid, que le poil des Lapins n'avoit que la pointe blanche, tandis que vers la racine il avoit encore sa couleur naturelle de poil.

PLUSIEURS Matelots de l'Equipage Anglois eurent le visage, les oreilles & les doigts des piés, gelés, mais avec peu de danger. Pendant que la chair est dans cet état, elle est blanche & dure comme la glace; frottée d'une main chaude, ou plutôt avec des Mitaines de Castor, elle se dégele. Cet accident, lorsqu'on y apporte un prompt remede, ne laisse qu'une ampoule à la partie offensée; mais si le froid a le tems de pénétrer, elle meurt & ne redevient jamais sensible; sur quoi Ellis observe, qu'un froid extrême produit ainsi le même effet qu'un même degré de chaleur, & qu'une partie gelée se guérit, à-peu-près, comme une partie brûlée. Il remarque aussi qu'après avoir gelée une fois, elle devient beaucoup plus susceptible du même accident que toute autre partie du corps.

DANS ces Contrées, la Nature donne, à tous les Animaux, des fourrures fort épaisses, qui paroissent capables de résister au froid: mais à mesure que la chaleur revient, ce poil tombe par degrés. Le même renouvellement arrive aux Chiens & aux Chats qu'on y mene de l'Europe. Le sang étant plus froid & sa circulation moins vive dans les parties les plus éloignées du cœur, telles que les pattes, la queue, & les oreilles, elles sont plus susceptibles du grand froid; mais on voit ici peu d'Animaux qui aient ces parties fort longues. L'Ours, le Lapin, le Lievre, l'espece de Chats qui est propre à l'Amérique, le Porc-Epi, &c. les ont extrêmement courtes; & s'il se trouve quelques Animaux qui les aient longues, tels que les Renards, &c. ils l'ont, en récompense, extrêmement garnie d'un poil touffu, qui la garantit.

PENDANT les grands froids, si l'on touche du fer, ou tout autre corps uni & solide, les doigts y tiennent aussitôt, par la seule force de la gelée. En buvant, touche-t-on le verre de la langue ou des levres, on en emporte souvent la peau, pour le retirer. Tous les corps solides, tels

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

BAIE D'HUDSON.

que le verre & le fer, acquiérent un tel degré de froid, qu'il résiste longtems à la plus grande chaleur". Un jour, dit Ellis, je portai dans „ notre logement une hache, qu'on avoit laissée dehors; je la mis à „ six pouces d'un bon feu, & je pris plaisir à jetter de l'eau dessus: il „ s'y forma sur le champ un gâteau de glace, qui se soutint quelque „ tems contre l'ardeur du feu. Il y a beaucoup d'apparence que les „ Montagnes de glace s'accroissent de même, pendant que l'air qui „ les environne est tempéré.

„ On avoit fait un trou de douze piés de profondeur, pour y garantir nos liqueurs du froid, avec le soin de les y placer entre deux lits „ d'arbrisseaux & de mousse, d'un pié d'épaisseur; & le tout avoit été „ couvert de douze piés d'une terre savoneuse. Non-seulement ces „ précautions n'empêcherent point que plusieurs de nos tonneaux de „ biere ne fussent gelés, & ne crevassent même, quoique reliés de „ cercles de fer; mais ayant eu la curiosité de faire creuser au fond du „ creux, j'y trouvai la terre gelée, quatre piés au-delà, & de la dureté d'une pierre." Qui ne s'imagineroit, ajoute Ellis, que les Habitans d'un si rigoureux climat doivent être les plus malheureux de tous les Hommes? Cependant ils sont fort éloignés d'avoir cette opinion de leur sort. Les fourrures dont ils sont couverts, la mousse & les peaux dont leurs Cabanes sont revêtues, les mettent de niveau avec les Peuples des climats plus tempérés. S'ils ne forment point de sociétés nombreuses, c'est qu'ils trouveroient plus difficilement de quoi s'habiller & se nourrir: mais, en changeant souvent d'Habitations, pour se procurer des Chasses & des Pêches abondantes, il leur est toujours aisé de satisfaire à ces deux besoins. Enfin cette rigueur du climat ne rebute pas même les Européens, qui ont fait, dans le Pays, un séjour de quelques années; ils le préferent à leur Patrie. Ellis assure que les Anglois, qui reviennent avec les Vaisseaux de la Compagnie, s'ennuient bientôt de l'air tempéré des Provinces d'Angleterre, & n'attendent point sans impatience le tems de retourner dans ces Régions glacées.

On a déja remarqué que diverses sortes d'Animaux traversent au Printems, une immense étendue de Pays, du Sud au Nord, pour aller faire leurs Petits dans des lieux sûrs, c'est-à-dire dans les Pays plus septentrionaux, qui sont presqu'entiérement inhabités; qu'on en tue, tous les ans, une espece de gros Moucherons, dont l'incommodité ne se fait pas moins sentir aux Hommes, & que c'est pour éviter leurs morsures, que les Bêtes fauves cherchent les Rivieres & les Lacs. Ellis, cherchant d'où cette prodigieuse quantité d'Insectes pouvoit venir aussi subitement qu'ils paroissent, & comment ils pouvoient tout-d'un-coup se multiplier, apprit, par le témoignage de ses propres yeux, qu'ils ne meurent point en Hiver: ils tombent, dit-il, dans une espece de léthargie, dont ils reviennent aussitôt que les chaleurs commencent. Un Anglois, traversant pendant l'Hiver un petit ruisseau, sur un tronc d'arbre pris dans les glaces, en détacha par hazard une masse noire & très informe, qui fut reconnue pour un gros peloton de Mouches ge-

lées ensemble. Ces insectes remuerent bientôt près du feu. On les remit à l'air froid, où ils retomberent dans leur mort apparente; & tout ce qu'on fit, ensuite, fut inutile pour les en faire sortir. Plusieurs autres Animaux, qui disparoissent en Hiver, tombent apparemment dans le même état (*f*). Il est fort commun, en Hiver, dans les Habitations Septentrionales de l'Amérique, de trouver sur le bord des Lacs, dans des trous, & parmi les racines des arbres, quantité de Grenouilles gelées, dont la chair est aussi dure que la glace même, & qui, étant dégelées par une chaleur douce, reviennent à la vie & commencent à marcher. Mais lorsqu'on les fait geler une seconde fois, il devient impossible de les faire revivre.

Les Oiseaux qui passent en plus grand nombre au Printems, pour aller faire leurs Petits vers le Nord, & qui reviennent vers les Pays méridionaux en Automne, sont les Cignes, les Oies, les Canards, les Sarcelles & les Pluviers. Mais les Aigles, les Corbeaux, les Corneilles, les Chouettes, les Faucons, les Mouettes, les Perdrix & les Faisans, passent l'Hiver dans le Pays (*g*), au milieu des neiges & des glaces. Dans les Rivieres, on trouve en toutes saisons, des Carpes, des Truites, des Esturgeons, & deux excellentes sortes de Poissons, dont l'une, fort connue dans les Lacs de la Nouvelle France, est nommée par les François *Poisson-blanc*, & par les Anglois, comme par les Esquimaux, *Titymagg*. L'autre, qui s'appelle *Muthay*, ne differe de l'Anguille, que par les taches jaunes & blanches dont il est marqueté dans toute sa longueur. Ces Poissons ne sont jamais plus gras qu'en Hiver, & se prennent alors à l'hameçon, par des trous qu'on fait assez difficilement dans la glace. Aux embouchures des Rivieres, surtout des plus Septentrionales, on trouve sans cesse des Saumons délicieux, des Truites saumonées, & des *Suceurs*, Poisson estimé, qui ressemble à la Carpe sans en avoir le goût. Il y entre aussi, avec la Marée, quantité de Baleines blanches, qui sont plus aisées à prendre que les noires (*h*), & dont l'huile est une friande liqueur pour les Esquimaux.

Ellis assure que l'Ours blanc des Pays Septentrionaux est un Animal fort différent de l'Ours ordinaire. Il a, dit-il, la tête plus longue & le cou beaucoup plus mince. Le bruit, qu'il fait, ressemble à l'aboye-

(*f*) A l'égard des Mouches, on sait que les nôtres se conservent de même, pendant l'Hiver de nos climats tempérés. Mais l'Evêque d'*Osma* est le premier qui nous ait appris, dans sa *Vie du Cardinal* Commendon, que les Hirondelles se mettent aussi en masse, & se laissent tomber au fond des Etangs, pour se garantir du froid de l'Hiver. Regnard, dans son Voyage de Laponie, ne parle point d'Hirondelles en masse, mais il raconte que les Lapons, qui pêchent sous la glace, „ rapportent souvent, dans „ leurs filets, des Hirondelles, qui se tien„ nent de leurs pattes à quelque petit mor„ ceau de bois; qu'elles n'ont aucun signe „ de vie, lorsqu'on les tire de l'eau; & „ qu'aussitôt qu'elles sentent la chaleur du „ feu, elles se remuent un peu, elles se„ couent leurs ailes, & commencent à vo„ ler comme en Eté."

(*g*) Voyez ci-dessus, quelques autres Animaux de la même Région, dans l'Article de l'Etablissement des François à la Baie d'Hudson.

(*h*) On ne s'arrête point ici à leur description, non plus qu'à leur différence, parce que ces Observations appartiennent plus particuliérement à l'Article du Spitzberg.

ment d'un Chien enroué. On en distingue même deux especes, la grande & la petite; mais ils ont tout le poil long & doux, le nez, le museau & les ongles noirs; ils nagent d'une table de glace à l'autre; ils plongent, s'élevent, & demeurent longtems sous l'eau.

Le Pelican des mêmes Contrées, qu'on n'a fait que nommer dans l'article historique de la Baie d'Hudson, ne ressemble point tant à celui d'Afrique & des Pays tempérés de l'Amérique, qu'il ne se fasse distinguer par diverses propriétés. Il est un peu plus fort qu'une grosse Oie domestique. La mâchoire supérieure est plus étroite au milieu qu'aux extrêmités; elle entre dans l'inférieure, excepté vers le bout, qui s'élargit assez, pour contenir la Pointe de l'autre. L'extrêmité du bec est rougeâtre; mais le dessus & le dessous sont jaunes, vers la tête. La poche, lorsqu'elle est seche, ne differe point d'une vessie de Bœuf enflée. La tête & le derriere du cou sont couverts de plumes blanches. Le corps est d'un noir cendré, ou, si l'on veut, d'un cendré noirâtre. Les pattes sont courtes & composées de quatre doigts, joints par une membrane; celui du milieu, plus long que la patte même; les jambes, comme les pattes, d'un jaune sale, mêlé de verd, & les ongles noirs. Il paroît qu'avec quelques légeres différences de forme, ces Oiseaux habitent toutes les parties du Globe terrestre. On a vû qu'ils sont communs dans les Indes Orientales, & dans les parties méridionales de l'Afrique & de l'Amérique. Ellis nous assure qu'ils ne sont pas moins dans les parties Septentrionales de la Russie, qu'ils abondent en Egypte, & qu'ils s'accommodent de l'air d'Angleterre, où les Curieux en ont fait apporter de fort gros.

Quoiqu'il ne paroisse point que les Hermines soient aussi communes ici que dans la Tartarie Septentrionale & la Laponie, elles y ont les mêmes propriétés: c'est-à-dire, que leur grosseur est celle d'un gros Rat, avec le double de sa longueur; qu'elles sont un peu rousses en Eté, & qu'en Hiver elles acquierent une blancheur éblouissante; enfin, qu'elles ont la queue aussi longue que le corps, terminée par une petite pointe fort noire.

Le Rat des Montagnes du Pays est de la grosseur ordinaire du nôtre, mais d'une couleur plus rouge en Eté, & rayée de noir. Il semble qu'il tombe du ciel, car il ne paroît que lorsqu'il a beaucoup plû. On assure que ces Animaux, qui sont alors en grand nombre, ne fuient point à l'approche des Hommes; qu'étant attaqués, ils mordent le bâton dont ils sont frappés, & que loin de craindre les Chiens, ils leur sautent sur le dos, & les obligent de se rouler par terre pour se délivrer de leurs morsures. On raconte aussi que si le froid les surprend hors de leurs retraites, ils se détruisent eux-mêmes en se précipitant dans les lacs, & qu'on en trouve souvent dans le corps des Brochets, qui les ont nouvellement engloutis. Mais n'est-il pas plus vraisemblable qu'étant Amphibies, ils cherchent à se garantir du froid dans l'eau, comme d'autres Insectes qu'on vient de nommer? On ajoute néanmoins qu'au commencement de l'Hiver on en trouve beaucoup de

morts, au sommet des arbres, entre deux petites branches qui forment une fourche, où ils demeurent suspendus.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

Description & propriétés naturelles du Spitzberg.

LE SPITZBERG.

Un Hambourgeois, nommé Frederic *Martens*, dans la Relation (*i*) d'un Voyage qu'il fit au Spitzberg en 1671, observe qu'en arrivant sur les Côtes, le 18 de Juin, le pié des Montagnes lui parut en feu, & que leurs sommets étoient couverts de brouillards; que la neige étoit comme marbrée, représentant des branches d'arbres, & qu'elle réfléchissoit une lumiere aussi vive que celle du Soleil, lorsqu'il éclaire dans un tems serein. Ces apparences de feu, sont, dit-il, d'un fort mauvais augure pour les Mariniers; ils annoncent ordinairement quelque violent orage.

En Hiver, ce Pays, dont on ne connoît que les Côtes, est environné de glaces, que les vents y poussent de divers côtés. Celui d'Est les y chasse de la Nouvelle Zemble; celui de Nord-Ouest, du Groenland, & de l'Ile Jean Mayen. Quelquefois, les glaces n'y sont pas moins abondantes en Eté; & les Vaisseaux sont alors obligés de se réfugier dans les Baies ou les Rivieres. Ils n'ont pas toujours un vent favorable pour y entrer, surtout lorsqu'il vient des Montagnes, avec de petits tourbillons, qui les incommodent beaucoup. L'eau de ces prétendues Rivieres est salée. On ne trouve, dans tout le Pays, ni ruisseaux, ni sources d'eau douce. Il y a, néanmoins, quelques Rivieres dont l'origine est connue; mais le danger des glaces, & quantité de Rochers cachés sous l'eau, n'ont jamais permis de découvrir celle des autres. Les retraites, qui passent pour les plus sûres, sont le *Havre-sur*, la Baie du Sud, & celle du Nord. On ne mouille presque jamais dans les autres Havres, parcequ'ils sont trop exposés aux vents de Mer, ou trop remplis de glaces & de brisans.

Tout ce qu'on connoît du Spitzberg est pierreux & rempli de hautes Montagnes ou de Rochers. Au pié des Montagnes naturelles, dont les penchans sont couverts de neige, on en voit de glace, qui s'élevent à la hauteur des autres. Martens en observa sept, entre de hauts rochers, & toutes sur une même ligne. Elles paroissent, dit-il, d'un beau bleu; mais elles sont pleines de trous & de fentes, causées par la pluie & les neiges fondues. On s'apperçoit qu'elles s'aggrandissent de jour en jour. Il en est de même des glaces qui flottent dans cette Mer. Ces sept Montagnes de glace passent pour les plus hautes du Pays, & sont en effet d'une prodigieuse hauteur. La neige y paroît obscure; ce qui vient, suivant Martens, de l'ombre du Ciel. Il ajoute que cette obscurité & les fentes bleues de la glace forment un très beau spectacle; qu'il y a des nuages autour, & vers le milieu; qu'au dessus de ces nuages la neige est fort lumineuse; que les vrais rochers paroissent en feu, quoique le Soleil n'y donne qu'une lumiere pâle; mais que la

(*i*) Recueil des Voyages au Nord, Tom. II. de l'Edition d'Amsterdam. de 1715.

Histoire Naturelle de l'Amériq. Septentrionale.

Le Spitzberg.

neige, au contraire, en réfléchit une fort vive. Les nuages, dont ces Rochers sont environnés vers le haut, dérobent la vue de leurs sommets.

Quelques-uns de ces Rochers ne forment qu'une seule pierre, du bas en haut, & paroissent des murailles ruinées. Ils rendent une odeur fort agréable, telle à peu-près que celle des Prairies au Printems, après une pluie douce. La pierre à des veines rouges, blanches & jaunes, comme le marbre: elle sue, lorsque le tems change; ce qui colore la neige, jusqu'à la rendre rouge, quand la pluie fait découler cette espece de sueur. Au pié des Montagnes, où la neige & la glace n'en ont pas formé d'autres, on trouve de grandes pieces de roche, tombées les unes sur les autres, entre lesquelles il y a des ouvertures qui ne permettent point d'en approcher sans péril. Ces pierres, d'inégales grandeurs, & confondues, sont de couleur grise, avec des veines noires, & reluisant comme le Marcassite d'argent. Cependant il y croît toutes sortes d'herbes au mois de Juin & de Juillet, mais en plus grande abondance dans les lieux qui sont à l'abri des vents de Nord & de l'Est, où l'eau qui découle des Montagnes entraîne toujours avec soi de la poussiere, de la mousse, & de la fiente d'Oiseaux. L'extrême élévation de ces Montagnes leur fait trouver d'en-bas une apparence de terre; & tout ce qui s'en détache est néanmoins de la véritable roche. Une pierre, jettée du haut, fait retentir les Vallées comme le bruit du tonnerre.

Apres les sept Montagnes de glace, on trouve les Havres des Hambourgeois, de Magdeleine, des Anglois, des Danois, & celui du Sud, *Zuid Haven* (*k*). A Magdeleine, les Rochers forment un demi cercle; &, de chaque côté, on voit deux hautes Montagnes, creuses en dedans, qui représentent un parapet, avec des pointes & des fentes au-dessus, en vraie forme de creneaux. Ces creux renferment de grands amas de neige, qui s'élevent jusqu'au sommet de chaque Montagne, avec des branches glacées qui leur donnent une apparence d'arbres. Les autres rochers forment un spectable affreux. Dans Zuid Haven, ou le Havre du Sud, les Navires sont obligés de jetter l'ancre entre de hautes Montagnes. A la gauche de l'entrée, on en découvre une, qui a reçu le nom de Ruche à miel, parcequ'elle en a la figure. Elle est suivie d'une autre, plus haute & plus grande, qu'on a nommée *le Duyvels Hoeck*, ordinairement couverte d'un brouillard, qui se répand sur le Havre comme une épaisse fumée, lorsque le vent souffle de ce côté-là. Le milieu du Havre présente une Ile, qu'on nomme l'Ile des Morts, Deadmen's Island, parce qu'on y enterre les Morts. Quoiqu'on les y mette dans des cercueils, & qu'on les couvre ensuite de grosses pierres, ils ne laissent pas d'être déterrés & mangés des Ours. Le même

(*k*) Ces Havres, ou ces Ports, sont ceux des différentes Nations qui vont annuellement à la pêche de la Baleine; de-là vient que les noms sont en différentes Langues. Mais l'Auteur ne marque nulle part les Latitudes.

Le Spitzberg.

me Havre contient plusieurs autres petites Iles, qui n'ont pas de noms particuliers, mais qu'on nomme en général Iles des Oiseaux, *Vogels Eilanden*, parce qu'on y prend des œufs de Canards & de *Kirmeus*.

De Zuid Haven, on passe à Schmerenburg, ainsi nommé du mot *Schmer*, qui signifie de la graisse. On y voit encore quelques Maisons, bâties autrefois par les Hollandois, qui venoient y faire bouillir leur huile de Poisson. De-là on passe au Havre Anglois, qui a quelques Maisons, adossées à de hautes Montagnes, dont il est fort difficile de descendre lorsqu'on y est une fois monté, si l'on n'a pris soin de marquer chaque pas avec de la craie. A l'entrée du Havre, on trouve dans une Vallée, entre les Montagnes, quantité d'eau douce, qui n'est proprement que de l'eau de neige & de pluie, mais qui n'en est pas moins bonne à toute sorte d'usages.

Dans le Havre du Nord, *Nord Haven*, on voit une fort grande Montagne, dont le sommet forme une plaine unie, & qu'on nomme *Vogel-sang*, le chant des Oiseaux, parce qu'elle sert de retraite à tant d'Oiseaux, que leur ramage ne permet point de s'entendre.

Le Rehenfeld est une terre basse, ainsi nommée, des Bêtes fauves qu'on y trouve ordinairement en grand nombre. Ce n'est qu'une carriere d'ardoises, dont les tranchans en rendent l'accès fort difficile: elle est couverte de mousse; & l'on découvre, au-dessus, une colline qui paroît de feu. Les Montagnes, qui sont derriere le Rehenfeld, ne sont pas pointues, comme la plupart des autres, & sont situées en droite ligne. Une Baie, qui s'étend ici dans les Terres, a pris de sa forme le nom de *Half-moon Bay*, Baie de la Demi-Lune: elle est terminée par une Montagne, pleine de fentes & de crevasses, dont le sommet ne laisse pas d'être fort uni.

On arrive ensuite à la Baie d'Amour, *Liefde Bay*, où deux Montagnes, qui se joignent, répondent parfaitement à l'idée du nom de *Spitzberg* (*l*). Plus loin, on trouve un Pays bas, derriere le Havre des Moules, *Muscle Harbour*; & l'herbe y est si haute, qu'elle passe la cheville du pié. Ce Pays est suivi du *Waeihgatt* (*m*), ou Détroit d'*Hindelopen*, ainsi nommé du mot *Waeihen*, qui signifie *venter*, parceque le vent du Sud y souffle impétueusement. La Côte du Havre des Ours, *Bear Haven*, est toute composée de pierres rouges. Derriere le Waeihgatt est la Terre de Sud-Ouest, *South-West-land*, Pays-bas, dont les collines forment une vue assez agréable. On trouve ensuite sept Iles. Il n'y a point de Vaisseaux qui osent aller plus loin; & souvent même les glaces, amenées par des vents & des Courans fort impétueux, ne permettent point d'avancer tant vers l'Est.

On prétend que c'est aux mois d'Avril & de Mai, que le froid du Spitzberg est le plus rude. Cependant dès le troisieme jour de Mai, le Soleil ne s'y couche plus. Martens, qui s'y trouva, par les soixante-

(*l*) On a déja remarqué que ce mot signifie *Montagne aigüe*.
(*m*) Il ne faut pas confondre ce nom avec celui du Détroit de Weigats.

onze degrés, aux mois de Juin, de Juillet & d'Août, rend témoignage que pendant le premier de ces trois mois le Soleil avoit encore si peu de force, & le froid étoit si piquant, qu'on ne pouvoit s'exposer à l'air sans se sentir tomber des larmes des yeux. Mais que dans les deux mois suivans, surtout en Juillet, la chaleur étoit si vive, que le godron des jointures du Vaisseau se fondoit, du côté qui étoit à l'abri du vent. Il ajoute que l'Hiver du Pays est plus ou moins rude, comme dans les autres climats, & que le froid y dépend beaucoup de la qualité des vents. Ceux de Nord & d'Est causent un froid si excessif, qu'à peine est-il supportable; & ceux d'Ouest & de Sud produisent beaucoup de neige, & quelquefois de la pluie; ce qui rend le tems plus modéré. Les autres, quelque nom que les gens de Mer leur donnent, varient eux-mêmes suivant la force des nues. Quelquefois le vent sera Sud, ou Sud-Ouest dans un lieu, tandis qu'à peu de distance il est tout-à-fait opposé. L'expérience apprend aux Harponneurs que les années, où les brouillards ont été moins fréquens, sont les plus favorables pour la pêche des Baleines. On n'a pû savoir, au Spitzberg, si les Marées du Printems se reglent, suivant les Nouvelles & les Pleines Lunes.

Ce fut le 2 d'Août, en faisant route vers sa Patrie, que Martens vit coucher le Soleil pour la premiere fois. Ses observations sur les petites aiguilles de glace, sur les Parhelies, & sur les autres phénomenes du Spitzberg, different peu de celles des Voyageurs au Nord-Ouest; mais il en fit de plus particulieres sur la formation & la figure des flocons de neige. Au Spitzberg, lorsque le froid augmente, il monte des vapeurs de la Mer, comme des autres eaux, & ces vapeurs, se convertissant en pluie & en neige, se fondent comme un brouillard. Mais lorsqu'on les voit monter, en pleine lumiere du Soleil, sans qu'elles soient chassées par le vent, ou par quelque autre cause, c'est un signe que le tems va s'adoucir: & si l'air en est trop chargé, il se leve un vent qui les écarte, mais qui ne les empêche point de se soutenir long-tems. Elles s'attachent aux habits & aux cheveux, comme une espece de sueur. C'est de ces vapeurs que se forme la neige. On voit d'abord une très petite goutte, que Martens ne représente pas plus grosse qu'un grain de sable, & qui paroissant croître par le brouillard, prend une figure platte & exagone, aussi claire, aussi transparente que le verre. D'autres gouttes s'attachant aux six coins de l'exagone, le partage de la figure augmente par le froid: elle prend six branches, qui représentent les rayons d'une étoile, & qui n'étant point encore tout-à-fait gelées, ressemblent assez à de la Fougere. Enfin l'augmentation de la gelée lui fait prendre la figure d'une véritable Etoile. Ainsi se forment, suivant Martens, ces Etoiles de neige, qu'on voit dans le plus grand froid, & qui perdent à la fin toutes leurs branches.

A l'égard de cette variété de figure, qu'on remarque dans les flocons de neige de Spitzberg, il observa 1. que dans un froid moderé, & d'un tems pluvieux, la neige tombe en forme de petites roses, d'ai-

Histoire Naturelle de l'Amériq. Septentrionale.

Le Spitzberg.

guilles, & de petits grains de blé; 2. que lorsque le tems s'adoucit, elle tombe en forme d'Etoiles, avec des branches qui ressemblent aux feuilles de Fougere; 3. que s'il n'y a que du brouillard & beaucoup de neige, les floccons sont informes, en masses, ou en larmes; 4. que s'il fait un froid excessif, avec un grand vent, ils représentent des étoiles & des croix; 5. que s'il fait très froid, sans aucun vent, ils ont la forme d'étoiles & tombent en pelotons, parceque rien n'a pû séparer les uns des autres. Enfin l'Observateur remarqua que d'un vent de Nord-Ouest, ou lorsque le Ciel étoit tout-à-fait couvert de nuages, & qu'en même-tems le vent étoit fort impétueux, il tomboit des grains de grêle d'une forme ronde & oblongue, couverts de pointes ou de piquans.

Il distingue plusieurs autres sortes de neige étoilée; les unes qui ont plus de branches, & d'autres qui ont la forme d'un cœur: mais ces différentes figures sont formées de la même maniere, par les vents d'Est & de Nord. Ceux d'Ouest & de Sud forment les aiguilles de neige. Si la neige n'est pas dispersée par le vent, elle tombe en pelotons; mais s'il la disperse, tous les floccons ne représentent que des étoiles ou des aiguilles, séparées les unes des autres, comme on voit voltiger, au Soleil, les atômes de poussiere. Au reste, Martens assure qu'en Europe, comme au Spitzberg, on voit différentes figures de floccons, lorsqu'il neige d'un vent de Nord.

Plantes du Spitzberg.

Il doit paroître assez surprenant qu'un terrein, tel qu'on représente celui du Spitzberg, porte quantité de belles Plantes, que la nature y conduit presque tout d'un coup à leur perfection. A peine y voit-on quelque verdure au mois de Juin; & dans le cours de Juillet la plupart des herbes y sont en fleur: il s'en trouve même, dont la semence a déja toute sa maturité.

Martens donne la description d'une Plante, à laquelle il n'a rien vu, dit-il, qui ait quelque rapport. Il en vante la beauté: ses feuilles sont épaisses, pleines de piquans, & d'un verd obscur, comme celles de l'Aloës. Sa tige est brune, longue d'un demi doigt, & garnie de petits boutons de fleurs, couleur de chair, entassés les uns sur les autres en forme de grappe. Cette Plante jette quelquefois deux tiges, l'une plus grande que l'autre, mais chargées toutes deux d'une grappe de fleurs. Sa racine est composée de plusieurs petites fibres. Elle croît dans les eaux courantes; & son nom, dans Martens, est la *Plante aux feuilles d'Aloës*.

Il trouva dans la Baie des Danois, le 18 de Juillet, une Plante qu'il nomma la *petite Joubarbe à boutons écaillés*. Ses feuilles sont dentelées, & ressemblent fort à celles de la Marguerite, excepté qu'elles sont plus humides & plus épaisses: elles croissent autour de la racine. Il s'éleve entr'elles une petite tige, de la longueur du petit doigt, ronde, velue, & sans aucune feuille, si ce n'est à l'endroit où se séparant en deux, elle en produit une petite. Les fleurs croissent en boutons écaillés, comme celles du Stoechas, sont de couleur brune, & composées de cinq feuilles pointues. Elles ont, dans le cœur, cinq petits grains,

Le Spitzberg.

qui sont la semence, mais qui n'étoient pas encore mûrs. La racine est un peu épaisse, droite, & garnie de fibres assez fortes.

Martens trouva, dans la même Baie, quatre especes de Renoncules, dont il décrit fort au long les différences. Les feuilles de l'une sont aussi piquantes à la langue que celles de la Persicaire.

Le Cochlearia du Spitzberg, si salutaire aux Equipages des Vaisseaux, differe du nôtre par la figure, quoiqu'il ait les mêmes vertus: sa Plante pousse, d'une seule racine, quantité de feuilles, qui rampent autour de la racine. La tige est beaucoup moins haute que dans notre climat, sort du milieu des feuilles, en pousse aussi quelques-unes au-dessous des rejettons. Les fleurs sont composées de quatre feuilles blanches: il en croît plusieurs sur une seule tige, les unes au-dessus des autres; & lorsqu'il s'en flétrit une, il en renaît une autre à sa place. La graine est enfermée dans une longue gousse. La racine est blanche, un peu épaisse, droite, fibreuse par le bas. Cette Plante croît en abondance, sur les parties des Rochers qui sont le moins exposées aux Vents d'Est & de Nord. Elle est dans sa perfection au mois de Juillet. Mais ses feuilles sont moins âcres que dans notre climat. La plûpart de ceux, qui sont atteints du scorbut, les mangent en salade; & les Hollandois, avec du beurre étendu sur une tranche de pain.

Dès le 26 Juin, on trouve parmi la mousse quantité d'une espece d'herbes aux Perles, mais dont les feuilles sont rudes, velues, moins épaisses & moins pleines de suc qu'elles ne sont ordinairement dans notre climat. Les Allemands l'ont nommée *Maur-Pfeffer*, c'est-à-dire *Poivre de muraille*. La fleur, avant qu'elle soit tout-à-fait formée, ressemble à celle de l'Esula, mais en s'épanouissant elle devient de couleur pourprine; & le nombre des feuilles varie, depuis cinq jusqu'à neuf. La racine est fort petite. Martens ne vit point la graine de cette Plante.

Il donne le nom de *petite Bistorte* à une Plante moins commune, dont les feuilles n'ont que la largeur de l'ongle, & croissent une à une sur la tige, excepté la plus basse, qui est jointe à une autre. Les plus proches de la fleur sont les plus petites. Elles ont, en dedans, assez près du bord, plusieurs petits nœuds ou taches, qui correspondent à la pointe de la feuille, où aboutissent toutes les côtes. Elles ont aussi quelques plis vers les bords. Quelquefois cette Plante ne pousse qu'une tige; quelquefois elle en pousse deux: mais la seconde est toujours plus basse que l'autre. La fleur est en pointe, composée de plusieurs petites, couleur de chair, & jointes les unes contre les autres. Au 18 de Juillet, la graine n'étoit pas encore mûre. La racine est tortueuse, de la grosseur du petit doigt, brune en dehors, de couleur de chair en dedans; elle a de fort petites fibres, & son goût est astringent.

La Baie du Sud offre une espece de Pilofelle, dont les feuilles, comme celles de cette Plante, sont de deux en deux, un peu en pointe, & rudes: le bas de la tige est rond; & du bout sort une fleur blanche, dont Martens oublia de compter les feuilles. La racine est ronde &

Le Spitzberg.

mince, avec de petites fibres. On la prendroit pour une espece d'Alsine, rude & velue: mais les feuilles n'en sont point fendues.

On trouve, dans la même Baie, une Plante qui ressemble à la Pervenche, mais dont les feuilles sont un peu plus rondes, & les plus grandes, plissées en dehors. Elles croissent deux à deux, sur les tiges rampantes, qui ont quelques nœuds, & qui sont un peu ligneuses. La fleur a d'abord l'apparence d'une feuille, qui ne fait que sortir: mais on la reconnoît, lorsqu'elle est sortie d'entre les feuilles. Martens ne la vit point assez évanouie, pour en vérifier la couleur. La racine est longue, mince, ronde, ligneuse & pleine de nœuds, un peu fibreuse à l'extrêmité.

Le même Canton produit une autre Plante, dont les feuilles & la fleur ressemblent à celles du Fraisier. Sur les tiges, qui sont rondes & velues, on voit deux feuilles vis-à-vis l'une de l'autre, qui different en figure & en grandeur; l'une, semblable à une main, l'autre à un doigt. La fleur est jaune, & ses feuilles rondes; la racine, ligneuse, un peu épaisse avec quelques fibres, un peu écaillée par le haut, seche & astringente comme la Tormentille.

C'est aussi dans la Baie du Sud qu'on trouve une espece de *Fucus*, que Martens nomma *Plante de roche*. Sa singularité demande une longue description. La tige est large & platte, comme une feuille: il en sort néanmoins plusieurs feuilles, toutes aussi larges que la tige même, & qui sont comme autant de nouvelles branches, au bout, desquelles il sort de petites feuilles, longues & étroites. Les unes en ont cinq, les autres sept. Ces petites feuilles sont de couleur jaune, comme toute la Plante, aussi transparentes que la colle forte. Peut-être sont-elles les fleurs de cette Plante. Proche des mêmes feuilles il en croît d'autres, qui sont oblongues & creuses, & qui paroissent autant de petites vessies enflées, autour desquelles il y en a plusieurs autres, plus petites, & fort près les unes des autres. Ces petites vessies ne contiennent que du vent, & font même un petit éclat lorsqu'elles sont pressées. Martens ne put remarquer si elles contenoient quelque graine. L'opinion des Matelots est que la graine de cette Plante produit les petits limas de Mer; & dans cette supposition, que Martens ne put approfondir, on pourroit comparer les petites vessies à celles où les chenilles s'engendrent sur les feuilles de nos arbres. La racine de cette Plante sort des rochers: elle a quelques fibres; & quoiqu'ordinairement platte, comme la tige, elle est quelquefois ronde. Lorsque la Plante est séche, elle paroît brune ou noirâtre; & pendant le souffle des vents de Sud ou d'Ouest, elle redevient humide & jaune: mais dans les vents d'Est ou de Nord, elle est toujours roide & seche.

La figure des feuilles est celle d'une langue; elles sont frisées aux deux côtés, mais l'extrêmité en est toute unie. Au milieu, on distingue deux côtes noires, qui aboutissent à la tige; & plusieurs taches noires en dehors, le long des côtes. Depuis le milieu jusqu'à la tige, la feuille est fort lisse: elle a deux raies blanches, qui vont depuis la tige jusqu'au milieu, & qui s'éloignant en cercle font à-peu-près un

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

LE SPITZBERG.

ovale, auquel il ne manqueroit rien si elles étoient tout-à-fait jointes par les bouts. Chaque feuille a plus de six piés de long. La tige, qui est encore plus longue, est plus épaisse vers la racine que vers la feuille, & jette une odeur assez semblable à celle des moules. La racine est fort branchue; & ses rameaux se partagent en plusieurs autres: elle tient fortement aux rochers, sous l'eau, où elle croît même à plusieurs brasses de profondeur.

AVEC cette Plante, dont les ancres des Vaisseaux arrachent toujours une grande quantité, on en ramene souvent une autre, qui croît près d'elle, & qui est velue. Sa longueur est d'environ six piés. Elle ressemble à la queue d'un Cheval; mais, en quelques endroits, elle a de petites nodosités, qui la font comparer à des cheveux pleins de lentes, ou à ceux qui se fendent aux extrêmités. Toute la Plante est d'une couleur beaucoup plus obscure que l'autre, à laquelle ses racines sont entrelassées. Martens trouva dans les deux (n), quelques vers rouges, semblables à des Chenilles, & qui avoient plusieurs piés.

IL trouva, dans le Havre-Anglois, une autre Plante Marine, qu'il nomme *Herbe de Mer*. Elle croît sous l'eau, à huit piés de profondeur. Ses feuilles ont environ deux ou trois pouces de largeur, sont transparentes, & couleur de colle forte. Elles sont unies, sans coches & sans piquans, & se terminent en pointe émoussée. Ce qu'elles ont de plus singulier est de croître autour de la racine, avec une tige fort courte.

AUTANT que le climat du Spitzberg est stérile en Plantes, autant paroît-il fécond en différentes especes d'Animaux. On les rapporte à trois classes; celle des Oiseaux, celle des Quadrupedes, & celle de ceux qui n'ont point de piés; à moins qu'on ne veuille donner ce nom aux nageoires qu'ils ont au milieu du corps, & qui leur servent à se traîner sur la glace.

LE seul Oiseau, qui vive toujours sur terre, mais qu'on nomme *Coureur de rivage*, parce qu'il ne s'en écarte jamais, est une espece de Francolin, qui n'est pas plus gros qu'une Alouette. Son bec est étroit, mince, pointu, de couleur brune, & d'un pouce de longueur. Il a la tête ronde, aussi grosse que le cou; les piés divisés en quatre ongles, trois par devant, un seul par derriere; les jambes courtes. Quoique sa couleur soit celle de l'Alouette, la réverbération du Soleil y répand une variété changeante, qu'on peut comparer à celle du cou des Canards. Il se nourrit de Vers gris, & de Chevrettes (o). Sa chair n'a ni le goût, ni l'odeur du Poisson.

(n) Dans tous les Traités de Botanique, il n'a rien trouvé, dit-il, qui ait plus de rapport à la premiere, qu'une Plante nommée *Alga marina platyceros porosa*, dans l'*Herbarium* d'Iferdun; mais celle-ci est poreuse & blanche: ni de plus semblable à la seconde, que cette Plante chevelue qu'Antoine Donat nomme, *Muscus argenteus marinus*, *similis plumæ*, au second Livre de son Traité des Plantes qui croissent autour de Venise; excepté que celle-ci, loin d'être aussi blanche que de l'argent, est au contraire jaune ou brune. La sienne est, dit-il, une espece d'Epithyme; d'où il prend droit de la nommer *Soie d'eau*, ou de roche.

(o) Ou *Ecrevettes*.

Le Spitzberg.

L'*Oiseau de neige*, ainsi nommé parcequ'on ne le voit jamais que sur la neige glacée, n'est pas plus gros qu'un Moineau, & ressemble à la Linotte par la figure, le bec & la couleur. Il a le bec court & pointu, & la tête aussi grosse que le cou. Ses jambes sont celles d'une Linotte; mais ses piés sont divisés par devant en trois doigts, garnis d'ongles longs & crochus, & un par derriere, un peu plus court, garni de même d'un ongle long & courbé. Depuis la tête jusqu'à la queue, il est d'une extrême blancheur sous le ventre. Les plumes du dos & des aîles sont grises. Ces Oiseaux, qui sont en fort grand nombre, viennent familiérement sur les Vaisseaux, & se laissent prendre à la main. Cependant il y a beaucoup d'apparence que c'est la faim qui les rend si privés; car ceux à qui l'on jette quelque nourriture disparoissent après s'être rassasiés, ou n'ont plus la même facilité à se laisser prendre. On a tenté d'en nourrir en cage, parceque leur chair est d'assez bon goût; mais ils y meurent bientôt.

L'*Oiseau de glace*, qui tire aussi son nom du séjour continuel qu'il fait sur la glace, a le plumage d'une beauté presqu'éblouissante au Soleil. Il est de la grosseur d'un Pigeon médiocre. Quoiqu'il se laisse approcher, il n'en est pas moins difficile à prendre. Martens n'en vit qu'un; & n'ayant pas voulu le tuer d'un coup de fusil, par respect pour sa beauté, il eut le chagrin de le voir disparoître, sans l'avoir pû dessiner.

Entre une infinité d'Oiseaux de Mer, dont les Côtes du Spitzberg sont peuplées, les uns ont le bec mince & pointu, & les autres l'ont épais & large. Dans cette derniere classe, quelques-uns l'ont partagé. On ne remarque pas moins de différence dans le derrière de leurs pattes. Les uns, tels que le Canard de Montagne, le *Kirmeu*, & le *Malemuck*, s'appuient à terre sur une espece de talons; les autres se tiennent debout sur leurs ergots, tels que le Bourguemêtre, le *Raadsheer* (p), le *Strundjager* (q), le *Kutyeghef*, le Perroquet (r), le *Lumb* ou *Loom*, le Pigeon du Pays, & le *Rotgans* (s). Leur plume ne se mouille point. La plûpart sont des Oiseaux de proie. Ils ont aussi un vol différent; celui qu'on nomme Pigeon, vole comme la Perdrix; le Lumb & le Rotgans, comme l'Hirondelle; le Malemuck, le Raadsheer & le Strundjager, comme la Mouette; & le Bourguemêtre, comme la Cicogne. Les Oiseaux de proie sont le Bourguemêtre, le Ratsbarg, le Strundjager, le Kutyeghef & le Malemuck.

La chair de tous ces Oiseaux se ressemble peu. Celle des Oiseaux de proie est la moins bonne: on n'en pourroit pas même goûter sans soulevement de cœur, si l'on ne prenoit soin de les tenir, pendant quelque tems, suspendus à l'air, la tête en bas, pour leur faire sortir du corps l'huile ou la graisse de Baleine dont ils sont ordinairement remplis, & qu'ils avalent en suivant ces Animaux. Les Pigeons, les Perroquets & les Oies rouges sont les plus charnus. Tous ces Oiseaux,

(p) C'est-à-dire, le *Conseiller*.
(q) Le *Chasse-merde*.
(r) Ou ce qu'on nomme ainsi.
(s) L'*Oie rouge*.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

LE SPITZBERG.

à l'exception du Kirmeu, du Strundjager & du Canard de Montagne, font leurs nids sur de hauts rochers, pour se garantir des Ours & des Renards; mais les uns se nichent plus haut que les autres. Ils y sont en si grand nombre, surtout vers la fin de Juin, où leurs Petits sont éclos, que lorsqu'ils se mettent à voler, ils obscurcissent l'air, & que leur bruit cause une véritable surdité. Les Kirmeus, les Canards de Montagne & les Strundjagers font leurs nids dans de petites Iles fort basses, dont les Renards ne peuvent approcher; mais elles ne les mettent point en sûreté contre les Ours, qui nagent facilement d'une Ile à l'autre. Le nid des Canards de Montagne est fait de mousse, & de leurs propres plumes, qu'ils s'arrachent de dessous le ventre; les Kirmeus & les Rotgans pondent leurs œufs sur la mousse. On nous donne la description de quelques-uns de ces Oiseaux.

Description de quelques Oiseaux.

Le *Raadsheer*, ou le *Conseiller*, nom par lequel on a voulu exprimer son air grave & majestueux, a le bec aigu, étroit & mince, & n'a que trois ongles, qui sont joints ensemble par une peau noire; il n'en a point au derriere du pié. Ses jambes sont noires, & ses yeux de la même couleur; mais, dans tout le reste du corps, sa blancheur surpasse celle de la neige. Sa queue, qui est longue & large, forme un très bel éventail. Enfin la juste proportion de toutes ses parties, & le contraste d'un plumage fort blanc avec la noirceur de son bec, de ses yeux & de ses pattes, en font un Oiseau charmant. Il n'aime pas l'eau, quoiqu'il se nourrisse de Poisson; & sa retraite ordinaire, après s'être rassasié de sa pêche, est dans des lieux secs. Quelquefois il se repaît aussi de fiente de Vaches marines, sur lesquelles on le voit même perché, lorsqu'elles sont sur le sable. Ces Oiseaux volent ordinairement seuls, mais la vue de quelque proie les attire en troupes.

Le Pigeon Plongeur.

Le *Pigeon* du Spitzberg, qu'on nomme aussi *Pigeon-plongeur*, est d'une beauté rare. Sa grosseur est celle du Canard. Il a le bec un peu long, mince & pointu, mais crochu vers la pointe, creux & rouge en dedans, & long de deux pouces. Ses pattes sont courtes & rouges; sa queue assez courte. On en voit de tout-à-fait noirs, de marquetés, & de blancs au milieu du corps; mais, sous les aîles, ils sont tous d'une extrême blancheur. Leur cri, qui est celui d'un jeune Pigeon, leur a fait donner ce nom par les Matelots; & c'est la seule ressemblance qu'ils ayent avec le Pigeon d'Europe. Ils volent fort bas sur la Mer, ordinairement deux ensemble, & se tiennent longtems sous l'eau; d'où leur vient le nom de Plongeur. Leur chair est de fort bon goût, lorsqu'on prend soin d'en ôter la graisse. Ils se nourrissent de Chevrettes & de Langoustins.

Le Lumb.

Le *Lumb* du Spitzberg ressemble au Pigeon-Plongeur par le bec; mais il a les piés & les ongles noirs, les pattes courtes & de la même couleur. Il est aussi presque noir sur le dos, tandis que, sous le ventre, sa blancheur est admirable. Il a la queue courte, un cri désagréable, qui approche de celui du Corbeau, & tant de passion pour ses Petits, qu'il se laisse plutôt mettre en pieces, que de les abandonner. Il les cou-

couvre de ses aîles en nageant. Leur retraite, après avoir trouvé leur proie, est sur les Montagnes, où ils se rassemblent en troupes.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

LE SPITZBERG.

Le Kutyeghef.

Le nom du *Kutyeghef* exprime son cri. C'est un fort bel Oiseau, qui a le bec un peu courbé, avec une petite bosse au-dessous, & ses yeux sont noirs, mais entourés d'un beau cercle rouge. Il n'a que trois ongles, qui tiennent à une peau noire. Ses jambes sont de la même couleur; sa queue longue & large, en éventail, & blanche, comme son ventre; son dos & ses aîles, de couleur grise. Il se nourrit de la graisse ou de l'huile, que les Baleines laissent sur leurs traces. On remarque deux particularités de cet Oiseau; l'une, qu'il nage toujours la tête haute, & contre le vent, quelque fort qu'il soit; l'autre, que sa fiente a quelque propriété singuliere, qui attire un autre Oiseau, à qui son goût pour cet excrément a fait donner le nom de *Strund-jager*: il ne cesse point de suivre le Kutyeghef, jusqu'à ce qu'il lui ait vû rendre ce qu'il avale fort avidement.

Le Bourguemêtre.

L'Oiseau qu'on nomme *le Bourguemêtre*, parce qu'il est le plus gros du Spitzberg, a le bec crochu, de couleur jaune, étroit, mais épais, & fort bossu dans sa partie inférieure. Il a les naseaux extrêmement fendus, un cercle rouge autour des yeux, trois ongles gris, les jambes de même couleur, moins longues, mais aussi grosses que celles de la Cicogne, la queue large & blanche, en forme d'éventail, les aîles & tout le dos de couleur pâle, & le reste du corps blanc. On ne marque point exactement sa grosseur; mais on fait juger de sa force, en ajoutant qu'après la pêche des Baleines, & lorsqu'il les voit mettre en pieces, il vient enlever de gros morceaux de leur graisse. Il niche dans les plus hautes fentes des rochers, où les balles de fusil ne peuvent atteindre. Il a le vol de la Cicogne, & son cri tire sur celui du Corbeau. Les *Malemuks*, autres Oiseaux de Mer, ont tant de respect pour le Bourguemêtre, que lorsqu'ils le voient approcher d'eux, ils se couchent devant lui & se laissent mordre. On doute néanmoins qu'il puisse leur faire grand mal, parce qu'ils ont la peau fort dure; sans quoi, dit Martens, ils se défendroient sans doute, ou s'envoleroient; au lieu que malgré les mauvais traitemens du Bourguemêtre, ils ne quittent la place que lorsqu'il s'est éloigné.

Le Rotgans.

Le *Rotgans*, ou l'*Oie rouge*, a le bec crochu, court, épais & noir, trois doigts aux pattes, & trois ongles de même couleur, liés par une peau qui n'est pas plus blanche. On ignore ce qui lui a fait donner ce nom, tandis qu'au lieu d'être rouge, il est presque noir par tout le corps, à l'exception du ventre, qu'il a d'une grande blancheur. Sa forme n'est pas non plus celle de l'Oie, & il vole de même. Son plumage n'est qu'un poil, qui ne se mouille pas plus que celui du Cygne. Sa queue est courte, & c'est la seule ressemblance qu'il ait avec l'Oie, si l'on ne veut lui en trouver une autre par le cri. Sa chair est de bon goût; mais avant que de la rôtir, il faut la faire bouillir à l'eau.

Le Strund-jager.

On a déja rapporté l'étrange inclination du *Strund-jager*, à laquelle il doit son nom. Cet Oiseau, qui est de la grosseur d'une Mouette, a le

bec un peu émoussé, crochu, épais, & de couleur noire. Il n'a que trois griffes, liées par une peau. Ses jambes sont courtes. Sa queue forme un éventail, mais comme divisé par une plume, qui avance beaucoup plus que les autres. Il a le dessus de la tête noir, & les yeux de même couleur, un cercle jaunâtre autour du cou, les aîles & le dos de couleur brune, & le ventre blanc. Le Kutyeghef, qu'il suit constamment, n'en paroît pas effrayé. Ils volent tous deux fort rapidement; & lorsque le Strund-jager desire la fiente de l'autre, il le presse plus vivement, jusqu'à le faire crier de peur; & c'est alors que le Kutyeghef lui lâche sa nourriture. On voit rarement deux ou trois Strund-Jagers ensemble; leur cri exprime ces Lettres I IA; & lorsqu'ils sont à quelque distance, il en résulte le nom de *Johan*.

Le Perroquet-Plongeur.

De tous les Oiseaux qui n'ont pas le pié divisé & qui ont trois ongles, on n'en connoît point qui ait le bec aussi singulier que le *Perroquet Plongeur*. Il l'a fort large, rempli de petites rayes de diverses couleurs, pointu par dessus & par dessous, mais la pointe de dessus un peu courbée, & celle de dessous oblique. Ces deux parties du bec ont chacune environ trois pouces de large, & presque la même longueur. Au-dessus & au-dessous, quatre entailles, qui se joignent ensemble, représentent de chaque côté la forme d'une demi-Lune; & les entre-deux forment la même figure. Le plus haut de ces intervalles est noir, quelquefois bleu, aussi large que les trois autres; mais il a de plus, au-dessous, & de chaque côté, un trou oblong: ces deux trous sont sans doute les naseaux. L'entre-deux, dans la partie inférieure correspondante, est un peu plus large. L'endroit de la partie supérieure, qui tire vers l'œil, offre un morceau de cartilage, long, blanchâtre, & rempli de trous. On voit, au-dessus de ce cartilage, & vers le dedans du bec, une espece de nerf, qui s'étend aussi à la partie inférieure, & qui sert à ouvrir & fermer le bec. Martens s'étonne, après cette Description, qu'on y ait pû trouver le moindre fondement à nommer l'Oiseau, Perroquet du Spitzberg. Il n'y en a pas plus, dit-il, dans le reste de sa figure. Ses piés, ou ses pattes, ont trois doigts, liés par une peau rouge, armés chacun d'un ongle fort court, mais très fort. Ses jambes sont assez courtes, & de couleur rouge. Il marche, comme l'Oie, en tournant de côté & d'autre. Un cercle rouge, qui entoure ses yeux, est surmonté d'une petite corne fort droite; & le dessous de l'œil a sa corne aussi. Sa queue est courte; le dessus de sa tête, noir, & le reste, au dessous des yeux, d'un beau blanc. Le cou est entouré d'un cercle noir. Le dos & le dehors des aîles sont de la même couleur, mais le ventre est blanc. Enfin les aîles sont fort pointues. Ces Oiseaux volent ordinairement seuls, & jamais plus de deux ensemble. Ils se tiennent longtems sous l'eau, & se nourrissent, comme la plûpart des autres, de Chevrettes, de Langoustins, de Vers & d'Araignées de Mer. Leur chair est d'un fort bon goût.

Le Kirmeu.

Le *Kirmeu*, ainsi nommé de son cri, est un Oiseau qu'on croiroit fort gros, surtout lorsqu'il cesse de voler, parcequ'il a les aîles & la queue

d'une longueur extraordinaire; mais après l'avoir plumé, on ne lui trouve pas plus de chair qu'au Moineau. Son bec est mince, fort pointu, & de la rougeur du sang. Ses griffes & la peau de ses piés ne sont pas d'un rouge moins vif; mais les ongles sont noirs. Ses jambes sont rouges & courtes. Le dessus de sa tête est noir, en forme de petit capuchon, tandis que les côtés sont d'une blancheur de neige, & le reste du corps d'une couleur argentée, ou d'un blanc qui tire sur le gris. Le dessous des aîles & de la queue est tout-à-fait blanc, & les plumes des aîles sont noires d'un côté. Cette variété de couleurs, dans toutes les parties du corps, rend le Kirmeu un fort agréable Oiseau. Ses plumes sont aussi déliées que des cheveux. Ces Oiseaux volent ordinairement seuls, quoiqu'ils se rassemblent en grand nombre dans les lieux où ils font leurs nids de mousse. On a peine à distinguer leurs œufs des nids mêmes, parceque les uns & les autres sont d'un blanc sale, mêlé de petites taches noires. Ces œufs, qui sont de la grosseur de ceux de Pigeon, ont le goût des œufs de Vaneaux & sont un bon aliment: le jaune en est rouge, le blanc bleuâtre, & l'une des extrémités est fort pointue. Le Kirmeu, attaqué dans son nid, vole courageusement vers ceux qui l'insultent, les mord & jette des cris.

Histoire Naturelle de l'Amériq. Septentrionale.

Le Spitzberg.

Le Malemuck.

Le nom de *Malemuck* est composé de deux mots Allemands, *Malle* & *Mucke*, dont le premier signifie *fou*, l'autre *Moucheron*, & vient aux Oiseaux, qui le portent, de ce qu'ils se laissent tuer facilement, & de ce qu'ils s'attroupent comme des Moucherons. Ils avalent tant de cette graisse ou de cette huile que la Baleine jette avec son eau, que leur estomac ne la pouvant plus supporter, ils s'agitent dans l'eau, pour rendre ce qu'ils ont mangé: mais ils ne l'ont pas plutôt rendu, qu'ils s'en remplissent encore, jusqu'à ce qu'ils soient las du mouvement qu'ils se donnent. Lorsqu'une Baleine est blessée par les Harponneurs, ils sont plus avides encore à suivre la trace de son sang. Ils servent ainsi à faire découvrir les Baleines mortes. En un mot, on ne connoît point d'Oiseaux plus voraces. Ils s'entrebattent & se mordent, pour saisir leur proie. Lorsqu'ils sont las ou rassasiés, ils se reposent sur la glace ou sur l'eau. On a parlé de l'instinct, qui leur fait respecter le Bourguemêtre. Leur bec est fort singulier, par ses diverses jointures. Dans la partie supérieure, proche de la tête, il a de petits naseaux de figure oblongue, au-dessous desquels on voit sortir une espece de nouveau bec, crochu & fort pointu. Le dessous du véritable bec est divisé en quatre parties, deux desquelles, se joignant par dessous, aboutissent en pointe: les deux autres tendent vers le haut; & celles qui vont en pointe se joignent exactement avec le bout supérieur du bec. Les trois ongles & l'ergot du Malemuck sont fort courts, & de couleur grise, comme la peau qui lie les ongles. Il a la queue large, & les aîles fort longues. On remarque beaucoup de variété dans la couleur de ces Oiseaux; les uns sont tous gris; les autres sont gris sur les aîles & sur le dos, blancs sur la tête & sous le ventre. Martens juge que cette différence en est une dans l'espece, quoique d'autres ne l'attribuent qu'à

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

LE SPITZBERG.

l'âge. Les Malemucks volent à peu près comme la Mouette, frisent l'eau, & remuent peu les aîles. La tempête ne les étonne point. Ils n'aiment point à plonger; mais lorsqu'ils veulent se rafraîchir ou se laver, ils se tiennent sur l'eau, une aîle croisée sur l'autre. Avant que de s'élever en l'air, ils font plusieurs tours en rond, comme s'ils vouloient prendre leur essor; & lorsqu'ils sont sur le tillac d'un Vaisseau, ils ne peuvent s'envoler, s'ils ne trouvent quelque pente qui les aide. Ils ont beaucoup de peine à marcher, & ne le font même qu'en chancelant. C'est foiblesse apparemment, plutôt que pesanteur, car il n'y a point d'Oiseaux qui aient moins de chair: aussi n'ont-ils que la poitrine, qu'on puisse manger, après les avoir suspendus pendant deux ou trois jours; & les avoir fait tremper dans de l'eau douce, pour leur ôter une puanteur qui révolte. Ceux qu'on voit assez communément, dans les autres Mers du Nord, sont différens des Malemucks du Spitzberg.

Le Jean de Gand.

L'OISEAU, qu'on a nommé *Jean de Gand*, sans que l'origine de ce nom soit connue, est du moins aussi gros qu'une Cigogne, & lui ressemble par la figure. Ses plumes sont blanches & noires. Mais il a les piés fort larges. Il vole seul, & fend l'air presque sans remuer ses aîles. Dès qu'il approche des grandes glaces, il retourne. C'est un Oiseau de proie des plus remarquables, par l'extrême vivacité de sa vûe. Il se jette de fort haut dans les flots, avec une vîtesse qui ne peut être représentée. On attribue, à sa cervelle, des vertus contre plusieurs maladies. Cet Oiseau s'avance jusqu'à la Mer d'Espagne: mais il n'est si commun, nulle part, que dans les parties des Mers du Nord où l'on pêche le Hareng.

Au reste, toutes ces especes d'Oiseaux ne viennent au Spitzberg qu'après l'Hiver, pendant que le Soleil est sur l'horizon. Dès que le froid augmente & que les nuits commencent à s'allonger, ils s'attroupent, chaque espece ensemble, & disparoissent en peu de jours. Martens a peine à s'imaginer comment ceux qui n'aiment pas l'eau, tels que les Francolins, l'Oiseau de neige, l'Oiseau de glace, &c. peuvent faire leur trajet par Mer.

LES Renes, les Renards & les Ours blancs, sont les seuls Animaux à quatre piés du Spitzberg, & ne different point de ceux des autres Pays glacés: mais il n'est pas aisé de deviner quels sont leurs alimens, pendant un Hiver de neuf ou dix mois.

Vaches & Chiens de Mer.

Les Vaches Marines (t) & les Chiens de Mer (v), sont fort remarquables ici par leur grosseur extraordinaire & leur prodigieuse abondance. Quelques Allemands, Pêcheurs de Baleines, ont rapporté que cette pêche leur ayant mal réussi, & se trouvant près d'une Ile, qu'ils virent couverte de Vaches marines, ils résolurent d'en tuer un grand

(t) Ajoutons que les Anglois leur donnent le nom de *Chevaux marins*, les Portugais celui de *Manates*, les François celui de *Lamentins*, & les Hollandois celui de *Walrusses*.

(v) On les trouve aussi nommés, *Veaux*, *Loups*, & *Lions marins*, *Seals* par les Anglois, *Rubbes* & *Morsses* par les Allemands.

nombre, pour se dédommager du mauvais succès de leur voyage. Ils y employerent toutes sortes d'armes; telles que les Harpons, les Lances & les Fusils: mais à mesure qu'ils tuoient de ces Animaux, il en venoit de nouvelles troupes, avec tant de fureur & d'audace (x), que dans la crainte de ne pouvoir leur résister, ils prirent le parti de se faire comme un rempart de ceux qu'ils avoient tués. Ils s'enfermerent dans cette espece de Fort, en y laissant une seule ouverture. D'autres Vaches marines ne cesserent point d'y entrer; & les Allemands, réunissant tous leurs coups sur les plus hardies, les attaquoient au passage. Ils en tuerent ainsi plusieurs milliers. Les dents de ces Animaux étoient autrefois plus estimées qu'aujourd'hui. Comme c'est l'unique partie qu'on recherche, ceux qui s'attachent à leur faire la guerre, leur coupent la tête après les avoir tués, & la portent à bord, où l'on se contente d'en arracher les dents, & le reste du corps est abandonné. On ne peut en enlever la graisse, parcequ'elle est entremêlée, avec la chair, comme celle du Pourceau. Celle des Chiens marins est entre cuir & chair, & l'on en tire une excellente huile.

Leur différence d'entre ceux des autres Mers.

QUOIQU'ON ne puisse douter que ces deux especes d'Animaux ne soient celles qu'on a représentées sous les mêmes noms dans d'autres climats, la différence en paroît si grande dans les Descriptions des Voyageurs, qu'à quelque cause qu'elle doive être attribuée, on ne peut se dispenser de la faire sentir. C'est au Lecteur à comparer les deux peintures suivantes avec celles qu'il a déja vûes.

LE Veau, ou Chien marin, dit Martens, & le Cheval marin, sont deux amphibies, qui ont les piés semblables aux pattes d'Oie, & garnis de cinq griffes non divisées, mais jointes ensemble par une peau noire. Le plus commun, dans les Mers glacées, est le Veau marin. Il a la tête semblable à celle d'un Chien, avec les oreilles écourtées. Cependant ils ne l'ont pas tous de la même forme: les uns l'ont plus ronde, les autres plus longue & plus décharnée. Au dessous du museau, ils ont une barbe; ils ont quelques poils aux naseaux, & quelques-uns audessus des yeux, en forme de sourcils, mais rarement plus de quatre. Ils ont l'œil grand, creux, & fort clair. Leur peau est couverte d'un poil court. Ils sont de diverses couleurs, & marquetés comme le Tigre. Les uns sont d'un noir tacheté de blanc, les autres jaunes, quelques-uns gris, & d'autres roux. Leurs dents sont aussi tranchantes, avec plus de force, que celles d'un Chien, & peuvent couper un bâton de la grosseur du bras. Leurs griffes sont noires, longues & pointues; leur queue courte. Ils aboient comme des Chiens enroués, & leurs petits ont un cri semblable au miaulement des Chats. Quoiqu'ils marchent

(x) Ceux qui sont libres, dit Martens, font tous leurs efforts pour délivrer ceux qu'on a pris, & se jettent même sur les Chaloupes, mordant & grinçant des dents, avec des mugissemens épouvantables. Ils ne quittent point la partie. Si leur grand nombre oblige une Chaloupe de fuir, ils la poursuivent jusqu'à ce qu'ils la perdent de vûe; mais ils ne peuvent aller loin, parceque dans leur multitude ils s'embarrassent les uns les autres.

comme s'ils étoient estropiés des piés de derriere, ils savent grimper sur de hauts glaçons, où ils vont dormir, & où ils se plaisent beaucoup, surtout lorsqu'ils voient luire le Soleil. C'est sur la glace, près du rivage, qu'on les voit en plus grand nombre; il est quelquefois si grand, qu'on pourroit charger un Vaisseau de leur huile. Mais on a beaucoup de peine à les écorcher; & dans le tems que les Pêcheurs sont obligés d'en prendre pour leur voyage, ils ne sont pas tous également gras. Les parages, qui sont remplis de Veaux marins, ne valent rien pour la pêche de la Baleine, apparemment parcequ'ils fouragent tout, & qu'ils ne laissent rien aux Baleines. Autant qu'on en peut juger, ils vivent de petits Poissons: cependant la plupart de ceux qu'on ouvre, n'ont dans le ventre que des Vers longs & blanchâtres, de la grosseur du petit doigt. Peut-être s'y engendrent-ils. Lorsqu'on veut les tuer sur la glace, on commence par jetter de grands cris, qui leur font lever le museau, allonger le cou, & pousser leurs aboiemens. Alors on les attaque avec deux piques, c'est-à-dire que du bois de l'instrument on leur donne, sur le museau, des coups qui les étourdissent; mais pour peu qu'on tarde à les achever, ils se relevent; & quelques-uns se défendent en mordant, ou courent même vers leurs Ennemis. La plûpart se jettent dans l'eau, & laissent après eux une fiente jaune, fort puante, qu'ils paroissent lancer contre ceux qui les poursuivent: d'ailleurs ils ont naturellement une odeur fort infecte. Pendant qu'on fait la guerre à ceux qui sont encore sur la glace, les autres demeurent à demi-corps hors de l'eau, & semblent considérer ce qui se passe. Lorsqu'ils veulent plonger, ils allongent le cou & levent le museau. Pour sauter de la glace dans l'eau, ils se jettent la tête la premiere. Leurs Petits sont autour d'eux: ceux qu'on prend quelquefois en vie, miaulent comme les Chats, ne veulent prendre aucune nourriture, & se jettent sur un homme qui veut les toucher.

Les plus grands Veaux marins que j'aie vus, continue Martens, avoient huit piés de long: mais leur longueur ordinaire est entre cinq & huit piés. D'un seul des plus grands, nous tirâmes un demi-baril de graisse. Elle a trois ou quatre pouces d'épaisseur entre cuir & chair, & se sépare comme l'on tire une peau. La chair est tout-à-fait noire. Ils ont une extrême quantité de sang. Leur foie, leur poumon & leur cœur sont fort gros, & peuvent se manger, mais c'est après les avoir lavés longtems, pour en ôter l'odeur forte, & les avoir fait bouillir avec divers assaisonnemens; ce qui ne les empêche pas même de conserver un goût d'huile, qui souleve l'estomac. Ils ont une prodigieuse quantité de boyaux fort étroits, où l'on ne trouve aucune sorte de graisse. Leur partie génitale est un os dur, de la longueur d'un pan, & couvert de nerfs. Ils n'ont pas tous la prunelle de l'œil d'une même couleur: elle est ou cristalline, ou blanche, ou jaune, ou rougeâtre, & plus grosse qu'un pois. Ces Animaux sont si furieux, lorsqu'ils veulent s'accoupler, qu'il est dangereux de s'en approcher sur les glaçons. On s'efforce alors de les tuer sans sortir des chaloupes: mais ils ne meurent pas facilement,

quoique mortellement blessés. Ecorchés même, ils vivent encore ; & les agitations avec lesquelles ils se roulent dans leur sang, forment un spectacle affreux. Les coups qu'on leur donne sur la tête & le museau ne leur ôtent pas l'envie de mordre; ils saisissent ce qu'on leur présente, avec autant de force que s'ils n'avoient point été blessés. Enfin l'on est obligé de leur enfoncer une demi-pique au travers du cœur & du foie, d'où cette nouvelle blessure fait encore sortir beaucoup de sang.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

LE SPITZBERG.

Le Cheval marin, suivant les observations du même Voyageur, ressemble beaucoup au Veau marin; mais il est considérablement plus gros. Sa grosseur commune est celle d'un Bœuf. Sa tête est aussi plus grosse, plus ronde & plus dure. Il a les pattes du Veau marin, c'est-à-dire cinq doigts ou cinq griffes à chacune; mais les ongles en sont plus courts. Sa peau n'a pas moins d'un pouce d'épaisseur, surtout autour du cou. Les uns l'ont couverte d'un poil, couleur de souris; les autres d'un poil rouge, ou gris; & d'autres en ont fort peu. Ils sont ordinairement pleins de galles & d'écorchures, qu'ils se font vraisemblablement à force de se gratter. Autour des jointures, ils ont la peau fort ridée. Leur mâchoire supérieure offre deux grandes dents, qui leur descendent au-dessous des babines inférieures, & qui ont, dans quelques-uns, plus de deux piés de long: les jeunes n'ont pas cette espece de défenses; mais elles leur viennent avec l'âge. Quoiqu'il paroisse certain que tous les vieux en sont naturellement munis, il s'en trouve qui n'en ont qu'une seule; & l'on juge qu'ils ont perdu l'autre en vieillissant, ou dans leurs combats. Ces deux dents sont fort blanches, solides & pesantes; mais la racine en est creuse. On en fait des manches de coûteaux, des boîtes, & d'autres bijoux, qui ont été longtems plus estimés & plus chers que l'ivoire. Des autres dents, les Habitans de Jutland font des Boutons assez propres, pour leurs habits. Les Chevaux marins ont l'ouverture de la gueule aussi large que celle d'un Bœuf; & sur les babines, comme au dessous, plusieurs soies creuses, de la grosseur d'un fêtu de paille. Il n'y a point de Matelot qui ne se fasse une bague de ces soies, dans l'opinion qu'elles garantissent de la crampe. Au-dessus de la barbe d'en-haut, les Chevaux marins ont deux ouvertures, ou deux naseaux en demi-cercle, par lesquelles ils jettent l'eau comme les Baleines, mais avec bien moins de bruit. Leurs yeux sont assez élevés au-dessus du nez, & bordés de sourcils: ils ont la rougeur du sang, & se fixent d'un air affreux sur ce qu'ils regardent. Leurs oreilles sont un peu plus élevées que leurs yeux, sans en être fort éloignées, & ressemblent à celles des Veaux marins. Leur langue a la grosseur de celle du Bœuf: elle ne fait pas un mauvais aliment, dans sa fraîcheur; mais deux ou trois jours suffisent pour lui faire prendre un goût rance & huileux. Ces Animaux ont le cou d'une épaisseur, qui ne leur permet gueres de tourner la tête; ce qui les obligeant de tourner beaucoup les yeux, leur donne l'air encore plus *torve*; ils ont la queue courte, comme celle du Veau marin.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

LE SPITZBERG.

On a déja remarqué qu'il est très difficile d'enlever leur graisse, parcequ'elle est entremêlée avec la chair, comme celle du Pourceau. Le foie & le cœur se mangent, & font même un fort bon mets pour les Matelots, qui n'en ont pas beaucoup d'autres à choisir. La partie génitale est un os dur, d'environ deux piés de long, qui diminue en grosseur vers le bout, & qui est un peu courbé vers le milieu; plat vers le ventre, rond dans tout le reste de la longueur, & couvert de nerfs. On juge que les Chevaux marins vivent d'herbe & de poisson; d'herbe, parceque leur fiente ressemble à celle du Cheval terrestre; de poisson, parcequ'en dépeçant une Baleine, on apperçoit ordinairement quelques Chevaux marins qui en tirent sous l'eau différentes pieces. On voit, sur les glaçons du Spitzberg, un grand nombre de ces Animaux qui font retentir l'air de leurs mugissemens. S'ils se jettent dans l'eau, c'est la tête la premiere, comme les Veaux marins. Ils dorment & ronflent, non-seulement sur la glace, mais dans l'eau même, où quelquefois on les croiroit morts. Leur ardeur est surprenante à défendre leur propre vie & celle des Animaux de leur espece. S'ils en voient un blessé, ils vont droit à la Chaloupe, sans s'effrayer des coups & du bruit: les uns plongent, & de leurs défenses ils y font quelquefois de grands trous; d'autres l'attaquent ouvertement, la moitié du corps hors de l'eau, & s'efforcent de la renverser. Dans ces occasions, les Pêcheurs n'ont pas d'autre ressource que la fuite. L'unique méthode, lorsqu'on a lancé le harpon sur un Cheval marin, est de le laisser nager jusqu'à ce qu'il soit affoibli par la perte de son sang: on retire alors la corde qu'on a filée. L'Animal, amené insensiblement près de la Chaloupe, s'agite & fait plusieurs sauts: mais quelques coups de lance l'achevent bientôt. On saisit, pour le darder, le tems où il se précipite d'un glaçon dans la Mer, autant pour dérober la vue de sa blessure aux autres, que pour lui percer plus facilement la peau, qui est alors plus tendue & plus unie; au lieu que dans son sommeil, ou son repos, elle est si lâche & si ridée, que le harpon ne fait ordinairement que l'effleurer. Cet instrument doit être du fer le meilleur & le mieux trempé. Les harpons, qui servent à la pêche des Baleines, sont trop foibles pour la peau du Cheval marin. Le fer, comme celui des lances, est d'un pan & demi de longueur, & d'un pouce d'épaisseur.

Baleines. Leurs propriétés & leur Pêche.

En réglant l'ordre par la grosseur des Animaux du Spitzberg, c'étoit à la Baleine qu'on devoit ici le premier rang: mais il a paru plus naturel de commencer par les plus nombreuses especes; & c'est à Martens qu'on s'attache encore, parcequ'ayant joint, à la qualité de Voyageur & de Naturaliste, celle de Pêcheur, ses observations ont le double mérite d'une sage spéculation & d'une longue expérience.

Il les borne, dit-il, à l'espece de Baleines, auxquelles ce nom convient proprement, à celles qui sont le principal motif des voyages qu'on fait aux Mers glacées, quoique dans plusieurs Relations on trouve d'autres Animaux Marins, confondus sous le même nom.

La Baleine est un Poisson de monstrueuse grandeur, dont la forme générale

nérale représente une forme de Cordonnier renversée. Elle n'a que deux nageoires, placées derriere les yeux, & d'une grandeur proportionnée à son corps, couvertes d'une peau épaisse, noire & marbrée de raies blanches. Cette marbrure ressemble aux veines du bois; & dans ses traits les plus épais comme dans les plus minces, passent d'autres veines, d'un blanc jaunâtre, mélange qui leur donne beaucoup d'agrément. Après avoir coupé les nageoires, on trouve, au-dessous de la peau, des os qui ressemblent à une main d'homme ouverte, dont les doigts sont étendus. Les intervalles de ces jointures offrent des nerfs très roides, qui rebondissent, lorsqu'on les jette à terre avec force. On en peut couper des morceaux de la grosseur d'une tête d'homme; & leur ressort se conserve longtems si vif, qu'ils réjaillissent, non-seulement fort haut comme un Ballon, mais avec la vîtesse d'une fleche. La Baleine, n'ayant que deux nageoires, s'en sert comme d'avirons, & nage à-peu-près comme une Chaloupe à deux rames. Sa queue n'est pas élevée, comme dans la plûpart des autres Poissons: elle est couchée horizontalement, comme celle du Dauphin & de quelques autres, & sa largeur est entre trois & quatre brasses. La tête forme le tiers de toute la masse du corps. Elle est plus grande dans les unes que dans les autres. Le devant des babines, hautes & basses, a des poils assez courts. Ces babines sont d'ailleurs unies, un peu recourbées, à peu-près de la forme d'une *S*, & se terminent sous les yeux, devant les nageoires. Au-dessus de la babine supérieure, il y a des raies noires, & quelques-unes d'un brun obscur, qui sont recourbées de même. Les deux babines sont fort noires, lisses, rondes, & s'emboîtent l'une dans l'autre. C'est sous la babine supérieure qu'est ce qu'on nomme la côte de Baleine, espece de corne, qui tient lieu de dents, de couleur brune, noire, & jaune, avec des raies de diverses couleurs. Il se trouve des Baleines, qui ont les côtes d'un bleu clair; ce qui les fait croire jeunes. Au-devant de la babine inférieure, on remarque une cavité, où la babine supérieure s'emboîte, comme dans un étui. Martens, d'accord avec d'autres Navigateurs de la même expérience, juge que c'est par ce trou que la Baleine prend l'eau qu'elle rejette.

C'est donc sa gueule qui contient la côte; & cette dure substance est garnie partout de longs poils, assez semblables à du crin de Cheval, qui, pendant des deux côtés, entourent toute la langue. On voit des Baleines qui ont la côte un peu courbée, en forme de cimeterre, & d'autres qui l'ont en demi-lune. La plus petite partie, car c'est collectivement qu'on la nomme côte, est sur le devant de la gueule, & va par derriere sur le gosier. Celle du milieu est la plus grosse & la plus longue; elle a quelquefois la longueur de deux ou trois hommes. D'un côté, la gueule est garnie d'une rangée de deux cens cinquante côtes, & de l'autre, du même nombre; ce qui fait cinq cens côtes, sans en compter de plus petites, qu'on ne tire point, parceque l'endroit où les deux Babines se joignent étant fort étroit, il seroit trop difficile de les en arracher. Chaque rangée de côtes est un peu courbe en dedans, & prend, vers les ba-

bines, la figure d'une demi-lune. Elle est large par le haut, dans l'endroit où elle tient à la babine, & garnie partout de nerfs durs & blancs vers la racine, de sorte qu'on peut mettre la main entre deux côtes. Ces nerfs blancs peuvent se manger dans leur fraîcheur; ils ne sont pas coriaces & se rompent facilement; mais en vieillissant, ils prennent une fort mauvaise odeur. Dans les parties les plus larges de la côte, qui sont celles de dessus, vers la racine, il croît d'autres petites côtes, plus ou moins grandes, comme on voit de petits & de grands arbres entremêlés dans une Forêt. La côte, en continuant toujours de donner ce nom à la totalité, est étroite & pointue par le bas: une cavité, qui regne en dehors, lui donne quelque ressemblance avec une gouttiere, & sert à l'enchâssement des côtes particulieres, qui se joignent les unes aux autres, comme les écailles d'une Ecrevisse ou les tuiles d'un toît; ce qui empêche que les babines inférieures n'en soient blessées. On fait divers usages des côtes de Baleine; mais le poil n'étant point employé, Martens juge qu'il pourroit être préparé comme le Lin, ou le Chanvre, pour en fabriquer de grosses toiles, des cordages, & d'autres Marchandises de cette nature. Il n'est pas facile de couper les côtes de Baleine, & l'on y emploie divers instrumens de fer.

La partie inférieure de la gueule est ordinairement blanche. La langue est entre les côtes, attachée à la mâchoire d'en bas: elle est blanche, comme tout ce qui la soutient; mais bordée de taches noires. Sa substance n'est qu'une graisse molle & spongieuse, qu'on a beaucoup de peine à découper. Cette raison la fait jetter ordinairement dans les flots, quoiqu'on en pût tirer cinq ou six barils d'huile; & c'est la proie du Poisson à scie, qui la cherche fort avidement.

Sur la tête de la Baleine, devant les yeux & les nâgeoires, s'éleve une sorte de loupe, qui a deux trous, un de chaque côté, & l'un vis-à-vis de l'autre, courbés tous deux en maniere d'*S*. C'est par ces deux ouvertures que l'Animal rejette l'eau avec beaucoup de force. Le bruit de ce mouvement, qui se fait entendre d'une lieue, ressemble à celui du vent, lorsqu'il souffle dans une cave. La Baleine ne rejette jamais l'eau avec plus de force, que lorsqu'elle est blessée; & le bruit qu'elle fait alors, ressemble à celui d'une Mer agitée, ou du vent dans une tempête. Immédiatement après la loupe, ou la grosseur, le corps se courbe en arc. La tête n'est pas ronde par le haut; elle est un peu platte, avec une pente sensible jusqu'à la babine inférieure, à-peu-près comme le toît d'une Maison. Cette babine est plus large qu'aucune autre partie du corps, surtout au milieu; car le devant & le derriere sont un peu plus étroits, suivant la forme de la tête. On a déja dit qu'en général tout le corps de la Baleine ne ressemble pas mal à une Forme de Cordonnier renversée. Les yeux sont entre la grosseur & les nageoires, & ne sont pas plus gros que ceux d'un Bœuf. Ils sont bordés de poils, qui forment une espece de sourcils. La prunelle n'est guere plus grosse qu'un pois; & le cristallin a la blancheur, la transparence & la clarté du Cristal. Cependant quelques Baleines ont tout le globe des yeux, de

couleur jaunâtre. Ils sont placés fort bas, presqu'à l'extrêmité de la babine inférieure.

Les oreilles de la Baleine sont fort avant dans la tête. Aussi n'entend-elle point, lorsqu'elle rejette son eau; & c'est le tems qu'on saisit pour la darder. La partie antérieure du ventre & le dos sont tout-à-fait rouges; mais le bas du ventre est ordinairement d'une grande blancheur, quoique dans quelques-unes ils soient de la noirceur du charbon. Au Soleil, la couleur de ces Animaux est fort belle, & les petites ondes qu'ils ont sur le corps leur donnent l'éclat de l'argent. Quelques-unes sont marbrées sur tout le dos & sur la queue. Martens assûre qu'il trouva, sur la queue d'une Baleine, le nombre 1222 aussi nettement tracé que s'il l'eût été par un Peintre. Dans les endroits où elles ont été blessées, il reste toujours une cicatrice blanche. Mais il y a peu d'uniformité dans leur couleur: on en voit de toutes blanches (y), d'à-demi blanches, de jaunes & noires, c'est-à-dire, marbrées de ces deux couleurs, & de toutes noires. Ces dernières ne sont pas même d'un noir égal: c'est tantôt un noir de velours, tantôt un noir de charbon, & tantôt la couleur d'une Tanche. Une Baleine, qui se porte bien, n'a pas la peau moins glissante & moins unie que l'Anguille; cependant on peut se tenir sur son corps, parceque la chair est si molle, qu'elle s'enfonce sous le poids d'un Homme. Celle de la superficie est aussi mince que le Parchemin, & peut être arrachée facilement, du moins lorsque la chair s'échauffe, avec une espece de fermentation, qui paroît venir plutôt d'une chaleur intestine que de celle du Soleil. Les Baleines harponées, qui se sont échauffées à force de nager, jettent une fort mauvaise odeur lorsqu'on les prend. On peut leur enlever alors des lambeaux de peau, de la longueur d'un Homme; ce qu'on tente envain lorsqu'elles sont moins échauffées. A celles qui sont mortes depuis quelques jours, & qui ont essuyé les rayons du Soleil, on enleve aisément la plus grande partie de la peau; mais, en même tems, on sent une horrible puanteur, causée par la fermentation de la graisse qui s'échappe par les pores. Quelques Femmes du Nord se servent de cette peau, pour attacher le lin à leurs Quenouilles. En sechant, la Baleine perd ses couleurs. Le blanc devient sale, & le noir, qui servoit à le faire éclater, tire sur le brun. Si l'on étend la peau contre le jour, on en voit le tissu, & les petits pores qui font le passage de la sueur.

La partie génitale des Baleines est un nerf, dont la force & la grandeur sont proportionnées à celles de l'Animal. Il est long de sept à huit piés, entouré d'une double peau, qui le fait ressembler à un couteau dans sa gaine, dont on ne voit qu'une petite partie du manche. La partie de la Femelle ne differe point de celle des Animaux terrestres à quatre piés. De chaque côté, on distingue une mammelle, avec des trayons semblables à ceux d'une Vache. Quelques Baleines ont les mammelles toutes blanches; d'autres les ont marquetées de taches noires &

(y) Ellis & d'autres Anglois mettent beaucoup de Baleines blanches dans les Mers du Nord-Ouest.

bleues. On assure que pour s'accoupler, les Baleines se tiennent droites, la tête hors de l'eau, & que les Femelles ne portent jamais plus de deux Baleines à la fois; mais on ignore combien dure leur portée.

Les os des Baleines sont aussi durs que ceux des Animaux terrestres à quatre piés, quoiqu'ils soient aussi poreux qu'une éponge, fort creux, & remplis de moëlle. L'intérieur ne ressemble pas mal à des rayons de miel. La babine inférieure est soutenue par deux os, grands & forts, placés vis-à-vis l'un de l'autre, qui ont ensemble la forme d'une demi-Lune; mais chacun à part ne représente que le quart d'un cercle: leur longueur est d'environ vingt piés. Les Matelots emportent ceux qui se trouvent secs à leur départ; mais un os, fraîchement tiré d'une Baleine, jette une odeur insupportable, aussi longtemps qu'il conserve sa moëlle.

La chair des Baleines est grossiere & coriace. Elle ressembleroit assez à celle du Bœuf, si elle n'étoit entremêlée de quantité de nerfs. Bouillie, elle paroît seche & maigre, parceque la graisse n'est qu'entre la chair & la peau. Quelques parties deviennent bleues & vertes, comme le Bœuf salé, surtout dans les endroits où les muscles se rencontrent; & pour peu qu'on tarde à les apprêter, elles noircissent & se corrompent. La chair de la queue est moins dure & moins seche; c'est celle que les Matelots mangent, en gros morceaux, qu'ils coupent à l'endroit quarré, & qu'ils font cuire à l'eau comme la viande ordinaire.

La graisse, dont on tire l'huile, & qui ne se trouve, comme aux Veaux marins, qu'entre cuir & chair, a le plus souvent six pouces d'épaisseur sur le dos & sous le ventre, quelquefois un pié sur les nageoires, & jusqu'à deux à la babine inférieure, qui est toujours l'endroit le plus gras. Mais il en est des Baleines, comme de tous les autres Animaux; les unes ont plus de graisse que d'autres. C'est dans les petits nerfs, qui s'y trouvent mêlés, que l'huile se rassemble. On l'exprime, comme l'eau d'une éponge.

La queue d'une Baleine lui servant de gouvernail, pour se tourner, & ses nageoires d'avirons, son mouvement ne differe point de celui d'une Barque. Elle nage avec autant de vîtesse qu'un Oiseau vole, en laissant après elle un vaste sillon, comme les Vaisseaux qui font à la voile. Les Baleines du Cap Nord, auxquelles on donne ce nom parce qu'elles se prennent entre le Spitzberg & la Norwege, ne sont pas si grosses & rendent moins de graisse que celles du Spitzberg. Elles n'en donnent ordinairement que depuis dix jusqu'à trente Barils; au lieu que celles du Spitzberg en rendent jusqu'à quatre-vingt-dix. Il n'est pas rare, au Spitzberg, de prendre des Baleines de cinquante ou soixante piés de long. Martens en prit une de cinquante-trois piés, dont la graisse remplit soixante & dix barils; sa queue avoit trois brasses & demie de largeur. Un autre Allemand tira d'une Baleine morte, que le hazard lui avoit fait rencontrer, cent trente barils de graisse. Ces Animaux ont une mesure de longueur, qu'ils ne passent point; & Martens fait entendre que pour

LE SPITZBERG.

les plus grands, c'est environ soixante piés: mais leur épaisseur n'est pas si bornée; de sorte qu'une Baleine peut être, à la fois, moins longue & plus grosse qu'une autre.

OUTRE la peau mince & superficielle, il s'en trouve, par dessous, une plus épaisse, qui couvre la graisse & qui est proportionnée à la grosseur de la Baleine. Son épaisseur ordinaire est d'un pouce: elle est de la même couleur que la premiere, c'est-à-dire, noire, blanche, ou jaune, si la premiere l'est. Quelque épaisse qu'elle puisse être, elle a si peu de roideur & de dureté, qu'on croiroit l'apprêter comme le cuir: mais elle se seche, & se rompt ensuite aisément. A l'égard des intestins, il ne paroît pas qu'on les ait encore étudiés. Ce que j'en puis dire, ajoute Martens, c'est qu'ils sont couleur de chair, remplis de vent & d'une fiente jaune. On croit que la Baleine se nourrit de petits Limas de Mer; mais Martens ne peut se persuader que ces Insectes soient capables de lui donner tant de graisse. Il condamne encore plus ceux qui ne la font vivre que de vent; & la fiente jaune, qui se trouve dans ses intestins, lui paroît une objection sans réplique. D'ailleurs, un Pêcheur célebre l'assura qu'il en avoit pris une aux environs de Hitland, dans laquelle on avoit trouvé près d'un baril de Harengs. Les Baleines étant plus petites, dans cette Mer, que celles du Spitzberg, leur pêche est beaucoup plus dangereuse: elles sont si légeres & si vives, que ne faisant que sauter dans l'eau, & tenant presque toujours la queue au-dessus, on n'ose s'en approcher, pour leur lancer le harpon.

CEPENDANT le courage de cet Animal marin ne répond point à sa force, ni à sa grosseur. Dès qu'il apperçoit un Homme ou une Chaloupe, il se cache sous l'eau, pour prendre la fuite. On ne connoît même aucun exemple d'une Baleine, qui ait fait volontairement du mal aux Hommes, c'est-à-dire, sans y être comme forcée par son propre danger; mais, alors, les Hommes ou les Chaloupes ne lui causent pas plus d'embarras qu'un grain de sable, elle les fait sauter en mille pieces. Toute la force d'une infinité d'autres Poissons, pris ensemble ou séparément, qui donnent tant de peine à les tirer au rivage, n'approche point de celle d'une Baleine. Elle fait quelquefois filer des milliers de brasses de corde; & nageant avec beaucoup plus de vîtesse qu'un Oiseau ne vole, elle étourdit ceux qui la poursuivent. Cependant on a toujours observé qu'elle ne peut nuire aux grands Vaisseaux. Lorsqu'elle leur donne un coup de sa queue, elle se fait plus de mal qu'au Bâtiment.

C'EST une expérience constante, qu'au Printems les Baleines du Spitzberg se retirent vers l'Ouest, près du vieux Groenland & de l'Ile Mayen (z), & qu'ensuite elles retournent à l'Est du Spitzberg. Après

(z) L'Auteur du Supplément aux Voyages de Martens & de Wood observe que plusieurs confondent cette Ile avec celle de Cherry, & la prennent pour la même; à quoi, dit-il, il n'y a nulle apparence, car la pointe la plus Septentrionale de l'une est à soixante-onze degrés vingt-trois minutes, & l'autre à soixante-quatorze degrés

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

LE SPITZBERG.

elles, vient cette autre espece de Monstres marins, que les Allemands nomment *Winnefishen*, Poissons à nageoires, & que leur description fait prendre pour ceux que les François appellent Soufleurs. On cesse alors de voir des Baleines. Elles nagent contre le vent, comme tous les gros Poissons. Leur plus mortel ennemi est le Poisson à Scie (*a*), nommé plus ordinairement l'Espadon ou l'Epée. Jamais ils ne se rencontrent sans combat, & c'est l'Espadon qui est toujours l'agresseur. Quelquefois deux de ces Animaux se joignent contre une Baleine. Comme elle n'a, pour arme offensive & défensive, que sa queue, elle plonge la tête; & lorsqu'elle peut frapper son Ennemi, elle l'assomme du coup; mais il est fort adroit à l'esquiver, & fondant sur elle, il lui enfonce son arme dans le dos. Souvent il ne la perce point jusqu'au fond du lard, & la blessure est légere. Chaque fois qu'il s'élance pour la frapper, elle plonge; mais il la poursuit dans l'eau, & l'oblige de reparoître. Alors le combat recommence, & dure jusqu'à ce qu'il la perde de vue. Elle bat toujours en retraite, & nage mieux que lui à fleur d'eau. Les Baleines, qui ont été tuées par des Espadons, sentent si mauvais, que l'odeur s'en répand fort loin.

QUOIQUE pour la Pêche Françoise de la Baleine, nous ayons renvoyé le Lecteur à nos Relations, qui sont entre les mains de tout le monde, on ne se plaindra point de nous voir donner ici quelque idée de celle des Allemands; & peut-être nos Pêcheurs en tireront-ils quelque utilité.

Pêche Allemande de la Baleine.

LORSQU'ON voit une grande abondance de Poissons blancs, on peut compter, dit Martens, que l'année sera bonne, pour la Pêche des Baleines; mais on ne doit pas espérer d'en trouver beaucoup, dans les Parages où les Veaux marins sont en grand nombre; parce que ces der-

cinquante-cinq minutes. D'ailleurs l'Ile de Cherry est ronde & n'est pas fréquentée par des Baleines: celle de Mayen est en longueur, du Sud-Ouest au Nord-Est; & Berenberg, ou la Montagne des Ours, si haute qu'on peut la découvrir de trente milles en Mer, contient tout l'espace qui est entre les deux Côtes, orientale & occidentale. Il n'y a que du côté du Nord, un petit espace plus uni, qui va jusqu'à la Mer. Le même Auteur donne tous les gisemens des Côtes de l'Ile Mayen. *Recueil des Voyages au Nord*, *Tom. II. pp.* 274 & 277. On y trouve tant de glaces, au Printems, qu'il est impossible d'approcher de la partie Septentrionale à plus de dix milles. Aussi la pêche ne s'y faisoit-elle autrefois que sur la Côte occidentale, où les Navires portoient directement. Mais les Baleines ont quitté ces parages, & se sont retirées plus loin au Nord.

(*a*) Martens voudroit, dit-il, qu'on le nommât *Poisson à peigne*, parceque les dents de l'espece d'épée, qui lui sort de la tête, ressemblent plus aux dents d'un Peigne qu'à celles d'une scie. Donnons sa Description d'après le P. de Charlevoix, qui l'avoit vû combattre. Il est de la grosseur d'une Vache, long de sept ou huit piés, & son corps va toujours en rétrécissant vers la queue: son arme est longue de trois piés & large de quatre doigts. Elle est posée sur son nez, & de chaque côté elle a une suite de dents, longues d'un pouce, rangées entr'elles dans une distance égale. Ce Poisson se met à toutes sauces, & c'est un excellent manger. Sa tête est plus délicate que celle du Veau, plus grosse & plus quarrée. Il a les yeux extrêmement gros. *Journal Historique d'un Voyage en Amérique*. p. 54.

niers Animaux mangeant tout ce qui sert de nourriture aux Baleines, elles cherchent des retraites mieux pourvues de vivres.

Aussitôt qu'on apperçoit une Baleine, ou qu'on l'entend souffler & rejetter l'eau, on crie d'abord, *val*, *val*, c'est-à-dire, en bas, en bas; & tous les Pêcheurs se jettent dans leurs Chaloupes. Chaque Chaloupe contient ordinairement six hommes, & quelquefois sept, suivant sa grandeur. Elles s'approchent de la Baleine, à force de rames. Le Harponneur, qui est toujours sur l'avant, se leve, & lance le harpon, qu'il a devant lui. Le Monstre n'est pas plutôt accroché, que voulant aller à fond, il tire la corde avec tant de force, que l'avant de la Chaloupe se trouve au niveau des flots, & qu'il l'entraîneroit même au fond, si l'attention n'étoit extrême à filer continuellement la corde. La méthode, pour lancer le harpon, est de tenir la pointe du fer vers la main gauche, avec la premiere des deux cordes auxquelles il est attaché. Cette corde a six ou sept brasses de long; son épaisseur est d'un pouce. On a pris soin de la mettre en cercle, afin qu'elle ne retienne pas le harpon lorsqu'on le lance; elle doit être plus souple que l'autre corde, qui la retient, & qui est à l'autre bout du harpon, pour suivre le Poisson dans sa fuite: aussi la fait-on du chanvre le plus doux & le plus fin, sans la godronner. Le Harponneur lance son instrument de la main droite. Lorsque la Baleine est accrochée, tous les Pêcheurs de la Chaloupe lui font face, & se hâtent de quitter leurs rames. Un d'entr'eux a, pour unique fonction, le soin de veiller sur la grande corde. Chaque Chaloupe est fournie d'un monceau de cordes, divisé en quatre ou cinq rouleaux, dont chacun en contient, depuis quatre-vingt, jusqu'à cent brasses. Le premier tient à la petite corde du harpon. A mesure que la Baleine s'enfonce, on lâche plus de corde; & si la Chaloupe n'en a point assez, on prend celle des autres. Ces cordes sont plus grosses & plus fortes, que celle qui tient au fer du harpon: elles sont d'un chanvre rude, & bien godronnées. Le Pêcheur, dont on vient de nommer l'office, & tous ses Compagnons même, doivent prendre un soin extrême qu'au moment où la Baleine s'enfonce, leur grande corde ne se mêle, ou n'avance trop d'un côté; sans cette attention, la Chaloupe seroit infailliblement renversée. La corde doit filer directement par le milieu de la Chaloupe, & le Harponneur mouille sans cesse, avec une éponge, le bord qu'elle touche en passant, dans la crainte qu'un mouvement si rapide n'y mette le feu. Les autres y ont aussi l'œil; tandis qu'un Matelot expérimenté, qui est sur l'arriere, pour gouverner la Chaloupe avec son aviron, observe de quel côté la corde file, & se regle sur son mouvement; car on croit pouvoir assurer, sans exagération, que la Chaloupe va plus vîte que le vent.

Un Harponneur, qui peut darder la Baleine au-dessous de l'ouie, ou dans la plus grande partie du dos, choisit toujours l'un ou l'autre de ces deux endroits. On s'efforce aussi de la percer avec des lances, pour lui faire jetter plus de sang. D'autres la frappent aux parties naturelles, lorsqu'ils y peuvent atteindre; elle y est extrêmement sensible,

& l'on a même observé qu'un coup de lance dans cet endroit, lorsqu'elle est prête à mourir, lui fait trembler tout le corps. Mais le plus souvent on n'a pas la liberté du choix. La tête est l'endroit où le harpon a le moins de prise, parceque les os y sont fort durs, & qu'il y a peu de graisse. On juge même que l'Animal se connoît cette propriété; car lorsqu'il se voit en danger, & qu'il ne peut se garantir du harpon, il y expose la tête plus ordinairement que le dos. Le fer du harpon a la forme d'une flèche par-le bout, avec deux tranchans. Le derriere en est épais des deux côtés, comme le dos d'un couperet; afin qu'il ne puisse, ni couper par là, ni se détacher. Le manche est plus gros par le haut que par le bas, & creux jusqu'à la moitié, pour y faire entrer le fer, qu'on attache encore à l'entour avec un grosse ficelle. La petite corde, qu'on a nommée la premiere, tient au fer, près du manche. Le plus grand poids du fer doit toujours être en bas, afin que de quelque maniere que le harpon soit lancé, il tombe toujours sur la pointe. Les meilleurs harpons sont ceux qui ne sont pas trop trempés, & qui peuvent plier sans se rompre.

Pendant qu'une Baleine est accrochée, toutes les autres *Chaloupes* rament devant celle d'où le coup est parti, & tirent quelquefois la corde, pour connoître à sa roideur le degré de force qui reste à l'Animal. Lorsqu'elle paroît lâche, & qu'elle ne fait pas pancher l'avant de la Chaloupe plus que le derriere, on ne pense qu'à la retirer. Un des Pêcheurs la remet en rond, à mesure qu'on la tire, pour être en état de la filer avec la même facilité, si la Baleine recommençoit à fuir. On observe aussi de ne pas trop lâcher la corde à celles qui fuient au niveau de l'eau, parcequ'en s'agitant elles pourroient l'accrocher à quelque roche, & faire sauter le harpon. Des Baleines mortes, ce ne sont pas les plus grasses qui s'enfoncent aussitôt. On remarque, au contraire, que plus elles sont maigres, plus elles vont vîte à fond; quoiqu'elles reviennent sur l'eau quelques jours après. Mais on n'attend point que celles qui disparoissent ainsi, remontent d'elles-mêmes; & l'effort de tous les Pêcheurs se réunit, pour les conduire au Vaisseau. A la vérité, si la Mer étoit assez calme pour leur permettre de s'arrêter longtems dans le même lieu, ils auroient moins de peine à les prendre au niveau des flots. Mais outre les obstacles du Vent & des Courans, une Baleine, morte depuis quelques jours, est d'une puanteur insupportable. Sa chair se remplit de vers longs & blancs. Plus elle demeure dans l'eau, plus elle s'éleve. La plûpart se découvrent d'un ou deux piés. A quelques-unes on voit la moitié du corps, mais alors elles crevent avec un bruit extraordinaire. Leur chair fermente; il se fait de si grands trous au ventre, qu'une partie des boyaux en sort. La vapeur qui s'en exhale enflamme les yeux, & n'y cause pas moins de douleur que si l'on y avoit jetté de la chaux vive. Des Baleines qui remontent en vie sur l'eau, les unes paroissent seulement étonnées; d'autres sont farouches & furieuses. On a besoin alors d'une extrême précaution pour s'en approcher; car pour peu que l'air soit serein, une Baleine entend le mouvement des rames. Dans cet état, on lui lance un

un nouvel harpon, quelquefois deux, suivant l'opinion qu'on a de ses forces. Ordinairement elle replonge. Cependant quelques-unes se mettent à nager au niveau de l'eau, en jouant de la queue & des nageoires, qui n'annoncent rien d'heureux aux Chaloupes. Si dans ce mouvement la corde s'entortille autour de la queue, le harpon en est plus ferme, & l'on ne craint pas qu'il se détache.

Les Baleines blessées rejettent l'eau de toutes leurs forces; on les entend d'aussi loin que le bruit du gros canon: mais lorsqu'elles ont perdu tout leur sang, ou qu'elles sont tout-à-fait lasses, elles ne rejettent l'eau que foiblement & comme par gouttes. Leur bruit ne ressemble plus qu'à celui d'un flaccon vuide, qu'on tiendroit sous l'eau pour le remplir. Ce changement prouve qu'elles vont mourir. Quelques-unes, après avoir été blessées, font rejaillir leur sang jusqu'à leur mort, en couvrent les Chaloupes & les Pêcheurs, & teignent la Mer de rouge dans un vaste espace. Celles qui sont blessées mortellement, s'échauffent par leurs agitations jusqu'à se couvrir d'une forte de sueur, qui attire les Oiseaux de Mer: ils viennent les becquéter, pendant qu'elles vivent encore. Avec l'eau qu'elles font rejaillir par leurs naseaux, elles jettent aussi une espece de graisse, qui nage sur l'eau, & que les Malemuks avalent fort avidement.

S'il arrive qu'un harpon se brise, ou se détache, les Pêcheurs d'un autre Vaisseau, qui s'en apperçoivent, ne manquent point de lancer leur propre harpon; & lorsqu'ils ont accroché la Baleine, elle leur appartient. Quelquefois une Baleine est frappée en même-tems de deux harpons, lancés par deux Vaisseaux différens. Alors les deux Vaisseaux y ont un droit égal, & chacun en obtient la moitié. Toutes les Chaloupes, qui accompagnent celles d'où le harpon est lancé, attendent que la Baleine remonte, & doivent prêter la main pour la tuer à coups de lances. Ce tems est toujours le plus dangereux; car la Chaloupe qui a lancé le harpon, quoiqu'entraînée par la Baleine, s'en trouve ordinairement fort éloignée; au lieu que les autres, qui viennent la frapper de leurs lances, sont comme sur elle, ou du moins à ses côtés, & ne peuvent gueres éviter d'en recevoir de très rudes coups, suivant ses mouvemens & ses agitations. Sa queue & ses nageoires battent si furieusement l'eau, qu'elles la font sauter & la répandent comme en poussiere. Elle peut briser une Chaloupe; mais on a déja remarqué que les grands Vaisseaux ne reçoivent aucun dommage du coup, & qu'au contraire elle en souffre beaucoup elle-même: elle en saigne si fort, qu'elle acheve de perdre ses forces, & le Vaisseau demeure tout rouge de son sang. Les lances sont composées d'un bois, d'environ deux brasses de longueur, un peu plus court que celui des piques; & d'un fer pointu, long d'une brasse, qui doit être médiocrement trempé, afin qu'il puisse plier sans se rompre. Après avoir enfoncé la lance, on la remue de divers côtés, pour rendre la blessure plus large. Il arrive, quelquefois, que toutes les lances de trois ou quatre Chaloupes demeurent enfoncées dans le corps d'une Baleine.

AUSSITÔT que l'Animal est mort, on lui coupe la queue, parcequ'étant transversale, elle retarderoit le cours de la Chaloupe. Quelques Pêcheurs Allemands gardent la queue & les nageoires, & les suspendent aux côtés du Vaisseau, pour le garantir des glaces lorsqu'il s'en trouve assiégé. On attache la Baleine à l'arriere d'une Chaloupe, qu'on amarre elle-même à la queue de quatre ou cinq autres, & l'on retourne au Vaisseau dans cet ordre. En y arrivant, la Baleine y est attachée avec des cordes; la tête vers la Pouppe; & l'endroit, où l'on a coupé la queue, vers la Proue. Ensuite, deux Chaloupes se placent de l'autre côté de l'Animal, & sont retenues dans cette situation par un long crochet, qu'un des Matelots tient pendu au bord du Vaisseau. Le Harponneur de chaque Chaloupe est sur l'Avant, sur la Baleine même, vêtu d'un habit de cuir, & quelquefois en bottes. On fiche des pointes de fer, dans le corps de la Baleine, pour se tenir ferme sur sa peau; parcequ'elle est si glissante, qu'on ne s'y soutient pas mieux que sur la glace. Deux Pêcheurs, chargés de couper la graisse, reçoivent pour cet office quatre ou cinq rixdalers. La premiere piece, qu'ils doivent couper, est celle du derriere de la tête, près des yeux, dont elle est l'enveloppe. C'est la plus grosse: toutes les autres se coupent en tranches, le long du corps. Cette premiere piece s'étend, lorsqu'elle est coupée, depuis l'eau jusqu'à la grande Hune, ou cette petite Platte-forme qui regne en saillie autour du grand mât (*b*). Ensuite on coupe d'autres pieces, qu'on tire aussi sur le Pont; & les Matelots qui sont à bord les découpent en morceaux quarrés, d'un pié de grandeur. Leurs coûteaux, avec les manches, sont à-peu-près de la longueur d'un homme. A mesure qu'on détache des pieces de la Baleine, on la leve avec des poulies, pour se donner plus de facilité à la découper. La graisse se détache, comme on écorche un Bœuf. Les morceaux quarrés sont découpés en morceaux beaucoup plus petits, qu'on jette dans les tonneaux. Dans cet exercice, on se tient aussi loin de la graisse qu'il est possible, parcequ'on la croit capable de causer une contraction de nerfs, qui pourroit aller jusqu'à rendre perclus des mains & des bras. Les coûteaux, quoique plus courts que les autres, n'ont pas moins de trois ou quatre piés de long.

LA graisse des Baleines ne se ressemble point. Dans les unes, elle est blanche; jaune dans les autres, & rouge dans quelques-unes. La blanche est remplie de petits nerfs, & ne rend pas tant d'huile que la jaune. Celle-ci passe pour la meilleure. La rouge est remplie d'eau, & vient des Baleines mortes, où le sang remplit les endroits par lesquels la graisse s'est écoulée. Aussi l'huile en est-elle moins abondante & moins estimée. Lorsqu'on a dépouillé un côté de la Baleine, on ne la retourne qu'après avoir coupé la côte entiere, dont la pesanteur donne beaucoup d'embarras à l'Equipage: il ne l'éleve point, sans un grand nombre de crochets & de poulies (*c*). La côte appartient, non-seule-

(*b*) L'Auteur fait juger, par-là, quel doit être le poids d'une Baleine.
(*c*) Les crochets ressemblent à un fléau de Balance, & sont faits exprès. A chaque

ment aux Propriétaires du Vaisseau, mais à ceux qui partagent les frais de l'entreprise. Les Mercénaires sont payés à leur retour, sans égard au succès de la pêche.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

LE SPITZBERG.

Huile de Baleine, & commerce qui s'en fait.

Autrefois les Hollandois faisoient l'huile de Baleine, au Spitzberg, dans un lieu qui se nomme *Smerenberg*, aux environs de *Harlinger Cookery*; & dans les voyages de Martens, on y voyoit encore tous les instrumens qu'ils employoient à cette opération. Quelques Basques, dit-il, choisissent encore le même endroit: mais, en général, les Vaisseaux François tirent l'huile sur leurs Vaisseaux; & de-là vient qu'ils en perdent plusieurs par le feu. Les Allemands mettent leur graisse dans des tonneaux; où ils la laissent fermenter, & se convertir d'elle-même en huile, sans qu'on ait jamais appris qu'elle les ait fait sauter. En la faisant frire, la perte est de vingt pour cent, plus ou moins, suivant sa bonté. Dans le voisinage de Hambourg, où l'on fait l'huile, on tire la graisse des tonneaux, pour la mettre dans une grande cuve, d'où elle est jettée dans une chaudiere large & platte (*d*), qui en contient jusqu'à cent quarante gallons. Après l'avoir fait bien frire sur le fourneau, on la puise avec de petits chaudrons; on la jette dans un grand tamis, qui ne donne passage qu'aux parties liquides; & tout le reste est abandonné. Le tamis se met sur une grande cuve, à demi pleine d'eau, où l'huile se refroidit, s'éclaircit, & dépose au fond ce qu'elle a d'impur. Il ne reste que l'huile pure & nette, qui nage sur l'eau comme toute autre huile. De la grande cuve, on la fait couler, par un tuyau, dans une autre cuve de même grandeur; & de celle-ci dans une troisieme, toutes deux à demi-pleines d'eau, pour s'y clarifier encore plus. Enfin elle passe dans un quatrieme vaisseau, d'où elle n'est tirée que pour remplir les barils où l'usage est de la conserver. Ceux, qui ne la veulent pas si pure, n'emploient que deux cuves. Le baril, qu'on nomme en Allemagne *Cardel* ou *Quarteel*, contient soixante-quatre gallons d'Angleterre (*e*), ou deux cens soixante-douze pintes de France; mais un véritable baril d'huile de Baleine n'est que de trente-deux gallons, ou cent trente-six pintes. Quelques-uns font frire aussi le marc, dont ils tirent une huile brune, mais si peu estimée, qu'elle ne vaut pas les frais.

Après avoir parlé du Poisson à nageoires (*f*), comme d'un Habitant

bout il y a deux pointes aigües qu'on enfonce dans la côte; au milieu est une longue queue, jointe avec un anneau, où les cordages sont attachés. Deux autres crochets, en forme de griffe d'Oiseau, sont attachés à cette queue. Dans l'anneau, où les cordages sont liés, est un autre crochet, attaché aussi par un anneau, & semblable à ceux qui sont en usage pour lever les Marchandises avec une Grue. Dans le milieu, entre ces deux crochets, une autre corde soutient les crochets d'en bas. Les deux pointes de derriere prennent la côte d'un côté; celles de devant la prennent de l'autre; de sorte qu'elle se trouve entre les unes & les autres lorsqu'on la leve.

(*d*) Martens la compare à celle des Teinturiers; platte, dit-il, large, dans la forme des Casseroles de cuivre.

(*e*) Le Gallon fait environ quatre pintes de Paris.

(*f*) C'est la traduction du nom Allemand, qui est *Vinnfish*: mais il paroît que c'est le Poisson que nos Relations nomment *Souffleur*.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.
LE SPITZBERG.
Poisson à nageoires.

familier de la Mer du Spitzberg, j'en dois la description. Il est de la longueur d'une Baleine, mais on ne lui donne que le tiers de sa grosseur. Il se fait connoître à ses nageoires, qui sont sur le dos, près de la queue, & par la force avec laquelle il souffle & rejette l'eau. La bosse qu'il a sur la tête est fendue en long; & c'est par ce trou qu'il rejette l'eau, à beaucoup plus de hauteur que la Baleine. D'ailleurs son dos n'est pas si courbé que celui de l'autre; sa bosse est moins élevée; ses babines sont brunes, & ressemblent à des cordes entrelassées. Sa côte pend au-dessus de la babine supérieure, comme dans la Baleine; mais quelques-uns doutent qu'il puisse ouvrir la gueule. Martens assure, au contraire, qu'il peut l'ouvrir, quoiqu'en nageant il ne l'ait pas toujours ouverte comme la Baleine; qu'il en a le dedans tout couvert de poils, la petite côte, ou la plus jeune, de couleur bleuâtre, & la vieille d'un brun foncé, avec quelques raies jaunes. Il est noir, sans l'être autant que du velours, comme les Baleines de cette couleur, mais la sienne ressemble à celle de la Tanche. Il a le corps long & menu. Il est beaucoup moins gras que la Baleine; ce qui dégoûte d'autant plus d'en prendre, que le profit dédommage peu du danger; car se remuant avec plus de vîtesse que la Baleine, & jouant de la queue & des nageoires avec plus de force, il effraie les Pêcheurs jusqu'à leur faire craindre de s'en approcher assez pour le tuer à coups de lances; seules armes néanmoins qui puissent l'expédier promptement. Martens raconte que des Pêcheurs de sa Nation ayant lancé, par méprise, le harpon sur un Poisson à nageoires, il les entraîna tout-d'un-coup, avec leur Chaloupe, sous un glaçon, d'où ils ne purent sortir. Les Poissons à nageoires ont la queue platte. Lorsqu'ils paroissent dans la Mer du Spitzberg, on n'y voit plus de Baleines.

Quatre sortes d'Ecrevisses du Spitzberg.

ON trouve, dans la même Mer, quatre sortes d'Ecrevisses marines; l'une, sans queue, nommée *Zee-Kraff* par les Allemands, & *Araignée de Mer* par les François; les autres plus connues sous les noms de *Langoustin rouge*, de petit Langoustin ou petite Chevrette, & de Pou marin, ou Pou de Baleine. La premiere est non-seulement sans queue, mais elle a six piés, deux serres, & le corps tout velu. Par la tête, elles ressemblent à nos Ecrevisses de Mer. La principale différence, entre les Langoustins du Spitzberg & les nôtres, c'est que les premiers sont rouges, avant que d'être cuits au feu, & qu'ils ont la tête fendue en deux, avec plusieurs cornes. Ils ont d'ailleurs, comme les Ecrevisses, les yeux au bout de la tête, qui est fort large. La coque, ou l'écaille, qui couvre leur dos, a la forme du derriere d'une cuirasse, & se courbe un peu autour du cou: elle est armée d'un piquant. Après cette écaille, on trouve six plaques rondes & enchassées l'une dans l'autre, qui couvrent les pattes de devant & de derriere, & dont les bords sont marquetés de petites taches noires. Leur queue est composée aussi de cinq pieces; & lorsqu'elle s'étend, elle ressemble à celle d'un Oiseau. Les deux pattes de devant ont de petites pinces. Ces Langoustins rouges ont dix-huit jambes, dont les plus proches des pinces

font les plus courtes. Les huit premieres ont chacune quatre jointures, dont la plus haute est a plus longue, comme la derniere est la plus courte; mais elles ne font pas velues. Les dix autres n'ont que deux jointures, & celles de derriere font les plus longues. Les piés font un peu crochus, & velus. Des jointures inférieures de chaque jambe de derriere sortent deux rejettons, & les autres jointures n'en ont qu'un. Ces Insectes marins s'élancent dans l'eau avec beaucoup de vîtesse.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

LE SPITZBERG.

Les petits Langoustins du Spitzberg font une espece de Chevrettes, qui ressemblent à des vers. Leur tête, qu'on prendroit pour celle d'une Mouche, est armée, par devant, de deux cornes. Tout leur corps est couvert d'écailles assez dures. Ils ont le dos rond; mais leur plus grande largeur est par le bas. De six jambes, qu'ils ont de chaque côté, trois bordent la premiere écaille, & les trois autres font au-dessous de la troisieme. Ces petits Animaux se trouvent ordinairement entre les pierres des Havres, & dans la graisse de la Baleine qui flotte sur l'eau. Ils font la proie des Oiseaux de Mer, qu'on ne manque point de voir en grand nombre, dans tous les lieux où l'on trouve de petits Langoustins.

Poux de Baleine.

Les Poux de Baleine, que Martens range entre les Testacées, ne ressemblent aux Poux ordinaires que par la tête. Leurs écailles ont la dureté de celle du Langoustin. Ils ont quatre cornes, dont les deux premieres font courtes, mais droites, & les deux autres crochues & pointues. Ils ont deux yeux, & n'ont qu'un naseau. De six écailles qu'ils ont sur le dos, la premiere a la forme d'une navette de Tisserand. On compare la figure de leur queue à celle d'un Bouclier; mais elle est fort courte. La premiere des six écailles du dos est garnie de jambes, formées en croissant, ou plutôt en faucille; le dehors en est rond, le dedans dentelé comme une scie, & les extrêmités pointues. A chaque côté de la seconde & de la troisieme écaille, quatre autres jambes, qui leur servent comme d'avirons, ont une petite jointure en bas, qui facilite leur mouvement. Ces Insectes ne se trouvent que sur la Baleine; & lorsqu'ils font attachés à sa peau, ils ont leurs deux dernieres jambes croisées sur leur dos, ou levées. Les six autres, qui ressemblent à celles de l'Ecrevisse, ont chacune trois jointures, & font fort aigües. Le Pou de Baleine s'attache si fort à la peau de ce Poisson, qu'on le mettroit plutôt en pieces que de l'en arracher; & pour l'avoir en vie, on est obligé de couper un morceau de la partie à laquelle il est attaché. Il ne se tient que sur les nageoires, les babines & les parties génitales, où la Baleine ne peut se frotter facilement. Elle est quelquefois si couverte de ces Insectes, qu'ils emportent de grandes parties de sa peau. C'est dans le tems de la chaleur, qu'elle en est particuliérement tourmentée.

Deux especes de Poisson étoilé.

Martens, qui avoit parcouru différentes Mers, n'a vu que dans celle du Spitzberg, deux sortes de Testacées qu'il décrit (g). Il les nom-

(g) Non qu'on ne voie des Etoiles de Mer dans la Mer du Nord, dans celle d'Espagne & dans la Méditerranée; mais il les trouve tout-à-fait différentes. Celle que Rondelet décrit, est noire, & n'a pas les mêmes plis.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

LE SPITZBERG.

me *Starn-fish*, c'est-à-dire, *Poisson étoilé*, ou *Étoile de Mer*. Le premier a cinq pointes, qui lui servent comme de jambes: il est de couleur rouge. Sur le plat du corps, il a cinq doubles rangées de grains aigus. Entre chacune de ces doubles rangées, il s'en trouve une simple, des mêmes grains; de sorte qu'on compte en tout quinze de ces rangées de grains, qui représentent la figure d'une Etoile à cinq branches. D'ailleurs le plat du corps ressemble au dos d'une Araignée. De l'autre côté, on voit au centre la figure d'une Etoile à cinq branches pointues, qui s'ouvre & se resserre comme une bourse, & qui est, apparemment, la bouche de l'Animal. Autour de cette Etoile, on voit de petites taches noires, qui sont rangées aussi en forme d'Etoile; & celle-ci est encore entourée d'une autre figure, qui ressemble beaucoup à la Renoncule. De l'Etoile du milieu, ou de la bouche, partent cinq bras, ou jambes, qui, depuis la fleur jusqu'aux extrêmités, sont bordés de grains; & ces grains n'empêchent pas qu'ils ne soient aussi unis qu'une coque d'œuf. Ils sont couverts d'écailles. Leur longueur est d'environ trois pouces; & depuis les endroits où les grains commencent, ils vont toujours en diminuant. Entre les écailles, il se trouve trois ou quatre autres grains ensemble, qui ressemblent à des verrues. Lorsque ce Poisson nage, il étend ces grains de chaque côté, comme les Oiseaux étendent leurs plumes pour voler.

Seconde espece.

L'AUTRE Poisson étoilé devroit se nommer plutôt *Poisson de Corail*, parcequ'il ressemble si parfaitement à cette espece de Plante, qu'on le prend pour elle, avant que de s'être apperçu qu'il est vivant. Il est d'une couleur plus vive, que le premier, qui tire sur le rouge obscur. Son corps a dix angles. Le dessus offre la forme d'une Etoile, avec autant de branches, qui ressemblent aux aîles d'un Moulinet. Ce dessus est rude, mais le dessous est poli. Au milieu, on voit une autre figure d'Etoile à six branches, qu'on peut prendre pour sa bouche, & dont le tour est doux & uni jusqu'aux endroits d'où sortent les jambes. Entre les emboîtures, il se trouve des cavités, qui sont aussi assez douces. Le haut des jambes est gros; & leur milieu offre un creux assez doux aussi. Les bords en sont couverts d'écailles, les unes sur les autres, comme des rangées de Corail; mais au-dessous, les écailles sont entrelassées, ont dans leur milieu de petites raies noires, & sont les unes sur les autres, comme celles de l'Ecrevisse. En sortant du corps, les jambes se divisent en diverses branches, creuses, comme on l'a dit, jusqu'à l'endroit où elles se divisent en d'autres branches, qui diminuent par degrés. Les petites d'en-bas sont entourées d'écailles fort pointues. Le poisson joint toutes ses pattes en nageant, & les écarte ensuite, comme s'il ramoit. Martens en vit un, qui, d'une patte à l'autre, n'avoit pas moins d'un pan de longueur. Les plus grands sont les plus beaux en couleur. Ils ne vivent pas longtems hors de l'eau. En mourant, leurs pattes se retirent vers la bouche; & peu de tems après leur mort ils se brisent en morceaux.

LE *Poisson Dragon* ou *Drack-fish*, est une autre rareté du Spitzberg. Il

a sur le dos deux nageoires, dont la premiere, garnie de fort longs filets, a deux pouces de hauteur. La seconde est moins élevée, & sans filets; mais elle occupe une grande partie du dos. Au lieu d'ouïes, il a dans le cou, deux ouvertures, bordées, de chaque côté, de deux petites nageoires. Au-dessous de ces nageoires, il en a une autre, de bonne grandeur, & une encore sous le ventre, qui est fort longue, fort étroite, & qui touche à la queue. Sa tête est oblongue, & composée de plusieurs arrêtes. Il a le museau relevé, la queue d'un pouce de largeur, le corps long, mince, un peu rond, d'une couleur argentine & luisante. Ce Poisson se trouve ordinairement entre l'*Ile aux Ours* & le Spitzberg.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE. LE SPITZBERG. Poisson Dragon ou Drack-Fish.

LES Allemands ont nommé *Weiss-Fish*, ou *Poisson-blanc*, un fort gros Poisson des Mers glacées, qui a la figure d'une Baleine & jusqu'à vingt piés de long. Il n'a pas de nageoires sur le dos, mais il en a deux sous le ventre; & sa queue ressemble à celle de la Baleine. Il a sur la tête une bosse, & un trou par lequel il rejette l'eau. Sa couleur est un jaune pâle, & sa graisse assez abondante, à proportion de sa grosseur, mais si molle, que le harpon s'en détache facilement. On rencontre ces Poissons en troupes, & Martens en vit à la fois plusieurs centaines.

Le Poisson-blanc.

LE *Butskopf*, en François *Tête de Plie*, est encore un Monstre du Spitzberg, qui a depuis seize jusqu'à vingt piés de long. Son museau est d'une même grosseur, & sans pointe, rempli de petites dents aigües. Il a, vers le milieu du dos, une nageoire qui se voûte un peu en descendant, & deux autres sous le ventre, assez semblables à celles de la Baleine, couvertes d'une peau épaisse & mêlée d'arrêtes. Sa queue ressemble aussi à celle des Baleines. Il a, sur le cou, une ouverture par laquelle il rejette l'eau, mais à moins de hauteur que la Baleine; & le bruit qu'il fait en la rejettant est différent aussi par la force & par le son. Ses yeux sont fort petits, à proportion de sa grosseur. Il a le dos brun, la tête de même couleur, mais marbrée; & le dessous du ventre, blanc. Les Butskopfs suivent longtems un Vaisseau, & s'en approchent si près, qu'ils se laissent même toucher avec un bâton. Ils nagent contre le vent, comme tous les gros Poissons; & Martens juge que c'est pour se mettre à couvert de la tempête; il croît même qu'ils en sont comme avertis, par des douleurs qu'ils sentent quelques jours auparavant, & qui leur font faire des culbutes surprenantes, qu'on ne sauroit prendre, dit-il, pour un jeu.

Le Butskopf.

ON a nommé plusieurs fois la *Licorne de Mer*, sans en avoir donné la Description. Martens se plaint de l'avoir trouvée, dans les Livres, avec une nageoire sur le dos. Elle n'en a point, dit-il, mais elle a sur le cou une ouverture par laquelle on lui voit rejetter l'eau. Par le corps, elle ressemble au Veau marin; mais ses nageoires de dessous & sa queue sont celles de la Baleine. Les unes ont la peau noire, les autres d'un gris pommelé: mais toutes sont blanches sous le ventre. Leur longueur est depuis seize jusqu'à vingt piés. Une assez longue corne, ou plutôt

La Licorne de Mer.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

LE SPITZBERG.

une dent, qui leur sort de la tête, leur a fait donner leur nom: elles la tiennent levée en nageant, & l'on en voit quelquefois un grand nombre qui fendent les eaux dans cette situation. Leur vîtesse est si singuliere, qu'on en prend fort peu; quoiqu'on ait souvent le plaisir d'en voir.

Le Hay.

ENFIN Martens compte entre les Monstres du Spitzberg, un Poisson, qu'il nomme *Hay*, & qui n'est pas moins monstrueux par sa forme, que par sa grosseur. Il a deux nageoires sur le dos, & six sous le ventre. La plus haute des premieres ressemble à la plus haute du Butskopf: la plus basse est d'une largeur égale, du haut en bas, & courbée en arc. Des six autres, les deux premieres, vers la tête, sont les plus longues, & leur figure est celle d'une langue. Celles du milieu sont plus larges que les deux suivantes, mais elles ont la même forme: toutes quatre sont d'une même largeur, & les deux dernieres sont seulement un peu plus courtes que celles du milieu. La queue ressemble à celle de l'Espadon, ou Poisson à Scie, avec cette différence, qu'elle est fendue par le bas, & que l'autre moitié a la figure d'une feuille de Lys. Le Hay a le museau long; le corps, long aussi, mais rond, mince, & plus gros néanmoins vers la tête: son museau ressemble à celui de l'Espadon, & sa queue a six rangées de dents aiguës, les unes fort près des autres, trois en haut & trois en bas. Ses yeux, qui lui sortent un peu de la tête, sont oblongs & fort clairs. Il a cinq ouïes de chaque côté, comme l'Espadon. Sa peau est dure, épaisse, rude lorsqu'elle est touchée à contresens, & de couleur grisâtre. On ne lui donne qu'environ trois brasses, dans sa plus grande longueur; ce qui n'empêche point qu'étant fort glouton, il n'emporte de si gros morceaux de chair aux Baleines, qu'on les croiroit enlevés avec une pelle. Ces Poissons dévorent sous l'eau quantité de Baleines, ou mangent du moins une partie de leur graisse; ce qui fait quelquefois dire, aux Pêcheurs, qu'ils n'ont pris que la moitié d'une Baleine morte. Le Hay n'est pas moins avide de chair humaine, & se jette sur les Matelots qui se baignent dans la Mer. Il a le foie si gros, qu'on en tire beaucoup d'huile. La chair du dos est un assez bon aliment, lorsqu'après l'avoir pendue quelques jours à l'air & l'avoir fait bouillir, on la fait ensuite rôtir pour la manger. On prend ce Poisson avec un grand crochet, attaché au bout d'une chaîne de fer, où l'on a mis une piece de chair pour amorce (*h*).

Hanneton marin.

MARTENS prit, dans la Baie du Sud, au Spitzberg, un petit Poisson fort singulier, qu'il nomme *Hanneton marin*. Il a deux nageoires, qui ont la figure de celles d'une Baleine. Il est épais & large par le milieu, mince & pointu par les deux bouts, & par le reste du corps il ressemble à nos Hannetons, avec cette seule différence, que la queue est plus grosse, & ne commence à devenir pointue que vers le bout. La tête est large, ronde, fendue au milieu, avec de petites cornes de la gros-

(*h*) Le Traducteur de Martens dit qu'il ne sait quel nom l'on peut donner en François à ce Poisson. N'est-ce pas le Requin, sous un nom Allemand?

Le Spitzberg.

grosseur d'une paille. Sur le devant, il a deux rangées de petits boutons, trois de chaque côté : l'Auteur ne pût distinguer si c'étoient des yeux. La bouche est partagée, ou fendue. Ce petit Animal est si transparent, qu'on lui voit jusqu'aux entrailles. Toute sa couleur est d'un blanc d'œuf, à l'exception de la bouche, qu'il a jaune & noire; & sa substance est si glaireuse, qu'il se dissout dans les mains.

Dans le même Havre, Martens vit un autre Insecte, aussi transparent que le Hanneton marin, mais plat, avec deux bras semblables au fléau d'une Balance, qui sont revêtus d'une espece de poil ou de duvet, & qui lui servent à se mouvoir. Sa couleur est brune. Martens, ajoutant ici qu'il en vit plusieurs, semble oublier que cinq ou six lignes au-dessus, il a dit : „ qu'on en voit nager un si grand nombre, qu'il ne seroit „ pas plus aisé de les compter que la poussiere qui vole dans l'air ". Il remarque même que suivant quelques-uns, les Baleines s'en nourrissent, ce qui doit en faire supposer une prodigieuse abondance; & s'il rejette cette opinion, c'est uniquement parcequ'il ne croit pas qu'une si mince nourriture pût les rendre si grasses. Il juge plutôt, dit-il, qu'ils servent à nourrir les Oiseaux de Mer.

Un autre Insecte marin a la figure d'un Champignon; c'est-à-dire qu'il n'est composé que d'une tige ronde & épaisse, qui entre dans le milieu de la tête. Cette tête est bleue, à-peu-près, & de la même épaisseur que la tige. On pourroit la comparer aussi à ces chapeaux de paille, que les Femmes Allemandes portent à la campagne. La tige grossit en descendant; & le bout en est rond, mais beaucoup plus petit que celui d'en haut. Le mouvement de ces Insectes est le même que celui d'un bâton qu'on enfonce dans l'eau, & qu'on laisse remonter tout d'un coup.

L'Insecte, ou le Poisson *Rose*, qu'on ne voit jamais nager sur l'eau, que dans un tems calme, est de la rondeur d'un cercle; mais entre les rais & dans sa circonférence il est un peu dentelé. Il a seize rais, qui partent du centre du corps, & qui se divisent en deux branches dans l'endroit où ils se serrent le plus. Le corps est blanc, transparent, se ferme & s'ouvre à son gré. Les rais sont d'un rouge brun ; & leur bout, vers la circonférence extérieure, a diverses taches, au nombre de trente-deux. Dans le milieu de cette espece d'assiette, on distingue un petit cercle, & c'est de sa circonférence que partent les rais. En dedans, ce cercle est creux : peut-être ce creux est-il le ventre de l'Insecte; du moins, l'Observateur Allemand y trouva deux ou trois petites Chevrettes. Il y remarqua aussi sept fils bruns, semblables à de la soie filée, qui pouvoient être les intestins. Toute la masse de cet étrange Poisson pese une demi-livre, & son diametre est d'un demi-pan. On prétend que la couleur des Maquereaux leur vient de ce qu'ils se plaisent à sucer ces Insectes : il est vrai, dit Martens, qu'ils sont en grand nombre; mais comment vérifier une si bizarre supposition? (Poisson Rose.)

On voit au Spitzberg, dans les tems calmes, deux sortes de Poissons glaireux, dont l'un a six angles, & l'autre huit. Le premier offre aussi

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQ. SEPTENTRIONALE.

LE SPITZBERG.

six rayons, couleur de pourpre, dont les bords sont bleus; entre ces rayons son corps est partagé comme une courge, en six côtes. Du milieu pendent deux fils, aussi rouges que du Vermillon, rudes, & de la figure d'un cinq en Lettres Romaines. On ne s'apperçoit point qu'il les remue en nageant. Tout le corps est de la blancheur du lait, & de la forme d'un bonnet à cornes. Il pese environ deux onces, & se dissout dans les mains sans leur causer aucun mal.

Un Insecte du Spitzberg, plus étrange encore, a vers le haut une ouverture, comme celle d'une plume d'Oie, qui est peut-être sa bouche. Ce tuyau entre comme un entonnoir dans une cavité; & du trou descendent quatre raies, deux à deux, directement opposées les unes aux autres, deux coupées en travers, & deux qui ne le sont pas. Les premieres sont larges d'environ la moitié d'une paille; les autres le sont du double, & ressemblent au dos d'un Serpent. Les unes & les autres descendent jusqu'au-delà de la moitié du corps. Du milieu de l'Entonnoir partent quatre autres raies, qui ressemblent aussi au dos d'un Serpent, & qui descendent plus bas que les quatre premieres. Ces huit raies ont diverses couleurs changeantes, qui se réduisent au bleu, au jaune & au rouge, & qui produisent l'effet de l'Arc-en-Ciel. Tout l'Insecte a l'apparence d'une petite Fontaine, qui auroit eu huit jets-d'eau. Dans l'intérieur de l'Entonnoir, on voit une espece de nuage, qui se divise, & qu'on peut prendre pour les entrailles. Dans l'endroit où les raies extérieures aboutissent, le corps est un peu courbé: de-là il continue d'aller en tournant, avec plusieurs petites raies. Hors des raies, il est partout d'un beau blanc. Le poids de l'Insecte est d'environ quatre onces. Il se dissout dans les mains, comme les deux précédens. On voit, dans la Mer d'Espagne, plusieurs sortes de Poissons glaireux, comprises sous le nom d'Orties de Mer, quelques-unes bleues, d'autres pourpres, jaunâtres, ou blanches: mais elles brûlent la peau, en s'y attachant, jusqu'à causer quelquefois des érésipeles.



CHAPITRE XVII.

Voyage de Regnard en Laponie.

A Nous renfermer fcrupuleufement dans nos bornes, cette Relation, & les deux fuivantes, qui ne regardent point d'autre Pays que ceux de l'Europe, devoient être réfervées pour le Recueil des Voyages par Terre; & c'eft auffi l'unique raifon qui nous les fait reléguer dans un Article ifolé. Mais, nous étant engagés à donner celle de M. de Maupertuis, l'ordre veut naturellement qu'elle foit précédée de la plus ancienne qu'on ait publiée fur la même Région.

INTRODUCTION.

TROIS jeunes François d'un mérite diftingué, quittent leur Patrie par des motifs convenables à leur âge, paffent en Hollande, en Dannemarc, & de-là en Suède, où le Roi leur confeille de faire un des plus curieux, mais des plus pénibles Voyages qu'on aît vûs dans ce Recueil. Le goût de la nouveauté les faifit; ils partent. Leurs noms font, de *Corberon*, de *Fercour*, & le célebre *Regnard*, auffi connu par la Relation fuivante, que par fes Ouvrages dramatiques.

Départ de Regnard & de fes deux Compagnons.

ILS mirent à la voile avec un vent de Sud-Oueft, le 23 de Juillet 1681. Leur navigation fur la Mer Baltique, n'a de remarquable que la promptitude avec laquelle ils furent pouffés par le vent. Après avoir reconnu, dès le lendemain, la petite Ile d'*Aland*, à quarante milles Suédois de Stokholm, ils perdirent la terre de vûe, & ne la revirent que le 25, à la hauteur d'Hornen, ou *Hernefante*, éloignée de Stokholm d'environ cent milles. Le vent, qui ne ceffa point de leur être favorable, leur fit bien-tôt découvrir les Iles d'*Ulfen*, de *Schagen* & de *Goben*. Enfuite, laiffant l'Angermanie, ils fe trouverent le 26, à la hauteur d'*Urna*, premiere Ville de Laponie, qui prend fon nom de la Riviere qui l'arrofe, & qui le donne à toute la Province qu'on appelle *Urna Lapmark*. Regnard la fitue à foixante-cinq degrés onze minutes de latitude, & trente-huit degrés de longitude, à cent cinquante milles de Stokholm, qui font, dit-il, environ quatre cent cinquante lieues Françoifes. Le même jour, ils découvrirent les Iles de *Querken*, enfuite celle de *Ratan*, & vers le foir, ils arriverent à la hauteur du Cap Burockluben. Après l'avoir doublé, ils perdirent la Terre de vue; & le 27 au matin, ils fe trouverent fous *Malhura*, petite Ile à huit milles de Torno, d'où ils allerent jetter l'ancre à une lieue de cette Ville. „ On aura peine à com-„ prendre, obferve Regnard, qu'en quatre jours nous ayons pû faire „ tant de chemin. On compte, par Mer, de Stockholm à Torno, deux „ cens milles de Suede, qui valent fix cens lieues de France, & nous fî-„ mes toute cette route avec un vent fi favorable de Sud & de Sud-„ Oueft, qu'étant partis le Mercredi à midi de Stockholm, nous arri-„ vâmes à la même heure, le Dimanche fuivant, fans avoir été obligés „ de changer une fois nos voiles.

Voyages en Laponie. Regnard. 1681.

Torno, suivant ses mesures, est situé à l'extrêmité du Golfe Bothnique, par les quarante-deux degrés vingt-sept minutes de longitude, & par les soixante-sept de latitude. Cette Ville, dit-il, est la derniere du Monde (a), vers le Nord; le reste des Terres, jusqu'au Cap, n'étant habité que par des Sauvages, qui n'ont aucune demeure fixe. C'est à Torno que se tiennent pendant l'Hiver les Foires de ces Peuples, lorsque la Mer & les Lacs sont assez glacés pour leur permettre de s'y rendre en Traîneaux; voitures si commodes pour leurs Voyages, qu'elles peuvent aller en un jour de Finlande en Laponie, & traverser sur les glaces le Sein Bothnique, quoique dans sa moindre largeur il n'ait pas moins de trente ou quarante milles Suédois. Le trafic de Torno n'étoit alors qu'en Poisson, que ses Habitans envoyoient fort loin; & leur Riviere produit une si grande abondance de Saumons & de Brochets, qu'ils en fournissent à toutes les Provinces de la Mer Baltique. Ils en salent une partie, & fument l'autre.

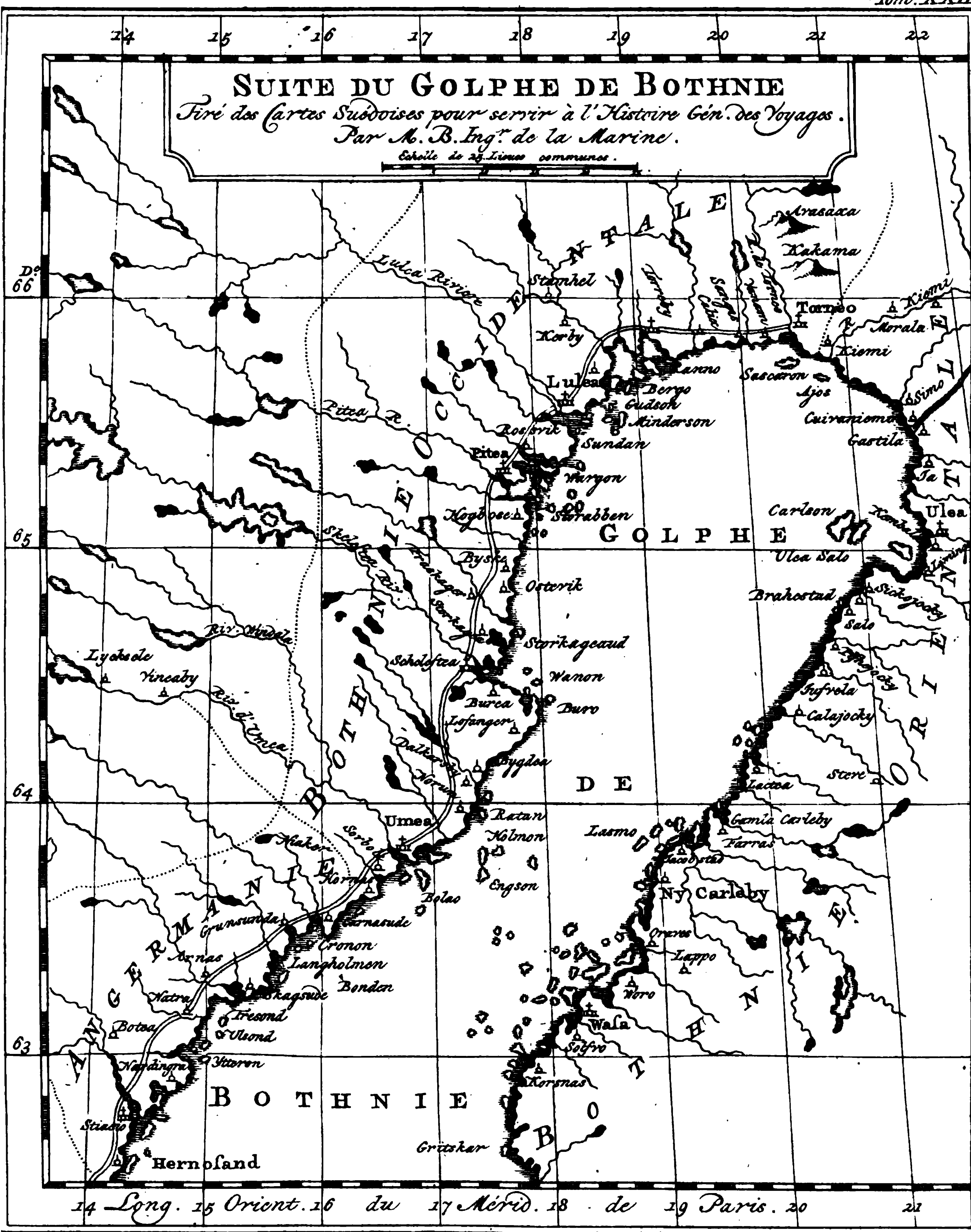
Leur arrivée à Torno.

En arrivant à Torno, les trois Voyageurs François penserent peu à s'arrêter dans une Ville, qu'ils ne trouverent composée que de Cabanes de bois: mais leur goût pour les Sciences leur fit souhaiter de voir le célebre *Jean Tornæus*, qui a composé l'Histoire du Pays, & traduit en Lapon tous les Pseaumes de David. Ils le trouverent mort depuis trois jours, & couché dans son cercueil avec l'habit de sa Profession (b). Sa Femme, étendue d'un autre côté sur un lit, témoignoit son affliction par ses soupirs & ses larmes; & quantité d'autres Femmes, qui l'environnoient dans cette situation, lui répondoient par leurs gémissemens. Mais Regnard observe que leur consolation, dans une si grande tristesse, étoit plusieurs grands Pots d'argent, de figure antique, pleins de Vins de France, de Vins d'Espagne, & d'Eau-de-vie, qui ne demeuroient pas longtems vuides. „ Nous goûtâmes de tout, dit-il; & la Veuve interrompoit souvent ses soupirs, pour nous presser de boire: elle nous fit „ même apporter du Tabac."

Les Habitans de Torno, qui n'avoient jamais vû de François, s'empresserent de caresser les trois Voyageurs. Ils leur offrirent diverses sortes de Fourrures, & leur firent voir des habits Lapons, faits de peaux de Rênes, avec les bottes, les gants, les souliers, la ceinture & le bonnet. Regnard se plaint de n'avoir pas trouvé la même politesse aux environs de la Ville; le Peuple y fuyoit au contraire à son approche: mais ayant reçu à Torno des civilités constantes, il obtint des Bourguemêtres un petit Bâteau Finnois, pour s'embarquer sur le Fleuve avec ses deux Amis. Ce fut, à cette occasion, qu'il vit pour la premiere fois un Traîneau Lapon, qu'il décrit ici, pour se faire entendre, dans la nécessité où il sera souvent de le nommer. Cette machine, dont il admira la structure, & que les Lapons nomment *Pulka*, est faite, dit-il, comme un petit Canot, c'est-à-dire élevée sur le devant, pour fendre plus faci-

(a) Voyez, ci-dessous, sa Description dans le Voyage de MM. de Maupertuis & Outhier. Ils écrivent Tornea.

(b) Il étoit Prêtre Luthérien. Voyez ci-dessous, son enterrement.



A. v. Krevelt, sculps. Amsterd. 1776.

lement la neige. Une seule Planche forme la proue; mais le corps est composé de plusieurs pieces de bois, cousues ensemble avec de gros fils de Rêne, sans qu'il y entre un seul clou, & réunies sur le devant à une autre piece, qui regnant par-dessous dans toute la longueur de la machine, excede le reste de l'Ouvrage, & produit le même effet que la quille d'un Vaisseau. C'est sur cette piece de bois que le Traîneau glisse; & comme elle n'est large que de quatre doigts, il est difficile qu'étant dans la Voiture, on ne panche pas sans cesse de côté ou d'autre. On se met dedans jusqu'à la moitié du corps, comme dans une espece de cercueil; & l'on s'y fait lier, pour se rendre entiérement immobile, en conservant seulement l'usage des mains, dont l'une sert à conduire le Rêne, & l'autre à se soutenir lorsqu'on est menacé de tomber. Le principal soin, comme le plus nécessaire, est de se tenir le corps dans l'équilibre; sans quoi l'on est souvent en danger de la vie, surtout en descendant par des rochers escarpés, sur lesquels on court avec une si étrange vîtesse, qu'on ne peut se figurer la promptitude de ce mouvement sans l'avoir expérimenté.

Le Bâteau Finnois, fait exprès pour les Rivieres du Pays, étoit long de douze piés & large de trois. Ces petits Bâtimens sont si bien travaillés, & si légers, que deux ou trois Hommes les portent facilement, lorsqu'il faut passer d'impétueuses cataractes, qui roulent des pierres de toute grandeur. Regnard & ses deux Amis ne craignirent point de s'y embarquer, avec un Interprête & quelques gens de service. Ils partirent de Torno, le dernier jour de Juillet; mais un vent furieux & de gros torrens qui tomboient des Montagnes, les obligerent bientôt de suivre à pié la rive du Fleuve; en se donnant le plaisir de la chasse, au milieu d'une multitude d'Oies, de Canards, de Courlis & d'autres Oiseaux, qui leur causa de l'admiration. Une pluie violente interrompit cet exercice, & les força de s'arrêter à une lieue & demie de Torno, dans une Cabane de Paysan, où ils passerent la nuit.

Ils marcherent tout le jour suivant, sans se reposer, avec le chagrin de n'avoir pû faire que trois milles jusqu'à la nuit; si l'on peut appeller nuit, dit Regnard, un tems où l'on voit continuellement le Soleil, sans qu'on puisse faire aucune distinction du jour au lendemain (c). D'épouvantables torrens, qu'ils eurent à surmonter, leur firent faire plus de la moitié du chemin à pié. Ils furent même obligés de porter quelquefois leur Bâteau: mais ils eurent le plaisir de voir descendre deux petites Barques, au milieu des cataractes. „ Le vol d'un Oi-
„ seau ne représente que foiblement cette impétuosité. La vûe ne peut
„ suivre la course de ces Bâtimens, qui tantôt s'enfoncent dans les va-
„ gues, où ils paroissent ensévelis, & tantôt se relevent d'une hauteur
„ surprenante. Dans une si grande agitation, le Pilote est debout,
„ emploie toute son industrie à se garantir des pierres qui roulent au-
„ tour de lui, & passe entre les Rochers, qui ne laissant que la lar-

(c) Voyez le Voyage de M. de Maupertuis.

VOYAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

„ geur du Bâteau, le briseroient en mille pieces s'il avoit le malheur „ d'y toucher.

Le tourment du troisieme jour de marche fut une prodigieuse quantité de Moucherons, qui sont la peste de cette Contrée. Les Habitans n'ont pas d'autre méthode pour s'en garantir, que de remplir leurs Habitations de fumée, & d'allumer de grands feux autour de leurs Bestiaux. A leur exemple les trois Voyageurs se firent enfumer, en arrivant chez un Allemand qui faisoit, depuis trente ans, sa résidence dans le Pays, où il recevoit le tribut des Lapons pour le Roi de Suede. Ils apprirent de lui que ces Peuples étoient obligés d'apporter ce qu'ils doivent dans un lieu qu'on leur assigne l'année précédente, & qu'on choisissoit toujours l'Hiver, en faveur des glaces, qui leur donnent la commodité de se faire traîner par leurs Rênes. Mais leur tribut est léger. C'est une politique de la Cour de Suede, pour les contenir dans la soumission. Comme ils n'ont pas de demeure fixe, elle craint que s'ils étoient surchargés, ils ne passassent sur les terres d'un autre Prince, qui les traiteroit avec plus de ménagement. Cependant quelques-uns de ces Lapons sont tributaires de plusieurs Etats, tels que la Suede, le Dannemarck & la Moscovie. Ils payent le tribut au premier, parcequ'ils habitent ses Terres; au second, parcequ'il leur permet la Pêche, du côté de la Norwege; au troisieme, parcequ'il leur accorde la liberté de la Chasse dans une partie de ses Domaines.

Il n'arriva rien de remarquable (*d*) aux trois Voyageurs, jusqu'au 5 d'Août, qu'ils se rendirent à *Konges*, lieu célebre dans la Laponie Suédoise, par ses Forges de fer & de cuivre. Ils y observerent la maniere de fondre ces Métaux & particuliérement celle de préparer le cuivre avant qu'on en puisse faire des *Pelotes*, qui sont la Monnoie du Pays, lorsqu'elle est marquée du coin de Suede. Croira-t-on, sur le témoignage de Regnard, qu'ils virent un des Forgerons approcher de la Fournaise, prendre avec sa main, comme de l'eau, du cuivre fondu, & le tenir ainsi pendant quelque tems? Il ajoute que rien n'est plus affreux que cette demeure: „ les torrens qui tombent des Montagnes, les Ro„ chers & les Bois, la noirceur & l'air sauvage des Forgerons, tout „ en fait une solitude horrible (*e*). Ce ne fut pas néanmoins un mouvement d'aversion qui fit partir les trois Voyageurs, puisqu'ils ne se mirent en chemin que le 7, & pour tourner leur curiosité sur d'autres Forges, qui sont à dix-huit milles de Konges, c'est-à-dire à près de cinquante lieues de France. Ils continuerent leur chemin au Nord, par la Riviere de Torno, qui change ici de nom, & que les Habitans appellent *Wilnama suanda*. Toute la nuit s'étant passée sur l'eau; ils arriverent, le 8, dans une pauvre Cabane, qu'ils trouverent déserte. La Famille, composée de cinq ou six personnes, étoit à la pêche du Brochet. Ce Poisson, qu'on fait sécher, sert pendant toute l'année de

(*d*) Les Observations sur les usages seront rassemblées dans un autre article.

(*e*) Il ne laissa pas d'y faire quelques Vers, qu'il rapporte, & qui sont imités de l'Ode de Saint Amant sur la solitude.

nourriture aux Habitans du Pays. Plus on avance, plus la misere y semble augmenter. On n'y connoît pas l'usage du Blé. Les os de Poisson, broyés avec l'écorce des arbres, y servent de Pain; & les Habitans jouissent d'une santé parfaite avec une si mauvaise nourriture. Rien n'est moins rare parmi eux qu'une vieillesse fort avancée. La plupart passent cent ans, & quelques-uns cent cinquante.

Laissons à Regnard le récit de ses propres avantures. Le 9, dit-il, nous fîmes peu de chemin. Une petite Cabane, la derniere que nous rencontrâmes dans le Pays, nous arrêta tout le jour. Nous ne le passâmes point sans plaisir. A notre arrivée, chacun de nous s'occupa de différens exercices. L'un coupoit un arbre sec, dans le Bois voisin, & le traînoit péniblement jusqu'à la Cabane; un autre, après avoir tiré le feu d'un caillou, souffloit de toute sa force pour l'allumer. Quelques-uns préparerent un Agneau, que le hazard leur avoit offert; & d'autres, songeant au lendemain, firent une Pêche heureuse. Ces occupations furent suivies d'une autre, qui parut fort importante dans les circonstances. La crainte des embarras, auxquels nous allions nous exposer pour les provisions, fit ordonner une Chasse générale. Nous prîmes deux petites Barques, avec autant d'Hommes du Pays, & nous nous abandonnâmes sur la Riviere à notre bonne fortune. On ne connoît point, dans nos climats tempérés, l'usage des bâtons pour la Chasse: ici, dans l'abondance extraordinaire du Gibier, on se sert indifféremment de bâtons ou de fouets. Les Oiseaux, que nous prîmes en plus grand nombre, furent des Canards & des Plongeons, & nous admirâmes l'adresse de nos Paysans à les tuer. Ils les suivoient de l'œil, sans paroître occupés d'eux; ils s'en approchoient insensiblement; & lorsqu'en étant fort proche ils les voyoient nager entre deux eaux, ils leur lançoient un bâton, qui leur écrasoit la tête contre la vase ou les pierres, avec une promptitude que nos regards avoient peine à suivre. Si les Canards prenoient leur vol avant qu'ils s'en fussent approchés, d'un coup de fouet ils en abattoient plusieurs. Pour nous, qui n'étions pas faits à cette Chasse, & qui n'ayant pas le bras assez prompt, ni les yeux assez fins, nous servions de nos bâtons au hazard, nous ne laissâmes point de tuer, en moins de deux heures, vingt ou vingt-cinq pieces de Gibier. Un Mouton, qui nous fut apporté par quelques autres Paysans, & que nous achetâmes cinq ou six sols, acheva de nous rendre si riches en provisions, que nous envisageâmes sans crainte une marche de trois jours, pendant lesquels nous ne devions rencontrer aucune Habitation. Nous partîmes le 8, à dix heures du matin; car la nécessité de se reposer ne permettoit gueres plus de diligence.

Il nous parut étonnant, si loin vers le Nord, de rencontrer quantité d'Hirondelles, & nous demandâmes à nos Guides ce qu'elles devenoient en Hiver? Ils nous assurerent qu'elles se mettoient en pelotons, & qu'elles s'enfonçoient dans la bourbe qui est au fond des Lacs, où

VOYAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

elles attendoient que le Soleil, reprenant sa vigueur, leur rendît la vie que le froid leur avoit ôtée (*f*).

Nous arrivâmes le soir à Coctuanda, premier Canton de la Laponie; & le 9, après avoir fait quatre milles, nous campâmes sur le bord de la Riviere. Il fallut y coucher en plein air, sans autre ressource que de grands feux, pour nous garantir des Moucherons. Nous fîmes, en cercle, un grand retranchement de quantité de gros arbres, & de plus petits pour les allumer; nous nous plaçâmes au milieu, & pendant toute la nuit nous eûmes le plus beau feu que j'eusse vû de ma vie. La flamme devint si vive, qu'elle nous auroit mis en danger, pour peu qu'elle eût tourné vers le centre, & que de l'autre côté elle faillit d'embraser toute la Forêt. Le 10, nous nous remîmes en marche pour arriver aux Mines de cuivre, qui n'étoient plus éloignées que de deux lieues. Notre Bâteau fut jetté sur une petite Riviere, nommée *Longasiocki*, qui forme de tems en tems d'admirables Paysages, & qui nous conduisit à une lieue de Suapawara, où sont les Mines: il fallut faire le reste du chemin à pié.

Un François établi depuis trente ans en Laponie.

NOTRE joie fut extrême, en arrivant, d'apprendre qu'il y avoit dans ce lieu un François, qui travailloit aux Mines depuis trente ans. A la vérité, sa figure étoit moins celle d'un Homme que d'un Sauvage; mais quoiqu'il eût presqu'oublié sa langue naturelle, il nous rendit d'importans services. Dans une si longue suite d'années, il n'avoit pas vû d'Etranger plus voisin qu'un Italien, qui s'étoit arrêté quelques jours aux Mines, il y avoit quatorze ans, & dont on n'avoit point entendu parler depuis. Notre premier soin fut de rappeller doucement, à cet Homme, les anciennes traces de sa Langue; & nous apprîmes de lui mille choses, dont notre Interprête ne nous auroit pas si bien instruits.

LES Mines de Suapawara sont à trente milles de Torno, & à quinze de Konges, en prenant toujours trois lieues de France pour un mille de Suede. Elles ont été découvertes par un Lapon, à qui l'on avoit fait en récompense, une rente de quatre écus & deux tonneaux de farine, avec exemption de toutes sortes d'impôts. Ces Mines avoient été mieux entretenues qu'elles ne l'étoient alors. On y avoit longtems employé cent Hommes; au lieu qu'à peine en vîmes-nous dix ou douze. Le cuivre qu'on en tire, passe néanmoins pour le meilleur de toute la Suede: mais le Pays est si désert, & l'air si rude en Hiver, qu'il n'y a que des Lapons qui puissent alors y demeurer; & pendant l'Eté, ils sont forcés d'en sortir, par une espece de Moucherons que les Suédois nomment *Alcaneras*, pires mille fois que toutes les plaies de l'Egypte. Ils se retirent dans les Montagnes voisines de la Mer occidentale, pour la commodité de la Pêche, & pour nourrir plus facilement leurs

(*f*) L'Evêque d'Osma, dans la vie du Cardinal Commendon, avoit déja fait cette remarque. Elle se trouve confirmée dans la Relation d'Ellis.

leurs Renes, d'une petite mousse blanche & tendre, qu'ils trouvent en Eté sur les Monts *Sellices*, entre la Norvege & la Laponie.

Voyage en Laponie. Regnard. 1681.

Le 10, nous visitâmes les Mines. Chacun de nous vit avec admiration l'appareil du travail, & des abîmes ouverts qui sembloient pénétrer jusqu'au centre de la Terre. La plûpart des anciens trous étoient remplis de glaçons. Quelques-uns étoient revêtus, du bas en haut, d'un mur de glace. Cependant nous étions alors dans les plus fortes chaleurs de la Canicule: mais ce qu'on appelle ici un Eté fort chaud, pourroit passer en France pour un rude Hiver. Le métal ne se trouve pas dans toutes les parties de la Roche. On cherche les veines; & lorsqu'on en a trouvé quelqu'une, on la suit avec autant de soin qu'on a eu de peine à la découvrir. Les Mineurs emploient le feu pour amollir la Roche, ou la poudre pour en faire sauter des fragmens. Nous prîmes des pierres de toutes les couleurs, de jaunes, de vertes, de bleues, de violettes; les dernieres nous parurent les plus riches, c'est-à-dire les plus chargées de Métal. Nous fîmes l'épreuve de quantité de pierres d'Aiman, qui se trouvoient aussi sur la Roche; mais le feu, qu'elles avoient senti plus d'une fois, leur avoit fait perdre toute leur force.

Après avoir considéré à loisir les Machines & les Pompes, qui servent à élever l'eau, nous prîmes plaisir à contempler toutes les Montagnes couvertes de neige, dont nous étions entourés. C'est sur ces roches que les Lapons habitent pendant l'Hiver. Elles leur appartiennent, depuis la division de la Laponie, qui fut faite sous le regne de Gustave Adolfe, pere de la Reine Christine; & pour témoignage de leur propriété, ils ont gravé leurs noms sur diverses pierres. Tels sont les rochers de *Lupawara*, *Kerquerol*, *Kilavara*, *Lung*, *Dondere*, &c. qui portent les noms des Familles qui les habitent. Ces Montagnes ont jusqu'à sept & huit lieues d'étendue. Quoique leurs Possesseurs conservent toujours la même, ils changent souvent de place, lorsqu'ils y sont forcés par quelque besoin, & surtout lorsque leurs Renes ont consommé toute la mousse de l'Habitation: mais si ces Lapons ont une demeure fixe pendant l'Hiver, il y en a beaucoup plus qui menent une vie toujours errante, ou dont on ne connoît point la véritable Patrie. Ils sont, tantôt dans les Bois, & tantôt proche des Lacs, suivant qu'ils y sont attirés par la Pêche ou la Chasse. On ne les voit qu'aux Foires d'Hiver, lorsqu'ils y vont troquer leurs peaux & payer le tribut aux Receveurs Suédois. Quelque léger qu'il soit, ils pourroient s'en exempter, s'ils ne vouloient pas se trouver aux Foires; mais le besoin qu'ils ont de fer, d'acier, de coûteaux, de cordes, & d'autres secours, les rassemble dans ces lieux, où l'on a soin de leur faire trouver tout ce qui leur manque. Les plus riches, c'est-à-dire ceux qui ont mille ou douze cens Renes, ne paient annuellement que deux ou trois écus.

Nous vîmes les Forges, où l'on donne la premiere fonte au cuivre. C'est-là qu'on sépare ce qu'il a de plus grossier: ensuite, lorsqu'il est purgé de ces impuretés, on leve plusieurs feuilles, dans lesquelles il ne se trouve encore que la moitié du cuivre, & qu'on remet au Fourneau

pour en ôter ce qui reste de terrestre. C'est la premiere opération, qui se fait à Suapawara: mais, à Konges, il passe trois autres fois au feu, pour être tout-à-fait purifié, & pour devenir capable de prendre, sous le Marteau, la forme qu'on veut lui donner.

Figure & quelques usages des Lapons.

Le Jeudi, 11, nous vîmes arriver à l'Habitation, un Prêtre de Laponie, accompagné de quatre Hommes de sa Nation, pour assister le lendemain à des Prieres établies dans toute la Suede, en reconnoissance de quelques victoires des Suédois. C'étoient les premiers Lapons que nous eussions vus. Ils apportoient du Poisson, qu'ils vouloient troquer pour du Tabac. Cette vue nous réjouit beaucoup. Les Lapons ressemblent peu au commun des Hommes. La hauteur des plus grands n'excede pas trois coudées. Ils ont la tête grosse, le visage large & plat, le nez écrasé, les yeux petits, la bouche large, une barbe épaisse qui leur pend sur l'estomac. Leurs membres sont proportionnés à la petitesse du corps; les jambes sont déliées, les bras longs; & toute cette petite machine semble remuer par ressorts. Leur habit d'Hiver est une peau de Rene, faite en sac, descendant sur les genoux, & retroussée sur les hanches par une ceinture de cuir, ornée de petites plaques d'argent. Les Gants, les Bottes & les Souliers étant de la même peau, c'est apparemment ce qui a fait dire, à quelques Historiens, qu'il se trouve au Nord des Hommes aussi velus que des Bêtes, & qui ne connoissent point d'autres Habits que ceux qu'ils doivent à la Nature. Ils ont sans cesse, sur l'estomac, une bourse, dans laquelle ils portent une cuilliere, & qui n'est que la peau des parties naturelles d'un Rene. Cet habillement est celui d'Hiver; car, en Eté, ils en prennent un plus léger, qui est ordinairement la peau de divers Oiseaux qu'ils écorchent, & qui sert à les garantir des Moucherons: mais, par-dessus, ils ont un sac de grosse toile, ou d'un drap gris-blanc. L'usage du linge leur est tout-à-fait inconnu. Ils couvrent leur tête, d'un Bonnet assez bizarre, composé de la peau d'un Oiseau qu'ils appellent *Loom*, c'est-à-dire, dans leur Langue, *Boiteux*, parce que cet Animal ne sauroit marcher. Ils le tournent de maniere, que la tête de l'Oiseau excede un peu le front, & que les aîles leur tombent sur les oreilles. On peut dire d'un Lapon, qu'après le Singe, il n'y a point d'Animal dont la figure approche plus de celle de l'Homme.

Nous leur fîmes diverses questions, auxquelles ils satisfirent suivant leurs lumieres: mais nous leur demandâmes particuliérement, où nous pouvions trouver quelques Familles de leur Nation? Ils nous apprirent que les Lapons commençoient à descendre des Montagnes situées vers la Mer glaciale, d'où ils étoient chassés par le chaud & les mouches, & qu'ils alloient se répandre vers le Lac de *Tornotresck*, où le Fleuve Torno prend sa source, pour y donner quelque tems à la Pêche, jusqu'à ce que l'Hiver les ramenât aux Montagnes de Suapawara. Ils nous assurerent qu'au Lac de Tornotresck, nous en trouverions de riches, & que pendant notre marche, qui ne demandoit pas moins de sept ou huit jours, ils auroient le tems d'y arriver. Ils ajouterent que n'ayant

eux-mêmes que dix-huit ou vingt Renes, & n'étant point en état d'entreprendre un Voyage de quinze jours, pendant lesquels il falloit des provisions qu'ils n'avoient point, ils avoient passé l'Hiver aux environs de la Mine & des Lacs voisins, où ils trouvoient de quoi subsister, eux & leurs Troupeaux.

Le Vendredi, 12 d'Août, nous ressentîmes un froid fort piquant, & nous vîmes tomber de la neige sur les Montagnes. Le Prêtre fit, ce jour-là, deux Sermons, l'un en Lapon, & l'autre en Finnois. Il se faisoit assez bien entendre en Latin; heureuse découverte pour nous, qui nous hâtâmes de lui faire mille questions sur la Religion du Pays: il nous dit que tous les Lapons du Pays étoient baptisés, mais que la plupart n'avoient que la forme du Christianisme, & qu'ils retenoient une partie de leurs anciennes superstitions. Ils ne manquent point de présenter leurs Enfans au Baptême, quelques jours après leur naissance. Si c'est en Hiver, ils les portent dans leurs Pulckas. En Eté ils les mettent sur des Renes, dans des Berceaux d'écorce d'une forme singuliere, & garnis de mousse. Ils annoncent ordinairement leur arrivée, par un présent qu'ils font au Prêtre, d'une paire de Gants, bordés de plume de Loom, qui est violette, marquetée de blanc, & d'une très belle couleur. Aussitôt que l'Enfant est baptisé, le Pere, si c'est une Fille, lui donne une femelle de Rene; & tout ce qu'elle produit, lait, fromage, ou jeunes Renes, lui appartient sans aucun retranchement, & fait sa richesse au tems de son mariage. Quelques-uns donnent à leurs Filles une autre Femelle de Rene, lorsqu'ils apperçoivent leur premiere dent; & toutes les femelles, qui en sortent, sont distinguées par une marque. S'ils croient reconnoître que le nom de Baptême, qu'ils ont fait donner à leurs Filles, ne soit pas heureux, ils s'attribuent le pouvoir de le changer.

Les jeunes Lapones sont mariées assez tard, quoiqu'elles ne manquent point d'occasions, lorsqu'on sait, dans le Pays, que les deux Renes qu'elles ont reçues de leur Pere, en ont produit un grand nombre d'autres; car c'est tout ce qu'elles emportent avec elles; & loin de recevoir quelque chose du Pere, un Gendre est obligé d'acheter la Fille par des présens. L'usage, pour les recherches d'Amour, est de les commencer au mois d'Avril, à l'exemple des Oiseaux. Un Amant, qui a jetté les yeux sur une Fille, ne doit pas en faire la demande sans apporter une provision d'Eau-de-vie. C'est le fond de la galanterie Laponne; & l'on juge, de la sincérité ou de la force d'une passion, par la quantité d'Eau-de-vie qu'on voit présenter.

Avant l'introduction du Christianisme, les Lapons avoient une forme de mariage extrêmement singuliere, qui se conserve même encore dans quelques Familles. On ne se présentoit point aux Prêtres; c'étoient les Parens, qui marioient leurs Enfans dans leurs Cabanes, sans autre cérémonie que l'excussion de quelques étincelles de feu, qu'ils tiroient d'un caillou. Ils la croyoient mystérieuse, & propre à représenter le but du mariage: comme la pierre renferme une source de

VOYAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

feu, qui ne paroît que lorsqu'on l'approche du fer ou d'une autre pierre, il y a, disoient-ils, dans les deux sexes, un principe de vie, qui se développe par leur union.

APRES la célébration du mariage, un Mari passe un an avec son Beaupere, & s'établit ensuite avec sa famille. Alors tous les présens qu'il a faits, pendant sa recherche, lui sont rendus; & les Parens reconnoissent, par quelques Renes, ce qu'il a donné pour eux (g).

UN Enfant, au moment de sa naissance, est lavé dans la neige, & jetté ensuite dans un Bain d'eau chaude. Les Meres continuent, la premiere année, de les laver trois fois chaque jour, & pendant le reste de leur enfance, trois fois par semaine. Aussi-tôt qu'elles sont délivrées, elles boivent un grand coup d'huile de Baleine, dont elles croient recevoir un soulagement considérable. On reconnoît aisément, dans le Berceau, de quel sexe est un Enfant: si c'est un Garçon, le Pere suspend au-dessus de sa tête, un Arc, des Fleches, ou une Lance, pour les familiariser de bonne heure avec les instrumens qu'ils doivent employer toute leur vie. Sur le Berceau des Filles, on voit des aîles d'Oiseau, avec les piés & le bec, pour leur inspirer, dès l'enfance, le goût du travail & de la propreté.

LES maladies sont presqu'inconnus aux Lapons, ou, s'il leur arrive quelque infirmité, ils se reposent ordinairement sur la nature, qu'ils croient capable de les guérir d'elle-même. Cependant ils ont quelques remedes, tels que la racine de mousse, qu'ils nomment *Jeest*, & la Plante que nous connoissons sous le nom d'*Angelique pierreuse*. La résine, qui coule des Sapins, est leur seule emplâtre. Mais le spécifique universel de la Nation est le fromage de Renes, qu'ils emploient diversement: si le froid leur a gelé quelque membre, il étendent le fromage en tranches, sur la partie malade; & suivant le témoignage du Prêtre, ils en reçoivent du soulagement. Une espece d'huile, qu'ils font distiller du même Fromage, en y faisant entrer un fer rouge, est merveilleuse pour la toux, pour tous les maux de poitrine & pour les contusions. Ils emploient le feu pour toutes sortes de plaies; en y appliquant un charbon ardent, qu'ils y laissent aussi longtems qu'ils peuvent le supporter. Ce remede, qui ressemble beaucoup au Moxa des Japonois, passe entr'eux pour souverain. Leurs vieillards se ressentent si peu des infirmités de l'âge, qu'on a peine à les distinguer des jeunes gens (h). Il est rare ici de voir des têtes blanches; la couleur ordinaire du poil des Lapons est rousse. Mais un effet très commun de la vieillesse est de leur faire perdre la vûe. Leurs yeux insensiblement affoiblis par l'éclat de la neige, dont leur Pays est presque toujours couvert, & par la fumée continuelle du feu qu'ils allument au milieu de leurs Cabanes, s'éteignent sur la fin de leurs jours.

(g) Regnard badine beaucoup, ici, sur la facilité que les Lapons ont à souffrir le commerce des Etrangers avec leurs Filles & leurs Femmes.

(h) On verra bien-tôt que M. de Maupertuis attribue cette ressemblance à l'air avancé des jeunes Lapons.

Lorsqu'ils paroissent approcher de la mort, leurs Parens, ou leurs Voisins, battent du Tambour, avec diverses cérémonies, par lesquelles ils croient connoître si le Malade touche effectivement à sa derniere heure. Aussitôt qu'ils le croient près de sa fin, ils se mettent autour de son lit; & pour faciliter son passage à l'autre Monde, ils lui font avaler un grand coup d'Eau-de-vie; tandis que de leur côté ils boivent sans ménagement, pour se consoler de la perte de leur Parent ou de leur Ami. Il n'a pas plutôt rendu le dernier soupir, qu'emportant le corps, ils abandonnent la Cabane, & la détruisent même, dans la crainte que ce qui reste de l'Ame ne nuise à ceux qui oseroient l'habiter. Leurs cercueils sont un tronc d'arbre creusé, ou leur Traîneau, dans lequel ils mettent ce que le Mort avoit de plus cher, comme son Arc, ses Fleches, sa Lance, sa Hache, & le fer qui lui servoit à battre du feu. Le lieu de la sépulture est souvent une Forêt, ou quelque caverne. On l'arrose de quantité d'Eau-de-vie, & les Assistans n'en boivent pas moins. Trois jours après l'enterrement, on tue le Rene qui a conduit le corps, pour en faire un Festin à l'Assemblée, & les os sont enterrés soigneusement à côté du Mort. L'Eau-de-vie, qui se boit dans ces occasions, se nomme *Paligavin*, c'est-à-dire Eau-de-vie bienheureuse, parcequ'elle est bue à l'honneur d'un Homme qu'on croit en possession du bonheur; comme celle qui se boit, pendant la recherche d'une Fille, se nomme *Soubouvin*, c'est-à-dire Eau-de-vie des Amans.

Description de l'Animal qu'on nomme Rene.

Pendant que le Prêtre nous faisoit ce récit, nous vîmes paroître sur une Montagne plusieurs Lapons, qui venoient avec une suite de Renes, chargés de Poissons secs pour les Mineurs de Suapawara. Comme nous n'avions point encore vu de ces Animaux, la curiosité nous fit aller au-devant, avec beaucoup d'impatience de contempler leur figure & leur marche. *Rhen* est un mot Suédois, dont on a fait leur nom, pour marquer leur propreté ou leur vîtesse; car, dans la même Langue, rhen signifie *net*, & *renna* signifie *courir*. Les Romains n'avoient pas de nom pour un Animal qu'ils n'ont pas connu; mais les Latins modernes l'ont nommé *Rangifer* (i). Quoiqu'il ressemble beaucoup au Cerf, on y remarque plusieurs différences. Le Rene est plus grand. Son bois, qui s'éleve fort haut, se courbe vers le milieu, & forme sur sa tête une sorte de cercle; il est velu, en Eté, depuis le bas jusqu'en haut, & si plein de sang; qu'en le pressant un peu fort de la main, on s'apperçoit, à l'action de l'Animal, qu'il y sent de la douleur. Mais ce qu'il a de plus singulier, c'est la division de ce bois: les Cerfs n'en ont que deux, d'où sortent quantité de dagues; & les Renes en ont un troisieme au milieu du front, avec deux autres qui s'étendant sur les yeux tombent sur la bouche. Toutes ces branches sortent néanmoins de la même racine, mais elles prennent des routes & des figures différentes; ce qui embrasse tellement la tête de l'Animal, qu'il a

(i) Regnard ne croit pas que ce nom vienne de leur bois, parce qu'on auroit aussitôt dit *Ramifer*, que *Rangifer*; il suppose que les Suédois ont pû nommer anciennement cet Animal *Rangi*, & qu'on y a joint le mot de *fera*, *Bête* nommée *Rangi*.

de la peine à paître, & que lorsqu'il trouve des arbres il aime mieux en brouter les branches, qu'il prend avec moins de difficulté.

La couleur du poil des Renes est plus noire que celle du Cerf, surtout dans leurs premieres années. Quoiqu'ils n'aient pas les jambes aussi menues que le Cerf, ils le surpassent en légéreté. Leur pié est extrêmement fendu & presque rond. On remarque, avec étonnement, que tous leurs os, particuliérement les articles des piés, font, en marche, le bruit des noix seches qu'on remue; & ce bruit est si fort, qu'on les entend presque d'aussi loin qu'on les voit. On observe aussi, dans les Renes, qu'ils ne ruminent point, quoiqu'ils aient le pié fendu; qu'ils n'ont point de fiel, & qu'ils ont seulement dans le foie un petite marque noire, à laquelle on ne trouve aucune amertume.

Ces Animaux sont naturellement sauvages; mais les Lapons ont trouvé le moyen de les apprivoiser si parfaitement, qu'il n'y a point de Famille dans le Pays, qui n'en entretienne quelques Troupeaux. Les Forêts ne laissent pas d'en être remplies; & les Lapons leur y font une cruelle guerre, autant pour leur peau, qu'ils estiment plus que celle des Renes domestiques, que pour leur chair, qui est beaucoup plus délicate. Ils ont aussi des Renes à demi sauvages & domestiques, sortis de leurs Renes femelles, qu'ils laissent aller dans les Bois pendant que ces Animaux sont en chaleur; & cette espece se nomme *Kattaigiar*. Elle devient beaucoup plus grande & plus forte que les autres, & plus propre pour le Traîneau.

La Laponie ne nourrit point d'autres Animaux Domestiques que les Renes; mais ses Habitans trouvent, dans ces Bêtes seules, toutes les commodités que nous tirons de plusieurs des nôtres. Aussi n'en jettent-ils rien. Ils emploient le poil, la peau, la chair, les os, la moëlle, le sang, les nerfs; & tout est d'un bon usage. La peau leur sert à se garantir des injures de l'air: en Hiver, ils la portent avec le poil; en Été, ils ont des peaux dont ils l'ont fait tomber. La chair est pleine de suc, grasse, extrêmement nourrissante, & les Lapons ne mangent point d'autre viande. Les os leur sont d'une merveilleuse utilité pour faire des Arbalêtes & des Arcs, pour armer leurs fleches, pour faire des cuillieres, & pour orner leurs autres Ouvrages. La langue, & la moëlle des os, sont ce que la Laponie a de plus délicat. Les Lapons boivent quelquefois le sang des Renes; mais ils le conservent plus ordinairement dans la Vessie de l'Animal, qu'ils exposent au froid pour l'y faire condenser, & lorsqu'ils veulent faire du Ponge, ils en coupent une partie, qu'ils font bouillir avec du Poisson. Ils n'ont pas d'autre fil que celui qu'ils tirent des nerfs, & qu'ils filent sur la joue d'un de ces Animaux. Le plus fin leur sert à coudre leurs habits, & le plus gros à joindre ensemble les planches de leurs Barques. Les Renes ne fournissent pas seulement aux Lapons, de quoi se vêtir & de quoi manger; ils leur donnent aussi de quoi boire. Leur lait est le breuvage commun du Pays, quoique si gras, qu'ils sont obligés d'y mêler presqu'une moitié d'eau. Ils n'en tirent pas plus d'un demi-sep-

tier par jour, de chaque Femelle. On en fait des Fromages très nourrissans; & ceux, qui n'ont point assez de Renes pour vivre de leur chair, se contentent d'une nourriture si simple. Ces Fromages sont gras & d'une odeur forte; un peu fades néanmoins, parce qu'on les mange sans sel.

Mais la principale utilité qu'on tire des Renes, est pour les Voyages, & pour le transport de toutes sortes de fardeaux. Nous avions entendu parler, tant de fois, de la méthode des Lapons dans l'usage qu'ils font de ces Animaux pour leurs marches, que nous voulûmes satisfaire sur le champ notre curiosité, & voir un Rene attelé à son Pulka. On fit apporter une de ces Machines, à laquelle on attacha l'Animal, sur le devant, à la distance où sont ordinairement les Chevaux. Il n'a, pour collier, qu'une piece de peau, avec le poil, d'où descend vers le poitrail un trait qui lui passe sous le ventre, entre les jambes, & va s'attacher à un trou qui est sur le devant du Pulka. Le Lapon n'a pour bride qu'une seule corde, attachée à la racine du bois de l'Animal, qu'il jette tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour lui faire connoître le chemin, en la tirant du côté qu'il doit tourner. Nous nous mîmes, pour la premiere fois, dans ces Pulkas, & nous prîmes un plaisir incroyable à nous y faire traîner. C'est dans ces voitures, qu'on avance beaucoup en fort peu de tems. Un Ecrivain Allemand (*k*) dit qu'un Rene peut, en un jour, changer trois fois d'horison, c'est-à-dire, joindre trois fois le signe qu'on a découvert dans le plus grand éloignement: mais cet espace, quoique très-considérable, & bien exprimé, ne fait rien connoître de positif. Les Lapons s'expriment mieux, en disant que dans un Pulka, traîné par un bon Rene, on peut faire, en un jour, vingt milles de Suede (*l*). Rien ne seroit comparable à cette maniere de voyager, si elle n'étoit extrêmement fatiguante. Des sauts continuels, des fossés, des pierres à franchir, & l'attention nécessaire pour ne pas verser, font desirer, à la plupart des Voyageurs Etrangers, une marche plus lente avec moins de risques. D'ailleurs, quoique les Renes se laissent conduire assez facilement, il s'en trouve de retifs, qui sont fort difficiles à dompter. Qu'on les pousse trop vîte,

(*k*) *Ziegler.*

(*l*) Comme Regnard a toujours compté trois lieues de France pour un mille de Suede, observons que les milles Suédois sont de six mille six cens pas, & que nos lieues communes sont de deux mille six cens. Mais quoique ce dernier nombre fasse plus que le tiers de l'autre, le mille de Suede passe ordinairement pour trois lieues Françoises. Regnard, quoique plus content du calcul Lapon que de celui de Ziegler, observe que comme le jour s'étend aussi loin qu'on veut en Laponie, & que les Lapons ne distinguent point, dans leur calcul, s'il faut entendre le jour naturel de vingt-quatre heures, ou la journée ordinaire d'un Voyageur, il vaut mieux, pour donner une juste idée de la vitesse de cette marche, dire qu'un bon Rene entier, tel qu'on en trouve dans *Kimi Lapmark*, d'où viennent les plus légers & les plus vigoureux, peut faire par heure six lieues de France, lorsque la neige est unie & fort gelée: mais il ne résisteroit pas longtems à cette fatigue. Il faut qu'après cette course, il se repose sept ou huit heures de suite. Ceux auxquels on fait faire moins de chemin, courent douze ou treize heures; après quoi, si l'on ne veut pas qu'ils crevent au Pulka, il leur faut au moins un jour de repos.

Voyage en Laponie. Regnard. 1681.

ou qu'on leur fasse faire plus de chemin qu'ils ne veulent, ils se tournent pour fondre si furieusement sur lui, que dans l'impossibilité de se défendre, lié comme il est dans son Pulka, ils lui cassent la tête & le tuent de leurs piés de devant. Les Lapons n'ont pas d'autre ressource, contre ces insultes, que de se tourner contre terre, & de se couvrir de leur Pulka, jusqu'à ce que la colere du Rene soit appaisée.

Ils ont une autre espece de Traineau, d'une autre forme, & beaucoup plus grand, qu'ils nomment *Radaxeris*, dont l'usage est pour le transport de leurs effets, dans leur changement d'Habitation. Au reste, ces voitures ne servent qu'en Hiver, lorsque la neige couvre entiérement la Terre, & que le froid a formé sur la surface une croûte glissante. En Eté, les Lapons sont obligés d'aller à pié, ou dans leurs Barques, sur les Lacs & les Rivieres. Ils ne peuvent, ni se faire porter par leurs Renes, qui n'ont pas les reins assez forts, ni les atteler à des chariots, dont l'âpreté des chemins ne leur permet point l'usage. Cependant ils leur font porter des fardeaux médiocres, dans une écorce de Bouleau, qu'ils courbent en arc, & sur laquelle ils mettent leurs marchandises, dont le poids, de chaque côté, n'excede pas quarante livres.

La nourriture ordinaire des Renes est une petite mousse blanche, extrêmement fine, qui croît en abondance dans toute la Laponie. Lorsque la terre est toute couverte de neige, ces Animaux reconnoissent, par le seul instinct, les lieux où ils peuvent trouver leur nourriture. Ils découvrent aussitôt la terre, en faisant un grand trou dans la neige avec les piés de devant. Cette opération est l'ouvrage d'un instant. Mais lorsque le froid a gélé la neige, jusqu'à la rendre aussi dure que la glace même, les Renes ne trouvent à manger qu'une autre sorte de mousse, assez semblable à la toile des Araignées, qui pend des Pins, & que les Lapons nomment Lunt.

Les femelles des Renes n'ont du lait qu'après avoir porté un Faon, qui tette pendant trois mois. On assure qu'en prenant un Rene de renvoi, c'est-à-dire né dans le lieu où l'on veut aller, on n'a pas besoin de guide; & qu'à plus de quarante lieues, sans autre chemin tracé, il mene fidélement un Voyageur.

Continuation du Voyage.

Le 16 d'Août, nous prîmes, avec le Prêtre, notre route vers sa Maison, qui n'étoit qu'à cinq milles de la Mine, pour nous mettre en chemin de-là au Nord, vers le Lac de Tornotresck. A peine fûmes-nous hors de Suapawara, que nous tuâmes trois ou quatre de ces Oiseaux que les Lapons nomment *Fielripa*, c'est-à-dire *Oiseaux de Montagnes* (m). Ils sont de la grosseur d'une Poule; & pendant l'Eté ils ont le plumage du Faisan, mais tirant plus sur le brun, & marqueté, en quelques endroits, de taches blanchâtres. L'Hiver, ils deviennent tout blancs. Le mâle imite, en volant, le bruit d'un homme qui riroit de toute sa force, & se repose rarement sur les arbres. Nous n'avons point de Gibier qui lui soit comparable pour le goût. A

(m) On prétend que c'est le *Lagopos*, ou *Pié-velu* des Grecs.

A deux milles de Suapawara, nous rencontrâmes, dans leur Barque, les Lapons que nous avions vus le jour précédent, & qui nous avoient promis de nous conduire à Tornotresck. Ils nous apporterent le fruit de leur Pêche, qui avoit duré toute la nuit: c'étoit des Truites saumonées, d'un excellent goût, & qu'ils appellent *Arlax* dans leur langue. De-là continuant d'avancer par eau, nous arrivâmes le soir près d'une petite hauteur où nous passâmes la nuit au milieu des Bois. Le froid y fut si violent, qu'ayant fait un fort grand feu pour nous en garantir, & pour éloigner les Ours, nous mîmes réellement le feu à la Forêt. Il y prit avec une furieuse violence, excité par un grand vent qui survint; & quinze jours après, nous trouvâmes, en revenant, quantité d'endroits qui brûloient encore. Mais ces accidens ne causent aucun tort à personne, & la Laponie n'a point de loi contre les Incendiaires. Il nous fut impossible, le 17, de faire plus d'un demi-mille, contre un vent impétueux qui nous terrassoit à tout moment; & pendant une partie du jour, que nous employâmes à faire ce chemin à pié, nous vîmes, ou nous entendîmes tomber sans cesse des Pins d'une grosseur extrême, dont la chûte faisoit retentir toute la Forêt. Cette tempête, qui dura tout le jour & la nuit suivante, nous obligea de camper comme la veille, c'est-à-dire entre de grands feux, mais avec plus de précautions, pour ne pas porter l'incendie dans tous les lieux de notre passage. Nos Lapons disoient déja qu'il ne falloit que trois ou quatre François, pour brûler en huit jours toutes les Forêts du Pays. Le lendemain, malgré la tempête qui duroit encore, nous nous embarquâmes sur un Lac, qui sembloit une Mer agitée; & quatre ou cinq heures de travail nous firent faire environ trois quarts de mille, qui restoient jusqu'à la Maison du Prêtre.

VOYAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

Commerce des Lapons.

CETTE Paroisse, qui se nomme *Chuskades*, est une de celles où se tiennent les Foires des Lapons pendant l'Hiver. Ils y viennent troquer leurs peaux de Renes, d'Hermines, de Martres & de Petit-gris, pour de l'Eau-de-vie, du Tabac, & du *Valdmar*, qui est une sorte de gros drap dont ils entourent leurs Cabanes. Les Marchands de Torno & des Pays voisins s'y rendent en cette saison, qui dure depuis le 25 de Janvier, Fête de la Conversion de Saint Paul, jusqu'au 2 de Février. On y voit toujours deux Officiers royaux; l'un pour recevoir le Tribut, l'autre pour terminer les différends & punir les friponneries, quoiqu'elles soient rares parmi les Lapons. Ils vivent entr'eux dans une parfaite confiance, sans qu'on entende jamais parler de vols. Cependant les Cabanes demeurent ouvertes en Eté, pendant trois ou quatre mois qu'ils vont passer en Norwege. Ils laissent, dans les Forêts, le plus souvent au sommet d'un arbre, toutes les provisions qu'ils ne peuvent emporter.

LE Prêtre se garde bien de s'éloigner pendant les Foires. C'est alors qu'il reçoit la Dîme des Peaux de Renes, des Fromages, des Gants, des Souliers, & de toutes les richesses des Lapons. Les plus Chrétiens font aussi des offrandes à l'Eglise; & nous vîmes quantité de peaux, qui pen-

doient devant l'Autel. S'ils veulent détourner une maladie qui afflige leur Troupeau, ou demander quelque faveur au Ciel, ils portent des peaux de Renes à l'Eglise, & les étendent sur le chemin qui mene à l'Autel, dans l'idée que le passage du Prêtre y fait descendre toute sorte de bénédictions. Un Prêtre est plus occupé, pendant quinze jours, qu'il ne l'est tout le reste de l'année. C'est alors que la plupart des Lapons font baptiser leurs Enfans, & qu'ils enterrent leurs Morts. On a déja remarqué qu'en Eté, l'éloignement & la difficulté des chemins ne leur permettant point de transporter les corps au Cimetiere commun, ils les enterrent dans une Caverne, ou sous quelque pierre, d'où ils ne les tirent qu'à leur retour. Les Mariages se font aussi pendant les Foires, autant pour rendre la Fête plus solemnelle & la joie plus vive, que pour avoir, dans chaque Famille, tous leurs Amis présens à la célébration.

Avec leurs peaux de Renes, d'Hermines, de Renards, de Martres, de Loutres, de Petit-gris & d'Ours, ils apportent, aux Foires, des habits à l'usage de leur Nation, des Bottes, des Gants, des Souliers, toutes sortes de Poisson sec, & des Fromages de Renes. Leurs échanges se font non-seulement pour de l'Eau-de-vie, du Tabac & de gros Draps, mais encore pour de l'argent, du cuivre, du fer, du souffre, des aiguilles, des coûteaux, des haches, & des peaux de Bœuf, qui leur viennent des Moscovites. Le prix de leurs Marchandises est toujours le même. Un Rene ordinaire se donne pour la valeur de deux écus. Quatre peaux vont pour un Rene. Un *Limbar* de Petit-gris, composé de quarante peaux, ne passe point un écu. Une peau de Martre est du même prix. Celle d'Ours n'est pas plus chere; & trois peaux de Renard blanc ne coûtent aussi qu'un écu. Le prix des Marchandises est fixé de même: le prix d'une demi-aune de drap est un écu; la pinte d'eau-de-vie & la livre de tabac, chacune un écu. Ce qui coûte moins, s'achete avec une, deux, ou trois peaux de Petit-gris, suivant le degré d'estimation. Ainsi l'écu n'est qu'une valeur nominale, qu'on proportionne à la valeur réelle. On observe que les Lapons ont perdu beaucoup de leur ancienne franchise: ils se sont vus tant de fois trompés par les Etrangers qui leur apportent des Marchandises, qu'ils deviennent trompeurs à leur tour. On ne juge pas mieux de leur Religion: l'Officier royal est quelquefois obligé d'employer la force, pour les faire assister à l'Eglise; quelques-uns lui donnent de l'argent pour s'en dispenser; d'où l'on peut conclure qu'avec quelques apparences du Christianisme ils sont encore idolâtres au fond du cœur.

Suite du Voyage.

Nous passâmes deux jours à Chuskades, occupés à graver, sur le bois & sur la pierre, des Monumens qui pussent faire connoître à la Postérité que trois François avoient eu le courage de pénétrer dans cet affreux Pays, & ne s'étoient arrêtés qu'où la Terre leur avoit manqué. Notre principale Inscription étoit en langue Latine, & suivie de nos trois noms. Quoique Chuskades ne fût pas le lieu pour lequel nous l'avions destinée, celle que nous avions gravée sur le bois fut attachée dans l'Eglise, au-dessus du grand Autel. Nous emportâmes les autres, pour

les placer à l'extrêmité du Lac de Tornotreak, d'où l'on voit la Mer glaciale, & qu'on peut prendre assez proprement pour le bout de l'Univers.

Nos Guides ayant fait une petite provision de fromages de Renes & de Poisson sec, nous partîmes de Chuskades le 19, à cinq heures du soir, & nous arrivâmes après minuit près d'un Torrent nommé Vakko, où nous prîmes le parti de nous reposer. Pendant le chemin nous eûmes le plaisir de voir, en même-tems, le coucher & l'aurore du Soleil. Il s'étoit couché à onze heures; il se leva à deux, sans qu'on eut cessé de voir aussi clair qu'en plein midi. Mais dans les plus longs jours, c'est-à-dire, trois semaines avant la Saint Jean, & trois semaines après, on le voit continuellement, sans qu'au plus bas de sa course il touche la pointe des plus hautes Montagnes. De même, on est deux mois entiers sans le voir, pendant les plus courts jours de l'Hiver; & l'usage du Pays, vers le commencement de Février, est de se placer au sommet des Montagnes, pour jouir du plaisir de le voir poindre un moment. Cependant la nuit n'est pas continuelle: il paroît, sur le midi, un crépuscule qui dure environ deux heures. Les Lapons, aidés de cette lumiere & de la réverbération de la neige, dont la terre est alors toute couverte, prennent ce tems pour leur Chasse & leur Pêche. Quoique les Rivieres & les Lacs soient gelés, & dans quelques endroits, de la hauteur d'une pique, ils font, dans la glace, des trous par lesquels ils ont l'art de faire passer leurs filets. Souvent ils en tirent des Hirondelles, qui se tiennent de leurs pattes à quelque petit morceau de bois, & qui paroissent mortes lorsqu'elles sortent de l'eau; mais à peine les approche-t-on du feu, que commençant à se ressentir de la chaleur, elles se remuent, elles secouent les aîles, & volent comme en Eté. (n)

Le 20, après avoir traversé le Torrent, nous fîmes une lieue à pié, & nous rencontrâmes sur notre chemin une Cabane de Lapon, composée de gazon & de feuilles. Toutes les richesses du Maître, qui consistoient en quelques peaux de Renes, quelques instrumens pour le travail, & plusieurs filets, étoient derriere, sur des perches & des planches. De-là, prenant notre route à l'Ouest, au travers des Bois, nous découvrîmes entre les arbres un Magasin de Lapon, construit sur quatre troncs, qui formoient un espace quarré. Tout cet édifice, couvert de planches, étoit étayé des quatre troncs, qui sont ordinairement de sapin, & dont les Lapons ôtent l'écorce, pour les frotter d'huile de Poisson, qui empêche que les Ours n'y puissent grimper. C'est dans ces étranges Forteresses, que les Habitans du Pays conservent leurs provisions; c'est-à-dire de la chair de Renes & du Poisson sec. Ils n'ont que cette ressource contre les Bêtes farouches; & souvent toute leur adresse ne peut empêcher que les Ours, détruisant leur Magasin, ne mangent en un jour le fruit d'un fort long travail. Ils ont une autre espece de

(n) Voyez, ci-dessus, l'Histoire Naturelle de l'Amérique Septentrionale.

VOYAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

garde-manger, qu'ils nomment *Nalla*, situé aussi dans l'épaisseur d'une Forêt, mais élevé sur un seul pivot. Ils coupent un arbre, à six ou sept piés de hauteur, & mettent au bout du tronc deux pieces de bois en croix, sur lesquels ils établissent leur Bâtiment, qu'ils couvrent de planches, & qui prend la forme d'un Colombier. Leur échelle, pour y monter, est un autre tronc d'arbre, dans lequel ils creusent des trous, & qui demeure couché à terre dans leur absence.

Après avoir marché une demi-heure de plus, nous arrivâmes au bord du Lac de Tornotresck, où nous trouvâmes un Lapon, extrêmement vieux, qui pêchoit avec son Fils. Nous lui fîmes diverses questions, particuliérement sur son âge, qu'il ne savoit pas; ignorance ordinaire aux Lapons, dont la plûpart ne se souviennent pas même de l'année dans laquelle ils vivent, & ne connoissent les tems que par la succession de l'Hiver à l'Eté. Un présent d'eau-de-vie & de tabac l'ayant disposé à nous servir, il nous dit qu'il nous avoit apperçus de sa cabane, & qu'il s'étoit sauvé dans le Bois, mais sans nous perdre de vue; & qu'ensuite, reconnoissant que nous ne pensions point à lui nuire, il s'étoit hasardé à sortir de sa retraite, pour s'occuper de la pêche. Nos caresses acheverent de le rendre si familier, qu'il nous promit de nous faire voir ses Rênes, à notre retour, & l'intérieur de son ménage.

Autel fameux, dédié à Seyta.

Nous continuâmes notre marche sur le bord du Lac, vers l'endroit d'où sort le Fleuve. On voit, à main gauche, une petite Ile, entourée de cataractes, qui descendent avec une furieuse impétuosité sur des Rochers. Elle contient un fameux Autel, dédié à *Seyta*, où tous les Lapons de la Province vont faire des Sacrifices à cette Idole. L'Historien de la Laponie parle de ce culte, comme d'un usage abandonné (o): mais nous étant approchés de l'Autel, nous apperçûmes un grand monceau de cornes de Renes, & les Dieux, qui étoient derriere. Le premier, qui étoit le plus gros & le plus grand, n'avoit aucune figure humaine; & je ne connois rien à quoi je puisse le comparer: mais il étoit fort gras, du sang & de la graisse dont on l'avoit frotté. Nos Guides nous apprirent que c'étoit lui qu'on nommoit Seyta, & que tous les autres n'étoient que sa Femme, ses Enfans & ses Valets. Ils étoient rangés par ordre, à sa droite. Ces pierres n'avoient pas d'autre forme, que celle qu'elles avoient pu recevoir de la chûte continuelle des eaux: elles n'étoient pas moins grasses que la premiere; mais elles n'en approchoient point pour la grosseur. Nous remarquâmes qu'elles étoient toutes, particuliérement celle qui représentoit Seyta, sur des branches de bouleau très fraîches. A côté, on voyoit un tas de bâtons quarrés, sur

(o) Le même Tornæus, que Regnard avoit vû au Cercueil; Un trait si singulier mérite d'être ici joint dans ses termes: *Eo loco, ubi Tornotresch ex se effudit Fluvium, in insula quadam, in medio Cataractæ dictæ, reperiuntur Seytæ Lapides, specie humana, Collocati ordine. Primus altitudine viri proceri; post, quatuor alii paulo breviores, juxta collocati; omnes quasi pileis quibusdam in capitibus suis ornati; & quoniam res est difficillima, periculoque plenissima, propter vim cataractæ insignem, navigium appellere; ideo Lapones pridem desierunt invisere locum istum; ut nunc explorari nequeat, utrum, quomodove, ulli fuerint in istam insulam.*

lesquels on distinguoit quelques traits en forme de caracteres. Celui du milieu étoit beaucoup plus gros & plus long que les autres; & nos Lapons nous dirent que c'étoit le *Bourdon* de Seyta, ou le bâton dont il se servoit dans ses voyages. Un peu plus loin, derriere toutes ces Divinités, ils nous en firent appercevoir deux autres, grasses & sanglantes, sous lesquelles il y avoit aussi quantité de branches. Elles étoient plus proches du Fleuve; & les Lapons nous assurerent qu'ayant été jettées plusieurs fois dans l'eau, elles avoient toujours été retrouvées dans leur ancienne place. Nous ne pûmes douter, malgré le témoignage de l'Historien, que ce lieu ne fût aussi fréquenté que jamais. Les traces de sang, qui paroissoient toutes récentes, la fraîcheur des feuilles de Bouleau, & l'aveu même de nos Guides, étoient des preuves auxquelles on ne peut rien opposer: mais nous ne fûmes pas mieux éclaircis. A l'égard des chapeaux, que l'Historien donne aux mêmes pierres, ce n'est qu'une partie de la masse, qui excede en cet endroit. Il n'y a même que les deux premieres, qui soient distinguées par cette marque; les deux autres sont d'une forme allongée, pleines de trous & de bosses, & finissent en pointe. Au reste, l'Autel est d'une seule roche, couverte d'herbe & de mousse, comme le reste de l'Ile, avec cette différence, que le sang répandu, & la quantité de bois & d'os de Renes, ont rendu la place plus foulée.

VOYAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

MALGRÉ les craintes superstitieuses & les plaintes de nos Guides, qui nous menaçoient de la vengeance de leurs Dieux, nous en prîmes quelques-uns. J'aurois emporté Seyta même, avec ses Enfans, s'il eût été moins gras & moins lourd; mais à peine eus-je la force de le remuer. Les allarmes des Lapons en devinrent plus vives, parcequ'ils jugent de sa colere par sa pesanteur, & qu'au contraire ils le croient propice lorsqu'il est facile à lever. C'est leur regle, pour connoître s'il veut des sacrifices & des offrandes.

Lac de Torrotresck.

EN quittant cette Ile, nous entrâmes dans le Lac de Torrotresck, d'où sort le Fleuve Torno. La longueur de ce Lac est d'environ quarante lieues, de l'Est à l'Ouest, mais il a peu de longueur. Quoiqu'il soit réguliérement gelé, depuis le mois de Septembre jusqu'à la Saint-Jean, il fournit aux Habitans du Pays une abondance incroyable de Poisson. Les Montagnes, dont il est environné, sont d'une hauteur qui en dérobe le sommet à la vue; ou du moins, la neige qui les couvre ne permet presque point de les distinguer des nues, auxquelles elles paroissent toucher. Elles sont découvertes, & sans aucune apparence de Bois; ce qui n'empêche point qu'elles ne soient la retraite d'un grand nombre de Bêtes féroces & d'Oiseaux. C'est autour de ce Lac que les Lapons viennent se répandre à leur retour de Norvege. Nous y fimes sept ou huit lieues jusqu'au pié de la haute Montagne, qui devoit être le terme de notre course. Quatre heures nous suffirent à peine, pour arriver au sommet, par des chemins qui n'étoient vraisemblablement connus d'aucun Mortel. A cette hauteur, nous découvrîmes toute l'étendue de la Laponie, & la Mer Septentrionale, jus-

Voyage en Laponie. Regnard. 1681.

Inscription que les trois Voyageurs y laissent.

qu'au Cap Nord, du côté qu'il tourne à l'Ouest. Là, nous plantâmes notre Inscription (p), dont le sort, apparemment, est de n'avoir jamais d'autres Lecteurs que des Ours. Cette Montagne, ou cette Roche, reçut de nous le nom de *Metawara*, qui signifie, en Langue Finnoise, *Roche des Limites*; comme le dernier endroit du Monde, où la curiosite puisse conduire des Voyageurs.

Pendant le tems que nous employâmes à monter & descendre, nos Lapons étoient allés chercher quelque Habitation: mais, après avoir fait beaucoup de chemin, ils revinrent à minuit, sans avoir rencontré la moindre Cabane. Cette nouvelle nous affligea d'autant moins qu'en ayant laissé derriere nous un assez grand nombre, que nous pouvions observer à notre retour, nous ne perdions que le plaisir de voir les plus éloignées. Nous remîmes à la voile avec un vent d'Ouest, qui nous ramena vers celle du petit Vieillard, dont nos présens nous avoient fait un Ami. Il étoit à la Pêche, sur le Fleuve. Quoiqu'il ne pût avoir oublié ses promesses, il chercha des excuses pour se dispenser de les remplir, & nous fûmes obligés d'en revenir aux Présens. Enfin, il apprit le chemin de sa demeure à un de nos Guides; & pendant qu'il prit le sien par les Bois, avec notre Interprête, à qui nous défendîmes de le quitter, nous continuâmes notre route sur le Fleuve. Deux heures de navigation nous firent arriver à la hauteur de sa Cabane, qui étoit encore fort éloignée. Nous débarquâmes le soir, avec une provision de Tabac & d'Eau-de-vie, pour suivre nos Guides. Ils nous conduisirent toute la nuit par les Bois. Celui qui avoit reçu les instructions du Vieillard n'étoit pas si sûr de sa marche, qu'il ne laissât voir quelque embarras. Tantôt il approchoit l'oreille de Terre, pour se conduire par le bruit; tantôt il observoit les traces des Bêtes, pour distinguer celles des Renes sauvages ou privés. Il montoit souvent au sommet des Pins, pour découvrir de la fumée; & ne voyant rien, il se mettoit à crier d'une voix effrayante, qui retentissoit dans toutes les parties du Bois. Après avoir tourné fort longtems, nous entendîmes enfin l'aboiement d'un Chien. Jamais la plus belle voix n'eut tant de charmes pour nous. Quelques pas que nous fîmes encore, du côté où nous avions entendu le bruit, nous firent rencontrer un Troupeau de Renes, & bientôt nous arrivâmes à la Cabane du Vieillard Lapon, qui venoit d'y arriver comme nous.

Ménage & Cabane de Lapon.

Elle étoit au milieu d'un grand nombre d'arbres, de la forme des autres, & couverte de son waldmar, avec une grosse provision de mousse à l'entour, pour la nourriture d'environ quatre-vingts Renes,

(p) La voici, telle que Regnard la donne.

Gallia nos genuit, vidit nos Africa, Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem;
Casibus & variis acti terraque marique,
Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit Orbis.

De Fercourt, de Corberon, Regnard.
Anno 1681. *die* 22 *Augusti.*

qui faisoient toute la richesse du Maître. Il se trouve des Lapons, qui en possedent mille ou douze cens. La principale occupation des Femmes est de prendre soin de ces Animaux. Elles les comptent deux fois par jour; & s'il s'en égare quelqu'un, l'office du Mari est de le retrouver: il passe quelquefois trois semaines à suivre ses traces, dans la neige. Outre le soin de garder les Renes, de les traire, & de les nourrir avec leurs Faons, les Femmes ont celui de faire les bottes, les souliers, les habits des Lapons, & tous les Harnois des Renes. Mais les ustensiles du ménage, les Pulkas, les Bateaux, les armes, & les instrumens de Pêche & de Chasse, sont uniquement l'ouvrage des Hommes. Ce sont eux aussi qui préparent tous les alimens.

VOYAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

Nous fîmes ces observations presqu'en arrivant. Le Lapon fit cuire aussitôt quelques *Sicks* frais, qu'il avoit pris le même jour. Ce Poisson, qui est un peu plus gros que le Hareng, nous parut délicieux. Lorsqu'il fut cuit, on dressa une table, composée de quelques écorces de Bouleau, assez proprement cousues; c'est-à-dire qu'elles furent étendues à terre; & toute la Famille s'assit autour, les jambes croisées, à la maniere des Orientaux. Le Chaudron fut placé au milieu, & chacun y prit sa part; qu'il mettoit dans son bonnet, ou dans un coin de sa robe. Les Lapons mangent fort avidement, & ne gardent rien pour un autre jour. En Eté leur boisson est à côté d'eux, dans une grande jatte de bois; & pendant l'Hiver dans un Chaudron sur le feu, où chacun puise à son gré, avec une cuilliere de bois. Le repas fini, ils se levent joyeusement, & se frappent dans la main, en signe d'union & d'amitié. Les mets ordinaires de la Nation sont diverses sortes de Poissons, réduits en bouillie, avec un mêlange d'écorce de Pin, broyée & cuite dans la même eau. Les personnes riches mangent la chair de leurs Renes, qu'ils tuent lorsqu'ils sont gras, c'est-à-dire avant l'Hiver. Mais quoiqu'ils estiment cette chair, ils lui préferent incomparablement celle d'Ours & de Castor. Ils ont, en Eté, une sorte de confiture, qu'ils trouvent fort délicate. Ce sont de petits fruits noirs, de la grosseur d'une Groseille, qui croissent dans leurs Bois, & qu'ils nomment *Crokbergt*, c'est-à-dire Groseille de Corbeau, auquel ils joignent des œufs crûs de Poisson; ils écrasent tout ensemble, pour en faire une marmelade, dont la vûe & l'odeur sont capables de révolter le meilleur estomac. Tous les Lapons riches prennent, pour dessert, un petit bout de Tabac, qu'ils portent toujours derriere l'oreille, comme dans une Boîte, pour y prendre un nouveau goût. Ils le mâchent encore, & le replacent de même. Après en avoir fait longtems cet usage, ils le fument.

Le petit Vieillard, dont la confiance sembloit augmenter pour nous, ne fit pas difficulté de répondre à toutes nos questions: sur celle qui regardoit ses Amours, il nous dit que pour obtenir sa Femme, il lui en avoit coûté deux livres de Tabac & cinq pintes d'Eau-de-vie, sans compter une peau de Rene, dont il avoit fait présent à son Beau-pere; & que sa Femme lui avoit apporté cinq ou six Renes, qui avoient heureu-

Voyage en Laponie. Regnard. 1681.

ſement multiplié, depuis plus de quarante ans qu'il vivoit avec elle dans une parfaite union. En effet, l'Eau-de-vie, dont nous prenions plaiſir à leur faire boire, échauffa ſi vivement leur tendreſſe mutuelle, qu'après s'être fait quantité de careſſes, ils ſe mirent à pleurer tous deux. Ainſi nous vérifiâmes que l'Empire de l'Amour s'étend juſqu'en Laponie. Le ſoir, toute la famille ſe coucha ſur la même peau. Cet uſage eſt généralement établi dans la Nation.

Sorciers de Laponie.

Nous partîmes le matin du jour ſuivant, après avoir acheté chacun notre Rene, qui nous coûta deux écus, pour en rapporter la peau en France; & nous remîmes à les faire tuer chez le Prêtre de Chuskades, où nous arrivâmes le 24. Il nous reſtoit une curioſité à ſatisfaire. On nous avoit parlé ſi ſouvent des Sorciers Lapons, que pour fixer une fois nos idées ſur mille récits de cette nature, nous avions engagé un de nos Guides, par des promeſſes auxquelles il n'avoit pas réſiſté, à nous amener un des plus habiles Sorciers du Pays. Il revint, trois jours après, avec un Lapon d'âge moyen, qu'il avoit déterré dans le fond d'un Bois, & qui nous parla de ſon ſavoir avec beaucoup de confiance. Mais il nous propoſa, pour premiere condition, de nous éloigner de Chuskades. Que n'aurions-nous pas fait, pour approfondir les myſteres de ſon Art? Nous conſentîmes à le ſuivre par le Bois, les Rochers & les Marais. Il nous fit faire plus de cinq lieues, pendant leſquelles nous rencontrâmes quantité de Bêtes & d'Oiſeaux qui nous étoient inconus, ſurtout un grand nombre de Petit-gris. Quelques mots d'explication ſur ces Animaux ne feront que ſuſpendre un moment notre infernale avanture.

Ce que c'eſt que les Petit-gris.

Ce qu'on nomme *Petit-gris*, dans le Commerce des Fourrures, eſt ce qu'on appelle en France Ecureuils; mais au lieu de la couleur rouſſe, qui leur eſt naturelle en Laponie, comme en France, l'Hiver & la neige leur font prendre un fort beau gris, qui devient plus clair & plus fin, à meſure qu'ils ſont plus éloignés vers le Nord. Les Lapons leur font une guerre continuelle pendant l'Hiver; & les Chiens du Pays entendent ſi parfaitement cette Chaſſe, que les appercevant ſur les arbres les plus élevés, jamais ils ne manquent d'en avertir leurs Maîtres, par leurs aboyemens. Les Chaſſeurs emploient des fleches rondes pour les aſſommer, & les écorchent ſur le champ, avec une vîteſſe & une propreté ſurprenantes. Cette Chaſſe commence vers la Saint-Michel, & fait l'exercice général de la Nation; ce qui rend les peaux de Petit-gris à fort bon marché. Le Timbre, ſe donne pour deux Ecus. Ce qu'on nomme un Timbre, eſt compoſé de quarante Peaux; mais il n'y a point de marchandiſe ſur laquelle on puiſſe être plus aiſément trompé, parce qu'on l'achete ſans la voir; c'eſt-à-dire qu'étant retournée, la fourrure eſt en dedans. On n'y admet aucune diſtinction. Bonnes & mauvaiſes, toutes les peaux ſont du même prix. Nous apprîmes des Lapons une particularité ſurprenante, qui nous fut confirmée par notre propre expérience. Non-ſeulement on ne trouve pas toujours la même quantité de ces Animaux, mais ils changent ſouvent de Pays; & pendant tout

tout un Hiver, il ne s'en trouve pas un dans les mêmes lieux où l'année précédente on en a vu des milliers. Lorſqu'ils veulent paſſer d'une Contrée dans une autre, & qu'ils ont quelque Lac ou quelque Riviere à traverſer, ils prennent une écorce de Bouleau ou de Pin, qu'ils tirent juſqu'à la rive, & ſur laquelle ils ſe mettent, pour s'abandonner au cours de l'eau & du vent, leurs queues élevées en forme de voiles. Si le vent devient aſſez fort pour enfler un peu les vagues, il renverſe quelquefois le Navire & le Pilote. Ce naufrage, qui eſt ſouvent de trois ou quatre mille voiles, enrichit toujours quelques Lapons, qui trouvent ces débris ſur le bord des Eaux; du moins, lorſqu'ils n'ont pas été trop longtems ſur le ſable.

Voyage en Laponie. Regnard. 1681.

Invocation du Diable.

Apres une longue marche, nous arrivâmes à la Cabane du Sorcier, qui étoit environnée d'un grand nombre d'autres; & je remarquai d'abord, que ſi nous ne faiſions pas beaucoup de progrès dans la ſcience infernale, nous aurions du moins l'occaſion d'acquérir plus de lumieres que jamais ſur la Laponie & ſes Habitans. Mais notre Sorcier voulut tenir ſa promeſſe; & nous ne fûmes point tout-à-fait ſans eſpérance lorſque nous le vîmes paroître avec ſon Tambour, ſon Marteau, & je ne ſais quel étui, qu'il tira gravement de ſon ſein. Il ſe mit en état d'évoquer le Diable par ſes conjûrations. Jamais on n'a pris tant de poſtures & de formes différentes. Il ſe frappoit la poitrine avec ſi peu de ménagement, que cent meurtriſſures noires, dont elle ſe trouva bientôt couverte, nous firent trop voir qu'il étoit de bonne foi. Il ne ſe frappa pas moins rudement au viſage, & ſon ſang ruiſſeloit de toutes parts. Cependant il ne put faire la moindre réponſe à nos queſtions. A la vérité, ſans être réellement Sorcier, il ne pouvoit nous donner les preuves que nous demandions de ſon ſavoir. Je voulois des explications ſur divers événemens de France, dont il n'avoit jamais entendu parler. Ce fut l'écueil de tous les Sorciers que nous conſultâmes. Celui-ci, qui ne manquoit pas d'adreſſe, nous aſſura qu'anciennement il avoit eu plus de pouvoir qu'il ne lui en reſtoit; que ſon Démon, néanmoins, ne lui avoit jamais rien fait connoître au-delà de Stockholm, & qu'il y en avoit peu qui fûſſent capables d'aller plus loin; mais que depuis qu'il avançoit en âge & qu'il perdoit les dents, le Diable commençoit à l'abandonner. Cette particularité m'étonna. Je pris quelques informations, & tous les Lapons voiſins m'aſſurerent qu'à meſure que les dents tomboient aux plus fameux Sorciers du Pays, leur pouvoir diminuoit. D'autres efforts du nôtre n'ayant pas mieux réuſſi, nous revînmes de nos eſpérances; & pour nous faire du moins un amuſement de cette folle avanture, nous prîmes plaiſir à l'enivrer. L'état où nous le mîmes, nous donna la facilité de lui enlever tous ſes inſtrumens de Magie, c'eſt-à-dire ſon Tambour, ſon Marteau & ſon Etui, qui contenoit quantité de Bagues, avec des figures & des caracteres, & pluſieurs morceaux de cuivre, liés enſemble d'une chaîne de même métal. En ſortant de ſon ivreſſe, il parut fort inquiet de ſa perte: il chercha ſes inſtrumens, il nous les demanda, il s'informa de

Vanité de la Magie des Lapons.

Voyage en Laponie. Regnand. 1681.

toutes parts si personne ne les avoit vus; nous lui répondîmes qu'avec la science dont il s'étoit vanté, il devoit connoître l'auteur du vol & le Receleur. Ainsi la magie des Lapons ne paroît qu'une imposture grossiere, fondée sur l'ignorance & la superstition de ceux qui l'emploient, & peut-être aussi de ceux qui l'exercent.

Autres usages du Pays.

Nous tirâmes plus de fruit de notre curiosité, dans plusieurs autres Cabanes, où nous cherchâmes à nous instruire des usages du Pays. La premiere nous offrit trois ou quatre Femmes, dont l'une étoit nue, & donnoit le sein à son Enfant. Le Berceau étoit suspendu à peu de distance de terre, & composé d'un tronc d'arbre, plein de mousse fine, qui servoit de linge, de matelas & de couverture. Deux petits cercles d'osier couvroient le dessus, avec une mauvaise piece d'étoffe. La Mere lava son Enfant, devant nous, dans un Chaudron plein d'eau chaude, & le mit dans son Berceau. Alors un Chien, se dressant sur ses pattes de derriere, mit celles de devant sur le Berceau, & lui donna un mouvement fort réglé. Les Lapons forment leurs Chiens à cet exercice, qu'ils continuent jusqu'à ce que l'Enfant soit endormi, & qu'ils reprennent lorsqu'ils l'entendent crier.

L'habit des Femmes Laponnes est peu différent de celui des Hommes. Il est aussi de waldmar: mais la ceinture est plus large, & garnie de lames d'étain qui tiennent toute sa largeur; au lieu que celle des Hommes n'est marquée que de petites plaques de même métal, qui s'entresuivent. Toutes les Femmes ont à leur ceinture une gaîne ornée de fil d'Etain, qui contient un coûteau; une bourse avec le même ornement, où elles portent un fusil à faire du feu & leurs plus précieux bijoux; enfin un morceau de cuir, auquel leurs aiguilles d'os de Rene sont attachées, & couvert d'une plaque de cuivre qui se pousse pardessus. Ces ajustemens sont bordés d'anneaux de cuivre de différentes grandeurs, dont le son leur plaît beaucoup. Le bonnet des Hommes est ordinairement une peau de Loom, ou de quelque autre Oiseau. La coëffure des Femmes est une petite piece de Drap; & les plus riches se couvrent la tête d'une peau de Martre, ou de Renard. Au lieu de Bas, elles portent, en Hiver, des bottines de cuir de Renes, & des souliers semblables à ceux des Hommes, c'est-à-dire, d'un simple cuir, qui entoure le pié & qui s'éleve en pointe sur le devant. On y laisse un trou, pour faire passer le pié; & le haut est soutenu, autour de la cheville, par une longue corde de laine, qui faisant cinq ou six tours vient se nouer par-devant: mais pour marcher plus commodément avec une chaussure si lâche, on l'emplit de foin bouilli. Les gants sont aussi de peau de Rene, distinguée en compartimens d'un autre cuir, très proprement appliqué: ce sont des Mitaines, sans distinction de doigts; & les plus belles sont garnies, par le bas, d'une peau de Loom. Les Femmes ont un ornement particulier, qu'elles appellent *Krakoi*: il consiste dans une piece de drap rouge, ou d'autre couleur, qu'elles portent au cou en forme de cerceau, & qui vient descendre en pointe sur l'estomac. Il est orné de ce qu'elles ont de plus riche, c'est-à-dire, de pe-

tites plaques d'étain, de cuivre, & même d'argent. On demandera, sans doute, s'il se trouve de jolies Lapones? Je réponds que la Nature, qui produit dans les Pays Septentrionaux, des Mines d'argent & d'autre Métal, s'y plaît quelquefois aussi à former des visages supportables. Mais, en général, les Lapons sont d'une extrême laideur. On ne peut les comparer mieux qu'aux Singes: ils ont le visage quarré, les joues fort hautes, le reste de la face très étroit, & la bouche fendue d'une oreille à l'autre.

Nous apprîmes d'eux qu'il regne quelquefois, dans leur Pays, des vents d'une furieuse violence, auxquels les plus fortes Maisons ne peuvent résister, & qui enlevent même les Bestiaux si loin, que souvent on ne sait ce qu'ils deviennent. En Eté, ces Ouragans apportent de la Norvege une telle quantité de sable, que dans le trouble de l'air on ne distingue rien à deux pas. En Hiver, ils font voler une abondance de neige, qui ensévelit les Cabanes & les plus nombreux Troupeaux. Un Lapon, qui se trouve surpris de ces tempêtes en chemin, n'a pour ressource que de renverser sur lui son Traîneau, & de se tenir dans cette posture jusqu'à la fin de l'orage. Les autres se retirent dans les cavernes, où le désordre de l'air les retient quelquefois plus de quinze jours.

Dans leurs Chasses, la gloire suprême est de tuer un Ours. Le Vainqueur en porte les marques, qui sont de petits bouquets de poil, à son bonnet; de sorte qu'on reconnoît aisément combien un Lapon a tué d'Ours. Celui, qui découvre un de ces Animaux, en avertit aussitôt ses Voisins. Le plus habile Sorcier joue du tambour, & cherche dans ses lumières de quel côté il faut attaquer la Bête. Après cette cérémonie, on se met en marche. Celui, de qui l'on a reçu l'information, a l'honneur de tenir le premier rang. En arrivant à la retraite de l'Ours, ils s'attroupent, avec des arcs, des fleches, des lances, des bâtons, des fusils; & l'attaque se fait au bruit d'une chanson, par laquelle ils prient l'Animal de ne leur faire aucun mal, & de ne pas rompre les armes qu'ils emploient contre lui. Dans le grand nombre des Combattans, la victoire est ordinairement sans péril. Après avoir tué l'Ours, ils le mettent dans un Pulka; & le Rene, qu'ils emploient à le traîner, est exempt du travail ordinaire pendant toute l'année. Ils dressent, pour faire cuire leur proie, une cabane qui ne sert qu'à cet usage. Tous les Chasseurs doivent s'y trouver avec leurs Femmes, & les chants de joie recommencent. On n'y fait point entrer l'Ours par la porte: il est coupé en pieces, qu'on jette par le trou qui sert de passage à la fumée, afin qu'il paroisse envoyé & tombé du Ciel. La chair cuite est distribuée entre les Hommes & les Femmes; mais toutes les parties de derriere sont interdites aux Femmes: le reste du jour se passe en chants & en danses. Rien ne vaut, pour un Lapon, l'honneur d'avoir assisté à la mort d'un Ours; il en fait gloire toute sa vie.

Apres avoir passé quelques jours à s'instruire, les trois Voyageurs reprirent le chemin de Chuskades, d'où ils se rendirent à Coktuanda,

VOYAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

Description générale de la Laponie.

dernier Canton de la Laponie au Sud. Regnard observe que cette Province n'étoit pas connue des anciens Géographes. Tacite & Ptolomée n'en connoissoient pas de plus éloignée que la *Scrisinie*, nommée aujourd'hui Bothnie ou *Biarmie*, qui s'étend à l'extrêmité du Golfe Bothnique. Ce qu'on sait à présent de plus qu'eux, c'est que la Laponie peut se diviser en trois parties, l'Orientale, l'Occidentale, & celle du milieu, qui portera particuliérement, si l'on veut, le nom de Septentrionale. Celle qui regarde l'Occident, du côté de l'Islande, obéit au Roi de Dannemarck. Celle de l'Orient, qui touche à la Mer Blanche, appartient à la Russie. La troisieme, qui occupe le milieu, & qui a plus d'étendue que les deux autres ensemble, est sous la domination de la Suede. Elle se divise en cinq Provinces, qui sont toutes comprises sous le nom de Lapmarck, ou Laponie Suédoise, mais distinguée par l'addition d'un autre mot: *Urna Lapmarch*, *Pitha Lapmarch*, *Lulla Lapmarch*, *Torno Lapmarch*, & *Kimi Lapmarch*. Ces noms particuliers sont ceux des Fleuves qui les arrosent, & qui les donnent aussi aux Villes par lesquelles ils passent. La Province de Torno Lapmarck, située au fond du Golfe Bothnique, est la derniere vers le Pôle Arctique, & s'étend jusqu'au Cap Nord. Charles IX, Roi de Suede, voulant connoître la situation & l'étendue de ses Terres, y envoya, dans le cours de l'année 1600, deux savans Mathématiciens (*q*), avec tous les Instrumens nécessaires à leur commission. Ils rapporterent, à leur retour, qu'au-delà du soixante & treizieme degré de Latitude, ils n'avoient trouvé, au Nord, qu'une Mer Glaciale d'immense étendue, & que le dernier Promontoire qui s'y avançoit, assez proche du Château de *Vardhus*, qui appartenoit aux Danois, étoit *Nuckus*, ou *Norkap*. C'est dans cette Laponie, que Regnard & ses deux Amis voyagerent.

Mines & Forges de Mastung.

De Coktuanda, ils se rendirent à *Jacomus Mastung*, qui n'en est éloigné que de deux lieues: mais la curiosité leur en fit faire trois ou quatre, qu'ils ne regretterent point. Ce Canton offre une très bonne Mine de Fer, presqu'abandonnée pour son éloignement. Les trois Voyageurs y allerent, dans l'espérance d'y voir travailler aux Forges: ils les trouverent désertes; mais ce qu'ils y virent, les satisfit beaucoup plus. „ Nous descendîmes dans la Mine, dit Regnard, pour en faire „ tirer d'excellentes pierres d'Aiman, & nous vîmes avec admiration „ les effets surprenans de cette pierre dans son lieu natal. Il fallut une „ violence extrême, pour en tirer d'aussi grosses que nous les desirions; le marteau, qui étoit de la grosseur de la cuisse, demeuroit „ si fixe en tombant sur le ciseau qu'on avoit enfoncé dans la pierre, „ que l'Ouvrier qui frappoit ne pouvoit le retirer sans secours. Je ne „ me fiai pas à l'expérience d'autrui: une grosse pince de fer, que je „ pris moi-même, & que j'avois peine à soutenir, fut attirée violemment lorsque je l'eus approchée du ciseau, & se trouva soutenue „ avec une force merveilleuse. J'avois apporté une Boussole, que je

Effet admirable de l'Aiman.

(*q*) Aaron *Forss*, Suédois; & Jerôme *Bircholt*, Allemand.

„ mis au milieu du trou de la Mine, & l'aiguille tourna d'une vîtesse incroyable. Voyage en Laponie. Regnard. 1681.

Les trois Voyageurs prirent les meilleures pierres qu'on avoit pû détacher, & s'éloignerent de ce lieu avec une sorte de frayeur. Ils vinrent coucher à *Tuna Hianda*, chez un Bâtelier, que la Cour avoit exempté de taille, pour avoir trouvé cette Mine, & qui se nommoit *Lars Lersʒon*, c'est-à-dire Laurent, fils de Laurent. Le jour suivant, ils eurent une forte journée jusqu'à Konges, où ils acheterent des traîneaux, avec de nouveaux harnois. Les Barques, qui se firent attendre longtems, les ayant retardés jusqu'au lendemain, ils n'arriverent que le soir du même jour à *Pello*, lieu fort célebre aujourd'hui, par les savantes opérations des Académiciens de France; & deux jours après ils rentrerent dans Torno. Ils avoient passé plus de quarante cataractes. Ces chûtes d'eau, qui sont fort impétueuses, & qui font un bruit épouvantable, durent l'espace de deux ou trois lieues. On vante beaucoup le plaisir de les voir descendre, aux Lapons, avec une vîtesse qui trouble la vue, & de leur voir faire en moins d'une heure trois ou quatre milles de Suede, qui valent douze lieues de France.

Funérailles de Jean Tornæus, à Torno.

Le spectacle, que Regnard eut à Torno, demande d'être représenté dans ses termes. Nous arrivâmes, dit-il, assez heureusement pour assister aux obseques de Jean *Tornæus*, ce même Ministre, que nous avions vû dans son cercueil, & qui étoit mort depuis deux mois. C'est l'usage, en Suede, de garder fort longtems les corps morts. Ce tems se mesure sur la qualité des personnes. On le prend, pour les préparatifs d'une cérémonie si solemnelle; & si les Turcs ruinent leur fortune en Nôces, les Juifs en Circoncisions, & les Chrétiens en Procès, on peut ajouter que les Suédois s'épuisent en funérailles. J'admirai, dit Regnard, l'excessive dépense qui se fit pour un Homme du commun, dans un Pays si barbare & si éloigné du reste du Monde.

On n'eut pas plutôt appris notre arrivée, que le Gendre du Ministre composa une harangue Latine, pour nous inviter à la Fête. Il y employa toute la nuit; mais le matin, lorsqu'il parut devant nous, il ne put se rappeller un mot de sa composition. Ses révérences & sa confusion lui tinrent lieu d'éloquence. Nous devinâmes ses intentions. Un moment après, le Bourguemaître, avec un Officier Militaire, vint nous prendre dans une Chaloupe, & nous fit traverser la Riviere, pour nous conduire jusqu'à la Maison du Mort. Nous la trouvâmes remplie de Prêtres, vêtus de manteaux fort longs, avec des chapeaux d'une hauteur extraordinaire. Le corps étoit au milieu de cette Assemblée, dans un cercueil couvert de Drap. Ils l'arrosoient de leurs larmes, qui, naturellement, ou par artifice, distilloient à l'extrêmité de leurs barbes. Tous ces Prêtres avoient quitté leurs Paroisses, & s'étoient rendus à Torno de fort loin. Quelques-uns étoient venus de cent lieues; & le Bourguemaître nous assura que si la cérémonie s'étoit faite en Hiver, tems où les chemins du Pays sont plus faciles, il n'y avoit point de Prêtres, à deux ou trois cens lieues, qui ne se fussent empressés d'y venir.

Voyage en Laponie. Regnard. 1681.

L'Ancien de l'Assemblée fit une Oraison funebre. Elle devoit être bien triste, puisqu'il s'en fallut peu que son air & le son pitoyable de sa voix ne nous arrachassent des larmes à nous-mêmes, qui n'entendions rien à son discours. Les Femmes étoient dans une Chambre séparée de celle des Hommes, mais ouverte, & poussoient des gémissemens épouvantables, surtout la Veuve, qui interrompoit souvent l'Orateur par ses sanglots. Pendant qu'on faisoit l'éloge du Mort dans cette Salle, on en faisoit autant à l'Eglise; & lorsque ces torrens d'éloquence furent épuisés, on se mit en chemin pour le Convoi. Sept ou huit des principaux Habitans de la Ville chargerent leurs épaules du cercueil. Tout le monde s'empressoit d'y mettre la main. Nous suivîmes, & l'on nous fit l'honneur de nous accorder le premier rang dans la marche. Les Chefs du Deuil venoient après nous, & la Veuve marchoit au milieu d'eux, soutenue sous les bras par deux de ses Filles. On plaça le corps dans la plus honorable partie de l'Eglise; & toutes les Femmes, en passant près du Mort, se jetterent sur le cercueil, & l'embrasserent pour la derniere fois. Alors commença la grande Oraison funebre, prononcée par *Johannes Platinus*, Prêtre d'Urna, qui eut pour sa peine une Canne à pomme d'argent. Il cria beaucoup; & pour rendre les objets plus tristes, il s'étoit rendu lui-même hideux, en laissant ses cheveux sans ordre, & pleins de petits bouts de paille. Cet Homme raconta toute la vie du défunt, depuis le moment de sa naissance. C'est la mode, en ce Pays, de faire une Oraison funebre aux Valets mêmes & aux Servantes, pourvû qu'ils laissent un écu pour payer l'Orateur.

Les trois Voyageurs passerent huit jours à Torno; d'où prenant par les Mines de *Caperbeyt*, qu'ils eurent la curiosité de visiter, mais qu'ils décrivent avec moins d'intelligence que M. l'Abbé Outhier, ils arriverent le 27 de Septembre, à Stockholm.

Voyage de M. de Maupertuis & de M. l'Abbé Outhier.

Introduction.

Nous n'avons pas déguisé que les Voyages de Laponie appartenant à l'Europe, c'est en faveur d'une des plus nobles & des plus célebres Expéditions du Monde, que nous nous écartons un peu de notre Plan, pour terminer l'article des Voyages au Nord, par une Relation si glorieuse à la France. Il est vrai aussi qu'après avoir donné, au vingtieme Tome de ce Recueil, celle d'une autre Expédition, entreprise dans la même vûe, nous sommes redevables au Public du dénoûment de l'une & de l'autre: il est même annoncé dans la premiere, avec des explications qui nous dispensent de remonter encore une fois à l'origine. Cependant nous ne déroberons point au Lecteur, l'introduction courte & lumineuse, que M. de Maupertuis a crue nécessaire pour faire entendre ses savantes opérations.

M. Richer ayant découvert à Cayenne, en 1672, que la pesanteur

étoit moindre dans cette Ile voisine de l'Equateur qu'elle n'est en France, les Savans tournerent leurs vûes vers toutes les conséquences qu'on pouvoit tirer de cette fameuse découverte. Un des plus illustres Membres de l'Académie des Sciences trouva qu'elle prouvoit également, & le mouvement de la Terre autour de son axe, qui n'avoit plus gueres besoin de preuve, & l'applatissement de la Terre vers les Pôles, qui étoit alors un Paradoxe. M. Huygens, appliquant, aux parties qui forment la Terre, la théorie des forces centrifuges, dont il étoit l'Inventeur, fit voir qu'en considérant ses parties comme pesant toutes uniformement vers un centre, & comme faisant leur révolution autour d'un axe, il falloit, pour la conservation de leur équilibre, qu'elles formassent un sphéroïde applati vers les Pôles. Il détermina même la quantité de cet applatissement, & tout cela par les principes ordinaires sur la pesanteur.

M. Newton, parti d'une autre Théorie, de l'attraction des parties de la matiere les unes vers les autres, étoit arrivé à la même conclusion, c'est-à-dire à l'applatissement de la Terre, quoiqu'il déterminât autrement la quantité de cet applatissement. En effet, observe M. de Maupertuis, on peut dire que lorsqu'on voudra examiner la figure de la Terre par les Loix de la Statique, toutes les Théories conduisent à l'applatissement; & l'on ne sauroit trouver un sphéroïde allongé, que par des hypotheses assez contraintes sur la pesanteur.

Dès l'établissement de l'Académie des Sciences, un de ses premiers soins avoit été la mesure du degré du Méridien de la Terre. M. Picard avoit déterminé ce degré vers Paris, avec une si grande exactitude, qu'il ne sembloit pas qu'on pût souhaiter rien au-delà (a): mais cette mesure

(a) On a vu, au Tome XXe., que dans tous les tems, de grands Princes avoient entrepris de déterminer la grandeur du degré, & que les mesures des Anciens s'accordoient peu; sans compter le peu de certitude que nous avons aujourd'hui sur la longueur exacte de leurs stades & de leurs miles. On avoit entrepris dans les derniers tems, des mesures qui ne pouvoient gueres être plus utiles. *Fernel*, *Snellius*, & *Riccioli* ont donné des longueurs du degré du Méridien, entre lesquelles, réduites à nos mesures, il se trouve encore des différences de près de 8000 toises, ou d'environ la septieme partie du degré: & si celle de Fernel s'est trouvée plus juste que les autres, la preuve de cette justesse manquant alors, & les moyens dont il s'étoit servi ne pouvant la faire présumer, on n'avoit aucune raison de préférer cette mesure aux autres. Celle qui fut achevée, en Angleterre, l'année 1635, paroît avoir été prise avec soin, & avec un fort grand instrument. *Norwood* observa, en deux années différentes, la hauteur du Soleil au Solstice d'Eté, à Londres & à York, avec un Sextant de plus de cinq piés de rayon, & trouva la différence de latitude, entre ces deux Villes, de deux degrés vingt-huit minutes. Il mesura ensuite la distance entre ces deux Villes, observant les angles de détour, les hauteurs des Collines & les descentes; & réduisant le tout à l'arc du Méridien, il trouva 9149 chaînes pour la longueur de cet Arc, qui comparée à la différence en latitude, lui donnoit le degré de trois mille sept cens neuf chaînes cinq piés, ou de trois cens soixante-sept mille cent quatre-vingt-seize piés Anglois, qui font cinquante-sept mille trois cens de nos toises. Le degré de M. Picard étoit de cinquante-sept mille soixante toises, & celui de M. Cassini, en 1718, se trouva le même. Enfin, M. *Muschenbroek*, Hollandois, ayant voulu corriger les erreurs de Snellius, trouva le degré entre Alcmaer & Berg-op-zoom, de deux cens quatre-vingt-quinze mille sept cens quatorze perches, deux piés, trois pou-

n'étoit universelle qu'en cas que la Terre eût été sphérique; & si la Terre étoit applatie, elle devoit être trop longue pour les degrés de l'Equateur, & trop courte pour les degrés vers les Pôles. Lorsque la mesure du Méridien qui traverse la France fut achevée, on fut bien surpris de voir qu'on avoit trouvé les degrés, vers le Nord, plus petits que vers le Midi: cela étoit absolument opposé à ce qui devoit suivre de l'applatissement de la Terre. Selon ces mesures, elle devoit être allongée vers les Pôles: d'autres opérations, faites sur le Parallele qui traverse la France, confirmoient cet allongement; & ces mesures étoient d'un grand poids. L'Académie se voyoit ainsi partagée; ses propres lumieres l'avoient rendue incertaine; lorsque le Roi voulut faire décider cette question, qui n'étoit pas de ces spéculations vaines, dont l'oisiveté, ou l'inutile subtilité des Philosophes s'occupe souvent, mais qui doit avoir des influences réelles sur l'Astronomie & sur la Navigation. Pour bien déterminer la figure de la Terre, il falloit comparer ensemble deux degrés du Méridien, les plus différens en latitude qu'il fût possible; parceque si ces degrés vont en croissant ou décroissant vers le Pôle, la différence, trop petite entre des degrés voisins, pourroit se confondre avec les erreurs des observations: au lieu que si les deux degrés, qu'on compare, sont à de grandes distances l'un de l'autre, cette différence, se trouvant répétée autant de fois qu'il y a de degrés intermédiaires, fera une somme trop considérable pour échapper aux yeux des Observateurs.

M. le Comte de Maurepas, qui aimoit les Sciences, & qui vouloit les faire servir au bien de l'Etat, trouva réunis, dans cette entreprise, l'avantage de la Navigation & celui de l'Académie; & cette vûe de l'utilité publique mérita l'attention du Cardinal de Fleury. Au milieu de la Guerre, les Sciences trouvoient en lui une protection & des secours, qu'à peine auroient-elles osé espérer dans la Paix la plus profonde. M. le Comte de Maurepas envoya bientôt, à l'Académie, des ordres du Roi, pour terminer la question de la Figure de la Terre. L'Académie les reçut avec joie, & se hâta de les exécuter par plusieurs de ses Membres; les uns devoient aller sous l'Equateur, mesurer le premier degré du Méridien, & partirent en 1735; les autres devoient aller au Nord, mesurer le degré le plus Septentrional qu'il fût possible. On vit partir avec la même ardeur ceux qui s'alloient exposer au Soleil de la Zone brûlante, & ceux qui devoient sentir les horreurs de l'Hiver dans la Zone glacée. Le même esprit les animoit tous; c'est-à-dire, l'envie de se rendre utiles à leur Patrie.

Les Académiciens destinés pour le Nord étoient au nombre de quatre;

ces, mesure du Rhin, qu'il évalue à cinquante-sept mille trente-trois toises 8 p. de Paris. Les différences, entre ces dernieres mesures, sont si peu considérables, qu'on peut dire que la mesure du degré dans ces climats avoit été fort exacte, & qu'on n'auroit pas connu moins exactement la figure de la Terre, si tous ses degrés étoient égaux, c'est-à-dire si elle étoit parfaitement sphérique.

tre; MM. de *Maupertuis*, *Clairaut*, *Camus* & le *Monnier*. Ils demanderent pour Associé, M. l'Abbé *Outhier*, Mathématicien d'une capacité connue, M. de *Sommereux* pour Sécrétaire, & M. d'*Herbelot* pour Dessinateur. Si le grand nombre étoit nécessaire pour l'exécution d'un Ouvrage difficile, dans des Pays où l'on ne pouvoit s'attendre qu'à de grands obstacles, il devoit servir encore à rendre l'ouvrage plus authentique; & dans cette double vûe, le Roi consentit que M. *Celsius*, Professeur d'Astronomie à Upsal, qui se trouvoit alors à Paris, se joignît aux Académiciens. Ainsi ces illustres Voyageurs partirent de France avec tout ce qui leur étoit nécessaire pour le succès de leur entreprise; & la Cour de Suede, à la demande de M. le Comte de *Casteja*, Ambassadeur à Stockholm, donna des ordres qui leur firent trouver toutes sortes de secours dans les Provinces les plus reculées.

Nous avons deux Relations de leur Voyage; celle de M. de Maupertuis, ou plutôt le Discours par lequel il rendit compte de leurs opérations, à l'Académie des Sciences, immédiatement après leur retour, & celle de M. l'Abbé Outhier, qui n'a été publiée qu'en 1744. La premiere est un Ouvrage d'un caractere distingué, où l'élégance du style & tous les agrémens de l'esprit vont de pair avec le savoir & l'exactitude. La seconde est écrite avec plus de négligence; mais elle n'est pas moins exacte pour le fond. D'ailleurs, ce qui lui manque, à l'égard du style, est compensé par un plus grand nombre d'observations sur les circonstances du Voyage & sur les propriétés du Pays. Cette différence entre les deux Ouvrages devient fort avantageuse ici, pour nous faire éviter les répétitions, surtout dans l'ordre auquel on va s'attacher.

Le Vaisseau (1) qui portoit les Académiciens, étoit à peine à Stockholm, qu'ils se hâterent d'en partir pour se rendre au fond du Golfe de Bothnie, d'où ils comptoient de pouvoir mieux juger que sur la foi des Cartes, laquelle des deux Côtes de ce Golfe étoit la plus convenable à leurs opérations. Les périls dont on les menaçoit (2) ne retarderent point leur course; ni les bontés d'un Roi, qui, malgré les ordres qu'il avoit donnés en leur faveur, leur répéta plusieurs fois qu'il ne les voyoit partir, qu'avec peine pour une si dangereuse entreprise. Ils arri-

M. l'Abbé Outhier.

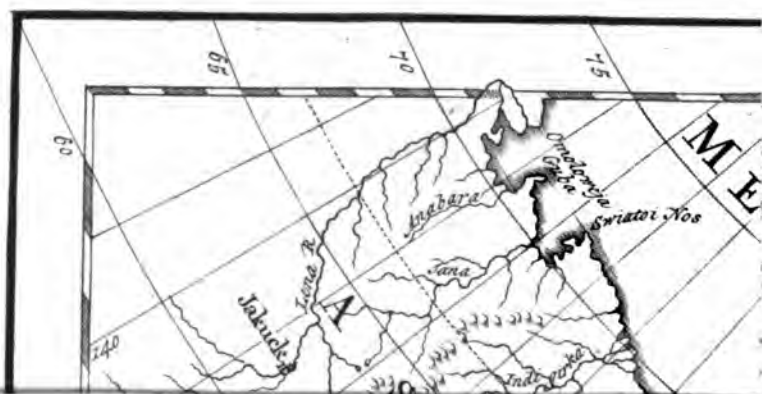
(1) Il se nommoit *le Prudent*, commandé par le Capitaine François *Bernard*, & conduit par le Pilote Adam *Gueusfelick*. Le départ s'étoit fait le Mercredi 2 de Mai 1736, à Dunkerque, où M. de la *Haie d'Anglemont*, Commissaire de la Marine, avoit tenu prêt par l'ordre de la Cour, ce Bâtiment, qui étoit petit, mais fort sûr, & muni fort abondamment de toutes sortes de provisions. M. Celsius étoit arrivé à Dunkerque, le 30 Avril, de Londres, d'où il apportoit quelques instrumens qu'il s'étoit chargé d'y faire construire. La route fut assez heureuse jusqu'à Stockholm, où l'on arriva le Lundi, 21 de Mai.

(2) M le Comte de Casteja, Ambassadeur de France à Stockholm, ayant présenté les Académiciens au Roi de Suede, ce Prince leur dit qu'ils alloient faire un terrible Voyage, & que, quoiqu'il eût été dans de sanglantes Batailles, il aimeroit mieux aller à la plus cruelle, que de faire le voyage qu'ils entreprenoient; qu'au reste c'étoit un Pays de Chasse: sur quoi il fit présent à M. de Maupertuis d'un Fusil dont il s'étoit très longtems servi lui-même.

verent à Tornea, assez tôt pour y voir luire le Soleil, sans interruption, pendant plusieurs jours, comme il fait dans ces climats au Solstice d'Eté; spectacle merveilleux pour les Habitans des Zônes tempérées, quoiqu'ils s'attendent à le trouver au Cercle Polaire.

On nous donne quelque idée des opérations que les Académiciens avoient à faire pour mesurer un degré du Méridien. Lorsqu'on s'avance vers le Nord, personne n'ignore qu'on voit s'abaisser les Etoiles placées vers l'Equateur, & qu'au contraire celles qui sont situées vers les Pôles s'élevent: c'est ce phénomene, qui vraisemblablement a été la premiere preuve de la rondeur de la Terre. On appelle cette différence qu'on observe dans la hauteur méridienne d'une Etoile, lorsqu'on parcourt un arc du Méridien de la Terre, l'*Amplitude* de cet arc: c'est elle qui en mesure la courbure; ou, dans le langage ordinaire, c'est le nombre de minutes & de secondes qu'il contient. Si la Terre étoit parfaitement sphérique, cette amplitude, ou cette différence de hauteur d'une Etoile, seroit toujours proportionnée à la longueur de l'arc du Méridien qu'on auroit parcouru. Au contraire, si la surface de la Terre étoit absolument platte, quelque longue distance qu'on parcourût, vers le Nord, l'Etoile n'en paroîtroit, ni plus, ni moins élevée. Mais si la surface de la Terre est inégalement courbe en différentes Régions, il faudra, pour y trouver la même différence de hauteur dans une Etoile, parcourir des Arcs inégaux du Méridien de la Terre; & ces arcs, dont l'Amplitude sera toujours d'un degré, seront plus longs à proportion que la Terre sera plus applatie. Si la Terre est applatie vers les Pôles, un degré du Méridien terrestre sera plus long vers les Pôles que vers l'Equateur; & l'on pourra juger ainsi de la figure de la Terre, en comparant ses différens degrés les uns avec les autres. Ainsi, pour avoir la mesure d'un degré du Méridien de la Terre, il faut avoir une distance mesurée sur ce Méridien, & connoître le changement d'élevation d'une Etoile aux deux extrêmités de la distance mesurée, afin de pouvoir comparer la longueur de l'arc avec son Amplitude. La premiere partie de l'ouvrage des Académiciens consistoit donc à mesurer quelque distance considérable sur le Méridien; & pour cette opération, il falloit former une suite de Triangles, qui communiquassent avec quelque base, dont on pût mesurer la longueur à la perche.

L'ESPÉRANCE des Académiciens avoit toujours été d'exécuter ce projet sur les Côtes du Golfe de Bothnie. La facilité de se rendre par Mer aux différentes stations, d'y transporter les instrumens dans des Chaloupes, l'avantage des points de vue que leur promettoient les Iles du Golfe, marquées en grand nombre sur toutes les Côtes, toutes ces raisons avoient fixé leurs idées sur ces Côtes & sur ces Iles. Ils allerent aussitôt les reconnoître; mais toutes leurs recherches leur apprirent qu'il falloit renoncer à leur premier dessein. Les Iles, qui bordent les Côtes du Golfe, & les Côtes mêmes, qu'ils s'étoient représentées comme des Promontoires, qu'on pourroit appercevoir de très loin, & d'où l'on en pourroit appercevoir d'autres, aussi éloignées, étoient à fleur d'eau, & par


65
70
75
60
140
M E
Omolojnja Guba
Swiatoi Nos
Anabara
Jana
Lena R.
Jakuck
A
Indigirka

, & pa

conséquent bientôt cachées par la rondeur de la Terre. Les Iles se cachoient même l'une l'autre, vers les bords du Golfe, où elles étoient trop voisines; & se trouvant toutes rangées vers les Côtes, elles ne s'avançoient point assez en Mer pour donner la direction dont on avoit besoin.

M. de Maupertuis avoit commencé le Voyage de Stockholm à Tornea en Carosse (*b*), comme le reste de ses Associés; mais le hazard leur ayant fait rencontrer, vers le milieu de cette longue route, le Vaisseau qui portoit leurs Instrumens & leurs Domestiques, il étoit monté sur ce Vaisseau, qui l'avoit rendu plutôt que les autres à Tornea. En y débarquant, il avoit trouvé le Gouverneur de la Province (3), qui partoit pour aller visiter la Laponie Septentrionale de son Gouvernement: il s'étoit joint à lui, pour prendre quelque idée du Pays, en attendant l'arrivée de ses Compagnons; & sans prendre un moment de repos, il avoit pénétré à quinze lieues vers le Nord. Il étoit monté, la nuit du Solstice, sur la Montagne d'*Avasaxa*, une des plus hautes de cette Région: ensuite il étoit revenu à Tornea, pour s'y trouver à leur arrivée. Mais, dans ce Voyage, qui n'avoit duré que trois jours, il avoit remarqué que le Fleuve de Tornea suivoit assez la direction du Méridien, jusqu'où il l'avoit remonté; & de tous côtés il avoit découvert de hautes Montagnes, qui pouvoient donner des points de vûe fort éloignés.

Les Académiciens, réunis à Tornea (4), penserent donc à faire leurs opérations au Nord de cette Ville, sur les sommets des Montagnes; mais cette entreprise avoit d'affreuses difficultés. Il falloit faire, dans les déserts d'un Pays presqu'inhabitable, dans cette immense Forêt qui s'étend depuis Tornea jusqu'au Cap *Nord*, des opérations qui n'auroient pas été faciles dans des lieux commodes. Il n'y avoit que deux manie-

(*b*) Cette partie appartient au Recueil des Voyages par terre, sur lequel on ne veut point anticiper ici, & ne contient rien d'ailleurs qui ait rapport au dessein de cet article. Il suffit que M. de Maupertuis ait fait la plus grande partie de la route par Mer.

M. L'ABBÉ OUTHIER.

(3) M. *Gullingrip*.

(4) Les autres y arriverent le Jeudi 21 de Juin, deux jours après le débarquement de M. de Maupertuis. Ils avoient été recommandés à M. *Piping*, Bourguemêtre de Tornea par M. d'*Hegreman*, son Gendre, Marchand à Stockholm. Il ne se trouvoit dans Tornea, que deux personnes qui parlassent la Langue Françoise; M. *du Riez*, Lieutenant-Colonel du Régiment de Westrobothnie, & un jeune Homme nommé M. *Helant*, que le Gouverneur indiqua aux Académiciens pour leur servir d'Interprete: mais outre M. Celsius, deux Suédois, qui savoient le François, & qui les avoient joints au-delà d'Upsal, étoient venus avec eux par curiosité, jusqu'à Tornea. L'un étoit le jeune Comte de *Cederstrom*, fils du Secrétaire d'État de Suede; l'autre, M. *Meldecreutz*, qui étoit dans le goût de la Géométrie. En arrivant, ils chercherent tous, comme M. de Maupertuis, à voir passer le Soleil au Méridien, à minuit; mais les vapeurs dont l'Horison étoit chargé leur ôterent cette satisfaction. Charles XI, Roi de Suede, avoit fait exprès le voyage de Stockholm à Tornea, pour se procurer le même spectacle; & plus heureux, il avoit vu, du Clocher de l'Eglise, le quart du diametre du Soleil à minuit.

VOYAGES AU NORD.
M. DE MAUPERTUIS. 1736.

res de pénétrer dans ces déserts, & qu'il falloit toutes deux éprouver; l'une en navigeant sur un Fleuve rempli de cataractes, l'autre en traversant à pié des Forêts épaisses ou de profonds Marais. Si on pouvoit pénétrer dans le Pays, il falloit, après des marches fort rudes, escalader des Montagnes escarpées, dépouiller leur sommet, des arbres qui ôtoient la liberté de la vue, vivre dans ces déserts avec la plus mauvaise nourriture, exposés aux Mouches, qui y sont si cruelles, comme on l'a déja vû dans la Relation de Regnard, qu'elles forcent les Lapons d'abandonner le Pays dans cette saison avec leurs Renes, pour aller chercher vers l'Océan des lieux moins inhabitables; enfin, il falloit entreprendre cet Ouvrage sans savoir réellement s'il étoit possible, & sans espérance de pouvoir s'en informer; sans être sûrs qu'après tant de peines le défaut d'une Montagne n'arrêteroit pas absolument la suite des triangles, sans aucune certitude de pouvoir trouver sur le Fleuve une base, qui pût être liée avec les triangles. En se flattant du succès sur tous ces points, il falloit ensuite bâtir des Observatoires sur la plus Septentrionale des Montagnes, y porter un attirail d'instrumens plus complet qu'il ne s'en trouve dans plusieurs Observatoires de l'Europe, & faire les plus subtiles opérations de l'Astronomie.

D'UN autre côté, l'Auteur avoue que cet Ouvrage avoit bien des attraits pour les Académiciens: outre la gloire de surmonter tant d'obstacles, c'étoit mesurer le degré le plus Septentrional, dont vraisemblablement la mesure soit au pouvoir des Hommes, ou le degré qui coupoit le Cercle Polaire, & dont une partie devoit se trouver dans la Zone glacée. Ajoutons, qu'après avoir désespéré de pouvoir faire usage des Iles du Golfe (5), c'étoit la seule ressource qui leur restoit; car pouvoient-

M. L'ABBÉ OUTHIER.

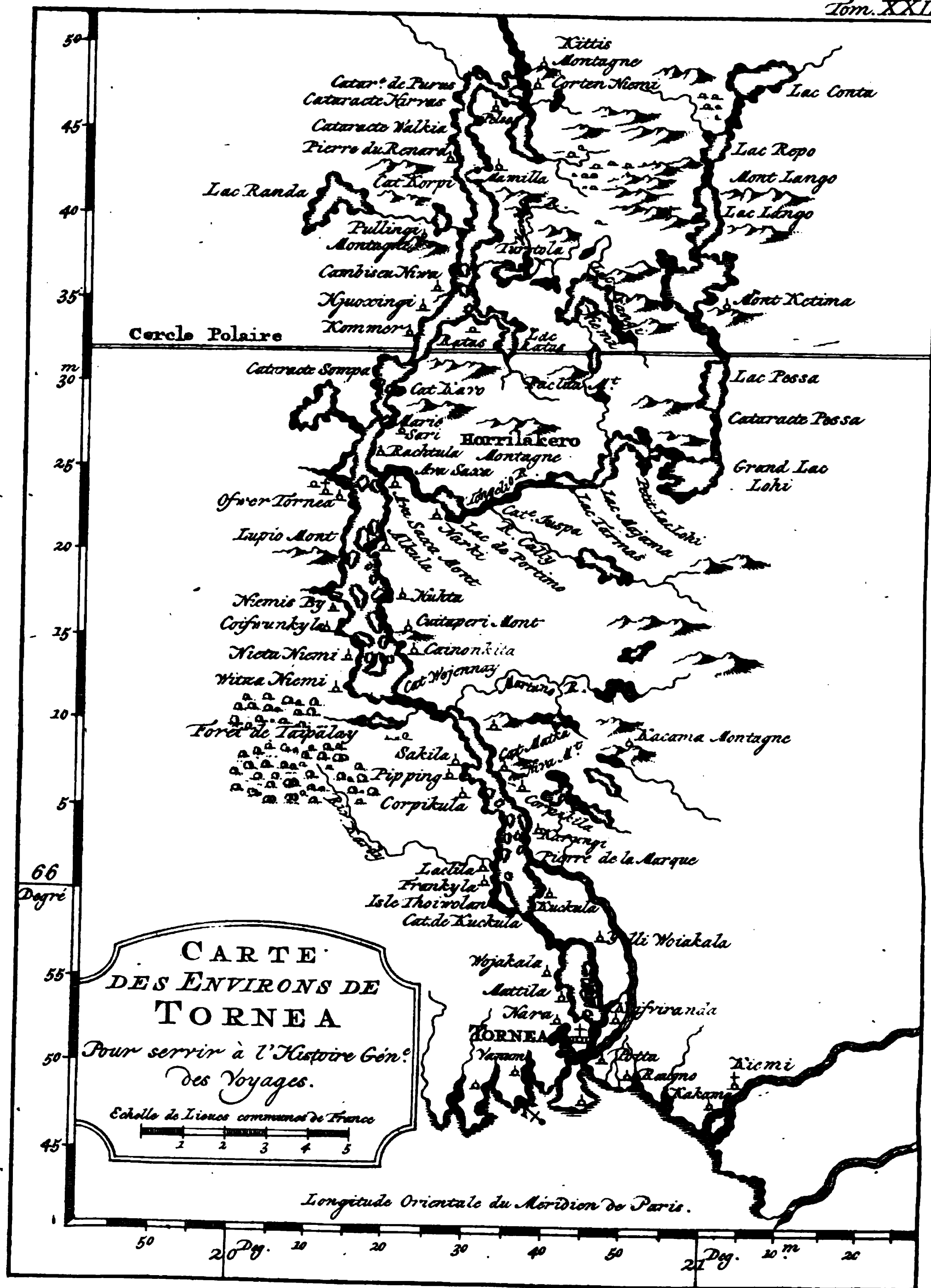
(5) On ne parla plus des Côtes de la Westrobothnie, parceque M. de Maupertuis avoit observé, en venant par Mer, qu'on ne pouvoit s'en servir; mais avant que de se déterminer pour les Montagnes, on prit le parti de visiter la Côte de l'Ostrobothnie, & les Iles qui la bordent. MM. Camus, Outhier, & de Sommereux, furent chargés d'examiner la direction de cette Côte, & les Iles, depuis Tornea jusques vers *Brahestad* (*). Il n'y a rien à retrancher ici aux termes du Journal: „ Nous prîmes sept Rameurs pour nous conduire dans un simple Bâteau, dans lequel nous nous embarquâmes avec deux Domestiques & des provisions. Le jour du départ fut le Lundi 25 Juin, à six heures & demie après-midi; j'ai toujours observé, avec ma Boussole, la route, & la position des Iles & des lieux les plus apparens de la Côte.

„ Le 26, à quatre heures du matin, nous avions déja fait sept miles & demi (†), depuis Tornea. Le vent étoit devenu Nord, & l'on avoit mis à la voile. Le froid nous obligea de descendre dans l'Ile de *Kuawaniemi*, où nous fîmes faire un bon feu. Ensuite, le vent ne cessant point d'être Nord, avec un fort beau tems, nous arrivâmes à *Ullea*, vers cinq heures & demie du soir. C'est une assez grande Ville de l'Ostrobothnie. Les rues en sont longues & tirées au cordeau. Elle n'a qu'une Eglise, avec une Maison de Ville, une Horloge publique, & un Chantier pour la construction des Bâtimens de Mer. Les Vaisseaux arrivent près de la Ville même. Son Château, nommé *Ullaborg*,

(*) Le Roi de Suede avoit eu la bonté de faire donner aux Académiciens, de belles Cartes des Côtes du Golfe de Bothnie. La Géographie est fort en honneur à Stockholm: il y a un Bureau des Cartes Géographiques, où plusieurs Savans travaillent toute l'année. Pendant l'Hiver, ils vont prendre des mesures sur les glaces; & les réduisant pendant l'Eté, ils dressent leurs Cartes avec beaucoup d'ordre & d'exactitude.

(†) Le mile de Suede contient dix-huit cens aunes Suédoises, & l'aune contient vingt-deux pouces de France: de sorte que deux miles de Suede font environ quatre lieues Françoises.





A. v. Krevelt, sculps. Amsterd. 1776.

ils se résoudre à descendre dans d'autres Provinces plus méridionales de la Suede?

Ils partirent donc de Tornea, le 6 de Juillet, avec une Troupe de Soldats Finnois, & quantité de Bateaux, chargés d'Instrumens & des choses les plus indispensables pour la vie; pour remonter le grand Fleu-

M. l'Abbé Outhier.

& situé dans une petite Ile, au Nord, est de bois, comme l'Eglise & tous les autres Edifices de la Ville. A l'Ouest de Château, on voit la Douane, dans une autre petite Ile, peu éloignée de la Ville au Nord-Ouest. Ullea est à quinze miles de Tornea: il nous en restoit huit jusqu'à Brahestad; & nous aurions pû nous dispenser de les faire, car nous n'avions, ni la Côte, ni les Iles convenables à nos Vents. Cependant, pour ne rien négliger, nous résolûmes de continuer notre route. M. Camus fut d'avis de prendre, à Ullea, un second Bateau à deux Rameurs, & nous partîmes le Mercredi, à cinq heures du matin. Notre route fut au Sud-Ouest, jusqu'à midi. Avec le petit quart de cercle Anglois, que nous avions porté, nous observâmes le Mardi, la hauteur du bord inférieur du Soleil, de quarante-huit degrés six minutes; & le Mercredi nous le trouvâmes de quarante-huit degrés vingt-cinq minutes.

„ Un petit vent contraire ne nous permit pas de faire plus de trois miles avant midi; mais il augmenta bien-tôt, jusqu'à rendre la Mer fort agitée, & nous obliger d'aller à terre. Nous y dressâmes notre Tente, & nous y prîmes un peu de repos jusqu'à huit heures du soir. Alors le vent commençant à diminuer, nous renvoyâmes notre second Bateau, qui nous étoit inutile, & nous continuâmes d'avancer. Vers minuit, nous étions à cinq miles d'Ullea. Il nous parut inutile d'aller plus loin. En retournant vers Tornea, M. Camus voulut visiter les Iles de *Carlööhn* & de *Sandhön*; il fallut faire route vers le Nord-Nord-Ouest, malgré nos Matelots, qui nous représentoient, avec surprise, qu'on n'alloit pas, si loin des Terres, dans un Bateau tel que le nôtre; car ces Iles sont éloignées en Mer d'environ cinq lieues de France. Notre dessein étoit d'aller d'abord à Sandhon, quoique cette Ile soit absolument déserte; mais l'eau s'y trouva si peu profonde, que nous ne pûmes en approcher. Nous retournâmes vers Carlööhn, où nous n'abordâmes point sans peine, à cinq heures du matin. Nous y trouvâmes un Hameau, & nous fûmes reçus dans la meilleure Maison, nommée *Heikis*. La chambre qu'on nous y accorda étoit à deux lits, avec des bancs alentour. Pendant plus de deux jours que le vent nous obligea d'y passer, nous vécûmes de lait & de poisson, que nous achetions des Habitans. Nous vîmes un Prêtre, qui demeuroit à trois quarts de lieue du Hameau, & qui étoit Vicaire du Curé de *Flaminia*, dont il devoit épouser la Fille. Il s'étonna beaucoup qu'étant Prêtre comme lui, il ne me fût pas permis de me marier. L'Ile de Carlööhn est très fertile en Seigles & en Orges. Chaque Paysan a, comme dans la Westrobothnie, plusieurs petits Corps-de-Logis, avec un Moulin à vent, & fabrique lui-même sa toile. Cette Ile est à quatre miles d'Ullea, & à deux des terres; elle est presque contigüe aux petites Iles de *Hanis* & de *Leppäkari*; c'est la seule, de toutes les Iles que nous vîmes dans notre route, qui ait des Habitations.

„ Nous rentrâmes dans notre Bâteau, le Samedi 30 à neuf heures du soir: & retournant vers Tornea, nous passâmes, pendant la nuit, près de quatre petites Iles, dans la premiere desquelles nous entendîmes les cris confus de diverses sortes d'Oiseaux de Mer, qui y faisoient leurs nids. Un bon vent de Sud-Ouest nous fit arriver, à deux heures après-midi, dans une Anse, où nous descendîmes. Ce lieu, qui se nomme *Maxalackti*, est habité par quelques Pêcheurs, & situé un peu au Nord-Ouest de *Simoka*. M. de Maupertuis y étoit venu le Vendredi. Nous en partîmes à cinq heures, & nous arrivâmes à dix heures, à l'Ile de *Mounalota*, d'où l'on a la vûe de Tornea. Mais au lieu de remonter le Fleuve du côté par lequel nous l'avions descendu à notre départ, c'est-à-dire à l'Est de l'Eglise Finnoise & de l'Ile de *Biorckhön* par la petite Ile de *Rugen*, nous remontâmes par l'autre bras du Fleuve, à l'Ouest de Biorckhön.

„ Pendant notre absence, M. de Maupertuis avoit fait lui-même, avec MM. Clairaut, le Monnier & Celsius, un Voyage le long de la Côte orientale du Golfe, & s'étoit convaincu qu'il n'étoit gueres possible d'y former une suite de Triangles. M. Cel-

VOYAGES AU NORD. M. DE MAUPERTUIS. 1736.

ve, qui vient du fond de la Laponie se jetter dans la Mer de Bothnie, après s'être partagé en deux bras, qui forment la petite Ile de *Swentzar*, où est bâtie la Ville, à soixante-cinq degrés cinquante-une minutes de latitude. Depuis ce jour, ils ne vécurent plus que dans les déserts, & sur le sommet des Montagnes qu'ils vouloient lier les unes aux autres par des triangles. Après avoir remonté le Fleuve, depuis neuf heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, ils arriverent à *Korpikyla* (6), Hameau sur le bord du Fleuve, habité par des Finnois: ils

M. L'ABBÉ OUTHIER.

sius proposoit de remettre l'Ouvrage à l'Hiver, & de le faire par une mesure actuelle sur la glace du Golfe; mais qu'aurions-nous fait pendant plus de trois mois, dans l'espace desquels nous n'aurions pû voir aucune Etoile, le Soleil étant toujours sur l'Horizon, ou descendant si peu au-dessous, qu'il reste un très grand crépuscule pendant le peu de tems qu'il est couché? D'ailleurs, nous n'avions pas encore le Secteur, avec lequel nous devions observer la distance de quelques Etoiles au Zenith; & les Habitans de Tornea ne nous disoient rien de certain sur l'état du Golfe pendant l'Hiver. Ils croient que ce Golfe se gele dans toute sa largeur; mais personne ne savoit jusqu'où l'on y pouvoit marcher avec sûreté sur la glace. Un vent de Sud pouvoit entr'ouvrir les glaces, quelquefois les entasser, & rompre en un moment toutes nos mesures.

„On proposa aussi de faire couper, dans les Bois, une route en droite ligne, du Nord au Sud, & de la mesurer actuellement: parti préférable sans doute à celui des glaces: mais il étoit encore sujet à de grands inconvéniens. Quoique le Pays ne soit pas extrêmement inégal, nous ne pouvions nous attendre à trouver trente lieues sans quelques inégalités considérables, & sans rencontrer des Marais, des Lacs & des Rivieres à traverser; ce qui auroit rendu les mesures actuelles d'une pratique fort difficile. Enfin l'on s'arrêta au projet d'entreprendre les opérations sur les Montagnes. M. *Viguelius*, Recteur des Écoles de Tornea, qui avoit été long-tems Pasteur en Laponie, augmenta notre courage, en nous assurant que le Fleuve étoit plus dirigé du Nord au Midi que les Cartes ne le marquoient. Nous prîmes des mesures avec M. du Riez, pour faire tenir prêts un nombre de Soldats, qui devoient nous conduire dans leurs Bateaux : ce sont des Paysans, établis dans leurs Maisons, qui se rendent aux ordres des Officiers, pour les revues & le service; gens fermes, & qui ne craignent point la fatigue. Tornea n'a point un Habitant, qui n'ait un ou plusieurs Bateaux. En Eté, & pendant que le Fleuve est sans glace, on ne voyage gueres autrement; & c'est une terrible fatigue de marcher à pié, comme nous y fûmes ensuite obligés, dans un Pays qui n'est qu'un mêlange de Marais & de Forêts, remplies d'une mousse si haute qu'on n'y passe point sans peine. Deux jours se passerent en préparatifs: du Biscuit, quelques bouteilles de Vin, des peaux de Rênes, pour nous servir de lits sur la terre, quatre Tentes, dont chacune ne pouvoit contenir que deux personnes, deux Quarts de-cercle, une Planchette, une Pendule, des Thermometres, & tous les instrumens qui pouvoient nous être utiles ou nécessaires pour le succès de nos opérations; tel fut, avec quelques hardes, le bagage qui fut embarqué dans sept Bateaux, chacun conduit par trois Hommes. Nous étions huit associés; & de sept Domestiques que nous avions amenés, deux resterent à Tornea. M. Piping, notre Hôte, & le jeune M. Helant, qui nous servoit d'Interprête, eurent le courage de nous accompagner. Ils parloient tous deux la Langue Finlandoise, ou Finnoise, fort différente de celle de Suede, & la seule en usage dans tout le Pays qui est au-delà de Tornea. Ils parloient aussi Latin. Après avoir fait quelques miles sur le Fleuve, nous prîmes terre, pour marcher le long du rivage, pendant que nos Matelots firent monter leurs Bateaux, avec beaucoup de peine, aux cataractes de *Wojakala* & de *Kuckula*.

(6) „ Les Montagnes que nous avions vûes de Tornea, étoient *Niwa* & *Kakama*. La premiere n'est pas éloignée du Fleuve : elle est proche de quelques Habitations qu'on nomme *Korpikyla*; & c'étoit sur cette Montagne que M. de Maupertuis vouloit faire le premier Etablissement & commencer les observations: mais il falloit avoir des points de vûe. Kakama y étoit très propre. A six heures du soir, notre petite Flotte étant de-

y descendirent, au pié du *Niwa*, Montagne escarpée, dont le sommet n'est qu'un Rocher, où ils monterent, & sur lequel ils s'établirent. Ils avoient été fort incommodés, sur le Fleuve, de grosses Mouches à tête verte, qui tirent le sang de toutes les parties qu'elles piquent. Mais, sur le Niwa, ils trouverent des especes encore plus cruelles. Deux jeunes Lapones, qui gardoient un petit Troupeau de Renes au sommet de cette Montagne, leur apprirent à se garantir de ces Insectes: elles étoient tellement cachées dans la fumée d'un grand feu, qu'à peine pouvoit-on les y voir; & les Académiciens se trouverent bientôt dans une fumée de la même épaisseur.

Pendant qu'ils étoient campés sur le Niwa, M. de Maupertuis en partit le 8, une heure après minuit, avec M. Camus, pour aller reconnoître les Montagnes vers le Nord. Ils remonterent d'abord le Fleuve jusqu'au pié d'*Avasaxa*, haute Montagne, dont ils dépouillerent le sommet, de ses arbres, & sur laquelle ils construisirent un signal.

M. l'Abbé Outhier.

vant le Village de *Karungi*, je me détachai avec MM. Sommereux & Helant, deux Domestiques & deux Bateaux. Des six Hommes qui les conduisoient, il en demeura un pour les garder, & nous entreprîmes avec les cinq autres d'aller à la Montagne de Kakama. Nous trouvâmes des chemins affreux. Comme il n'y avoit pas longtems que les neiges étoient fondues, les Marais, qui font une grande partie du chemin, étoient impratiquables. Les Habitans, pour traverser ces Marais, ont couché bout à bout des Sapins, sur lesquels on pourroit marcher en gardant l'équilibre, si les nœuds de ces arbres, qui sont comme autant de pointes, permettoient d'y placer les piés. Cependant nous avancions; & rien n'étoit impossible avec nos Soldats; ils portoient nos vivres & les leurs, leurs Haches, la Planchette, avec une partie de nos habits; & lorsqu'on ne pouvoit plus tenir sur les arbres couchés, on marchoit dans le Marais. J'y enfonçai une fois jusqu'aux genoux, & j'eus peine à m'en tirer. Nous passâmes deux Lacs: un Bateau, qui étoit sur le premier, ne s'étant pas trouvé à notre rive, nos Soldats assemblerent quelques pieces de Bois, sur lesquelles deux d'entr'eux s'embarquerent, pour l'aller chercher, & nous passerent heureusement sur le second Lac, où il n'y avoit point de Bateau. Ils assemblerent de même six pieces de bois, sur lesquelles nous nous embarquâmes tous: mais comme elles enfonçoient, deux Soldats descendirent à terre avec nos deux Domestiques, assemblerent cinq autres pieces, sur lesquelles ils passerent, pendant que nous passâmes sur les six premieres. Nous ne trouvâmes dans tout le chemin qu'un Moulin abandonné, sur la Riviere *Musta*, & deux Cabanes à mettre du foin, près des Lacs. Nous eûmes beaucoup à souffrir, de la fatigue du chemin, des picquûres des Cousins & de la chaleur. Quoiqu'il n'y ait gueres plus de trois lieues de France, de Karungi à Kakama, nous y employâmes huit heures, & nous n'arrivâmes que le Samedi, à deux heures du matin.

„ Nos Soldats allerent aussi-tôt couper quelques Sapins, sur le penchant de la Montagne, & les porterent au sommet, qui est nud, & tout hérissé de Rochers, dont la plûpart, étant par feuilles très larges & très minces, posées sur le champ, les unes contre les autres, rendent la marche fort difficile. Nous plantâmes, dans l'endroit le plus élevé de ces Rochers, un de nos Sapins, que nous arcboutâmes par le pié contre d'autres arbres. J'observai, avec la Planchette, les angles entre les plus belles Montagnes. Heureusement nous trouvâmes de fort bonne eau, pour notre dîner, dans des Citernes naturelles, formées par quelques Rochers. Ensuite nous descendîmes de la Montagne à midi, par des chemins différens, mais également difficiles, pour nous rendre à la Montagne de Niwa. Après avoir passé un Lac, dans un petit Bateau qui s'enfonçoit jusqu'au bord, M. Sommereux, un Domestique & quatre Soldats, allerent prendre les deux Bateaux que nous avions laissés à Karungi; & le cinquieme Soldat nous conduisit, M. Helant & moi, droit à la Montagne de Niwa, par des chemins assez bons. „

Voyages au Nord. M. de Maupertuis. 1736.

Leurs signaux étoient (7) des cônes creux, bâtis de plusieurs grands arbres, qui dépouillés de leur écorce rendoient ces signaux si blancs, qu'on pouvoit les observer facilement de dix & douze lieues: leur centre étoit toujours facile à retrouver; en cas d'accident, par des marques qu'on gravoit sur les rochers, & par des picquets qu'on enfonçoit profondement en terre, & qu'on recouvroit de quelque grosse pierre. Enfin, ces signaux étoient aussi commodes pour observer, & presqu'aussi solidement bâtis, que la plûpart des Édifices du Pays.

Aussi-tôt que leur signal fut bâti, ils descendirent d'Avasaxa; & s'embarquant sur la petite Riviere de *Tenglio*, qui vient se jetter dans le grand Fleuve, au pié de cette Montagne, ils la remonterent jusqu'à l'endroit qui leur parut le plus proche d'une Montagne qu'ils crurent propre à leur opération. Là, ils mirent pié à terre; & trois heures de marche au travers d'un Marais les firent arriver au pié d'*Horrilakero*. Quoique fatigués, ils y monterent, & passerent la nuit à faire couper la Forêt. Une grande partie de cette Montagne est d'une pierre rouge, parsemée d'une espece de Cristaux blancs, longs & assez paralleles les uns aux autres. La fumée ne put défendre les deux Académiciens des Mouches. Ils se virent obligés, malgré la chaleur qui étoit très grande, de s'envelopper la tête dans leurs *Lapmudes*, [robes de peaux de Renes] & de se faire couvrir d'un épais rempart de branches de Sapins, & de Sapins mêmes entiers, qui les accabloient, & qui ne les mettoient pas en sûreté pour long-tems.

Apres avoir coupé tous les arbres qui se trouvoient au sommet d'Horrilakero, & bâti leur signal, ils en partirent & revinrent par le même chemin, vers leurs Bateaux, qu'ils avoient retirés dans le Bois: c'est ainsi que les Habitans du Pays suppléent aux cordes, dont ils sont mal pourvûs. A la vérité, il n'est pas difficile de traîner, ni même de porter les Bateaux dont on se sert sur les Fleuves de Laponie. Quelques planches de Sapin fort minces composent une nacelle si légere & si flexible, qu'elle peut heurter à tous momens les pierres dont les Fleuves sont remplis, avec toute la force que lui donnent les torrens, sans en être endommagée. C'est un spectacle terrible pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, & toujours étonnant pour les autres, que de voir, au milieu d'une cataracte dont le bruit est affreux, cette frêle machine entraînée par un torrent de vagues, d'écume & de pierres, tantôt élevée dans l'air, & tantôt comme perdue dans les flots. Un Finnois intrépide la gou-

M. l'Abbé Outhier.

(7) M. l'Abbé Outhier attribue à M. de Maupertuis l'honneur de l'invention. „ Au lieu, (dit-il) de planter un seul arbre pour servir de signal, comme j'avois fait à Kakama, M. de Maupertuis fit faire une Pyramide d'arbres, dépouillés de leurs branches, & dressés les uns contre les autres. Ces arbres, arrêtés par le haut avec des harres, & écartés par le pié, faisoient en même-tems un signal dont on pouvoit observer la pointe avec précision, & une espece d'Observatoire, au centre duquel on plaçoit l'instrument, pour faire l'observation des angles sans aucune réduction au centre. On suivit cette idée pour tous les signaux que nous fîmes dans la suite, même pour celui de Kakama, qu'on fit construire de nouveau. "

Voyages au Nord. M. de Maupertuis. 1736.

gouverne avec un large aviron, pendant que deux autres forcent de rames, pour la dérober aux flots qui la poursuivent, & qui semblent toujours prêts à l'inonder. La quille est souvent toute en l'air, & n'est appuyée que par une de ses extrêmités sur une vague qui lui manque à tous momens. [Si ces Finnois sont hardis & adroits dans les cataractes, ils sont par-tout ailleurs fort industrieux à conduire ces petits Bateaux, dans lesquels le plus souvent ils n'ont qu'un arbre avec ses branches, qui leur sert de voile & de mât.]

Les deux Académiciens se rembarquerent sur le Tenglio, d'où ils rentrerent dans le Fleuve de Tornea, pour le descendre jusqu'à Korpikyla. A quatre lieues d'Avasaxa, ils quitterent leurs Bateaux; & marchant l'espace d'une heure dans la Forêt, ils se trouverent au pié de *Cuitaperi*, Montagne fort escarpée, dont le sommet n'est qu'un Rocher couvert de mousse, d'où la vûe s'étend fort loin de tous côtés, & d'où l'on découvre au Sud la Mer de Bothnie. Ils y éleverent un signal, d'où l'on pouvoit découvrir Horrilakero, Avasaxa, Tornea, Niwa & *Kakama*. Ensuite ils continuerent de descendre le Fleuve, qui est coupé entre Cuitaperi & Korpikyla, par des cataractes épouvantables, & qu'on ne passe point en Bateau. Les Finnois ne manquent pas d'y faire mettre pié à terre aux Voyageurs; mais les deux Académiciens, dans l'excès de leur fatigue, aimerent mieux les passer en Bateau, que de faire cent pas à pié (8). Enfin ils arriverent le 11 au soir sur le Niwa, d'où leurs Associés avoient vû leurs signaux, mais sans avoir pû faire aucune observation; tant le Ciel étoit chargé de vapeurs. Il paroît incertain à M. de Maupertuis si c'est la présence continuelle du Soleil sur l'Horison, qui fait élever des vapeurs qu'aucune nuit ne fait descendre; mais pendant deux mois, qu'il passa sur les Montagnes, le Ciel fut toujours chargé; jusqu'à ce que le vent du Nord vint dissiper les brouillards. Cette disposition de l'air retint quelquefois les Académiciens huit ou dix jours sur une Montagne, pour attendre le moment auquel ils pussent voir assez distinctement les objets qu'ils vouloient observer. Ce ne fut que le Jeudi, 12 de Juillet, qu'on prit quelques Angles; & le lendemain, un vent de Nord très froid obligea de finir les observations. Le 14 on quitta la Montagne de Niwa; MM. Camus, le Monnier & Celsius, pour aller à Kakama, & MM. de Maupertuis, Clairaut & Outhier, pour Cuitaperi, d'où M. l'Abbé Outhier partit le 16, chargé d'aller planter un signal sur *Pullingi* (9). Les Observations de Cuita-

M. l'Abbé Outhier.

(8) » Le danger, (dit M. l'Abbé Outhier,) n'effraya point MM. de Maupertuis & Camus. Le premier, au lieu de craindre, s'amusoit dans le Bateau à regarder les différens effets de l'eau, qui se précipite avec rapidité. M. Piping, qui les avoit accompagnés, & qui avoit grand' peur, se contenta de dire qu'*il n'y avoit point à rire*, & prétexta, dès le lendemain, quelques affaires, pour retourner à Tornea. "

(9) » Je descendis de Cuitaperi, avec M. Helant, pour aller chercher, vers le Nord, des Montagnes propres à la continuation des triangles: le Lundi, à 11 heures du soir, nous laissâmes nos Bateaux près des Maisons de *Mariosari*, pour nous rendre aux Montagnes de même nom; & nous y fûmes dévorés des Mouches, qui nous laisserent à peine la liberté d'observer les environs. De-là, étant retournés à nos Bateaux, nous re-

VOYAGES AU NORD. M. DE MAUPERTUIS. 1736.

peri, quoiqu'interrompues par le tonnerre & la pluie, furent achevées le 18; & le 20 M. de Maupertuis quitta cette Montagne avec toute sa Compagnie qui s'y étoit réunie (c), pour se rendre à celle d'Avasaxa, où ils arriverent à minuit. Elle est à quinze lieues de Tornea, sur le bord du Fleuve. L'accès n'en est pas facile. On y monte par la Forêt, qui conduit presqu'à moitié de la hauteur, & qui est ensuite interrompue par un grand amas de pierres escarpées & glissantes, après lequel on la retrouve jusqu'au sommet. Mais les Académiciens firent abattre tous les arbres de cette partie. Le côté du Nord-Est offre un précipice d'affreux rochers, dans lesquels quelques Faucons avoient fait leurs nids: c'est au pié de ce précipice que coule le Tenglio, qui tourne autour d'Avasaxa avant que de se jetter dans le Fleuve de Tornea.

(c) Avec M. Clairaut, *dit l'Edit. de Paris, qui ne parle que de ces* deux *Académiciens, jusqu'à la fin de l'article* R. d. E.

M. L'ABBÉ OUTHIER.

montâmes le Fleuve jusqu'aux Montagnes de *Kattilla*, & nous y visitâmes trois sommets, d'où nous apperçûmes, vers le Nord, une autre Montagne, qui nous parut propre aux Observations, mais entiérement couverte d'arbres. Nos Matelots nous apprirent que c'étoit *Pullingi*, & nous résolûmes aussi-tôt de la visiter. Pendant qu'ils firent monter, avec une peine extrême, leurs Bateaux à la cataracte de Kattilla, nous suivîmes la rive à pié; & c'est-là que je passai, pour la premiere fois, le Cercle Polaire. Il étoit environ sept heures du matin, lorsque nous rentrâmes dans nos Bateaux, au-dessus de la cataracte. Nous y trouvâmes le Fleuve d'une belle largeur, quelques bonnes terres sur les bords, des Seigles, des Orges & des Houblons, près des Hameaux de *Kommés*, d'*Hiougsing* & de *Rattas*. Il fallut descendre encore de notre Bateau, pour visiter les Montagnes de Rattas; & nous jugeâmes qu'elles ne pouvoient nous être d'aucun usage. *Lambisen-Niwa*, où nous arrivâmes ensuite à deux heures après-midi, nous offrit une Maison assez propre, & nous y laissâmes nos hardes, pour nous rendre plus librement au travers des Bois & des Marais, à la Montagne de Pullingi, éloignée encore d'environ deux lieues. Notre fatigue fut excessive en montant au sommet, où nous ne pûmes arriver qu'à sept heures. Un tourment beaucoup plus vif nous y ôta le repos: outre les grosses Mouches, dont nous fûmes plus persécutés que jamais, l'air y étoit rempli de Moucherons, qui nous piquoient jusqu'au sang. Pour manger un peu de pain, seule nourriture que nous avions apportée, il falloit passer promptement la main sous les voiles qui nous couvroient le visage; sans quoi, nous aurions avalé autant de Moucherons que de pain. Nous nous enveloppâmes, M. Helant & moi, dans la toile d'une Tente, & nous nous plaçâmes près d'un grand feu, pour y prendre un peu de repos.

„ L'extrêmité orientale de Pullingi est l'endroit le plus élevé de la Montagne, mais couverte d'un Bois de Sapins, plus gros que nous n'en eussions encore vû. Du haut d'un arbre, je découvris Avasaxa & Horrilakero, & je me déterminai aussi-tôt à faire dresser un signal. Une partie du Bois fut abattue par nos six Hommes, & le signal ayant été dressé, nous retournâmes par les mêmes chemins à Lambisen-Niwa, d'où nous eûmes à repasser les cataractes de Kattilla & de *Sompa*, pour arriver le Jeudi 19 à Cuitaperi. "

„ M. Meldecreutz, qui étoit parti de Stockholm dans le dessein d'assister aux opérations, aima mieux visiter le Pays avec M. de Cederstrom. De Tornea, ils étoient allés jusqu'aux sources du Fleuve & au Lac de Torno, le même que Regnard nomme *Tornotresch*. Ils virent même la Mer Septentrionale; & les Académiciens, qu'ils avoient sollicités de faire le Voyage avec eux, sacrifierent leur curiosité à des devoirs plus pressants. M. Meldecreutz, qui les rejoignit sur Cuitaperi, y reçut d'eux toutes sortes de politesses: mais comme il n'avoit pas commencé l'ouvrage avec eux, ils ne répondirent pas à l'envie qu'il témoigna de les suivre, pour assister à la continuation; ce qui lui fit prendre le parti de les quitter, [& d'aller rejoindre M. de Cederstrom. Ces deux Messieurs les revirent le 1. Septembre à Tornea, de même que le 25 & le 26 Décembre, pendant que les Académiciens étoient occupés à mesurer leur base.]

De cette Montagne la vûe n'est arrêtée par aucun objet vers le Midi, & l'on découvre une vaste étendue du Fleuve. A l'Est, elle suit le Tenglio dans plusieurs Lacs qu'il traverse. Au Nord, elle s'étend à douze ou quinze lieues, où elle est arrêtée par une multitude de Montagnes, entassées les unes sur les autres, comme on représente le cahos, & parmi lesquelles il n'étoit pas facile d'aller trouver celle qu'on avoit vue d'Avasaxa. Les Académiciens, pendant dix jours qu'ils passerent ici, eurent souvent la visite des Habitans de la campagne voisine, qui leur apportoient du Poisson, des Moutons, & les misérables Fruits qui naissent dans ces Forêts. Entre cette Montagne & Cuitaperi, le Fleuve est d'une très grande largeur, & forme une espece de Lac, dont l'étendue & la situation parurent fort commodes pour la base. MM. Clairaut & Camus se chargerent d'en déterminer la direction, & fixerent, dans cette vûe, leur séjour à Ofwer-Tornea.

Pendant leur travail, d'autres signaux furent élevés pour la continuation des triangles. On en vit paroître sur *Niemi*, sur Ketima, sur *Kukas*, sur *Alpus* & sur *Kittis*. Dans le voisinage de *Pello*, Village habité par quelques Finnois, en montant sur Kittis, on trouve une grosse source d'eau fort pure, qui sort d'un sable très fin, & qui pendant les plus grands froids de l'Hiver, lorsque tous les Fleuves ont la dureté du Marbre, ne cesse point de couler, comme en Eté.

On n'achevera point de suivre les Académiciens dans toutes leurs directions. Il suffit d'avoir fait prendre quelque idée de leur travail. Une fatigue si continuelle altéroit déja leur santé, surtout celle de M. le Monnier, qui, lui manquant tout-à-fait, l'obligea de s'arrêter avec MM. Clairaut & Camus à Ofwer-Tornea. Entre plusieurs autres courses, pour lesquelles MM. de Maupertuis, Outhier & Celsius ne consulterent que leur zele, on ne s'arrêtera plus qu'à celle de Niemi, où, le signal ayant été dressé par un Suédois qu'ils y avoient employé, ils avoient à faire diverses observations; ce voyage fut terrible. En partant d'un Hameau, nommé *Turtula*, ils allerent d'abord à pié, jusqu'au bord d'une petite Riviere, où ils s'embarquerent sur trois Bateaux; mais la navigation se trouva si difficile entre les pierres, qu'à chaque moment il falloit descendre, & sauter d'une pierre à l'autre. Ce Ruisseau les conduisit à un Lac, rempli de petits grains jaunâtres, de la grosseur du Mil, qu'ils prirent pour les Chrysalides de quelque Insecte, pour celles peut-être des Mouches qui les persécutoient, parcequ'ils ne voyoient que ces Animaux, qui pussent répondre par leur quantité (*d*) à ce qu'il falloit de grains de Mil pour remplir un assez grand Lac. De-là, s'étant avancés à pié jusqu'au bord d'un autre Lac, ils y trouverent un Bateau, dans lequel ils mirent leurs instrumens; ils suivirent la rive, par une Forêt si épaisse, qu'embarrassés à chaque pas par la hauteur de la mousse & par les Sapins abattus qu'ils rencontroient, ils étoient obligés de se faire jour avec la Hache. Les Forêts du Pays

(*d*) On a vû une autre explication, dans le Journal de Regnard.

Voyages au Nord. M. de Maupertuis. 1736.

offrent presqu'un aussi grand nombre de ces arbres, que de ceux qui sont sur pié, parceque la terre qui les produit, n'étant pas capable de les nourrir assez pour les affermir, la plûpart périssent ou tombent au moindre vent. On y voit, de toutes parts, des Sapins & des Bouleaux déracinés; les derniers, réduits en poussiere par le tems, sans que l'écorce ait reçu la moindre altération; & l'on est surpris d'en trouver d'assez gros, qui se brisent, ou qu'on écrase, lorsqu'on y touche. C'est peut-être ce qui a fait naître, en Suede, l'usage d'employer l'écorce de Bouleau pour y couvrir les Maisons. Dans quelques Provinces, cette écorce est couverte de terre, qui forme sur les toîts des especes de Jardins. Telles sont les Maisons d'Upsal. En Westrobothnie, l'écorce est arrêtée par des cylindres de Sapin, attachés sur le faîte, qui pendent des deux côtés du toît. La Forêt, que les Académiciens avoient à traverser, suivis de douze Soldats qui portoient leur bagage, ne paroissoit donc qu'un affreux amas de ruines ou de débris. Ils arriverent enfin sur le bord d'un troisieme Lac, grand & d'une eau très-pure. Deux Bateaux, qu'ils y trouverent, servirent d'abord à transporter leurs instrumens & leur bagage; mais il fallut attendre leur retour, & leur voyage fut long. Cependant ils revinrent; & les Académiciens, s'y étant embarqués, arriverent au pié de la Montagne à trois heures après midi.

La Montagne de Niemi, que les Lacs qui l'environnent & les difficultés de son accès, faisoient ressembler aux lieux enchantés des Fables, leur parut charmante. D'un côté, on trouve un Bois clair, dont le terrein est aussi uni que les allées d'un Jardin. Les arbres n'empêchent point de s'y promener, & ne dérobent point la vûe d'un beau Lac, qui baigne le pié de la Montagne. D'un autre côté, on trouve des Salles & des Cabinets, qui paroissent taillés dans le roc, auxquels il ne manque que le toît: ces rochers sont si perpendiculaires à l'Horison, si élevés & si unis, qu'ils semblent moins l'ouvrage de la Nature, que des murs commencés pour des Palais. Là, les Académiciens virent plusieurs fois s'élever du Lac, ces vapeurs que les Habitans du Pays nomment *Haltios*, & qu'ils prennent pour les Esprits auxquels la garde des Montagnes est commise.

Apres ce Voyage, tous les Associés se rejoignirent le 12 d'Août à Ofwer-Tornea, chez M. *Brunius* (10), Pasteur de cette Habitation. MM.

M. l'Abbé Outhier.

(10) „ M. Brunius ne desservoit alors qu'une Succursale, nommée *Hieta Niemi*; mais il espéroit succéder, dans le Bénéfice d'Ofwer-Tornea, à son Pere qui étoit aveugle. Sa Maison étoit notre meilleure retraite: elle étoit placée, à-peu-près, au milieu de l'espace compris par nos Triangles; & fort près de l'extrêmité Septentrionale de notre base. Nous y trouvions toujours trois chambres, sans déranger sa Famille, qui étoit fort nombreuse. On nous y fournissoit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie. Le Pere & la Mere, fort âgés, leur Fils & leur Belle-Fille, avec leur Famille & plusieurs Domestiques, étoient une image naturelle de la Maison des anciens Patriarches. D'ailleurs l'hospitalité est assez généralement exercée dans tout le Pays: si le besoin de repos, ou la crainte du mauvais tems, nous obligeoit d'entrer dans quelque Maison, le Maître, quelquefois sans Interprête pour nous expliquer, s'empressoit de nous ouvrir une Chambre, qui paroît n'être destinée qu'aux Etrangers, & demeuroit debout à nous

Clairaut & Camus avoient enfin déterminé la direction de la base, & fixé sa longueur, par des signaux qu'ils avoient fait élever aux deux extrêmités. Les dernieres observations, qui devoient la lier aux Triangles, furent achevées le 26. On apprit, en même-tems, que le Secteur, qu'on attendoit d'Angleterre, étoit arrivé à Tornea: il fallut s'y rendre, pour mettre cet instrument en état, & pour s'en servir aux dernieres opérations, qu'on vouloit faire avant l'Hiver sur Kittis, parceque les rigueurs du froid y étoient plus à craindre qu'à Tornea. Il étoit question des observations pour l'amplitude de l'arc, à cette extrêmité de la Méridienne. En arrivant à Tornea, on commença par la visite des instrumens. Ensuite, pendant qu'on disposoit tout pour le retour à Pello, les Académiciens monterent dans la fléche de l'Eglise de *Swenzar*, qu'il ne faut pas confondre avec l'Eglise Finnoise de *Biorckhön*, pour observer les angles qu'elle faisoit avec les Montagnes des signaux.

On se trouva prêt, au départ, le 3 de Septembre, dans quinze Bateaux, qui faisoient, sur le Fleuve, la plus grande Flotte qu'on y eut jamais vue. La route fut heureuse, excepté sur Kakama, où l'on fut obligé de remonter en chemin, pour y prendre, entre Horrilakero & Niemi, un angle qui devoit fermer l'Heptagone. (11) Tout le convoi fut rendu le 9 à Pello (12).

M. l'Abbé Outhier.

regarder: sa Famille s'assembloit autour de lui, & chacun marquoit de l'ardeur à nous servir. On allumoit promptement du feu; & souvent, sans que nous l'eûssions demandé, on nous apportoit ce qu'il y avoit à manger. Comme l'Interprête [M. Helant] ne pouvoit être partout, nous avions appris à saluer en Finnois, à demander du lait, du beurre, du pain, & de l'eau."

(11) M. de Maupertuis, marchant dans un lieu fort difficile, mit la jambe entre deux rochers, & fit une chûte, qui ne lui permit point de retourner sans secours à sa Tente. On lui croyoit la cuisse cassée; mais il se trouva mieux le lendemain, après avoir passé la nuit sur quelques branches de Bouleau qui lui servirent de Matelas.

(12) Dans ce Voyage, une Laponne, très infirme, vint, traînée par un de ses Renes, apporter à M. de Maupertuis un Panier qu'elle avoit fait, & qu'il acheta d'elle. A *Calmunkyla*, où les Académiciens attendirent que leurs Bateaux eûssent monté toutes les cataractes, ils virent battre de l'Orge, à la maniere du Pays. On le met secher dans une Chambre, à la chaleur d'une espece de Fourneau: c'est un gros tas de cailloux, disposés en quarré long, au milieu duquel on a ménagé une cavité dans toute la longueur. On fait du feu dans cette cavité, comme nous en faisons dans nos Fours, & la chaleur se conserve longtems dans le massif de cailloux. L'Orge, qui a déja été exposé, après la moisson, aux rayons du Soleil, sur de grandes échelles, dressées dans cette vue près de chaque Maison, acheve ainsi de secher. On le bat, avec des fléaux assez semblables aux nôtres; ensuite on le nettoie dans une espece de Vans, qui sont des paniers assez profonds. Les Orges se coupent avec une Faucille; mais pour leurs Foins, les Finnois ont des faulx, dont la lame, presqu'aussi longue que les nôtres, est beaucoup plus étroite: elle est arrêtée au bout d'un manche, qui n'a que deux piés quatre pouces de long; ils lancent cette faulx dans l'herbe, alternativement à droite & à gauche, avec un mouvement si vif, & se baissent si bas, qu'on est étonné qu'ils en puissent soutenir la fatigue.

On commençoit alors à voir quelques Chevaux, qui revenoient de leurs quartiers d'Eté. La maniere de vivre de ces Animaux est une des choses les plus singulieres du Pays. On n'en fait gueres usage qu'en Hiver, qu'on les attele à des Traineaux (*), soit pour

(*) Différens des Pulkas, Traineaux Lapons, qui sont conduits par des Renes, mais dont l'usage est plus au Nord.

VOYAGES AU NORD.
M. DE MAUPERTUIS 1736.

SOIXANTE-TROIS jours de courses, dans les déserts, avoient donné aux Académiciens la plus belle suite de triangles qu'ils eussent pû desirer. „ Un Ouvrage commencé, sans savoir s'il seroit possible, & pour ainsi „ dire au hazard, étoit devenu un ouvrage heureux, dans lequel il „ sembloit qu'ils eussent été maîtres de placer les Montagnes à leur gré. „ Toutes leurs Montagnes, avec l'Eglise de Tornea, formoient une fi- „ gure fermée, dans laquelle se trouvoit Horrilakero, qui en étoit com-

M. L'ABBÉ OUTHIER.

les Voyages, soit pour le transport des fourages & du bois; car dans la belle saison, on y emploie les Bateaux. Au mois de Mai, plutôt ou plus tard, suivant la durée de l'Hiver, les Chevaux partent de la Maison de leurs Maîtres aussi-tôt que les glaces sont fondues, & se rendent d'eux-mêmes dans certains cantons des Forêts, où il semble qu'ils se soient donné rendez-vous. Ils forment différentes Troupes, qui ne se mêlent & ne se séparent jamais. Chacune prend le territoire qui lui est anciennement assigné, s'y tient, & n'entreprend point sur celui des autres. Quand la pâture leur manque, ils décampent, & vont s'établir dans d'autres Cantons avec le même ordre. Cette Police est si bien réglée, & l'uniformité de leur marche est si constante, que les Maîtres savent toujours où les trouver, soit pour leur propre usage, soit lorsqu'étant avertis par le *Gifwargele*, qui est le Maître des Postes, ils sont obligés de les aller prendre dans les Bois & de les amener pour le service, après lequel ils retournent aussi d'eux-mêmes vers leurs compagnons. La saison devient-elle fâcheuse, comme elle commençoit à l'être au mois de Septembre? ils quittent leurs paturages, reviennent par troupes, & se rendent chacun dans leur Ecurie. Ils sont de petite taille, mais bons, vifs, sans être vicieux, & si dociles, que pour les arrêter il suffit quelquefois de les saisir par la queue. Ils sont fort sains & fort gras lorsqu'ils reviennent de leurs pâturages; mais le travail & la mauvaise nourriture de l'Hiver leur font bientôt perdre cet embonpoint. Lorsqu'ils sont attelés aux Traîneaux, ils prennent souvent des bouchées de neige; & lorsqu'on les détele, ils se roulent dans la neige, comme les nôtres se roulent sur l'herbe. Dans le plus grand froid, ils passent indifféremment les nuits à l'air ou dans l'Ecurie. Si l'Hiver est assez long pour faire manquer trop tôt les Fourages secs, ils vont chercher à vivre dans les lieux où la neige commence à se fondre. Il n'en est pas de même des Vaches. Dans les Villages, qui sont situés le long des Rivieres, elles ne s'éloignent pas beaucoup des Maisons; & tous les jours on les y amene pour les traire. A Tornea, pendant l'Eté, il y a peu de Vaches qui reviennent à la Ville: elles ne le pourroient qu'à la nage, dans les années pluvieuses, lorsque l'Isthme de *Närä* est couvert par les eaux du Fleuve. La plûpart des Bourgeois ont des étables sur le bord occidental du Fleuve, au midi de *Mattila*, où les Servantes passent de la Ville en Bateau, pour y traire les Vaches. Elles sont petites, presque toutes blanches, & plusieurs sans cornes.

Déja les Habitans du Pays commençoient à se baigner souvent. Leur bain est si chaud, que le Thermometre de M. de Reaumur montoit à quarante-quatre degrés au-dessus de la congélation. Ils ont, dans leurs Bains, une espece de Fourneau, semblable à celui qu'ils emploient pour secher les blés, & placé de même dans un angle de la Chambre. Lorsque le massif de cailloux qui le forme est bien échauffé, ils jettent de l'eau dessus, & la vapeur de cette eau leur sert pour le Bain. Ils y vont ordinairement deux à deux, chacun avec une poignée de verges, dont ils se frappent pour exciter la transpiration. M. l'Abbé Outhier vit, à Pello, un Vieillard fort âgé sortir du bain, nud, tout en sueur, & traverser sa Cour par un grand froid, sans en être incommodé. Chez les Paysans un peu aisés, outre la chambre destinée au Bain, on en trouve une plus grande, avec un Fourneau, & deux ou trois petits trous quarrés, d'environ six pouces de large, qui tiennent lieu de fenêtres. C'est dans cet appartement commun, que toute la Famille couche en Hiver. Pendant le jour, les Hommes y travaillent à faire des filets pour la pêche, les Femmes à filer, ou à faire de la Toile au Métier. Cette Chambre se nomme *Pörti*, ou *Pyrti*. Des pieces de Sapin, fort minces & longues de deux ou trois piés, leur servent de Lampe ou de Chandelle; mais quoiqu'elles brûlent assez bien, elles durent peu; & l'on a des Paniers pleins de neige, pour recevoir les charbons qui en tombent à chaque moment.

„ me le Foyer. C'étoit un long Heptagone, qui ſe trouvoit placé dans „ la direction du Méridien, & qui étoit ſuſceptible d'une vérification „ ſinguliere dans ces ſortes d'opérations." M. de Maupertuis l'explique: mais ce détail n'appartient point à notre deſſein, non plus que les nouvelles opérations qui ſe firent ſur Kittis, pour déterminer l'amplitude de l'arc du Méridien compris entre cette Montagne & Tornea. C'eſt aſſez de faire obſerver que les Académiciens s'applaudirent du ſuccès de leurs travaux.

Mais, dès le 19 de Septembre, ils avoient déja de la glace & de la neige: le 21, ils avoient remarqué que pluſieurs endroits du Fleuve étoient glacés; & ces premieres glaces, qui ſont imparfaites, le rendent également impratiquable aux Barques & aux Traîneaux. Attendre à Pello, c'étoit riſquer de ne pouvoir arriver à Tornea, qu'après un trop long intervalle entre les obſervations qu'ils venoient de finir & celles qu'ils avoient à faire dans cette Ville. Ce tems devoit être fort court, pour retrouver une Etoile qui pouvoit leur échapper, & que le Soleil, qui s'en approchoit, pouvoit faire diſparoître. Il auroit fallu en obſerver une autre ſur Kittis, au fort de l'Hiver; & comment y paſſer les rigoureuſes nuits de cette ſaiſon? D'un autre côté, on couroit riſque, en partant, d'être pris ſur le Fleuve par les glaces, & retenu avec tous les inſtrumens, avec le danger de rendre inutiles toutes les obſervations de Kittis, & le doute de trouver la même facilité à les recommencer. Après avoir délibéré ſur un point ſi délicat, les Académiciens réſolurent de hazarder le voyage. Ils partirent à la fin d'Octobre, & furent aſſez heureux pour arriver en deux jours à Tornea, dans une ſaiſon, où tout le monde les aſſura que le Fleuve n'avoit preſque jamais été navigable. En effet, le premier de Novembre, c'eſt-à-dire deux jours après, il gela ſi fort, que le lendemain il étoit pris. La glace ne fondit plus; la neige vint bientôt la couvrir; & ce vaſte Fleuve, qui peu de jours auparavant étoit couvert de Cygnes & d'autres Oiſeaux, ne fut plus qu'une Plaine immenſe de glace & de neige.

On n'eut pas de peine à faire, à Tornea, les obſervations correſpondantes à celles de Kittis (e). „ Tout l'ouvrage ſe trouvoit heureuſement „ terminé: il étoit arrêté, (dit M. de Maupertuis,) mais ſans que nous „ puſſions ſavoir encore s'il nous feroit trouver la Terre allongée ou „ applatie, parceque nous ne ſavions pas quelle étoit la longueur de „ notre baſe. Ce qui reſtoit à faire n'étoit pas une opération difficile „ en elle-même: c'étoit de meſurer, à la perche, la diſtance entre les „ deux ſignaux qu'on avoit plantés: mais cette meſure devoit ſe faire „ ſur la glace d'un Fleuve de Laponie, dans un Pays où chaque jour „ rendoit le froid plus inſupportable; & la diſtance à meſurer étoit de „ plus de trois lieues. On nous conſeilloit de remettre la meſure de

(e) Toutes précautions gardées, toutes déductions faites, pour le tems écoulé entre les Obſervations, on trouva l'amplitude de l'Arc de cinquante-ſept degrés vingt-ſept minutes.

„ cette base au Printems; parcequ'alors, outre la longueur des jours, „ les premieres fontes qui arrivent à la superficie de la neige, sont „ bientôt suivies d'une nouvelle gelée, y forment une espece de croûte, „ te, capable de porter les Hommes, au lieu que pendant tout le fort „ de l'Hiver, la neige de ce Pays n'est qu'une espece de poussiere fine „ & seche, haute communément de quatre ou cinq piés, dans laquelle „ il est impossible de marcher quand elle est à cette hauteur."

MAIS tous les avantages, qu'on pouvoit espérer au Printemps, céderent à la crainte de manquer la mesure. Tous les Académiciens retournerent à Ofwer-Tornea vers le milieu de Décembre, quoiqu'ils ne sçussent point encore si la hauteur des neiges leur permettoit de marcher sur le Fleuve, proche de la base. Ils les trouverent déja fort hautes. Huit perches, de trente piés chacune, furent ajustées à la toise de fer qu'ils avoient apportée de France, & qu'on eut soin, pendant cette opération, de tenir dans un lieu où le Thermometre de M. de Reaumur étoit à quinze degrés au-dessus de zero, & celui de M. Prins à soixante-deux degrés; température des mois d'Avril & de Mai, à Paris. Les perches une fois ajustées, on n'avoit point à craindre le changement que le froid pouvoit apporter à leur longueur, parceque les Académiciens avoient observé qu'il s'en falloit beaucoup que le froid & le chaud causassent, sur la longueur des mesures de Sapin, des effets aussi sensibles que sur la longueur des mesures de fer. Toutes leurs expériences leur avoient donné des variations de longueur presqu'insensibles; & quelques-unes portoient à croire que les mesures de bois, au lieu de se raccourcir au froid, comme les mesures de Métal, s'y allongent. Peut-être un reste de séve, qui étoit encore dans ces mesures, se glaçoit-il lorsqu'elles étoient exposées au froid, & les faisoit-il participer à la propriété des liqueurs, dont le volume augmente lorsqu'elles se gelent. Ce fut le Vendredi, 21 Décembre, jour du Solstice d'Hiver, & remarquable pour une opération de cette nature, que la mesure de la Base fut commencée vers Avasaxa, où elle répondoit. A peine le Soleil se levoit-il alors vers le Midi; mais les longs crépuscules, la blancheur des neiges, & les feux dont le Ciel est toujours éclairé dans cette Région, donnoient assez de lumiere pour commencer le travail à quatre ou cinq heures. Les Académiciens partirent à onze heures du matin, d'Ofwer-Tornea, & se rendirent sur le Fleuve, avec un tel nombre de Traîneaux & un si grand Equipage, que la nouveauté du spectacle fit descendre les Lapons de leurs Montagnes. M. de Maupertuis fait une peinture touchante des fatigues & des dangers de l'opération. „ Qu'on „ s'imagine, (dit-il,) ce que c'est que de marcher dans une neige haute „ de deux piés, chargés de perches pesantes, qu'il falloit continuelle- „ ment poser sur la neige & relever, pendant un froid si vif, que la „ langue & les levres se geloient sur-le-champ contre la tasse, lors- „ qu'on vouloit boire de l'Eau-de-vie, seule liqueur qu'on pût tenir „ assez liquide pour la boire, & qu'elles ne s'en arrachoient que san- „ glantes, pendant un froid qui gela les doigts de quelques-uns de nous.

Nous

„ Nous étions glacés aux extrêmités du corps, & le travail nous met- „ toit en sueur. L'Eau-de-vie ne pût suffire à nous désaltérer. Il fal- „ lut creuser dans la glace, des Puits profonds, qui étoient presqu'aus- „ si-tôt refermés, & d'où l'eau pouvoit à peine parvenir liquide à la „ bouche; enfin, s'exposer au dangereux contraste que cette eau glacée „ pouvoit produire dans des corps échauffés jusqu'à suer."

VOYAGES AU NORD. M. DE MAUPERTUIS. 1736.

Six jours de travail conduisirent l'Ouvrage au point qu'il ne restoit plus à mesurer qu'environ cinq cens toises, qu'on n'avoit encore pû remplir de piquets. Tandis qu'une partie des Acteurs s'occupoit à les planter, M. de Maupertuis & M. l'Abbé Outhier se chargerent d'un autre soin, qui demandoit un rare courage. On avoit oublié l'Eté précédent sur Avasaxa, une opération fort légere, mais importante pour des Mathématiciens qui poussoient l'exactitude jusqu'au scrupule: ils entreprirent d'y monter avec un quart de cercle. Si l'on conçoit, dit M. de Maupertuis, ce que c'est qu'une Montagne fort élevée, remplie de rochers, & couverte d'une prodigieuse quantité de neiges qui en recouvre les cavités, on jugera cette entreprise impossible: cependant il y a deux manieres de la tenter; l'une, en marchant, ou plutôt, glissant sur deux planches étroites, longues de huit piés, dont se servent les Finnois & les Lapons pour ne pas enfoncer dans la neige, méthode qui demande beaucoup d'exercice; l'autre, en se confiant aux Renes, que la nature a rendus propres à ces voyages (13). On a vû dans la Relation de Regnard, & M. de Maupertuis confirme, que les Renes ne peuvent tirer qu'un petit Traîneau, nommé *Pulka*, dans lequel peut à peine entrer la moitié du corps d'un Homme; que cette machine, destinée à naviger dans la neige, a la forme des Bateaux dont on se sert sur Mer, c'est-à-dire une proue pointue, pour fendre les neiges, & une quille étroite, qui la laisse rouler, & verser continuellement, si le Voyageur n'est bien attentif à garder l'équilibre (14); qu'elle est attachée par une longe, au poitrail du Rene, & que dans un chemin ferme & battu, cet Animal court avec fureur; que si l'on veut arrêter, c'est en vain qu'on tire une espece de bride attachée à ses cornes, & qu'étant fort indocile, il ne fait le plus souvent que changer de route; que quelquefois même il se retourne, pour se venger de son Guide à coups de piés, & qu'alors la seule ressource des Lapons est de renverser sur eux le Traîneau, qui leur sert de Bouclier contre ses fureurs. Les deux

M. L'ABBÉ OUTHIER.

(13) On se sert de Renes, pour voyager dans les endroits où les Chevaux ne pourroient aller, & dans les Cantons où l'on n'auroit pas de quoi nourrir les Chevaux; comme dans tout le Pays au Nord de Konges, c'est-à-dire toute la partie Septentrionale de ce Continent. Un Rene pourroit faire trente lieues dans un jour, si le chemin étoit bien battu; mais autrement, comme les Traîneaux labourent la neige, il avance avec beaucoup de peine, & par conséquent plus de lenteur. Le Voyageur met ses provisions à la pointe, ou l'avant du Traîneau; & ce qui paroîtra étrange, c'est que dans les Voyages de Wardhus, il est obligé de porter une provision de bois, parce qu'on passe de grandes étendues de Pays, entiérement nues & sans arbres.

(14) Ces Traîneaux n'ont gueres plus d'assiete que les Patins, dont on se sert en France pour glisser.

VOYAGES AU NORD. M. DE MAUPERTUIS. 1736.

François, à qui l'expérience manquoit pour cette manœuvre, n'eurent point d'autre défense qu'un petit bâton, qu'on leur mit à la main, comme le gouvernail avec lequel ils devoient diriger leur Pulka, & se garantir de la rencontre des troncs d'arbres.

C'est ainsi qu'ils s'abandonnerent aux Renes, accompagnés de deux Lapons & d'une Laponne, & de M. Brunius, Curé d'Ofwer-Tornea. La premiere partie du Voyage se fit avec une vîtesse qu'ils comparent au vol d'un Oiseau, par un chemin dur & battu, qui conduisoit de la Maison du Curé jusqu'au pié de la Montagne. Ensuite les Renes, quoique retardés par la difficulté de monter, parvinrent heureusement au sommet, & les deux Mathématiciens firent aussi-tôt l'observation. Dans l'intervalle, ces Animaux avoient creusé des trous dans la neige, où ils paissoient la mousse, dont les rochers de cette Montagne sont couverts, & les Lapons avoient allumé un grand feu. Le froid étoit si piquant, que la chaleur ne pouvoit s'étendre à la moindre distance, & que la neige, fondue aux endroits que touchoit le feu, se regeloit à l'entour, & formoit réellement un foyer de glace. Si les deux François avoient eu beaucoup de peine à monter au sommet d'Avasaxa, ils craignirent, à leur retour, de descendre trop rapidement une Montagne escarpée, dans des Voitures qui glissent toujours, quoique submergées dans la neige, & traînées par des Animaux indomptables, qui se sentant enfoncés jusqu'au ventre, cherchoient à se dégager par leur vîtesse. Les Traîneaux furent bientôt au pié d'Avasaxa, & presqu'aussitôt à la Maison du Curé.

Dès le jour suivant, la mesure de la base fut achevée. Les Académiciens s'étant divisés en deux troupes, pour faire séparément la même opération, on reconnut avec joie que la différence qui se trouvoit entre les deux mesures n'étoit que de quatre pouces, sur une distance de sept mille quatre cens six toises cinq piés; exactitude surprenante, & qu'on n'osoit presque attendre. Avec la connoissance de l'amplitude de l'Arc, qu'on avoit déja, on reconnut, en y rapportant cette échelle, que la longueur de l'Arc du Méridien intercepté entre les deux Paralleles qui passoient par l'Observatoire de Tornea & celui de Kittis, étoit de cinquante-cinq mille vingt-trois toises & demie (f); que cette longueur ayant pour amplitude cinquante-sept minutes vingt-sept secondes, le degré du Méridien sous le Cercle Polaire étoit plus grand de près de mille toises, qu'il ne devoit être selon les mesures du Livre de la grandeur & figure de la Terre; & pour conclusion, que le degré du Méridien qui coupe le Cercle Polaire surpassant le degré du Méridien en France; la Terre est un sphéroïde vers les Pôles.

Après cette opération, les Académiciens se hâterent (15) de retourner

(f) *L'Edit. de Paris met ici cent toises de plus.* R. d. E.

M. L'ABBÉ OUTHIER.

(15) Rassemblons quelques remarques dispersées de M. l'Abbé Outhier. Les Finnois, dit-il, ne cultivent la terre qu'avec des Pelles & des Bêches. Dès le 9 de Septembre il y avoit à Pello, des Seigles sortis de terre, très verds & très beaux. Le 2 d'Octobre la terre étant bien gelée, on mit paître les Chevaux dans ces Seigles. L'usage est

à Tornea, pour se garantir des dernieres rigueurs de l'Hiver. Ils y arriverent le 30 de Décembre, & lui trouverent l'air affreux. Ses Maisons basses étoient enfoncées jusqu'au toît dans la neige, qui auroit empêché le jour d'y entrer par les fenêtres, s'il y avoit eu du jour: mais les neiges, qui tomboient sans cesse, ou qui paroissoient toujours prêtes à tomber, ne permettoient presque jamais au Soleil de se faire voir pendant quelques momens vers midi. Le froid fut si grand, que les

Voyages au Nord. M de Maupertuis. 1736.

de semer au plutôt les Orges sur la fin du mois de Mai, & communément dans le cours de Juin: ils sont mûrs au commencement d'Août, en même-tems que les Seigles; on les coupe alors. Tous les Orges ont l'épi rond, & font un pain de bon goût. Les Habitans ont, proche de leurs Maisons, de grandes perches, placées horizontalement, dans les mortoises de deux ou trois hautes poutres, qui sont plantées verticalement dans la terre; ce qui forme une échelle fort large, dans laquelle ils exposent leurs Orges aux rayons du Soleil, pendant le reste du mois d'Août, qu'il paroît encore longtems sur l'Horizon. La maniere de les placer sur ces grandes échelles est de tourner les épis en bas, afin qu'ils ne soient point endommagés des Oiseaux, qui ne peuvent s'y tenir. Leurs Herses sont composées de petites pieces de bois, qui se tiennent toutes par un tissu, à-peu-près semblable à celui des chaînes de Montre. Il y a plusieurs rangs de ces pieces: elles sont au nombre de douze à chaque rang; & le premier rang tient tout entier à deux traverses, auxquelles sont attachés les traits par lesquels le Cheval tire.

M. l'Abbé Outhier.

Dans tout le Pays que les Académiciens avoient parcouru, ils n'avoient gueres vû d'autres arbres que des Sapins & des Bouleaux. On trouve, surtout dans les Iles du Golfe de Bothnie, un arbre semblable à l'*Acacia*, dont les fleurs sont blanches, en ombelles, & se changent en grains d'un très beau rouge, mais dont on ne fait aucun usage. La Westrobothnie, un peu au Sud de Tornea, porte un arbre de médiocre grandeur, qui se couvre de grappes de fleurs blanches. On le nomme *Eque*, & l'on en distingue deux sortes; l'une qui a les feuilles du Prunier, l'autre celles du Cerisier. A Tornea, & même au-delà d'*Uhmo*, on ne voit aucun arbre fruitier: il ne s'y trouve pas même d'Epine noire, ou blanche, ni de ronce. Cependant les Framboises n'y manquent pas, même au Nord: on y voit quelques Groseilles & quelques Roses sauvages. Le Nord de la Ville n'a point de Fraises; mais il y croît un autre fruit, nommé *Ocrubere*, qui tient de la Fraise & de la Framboise, & qui est d'une grosseur moyenne entre les deux: sa feuille est assez semblable à celle du Fraisier; sa tige, petite & ligneuse, porte une fleur rouge, qui produit un fruit de même couleur, & d'un goût très agréable. Les Iles du Golfe ont des Ocruberes à fleurs blanches, qui portent cinq ou six fleurs sur la même tige, à-peu-près comme le Fraisier; au lieu que les Ocruberes à fleurs rouges n'ont ordinairement qu'une fleur sur chage tige.

Le *Hiouteron*, espece de Mûre du Pays, a la tige de l'Ocrubere, haute de cinq à six pouces, & son fruit devient jaune en meurissant. On le trouve dans les Marais & dans les Prez. Le *Lingon*, petite Plante, qui a les feuilles du Bouis, croît dans les lieux secs & dans les Bois. Ses tiges, après avoir rampé à-peu-près comme la Veronique, à la longueur de quatre ou cinq pouces, s'élevent, & portent à leurs extrêmités un bouquet de jolies fleurs en gobelet, de couleur purpurine, qui produisent, en Automne, des grains rouges aigrelets, d'un goût assez approchant de celui de l'Epine vinette; ce fruit, malgré son aigreur, est ordinairement rongé d'un petit Ver. Le *Blober*, autre production du Pays, est un petit grain noir, de même espece, qui est assez commun en quelques endroits de Normandie, & dans les Montagnes de Franche-Comté; mais on en distingue deux sortes au Nord: la plante de l'un n'a que cinq ou six pouces de haut; ses feuilles sont d'un verd clair, & le fruit d'un très beau noir. L'autre est haute de plus d'un pié; & les feuilles, comme le fruit, sont un peu cendrées. L'un & l'autre ont les feuilles semblables à celles du Myrthe.

Outre les Sapins & les Bouleaux, le Pays a quelques Saules; & dans quelques endroits, des Trembles fort hauts & fort droits. On voit, dans les Prez, une espece de Narcisse, à feuille grasse, en forme de Trefle: il se nomme *Sceptrum Carolinum*, &

VOYAGES AU NORD. M. DE MAUPERTUIS. 1736.

Thermometres de Mercure descendirent à trente-sept degrés, & que ceux d'Esprit-de-vin se gelerent. Lorsqu'on ouvroit la porte d'une Chambre chaude, l'air de dehors convertissoit sur le champ, en neige, la vapeur qui s'y trouvoit; il en formoit de gros tourbillons blancs: & lorsqu'on sortoit, il sembloit déchirer la poitrine. Achevons cette peinture, sans en retrancher un mot.

M. L'ABBÉ OUTHIER.

nos Botanistes le connoissent aussi sous ce nom. On y trouve une espece de Muguet, beaucoup plus petit que le nôtre, & dont la feuille est faite en cœur; du Pirola, de la Verge d'or, du Pié-de-chat, une espece de Langue de Serpent, ou d'Herbe sans couture, & une Plante à feuilles longues, dont la racine est composée de deux bulbes: elle porte, sur une haute tige, une grappe de fleurs blanches à chaperon, qui, sans être belles, ont parfaitement l'odeur du Chevre-feuille. Enfin, la plûpart des Marais sont remplis d'une grande quantité de petits Arbrisseaux, que les Habitans nomment *petit Bouleau*.

On a l'avantage, dans cette Contrée, de pouvoir conserver long-temps les Morts, avant que de les enterrer. Le Jeudi, 22 de Novembre, on fit à Tornea l'enterrement d'une Fille qui étoit morte le 4, & qu'on avoit laissée, pendant plus de quinze jours, exposée à visage découvert.

La Ville de Tornea, composée d'environ soixante-dix Maisons de Bois, a trois rues paralleles, qui s'étendent du Nord au Midi, un peu en tournant le long du bord d'un des bras du Fleuve, qui n'est qu'un Golfe pendant l'Eté, lorsque la Ville n'est pas entourée d'eau de toutes parts: ces trois rues principales sont traversées de quatorze petites rues. L'Eglise, qui est aussi de bois, est un peu éloignée des Maisons, quoique dans l'enceinte de Palissades qui entoure la Ville, & qui contient encore un assez grand espace de terrein qu'on cultive. On y fait l'Office en Suédois, parceque les Habitans parlent cette Langue. La Ville, & cette Eglise, sont situées dans l'Ile de *Swentzar*, à un quart de mile d'une autre Eglise, bâtie de pierre, dans l'Ile de Biorckhön (*), où l'Office se fait en Finlandois pour les Domestiques de la Ville & les Paysans du voisinage, dont très peu savent la Langue Suédoise. Le Curé, qui a sa Maison près de cette seconde Eglise, ne peut aller à la Ville qu'en Bateau ou sur la glace: il est aidé, dans son Ministere, par trois Vicaires, ou Co-ministres, qui demeurent tous trois au Couchant du Fleuve, & dont l'un, étant Recteur des Ecoles, se trouve obligé d'aller tous les jours à Tornea.

La plûpart des Maisons de la Ville, comme celles de la Campagne, ont une grande Cour, entourée d'Appartemens, d'Ecuries, & d'un Grenier à foin. A la campagne, ces Cours forment un quarré parfait, mais celles de la Ville sont oblongues. Les Chambres à loger ont chacune leur cheminée, placée à l'angle de la Chambre, & large de deux piés & demi ou trois piés, sur quatre ou quatre & demi de hauteur. Le dessus du Chambranle est divisé par une fente horizontale, fort étroite, dans laquelle on fait couler une plaque de fer qu'on nomme *Spihel*, pour former le tuyau de la cheminée. L'usage est d'y mettre le bois debout, en assez grande quantité. Lorsqu'on y a mis le feu, il se réduit bientôt en charbon, qu'on remue avec un crochet, pour n'y rien laisser qui puisse causer de la fumée. Ensuite, fermant le Spihel, on donne à la Chambre le degré de chaleur qu'on desire: les Académiciens y firent monter le Thermometre de M. de Reaumur jusqu'à trente-six dégrés au-dessus de la congélation, dans un tems où leurs vîtres étoient couvertes de glace. Une chandelle, placée assez près de la fenêtre, devint si molle qu'elle se courba.

A la Campagne, les Chambres à loger ne sont pas différentes de celles de la Ville; mais sous la cheminée de la cuisine il y a souvent un Four à cuire le Pain, & quelquefois un Alambic, pour faire l'Eau-de-vie d'Orge. Depuis Tornea, en remontant le Fleuve, les Paysans ont une espece de Pavillon, qu'ils nomment *Cotta*, plus élevé que le reste de la Maison, & plus large par le haut que par le bas, au dessus duquel ils placent une Girouette, sur la pointe d'une longue perche. Chaque Maison a son

(*) Ce mot signifie *Ile aux Bouleaux*.

A voir, dit M. de Maupertuis, la solitude qui régnoit dans les rues, on eut cru que tous les Habitans de la Ville étoient morts. On y voyoit des gens mutilés par le froid ; & les Habitans naturels d'un climat si dur y perdent quelquefois le bras ou la jambe: le froid, toujours extrême dans ce Pays, reçoit souvent des augmentations subites, qui le rendent presqu'infailliblement funeste à ceux qui s'y trouvent exposés. Quel-

Voyages au Nord. M. de Maupertuis. 1736.

Puits, près de la fenêtre du Cotta, par laquelle on fait couler l'eau dans des Chaudieres, pour la faire chauffer; en Hiver, c'est de la neige qu'on y fait fondre, pour abreuver les Bestiaux. Il n'y a point de Maison qui n'ait aussi ses Magasins, qui sont plusieurs Chambres séparées, ses Bains, ses Chambres à sécher l'Orge, & communément deux Chambres assez propres pour les Etrangers.

M. l'Abbé Outhier.

L'usage, à la Ville comme à la Campagne, est de ne mettre qu'un drap de toile dans les Lits, avec une couverture de peaux de Lievre blanc, pour servir de second drap. Il n'est pas rare de trouver, chez les Paysans, des cuillieres, des gobelets & de grandes écuelles d'argent. Les moins riches n'ont que des ustensiles de bois: mais on ne remarque aucune différence de caractere entre les Riches & les Pauvres; ils sont tous officieux, doux, & remplis de probité. Une Loi, dont on n'explique point le motif, leur défend d'avoir plusieurs habits d'une même couleur. On conçoit plus aisément pourquoi il leur est aussi défendu de porter aucun habit de drap, qui ne soit marqué, dans les plis, du Cachet du Roi. Il y a des Commis préposés pour le maintien de ces Ordonnances, comme pour la visite des Maisons, des Cheminées & des Lanternes. Une autre Loi défend, sous peine d'une grosse amende (*), d'assister à la Messe des Catholiques, auxquels l'exercice de leur Religion n'est permis que dans leur chambre, & portes fermées.

Le long du Fleuve, on rencontre d'espace en espace quelques Maisons dispersées, dont un certain nombre compose un Village. Toutes celles qui sont entre Tornea & la cataracte de Wuojenna, dépendent de la Paroisse de la Ville ; & tout ce qui est au Nord de cette cataracte appartient à la Paroisse d'Oswer-Tornea. Turtula & Pello sont deux autres Villages, dont le premier n'a que neuf Maisons, & l'autre dix-sept. Hiera-Niemi n'est comme on l'a dit, qu'une Eglise Succursale d'Oswer-Tornea, où l'on va faire quelquefois l'Office, pour la commodité de plusieurs Paroissiens trop éloignés de l'Eglise principale. Konges a sa Chapelle, & son Ministre particulier.

Les Académiciens eurent plusieurs fois l'occasion de voir des Familles Laponnes au milieu des Bois, & d'observer leurs Cabanes. On comparera la Description de M. l'Abbé Outhier avec celle de Regnard. „ Ces misérables édifices sont composés de plusieurs „ perches, hautes de douze à quinze piés, posées par un bout sur le terrein, où elles „ forment ensemble un cercle d'environ douze piés de largeur; & se réunissant toutes „ par le haut, elles offrent la figure d'un cône. Quelques haillons étendus sur ces per- „ ches, & quelques peaux de Renes, qui n'en couvrent qu'une partie, en font les pa- „ rois. Le haut est entiérement découvert, & sert de cheminée. C'est-là que les La- „ pons passent leur Hiver, mal vêtus, & souvent couchés dans la neige. S'ils veulent „ changer d'Habitations, ils emportent leurs haillons & leurs peaux de Renes ; mais ils „ laissent leurs perches toutes dressées, parcequ'ils en trouvent d'autres dans les Forêts. " Les Académiciens rencontrerent plusieurs de ces Cabanes, que leurs Habitans avoient abandonnées. Un jour, ils virent arriver, à *Cortea Niemi*, une grande Troupe de Lapons dans leurs Pulkas, suivis de plusieurs Traîneaux pleins de marchandises; ces pauvres gens entroient dans les chambres sans heurter, & se mettoient à genoux pour demander l'aumône, en faisant un long discours auquel les Suédois mêmes ne comprenoient que le mot de *Jesou Christou*. Aussi-tôt qu'on leur avoit donné une piece de Monnoie, ils alloient demander de l'Eau-de-vie au Maître de la Maison, & n'en avoient pas plutôt bû, qu'ils se mettoient à sauter & à chanter, mais sans aucune harmonie dans leur chant. Quoique le froid fût très violent, ils coucherent au milieu de la Cour, dans quelques Traîneaux vuides, avec leurs Enfans, dont l'un n'avoit pas un an.

(*) De quinze cens Dallers, apparemment de cuivre, dont chacun fait un peu plus d'onze sous de notre monnoie. Celui d'argent vaut environ trente-quatre sous.

Voyages au Nord.
M. de Maupertuis.
1736.

quefois il s'éleve tour à tour des tempêtes de neige, qui exposent encore à un plus grand péril: il semble que le vent souffle de tous les côtés à la fois; il lance la neige avec une impétuosité, qui fait disparoître en un moment tous les chemins. Celui qui est pris de ces orages veut en vain se retrouver par la connoissance des lieux, ou des marques qui s'y font aux arbres; il est aveuglé par l'épaisseur de la neige, & ne peut faire un pas sans s'y abîmer.

Mais si la terre est horrible alors, le Ciel offre de charmans spectacles. Dès que les nuits deviennent obscures, des feux de mille couleurs & de mille figures éclairent le Ciel. Ils n'ont pas de situation constante, comme dans les Pays méridionaux: quoiqu'on voie souvent un arc de lumiere fixe vers le Nord, plus ordinairement néanmoins ils semblent occuper indifféremment tout le Ciel. Quelquefois ils commencent par former une grande écharpe, d'une lumiere claire & mobile, qui a ses extrêmités dans l'Horizon, & qui parcourt rapidement les airs, par un

M. l'Abbé Outhier.

M. l'Abbé Outhier regretta de n'avoir pû se rendre à *Jukas Jerswi* au tems de la Foire, qui commence le 14 de Janvier, & dure jusqu'au 25, mais il apprit qu'elle se tient à trente miles de Tornea, qui font à-peu-près soixante lieues de France. Les Habitans de cette Ville y vont en foule. Quoiqu'ils aient seuls droit d'y acheter les Marchandises des Lapons, ils ont besoin d'une permission du Gouverneur de la Province, qui leur coûte trois Dallers d'argent. L'amende, pour ceux qui négligent de la demander, est de cent cinquante Dallers de cuivre. Cette permission ne leur est pas moins nécessaire pour tous leurs autres Voyages; mais s'ils ne passent point Ofwer-Tornea ou Pello, celle du Lieutenant-Colonel suffit, & leur est donnée gratis. Ils partent pour Jukas Jerswi dans leurs Traîneaux, tirés par leurs Chevaux jusqu'à Ofwer-Tornea; où ils prennent des Traîneaux tirés par des Renes. La place, où se tient la Foire, est entourée d'un grand nombre de Boutiques, qui leur appartiennent, & qui leur servent de logement: elles composent tout le Village de Jukas Jerswi, avec l'Eglise & la Maison du Ministre. Ce Village est désert pendant tout le reste de l'année. Les Marchands de Tornea y portent de l'Eau-de-vie, du Syrop de Sucre, qu'ils tirent de Stockholm, & du Pain en gâteau seché. Ils reçoivent en échange, des Marchands Lapons, de la Morue & d'autres Poissons secs, des peaux & de la chair seche de Renes, des peaux d'Ours & de Renards de différentes couleurs, des Hermines & des Martres. Le Pays est alors si couvert de neige, qu'on ne peut distinguer, ni Lacs, ni Rivieres, & qu'à peine voit-on les Forêts.

Dans le cours de ce mois, les Observations du Thermometre furent curieuses à Tornea. Le 1, après avoir été longtems à vingt degrés, il descendit à vingt-deux au-dessous de la congélation. Le 2 au matin, le Thermometre de Mercure étoit à vingt-huit, & celui d'Esprit-de-vin à vingt-cinq. Le soir du même jour, celui de Mercure étoit à trente-un & demi, & une bouteille de bonne Eau-de-vie de France fut gelée fort promptement. On entendoit, pendant la nuit, le bois dont les Maisons sont construites, travailler avec fracas. Ce bruit ressembloit à celui de la Mousqueterie. Le 3, il tomba beaucoup de neige; mais l'air fut serein la nuit suivante, & le 4 au matin tout le Ciel étoit en aurores boréales. Les Thermometres se soutinrent à vingt-huit jusqu'au soir du 5, que celui de Mercure étoit à trente-un. Le 6, il étoit à trente-trois. Le soir du même jour, il étoit à trente-sept, pendant que celui de Vin n'étoit qu'à vingt-neuf; & ce dernier étoit gelé le Lundi matin (*). Il fut porté, en cet état, dans une Chambre à Poile, où dans le premier instant qu'il dégela, il descendit beaucoup, mais il remonta bientôt à la température de la Chambre.

(*) On sait que dans les plus grands froids de l'Hiver de 1709, on fut surpris, à Paris, de le voir descendre au-dessous de la congélation.

mouvement semblable à celui d'un filet de Pêcheurs, conservant, dans ce mouvement, la direction perpendiculaire au Méridien. Le plus souvent, après ces préludes, toutes ces lumieres viennent se réunir vers le Zenith, où elles forment le sommet d'une espece de Couronne. Souvent, des arcs, semblables à ceux qu'on voit en France vers le Nord, se trouvent situés vers le Midi; souvent, il s'en trouve tout-à-la-fois vers le Nord & le Midi: leurs sommets s'approchent, pendant que leurs extrêmités s'éloignent, en descendant vers l'Horizon. On en voit d'opposés, qui touchent presqu'au Zenith par leurs sommets; les uns & les autres ont souvent, au-delà, plusieurs autres Arcs concentriques: ils ont tous leurs sommets vers la direction du Méridien, mais avec quelque déclinaison occidentale, qui ne paroît pas toujours la même, & qui est quelquefois insensible. Quelques-uns, après avoir eu leur plus grande largeur au-dessus de l'Horizon, se resserrent, en s'en approchant, & forment, au-dessus, plus de la moitié d'une grande Ellipse. Le mouvement le plus ordinaire de ces lumieres les fait ressembler à des Drapeaux qu'on feroit voltiger dans l'air. Aux nuances des couleurs dont elles sont teintes, on les prendroit pour de vastes bandes de ces Taffetas, qu'on nomme flambés. Quelquefois elles tapissent d'écarlate quelques endroits du Ciel. Le 18 de Décembre, un spectacle de cette espece augmenta l'admiration des Académiciens. On voyoit, au Sud, une grande Région du Ciel teinte d'un rouge si vif, qu'il sembloit que toute la constellation d'Orion fut trempée dans du sang: cette lumiere, fixe d'abord, devint bientôt mobile; & prenant d'autres couleurs, de violet & de bleu, elle forma un Dôme, dont le sommet étoit peu éloigné du Zenith vers le Sud-Ouest. Le plus beau clair de Lune n'en effaçoit rien. On ne vit, pendant le séjour des Académiciens, que deux de ces lumieres rouges, qui sont rares dans un Pays où l'on en voit de tant de couleurs: elles y passent pour le signe de quelque grand malheur; & ceux qui regardent ces Phénomenes d'un autre œil que les Philosophes, croient y voir des Chars enflammés, des Armées combattantes, & mille autres prodiges.

A peine le tems eut commencé à s'adoucir, que les Académiciens reprirent leurs savantes opérations, tantôt pour vérifier le succès de leur travail par de nouvelles mesures & de nouveaux calculs, tantôt pour enrichir l'Astronomie & la Physique par d'utiles expériences. On ne s'arrête ici qu'aux résultats qui conviennent à cet Ouvrage: la longueur du degré du Méridien, qui coupe le Cercle Polaire, fut vérifiée de cinquante-sept mille quatre cens trente-sept (g) toises: la hauteur du Pôle à Tornea, observée avec des quarts de cercle de deux & de trois piés de rayon, fut trouvée de soixante-cinq degrés cinquante minutes cinquante secondes; & la déclinaison de l'aiguille aimantée, de cinq degrés cinq minutes du Nord à l'Ouest. Quant à la longitude, la situation de Jupiter dans les signes méridionaux le tint toujours plongé dans 1737.

(g) *Ailleurs MM. de Maupertuis & Outhier mettent 57488 toises.* R. d. E.

VOYAGES AU NORD. M. DE MAUPERTUIS. 1737.

les vapeurs de l'Horizon, lorsque les Académiciens auroient pû l'observer; mais plusieurs autres Observations, l'une d'une Eclipse horizontale de la Lune, les autres d'occultations des Etoiles par cet Astre, leur firent croire qu'ils pouvoient, avec assez de sûreté, prendre une heure vingt-trois minutes pour la différence des Méridiens de Paris & de Tornea. Les expériences de la pesanteur ne furent pas faites moins soigneusement: mais il suffit de remarquer ici, avec M. de Maupertuis, que si l'on veut déterminer la figure de la Terre par la seule pesanteur, toutes les expériences qui furent faites dans la Zone glacée donneront la Terre applatie, comme celles de MM. Bouguer & de la Condamine dans la Zone torride.

Enfin, pour achever tout ce qui regarde la figure de la Terre, objet des deux célebres Voyages, à l'Equateur & au Pole, nous donnons d'après M. de Maupertuis (*h*), une curieuse Table, qui contient la grandeur exacte des degrés, tant de latitude que de longitude, dans les différentes suppositions du sphéroïde allongé (*i*), ou du sphéroïde applati (*k*). Rien ne doit paroître plus important dans un Recueil de la nature du nôtre, puisqu'il est question des erreurs qu'un Voyageur pourroit commettre, si, la Terre ayant une de ces deux figures, il lui croyoit l'autre. En allant vers l'Equateur ou vers les Pôles, l'erreur, sur un seul degré de latitude, va jusqu'à une demi-lieue; & sur plusieurs degrés, les erreurs ne font que s'accumuler. Si, par exemple, un Pilote partant de l'Equateur cherche à rencontrer ou à éviter une Terre, ou un écueil situé à la latitude de vingt degrés sous le Méridien où il navige; lorsqu'en s'attachant à la seconde supposition il aura fait quatre cens six lieues marines, il se croira au-delà du lieu qu'il vouloit éviter; il croira l'avoir passé de neuf lieues, tandis que suivant la premiere il sera dessus & que son Vaisseau sera prêt à s'y briser. Au contraire, si c'est à la premiere qu'il s'attache, & que la seconde soit la véritable, lorsqu'il aura fait trois cens quatre-vingt-dix-sept lieues, il croira n'avoir point encore atteint au lieu qu'il cherche; il s'en croira éloigné encore de neuf lieues, lorsqu'il touchera au moment de sa perte. On voit, par la Table, que les navigations vers le Pôle seront sujettes aux mêmes erreurs, avec cette différence, que si la Terre a la figure que lui donnent MM. de Cassini, en se conduisant sur les mesures des Académiciens pour aller reconnoître quelque lieu par sa latitude, on se croira moins avancé qu'on ne le sera réellement; & qu'au contraire, si la Terre a la figure que les Académiciens lui donnent, on croira l'avoir passé, en se fondant sur les mesures de MM. de Cassini.

La même Table fait connoître les erreurs en longitude, qui sont peut-être encore plus dangereuses. On verra, par cette Table, qu'en navigeant sur des Paralleles éloignés de l'Equateur, il y a des navigations où l'erreur va jusqu'à deux degrés sur cent, c'est-à-dire, où l'on se croiroit à quarante lieues de la Terre, lorsqu'on seroit dessus.

Ces

(*h*) Dans ses Elém. de Géogr. (*i*) Celle de MM. Cassini. (*k*) Celle des Academ.

Voyages au Nord. M. de Maupertuis. 1737.

Ces erreurs, ajoute M. de Maupertuis, font indépendantes de quantité d'autres, qui paffent jufqu'ici pour inévitables dans la Navigation; de celles que produit l'incertitude du fillage, de la dérive, & de la variation. Quand cette fcience feroit parfaite fur ces autres points, le Pilote le plus habile ne pourroit remédier aux erreurs qui naiffent de la différente figure de la Terre, que par la connoiffance de fa vraie figure; & fi ces feules erreurs peuvent être de la plus grande importance, ne font-elles pas plus à craindre encore, lorfqu'elles fe trouvent jointes à celles qui dépendent de l'Art? En un mot, il eft certain que tous ceux qui ont évité le naufrage par l'une des Colonnes de cette Table, auroient péri s'ils avoient fuivi l'autre.

TABLE DES DEGRÉS

De Latitude.				De Longitude.			
Latit. du lieu.	Suivant MM. Caffini.	Suivant les Académic.	Différenc.	Latit. du lieu	Suivant MM. Caffini.	Suivant les Académic.	Différenc.
0	58020 toif.	56625 toif.	1395 toif.	0	56820 toif.	57270 toif.	450 toif.
5	58007	56630	1337	5	56695	57050	455
10	57969	56655	1314	10	55935	56410	475
15	57906	56690	1213	15	54845	53340	495
20	57819	56740	1079	20	53325	53850	525
25	57709	56800	909	25	51400	51955	555
30	57580	56865	715	30	49075	49665	590
35	57437	56945	492	35	46380	46995	615
40	57285	57025	260	40	43335	43970	635
45	57130	57110	20	45	89965	40610	645
50	56975	57195	220	50	36295	36930	635
55	56825	57275	455	55	32360	32970	610
60	56683	57350	667	60	28185	28755	570
65	56555	57420	865	65	23805	24315	510
70	56444	57480	936	70	19255	19685	430
75	56355	57530	1175	75	14560	14900	340
80	56287	57565	1278	80	9765	10000	235
85	56243	57585	1342	85	4900	5020	120
90	56225	57595	1370	90	0	0	0
	Axe de la Terre.				Diametre de l'Equateur.		
Toifes	6579368	6525600	53768	toifes	6510796	6562480	51684

Les Académiciens trouverent en Laponie, à la Latitude de foixante-fix degrés vingt minutes, le degré du Méridien de cinquante-fept mille quatre cens trente-huit toifes: enfuite, à la latitude de quarante degrés vingt minutes, ils le trouverent de cinquante-un mille fept cens quatre-vingt-trois toifes, plus grand de deux cens huit toifes qu'il n'a été donné par M. Caffini. Suivant ces mefures, & prenant le Méridien de la Terre pour une Ellipfe, comme Newton & les Caffini, on trouve le diametre de l'Equateur de fix millions cinq cens foixante-deux mille quatre cens quatre-vingt toifes, & l'axe de la Terre de fix millions cinq cens vingt-cinq mille fix cens; deux nombres qui font à-peu-près, l'un

à l'autre, comme cent soixante-dix-huit à cent soixante-dix-sept. Lorsqu'on a deux degrés bien mesurés, il est aisé, en considérant la Terre comme un Ellipsoïde fort approchant de la Sphere, de déterminer la valeur de chaque degré de latitude & de longitude; & c'est ainsi que les Tables précédentes ont été construites.

Au mois d'Avril, observe M. de Maupertuis, le froid étoit encore si vif, que le 7 à cinq heures du matin, le Thermometre descendoit à vingt degrés au-dessous de la congélation, quoique tous les jours après midi, il montât à deux ou trois degrés au-dessus; c'est-à-dire qu'il parcouroit alors, du matin au soir, un intervalle presqu'aussi grand, qu'il fait communément, à Paris, depuis les plus grandes chaleurs jusqu'aux plus grands froids, & qu'en 12 heures, on éprouvoit autant de vicissitudes, que les Habitans des Zones tempérées en éprouvent dans l'espace d'une année entiere. Ensuite lorsque le Soleil se fut rapproché, ou plutôt ne quitta presque plus l'Horizon, ce fut un spectacle singulier que de le voir éclairer si longtems un Horizon tout de glace, & faire regner l'Eté dans les Cieux, pendant que l'Hiver exerçoit son Empire sur la Terre. On étoit alors au matin de ce long jour, qui dure plusieurs mois: cependant il ne paroissoit pas que ce Soleil assidu causât le moindre changement aux glaces, ni aux neiges. Le 6 de Mai, on eut de la pluie pour la premiere fois, & l'on vit quelque eau sur la glace du Fleuve. Tous les jours, il fondoit de la neige à midi; & le soir, l'Hiver reprenoit ses droits. Enfin, le 10, on vit la surface de la Terre, qu'on n'avoit pas vûe depuis si longtems: quelques pointes élevées commencerent à paroître, & bien-tôt les Oiseaux du Pays se firent voir. Vers le commencement de Juin, les glaces rendirent la Terre & la Mer. Aussi-tôt, les Académiciens penserent à prendre la route de Stockholm (l).

M. de Maupertuis ne pousse pas plus loin la partie historique de leurs travaux, & donne le reste de son Ouvrage au détail de leurs Observations & de leurs méthodes. M. l'Abbé Outhier les ramene jusqu'en France, & n'omet aucune circonstance de leur retour: mais n'oubliant point nos bornes, nous ne le suivrons que dans les récits qui regardent particuliérement l'objet du Voyage & la Commission de la Cour.

M. L'ABBÉ OUTHIER.

On avoit déja chargé, sur un Vaisseau de Tornea, tous les instrumens & les bagages, avec un des deux Carosses, que les Académiciens avoient amenés. MM. de Maupertuis, le Monnier, de Sommereux & Herbelot, prirent la résolution de partir par Mer pour Stockholm; & tous les autres, c'est-à-dire MM. Clairaut, Camus, Celsius & l'Abbé Outhier, se disposerent à s'y rendre par terre, dans un second Caros-

(l) Une Lettre de M. le Comte de Maurepas, qu'ils reçurent le 22 de Mai, & qui les rappelloit apparemment dans leur Patrie, interrompit le dessein qu'ils avoient de laisser à Tornea quelque monument, avec une Inscription. Elle leur apprenoit aussi que le Roi avoit donné à M. Celsius, une pension de mille livres. Quelques jours après, M. Viguelius, Recteur des Ecoles de Tornea, leur donna une piece de Vers Latins, qu'il avoit faits à l'honneur du Roi de France & de leur Entreprise.

se, que ce dessein leur avoit fait retenir. Le vent devint si bon, dès le 9 Juin, jour de la Pentecôte, que pour ne pas manquer l'occasion, dans l'absence de M. le Monnier, qui étoit allé à *Kiemi* avec M. Celsius, M. Clairaut prit sa place: & le soir du même jour cette partie de la savante Troupe mit à la voile du Port de *Purralakti*, qui est à deux ou trois lieues de Tornea; car la Mer & le Fleuve ont si peu de profondeur, que les Vaisseaux ne peuvent approcher plus près de cette Ville. MM. le Monnier & Celsius revinrent pendant la nuit, qui ne méritoit plus ce nom, puisque le jour étoit continuel; & le lendemain, ils partirent en Carosse, avec MM. Camus & l'Abbé Outhier.

Il étoit deux heures après midi. Le premier embarras fut de faire passer la Voiture, dans un Bateau, à *Hapatanda*, où l'on devoit trouver des chevaux. Il ne fut pas aisé de s'en procurer; la plûpart étoient retournés depuis peu à leur quartier d'Eté. Cependant il en vint quelques-uns, mais fort maigres, parcequ'ils n'étoient pas encore remis des fatigues de l'Hiver. On partit enfin vers cinq heures. Il restoit beaucoup de neige sur les côtes du Golfe, jusqu'à *Sangis*, où l'on n'arriva que vers deux heures après minuit. Les Chevaux y étoient si rares, qu'on ne put en rassembler quatre avant midi, & si mauvais, que ne s'en trouvant que deux en état de tirer, MM. le Monnier & l'Abbé Outhier se virent dans la nécessité de monter les deux autres, avec de mauvaises Selles, qui leur rendirent cette journée fort pénible. Le 12, on arriva vers six heures du soir à *Calis*; & le 13, vers dix heures du matin, à *Renea*, d'où l'on ne pût partir qu'à cinq heures après-midi. On passa la nuit suivante au vieux *Lullea* (m), où les Chevaux furent encore très mauvais. Mais ensuite les Postes furent mieux servies. La Voiture, allant fort bon train, mit plus d'un demi-quart d'heure à passer un Marais, sur un Pont de bois, auquel on donne cent deux arches. Tout ce Pays est mêlé de Bois, de Campagnes & de Lacs.

De Lullea, on se rendit vers midi au vieux *Pithea*, grand Village, qui, outre quantité de Maisons rassemblées autour de l'Eglise, en comprend un grand nombre, dispersées dans une belle Prairie, sur le bord de quelques Lacs contigus à la Mer, & à la grande Riviere, qui est elle-même un bras de Mer. Le nouveau Pithea n'est éloigné du vieux, que d'une lieue Françoise. En arrivant au premier, nous fûmes extrêmement surpris, (raconte M. l'Abbé Outhier,) de voir un des Domestiques que M. de Maupertuis avoit embarqués avec lui, & d'apprendre que le Vaisseau étoit échoué sur la Côte, à deux miles du nouveau Pithea, où nos quatre Associés s'étoient rendus & nous prioient de les aller joindre. Nous partîmes sur le champ; nous dînâmes avec eux, & nous prîmes des mesures pour la continuation de notre marche. Voi-

(m) Tous les lieux précédens sont des Villages; mais le vieux Lullea, en Langue du Pays *Lullea Gammel Stad*, est un endroit considérable, qui a plusieurs rues, auxquelles il ne manque, pour en faire une Ville, que d'être fermées de palissades ou de murs. Le nouveau Lullea est une vraie Ville, à une lieue de-là, sur le bord de la Mer.

VOYAGES AU NORD. M. L'ABBÉ OUTHIER. 1737.

ci l'Histoire qu'ils nous firent de leur naufrage. „ A peine leur Vaisseau étoit parti de Parralakti, que le vent ayant changé pendant la „ nuit, ils avoient été battus d'une grosse tempête, & tout le jour suivant. Le Mardi au matin, M. de Sommereux vit le Pilote dans une „ grande agitation. Il apprit de lui que le Bâtiment faisoit beaucoup „ d'eau. A cette nouvelle, l'allarme se répandit, & tout le monde „ prêta la main au travail. On n'avoit qu'une Pompe; les uns y employerent continuellement leurs bras, pendant que d'autres s'efforcerent, avec des seaux, de vuider l'eau par les écoutilles. Un instant „ de relâche lui faisoit prendre le dessus. Le vent changeoit continuellement. Ceux qui montoient à la hune ne découvroient point les „ Terres. On remarquoit seulement au loin de grandes Plages blanches, „ qu'on prit pour des glaces flottantes sur le Golfe. Cependant, le vent „ étant devenu meilleur vers le soir, on fit route à toutes voiles, sans „ interrompre le travail de la pompe & des seaux. Enfin l'on découvrit la Côte de Westrobothnie. Le Pilote, Homme d'expérience, „ reconnut un lieu, qu'il crut favorable à la résolution qu'il avoit prise „ de faire échouer son Bâtiment, & prit des mesures si justes, que le „ Vaisseau n'en reçut aucun dommage. On avoit jetté, en Mer, une „ partie des Planches qui faisoient sa charge. Lorsqu'on fut échoué, „ on se hâta de mettre tout le reste à terre, surtout les instrumens & „ le bagage des Académiciens. On se trouvoit près d'un Bois: les Domestiques y dresserent les Tentes, & s'y établirent, pendant que „ M. de Maupertuis & ses Compagnons d'infortune se rendirent à „ Pithea."

TELLES furent les circonstances du fameux naufrage, que M. de Maupertuis ne fait que nommer dans sa Relation, comme une disgrace commune, à laquelle sa Philosophie l'avoit rendu fort supérieur. En effet, il en fut si peu troublé, que le jour suivant il prit la place de M. l'Abbé Outhier, dans le Carosse qui étoit venu par terre; accompagné par conséquent de MM. Clairaut, Camus & Celsius. Ils prirent la route de *Falün*, où M. Camus étoit chargé de visiter soigneusement les Mines de cuivre. D'un autre côté, M. Herbelot s'embarqua seul, sur un Vaisseau, qui partoit de Pithea pour Stockholm.

M. l'Abbé Outhier, demeuré avec MM. le Monnier & de Sommereux, prit soin de faire préparer le Carosse qui avoit été embarqué à Tornea, & radouber le Navire dont on ne pouvoit se dispenser de faire usage, pour le transport du bagage & des instrumens. Dans l'intervalle, qui fut de cinq ou six jours, il leva le plan du nouveau Pithea. „ J'allois, vers minuit, (dit-il,) mesurer pas à pas les principales rues, pendant que tous les Habitans étoient retirés. La situation de cette Ville est fort singuliere: elle occupe entiérement une petite Ile, qui n'a de communication avec la Terre ferme que par un Pont de bois, dont le bout est fermé d'une porte. L'Eglise est hors de la Ville, d'où l'on n'y peut aller que par le Pont. Toutes les rues de Pithea sont tirées au cordeau. Au centre, on trouve une petite Place assez réguliere, dont

une face est occupée par la Maison de Ville & l'Ecole publique.

Le Vaisseau s'étant trouvé en état de remettre à la voile le Vendredi 21, les trois Associés partirent le même jour après-midi. Ils rencontrerent, au-delà d'*Aby*, une Riviere nommée *Byka*, que leur Carosse traversa dans deux Bateaux, joints l'un à côté de l'autre. Ensuite, ayant passé par *Fraskager*, ils arriverent le Samedi, vers dix heures du matin, à *Siälefstat*, très gros Bourg, après lequel ils passerent une grande Riviere, sur un Pont de bois fort bien construit, qu'ils virent avec d'autant plus d'admiration, que l'année précédente, en traversant la même Riviere dans un Bateau, ils n'avoient remarqué aucuns préparatifs pour un Ouvrage de cette importance. Le soir du 23, ils arriverent à *Selet*, & le lendemain à Grimmesmarck, d'où passant proche de l'Eglise de *Nanastra*, ils se rendirent au Village de *Saswar*. Ensuite, ils passerent une Riviere sur un Pont; & de-là ils eurent à traverser une Bruyere, qui les conduisit à *Uhma* (n).

Voyages au Nord. M. l'Abbé Outhier. 1737.

Dans cette Ville, ils trouverent M. de Gullingrip, Gouverneur de la Province, qu'ils avoient vu plusieurs fois à Tornea, & une Lettre de M. de Maupertuis, par laquelle il leur marquoit que M. Camus les attendroit aux Mines de Falun.

Etant partis le même jour, ils passerent à *Rödbek*, gros & beau Village, à l'Ouest d'une grande Prairie, toute semée de petits édifices qui servent à serrer les foins. Rödbek, qui n'est qu'à un quart de mile d'Uhma, est célebre par ses eaux minérales, sur lesquelles M. le Monnier fit ses Observations. De-là ils eurent deux miles & un quart jusqu'à *Södermiola*, par des Forêts de Sapins & de Bouleaux; ensuite, sept lieues du même chemin, sans aucune apparence de Maison, ni de Campagne. Le Pays devient alors beaucoup meilleur, mais plus montueux, jusqu'à *Höğnas*, où ils arriverent à huit heures du soir. *Dorkstat*, qu'ils passerent ensuite, la grande Riviere d'*Angerman*, *Sundswald*, assez jolie Ville, *Niurunda*, *Gnarp*, *Hermonger*, une autre Ville nommée *Hudwikswald*, & plusieurs autres Villages; enfin, deux chaussées fort longues, élevées entre des Campagnes, des Lacs & des Rivieres, le long desquelles on trouve des Maisons avec des Fourneaux, pour la Mine de cuivre; & de-là, des Bois, des Montagnes & des cailloux, les conduisirent à Falun, où ils arriverent le Dimanche 30, à neuf heures du soir.

Il semble que M. l'Abbé Outhier passe rapidement sur tous ces lieux,

(n) La Ville d'Uhma, éloignée de Stockholm d'environ cent quarante lieues Françoises, n'est belle que par sa situation sur la Riviere de même nom, qui est aussi grande que la Seine à Paris, & sur laquelle les Vaisseaux peuvent s'avancer jusqu'aux Maisons. Elle a quatre rues en droite ligne, du Levant au Couchant, paralleles à la Riviere, & traversées par plusieurs autres du Nord au Midi. L'extrêmité orientale de la Ville offre une grande Place, qui contient l'Eglise. La vûe du voisinage est fort agréable: ce sont de grandes Plaines, remplies de petites Maisons, & de Magasins à foin; au-delà desquelles on voit des Montagnes assez élevées. A un demi-mile de la Ville, au Couchant, sur le bord de la Riviere, le Gouverneur de la Province a une fort belle Maison, qu'on ornoit alors d'un grand Jardin.

Voyages au Nord.
M. l'Abbé Outhier. 1737.

Mines de Falun, ou Coperberg, & leur description.

dont la description d'ailleurs n'appartient pas à notre Recueil, pour satisfaire l'impatience qu'il a fait naître de lire ses observations sur Falun & sur les Mines. Cette Ville, qu'on nomme aussi *Coperberg*, est très grande, & n'est point entourée de Barrieres, comme toutes les autres Villes du Pays. La plûpart des rues en sont tirées au cordeau. On y voit deux Places, dont l'une, spacieuse, belle & réguliere, a, du côté du Nord, un grand édifice de pierres, où se tiennent les Assemblées de Justice, une Cave, une Apothiquairerie & un Grenier public. Le côté de l'Est offre une vaste Eglise de pierres, avec un Clocher fort élevé, qui contient une très belle sonnerie; elle est couverte de cuivre, & les portes sont de bronze; mais l'intérieur est sans ornemens. Plusieurs Tombes du Cimetiere sont hors de la Ville: du même côté, on voit une autre Eglise, bâtie aussi de pierres, & couverte de cuivre, comme son Clocher, qui est d'une grande beauté. Les Bâtimens de la Mine ont une Chapelle, pour les Officiers & les Ouvriers. A quelque distance des murs, on trouve une assez belle Maison, qui appartient au Roi de Suede, & que ce Prince honore quelquefois de sa présence. C'est la demeure ordinaire du Gouverneur de Falun. Les environs sont ornés de jolies Maisons de Campagne. Tous les Bourgeois ont part aux Mines; sans quoi, ils ne pourroient prétendre au droit de Bourgeoisie. On les nomme *Bersemans*, c'est-à-dire *Hommes de la Compagnie*; & ceux qui font travailler à leurs propres frais, s'appellent *Brukanale Bersemans*. Ils portent une petite hache, au lieu de bâton; ils ont des chapeaux sans boutons, comme nos Prêtres, des habits noirs sans poches, des bas noirs & des gants.

Tout le côté occidental de la Riviere, à la distance d'un demi-mile, est stérile, & couvert de Rochers; entre lesquels sont les Mines de cuivre. Plusieurs saignées y conduisent des eaux, pour faire jouer un grand nombre de Machines. On y voit les logemens des Officiers; & tout le reste n'est qu'un amas de scories, qui forment de petites Montagnes, entre lesquelles on conserve des chemins, pour transporter le Minerai sur de petites charettes. Le côté oriental de la Riviere n'est pas de la même stérilité. Il s'y trouve, le long de la Ville, quelques bonnes Prairies, dans un espace de trois ou quatre cens toises, au-delà desquelles il n'y a que des Montagnes & des Bois.

C'est dans les termes de l'Observateur, qu'il faut rapporter son voyage aux Mines: „ Le premier jour de Juillet, (dit-il,) nous allâmes visiter les Mines, M. le Monnier, M. de Sommereux & moi (*o*). On nous fit tous changer d'habits, chez M. *Bentzel*, un des Baillis de la Mine: on nous donna des culottes, des just'au-corps, des vestes, des perruques, des chapeaux, & notre Homme à chacun, pour nous conduire. Nous descendîmes d'abord au fond d'une très grande carriere, large de plus de cent toises, & profonde d'environ cent cinquante piés. On y

(*o*) Il ne fait aucune mention de M. Camus, qui n'est plus même nommé jusqu'à Stockholm. *Nota*. On a vu ci-dessus, qu'il les avoit précédés à Falun. R. d. E.

descend par des degrés taillés dans le roc, & par des escaliers de bois dans les endroits où le rocher manque. Nos Guides portoient plusieurs faisceaux de longues allumettes de Sapin. Au bas de la Carriere, ils en allumerent chacun un pour nous éclairer; & nous entrâmes l'un après l'autre dans une Caverne fort étroite, où descendant d'abord par quantité de marches de pierre, qui faisoient plusieurs détours, nous arrivâmes près d'un trou quarré, perpendiculaire à l'Horizon, large de trois à quatre piés, & profond au moins de trente, garni d'échelles, qui sont liées deux à deux, & qui s'étendent jusqu'au fond de l'ouverture. Nos Guides, avant que d'y descendre, prirent leurs faisceaux d'allumettes entre les dents, pour se conserver la liberté de tenir l'échelle avec les mains. Nous descendîmes chacun après le nôtre, & nous arrivâmes au fond du trou.

„ On nous fit entrer dans une Caverne fort étroite, dans laquelle ayant fait quelques pas, nous trouvâmes huit ou dix Hommes presque nuds, couchés par terre, & sans autre lumiere que celle de quelques allumettes de Sapin. Le chemin avoit si peu de largeur, qu'à peine y pûmes-nous passer près d'eux; & la chaleur qui sortoit de ces antres, augmentée par celle des flambeaux de nos Guides, nous obligeoit de tourner de tems en tems la tête pour respirer. Après avoir passé près des Hommes nuds, nous descendîmes encore, & nous nous trouvâmes enfin dans des cavités, larges de trente à quarante piés, dont quelques-unes étoient terminées par de très grands Puits. Des chemins étroits conduisent d'une cavité à l'autre, la plûpart garnis d'un Canal de bois, pour diriger les roues des tombereaux, qui servent à traîner la pierre de Mine, & à la conduire vis-à-vis de plusieurs ouvertures, qui sont percées jusqu'en haut. C'est par ces Puits qu'on enleve le Minerai, dans de fort grands seaux, qui sont suspendus à des cables, enveloppés sur les arbres de plusieurs grandes roues, dont les unes sont tournées par des Chevaux, & d'autres par la force de l'eau. Un seau descend pendant que l'autre monte. Pour transporter des chevaux dans ces lieux affreux, on les suspend au cable, par une sangle qui leur embrasse tout le corps.

„ Des deux côtés du Canal qui sert à diriger les roues, il reste assez d'espace pour le passage d'un Homme. Ce Canal, qui est au milieu du chemin, conduit le Tombereau sur la même ligne par une petite roue horizontale qui est placée dessous, tandis que les quatre autres roues roulent le long des deux bords. Dans quelques endroits, on trouve d'autres Canaux de bois, attachés le long du Rocher, pour conduire l'eau nécessaire au travail. Nous vîmes, dans ces souterrains, deux Ecuries pour les Chevaux, & une Boutique de Maréchal, où l'on forgeoit les ferremens & les outils nécessaires. Ces Cavernes, surtout les plus larges, sont le domicile de quantité d'Ouvriers, qui s'occupent à tirer le Minerai. Les uns sont vêtus, & les autres presque nuds. Leur seule méthode, pour rompre la pierre, est de faire du feu dessus; &, lorsqu'elle est échauffée, d'y jetter de l'eau, qui ne manque point de la fai-

re éclater. Auſſi voit-on de toutes parts, un grand nombre de ces feux. D'un côté, ce ſont des leviers de différentes ſortes, pour tirer le Minerai des Puits les plus profonds, & le mettre à portée des Tombereaux; d'un autre, ce ſont des Pompes, pour tirer l'eau, qui nuit au travail, & la conduire dans d'autres lieux où elle devient utile. On voit ſortir, en pluſieurs endroits, des ſources dont les ruiſſeaux vont ſe perdre dans les fentes des rochers. Outre les chemins ouverts, il s'en trouve de fermés, dont les portes dérobent la vûe, & d'autres où l'on a ſoutenu le rocher par des murs, ou par une eſpece de charpente entremêlée de bois & de fer: mais ces précautions n'empêchent point qu'il ne périſſe ſouvent des Ouvriers ſous leurs ruines. Ces Malheureux, connoiſſant le danger auquel ils ſont expoſés, ont un air ſombre, qui marque leur crainte & leur triſteſſe. Il ſemble même que la joie leur ſoit interdite, car il eſt défendu de ſiffler & de chanter dans les Mines. Une autre Ordonnance défend, ſous de rigoureuſes peines, d'y mener ou d'y recevoir des Femmes.

APRES avoir employé près de deux heures à parcourir tous ces ſouterrains, nous nous trouvâmes au fond du Puits le plus large, où nous crûmes qu'il pleuvoit abondamment, quoique le Ciel fût ſerein. Les vapeurs qui ſortoient de tant de trous, ſe réſolvoient en une véritable pluie, dont nous fûmes mouillés juſqu'aux deux tiers de la hauteur du même Puits. Sa profondeur eſt de trois cens cinquante aunes de Suede, qui font ſix cens quarante piés de France. Deux de nos Guides ſuffirent, pour nous reconduire à la lumiere du jour. L'un ſe mit avec M. le Monnier & moi, dans un des grands ſeaux qui ſervent à lever le Minerai. Chacun de nous n'avoit qu'une jambe dans le ſeau, & de nos mains nous nous tenions aux chaînes qui l'attachent au cable. En montant, notre Guide appuyoit ſouvent la main contre les parois du Puits, pour diriger notre ſeau, & nous faire éviter, non-ſeulement les pointes de rocher qui avançoient, mais auſſi la rencontre de l'autre ſeau, qui deſcendoit à meſure que nous montions, & dont le choc étoit dangereux. Le Cocher de cette étrange Voiture avoit beſoin de beaucoup d'adreſſe: les balancemens du ſeau, les mouvemens circulaires qu'il recevoit de la corde, lorſqu'elle venoit à ſe détordre, & les embarras d'un Puits fort étroit, demandoient une attention & des ſoins continuels. Quoique les Chevaux, qui nous faiſoient monter, n'euſſent pas un moment de relâche, nous employâmes neuf minutes entieres à parvenir au ſommet du Puits.

„ Nous vîmes, (continue l'Obſervateur,) deux *Machines* qui ſervent à tirer le Minerai avec des chaînes, au lieu de Cables. Ce ſont de grandes roues, à double rang d'augets, dont l'un eſt à contre-ſens de l'autre; ces roues ſont placées dans de grands Bâtimens de bois, dont le haut contient un grand Réſervoir, où des Pompes font monter continuellement l'eau, par de gros tuyaux de bois. Des deux côtés de chaque Réſervoir eſt une ouverture, avec une Vanne qui répond à chaque rang d'augets; de ſorte qu'en ouvrant l'une des Vannes, on fait tomber l'eau

l'eau dans le rang d'augets qui lui répond, & tourner la roue d'un côté; au lieu qu'elle tourne de l'autre, lorsque fermant une Vanne on ouvre celle qui lui est opposée. Nous vîmes une autre machine, qui a deux roues, chacune de vingt-sept piés de diametre: elle est destinée, non-seulement à faire monter le Minerai, mais encore à faire jouer un prodigieux nombre de bascules, pour des Pompes & d'autres usages. Enfin plusieurs autres machines servent à tirer du fond des Mines l'eau qui nuit aux Ouvriers. Les Bascules des Pompes s'étendent fort loin, se divisent & se subdivisent, pour jouer en même-tems dans plusieurs endroits. Le mouvement des unes est vertical, & celui des autres horizontal. Tant de machines & de bascules différentes forment une Forêt mouvante. Tous les corps de Pompe sont de bois; & rien ne manque à la beauté des Bascules & des autres pieces. Les Réservoirs sont aussi de bois, mais si bien assemblé, & godroné avec tant de soin, que l'eau ne s'y perd jamais.

„ A mesure qu'on tire le Minerai, on le sépare en tas, qui sont les Portions des Propriétaires: chacun enleve la sienne dans de petits Tombereaux, pour la porter aux Fourneaux où elle doit être mise en fusion. Les Mines sont au Sud-Ouest de la Ville, éloignées des premieres Maisons, d'environ cent cinquante toises. Dans cet intervalle, & dans la Ville même, le long du Fleuve, on ne trouve que des Forges, dont les soufflets reçoivent leur mouvement de l'eau: elles sont accompagnées d'un grand nombre de Fourneaux, où l'on étend le Minerai sur deux lits de bois, auxquels on met le feu, & qu'on laisse brûler pendant plusieurs jours. Ceux qui servent à cette premiere préparation se nomment *Kallerostats*. La seconde se fait dans un Fourneau à-peu-près semblable, mais plus long & plus étroit. Enfin la fonte se fait dans un feu très violent, animé par de grands soufflets que l'eau fait jouer. La fumée est si sulphureuse & si épaisse, sous le vent des Kallerostats, qu'on y perd la respiration. Elle couvre souvent toute la Ville, avec beaucoup d'incommodité pour les Habitans; mais ils en tirent l'avantage de n'être jamais tourmentés des Moucherons, qui sont insupportables dans les autres Cantons du même Pays.

„ On nous fit voir un Homme qui passe pour pétrifié, après avoir été étouffé sous des quartiers de pierre, écroulés au fond de la Mine. Son corps, qui n'en fut tiré que longtems après, étoit si peu défiguré, qu'il fut reconnu par une Femme du même âge. On le conservoit depuis seize ans, dans un Fauteuil de fer. Nous ne vîmes qu'un corps noir, fort desseché, qui exhaloit une odeur cadavereuse.

Forges d'Affta.

„ Il nous restoit à visiter les Forges d'*Affta*, où se fait l'affinement du cuivre. Ce lieu, qu'on nomme aussi *Affta-Fors*, c'est-à dire *Forge* ou *Cataracte d'Affta*, est situé sur le bord de la grande Riviere de *Dala*, au-dessous d'une affreuse Cataracte, qui fait mouvoir un fort grand nombre de roues. L'Inspecteur nous ayant promis de faire travailler en notre faveur, à toutes sortes d'Ouvrages, nous nous rendîmes à la Forge le 8 de Juillet, vers minuit. Le cuivre se transporte en saumons, de Falun

VOYAGES AU NORD. M. L'ABBÉ OUTHIER. 1737.

aux Forges d'Afsta, très impur encore, parcequ'il n'a essuyé qu'une premiere fusion. On tient un état exact de ce qui appartient à chaque Particulier, pour savoir au juste ce qui doit lui revenir, lorsqu'on a prélevé les droits Royaux & le prix de l'affinage."

On commença, sous les yeux des trois Voyageurs François, par mettre, dans une espece de grand creuset, formé dans la terre, un lit de charbon, & par-dessus, un tas de lingots, ou de Saumons, jusqu'au poids de huit ou neuf mille livres, recouvert encore de charbon. On y mit le feu, qui fut poussé par le vent de deux soufflets, que l'eau faisoit jouer sans relâche, jusqu'à l'entiere fusion des lingots. Les soufflets continuerent même de jouer longtems après, & l'on ne cessoit point de fournir du charbon. De tems en tems, on écumoit la liqueur métallique, en ôtant le charbon qui surnageoit, & tout ce qui s'y trouvoit d'impur. Enfin, lorsqu'on eut achevé de la purger, l'action des soufflets cessa. Alors on jetta, sur le cuivre fondu, un peu d'eau, qui, ne pouvant s'évaporer tout-d'un-coup, rouloit de toutes parts en petites boules. Cette eau ayant refroidi la superficie du métal, il s'y forma une croûte, qui fut enlevée avec des crochets & d'autres instrumens de fer. On jetta une seconde fois de l'eau, on leva une seconde croûte, & le creuset fut ainsi vuidé successivement; ce qui donna quarante croûtes, ou quarante plaques rondes de cuivre, dont les dernieres furent toujours les plus pures & les plus belles.

Cette opération, qui fut achevée avant midi, en eût à sa suite une derniere, dont les trois François furent aussi témoins. On mit un grand nombre de Plaques rondes de cuivre, dans un creuset presque semblable au premier, où elles furent bientôt fondues; & puisant la matiere avec de grandes cuillieres de fer, suspendues à des chaînes, on la distribua dans des Moules, de la forme & de la grandeur d'une calotte de Chapeau. Ensuite, figée, mais rouge encore, on la prenoit avec des tenailles de fer, pour la placer sur une enclume, où elle étoit applatie sous les coups d'un gros Marteau, que l'eau seule faisoit jouer. Elle se trouvoit ainsi changée en planches de cuivre, & bientôt en lames assez étroites, qu'on faisoit passer entre des rouleaux, pour leur donner partout la même épaisseur. A mesure qu'elles sortoient des rouleaux, trois Hommes, agissant avec force sur un grand ciseau, dont le levier étoit posé horizontalement, coupoient les *Plottes*, c'est-à-dire les grandes Monnoies de cuivre. Quatre autres, tenant un coin avec son empreinte, marquoient cette Monnoie, sous les coups d'un gros marteau, que l'eau faisoit élever. D'autres mettoient la Monnoie dans des Vaisseaux, que M. l'Abbé Outhier nomme des *Tonnes tournantes*.

Le jour suivant, il eut, avec ses deux Associés, un autre spectacle, à *Messinsbrok*, qui n'est éloigné d'Afsta que d'un quart de mile: on leur fit voir la fabrique du Laiton. Trois grands Fourneaux souterrains sont garnis chacun de leur couvercle. On y fait descendre avec de grandes tenailles, neuf creusets fort profonds, remplis de cuivre rouge & de Calamine, avec quelques rognures de cuivre jaune. Lorsque la ma-

tiere eſt fondue, on retire les creuſets, pour la verſer dans un moule large & plat, qui en fait une planche de Laiton. D'autres Ouvriers coupent quelques-unes de ces planches en longues bandes, qu'on met recuire dans un grand Four, où le feu n'eſt qu'à côté. On les coupe enſuite en fil de Laiton, qui ſe trouve d'abord quarré & gros, mais qu'on rend bientôt, & rond, & mince, dans des filieres où il eſt tiré par la ſeule force de l'eau: elle fait jouer des Pinces qui le ſaiſiſſent à la ſortie de la Filiere. Un ſeul Etabli contient douze Filieres, avec leurs pinces, que l'arbre d'une ſeule roue fait jouer d'une viteſſe ſurprenante.

Le reſte du Voyage, juſqu'à Stockholm, où tous les Aſſociés ſe rejoignirent, & de Stockholm à Paris, où ils ſe rendirent par différentes routes, n'offre que des évenemens ordinaires: mais ſi l'on ſe repréſente la curioſité du Public, fondée ſur la connoiſſance de leur mérite & ſur la haute opinion qu'on avoit conçue de leur entrepriſe, il eſt aiſé de ſe figurer quel fut le mouvement de la Capitale, à la premiere nouvelle de leur retour. Ils y arriverent le Mardi, 20 d'Août. Après avoir rendu leurs premiers devoirs à la Cour, où ils furent préſentés au Roi, & félicités ſur l'union qui avoit regné dans leur Société, autant que ſur le ſuccès de leur entrepriſe, à-peine pûrent-ils ſuffire à l'empreſſement des Savans, des Curieux, & des honnêtes gens de tous les ordres. Ce ne fut que le 28, c'eſt-à-dire huit jours après leur arrivée, que M. de Maupertuis rendit compte, à l'Académie des Sciences, de leur pénible Voyage & de leurs immortelles Opérations (p).

Voyage de M. de Maupertuis au Monument de Windſo, dans la Laponie Septentrionale.

On ne ſe laſſera point de voir des noms, qui promettent toujours de nouvelles lumieres, & de nouveaux agrémens. Retournons en Laponie, avec les Académiciens envoyés par la Cour de France pour la meſure des degrés terreſtres.

Pendant qu'ils achevoient leurs obſervations à Pello, où ſe termine l'arc du Méridien qu'ils avoient meſuré, les Finnois & les Lapons leur parloient ſouvent d'un Monument qu'ils regardent comme la merveille de leur Pays, & dans lequel ils croient renfermée la ſcience de tout ce

(p) On a vû que dans le cours du Voyage, M. Celſius, qui eſt mort depuis, fut informé que la Cour de France lui accordoit une penſion de 1000 livres. Au retour des quatre Académiciens, M. de Maupertuis en eut une de 1200 liv. & chacun des autres une de 1000 liv. outre leurs Penſions académiques. M. l'Abbé Outhier en obtint une de 1200 liv. ſur un Bénéfice. L'année d'après, M. de Maupertuis eut 3000 liv. de penſion ſur la Marine, avec une place créée pour lui.

En 1745, lorſqu'il eut accepté la Préſidence de l'Académie de Berlin, il remit la penſion de l'Académie des Sciences & celle de la Marine: mais étant revenu en France un an après, il obtint pendant le ſéjour qu'il y fit, une penſion de 4000 liv. ſur le Tréſor Royal, dans laquelle fut compriſe celle du Nord.

VOYAGE AU MONUMENT DE WINDSO. M. DE MAUPERTUIS. 1737.

qu'ils ignorent. Ils en mettoient la situation à vingt-cinq ou trente lieues au Nord de Pello, au milieu d'une vaste Forêt, qui sépare la Mer de Bothnie de l'Océan. Ce voyage ne pouvoit se faire que sur la neige, en se faisant traîner par des Renes, dans ces périlleuses voitures qu'on a déja décrites sous le nom de Pulkas. On étoit au mois d'Avril; il falloit risquer, sur la foi des Lapons, tous les inconvéniens de la gelée, dans un désert sans asyle. M. de Maupertuis l'entreprit, accompagné de M. Celsius, qui joignoit aux lumieres Astronomiques une profonde connoissance des Langues du Nord, avec laquelle il s'étoit fait une étude particuliere des Inscriptions Runiques & de toutes les antiquités de son Pays.

La maniere, dont on voyage en Laponie, n'est pas moins singuliere que les Voitures. Dès le commencement de l'Hiver, on marque avec des branches de Sapin, les chemins qui doivent conduire aux lieux fréquentés. A peine les Traîneaux & les Pulkas ont foulé la premiere neige qui couvre ces routes & commencé à les creuser, qu'une nouvelle neige, répandue de tous côtés par le vent, les releve, & les tient de niveau avec le reste de la Campagne, ou du Lac, ou du Fleuve. Les nouvelles Voitures, qui passent, refoulent cette neige, que d'autre neige vient bientôt recouvrir; & quoique ces chemins, alternativement creusés & recouverts, ne paroissent pas plus élevés que le reste du terrein, ils ne laissent pas de former des especes de chaussées, ou des Ponts de neige foulée, d'où l'on ne peut s'écarter à droite ou à gauche, sans tomber dans des abîmes de neige. On a besoin d'une attention continuelle pour ne pas sortir d'une espece de sillon, qui est ordinairement creusé vers le milieu, par le passage de tous les Pulkas. Mais au fond de la Forêt, dans les lieux qui ne sont pas fréquentés, il n'y a pas même de tel chemin. Les Finnois & les Lapons ne se retrouvent, qu'à l'aide de quelques marques, qu'ils laissent aux arbres. Quelquefois les Renes enfoncent, jusqu'aux cornes, dans la neige. Un Voyageur, qui seroit surpris alors par quelqu'un de ces orages, où la neige tombe en si grande abondance & reçoit du vent une si furieuse agitation, qu'on ne peut voir à deux pas de soi, se trouveroit dans l'égale impossibilité de reconnoître le chemin qu'il a tenu & celui qu'il cherche. Les Lapons, fertiles en contes merveilleux, firent à M. de Maupertuis l'histoire de plusieurs personnes qui avoient été enlevées dans les airs par ces Ouragans, avec leurs Pulkas & leurs Renes, & jettés, tantôt contre des Rochers, tantôt au milieu des Lacs.

L'ACADÉMICIEN partit de Pello, à cheval, le 11 d'Avril 1737. Il arriva, le soir, à *Kengis*, qui en est éloigné de douze ou quinze lieues de France, & ne s'y arrêta point, parcequ'il vouloit s'approcher du lieu où ses Renes l'attendoient. Cinq lieues qu'il fit encore le conduisirent à *Pellika*, une des Maisons qui forment le Village de *Payala*. Dans cette Contrée, les Villages ne sont plus composés que de deux ou trois Maisons, éloignées entr'elles de quelques lieues. Il trouva-là six Renes avec leurs Pulkas; mais apprenant qu'il pouvoit faire encore trois lieues en

Traîneaux, il garda les Chevaux jusqu'au lendemain pour se faire mener à *Erckheicki*, & les Renes prirent le devant. Dans ces malheureux climats, brûlés sans cesse en Eté par les rayons du Soleil, qui ne se couche point, plongés ensuite pendant l'Hiver dans une nuit profonde & continuelle, il ne s'étoit point attendu à trouver un asyle aussi agréable que celui de Pellika. Cette Maison, malgré la distance où elle est du Monde habité, est une des meilleures qu'il ait rencontrées en Laponie. Il y fit étendre des peaux d'Ours & de Renes, sur lesquelles il prit un peu de repos, pour se préparer à la fatigue du jour suivant.

Le 12, étant parti de Pellika longtems avant le lever du Soleil, il arriva bientôt à Erckiheicki, où il ne prit que le tems nécessaire pour quitter son Traîneau & se faire lier dans son Pulka; précaution sans laquelle on ne resteroit pas longtems dans cette Voiture, lorsque les Renes sont en pleine course. Mais dans la saison où l'on étoit, il n'y avoit rien à craindre de la rapidité de ces Animaux. Ce n'étoient plus ces Cerfs indomptables, qui avoient fait courir un danger mortel à l'Académicien, sur le Mont *Avasaxa*: leurs cornes, velues alors, n'étoient plus que des os blancs & secs: dans l'excès de leur maigreur, ils ne paroissoient pas capables de traîner leur fardeau à cent pas. Ce changement ne venoit que de la différence des saisons. L'Eté précédent, ils revenoient de Norwege, où ils ne font que paître & s'engraisser dans cette saison; au lieu qu'après tous les travaux de l'Hiver, & le retour des Foires de Laponie, leur force étoit épuisée. S'il est difficile de les arrêter dans le tems de leur vigueur, il n'est pas plus aisé de les faire marcher lorsqu'ils sont affoiblis.

„Nous n'avions pas peu de peine, (raconte l'Académicien,) à nous faire traîner au travers d'une Forêt sans chemin, où nous avions à faire huit ou neuf lieues. Il falloit, à tous momens, laisser reposer nos Renes, & leur donner de la mousse, dont nous avions porté provision. C'est toute leur nourriture. Les Lapons la mêlent avec de la neige & de la glace, pour en former des pains fort durs, qui servent en même tems de fourrage & de boisson à ces Animaux. Ce rafraîchissement, qu'on ne leur épargnoit point & qu'ils recevoient avec avidité, n'empêcha point qu'on ne fût obligé d'en laisser un en chemin. L'usage est de les attacher au pié d'un arbre, & de leur laisser quelques-uns de ces pains. Nous étions nous-mêmes extrêmement fatigués de la posture où l'on est dans les Pulkas. Notre seul délassement, dans cet ennuyeux voyage, étoit de voir sur la neige les traces de différentes sortes d'Animaux, dont la Forêt est remplie. On les distingue aisément; & l'on est surpris du nombre d'Animaux différens, qui passent en peu de jours dans un fort petit espace. Nous trouvâmes, sur notre route, plusieurs pieges tendus aux Hermines, & dans quelques-uns, des Hermines prises. Les Lapons attachent horizontalement, sur un petit arbre coupé à la hauteur de la neige, une buche, recouverte d'une autre, qui laisse à l'Hermine un petit passage, mais qui étant prête à tomber sur elle, l'écrase, lorsqu'elle touche à l'appât. Cette chasse est très abondante.

Voyage au Monument de Windso.
M. de Maupertuis. 1737.

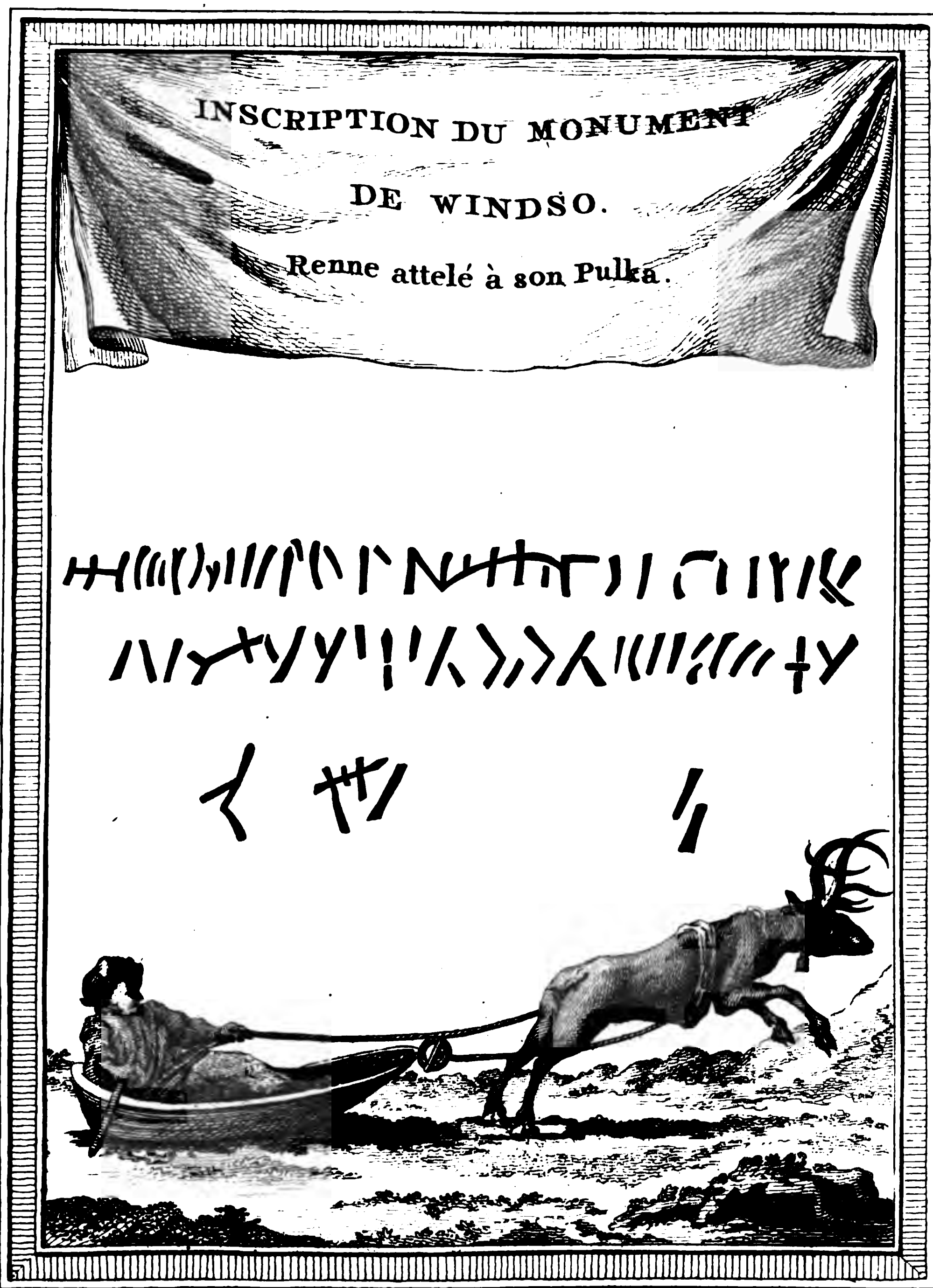
en Laponie. Les Hermines, en Eté, sont couleur de Canelle, & n'ont de blanc que le ventre & le bord des oreilles. Nous en avons plusieurs fois rencontré de cette figure, sur le bord des Lacs & des Fleuves, où elles pêchent le Poisson, dont elles sont fort avides: quelquefois même, nous en avons vû, qui nageoient au milieu de l'eau. En Hiver, elles sont toutes blanches, telles que nous les trouvâmes dans les pieges (q).

„ Nous arrivâmes, à une heure après-midi, au Lac *Keyma*, & nous montâmes aussi-tôt sur la Montagne de *Windso*, au pié de laquelle il est situé. C'étoit dans ce lieu que nous devions trouver le Monument; mais il étoit enseveli dans la neige. Nos Lapons le chercherent longtems sans pouvoir le découvrir; & je commençois à me repentir d'avoir entrepris, sur des indices si suspects, un Voyage si pénible, lorsqu'à force de travail on trouva l'objet de notre entreprise. Je fis ôter la plus grande partie de la neige, & faire un grand feu pour fondre le reste.

„ Le Monument de Windso est une pierre, dont une partie, de forme irréguliere, sort de terre, à la hauteur d'un pié & demi, & n'a pas plus de trois piés de long. Une de ses faces est assez droite, & forme un Plan qui n'est pas tout-à-fait vertical, mais qui fait un angle aigu avec le Plan Horizontal. Sur cette face, on voit deux lignes fort droites, composées de traits dont la longueur est d'un peu plus d'un pouce, & qui sont taillés assez profondément dans la pierre, tous beaucoup plus larges à la superficie, & terminés au fond en angles aigus. Au bas & hors des deux lignes, il se trouve quelques caracteres plus grands."

Quoique ces traits paroissent gravés avec le fer, M. de Maupertuis n'ose assurer s'ils sont l'ouvrage des Hommes ou le jeu de la Nature. Il laisse, dit-il modestement, l'éclaircissement de ce doute à ceux qui ont mieux étudié que lui les anciens Monumens, ou qui sont plus hardis dans leurs décisions. Si la ressemblance de plusieurs traits entr'eux, & même de plusieurs qui sont écrits de suite, ne paroît pas convenir à des caracteres d'écriture, il ne croit pas qu'on en doive conclure qu'ils ne puissent avoir quelque signification. Qu'on écrive, en chiffres Arabes, un, onze, cent onze, &c. on verra combien de sens différens peuvent être formés avec un seul caractere. Il ne s'en trouve que deux, dans les plus anciennes Inscriptions de la Chine: cependant on ne peut douter qu'elles ne soient l'ouvrage des Hommes, & qu'elles ne contiennent un sens; quand elles ne feroient, comme on se l'imagine avec beaucoup de vraisemblance, qu'une sorte d'Arithmétique. Si l'on con-

(q) M. de Maupertuis observe qu'à son départ de Torneo une Hermine familliere, qu'il avoit chez lui, avoit déja perdu, en quelques endroits, sa blancheur, & qu'à son retour, c'est-à-dire quelques jours après, il la trouva toute grise. Mais peut-être celles qu'il trouva dans les pieges y étoient-elles depuis long-tems, car les Animaux morts se conservent gelés tout l'Hiver. Dans les paquets d'Hermines, que les Lapons vendent la peau retournée, il s'en trouve de grises, ou tachées de gris, qu'on n'emploie point dans les Fourrures.



Tom. XXII.

fulte la tradition du Pays, tous les Lapons assurent que ces caracteres sont une Inscription fort ancienne, qui contient de grands secrets: mais quelle attention, demande l'Académicien, peut-on faire au témoignage des Lapons sur un point d'Antiquité, eux qui ne savent pas leur âge, & qui le plus souvent ne connoissent point leur Mere? M. Brunius, leur Curé, parle de ce Monument, dans une Dissertation qu'il a fait imprimer sur la Ville de Tornea & les Pays voisins: il le prend pour une Inscription Runique, où l'on voyoit, dit-il, autrefois trois Couronnes, effacées aujourd'hui par le tems. Mais M. Celsius, fort savant dans la Langue Runique, ne put lire les caracteres, & les trouva fort différens de ceux qui lui étoient familiers dans les Inscriptions de Suede. S'il est vrai qu'il y ait eu des Couronnes, il n'en reste aucun vestige.

La pierre, sur laquelle ces lignes sont gravées, est composée de différentes couches. Les caracteres sont écrits sur une espece de caillou; pendant que le reste, surtout entre les deux lignes, paroît d'une pierre plus molle, & feuilletée. L'Inscription fut copiée avec beaucoup de soin, & séparément, par M. de Maupertuis & M. Celsius. On la donne d'après eux. Ne fut-elle qu'un jeu de la Nature, la vénération qu'on lui porte dans le Pays méritoit le soin qu'ils ont pris de la transcrire, & celui que nous prenons de la publier. N'en détachons pas même les réflexions de l'Académicien François, qui ne seront pas sans utilité dans ce Recueil.

La pierre de Windso, dit-il, n'a point assurément la beauté des Monumens Grecs & Romains: mais si ce qu'elle contient est une Inscription, c'est vraisemblablement la plus ancienne Inscription de l'Univers. Le Pays, où elle se trouve, n'étant habité que par une espece d'Hommes qui vivent en Bêtes, on ne croira gueres qu'ils aient jamais eu des évenemens bien mémorables à transmettre à la postérité; ni, quand ils en auroient eu, qu'ils en eussent connu les moyens. On ne sauroit supposer non plus, que ce Pays, dans la position où il est, ait jamais eu d'autres Habitans plus civilisés. Il semble donc que l'Inscription doit avoir été gravée dans des tems, où M. de Maupertuis juge que cette Contrée se trouvoit sous un autre climat, avant quelqu'une de ces grandes révolutions, dit-il, que la Terre paroît avoir essuyées. La position présente de son axe, par rapport au Plan de l'Ecliptique, fait que la Laponie ne reçoit que très obliquement les rayons du Soleil: elle se trouve ainsi condamnée à un Hiver long & rigoureux, qui rend sa terre stérile & déserte. Mais peut-être n'a-t-il pas fallu un grand mouvement dans les Cieux pour lui causer ces malheurs. Peut-être ces Régions étoient-elles autrefois celles que le Soleil regardoit le plus favorablement: les Cercles Polaires peuvent avoir été ce que sont aujourd'hui les Tropiques; & la Zone torride a peut-être rempli la place que les Zones tempérées occupent aujourd'hui.

Mais comment la situation de l'axe de la Terre auroit-elle été changée? L'Académicien répond que si l'on considere les mouvemens des corps célestes, on ne voit que trop de causes, capables de produire de

VOYAGE AU MONUMENT DE WINDSO.
M. DE MAUPERTUIS. 1737.

tels changemens. La seule variation dans l'obliquité de l'Ecliptique, que plusieurs Astronomes croient démontrée par les Observations des Anciens, pourroit les avoir produits, après de longues suites de siecles. L'obliquité sous laquelle le Plan de l'Equateur de la Terre coupe aujourd'hui le Plan de l'Ecliptique, qui n'est que de vingt-trois degrés & demi, pourroit n'être que le reste d'une obliquité plus grande, pendant laquelle les Pôles se seroient trouvés dans les Zônes tempérées, ou dans la Zône torride, & auroient vû le Soleil à leur Zénith. Quelques changemens qu'on veuille supposer, il est certain qu'il en est arrivé de fort grands. Les empreintes des Poissons, les Poissons mêmes pétrifiés, qu'on trouve dans les Terres les plus éloignées des Mers & jusques sur le sommet des Montagnes, sont des preuves incontestables que ces lieux ont été autrefois submergés. L'Histoire Sainte nous apprend que les eaux ont autrefois couvert les plus hautes Montagnes; inondation qu'il seroit bien difficile de concevoir, sans le déplacement du centre de gravité de la Terre & de ses climats.

CEUX qui ne trouveront point l'origine de l'Inscription de Windso bien expliquée par ces changemens, pourront la découvrir dans quelque évenement aussi singulier que le Voyage des Académiciens François en Laponie. Celle qu'ils y ont laissée pour monument de leurs savantes opérations, sera peut-être quelque jour aussi obscure. Si toutes les Sciences étoient perdues, ajoute M. de Maupertuis, qui pourroit imaginer qu'un tel Monument (r) fût l'ouvrage de la Nation Françoise, & que ce qu'on y verroit gravé fût la mesure des degrés de la Terre & la détermination de sa figure?

LES deux Voyageurs n'eurent pas plutôt satisfait leur curiosité, qu'ils rentrerent dans leurs Pulkas, pour retourner à Erckiheicki. Cette marche fut encore plus ennuyeuse que celle du matin. Les Renes s'arrêtoient à chaque moment, & la provision de mousse étant épuisée, il falloit en chercher d'autre. Lorsque la neige est en poussiere, comme elle est jusqu'au Printems, quelque profonde qu'elle soit, un Rene s'y creuse en un moment, une Ecurie avec ses piés; & balayant la neige de tous côtés, il découvre la mousse qui en est couverte. On lui attribue même un instinct particulier pour la découvrir; & l'on assure qu'il ne se trompe jamais, en faisant son trou: mais la superficie de la neige étoit alors dans un état, qui ne permettoit point de faire cette observation. Dès qu'elle est frappée d'un Soleil assez chaud pour en fondre les Parties, la gelée, qui reprend aussi-tôt, la durcit, & forme une croûte qui porte les Hommes, les Renes, & même les Chevaux. Alors les Renes ne pouvant plus la creuser, pour chercher leur nourriture, ce sont les Lapons qui ont l'embarras de la briser.

D'ERCKIHEICKI, les deux Voyageurs se rendirent à Pellika; & le lendemain, 13, ils arriverent avant neuf heures du matin à *Kengis*, Village

(r) Il n'est pas le seul. On a vû que MM. Fercour, de Corberon & Regnard laisserent une Inscription au bout du Lac de Tornotresck, d'où l'on voit la Mer glaciale.

ge assez misérable, mais un peu plus connu que les autres, par ses Forges de fer. La matiere y est portée par des Renes, ou plutôt traînée, pendant l'Hiver, des Mines de *Junesvando* & de *Swappawara*. Ces Forges ne travaillent qu'une petite partie de l'année, parcequ'en Hiver la glace ne permet pas aux roues de faire mouvoir les soufflets & les marteaux. Kengis est situé sur les bords d'un bras du Fleuve de Tornea, qui a, devant Kengis, une cataracte épouvantable. Un mélange de glaçons & d'écume, qui se précipitent avec violence, forme une cascade dont les bords ont tout l'éclat du cryštal. Les deux Voyageurs, après avoir dîné chez M. *Antilius*, Prêtre ou Curé de Kengis, allerent coucher le soir du même jour à Pello.

Dans cette route, ils rencontrerent sur le Fleuve, plusieurs Caravanes de Lapons, qui portoient jusqu'à Pello les Peaux & les Poissons qu'ils avoient troqués avec les Marchands de Torno, aux Foires de la haute Laponie. Ces Caravanes forment de longues files de Pulkas. Le premier Rene est conduit par un Lapon à pié, qui traîne le premier Pulka, auquel est attaché le second Rene, & de suite jusqu'à trente & quarante, qui passent tous par le petit sillon, tracé dans la neige par le premier, & creusé par tous les autres. Lorsque les Renes sont las, & que leurs Guides ont choisi le lieu où ils veulent camper, on forme un grand cercle, de tous les Renes attachés à leurs Pulkas. Chacun se couche dans la neige, au milieu du Fleuve, & leurs Maîtres leur distribuent la mousse. Les Lapons ne sont pas plus difficiles que leurs Animaux. Plusieurs se contentent d'allumer du feu, & de se coucher aussi sur le Fleuve, tandis que leurs Femmes & leurs Enfans tirent des Pulkas, quelques Poissons qui doivent composer leur souper. D'autres dressent des especes de Tentes, logemens dignes de leur Nation; ce ne sont que de misérables haillons, d'une grosse étoffe de laine, noircie de fumée: elle entoure quelques piquets, qui forment un cône, dont la pointe demeure découverte pour servir de cheminée. Les Lapons, étendus sur quelques peaux de Renes & d'Ours, passent le tems dans cette situation à fumer du Tabac, & prennent en pitié les occupations des autres Hommes.

Ils n'ont point, ici, d'autres demeures que des Tentes; & tous leurs biens, comme dans les autres Cantons de la Laponie, se réduisent à leurs Renes. Ces Animaux ne vivent que d'une mousse qui ne se trouve pas sur toute sorte de terreins. Un Troupeau n'a pas plutôt dépouillé le sommet d'une Montagne, que leurs Maîtres sont obligés de le conduire sur une autre. Ainsi leur sort les condamne à vivre toujours errans dans les déserts. Leur Forêt, qui est affreuse en Hiver, est encore moins habitable en Eté. Des Légions de Mouches de toute espece infectent l'air: elles poursuivent les Hommes; & les sentant de très loin, elles forment bientôt, autour de ceux qui s'arrêtent, une Athmosphere si noire qu'on ne s'y voit point. L'unique moyen de l'éviter est de changer continuellement de place, ou de brûler du bois vert, pour exciter une épaisse fumée, qui n'écarte les Mouches qu'en causant

VOYAGE AU MONUMENT DE WINDSO.
M DE MAUPERTUIS. 1737.

le même tourment aux Hommes. On est souvent obligé de se couvrir la peau, de la résine qui coule des Sapins. Ces cruels Insectes font des picquûres, ou plutôt de véritables plaies, dont le sang découle à grosses gouttes. Dans la saison de leur plus grande fureur, qui dure environ deux mois, les Lapons fuient, avec leurs Renes, vers les Côtes de l'Océan, où ils en sont délivrés.

M. de Maupertuis donne la figure & la taille des Lapons, sur lesquelles il reproche aux Voyageurs d'avoir publié beaucoup de Fables, & surtout d'avoir exageré leur petitesse; car il avoue qu'on ne sauroit exagérer leur laideur. Il juge que la rigueur & la longueur d'un Hiver, contre lequel ils n'ont aucune autre défense que leurs misérables Tentes, sous lesquelles ils font un feu terrible, qui les brûle d'un côté tandis que l'autre gele, un Eté fort court, mais pendant lequel ils sont continuellement brûlés des rayons du Soleil, & la stérilité de la terre, qui ne produit, ni blé, ni fruits, ni légumes, ont fait dégénerer la race humaine dans ces climats.

LEUR taille, dit-il, quoique plus petite que celle des autres Hommes, ne l'est pas au point d'en faire des Pigmées. Dans le nombre de Lapons & de Lapones qu'il a vus, il mesura une Femme qui lui paroissoit âgée de vingt-cinq à trente ans, & qui portoit un Enfant dans une écorce de Bouleau. Elle lui sembla d'une taille bien proportionnée, suivant l'idée qu'il s'étoit faite des proportions de leur taille: sa hauteur étoit de quatre piés, deux pouces & cinq lignes. C'étoit une des plus petites qu'il eût vûes; sans que sa petitesse fût difforme, ou parût extraordinaire dans le Pays. Il explique d'où peut être venue l'erreur sur la petitesse des Lapons & la grosseur de leur tête: c'est que dès la premiere jeunesse les Enfans ont déja les traits défigurés, quelquefois l'air de petits Vieillards, & qu'ils commencent de très bonne heure à conduire les Pulkas, c'est-à-dire à s'occuper des mêmes travaux que leurs Peres. On a pris les Enfans pour des Hommes (s). En général il y a bien de la différence entre les Lapons & nous.

CES éclaircissemens d'un Voyageur tel que M. de Maupertuis, sur une Nation si peu connue avant notre siecle, viennent d'être rapprochés par le Lecteur, de ceux de Regnard & de M. l'Abbé Outhier.

(s) Un Pays voisin de la Laponie a produit une plus grande merveille, dans un genre tout opposé. Le Géant, que nous avons vu à Paris en 1735, étoit né dans un Village peu éloigné de Tornea. L'Académie des Sciences l'ayant fait mesurer, on trouva sa hauteur de six piés, huit pouces & huit lignes.



[Nous terminons ce Volume, par la Relation d'un *Voyage dans la Mer du Nord*, fait en 1767 par M. *de Kerguelen Tremarec*, Lieutenant de Vaisseau au service de Sa Majesté Tr. Chr.; comme cette Relation est écrite avec beaucoup d'élégance & de clarté, nous l'insérons ici, telle qu'elle est sortie de la plume de cet Officier instruit, à l'exception cependant de quelques Observations Nautiques, & de ce qui est relatif aux Voyages par terre, parceque nous réservons ce dernier article pour l'un des Volumes suivans.

VOYAGE DANS LA MER DU NORD. M. DE KERGUELEN. 1767.

Relation d'un Voyage dans la Mer du Nord.

Introduction.

Le Roi voulant encourager & protéger la pêche de la morue qui se fait sur les côtes d'Islande, depuis le mois d'Avril jusqu'au mois de Septembre, M. le Duc de Praslin, Ministre & Secrétaire d'Etat au département de la Marine, destina la Frégate *la Folle* pour aller en station en *Islande*, afin de maintenir le bon ordre parmi les pêcheurs François, de les protéger, & de leur fournir les secours dont ils pourroient avoir besoin. Je reçus à *Brest*, vers la fin de Janvier 1767, un ordre de M. le Duc de Praslin de me rendre à la cour, pour affaire concernant le service du Roi. Je partis à l'instant même, j'arrivai à Versailles, & je me présentai au Ministre, qui me dit qu'il m'avoit choisi pour commander la Frégate *la Folle*, de 26 canons de huit, qui seroit armée de 200 hommes d'équipage, pour aller remplir la mission dont je viens de parler. Quoique cette campagne m'annonçât beaucoup de peines & de fatigues, sa nouveauté & le goût que j'ai toujours eu dès ma plus tendre enfance pour les voyages, me causerent une satisfaction qu'il ne m'est pas possible d'exprimer. M. Rodier, premier Commis de la Marine, me fit communiquer différens Mémoires & différentes Ordonnances, concernant la pêche en question. J'eus l'honneur de voir pour le même objet M. le Président Ogier, qui, dans son Ambassade en Dannemarck, avoit été à portée de connoître cette branche de commerce, & qui avoit terminé à notre avantage des difficultés élevées à cette occasion. M. le Président Ogier eut la bonté de me donner tous les éclaircissemens que je pouvois souhaiter, il me dit que le Roi de Dannemarck avoit accordé à une Compagnie, formée à Copenhague, le privilege exclusif du commerce d'Islande; que tout bâtiment étranger, que tout bâtiment même Danois, autre que ceux de cette Compagnie, étoit dans le cas de confiscation s'il étoit pris sur les côtes d'Islande; que la Compagnie entretenoit des gardes-côtes, pour soutenir ses droits & s'emparer des navires interlopes; que ces gardes-côtes s'étoient rendus maîtres, il y a trois ans, de deux bâtimens de Dunkerque, qui avoient été vendus à Copenhague; que ces deux bâtimens étoient des pêcheurs de morue sur la côte d'Islande, qui avoient été surpris dans un port par les gardes-côtes, lesquels leur avoient trouvé de la laine & autres marchandises de contrebande; mais qu'étant alors Ambassadeur il les avoit réclamés, & qu'ils avoient été rendus avec dommages & intérêts. M. le Duc de Praslin m'ordonna d'aller à *Dunkerque*, pour conférer

VOYAGE DANS LA MER DU NORD. M. DE KERGUELEN. 1767.

avec MM. de la chambre du Commerce sur les moyens de ranimer la pêche, & d'en assurer le succès par la bonne regle & la discipline qu'il falloit établir parmi les pêcheurs. Après avoir pris à Dunkerque toutes les mesures nécessaires, & avoir fait choix de deux marins praticques des côtes d'Islande, je revins à Versailles recevoir les derniers ordres de M. le Duc de Praslin, & je me rendis ensuite à *Brest*, pour faire armer ma Frégate; elle fut mise dans le bassin le premier d'Avril, pour être carennée; elle en sortit le trois; & le quatre je commençai mon armement, dont je divisai le détail entre mes officiers, pour accélérer la besogne. M. *Duchastel*, Lieutenant de vaisseau, qui étoit mon second, fut chargé de l'arrimage & du détail général, avec M. de *la Martelliere*, Enseigne de vaisseau. M. le Chevalier *Ferron*, Lieutenant de vaisseau, eut le détail des vivres, avec MM. *Pehan* & *le Rouge*, Enseignes de vaisseau. MM. *Lerondel* & le Chevalier *Mengeau*, Enseignes de vaisseau, eurent le soin de l'artillerie & de munitions de guerre, & MM. *Dorvault* & *Mengeau* l'aîné, firent travailler aux gréemens & aux apparaux. Ma frégate, par les soins de ces officiers, dont les talens sont au-dessus de l'éloge, fut armée en quatre jours, avec des vivres pour six mois. Elle fut conduite en rade le 11 Avril, où je mouillai par dix brasses d'eau, fond de sable & vase, & j'affourchai Est-Sud-Est & Nord-Nord-Ouest, avec une grosse ancre.

Il ne m'arriva rien d'intéressant en rade, jusqu'au 21, que j'essuyai un coup de vent violent de la partie du Sud & du Sud-Ouest. Le temps que je passai en rade fut employé à exercer l'équipage à la manœuvre & au canon. M. Duchastel fit les rôles de quart & de combat; celui de combat fut fait d'une façon qui devroit être généralement suivie: c'est de distribuer, par exemple, le quart de stribord sur tous les canons impairs, comme 1, 3, 5, 7, & le quart de bas-bord sur les pieces pairs, comme 2, 4, 6, 8.

Par ce moyen on ne peut jamais être surpris; car le quart qui est de service sur le pont, peut, jour & nuit, armer & servir la moitié des canons. On peut encore se préparer tout d'un coup & se battre des deux bords, en criant stribord à stribord, & bas-bord à bas-bord. Enfin, le quart qui veille peut faire l'exercice du canon, sans éveiller qui que ce soit du quart qui repose.

Traversée de Brest en Islande.

Je reçus mes instructions de la cour le 26 Avril 1767; & le lendemain 27 je partis de la rade de Brest à neuf heures du matin, avec un commencement de flot, & par un vent de Nord-Est foible, mais qui fraîchit à mesure que je m'éloignai de terre; à cinq heures du soir nous relevâmes l'Isle d'*Ouessant* à l'Est-quart-Nord-Est, distance de cinq lieues & demie. Je fis gouverner toute la nuit au Ouest-Nord-Ouest, pour gagner le large, & voyant au jour que les vents se fixoient dans la partie de l'Est, je fis mettre le cap au Nord-quart-nord-ouest, pour aller prendre connoissance du cap Clark. Le 28, à midi, j'étois, par la latitude observée, de 48 degrés 46 minutes, & par 10 degrés 3 minutes de différence occidentale du méridien de Paris. J'observai au cou-

cher du Soleil 20 degrés de variation Nord-Ouest. Le 29 à huit heures & demie du matin, après avoir fait 45 lieues estimées depuis la veille, je découvris le cap Clark. A dix heures, étant à sept lieues, dans le Sud-quart-sud-ouest du cap Missene, je fis sonder & je trouvai soixante-cinq brasses d'eau, fond de sable vazard, mêlé de cailloux. Je fis ensuite servir & gouverner au Nord-ouest-quart-d'ouest. J'étois le 29 à midi, par la latitude observée, de 51 degrés 5 minutes, & par 12 degrés 24 minutes de longitude occidentale. Le Sieur Boutanquoy, mon premier pilote, observa le matin 21 degrés de variation. Je remarquai qu'il vaut mieux atterrer sur le cap Missene que sur le cap Clark, parce que le premier est plus haut & plus facile à reconnoître.

VOYAGE DANS LA MER DU NORD M. DE KERGULLEN. 1767.

Atterage au cap Clark.

En faisant route depuis le cap Clark, jusqu'aux isles Schyllings, j'ai remarqué que les courans portoient sensiblement dans la partie du Nord-Est. Après avoir doublé ces isles, je mis le cap au Nord-quart-nord-ouest. Le 30, j'observai à midi 52 degrés 44 minutes de hauteur polaire, & j'étois, à mon estime, par 14 degrés 54 minutes de différence occidentale du méridien de Paris. A midi je fis gouverner au Nord-Nord-Est, les vents de la partie du Sud-Est, foibles & la mer belle.

Estime des courans.

J'observai le lendemain, au coucher du soleil, 22 degrés 50 minutes de variation; & quelque tems avant son coucher nous eûmes le spectacle le plus agréable. Les rayons du soleil rompus & réfléchis par d'épais nuages à l'horison, représentoient, à deux lieues apparentes de nous, un fleuve rapide, qui sembloit se précipiter en cascades, à gros bouillons d'or, d'azur & d'argent.

Phénomene.

Le 3, le 4, le 5, le 6 & le 7 nous n'eûmes aucun événement intéressant; les vents varierent, & je courus les bordées les plus avantageuses.

Le 8, à minuit, il se déclara un coup de vent d'Est violent, la mer devint affreuse; il tomboit de la neige & de la grêle; & nous avions plus froid qu'il ne fait à Paris dans l'hyver le plus âpre. Je me souvins alors de l'application que se faisoit M. de Frezier, dans la même circonstance que moi, en doublant le Cap Horn, de cette pensée d'Horace:

Coup de vent.

Melius ne fluctus ire per longos
Fuit an recentes capere flores (t).

En effet, il y a bien de la différence entre la douceur des beaux jours qu'on passe à terre en France au mois de Mai, & l'horreur du tems qu'il nous falloit essuyer; & quand je comparois la tranquillité de la vie qu'on peut mener à terre quand on a quelque aisance, avec les fatigues de la mer, surtout dans les mauvais tems, j'étois surpris alors qu'un homme qui jouit d'une fortune honnête, pût se livrer deux fois aux caprices des vents & des flots; mais par une grace d'état une heure de beau tems fait oublier vingt-quatre heures de peine & de périls.

Le 9, le 10 & le 11 nous eûmes continuation du même tems, les vents de la partie de l'Est toujours violens, & la mer toujours grosse.

(t) Hor. liv. 3. Ode 27.

VOYAGE DANS LA MER DU NORD. M. DE KERGUELEN. 1767.

JE m'estimois le 11 à midi par la latitude de 61 degrés 20 minutes, & par 19 degrés 30 minutes de différence occidentale du méridien de Paris. Après midi les vents vinrent au Sud-Est; ils étoient moins impétueux, je trouvois cependant le tems encore trop mauvais pour attaquer la terre, mais voyant à quatre heures passer plusieurs bâtimens qu'on nomme *Dogres*, qui couroient vent arriere au Nord-Ouest, je jugeai que ces bâtimens qui étoient des Pêcheurs qui alloient en Islande, avoient vû & reconnu la veille les Isles de Ferro, & que certains de leur position ils faisoient route pour aller chercher les Isles de Westerman qui sont au Sud de l'Isle d'Islande. La manœuvre de ces dogres, & l'ennui du mauvais tems, me firent prendre le parti d'arriver. Je tins cependant un peu plus le vent que ces pêcheurs, & je fis gouverner au Nord-nord-ouest, afin d'atterrer plus haut, c'est-à-dire, plus à l'Est que les isles Westerman.

Atterrage d'Islande.

JE fis cette route toute la nuit, & le lendemain 12 Mai, à 5 heures du matin, j'eûs connoissance du cap Heckla, restant au Nord-est, distance de 8 lieues. Ayant reconnu le cap Heckla, je fis route au Ouest-nord-ouest, pour aller prendre connoissance des isles de Westerman que je vis à huit heures. J'observai que le cap Heckla a deux pointes, qui se prolongent à l'Est & à l'Ouest. Le volcan de cette montagne, un des plus considérables de la terre, est connu par ses éruptions fréquentes & quelquefois terribles. J'en parlerai plus particuliérement à la suite de ce journal. Entre le cap Heckla & les isles de Westerman, il y a un grand enfoncement, où l'on m'a assuré qu'il y avoit de très-bons mouillages. Il y a sur-tout derriere la pointe de l'Ouest du cap Heckla un excellent ancrage, où l'on est bien à l'abri: on y entre avec des vents de la partie du Sud & de l'Ouest. Il y a plusieurs passages entre les isles Westerman, mais ils sont peu connus, car ils ne sont fréquentés que par les Islandois; cependant quelques bâtimens de pêche qui atterrent sur ces isles, s'y arrêtent pour pêcher, & j'ai vû un dogre de Dunkerque qui y avoit pris 70 tonneaux de morue en huit jours.

LE 12, à 6 heures du soir, les vents commencerent à souffler de la partie du Nord-est gros frais. Je fis gouverner au Nord-ouest-quart-d'ouest à sec, pour ne pas dépasser les isles aux Oiseaux avant le jour. Le vent nous faisoit faire sans voile neuf nœuds, c'est-à-dire, *trois* lieues par heure. A deux heures du matin, m'estimant Nord & Sud de la plus occidentale des isles aux Oiseaux, je voulus mettre de la voile pour serrer le vent, mais comme il forçoit toujours, je fus obligé de mettre à la cape à la misaine & à l'artimon.

Coup de vent.

DANS la nuit du 13 au 14 le vent devint encore plus furieux: je fis amener la vergue d'artimon pour prendre les ris, & à une heure après minuit (il faisoit alors grand jour) la force du vent étoit si terrible que la mer qui étoit toute couverte d'écumes ne pouvoit point s'élever. Ce qui me surprenoit le plus, c'étoit de voir dans le fort de ce coup de vent des milliers d'oiseaux qui couvroient la surface de la mer, & que l'approche & les mouvemens du vaisseau n'épouvantoient point. La for-

ce du vent les avoit sans doute dégradés des isles des Oiseaux. Tous ces mauvais tems commençoient à fatiguer ma Frégate, qui étoit ancienne; elle faisoit de l'eau, & nous étions obligés de pomper de deux heures en deux heures. La crainte d'être contraint de relacher, & de ne pouvoir remplir ma mission, commençoit à me donner de l'inquiétude, mais le 15 le vent diminua; le termometre, qui étoit la veille à 4 degrés au-dessous de 0, ou de glace, monta de 3 degrés; d'où je tirai le présage d'un plus beau tems: en effet, le vent passa au Sud-Est petit frais vers les huit heures du soir; je m'estimois dans le Sud de la plus large des isles aux Oiseaux, distance de onze lieues. Je mis le cap au Nord, pour en avoir connoissance; mais je ne vis aucune isle, parce que sans doute les courans qui portent à Ouest étoient plus forts que je ne les estimois. Quand je crus être plus Nord que les isles aux Oiseaux (ce que je jugeai par le chemin que j'avois fait, & par la mer que je trouvai tout-à-coup belle, parce que j'étois en dedans des terres,) je fis gouverner au Nord-Est, pour serrer la côte & en avoir plutôt connoissance.

VOYAGE DANS LA MER DU NORD. M. DE KERGUELEN. 1767.

Mont Jeugel.

Le 16 à huit heures du matin, je découvris le mont Jeugel au Nord-est, distance de quinze lieues. Ce mont, ou plutôt ce cap, qui est très-avancé en mer, est aussi très-élevé sur l'horison; je pense qu'on peut le voir d'un beau tems de vingt lieues. Il faut remarquer que, comme les terres d'Islande sont presque toutes & presque toujours couvertes de neige & se ressemblent par la couleur, il faut, pour les distinguer ou les reconnoître, faire attention & à la hauteur & à la configuration. Ayant observé la latitude sous ce cap, je connus par les relevemens qu'il est bien placé sur les Cartes, mais sa pointe septentrionale n'est point assez prolongée au Nord-Nord-Ouest. Les courans portent au Nord dans cette partie; la variation y est de 31 degrés. Entre les isles aux Oiseaux & le cap Jeugel il y a une grande baie, qu'on nomme la Baie de Hannefiord; elle n'est presque point connue des Pêcheurs, & mes recherches se sont bornées à apprendre que plusieurs belles rivieres se jettent dans ce petit golfe, & que, dans le Sud de cette baie, il y a une isle, au pied de laquelle on pouvoit jetter l'ancre par quatre brasses d'eau à l'abri de tout vent.

Bredervick.

En continuant ma route au Nord-Est, j'eus connoissance à deux heures de la pointe de Bredervick ou Brederfiord. La baie de Bredervick, qui est entre la pointe qui porte ce nom & le mont Jeugel, est très-vaste & très-profonde. Elle a douze lieues d'ouverture: elle reçoit plusieurs belles rivieres; on y trouve un grand nombre d'Isles, derriere lesquelles je suis persuadé qu'il y a de très-bons mouillages; mais ils ne sont pas connus. Les Pêcheurs ne fréquentent même cette baie que depuis trois ans. On y prend cependant beaucoup de morues. Quand les vents sont de la partie du Nord, on peut mouiller avec sûreté à la côte septentrionale de la baie; on y est par quinze & vingt brasses d'eau, fond de sable: on y mouille souvent, mais cet ancrage n'est bon que par des vents de la partie du Nord.

Voyage dans la Mer du Nord. M. de Kerguelen. 1767.

Le 17 au matin, les vents à l'Est, je fis porter pour ranger la pointe de Bredervick, dont il ne faut pas approcher plus près que de la longueur de deux cables à cause d'un récif, ou d'une bature qui s'étend au large de la pointe. Lorsque j'eus doublé cette pointe, je distinguai, malgré la brume, plus de quatre-vingts bâtimens de pêche; je me mis au milieu de cette flotte, moitié françoise, moitié hollandoise, & j'arborai un pavillon blanc & bleu au perroquet de misaine (signal de convention), pour me faire connoître. Je rangeai plusieurs pêcheurs françois, afin de m'informer des nouvelles de la flotte & du succès de la pêche; je parlai à un bâtiment de Dunkerque, qui me dit qu'il avoit déja pris dix last; ce qui étoit considérable dans un mois de pêche, car il faut quatorze tonnes pour faire un last. Il m'ajouta qu'il avoit prix six last sur les isles de Westerman, où il s'étoit arrêté huit jours.

Le 21, les vents à Ouest, & ne voyant que deux ou trois bâtimens, je courus au Nord-nord-ouest pour chercher la flotte. A dix heures du matin, étant à six ou sept lieues de terre, je m'apperçus que la mer étoit blanche devant moi à l'horison. Les deux pratiques de ces côtes que j'avois à bord de ma Frégate, m'assurerent que cette blancheur n'étoit autre chose que la mer même, qui étoit glacée. Je continuai ma route au Nord-nord-ouest pour reconnoître ce que je voyois; & m'étant approché à une demi-lieue de cette blancheur, la surface de la mer me parut exactement glacée, & ne faire qu'un corps solide, depuis le Nord-Ouest du compas jusqu'au cap de Nord qui restoit à l'Est-sud-est. Je virai de bord pour m'éloigner du danger, & en avertir la flotte. L'année précédente, le passage ou le Détroit entre Groënland & l'Islande, avoit été entiérement fermé par les glaces pendant tout l'été.

Mer de glace.

Le 22, les vents au Nord-ouest gros frais, de la brume, & la mer mâle; voyant, en un mot, toutes les apparences d'un coup de vent, je pris le parti d'arriver pour me mettre à l'abri dans la baie de Patrixfiord. A onze heures du matin, dans un instant d'éclairci, j'apperçus plusieurs bâtimens qui gagnoient différens ports, pour se sauver du mauvais tems. Pour moi, je préférois la baie de *Patrixfiord*, parce que l'un des Directeurs de la Compagnie Danoise y fait sa résidence, que c'est de toute la côte la rade la plus sûre, & qu'on peut dire en se servant de l'expression de Virgile: *Sedes tutissima navi.* J'entrai dans la baie sondant continuellement, je trouvai par-tout trente à trente-cinq brasses d'eau fond de vase: & quand j'eus dépassé & doublé les magasins de la Compagnie, que je laissai à bas-bord à un demi-quart de lieue, je vins mouiller dans une anse formée par une pointe de gros graviers, où je fis tomber l'ancre par vingt-deux brasses d'eau fond de vase. Je restai quelque tems à pic, pendant qu'on sondoit autour de la Frégate; & lorsqu'on eut reconnu qu'il n'y avoit aucun danger, je filai quatre-vingts brasses de cable, & j'affourchai Sud-est & Nord-ouest.

Aussi-tôt que ma Frégate fut amarrée, j'allai chez le Directeur de la Compagnie Danoise, à qui je dis que le mauvais tems m'avoit forcé de venir mouiller dans cette rade; que le Roi de France m'avoit envoyé

voyé fur les côtes d'Iflande, pour mettre la difcipline & faire régner le bon ordre parmi les pêcheurs François, pour les empêcher de commercer avec les Iflandois, ni de rien faire contre les privileges de la Compagnie. Le Directeur me reçut avec une honnête froideur, & ne me parut point perfuadé de ce que je lui difois. On lui avoit rapporté qu'il y avoit trois Frégates Françoifes en ces parages, qu'elles y étoient venues pour protéger la fraude avec les infulaires, & que nous avions très-certainement de mauvais projets; mais il ne tarda point à être diffuadé & convaincu du contraire. L'exacte difcipline que je fis obferver, détruifit bientôt les mauvaifes impreffions qu'on lui avoit données fur notre compte. J'avois toujours un fentinelle dans mes bâtimens à rames; je ne laiffois defcendre à terre que les Officiers, & je m'adreffois au Directeur pour tout ce dont j'avois befoin.

VOYAGE DANS LA MER DU NORD. M. DE KERGUELEN. 1767.

Remarques fur la Rade de Patrixfiord.

CETTE baie eft très-grande, & cinquante gros vaiffeaux de guerre peuvent y mouiller très en fûreté: l'entrée en eft très-facile, il n'y a aucun danger, il faut feulement avoir attention de bien veiller les huniers, d'en avoir toujours les driffes & les cargues en main, quand on entre avec des vents traverfiers; car il vient des vents impétueux, & des tourbillons par les gorges des montagnes, qui peuvent faire démâter & même périr un bâtiment. Il ne faut point non plus ranger de trop près la côte, parce que, comme elle eft très-élevée, on peut s'y trouver en calme, & être porté à terre par les courans.

Coup de vent.

LE 29 à midi, il fe déclara un coup de vent affreux du Nord-eft, qui dura quarante-huit heures. Comme j'étois mouillé au pied d'une groffe montagne qui me couvroit, la mer n'étoit pas bien mâle; mais la vîteffe des nuages & le fifflement des poulies atteftoient la force du vent. Nous avions un froid infupportable, & le thermometre de M. de Réaumur étoit le 30 au matin à 4 degrés au-deffous de 0 ou de *Glace*. La tempête pouffa à l'entrée de la baie plufieurs gros morceaux de glace, détachés fans doute de la mer glacée dont j'avois eu connoiffance. La vue de ces glaçons, qui paroiffoient former une chaîne de deux lieues de longueur, m'étonna moins que d'apprendre que la rade de Patrixfiord étoit, pour ainfi dire, toute glacée le 14 Mai. C'eft cependant ce que le Directeur m'a certifié, ainfi qu'à tous mes officiers. La tempête fit relâcher à Patrixfiord trente-fix bâtimens de pêche françois & hollandois, dont plufieurs avoient des avaries, que je fis réparer avec diligence, & dans trois jours les plus endommagés reprirent la mer.

Defcription d'Iflande.

PENDANT le féjour que j'ai fait en *Iflande*, je n'ai rien négligé pour m'inftruire de toutes les particularités de cette Ifle, de la vie des infulaires, de leurs mœurs, de leur religion & de leur gouvernement. J'ai tout examiné; & les fréquentes converfations que j'ai eues avec M. Olave, qui réfide depuis plufieurs années à Patrixfiord, & qui eft plein d'érudition, me mettent dans le cas de fatisfaire fur tout ce qui peut concerner l'Ifle d'Iflande, la curiofité du lecteur. Quelques écrivains

Voyage dans la Mer du Nord. M. de Kerguelen. 1767.

ont parlé de l'isle d'Islande, mais seulement sur le rapport de quelques pêcheurs, de quelques marins peu instruits & très-ignorans dans la science des observations. C'est sur des relations orales, faites par des gens qui alloient à la pêche de la morue, que M. Anderson, Bourguemestre de *Hambourg*, a donné l'Histoire Naturelle d'Islande, écrite en allemand. M. Horrebows a donné aussi en allemand une description historique & physique de cette isle, avec des observations critiques sur l'histoire de M. Anderson. Ces deux auteurs se contredisent souvent. Nous avons encore une description d'Islande par la Peireire, auteur du Système des Préadamites. Voilà les trois écrivains qui nous ont donné quelques connoissances de l'Islande; mais comme ces relations sont toutes fautives, je pense que le lecteur ne sera pas fâché d'en trouver ici une plus exacte & plus fidele. Je suivrai pas à pas M. Horrebows, qui, né Danois, est plus instruit.

L'isle d'Islande est située dans les mers du Nord, entre le 63e & le 67e degrés de latitude, & entre les 15 & 30e degrés de longitude occidentale, méridien de Paris. L'étymologie du nom de cette isle vient, je crois, du mot *ice*, qui, en anglois, veut dire glace, & de *land*; qui signifie terre, c'est-à-dire terre de glace, & par corruption on a dit & écrit *Island*, au lieu de *Iceland*. Les neiges qui couvrent cette isle presque par-tout & en tout tems, semblent appuyer cette opinion.

Etymologie d'Islande.

L'Islande a de longueur cent trente lieues communes, de vingt-cinq au degré, & soixante-dix lieues de largeur; elle n'est éloignée des isles de Ferro que de soixante-dix-huit lieues marines, de vingt au degré; & elle n'est point à plus de trente-cinq lieues du Groënland, qui, dans la partie qui regarde l'Islande, est inaccessible par les glaces & les rochers qui l'environnent.

Les histoires ne fixent point positivement le tems de la découverte de l'Islande; quelques écrivains l'ont prise pour la Thulé des anciens, dont Virgile fait mention (u) dans son premier livre des Georgiques. Je trouve plutôt cette Thulé dans l'isle d'Irlande, éloignée de l'Islande de cent soixante-quatre lieues. Angrimus Jonas, auteur de la chronique islandoise, réfute dans son *Specimen Islandicum* le sentiment des écrivains, entr'autres Pontanus, qui ont prétendu que l'Islande étoit la Thulé des anciens.

Cette isle fut découverte en 798, par Nadocus, qui la nomma *Sneeland*, à cause de la quantité de neige qui couvroit la terre. En 872, un Suédois, nommé Gardanus, la reconnut plus exactement. L'année suivante, un Pirate Norwegien, appellé Flocco, la nomma *Iceland*; & l'an 874, un nommé Ingulfe ou Ingultus, Seigneur de Norwege, s'y réfugia pour avoir tué deux Barons de son pays. Il la trouva inculte, & peu habitée; il passe pour en avoir été le premier Roi.

Tout ce que je viens de dire, prouve que l'Islande fut très-peu connue, & je crois que nous en devons les premieres notions à M. Anderson & à M. Horrebows.

(u) *Tibi serviat ultima Thule*, Virgil. *lib.* 1. Georg.

Les Cartes de cette isle ont été jusqu'ici très-défectueuses. L'Europe n'avoit d'autres Cartes de l'Islande que celle d'André Velleius, Danois; gravée en 1585, copiée par les Hollandois en 1698, & par M. Bellin en 1751, pour sa Carte réduite des Mers du Nord. Cet habile hydrographe, dont les travaux utiles nous ont procuré une belle collection de plans & de cartes en tout genre, m'avoit donné une Carte à grands points de cette isle, réduite d'un grand plan levé sur les lieux par des Ingénieurs Danois, & achevé en 1734; mais je l'ai trouvée très-dangereuse. Je n'ai rien négligé dans mes deux campagnes pour la corriger, & je me flatte que tous les navigateurs seront très-satisfaits de celle que M. Bellin doit publier d'après mes remarques & mes observations.

L'isle d'Islande n'est, pour ainsi dire, qu'un composé de montagnes & de rochers escarpés, qui se coupent en formant des chaînes presque paralleles, selon les quatre points cardinaux du monde; mais entre ces rochers & ces montagnes, il y a de belles plaines & de beaux vallons, qui fournissent de très-bons pâturages pour les troupeaux. Ces montagnes sont presque toutes stériles, incultes & toujours couvertes de neige & de glaces. Plusieurs de ces montagnes sont des volcans, mais le plus fameux de l'isle & même de la terre entiere est celui du mont Heckla: il a vomi, en 1766, & jetté une si grande quantité de pierres, que la mer en étoit couverte à vingt lieues au large, dans la partie du Sud. Il n'est pas étonnant que ces pierres surnagent, pénétrées comme elles le sont par un feu actif qui leur ôte toutes les parties solides. Les montagnes toujours couvertes de glaces se nomment Joekul ou Joekelen; il en sort l'été de grands torrens, dont les eaux troubles & sales répandent la plus mauvaise odeur. Dans le voisinage de ces Joekelen, il y a quelques montagnes plus hautes, mais où les glaces ne subsistent pas toute l'année, parce qu'il s'y rencontre sans doute du salpêtre qui les fait fondre. Une chose singuliere qu'on voit souvent dans les Joekelen, c'est qu'ils croissent, décroissent, s'élevent & s'abaissent de jour en jour; chaque instant, pour ainsi dire, ajoute à leur forme, ou la diminue. Par exemple, si l'on veut suivre les traces de quelqu'un qui a passé la veille dans les montagnes, on perd ces traces tout-à-coup au pied d'une masse énorme de glace, qu'il est impossible de traverser; & si l'on veut faire le tour de ce morceau de glace en remontant par la droite ou par la gauche, on retrouve les traces du voyageur à la même ligne que les premieres; ce qui prouve que ce monceau de glace n'existoit pas le jour précédent: il faut convenir que ce phénomene est très-singulier.

Volcans.

On voit qu'il est difficile de voyager dans ce pays. Il n'y a point de route pour les charriots & charettes; on peut aller à cheval, & transporter ses effets sur des chevaux; mais il y a bien des endroits où l'on ne peut aller qu'à pied, & où les marchands sont obligés de tout porter sur le dos: d'ailleurs un voyageur n'est pas sûr de pouvoir passer dans une année par où il aura passé la précédente; car les dégels font quelquefois séparer en deux des morceaux de roches qui forment des

Façon de voyager.

VOYAGE DANS LA MER DU NORD. M. DE KERGUELEN. 1767.

obstacles invincibles, & les torrens qui se précipitent des montagnes font rouler dans les chemins des monceaux de pierres, qui les comblent souvent & rendent le passage impratiquable.

Population.

L'ISLANDE compte aujourd'hui plus de soixante-dix mille ames: elle fut autrefois plus peuplée, avant cette terrible peste, appellée *peste noire*, qui ravagea tout le Nord au milieu du quatorzieme siecle. Les annales islandoises ne font point mention de cette calamité. On sait seulement par tradition orale que la contagion étoit dans les plaines & les vallons couverts d'une rosée épaisse, & que, pour éviter la mort, il falloit gagner les plus hauts rochers.

LES parties maritimes de l'isle sont plus peuplées que l'intérieur du pays, à cause de la quantité prodigieuse de poissons qui se jettent sur les côtes, & de la facilité du commerce avec les vaisseaux de la Compagnie établie en différens ports. L'Islande seroit encore plus peuplée, sans les fréquens tremblemens de terre qui ont plus d'une fois fait périr bien des habitans; & quoiqu'en dise M. Horrebows, qui tourne en ridicule M. Anderson sur les incendies de terre & les tremblemens dont il donne la description, on jugera par le récit même de M. Horrebows si les incendies sont des jeux dont on puisse plaisanter. Voici ce qu'il en dit lui-même (v): „ En l'année 1726, on éprouva quelques tremblemens „ de terre dans les cantons du Nord; à la suite de ces tremblemens, „ une grosse montagne, nommée Krafle, commença à vomir avec un „ fracas épouvantable de la fumée, du feu, des cendres & des pierres. „ Spectacle horrible pour ceux qui demeuroient aux environs, & surtout pour deux voyageurs qui passoient au-dessous de cette montagne; mais il ne leur arriva point de mal, parce qu'il n'y avoit point „ de vent, & que les pierres enflammées que vomissoit le volcan retomboient perpendiculairement. Il brûla deux ou trois ans; & en „ 1728 le feu se communiqua à quelques montagnes de soufre, situées „ près de ce volcan; elles brûlerent pendant quelque tems, jusqu'à ce „ que les matieres minérales qui s'étoient fondues formassent une riviere de feu qui coula de ces montagnes vers le Sud. Alors les habitans établis sur le bord du grand lac, appellé *My-Varne*, à „ trois lieues de distance de cette montagne, eurent peur de cette riviere brûlante, qui s'approchoit de leur demeure. Ils enleverent la „ charpente de leur maison pour aller habiter ailleurs; enfin elle continua à couler, & à avancer jusqu'aux métairies, & au lac dont nous „ venons de parler. Là elle renversa, brûla & consuma une ferme appellée *Reikchild*, ses prairies, & deux autres fermes appellées *Groff* „ & *Fragrenes* qui étoient situées vers les rives les plus basses du lac. „ Cette riviere de feu se jetta ensuite dans le lac *My-Varne*, avec un „ bruit effroyable, en formant un bouillonnement & un tourbillon écumant & horrible ". On peut juger des incendies & des tremblemens de terre de l'Islande par cette description de M. Horrebows, qui cer-

Tremblemens & incendies de terre.

(v) Observation critique, p. 39.

tainement n'aura rien dit de trop; car il paroît très-porté, comme Danois, à pallier les vices physiques d'une isle de Dannemarck, mais il est très-vrai de dire que l'Islande est sujette à toutes sortes de catastrophes. On voit tout-à-coup des montagnes s'abaisser & des lacs se former, des Jotkelen ou monts de glace se fondre, s'enflammer, & joindre la double horreur des naufrages & des embrasemens.

VOYAGE DANS LA MER DU NORD. M. DE KERGUELEN. 1767.

Sources chaudes.

On trouve en plusieurs cantons d'Islande des sources d'eau chaude, MM. Horrebows & Anderson s'accordent sur la description des effets singuliers de plusieurs de ces sources; mais la plus curieuse de toutes ces fontaines est celle qui est située près d'une métairie, appellée *Raycum*, dans le district d'*Huzevig*. On y voit trois sources chaudes, éloignées l'une de l'autre d'environ trente toises; l'eau bouillonne en chacune alternativement. Ces trois sources sont dans un terrein plat; deux d'entr'elles jettent à travers des pierres leur eau, qui s'éleve à dix-huit pouces de hauteur. La troisieme a une ouverture ronde, de la grandeur de dix pieds. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ces trois sources ne jettent de l'eau qu'alternativement, & après avoir bouillonné trois fois; ce qui sert d'avertissement à ceux qui sont près de se retirer. Quelque chose de bien remarquable, c'est que si l'on y jette une pierre, de quelque grosseur qu'elle soit, la force du bouillonnement la rejette. M. Olave m'a dit que les habitans voisins des sources chaudes y font cuire leur viande & leur poisson, & que les voyageurs y font bouillir de l'eau pour faire du thé.

Marbre. Crystal.

On trouve du marbre en quelques endroits de l'Islande, & très-souvent du crystal dans les rochers. Le crystal d'Islande a la propriété de doubler tous les objets qu'on regarde au-travers. M. Horrebows pense que c'est moins un crystal qu'une espece de pierre spéculaire: *lapis specularis*. Il se trompe, ainsi que quelques auteurs qui ont cru, à cause du tissu feuilleté de ce crystal, que c'étoit une sorte de talc. On l'a mis aussi au rang des sélénites; mais il est démontré que c'est un spath calcaire, qu'il faut prendre garde de confondre avec d'autres substances qui lui ressemblent. On peut consulter à ce sujet l'excellent ouvrage d'Huygens sur la lumiere, & les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1710, p. 341.

Métaux.

L'ISLANDE renferme dans son sein des mines de cuivre & de fer, & j'ai moi-même souvent trouvé dans les montagnes des morceaux purs de ces métaux. M. Horrebows assure qu'on rencontre tous les jours, presqu'à la surface de la terre, de gros morceaux d'argent; ce que je n'ai point vu, je n'ai même entendu dire à personne qu'il en eût découvert.

Soufre.

IL y a du soufre dans les montagnes & dans les plaines. On le reconnoît par les vapeurs qui s'élevent de la terre, & par le voisinage des sources chaudes. Le soufre est toujours couvert d'une couche de limon ou de sable. Ce limon est de différentes couleurs, blanc, jaune, vert, rouge & bleu. On creuse seulement deux ou trois pieds pour trouver de très bon soufre. On choisit de préférence les endroits où l'on voit

une petite éminence, au sommet de laquelle est un foyer par où s'exhale une vapeur chaude. A peu de distance de l'éminence, on trouve du soufre en petits morceaux détachés, mais c'est sous l'éminence même qu'on trouve le soufre le plus compact & en plus grande grande quantité. Les ouvriers qui travaillent à l'exploitation des mines de soufre, ont soin d'envelopper leurs souliers de morceaux de gros drap de laine pour ne pas se brûler les pieds; en effet le soufre sortant de la mine est si chaud, qu'il est impossible de le tenir dans les mains.

Disette de bois.

M. Horrebows critique M. Anderson sur ce qu'il dit qu'il n'y a point de bois en Islande; il fait ensuite le détail de deux ou trois forêts, qui, dit-il, ont plus d'une demi-lieue de tour. Pour moi, je n'ai point vu du tout de bois; & l'on m'a dit qu'il y avoit seulement en quelques endroits des broussailles & de petits buissons, tels que des ronces & des genevriers: mais la Nature toujours bienfaisante, dédommage ces insulaires par la quantité prodigieuse de bois que la mer jette sur le rivage en plusieurs parties de l'Isle. Sur les côtes où la mer ne porte pas de bois, les habitans font du feu avec de la tourbe & des arrêtes de poisson trempées dans de l'huile, faite avec des foies de morue. Dans plusieurs endroits, en creusant la terre, on arrache de vieilles racines, qui prouvent que l'isle fut autrefois couverte de bois.

Bois fossile.

M. Olave m'a aussi montré des morceaux d'une espece singuliere de bois qu'on trouve dans le sable, & plus souvent au milieu des pierres. Ce bois, qu'il nommoit en latin *lignum fossile*, est noir, lourd, & ressemble à l'ébene. Les Islandois le nomment *schwartzen brand*, qui veut dire en françois *noirs tisons*. On le trouve en morceaux larges & minces, & toujours entre les rochers qui l'enveloppent. Ce bois (si c'en est un) mérite toute l'attention des Naturalistes.

Plantes.

Un Botaniste trouveroit en Islande bien de l'occupation. Je n'entre point dans le détail des plantes salubres que la terre produit en grande quantité, & dont plusieurs sont inconnues en France: ces objets ne sont point de mon ressort, mais j'ai remarqué, en admirant la sagesse de la Providence, que les simples les plus nécessaires aux habitans y sont très-communs, comme l'ail, l'oseille & le cochlearia, excellens préservatifs contre le scorbut, la maladie dominante du pays. On y trouve aussi par-tout de l'angélique; elle y croît en si grande abondance, que les habitans en font souvent leur nourriture, & en donnent à leurs bestiaux; elle est d'ailleurs d'un goût exquis, & d'une grandeur extraordinaire.

Plante dont on fait du pain.

Mais la plante la plus singuliere & la plus précieuse est celle qu'ils trouvent sur les rochers, c'est une espece de mousse, qui ressemble assez au pulmonaire. Beaucoup d'Islandois en font de la farine, qu'ils préferent à celle de froment. Ils la nomment *fialla-gras*, herbe de rocher.

Fruits.

Les légumes & les fruits ne peuvent venir en Islande, parce que, comme le remarque M. Anderson, le froid est trop excessif; & quoiqu'en dise M. Horrebows, qui dit avoir mangé des groseilles dans le

jardin du Gouverneur à Befefted, je penfe qu'il eft plus difficile de faire venir des raves en Iflande que des ananas à Paris. Il n'eft pas plus poffible d'y faire croître du bled; & les ordonnances fur l'agriculture, qui fervent d'autorité à M. Horrebows, ne prouvent point que les terres d'Iflande furent jadis enfemencées; car la fageffe des loix prévoit tous les jours des cas qui n'arrivent pas.

Voyage dans la Mer du Nord. M. de Kerguelen. 1767.

Agriculture.

Ours.

On ne voit en Iflande aucune bête fauve. Il y vient quelquefois des Ours portés fur des glaçons du Groenland; mais dès qu'ils ont pris terre & qu'on les apperçoit, ils font tués à coups de fufil ou de lance; il en vient de noirs, de blancs, de grifâtres & de tigrés, mais ils n'ont jamais le tems de fe multiplier.

Renards.

Le feul animal farouche qui foit en Iflande eft le Renard. On en voit de noirs, de bleus, de rouges & de blancs. Les habitans, pour prendre beaucoup de ces animaux, placent dans la campagne un mouton ou un cheval mort, qui répand au loin une odeur forte. Les renards allechés par l'odeur, fe raffemblent autour de la charogne, auprès de laquelle le chaffeur a eu foin de fe pratiquer une loge, d'où il voit fans être vu, & d'où il peut tuer quatre ou cinq renards à chaque coup de fufil.

Chevaux.

Il y a beaucoup de chevaux en Iflande; la race en eft petite: elle vient, felon M. Anderfon, de Norvege, & de l'Ecoffe, felon M. Horrebows; elle ne fort peut-être ni de l'un ni de l'autre de ces deux pays. Quoi qu'il en foit, les chevaux iflandois ont beaucoup de force & de vîteffe. On voit dans les montagnes d'Iflande des milliers de chevaux qui paffent plufieurs années fans entrer fous aucun toît; ils ont l'inftinct de rompre la glace avec les pieds pour trouver de la nourriture. Les chevaux de felle reftent tout l'hiver à l'écurie; mais quand un habitant veut des chevaux pour le travail, il envoie dans les montagnes des valets qui les raffemblent, & les prennent avec des cordes. Les chevaux qu'on retire des montagnes à cinq ans, deviennent ordinairement les plus beaux & les plus vigoureux du pays.

Moutons.

Les Iflandois élevent beaucoup de moutons. Chaque Ferme ou Métairie a fon troupeau; il y a des fermiers qui ont jufqu'à cinq bergeries. On laiffe en certains cantons errer les moutons toute l'année, même l'hiver, dans les montagnes. On a feulement foin, quand la mauvaife faifon commence, de retirer dans les bergeries les agneaux qui n'ont pas un an, car ils ne pourroient fupporter le froid comme les vieux moutons, qui font mieux fourrés. Ces animaux font obligés de faire une ouverture dans la neige pour trouver de l'herbe: c'eft un bien très-cafuel pour les habitans, ces pauvres gens perdent fouvent dans un inftant le fruit de leurs peines. Lorfqu'il tombe beaucoup de neige & que le vent eft violent, des troupeaux entiers, forcés de céder à fon impulfion, fe trouvent fur les bords de la mer, & font enfuite enlevés par un fecond orage. M. Horrebows en a vu, dit-il, qui, par la force du vent, avoient été tranfportés à quatre lieues en mer. Il arrive fouvent que lorfque les moutons font dans les champs en hiver,

VOYAGE DANS LA MER DU NORD. M. DU KERGUELEN. 1767.

lorfqu'il tombe de la neige, & qu'il gele, ils fe ramaffent en pelotons, alors leur toifon elle-même fe gele, de maniere qu'ils ne peuvent plus fe dégager, & qu'ils ont au-deffus d'eux plus de vingt pieds de neige. Ils reftent dans cet état jufqu'à ce que le tems permette de les chercher & de les fauver. Quelquefois on les retire fains & faufs, mais quelquefois auffi ils font étouffés par le poids de la neige, ou étranglés par les renards qui leur font une guerre cruelle. On lit dans M. Anderfon, une particularité qui paroît fabuleufe. Il raconte que lorfque les moutons font obligés de refter quelques jours dans la neige, la faim les force à fe manger la laine, & qu'ils fubfiftent ainfi jufqu'à ce qu'on vienne les fecourir. Ce fait m'a été certifié dans le pays; on m'a de plus ajouté, que lorfque le propriétaire s'en apperçoit, il tue les moutons poffédés de cette manie trop nuifible aux autres, parce qu'elle détruit leur vêtement, qui eft leur unique défenfe contre le froid. La laine des moutons eft très belle, mais elle eft de différente qualité, felon les différens quartiers de l'ifle, qui eft d'une grande étendue.

Bœufs & vaches.

L'ISLANDE a beaucoup de bœufs & de vaches. Ces animaux font de petite taille. Les bœufs ont un goût fauvage; les vaches donnent beaucoup de lait (x), quelques-unes en donnent vingt pots par jour; leur lait eft admirable, c'eft la nourriture & la boiffon des malades; le petit lait eft la boiffon principale de ceux qui fe portent bien, ils la nomment *fyre*. Elle devient aigre en vieilliffant; c'eft alors qu'ils la trouvent bonne & faine: ils y mêlent même fouvent du jus d'ofeille, quand elle eft trop fraîche.

Gibier.

TOUT le gibier d'Iflande confifte en becaffes, becaffines & perdrix. La perdrix, que les infulaires appellent *riper*, eft blanche; elle eft plus groffe que les nôtres, elle a les pattes couvertes d'un duvet comme celles d'un lapin: les perdrix ont également les plumes blanches dans la Laponie, & font groffes comme celles d'Iflande. Les Iflandois les tuent à coup de fufil, ou les prennent dans les lacqs.

Oifeaux de proie.

L'ISLANDE eft remplie d'un nombre infini d'oifeaux de proie de toute efpece, comme aigles, vautours, éperviers, faucons, hiboux, corbeaux, & beaucoup d'autres, qui ont des noms particuliers, ou qui n'en ont point. De tous les oifeaux, le faucon eft celui qui mérite le plus notre attention. On en trouve de blancs, de gris-blancs & de gris. Il eft reconnu que les faucons d'Iflande font les meilleurs, ils font plus gros & plus forts que ceux des autres pays, & peuvent chaffer plus de douze ans. Le Roi de Dannemarck en envoie chercher tous les ans. Il paye cinquante livres de notre monnoie pour un faucon gris, & quatre-vingts livres pour un blanc.

IL y a beaucoup d'oifeaux aquatiques, comme cignes, oies, canards, plongeons; &c. mais le plus remarquable & le plus lucratif pour les habitans eft le canard qui donne l'édredon. Ce canard rapporte un double pro-

(x) Les Iflandois, au défaut de foin, nourriffent leurs beftiaux avec des arrêtes de poiffon bouillies.

profit aux Islandois; il produit des œufs excellens qu'on peut lui faire renouveller jusqu'à trois fois, & il fournit un précieux duvet.

VOYAGE DANS LA MER DU NORD. M. DE KERGUELEN. 1767.

CET oiseau forme l'intérieur de son nid avec le duvet qu'il arrache de son estomac, ensuite il pond trois ou quatre œufs. L'habitant à qui le nid appartient, enleve le duvet & les œufs; la femelle se déplume encore, refait son nid, & pond d'autres œufs, qu'on lui enleve de nouveau: alors le mâle se déplume à son tour, refait le nid, & la femelle pond des œufs pour la troisieme fois; mais on les lui laisse, attendu que si on les enlevoit trois fois, elle n'en feroit plus & abandonneroit pour toujours ce canton malheureux, ce qui feroit une perte considérable; car les petits viennent l'année suivante se multiplier dans l'endroit où ils ont pris naissance. On a dit à M. Anderson que les Islandois mettoient un bâton d'une demi-aune de long dans le nid des canards à duvet, afin d'obliger la femelle à pondre une quantité d'œufs assez grande pour couvrir le haut du bâton, au point de pouvoir s'asseoir dessus pour les couver. Je suis surpris que M. Anderson ait publié de pareilles fables; mais tout ce que je viens de dire est dans le vrai. Nous avons tué pendant notre séjour en Islande beaucoup de ces animaux mâles & femelles, & j'ai remarqué que le duvet que l'on arrache au mâle, qui a beaucoup de plumes blanches, est bien plus beau & plus fin que celui de la femelle.

Poissons.

LA quantité de poissons de toute espece qui abondent sur les côtes d'Islande est prodigieuse. On en pêche toute l'année; cependant le tems le plus convenable est depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Septembre. On y prend des harengs, des cabeliaux ou morues, des égreffins, des hillebuts, des solles, des plies, des flaitans, des colins, des maquereaux, des rayes, &c. Tous ces poissons sont assez connus, mais nous en avons pris qui étoient d'une grandeur extraordinaire; nous pêchâmes un jour un flaitant qui pesoit trois cens livres. Le poisson le plus singulier de cette côte est celui que nous nommons loup & que les Islandois nomment *steen-bit*, c'est-à-dire *mangeur de pierres*: en effet, quand on l'ouvre, on le trouve toujours plein de petites pierres, ou gravier: il se nourrit aussi de petites morues, auxquelles il fait continuellement la guerre. Toutes les fois que le tems le permet, les Islandois vont à la pêche dans les baies, ou même à une ou deux lieues en mer; ils s'embarquent dans des esquifs légers, nommés *yolles*. Le poisson le plus commun & qui fait la grande richesse des habitans, est le cabeliau, ou la grande morue que ces insulaires nomment *forsch*: c'est leur principale denrée marchande; ils en tirent leur subsistance en le changeant contre les choses dont ils ont besoin. C'est ce même poisson que les François & les Hollandois vont pêcher sur les côtes d'Islande, depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Septembre. Les bâtimens dont ils se servent, & qu'ils appellent *dogres*, sont d'environ cent tonneaux. La pêche commence à la pointe de *Bredervick*, & finit à la pointe de *Langerness*, en remontant par le cap de Nord & par l'Isle *Grims*. On pêche à l'hameçon, qu'on garnit d'un morceau de viande crue ou du cœur d'un pois-

VOYAGE DANS LA MER DU NORD. M. DE KERGUELEN. 1767.

son pris récemment. La pêche des dogres François ou Hollandois, se fait ordinairement à quatre ou six lieues en mer, à quarante ou cinquante brasses de profondeur. Plusieurs bâtimens vont même quelquefois à quinze lieues au large pêcher par cent brasses d'eau. A mesure qu'on prend de la morue, on la décolle, on la lave bien, on l'habille, on la met en des tonnes avec du sel de mine ou de Lisbonne. Voilà comme se fait cette pêche, qui occupe tous les ans quatre-vingts bâtimens François, & plus de deux cens Hollandois. La morue ainsi préparée est délicate & blanche, le sel de mine contribue à lui conserver la blancheur, parce qu'il ne dépose point sur le poisson une vase noire, comme fait le sel de France. On est surpris, vu la quantité prodigieuse de morue qu'on prend tous les ans sur le grand Banc, dans le Nord, &c. que la mer n'en soit point dépeuplée; mais un physicien qui a eu la patience de compter les œufs d'une morue, & qui a trouvé dans une seule neuf millions trois cens quarante-quatre mille œufs, rassure par ce calcul les observateurs, & prouve que la génération de ce poisson est plus forte que sa destruction. Après la morue, ou le cabeliau, le poisson le plus commun sur les côtes de la mer du Nord, est le hareng, dont la pêche est d'un produit infini pour les nations boréales. Ce poisson est si abondant, que, malgré l'énorme quantité qu'on en prend, on calcule que le nombre des harengs pris chaque année par tous les pêcheurs dans les mers du Nord, est au nombre de ceux qui peuplent tous les ans ces mers, comme un est à un million.

Baleines.

On voit une grande quantité de Baleines, sur-tout dans l'été, sur les côtes d'Islande. J'en ai vu douze ou quinze ensemble, à cinq ou six lieues de terre, dans le Nord des isles aux Oiseaux; je leur fis tirer une vingtaine de coups de canon à boulet, pour exercer mes canonniers, qui en blesserent plusieurs. On prend en Islande beaucoup de saumons; & dans les lacs, tels que le Myvarne, dont j'ai déja parlé, on trouve quantité de truites excellentes, que les habitans sechent & salent, pour en faire leur nourriture pendant toute l'année. Les anguilles sont aussi très communes, mais les Islandois ont pour ce poisson une aversion singuliere.

Constitution des Islandois.

Apres avoir détaillé les productions d'Islande, il convient de faire connoître la constitution, les travaux, & la vie privée des Islandois. Ces peuples sont d'une taille ordinaire, & d'un tempérament robuste; ils jouissent d'une santé admirable; une éducation mâle, une vie sobre, pénible & frugale, contribuent sans doute à leur donner cette trempe forte. Ils sont en général allertes & bien faits; ils ont de belles dents, & presque tous des cheveux blonds. Les femmes ne sont point d'une aussi bonne constitution que les hommes: leurs occupations sont fort douces; elles travaillent & préparent les laines, & leur plus grande peine est de faire le foin. Leurs couches ne sont point faciles, & aussi heureuses que le dit M. Anderson; un instant après leur délivrance, elles ne vont point se baigner & se remettre à leur ouvrage. Dans les différens séjours que j'ai faits en ce pays, mon chirurgien en a accouché plusieurs avec les mêmes difficultés, & je sais qu'elles restoient toutes

huit jours au lit; j'ai même appris qu'il en meurt beaucoup en couche, faute de sages-femmes, de chirurgiens & de secours nécessaires. Les Islandois n'ont ni bons chirurgiens, ni habiles médecins, cependant après l'âge de cinquante ans ils en auroient grand besoin; c'est à cet âge qu'ils commencent à être attaqués par les maladies & les infirmités. On voit rarement dans cette isle un homme de quatre-vingts ans: les Islandois périssent presque tous par la poitrine, par le scorbut & par les obstructions. Ils appellent presque toutes les maladies qui les menent au tombeau, du nom générique de *landsarsak*. Ils ont une maladie héréditaire qui differe peu de la lepre, mais qui n'est pas contagieuse. On sera sans doute étonné que les Islandois que j'ai peint si vigoureux, deviennent infirmes dans un âge si peu avancé; mais il faut faire attention aux travaux rudes qui les occupent continuellement, & à la vie sédentaire qu'ils menent. Ils n'ont point d'exercices publics, ils ne connoissent ni les jeux, ni les danses, ils essuyent nuit & jour à la pêche les injures du tems, ou s'ils habitent l'intérieur de l'isle, ils ne sortent pas de chez eux sans se mouiller les pieds dans les vallées toujours humides par la quantité de ruisseaux & de torrens, qui descendent des montagnes couvertes de neige & de glaces. Les Islandois élevent leurs enfans avec tous les soins possibles; on ne les sevre pas plutôt qu'en France, & M. Anderson se trompe lorsqu'il prétend qu'ils ne têtent que huit ou dix jours; ce qui m'a paru le plus singulier dans la façon d'élever les enfans, c'est qu'on les met en culotte & en veste au bout de deux mois.

VOYAGE DANS LA MER DU NORD. M. DE KERGUELEN. 1767.

Nourriture des Islandois.

J'AI dit que la vie des Islandois étoit sobre & frugale, le lecteur en pourra juger sur ce que je vais raconter de leurs repas; ils vivent ordinairement de têtes de cabeliaux pendant l'été, & de têtes de moutons pendant l'hiver: ils décolent la morue ou cabeliau pour la sécher ou la saler, & les têtes se consomment dans le ménage. Un ménage ordinaire se nourrit avec trois ou quatre têtes de morue bouillies dans l'eau de mer. Ils font cuire dans l'eau le poisson, la viande & tous leurs alimens. Les têtes de moutons qu'ils mangent l'hiver, sont le superflu des salaisons de ces animaux dont ils font commerce. Ils mettent ces têtes dans une espece de vinaigre pour les conserver. Ce vinaigre se fait avec du petit-lait, du jus d'oseille, & autres herbes fortes. Tous leurs mets sont apprêtés sans sel & sans épiceries: le beurre est le seul ingrédient; mais le laitage est la principale nourriture des insulaires. Le pain est très-rare en Islande; les pauvres n'en connoissent point l'usage, & ne vivent que de poisson sec; ceux qui ont plus d'aisance mangent du pain les jours de réjouissance, comme nôces, baptêmes, assemblées, &c. Ce pain leur est apporté de Copenhague. Il a la forme des galettes ou biscuits de bord; il est fait de grosse farine de seigle, & il est noir à faire horreur.

Habillemens des Islandois.

L'HABILLEMENT des Islandois, & sur-tout des Islandoises, est assez singulier; je ne parle pas des officiers de justice qui viennent de Copenhague, & s'habillent comme en Dannemarck; il n'est ici question que des habitans naturels d'Islande. Les hommes sont presque habillés

VOYAGE DANS LA MER DU NORD. M. DE KERGUELEN. 1767.

comme nos matelots; ils ont une grande veste en façon d'habit & un bon gilet de drap; la culotte est de même étoffe que le gilet. Ils portent quatre & six rangs de boutonnieres sur leur gilet; & comme les boutons sont toujours de métal, cuivre ou argent, ils servent d'ornement. Les pêcheurs mettent par-dessus un gros gilet uni, un autre gilet de peau de mouton ou de cuir; ils frottent ce gilet de foie de poisson ou de graisse, pour le conserver & le rendre impénétrable à la pluie. Ils couvrent l'autre moitié du corps d'une espece de pantalon de cuir, qui leur tient lieu de culottes, de bas & de souliers. Ils ont de grands chapeaux rabattus, qui les mettent à l'abri des injures de l'air quand ils vont à la pêche. Les femmes ont des robes, des camisoles & des tabliers d'un drap, appellé *wadmel*, qui se fait en Islande: elles mettent par-dessus leur camisole une robe très-ample, assez semblable à celles des Jésuites; mais elle ne descend pas si bas que les juppes, qu'elles laissent voir. Cette robe est de différente couleur, mais plus souvent noire; on la nomme *hempe*: elle est garnie d'un ruban de velours ou de quelqu'autre ornement. Les femmes riches portent le long du devant de la *hempe* plusieurs paires de boucles d'argent ou de vermeil, qui ne servent qu'à la parure. Elles garnissent aussi le bas de leurs tabliers & les coutures de leurs camisoles de rubans de soie, de galons ou de velours de différente couleur. Elles portent un collier roide, large de trois ou quatre doigts. Ce collet, ou collier, est toujours d'une très-belle étoffe ou d'un velours bordé d'un galon d'or ou d'argent. Leur coëffure a l'air d'une pyramide, ou d'un pain de sucre, de deux ou trois pieds de hauteur; elles se coëffent avec un grand mouchoir d'une très-grosse toile qui se tient tout droit, qui est couvert d'un autre mouchoir plus fin, qui forme la figure que je viens de dire. Les hommes & les femmes portent également des souliers de cuir de bœuf, ou de peau de mouton cousus par les femmes. Ces souliers, qui n'ont point de talons, & qui ressemblent assez à des bourses à jettons, se lient & se serrent au bas de la jambe, par le moyen de petites courroies, qui font l'effet des cordons de bourse.

Habitation des Islandois.

MM. Horrebows & Anderson ne sont point d'accord sur la forme des habitations des Islandois. Le premier, qui voit tout en beau, fait la description des maisons que les gens riches habitent. Le second, qui n'écrit que sur le rapport des pêcheurs qui ont fréquenté les côtes, trace la peinture des cabanes qu'habitent les pauvres. La description du premier est trop magnifique; la peinture du second ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité. En entrant dans chaque maison, dit M. Horrebows, on trouve un corridor profond, large de six pieds, au-dessus duquel sont des solivaux de traverse qui portent un toit. On pratique dans ce corridor, de distance en distance, des ouvertures rondes pour donner passage à la lumiere; elles sont fermées par de petits carreaux de verre, & communément par de petits cercles de tonneaux, sur lesquels est tendu un parchemin, qui se fait avec les vessies des bœufs & des vaches; ils appellent ce parchemin *hinne*; il est fort transparent. A l'un

des bouts de ce corridor est l'entrée commune de la maison. Devant cette entrée est placée une chambre de quatorze aunes de long (y) sur huit aunes de large, que les Islandois appellent l'étuve; cette piece sert ordinairement de salle de travail: les femmes y préparent la laine, y font les habits & les autres travaux de ménage. Au bout de cette salle, il y a ordinairement une chambre à coucher pour le maître & la maîtresse. Les enfans & les servantes couchent au-dessus. Il y a encore ordinairement deux autres pieces de chaque côté du corridor, l'une de ces pieces sert de cuisine, l'autre de garde-manger, la troisieme de laiterie, la quatrieme & la derniere à l'entrée du corridor sert à faire coucher les domestiques: cette piece est appellée chez eux la *skaule*. On pratique sur le toît de chaque chambre des ouvertures, comme sur le corridor, pour introduire la clarté par le moyen de quelques vîtres ou de quelques chassis de *hinne*; mais la salle du travail est ordinairement éclairée de deux fenêtres vîtrées; outre toutes ces pieces, la plupart ont encore du côté de la skaule une chambre pour recevoir les étrangers; c'est l'appartement de parade. Près de ce corps de logis, ils ont une maisonnette, qu'ils appellent *forge*: c'est-là qu'ils font tous leurs ouvrages. Chaque habitant a de plus son étable, son écurie & sa bergerie. Les Islandois ne serrent pas le foin dans des maisons, mais ils le placent sur un lieu élevé entouré d'un fossé, & ils le mettent en tas séparés de six pieds de hauteur, & six pieds de largeur. Ils ménagent de petits intervalles entre les tas, qui sont couverts de gazons verds en pyramide, pour que l'eau s'écoule facilement, & se rende au fossé. Voilà la description que M. Horrebows fait des maisons ordinaires des Islandois; il boise ensuite les appartemens, & les décore de glaces & de meubles. Les gens les plus riches du pays ont en effet des maisons distribuées comme celles que l'on vient de décrire; mais on n'y voit ni glaces, ni boiseries, ni meubles de parade. Les pieces, les chambres, les salles mêmes pour recevoir les étrangers, ont rarement un plancher. Une table, quelques coffres ou armoires, & un poële construit en briques, voilà tout ce qui décore les maisons que les plus riches habitent; les pauvres & les pêcheurs n'ont qu'une simple cabane, à moitié enfoncée dans la terre. Les bestiaux occupent le bas; les maîtres, les enfans, les domestiques couchent au-dessus, & ne sont séparés des animaux que par quelques planches volantes. Au reste, toutes les habitations sont couvertes de gazon. Cependant dans les villes, comme *Holum* & *Skalholt*, les maisons des Evêques & des Baillifs sont construites en briques, en pierres & en bois, & sont couvertes de planches; mais elles coûtent prodigieusement, car presque tous les matériaux sont apportés de Copenhague. On appelle villes un amas de quelques maisons très-voisines.

VOYAGE DANS LA MER DU NORD. M. DE KERGUELEN. 1767.

LES Islandois n'ont point tous les vices que leur impute M. Anderson, mais il s'en faut de beaucoup qu'ils aient toutes les belles qualités

Mœurs des Islandois.

(y) L'aune islandoise a les trois cinquiemes de l'aune de France.

Voyage dans la Mer du Nord. M. de Kerguelen. 1767.

que leur donne M. Horrebows. Ils ſont bons, doux, humains, mais pareſſeux, défians, ivrognes. Les facteurs de la Compagnie Danoiſe, qui a des magaſins en différentes parties des côtes, donnent de l'eau-de-vie en échange de poiſſons ſecs, de laine & autres marchandiſes du pays, & ce commerce fournit aux habitans les moyens de s'énivrer. Ils ne m'ont point paru braves; on m'a dit cependant qu'il y avoit des Iſlandois dans les troupes du Roi de Dannemarck. Ils ſont bons matelots ſur les côtes. Les Iſlandois ſont judicieux; ils aiment les ſciences & les arts; ils jouent beaucoup aux échecs, ils ont pour ce jeu le goût le plus vif. J'ai trouvé en Iſlande beaucoup d'habitans qui parloient latin: pluſieurs vont faire leurs études à Copenhague, & les font avec ſuccès. Il y a auſſi des colleges à Skalholt & à Holum, où les Iſlandois envoyent leurs enfans, qui réuſſiſſent preſque tous dans les humanités.

Religion.

En l'année 1000, les Iſlandois étoient plongés dans les ténebres de l'idolâtrie. Ils adoroient *Jupiter* ſous le nom de *Thor*, & *Mercure* ſous le nom d'*Odin*: ils ne reconnoiſſoient que ces deux divinités. La religion catholique y fut établie quelque tems après; elle en a été depuis bannie par Chriſtian III, Roi de Dannemarck: ils ſuivent tous aujourd'hui la confeſſion d'Augsbourg.

Commerce.

Les Iſlandois commercent avec une Compagnie de Copenhague, qui a le privilege excluſif de venir en Iſlande, moyennant une ſomme qu'elle paye au Roi: cette Compagnie établit dans chaque port des Facteurs ou Directeurs, qui ont des magaſins pleins de marchandiſes, qu'ils débitent pendant le cours de l'année aux inſulaires. Ce débit continuel & journalier n'empêche pas qu'il ne ſe faſſe tous les ans une grande vente à l'arrivée des vaiſſeaux de la Compagnie dans chaque port. Les marchandiſes d'exportation conſiſtent en poiſſons ſecs, mouton ſalé, bœuf ſalé, beurre, huile de poiſſons, ſuif, laine brute, wadmel, camiſoles groſſes & fines, bas & gants de laine, peaux de moutons & de renards, ſoufre, plumes, édredon, &c. Les marchandiſes d'importation conſiſtent en toute ſorte de ferrures, pains ſecs, bierre, eau-de-vie, étoffes, farines, lignes de pêche, planches, bois de charpente, tabac, fers à cheval. Les Iſlandois payent tout ce qu'ils achetent avec leurs denrées ou marchandiſes du pays. On n'y connoît preſque point l'argent. Toutes les ventes, tous les acquits, en un mot, toutes les affaires ſe traitent en poiſſons, & on paye en conſéquence de l'évaluation; une aune de tabac vaut un poiſſon. Ainſi l'on peut regarder le poiſſon & le tabac comme la monnoie courante d'Iſlande.

Gouvernement.

Il me reſte à parler du Gouvernement d'Iſlande. Cette iſle eſt diviſée en quatre parties ou provinces, celles du Nord, de l'Eſt, du Sud & de l'Oueſt. Ces provinces ſont diviſées en Cantons, gouvernés par des Baillifs. Il y a dix-huit ou vingt Cantons, dont chacun renferme quinze ou ſeize Paroiſſes. Toutes ces paroiſſes ſont dirigées par deux Évêques; l'un gouverne la partie ſeptentrionale, & l'autre la partie méridionale. Le ſiege du Conſeil Souverain ſe tient à Beſſeſted, ſous

la direction d'un Grand Baillif qui y réside. Le Roi entretient aussi, pour la perception de ses droits, un Sénéchal, qui demeure également à Beffested. Ces deux Officiers principaux rendent compte au Gouverneur-général d'Islande, qui fait toujours sa résidence à la cour de Copenhague. Voilà tout ce que je puis dire d'intéressant au sujet de l'Islande, pour ne point m'écarter des bornes que je dois me prescrire. Je reprends la suite de mon Journal.

COMME j'avois ordonné à tous les pêcheurs que le coup de vent du 29 Mai avoit fait relâcher à Patrixfiord, d'instruire toute la Flotte que je demeurerois encore quinze jours en cette rade, pour être plus à portée de donner du secours aux bâtimens qui en auroient besoin, & pour ne pas les mettre dans le cas de me chercher à tâtons dans la brume, je restai en effet dans la même position jusqu'au 15 Juin. Je dirai ici en passant que tout bâtiment du Roi, qui sera envoyé en Islande pour protéger la pêche, ne sera jamais plus utile que lorsqu'il sera dans un port, où il aura donné un *rendez-vous* général à tous les bâtimens qui pourroient avoir besoin de secours ou de réparation; car la pêche d'Islande est si étendue, qu'il faudroit quatre Frégates pour la protéger, & il regne en ces parages des brumes si épaisses, qu'il n'est pas quelquefois possible de voir un bâtiment à une portée de fusil.

Appareillage de Patrixfiord.

LE 15 Juin au matin, voyant apparence de vent de Sud, je fis porter une petite ancre avec un grêlin au Sud-sud-ouest, pour pouvoir appareiller facilement & promptement, soit en levant cette petite ancre avec ma Frégate, soit en la laissant lever à ma chaloupe. La force de la tenue, la profondeur de l'eau & l'enfoncement de l'anse où j'étois, m'engagerent à faire cette manœuvre. Il fit calme toute la journée: je levai mes deux grosses ancres après midi, & le soir à neuf heures, les vents étant de la partie du Sud, je mis à la voile. Je n'embarquai mes bâtimens à rames que lorsque je fus en-dehors des pointes qui sont à l'entrée de la baie, parce que je pouvois en cas de calme en avoir besoin pour me remorquer. J'ai oublié de dire qu'il y a au Sud de la pointe méridionale de Patrixfiord, en-dehors, une anse de sable jaune, qui fait une reconnoissance de quatre lieues & qui sert de marque pour cette partie.

Glaces.

LE 20 à minuit, comme nous faisions route au Ouest-sud-ouest pour passer au large des isles aux Oiseaux, les vents au Nord-est avec de la brume, on cria du gaillard-d'avant que nous étions sur les glaces. En effet, au même instant, je vis à stribord de gros monceaux de glace, qui faisoient partie d'une banquise dont l'extrêmité étoit devant moi. Je vins tout-à-coup sur bas-bord pour la doubler au vent, & j'en passai si près que j'acostai plusieurs morceaux détachés qui ne nous firent point de mal, quoique la Frégate en ressentît de rudes secousses. Il est à propos de faire ici mention de quelques manœuvres qui pourront être utiles à ceux qui se trouveront pour la premiere fois engagés dans les glaces. Il n'est pas étonnant qu'ils soient effrayés à l'aspect de ces masses énormes, qui se briseront souvent autour d'eux avec un fracas épou-

Manœuvres au milieu des glaces.

Voyage dans la Mer du Nord. M. de Kerguelen. 1767.

vantable; leur crainte s'évanouira lorsqu'ils sauront que les vaisseaux ont cherché souvent un asyle dans les glaces, ou que des navigateurs s'y enfoncent pour se mettre à l'abri de la tempête; parce qu'au milieu des glaces, la mer est toujours belle, & qu'on y est comme dans un port. Mais il faut avoir l'attention de garnir le vaisseau avec des bouts de vieux cables, des matelas & des paillassons. On peut aussi s'amarrer le long d'une glace, en y enfonçant des chevilles de fer de cinq pieds de longueur, sur lesquelles chevilles on porte des grêlins qu'on a soin de roidir à bord, & à l'avant & à l'arriere du bâtiment par le moyen du cabestan. Au défaut de chevilles de fer, on se sert de grapins & de pinces, qu'on enfonce dans la glace à coups de masse. On serre ou on cargue les voiles, & l'on se trouve amarré comme le long d'un quai. Il faut prendre garde de s'amarrer à une glace trop élevée; car on en voit de hautes qui se brisent & capottent continuellement. Lorsque la vue d'une ouverture dans les glaces, un changement de vent, ou le voisinage d'une côte engagent à virer de bord, on manœuvre le vaisseau par le moyen des amarres comme dans un port. Si l'on veut se frayer une route dans les glaces pour y entrer ou pour en sortir, on prend deux mâts d'hune de rechange, on amarre les deux gros bouts sous les portes-haubans de misaine, & l'on forme avec les deux petits bouts une fourche en avant de la proue, laquelle fourche est soutenue par un amarrage sous le mât beaupré: cette fourche sert à écarter les glaces en avant du bâtiment. Si l'on ne juge pas à propos de se servir de cet appareil, on choisit un morceau de glace un peu moins élevé que la proue, on gouverne sur lui à petites voiles; & lorsqu'on le tient sous l'éperon ou le taille mer, on force alors de voile. Ce morceau de glace qui est chassé par le vaisseau, chasse à son tour toutes les glaces qui s'opposent au passage du bâtiment, qui par ce moyen ne souffre aucun dommage.

Description des ports de l'Ouest & du Nord de l'Islande.

Avant de m'éloigner de l'Islande, il est bon de faire part au Lecteur des connoissances que j'ai pu acquérir, concernant les ports qui sont situés à l'Ouest & au Nord de cette isle. Je commencerai par *Adelfiord*, qui est au Nord de Lusbaye, & je continuerai de même jusqu'à la pointe de Langerness. Adelfiord, ou la baie qui porte ce nom, est très-grande & très-profonde, mais le mouillage n'y est point bon pour de gros vaisseaux, parce que la côte est très-escarpée, & qu'il faut mouiller très-près de terre. Les pêcheurs étant mouillés, ont la poupe à une si petite distance de la côte, que les équipages vont à terre par le moyen d'une planche.

La baie de *Direfiord* est aussi belle & aussi grande que celle de Lusbaie: il n'y a aucun danger pour entrer, il faut seulement prendre garde aux rafales qui viennent par les gorges. Par-tout le mouillage est bon pour des vaisseaux de guerre. Il y a au fond de la baie deux pointes en pain de sucre, qu'on prend de loin pour deux isles pyramidales, & qui font reconnoître la baie de Direfiord quand on vient du large.

La baie de *West-Norderfiord* est aussi grande que la derniere; il y a bon

bon mouillage dans la premiere anse à bas-bord en entrant, mais il ne convient qu'à des bâtimens qui comptent en partir incessamment, & il vaut mieux s'enfoncer davantage pour être plus à l'abri. On trouve vingt-cinq brasses (bonne tenue): il y a des rochers à stribord & à bas-bord en entrant, mais elles sont toutes à terre.

La baie de *Pikhol* est trop ouverte, elle ne convient qu'à des pêcheurs ou à de petites corvettes; il faut aller mouiller près de la maison du Ministre, & se mettre à couvert par la pointe du Nord. On y est mouillé par douze brasses d'eau fond de sable fin.

La baie de *Bolk-Bogt* est plutôt un golfe qu'une baie: elle est peu connue. Les pêcheurs s'y enfoncent rarement; cependant un patron ou maître m'a dit qu'il a été une fois au fond de la baie, & qu'il avoit trouvé derriere une pointe qui s'avance, un ancrage excellent sous la maison du Facteur de la Compagnie; il m'a même ajouté que s'il étoit obligé d'hiverner en Islande, il choisiroit cet endroit par préférence.

La rade de *Seertel-Baie* est très-belle, il y a bon mouillage pour tout bâtiment; on peut mouiller à stribord en entrant après avoir doublé une pointe, mais le meilleur ancrage est au pied d'une coupure très-remarquable au fond de la rade. On reconnoît cette rade par une colline de sable gris qu'on voit de très-loin.

On mouille dans la baie de *Rakol* par douze brasses d'eau, fond de sable. On y est à couvert des vents de la partie du Sud & de l'Est, mais d'un vent de Nord & d'Ouest, on y seroit très-exposé.

La rade de *Rakbaye* est très-grande & très-bonne, cinquante vaisseaux de guerre y seroient très-bien mouillés; le meilleur endroit pour jetter l'ancre est du côté du Sud dans le fond de la baie à une demi-lieue de terre. On y trouve du bois de dérive, même des arbres entiers que la mer jette sur le rivage.

Le cap de Nord est à stribord en sortant de Rakbaye. A l'Est du cap de Nord, du côté du golfe d'*Orgel-Bokt*, il y a un saut ou une riviere qui se précipite à gros bouillons d'écume, & avec grand bruit; c'est une marque de reconnoissance sur cette côte. Ce saut ou cette riviere se nomme *Watalope*.

Dans tout le golfe d'*Orgel-Bokt*, il n'y a que la baie d'*Est-Norderfiord* où une Frégate puisse se réfugier; son mouillage est à stribord en entrant, à deux cables de terre sous les cabanes des Islandois. Les pêcheurs vont mouiller au fond de la baie, mais il faut passer une barre, sur laquelle il ne reste à basse-mer qu'onze pieds d'eau. La mer y jette aussi des bois; dans cette baie est une riviere où l'on prend beaucoup de saumons. A la pointe orientale du golfe, il y a une batture ou une chaîne de roches qui porte plus au large qu'elle n'est marquée sur les Cartes hollandoises. A l'Est de cette chaîne de roches, on voit quatre isles assez hautes & très saines; la quatrieme est à l'entrée de la baie de *Klipbaye*, où l'on peut mouiller près terre stribord ou bas-bord, mais il faut prendre garde à un grand banc qui tient le milieu de la baie & ne permet pas de louvoyer. A l'Est des quatre isles dont je viens de

VOYAGE DANS LA MER DU NORD. M. DE KERGUELEN. 1767.

parler, on voit une grande isle plate qui se nomme *Vlakeland*, au pied de laquelle il y a un mouillage dans l'Ouest. Cette isle est dans le Sud-quart-sud-est, corrigée de l'isle *Grims* où l'on mouille dans la partie méridionale. On y est à couvert des vents de la partie du Nord, mais il faut être prêt à appareiller lorsqu'ils viennent à souffler du Sud-est ou du Sud-ouest. Les marées y sont très-fortes, leur direction est *Est & Ouest*. On trouve un bon mouillage à la pointe de Roodehoek, à l'abri des vents du Sud-est, par dix brasses d'eau fond de sable au Sud d'une roche ronde, qui est saine & très-remarquable. Il y a aussi bon mouillage à *Oudenaas* de tout vent de Sud; mais si le vent vient de la partie du Nord, il faut mettre à la voile. Voilà ce que j'ai appris des pratiques que j'avois à bord, & de plusieurs pêcheurs de morue, avec qui j'ai souvent eu des entretiens relatifs à la matiere que je viens de traiter. Je parlerai plus bas des ports ou rades de la partie de l'Est de l'Isle.

Le 24, les vents varierent & firent le tour du compas, tantôt foibles & tantôt violens, mais la mer toujours grosse. Je gouvernai au Sud-quart de Sud-ouest; & le 25 à midi, j'étois par 60 degrés 58 minutes de latitude, & par 19 degrés 30 minutes de différence occidentale du méridien de Paris.

Le 26 à midi, ayant fait 43 lieues à l'Est-sud-est avec un vent d'Ouest frais, j'observai la latitude, que je trouvai comme la veille de 60 degrés 58 minutes, & j'étois par 14 degrés 58 minutes de différence occidentale du méridien de Paris.

Le 27 à trois heures du matin, ayant couru depuis le 26 à midi à l'Est-quart-sud-est avec des vents de Nord, & de Nord-nord-ouest très-frais & la mer mâle, nous eûmes connoissance des isles de *Ferro*. Je passai à deux lieues dans le Sud d'une roche qui est aussi au Sud de ces isles, & qui me parut à une lieue de terre. Je remarquai des brisans à une demi-lieue de cette roche. Après avoir doublé les isles de Ferro, je dirigeai ma route pour passer au Nord & à vue des isles de Schettland; mais n'en ayant point connoissance le 28 à quatre heures du matin, & jugeant par le chemin que j'avois fait que je les avois dépassées, (car j'avois toujours couru à l'Est-quart-sud-est); je fis gouverner au Sud-est-quart-d'est pour aller à *Bergues*. Je crois que dans le trajet des isles de Ferro à celles de Schettland les courans m'ont porté Nord. Je dois aussi observer que j'ai eu dans ce trajet deux flots contre un jusant.

Le 29, les vents toujours de la partie du Nord-ouest, très-grand frais, la mer très-grosse, avec une brume épaisse. Je ne voulus point par un pareil tems aller attaquer les côtes épineuses de *Norvege*. Je tins sous les deux basses-voiles, & je m'occupai à sonder en attendant un tems plus favorable.

Le 30 à cinq heures du matin, le tems s'étant éclairci & le vent étant moins fort, je mis le cap à l'Est-sud-est les vents au Nord, pour aller chercher la terre; mais ayant observé à midi 59 degrés 12 minutes de latitude, je vis que j'étois trop Sud pour entrer par la passe de

Voyage dans la Mer du Nord. M. de Kerguelen. 1767.

Cruxfiord, qui est la moins longue & la plus fréquentée; je tins le vent, il étoit Nord, & je gouvernai à l'Est-nord-est. Comme j'étois par la hauteur 18 minutes plus Sud que par mon estime, je cherchai la cause de cette différence dans la position des isles & des côtes dans la mer du Nord, qui, par leur gissement, ordonnent la marche des courans de la maniere suivante. Pendant le flot, la mer vient du Ouest-sud-ouest frapper les isles de Schettland, & changeant de direction dans le jusant, reflue au Sud-sud-est, en variant son cours selon le gissement des Côtes jusqu'au Pas de Calais; mais ces eaux y rencontrant un nouveau flot, retournent & se portent sur les Côtes de Juttland, qui les réfléchit & les renvoie au Cap Terneus; d'où elles prennent leur cours, leur direction & leur mouvement au Nord, selon le gissement des terres de Norvege. Voilà, suivant mon opinion, la cause du courant qui porte toujours au Sud sur les côtes de Schettland, & du courant, qui porte toujours au Nord sur les côtes de Norvege: ce mouvement général des eaux n'empêche pas le mouvement particulier & du flux & du reflux en chaque endroit. C'est ici le lieu de placer les remarques que j'ai faites, pour savoir avec certitude, par le moyen de la sonde, si l'on approche les Isles de Schettland ou les Côtes de Norvege, ce qui est très-intéressant pour les bâtimens qui croisent & qui naviguent en ces mers, où il regne des brumes presque continuelles.

Lorsqu'on est dans le milieu du Canal, entre les Isles de Schettland & la Côte de Norvege, ou qu'on n'en est gueres écarté, on trouve soixante-cinq, soixante-dix ou soixante quinze brasses d'eau, fond de sable net & fin. Lorsqu'on approche les Isles de Schettland, le brassinage ne diminue pas, il augmente même en certains endroits; mais le fond change, le sable devient plus gros, plus noir, & il est plus mêlé de gravier à mesure qu'on approche ces Isles. Au contraire, lorsqu'on approche les Côtes de Norvege, le brassinage augmente insensiblement, le fond se détrempe, le sable est plus mêlé de vase, & cette vase est plus claire à mesure qu'on approche la terre de Norvege. Ce canal est nommé par les marins le grand Entonnoir, & ils nomment petit Entonnoir le passage entre les Orcades & les Isles de Schettland au Nord, ou au Sud de la petite Isle Fairehil; qui est au milieu.

Le premier Juillet à trois heures du matin, ayant gouverné à l'Est-nord-est avec un vent de Nord foible, depuis la veille à midi, j'eus connoissance de terre; il faisoit un calme profond, & la nature étoit, pour ainsi dire, engourdie; mais le soleil en paroissant & en s'élevant sur l'horison la ranima, & nous donna du vent; c'est ce qu'on éprouve souvent dans la zone torride; en voici la raison.

Cause du vent que le lever du soleil fait naître.

Pendant tout le jour le soleil par sa chaleur détache & fait partir de dessus les plaines, & sur-tout de la surface de la mer, des particules aqueuses & des bulles d'air raréfié qu'il éleve loin de la terre. Celles qui partent les dernieres, retombent presqu'aussitôt par l'absence du soleil, elles se rapprochent dans leur chûte; & forment cette premiere fraîcheur de la nuit qu'on nomme serein; mais toutes les autres bulles

VOYAGE DANS LA MER DU NORD. M. DE KERGUELEN. 1767.

qui, pendant la longue durée du jour, ont franchi l'air grossier, & se sont mises en équilibre avec les dernieres couches de cet air dans une région supérieure, y demeurent suspendues pendant le calme de la nuit; aux approches du soleil, les premiers traits de la chaleur venant à se faire sentir dans l'air refroidi & resserré, le dilatent nécessairement. Une masse d'air dilatée par le chaud en pousse une autre, qui trouve la résistance d'une troisieme: cette émotion de l'air devient un vent, & l'atmosphere en est plus ou moins ébranlé.

A huit heures, étant encore à trois lieues de la côte, il vint à mon bord des pilotes norvégiens, qui me dirent que j'étois beaucoup plus Sud que la passe de Cruxfiord, mais qu'il y avoit une passe à deux lieues dans le Nord de l'endroit où j'étois, & que si je pouvois, en louvoyant, (le vent étoît Nord) m'élever de deux lieues, ils me mettroient dans un très-bon mouillage en attendant le vent de la partie du Sud pour monter à Bergues. Je commençai donc à louvoyer, pour gagner au vent. A midi, j'observai la latitude; & à quatre heures, il s'éleva un orage dans la partie du Nord-est, qui détermina les pilotes norvégiens à arriver pour aller chercher la passe du Nord de l'isle de Bommel, par laquelle ils me menerent mouiller à Ingeson.

Le 2 & le 3, il fit calme plat. A une portée de fusil de ce mouillage, on trouve, de même qu'à tous les ancrages, le long de la riviere une hôtellerie approvisionnée de viande, de poisson, d'œufs, de lait, de bierre, & de tout ce que fournit le pays.

Le 4 à neuf heures du soir, les vents de la partie du Sud avec de la brume, nous appareillâmes d'Ingeson pour aller à *Bergues*. Nous fimes environ huit lieues au travers des roches, dont nous passions souvent très-près par une brume très-épaisse, qui absorboit la foible lueur du crépuscule.

Le 5 à quatre heures du matin, les vents étant au Sud-est calme, nous mouillâmes à *Behoriaven*, à environ trois lieues marines de Bergues. L'ancre de stribord tomba par vingt brasses d'eau fond de sable & cailloux. Aussitôt que la Frégate fit tête, j'envoyai deux grêlins sur deux organaux de fer, placés à terre pour servir à amarrer les bâtimens. Il y a des organaux pareils le long des lits de Bergues, dans tous les endroits où l'on peut mouiller; car il ne faut point croire qu'il y ait mouillage par-tout, quoiqu'on soit au milieu des terres & des roches; souvent même il est nécessaire de faire trois ou quatre lieues pour gagner un ancrage, parce qu'il n'y a pas moins de quatre-vingts à cent brasses d'eau d'un mouillage à l'autre. A deux heures après midi, les vents étant venus au Sud foibles, nous appareillâmes. Etant sous voile, ils vinrent au Ouest-nord-ouest & Nord-ouest. J'eus bien de la peine à doubler la derniere pointe qui forme l'entrée de la baie de Bergues du côté de l'Ouest, sur laquelle pointe il y a une balise pour marquer une roche sous l'eau. Au milieu de la baie, à une lieue du mouillage, nous éprouvâmes un courant très-violent, qui nous empêchoit d'avancer & nous faisoit rester comme à l'ancre, ayant cependant du vent & tou-

Courant violent dans la baie de Bergues.

tes voiles dehors; ce courant étoit formé par le jusant qui sortoit des deux baies, qui sont l'une au Nord & l'autre au Sud de la citadelle. Je fis armer tous les avirons de la Frégate, & passer en avant les canots & chaloupes pour la remorquer. Je me tirai à force de voiles & de rames de ce courant, qui auroit pu me porter sur la Côte du Nord. A six heures, je mouillai par neuf brasses d'eau fond de sable, & la Frégate ayant évité de bout au vent après avoir filé quarante brasses de cable, échoua sur une grande roche plate, l'unique danger qui soit à craindre dans cette rade. Il y avoit quatorze pieds deux pouces d'eau sur la roche, mais la frégate tiroit quatorze pieds trois pouces, & la mer devoit encore descendre de quatre ou cinq pouces: je fis porter aussitôt un grêlin sur un corps mort, qui étoit au large de mon ancre & qui sert pour l'appareillage des bâtimens, je fis pomper mon eau & virer sur le grêlin comme sur le cable. Mais tous ces efforts furent inutiles. Il fallut attendre le flot qui nous releva. Cet accident ne nous seroit point arrivé, si les pilotes norvégiens avoient voulu me mouiller plus au Nord, comme je leur avois demandé, après avoir trouvé seize brasses d'eau. Il ne nous en coûta que beaucoup de peine, & par les soins de M. Duchâtel & de mes officiers il n'y eut aucune confusion; ce qui est assez rare en pareille circonstance. Quand je me vis à flot, je relevai ma grosse ancre & je me plaçai à l'entrée du port. Ma grande touée étoit par dix brasses d'eau fond de sable & gravier; mon ancre d'affourche au Sud-est de la premiere par six brasses d'eau fond de vase. J'envoyai à terre un grêlin que je fis amarrer sur les pilotis du corps-de-garde, & une petite ancre au Nord-est. Ces précautions me mettoient bien en sûreté, mais j'étois environné de beaucoup de bâtimens marchands, & ce n'est pas un mouillage pour une grande frégate. Les bâtimens de guerre ont coutume de mouiller à Sanduick, ou bien ils entrent tout-à-fait dans le port où ils sont à quatre amarres; mais lorsqu'on veut s'enfoncer ainsi dans le port, & se mettre en-dedans de la citadelle, il faut débarquer ses poudres.

Voyage dans la Mer du Nord. M. de Kerguelen. 1767.

Mouillage à Bergues.

Roche sous l'eau.

Pour éviter la roche sur laquelle j'échouai, il est essentiel de prendre garde à une balise qui désigne l'endroit où elle se trouve. Ce qui trompa mes pilotes pratiques, c'est que la balise avoit été emportée deux heures auparavant par un navire hollandois, qui avoit échoué comme moi sur la même roche; mais au cas qu'on ne voie point de balise, il faut se souvenir que la roche est dans le Sud-est, distance d'un demi-cable d'une bouée qui marque le corps mort d'appareillage.

Moyens d'éviter la roche.

Aussitôt mon arrivée, j'envoyai un Officier saluer le Commandant de la ville qui réside au Château; je l'allai voir le lendemain avec mon Etat-major. Nous allâmes aussi voir M. Descheel, Grand-baillif de la ville & territoire de Bergues. Il nous combla d'honnêtetés, & nous fit toutes sortes d'offres de service. Nous ne fûmes point si bien reçus du peuple. Les marchands, les ouvriers & tous ceux à qui il fallut recourir pour les besoins de la Frégate, nous firent un mauvais accueil. On fuyoit devant nous dans les rues, & l'on refusoit de vendre à mon mai-

Voyage dans la Mer du Nord. M. de Kerguelen. 1767.

tre-d'hôtel dans les marchés publics. Nous devions cette réception à la mauvaise conduite de quelques Officiers corsaires qui, sous le nom & l'uniforme d'Officiers de Roi, qu'ils avoient eu la hardiesse de prendre, avoient commis tant d'excès dans cette ville pendant la derniere guerre, que le Grand-baillif craignant qu'on ne nous insultât, fit publier que nous étions de vrais Officiers de Roi, & qu'il falloit avoir des égards pour nous. Notre façon d'agir & notre discipline firent voir qui nous étions. Un matelot de mon bord ayant pris une cuilliere d'argent dans une auberge, étant ivre, je lui fis donner trois jours de suite la cale; & si toutes les Dames rassemblées à un grand souper chez Madame Descheel ne m'avoient demandé sa grace, la punition auroit été plus longue. Je donnai à dîner à mon bord à Madame Descheel & à toutes les femmes distinguées, à l'Etat-major de la place, aux Officiers de la garnison, & à tous les Notables. Ce dîner, qui fut suivi d'un bal, répandit la gaîté dans tous les quartiers de la ville, où l'on but au bruit du canon de la Frégate à la santé des Rois de France & de Dannemarck; mais malgré cela, le peuple avoit bien de la peine à oublier qu'un François, Capitaine de brûlot, ou qui se disoit tel, avoit menacé de canoner la citadelle sur le refus de quelque demande indiscrete, & qu'on avoit plus d'une fois insulté des personnes du sexe.

Après avoir pris à Bergues des rafraîchissemens pour mon Equipage, & après avoir fait à ma Frégate les réparations nécessaires pour la mettre en état de reprendre la mer, je me disposai à partir. Les vents me contrarierent plusieurs jours: je voulois un vent de Sud pour sortir par une des passes du Nord de Bergues, & continuer ma route directe vers les Côtes d'Islande; mais le vent ne se déclara de la partie du Sud que le 10 Août à trois heures du matin, & à quatre heures nous appareillâmes, le vent foible, le ciel couvert avec une petite pluie. Nous mîmes toutes voiles dehors, & nous fîmes six lieues gouvernant du Nord-nord-ouest au Nord-ouest, côtoyant toujours les terres de bas-bord, c'est-à-dire celles du Sud, parce que les vents en dépendoient. Après avoir fait ces six lieues, nous apperçûmes une ouverture dans les terres du Nord qui bordoient la riviere; nous arrivâmes tout d'un coup pour mettre le cap Nord-est, & donner dans ce passage. Nous prolongeâmes un islot, que nous laissâmes à bas-bord à portée de pistolet, pour éviter une roche sous l'eau dont nous passâmes encore plus près, à en juger par le remoux que le pilote norvégien nous fit remarquer. Après avoir passé cette roche, nous mîmes le cap au Nord, ensuite au Nord-quart-nord-ouest, & successivement au Nord-nord-ouest pour arrondir plusieurs petites isles ou rochers que nous laissâmes toutes à bas-bord. Après avoir doublé toutes ces isles, nous nous trouvâmes dans une petite rade formée comme un bassin, dont on ne voyoit ni l'entrée ni la sortie. Une Escadre de quatre à cinq vaisseaux peut y mouiller par sept brasses d'eau fond de sable; il y a des bâtimens qui y ont hiverné. On voit des organeaux de fer de tous les côtés, pour amarrer les vaisseaux qui ne veulent pas mouiller leurs ancres, ou qui n'en veulent mouiller qu'une pour affourcher

Départ de Bergues.

avec un grêlin. Nous sortîmes de ce bassin par un goulet, où deux bâtimens auroient bien de la peine à passer de front, & nous nous trouvâmes ensuite dans une baie qui a plus de douze lieues de circonférence, & qui ne paroissoit avoir ouverture qu'au Nord-Ouest, à trois lieues devant nous. J'embarquai alors mes bâtimens à rames, & je forçai de voiles au Nord-ouest pour sortir de cette baie par l'ouverture qui se montroit. A midi, nous étions entre les deux isles qui forment cette passe, qu'on nomme *la passe de Henne-Gat* ou *Henneford*; les pilotes norvégiens s'en retournerent, & je gouvernai au Ouest-Nord-Ouest, en forçant de voiles pour m'éloigner de terre. On voit que cette sortie des lits de Bergues est longue, mais elle n'est point difficile. On compte dix lieues de France depuis la ville de Bergues jusqu'à cette passe, dite *Henne-Gat*; mais dans ces dix lieues il n'y a pas plus d'une demi-lieue de difficulté. On trouve deux mouillages pour de gros vaisseaux, & plusieurs pour de petits bâtimens, entre Bergues & l'entrée du petit bassin dont j'ai parlé, dans lequel on peut rester en sûreté, si les vents refusent ou s'ils sont trop forts pour aller en mer. Cette rade est encore plus heureusement placée pour les vaisseaux qui viennent du large, & qui se trouvent à la côte par un gros tems, car ils trouvent un bon asyle. Cette sortie de Bergues par le Nord, quoique plus longue, est donc plus belle que celle par le Sud, nommée *passe de Cruxfiord*, qui n'est éloignée de Bergues que de six lieues de France. La route par Cruxfiord est plus courte; mais elle est aussi plus étroite, & les mouillages ne sont point si bons; au reste les vents & la destination des bâtimens doivent décider pour l'une ou l'autre des passes; mais, par rapport à l'attérage en venant de la mer, mon avis est d'attérer plutôt Sud que Nord; car du côté de la passe de *Henne-Gat*, ou de celle de *Holmfiord*, qui est encore plus au Nord, les terres ou les roches qui forment les lits sont très-basses; il n'y a aucun point remarquable, & les terres du continent sont très-éloignées. On ne court cependant aucun danger à attérer au Nord, surtout par un beau tems; par-tout des pilotes se présentent; il y en a même quatre sur les deux isles qui forment la passe de *Henne-Gat*. Ces pilotes qui sont pêcheurs de profession, sont toujours en mer, lorsque le tems le permet; & aussitôt qu'ils découvrent un bâtiment, ils forcent de voiles ou de rames pour l'atteindre.

J'ai dit plus haut qu'en sortant de la passe, j'avois gouverné au Ouest-nord-ouest pour éloigner de la Côte, & me mettre à même de profiter de tous les vents. Ils étoient au Sud & Sud-sud-ouest, & ils pouvoient venir à l'Ouest. Je fis au Ouest-nord-ouest 15 lieues, ensuite 25 autres lieues au Nord-ouest, & Nord-ouest-quart-de-nord. Le 11 à midi j'étois par 61 degrés 20 minutes de latitude, & par 1 dégré 54 minutes de différence occidentale du méridien de Paris. Je ne dois point oublier de faire remarquer qu'étant à 12 lieues par estime de la Côte de Norvege, je fis sonder, & que je ne trouvai point de fond, mais qu'après avoir fait huit ou dix lieues de plus, je trouvai 100 brasses d'eau fond de sable gris vaseux; cela confirme l'observation déjà faite, que

Remarques sur les sondes à la côte de Norvege.

VOYAGE DANS LA MER DU NORD. M. DE KERGUELEN. 1767.

plus on approche les Côtes de Norvege, plus le brassinage augmente, & le fond devient vaseux; que plus on approche les Côtes de Schettland, plus le fond est mêlé de gravier & pierres noires; & qu'enfin au milieu du chenal on trouve 70 brasses d'eau fond de sable fin. Comme ces parages sont sujets à la brume, cette remarque est essentielle.

Le 12, le 13, le 14 & le 15 les vents toujours foibles, ne firent que varier. Ils soufflerent successivement de tous les airs de vent. Je dirigeai ma route selon les variations, & le 15 à midi j'observai 65 degrés 20 minutes de latitude, & j'étois par 10 degrés 5 minutes de longitude occidentale. Pendant ces quatre jours le ciel fut couvert & la mer belle. Le 12 nous observâmes 17 degrés de variation, & nous vîmes un banc prodigieux de petits poissons rouges, qui avoient l'air d'un banc de sable rouge qui brisoit dans une étendue de plus de deux lieues. On rencontre souvent dans ces mers de pareils amas de poissons qui peuvent inquiéter des Navigateurs à la premiere vue, d'autant plus que ces bancs de poissons attirent une quantité prodigieuse d'oiseaux, comme on en voit sur les hauts fonds. Ces mers sont aussi remplies de baleines. Je vis le 15 au matin un oiseau qui mérite par sa singularité qu'on en fasse mention. Il étoit grand comme une oye, il avoit le corps blanc; mais sa tête, sa queue, son colier & le bout de ses aîles étoient du plus beau noir.

Variation.

Banc de poissons rouges.

Le 16 les vents soufflerent du Nord-est, gros frais, la mer très-mâle. Je tins bord sur bord sous les deux basses voiles, m'estimant dans l'Est-quart-sud-est de la pointe de Langernes, distance de 18 lieues.

Le 17 les vents toujours au Nord-est, bon frais, mais le tems clair; je prolongeai la bordée du Nord-ouest, & Nord-nord-ouest, & j'eus connoissance à 7 heures du soir de la pointe de Langernes, que je relevai au Nord-nord-ouest, distance de 6 lieues. Comme il y avoit apparence de mauvais tems, je mis à l'autre bord de peur que les vents n'eussent passé à l'Est: je vis plusieurs bâtimens pêcheurs qui louvoyoient pour se relever. Dans la nuit les vents forcerent, & la mer devint affreuse.

Le 18 le vent fut moins fort & la mer tomba, c'est ce qui arrive toûjours dans ces parages. La mer grossit tout-à-coup, & tombe aussi tout-à-coup avec le vent. Je revirai le cap au Nord-ouest pour aller chercher la terre. Je parlai à plusieurs bâtimens Hollandois & à un *Dunkerquois*, qui me dirent qu'il n'y avoit rien de nouveau dans la flotte. A 6 heures du soir, le tems clair & serain, je relevai la pointe du Sud de Burgerfiord au Sud-est, distance estimée 8 lieues.

Le 19, le 20, le 21, les vents variables, tantôt foibles & tantôt violens, je courus à différens airs de vent pour examiner le gissement des côtes, & chercher les bâtimens de pêche françois qui sont ordinairement très-dispersés.

Le 22 à 3 heures du matin, le vent à l'Est, le ciel serain, je portai au Nord jusques par la latitude de 69 degrés. Je m'appliquai alors ces vers de *Virgile*:

Hic

Hic vertex nobis semper sublimis; at illum
Sub pedibus Styx atra videt, manesque profundi
Maximus hic flexu sinuoso elabitur anguis
Circum, perque duas in morem fluminis arctos
Arctos, oceani metuentes æquore tingi. *Lib. I. Georg.*

La brume s'étant épaissie & les vents ayant passé au Sud-est, je pris la bordée du Sud-sud-ouest, de peur de m'engager dans les glaces par la brume & par les courans. Vers les dix heures du soir, le vent devint furieux & la mer terrible, je portai cependant les basses voiles pour me soutenir. Dans la nuit, l'amure & la fausse amure de la grande voile rompirent, le petit foc fut emporté, & en même tems une lame fracassa toute la proue & enleva un des minots.

Le 23, le 24 & le 25, il venta du Nord & du Nord-est petit frais, la mer belle, mais la brume étoit toujours épaisse. Je courus au Sud à petites voiles, & en sondant de deux heures en deux heures. Cette précaution étoit nécessaire; car, comme nous avions de la brume depuis plusieurs jours, & que la Carte Hollandoise indique que les courans portent à l'Ouest dans le Nord de Langernes, j'aurois bien pu rencontrer la terre; mais en sondant de tems en tems, je n'avois rien à craindre en portant au Sud, parce qu'il y a quarante brasses d'eau à quatre lieues de terre au Nord de Langernes.

Le 26, les vents au Nord-ouest frais, beau tems; j'observai à midi 65 degrés 57 minutes de latitude; je parlai le soir à plusieurs pêcheurs françois & hollandois, & je vis deux Corvettes de Dunkerque qui quittoient la pêche & faisoient route pour la France.

Le 27, le 28 & le 29, les vents varierent & firent le tour du compas, le ciel couvert, & souvent même de la brume. Comme tous les bâtimens pêcheurs ont coutume de quitter la pêche du 25 au 30 Août, je me disposai aussi à retourner à Brest, d'autant plus que la brume, qui régnoit continuellement, & les mauvais tems qui commençoient à se faire sentir par continuation, me mettoient dans l'impossibilité de rendre aucun service. Dans la nuit du 28 au 29, nous eûmes quelque inquiétude. La nuit étoit très-sombre, & il faisoit un calme plat. L'Officier de quart vint m'éveiller, & m'avertir qu'on entendoit un bruit singulier. Je me transportai aussitôt sur le pont, & j'entendis effectivement un bruit tel que celui que fait la mer lorsqu'elle se brise contre les rochers. Je fis jetter promptement un plomb de sonde, & filer cent brasses de lignes sans trouver fond. Cependant le bruit continua encore plus d'un quart d'heure, après lequel on n'entendit plus rien. Je pense que ce bruit n'étoit occasionné que par des bancs de poissons qui environnoient la Frégate.

J'ai promis de parler des ports qui sont situés dans la partie orientale d'Islande; comme je touche au moment de quitter ma station, je crois que c'est ici le lieu de faire part au Lecteur des instructions que j'ai été à portée de prendre sur ce point. Je commencerai par le premier mouillage au Sud de Langernes, & je descendrai successivement jusqu'au bas

VOYAGE DANS LA MER DU NORD. M. DE KERGUELEN. 1767.

Description des ports à l'Est d'Islande.

de la Côte. *Langernes* est une langue de terre très-longue & très-plate en sa superficie; on peut la voir de six à huit lieues. Langernes est placée exactement sous le cercle polaire. Au Sud de Langernes il y a un mouillage pour tout vaisseau quelconque, par 10 à 15 brasses d'eau fond de sable, à l'abri des vents du Nord & de l'Ouest. Lorsqu'on vient de l'Est pour chercher un mouillage en cet endroit, soit pour se mettre à couvert du mauvais tems, soit pour faire de l'eau, il faut serrer la côte si les vents sont Nord; elle est très-saine, & l'on peut la ranger à portée de fusil. On apperçoit d'abord un mât ou un bâton de pavillon à trois ou quatre maisons ou cabanes. On peut mouiller vis-à-vis de ces cases, mais il vaut mieux aller plus loin, & laissant ces cabanes à stribord, courir jusqu'à ce qu'on voye d'autres cabanes sur un côteau au bord de la mer; c'est alors qu'on doit se préparer à mouiller. Les bâtimens pêcheurs ont coûtume de mouiller vis-à-vis de ces secondes cabanes à un quart de lieue de terre, mais un vaisseau de guerre fera très-bien à une demi-lieue de la côte. On est en sûreté dans ce mouillage, tandis que les vents sont de la partie du Nord & de l'Ouest; mais si l'on voit apparence de vent de Sud & d'Est il faut appareiller.

Vapen-fiord est une bonne baye pour des bâtimens de toute grandeur. On mouille devant les cabanes par 15 à 18 brasses d'eau, fond de sable-vaseux; mais comme il y a deux roches au milieu de la baye, les gros bâtimens qui ne virent pas bien de bord ne doivent pas y entrer, à moins que les vents ne soient favorables.

Zand-hoek est une rade où l'on se met à l'abri des vents de la partie du Sud, en mouillant à la côte du Sud devant les cabanes des Islandois. Il y a des roches dans la partie du Nord de la baye. Entre ces deux ports, il y a une petite isle nommée *Bourhick*, qui est très-saine.

Burger-fiord est une bonne rade pour des petites Frégates ou Corvettes. Étant au large, à environ huit lieues de terre, on découvre une montagne qui a la forme d'une embrasure de canon, & qui sert de reconnoissance pour cette partie de la Côte, car elle est placée entre les deux bayes que je viens de nommer.

Lommer-fiord est un très-bon port pour des Frégates; il faut mouiller à stribord, en entrant au pied des cabanes des pêcheurs, par 10 brasses d'eau à une encablure de terre. Derriere cette baye il y a aussi une montagne qui ressemble de loin à une couronne.

Zuider-fiord, petite rade pour des pêcheurs, ou de très-petites Corvettes.

Meuve-fiord, petite rade ouverte aux vents d'Est qui y soufflent pleinement.

Ruider-klip est sans contredit le meilleur havre qui soit sur toutes les Côtes d'Islande. C'est une rade par excellence, elle est exactement fermée, & cinquante vaisseaux de guerre peuvent y mouiller, aussi à l'aise qu'en sûreté. Tous les vents de la partie de l'Est sont favorables pour y entrer. On peut mouiller par toute la baye par 25 à 30 brasses d'eau fond de vase, mais le meilleur mouillage est au fond de la baye à la cô-

te du Nord, après avoir doublé ou dépassé une pointe de gravier qui paroît rouge de loin, & qui avançant dans la baye, forme une anse où l'ancrage est excellent. On y mouille par 15 à 18 brasses d'eau fond de sable vaseux. On peut affourcher, en envoyant un grelin avec une petite ancre à terre, qu'on a soin d'ensabler, ou de retenir par des piquets. Cette rade est tout ce qu'il y a de mieux en la partie orientale, & même dans toute l'étendue des Côtes d'Islande.

Voyage dans la Mer du Nord. M. de Kerguelen. 1767.

Kolhom est une baye qui offre de bons mouillages, mais son entrée est difficile; il faut passer au Sud d'une isle nommée *Schorres*, qui est devant la baye, parce que dans la partie du Nord il y a un récif qui s'étend très-loin, & rend le passage au Nord de cette isle presque impraticable.

Papei-fiord est une rade ouverte, à laquelle l'isle *Papei* qui est à l'entrée a donné son nom.

Preistet-baye, & *Ingelse-baye* sont encore deux rades peu abrayées; cette derniere est ainsi appellée parce qu'elle est beaucoup fréquentée par les Anglois. Sur le parallele de ces deux bayes il y a 6 ou 8 lieues au large une roche platte & grande, nommée *Walsboc*, qui paroît comme le dos d'une baleine. Comme les pêcheurs m'ont assuré qu'il y a des courans affreux & des remoux terribles entre cette roche & la terre, je serois porté à croire qu'il y a sous l'eau une chaîne qui tient depuis la roche en question jusqu'à terre, & qu'il y a du danger à y passer, quoique les pêcheurs l'ayent plusieurs fois traversé.

Isles de Ferro.

Les isles de *Ferro* ou *Ferroer*, sont situées dans la Mer du Nord, entre les 61 & 63 degrés de latitude, & à peu-près entre les 8 & 10 degrés de longitude occidentale, méridien de Paris. On ne sait point positivement le tems où ces Isles furent découvertes, mais on sait que sous le regne de Harald Hoarfager, Roi de Norvege, elles étoient habitées & fréquentées par les étrangers. Vers le onzieme siecle, la religion Chrétienne y fut prêchée. Le Roi Christian III. ayant introduit la Réformation dans ses Etats, soumit les isles de Ferro à un Prévôt, qui dépend maintenant de l'Evêque de Seeland, & a sous sa direction sept Prédicateurs qui desservent quarante Eglises. Ces isles sont sous la direction du Baillif d'Islande. Elles ont outre cela un Juge provincial, un Sénéchal, deux Magistrats subalternes, & un Receveur général des Domaines du Roi, qui est aussi Directeur du commerce de ces isles avec la ville de Copenhague. Le commerce s'en fait pour le compte du Roi par la Chambre des Finances. Ces isles sont au nombre de vingt-cinq, dont dix-sept sont cultivées & habitées. Elles sont divisées en six paroisses. 1°. La paroisse de *Norderoë*, qui comprend les isles & églises suivantes. *Videroë*, qui est nommée sur le Neptune *Vidro*. *Fugloë* ou *Fuloë*, de deux milles danois de tour. *Suinoë*, de la même grandeur. *Bordoë*, qui a dans le Nord-ouest un bon port. *Canoë* ou *Kunoë*, de trois milles de circonférence; & *Calloë* ou *Kalsoë*, de la même étendue. 2°. *Ostroë*, ou *Oesteroë*, de dix-huit milles de circonférence: elle a sept églises & deux ports, qu'on nomme *Fugle-fiord* & *Konsgaven*: ce der-

VOYAGE DANS LA MER DU NORD. M. DE KERGUELEN. 1767.

dernier port est dans le golfe de Skaale. 3°. *Stromoë*; cette isle est de vingt milles de circonférence. On la divise en deux parties; la partie septentrionale comprend l'église principale de *Kolde-fiord*, & les ports de *Wertmanhan* & *Haldersviig*. La partie méridionale comprend la ville de *Thorshan* ou *Thorshaven*, qui a un port très-commode, défendu par une redoute. C'est le chef-lieu de toutes les isles, le seul où il y ait un marché; le Sénéchal & le Directeur du Commerce y font leur résidence: il y a ordinairement cent hommes de garnison. Le Roi Christian III y a établi un College, que Christian IV. perfectionna en 1647. Le Sieur Thurot y a relaché dans la derniere guerre, commandant le corsaire nommé le *Maréchal de Bellisle*, démâté de tous ses mâts pour la troisieme fois. 4°. *Waagoë*, cette isle a six milles de circonférence. Son église principale est près du port de *Midvaag*. Cette isle a encore un autre port, nommé *Sorvaag*, qui est comme le premier dans la partie du Sud de l'isle. L'Isle *Waagoë* est celle qui est marquée ou nommée *Wage* sur le Neptune. 5°. *Sandoë*; cette isle a huit milles de circonférence. Il y a un courant terrible dans le Sud de cette isle près des islots, ou rochers qu'on nomme *Daslnipen* & *Dasflets*. Au Sud de l'isle Sandoë il y a deux petites isles, qu'on nomme *Skuoë* & *Stoeredimen*. Cette derniere, qui a un mille de circonférence, est un rocher rond si escarpé qu'il est inaccessible. Au Sud de celle-ci est l'isle *Lutteldimen*, où lorsqu'on met des moutons blancs en paturage, ils deviennent noirs en trois mois de tems. 6°. *Suderoë*; cette isle a environ vingt milles de circonférence. Dans cette isle est le port de *Lobroë*, au fond du petit golphe de *Vaago-fiord*. Ce port est un des plus sûrs & des plus commodes de l'isle. Il y a un courant très violent & très-dangereux au Sud de cette isle, près de *Somboë* ou *Sumby*, & autour d'un rocher nommé *le Moine*, qui est à une lieue & demie au large, & qu'il ne faut point trop approcher, car j'ai vû des brisans qui s'étendoient à plus d'un quart de lieue. On dit qu'il y a une montagne nommée *Famogen* dans l'isle Suderoë, sur laquelle on voit un lac qui a son flux & reflux à la même heure que dans le port de Lobroë. Il est pleine mer aux isles de Ferro le jour de la nouvelle & pleine lune à 12 heures. Ces isles sont sujettes à des brouillards, qui causent des rhumes, le scorbut & les autres maladies qui viennent de l'humidité. Elles ne sont autre chose que des rochers couverts d'un peu de terre, assez féconde cependant pour rendre 20 pour 1. Toute la moisson est en orge. Les troupeaux de moutons sont la richesse des habitans, dont on porte le nombre à vingt mille ames. Tout le commerce de ces isles consiste en suif, en peaux, en viande de mouton salé, en plumes, en édredon, en bas, bonnets & chemises de laine. Ces isles sont assez bien placées sur la carte du Neptune, & sur celle de M. Bellin. La roche nommée *Le Moine*, qui est au Sud de ces isles, & qui paroît de loin comme un bâtiment, est par 9 degrés 5 minutes de longitude, ou différence occidentale du méridien de Paris. Ayant pris hauteur dans la ligne Est & Ouest corrigée de cette ro-

che, je connus qu'elle est par 61 degrés 17 minutes de latitude. La variation au Sud des isles de Ferro est à mon estime de 19 degrés.

Voyage dans la Mer du Nord. M. de Kerguelen. 1767.

Les *Orcades* sont un amas d'isles au Nord d'Ecosse, dont elles ne sont séparées que par le Détroit de *Pentland*, qui a deux lieues & demie de large & quatre & demie de longueur; on en compte 67, dont 28 sont habitées. Ces isles furent très-peu connues des anciens, car les Historiens ne s'accordent pas sur leur nombre. Pline & Pomponius-Mela n'en comptent pas plus de quarante. Ils ont sans doute regardé comme des rochers plusieurs de ces isles qui sont très-petites, que les habitans appellent *Holms*, & qui fournissent cependant de bons paturages. Ces isles ont été gouvernées par des Rois particuliers, mais les Ecossois les détrônerent lorsqu'ils s'en rendirent maîtres; les Danois, ou plutôt les Norvégiens, s'en emparerent dans la suite; mais les Ecossois les reprirent en 1472. On les regarde aujourd'hui comme provinces d'Angleterre; elles dépendent du comté de Marton; elles ne payent tous les ans à l'État que 500 livres sterling. Le climat de ces isles est bon, mais froid & humide. La récolte est en orge, qui vient très-abondamment. Les habitans ont beaucoup de bestiaux & sont très-adonnés à la pêche; de sorte que le poisson & le bœuf salé font le principal commerce de ces isles. Elles fournissent aussi cependant des suifs, des cuirs, du sel, des peaux de lapin, de l'orge & des étoffes de laine. Les côtes qui environnent ces isles, offrent par-tout des bayes & des anses qui forment des ports & des mouillages excellens; mais il faut les connoître pour y entrer sans danger, car les marées y sont très-fortes, & les courans très-violens. Un maître de navire de Dunkerque m'a rapporté un trait bien frappant des courans des Orcades; il m'a dit que s'étant trouvé de calme dans un corsaire de Dunkerque, à environ deux lieues de terre dans la partie du Nord, le corsaire avoit été entraîné par le courant & la marée au milieu de ces isles, qu'ils avoient mouillé une ancre, que le cable fut coupé dans un instant, & qu'ils étoient au moment de se perdre, lorsqu'il vint des pêcheurs qui par le secours d'un petit vent qui s'éleva, les firent sortir par l'Ouest de ces isles, après avoir traversé mille dangers & des remoux épouvantables. Le marin de qui je tiens cette aventure, m'avoua qu'ils avoient eu une frayeur mortelle; qu'ils s'attendoient que leurs guides avec qui ils étoient en guerre, alloient les conduire dans quelque port où ils seroient retenus prisonniers, & qu'ils furent très-étonnés de sortir de ces isles à bon marché; car il ne leur en coûta que dix pots d'eau-de-vie, par convention. Cet Officier corsaire ignoroit sans doute qu'il est un parti à prendre en pareille occasion vis-à-vis d'un pilote étranger, c'est de lui promettre une forte récompense lorsque le navire sera hors de danger, & de l'assurer en même-tems qu'il perdra la vie s'il arrive, par sa faute, quelque accident au bâtiment.

Isles des Orcades ou Orkeney.

Pomona ou *Pomonia* est la plus grande & la principale de toutes ces isles. Les terres en sont très-hautes dans la partie de l'Ouest. C'est dans ces isles qu'est la ville de *Kirkwal*, capitale des Orcades & la rési-

Kirkwal.

VOYAGE DANS LA MER DU NORD: M. DE KERGUELEN. 1767.

dence de l'Evêque. Cette ville est dans la partie du Nord; elle a un port & une rade, mais les ports les plus considérables de l'isle sont *Schapa*, à l'opposite de Kirkwal, *Cairston*, *Caerston* & *Dieresond*.

Port de Cairston.

Le port de Cairston est dans le Sud-ouest de Pomona. C'est un port très-sûr & propre pour la navigation de l'Ouest; il y a plusieurs passes entre les isles pour s'y rendre. La passe nommée *Hamsond*, qui est au Sud de Pomona, est très-bonne pour les navires qui viennent de l'Est. On navigue dans cette passe en laissant à stribord la pointe de *Rost-net* ou *Rossanès*, qu'il ne faut point trop approcher parce qu'elle a une batture; il est vrai qu'elle ne s'étend pas au large. Cette pointe de Rostnet est au Sud de Pomona. On laisse ensuite à bas bord la petite isle de *Lamholm*; de-là on côtoye Pomona, & si l'on est contrarié par les vents ou la marée, on peut mouiller par six brasses d'eau dans un enfoncement qu'on voit à stribord, au Sud de Pomona; c'est ce qu'on appelle Rade de *Schapa*: si le tems est favorable, on continue en côtoyant Pomona; on trouve une petite isle sur la route que les gens du pays nomment *Barrer-Boster*; elle est saine, & on la laisse indifféremment à stribord ou à bas bord, selon le vent. On passe au Nord de Carra, on trouve encore une très-petite isle aussi très-saine & à égale distance de Carra & de Pomona; de-là en suivant le Nord-ouest-quart-de-nord on se rend dans le port de Cairston, où l'on mouille par sept brasses d'eau dans la rade; mais si l'on veut s'enfoncer davantage & approcher de terre, on mouille par quatre brasses d'eau très en sûreté à l'abri de tous les vents, & l'on ne sent ni courans ni marée.

Cairston est une petite ville au fond du port; on y trouve des rafraichissemens. Il est plus facile de venir à Cairston par l'Ouest, & la route est bien plus courte; mais il faut avoir attention de ne point ranger la pointe du Sud de Pomona, car cette pointe est garnie de roches. Il y a encore une bonne passe pour se rendre entre les isles de *Soult-Ronaldsa* & *Burra*, mais elle est très-étroite; il est très-dangereux d'y donner à moins d'avoir un vent sûr & favorable.

Port de Dieresound.

Le port de *Dieresound* est dans le Nord-est, de Pomona, en dedans de *Mulhead*, la pointe la plus orientale de Pomona, & à une lieue à l'Ouest de cette pointe. Mulhead est une terre très-élevée & remarquable; elle est d'ailleurs saine & escarpée. Il y a deux roches à l'Est, & deux autres au Nord-nord-ouest, mais elles sont très-près de terre. L'entrée du port de Dieresound a environ un tiers de lieue de largeur; il faut en prendre le milieu, car il y a quelques roches à terre sous l'eau, sur-tout vers la pointe qui est à stribord en entrant. Après avoir doublé cette pointe, on entre dans le port, où l'on peut mouiller partout; mais pour être plus couvert, on se range à l'Ouest de la pointe de *Nestin*, qui est celle de stribord en entrant, où l'on mouille par cinq brasses d'eau. Les petits bâtimens vont dans le Sud de Dieresound, dans un enfoncement nommé *Marketbay*, où ils mouillent par 3 brasses d'eau; il faut prendre garde à la marée pour y entrer, car dans le milieu de cet enfoncement il y a un petit banc sur lequel il ne reste de basse mer

que 5 pieds d'eau. La mer monte de 12 pieds à Dieresound dans les grandes marées, & de 8 pieds dans les marées ordinaires.

VOYAGE DANS LA MER DU NORD. M. DE KERGUELEN. 1767.

Port de Kirkwal.

LE Port de *Kirkwal* est dans le Nord de Pomona. Pour s'y rendre de la partie de l'Est, il faut donner dans la passe appellée *Stronsafirth*, au Sud de l'isle *Stronsa*, & au Nord de *Mulhead*. On range le cap, on passe devant Dieresound, entre le Nord de Pomona & le Sud de l'isle *Shapinsha*, laissant l'isle nommé *Elgarholm* à striborđ, & celle de *Thée vesholm* à bas bord; aussi-tôt qu'on a dépassé cette derniere isle, on fait route au Sud-sud-ouest, pour éviter une roche qui est à un tiers de lieue dans le Nord-ouest de Théevesholm, sur laquelle il ne reste à mer basse que 6 pieds d'eau. On gouverne ensuite au Sud-quart-sud-ouest pour entrer dans la rade de Kirkwal, où l'on mouille par 6 à 8 brasses d'eau. On peut s'approcher de la ville, qui est au fond de la baye; on y est plus à couvert, mais on n'est pas si bien pour l'appareillage. Il y a un excellent mouillage à une lieue & demie à l'Ouest de Kirkwal, qu'on nomme *Moonos-bay*; on y mouille par 6 brasses d'eau, & l'on y sent moins les courans que dans la rade de Kirkwal. Mais comme il y a des roches sous l'eau striborđ & basbord en entrant Moonos-Bay, il faut se tenir au milieu du canal; il seroit même prudent de prendre un pilote-pratique du lieu; on en trouve en tout tems.

Moones.

L'ISLE *Rousa* est au Nord de Pomona; elle a peu d'étendue, mais les terres sont assez hautes. Entre Rousa & Pomona les courans sont très-violens.

Rousa.

A l'est de Rousa est le mouillage nommé *Wiresound*. Pour entrer à Wiresound en venant de l'Est il faut passer dans *Stronsafirth*, mais au lieu de prendre au Sud de l'isle Schapinska, on prend au Nord, laissant à striborđ les isles de *Warms* & *Graen*; après quoi on fait l'Ouest-sud-ouest pour laisser l'isle d'*Egilsha*, & celles de *Wire* & Rousa à basbord; c'est entre Rousa & Egilsha qu'est le mouillage de Wiresound, on y mouille par 6 ou 7 brasses d'eau. L'entrée de ce mouillage est sans danger, il faut seulement prendre garde à quelques roches qui s'étendent à un tiers de lieue de terre dans le Sud d'Egilsha; pour les éviter, il ne s'agit que de se tenir à une demi-lieue de cette pointe, & de ranger l'isle de Wire qui a donné le nom au mouillage. Pour être bien mouillé dans Wiresound, il faut mettre l'église de Sainte Agnès, qui est sur l'isle d'Egilsha, au Nord-est-quart-est. La marée n'est pas forte dans cette rade, qui est très-fréquentée par les pêcheurs qui vont en Islande. On peut sortir de Wiresound par une petite passe au Nord du mouillage, entre l'isle de Rousa & la petite isle de *Scockness*. Il y a dans cette passe 4 brasses d'eau à mer basse, mais elle est très-étroite. En sortant de cette passe on se trouve dans le *Westra-firth*, ou détroit de Westra. On appelle le Westra-firth, le canal ou débouquement qui est entre Rousa & Westra; les courans y sont très-violens, surtout dans les grandes marées. Quand on sort par ce canal, il faut avoir attention de ranger l'isle Rousa, parce qu'il y a vers le milieu du canal, dans le Sud-ouest de Westra, des roches très-dangereuses sous l'eau.

Passe de Wiresound.

VOYAGE DANS LA MER DU NORD. M. DE KERGUELEN. 1767.

Lorsqu'on veut sortir de Wiresound par l'Ouest, laissant les isles de Wire & de Pomona à basbord, & l'isle de Rousa à stribord, on a soin de côtoyer l'isle Rousa, & quand on découvre à l'Ouest une isle que les habitans du pays appellent *Inhalla*, on gouverne pour la ranger dans le Sud & la laisser à stribord; parce qu'il n'y a pas de passage dans le Nord de cette isle: il faut un vent bien frais pour refouler les courans dans cette passe. On peut encore se rendre à Wiresound en venant de l'Est par la passe de *Sanda sound*. Cette passe est entre les isles de Sanda & de Stronsa, en laissant Sanda & Eda à stribord, & Stronsa & Shapinsha à basbord.

Après avoir fait connoître les passes & les mouillages qui sont dans l'intérieur des Orcades, je ferai mention de ce qui concerne l'extérieur; ce qui n'est pas moins important pour les vaisseaux qui peuvent être affalés sur ces côtes. Je commencerai par la partie du Sud ou le détroit de *Pentland* ou *Pligtland*, qui est entre l'Ecosse & les Orcades. Quand on vient de l'Est pour donner dans ce passage, il faut ranger à un tiers de lieue une isle qui est à l'entrée. On peut indifféremment la ranger au Nord ou au Sud. Lorsqu'on a dépassé cette isle, il est nécessaire de se tenir à mi-canal, & d'accoster plutôt les Orcades que les terres d'Ecosse; parce qu'il y a beaucoup de roches sous l'eau du côté de l'Ecosse; mais lorsqu'étant au Sud de l'isle *Hoy* on relève à l'Ouest ou à l'Ouest-quart-sud-ouest une isle qui se trouve dans le milieu du détroit, & que l'on n'est pas à plus d'une lieue & demie de cette isle, on n'a plus rien à craindre de la côte d'Ecosse; il est égal de passer au Nord ou au Sud de cette isle, parce qu'il y a par-tout 25 brasses d'eau. Quand on a dépassé cette isle, nommée *Stroma*, le canal s'ouvre, & les courans sont moins forts. Il ne faut point ranger de trop près l'isle Stroma, parce qu'elle est environnée de roches. Au Nord-nord-est de l'isle Stroma on voit dans l'isle de Hoy une anse, où l'on peut mouiller à 4 brasses d'eau. Dans la partie de l'Est des Orcades les côtes sont assez saines. Il y a presque partout 30 brasses d'eau à une demi-lieue de terre. Lorsqu'on louvoye sur ces côtes, on peut, sans rien craindre, les approcher, & prolonger ses bordées si le vent est frais; mais s'il y a apparence de calme, il faut se tenir plus au large de peur d'être entraîné par les courans. Dans la partie orientale des Orcades, la pointe de Sanda est la seule dangereuse; cependant les roches qui sont à cette pointe ne vont pas plus d'une demi-lieue au large dans le Nord-est. Au Nord de cette pointe est une petite isle, qui n'est saine que dans la partie du Sud; on y peut mouiller pour se mettre à l'abri d'un vent de Nord. Cette isle se nomme *Nord Ronalsa*. Dans la partie septentrionale de l'isle de Sanda, il y a sous l'eau deux roches près de terre; mais à deux lieues dans le Nord-quart-nord-ouest de la pointe du Nord, il y a une roche dangereuse qui couvre & découvre.

Tout bâtiment peut mouiller dans le Nord de l'isle *Eda*, au Sud d'une petite isle très-saine qu'on nomme *Kal-of-Eda*. A la pointe du Nord de *Westra*, il y a des rochers à un quart de lieue de terre, mais le Sud de cet-

cette pointe présente une anse ouverte à l'Est, où une Frégate peut mouiller pour se mettre à couvert d'un vent d'Ouest ou de Nord-ouest. A une lieue dans le Nord-est de ce mouillage est l'isle de *Papa-Westra*, environnée de roches à l'Ouest, au Nord & à l'Est. Elles s'étendent à plus d'un quart de lieue dans la partie de l'Est. Toutes les côtes occidentales des Orcades sont en général très-saines; on les approche d'aussi près qu'on veut, mais il faut se méfier des courans qui portent dans les Détroits. J'ai observé sur ces côtes 20 degrés 40 minutes de variation. Il ne faut point oublier de dire qu'il y a des roches à environ dix lieues à l'Ouest des Orcades, par la latitude de 59 degrés 2 ou 3 minutes. Il y en a une qui veille ou qui paroît; on la nomme en Anglois *the Stacks*, ou *la pile de Bois*. A une lieue dans le Nord de celle-ci, il s'en trouve d'autres sous l'eau, sur lesquelles il ne reste que 3 brasses d'eau. Il est pleine mer aux Orcades dans les nouvelles & pleines lunes à 2 heures 45 minutes.

Voyage dans la Mer du Nord. M. de Kerguelen. 1767.

Variation.

Roches très au large.

Entre les isles Orcades & celles de Schettland, il y a une petite isle qu'on nomme *Fair* ou *Fairhil*. Elle est assez haute, elle peut se voir de 10 lieues d'un beau tems; elle est saine, sur-tout dans la partie du Sud & de l'Est. Dans la partie du Nord & de l'Ouest, il y a quelques roches, mais elles sont près de terre. Dans ma seconde campagne j'ai prolongé cette isle à une petite lieue de distance dans la partie du Sud, & j'y ai remarqué une jolie plaine de verdure & plusieurs maisons, dont l'une se faisoit distinguer par sa blancheur. Il m'a paru que c'est dans cet endroit, au pied de la colline, qu'est le mouillage marqué sur la carte Hollandoise, car la côte y forme un enfoncement où l'on doit être à l'abri des vents depuis le Nord-ouest jusqu'au Nord-est. L'isle Fair peut avoir 6 lieues de tour. Les maisons que j'ai vues sur cette isle annoncent qu'elle est habitée, & des gens de mer m'ont assuré que s'étant trouvé dans un beau tems à une lieue de terre, il étoit venu des habitans à bord du bâtiment corsaire où ils étoient, pour leur vendre des œufs & des poules, & leur proposer des moutons à bon marché. Nous savons d'ailleurs que l'Isle Fair est fertile en orge, & en bons paturages. Il y a, selon moi, 19 degrés de variation à l'isle de Fairhil, & je la place par 3 degrés 29 minutes de différence occidentale du méridien de Paris.

Isle Fair ou Fairhil.

Au Nord de l'Isle Fairhil sont situées les isles de *Schettland* ou *Hitland*, qui n'en sont éloignées que de 7 à 8 lieues. Ces isles sont très-hautes; elles sont différemment jettées & configurées sur les cartes françoises, hollandoises & angloises, au point qu'il n'y a aucune conformité ni aucune ressemblance entr'elles. Il faudroit passer plusieurs jours sur les côtes à les examiner, à les relever, & à y faire des observations de latitude & de longitude, pour connoître les défectuosités des différens plans, & pour pouvoir donner des corrections sur ces isles. Je n'ai pû faire ces opérations, ayant ma mission à remplir; mais d'après mes remarques, dont j'ai comparé les rapports avec les Notes de M. Bellin & celles du Routier hollandois, je me suis mis à portée de donner des

Isles de Schettland.

Voyage dans la Mer du Nord. M. de Kerguelen. 1767.

renseignemens pour la navigation sur ces côtes & l'entrée des ports principaux. Quant à la différence par rapport à la position, à la configuration, à la latitude de ces isles, selon le Neptune françois & le plan hollandois, qui m'a été donné, je dirai que la carte françoise est plus exacte pour les latitudes, mais que je préfere sur ce que j'en ai vu, la carte hollandoise pour la figure & le gissement des terres. Cependant l'isle Fulo est très-mal placée pour sa latitude sur le Neptune françois de 1757. Cette isle est située sur la carte françoise par 60 degrés 19 minutes de latitude, & trois observations consécutives faites à vue, & très-près de terre, me la font placer par la latitude de 60 degrés 3 minutes. L'isle *Fulo* est à trois lieues un tiers à l'Ouest des isles de Schettland; elle est très-haute, nous l'avons vu de seize lieues.

Isle Fulo.

En la voyant de huit à dix lieues, elle a la forme d'une pantoufle: elle est très-saine, & l'on peut passer hardiment entr'elle & les autres isles de Schettland, car il y a dans le canal qu'elles forment, plus de deux lieues de louvoyage. J'ai observé sur cette isle la déclinaison de l'aiguille aimantée de 18 degrés 30 minutes. A dix-huit lieues à l'Ouest de Fulo j'ai trouvé quatre-vingt brasses d'eau fond de gros sable gris, avec taches noires. A mesure qu'on approche de terre, le sable est plus mêlé de gravier & de pierre, & à quatre lieues de l'isle, il y a soixante-dix brasses d'eau fond de gravier & pierres noires. A l'Est de cette isle sont les isles de Schettland, sur le nombre desquelles les auteurs ne sont point d'accord; mais il n'y en a que trois de grandes, dont la principale est l'isle de *Mainland*. Le climat de ces isles est le même que celui des Orcades, le terroir produit également de l'orge & de l'avoine; les pâturages sont aussi très abondans. La pêche & les troupeaux de bœufs, de vaches & de moutons, sont la richesse des habitans. Ces insulaires sont d'origine norvégienne. Leur langue est un dialecte gothique, qui tient du danois, & sur-tout de l'anglois. Ils font du feu avec de la tourbe, parce qu'il n'y a point d'arbres sur toutes ces isles. Ils suivent la Religion Réformée. Ces isles sont bien peuplées, sur-tout le long des côtes, qui offrent plusieurs baies, anses, ports & mouillages.

Variation.

Isles de Schettland.

L'Isle *Mainland* a 17 lieues du Nord au Sud, & 5 lieues de l'Est à l'Ouest dans sa largeur moyenne. Cette isle seule renferme plus de ports & de mouillages que les isles d'*Yelle*, d'*Unst*, & toutes les autres ensemble. Je ne parlerai même que de ceux qui sont en l'isle de Mainland, parce que les autres ne sont point fréquentés, ni propres à recevoir des bâtimens de toute grandeur, & qu'il faut absolument des pilotes du lieu pour y entrer. Commençons par la partie la plus méridionale de Mainland, où il y a un mouillage pour une Escadre de dix vaisseaux, au Nord d'une petite isle nommée *Peerdeyl*. On entre dans cette rade par l'Est ou l'Ouest de cette isle, qui est saine, & l'on mouille par 12 à 16 brasses d'eau fond de gros sable. Cette rade est à l'extrêmité d'un cap très-élevé & très-reconnoissable, nommé le cap *Swynburger-Hooft* ou *Swynburger-Head*. Voilà ce qu'il y a de mieux dans cette partie. Il n'y a que la baye de Quendale qui puisse recevoir de

Ports & mouillages.

gros vaisseaux. Elle est grande & spacieuse; on y entre & l'on en sort aisément. Dans toute la partie de l'Ouest il n'y a qu'une rade propre à recevoir des bâtimens de guerre, c'est celle que les Hollandois nomment *Magny-fiord*. Son entrée est à 3 lieues au Nord du cap, nommé *Fitzul* par les François, & *Nord-coest-head* par les Anglois. Dans la partie de l'Est sont les meilleurs ports & mouillages. A quatre lieues dans le Nord du cap Swynburger-Head on voit dans la partie de l'Est une petite isle, nommée *Connix-Eyl*, qui forme avec la grande terre une rade excellente, qu'on appelle *Hamborger-Haven*. On y mouille par 8 brasses d'eau. On peut y entrer par le Nord & par le Sud; mais la meilleure rade de toutes les isles de Schettland est celle de *Laerwick*, qui est environ quatre lieues plus Nord que la derniere. La rade de Laerwick peut contenir une armée navale. Il y a chaque année vers la St. Jean cinq cens navires de pêche mouillés devant la ville de Laerwick. Les Hollandois qui font tous les ans la pêche du hareng sur ces côtes, nomment cette rade la grande Baye ou la baye de *Brassa-Sound*, à cause de l'isle de Brassa qui forme la rade & la garantit des vents d'Est. Pour entrer dans la rade de Brassa par le Sud, il faut laisser à stribord l'isle de Brassa à une encablure, & suivre le canal pour aller devant la ville de Laerwick, où l'on mouille par 5, 10 & 15 brasses d'eau, selon que l'on veut aller plus ou moins près de terre & de la ville. Au Nord de la ville sont les vestiges d'un Fort qui battoit la rade, & qui a été détruit par M. Barth. On connoît facilement l'entrée de la rade de Laerwick par l'isle *Noss*, qu'on nomme aussi *Hang-Clif* ou *Hang-lip*, à cause d'une roche remarquable qui est pendante dans la mer & forme une voûte naturelle. Cette isle est à l'Est de Brassa, & sert de reconnoissance pour le port de Laerwick; la mer marne de 8 pieds dans cette rade aux grandes marées, & de 5 pieds dans les marées ordinaires. La marée n'est pointe forte dans la baye de Laerwick; le flot y entre par le Sud de Brassa, & le jusan porte au Sud par conséquent. La marée est plus forte vers le Nord du canal, & la passe est plus difficile.

Au Nord de l'isle de Brassa, entre cette isle & la pointe Mainland, nommée *Mull of Enveeck*, la mer forme une grande baye, où l'on trouve quatre bons mouillages. On les nomme *Deals-Woe*, *Laxford-Woe*, *Wedbster-Woe* & *Catford-Woe*. Je ne ferai point la description des trois premiers mouillages, qui ne peuvent recevoir que des bâtimens marchands ou des corvettes; mais le mouillage de Catford-Woe, qui est le plus Nord des quatre, est aussi le plus grand. Il forme trois enfoncemens, qui fournissent trois bons ports; l'un est à l'Est-sud-est, l'autre au Ouest-nord-ouest, & le troisieme au Nord. Ces ports sont propres pour tous vaisseaux de guerre, & l'on s'y trouve à l'abri de toutes sortes de vents. On y mouille depuis 3 jusqu'à 15 brasses d'eau, selon que l'on veut s'approcher de terre. Lorsque de la partie de l'Est des isles de Schettland on veut venir dans l'un de ces trois ports, il faut reconnoître l'isle de Noss & la roche Hanglip, ensuite faire le Nord-

Voyage dans la Mer du Nord, M. de Kerguelen. 1767.

ouest pour passer entre les isles de Green, qu'on laisse à stribord, & les roches nommées *les Freres*, qu'on laisse à basbord. On peut aussi, suivant les vents, passer entre l'isle Green à basbord, & House-Stack & Glatness à stribord. Du cap de Swynburger-head à Noness, le flot porte au Nord. De Noness à Brassa il porte au Sud, & de Brassa à Catford-Woe il porte au Sud-sud-est. Le jusant fait le contraire. Dans la partie de l'Ouest le flot porte au Sud depuis le cap Swynburger-head jusqu'à Scalluwa, & le jusant porte au Nord.

Le 29 Août, j'étois à quarante lieues des isles de Ferro. La roche au Nord de ces isles qu'on nomme l'*Evêque*, me restoit au Sud.

Le 30, les vents ont varié du Sud-est au Sud-ouest, foibles, la mer belle, & continuation de brume.

Le 31, les vents de la partie du Sud, petit frais, brume épaisse, j'ordonnai à l'officier qui avoit le premier quart de nuit de rester en panne jusqu'au jour, & de changer la panne en cap si le vent augmentoit. Les vents ayant passé à l'Est avec violence, l'officier de quart vint me rendre compte qu'il avoit mis à la cape à la misaine, parce qu'il ventoit beaucoup de l'Est & de l'Est-sud-est, la mer très grosse. Comme le vent étoit favorable pour retourner en France, que depuis plusieurs jours je n'avois aucune connoissance des pêcheurs, que la saison étoit très-avancée pour la pêche, & que les brumes continuelles ne me permettoient plus de rendre aucun service aux bâtimens françois, je fis gouverner à l'Ouest-sud-ouest sous la misaine, & les huniers, pour passer entre l'Islande & les isles de Fero, & de-là continuer ma route pour Brest.

Le premier Septembre, les vents toujours de la partie de l'Est, gros frais, j'observai à midi 60 degrés 8 minutes de latitude, & j'étois, suivant mon estime, par 15 degrés 58 minutes de différence occidentale du méridien de Paris. Le milieu du banc dont j'ai parlé au commencement de mon Journal, me restoit à l'Ouest-quart-sud-ouest corrigé, distance de vingt-cinq lieues, & l'isle *Rokol* me restoit au Sud, distance de quarante-cinq lieues. Cette isle est très-saine; c'est un rocher escarpé, qui paroît de quatre lieues comme un navire, on l'a pris pour tel plusieurs fois. Dans l'Est de l'isle Rokol, à un quart de lieue, il y a une roche sous l'eau qui brise. Dans la nuit du premier au deux nous vîmes une aurore boréale, qui nous donna le plus beau spectacle que peut offrir la Nature. Depuis dix heures du soir jusqu'à une heure après minuit, le ciel fut tout en feu dans l'hémisphere arctique, la nuit étoit aussi brillante que le jour, je lisois une Lettre à minuit aussi facilement que je l'aurois fait à midi. Nous vîmes premiérement une nuée lumineuse en forme d'arc, qui occupoit la moitié du firmament. Il en sortit vers onze heures des colonnes perpendiculaires à l'horison, alternativement rouges & blanches. La partie supérieure de ces colonnes se changea vers minuit en des gerbes de couleur de feu, du centre desquelles sortoient des traits ou des lances qui s'élevoient dans les airs comme des fusées; enfin après minuit ces colonnes

Isle Rokol.

Aurore boréale.

qui étoient arrangées avec la plus admirable symétrie, se confondirent tout-à-coup dans un brillant cahos de cônes, de pyramides, de rayons, de gerbes & de globes de feu. Ce feu céleste s'éteignit insensiblement; mais la nuit fut lumineuse jusqu'au jour.

VOYAGE DANS LA MER DU NORD. M. DE KERGUELEN. 1767.

On a vu de ces phénomenes en divers siecles & en divers pays; mais quelle en est la cause? Pourquoi se font-ils remarquer du côté du Nord? Comme il est permis à tout le monde d'avoir son systême, je hasarderai mes conjectures sur l'aurore boréale, qu'on appelle ainsi à cause de sa ressemblance avec l'aurore pour la clarté; & qu'on nomme plus communément aujourd'hui lumiere septentrionale, parce qu'elle se fait remarquer dans la partie du Nord ou du Septentrion. 1°. Je crois que la matiere de l'aurore boréale est la même que celle des éclairs, que les expériences ont démontré n'être autre que le feu électrique. 2°. Que le mouvement journalier de la terre forme un flux continuel de cette matiere vers les régions polaires. 3°. Qu'il faut une certaine densité, disposition & constitution de l'air, pour rapprocher, rassembler & presser les particules ignées, au point que leur fermentation produise ces gerbes, ces fusées & ces colonnes lumineuses qui caractérisent l'aurore boréale. 4°. Que tous les mouvemens rapides, les variations latérales, les apparitions subites des colonnes, &c. proviennent de leur attraction & répulsion mutuelle & alternative; ce qui est une propriété naturelle du feu électrique, comme le prouvent l'attraction & la répulsion alternative des feuilles d'or & des autres corps légers par des globes électriques. 5°. Que si ce météore ne paroît que rarement, c'est parce que l'air a rarement la densité propre, & la constitution requise pour le produire.

Cause de l'aurore boréale.

Les plus célebres Philosophes ont été longtems dans l'opinion que l'élément du feu étoit répandu dans tous les êtres, & que les corps solides & fluides étoient abondamment imprégnés de particules ignées. Je crois que l'éther de *Newton*, le feu élémentaire pur de *Boerhaave*, & le feu électrique sont une même substance, dont les effets différens varient selon le degré de force, selon la puissance, l'impulsion, l'agitation, la direction & la quantité des matieres assemblées; c'est ainsi que l'impulsion du soleil sur cette substance produit le double bienfait de la lumiere & de la chaleur. C'est ainsi que le frottement d'un globe de verre en réunit une certaine quantité qui, ménagée & dirigée avec ordre, produit les différens phenomenes de l'électricité. C'est ainsi que le choc prompt & violent de deux corps durs donne des étincelles, & que le long frottement de deux corps quelconques excite & fait naître du feu élémentaire en assez grande quantité, pour qu'il embrase & consume toute matiere combustible exposée à son activité.

Tonnerre.

Lorsqu'une grande quantité de particules de feu est accumulée dans des nuages condensés qui les compriment & les rapprochent, alors les particules de feu venant à s'entrechoquer s'excitent, étincellent, s'allument, & rompent avec fracas la prison qui les resserroit. C'est le trait de l'éclair, & la voix du tonnerre, & si l'on voit l'éclair avant d'en-

VOYAGE DANS LA MER DU NORD. M. DE KERGUELEN. 1767.

tendre le tonnerre, c'est que les vibrations qui partent de la matiere ignée ont plus de rapidité que les ondulations de l'air qui nous apportent le son.

Feux folets.

QUAND les nuages ont moins de densité, qu'ils parcourent plus légérement & plus librement l'espace, qu'ils ne renferment qu'une petite quantité de particules de feu, alors si elles se réunissent & se choquent, elles s'allument sans bruit, elles produisent ces éclairs silentieux, & ces feux follets qui brillent un instant comme des étoiles, & rendent les soirées d'été si agréables & si éclatantes. Lorsque l'atmosphere n'est point trop chargée de nuages, & qu'ils n'ont que la densité nécessaire pour soutenir & promener les particules de feu dans leur sphere mutuelle d'attraction, sans les retenir, sans les accumuler & sans les comprimer, alors il n'y a point d'explosion; mais les particules du feu s'enflamment dans l'air libre, & selon les différentes figures, la différente consistance de la matiere inflammable, & les diverses réfractions de la lumiere, on voit sous diverses couleurs les globes, les pyramides, les rayons, les gerbes, & les colonnes de feu que l'on nomme aurore boréale ou lumiere septentrionale. L'identité de la matiere des éclairs & de celle de l'électricité qu'on a découvert depuis peu, & dont les effets respectifs sont bien différens, autorise beaucoup cette hypothese, que la lumiere du soleil, les éclairs, les phénomenes électriques, les opérations du feu commun, ne sont que différens effets causés par la même substance différemment agitée, disposée, modifiée & circonstanciée. Ces aurores boréales sont d'une grande ressource pour les habitans des régions polaires. Il semble que la nature veuille les dédommager de l'absence du soleil & de la perte de la lumiere.

Aurore boréale.

LE 2 Septembre ayant gouverné depuis 24 heures au Sud-ouest, les vents variables du Sud-est au Nord par grains, j'observai à midi 58 degrés 2 minutes de latitude, & je m'estimois par 17 degrés 10 minutes de longitude occidentale. J'étois trop Ouest pour avoir connoissance de l'isle Rokol, qui ne peut être vûe que de quatre ou cinq lieues. Ne voyant point cette isle, je conjecturai que mon point étoit bon, car si j'avois vu Rokol, & si, au contraire, j'avois été dix lieues plus Ouest que mon estime, j'aurois eu en passant connoissance de l'isle d'Islande.

LE 3, le 4, le 5 & le 6 les vents varierent & soufflerent alternativement de la partie du Sud & de la partie de l'Ouest, très-gros frais & la mer mâle. Le 6 à midi les vents sauterent de l'Ouest au Nord-ouest dans un grain. J'observai 51 degrés 10 minutes de latitude, & mon estime me mettoit par 16 degrés 52 minutes de longitude. Après avoir pris hauteur, je fis gouverner au Sud-quart-sud-ouest, pour me mettre avant la nuit dans le Sud des roches nommées *Brasil*, que les Cartes Hollandoises placent par 52 degrés de latitude, & celles de M. Bellin par 51 degrés. A 6 heures, les vents toujours Nord ouest, gros frais, ayant coupé la latitude de *Brasil*, je fis gouverner au Sud-sud-est; &

je pris successivement un peu plus de l'Est à mesure que je gagnois au Sud. Voyage dans la Mer du Nord. M. de Kerguelen. 1767.

Le 7 à midi j'observai 48 degrés 50 minutes de hauteur polaire, & l'isle d'Ouessant me restoit à l'Est 4 degrés Sud, distance 78 lieues.

Le 8 à huit heures du matin, ayant toujours gouverné à l'Est-sud-est depuis la hauteur, les vents de la partie de l'Ouest, bon frais, je mis le cap au Sud-est-quart-d'est, parce que les vents tomberent au Sud-ouest, qu'ils pouvoient venir au Sud, & qu'il falloit se défier des courans de la Manche, c'est-à-dire des flots qui sont plus forts que les jusans: j'avois sondé à quatre heures du matin, j'avois trouvé 100 brasses d'eau fond de sable rougâtre & morceaux brisés de divers coquillages brillans. J'observai à midi 48 degrés 21 minutes de latitude, & l'isle d'Ouessant me restoit à l'Est 4 degrés Nord, distance de 27 lieues. Je continuai à gouverner au Sud-est quart-est, jusqu'à 4 heures & demie que je fis sonder. Je trouvai 90 brasses d'eau fond de sable moins rougeâtre, & des morceaux de coquilles moins brisés que dans la sonde du matin. Cette sonde & l'estime me mettoient dans l'Ouest-quart-sud-ouest d'Ouessant, distance de 18 à 20 lieues. A cinq heures, les vents toujours au Sud-ouest, gros frais, avec de la brume, je fis prendre les ris dans les huniers, & je mis le cap au Ouest-nord ouest. A sept heures les vents vinrent à l'Ouest, le tems se radoucit, & le ciel s'éclaircit. Je mis le cap au Nord pour me tenir de bout à la marée, qui alloit de jusant suivant mon estime, & à dix heures je revirai au Sud-sud-ouest pour présenter la proue au flot.

Sonde à l'atterage.

Sonde.

Le 9, à deux heures du matin, je sondai, & ayant trouvé même brassage & même fond, je fis gouverner à l'Est-quart-sud-est, les vents au Ouest-nord-ouest, très-frais, la mer belle, mais le tems couvert, & l'horison borné par des grains de pluie que les vents faisoient passer devant nous. A midi j'eus connoissance de l'isle d'Ouessant, qui restoit au Nord-est, distance de 5 lieues; il y avoit une heure de flot, je forçai de voiles pour profiter de la marée, & je mouillai dans la rade de Brest à cinq heures.]

Fin du Vingt-deuxieme Volume.







